Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lpoqueoulessoi02pari

F. Béatrix

L'ÉPOQUE

OU

LES SOIRÉES EUROPÉENNES.

Sciences, Littérature, Voyages, Critiques littéraires, Théâtres, etc.

DIRECTEUR,

M.-J.-A. Juin d'Allas.

TOME II.

SÉRIES DE JUIN, JUILLET, AOUT ET SEPTEMBRE RÉUNIES.

PRIX, PAR AN.... { 30 francs pour Paris.
35 francs pour la province.
45 francs pour l'étranger.

SIX MOIS : 16 fr. — 18 fr. — 24 fr.

On s'abonne à Paris,

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 2,

PRÈS DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

—

1835.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME

DE L'ÉPOQUE.

SCIENCES.

Philosophie pratique de Melchior Gioja, par M. A. Juin..... 17, 434
Fragment du troisième dialogue du Phédon de Mendelshon, sur l'immortalité de l'âme, par M. F. Hoëfer..... 24
La Chimie (Etudes sur), par M. le comte Milon..... 576

LITTÉRATURE.

L'Assaut, épisode de la guerre d'Espagne (trad. de l'allemand)..... 1
Les Templiers modernes, par M. A. Juin d'Allas..... 31
Cartulaires de la Chartreuse de Saint-Hugon..... 51
De la tour de Laval et du Vampirisme..... 59
Les rôles de femmes, créés par Shakespeare, par M. A. Bouzenot..... 78
MM. de Lamartine, de Lamennais, et Mlle Lebot..... 99
Pauline, par MM. Maréchal et Payen..... 117
Une Consultation de médecins (Monthly magazine)..... 153
Le Cygne, légende norwégienne, par A. de Tromlitz..... 153
Un Voyage dans les mers du Nord (Roman maritime), 1re partie..... 195
La Lune de miel et la Lune de sang, par M. Kœnig..... 229
Théâtres asiatiques; du drame sanscrit, par M. Henry Bertau..... 239, 48
Jean Maillard, drame en prose, par M. Delahodde..... 261, 37
Etudes sur la poésie contemporaine, par M. Kœnig..... 285
Contes populaires de l'Allemagne (suite), par M. le comte de Corberon..... 319, 53
Les Vieux garçons (traduit de l'anglais)..... 342
Gertrude de Wioming, poème traduit de Campbell, par M. Henry B..... 348
Guillaume Coquillard, par M. de Santeul..... 413
Méphistophélès en Angleterre, ou les Confessions d'un premier ministre, par M. Henry B. 473
Du roman d'Antar..... 518
Numismatique de la pensée, par M. Auguis, député..... 550
Saint-Germain-l'Auxerrois, par Mlle Augustine Gombault..... 566

HISTOIRE ET VOYAGES.

Mœurs des îles de Noukahiva, par M. Albert-Montémont..... 91
Visite aux grottes d'Homère, par M. le comte de Corberon..... 128

Voyage d'exploration sur les côtes d'Afrique (Monthly review) 218
Notes recueillies pendant un voyage à Constantinople (traduit de l'anglais) 305
Alger et les États barbaresques, (traduit de l'anglais.) 313
Relation du voyage du capitaine Ross (traduit de l'anglais) 367

POÉSIES.

Le Pardon, par M. le comte de Peyronnet 105
Réponse, par M. J.-P. Veyrat 106
Notre époque, satire 109
Le Moraliste, fable 112
Desperatio, par M. J. Kœnig 114
Le Nuage, hymne persan, par Al-Behîmaï 281
Le Poète à Sainte-Beuve, par M. J. Kœnig 283
Le Dernier homme, par M. Albert-Montémont 452
La Vie, par le comte Jules de Vaumale 597
Souvenirs, par M. J. Kœnig 602
La Fille de l'Aveugle, par M. V. Maricot 604

BEAUX-ARTS.

Du Beau dans les arts (second article), par Mme de Lernay 428

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Œuvres de Mme Manceau 124
Benvenuto Cellini, par M. Juin d'Allas 132
Almaria, par M. le comte Jules de Rességuier 607
Une Apostasie, par M. E. de Lacombe 622
Bulletins bibliographiques 291, 455

CRITIQUE THÉATRALE.

Revue théâtrale, par M. Henry Bertau 146, 301, 463, 628

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET, rue du Colombier, n° 30.

L'ÉPOQUE,

OU

LES SOIRÉES EUROPÉENNES.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

(Traductions de l'anglais.)

MÉPHISTOPHÉLÈS EN ANGLETERRE

OU

LES CONFESSIONS D'UN PREMIER MINISTRE.

Ce livre, qui vient de paraître en Angleterre, y a produit une grande sensation. C'est une satire en deux volumes, écrite avec un grand talent, et qui embrasse tous les sujets populaires du jour. Les abus y sont signalés et poursuivis sans ménagement; les ridicules présentés de la manière la plus piquante; et ce qui rend surtout dangereux les coups de l'écrivain, c'est que le plus grand nombre de ses observations est plein d'à propos et de justesse. L'aristocratie de Londres ne pardonnera point à l'auteur de Méphistophélès les vérités un peu dures qu'il a fait arriver à son adresse; en retour, la malignité publique a déjà popularisé une grande partie de ses jugemens, et assuré à son œuvre une vogue longue, et, nous osons le dire, méritée.

Le héros de ce roman est un jeune homme d'origine anglaise, qui vient de terminer ses études à l'université de Göttingen. Un étudiant allemand, avec lequel il a formé une liaison intime, l'entraîne dans le plus complet fatalisme, et finit par lui avouer qu'il est Méphistophélès en personne. Le jeune fou se donne au malin esprit, à condition que

ses moindres désirs seront satisfaits. Notre héros commence sa carrière diabolique par un coup d'éclat; une belle jeune fille est la première victime sacrifiée à ses passions indomptables; il l'obtient par un meurtre, et s'en débarrasse ensuite d'une manière non moins violente. Jeté dans une prison comme coupable d'assassinat, Méphistophélès vient le soustraire au sort qui l'attend, et ils partent ensemble pour l'Angleterre. C'est dans cette contrée que notre Faust moderne et son digne compagnon, qui se fait passer pour un prince allemand, continuent à mener leur vie aventureuse et fantastique. Leurs regards pénétrans planent sur la société anglaise, démasquent tous les visages, mettent à jour tous les abus, et dissèquent sans pitié ce corps moitié barbare, moitié corrompu, qu'on appelle la civilisation britannique. Pendant ce temps le prétendu prince allemand n'épargne ni les leçons ni les conseils à son élève : « Si tu as le courage, lui dit-il, de regarder sans crainte devant toi, je te ferai connaître le mécanisme secret de ce monde dont tu fais partie. Je t'instruirai dans les mystères de la nature, et te la ferai voir dans toute sa nudité. Je serai ton esclave, ton serviteur, ton protecteur, ton maître, ton ami. Rien ne te sera refusé; tous tes désirs seront remplis; tes projets les plus ambitieux réalisés à l'instant. Plaisirs, beauté, richesses, renommée, puissance; tout cela t'appartiendra sans réserve. Et si tu veux te débarrasser des liens qui retiennent encore ton âme dans l'esclavage, si tu veux obtenir une puissance sans bornes, je te mènerai près d'un de mes amis qui te dépouillera des préjugés terrestres qui sont encore attachés à ta simple nature. »

Méphistophélès conduit son élève dans toutes les assemblées, dans tous les lieux publics, et à chaque pas s'offrent à eux de nouveaux sujets de discussion et de remarques. La presse quotidienne ne pouvait échapper à leur observation : voici les réflexions que fait l'auteur sur cet objet, dès le lendemain de son arrivée à Londres :

« Notre conversation était limitée et fort peu intéressante; aussi, après le déjeûner, nous eûmes tous deux recours aux journaux du matin. Je jetai les yeux sur le *Morning-post*, et j'eus le plaisir de voir notre arrivée signalée avec complaisance par cet oracle du beau monde. Méphistophélès prit le *Herald*. Je ne puis, lui dis-je, revenir de mon étonnement, en voyant l'influence extraordinaire que la presse publique possède dans ce pays. — Cela ne me paraît nullement étrange, répliqua mon compagnon; quelques pays sont à la dévotion des prêtres; d'au-

tres subissent l'influence militaire; quant à l'Angleterre, elle est gouvernée par ses journaux. Tout Anglais qui sait lire parcourt chaque jour son journal; ceux qui n'ont point reçu cette instruction se les font lire par d'autres; et comme il est peu de personnes qui veuillent se donner la peine de penser par elles-mêmes, la presse journalière exerce un pouvoir politique que vous regardez comme extraordinaire, mais que je considère, moi, comme très naturel.

» Il y a à Londres cinquante-cinq journaux, dont treize sont quotidiens, et quarante-deux paraissent une ou plusieurs fois par semaine. on en publie cent quatre-vingt-treize dans les provinces; l'Écosse en a quarante-six, et l'Irlande soixante-quinze, ce qui forme un total de trois cent soixante-neuf journaux, qui se distribuent, l'un portant l'autre, à un millier au moins d'individus, chacun; supposons que chacune de ces feuilles passe sous les yeux de dix personnes, ce qui forme, assurément, l'appréciation la plus basse possible, surtout quand on considère que les lecteurs de journaux sont presque innombrables dans beaucoup de cafés et de tavernes, et nous aurons un total d'environ trois millions six cent quatre-vingt-dix mille lecteurs de journaux. Remarquons encore que les vendeurs de feuilles publiques les prêtent au dehors, à tant par heure, à différens individus; et que presque tous les journaux passent de main en main, à des acheteurs particuliers, jusqu'à ce qu'ils tombent en lambeaux. Mais ce n'est pas tout : les *Magazines* et les Revues sont encore des journaux politiques; le chiffre de leur vente varie de cinq cents à douze mille; et ils ont un cercle de lecteurs non moins nombreux que ceux de leurs confrères qui sont exclusivement consacrés aux affaires du jour. Il faut encore mettre en compte les divers extraits des grands journaux qui se publient sur feuilles volantes, de même que les journaux à bon marché, destinés à l'instruction politique des pauvres. Il y a donc au moins cinq millions d'individus, sur lesquels la presse publique exerce une influence marquée. C'est là, assurément, un puissant instrument, mais qui a besoin d'être employé par des mains habiles. Quand il est bien dirigé, rien ne saurait lui résister. Heureusement pour le gouvernement, qu'une grande partie de la presse est, d'une façon ou d'autre, placée sous son contrôle, et que le reste des journaux politiques, occupés le plus souvent à se quereller entre eux, ne sont point aussi dangereux qu'ils pourraient l'être. Néanmoins les ministres sont souvent très embarrassés en face de ce pouvoir rival. La presse jouissant

d'une liberté illimitée, attaque les actes du gouvernement dans des termes qui donneraient, dans beaucoup d'autres pays, naissance à une rébellion. Tout caractère public qui se dessine sur une ligne politique différente de celle qui est pronée par une partie des journaux quotidiens, est sûr d'être diffamé. Toute la vie publique d'un ministre est dévoilée, commentée et attaquée sans relâche; son existence privée échappe rarement à la malice de ses ennemis; sa personne est tournée en ridicule, et sa famille ainsi que ses amis sont voués au mépris et à la risée du public?...

— Je ne suis point du tout de votre avis, lui dis-je en jetant les journaux loin de moi, et secouant ma pipe, que l'habitude avait presque rendue nécessaire à mon existence; vous vous hâtez trop de condamner le journalisme. La presse publique d'Angleterre est aussi morale que son influence politique est puissante.

— Oh! très morale; dit mon compagnon avec un de ces sourires qui n'appartenaient qu'à lui. Lisez dans les journaux l'article des tribunaux, les comptes rendus des procès pour enlèvemens, conversations criminelles ou séductions: comme ils se plaisent à en rapporter les moindres détails! Comme leurs tableaux sont soignés et intéressans! Quel est le jeune homme, et même le vieillard qui n'éprouve un plaisir réel à cette lecture? Sans doute ce plaisir prend sa source dans l'amour de la vertu! maintenant parcourez le contenu de quelques unes des feuilles publiques qui sont exclusivement destinées à l'édification des lecteurs du dimanche, et qu'on lit avant ou après l'heure des offices religieux. Combien les mœurs ont à gagner à la vue de ces tableaux où les vices du grand monde, et les crimes des basses classes de la société sont peints avec des couleurs si animées et si brillantes! Comme une jeune fille doit se rattacher à la vertu, en lisant l'histoire de l'intrigue de lady *** avec son laquais! qu'un jeune homme doit aimer les principes qu'une éducation sévère lui a inculqués, lorsqu'il a sans cesse devant les yeux quelque récit, toujours de plus en plus piquant, des aventures galantes d'un roué de bon ton!

— Tout cela peut être vrai, lui dis-je, mais il n'y a que quelques journaux de cette espèce, et, en définitive, je ne saurais blâmer ce mode intéressant de publication.

— Ils font la fortune de leurs propriétaires, répliqua mon compagnon; car ces feuilles si morales sont bien plus répandues que celles qui n'offrent point le même genre d'intérêt. Aussi, ne croyez pas que

j'attache peu de valeur à ces publications : elles me paraîtront toujours, au contraire, utiles, précieuses, et agréables, et je ne cesserai de les encourager de tout mon pouvoir. »

Parmi les lieux publics que visitent Herbert et son diabolique associé, l'opéra se trouve en première ligne.

« Rien n'est moins musical que les oreilles anglaises, dit le prétendu prince allemand. Voici une chanteuse, dont la voix de soprano est aussi fausse que possible, et cependant on porte son talent aux nues ; et plus le ténor s'embrouille au milieu de notes vides et pompeusement insignifiantes, plus l'admiration qu'il excite est grande, plus les applaudissemens de ses auditeurs sont bruyans et nombreux. Les meilleures troupes de chanteurs anglais ne pourraient paraître sur les moindres théâtres de l'Allemagne. L'orchestre de l'Opéra, auquel sont attachés tant de grands artistes étrangers et du pays, ne paraît point comprendre la valeur de l'expression musicale. Il rend avec une perfection machinale les partitions qui lui sont familières ; mais quand il se hasarde à exécuter les œuvres de quelque grand harmoniste, celles de Mozart, par exemple, il le fait à contre-temps, sans précision, sans énergie, et surtout sans cette expression savante, qui est cependant à la musique instrumentale ce qu'une heureuse opposition d'ombres et de lumière est à la peinture. »

Méphistophélès passe ensuite en revue les spectateurs qui se réunissent le plus ordinairement dans ce temple de l'harmonie et de la mode en Angleterre ; et plus d'une célébrité *fashionable* de la capitale du royaume-uni est traitée sans beaucoup de cérémonie dans quelques uns des portraits qu'il en fait. Sous des noms et des titres fictifs, les lecteurs reconnaîtront sans peine lord Grey, lord Segrave, lady Harrington, lady Jersey ; et, après eux, mistress Norton, lord Brougham, M. Rogers, lord Mulgrave, le duc de Devonshire, la duchesse de Bedford, lord Adolphe Fitz-Clarence, M. Sutton, la duchesse de St.-Albans, et un grand nombre d'autres héros du jour.

A propos d'une autre représentation théâtrale, nos voyageurs ne se font point faute de remarques et d'observations satiriques :

« Deux pièces furent représentées ce soir-là ; l'une était la traduction d'une farce française jouée par des acteurs anglais, l'autre était un ballet dansé par des artistes du continent. La première était un développement humoristique d'un des sujets les plus scabreux ; la seconde

mettait en scène, de la façon la plus gracieuse, les images d'un voluptueux sensualisme —.

« Comme le théâtre est ici dégradé! m'écriai-je; y a-t-il tellement peu de talent naturel dans ce pays, que nous dussions aller chercher en France nos inspirations et nos amusemens? et, quant à la morale, y a-t-il dans la représentation de ce soir quelque chose qui y ait le moindre rapport? — La morale! s'écria Méphistophélès, en partant d'un éclat de rire tellement bruyant qu'il arracha le gardien de la loge au sommeil profond dans lequel il était plongé; mais qu'a-t-elle à faire dans un théâtre? croyez-vous qu'on a voulu faire de cette salle une école de mœurs; et que tout ce que vous avez ici sous les yeux est destiné à répandre le goût de la vertu? oh, non! personne n'a jamais pensé à cela. »

Les remarques que fait Méphistophélès sur les femmes ne sont rien moins que galantes; on en jugera par ce qui va suivre :

« Après tout, je pense que toutes les femmes se détestent entre elles à un degré plus ou moins prononcé; et, quand elles ont rencontré un bon et solide motif de haine, elles s'abandonnent à ce sentiment dans toute la sincérité de leur âme. Lorsqu'une femme qui a joui longtemps d'une réputation irréprochable vient à prouver par quelque peccadille retentissante, qu'elle ne vaut point mieux que le reste de son sexe, le monde semble frappé d'étonnement; cependant il n'y a rien de bien surprenant dans ce résultat. Ceux qui affectent le plus de dévotion n'ont en général d'autre but que celui de cacher de grands débordemens. La race des hypocrites a toujours été nombreuse. Mais ceux qui commencent par tromper les autres, finissent par tomber eux-mêmes dans leurs propres piéges... L'amour de la toilette est une passion qui est naturelle à toutes les femmes. Il en a toujours été ainsi, et il en sera toujours de même. Il n'est point une femme au monde qui ne regarde la parure comme une affaire de la plus haute importance. Vieille ou jeune, son cœur éprouve, à la vue d'une coiffure brillante ou d'un châle de prix, de ces mouvemens précipités, qui disent mieux qu'un millier de paroles tout le plaisir qu'elle en ressent. Tout cela est, en partie, le résultat de l'éducation et d'habitudes dangereuses. Le premier jouet que l'on met entre les mains d'une jeune fille est une poupée, et la première chose qu'elle apprend, c'est à la parer de la manière la plus attrayante. Ces idoles de l'enfance, toujours vêtues avec richesse, sont le premier modèle qui frappe l'imagination de leurs pe-

tites prêtresses. Les mères, les nourrices et les gouvernantes, tendent de tout leur pouvoir à augmenter l'influence fâcheuse de cette première éducation, en faisant d'une ceinture nouvelle ou d'un joli bonnet l'objet de récompense le plus désirable, et de la reprise d'un brillant surtout ou d'une fraîche chaussure la punition la plus terrible. A mesure que l'enfant s'avance dans la vie, il se fortifie de plus en plus dans la croyance que la beauté des vêtemens est la seule chose digne d'admiration. La jeune fille regarde la parure comme un moyen de fixer sur elle l'attention, et la femme cherche par elle à augmenter son pouvoir sur l'autre sexe, ou à exciter l'envie du sien. La parure est le pivot sur lequel roulent toutes les actions, tous les sentimens du beau sexe. »

A propos des annonces et avis insérés dans les journaux quotidiens, voici les paroles que l'auteur du roman place dans la bouche de l'un de ses héros.

« L'on rencontre sur ces larges colonnes tout ce que la fraude, le mensonge et la folie peuvent inventer de plus ridicule et de plus étrange. Jetez les yeux sur cette file bigarrée d'avertissemens : l'un offre de prêter cinquante mille livres sur bonne garantie, tandis que, peut-être, il ne possède pas cinquante *pence;* un autre désire vendre un cheval, garanti sans défaut, et dont il ne se défait, dit-il, que parce n'en a plus besoin. Et tout n'est point mensonge dans cet avis, car, en effet, le cheval ne peut plus être d'aucune utilité, ni à son propriétaire, ni à celui qui serait assez fou pour l'acheter. Un troisième fait un pompeux éloge des vertus de ses pilules végétales, qui, selon lui, guérissent toutes les maladies; à quoi il eût pu ajouter un petit correctif, c'est qu'elles emportent le mal et le malade tout ensemble. Un quatrième, qui s'annonce comme un type de désintéressement, avoue, de la manière la plus délicate, qu'il désirerait trouver une femme possédant quelques biens et qui voudrait unir son sort à celui d'un gentleman de moyen âge, jouissant d'un petit revenu; et, en réalité, son revenu est tellement petit, qu'il pouvait le nommer ainsi sans figures : quant à son âge, il est aussi près que possible du terme auquel on peut raisonnablement espérer de le prolonger. Ici, un digne citoyen offre quelques pipes de vins provenant, dit-il, des plus célèbres crûs étrangers; et il est tout-à-fait à même de parler de leur mérite, car ils ont été fabriqués dans ses magasins. Là, un honnête commerçant vend ses marchandises beaucoup au-dessous du prix qu'elles lui ont coûté. Chaque ligne, enfin, où le regard s'arrête, prouve jusqu'à l'évidence qu'une partie de la nation

vit des dépouilles de l'autre, de même que telle espèce d'insectes est dévorée par d'autres membres de cette grande famille, plus forts et plus puissans qu'elle. »

Les brillans hussards anglais ne sont point épargnés par notre satirique écrivain ; et il faut avouer que ce qu'il en dit n'est ni injuste ni exagéré.

« Votre ami fait partie d'une classe nombreuse de militaires, qui s'imagine que les manières les plus efféminées ne sont point incompatibles avec les devoirs et les habitudes d'un bon soldat. En effet, les officiers d'un des corps de l'armée sont cités pour leur recherche ridicule et leurs goûts tapageurs. Ils mettent dans la forme, la tournure et l'arrangement de leurs vêtemens, autant de savoir-faire et d'importance que la jeune fille dans la parure de ses poupées. Et quel genre de costume! il est, j'en conviens, assez apparent et assez bizarre pour attirer l'attention en temps de paix; mais il ne peut être que fort incommode sur un champ de bataille. Du reste, l'impudence, l'absurdité, l'affectation, l'insolence, la vanité, l'égoïsme, un libertinage qui alarme la pudeur des femmes honnêtes, le refus de donner satisfaction aux maris qu'ils ont insultés, lorqu'ils regardent ceux-ci comme leurs inférieurs; voilà quelles sont les qualités précieuses qui distinguent cet honorable corps de l'armée. »

Les clubs de Londres les plus fameux sont caractérisés de la manière la plus piquante, et notre terrible observateur se montre fort peu indulgent pour ces lieux de réunion où nos voisins trouvent tout le comfortable de *l'home*, sans être forcés de supporter les nombreux inconvéniens du foyer domestique.

« Le luxe énerve, dit l'auteur ; c'est l'aliment d'un appétit maladif, et, dans toutes les classes de la société, depuis les plus hautes jusqu'aux moins élevées, on peut observer les ravages terribles que cause son invasion. Le célibataire qui, au moyen d'une dépense modérée, jouit dans une magnifique habitation, de tous les agrémens de la vie, sait que le mariage ne peut rien ajouter à son bien-être actuel ; et même, s'il veut faire ce que l'on appelle un bon mari, il doit renoncer en partie à son ancienne aisance; aussi continue-t-il, s'il est sage, à goûter solitairement son bonheur. L'homme marié, au contraire, va chercher dans les clubs l'oubli des soucis et des anxiétés qu'entraîne souvent avec lui le mariage; et, au milieu du luxe dont il est entouré, il perd de vue les douleurs et les misères de la vie de famille. Sa femme est amaigrie

par le chagrin, ses enfans gémissent, ses domestiques sont impertinens; mais que lui importe tout cela, quand il peut trouver ici de joyeux associés, et des serviteurs pleins de politesse? Aussi cet homme passe-t-il la plus grande partie de son temps dans les clubs. Quelques uns, il est vrai, y vont chercher autre chose que de vaines distractions; mais le résultat est toujours le même. L'existence des clubs n'accroît point les relations sociales autant qu'on voudrait le faire croire. Un nouveau membre devient l'associé de cinq cents autres; mais s'il n'a point de droits particuliers à l'attention générale, il pourra dîner avec eux, dans la même chambre, pendant une douzaine de mois, sans que personne remarque le moins du monde sa présence. S'il s'affilie au *Crockford's club*, les personnages distingués avec lesquels il désire entrer en relation, épuiseront sa bourse dans l'espace d'une nuit, de la manière la plus gracieuse; mais qu'il se rencontre de nouveau avec elles, le lendemain, et il se verra traité avec toute la morgue et l'impudence dont l'homme de haute naissance croit pouvoir honorer ceux qu'il regarde comme ses inférieurs. Si par malheur il a du génie, et qu'il désire entrer à l'*Athenæum* dans l'espoir d'augmenter sa réputation littéraire, il se verra environné d'une foule de médiocrités, grandes et petites, qui sont trop occupées elles-mêmes à faire valoir leur importance, pour faire le moindre état du mérite d'un rival.

» A-t-il fait un voyage de quelques centaines de milles, il a droit de faire partie du *club des voyageurs*, où il rencontrera une nuée de touristes qui n'ont jamais visité les beautés pittoresques de leur propre pays, mais qui, par contre, ont exploré les parties les plus inaccessibles du globe, et qui ont été témoins de tant de choses merveilleuses, que notre nouveau venu ne pourra jeter le moindre intérêt sur ses propres aventures, à moins qu'il ne fasse usage du *privilége des voyageurs* dans toute l'extension que lui donnent les habitués de ce club.

» Possède-t-il quelques chevaux de prix, et veut-il être ruiné dans le moindre espace de temps possible, il doit devenir membre du *club des Jockeys*, où il apprendra à dresser un cheval en peu de leçons et dans toutes les règles de l'art moderne. Si c'est un brave officier, que sa patrie reconnaissante a condamné à vivre, si c'est possible, avec une pension de demi-solde, il peut se faire recevoir à *l'united service club*, où chaque jour on lui servira une tranche de mouton accompagnée de ses indispensables accessoires; tandis que, près de lui, des officiers-géné-

raux, qui n'ont jamais vu une bataille, se nourrissent de tout ce que la saison peut offrir de mets succulens et recherchés.

» Est-ce l'auteur de mauvaises pièces qui ont eu quelque succès — un écrivassier qui fait de la critique marchande — un chanteur à voix fausse à qui l'on donne de gros appointemens — quelque misérable acteur mieux rétribué encore —; ou enfin tel patron généreux des fragilités de coulisse et de toutes les médiocrités dramatiques; il trouvera naturellement sa place dans le *club de Garrick*, où, en très peu de temps, il sera initié dans tous les mystères du mauvais ton et du mauvais goût, et pourra dignement lutter en fine originalité avec Joe Miller.

» Mais si c'est un procureur sans licence, ou bien un avocat sans cause; si c'est un honnête marchand retiré, un artiste sans commandes, un apothicaire sans malades, un courtier de marchandises avariées, un faiseur de livres sans talent, un charpenteur d'insipides pièces de théâtre, un clerc de la trésorerie, ayant une petite sinécure et de grandes prétentions; enfin quelque individu que ce soit qui a un peu d'argent à dépenser et peu de considération à perdre; ces honorables personnages seront reçus à bras ouverts au *Clarence-club*, où ils seront assaillis par une avalanche de jeux de mots sans sel et de méchans calembourgs, et ruinés en huit jours devant une table de *whist*, *à douze sous la partie*. »

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer en entier le passage suivant, malgré son étendue; c'est assurément l'un des morceaux les plus remarquables du livre curieux que nous examinons. Il est relatif aux brillans magasins de Londres, et à ces temples de l'intempérance que les Anglais appellent avec beaucoup de justesse *les palais de genièvre*.

« La classe marchande de Londres se distingue par un goût effréné pour les objets de parade. Voyez les boutiques qui s'étalent et resplendissent dans cette rue magnifique. Quel luxe! Que de moyens d'attraction! Chaque art ne semble avoir d'autre but que celui de captiver les yeux : jetez les yeux sur ces glaces d'une beauté merveilleuse, sur ces miroirs éblouissans qui multiplient cette coûteuse splendeur. Que de séductions derrière les fenêtres de cette riche boutique de joaillerie, dans ces monceaux de châles précieux rassemblés sous la colonnade de ce magasin qui n'a point de rival dans le monde. Chapeaux, draperies, coiffures postiches, gravures, instrumens de musique, tabatières, vaisselle d'or et d'argent, porcelaines, cristaux, livres, sucreries, coutellerie, enfin tous les objets de luxe ou d'un usage ordinaire, tout ce qui

peut charmer les sens ou exciter la gourmandise, s'est ici donné rendez-vous de toutes les parties du globe, et se trouve exposé avec une telle profusion, et d'une façon si attrayante, que l'étranger admire cette rue comme une merveille, et que les habitans de Londres en ont fait leur promenade favorite.

» Cependant ce luxe est une cause incessante de ruine. Neuf sur dix de ces marchands à la mode deviennent, en peu de temps, des banqueroutiers. —

« Nous marchâmes quelque temps en silence, ajoute notre infatigable observateur; et bientôt nous nous trouvâmes en face d'une maison dont la façade déployait toutes les magnificences de l'architecture corinthienne : une superbe horloge, dont le cadran était disposé de manière à indiquer les heures de nuit comme pendant le jour, était placé au haut de l'édifice; et un lustre de grande dimension et de la plus belle apparence était suspendu au-dessus de la porte d'entrée. »

Une foule de gens du peuple était rassemblée aux abords de cet établissement. « Voici, dit mon compagnon, ce qui prouve mieux que toutes les paroles, combien le goût de tout ce qui a l'apparence de la richesse est répandu dans les plus humbles classes. C'est ici tout simplement une maison de *gin*. Tandis que le riche déguste le *claret* dans les splendides appartemens de son club, l'homme pauvre vient boire son genièvre dans une salle dont les meubles et les ornemens ont coûté plusieurs milliers de livres sterling. Le raffinement a été poussé tellement loin dans toutes les directions, que le malheureux qui passe sa vie à balayer les trottoirs des rues, regarde comme indigne de lui d'aller s'asseoir dans un cabaret ordinaire; il se rend au *gin-palace*, où il lui est permis de s'enivrer pour une pièce de trois demi-*pence*.

— Je ne puis concevoir, observai-je, comment les dispensateurs de ce liquide favori peuvent retirer de leur commerce les moyens de suffire aux immenses dépenses que nécessite tout le luxe dont ils s'entourent.

— Ils réalisent une fortune considérable en peu d'années, me répondit Méphistophélès; et je vais vous dire comment ils se comportent pour arriver à ce but. La plupart d'entre eux possèdent dans quelque coin oublié de Londres une bicoque sans apparence, dont ils font de petites distilleries, et où ils fabriquent secrètement une immense quantité du liquide spiritueux qui alimente les *gin-palaces*. En fraudant les droits de sa majesté, ils peuvent vendre l'objet de leur commerce à un prix beaucoup moins élevé que leurs confrères plus scrupuleux ou moins

favorisés. Quelques vendeurs de *gin* sont plus honnêtes. Ils achètent l'esprit dans toute sa pureté au distillateur, payent les droits avec la dernière exactitude; mais ils falsifient ensuite la boisson légale avec les plus dangereux ingrédiens. Ils ne frustrent point le roi de ses revenus; ils tuent tout simplement les sujets de sa majesté. Les profits des marchands de genièvre proviennent donc tout à la fois, et de l'altération qu'ils font subir à l'esprit pur, et des produits d'une fabrication illicite, et de l'immense quantité de ce liquide que consomme la classe populaire. L'homme qui a inventé le *gin* mérite l'immortalité. La poudre à canon n'a point produit des effets comparables à ceux qui sont dus à cet esprit enivrant; la vapeur a moins de puissance. La découverte du moine Bacon peut tuer de temps en temps quelques milliers d'hommes; mais le *gin* détruit les neuf dixièmes de la population pauvre de cette vaste métropole. La vapeur peut se glorifier d'une force de quarante chevaux, mais rien ne résiste au *gin;* il règne partout où il pénètre. Examinez celui qui s'adonne habituellement à cette boisson; on peut le reconnaître sans peine. Il a des traits cadavéreux ; il est couvert de haillons; il est en tous points misérable; mais qu'est-ce que tout cela lui fait, tant qu'il peut, pour la modique somme de six liards, s'abreuver à ce qui est pour lui la source du bonheur? Le *gin* est sa nourriture, son vêtement, sa félicité. Tant qu'il peut trouver dans sa poche quelque monnaie de cuivre, il ne manque, il n'est en peine de rien. Le buveur de *gin* quitte, le matin, sa couche où il a cherché vainement le repos, et dirige ses pas à la hâte vers le *gin-palace*, où il rencontre une foule de malheureux, qui, ainsi que lui, viennent retremper leurs sens dans l'oubli de leur misère mutuelle. Tout, chez eux, porte les marques de la plus hideuse pauvreté. Leurs joues sont jaunes, leurs lèvres décolorées, leurs yeux ternes et creusés, et leurs regards offrent un inexplicable mélange d'imbécillité, de finesse et de sensualité. La femme adonnée à l'ivrognerie alimente son enfant avec du genièvre, et blasphème d'une manière horrible quand le poupon a avalé une plus grande portion de son breuvage favori qu'elle n'avait l'intention de lui en donner. Le porteur de charbon, dont l'aimable épouse a été trouvée morte, il y a huit jours, par suite d'une consommation un peu trop forte de spiritueux, est venu ici la larme à l'œil, et le chapeau entouré d'une apparence de crêpe, calmer sa douleur avec un verre plein jusqu'au bord; son fils est près de lui, et promet de marcher dignement sur les traces du respectable auteur de ses jours; et celui-ci, en faisant tous ses efforts pour

fixer son individu sur la ligne perpendiculaire, déplore la perte de sa chère moitié, et recommande à son jeune gars, que l'ivresse attaque déjà, de ne jamais « se soûler. » L'honnête fruitière du coin, qui enseigne à tous les vagabonds du voisinage l'art de rançonner leurs maîtres, se moque des recommandations du médecin, et ne tarit point sur les vertus du *gin*. Près d'elle un poissonnier irlandais est en colloque intime avec un manœuvre, et, un peu plus loin, un gentleman aux cheveux rouges fait remplir le verre de sa belle, dont les yeux malheureusement en complet désaccord, cherchent à lui faire comprendre tout le prix qu'elle attache à cette délicate galanterie. Un personnage assez remarquable est appuyé contre le comptoir ; son habit noir montre cruellement la corde ; ses souliers sont éculés, et son chapeau a pris des formes tellement bizarres, qu'on ne le reconnaît que d'après le lieu qu'il occupe ; celui-ci est *un gentleman qui a vu de meilleurs jours*. C'était, il y a quelques années, un respectable commerçant qui faisait un grand nombre d'affaires ; mais sa soif insatiable l'a amené à l'état où il se trouve actuellement. Il vient de prier la dame du comptoir de lui faire crédit d'un sou de gin, en déclarant *sur son âme et sur son corps*, qu'il paiera sa dette dans la soirée ; et comme celle-ci a été insensible à ses prières, et lui a fait entendre un refus catégorique, il est occupé, en ce moment, à résoudre dans sa tête un grand problème, savoir s'il mettra fin à sa misérable vie par la corde, ou en se jetant dans la rivière. Telle est la société particulière avec laquelle le buveur de *gin* se réunit tous les matins ; quarante fois dans la journée il renouvelle ses visites au *gin-palace*, et toujours il le trouve rempli et composé de la même manière. Quand le temple de sa dévotion est fermé, il se met, en trébuchant, en quête de quelque abri où il puisse passer la nuit ; souvent il le trouve au poste des *watchmen*, ou bien dans un trou humide, quelquefois dans quelque renfoncement de porte, et le plus rarement dans un lit. Un homme qui est adonné au *gin* est au-dessus des besoins du plus sobre de ses frères. Le lendemain matin, il reprend le chemin qu'il a parcouru la veille, et continue le même genre de vie, jusqu'à ce que sa place soit remplie par un autre. L'existence d'un buveur de *gin* n'est rien moins que variée ; c'est *le gin depuis le commencement du chapitre jusqu'à la conclusion*. »

L'auteur de ce roman philosophique n'a pas décrit avec moins de talent la visite que fait son héros aux *Brocken Mountains* sous la conduite de Méphistophélès. Après avoir peint de la manière la plus origi-

nale et la plus fantastique le monde surhumain de ce séjour infernal, il continue ainsi : « Une troupe de diables paraissait plus loin se livrer aux amusemens d'une mascarade. L'un d'eux était un gros personnage revêtu des ornemens épiscopaux, un autre avait pris la robe et les manières d'un respectable juge, et un troisième se pavanait sous l'uniforme éclatant d'un major-général. Il y avait dans cette foule une multitude de têtes couronnées. Ici un prétendu patriote se déclarait à haute voix l'ami du peuple, s'élevant avec violence contre les taxes, les gouvernemens et les lois, jusqu'à ce qu'une pension raisonnable vînt le changer en un chaud défenseur de ce qui, il n'y a qu'un instant, faisait l'objet de ses récriminations et de ses mépris. Plus loin, un pieux fanatique menaçait d'une éternelle damnation un auditoire qui semblait profondément endormi. Un grave puritain faisait, près de là, l'éloge de la tempérance devant un cercle de visages enluminés. Une société d'avocats chassait avec mépris un de ses membres parce qu'il était trop honnête, et, d'un autre côté, une assemblée de docteurs se tirait aux cheveux, après avoir longuement débattu le point de savoir lequel d'entre eux avait tué le plus grand nombre de malades. Enfin, il y avait là des législateurs errans, des théologiens criailleurs, des philantropes égoïstes, des philosophes superficiels, des politiques théoriciens, ainsi que des charlatans, des imposteurs et des fourbes de toute espèce. » Nous prenons ici, à regret, congé de l'auteur de ce livre remarquable dont les observations ne s'appliquent point seulement au pays qui les a inspirées.

H. B.

THÉATRES ASIATIQUES.

Du drame sanscrit.

(SECOND ARTICLE.)

I.

Quittons les brillantes et gracieuses compositions de Kalidasa, pour arriver à un drame en sept actes, qui peut-être est unique dans le théâtre des Hindous. Cette pièce intitulée *Moudra Rakchasa*, ou l'Anneau de Rakchasa, est

attribuée au prince Visakhadatta, qui paraît avoir vécu vers le commencement du treizième siècle. C'est une comédie politique, d'autant plus intéressante, que tous les personnages en appartiennent à l'histoire. On n'y rencontre ni un seul rôle de femme, ni la plus petite scène d'amour. C'est une pièce de haute intrigue, où l'habileté, telle que l'entendent nos hommes d'État modernes, est mise en œuvre d'une manière fort remarquable. Il est, sans contredit, très curieux d'assister à la lutte politique de deux ministres, ennemis mortels, qui n'épargnent ni la ruse, ni l'espionnage, ni le mensonge, ni même les moyens les plus violens pour venir à bout de leurs fins, et qui, ainsi que s'exprime l'auteur indien, « *sollicitent les faveurs de la fortune flottante et irrésolue, de » même que deux puissans éléphans se disputent les amours de leur jeune » compagne, incertaine dans son choix.* » Il y a dans ce drame sanscrit des leçons et des maximes à l'usage des nouveaux Olivarès, et il prouve jusqu'à l'évidence que les doctrines de Machiavel n'avaient pas, même de son temps, le mérite de la nouveauté.

Le *Moudra Rakchasa* a acquis tant de célébrité dans l'Inde, qu'un savant Brahmane a voulu en faire, à l'aide de commentaires, un traité complet de haute politique. Mais, malgré le respect extraordinaire dont elle a été entourée, cette œuvre du prince Visakhadatta ne saurait entrer en comparaison, pour le mérite littéraire, avec celles des maîtres de l'art dramatique indien. C'est, du reste, une peinture fort curieuse des mœurs politiques des Hindous, au treizième siècle, et, sous ce rapport, elle doit avoir beaucoup d'intérêt pour les lecteurs européens.

L'action de cette pièce est des moins compliquées, et l'intrigue tout entière repose sur la tête de deux personnages. Un Brahmane, nommé Tchanakya, qui a reçu un affront sanglant du roi de Patalipoutra, a juré de ne point renouer la tresse de sa chevelure avant d'en avoir tiré une vengeance éclatante. Il a formé, à cet effet, une ligue terrible de princes étrangers contre son royal ennemi, qui est attaqué à l'improviste dans sa capitale, et bientôt mis à mort. Tchanakya a placé la couronne du roi Nanda sur la tête de Tchandragoupta, fils du général de l'armée coalisée; et lui-même il devient le premier ministre et le directeur spirituel du nouveau souverain de Patalipoutra.

Le ministre de l'ancien roi, nommé Rakchasa, est sorti du royaume, et travaille, dans une cour étrangère, contre la dynastie nouvelle et son ministre. Celui-ci, de son côté, qui a apprécié la noble conduite de son adversaire, n'épargne aucun soin pour l'attacher à sa cause.

Dès l'introduction de la pièce, le caractère de Tchanakya est mis en scène d'une manière vive et frappante. C'est bien là ce Brâhmane superbe qui a enveloppé une race de rois dans un réseau de mort, pour une blessure faite à sa vanité.

« Tout le monde, s'écrie-t-il dans un monologue où il explique les motifs de

sa conduite et ses projets pour l'avenir, sait que j'avais juré la perte de Nanda, et que je lui ai donné la mort. Mon serment doit être accompli jusqu'au bout, et rien ne saurait m'arrêter.... Oui, que l'on apprenne que les feux de ma colère, pareils à l'incendie d'une forêt, s'éteignent faute d'alimens, et non par lassitude. La flamme de mon juste ressentiment a consumé toutes les branches qui ornaient la tige de ce Nanda, abandonné des prêtres et du peuple! Elle a enveloppé l'arbre qui soutenait l'orgueil de ses conseils; elle a couvert des nuages du chagrin, ce ciel riant, où brillaient tant d'astres bienfaisans qui répandaient sur mes ennemis la lumière de l'amour. Qu'ils triomphent donc maintenant ceux qui, naguère, les yeux baissés, le cœur soulevé d'indignation, mais comprimé par l'effroi, ont vu mon déshonneur, quand, arraché de mon siége, chassé de la salle du banquet, j'ai été insulté, mais non abattu! Aujourd'hui, ils me voient fouler aux pieds Nanda, et lui enlever son royaume tel que le lion qui va chasser le royal éléphant de la cime du mont, où, depuis long-temps, il siégeait comme sur un trône. Mon vœu est accompli! Mais il faut que la fortune de mon protégé prenne des racines aussi fortes que celles que le lotus odorant jette dans le lac où il est né. Que les fruits de mon amitié et de ma haine soient égaux; et que mes amis et mes ennemis confessent que je puis aussi bien élever qu'abaisser un trône. »

On sent, en lisant ce beau monologue, qu'un homme de la trempe de Tchanakya était à la hauteur des évènemens terribles dont il a été l'agent, et qu'il n'a dû reculer devant aucun moyen pour arriver à son but. Maintenant il se présente à nous sous un autre jour. La violence n'est pas, entre ses mains, l'arme la plus redoutable; il manie aussi la ruse avec une étonnante habileté, et ses coups, dirigés dans l'ombre, n'en sont que plus sûrs. Il est parvenu à inspirer à Rakchasa des doutes sur la fidélité de ses amis les plus éprouvés; il l'a entouré d'espions, a gagné ses émissaires. Enfin des agens actifs le mettent à même de réaliser à l'instant ses astucieux calculs, et de connaître les plus secrets desseins de son ennemi. « J'ai, dit-il, des espions au dehors, au dedans: sous différens déguisemens; ils parcourent le royaume, habiles à parler toutes les langues, à prendre toutes les manières, adroits à montrer du zèle pour l'un ou l'autre parti, suivant l'occasion. Ici, mes agens, exercés dans toutes les ruses, fins et cauteleux, se mêlent assiduement au milieu du peuple de la capitale; ils le font parler, et notent, dans la multitude, les amis secrets de Nanda et de son ministre .... » On voit que la police n'était point trop mal dirigée dans les Indes, au treizième siècle, et que la science politique a fait depuis lors, à cet égard, très peu de progrès. C'est au point qu'on prendrait le drame indien pour un plagiat, si son antiquité n'était pas bien constatée. On sera peut-être curieux de connaître la manière dont il était servi par ses agens; en voici un exemple.

TCHANAKYA.

Que disent les habitans? comment sont-ils disposés?

NIPOUNAKA.

Votre excellence a fait droit à toutes leurs plaintes, de manière qu'ils ne peuvent manquer de s'attacher à l'heureux Tchandragoupta..... Cependant, il y a, dans la ville, trois hommes attachés personnellement au ministre Rakchasa, qui ne peuvent supporter la prospérité de sa majesté.

TCHANAKYA.

Ils sont donc fatigués de vivre! Qui sont-ils?

NIPOUNAKA.

Le premier est un mendiant Bouddhiste.

TCHANAKYA.

(A part.) Un mendiant Bouddhiste.... Excellent! (haut) Son nom?

NIPOUNAKA.

Djivasiddhi.

TCHANAKYA.

(A part.) C'est mon propre émissaire. (haut) Bien... Après?

NIPOUNAKA.

Un ami particulier de Rakchasa, le greffier Sacatadasa.

TCHANAKYA.

(A part.) Un greffier! la chose est peu importante; cependant, il ne faut point mépriser un ennemi, quelque humble qu'il soit. Il a été noté, et Sidhartaka a été attaché à lui en qualité d'ami. (haut) Le troisième?

NIPOUNAKA.

C'est encore un ami de Rakchasa, un habitant de Pouchpapoura, prevôt des joailliers, nommé Tchandanadasa. C'est dans sa maison que le ministre a laissé sa femme, lorsqu'il a fui de la cité.

TCHANAKYA.

(A part.) Cet homme, en effet, doit être son ami. Ce n'est qu'à une personne qu'il pouvait estimer comme lui-même, que Rakchasa a dû remettre un si précieux dépôt. (haut) Comment sais-tu que l'épouse de Rakchasa a été confiée à Tchandanadasa?

NIPOUNAKA.

Ce cachet vous l'apprendra.

Tchanakya prend le cachet et y lit le nom de Rakchasa : « Rakchasa, s'écrie-t-il, est en mon pouvoir. »

Tel est l'anneau qui a donné son nom à la pièce qui fait l'objet de cette analyse, et sur lequel va rouler dorénavant toute la péripétie du drame.

Cependant le ministre Rakchasa, retiré à la cour du roi Malayakétou, ne reste point, de son côté, inactif. Ses émissaires, chargés de trésors, travaillent à la perte de Tchandragoupta, en fomentant de toutes parts des haines contre

lui. Il se sert même, pour parvenir à le renverser du trône, de moyens beaucoup moins détournés. Après avoir essayé de faire périr Tchandragoupta sous l'arc de triomphe élevé à la porte du palais, le jour où la couronne de Nanda a été placée sur sa tête, il séduit son médecin, qui lui prépare un breuvage empoisonné; puis il envoie des gens qui s'introduisent dans sa chambre pour l'assassiner : mais la vigilance de Tchanakya met en défaut tous ces odieux projets. Il est curieux d'entendre Rakchasa se plaindre naïvement de la non-réussite de ses mauvais tours :

« — Toujours de même, s'écrie-t-il!... La fortune sert en tout le cruel Tchandragoupta... Quand j'envoie un messager de mort qui doit lui porter un coup assuré, elle l'emploie contre son rival qui l'aurait dépouillé de la moitié de son royaume. Les armes, le poison, la ruse, tout tourne en sa faveur contre mes serviteurs et mes amis. Ainsi, tout ce que j'imagine pour renverser son pouvoir, ne sert, contre mon attente, qu'à son utilité. »

Cependant une brouille survenue entre Tchandragoupta et son ministre, au sujet d'une fête que celui-ci avait contremandée sans prendre l'avis du roi, semble favoriser tout-à-coup les menées de leur implacable adversaire. Rakchasa, en politique consommé, profite de cette discorde pour rassembler un corps d'armée qui, sous le commandement du roi Malayakétou, doit servir à détrôner Tchandragoupta.

Mais Tchanakya « *dont la politique*, dit l'auteur du drame, *est aussi certaine que les décrets du destin*, a encore ici joué l'ancien ministre.

Toute cette querelle, dont on avait fait tant de bruit, n'était qu'une ruse arrangée entre le prince et Tchanakya, pour attirer Rakchasa dans un piége.

Muni de l'anneau de Rakchasa, le brâhmane Tchanakya a, sans perdre de temps, fait tomber entre les mains de Malayakétou, qui était prêt à se mettre en marche avec l'armée coalisée, une lettre adressée à Tchandragoupta, et dans laquelle Rakchasa est supposé l'informer des projets d'attaque qui vont être dirigés contre lui; l'anneau de ce ministre vient à l'appui de ce message, et Malayakétou, persuadé que Rakchasa le trahit, se prive, en se séparant de lui, de son appui le plus ferme et de son arme la plus dangereuse. Aussi son armée est vaincue par les troupes de Tchandragoupta, et, par suite des mesures les plus habiles, Tchanakya fait surprendre Rakchasa au moment où il quittait le camp de Malayakétou qu'il avait voulu suivre.

Ces deux ministres, malgré leurs longues haines, ne peuvent s'empêcher de se rendre justice au moment où ils se rencontrent pour la première fois.

« — Ce doit être lui-même, dit Rakchasa en approchant de son heureux adversaire, le vil, ou plutôt, avouons-le, le sage Tchanakya, mine inépuisable de savoir, mer profonde, riche des plus brillantes pierreries... que l'envie ne me ferme pas les yeux sur son mérite!

» — Voilà donc, dit à son tour Tchanakya, celui dont les inimitiés ont si

long-temps tenu en haleine les amis de Tchandragoupta, qui les a condamnés à des nuits sans repos, et leur a causé tant de fatigues et de tourmens! (Il se découvre.) Salut, ministre, soyez le bien-venu; Tchanakya vous rend ses hommages. »

Deux ennemis qui s'estiment ont bientôt déposé leur animosité en se rapprochant; aussi Rakchasa, touché de l'accueil qu'il reçoit de ceux à qui il a voulu faire tant de mal, et voulant reconnaître leur générosité, met enfin sa personne et ses conseils au service du roi Tchandragoupta. Tchanakya lui remet le poignard, marque de la dignité ministérielle, et ce brâhmane tout à l'heure si implacable et si terrible, déploie, à la fin de la pièce, le caractère le plus noble, le plus généreux et le plus désintéressé.

Ce dénouement, tout-à-fait inattendu, excuse en partie la donnée fort peu morale de ce drame, et est un correctif nécessaire des leçons peu orthodoxes qui s'y trouvent disséminées, et dont je vais donner un exemple en terminant cette analyse. Ce sont des conseils qu'un favori adresse au roi son maître, sur la conduite que doivent tenir les princes lorsqu'ils sont sur le trône.

« Veuillez considérer, dit-il, que ceux qui gouvernent les royaumes, quand il s'agit d'amis, d'ennemis, de personnes neutres, ne doivent se conduire que par des raisons d'État, et non par ces motifs d'affection privée qui poussent les hommes ordinaires vers l'amour ou la haine... Daignez réfléchir que cette sagesse des hommes d'Etat fait tour à tour un ami d'un ennemi, de même qu'elle change l'amitié en haine. Comme si nous entrions alors dans une seconde naissance, tout le passé doit s'effacer de notre souvenir. C'est, pour la mémoire, un fardeau inutile; il faut oublier les actes précédens comme s'ils appartenaient à une vie plus ancienne..... »

Ces maximes, comme on le voit, ont du moins le mérite de la franchise, si elles n'ont point celui de s'accorder avec les principes d'une morale sévère. Quoi qu'il en soit, il nous semble qu'on ne saurait refuser avec justice, à l'auteur du *Moudra Rakchasa*, un grand talent d'observation, une connaissance profonde du cœur humain; enfin un style nerveux, plein d'énergie, et parfaitement approprié au genre d'intrigue qui fait l'intérêt de son œuvre.

II.

Nous avons essayé, dans notre premier article, de caractériser le génie du poète indien Bavabhoûti, et de signaler les éminentes qualités qui font de ses ouvrages des modèles dignes d'être offerts à l'attention de l'Europe. Nous ne croyons point devoir insister davantage sur le mérite de ce grand dramatiste, qui sera d'ailleurs mieux apprécié par les citations qui vont suivre, que par tous les éloges qu'on pourrait en faire. La pièce de *Malati et Madhava* est, sans contredit, le chef-d'œuvre de Bavabhoûti; ce drame est en dix actes.

Bhourivasou, ministre du roi d'Oudjaïn, et Dévarata, ministre du roi de Vidharba, étaient convenus, lorsque leurs enfans étaient encore en bas âge, de cimenter par leur union une vieille et constante amitié. Malati et Madhava avaient crû, depuis lors, en grâces et en beauté, et les projets de leurs parens paraissaient être sur le point de se réaliser, lorsque le roi fit signifier à Bhourivasou, le père de Malati, son intention de donner sa fille en mariage à son favori Nandana, personnage vieux et laid. Le ministre, craignant d'encourir le déplaisir de son maître, n'ose point refuser ouvertement ce parti; mais il se concerte avec le père de Madhava, et une vieille prêtresse, nourrice de Malati et confidente des deux ministres, pour mettre obstacle à cette union disproportionnée.

Dans cette vue, Madhava est envoyé à Oudjaïn, où se trouve Malati, sous le prétexte de finir ses études. C'est là que les deux jeunes gens se rencontrent pour la première fois, et qu'ils demeurent violemment épris l'un de l'autre: c'est à cette période de l'histoire, et immédiatement après leur première entrevue, que la pièce commence. La première scène, qui se passe entre la vieille prêtresse et une de ses pupilles, amène, d'une manière fort naturelle, le récit des évènemens antérieurs.

Madhara paraît ensuite avec son ami Macaranda, espèce de Mercutio, à qui il raconte en ces termes tous les incidens de son entrevue avec la fille de Bhourivasou:

« Tout-à-coup sortit du temple une jeune beauté... Sa démarche, quoique imposante, était cependant aussi gracieuse que les mouvemens de la bannière que l'amour agite en triomphe sur le monde prosterné. Sa suite annonçait un rang distingué. Son vêtement avait cette élégance qui sied si bien à la jeunesse. Sa beauté semblait divine; ou plutôt, à son éclat, on aurait dit la déesse elle-même de ce temple. Pour former ses charmes, on avait sans doute réuni tout ce que la nature offre de plus parfait, et Kâma (l'amour) lui-même était son créateur... Sa taille était aussi délicate que la tige du lotus; son front aussi blanc que l'ivoire le plus poli, que les rayons argentés de la lune; et, chacun de ses gestes, en attestant son aimable complaisance pour les désirs de ses femmes, montraient aussi son indifférence pour elle-même..... Quelles paroles pourraient peindre ce que signifiaient ses regards! L'amour se lisait dans ses yeux aussi beaux que le lotus. Quelle fermeté capable de résister à cette chaste expression de la nature, animée quoique muette? J'ai tenté leur puissance, et ces regards d'amour, brillant d'un mol abandon et d'une douce timidité, ont ravi à jamais mon cœur. Tout percé de blessures, ils l'ont enlevé loin du sien qui le défendait. N'osant croire à mon bonheur, je cherchais à deviner ses sentimens sans laisser voir les miens, quoique tout mon corps partageât mon émotion. Alors j'ai repris mon travail, et je tressai ma guirlande affectant d'en être fort occupé, tandis qu'elle se retirait suivie de ses femmes et d'une garde d'eu-

nuques armés de bâtons et de javelines. Un éléphant magnifique a reçu la jeune beauté et la portait vers la ville. Pendant la marche, de même que le lys tourne sur sa tige délicate, sa tête aussi se tournait vers le bosquet de Kâmadéva, et, de ses tendres paupières, elle lançait, en se retirant, des traits trempés de poison et d'ambroisie.... Mon cœur les a reçus.... Un feu brûlant, un froid mortel se sont répandus tour à tour, depuis ce moment, par tout mon corps. C'est avec peine, c'est à travers un épais nuage que j'aperçois les objets présens; le passé s'efface de mon souvenir. Les rayons de la lune, ou l'onde glacée du torrent ne sauraient calmer la fièvre qui consume mon corps, tandis que mon âme, entraînée dans un tourbillon continuel, ne peut connaître le repos. »

Malati, de son côté, n'a point été insensible aux regards passionnés du fils de Dévarata, et l'amour s'est aussi allumé dans son cœur. — « Son corps est fatigué comme la tige brisée d'un lotus; les prières les plus pressantes de ses compagnes sont impuissantes pour l'arracher à sa langueur; ses joues, pâles comme le plus pur ivoire, ressemblent à une lune sans taches. » Cependant, un portrait que Malati a fait de mémoire de celui dont elle ignore le nom, et dont s'est emparé une de ses suivantes, tombe, par les soins de la prêtresse, entre les mains de Madhava. Le jeune amant trace, à son tour, sur la même tablette, le portrait de Malati, et la lui renvoie après y avoir écrit quelques vers passionnés. Cet incident accroît encore leur passion mutuelle, qui, désormais, ne doit finir qu'avec leur vie. Cependant le roi d'Oudjaïn presse la conclusion de l'alliance qu'il a projetée entre son favori et la fille de son ministre; celui-ci a consenti, et a ordonné à Malati de se préparer à cet hymen. La prêtresse avertit Madhava, et lui ménage une entrevue avec son amante dans un jardin public; mais au moment où celle-ci avoue son amour en rougissant, un cri terrible se fait entendre. Un tigre furieux s'est échappé du temple de Siva; le peuple fuit de toutes parts. On apprend au même instant que Madayantica, jeune sœur de Nandana et amie de Malati, court le plus grand danger; mais Macaranda, l'inséparable ami de Madhava, vole au secours de la jeune fille, et tue le tigre. Lui-même est blessé et amené sans mouvement sur la scène; mais bientôt il est rappelé à la vie par les soins des femmes de Madayantica, et celle-ci, comme cela est de règle sur tous les théâtres, s'éprend d'amour pour son libérateur.

Cependant, les préparatifs du mariage de Malati et de Nandana sont terminés; la jeune fille, livrée au plus violent désespoir, a éloigné ses femmes, et, seule, elle va rêver tristement dans les jardins de son père. Fatiguée d'émotions, elle se laisse tomber, et s'endort dans un endroit écarté. C'est non loin de là qu'errait en ce moment un magicien terrible nommé Aghoraghanta. Ce magicien, prêtre du temple de Chamônda, la déesse de la mort, cherche une victime qu'il veut offrir en sacrifice à la terrible divinité. Il aperçoit Malati

endormie, et l'enlève. Il fait nuit; nous sommes transportés au temple de Chamônda, près du cimetière de la ville. Près de là le torrent fait entendre ses sourds gémissemens, et la voix lugubre des chakals semble convier la nature à un festin de mort. Du sein des forêts enveloppées dans d'épaisses ténèbres, sortent, comme du fond des tombeaux, les accens plaintifs de l'oiseau de nuit. Le temple s'ouvre, et le redoutable Aghoraghanta, suivi d'une de ses pupilles qu'il a instruite dans tous les secrets de l'art magique, et dont l'âme est aussi impitoyable que la sienne, s'avance, à la lueur d'une torche funèbre, vers l'autel de la déesse de la mort. Malati paraît, ornée comme une victime, et les magiciens font leurs effrayans préparatifs. Aghoraghanta tourne rapidement autour de la vierge destinée au sacrifice, et s'écrie : « Salut! salut! Chamônda! Puissante déesse, salut! gloire à tes jeux, lorsque, dans la danse qui ravit de plaisir la cour de Siva, ton pied frappe en cadence le globe de la terre! Sous ton poids chancelle la tortue au large dos qui la soutient. L'œuf de Brahma (le monde) tremble et frémit, et dans un vaste abîme qui s'entr'ouvre, se précipitent en tumulte les sept océans. La peau d'éléphant dont tu es parée, tombe flottante jusque sur tes pieds.... Tes doigts font tourner le croissant de la lune qui orne ton front : de ses bords déchirés tombent des gouttes d'ambroisie, et les crânes qui forment les pierres précieuses de ton collier, semblent, en les recevant, sourire et revivre.... Les esprits qui t'accompagnent tremblent et t'applaudissent. Les montagnes s'affaissent sous les coups de ton bras, ce bras puissant, qu'environnent et pressent de leurs énormes replis de noirs serpens dont la tête se redresse, et vomit à la fois des flammes et des poisons. Quand tu tournes ta tête redoutable, l'œil menaçant, qui brille au milieu de ton front, trace un cercle de feu qui environne les sphères. Le dieu que ses trois yeux distinguent, triomphe en embrassant sa belle épouse. Il s'effraie en te voyant tressaillir aux cris discordans des génies qui chantent tes louanges..... Oh! puisse cette danse nous procurer toutes les grâces, tout le bonheur que nous pouvons désirer! »

Il y a dans cette invocation et cette danse infernale, quelque chose qui jette dans l'âme une horreur indicible. Bavabhoûti n'est point inférieur au Dante, dans ce genre de peinture. Il a de ces expressions qui remuent profondément l'âme, et l'entraînent dans les abîmes sans fond de sa pensée. Cette scène a beaucoup de rapport avec celle des sorcières, dans *Macbeth*; mais elle a quelque chose de moins vil, et par conséquent bien plus d'effet, et la victime qu'elle éclaire y ajoute un nouvel intérêt d'épouvante.

Cependant, Madhava, poussé par son désespoir, erre, en ce moment même, au milieu des tombeaux; il a résolu de se donner la mort, et de s'offrir en sacrifice à Chamônda, pour obtenir la vie et le retour de Malati, dont il ignore le sort. Au moment où il s'approche du temple de la terrible déesse, il entend

un cri de détresse, et croit reconnaître la voix de son amante. Il s'élance au seuil du temple.

MALATI (au pied de l'autel).

Ah! père insensible, celle dont tu voulais te faire un instrument de faveur auprès du roi, t'est maintenant ravie à jamais! Oh, ma mère chérie! toi aussi, tu as été frappée bientôt par le jeu cruel du destin. Vénérable prêtresse! vous qui ne viviez que pour Malati, vous dont tous les soins étaient consacrés à mon bonheur, votre tendre affection vous a préparé un chagrin éternel. Aimable Lavangika, ô ma sœur! tu ne m'as vue que dans un songe!

MADHAVA.

Oui, c'est elle-même! comme elle tremble sous ces vêtemens de victime, et cette guirlande teinte de sang, exposée à la rage de ces indignes magiciens! elle ressemble à un faon timide au milieu des loups affamés... Malheureuse fille de Bhourivasou! hélas! qu'il est terrible et impitoyable le destin qui présida à ton existence!

KAPALACONDALA (la prêtresse).

Allons, aimable enfant, pense encore une fois à celui qui fut ton bien-aimé; la mort t'en empêchera bientôt.

MALATI.

Cher Madhava! ah! ne m'oublie pas, quand je ne serai plus. Celui-là n'est pas mort, qui vit dans le cœur de ceux qui l'aiment.

KAPALACONDALA.

Oh! l'amante de Madhava deviendra une colombe fidèle. Mais trève de paroles : le temps nous est précieux!

AGHORAGHANTA (levant son glaive).

Céleste Chamônda, reçois cette victime que je te dévoue et te donne sans réserve!

MADHAVA (s'élançant et saisissant Malati).

Méchant magicien, tu vas mourir!

MALATI.

Ah! sauve moi!

(Elle serre son ami de toutes ses forces.)

MADHAVA.

Ne crains rien, ma bien-aimée, Madhava est près de toi... Ah! cesse de trembler ainsi; ce scélérat va recevoir de ma main la récompense de son crime.

AGHORAGHANTA.

Pauvre enfant! pareil au cerf qui veut arracher sa femelle aux griffes du tigre, tu viens chercher la mort, en troublant par ton approche le plus saint des sacrifices. Le sang qui va s'échapper de ton tronc décapité, sera offert en expiation à la mère de tous les êtres.

En ce moment, on entend la voix de gens envoyés à la recherche de Malati;

après l'avoir placée en sûreté près d'eux, Madhava revient combattre le Magicien et lui fait expier son crime.

Ce combat a lieu derrière la scène, et ce n'est que par les paroles de vengeance qui s'échappent de la bouche de la prêtresse qu'on apprend la mort d'Aghoraghanta.

Cette belle scène, par laquelle on croirait que le drame doit finir, n'est que le prélude de plusieurs autres; car nous ne sommes qu'au milieu de la pièce. C'est là le défaut réel de l'œuvre de Bavabhoûti, et il a fallu tout le génie de ce grand poète pour jeter de l'intérêt sur les incidens qu'il met de nouveau en scène. Il semble que, par suite de la répugnance que les spectateurs Hindous éprouvent pour tout ce qui est véritablement tragique, l'auteur de ce drame ait voulu faire oublier les émotions douloureuses qu'il vient de produire dans tous les cœurs.

Cependant, tout se prépare de nouveau pour la célébration des noces de Malati et du favori du prince. Malati est conduite au temple, où elle doit se revêtir de ses vêtemens de fiancée. Mais la vieille nourrice de la fille de Bhourivasou a trouvé un moyen fort plaisant d'empêcher ce mariage. Elle fait revêtir Macaranda, le joyeux compagnon de Madhava, des habits de la mariée, et celui-ci est conduit en grande pompe au palais de Nandana, à la place de Malati. Mais la mâle apparence et les brusques réponses de la fiancée n'ont point tardé à faire découvrir la mystification; et la garde du prince s'est emparée de Macaranda. A cette nouvelle, Madhava qui a eu, pendant ce temps, une entrevue avec Malati, quitte son amante pour voler au secours du prisonnier. Alors la vindicative magicienne, qui épiait depuis quelque temps l'occasion de trouver Malati sans protecteur, se jette sur la jeune fille et la place de force sur un char aérien : « Où est-il, votre amant, s'écrie-t-elle, l'assassin du saint Pontife? Qu'il vous sauve, maintenant, s'il le peut! Pauvre oiseau de la forêt! le vautour décrit autour de toi des cercles immenses et t'aura bientôt enlevée sur les hauteurs de la montagne. » Mais en ce moment la prêtresse Sodamini qui, par ses austérités, s'était acquis les plus puissans pouvoirs surnaturels, s'avançait dans les airs sur son char magique, et descendait sur les monts Vindyas que l'auteur indien décrit ainsi :

« Que cette vue est immense! des montagnes, des rochers, des villes, des villages, des bois et des torrens dont l'onde éblouit les yeux. Là, le Para et le Sindhou promènent leur cours tortueux au milieu des tours, des temples, des remparts, des portes et des colonnes d'Oudjaïn. Cette ville, réfléchie par les eaux transparentes, semble comme renversée; on dirait une cité tombée du ciel. Ici coule en se jouant le capricieux Lavana, arrosant d'aimables bosquets, rafraîchis par les pluies du matin : c'est là que la jeunesse d'Oudjaïn trouve d'agréables abris; que sur l'herbe encore brillante des gouttes de la rosée, la vache vient, en broutant, promener sa traînante mamelle. Ah! comme les rives du

large Sindhou retentissent avec fracas sous les efforts du courant qui les mine : pareil à la voix des nuages qui portent le tonnerre, le bruit s'en répand au loin ; et tel que le cri de Ganésa, grossi par les échos des vastes cavernes, il va se propageant sur les hauteurs. Ces montagnes couvertes d'épais bouquets de sandal odorant et d'arbres chargés de fruits, rappellent à l'esprit cette autre chaîne majestueuse qui s'étend vers le midi, où l'impétueux Godâvari s'élance à travers les ombres noires des forêts qui le bordent et qui retentissent du bruit de ses ondes furieuses... Cette montagne présente en vérité une scène délicieuse : les hauteurs en sont noircies par les nuages pluvieux, et le paon fait retentir les bosquets de ses cris de joie. Ces roches massives sont couvertes de berceaux touffus, dont l'obscurité semble animée par les nids innombrables des chantres de l'air. Le cri sourd et inarticulé des jeunes femelles de l'ours se prolonge au milieu des cavernes... Il est midi ; le vanneau quitte sa retraite favorite pour aller chercher l'ombre de l'humble casse. Le pélican, qui vient de se rassasier du fruit acide de l'Asmantaka, court maintenant se plonger dans les ondes du fleuve. La gelinotte haletante glousse sourdement dans sa retraite; et, plus bas, dans les broussailles, la poule sauvage répond aux doux murmures de la colombe plaintive... »

Le désespoir de Madhava, lorsqu'il apprend le nouvel enlèvement de sa bien-aimée, est décrit avec un grand talent par Bavabhoûti. Le malheureux amant, dont la raison a été un instant égarée, est enfin ramené au sentiment de ses malheurs : « Qui éveille, dit-il, encore mes sens à la douleur? Le vent qui disperse dans le ciel ces sombres nuages, n'aurait donc su compatir à mes peines, en me laissant jouir de mon sommeil?... Salut donc, brise de l'Orient ! chasse les nuages qui versent une ondée vivifiante ; impose silence aux cris du paon et change en pierres les boutons du Kétaka. Quelque temps, l'amant séparé de son ame, avait perdu le sentiment et oublié ses maux ; tu rappelles son âme à un cruel supplice ; sois donc satisfaite... brise céleste, porte avec les parfums dont tu dépouilles la fleur du Cadâmba, porte à mon amante la vie de Madhava... »

Heureusement Malati n'était point perdue à jamais, et elle vient bientôt elle-même rendre le bonheur à son ami, grâce à la prêtresse Sodamini, qui l'a arrachée des mains de la magicienne. La pièce se termine par un double mariage.

Cette rapide analyse du drame de *Malati et Madhava* suffira, je pense, pour faire apprécier le mérite de cette production remarquable du théâtre des Hindous. La pièce est conduite avec beaucoup d'art ; les incidens en sont souvent saisissans, et l'intérêt ne s'en éloigne pas un instant pendant ses dix longs actes.

On attribue encore à Bavabhoûti deux autres drames, inférieurs il est vrai à celui de *Malati et Madhava ;* mais où l'on rencontre cependant à chaque pas

la main du maître et des passages nombreux qui ne dépareraient point son chef-d'œuvre. Je ne parlerai que de l'*Outtara-Rama-Tchéritra*, le seul des deux drames que M. Wilson ait traduit; et celui qui, d'après son assertion, est de beaucoup supérieur à l'autre.

III.

L'*Outtara-Rama-Tchéritra*, ou la suite de l'Histoire de Rama, est une tragédie mythologique, dont le sujet est tiré du Ramayana. La pièce commence au moment où ce héros indien, revenu de son expédition contre le roi de Ceylan, qui lui avait enlevé Sita, son épouse, se repose enfin dans sa capitale de ses fatigues et de ses victoires. Des peintres fameux ont retracé dans les salles de son palais les principales scènes dont il a été le héros; cette vue rappelle au souvenir de Rama et de Sita mille circonstances touchantes que l'auteur indien décrit avec une grâce et une délicatesse extrêmes. Cette scène charmante en précède une autre près de laquelle tout éloge serait froid et insignifiant. Nous nous contenterons de la citer.

SITA.

Mais sans doute mon seigneur ne me quittera plus?

RAMA.

Cruelle! est-il besoin de faire cette question à ton ami? Viens, ma chère; entrons dans ce pavillon.

SITA.

Très volontiers.... une fatigue extraordinaire appesantit tout mon corps, et me force à me reposer.

RAMA.

Appuie-toi sur mon sein; que ce soit le coussin qui reçoive ta tête! Passe autour de mon cou ces bras charmans : quand je les vois couverts de cette sueur délicieuse, dont chaque goutte ressemble à une perle, je trouve bien moins précieuses ces pierres, amantes de l'astre des nuits, dont la dureté s'adoucit aux rayons de la lune... Mais, quel est ce mouvement que j'éprouve?.. un transport soudain agite tous mes sens... Cette étrange émotion qui se répand en moi, est-ce de la peine? est-ce du plaisir? est-ce un poison qui brûle dans mes veines? ou bien, ai-je vidé la coupe remplie de la liqueur enivrante? Je te serre dans mes bras, et je ne sais quel pressentiment, quel charme secret et magique trouble ainsi tout mon être.

SITA.

Tel est l'effet de votre amour constant : je ne saurais l'attribuer à mes faibles attraits.

RAMA.

Ta tendre voix ranime la fleur languissante de ma vie; tes accens vainqueurs

subjuguent la faiblesse de mon âme. Ils descendent comme un nectar céleste jusque dans mon oreille, et répandent en mon sein un baume qui calme mes douleurs.

SITA.

Aimable flatteur, c'est assez... permettez que je goûte quelque repos. (Elle regarde autour d'elle.)

RAMA.

Que demande ma chère Sita ?., que ces bras soient son appui ! ils t'appartiennent, à toi seule, dès les premiers jours de ma jeunesse, dans les bois solitaires et dans les palais brillans, toujours à toi, toujours à toi seule.

SITA.

Je le crois; oui, je le crois, ô mon aimable, ô mon bien-aimé seigneur! (Elle s'endort.)

RAMA.

Ses dernières paroles sont des paroles d'amour, et tout ce qui vient d'elle m'est cher. Sa présence est pour ma vue comme l'ambroisie; son toucher, comme le sandal odorant. Ses bras amoureux passés autour de mon cou sont une parure plus riche que les joyaux les plus précieux. Elle règne dans mon palais, déesse protectrice de ma renommée et de ma fortune... Ah ! je ne pourrais plus supporter une seconde fois le malheur de la perdre.

Hélas ! cette séparation cruelle va bientôt s'accomplir.

On vient apprendre à Râma que le peuple est mécontent, et que le cri général est que le roi néglige ses sujets pour Sita. Râma, malgré l'injustice de ces plaintes, n'hésite point un instant entre ses devoirs de souverain et ses plus chères affections; il ordonne que Sita soit conduite en exil.

Malgré le désespoir qui l'accable, Râma continue à protéger et défendre de ses armes les ermitages attaqués par les mauvais génies. Au moment où ce héros se prépare à célébrer le sacrifice du cheval, sacrifice que les plus grands princes ont seuls le droit d'offrir, un Brâhmane, chargé du cadavre de son fils, vient lui demander vengeance. Pour rendre la vie au fils du brâhmane, le prince doit tuer un excommunié nommé Sambouka, qui lui-même, engagé dans les exercices d'une pieuse pénitence, attend de recevoir la mort de la main d'un dieu pour être purifié de toutes ses fautes et devenir un esprit céleste. Râma combat cet homme et le tue. Nous sommes transportés dans la terrible forêt de Dandaka, où Sita s'est retirée sans que Râma en eût connaissance. L'admirable talent de Bavabhoûti dans la poésie descriptive et pittoresque se montre avec éclat dans la peinture de ces lieux sauvages, que Râma avait habités déjà pendant sa jeunesse.

« Vers le midi, Djanasthâna borde ces bois spacieux, au milieu desquels errent en liberté les monstres du désert. Le tigre féroce guette sa proie sur la montagne, ou se cache dans les cavernes ténébreuses : à travers l'épais gazon

se roule l'énorme serpent; sur le dos du monstre paré de mille couleurs, le grillon s'attache en chantant, et étanche sa soif avec les gouttes de rosée qui mouillent ses écailles. Un silence profond règne dans la forêt, excepté dans les endroits où les sources, en murmurant, jaillissent du rocher, où l'écho de la montagne répond aux mugissemens du tigre, où les branches deviennent, en éclatant, la proie des flammes qui petillent, et qu'au loin s'étend l'incendie qu'a allumé le souffle de feu du dragon. »

Cependant la scène n'est pas toujours si sombre.

« Voyez le glorieux plumage qu'étale le paon sous cette voûte de verdure... Jetez les yeux sur ce gazon touffu, où s'élancent en bondissant ces biches que n'effraie pas la présence de l'homme. Là tombent de fraîches cascades, éblouissant la vue par mille étincelles; les torrens s'écoulent sous les arcades du saule, dont les branches sont abaissées vers l'onde par le poids de leurs fruits. Ici, l'ours s'avance, en grondant, le long de la rive fleurie; l'éléphant arrache une branche légère de l'arbre d'encens, en aspire toute la gomme, et exhale dans l'air le parfum qu'il a respiré. »

Que cette scène est à la fois belle et déchirante pour l'âme de Râma qui la contemple ! « C'est ici, s'écrie-t-il, que je coulai long-temps des jours heureux, avant que d'autres devoirs et les soins de l'empire vinssent troubler mes paisibles jours... Scènes de repos, ornées des grâces aimables de la nature, retraites si tranquilles des timides oiseaux et des biches craintives, torrens couronnés de berceaux fleuris et d'arbrisseaux verdoyans; oui, je vous reconnais ! Ce côté de l'horizon doucement ondulé et pareil à une ligne légère de nuages abaissés, m'indique la position de Prasravana, dont la cime élevée était autrefois la demeure du roi des tribus ailées. De ses flancs escarpés, le large Godâvari se précipite avec impétuosité... au pied de la montagne, sur le bord de ces bois magnifiques, s'élevaient de grands arbres noirs, retraite mystérieuse de mille oiseaux. Que leurs chants étaient doux! là aussi était notre cabane de feuillages.—Voici Pantchavati qui fut long-temps témoin de notre bonheur. Hélas! que ma fortune est changée! triste, solitaire, je sens couler dans mes veines le poison du chagrin. Le désespoir, comme une flèche cruelle enfoncée dans mon cœur, demeure attaché dans la blessure qu'il a faite et qu'il déchire sans relâche... que ne puis-je tromper le temps et perdre le souvenir de mes douleurs, en fixant mes regards sur ces lieux qui me sont chers! Eux aussi, ils ont changé. Là où s'écoulait la rivière, s'étend une rive verdoyante : ici, où les arbres s'enlaçaient pour repousser la chaleur du jour, une plaine ouverte se développe aux rayons du soleil... à peine puis-je croire que ce lieu est le même; cependant, toujours ces puissantes barrières s'élèvent dans les airs en bornant le pays, toujours les mêmes montagnes portent dans le ciel leurs superbes sommets. »

On rencontre à chaque instant, dans ce drame, de semblables descriptions, où la nature indienne se montre avec sa magnifique végétation, avec ses belles

perspectives et ses proportions gigantesques, qui s'accordent si bien avec le génie du poète.

Cependant, Sitâ, désespérée de vivre loin de celui qu'elle aime plus que la vie, s'est jetée dans le Gange. Recueillie par la déesse de ce fleuve, elle a donné naissance à deux enfans que Gangâ a remis entre les mains de Valmiki, le célèbre auteur du Ramayana. Douze ans après cet évènement (car, comme on a pu le voir déjà, les poètes dramatiques de l'Inde ne s'astreignent pas plus à l'unité des temps qu'à l'unité des lieux), Râma vient offrir un sacrifice près de l'ermitage de Valmiki; une troupe de ses soldats garde le coursier sacré; mais, tout-à-coup, ceux-ci sont assaillis par deux enfans qui veulent s'emparer du cheval destiné au sacrifice. Voici la peinture que fait Bavabhoûti de l'un d'eux.

« Sur ses épaules est suspendu le carquois guerrier, dont les flèches, garnies de plumes, viennent se confondre avec les boucles flottantes de sa chevelure. Sa poitrine est légèrement marquée avec les cendres du sacrifice; une peau de cerf entoure son corps. Sa ceinture est formée des fibres du mourva (plante rampante). Une pièce de toile teinte dans la garance couvre ses membres. Le rosaire sacré entoure son poignet; d'une main, il tient un bâton de figuier; dans l'autre, il porte son arc. »

Râma éprouve un émotion inexprimable à la vue de ces jeunes héros : «Dans leurs regards, dans leurs gestes, dit-il, ces jeunes gens déploient une majesté qui convient au rang suprême. Sur leur corps, la nature a mis des signes de grandeur, pareils à ces rayons de lumière qui jaillissent de la pierre précieuse... la couleur de leur teint bruni ressemble à la nuance du col azuré de la colombe. Leurs épaules sont larges comme celles du monarque des forêts. Leur regard intrépide est celui du lion courroucé, et leur voix est forte comme le son cadencé du tambour qui appelle à un sacrifice. Je vois en eux ma propre image et celle de ma chère Sitâ... leur demeure est dans ces bois : ce sont ceux où Sitâ fut abandonnée, et ces enfans lui ressemblent. »

Mais des larmes succèdent à ces réflexions, lorsqu'il entend Cousa, l'un de ces enfans, réciter ce passage du poème de Valmiki : « Tous deux étaient également faits pour l'amour. Leurs tendres cœurs se répondaient. Rama était alors souverainement heureux; Sita n'avait d'autre pensée que celle de son seigneur, et leur passion mutuelle couronnait tous les désirs de ces deux cœurs. »

Le dénouement de *l'Outtara-Rama-Tchéritra* est des plus extraordinaires. Valmiki a invité un grand nombre de dieux, d'esprits célestes et de héros à se rendre dans son ermitage, situé sur les bords du Gange, pour assister à la représentation d'un de ses ouvrages, qui doit être exécuté par les nymphes du ciel d'Indra. Cette pièce représente les évènemens qui ont suivi la séparation de Râma et de Sitâ, et raconte sous la forme de fictions, les malheurs de

Sita, et la naissance de ses deux fils. La représentation du drame divin est près de se terminer, lorsque tout-à-coup les eaux du Gange se soulèvent; le ciel se couvre de divinités, et Sita, la joie sur le front, sort du sein des ondes soutenue par Ganga et la déesse de la terre, et se trouve bientôt dans les bras de son époux. Valmiki met le comble au bonheur de Râma et de Sitâ en rendant à leurs embrassemens les deux fils que ni l'un ni l'autre ne connaissaient encore.

Nous ne pouvons nous empêcher de citer encore une des charmantes descriptions que Bavabhoûti a prodiguées dans la pièce que nous venons d'analyser; c'est un petit tableau qui ne laisse rien à désirer, ni sous le rapport de la vérité, ni sous celui du coloris.

« Le soleil, en ce moment, échauffe le ciel de ses rayons les plus ardens, et force à venir se réfugier sous l'ombrage les chantres silencieux de la clairière. Seule, au milieu des rameaux les plus élevés, la colombe fait entendre ses doux murmures. Les branches entrelacées répandent une ombre pleine de fraîcheur, sous laquelle se repose l'éléphant appuyé contre un arbre antique; et, de temps en temps, il étend sa trompe au sein du riant berceau, et fait tomber en la retirant une pluie de feuilles et de boutons fleuris, que l'on prendrait pour une offrande présentée au torrent sacré, dont les ondes, pures comme le cristal, coulent paisiblement sous ce dôme de verdure. »

Bavabhoûti n'est pas seulement un grand peintre de la nature; il porte aussi parfois dans le monde moral un regard plein de finesse et de profondeur. Voici ce qu'il dit de la vertu: « Simplicité de cœur, modération dans les paroles, maintien modeste, innocence de pensée, pureté de caractère, amitiés pieuses, voilà ce qui fait le charme et le pouvoir magique de la vertu: unies avec la sincérité, ces qualités sanctifient notre profane existence. »

Il dit ailleurs :

« L'âme vigoureuse et faible est également capable d'être cultivée, mais ne produit toujours que des fruits conformes à sa nature. Ce n'est pas la science du maître qui fait tout l'élève. La pierre étincelante renvoie les rayons glorieux dont l'a pénétrée la lumière; mais la terre, grossière et lourde, absorbe l'éclat du rayon qu'elle ne réfléchit pas. »

La pièce se termine par une espèce de prière que Rama adresse à Valmiki, et qui, ainsi qu'on peut le voir par ses expressions mêmes, n'appartient point à Bavabhoûti :

« Pieux solitaire, dit-il, je n'ai qu'une demande à vous adresser. Puissent les chants inspirés qui célèbrent cette histoire, charmer et purifier le cœur! que, semblables à l'amour d'une mère, ils allègent nos maux! que, pareils aux ondes du Gange, ils effacent nos péchés! Puissent l'imagination dramatique et le goût profond que l'écrivain a mis dans la description des faits, et dans la composition de ses vers, lui assurer l'honneur dû au grand-maître de l'art poéti-

que, également familier avec cette science encore plus sublime qui nous donne la connaissance sacrée de l'être unique et suprême ! »

IV.

Nous arrivons à une petite pièce d'intrigue, composée dans les Indes, vers le douzième siècle de notre ère, et qui se ressent de l'état de décadence dans lequel était alors tombée la littérature sanscrite. Cette comédie, où les enchantemens et les moyens les plus romanesques sont mis en œuvre, est attribuée à Harcha-Dèva, roi de Cachemire; mais elle paraît être l'ouvrage du poète Dhavaka, à qui ce prince, protecteur des lettres, à sa manière, donna, dit-on, cent mille roupies, pour en être déclaré l'auteur. Ce drame, intitulé *Retnavali* ou le Collier, est en quatre actes. Il présente les mœurs indiennes sous un jour très peu favorable. Les hommes n'y sont plus ces héros intrépides dont le bras était dévoué à défendre la cause des dieux et des sages; ce sont des êtres faibles et sans courage qui fuient éperdus devant un singe déchaîné. Vatsa, le héros de la pièce, fait pitié bien loin d'inspirer de l'intérêt; et, en voyant l'état d'humiliation dans lequel se trouve ce prince près d'une épouse jalouse, on ne peut sentir le prix de l'amour de son amante. Du reste, le style de ce petit tableau dramatique est, suivant le témoignage des plus savans indianistes, un chef-d'œuvre d'élégance et d'artifice.

La scène se passe dans le palais de Vatsa, roi de Cosambi.

Au premier acte, tout est prêt pour célébrer la fête du printemps : le peuple est dans la joie; le son du tambour se mêle dans l'air au murmure des groupes joyeux. Deux suivantes de la reine entrent dans l'appartement de Vatsa, en chantant et en exécutant des danses voluptueuses :

LA PREMIÈRE SUIVANTE.

Rafraîchi par son passage sur les montagnes du midi, l'agréable zéphir souffle avec douceur, répandant autour de nous le riche butin des parfums qu'il a dérobés aux arbres balancés mollement. Pour les hommes sur la terre, pour les dieux dans le ciel, le zéphir est le fidèle messager de l'amour.

SECONDE SUIVANTE.

Légèrement agitées snr leur tige verdoyante, des fleurs embaument les airs de leurs suaves parfums. Dans le sein de la beauté tendre et naïve encore s'éveillent les désirs brûlans d'une passion qui l'étonne par sa nouveauté; et le cœur de la jeune fille, en soupirant pour la première fois, salue l'hôte inconnu qui vient le visiter et le réjouir.

TOUTES DEUX.

La tendre fleur n'est pas la seule qui s'ouvre au jour qui lui sourit : l'homme, ce souverain de la terre, sent son cœur s'épanouir au feu du rayon bienfaisant. L'amour a tendu son arc paré de fleurs, et règne en maître sur l'univers.

Sur les pas de la reine Vasavadatta, qui vient présenter son offrande à Kâma-Dèva, marche, en qualité de suivante, une jeune beauté dont on ne connaît ni le rang ni le pays. Sagarika (tel est son nom) voit le prince Vatsa près de la statue de l'Amour; elle le prend pour le Dieu lui-même, et s'éprend pour lui d'une violente passion. C'est en traçant les traits de Vatsa qu'elle cherche à apaiser le feu qui la dévore : — « Mon cœur, dit-elle, bat avec force, ma main tremble : cependant il faut que j'essaie, et puisque l'occasion me favorise, tentons d'achever cette ébauche, comme le seul moyen d'avoir toujours sa figure sous mes yeux. »

Sousangata, son amie, arrive en ce moment et surprend son secret; mais, au moment où Sagarika peint à celle-ci l'état de son cœur, un grand bruit se fait entendre : le singe royal s'est échappé de sa loge, entraînant avec lui les débris de sa chaîne d'or qu'il a brisée. Dans son trouble et sa frayeur, Sagarika laisse tomber le portrait du roi près duquel son amie a ébauché à la hâte les siens propres. Comme on s'y attend bien, le roi, en se promenant avec son ami Vasantaka dans le berceau des bananiers, voit et ramasse la peinture. Pendant que le prince est occupé à l'examiner, les deux amies viennent pour la chercher; mais elles se cachent en entendant parler Vasantaka.

VASANTAKA.

Eh bien! seigneur! quelle est cette jeune beauté qui baisse la tête avec tant de modestie? qu'en pensez-vous?

SOUSANGATA.

Tu es heureuse, ma chère; on est à faire ton éloge.

SAGARIKA.

Comment peux-tu ainsi te rire de moi? Tu me crois donc bien légère?...

VATSA.

Ma vue ne peut se rassasier de contempler ces membres gracieux, cette taille élégante. Elle quitte avec peine une beauté pour en admirer une autre : ce sein qui s'épanouit comme le plus frais bouton; plus haut, ces yeux doux et expressifs, où tremble une larme aussi pure que le cristal...

SOUSANGATA.

Entends-tu?

SAGARIKA.

Entends-tu?... il loue le talent de l'artiste.

VASANTAKA.

Bien, sire; et ne pouvez-vous remarquer que, dans cet objet de son amour, c'est vous que la demoiselle a représenté?

VATSA.

Je l'avoue; elle a d'une manière flatteuse exprimé ma ressemblance. Je ne puis douter de ses sentimens; car observe ces traces de pleurs qui paraissent sur

son ouvrage : de même, en ce moment, une douce sueur couvre et baigne tout mon corps.

SAGARIKA (à elle-même).

O mon cœur, réjouis-toi : ta passion est retournée à sa source première. »

Mais par malheur le dieu d'amour, si favorable communément, au moins sur le théâtre, au bonheur des amans, met ici de côté sa protection. La reine survient tout-à-coup, et, après avoir aperçu le portrait, elle fait à son bénévole époux une mercuriale que celui-ci reçoit presqu'à genoux et couvert du rouge de la honte. Néanmoins tout irait presque bien, si Vasavadatta n'avait appris le rendez-vous que l'amie de Sagarika a ménagé aux deux amans. Mais pendant que Vatsa se morfond en attendant sa belle amie, qu'il soupire, et jouit intérieurement de la victoire facile que va lui offrir une jeune beauté dont le cœur est épris, Vasavadatta, imitant la démarche craintive d'une tendre bergère s'avançant à un premier rendez-vous, se présente devant le prince avec une de ses suivantes. Celui-ci croyant s'adresser à Sagarika, commence à débiter ses gracieuses comparaisons ; mais ses paroles ne coulent plus avec autant d'abondance, quand son épouse, levant son voile, lui montre des traits qu'il ne redoute que trop. Le pauvre roi est presque anéanti, et, quand il revient à lui-même, Vasavadatta a disparu fière de son triomphe. Cependant, comme tous les malheurs ne peuvent venir à la fois, Sagarika arrive enfin, et le prince oublie près d'elle son humiliation et les regards furieux de son intraitable moitié. Disons avec Vasantaka : « Heureux, si la reine ne revient pas comme une rafale précipitée, pour nous enlever notre beau temps! »

Hélas! cet événement n'est que trop près de se réaliser. Fâchée d'avoir rejeté avec dédain les paroles repentantes de son époux, et conduite d'ailleurs par le génie qui favorise la bonne cause, la reine se hâte de revenir près du pauvre Vatsa : « Approchons doucement derrière lui, dit-elle, je jetterai mes bras autour de son cou, et lui dirai que je lui pardonne. » Ce retour de tendresse venait encore bien mal à propos ; et Vatsa eût sans doute préféré voir retarder quelque peu son pardon. Digne mari ! il est si peu maître dans sa maison, qu'il n'ose pas prononcer un mot, ni même lever son regard, tandis que Vasavadatta fait ignominieusement marcher devant elle la malheureuse et faible Sagarika, qu'elle fait ensuite enchaîner dans une pièce écartée de ses appartemens. Au moment où on l'entraîne, Sagarika a à peine le temps de donner à son amie Sousangata un collier de diamans qu'elle la charge de remettre au bon Vasantaka, qui s'est aussi un peu ressenti de la jalouse fureur de la reine.

Pendant que Vatsa se console comme il peut du coup d'État de son héroïque épouse, on vient lui annoncer l'arrivée de Vasoubhoûti, envoyé extraordinaire de Vikramabahou, roi de Ceylan. Celui-ci explique ainsi le sujet de son message : « Par suite de la prophétie d'un devin célèbre, qui avait annoncé que l'époux de Retnavali, fille du souverain de Ceylan, deviendrait le maître du

monde, le ministre de votre majesté l'avait demandée pour vous en mariage. Ne voulant point causer de chagrin à Vasavadatta, le roi de Ceylan avait éludé sa proposition; mais ayant appris, on ne sait comment, que la reine était morte, il consentit à vous envoyer sa fille. Hélas! le vaisseau qui la portait périt dans un naufrage... »

Il en était là de son récit, quand on voit des flammes brillantes sortir du toit du palais; les appartemens sont en feu; la reine ne peut s'empêcher de plaindre la pauvre Sagarika, que les chaînes empêchent de fuir. A cette nouvelle, le roi, désespéré, vole au secours de son amante; il pénètre jusqu'au fond du palais, et la lueur de l'incendie lui montre Sagarika qui appelle à grands cris son secours. Les fers qui attachent ses pieds gênent sa marche, il l'enlève dans ses bras et la porte loin du danger.

Vasoubhoûti, en voyant cette jeune fille, sent son cœur agité; il demande quel est son nom et son pays. La reine lui apprend qu'elle a été remise entre ses mains par Yogandharayana, premier ministre de Vatsa; tout ce qu'elle en sait, c'est qu'elle avait été sauvée de la mer; par cette raison, on l'a appelée *Sagarika* ou fille de l'Océan. La ressemblance, le collier qu'il aperçoit au cou de Vasantaka, et qu'il reconnaît pour avoir appartenu à Retnavali, ce que la reine vient de lui apprendre, tout lui assure que c'est la fille que son maître croyait avoir perdue à jamais, et il en a une preuve certaine, lorsque Sagarika s'écrie en l'apercevant : « Ah! le ministre Vasoubhoûti! »

Il est bon de remarquer que l'incendie du palais n'avait rien de réel, et qu'il était dû aux enchantemens d'un habile magicien favorable aux deux amans. Il ne manque plus à ceux-ci, pour que le bonheur soit complet, que d'être rendus l'un à l'autre : la reine oublie donc ses scrupules, et, pour en finir, cède en toute propriété au roi, cette rivale qu'il aime.

La citation d'un des morceaux descriptifs les plus admirés par les Pandits Hindous, dans la pièce de Retnavali, fera parfaitement apprécier l'immense distance qu'il y a entre cette composition du Marini des bords du Gange, et les œuvres du bon temps de l'art dramatique indien que nous avons précédemment analysées. — « Le monarque aux milles rayons (le soleil) approche des bosquets des montagnes occidentales. Après avoir achevé son voyage dans le ciel, le dieu, dont le char n'a qu'une seule roue, se propose maintenant de suspendre ses travaux jusqu'à l'aurore de demain; il rappelle à lui ses clartés éparses, dont les lignes dorées, convergeant autour de son trône, ressemblent à des rayons brillans qui viendraient aboutir à leur centre, de la vaste circonférence des sphères. Après avoir rassemblé toutes ses lumières, il se repose un instant sur le sommet des monts placés à la limite de son empire. Le maître du jour semble ainsi adresser ses adieux à la plante du lotus : « Adieu, ma bien-aimée; mon heure est venue, il faut que je parte. Que le sommeil ferme ta paupière jusqu'à ce que je vienne encore troubler ton repos!... » D'abord

amassées à l'orient, les ténèbres s'avancent et couvrent successivement les autres régions du ciel. Elles augmentent à mesure qu'elles s'approchent; elles prennent la couleur qui distingue le cou de Siva (1); et les montagnes, les arbres, les villes, les cieux et la terre, disparaissent à la vue. »

Tel est le joli marivaudage descriptif que l'on rencontre d'un bout à l'autre de la pièce attribuée au prince Harcha-Dèva; et, malgré la grâce et le sémillant de la plupart des détails de cette petite comédie, des lecteurs européens se rendront difficilement compte de la brillante réputation qu'elle a obtenue dans les Indes.

V.

Nous avons jusqu'ici rencontré dans les compositions dramatiques des Hindous, d'admirables esquisses, où la nature matérielle revit avec tout son luxe, avec toute sa majesté, avec ses brillans contrastes. Les œuvres de *Bavabhoûti* et de *Kalidasa* ne laissent rien à désirer sous ce rapport, non plus que sous celui de la peinture de ces douces et brûlantes émotions du cœur qui, toujours et partout, ont fait le bonheur et le tourment de l'espèce humaine. Mais dans la littérature indienne, comme dans toutes les littératures orientales, qui semblent ne vivre que d'instincts et d'inspirations spontanées, on trouve peu de ces génies excentriques, de ces observateurs profonds qui vont fouiller dans les abris les plus secrets de l'âme humaine, pour en dévoiler les transformations et les mystères. Le prince *Soudraka* est du petit nombre des poètes dramatiques qui se sont livrés avec succès à cette difficile étude; et aucun écrivain de l'Inde ne peut lui être comparé dans la peinture des mœurs et des passions. *Soudraka* saisit et nuance les caractères avec une grande vérité et une énergie profonde. Rien d'indécis, de décoloré dans ses tableaux; rien qui n'ait un sens précis, un but bien déterminé. Tous ses portraits semblent, encore aujourd'hui, vivre et respirer; ils n'appartiennent point seulement au pays où ils sont mis en scène; ils sont de tous les temps, de tous les lieux, comme tout ce qui est vrai et naturel. Le prince *Soudraka* paraît avoir vécu, et composé la seule pièce que l'on connaisse de lui en Europe, vers le premier siècle de l'ère vulgaire. Tout ce que l'on sait de la vie de ce poète royal, se trouve, à peu près, dans le prologue du drame qui lui est attribué : il fut un poète, y est-il dit, dont l'extérieur avait la majesté de l'éléphant, les yeux, la vivacité de ceux de la perdrix; le visage, l'éclat de la pleine lune. Sa personne était noble, ses manières aimables; sa véracité à toute épreuve. Issu de la race royale, il se nommait Soudraka; également versé dans la connaissance des védas, dans les sciences mathématiques, dans les beaux-arts et l'éducation des éléphans.

(1) Le dieu de la mort.

Par la faveur de Siva, ses yeux ne furent point éteints par les ténèbres de la vieillesse : il vit son fils assis sur le trône ; et, arrivé à l'âge de cent ans, il entra dans le feu du bûcher. Il était courageux à la guerre, et prêt à marcher, armé de sa seule valeur, contre un redoutable adversaire ; cependant la colère était loin de son cœur. Illustre parmi ceux qui sont instruits dans les védas, et riche en piété, tel fut le prince Soudraka. »

Le drame de *Soudraka*, par lequel nous terminerons l'analyse des meilleures pièces du théâtre des Hindous, est intitulé : *Mritchakati*, ou le Chariot d'argile, bien qu'il n'y soit question de chariot que dans un sens tout-à-fait détourné, et dans un petit incident qui se trouve à peine lié au reste de la pièce. Ce drame est en dix actes.

Trois caractères ressortent profondément dans cette œuvre pleine de mouvement et de poésie, et de leur opposition naissent les plus hautes leçons de morale. Le héros du drame est un jeune brahmane nommé Tcharoudatta, que l'infortune a fait descendre d'un rang distingué ; mais qui, au milieu de ses malheurs, a conservé toute la noblesse de son âme et toute la générosité du plus beau caractère. On a dit, et avec raison, que le spectacle le plus admirable que puisse offrir l'univers, c'est la lutte d'une grande âme avec un mauvais sort. Le poète indien a formulé cette pensée dans chaque partie de son drame. D'un bout de la pièce à l'autre, la figure de Tcharoudatta ne cesse d'appeler l'intérêt et l'admiration. Elle purifie et idéalise tout ce qui l'entoure, et semble n'avoir été jetée sur la terre que comme un reflet du ciel, ou une émanation d'un monde meilleur. Cette mélancolique et touchante création d'un grand poète est le triomphe personnifié de la vertu sur la souffrance physique et l'humiliation morale.

Une autre figure du drame est placée là comme un anneau qui rattache la première à l'humanité. Ici, c'est l'amour chaste et pur aux prises avec toutes les circonstances qui déshonorent et avilissent. C'est le feu de la vestale entretenu dans le cœur d'une courtisane. Celle-ci, en aimant Tcharoudatta, ne l'a point fait descendre jusqu'à elle ; c'est le jeune Brahmane qui l'a élevée jusqu'à lui, qui lui a ôté sa flétrissure, et a changé en piscine le bourbier dans lequel elle était plongée. Dès lors, elle n'est plus la fille légère et volage, la femme aux amours faciles ; la courtisane a disparu pour faire place à l'amante timide et délicate, et, sous l'influence d'une noble et véritable affection, son âme s'est parée de toutes les vertus.

Soudraka a tracé encore avec un grand talent un autre caractère sur lequel roule presque toute l'intrigue de son drame. Il a voulu mettre en regard le vice fortuné et la vertu malheureuse ; les goûts débauchés, les passions honteuses, et les penchans dégradés de l'homme puissant, et, d'un autre côté, la sublime résignation et le noble désintéressement de l'homme de bien que la livrée de l'infortune n'a point flétri. Le prince Samsthanaka est le mauvais gé-

nie de la pièce. Le poète, en le faisant aussi ridicule qu'il est cruel, a formulé cette pensée aussi vraie que profonde, savoir qu'un esprit mal fait est éternellement le corollaire d'une âme méchante. Il s'est attaché à faire ressortir la sottise en même temps que la bassesse de cet homme, et il lui a imposé le châtiment le plus sanglant, en lui jetant, au dénouement de son drame, le pardon du noble rival qu'il avait voulu faire condamner à une mort ignominieuse.

Ces trois figures principales n'empêchent point le développement d'autres caractères, moins importans il est vrai, mais dans la peinture desquels l'on reconnaît toujours la touche du maître. Le plus intéressant de ces personnages secondaires est un Brahmane bon vivant, ami et commensal de Tcharoudatta, et dont le caractère contraste d'une manière plaisante avec celui du héros du drame. C'est presque toujours de ce genre d'opposition que les poètes hindous tirent le comique de leurs scènes. Un personnage encore fort original, est celui d'un voleur de bon ton, qui met tant de délicatesse, d'esprit et de philosophie dans la manière avec laquelle il détrousse son monde, qu'on se sent malgré soi porté à désirer que le ciel bénisse ses entreprises, toutes peu orthodoxes qu'elles puissent être.

Nous arrivons à l'analyse du *Mritchakati*. Au premier acte, Tcharoudatta paraît en scène, faisant son offrande aux dieux domestiques. Après l'accomplissement de cette cérémonie pieuse, ses pensées se reportent avec tristesse sur la malheureuse situation dans laquelle il se trouve. Mais ce qui répand l'amertume dans son âme, ce n'est point la perte de ses richesses, ou la privation des plaisirs de la vie : « On peut m'en croire, dit-il à son ami Métréya, ce n'est pas pour moi que je regrette ma fortune passée; mais que l'hôte ne vienne plus frapper à la maison d'où la richesse a fui ; voilà ce qui m'afflige! Hélas! ce qui fait l'amertume de la pauvreté, c'est qu'alors nos amis deviennent sourds à nos désirs, et donnent à nos douleurs une angoisse plus vive. La foi de l'homme pauvre est méprisée; le tendre éclat des vertus pâlit et s'efface. L'empreinte du soupçon est attachée sur lui. D'autres ont-ils commis des crimes? c'est lui qui en est accusé. Personne ne cherche à le connaître, à échanger avec lui le salut de l'amitié; personne qui lui accorde quelque marque de respect. Si parfois, dans le palais des riches, il prend place aux banquets solennels, les convives plus fortunés le regardent avec une surprise dédaigneuse; et si, par hasard, il rencontre sur sa route quelque homme riche et puissant, il se tient à l'écart, le front baissé, rougissant des haillons qui le couvrent, et se réjouissant de n'avoir pas été vu. Croyez-moi, la pauvreté est un crime pour lequel il n'est point de pardon. »

Métréya, pour complaire aux désirs de son ami, sort pour aller présenter son offrande aux divinités. Au moment où il ouvre la porte extérieure de la maison de Tcharoudatta, une jeune fille s'y introduit furtivement, en éteignant, du vent de son écharpe, la lampe qu'il tenait à la main. Poursuivie par le

beau-frère du roi accompagné de quelques serviteurs, Vasantaséna, la courtisane, s'est élancée par la première porte ouverte qui s'est offerte sur son chemin, et elle bénit intérieurement son heureux destin, lorsqu'elle apprend qu'elle se trouve dans la demeure du jeune Brahmane qu'elle a naguère rencontrée dans le temple de Kamadéva, et qui depuis lors n'est plus sorti de son souvenir. Une scène charmante, dans laquelle Tcharoudatta, prenant dans l'obscurité Vasantaséna pour une de ses servantes, lui donne quelques ordres relativement à son fils, met parfaitement en relief ces deux caractères. Bientôt Vasantaséna est reconnue; Tcharoudatta, qui n'a point été non plus insensible aux charmes de cette belle personne, renferme son amour dans son cœur. Il se prépare donc à reconduire chez elle Vasantaséna, qui lui dit avant de s'éloigner : « Respectable protecteur, si vraiment j'ai trouvé grâce devant vous, permettez-moi de laisser ces bijoux dans votre maison. C'était pour me les enlever que me poursuivaient les brigands auxquels je viens d'échapper. »

Pendant que Tcharoudatta reconduit Vasantaséna dans sa demeure, non point à la clarté des torches, comme il l'eût désiré, mais à celle de la lune, *pâle comme les joues de la jeune fille qui languit d'amour;* le poète amène une scène incidente qui se passe dans une des rues d'Oudjaïn. C'est une scène de tripot, comme il peut chaque jour en tomber sous nos yeux. Rien de plus gai, de plus piquant et de plus animé que ce petit tableau tragi-comique, où se rencontrent mille traits qui peignent admirablement le joueur. Voici ce que l'auteur de la pièce dit de la passion du jeu, qui, ainsi qu'on peut en avoir la preuve dans tous les poèmes et toutes les traditions indiennes, était extrêmement répandue et fort enracinée sur les bords du Gange :

« Le jeu est pour un joueur un empire sans trône. Il ne pense jamais d'avance à la défaite; il lève tribut sur tout, et dépense libéralement ce qu'il reçoit. Il a les revenus d'un prince, et compte les riches parmi ses serviteurs. Argent, femmes, amis, tout cela se gagne à la table de jeu, et tout est gagné, tout est possédé, tout est perdu en jouant. »

Le troisième acte s'ouvre par une scène des plus remarquables, tout à la fois comme étude des anciennes mœurs de l'Inde, et comme étude artistique. Tcharoudatta vient d'assister, avec son ami Métréya, à un concert où s'est fait entendre Rébhila, le plus célèbre des musiciens d'Oudjaïn. Le jeune Brahmane ne peut renfermer en lui-même les douces émotions que ces chants ont excitées dans son cœur; il parle avec feu du talent du musicien, et des touchantes mélodies qu'il faisait sortir de son luth; tandis que Métréya, dont les goûts sont beaucoup plus prosaïques que ceux de son compagnon, cherche à l'arracher à son enthousiasme et à le ramener à la réalité; cette petite scène nous semble au-dessus de tout éloge.

TCHAROUDATTA.

Excellent! merveilleux! Rébhila a chanté de la manière la plus exquise. Si

le luth harmonieux n'est pas l'un des joyaux sortis de l'océan, il est assurément un joyau du ciel. Pareil à un tendre ami, il charme le cœur de l'homme solitaire, et prête un attrait de plus à la société. Pour les amans, il berce les chagrins de l'absence, et donne une force nouvelle au feu de la passion.

MÉTRÉYA.

Venez, monsieur; rentrons à la maison.

TCHAROUDATTA.

En vérité, ravissant Rébhila, c'est supérieurement chanté!

MÉTRÉYA.

Maintenant, à moi : il y a deux choses que je ne puis voir sans rire : une femme qui lit le sanscrit et un homme qui chante une chanson. La femme nazille et souffle comme une génisse à qui l'on passe pour la première fois une corde dans les naseaux; et l'homme marmotte d'un ton rauque, comme un vieux pandit qui a récité son chapelet, jusqu'à ce que les fleurs de sa guirlande soient aussi sèches que son gosier. A mon avis, tout cela est excessivement ridicule.

TCHAROUDATTA.

Quoi! mon bon ami, vous n'avez pas été enchanté ce soir de la brillante exécution de Rébhila! Les sons étaient doux, bien articulés et moelleux, remplis d'une mélodie gracieuse, enchanteresse, ravissante, rendus avec une expression brûlante et passionnée; tellement que, plus d'une fois, j'ai pensé que des accens aussi suaves devaient sortir de la bouche d'une femme voilée à nos yeux. Toujours à mes oreilles retentissent ces accords délicieux; en marchant, il me semble entendre encore cette voix pure, flexible et mélodieuse, et les sons charmans du luth, tantôt mollement cadencés, tantôt s'élevant avec force, tantôt mourant avec langueur, puis attaquant d'un ton folâtre une variation vive et légère, pour revenir toujours à leur premier thème que le goût avait choisi.

Il est certainement impossible de parler de la musique avec un sentiment plus profond et plus poétique de l'art. Tandis que Tcharoudatta, rentré au logis, s'endort, bercé par les sons de la délicieuse musique qu'il a entendue, un voleur se dispose à pénétrer dans son habitation. Écoutons son monologue : jamais, que je sache, la noble science de *la pince et du croc* n'a trouvé un plus digne élève, un plus intéressant interprète.

« La reine des cieux, dit-il, est à son déclin : c'est bien... la nuit, comme une tendre mère, couvre de son ombre protectrice ceux de ses enfans dont le courage attaque les habitations humaines, et elle les préserve d'une rencontre avec les serviteurs du roi... J'ai fait une brèche au mur de la rue, et j'ai pénétré dans le jardin... maintenant voyons pour la maison... Les hommes appellent infâme un art dont le succès est fondé sur le sommeil des autres, et le gain sur notre adresse. Si ce n'est pas de l'héroïsme, c'est au moins de l'indépendance; et c'est une chose préférable à l'hommage payé par des esclaves... Où ferai-je

la brèche? quel côté est affaibli par l'humidité récente? où est-il probable que les morceaux, en tombant, ne feront aucun bruit? Voyons, comment procèderai-je? Le dieu à la lance dorée, enseigne quatre manières de faire une brèche à une maison : détacher les briques cuites, couper celles qui ne le sont pas, jeter de l'eau sur les murs en terre, et percer celui qui est en bois. Ce mur est de briques cuites, il faut donc les détacher; mais je veux leur donner une preuve de mon génie... il faut quelque chose qui étonne, etc. »

Je regrette que le peu d'espace qui me reste m'empêche de citer tout ce morceau, qui est parfait de verve et de fine observation.

Chargé de remettre à Vasantaséna, non point ses bijoux, dont la tactique habile de notre voleur a malheuseusement débarrassé Tcharoudatta, mais un collier de perles en retour, sous prétexte que celui-ci a perdu au jeu les parures que la courtisane lui avait confiées; Métréya peint ainsi, dans un soliloque, toutes les magnificences de la demeure de Vasantaséna qu'il parcourt.

« Jolie entrée assurément! le seuil est peint avec soin, bien balayé, bien lavé. Le carreau est orné de guirlandes des fleurs les plus suaves. Le faîte de cette porte est magnifique; et, par son élévation, il nous procure le plaisir de voir les nuages, en même temps que le jasmin qui le décore, retombe en festons tremblans, comme la guirlande qui fut autrefois suspendue à la trompe de l'éléphant d'Indra... les chapiteaux des deux colonnes, à gauche et à droite de la porte, supportent des vases à fleurs, élégans et d'un pur cristal, dans lesquels s'élèvent de jeunes manguiers. Les panneaux sont couverts d'ornemens en or. Tout semble ici crier au pauvre : Éloigne-toi! oui, tant de splendeur éblouirait l'œil même du plus sage.

(*Entrant dans la première cour.*)

Bénédiction! pourquoi cette file de palais aussi blancs que la lune, que la conque marine, ou que la tige du lotus? Le stuc a été prodigué partout, des escaliers dorés, formés de pierres de diverses couleurs, conduisent aux appartemens supérieurs, d'où la vue embrasse tout Oudjaïn. Les croisées de cristal sont aussi brillantes que les yeux d'une jeune fille, dont le visage efface la beauté de la lune. Le portier est assoupi sur un large siége, aussi imposant qu'un brâhmane enfoncé dans l'étude des védas; et les corbeaux eux-mêmes gorgés de riz et de lait caillé, dédaignent les restes du sacrifice, comme si c'était la poussière du plâtre. »

Après avoir admiré et décrit pompeusement les beautés répandues dans les huit cours de la maison, il pénètre dans le jardin : « Quelle scène agréable! s'écrie-t-il; les arbres sans nombre sont courbés sous le poids de fruits délicieux! Entre ces arbres, sont placées des escarpolettes de soie propres à balancer les jeunes et légères beautés. Le jasmin jaune, le gracieux malati, la mallika fleurie, cèdent d'eux-mêmes leurs fleurs, et couvrent la terre d'un tapis plus beau que ceux que l'on trouve dans les bosquets d'Indra. Le bassin est rempli de fleurs

du lotus rouge, et ressemble, à l'orient coloré des rayons joyeux d'un soleil matinal. Ici, l'asoka, riche de fleurs cramoisies, brille comme un jeune guerrier qui vient d'être baigné de cette pluie sanglante que font couler les combats... »

Cette curieuse description de l'habitation d'une courtisane indienne, il y a dix-huit siècles, prouve que ces beautés faciles n'étaient pas moins bien traitées par la fortune sur les bords du Gange, qu'au milieu de la brillante civilisation grecque.

Pendant l'absence de Métréya, il survient un violent orage que Tcharoudatta décrit ainsi : « Un orage violent se prépare; l'obscurité croissante réjouit le paon et désole le cygne, qui n'a pas encore pensé à fuir dans sa retraite. Ces ombres épaisses resserrent le cœur affligé de celle qui s'intéresse au voyageur absent. Dans les airs, le sombre nuage s'avance avec pompe, ceint de l'éclair doré qui rappelle le brillant vêtement du Dieu Késava; au-dessus de lui, s'élève une longue file de cigognes, blanche comme la conque marine. Du sein de l'obscure nuée, descendent rapidement des gouttes argentées, qui, brillant à travers le sillon lumineux que forme l'éclair, rayonnent et étincellent, pareilles à une frange magnifique qui se détache de la robe du ciel. Chassé par le vent, le nuage, dans sa fuite, prend mille formes diverses. L'œil croit y reconnaître la grue qui voyage, ou le cygne qui s'élance; il y distingue des dauphins, des monstres de la mer, d'énormes dragons, des créneaux et des tours. »

Cependant Vasantaséna a trouvé dans le changement des bijoux qui lui ont été rapportés, une occasion de revoir celui qu'elle aime. Après le départ de Métréya, et malgré l'aspect menaçant du ciel, elle sort avec sa suivante : « C'est égal, dit-elle, que les nuages fondent par torrens, que le tonnerre gronde, que les traits enflammés du ciel viennent assaillir la terre; l'amante intrépide que son cœur inspire marche avec assurance et ne redoute point les fureurs de la tempête. »

L'entrevue de Tcharoudatta et de Vasantaséna est décrite par Soudraka avec une grâce charmante; bientôt les deux amans s'avouent leur amour mutuel, et le jeune Brahmane s'écrie en pressant son amie sur son cœur : « Que la pluie tombe des cieux abaissés sur nous, que l'éclair lance au loin ses mille flammes; ils m'ont traité en ami; ils m'ont donné celle pour qui je soupirais en vain!.... Vois, mon amour, l'arc d'Indra (l'arc-en-ciel) se dessine dans le ciel, et s'alonge comme un homme qui étend ses bras fatigués. Le ciel s'entr'ouvre et laisse échapper comme des langues de feu.... les nuages qui le couvrent s'abaissent; tout nous invite au repos... Rentrons; les gouttes d'eau tombent avec un bruit agréable sur la feuille du palmier; elles sont aussi douces, aussi harmonieuses pour l'oreille que les accens d'une belle voix ou les accords du luth mélodieux. »

Vasantaséna n'a point quitté le toit du jeune brâhmane. Le lendemain matin, elle rencontre dans les appartemens intérieurs le jeune fils de Tcharoudatta : l'enfant pleure, parce qu'il a vu un char d'or au fils d'un riche voisin, et que lui n'en a qu'un de terre ; Vasantaséna le console, l'accable de caresses ; puis lui donne ses bijoux pour qu'il achète un chariot d'or. Tel est l'incident qui explique le titre de la pièce. Cette petite scène domestique est ravissante de naturel et de grâce. Soudraka excelle à jeter de l'intérêt et du charme sur les circonstances les moins importantes ; et aucun poète dramatique, que je sache, n'a su aussi bien que lui ennoblir les incidens les plus communs de la vie, tout en ne s'écartant jamais de la ligne du vrai.

Cependant Tcharoudatta avait fait préparer une litière qui devait conduire son amante dans un jardin public situé hors de l'enceinte de la ville, et où il était convenu qu'il se rendrait lui-même. Soudraka amène ici diverses scènes populaires, dans la peinture desquelles le poète royal semble surtout se complaire, et qu'il traite avec son talent habituel. Or, il arrive que Vasantaséna monte dans la voiture du frère du roi, que son cocher avait arrêtée fortuitement devant la porte de derrière de la maison de Tcharoudatta, tandis que, dans la litière qui lui était destinée, s'élance et se cache un homme que les gens du roi poursuivent. Cet homme est un pasteur, nommé Aryaka, que le roi d'Oudjaïn avait fait arrêter et emprisonner pour échapper aux suites d'une prophétie qui annonçait que ce pasteur le détrônerait. Aryaka est parvenu à briser ses chaînes, et, grâce à la voiture de Tcharoudatta, il sort de la ville et échappe ainsi à ses persécuteurs.

La malheureuse Vasantaséna se trouve bientôt, sans qu'elle s'en doute, en la puissance du prince libertin, aux poursuites duquel elle avait eu jusqu'alors tant de peine à se soustraire ; mais c'est en vain que celui-ci la presse de céder à son amour, et qu'il se jette à ses pieds, Vasantaséna repousse avec mépris ses offres et ses prières. Alors, un projet abominable naît dans l'esprit du prince : la courtisane mourra, et Tcharoudatta sera accusé de ce meurtre. Il propose l'exécution de ce forfait à un ami qui l'accompagne : « Qu'avez-vous à craindre? lui dit-il ; dans ces lieux écartés qui vous verra? » Son compagnon lui répond : — Toute la nature, les royaumes de l'espace qui nous environne, les génies de ces bosquets, la lune, le soleil, les vents, la voûte du ciel, le sol de la terre qui nous soutient, le monarque terrible de l'enfer, et ma conscience : voilà tous les témoins du bien et du mal que font les hommes, et ces témoins me verront. » Malgré ces belles paroles, le crime s'exécute, et Vasantaséna meurt étranglée par la ceinture du prince en bénissant le nom de son amant. Tcharoudatta, accusé par le beau-frère du roi, est amené devant le tribunal, que le poète décrit ainsi :

« Le tribunal ressemble à une mer... les conseillers sont abîmés dans leurs pensées ; les avocats querelleurs ressemblent aux vagues agitées ; ces procureurs,

ce sont les serpens rusés qui couvrent d'écume la surface des eaux; les espions sont ces poissons à écailles cachés au milieu des herbes marines; et ces vils dénonciateurs ressemblent à ces courlis, volant au-dessus des flots, et qui se balancent dans les airs au moment où ils vont saisir leur proie. Ce banc, où l'on devrait voir la justice, est dangereux, rude, et souvent brisé par les tempêtes de l'oppression. »

Malgré la haute réputation de sagesse et de probité que s'est acquis dans Oudjaïn le nom du jeune Brahmane, mille circonstances semblent venir étayer l'accusation de son calomniateur. Les juges baissent la tête, et Tcharoudatta est déclaré criminel. D'après les lois de Manou, il ne peut, en qualité de Brahmane, ni être mis à mort, ni encourir la confiscation de ses biens; sa seule peine doit être le bannissement. Mais le roi Palaka, digne en tous points de son infâme beau-frère, ordonne que Tcharoudatta soit conduit au son du tambour, au cimetière du sud où se font les exécutions, et que là il soit empalé. En apprenant cette cruelle sentence, le brahmane s'écrie : « Monarque injuste et inconsidéré! c'est ainsi que des conseillers cruels poussent un prince imprudent à des actions dont il doit éprouver un repentir amer. Ainsi bien des innocens tombent victimes de l'iniquité de ministres perfides, qui répandent le déshonneur sur leur souverain, et finissent par l'entraîner avec eux dans l'abîme. »

Dès ce moment la pièce s'élève aux plus hautes inspirations tragiques. Soudraka a su jeter l'intérêt le plus profond et le plus pathétique sur ces dernières et terribles scènes de son drame. Tcharoudatta, calme et résigné, s'avance vers le lieu du supplice; une foule immense l'entoure; et au milieu d'elle, pas un homme qui ne détourne les regards, pas une femme qui ne verse des larmes; il semble que toute la ville soit condamnée avec lui. Ses bourreaux eux-mêmes sont consternés, et il y a quelque chose de profondément touchant dans ces paroles qu'adresse l'un d'eux à la multitude : « Place, messieurs : que regardez-vous? un brave homme dont la tête va bientôt tomber, un arbre qui servit d'abri aux pauvres oiseaux, et qui va être coupé. »

Mais bientôt une scène encore plus pathétique se déroule à nos yeux; Métréya paraît avec l'enfant de Tcharoudatta qui vient recevoir la dernière bénédiction de son père :

MÉTRÉYA.

Nous ne le verrons plus qu'une fois, mon enfant; votre bon père on va le faire mourir.

L'ENFANT.

Mon père, mon père!

TCHAROUDATTA

Viens ici, mon cher enfant. (Il l'embrasse et lui prend les mains.) Ces petites mains suffiront à peine pour jeter les tristes et dernières gouttes d'eau sur mon bucher funéraire.... elles seront faibles les libations que mon âme recevra

de ton amour, et alors une longue et pénible soif me poursuivra dans le ciel... quel affreux souvenir je vais te laisser de moi, ô mon fils! que pourras-tu dans la suite dire de ton père?... ce cordon sacré, je te le donne, tandis qu'il est encore à moi. Le plus bel ornement du brahmane, mon enfant, ce n'est point l'or ou les pierres précieuses, c'est ce cordon; qu'il soit ta parure quand je ne serai plus.

LE PREMIER EXÉCUTEUR.

Allons, Tcharoudatta, marchons.

LE SECOND EXÉCUTEUR.

Plus de respect, mon maître; rappelle-toi que, la nuit comme le jour, dans l'adversité comme dans la prospérité, le prix d'un homme est toujours le même.... Venez, monsieur; les plaintes sont inutiles, la destinée suit son cours....

L'ENFANT.

Où menez-vous mon père, vil tchandala?

TCHAROUDATTA.

Je vais à la mort, mon enfant. La fatale guirlande est attachée à mon cou; le pal, instrument du supplice, est sur mon épaule; le désespoir pèse sur mon cœur: comme une victime préparée pour le supplice, je vais au-devant de mon destin...

L'ENFANT.

Pourquoi donc donner la mort à mon père?

LE PREMIER EXÉCUTEUR.

Le roi nous l'ordonne; c'est sa faute, et non la nôtre.

L'ENFANT.

Prenez-moi plutôt pour me tuer : laissez aller mon père.

LE PREMIER EXÉCUTEUR.

Mon brave petit, puissiez-vous vivre long-temps!

TCHAROUDATTA (l'embrassant).

Voilà la véritable opulence! Cet amour sourit également au pauvre et au riche. Le baume précieux du cœur n'est pas l'herbe odoriférante ou l'aromate payé à grands frais : non, c'est le souffle de la nature; c'est le parfum sacré de l'affection.

Arrivés à la place d'exécution, les bourreaux se disputent entre eux à qui ne prêtera point, en cette circonstance, son terrible ministère.

Tcharoudatta pâlit en apercevant plusieurs cadavres de suppliciés, et est obligé de s'asseoir. « Quoi! vous avez peur, Tcharoudatta? dit un des exécuteurs.

— J'ai peur de l'infamie, répond en se levant Tcharoudatta, mais non point de la mort.

Vasantaséna n'est point morte; elle a été aperçue, cachée sous un monceau de feuilles sèches, par un mendiant bouddhiste, qui l'a secourue et rappelée à la vie. Ils se dirigeaient tous deux vers la demeure de Tcharoudatta, lorsqu'ils entendent tout-à-coup la proclamation qui annonce que le jeune brâhmane est condamné à mort pour avoir assassiné Vasantaséna. Celle-ci, hors d'elle-même, se jette à travers la foule, et, au moment où Tcharoudatta va subir l'ignominieux supplice du pal, son amie se précipite dans ses bras.

« Qui donc, s'écrie Tcharoudatta, pareil à la pluie qui sauve la moisson desséchée, est venu m'arracher à la mort que je voyais déjà devant moi?... Est-ce bien Vasantaséna?... ou quelque esprit qui lui ressemble, descendu des cieux pour me secourir? Suis-je éveillé, ou mes sens ne sont-ils pas sous l'empire de l'illusion? Ma chère Vasantaséna est-elle toujours vivante? ou vient-elle des sphères célestes pour sauver la vie de celui qu'elle aimait? Quelque déesse se présente-t-elle revêtue de ses traits enchanteurs?»

Sur ces entrefaites, un grand évènement politique s'accomplissait dans les murs d'Oudjaïn; le monarque régnant perdait la vie : et bientôt une voix fit entendre ces paroles, en approchant de la place de l'exécution :

« Cette main a tué le tyran; et notre vaillant chef, l'invincible Aryaka, monte en ce moment sur le trône de Palaka. Il a été sacré avec empressement, et son premier ordre, auquel nous obéissons, est d'élever le vertueux Tcharoudatta au-dessus du malheur et de la crainte. Tout est fini... l'ennemi, dépourvu de valeur et de prudence, est tombé... les citoyens voient ce changement avec plaisir; et c'est ainsi qu'une noble audace vient d'arracher un empire à ses anciens maîtres, et de conquérir une domination aussi absolue sur la terre que celle qu'Indra se fait gloire de posséder dans le ciel. »

Ce dixième et dernier acte de la pièce se termine par la nomination de Tcharoudatta au gouvernement d'Oudjayani. Il arrache aussi à la mort son misérable ennemi, que le peuple voulait mettre en pièces : — Puisque Aryaka, dit-il, est investi du pouvoir souverain, et me regarde comme son ami; puisque tous mes ennemis sont détruits, excepté un pauvre misérable, qui a reçu la liberté pour apprendre à se repentir de ses fautes passées; puisque mon honneur est rétabli, que tout ce qui m'est précieux m'est aujourd'hui rendu, je n'ai plus rien à désirer; tous mes vœux sont comblés...

Nous ne nous étendrons point davantage sur le mérite de la pièce du prince *Soudraka*. L'analyse que nous en avons offerte suffira, ce nous semble, pour la faire juger digne d'être placée au rang des chefs-d'œuvre dramatiques anciens et modernes. Cette composition indienne, où l'on rencontre avec étonnement presque toutes les données des nouvelles théories dramatiques, ne serait assurément point étudiée sans fruit par les écrivains de nos jours; enfin, si une ordonnance parfaite dans le plan, si une savante combinaison d'incidens pleins d'intérêt et de détails ingénieux, si un grand talent d'observation, si un

pinceau habile à saisir et à exprimer le langage si varié des passions humaines, constituent une œuvre dramatique remarquable; le *Mritchakati* mérite, à tous égards, la popularité que nous accordons aux productions européennes les plus vantées en ce genre.

Nous essayerons, dans un prochain article, d'étudier et d'approfondir le système dramatique adopté par les Hindous, nous analyserons leurs combinaisons scéniques, et chercherons à caractériser les différences et les points de comparaison qui existent entre les chefs-d'œuvre du théâtre sanscrit, et ceux des différens théâtres de l'Europe.

HENRY B. . . .

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Roman d'Antar.

Aimer, chanter et combattre, voilà en trois mots toute la vie d'Antar, toute l'analyse de son poème.

Depuis plus de quinze siècles, si l'on en croit les traditions orientales, le nom d'Antar retentit dans les récits et dans les chants des Arabes du Désert dont ce héros est la personnification.

Il n'y a que peu d'années que ce roman extraordinaire est connu en Europe. Les Anglais doivent à M. Térick Hamilton une traduction complète de cet ouvrage; nous n'en possédons en France que quelques fragmens, qui font vivement désirer que les savans orientalistes de notre pays enrichissent bientôt notre littérature d'une traduction complète de ce délicieux poème. C'est comme essai sans doute que M. Cardin de Cardonne en a inséré plusieurs fragmens dans le *Nouveau journal asiatique*. Nous nous empressons d'offrir l'épisode suivant (1) à nos lec-

(1) Nouveau Journal Asiatique. Tome XIII, n° 75.

teurs à qui le *Voyage en Orient* de M. de Lamartine n'a pu qu'inspirer le plus haut intérêt pour le héros et pour son poème (1).

LE SABRE D'ANTAR.

Après les nombreuses et brillantes expéditions qui avaient ramené parmi eux l'abondance et la paix, les guerriers de la tribu d'Abs s'étaient réunis, à l'invitation de leur roi Zéer, près de la source *Zat el Arsad,* dans un riant vallon. Après un repas splendide, des esclaves firent circuler des coupes remplies de vin, tandis que des jeunes filles dansaient sur la verdure au son du tambour de basque et des chants de leurs mères.

Entouré des princes ses fils et des premiers seigneurs de la tribu, le roi Zéer, qui préside avec une bonté patriarcale aux plaisirs de la journée, invite Antar à faire entendre quelques chants de sa composition. Un profond silence règne dans l'assemblée : Antar reste un instant pensif, les yeux fixés vers la terre, relève la tête et chante ces vers d'un ton grave et majestueux :

« Grand roi, vivez heureux, vivez exempt d'inquiétude : tout prospère au gré de vos désirs. Votre présence répand l'allégresse de l'Orient à l'Occident ; elle rend plus douce l'eau de cette source ; elle anime la verdure de cette plaine, et fait mieux apprécier le parfum qu'exhalent ces fleurs.

» Nous nous glorifions de vider nos coupes avec vous, vous le dispensateur de la gloire. Que le sourire soit à jamais sur vos lèvres, et que les coups de votre lance soient toujours inévitables !

» Hélas ! (excusez un soupir arraché par l'image d'une jeune vierge qui habite nos tentes) ! mon cœur consumé d'amour n'a encore ressenti que des chagrins. J'ai vu cette beauté, et j'ai perdu le repos. Mon seul espoir est dans la bienveillance et la protection du puissant Zéer.

» Les faits de ce grand roi sont aussi éclatans qu'une lumière dans les ténèbres. Il paraît, et tout rentre dans l'ordre. Qu'il ne cesse d'être glorieux dans ses entreprises ! Que la mort précède toujours les pas de ses invincibles guerriers ! »

(1) M. De Lamartine a inséré dans son *Voyage* plusieurs fragmens du roman d'Antar. Il donne aussi (tome II, p. 264) des renseignemens curieux sur cet ouvrage si célèbre en Orient. Nous nous abstenons de toutes réflexions après celles de l'illustre voyageur ; il n'appartient qu'à un poète de juger un poème.

A peine Antar avait fini ces vers qu'un nuage de poussière obscurcit l'horizon; il s'élève jusqu'au ciel, semblable à un voile; on aperçoit au bas une frange noire de cavaliers, on entend les hennissemens des chevaux, et bientôt on distingue cent guerriers dont les armures renvoient les rayons du soleil. A leur tête est un jeune homme, vêtu de riches étoffes d'Ionie, et monté sur une superbe jument arabe.

Ces guerriers s'arrêtent en ordre à quelque distance de la source : leur chef, l'air triste et abattu, s'avance vers le roi Zéer : « Appui des malheureux, lui dit-il, toi qui m'accueillis généreusement lorsque j'étais orphelin, qui daignas inspirer à mon jeune cœur l'amour de la gloire et de la vertu; mets le comble à tes bienfaits en m'accordant ta puissante protection contre un méchant qui voudrait anéantir ma tribu. »

A la voix de ce jeune homme, le prince Malik, fils de Zéer, a reconnu son frère Assan, le fils de celle qui l'a nourri. Il s'élance vers lui, le presse sur son cœur, lui demande la cause d'un chagrin qu'il voudrait déjà soulager. Antar, spectateur immobile de cette scène, était impatient d'en connaître la cause; peut-être, ô lecteur! partagez-vous son impatience : nous allons, pour la satisfaire, reprendre le récit de plus haut.

Dans une de ses expéditions, le roi Zéer avait autrefois enlevé sept femmes de la tribu de Mazen, et les avait conduites chez lui avec le petit Hassan dont le père avait été tué dans le combat. Hassan était encore à la mamelle quand il arriva à la tribu d'Abs avec Sébié sa mère. Tématour, épouse du roi Zéer, venait de donner le jour au prince Malik. Sébié fut chargée d'allaiter ce jeune prince : Malik et Assan grandirent ensemble, et leurs âmes, assorties par un doux rapport de caractère, s'attachèrent fortement l'une à l'autre. Le prince Malik, doué d'une rare beauté, se faisait remarquer par les égards et le respect qu'il témoignait aux femmes. Il était chéri dans sa tribu à cause de sa bonté naturelle et de son éloquence prodigieuse.

Cependant la mère d'Hassan conservait dans son cœur le désir de revoir sa famille et la tribu de Mazen. Le souvenir d'une sœur chérie, qui vivait dans cette tribu, la tourmentait. Tématour la surprit un jour baignée de larmes, elle l'entendit s'écrier en sanglotant : « Non, je ne reverrai jamais le pays qui m'a donné le jour. Je serai éternellement séparée d'une sœur que j'aimais tant et de tout ce qui m'attachait à la vie. »

Tématour, touchée de ses justes regrets, sollicita de son époux l'affranchissement de Sébié; elle l'obtint facilement, et accompagna cette faveur de riches présens qui assuraient à Sébié une heureuse existence. Assan, qui était déjà grand et avait contracté toutes les habitudes des enfans d'Abs, eut beaucoup de peine à se séparer de ses frères d'armes. Cependant il suivit sa mère, arriva avec elle à la tribu de Mazen, et parvint, par ses heureuses qualités, à se faire aimer des Mazénides; il fit même remarquer son adresse et son courage dans plusieurs expéditions.

Sébié était au comble de la joie auprès d'une sœur chérie, épouse d'un riche seigneur nommé Nudjoum le Mazénide. Cette sœur avait une fille charmante qui portait avec justice le beau nom de Nahoumé (1). Les deux sœurs vivaient ensemble et se plaisaient à cultiver les heureuses dispositions de la jeune Nahoumé.

Hassan ne put voir sa cousine sans en devenir épris. La douce habitude de vivre avec elle augmentait chaque jour sa passion, sans qu'il osât la déclarer, lorsqu'un certain Aouf, cavalier riche et puissant de la tribu de Terdjem, se présente chez Nudjoum. On lui fait une brillante réception, on égorge des agneaux et un chameau, on lui offre un repas magnifique.

A la fin du repas, Aouf, enhardi par les fumées du vin, se lève et demande à Nudjoum sa fille Nahoumé. Nudjoum hésite à répondre. Hassan troublé croit déjà se voir enlever sa chère Nahoumé; il ne se possède plus; il se lève aussi et dit : « Par mon rang, par ma naissance et par ma parenté, je dois avoir de préférence la main de ma cousine; je ne souffrirai pas que Nahoumé s'éloigne de sa tribu pour aller vivre chez des étrangers. »

Aouf le Terdjémide, les yeux étincelans de colère et de jalousie, s'écrie : « Malheureux jeune homme, tu oses te comparer à un seigneur arabe, avoir des prétentions aussi élevées que moi; tu as l'audace de m'interrompre, toi, misérable orphelin! — Je suis, répond Hassan, plus noble que toi par mon père et ma mère : rends grâces à Dieu de ce que tu es sous cette tente, sans cela mon cimeterre se trouverait plus voisin de ton cou que la salive ne l'est de ta langue. Si tu es fier de tes richesses, je te dirai que tous les biens des Arabes seront à moi quand je le voudrai. Si tu te prévaus de ton adresse à manier un coursier ou à te

(1) *Nahoumé* en arabe signifie *belle et gracieuse.*

servir de la lance et du cimeterre, tu n'as qu'à venir te mesurer avec moi. »

Aouf, au comble de la fureur, saisit ses armes, s'élance sur son cheval et sort hors des tentes. Hassan le suit de près; il arrive suivi de toute la tribu, qui veut être témoin de ce combat. Hassan fond sur son adversaire, pare un coup de lance que celui-ci voulait lui porter; il s'approche d'Aouf, et d'un bras vigoureux le saisissant à la poitrine par la cotte de maille, il l'enlève et le renverse aux pieds de son cheval. Hassan allait trancher la tête à son rival; mais Nudjoum s'y oppose en disant qu'il avait reçu l'hospitalité chez lui. Hassan se borne à lui couper les cheveux sur le front, et à lui lier les mains derrière le dos. Il le laisse dans cet état retourner vers sa tribu.

La nouvelle de cet exploit se répandit parmi les Arabes, et personne n'osa plus désormais se présenter pour demander la main de Nahoumé.

Hassan, qui s'était vu contraint par cet évènement de déclarer son amour, attendait, dans une inquiétude inexprimable, la décision de Nudjoum à son égard. Sa jeunesse, son peu de fortune, tout lui faisait craindre un refus. Plongé dans des réflexions pleines d'amertume, il se livrait au désespoir, lorsqu'une esclave qui lui était dévouée vint le tirer de son incertitude, en lui rapportant qu'elle avait entendu Nudjoum dire à son épouse qu'il verrait avec plaisir son neveu, dont il estimait la bravoure et la générosité, devenir son gendre s'il était plus riche. Ce rapport fait renaître l'espoir dans le cœur d'Hassan; il va trouver son oncle, convient avec lui de la dot qu'il doit lui donner pour obtenir la main de sa bien-aimée, et lui déclare qu'il est résolu d'aller, avec de braves compagnons d'armes, pour conquérir avec la lance la dot de Nahoumé.

Avant de quitter la tribu, Hassan fait dire à son amante qu'il l'attend hors du camp; bientôt il la voit accourir avec la légèreté et les grâces d'une timide gazelle. Hassan l'informe de son projet, et lui fait les plus touchans adieux. Nahoumé, effrayée à la nouvelle des dangers qu'Hassan va braver pour l'amour d'elle, verse un torrent de larmes et s'écrie : « Cher amant, que le ciel veille sur toi ! » Ses sanglots l'empêchent d'en dire davantage. Hassan l'embrasse sur le front, et court rejoindre ses frères d'armes. Ils marchèrent vers le pays d'Anadan, traversèrent le Neldjem et le Guilan, et leur voyage fut de longue durée.

Pendant l'absence d'Hassan, un guerrier nommé Assaf, parcourant

un jour, avec quelques uns de ses cavaliers, les terres qui le séparaient des autres tribus, s'écarta des siens, et vint seul reconnaître le campement des Mazénides. Tandis qu'il admirait ses gras pâturages, il voit auprès d'un lac un essaim de jeunes filles, parmi lesquelles était la belle Nahoumé. Elle folâtrait en liberté avec ses compagnes. Nahoumé sortait du lac avec plus d'éclat et de majesté que l'astre des nuits dans toute sa plénitude. Elle souriait, et montrait une rangée de perles sous des lèvres de corail. A cet aspect, Assaf reste immobile : il éprouve un sentiment qui lui était jusqu'alors inconnu. Les jeunes filles l'apercevant remarquent que ses yeux sont fixés sur Nahoumé ; elles lui font un rempart, la cachent au milieu d'elles en criant à Assaf : «Avez-vous perdu tout sentiment de pudeur, de venir ainsi porter vos regards indiscrets sur des femmes? Ce n'est pas là, certes, l'action d'un brave ni d'un galant homme.»

Ces reproches forcent Assaf de s'éloigner; mais il se retire lentement et le cœur plein de l'image de Nahoumé. Assaf, seigneur de la tribu de Kahtan, se faisait remarquer par une taille gigantesque et une voix de tonnerre, il avait sous ses ordres une armée nombreuse qui appauvrissait en peu de temps la terre où elle était campée, et le forçait d'aller chercher d'autres pâturages, dont les habitans fuyaient au bruit redoutable de son approche.

Assaf, de retour chez lui, envoie une vieille femme de sa tribu pour tâcher de découvrir quelle est la jeune personne qu'il venait de rencontrer; il lui recommande surtout de chercher à savoir si elle était libre ou non. L'adroite messagère a bientôt appris le nom de Nahoumé fille de Nudjoum. Elle sait qu'elle n'est pas mariée, et revient sur-le-champ en informer son maître.

Assaf aussitôt charge un de ses parens d'aller à la tribu de Mazen, et de dire à Nudjoum qu'Assaf, ayant vu sa fille, demande qu'il la lui envoie avec un cortége d'une nouvelle mariée; qu'il est prêt à lui donner la dot que Nudjoum voudra fixer, le priant d'être persuadé que, dès qu'il aurait l'honneur d'être son allié, il n'aurait plus d'ennemis à craindre; il ajoutait à ces paroles pleines d'orgueil, que si l'on ne consentait pas à lui envoyer Nahoumé de bon gré, il saurait s'en rendre maître, et qu'alors il la traiterait en esclave, et qu'il anéantirait les tribus de Mazen et de Témides, sans pitié pour les enfans à la mamelle, les veuves ni les orphelins.

Nudjoum répondit à l'envoyé d'Assaf que sa fille était promise à son

neveu, qu'il ne pouvait plus disposer d'elle; qu'il espérait qu'Assaf ne concevrait point d'inimitié à cause de ce refus inévitable; que, cependant, s'il faisait des démarches hostiles, et s'il voulait user de violence, on saurait se défendre et protéger les femmes et les enfans. Cette réponse ne fit qu'irriter la passion d'Assaf, qui jura de s'emparer de Nahoumé et de la traiter en esclave.

Hassan revint sur ces entrefaites avec un butin considérable de troupeaux, de chameaux et de choses rares et curieuses. Il paya à son oncle la dot convenue, et mit à part cinq cents brebis destinées pour les noces. En apprenant les menaces d'Assaf, Hassan s'écrie: « Il ne faut pas attendre qu'il vienne nous attaquer. J'irai implorer le secours du puissant roi Zéer, qui daigna me faire élever à sa cour; je reviendrai avec les invincibles guerriers d'Abs et d'Adnan, et je repousserai loin de nos terres cet insolent voisin.»

Ces paroles tranquillisèrent l'esprit de Nudjoum, qui consentit aux fêtes qu'Hassan voulait donner à ses amis pour célébrer son heureux retour, en même temps que son hymen. Pendant sept jours, les Mazénides se livrèrent au plaisir de la table. De tous côtés, on n'entendait que des chants d'allégresse; on ne voyait que des groupes de danseurs. Le huitième jour, Nahoumé, parée de magnifiques vêtemens, allait être unie à son cousin, lorsque des voyageurs troublèrent la cérémonie en annonçant qu'Assaf avait rassemblé des forces considérables, et qu'il se préparait à venir attaquer la tribu de Mazen. Ces voyageurs ajoutaient que Ibn Hassan et Ibn Messad étaient déjà arrivés au rendez-vous avec les tribus d'Assed et de Jani, et que Aouf le Terdjémide s'était joint à eux, brûlant de venger son affront.

A ces nouvelles, les vieillards de la tribu de Mazen s'assemblent chez Nudjoum, lui représentent qu'ils n'ont pas de forces à opposer à tant d'ennemis, qu'ils ne pourraient même se flatter de résister seuls à Assaf; que la prudence devait l'engager à donner sa fille à ce redoutable guerrier, plutôt que d'exposer à une ruine inévitable ses parens, ses amis et sa tribu tout entière. Nudjoum consterné ne peut se résoudre à sacrifier sa fille. Hassan, à force de prières et de larmes, obtient un délai de dix jours pour songer aux moyens de repousser l'ennemi.

Hassan part aussitôt avec cent cavaliers; il se dirige en toute hâte vers le roi Zéer, le rencontre près de la source Zat-el-Arsad, brillant de majesté au milieu de ses invincibles guerriers. Tel on voit briller au

sommet de la voûte céleste l'astre argenté des nuits, environné d'une multitude d'étoiles.

Le roi Zéer rassure avec bonté le jeune Hassan, lui promet le secours qu'il demande, et désigne le prince Malik pour aller en personne délivrer la tribu de Mazen de l'oppression d'Assaf, et lui donne mille de ses plus braves cavaliers pour marcher sous ses ordres.

Antar, plein d'une ardeur belliqueuse, s'écrie : « Cet Assaf ne mérite point que mon prince aille s'exposer à tant de fatigues : moi seul accompagnerai ce jeune homme et le débarrasserai de son ennemi, fût-ce même le grand Coṣroës, roi de Perse. »

Le roi Zéer sourit à la bravoure d'Antar ; il le savait capable d'exécuter les entreprises les plus hardies ; il le donne pour lieutenant au prince, ensuite il fait distribuer des rafraîchissemens à Hassan et à ses compagnons, et les invite à profiter de la nuit pour prendre quelque repos.

Hassan ne pouvait goûter les douceurs du sommeil ; il attendait l'aurore avec une extrême impatience ; dès qu'elle paraît, tous les guerriers sont à cheval. Le prince Malik s'arrache avec peine des bras de ses frères. Antar embrasse son père Chiddad, et pousse un profond soupir en pensant qu'il va être séparé pour quelque temps de sa bien-aimée Abla.

Les guerriers d'Abs, couverts de cuirasses brillantes, sont montés sur des coursiers d'excellente race arabe ; ils sont armés de cimeterres et de lances. Le prince Malik s'avance à la tête de la colonne, sur une superbe jument que son père lui avait donnée ; il a des étriers d'or massif, et un casque d'un poli éblouissant. Antar est près de lui sur son fidèle Abjar, qui a les formes et la démarche d'un lion. L'infatigable piéton Chéiboub, un carquois sur l'épaule, marche à la hauteur de l'étrier de son frère Antar. Pendant la route, le prince Malik cherche à distraire son ami des tristes pensées qui l'accablent ; mais voyant qu'il ne peut faire oublier à Hassan sa tribu entourée d'ennemis, et sa chère Nahoumé menacée d'esclavage, il s'adresse à Antar et le prie d'improviser quelque chant guerrier. Antar, plein d'une ardeur belliqueuse, s'écrie avec enthousiasme :

« Que j'aime à voir briller l'acier tranchant et le fer aigu des lances ! Je suis impatient de braver la mort : le héros ne la craint pas, il la donne à ses ennemis.

» Les armées se mêlent avec fracas ; les coursiers se dressent devant

les lances ; un nuage épais de poussière répand sur le champ de bataille un voile sombre précurseur des orages; les glaives sillonnent d'éclairs le ciel obscur, et le fer de la lance étincelle comme la comète menaçante. Honneur et gloire à celui qui affronte le danger !

» Qu'un guerrier s'élance au milieu des combattans ; que sa lance renverse tout devant lui ; que son cimeterre dégoutte de sang ; qu'au milieu du péril il soit calme et impassible. Voilà mon frère d'armes, nous marcherons ensemble, serrés l'un contre l'autre, et la faible lance de Kahtan viendra se briser sur notre poitrine.

» Le lâche traîne une misérable vie dans la honte et le mépris ; aucun ami ne donnera une larme à son trépas. La beauté ne pleure que le guerrier qui se distingue dans les combats. Si je dois périr, il en est une qui dira : « Il était estimé des hommes ; c'était un lion terrible qui protégea mon honneur et les tentes de ma famille. » Ainsi chantait Antar.—« Noble cavalier, lui dit Hassan, si vous égalez les plus illustres guerriers en valeur, vous les surpassez en éloquence. » Tous ses compagnons d'armes applaudissent à Antar, et le prient de recommencer son chant qu'ils répètent avec lui.

Les enfans d'Abs et de Mazen marchaient depuis deux jours ; Antar, qui s'était séparé des siens pour suivre seul la crête des montagnes, aperçoit au fond d'un vallon deux cavaliers qui se battaient à outrance ; il presse les flancs du fidèle Abjar, vole à eux en leur criant de suspendre leur fureur. A sa voix, les combattans se séparent ; l'un d'eux vient au-devant de lui en versant des larmes. Antar le rassure et lui demande la cause de son différend.

« Seigneur, dit l'inconnu, nous sommes deux frères ; mon adversaire est mon aîné. Notre aïeul, seigneur puissant, se nommait Amara, fils d'Aris ; il avait de nombreux troupeaux, parmi lesquels on remarquait une jeune chamelle, légère à la course comme l oiseau du désert. Un jour, ne voyant pas cette chamelle revenir avec ses troupeaux, il la demande au berger. Celui-ci répond qu'elle s'était écartée, qu'il l'avait long-temps poursuivie sans pouvoir l'approcher; qu'ayant ramassé une pierre noire et luisante, il la lui avait lancée, l'avait atteinte et lui avait percé le flanc ; que la chamelle était tombée morte sur le coup. Notre aïeul eut du regret de la perte de cet animal ; il monte à cheval et se fait conduire par le berger à l'endroit où il l'avait laissée; il trouve la pierre noire teinte de sang. Comme il avait de grandes connaissances dans la nature des choses, il reconnut que cette pierre

était un morceau de foudre ; il l'emporte et fait forger un cimeterre par le plus célèbre armurier de son temps. Quand cette arme fut achevée, cet homme unique dans son art vint la présenter à mon aïeul en disant : « Voici un arme précieuse, il ne manque plus qu'un bras digne de la manier. » Mon aïeul, irrité de l'insolence de l'armurier, prit le cimeterre de ses mains et fit tomber sa tête d'un coup plus prompt que l'éclair.

» Dami (c'est le nom que reçut le cimeterre) eut un fourreau en or massif, et la poignée fut enrichie de pierres précieuses. Mon aïeul déposa le redoutable Dami dans son trésor. Quinze ans après il mourut. Mon père lui succéda et hérita de ce cimeterre ainsi que de ses autres armes. Quand il sentit sa fin approcher, il me fit appeler près de lui et me dit avec bonté : « Je sens qu'il me reste peu de jours à vivre ; ton frère aîné est un ambitieux, un homme injuste. Il s'emparera de tout mon bien quand je ne serai plus. Prends cette arme, me dit-il en me présentant Dami, ce sera ta fortune. Si tu la portes au grand Cosroës, roi de Perse, ou à tout autre monarque, ils te combleront de richesses. »

» Je reçus ce présent avec reconnaissance, et vins de nuit l'enterrer ici. Peu de temps après mon père mourut : nous lui rendîmes les derniers devoirs. Mon frère s'établit à sa place, sans me faire participer à la moindre des choses. En rassemblant ses armes, il ne trouva pas Dami et m'accusa de l'avoir dérobé. Je le niai d'abord ; mais il me tourmenta si cruellement, que je fus contraint de le mener dans l'endroit où je l'avais enterré ; je le cherchai long-temps sans succès ; l'ayant caché pendant l'obscurité de la nuit, il me fut impossible de le retrouver. Mon frère prétendit que je voulais l'abuser ; et malgré mes sermens, il fondit sur moi le sabre à la main. Il a fallu défendre ma vie, lorsque votre heureuse arrivée mit fin à notre détestable combat. C'est à vous, seigneur, à juger entre nous. »

Antar se retourne vers l'autre guerrier, lui demande pourquoi il tyrannise son frère ; pourquoi il ne veut pas l'admettre à participer aux richesses laissées par leur père. Celui-ci, indigné d'entendre un étranger lui adresser une semblable question, ne pense à lui répondre qu'à coups de cimeterre.

Antar a vu son mouvement ; il le prévient, et, d'un coup de lance aussi inévitable que l'arrêt du destin, il le frappe au milieu de la poitrine : on voit le fer de sa lance ressortir brillant entre ses épaules. Il tombe en vomissant des flots de sang et expire. Le jeune Arabe vient

baiser la main d'Antar, et retourne à sa tribu en rendant grâce à son libérateur.

Quand il l'eut perdu de vue, Antar, satisfait d'avoir fait triompher l'inconnu, eut l'idée de se reposer un instant dans ce vallon. Il veut, suivant l'usage des Arabes, planter sa lance en terre avant de descendre de cheval. Trois fois il cherche à la faire entrer, et trois fois cette lance, qui perce les cuirasses les plus dures, ne peut pénétrer dans le sable. Surpris de ce prodige, Antar s'élance en bas de son coursier, impatient d'en connaître la cause; il se baisse, et découvre un énorme cimeterre garni en or et en pierres précieuses. Antar, transporté de joie, admire les décrets de la divine providence qui fait tomber en son pouvoir le fameux Dami. Il vole auprès de ses compagnons d'armes, et présente au prince Malik cette arme digne d'un monarque; il lui raconte comment elle est tombée en son pouvoir. Malik, après l'avoir admirée, la rend à Antar en lui disant: « Il est juste que la meilleure arme du monde échoie au plus brave guerrier de son temps. » Tous ses compagnons d'armes s'empressent de féliciter Antar, et ils continuent leur route pleins d'espoir dans cet heureux présage.

Arrivés dans une vaste plaine qu'ombrageaient des platanes dont la hauteur fatiguait les regards, les enfans d'Abs se proposaient de s'y arrêter auprès d'un ruisseau limpide, quand ils aperçurent au loin cinq cents cavaliers couverts d'armures. Ils se dirigeaient vers eux. Les Absiens, le col tendu, l'œil fixe, s'arrêtent, cherchant à reconnaître si ce sont des ennemis. Cependant la colonne s'avance majestueusement, et dès qu'elle fut à portée, soudain un cri de guerre partit des deux côtés.

Gaïdak, fils de Sumbussi, chef de ces cavaliers, était charmé de rencontrer Antar et les Absiens; il s'écriait: « Enfin je vais venger mon père! enfin je vais laver ma honte! »

Gaïdak, dès ses plus tendres années, avait été rendu orphelin par Antar. Quand il fut parvenu à l'âge des hommes, il montra tant de grandeur et de courage, que son nom devint célèbre parmi les Arabes, et qu'on le jugea digne d'être le chef de sa tribu comme l'avait été son père; on lui déféra le commandement. Gaïdak ne s'en servit que pour rehausser la gloire et faire le bonheur des familles qui l'entouraient.

Un certain Cadaa, jaloux de l'élévation de Gaïdak, lui rappelait sans cesse que son père avait péri de la main d'Antar, et, dans la vue de le voir succomber, le provoquait à aller défier ce héros. Gaïdak s'était

mis en route dans ce noble dessein ; mais il reçut une invitation d'Assaf, et fut obligé de revenir sur ses pas.

Cependant la nuit s'approchait ; on se contenta de part et d'autre d'allumer des feux et de placer des gardes. Dès que l'aurore paraît, les deux armées sont rangées en bataille. Antar s'élance sur l'ennemi en poussant un cri qui retentit dans les montagnes. Des tourbillons de poussière s'élèvent de dessous son cheval ; il renverse tout ce qui se trouve sur son passage.

Gaïdak, voyant qu'Antar met le désordre parmi les siens, veut arrêter ce torrent ; il court à lui. Antar le voit, et d'un coup du redoutable Dami il fait voler sa tête, qui va rouler au loin dans la poussière.

Les cavaliers de Gaïdak, voyant leur chef mort, cherchent leur salut dans la fuite. Les vaillans Absiens s'emparent des chevaux et des bagages ennemis, et continuent leur route.

Il restait peu de chemin à faire pour arriver à la tribu de Mazen. Hassan, impatient de savoir ce qui s'est passé depuis son absence, demande au prince Malik la permission de le précéder pour annoncer aux Mazénides l'heureuse arrivée des guerriers d'Abs. Malik y consent en l'assurant qu'il ne tarderait pas à le suivre.

Hassan précipite sa course, arrive à sa tribu, et trouve la terre couverte de morts. Assaf s'est rendu maître du camp après un carnage horrible, et se dirige du côté de la montagne d'Aban, derrière laquelle les femmes et les enfans s'étaient réfugiés. Hassan l'entend dire à ses frères d'armes : « Mes amis, faites des esclaves, pillez et prenez tout ce que vous voudrez ; je ne veux rien pour moi ; je vous abandonne tout, si ce n'est Nahoumé, fille de Nudjoum. »

Hassan, anéanti à la vue de la position de sa tribu, s'élance au milieu des ennemis ; ses cavaliers le suivent le cœur plein de rage. Les guerriers d'Assaf font volte face, et la mort triomphe de tous côtés.

Assaf, voyant un jeune guerrier qui se dirige vers lui, s'écrie : « Retourne d'où tu viens ; ne cours pas au-devant de la mort ! — Si j'étais venu plus tôt, répond Hassan, tu n'aurais pas ruiné mon pays. Mais j'amène avec moi les guerriers d'Abs, d'Adnan, de Fuséra et de Tibian ; ils te feront repentir de ta violence ; je suis l'époux de cette femme que tu voudrais enlever ; je vais te châtier de ton audace. »

Assaf pousse un cri terrible : « Malheureux ! les Absiens et tout ce qu'éclaire le soleil ne sauraient m'intimider ! » En disant cela, il fond

comme un lion furieux sur Hassan, recommandant que personne n'approche : lui seul veut assouvir sa rage.

Les deux héros s'attaquent, possédés d'une égale fureur. Après un long et opiniâtre combat, Hassan sent ses forces diminuer, veut fuir; Assaf le presse vivement; il allait lui porter un coup mortel, lorsque les Absiens arrivent avec la rapidité du faucon.

Le prince Malik avait aussi accéléré sa marche : arrivé peu de temps après Hassan, il avait reconnu la désastreuse position des enfans de Mazen, et volait à leur secours.

Antar lâche la bride du bouillant Abjar, qui fait jaillir des étincelles de ses quatre pieds, et du premier choc il sépare les deux combattans.

La vue de ces guerriers ramène l'espoir dans le cœur des Mazénides; ils retournent au combat en admirant la valeur d'Antar, qui moissonnait l'élite des guerriers ennemis.

Le prince Malik s'était dirigé vers Messad el-Kelbi, cavalier d'une grande valeur et d'une haute noblesse, dont les parens et les nombreux amis accoururent à la défense. Le prince Malik éprouvait une vive résistance : déjà trois de ses guerriers avaient été tués à ces côtés; il allait être cerné. Antar entend sa voix, s'ouvre un passage jusqu'à lui, attaque Messad el-Kelbi. Une lutte terrible s'engage entre ces deux guerriers égaux en force et en adresse. Cependant Antar porte un coup du redoutable Dami à la jument de son adversaire qui s'abat, et aurait écrasé son maître sans l'épaisse cuirasse qu'il portait. Messad el-Kelbi se sauve à pied dans le désert, trop heureux d'avoir échappé à une mort certaine.

Antar, après avoir dégagé son prince, voit le combat continuer partout avec le même acharnement; la présence d'Assaf retient seule les ennemis et leur fait braver la mort; il s'élance sur lui et le perce au côté droit d'un coup de lance; Assaf tombe noyé dans son sang; ses amis veulent venger sa mort; ils fondent comme un torrent sur Antar. Celui-ci les reçoit de pied ferme; Chéiboub est derrière lui, perçant de ses flèches ceux qui cherchent à le tourner. Cependant le nombre augmentant, Antar sort de la mêlée avec l'impétuosité du vent du nord.

Les enfans d'Abs et de Mazen redoublent de courage; ils mettent en fuite leurs ennemis, qui, n'ayant plus de chef, se dispersent de tous les côtés et abandonnent le champ de bataille. Les Mazénides rentrent dans leurs foyers en chantant les louanges du prince Malik et de l'in-

trépide Antar. Le lendemain ils firent des réjouissances plus grandes que pour les noces d'Hassan.

Les Absiens, après quatre jours de repos et de fêtes, se mirent en route, accompagnés par les principaux seigneurs des Mazénides. Quand ils furent près d'arriver à la tribu, Antar s'écria :

« Dans quelle douce ivresse me plonge le vent du matin en m'apportant l'air embaumé qu'on respire à Alem Faadi !

» En vain les Absiens sont injustes et perfides envers moi, l'amour m'impose la loi de les protéger aux dépens de mes jours. Sans la jeune vierge qui habite sous leurs tentes, j'irais vivre dans une tribu éloignée ; mais je suis asservi à jamais par ses grâces enchanteresses et par le charme de ses yeux, capables d'enflammer un mort dans sa tombe.

» Le soleil, au bout de sa carrière, lui dit : Éclaire le monde en mon absence, et la lune pâlit en voyant l'éclat de sa beauté.

» Le peuplier et le cyprès mollement balancés par les vents, n'ont pas la souplesse de ses mouvemens ; ces arbres, dont le front altier se perd dans les nuées, voient avec envie cette taille élancée et cette démarche majestueuse.

» La modeste Abla laisse tomber son voile, et nous dérobe les roses de ses joues. Nous ne pouvons plus voir ces longs cils noirs qui font de si profondes blessures ; mais ce voile léger décèle les contours arrondis de ses membres délicats, et ne peut empêcher de venir jusqu'à nous le souffle enivrant qu'exhale sa bouche parfumée.

» Oh ! fille de Malik ! puis-je espérer qu'un jour le ciel exaucera mes vœux ? Puis-je espérer que les plaies de mon cœur déchiré par le chagrin de notre séparation, se cicatriseront ?

» Êtes-vous encore dans le Nedj ? la terre de Cherbé sera-t-elle témoin de notre union ? En baisant cette terre que vous foulez aux pieds, je cherche à calmer le feu qui me consume.

» Je suis Antar l'Absien, protecteur de ma tribu ; je cesserai d'exister, mais mon nom ira à la postérité. »

CONTES POPULAIRES DE L'ALLEMAGNE.

Légendes de Rübezahl.

QUATRIÈME LÉGENDE.

Bien que le protégé du gnome eût observé un profond silence sur la véritable origine de son bonheur, et qu'il eût plus d'une fois recommandé la discrétion à sa femme, celle-ci ne put cependant s'empêcher de confier son secret à quelques unes de ses amies les plus intimes. Cette nouvelle cessa donc bientôt d'être un mystère dans le pays, et devint le sujet des conversations de toutes les familles. Le barbier du village, ravi d'avoir un motif d'exercer son éloquence, ébruita la chose dans tous les environs. L'on pense que bien des gens eurent aussitôt l'envie d'essayer du moyen qui avait réussi au-delà de toute espérance à l'honnête Veit. Conséquemment, les petits aubergistes dont les affaires n'allaient pas à souhait, les joueurs, les vagabonds et les paresseux, ouvrirent grandement les oreilles et se rendirent en foule dans les montagnes. Ils implorèrent le génie des monts Sudètes, le fatiguèrent de leurs cris, et ne mirent une fin à leurs demandes indiscrètes que lorsque la patience du gnome fut épuisée. Il s'amusa d'abord de leur folie, et sourit à leurs prières et à leurs invocations. De temps en temps il faisait apparaître à leurs yeux un feu follet, qu'ils s'empressaient tous de poursuivre avec ardeur. D'autres fois même, quand ils n'étaient pas conduits dans quelque marais fangeux, ils réussissaient à couvrir de leurs bonnets la petite flamme bleuâtre qu'ils désiraient atteindre. Presque toujours ils voyaient leur attente faussée, mais souvent aussi ils finissaient par trouver un pot plein d'or, qu'ils emportaient joyeusement avec eux. Selon la coutume de Silésie, ils enfermaient le trésor découvert pendant neuf jours entiers; mais après ce temps, lorsqu'ils voulaient le consi-

dérer de plus près, ils avaient le désappointement de se convaincre que leurs ducats étaient changés en morceaux de verre ou en feuilles de chêne desséchées. Ces avides gens, loin de perdre courage et de se tenir pour battus, n'hésitèrent pas à renouveler leurs importunités. Ils eurent même la hardiesse, pour forcer le maître des montagnes à leur apparaître, de faire retentir hautement sur le Riesengebirge le sobriquet si désagréable au prince des gnomes. Naturellement, l'esprit en eut de l'humeur, et il balaya à l'aide d'un coup de vent ou d'une grêle épouvantable les pétitionnaires entêtés qu'il n'avait pu éloigner par la douceur. Il résulta de cette sévère punition, ce qui arrive toujours lorsqu'un plus puissant a fait, à tort ou à bon droit, sentir son pouvoir et sa force: chacun rentra dans le devoir après avoir épuisé sa valeur, et le nom de Rübezahl cessa d'être prononcé tout haut par qui que ce fût, dans les cantons même les plus éloignés de la Riesenkoppe. La route qui traversait les montagnes devint chaque jour moins fréquentée, par suite de l'effroi qu'éprouvaient les voyageurs à s'approcher de trop près de la résidence du génie, et même il se passait des mois entiers sans qu'aucune âme vivante se hasardât sur les pics des Géans. Rübezalh n'était pas de ces êtres qui s'inquiètent de l'opinion qu'on a de leur conduite. Il lui eût été bien indifférent que les hommes n'apparussent plus sur son territoire, s'il n'avait pas aimé à observer ces marionnettes ridicules.

C'est pourquoi un jour que le gnome se chauffait aux rayons du soleil, étendu près de buissons d'églantiers qui dessinaient le contour de son jardin, il résolut à la première occasion de témoigner sa popularité d'une manière éclatante. Le hasard ne tarda guère à favoriser ses projets : une petite femme apparut peu d'instans après à ses regards. La simplicité de son costume et la préoccupation naïve qui la distinguaient excitèrent l'attention de Rübezahl. Elle avait au sein un marmot de quelques mois; un autre enfant était placé sur ses épaules, comme dans une espèce de sac, et elle conduisait par la main une petite fille d'enron quatre à cinq ans. La féconde villageoise était encore précédée d'un jeune garçon un peu plus avancé en âge, lequel portait une corbeille vide et un râteau. Amenée sur les montagnes par l'intention de ramasser quelques feuillages verts pour ses chèvres, la petite troupe s'avançait gaiement.

« Une mère, pensa Rübezahl en lui-même, est pourtant une bonne créature! Celle-ci traîne quatre enfans après elle, ne murmure en au-

cune façon sur son sort, et loin de là, elle vient ici chercher un nouveau fardeau. C'est pourtant payer un peu cher les plaisirs de l'amour! »

Cette réflexion philantropique éveilla dans l'âme du gnome une douce mélancolie, et il résolut aussitôt d'entamer la conversation avec la paysanne. Cependant il se rendit d'abord invisible, afin d'observer à son aise ce qui se passerait. La bonne femme s'arrêta tout auprès de lui; elle déposa sur l'herbe ses deux plus jeunes enfans, et commença à cueillir des plantes et des rameaux chargés de feuilles, après avoir bien recommandé à ses deux aînés de jouer avec leurs petits frères. Malgré leur obéissance, la jeune marmaille ne tarda pas à s'ennuyer tout de bon et à faire un affreux tintamarre. La villageoise quitta soudain son ouvrage, courut apaiser les pleureurs, les prit sur ses bras, puis en les caressant et en leur chantant quelques airs monotones, elle réussit enfin à les assoupir tous deux. Le silence ne dura pas long-temps. Les mouches qui voltigaient autour des dormeurs les éveillèrent aussitôt, et ceux-ci recommencèrent de plus belle à faire entendre leurs vagissemens. Loin de perdre patience, leur mère entra dans le bois, cueillit des mûres et des fraises pour le plus grand de ses enfans, puis revint allaiter le plus jeune. La douceur de cette femme excita l'admiration de Rübezahl. Cependant, le petit garçon qui venait de recevoir les fruits sauvages, loin de se calmer, devint bleu de fureur, et jeta avec dépit les mûres et les fraises de côté. La paysanne, à la fin, n'y put tenir davantage, et pour effrayer l'enfant qui refusait de se taire, elle s'écria : « Eh! Rübezahl, viens ici, je te prie, et croque-moi ce méchant! » A ces mots, l'esprit apparut sous la figure connue du noir charbonnier. Il s'avança et dit : « Me voici, que veux-tu de moi? » La pauvre femme, à cette vue, éprouva une cruelle peur; mais comme elle avait un caractère résolu, elle se remit promptement, et répondit avec un sourire : « Merci de ta peine, bon génie! Je ne voulais en t'appelant que faire taire mon petit bonhomme, et tu vois, il est maintenant tranquille!

» — Oh, oh! reprit le maître des montagnes, ne sais-tu pas que personne ne m'a jamais donné, sans encourir ma disgrâce, le sot nom que tu as prononcé? Tu m'as sommé de paraître pour manger ce gaillard-là, tu vas me le livrer, car il y a long-temps que ma dent n'a broyé un morceau si délicat! » A ces mots, il avança sa sale main pour saisir le marmot au visage barbouillé. Mais soudain, telle qu'une louve en furie à laquelle on veut arracher ses petits, ou telle encore que le cygne qui avec courage défend sa couvée contre la voracité de la martre, la

villageoise se jeta au-devant de Rübezahl, le saisit hardiment par la barbe, et lui cria d'une voix forte en balançant vigoureusement son poing : « Arrière, monstre, ou il faudra que tu m'étrangles avant de dévorer ce pauvre innocent. »

Rübezahl, qui ne s'attendait pas à une si noble résistance, recula de deux pas en souriant, puis prononça les paroles suivantes :

« Ne t'emporte pas ainsi comme une folle! Tu vois bien que ce n'est qu'une plaisanterie. Je ne suis pas, comme tu te l'imagines, un vorace Croque-Mitaine, et je ne veux faire aucun mal à tes enfans!

» — C'est autre chose, répondit la paysanne en poussant un profond soupir; mais c'est une cruauté que de plaisanter ainsi avec une mère.

» — Tranquillise-toi, bonne femme! cette cruauté n'ira pas plus loin, et pour te prouver les favorables intentions que j'ai à ton égard, confie-moi ce lutin-là. Il me plaît, et je veux l'élever avec le plus grand soin. J'en ferai plus tard un grand seigneur et lui donnerai des richesses immenses, avec lesquelles il pourra par la suite rendre heureuse toute sa famille. Si tu veux même, pour prix de l'effroi que je n'avais nullement envie de te causer, je vais te payer à l'instant cent beaux ducats, qui seront un petit à-compte sur ce que je te destine encore par la suite.

» — Ah! n'est-ce pas? ce drôle-là vous conviendrait! Vous n'êtes, tudieu, pas dégoûté! Regardez comme il est gentil et l'aimable figure qu'il fait en nous regardant. Je le sais tout aussi bien que votre seigneurie : on n'en saurait trouver de plus éveillé et de plus joli dans l'univers! Mais aussi pour tous les trésors du monde, je ne vous le vendrais pas, soyez-en sûr! »

» — Quelle sottise est la tienne! reprit Rübezahl. N'as-tu pas, outre ce fils, trois autres enfans, qui réclament encore ta peine et tes soins? Considère que de tourmens ils te causent nuit et jour, et combien il est pour toi pénible de les nourrir!...

» — C'est un fait certain; mais aussi en revanche je suis mère, et la joie qu'ils me causent paie largement mes inquiétudes et mes veilles. Vous ne vous doutez pas, vous, quel plaisir une mère éprouve à voir folâtrer sa petite famille autour d'elle!

» — Beau plaisir, par ma foi! que d'avoir près de soi un enfer pareil tout le long de la journée! Non seulement il faut adoucir ces démons-là à force de cajoleries, mais encore, après leur avoir donné tout ce qu'ils désirent, on doit supporter de plus leurs grogneries et leur méchanceté.

» — Ah! que vous connaissez peu le bonheur qu'ils me procurent!

Un seul de leurs regards, un seul de leurs sourires, allège mon travail, quelque pénible qu'il soit, et me fait oublier mes fatigues et ma pauvreté. Aussi je désirerais avoir cent bras, et je les emploierais bien volontiers à porter ces bons petits et à travailler pour eux!

» — Comment! est-ce que ton mari n'aurait pas aussi des mains à remuer de son côté?

» — Oh sans doute, seigneur! et je puis bien vous assurer qu'il ne les laisse pas oisives dans ses poches; je m'en aperçois souvent!

» — Serait-il possible, dit le génie en courroux, que ton époux eût l'audace de te battre? Il aurait le courage de frapper une femme telle que toi!... Mais il n'échappera pas à ma justice, et je veux lui rompre les reins aussitôt que je le rencontrerai!

» — N'en faites rien, de grâce, repartit en souriant la bonne villageoise, car vous auriez sans cela fort affaire si vous vouliez assommer tous les mauvais maris qui s'attaquent à leurs femmes. Les hommes, voyez-vous, sont une engeance maudite; aussi l'on dit chez nous avec raison, que tout n'est pas fleur dans le ménage. Mais puisque j'ai fait une fois la sottise de prendre un maître, il faut bien me soumettre à ses volontés. D'ailleurs ne vous inquiétez guère de ce qui se passe dans ma cabane, car je ne suis pas aussi douce que vous le pensez, et je rends bien en paroles à mon époux les coups qu'il me donne.

» — Il me semble d'après cela, ma chère, que tu ne te repens pas beaucoup d'avoir épousé ce vaurien?

» — Peut-être plus que vous ne pensez! Mais, voyez-vous, Steffen était un beau garçon. Il avait un peu de bien, et moi j'étais une pauvre fille qui ne possédais pas un heller (I) au monde. Un jour il vint me trouver, me pria de lui accorder ma main, et me donna pour arrhes de sa parole un bel écu au sauvage (II). L'affaire fut conclue d'emblée. Plus tard, il m'a repris l'écu, et le sauvage seul m'est resté.

» — Quel métier fait-il, ce coquin d'homme?

» — C'est un marchand de verreries qui se donne bien du mal. Il va constamment en Bohême acheter sa marchandise, puis la rapporte sur son dos dans nos contrées, où il en fait un petit trafic assez lucratif. Cependant, quand, par malheur, quelque pièce vient à se briser en route, nous nous en apercevons dès son arrivée, car les enfans et moi nous devons payer la casse. Heureusement que les coups ne tuent point quand ils viennent d'une main qui nous est chère.

» — Comment peux-tu aimer un mari qui te maltraite de la sorte?

» — Et pourquoi ne l'aimerais-je pas? n'est-il pas le père de mes enfans? Quand ceux-ci seront élevés, ils nous récompenseront de ce que nous avons fait pour eux.

» — L'espérance n'est pas grand'chose, repartit Rübezahl. Tu ferais mieux d'accepter l'offre que je t'ai faite tout-à l'heure; elle te serait plus profitable et moins chanceuse. »

La villageoise ne daigna pas répondre à cette nouvelle proposition. Elle remplit de feuillages succulens sa corbeille, sur laquelle elle attacha encore le petit diable à la voix perçante. Le génie se détourna comme s'il voulait s'éloigner. Cependant la charge était lourde et la bonne femme était un peu embarrassée pour la placer elle-même sur ses épaules. Elle rappela donc le gnome et le pria poliment de l'aider. Rübezahl se prêta volontiers à son désir, et la paysanne, en le remerciant, lui demanda ingénuement s'il ne voulait pas faire cadeau à son enfant d'un petit gros (III), pour s'acheter un pain blanc.

« — Je ne fais cadeau de rien, dit Rübezahl feignant un air grondeur.

» — Comme vous voudrez, » reprit la bonne femme avec indifférence; et elle descendit la montagne avec sa petite famille en fredonnant une gaie chansonnette.

Le gnome la suivit des yeux avec plaisir, et jura qu'elle et son brutal époux se souviendraient bientôt de lui.

Plus la villageoise avançait et plus sa corbeille lui paraissait devenir pesante. A chaque instant elle était obligée de se reposer. L'idée lui vint bientôt que Rübezahl lui devait avoir joué quelque tour.

S'imaginant que le génie avait sans doute mêlé quelques pierres au feuillage qu'elle avait ramassé, elle profita du premier tronc d'arbre qui s'offrit pour se décharger. Elle regarda dans la corbeille, et n'y trouva que ce qu'elle y avait entassé elle-même. Alors elle en ôta la moitié, et remplit son tablier autant qu'elle put. Cependant le poids lui parut encore trop considérable, et elle fut forcée, à son grand étonnement, de le diminuer de nouveau. Bien souvent, en allant à l'herbe, elle avait rapporté à la maison d'énormes bottes, et jamais elle n'avait senti une lassitude pareille. Dès son arrivée chez elle, elle oublia néanmoins sa fatigue pour vaquer aux soins du ménage. Elle distribua à la chèvre et aux chevreaux la nourriture fraîche qui leur était destinée. Ensuite elle donna à souper à ses enfans, les coucha tous, puis elle-même, après sa prière du soir, se mit au lit, où le sommeil s'empara tout aussitôt d'elle. — Dès l'aurore, la digne mère fut éveillée par les cris de son

nourrisson. Elle lui tendit la mamelle, l'apaisa, et après l'avoir remis dans son berceau, elle se rendit à l'étable pour y traire les chèvres. Mais quel fut son effroi, lorsqu'elle aperçut ses animaux domestiques, les uns morts, et les autres s'agitant dans d'affreuses convulsions! A cette vue, la paysanne attérée ne put retenir ses pleurs et s'écria douloureusement :

« Malheureuse que je suis! que ferai-je maintenant, et que dira mon homme quand il reviendra? Ces chevreaux que je comptais vendre pour acheter des habits d'hiver et une provision de pommes de terre, ils sont morts aujourd'hui, et cette perte est irréparable. Comment aurais-je pu penser que la protection du ciel m'abandonnerait à ce point! » Mais à peine ces paroles lui furent-elles échappées, qu'elle se repentit de les avoir prononcées. Elle songea que ses enfans, son mari et elle-même etaient tous en bonne santé, et cette idée lui fit aussitôt réprouver son exclamation irréfléchie. « Le plus jeune de mes enfans n'a-t-il pas mon propre lait, dont la source, Dieu merci! n'est pas encore tarie? Et quant aux autres, il y a de l'eau pour eux dans la fontaine. Si Steffen me fait une querelle, ce ne sera jamais qu'un mauvais quart d'heure à passer. Au fond, mon infortune n'est pas si grande, que je doive me plaindre de la Providence! Voici bientôt le temps des moissons; je pourrai faire agir ma faucille, et cet hiver j'en serai quitte pour filer un peu plus avant dans la nuit. De cette manière, il me sera facile de m'acheter une nouvelle chèvre et d'en avoir bientôt des petits aussi beaux que ceux que j'ai perdus. »

En raisonnant de cette manière, elle se consola peu à peu et sécha ses larmes pour n'en plus verser. En levant les yeux, elle découvrit à quelques pas devant elle une petite feuille qui reluisait comme de l'or. Aussitôt elle la ramassa, et lui trouvant une certaine pesanteur, elle courut chez la juive sa voisine à laquelle elle montra avec joie sa trouvaille. Celle-ci se convainquit que le métal était de bon aloi, et lui offrit en échange deux grosses couronnes (IV). La pauvre femme ne s'était jamais vu autant d'argent à la fois. Elle passa aussitôt chez le boulanger, acheta quelques gâteaux pour ses enfans, et prit chez le boucher un beau gigot de mouton, qu'elle comptait préparer pour le retour de son mari, car elle l'attendait le soir même. Elle distribua les pâtisseries aux enfans, qui, ravis d'avoir un tel déjeûner, restèrent sages et permirent à leur mère de retourner à l'étable. L'intention de la villageoise était de cacher autant que possible à Steffen le malheur qui lui

était arrivé, et qu'elle attribuait à un sort jeté par quelque envieux berger sur son bétail. En examinant de plus près les cadavres raidis de ses chèvres, elle aperçut dans leurs gueules quelques pièces d'or qui lui firent soudain deviner l'auteur du désastre. Elle ne put alors s'empêcher de remercier vivement Rübezahl, et combla le génie de bénédictions. Aussitôt elle alla prendre un couteau, ouvrit les chèvres mortes, et trouva dans leurs estomacs une quantité de ducats qui pouvaient s'élever à deux mille environ.

Il serait difficile de dépeindre le ravissement que la villageoise éprouva à cet aspect. Elle ne connaissait plus de bornes à sa richesse, dont elle ne pouvait en effet comprendre l'étendue. Néanmoins, après s'en être emparée, son trésor lui fit éprouver de vives inquiétudes. Elle craignait les voleurs, les voisins, tout le monde. Elle hésitait si elle renfermerait son or dans l'armoire de la chaumière, ou bien si elle l'enterrerait dans quelque coin de sa cave. Premièrement l'idée lui vint de remettre cette somme à Steffen, mais elle réfléchit prudemment que son mari, après s'être emparé du magot, la laisserait néanmoins peut-être, elle et ses enfans, dans la même misère où ils avaient si long-temps langui. Cet homme était en effet l'esclave d'une telle passion pour l'économie, que celle-ci pouvait hardiment passer pour une avarice bien caractérisée; et il était à prévoir que cette circonstance ne ferait qu'accroître encore son vice capital. Dans son indécision et son embarras, elle mit dans un sac l'or qu'elle avait trouvé, et se rendit aussitôt chez le pasteur du village, qui avait une réputation acquise d'honneur et de bonté. Il protégeait surtout les épouses que leurs maris maltraitaient, et reçut avec une extrême bienveillance la femme de Steffen. Celle-ci lui raconta naïvement de quelle manière Rübezahl lui avait envoyé ses précieux dons, et pria, en cette occurrence, le prêtre de lui donner un bon conseil. Elle témoigna le désir de voir son argent en sûreté, et d'empêcher l'avare Steffen de mettre la main dessus.

Le curé avait, outre une probité à toute épreuve, un bon sens et une pénétration que l'âge et l'expérience donnent presque toujours. Sentant les justes raisons que la bonne femme faisait valoir, il la dissuada lui-même de confier son argent à son ladre époux.

« Écoutez, ma bonne amie, dit le prêtre; si vous n'avez pas crainte de déposer vos ducats entre mes mains, je vous les garderai fidèlement, et je vous remettrai une lettre, écrite en langue italienne, que nous feindrons être de votre frère, depuis tant d'années

absent de son pays. Je raconterai dans cette lettre supposée que ce parent, après avoir pris du service à Venise, s'est rendu aux Indes orientales, et qu'il y est mort en vous léguant toute sa fortune, sous la condition expresse que le curé de Kirchspiel (V) surveillerait comme tuteur l'emploi de votre capital. Par ce moyen vous jouirez sans crainte des revenus de votre argent, et votre mari ne pourra s'emparer d'un bien qui est acquis à vous seule, et que vous devez conserver intact à vos enfans. »

La femme de Steffen accepta cette proposition avec reconnaissance.

Le pasteur du village, qui avait offert ses bons services à la paysanne, différait, dans sa manière d'obliger les femmes, de la méthode de Rübezahl. Le premier croyait que, parce qu'il honorait la Vierge et les saintes, il devait étendre son bras protecteur sur le sexe faible. Toutefois cette conduite, bien que fort chrétienne du reste, avait souvent excité la médisance et la calomnie. Le maître des montagnes, lui qui se souciait fort peu des mauvaises langues, haïssait au contraire toute la race féminine, depuis qu'il avait été si indignement trompé par la jeune princesse silésienne. C'est pourquoi, si le génie se décidait parfois à se relâcher de son système, par considération pour quelque malheureuse sur le sort de laquelle il daignait s'appitoyer, il ne faisait alors que suivre l'impulsion capricieuse de son cœur. La villageoise, par le dévouement qu'elle témoignait à ses devoirs, avait complètement réussi à capter la bienveillance du souverain des gnomes; mais, en revanche, le puissant monarque avait conçu l'idée de faire sentir à Steffen la cruauté de sa conduite. Porté sur les ailes du vent, qui était forcé de se soumettre à ses ordres, Rübezahl parcourut avec rapidité les vallées et les montagnes de Silésie, et fit une minutieuse recherche sur toutes les routes qui coupent en divers sens le royaume de Bohême, dans l'espoir de rencontrer le colporteur qu'il voulait punir d'une façon exemplaire. Par bonheur, aucun autre marchand forain, qui fît également le commerce de cristaux, ne tomba dans les griffes du génie, car, dans la chaleur de sa justice, il eût bien pu frapper quelque innocent.

Ce fut dans ces circonstances que Steffen parut lui-même courbé sous sa fragile charge, qui rendait à chacun de ses pas un son clair et argentin. Le regard perçant du gnome l'avait déjà reconnu. Pour mettre avec plus de succès son plan à exécution, Rübezahl se retira invisible dans un petit antre près duquel Steffen devait passer. Déjà le marchand fatigué avait atteint le sommet de la montagne, et le

chemin qui conduisait à son village s'inclinait en une pente rapide. Les efforts inouïs qu'il avait dû faire pour arriver jusque là l'obligèrent à s'arrêter pour essuyer les gouttes de sueur qui ruisselaient abondantes de son front. Il remarqua à côté de la route un pin qui avait été scié à quelques pieds hors de terre, et dont le tronc était uni comme le dessus d'une table. Il s'en approcha, y plaça avec précaution le coffre qui renfermait sa marchandise, puis s'assit à l'ombre qu'il projetait sur une mousse soyeuse et fraîche. Le voyage qu'il venait de faire avait été des plus heureux, et il s'occupa avec amour de calculer les profits qui lui en reviendraient.

« Les affaires ne vont pas trop mal, murmura Steffen à demi-voix, et je finirai, avec un peu de bonheur, par amasser un jolie fortune. Toutefois, il faut l'avouer, le métier n'est pas doux, et l'on a bien de la peine jusqu'à l'instant où on peut se la faire payer par les pratiques. En examinant bien, peut-être ne me serait-il pas impossible de m'éviter cette grande fatigue que je ressens aujourd'hui, et d'augmenter mon gain tout à la fois. Pour cela, je n'ai qu'à restreindre un peu la dépense exorbitante que ma femme fait pendant mon absence; toujours il faut que je lui donne de l'argent; c'est tantôt pour acheter des habits, tantôt pour faire bouillir la marmite. Je veux mettre mon ménage sur un autre pied : l'économie n'est-elle pas la reine des vertus domestiques? En épargnant un peu plus qu'on ne le fait chez moi, j'aurai bientôt le petit nombre d'écus que coûte un âne vigoureux au marché de Schmiedeberg (VI). Une fois la bête acquise, elle recevra sur son dos la charge que j'ai moi-même assez long-temps soutenue, et je pourrai voyager plus commodément. Lorsque la fatigue me gagnera, le patient animal ne se refusera pas à me porter moi-même un petit bout de chemin. Je n'en doute pas, la chose réussira, et j'aurai bientôt gagné de quoi me procurer un petit cheval; car, sans me déprécier, un âne peut toujours porter au moins trois fois autant que moi. Mon commerce, dès lors tous les jours plus florissant, me permettra d'acquérir un joli champ, puis un jardin potager; du rapport que j'en tirerai, il me sera facile d'avoir pour Ilse une vache noire, qui, jointe à nos chèvres, commencera à former un petit troupeau. Mais je ne m'arrêterai pas en aussi beau chemin; je chargerai, sans m'abandonner à la paresse, trois ânes de toutes sortes de cristaux, et les conduisant moi-même à la foire de Liegnitz (VII), je ne man-

querai pas de réaliser sur-le-champ une somme considérable, avec laquelle j'achèterai une métairie entourée de terres bien cultivées; les revenus honnêtes que j'en obtiendrai me permettront de vivre oisif et sans souci au sein de ma famille, et je ne me refuserai plus alors à donner une robe de plus à ma femme, pourvu qu'elle mette de la modestie dans ses désirs! »

Ainsi raisonnait le brave homme, tout en roulant dans son cerveau mille châteaux en Espagne, lorsqu'un vent impétueux s'éleva tout-à-coup et précipita par terre la boîte de verrerie; elles furent toutes, sans exception, brisées en mille pièces. Ce malheur fut un vrai coup de foudre pour Steffen, qui resta anéanti de chagrin et de surprise. Dès qu'il fut un peu revenu à lui, il poussa des cris de désespoir et s'arracha la barbe à pleines mains. Il se fût même mis à pleurer s'il n'eût été retenu, dit-on, par un rire immodéré qui éclata soudain au-dessus de sa tête. Il leva aussitôt les yeux, mais il n'aperçut personne, et, en se convainquant que le tronc d'arbre avait totalement disparu, il devina facilement quelle main l'avait frappé.

« Ah, traître de Rübezahl! indigne génie! que t'ai-je fait pour m'arracher en une seconde le fruit de mes peines? que t'ai-je fait pour détruire toutes mes espérances? Hélas! me voici ruiné pour jamais. »

Alors il vomit contre le roi des gnomes toutes les injures qui lui vinrent à la bouche, et s'écria : « Arrive ici, séducteur perfide, sot amoureux, qui comptais des carottes pendant que ta maîtresse fuyait en se moquant de toi! Viens ici, vilain sorcier! je brave ta colère ridicule! arrive, et mets le comble à ta perverse conduite en m'étranglant sans pitié! Oui, je te méprise, je te hais, je te maudis! »

Mais Rübezahl rit de ses extravagances, et n'apparut point à Steffen, qui écumait de rage. Il se contenta de lui appliquer mille soufflets et mille coups, qui, quoique invisibles, n'en étaient pas moins donnés de main de maître, et firent par conséqnent bientôt évanouir le courage héroïque du colporteur.

Lorsque la correction, qui ne fut pas légère, eut été terminée, le pauvre Steffen resta comme mort sur le gazon. Il demeura plus d'une heure en cet état sans pouvoir remuer aucun membre. Toutefois, il cessa de songer à la bastonnade qu'il avait reçue pour réfléchir au moyen le plus efficace de réparer la perte qu'il avait faite; son avarice, en effet, était encore bien plus malade que ses joues meurtries; plutôt que de retourner chez lui les mains vides, il rassembla soigneusement

les morceaux de verre, qu'il résolut d'échanger en Bohême contre quelques objets entiers; de plus, en descendant la montagne, il se creusa la tête, et fit mille spéculations pour relever son commerce abattu; les chèvres de sa femme lui revinrent à l'esprit; il pensa qu'il était préférable de s'en défaire, plutôt que d'attaquer les écus qu'il avait cachés dans un coin de sa maison. Mais, en réfléchissant à la difficulté qu'il éprouverait à obtenir le consentement d'Ilse (qui étendait sa tendresse maternelle jusqu'à ses animaux domestiques), il attendit la nuit, caché dans un buisson, afin d'exécuter plus librement le mauvais coup qu'il méditait. En effet, vers minuit il quitta sa retraite, pénétra dans le village, escalada sa propre porte, et se glissa avec la plus grande précaution dans la petite étable dont la porte était entr'ouverte; plusieurs fois il fut au moment d'abandonner son projet; mais l'idée qu'il avait de se défaire avantageusement de ses chèvres, à Schmiedeberg, puis de faire passer le vol sur le compte d'un autre, le soutint, et l'engagea à ne pas changer de résolution.

« J'en serai quitte, dit-il, à mon retour, pour bien gronder et gourmander ma femme sur sa négligence, qui me justifiera du reste. Si elle s'avise de vouloir raisonner outre mesure, je lui rendrai quelques uns de ces soufflets que j'ai reçus ce matin. »

A ces mots, il parcourt à tâtons son étable, mais en vain il y chercha les chèvres. Sa première pensée fut, en ne les trouvant pas, qu'un voleur plus exercé que lui l'avait sans doute prévenu; car un malheur n'arrive jamais sans l'autre. Voyant sa dernière espérance évanouie, il se laissa tomber sur la litière qui jonchait le sol, et se livra à tous les excès d'une tristesse immodérée. Laissons-le se désoler autant qu'il voudra.

En sortant de chez le curé, la prévoyante Ilse s'était occupée de préparer un bon repas pour fêter le retour de son mari, et, en cette occasion, elle avait même prié le prêtre de venir leur tenir compagnie. Celui-ci, en promettant de se rendre à l'invitation, s'était engagé à apporter avec lui une petite cruche d'un vin vieux, que l'on boirait en annonçant à Steffen la nouvelle de l'héritage inespéré. Il était en effet nécessaire de prendre quelques précautions oratoires, pour empêcher que l'avare époux ne fût pas trop contrarié des conditions que le parent d'Ilse était censé avoir mises à sa succession. Le soir, la bonne femme regarda souvent par la fenêtre pour voir si son époux revenait. Dans son impatience, elle sortit même de sa chaumière suivie de ses enfans, et gagna la grand'route sur laquelle elle attacha long-temps les yeux. Néan-

moins, la nuit arriva, et la villageoise fut forcée de regagner sa cabane, en se livrant aux plus vives inquiétudes. Le curé offrit quelques paroles de consolation à l'affligée, et se retira en remettant au lendemain la partie projetée. Les alarmes de la bonne Ilse lui auraient presque fait oublier de donner à manger à ses marmots, et le sommeil s'écarta long-temps de son chevet. Ce ne fut guère que vers le matin qu'un assoupissement agité s'empara d'elle. Le pauvre Steffen ne se trouvait pas moins tourmenté dans l'étable. Il était si abattu et si honteux, qu'il n'osait pas s'avouer de retour, ni se présenter. Enfin, il se décida pourtant à frapper à sa porte, et dit d'une voix triste et faible : « C'est moi, chère amie; lève-toi, et ouvre à ton époux. »

Aussitôt que la femme entendit le son de cette voix si connue, elle sauta hors du lit, courut ouvrir, et embrassa son mari avec une joie véritable. Celui-ci ne répondit qu'avec froideur à ses caresses, déposa silencieusement les restes de sa marchandise brisée, et se jeta sur un banc avec humeur. Dès qu'Ilse remarqua le désespoir qui se peignait sur les traits de Steffen, les larmes lui vinrent aux yeux malgré elle.

« Qu'as-tu donc, mon ami? quelle chose t'afflige ? »

Le pauvre homme avait le cœur trop plein pour pouvoir cacher à sa moitié la raison de son abattement. Il lui fit donc le récit de ses maux. Ilse, en apprenant le tour que Rübezahl avait joué à Steffen, devina soudain la généreuse intention du génie, et ne put s'empêcher de sourire. Dans tout autre moment, le brutal villageois eût fait sentir à sa femme l'inconvenance de ses manières; mais il préféra s'informer de ce qu'étaient devenues ses chèvres. La paysanne, à cette question, s'aperçut que Steffen avait déjà espionné l'intérieur de la maison.

« Que peuvent t'importer ces pauvres bêtes? dit Ilse d'un air serein; et comment me demandes-tu de leurs nouvelles, avant de savoir si les enfans et moi nous nous portons bien? Oublie, mon ami, ces animaux, et surtout ne songe pas au mal que le maître des montagnes t'a causé. Peut-être que nous trouverons bientôt de quoi remplacer nos pertes ! Lui ou un autre réparera ce malheur.

« — Oui; compte là-dessus, bonne bête que tu es, et tu attendras long-temps.

« — Eh bien ! quand même je me tromperais, quand même ta verrerie serait à jamais perdue, quand même toutes les chèvres du monde auraient péri, il faudrait pourtant encore se consoler. Nous avons

quatre enfans en bonne santé, quatre bras vigoureux pour les nourrir, c'est là notre richesse, et Dieu aura pitié de nous!

« —Que dis-tu? nos chèvres seraient mortes? et tu peux encore m'apprendre cette nouvelle avec indifférence! Il ne nous reste plus à cette heure d'autre ressource que de jeter nos enfans à la rivière; car tout est dit, et je n'ai plus de quoi leur acheter du pain.

« — Mais moi, reprit la femme en souriant, j'espère ne pas les laisser périr de faim et de misère.»

A ces mots, le curé du village, qu'elle avait fait avertir par l'un de ses enfans, se présenta. Il avait entendu une partie de la conversation, et entra en se disant porteur d'une bonne nouvelle.

« Il n'y a plus de bonne nouvelle pour moi, s'écria Steffen; mes beaux verres de Bohême sont en morceaux, mes chèvres sont perdues!.. Je n'ai plus rien à espérer à l'avenir. »

Le prêtre, voyant que Steffen était violemment affecté, saisit cette occasion de lui parler un peu vertement.

« Que m'importent vos chèvres et vos verres de Bohême! vous n'êtes qu'un mauvais sujet, et encore un plus mauvais chrétien. Jamais on ne vous voit à l'église. Le ciel bénira-t-il votre vie, quand vous ne l'employez qu'à donner le mauvais exemple dans la paroisse! Vous êtes avare, brutal, surtout envers votre femme, et vous pouvez bien croire que pour un païen comme vous, je ne me serais certes pas dérangé. C'est pour votre épouse, dont je vous engage à honorer et imiter davantage les vertus, que je viens ici. Une lettre m'est parvenue, et je veux la lui communiquer de tout mon cœur; car c'est pour elle qu'est l'heureux message, et non pour vous.»

Alors, le prêtre traduisit à haute voix la lettre italienne, qu'il prétendit avoir reçue la veille, et qui annonçait les dernières dispositions du frère d'Ilse. Il appuya principalement sur la volonté du testateur, qui nommait pour son exécuteur testamentaire le curé de Kirchspiel.

Steffen, en apprenant que la succession était déjà liquidée, et que le pasteur avait les fonds entre les mains, restait muet d'étonnement, et n'était capable d'articuler aucune parole intelligible. Le seul mouvement qu'il avait fait jusqu'alors, avait été de s'incliner machinalement chaque fois que le chapelain mit avec respect la main à son chapeau, en prononçant le nom de la grande république de Venise. Enfin, le colporteur recouvra la voix, et il se jeta au cou de sa femme, à laquelle il fit pour la seconde fois une véritable déclaration d'amour. Ilse la reçut

avec le même plaisir que la première, bien que celle-ci fût dictée par un autre motif. Steffen consentit à tout ce que le curé exigea de lui, et devint, à dater de cette époque, le mari le plus tendre et le plus doux, le père le plus aimant, et enfin l'homme le plus laborieux, le plus raisonnable et le plus sage du canton.

L'honnête ecclésiastique transforma peu à peu en monnaie courante les pièces d'or qu'Ilse lui avait remises. Il en acheta une belle ferme, dans laquelle le ménage dont Rübezahl avait fait le bonheur vécut long-temps et sans chagrin. Le reste du capital fut placé par le prêtre, et il veilla aussi soigneusement aux intérêts de la villageoise qu'à ceux de son église. Pour prix de sa peine, il ne voulut jamais rien recevoir, et il fallut toute l'éloquence d'Ilse pour lui faire accepter une chasuble, qu'elle avait fait richement broder à son intention.

On raconte que la bonne mère atteignit un âge très avancé, et que ses enfans, qu'elle avait toute sa vie entourés de son amour, la récompensèrent dignement par la suite. Le petit favori de Rübezahl grandit avec le temps. Il devint un homme distingué, et servit avec honneur pendant la guerre de Trente Ans, sous les ordres du célèbre Wallenstein (VIII). On prétend qu'il parvint aux premiers grades militaires, épousa une riche châtelaine, et justifia ainsi la prédiction que le génie des montagnes avait faite à sa mère, tandis que celle-ci ramassait en haillons quelques feuilles vertes pour sa chèvre.

Le Comte de Corberon.

NOTES.

(I) *Heller* (lat. obolus, franç. obole) la plus petite monnaie de l'Allemagne. Sa valeur réelle est un demi *pfennig*. Le pfennig est le quart d'un kreutzer, et soixante kreutzer font un florin, qui équivaut à 2 fr. 16 c.; le *heller* vaut donc à peu près entre 8 et 9 dixièmes de centime.

(II) *Wildmannsthaler* en allemand. Cette pièce de monnaie a sans doute reçu son nom à cause des sauvages qui soutiennent l'écu de Prusse et que l'on voit sur le revers.

Le mot *thaler* tire son origine de *Joachimsthal*, ville de Bohême (3,700 habit.), et célèbre par ses mines d'argent et de cobalt. — Elle est le chef-lieu d'un district dont relèvent d'autres petites cités florissantes par leurs exploitations métalliques, surtout d'étain et de plomb. — Les pièces frappées à *Joachimsthal* s'appelèrent Joachimsthaler, et par abréviation *thaler*.

(III) *Gros* (allem. *Grosche*) petite monnaie allemande. Elle vaut environ deux sous et demi de France.

(IV) *Couronne*, monnaie d'Allemagne et de plusieurs autres pays. En Angleterre *crown*; en Hollande, en Danemarck et dans le canton de Berne on donne ce nom à des écus, qui toutefois sont de valeurs différentes.

(V) *Kirchspiel*, village situé au pied des monts Sudètes, tout près de la frontière de Bohême.

(VI) *Schmiedeberg*, voy. la note de la deuxième Légende de Rübezahl, page 44.

(VII) *Liegnitz*, capitale de la principauté de Liegnitz (Prusse) au confluent du Schwarzwassers, du Katzbachs et de la rapide Neisse, est à quatre-vingt-sept milles et demi allemands de Berlin. Elle est entourée de murs, a quatre portes, 740 maisons et 8700 habitans. Elle possède un ancien château, deux églises catholiques et deux temples luthériens (parmi ces derniers Saint-Pierre et Saint-Paul), une riche bibliothèque et l'église collégiale de Saint-Jean, où se trouvent la riche chapelle mortuaire des anciens princes de Liegnitz et de Brieg. Elle a trois hôpitaux, une maison d'orphelins et un lazareth. Cette cité, le siége du gouvernement de Liegnitz, renferme une école instituée pour la noblesse par l'empereur Joseph Ier en 1708. — Le commerce y est actif. On y compte de nombreuses fabriques de bas de coton, de fil et de soie végétale, d'empois, de bleu de Prusse, de tabac, de drap, etc.; des blanchisseries pour les cotons et les toiles, des brasseries, des marchés de fil, de laine, de grains et de bestiaux.

C'est entre Liegnitz et Parchwitz, que Frédéric-le-Grand remporta une victoire, le 15 août 1760, sur les Autrichiens commandés par le général Laudon.

Voyez Geographisch- Statistisches Zeitungs- Post- und Comptoir-Lexikon vom Doctor Christ. Gottf. Dan. Stein, etc., etc. Leipzig, 1819, chez Hinrichs, page 794—795.

(VIII) Albrecht Wenzel comte de Wallenstein (ou plus correctement Waldstein) naquit à Prague en 1583. Il montra dès l'enfance un caractère résolu,

violent, intraitable. Il se destina fort jeune à la carrière des armes, après avoir abjuré pour le catholicisme la religion évangélique. Les hautes sciences ne purent jamais l'attacher, et il s'adonna seulement à l'astrologie (à laquelle il fut initié à Padoue), et qui seule pouvait flatter ses plans chimériques et désordonnés. Après avoir épousé une veuve déjà avancée en âge, et qui mourut peu après, il devint possesseur de grands biens en Moravie. Il montra une rare intrépidité et se distingua dans la guerre de peu de durée que Ferdinand de Styrie porta contre Venise. Il convola en secondes noces avec la fille du comte de Harrach, et amena au secours de Ferdinand mille cuirassiers, avec lesquels les Bohémiens furent repoussés... Il sauva de nouveau ce prince, alors que Bethlen Gabor vint porter le siége devant Vienne... Enfin quand la guerre de trente ans éclata, Wallenstein, élevé à la dignité de duc de Friedland, arma vingt mille hommes, avec lesquels il tira l'empereur Ferdinand d'une position critique. Il apparut dans la Saxe méridionale, ordonna et disposa tout selon son bon plaisir et sa volonté absolue, battit le comte Mansfeld et le poursuivit en vainqueur en Silésie, où il perdit lui-même presque toute son armée par la famine, le froid et les maladies épidémiques, qui se répandirent dans ses rangs. Toutefois, au printemps de 1627 il réunit sous ses drapeaux quarante mille hommes, s'empara de tous les endroits fortifiés de la Silésie, et marcha sur Berlin, où il força l'électeur de Prusse à la paix... Il repoussa les Danois jusqu'à Holstein, dont il devint maître, et reçut pour récompense de ses exploits le duché de Mecklenburg et la principauté de Sagau... Peu après il se fit nommer grand-amiral de la Baltique, etc... jusqu'à ce que la paix enfin conclue avec le Danemarck, mit un terme à ses conquêtes... Toute l'Allemagne éleva la voix contre Wallenstein et l'accusa unanimement de violences horribles et inouïes... on le démit du commandement... Mais lorsque Gustave-Adolphe, en 1630, pénétra victorieux dans la Germanie, l'empereur, dans une situation désespérée, fut obligé de s'adresser à Wallenstein, lequel se laissa prier et supplier long-temps, et ne se décida que sous les conditions les plus honteuses pour le souverain, à reprendre son épée avec le titre de généralissime éternel des armées autrichiennes. Bientôt Wallenstein apparut sur le champ de bataille avec quarante mille soldats, et il chassa les Saxons de Bohême... etc... Il en vint (le 6 novembre 1632) au combat de Lützen, où Wallenstein fut à la vérité mis en déroute, mais où la mort de Gustave-Adolphe lui donna cependant de grands avantages.

Agissant ensuite en dessous main et tramant des intrigues cachées, il montra de l'inaction, bien que Bernhard de Weimar remportât de grandes victoires... L'empereur alors reconnut un traître dans Wallenstein, et le déclara hautement pour tel.

En se rendant en toute hâte vers Eger pour se réunir aux Suédois, le comte venait un soir de lire dans les astres avec son astrologue Seni; il était

au moment de se coucher, quand, sur l'ordre du colonel Buttler, il fut frappé du coup de la mort par des assassins. Il tomba sans pousser un seul cri, en 1634, dans la cinquantième année de son âge.

L'un des héros les plus célèbres de la guerre de Trente-Ans, ce général était d'un entêtement excessif et d'une sévérité terrible. Son long et pâle visage et ses yeux étincelans, dans lesquels on lisait une sauvage et sombre fermeté, faisait sur tout le monde une impression si extraordinaire, que personne ne pouvait se soustraire ni résister à sa magnétique influence, etc., etc.

Voyez, Conversations - Lexikon, Leipzig, chez Gerhard Fleischer, 1834, page 932.

LITTÉRATURE.

NUMISMATIQUE DE LA PENSÉE.

Les passions sont plus impérieuses que les besoins : ceux-ci n'agissent que par accès, ils ne sont que les moyens de la vie, dont les passions sont le sujet; tout annonce dans l'homme un être immatériel, gêné, plus encore que servi par ses organes. Les animaux, laissés à leur liberté, se repaissent et sommeillent; ils ne prennent part à la vie que dans le cercle étroit de leurs besoins : étrangers à tout le reste, c'est comme meubles qu'ils semblent placés dans la nature. Mais l'esprit humain, par sa propre énergie, se répand dans tout l'univers. A peine les besoins le rappellent-ils en lui-même; son élasticité comprimée repousse les obstacles, ou les traîne dans le tourbillon des passions. Curiosité du passé, inquiétude de l'avenir, nécessité pressante de communiquer ses idées et ses sentimens, d'unir et d'allier son esprit à d'autres esprits, d'appuyer son cœur sur un autre cœur; tels sont les caractères qui signalent l'humanité : on les retrouve chez les sauvages, et ils séparent les plus stupides d'entre eux des animaux même les plus intelligens.

Ces qualités ne sont pas le produit de la civilisation; peut-être même on peut dire que la société éteint la grande vivacité de l'imagination et de la sensibilité, par les entraves qu'elle donne aux formes, les objets qu'elle multiplie à l'intérêt personnel, les combinaisons qu'elle prodigue devant le jugement. L'homme social se replie sur lui-même pour prendre un essor calculé, quand l'homme sauvage divague au gré de ses impressions instantanées.

Dans le cours de ses chasses, un petit nombre d'observations naturelles et locales forment l'horizon de ses pensées, et jalonnent dans sa mémoire l'espace de ses réflexions. Immédiatement lié à la nature, il trouve en elle la source de ses peines, de ses plaisirs, et les objets de son imagination et de ses sentimens. Pour être peu nombreux, ils n'en sont que plus vifs. Le sauvage rassasié, s'assied sur le bord d'un fleuve; il fume et il rêve : la nature l'entraîne à une sorte de méditation contemplative, qui serait un travail pour l'homme civilisé. Celui-ci, pressé par les stimulans de l'intérêt, aussi fréquens que les oscillations de sa pendule, n'a pas le loisir de former ces grandes pensées qui se présentent

d'elles-mêmes à l'homme sauvage. Chez l'un, ce sont des impressions nées de sa situation ; chez l'autre ce seraient des généralités, des abstractions, un travail lent et pénible de l'esprit. Pour une âme simple et libre, tout est sentiment : la fumée se dissipe, l'eau du fleuve s'écoule, le soleil baisse, et les idées de mouvement, de durée, de fluidité, de toutes choses et de soi-même, se gravent profondément dans le cœur du sauvage. Il flotte entre le passé et le futur, il s'inquiète de l'histoire ancienne, il cherche confusément un point de vue dans l'avenir.

C'est l'origine de la tradition. Elle fut autrefois la science universelle du monde ; elle est devenue la bibliothèque vivante des nations qui n'ont point de monumens écrits. On la trouve ainsi établie chez les insulaires nouvellement connus de l'Océan pacifique, et parmi les peuples qui habitent les bords du Sénégal, ou le pied des Cordilières. Vous voyez assis sous un palmier, un patriarche indien racontant avec autorité l'origine céleste de sa tribu, les belles actions de guerre des ancêtres et ses hauts faits personnels. Un cercle nombreux d'auditeurs, assis sur leurs talons, reçoit avec respect cette doctrine des âges ; l'étonnement et l'attention se marquent par leur silence. L'imagination supplée à ce qui peut manquer aux détails : elle dessine les faits à la mémoire qui les conserve. L'ancienneté des époques donne crédit à ces histoires ; et quelque obscur et fabuleux que soit le récit des origines, la multitude des répétitions l'a consacré, et lui a imprimé un caractère d'authenticité qui demeure après même que la nation est sortie de la barbarie, et qu'elle a reçu dans son sein les sciences et les arts.

Chez tous les peuples, cette forme grossière a précédé l'invention des signes figurés : et chez tous aussi, c'est peut-être l'époque historique qui a produit les morceaux de poésie les plus chauds d'imagination et de sensibilité, quoique absolument dépourvus d'art et de méthode. Un goût sévère trouverait sans doute bien à y reprendre dans l'arrangement des faits, les égards dus à la vérité, et les délicatesses de la morale : mais le fracas pittoresque des images, la chaleur des sentimens, le mouvement et le désordre des pensées, cette sorte de pindarisme qui a le ton de l'inspiration, indiquent dans ces poésies un tour d'esprit neuf et original.

C'est ce qu'on peut observer dans les poésies Erses, dans les fragmens de la mythologie des Scandinaves, et dans ce qui nous reste du petit nombre de poètes antérieurs au temps d'Homère.

A l'aide de leur imagination ou de leur mémoire, et souvent de l'une et de l'autre, les sauvages composent leurs chants de guerre. Pour leurs chansons d'amour, ils ne consultent que la nature et la vivacité de leurs impressions.

Ils y puisent des teintes si vives et si animées, que, malgré l'irrégularité du dessin, nos poètes de ville ne paraîtraient auprès de ceux-ci que des émailleurs (1).

La curiosité ne tarda pas à chercher des méthodes pour fixer les traditions anciennes, et en perfectionner les suites. Cette instruction orale était en elle-même trop incomplète et trop altérable. Les efforts de l'esprit humain sur cet objet, comme sur tous les autres, furent lents, graduels; les essais se perfectionnèrent en se multipliant; le succès fut celui des générations; la gloire appartient à l'espèce, rien à l'individu. Aussi celui qui semble avoir assuré la mémoire de toutes choses, est resté lui-même sans mémoire. Les Égyptiens l'appelèrent Thaut, ou Hermès; les Grecs, Mercure; tous en firent un dieu : c'était convenir qu'aucun homme n'avait droit à cette invention, si ancienne d'ailleurs, qu'elle semble avoir précédé le déluge.

Il n'est pas inutile d'observer ici la différence essentielle qui se trouve entre l'exercice de l'intelligence et celui de la sensibilité. Chaque individu croît en lumière à mesure qu'il avance en âge : ses idées d'autrui, et l'étude, qui n'est que la communication des idées antérieures ou hors de portée, ajoutent tous les jours à ses acquisitions; ce sont des matériaux étrangers qu'il va chercher comme l'abeille, et qu'il rapporte à la sensibilité pour en composer son miel. Mais rien n'est en propre à l'esprit; il reflète comme les glaces les objets qui lui sont présentés; il les combine et les multiplie comme par un jeu de miroirs; tout est de la nature, il n'y a de l'homme que le sentiment qu'il éprouve; et les images s'évanouiraient sans laisser de traces, si la sensibilité n'en arrêtait les empreintes. C'est par le nombre et l'espèce de ces empreintes, que l'homme est, et vaut quelque chose; les reflets sont fugitifs; l'esprit n'est rien; le cœur est tout l'homme.

La sensibilité est le type invariable et inaltérable de l'individu; elle est l'âme, elle est l'homme : commune au savant et à l'ignorant, elle n'est pas également exercée dans tous; mais elle reste toujours semblable à elle-même dans chacun.

(1) Le baron de La Hontan, dans son Voyage au Canada, rapporte une chanson de sauvage, qu'on ne serait pas surpris de trouver dans Anacréon; le poète l'adresse à une couleuvre, et débute ainsi : « Arrête-toi, couleuvre, arrête-toi, je veux prendre sur tes formes souples et ondulantes, et sur tes couleurs diaprées, le riche modèle d'un cordon que je destine à ma maîtresse, etc., etc. » Cette pièce, qui est de trois couplets, a toute la mollesse, l'abandon, le naturel d'un cœur simple, qui sent sans effort et s'exprime sans recherche.

Il en est de même des hommes pris en général. Les lumières se sont accrues, les arts se sont multipliés, les sciences se sont étendues : c'est un vaste magasin où tous les esprits viennent puiser des secours, et déposer leurs travaux : chacun en emprunte plus qu'il n'y ajoute ; ce n'est que la multitude de ces contributions partielles qui fait richesse et trésor. Le plus grand esprit est comme le fer de la lance, qui n'atteint à longueur que quand il est monté. Jupiter seul fit sortir de son cerveau la sagesse tout armée; c'est le privilége du père des dieux : c'est une fable. Otez à l'esprit le plus étendu tout ce qui n'est pas lui; il lui restera peu de chose. Sans l'Iliade, il n'y aurait point eu d'Énéide, sans le génie de Bacon, celui de Newton n'eût pas existé. Il entre bien des élémens dans une pensée; le sentiment est simple; c'est un mouvement : l'esprit est fils de l'esprit, mais le cœur est né de lui-même ; il a en soi la plénitude de son existence. La masse générale des idées a changé de forme en se développant ; les passions et les sentimens sont seuls restés, tels aujourd'hui que du temps d'Homère : c'est le fonds inaltérable de l'humanité. Il semble que l'esprit humain soit une vaste commune, et le cœur seul une propriété.

Ceci nous conduit à une remarque bien importante sur la différente nature de l'homme et des animaux. Parmi ceux-ci, chaque individu possède l'esprit de toute son espèce : il a, sans études, toute la sagesse de son temps, toute celle des âges; ou plutôt l'esprit général de chaque espèce semble une loi de la nature qui, dans chaque variété de circonstances, s'applique uniformément au but proposé. Dans les situations ordinaires, tous les procédés sont pareils; dérangez l'ordre commun des circonstances, les mêmes inventions viendront repousser les obstacles, les mêmes difficultés feront naître la même industrie (1). On dirait que les animaux sont possédés de la nature comme d'un génie familier, qui, ne laissant rien de libre à l'individu, pense, agit, prévoit pour lui. C'est cet esprit prophétique qui, en ourdissant le tombeau du ver, prépare une issue à la résurrection du papillon; la même sûreté, la même finesse, la même portée de vue se remarquent dans chaque particulier; mais elle ne fait honneur à aucun, parce qu'elle est commune à tous.

Il n'en est pas ainsi de l'homme : dans les animaux, la nature semble avoir compté les espèces comme individus; ici, chaque individu est en quelque sorte une espèce à part. Chacun a son foyer de sentimens et de pensées, son caractère propre, ses relations directes et particulières avec l'ordre éternel des choses. L'homme est un être important aux yeux de la nature; elle a déposé dans le

(1) C'est ce que MM. Réaumur et Charles Bonnet ont souvent observé. *Voyez* l'Histoire des Insectes du premier, et le Traité d'Insectologie du second.

cœur de chacun un exemplaire de sa loi. Il n'y a point d'idées innées, dira-t-on : non, car les idées sont des images; mais le sentiment est inné, comme la respiration; car c'est le mouvement, c'est la vie de l'âme : elle est née tendre et morale (1).

Comme être sensible, l'homme est un tout indépendant et complet; il a sa révolution sur lui-même, et son centre d'attraction comme être intelligent, il est toujours susceptible de développemens et de perfection, il tient à un système général dont nous ne connaissons pas l'étendue; mais dans la nature tout est calculs, combinaisons, mouvemens composés et proportion. Ce qui est complet en soi-même entre cependant comme partie intégrante dans un plan général, que nous ne pouvons que soupçonner, parce que la partie ne peut embrasser le tout.

L'intelligence de l'homme suffit à l'homme; mais la masse des lumières ne réside que dans l'espèce humaine. C'est l'esprit humain qui est grand; l'esprit de l'homme est bien peu de chose. La sagesse ordonnatrice, qui a produit ce colosse, connaît seule les vues de sa formation et les lois de son développement. Elle sait pourquoi elle a placé chacun dans son temps et dans son lieu; elle connaît seule dans quelle proportion elle a voulu que chaque intelligence particulière fût une parcelle de l'esprit humain; et quand l'orgueil de l'homme entreprend de nier ou de résoudre ces sublimes obscurités, il ressemble à cette mouche du spectateur d'Addisson, qui tentait d'expliquer à sa compagne dans quel temps et par quel artifice une société de mouches avait pu élever un aussi prodigieux monument que la cathédrale de Saint-Paul.

C'est à l'histoire qu'il appartient de rapprocher et de décrire tous les efforts de la pensée pour se fixer au dehors: les hiéroglyphes égyptiens, les monogrammes chinois furent des essais, des tentatives, et les degrés par où toutes les nations passèrent avant que d'atteindre le terme (2). Le véritable art fut celui qui, laissant la multitude des figures destinées à peindre les objets, trouva le secret d'apprécier en signes visibles les sons mêmes, de produire le nom, au lieu de la chose; en un mot, de peindre la parole, et, comme l'a dit Brébœuf,

» . . . . par l'heureux contour de figures tracées,
» Donner de la couleur, et du corps aux pensées. »

Les matériaux mêmes de l'écriture ne furent pas de moindres sujets de re-

(1) Nous croyons que l'idée de Dieu, et celle des grands principes de la morale, sont innées. (*Note du directeur.*)

(2) Un savant anglais a débrouillé avec beaucoup de sagacité tout ce chaos dans l'ouvrage qui a pour titre : Inquiry in the art of writing.

cherches et de preuves. On y employa la pierre, le bois, les métaux; ensuite les écorces préparées, les tablettes enduites de cire, le vélin, la feuille de papyrus, et enfin le linge broyé et réduit en pâte. Tout cela fut autant d'échelons que la sagacité humaine dut parcourir, avant que d'arriver à la perfection.

Ce dernier point d'invention, qui complète celle de l'écriture, ne date que du quinzième siècle; et cependant l'écriture elle-même est un art anté diluvien (1). Comptez les générations, mesurez les pas de chacune; que deviendra, dans ses élémens, cet esprit humain, si grand dans ses résultats! Il n'y a point d'art dont l'histoire ne nous conduise à la même conclusion : quelle distance du radeau d'Ulysse à un vaisseau de cent dix canons! Et celui qui coupa les premiers troncs d'arbres pour soutenir le toit d'une cabane de feuillage, pouvait-il se douter qu'il rassemblait les premiers principes de la colonnade du Louvre?

Ainsi, dans les mains de l'industrie, la matière la plus commune est devenue, malgré sa fragilité, l'asile le plus assuré du génie, le monument le plus inviolable de la gloire des grands hommes. L'avarice a fondu les bronzes, la fureur a brisé les marbres, la barbarie stupide a chauffé ses bains avec la plus riche collection de la science humaine; de frêles copies, indestructibles par leur multiplicité, survivront à la rage ou à l'ineptie des hommes et aux outrages du temps : l'esprit restera immatériel, immortel, comme son inspiration, et réalisera ce qu'Horace avait osé se promettre à lui-même : « Les limites du temps ne seront pas pour lui; il survivra aux pyramides de l'Égypte; et il ne connaîtra pas la loi du tombeau (2). » Après les quatre premiers siècles qui suivirent la destruction de l'empire romain, le bouleversement général de l'Europe et la fondation des monarchies modernes, un nouvel ordre de choses s'était établi sous l'influence du génie de Charlemagne, et un léger crépuscule de civilisation commençait à éclairer ces temps qu'on a appelés le moyen-âge (3) : il fallut un

(1) *Voyez* l'Histoire universelle, par une société de gens de lettres.

(2) Exegi monumentum ære perennius,
Regalique situ pyramidum altius;
Quod non imber edax, non aquilo impotens
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series, et fuga temporum.
Non omnis moriar; multaque pars mei
Vitabit libitinam. . . . . Horat. lib. 3, od. 24.

(3) Depuis l'an 420, que fut fondée la monarchie française, jusqu'à l'an 800, que parut Charlemagne, on ne peut considérer l'Europe que comme un amas de débris que des hordes de sauvages se disputaient avec fureur. Le monde politique était rentré dans le chaos; l'époque de Charlemagne semble une nouvelle création; c'est le premier pas de l'histoire moderne.

long temps pour fondre et incorporer ensemble les débris de l'ancienne civilisation avec les formes nouvelles où elle avait à se reproduire. La foi et les institutions monastiques, le point d'honneur, l'esprit chevaleresque, la galanterie et le vasselage, remplaçaient la religion des augures, l'amour de la patrie, l'héroïsme, le crédit équivoque des femmes et l'esclavage personnel. Les Codes de Théodose et de Justinien, perdus alors et retrouvés depuis, firent place aux Capitulaires, qui devinrent la loi générale.

Charlemagne aurait voulu recréer les sciences; il avait tenté de former une petite académie dans son palais : mais son génie marchait loin devant son siècle. Il fallait revenir aux élémens. L'art de lire et d'écrire était presque généralement perdu; les progrès furent lents, et amenèrent les nations jusqu'à cette époque qu'on a nommée le renouvellement des lettres et des arts, où la destruction de l'empire d'Orient et la prise de Constantinople firent refluer dans nos contrées tout ce qu'il y avait d'hommes instruits dans le monde.

L'emploi de transcrire les livres grecs et latins, seule littérature qu'il y eût alors, fut l'occupation des moines. Leur règle, dans sa ferveur et sa simplicité, les obligeait aux travaux des mains; ils avaient ainsi défriché et rendu fécondes les vastes et stériles concessions qui leur avaient été faites dans le désert (1). Ce genre de travail, réduit à la culture ordinaire, leur laissait alors du loisir qu'ils appliquèrent à un autre genre d'utilité; ces nombreuses colonies agricoles devinrent de grands ateliers littéraires. Tous les intervalles de leurs heures de chœur étaient occupés à copier les livres, et ce fut un second service important qu'ils rendirent au monde.

Libres des affaires et des embarras de la société, ils mettaient toute leur industrie, toute leur émulation à copier avec exactitude et précision, et à rehausser la beauté de leurs ouvrages par des miniatures et des ornemens divers qui rendent encore aujourd'hui ces manuscrits si précieux. On y admire l'éclat de la dorure, la fraîcheur et la vivacité des couleurs : ils pèchent seulement dans la correction du dessin et la vérité de la perspective. Mais tel était alors l'état de l'art; c'est la peinture dans son enfance.

Cependant quelque assiduité qu'ils missent au travail, le leur était nécessairement lent; la main ne peut, comme un métier, joindre la précision à la rapidité; ainsi les livres restaient rares, toujours coûteux, et la science difficile à acquérir. Les princes mêmes n'avaient que quelques uns de ces manuscrits; on

(1) *Voyez* les détails des grands et utiles travaux des premiers moines dans l'Europe barbare, prouvés par titres et par chartes, dans l'Introduction de Robertson à l'Histoire de Charles-Quint : ce judicieux historien, qu'on n'accusera pas de superstition, a parlé en philosophe, sans passion et sans préjugés.

ne savait pas ce que c'était qu'une bibliothèque. Ainsi l'ignorance était forcée, dans ces temps que nous méprisons si injustement aujourd'hui.

Mais à présent que l'esprit humain a parcouru sa pleine carrière et atteint le terme opposé, il reste à un historien philosophe à comparer les époques, à peser les vices et les vertus, à estimer ce que la société a gagné ou perdu en bonheur, enfin à décider la question la plus importante : la masse des lumières a-t-elle augmenté celle de la félicité et de la vertu publiques?

L'avidité aiguisa l'invention, et ce fut le premier pas de l'art. Comme les mêmes ouvrages étaient souvent recopiés, un scribe imagina de tailler en bois une page tout entière, dont les caractères, parfaitement semblables aux traits de la main, devaient tromper l'œil (1). Par là il multipliait aisément les copies et le gain. La place des miniatures et lettres-grises restait en blanc pour être ensuite remplie au pinceau, et jouer le manuscrit. L'inventeur se garda si fidèlement le secret, qu'on ignore encore son nom, et la ruse fut si heureuse, l'illusion si complète, que, ne sachant à quoi attribuer la multiplication si rapide des manuscrits, on publia qu'il entrait là-dedans de la magie, moyen commun en ce temps d'expliquer ce qu'on ne comprenait pas.

Mais enfin, une observation attentive découvrit le mystère. En comparant des copies sorties toutes d'une même main en si peu de temps, on remarqua dans chaque lettre une ressemblance identique avec ses correspondantes, les mêmes lignes, les mêmes intervalles, autant de mots dans chaque page; on comprit que ce devait être les empreintes d'un moule commun. Alors il n'y eut plus de secret; soupçonner la découverte c'était la faire, celle-ci devint une mine ouverte à l'industrie. La nouvelle invention s'établit; elle étouffa le travail des copistes, et l'imprimerie est restée une branche considérable de commerce.

Quelque influence que cet art naissant annonçât qu'il allait prendre sur la religion, la politique, les sciences et même le commerce, les contemporains n'en furent pas plus attentifs à observer ces commencemens. Son berceau est couvert de nuages comme celui des arts anciens. Ce n'était encore ici que l'art d'estamper l'écriture; cela conduisait à l'impression, mais ce ne l'était pas. La véritable origine de l'art, c'est l'invention des caractères fondus et mobiles, et on convient assez généralement qu'elle appartient à Faust, de Mayence, qui en eut la première idée vers l'an 1457 : et il est certain que le *Speculum Salutis*, et quelques autres livres antérieurs à cette époque, qu'on veut opposer à Faust, pour lu envier sa découverte, ne sont que des ouvrages estampés. Il en est de même de l'imprimerie des Chinois.

(1) M. le duc de La Vallière avait dans sa bibliothèque les premières planches qui avaient servi à l'édition de Cicéron.

La vérité des nations, aussi jalouse que celle des particuliers, est aussi injuste : l'Allemagne, les Pays-Bas, se disputèrent avec toute la fureur de l'esprit de parti l'honneur d'avoir donné naissance à l'auteur d'une idée qui, à vrai dire cependant, préparée comme elle l'était, n'avait de rare et d'admirable que l'immensité de ses conséquences. Strasbourg réclamait pour un nommé Mentzel; Harlem pour Coster : après bien des discussions et des recherches, le suffrage de l'Europe entière a prononcé en faveur de Guttemberg, Faust et Schoeffer, bourgeois de Mayence, qui firent ensemble les premières réflexions et les premiers essais sur la possibilité de décomposer la planche, et de se procurer des caractères mobiles et solides. Ce fut en 1440; et la première édition, ainsi imprimée, parut dix-sept ans après, en 1457.

Les détails sur les premiers procédés de l'art sont peu importans et suffisamment connus; on trouvera, au reste, de quoi satisfaire la plus minutieuse curiosité dans les annales typographiques de Maittaire. Mais ce qui est digne de toute attention, ce sont les effets moraux et politiques qu'a eus cet évènement.

L'histoire des arts, considérés sous leur point de vue mécanique, intéresse peu d'ordinaire les hommes qui aiment à exercer leur esprit dans la philosophie et les élégances de la littérature classique : ils y trouvent une certaine grossièreté, qui mêle le dégoût à l'admiration. Mais les annales de Maittaire méritent une exception favorable. Les premiers imprimeurs étaient eux-mêmes des savans distingués; plusieurs ont eu de la réputation comme auteurs, et auraient honoré une chaire de philosophie. Ils entendaient parfaitement le grec et le latin, dont ils donnaient des éditions; ils y ont joint souvent des notes et des commentaires justement admirés; et, dans ces ouvrages, l'exécution est digne de la beauté du texte et des annotations.

Les noms d'Alde Manuce, de Robert et Henri Étienne, de Turnèbe, et plusieurs autres, seront toujours en vénération aux vrais amateurs des sciences.

Une circonstance heureuse pour les lettres était venue favoriser les commencemens de l'art : il fut inventé vers cette époque, qu'on a appelée la renaissance des lettres, lorsque la prise de Constantinople par les Turcs fit refluer dans le reste de l'Europe tout ce qu'il y avait alors de savans au monde. Ces émigrés s'appliquèrent à relire les manuscrits, à rétablir la pureté des textes, souvent altérés, à comparer les leçons, et à choisir avec goût et critique dans les variantes. Ce travail ingrat, et pourtant si utile, est un de ces bienfaits dont on jouit sans l'apprécier. Cependant l'Italie se glorifie encore de ses Manuce, l'Allemagne de Froben, la France des deux Étienne, la Hollande de Plantin, et l'Angleterre de Caxton.

Quel plaisir pour les amis des lettres de se représenter cet âge d'or de la

science, où c'était Érasme qui corrigeait les feuilles imprimées par Aldus, où ces savans réunis exposaient en public leurs ouvrages, comme les peintres de l'antiquité, et proposaient un prix à qui pourrait y découvrir une faute; où, enfin, le gouvernement d'une grande nation faisait des lois pénales contre la fraude des contrefacteurs. Cet esprit savant qui dominait les presses a disparu; la main d'œuvre est perfectionnée, le papier est plus beau, les caractères plus élégans et mieux fondus; mais la correction est souvent fautive : l'art est devenu manufacture; souvent il fabrique des matières grossières, apportées par la sottise, publiées par la cupidité : c'est un des points de vue essentiels sous lesquels il convient de considérer l'état actuel de l'imprimerie.

Une ardeur générale avait saisi tous les esprits à cette époque; le goût des sciences était la mode du temps. L'Italie brillait du génie des Médicis; le pape Pie II répandait toutes ses faveurs sur les arts : François Ier, surnommé le père des lettres, fondait à Paris le Collége royal; Henri VIII n'était occupé que de sa théologie. Mais deux pairs d'Angleterre, le comte de Tyfort et le c m te de Rivers, mettant une noble ambition à faire ce que le gouvernement négligeait, accueillirent les savans, et allumèrent dans Oxford le feu sacré qui y brûle encore. Le règne des lettres se soutint avec diverses fortunes.

Sous Henri II, le connétable de France, Anne de Montmorency, ne savait pas lire (1); mais, sous Henri IV, le premier maréchal de Byron était instruit dans le grec et le latin, comme un professeur du Collége royal, et Duplessis-Mornay, qu'on appelait le pape des huguenots, disputait sur la Vulgate, et citait les passages en grec.

Si, dès le principe, les gouvernemens, attentifs aux conséquences incalculables qui devaient résulter d'un art dont l'effet est d'allumer toutes les passions et toutes les pensées, l'avaient pris sous leur garde et leur protection, il en serait résulté les plus grands avantages pour l'humanité. L'instruction manquait aux

(1) Brantôme raconte que le connétable, qui ne savait pas lire, était homme actif et d'expédition : pour ne point perdre de temps, il employait l'heure de ses prières à faire l'inspection de son camp, où il maintenait lui-même la plus sévère discipline. Il se promenait à cheval, récitant son chapelet, qu'il avait dans les mains, et s'interrompait souvent pour dire : qu'on mène cet homme au prevôt! qu'on passe celui-ci par les piques! Il était exact et sévère, et ne passait rien à personne; aussi on disait en proverbe dans son armée : Dieu nous garde des patenôtres de M. le connétable. Brantôme dit de lui : « C'étoit le seigneur de France le plus grand rabroueur. Quand il avoit une signature à donner, il traçoit un certain nombre de barres droites et de suite, jusqu'à ce que le secrétaire qui lui avoit présenté la plume, estimant à peu près la quantité, lui disoit : Monseigneur, c'est assez. »

bons esprits : les hommes destinés aux affaires n'avaient pas les moyens de s'y former; l'expérience et les leçons des anciens étaient perdues pour la génération vivante. Maintenant il n'y a plus de barrière entre nous et l'antiquité; nous pouvons fréquenter les écoles qui ont formé Xénophon et Scipion, aller entendre Socrate sous son platane, dialoguer aussi avec Platon dans les jardins d'Académus, et suivre Cicéron dans ses retraites à Tusculum.

Ces avantages, propres à l'imprimerie, seraient nés d'une administration éclairée; mais comme l'art fut abandonné à lui-même, les abus et les désordres en sortirent de toutes parts. Les élémens de la science devinrent communs sans que la science cessât d'être rare, parce qu'elle n'est dans les livres que comme le miel dans les fleurs, dont l'abeille seule sait l'extraire. Toutes les passions, tous les intérêts, tous les amours-propres se trouvant armés à la fois d'un moyen sûr et rapide de porter au loin leurs impressions, et de les répandre sans mesure, ils ne pouvaient manquer dès l'abord de causer une violente commotion dans le monde; et c'est ce qui arriva. Dans un siècle où les opinions religieuses avaient tant d'empire, ce devait être sur la religion que se porteraient les premiers efforts : je ne dois examiner que les conséquences. Cent ans de guerres civiles en France, et la longue querelle des catholiques et des protestans d'Allemagne, terminée par la paix de Westphalie; tels furent les fruits amers de cet arbre de la science du bien et du mal. Le repos de l'Europe fut signé à Munster et à Osnabruck; l'inquiétude de l'esprit humain ne fut point licenciée.

Quand l'imprimerie parut, les langues modernes n'étaient pas encore épurées des jargons barbares, mêlés et confondus par le mélange même des peuples. La littérature classique, tirée du chaos par les Grecs émigrés, et mise en lumière par les nouvelles éditions, fut donc une espèce de samscrit comme celui des Indiens, sans lequel on ne pouvait pénétrer dans aucune partie des sciences. La théologie, le droit, la médecine, tous les arts, toutes les sciences ne parlaient, n'écrivaient qu'en latin. Le savoir alors était un attribut des professions graves et importantes : on ne le trouvait que dans le clergé, la magistrature et l'ordre des médecins; le peuple était renfermé dans ses travaux mécaniques; et comme l'instruction était dispendieuse (1), une éducation lettrée exigeait une mesure de fortune et d'état qui assurât l'emploi des lumières qu'on allait donner à l'enfant. La littérature était l'amusement des magistrats. Dans ce temps où l'on vivait en famille, où les maisons n'étaient point ouvertes, où les spectacles n'existaient point, des hommes savans et vertueux trouvaient dans l'étude le repos du travail; la grande histoire de Jacques-Auguste de Thou, et le livre

(1) Ce n'est que sous Louis XIV que l'université a été dotée sur la ferme des postes, et l'instruction gratuite ainsi établie.

de l'infortuné Barnabé Brisson (1), sur l'ancien empire des Perses, furent l'amusement de leurs loisirs. Ces ouvrages sont écrits en latin.

La langue française se polissait par le travail des poètes ; mais elle ne montra quelque élégance et quelque pureté qu'entre les mains de Malherbe, qui vivait sous Henri IV. La poésie, art d'agrément, qui demande plus d'imagination et de talent que de savoir et de profondeur, et plus de génie que d'érudition, fut seule cultivée dans la langue naturelle, et elle la forma. C'était le genre de littérature des gens du monde, des princes, des rois mêmes. Dans un siècle de dévotion, où le français n'était encore que ce mélange de divers idiomes, le roi Robert faisait des hymnes en latin (2). On connaît les chansons que le comte Thibault de Champagne faisait pour la reine Blanche de Castille, mère de saint Louis. Il nous reste une chanson du roi Charles IX, devenue triviale par sa perfection même (3); une autre, que Henri IV fit pour la belle Gabrielle D'Estrée, est également dans la bouche de tout le monde. Jean de Meung, auteur du *Roman de la Rose*, était attaché au service du roi Philippe-le-Bel; Clément Marot, qui a si heureusement employé les débris du vieux langage, était premier valet de chambre de François Ier; Malherbe avait été gentilhomme de la chambre de Henri IV; Bertaud, évêque de Seez, était premier aumônier de Catherine de Médicis; le marquis de Racan avait une charge à la cour de Louis XIII.

Le genre de l'histoire, traité en grand, était resté dans la classe des sciences, et sous le secret du latin : mais la partie la plus intéressante peut-être, comme la plus sûre, pour les détails de la guerre, de la cour et des affaires, pour le costume des mœurs et du langage, se trouve dans les mémoires particuliers. Depuis le sire de Joinville, sénéchal de Champagne, qui suivit le roi saint Louis à la Terre-Sainte, et qui a dicté l'histoire de cette expédition, car il ne savait

(1) Président à mortier au parlement de Paris, qui fut pendu par la faction des Seize, dans le temps de la Ligue, avec deux de ses confrères Larcher et Tardif;

Brisson, Larcher, Tardif, honorables victimes !

a dit Voltaire dans la Henriade.

(2) Le Bréviaire de Paris en a conservé un, qui doit sa naissance à une gaieté assez plaisante de ce bon prince.

La reine sa femme, Constance de Provence, se plaignait que le roi, ayant un talent distingué, ne l'eût jamais employé à la célébrer. Le roi fit un hymne commençant par ces mots : « O constantia martyrum, » et l'alla porter à la reine, que cette apparente galanterie enchanta d'abord.

(3) C'est cette chanson qui commence ainsi :

« De mon berger volage
J'entends le flageolet, etc. »

pas écrire, jusqu'au cardinal de Retz, qui a tracé le tableau des troubles de la minorité de Louis XIV, nous avons une suite à peu près complète d'historiens qui, tels que Xénophon, César et Velleius Paterculus, ont été engagés eux-mêmes dans les scènes brillantes qu'ils rapportent.

La version de Plutarque par Amyot, précepteur du roi Charles IX, et grand-aumônier de France, fut le premier livre de quelque importance qui parut en français.

Dans le temps que nous venons de parcourir, l'imprimerie n'avait pas été fort occupée, et les presses étaien peu nombreuses. Le talent sera toujours rare, et l'esprit alors était une qualité ; il n'était pas encore devenu un état.

Quand le cardinal de Richelieu fondait la Sorbonne et l'Académie française, il ne se doutait pas qu'il mettait en équilibre la religion et la philosophie, comme Jupiter avait mis dans ses balances d'or les destinées d'Hector et d'Ajax. Il prépara la gloire du grand siècle, et la catastrophe du siècle suivant.

Jamais prince n'est monté sur le trône et ne l'a occupé avec autant d'éclat que Louis XIV. Tout, sous son sceptre, fut grand ou héroïque : tous les génies, tous les talens groupés derrière lui, jetaient de vives lumières, qui, confondues dans sa gloire, ne semblaient que des rayons de la majesté royale. Ce fut là qu'on vit le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille. Sans cultiver les lettres par lui-même, le roi les protégea, et les encouragea par ce goût pour le beau et le grand qui lui était naturel : ses bienfaits allèrent chercher le mérite jusque dans les pays étrangers ; sa grande âme semblait faite pour dominer sur tout ce qui était éminent ; un grand homme, de quelque nation qu'il fût, était né son sujet. Les Académies se multiplièrent, les établissemens de toute espèce, les emplois, les pensions, affluèrent de toutes parts ; sa puissance était le moindre de ses moyens, nul prince ne posséda comme lui ce numéraire des âmes qui paie ce qui n'a pas de prix : un de ses regards, un mot de sa bouche, faisait du dévouement un devoir et un bonheur.

La magnificence du roi fut plus féconde que la nature ; le siècle des grands hommes passa, et les fondations demeurèrent. Il fallut les remplir, n'importe comment, et ce nouveau débouché vers la fortune allumant la cupidité sans créer le talent, cela fit naître dans la société cette classe jusqu'alors inconnue, qu'on appelle les gens de lettres, nation éternelle qui se reproduit sans génération, comme Philon le disait des Thérapeutes (1).

Tous ces établissemens avaient donné un grand essor à l'imprimerie ; les

(1) Gens æterna, in quâ nemo nascitur.

PHILO JUDÆUS.

presses se multiplièrent au point que les imprimeurs eux-mêmes demandèrent un règlement, et leur nombre fut fixé à soixante-dix dans Paris.

Tout avait changé de forme sous Louis XIV; la cour elle-même avait pris un nouvel aspect, qui semblerait devoir être peu important dans la matière que nous traitons; mais tout se tient par un enchaînement secret, et quelque branche que ce soit du progrès des mœurs n'est indifférente aux autres parties. Jusqu'alors la maison du roi, celle de la reine, avaient été tenues sur un certain modèle ancien de féodalité. Les princes et les seigneurs tenaient un grand état dans leurs domaines; ils paraissaient fréquemment devant le roi, mais sans assiduité; c'était à la guerre qu'ils faisaient leur cour. La cour n'était formée que de ceux qui y avaient des charges, ordinairement cadets de grandes maisons.

Ce fut une charge de gentilhomme de la chambre qui commença la fortune du connétable de Luynes; et celle de premier aumônier de la reine-mère, qui porta le cardinal de Richelieu au premier ministère. La dame d'honneur, la dame d'atours et les filles d'honneur formaient le cortége de la reine.

Louis XIV s'entoura de tous les grands du royaume; les grandes charges furent occupées par des maréchaux de France et des pairs, et par leurs femmes chez la reine (1). La noblesse remplit la cour comme les armées : tout le monde voulait être sous les yeux du roi. Les filles d'honneur, supprimées par la jalousie de madame de Montespan contre mademoiselle de Fontanges, distinguée du roi, créée duchesse, et morte rapidement, avaient été remplacées par les dames du palais de la reine, et les dames destinées à accompagner les princesses. La cour

(1) Avant cette époque, les dames qu'on appelle titrées n'occupaient point exclusivement ces charges dites les honneurs; la maréchale d'Ancre fut dame d'honneur de la reine Marie de Médicis, bien avant que son mari eût la dignité de maréchal de France. Madame de Guercheville, qui l'avait précédée, n'était point titrée. Sa nomination même est un trait d'histoire assez curieux.

Henri IV était amoureux de madame de Guercheville, et trouvant en elle une constante résistance, il s'imagina de l'aller surprendre dans son château, où elle s'était retirée, assez loin de la cour. Il dirigea une chasse de ce côté; et comme par hasard, et trop écarté, il fit dire à madame de Guercheville qu'il lui demandait à souper. En effet, il s'y rendit sur le soir, et trouva tout préparé pour la réception d'un hôte tel que lui. Mais comme le roi se mettait à table, on entendit un carrosse dans la cour; il demanda ce que c'était; madame de Guercheville avait disparu, c'était elle qui s'en allait. Le roi fit courir après le carrosse, et comme il se plaignait à elle, quand elle rentra, qu'elle voulût ainsi le laisser seul chez elle : « Sire, lui dit-elle, où est votre majesté, elle doit être le seul maître. Eh! bien, madame, reprit Henri IV, puisque vous êtes si véritablement dame d'honneur, vous serez celle de la reine. »

était nombreuse, spirituelle, polie, élégante et magnifique : Saint-Cermain était devenu trop étroit (1). Chaque appartement tenait un cercle brillant, tout le monde voulut avoir de l'instruction, de l'esprit et du goût. La favorite était le modèle, toute sa famille rendait célèbre ce qu'on appelait l'esprit des Mortemart. Il fallait savoir, et on n'avait pas le temps d'apprendre.

La capitale se modela sur la cour, et les provinces sur la capitale. L'esprit et la littérature étaient devenus la mode du temps, les femmes voulaient y présider. L'hôtel de Rambouillet et l'hôtel de Carnavalet s'érigèrent en bureaux d'esprit. C'était là que madame de Sévigné jugeait Phèdre, et décidait que la réputation de Racine ne durerait pas. Molière persiffla ce ridicule et ne le corrigea pas (2).

L'esprit donna des moyens de fortune, des jouissances de vanité, un accès dans le monde; il est devenu une profession. Quelques siècles auparavant, savoir lire était une science, et un criminel qui en faisait preuve échappait au supplice. Cela s'appelait le privilége de clergie; mais bientôt les études devinrent communes. Les paysans mêmes surent lire (3), les métayers, les artisans un peu aisés firent étudier au moins un de leurs enfans, et regardèrent celui-là comme placé.

Voilà donc une nation savante et éclairée; depuis l'avènement de Louis XIV, elle a fait plus de progrès que dans les deux siècles qui avaient suivi le règne de François Ier. Toutes les circonstances se sont réunies pour favoriser et mener de front le développement des lumières et celui des mœurs. Examinons les résultats, et nous mettrons à son juste prix ce qu'on appelle connaissances humaines.

Nous avons des académies, des bibliothèques publiques, des observatoires, des universités, des jardins botaniques, des cabinets d'histoire naturelle, etc., etc. Qu'importe au peuple? qu'importe à la plus grande partie de ce qu'on appelle

(1) Dans un voyage de Fontainebleau, où la cour était très nombreuse, chacun se trouvait mal logé. Il y eut des plaintes de toutes parts. Le marquis de Cavois, grand-maréchal-des-logis de la maison du roi, se trouvait au lever; le roi lui fit des reproches du mécontentement général; et comme Cavois s'excusait sur le très grand nombre des courtisans : — Mais comment se fait-il, ajouta le roi, que je ne puisse pas loger ici? C'est la maison de mes pères; François Ier et Henri IV y logeaient bien! —Bon! sire, reprit brusquement Cavois, votre majesté parle là de beaux rois!... Tout le monde restait étonné; mais la flatterie pénétrante avait percé ses enveloppes; le roi sourit, sans vouloir marquer approbation ni blâme; et chacun resta logé comme il l'était.

(2) Dans les deux comédies, les *Femmes savantes et les Précieuses ridicules.*

(3) M. de Maurepas vit trop tard où tendait le mal, et il disait sur la fin de sa vie que, s'il avait le temps, il voudrait abolir les écoles de village.

la bonne compagnie? L'étude n'est pas propre à tous les états, elle n'est pas propre à tous les esprits; elle exige une disposition organique qui est assez rare, et un loisir qui ne serait commun que chez les gens du monde; mais les plaisirs, les passions, les affaires les détournent et les entraînent. L'éducation classique est courte et insuffisante; les plus instruits se bornent à la science de leur profession et peu de chose au-delà. De l'usage du monde, de la fréquentation du spectacle, de la lecture courante des romans et des livres nouveaux, il se forme un ensemble de manières aisées, agréables et élégantes; un style écrit et parlé, facile, abondant, gracieux, que l'habitude de la bonne compagnie achève de polir et de perfectionner. Voilà ce qu'on appelle dans le monde avoir de l'esprit, et tout le monde en a.

Si quelqu'un de ce monde aimable et frivole rencontre un académicien qui lui raconte par hasard la nouvelle découverte d'Herschell, il viendra faire part légèrement, dans un souper, de l'arrivée de la huitième planète, et Uranus sera généralement accueilli sur la foi de l'Académie, comme un étranger de qualité dont le nom et le rang sont attestés par le ministre de sa cour. On s'accoutumera à croire qu'il y a huit planètes aussi aisément qu'on en adoptait sept: on dira: ce n'est pas que j'y voie plus d'apparence, au contraire; mais il en faut croire l'Académie. Ainsi Herschell n'éprouve pas plus de difficultés ou d'examen que Copernic ou Newton. La bonne compagnie sait les noms; le peuple ne sait rien : où est la science? A l'Académie: et sur toutes les branches de connaissances il en est de même.

Les dispositions de la société laissent à peine aux plus appliqués le temps de suivre leur état; il n'existe plus de profession grave et studieuse; tout le monde court le plaisir, personne n'a de loisir superflu pour les arts et les sciences. Tout a été dépecé en dictionnaires, extraits, analyses, esprits, almanachs, etc. Nourriture d'esprits enfans; il est aisé de faire sa provision de conversations, et cette facilité multiplie beaucoup l'espèce de ceux que madame Geoffrin appelait des sots frottés d'esprit. Le beau monde ne sait juger que le style, parce qu'en effet il ne possède que la pratique délicate du langage. Aussi la seule question qu'on fasse sur un ouvrage nouveau, est celle-ci : Est-il bien écrit? Des sottises ou des folies harmonieuses sont assurées de l'estime.

AUGUIS, député.

(*La suite au numéro prochain.*)

SAINT GERMAIN L'AUXERROIS.

Plus loin une abbaye antique, abandonnée,
Tout-à-coup s'offre aux yeux.

DELILLE.

De tout temps les ruines ont exercé sur l'homme une mystérieuse influence ; de tout temps elles ont su l'émouvoir. Me dira-t-on quel attrait magique entraîne ainsi son âme vers le passé ? Quel instinct puissant le ramène sans cesse, du sein des plaisirs et des rêves de l'espérance, vers les lieux et les objets où dès long-temps la vie a cessé de palpiter, où l'espoir a cessé de luire ? Cet homme heureux, pour qui le monde a épuisé ses jouissances les plus enviées, pour qui tous les jours ont été des jours de délices et de fêtes, vient ranimer près des tombeaux la langueur assoupie de son âme, vient demander à de muets débris les émotions profondes dont il a perdu le secret, vient puiser aux enseignemens de la mort, puisque le malheur lui a refusé ses dures mais salutaires leçons.

C'est à l'infortuné surtout que les ruines sont chères ; près d'elles il se console de ses maux, à la vue de maux plus grands encore ; il ressent moins les douleurs de sa misère et de son abandon, témoin de l'isolement mortel qui succède aux agitations de la vie, quand la malédiction plane sur les cités détruites.

L'infortuné, lui, trouve une espérance dans ces gages assurés d'une fin inévitable, dans ce commun abîme de destruction où s'engloutissent toutes les choses de la terre, dans cette poussière glacée à laquelle bientôt il mêlera ses froids débris.

Les ruines étonnent l'enfance, car l'enfance se refuse à comprendre la mort ; elles font rêver la jeunesse en mêlant à ses joies une goutte de leur amertume, une corde mélancolique aux accens de sa harpe d'or. A tous les âges elles ont le pouvoir d'éveiller les pensers austères, et font vibrer dans l'âme un écho de douleur, d'amour et de regret.

Oh ! qu'est-ce qu'un pays sans ruines ? s'écrient dans leur enthousiasme les pèlerins de Rome et d'Athènes. Un pays sans ruines, hélas ! je n'en connais pas. Partout le temps a empreint ses traces, partout les ruines nous entourent. Découvrez au sein des mers une contrée jeune et vierge, où nuls pas humains n'aient pénétré, vous y trouverez les ruines de la nature, les volcans éteints, et leur cratère béant comblé de lave refroidie ;

vous y trouverez le jeune arbre étendant ses racines sur le tronc gisant de l'arbre mort ; dans les antres de ses montagnes, le squelette de l'ours et de la panthère, et sur ses verdoyans rivages, le cadavre échoué d'une baleine expirée de vieillesse.

Les ruines sont partout. Ne dites pas, voyageurs, que vous allez pour elles explorer l'Europe et l'Asie ; avouez qu'un désir inquiet, un besoin de connaître vous agite et vous pousse hors des lieux ou vous êtes. Un monument ruiné n'est pas le but de votre pèlerinage, car de tels monumens se pressent autour de vous, même au sein de nos grandes et florissantes cités ; le sol que l'on y foule est empreint de débris ; nos rues spacieuses, nos places magnifiques cachent des tombes ignorées, et nos yeux tous les jours s'arrêtent insoucieux sur des ruines plus touchantes que celles du Parthénon et de Pestum.

Vos pas se sont portés quelquefois vers le palais du Louvre, assis majestueusement sur la rive droite de la Seine ; vous avez admiré ses quatre beaux portiques, regardant les quatre points qui divisent l'horizon. L'un se mire dans le fleuve en face du noir palais de Mazarin ; un autre regarde ce château des Tuileries, refuge des rois depuis que le Louvre leur fut devenu un lieu de malheur et d'épouvante ; un troisième portique s'ouvre au nord sur les rues de la grande et tumultueuse ville ; et le dernier, à l'orient, voit à ses pieds des tombes fraîches encore, et décorées des emblèmes du triomphe.

Et plus loin, au fond d'une place étroite, gît un cadavre d'église, mutilé, nu, méconnaissable, noirci par le temps, profané par les hommes. Vous avez pu croire que ce monument, naguère encore, riche et sainte abbaye, maintenant chose informe et sans nom, était devenue la proie des barbares, ou que des soldats, vainqueurs après un long siége, avaient brisé ses arceaux et ses galeries pour se frayer un plus court chemin vers le butin et les tremblantes victimes. Non, regardez, et voyez pour dernier outrage cet ignoble écriteau attaché à son front, et lisez ces mots dérisoires : *Mairie du quatrième arrondissement:* C'est-à-dire qu'on lui ôte jusqu'à son nom. Voilà ce qu'est aujourd'hui l'antique et belle église de Saint-Germain-l'Auxerrois !

Si vous voulez savoir par quelle suite d'évènemens et d'infortunes elle est tombée à ce point de dégradation, il faut que vous écoutiez son histoire. L'histoire des monumens, c'est l'histoire es peuples.

559.

Et moi j'ai élevé une maison à son nom, afin qu'il pût y demeurer à jamais.
(Paralip. Ch. II, v. 2.)

Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.
(*Ps.* 126.)

Une destinée fatale a présidé à l'existence de cette basilique ; son nom se trouve plu-

sieurs fois inscrit dans nos annales, et c'est aux pages les plus sanglantes et les plus désastreuses. N'avait-elle pas reçu la bénédiction du Seigneur? Était-ce dans son courroux qu'il visitait son temple, et le roi qui l'avait fondé en expiation de crimes dont il était loin de se repentir, lui avait-il imprimé dès sa naissance un sceau de réprobation et de malheur?

Saint-Germain-l'Auxerrois eut pour fondateur le cruel époux de Frédégonde, à une époque où, trop souvent, d'illustres coupables ont cru fléchir le courroux céleste en élevant à Dieu de fastueux édifices, au lieu du temple souillé de leur âme. Ces chrétiens barbares se souvenaient encore que chez les Francs les fautes se rachetaient à prix d'or, et croyaient tromper à la fois, par ces transactions honteuses, Dieu et leur conscience. Peut-être aussi, dans l'accès passager d'un repentir stérile, espéraient-ils obtenir leur pardon à la prière des religieux qu'ils dotaient, et des saints qu'ils faisaient patrons de ces abbayes.

Ainsi le roi Childebert éleva dans les prairies solitaires qui s'étendaient au midi de Lutèce, l'abbaye de Saint-Vincent-Sainte-Croix, plus tard Saint-Germain-des-Prés. Ainsi Dagobert, las de honteux plaisirs et de folles prodigalités, fit construire pour protéger ses cendres la basilique de Saint-Denis.

Ainsi se peuplèrent de monumens religieux les solitudes de la France, tandis que les seigneurs suspendaient, comme des nids d'aigles, leurs demeures féodales aux flancs arides des rochers.

Sans doute la confusion des noms a fait aussi regarder Childebert comme le fondadeur de Saint-Germain-l'Auxerrois ; il paraît certain que ce fut Chilpéric ; et cette église ne porta d'abord que le nom de Saint-Germain-de-Paris, auquel elle était dédiée.

Néanmoins, elle ne posséda jamais le corps du Saint, quoique l'intention du roi eût été de l'y faire transférer. Quand ce prince coupable se vit frapper par la même main qui avait conduit tous ses crimes, plus d'un projet sans doute demeura inachevé.

Ainsi s'éleva sous de noirs auspices le monument dont nous retraçons l'histoire. Là, sans doute, plus d'une fois, le Néron de la France vint, au retour d'une chasse dans les bois qui bordaient la Seine, se reposer à l'ombre des murailles saintes, chercher près des autels une trève à ses remords, et conjurer les fantômes d'une épouse, d'un fils et d'un frère sans cesse attachés à ses pas. Là, sans doute, nouveau David, il vint humilier son front, quand la mort menaçait les fils de Frédégonde, mais ce fut en vain qu'il pria.

886.

Ah! que sera-ce après ma mort?

(*Hist. de France.* CHARLEMAGNE.)

Une multitude effrayée a cherché un refuge dans les murs de Saint-Germain. Des

femmes, des vieillards se pressent aux autels chargés d'offrandes. Tous les travaux paisibles, tous les pieux exercices sont interrompus ; tous les serfs des alentours, rassemblés au monastère, veillent en armes près des remparts. Les moines eux-mêmes, oubliant à l'approche du danger, leur mission de prière et de paix, ont revêtu l'armure et défendent leurs murailles. Il y va du salut commun ; Dieu pardonnera cette infraction et protègera son temple. A voir ces hommes vaillans et robustes, à la fois généraux et soldats, qui reconnaîtrait les humbles religieux de la veille ? De rudes travaux journaliers les ont aguerris aux fatigues de leurs fonctions nouvelles. L'empire que leur caractère et leurs vertus leur ont acquis sur les hommes, les rendent plus que d'autres propres au commandement. Aussi voyez-les diriger ces masses ignorantes et troublées ! Une de leurs mains a saisi une lourde massue ; l'autre bénit, implore et encourage. Leurs regards, hier demi voilés, pleins de douceur et d'indulgence, étincellent aujourd'hui de courage et de fierté. Leur parole ardente et forte entraîne les plus timides, et répand la confiance avec l'enthousiasme. Un jeune clerc est placé en observation à l'une des ouvertures supérieures de l'édifice, et répond aux questions pressées de la foule.

Que voit-il ? rien d'abord ; puis des barques aussi nombreuses que les étoiles du ciel. La Seine en est couverte ; elles s'avancent rapides comme la flèche, et se dirigent vers l'île de la Cité. Ce sont les Normands, ces guerriers féroces que le génie de Charlemagne avait tenus éloignés des côtes de la France, et que la faiblesse de ses fils rendait à leur audace.

D'abord on douta si ce n'était pas le roi Charles venant avec une armée au secours de ses sujets ; mais le soleil, en éclairant les armes brillantes, les traits farouches et la stature gigantesque des pirates du Nord, ne laissa plus aucun doute sur l'imminence du danger. Gorgés de sang et de pillage, ces barbares n'en sont que plus avides encore. Déjà ils ont parcouru les rivages sinueux du fleuve, et laissé sur leurs pas la dévastation et l'incendie ; mais c'est Paris qu'il faut à leur fureur. Paris se montre à leurs yeux, un cri sauvage s'échappe de leur poitrine. La riche abbaye de Saint-Germain frappe leurs regards. O bonheur ! ô proie inespérée ! Une abbaye avec ses trésors, avec son peuple de fugitifs tremblans et sans défense ! C'est par là qu'il faut préluder au siége de la ville, c'est là le premier exploit digne d'eux.

» Aux armes ! les Normands ! » Tel est le cri qui se fait partout entendre. La terreur est au comble ; partout le combat s'engage avec fureur. Tout le reste du jour et toute la nuit encore, les moines et les serfs opposèrent une vigoureuse résistance aux efforts des barbares. Lorsque le dernier de ces religieux guerriers eut succombé après une lutte inégale et terrible, au milieu des cris du désespoir, les paysans épouvantés, privés de leurs chefs, se débandèrent. Seulement alors les Normands pénétrèrent au-delà des fossés comblés de leurs morts. L'abbaye fut pillée, incendiée, avec les infortunés qu'elle renfermait. Les barbares se retranchèrent à leur tour dans ses murs démantelés, et poursuivirent leurs sanglans triomphes. On sait comment Paris tomba en leur pouvoir : comment l'évêque Gosselin périt en défendant cette ville ; et comment le roi Charles vint lâchement jeter l'or aux mains des vainqueurs avides, au lieu de leur opposer le fer.

1000.

C'est dans le sein de la solitude qu'il faut contempler un grand homme !
(Marchangy. *Gaule poétique.*)

Plus d'un siècle s'est écoulé, et le pieux Robert fait reconstruire l'abbaye en ruines. C'est alors qu'on la voit porter pour la première fois le nom de Saint-Germain-l'*Auxerrois*, pour se distinguer de Saint-Germain-des-Prés, qui venait d'abandonner pour ce nouveau patronage le nom de Saint-Vincent-Sainte-Croix, qu'elle avait reçu à sa naissance.

Dès lors commence pour Saint-Germain une longue période de prospérités et de gloire. Plus de dangers à craindre pareils à ceux qu'elle a courus ; les Scandinaves ont cessé de semer l'épouvante et la dévastation ; ces peuples, établis en France, ont à leur tour subi l'influence d'un beau climat, et celle plus efficace encore des vertus d'un grand homme. Rollon en a su faire un peuple de héros, et dès lors, à l'exemple d'un autre barbare illustre, *ils adorent ce qu'ils ont brûlé, ils brûlent ce qu'ils adoraient.*

Saint-Germain, sortie de ses ruines, entourée comme une forteresse de fossés et de palissades, se relève magnifique, imposante et prospère, et semble protéger de son ombre une multitude d'habitations groupées autour d'elle. Les moines, rendus à leur vie ascétique, à leurs utiles travaux, à l'exercice des vertus claustrales, surveillent et entretiennent le feu sacré des sciences, que l'ignorance menaçait d'éteindre. Une jeunesse avide se presse autour d'eux pour recueillir leurs paroles ; et tandis que les jeunes gentilshommes, à peine hors de l'enfance, vont préluder à l'éducation du chevalier sous la bannière de quelque haut et puissant baron ; d'autres adolescens, formés aux leçons de ces pères, s'élèvent a l'ombre du cloître pour enrichir la vigne du Seigneur, ou pour former un jour de célèbres et savantes écoles. Au sein de ces asiles de paix, germent les découvertes qui plus tard enrichiront le domaine du savoir, qui appelleront le genre humain à de hautes destinées, feront éclore nos siècles de gloire et de lumière.

Heureux si la science, en prodiguant à ces pieux solitaires ses trésors de délices, en allumant dans leur âme une passion ardente pour ses sublimes vérités, ne les entraîne pas dans la profondeur de ses abîmes, n'égare pas leur faible raison humaine dans les détours de ses mystérieux dédales. Car c'est dans la solitude des cloîtres que plus d'une erreur prit naissance. C'est là que plus d'une science maudite avait des adeptes nombreux ; ainsi la magie, qui cachait au jour ses ténébreux et coupables mystères ; ainsi l'astrologie, fatalisme oriental, illusion douce à l'orgueil, en associant les destinées de l'homme aux révolutions du ciel ; l'alchimie enfin, rêve de tous les siècles, sur laquelle ont pâli tant de mortels ; sciences fallacieuses et impies, nées au foyer sacré du

vrai savoir, mais détournées, par les passions et l'enthousiasme, hors des voies de Dieu et de la raison, vers un monde de rêveries et de mensonge!

Oh! gardez-vous, hommes saints qui mettez entre vous et le monde l'épaisseur de vos murailles et les fossés de vos monastères, gardez-vous d'un attrait non moins funeste, d'une curiosité insatiable qui aboutit aux flammes d'un bûcher, alors que chez ces peuples ignorans et crédules la science pure est déjà une dangereuse initiation.

Cellules muettes, galeries sombres, voûtes aériennes des abbayes, quels génies vous avez vus naître alors que l'Eglise tenait en main le sceptre du monde! Quelles pensées ambitieuses vous avez vues grandir! De quels combats n'avez-vous pas été témoins entre la haine et la clémence, la vengeance et le pardon, les passions mal éteintes de la terre et la grâce souveraine d'en haut!

Voûtes séculaires, si vos échos s'éveillaient pour dire le passé! que de douleurs révélées au monde, que d'élans pieux vers le ciel! Que tous ces bruits divers formeraient un concert lugubre! Vagissemens de nouveau-nés sous l'onde baptismale! Joies maternelles du premier jour, cris d'angoisse de l'espérance trompée! Sermens d'époux, hymnes funèbres! Rêves belliqueux du candidat qui veille sa nuit d'armes! Adieux du seigneur partant pour la guerre sainte; larmes des siens, vœux ardens pour le succès de la cause sacrée; beffroi du peuple en armes qui s'éveille à la liberté! Soupirs d'effroi, sueurs glacées du criminel, que protège la maison de Dieu contre la justice des hommes!

Et quels bruits plus affreux encore! Râles des mourans que la contagion entasse aux larges tombes ouvertes; faible et dernier soupir des malheureux que la famine a consumés! Plaintes amères de ces infortunés qu'une lèpre hideuse sépare à jamais des autres hommes!

Vous souvient-il, ô sombres murs, d'avoir écouté toutes ces agonies! Mais vous souvient-il encore d'avoir vu de belles fêtes et de glorieux jours? d'avoir retenti de chants joyeux, d'avoir brillé d'un éclat sans pareil, pendant toute la durée de ce moyen âge, si plein de foi, d'enthousiasme et de naïveté, si brillant aux yeux du poète et de l'artiste, si barbare et si triste au froid regard du sévère historien?

Parmi toutes les églises qui peuplèrent bientôt la rive droite de la Seine, Saint-Germain conserva long-temps la suprématie; d'abord centre d'un bourg immense, elle se trouva renfermée dans l'enceinte de Paris, quand l'aigle élargit son aire. Les clochers de la grande paroisse dominaient la vaste rive qui s'étend entre Saint-Cloud, la Seine, le pont Notre-Dame, la rue et le chemin de Saint-Denis; et c'est du consentement du chapitre de Saint-Germain que s'établirent successivement les Saints-Innocens, Saint-Eustache, Saint-Roch, Saint-Thomas et Saint-Nicolas-du-Louvre, les prêtres de l'Oratoire, et une multitude d'autres monumens religieux.

Aussi le doyen de la grande paroisse, seigneur suzerain d'un vaste domaine, se montra-t-il jaloux de ses prérogatives, et les maintint vigoureusement contre l'ambition des subordonnés. Plus d'une fois encore il eut à défendre ses droits contre les évêques et les

archidiacres de Paris. Mais peu à peu son pouvoir s'affaiblit en présence d'une autre puissance rivale qui menace de l'engloutir.

1423.

Vive Henri de Lancastre, roi de France et d'Angleterre!
(*Hist. de France.*)

Le malheureux Charles VI vient d'expirer après s'être survécu vingt ans à lui-même; la coupable Isabeau n'a pas attendu qu'il fermât les yeux pour livrer aux Anglais ce beau royaume de France qu'elle devait à son fils. Charles VII dépouillé, presque fugitif, se voit à peine entouré d'un petit nombre de sujets fidèles; tout le reste a courbé la tête sous le joug étranger et s'est soumis à un monarque anglais, âgé de quelques mois, et au duc de Bedford son oncle. Et c'est pendant cette période honteuse et déplorable de notre histoire que Saint-Germain-l'Auxerrois se mêle encore à nos fastes. C'est par les Anglais qu'elle est reconstruite presque en entier. Oh! c'est du malheur! A eux elle doit ce joli porche gothique qui précède l'entrée. A eux ce beau vaisseau si gracieux, si plein d'élégance; ces ogives, ces tourelles, ces broderies de pierre, ces rosaces à jour si délicates. A eux toutes ces merveilles de l'architecture sarrazine qui n'avait plus qu'à peine un siècle d'avenir, et s'en allait expirer avec le moyen âge. A eux aussi une tour légère qui s'élevait surmontée d'une flèche du travail le plus délicat, et renfermait dans ses flancs une cloche dont l'existence fut courte, et trop longue encore!

Le règne de l'Angleterre fut passager; tout cela nous demeura, mais tout cela ne fut point heureux; car je vous l'ai dit, une destinée fatale présidait aux révolutions de cette église. Or, savez-vous ce que devint cette tour qu'on ne voit plus, et cette cloche depuis long-temps muette?

1572.

Et c'est à Saint-Germain-l'Auxerrois que sonna le tocsin.
(*Hist. de France.*)

Une nuit, celle du 24 août 1572, au milieu du silence qui semblait protéger le sommeil de la grande cité, on entendit s'élever de Saint-Germain-l'Auxerrois un glas sinistre, qui ébranla soudain mille échos; la cloche du palais du Louvre ne tarda pas à répondre à ce signal qu'elle attendait. Alors Paris s'éveilla frémissant, et crut, aux lueurs sanglantes qui parcouraient ses rues, aux clameurs qui retentissaient, que l'incendie dévorait ses demeures, ou que l'ennemi s'était par surprise emparé de ses murs. Paris fut long-temps à comprendre par quelle trahison il se sentait frapper; et beaucoup moururent

dans cette ignorance, car cette nuit fut la dernière pour deux milliers de protestans; car le lendemain la Seine roula devant l'église et le palais ses ondes rougies de sang et chargées de cadavres ; car chaque maison laissa voir les traces dégoûtantes des violences et des meurtres de la nuit. Et la reine-mère courut joyeuse à Montfaucon, suivie de ses enfans, pour repaître ses yeux du plus horrible des spectacles; le corps de l'amiral de Coligny y pendait mort, défiguré, accablé d'outrages. Jamais Paris ne s'était vu si honteusement souillé, jamais tocsin n'y avait sonné pour de telles fêtes!

Vous comprenez maintenant pourquoi disparut la tourelle avec la cloche qui avait donné le signal. Vous comprenez aussi que la tache sanglante ne disparut pas avec la tour, et qu'il fallait un jour d'expiation pour en laver la honte.

Ce jour tardif est venu, mais la vengeance fut trop implacable ; mais on a trop puni ce monument d'avoir été si près du Louvre, et de s'être comme enchaîné à la cause de nos souverains.

Saint-Germain-l'Auxerrois, paroisse royale, fut enrichie par les monarques des plus magnifiques présens; et les artistes, logés au Louvre, se plurent à l'embellir de précieux chefs-d'œuvre. Nul temple n'étalait une pompe plus digne de la majesté de Dieu. Nul n'avait des solennités plus imposantes, une attitude plus fière, un pouvoir plus digne d'envie, un plus beau trésor d'antiquités, de richesses et d'illustrations. Là se voyaient des tableaux de Jouvenel, de Coypel, de Lebrun, de Bon-Boulogne, de Philippe de Champagne.

Là reposaient sous des monumens funéraires des hommes célèbres dans tous les genres. *Belliévre* et *d'Aligre*, chanceliers de France; le maréchal *Concini*; *Malherbe* le poète, et le savant *Dacier* auprès d'*Anne Lefèvre*, sa femme, non moins savante que lui; *Caylus*, l'antiquaire, dont la tombe était décorée d'une urne antique de porphyre; les peintres *Stella*, *Houasse*, *Santerre* et *Coypel*; *Warin*, peintre, graveur et sculpteur à la fois; *Mellan*, aussi graveur et peintre; *Samson* le géographe; les sculpteurs *Sarrasin*, *Desjardin* et *Coysevox*; *Leveau* et *Dorbay*, architectes.

C'était donc à juste titre que Saint-Germain-l'Auxerrois pouvait s'enorgueillir.

1793.

Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi.....

(Racine, *Athalie.*)

Mais une heure fatale a sonné pour les grands, pour les puissans de la terre, pour ceux auxquels sont échus naissance, trésors et pouvoir en partage; pour ceux qui se confient au prestige de leur grandeur et de leur inviolabilité. Malheur alors aux têtes qui dépassent le terrible niveau populaire; malheur aux monumens qui dressent leur

faite au-dessus de l'humble demeure du citoyen ! Malheur aux palais, malheur aux églises ! Dieu même abandonne ses temples ; ces mille bouches d'airain qui élevaient aux nues leurs concerts, se sont tues muettes et frémissantes, dans l'attente du sort qui leur est réservé. Plus de fleurs aux autels ! plus d'encens voilant les voûtes, plus de cierges brûlant autour de la victime sacrée, plus de chants harmonieux ; plus de prières aux fêtes de l'hymen ; plus de prières à la tombe des morts ; ils étaient tant !

Oh ! réjouissez-vous, néanmoins, asiles pieux que le peuple a voués à la destruction ; que vos pierres s'ébranlent joyeuses, que vos clochers se cachent dans la poussière, que vos autels se renversent brisés ! Plutôt la mort que la souillure, et quelles profanations doivent subir ceux qu'on laisse debout !

Saint-Germain-l'Auxerrois, pendant cette crise sanglante, fut convertie en un atelier de salpêtre. Heureuse encore fut sa destination ; là se fabriquait la poudre qui devait servir à chasser l'étranger de la France. C'était toujours une religion, celle de la patrie.

Plus tard, le besoin d'un culte et d'une adoration divine, tourmentant les âmes tendres et rêveuses, il se forma des assemblées de *Théophilantropes*, et Saint-Germain-l'Auxerrois vit prêcher ces nouveaux apôtres.

Enfin, Napoléon, en 1803, la rendit au culte catholique, et elle eut encore quelques beaux jours.

1831.

Mes ennemis riant, ont dit dans leur colère,
Qu'il meure, et sa gloire avec lui !

(Gilbert.)

Rappellerai-je l'évènement qui semble avoir accompli ses destinées ? Ce jour, où l'imprudence de quelques uns attira sur Saint-Germain-l'Auxerrois le flot populaire, toujours avide de destruction ! Les trois journées s'étaient passées sans aucun acte de vandalisme, on pouvait dire, ce n'est pas tout !

Depuis ce jour fatal (13 février 1831) Saint-Germain-l'Auxerrois est là gisant, abandonnée, objet de compassion et d'épouvante.

Son malheur est d'avoir trop participé aux révolutions de la France ; d'avoir subi parfois l'entraînement des passions politiques, au lieu de leur opposer un frein ; d'avoir, trop éprise du passé, oublié que le christianisme est une religion vivace et fécondante, faite pour suivre les peuples dans la voie des progrès, pour les y devancer même, et non pas une religion morte avec ses dieux de pierre, comme celles des antiques païens.

Un jour elle parut comprendre sa tâche, c'était lorsqu'aux trois journées elle ouvrit son enceinte aux combattans blessés ; et le lendemain, lorsqu'un de ses fils alla bénir les tombes que décoraient les trois couleurs.

S'est-elle repentie de ce mouvement ? l'a-t-elle cru injurieux à la famille exilée, qui

naguère, assidue à ses fêtes, pouvait avoir des titres à sa gratitude et à son amour? Hélas! qu'on l'a durement arrachée à ce culte de la reconnaissance! C'est une populace furieuse, vociférant et blasphémant contre elle, qui lui criait dans son rude langage: Tous les sacrifices sont dus à la chose publique, même les amours les plus légitimes et les sentimens les plus chers!

Et maintenant que va-t-elle devenir, l'infortunée? Qui prendra sa défense? qui sauvera sa dépouille du torrent des améliorations, dans ce siècle à machines, où toute poésie meurt? où les usines remplacent les poétiques débris, et font entendre le cric, le marteau, le bouillonnement de la vapeur, là où sonnait le beffroi, où chantait le ménestrel, où priait l'orpheline; dans ce siècle où l'on vient d'abattre, à Toulouse, la tour de Clémence Isaure? Oh! ne les brisez pas tous, ces vieux édifices; laissez faire au temps; car si l'industrie nourrit le peuple, les souvenirs l'instruisent, et la poésie l'élève et l'ennoblit.

Qu'importe l'alignement d'une rue, quand il s'agit d'un monument aussi précieux pour les arts que pour la religion. Qui vous bâtira maintenant des églises gothiques? Qui renouvellera ce type admirable qui chaque jour s'efface? Si vous voulez abattre, brisez plutôt une de vos constructions modernes, comme vous en savez faire; le mal sera du moins réparable; mais respectez ces rares chefs-d'œuvre dont on a perdu le secret.

Comment voulez-vous que le Louvre se passe de son abbaye, qu'il voit là à ses côtés, depuis des siècles? Le Louvre, vieux complice des fautes qui l'ont perdue, elle! Vous n'y touchez pas au Louvre; vous l'aimez, vous le gardez le jour et la nuit; vous êtes fiers de ce beau palais; est-ce donc parce qu'il fut la demeure des rois? Mais elle, c'est la maison de Dieu! C'est donc plutôt pour sa magnifique structure, ses élégantes et gracieuses proportions, cette profusion d'ornemens si riches et si délicats, pour ses quatre façades différentes, pour ses vastes salles ornées partout de chefs-d'œuvre, pour le charme que vous cause l'harmonie de son ensemble; enfin, pour l'histoire de la patrie que vous y lisez comme en un livre ouvert! A tous ces titres Saint-Germain-l'Auxerrois n'est pas moins digne de vos respects.

Au lieu de la détruire, dégagez-la des masures ignobles qui l'entourent et l'écrasent! Qu'elle s'élève seule au milieu d'une place agrandie; désormais guérie de ses plaies, réparée avec soin; surmontée de sa croix et rendue à son culte. Arrachez de son front cet écriteau honteux qui la dépare. Ainsi relevée, est-il un œil qui ne préférât cet accident majestueux à l'uniforme pureté des lignes les plus régulières? Une longue et belle rue est nécessaire; rien de mieux; mais laissez au bout comme un noble but, comme une espérance lointaine, mon église réparée et triomphante. Vous ne pourrez l'abattre; vous ne pourrez ordonner de sang-froid sa démolition. Oh! qu'elle demeure pour raconter le passé, instruire l'avenir, et dire à tous le respect et l'amour des Français pour la mémoire de leurs ancêtres!

Mademoiselle Augustine GOMBAULT.

SCIENCES.

LA CHIMIE

MISE A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE.

TROISIÈME ARTICLE (1).

Nous avons passé en revue dans les précédens articles les considérations générales sur la science que nous voulons étudier, de manière à bien déterminer son objet; puis les forces de la nature ou les propriétés de la matière qu'elle met en présence pour en obtenir les résultats qu'elle poursuit et pour parvenir aux découvertes qu'elle ambitionne sans cesse.

Nous avons séparé les effets de cette puissance générale qui se manifeste sous divers aspects dans tous les corps, selon les circonstances où ils se trouvent, de manière à bien nous représenter les phénomènes qui résultent de ces circonstances, encore bien que le principe soit unique; et c'est ainsi que nous avons distingué la force de cohésion qui tient réunies les particules intégrantes de tout agrégé; la force d'affinité en vertu de laquelle les corps en contact adhèrent et tendent à se confondre quand ils ne se confondent pas réellement, et nous avons divisé celle-ci en affinité d'agrégation pour les substances semblables, et en affinité de composition pour les substances de nature différente; ce qui a donné lieu à distinguer les affinités électives, simples, doubles, réciproques, quiescentes, divallentes; enfin, nous avons été conduits à déterminer les conditions nécessaires pour que ces phénomènes aient lieu. Nous les avons énoncées sous le nom de *lois*, et nous avons fourni quelques exemples des résultats que l'on peut obtenir par ces différentes combinaisons.

(1) Voir le premier numéro, février 1835, p. 52, et le second, mars; p. 600.

Maintenant, il s'agit d'étudier les substances entre lesquelles les phénomènes chimiques se produisent ; or, nous avons dit (page 56 du premier numéro) que l'on distingue des corps simples et des corps composés ; et, en effet, ces derniers n'existeraient pas sans les premiers.

Les phénomènes entre les composés sont indéterminés, puisque la série de ces corps n'a de bornes que le possible, tandis que l'on peut assigner facilement quelle est la puissance chimique sur les corps simples et sur leurs combinaisons deux à deux, trois à trois, quatre à quatre ; je ne pousse pas plus loin cette indication, parce que le pouvoir combinant du chimiste ne s'étend guère au-delà ; du reste, s'il s'efforce de former des composés avec les corps simples que lui offre la nature, il se propose bien souvent aussi de séparer les substances constituantes d'un composé, pour en obtenir les élémens séparés, et c'est ainsi que l'on est parvenu à mettre à nu et à bien connaître alors beaucoup de substances que la nature ne nous présente que dans un état de combinaison propre à les dissimuler à nos yeux. Or, cette dernière opération se nomme analyse (1), tandis que la première, qui lui est opposée, s'appelle synthèse (2).

Mais qu'est-ce qu'un corps simple, chimiquement parlant?

Les anciens, et même les modernes jusqu'au dernier siècle, admettaient quatre élémens de tous les corps, savoir : le feu, l'air, l'eau et la terre, et cette opinion formait la base de la physique et d'une partie de la philosophie des temps antiques chez les peuples orientaux, chez les Grecs, etc., notamment en ce qui concerne Empédocle, Aristote, Zénon, etc. ; car antérieurement, Thalès et ses successeurs en Grèce, et Pythagore en Italie, trouvaient le principe de tout dans un seul élément, soit le feu, soit l'eau. (Voyez les articles de philosophie.)

Lorsque la chimie pneumatique (3) vint révéler tant d'êtres restés si long-temps inconnus, on fut bien étonné de trouver qu'aucun de ces prétendus élémens ne possédait les qualités attachées à l'idée du mot, à l'idée de simple. En effet, pour qu'un corps soit réputé *simple* et comme un élément des autres, il faut qu'il ne puisse être décomposé, et

(1) Du grec αναλυσις dérivé de ανα, à part, un à un, et de λυω dissoudre. Séparation, ou mise à part.

(2) Du grec συνθεσις, composition, formé de συν, ensemble, et de τιθημι, placer, mettre. L'action de mettre ensemble, de composer un tout de parties séparées.

(3) Du grec πνευμα, air, vent. C'est la partie de la chimie qui traite des gaz.

que sa substance ne puisse être séparée en parties de natures différentes, car ce sont alors ces parties qui doivent être considérées comme simples, tant qu'elles-mêmes ne seront pas décomposées. Eh bien ! c'est à force d'analyser, et d'analyser encore, que les chimistes modernes sont parvenus à reconnaître cinquante-quatre corps simples dont nous allons nous occuper, ce qui fait que la simplicité des corps se complique. Toutefois, ces chimistes, beaucoup plus sévères que les anciens sur la délivrance de brevets de substances simples, ne les attribuent qu'à condition que les corps ne subiront aucune altération ou modification tant qu'ils seront à nu, et leur classification n'est que provisoire; car tel corps réputé simple, peut céder à des opérations ultérieures et déceler sa composition, en même temps qu'il va peut-être révéler des subtances nouvelles. C'est ce qui est arrivé pour l'eau, pour l'air, et il y a peu de temps à l'égard des alcalis (tels que ceux qu'on nomme vulgairement la soude, la potasse), qui ont été reconnus comme ayant pour base des métaux ignorés jusqu'alors.

Lorsque le chimiste, après avoir séparé les élémens d'un corps, peut reproduire le même corps en opérant une nouvelle combinaison de ses parties constituantes, on appelle improprement cette double opération, dont l'une est la contre-preuve de l'autre, une analyse complète. Je dis improprement, car l'analyse est véritablement complète dès que tous les élémens du corps sont mis à nu et séparés les uns des autres; on devrait la nommer démonstration complète. Malheureusement, il est assez rare que le chimiste obtienne cette satisfaction. On sent, par exemple, qu'il faut y renoncer pour tout ce qui a été organisé; ainsi toutes les opérations sur les êtres ayant eu la vie animale ou végétale, ne peuvent amener cet heureux résultat; et quant aux matières brutes, soit des deux règnes de vie auxquels ils appartiennent, soit du règne minéral, il en est assez peu qui se prêtent aux efforts que l'on tente pour l'obtenir; mais quoique le nombre des corps qui subissent la double épreuve soit assez petit, il est résulté des succès obtenus des conséquences si fécondes, que la science s'est toujours élevée à des hauteurs inattendues; c'est ainsi que l'analyse et la synthèse de l'eau a produit une révolution dans la théorie de la chimie et dans une partie de la physique, car aujourd'hui on décompose ce prétendu élément et on le reproduit, on peut dire, à l'instar de la nature, et c'est avec la substance qui entre pour la plus grande partie dans sa composition, que l'on éclaire les principaux quartiers de Paris, de Londres, et d'autres

grandes villes, en attendant que la ménagère se serve de ce corps invisible pour remplacer l'huile de sa lampe. Ainsi la chimie tire la flamme du sein de la substance qui l'éteint ; nous verrons bien d'autres miracles...

C'est un véritable paradoxe que d'avancer que l'eau n'est autre chose qu'un corps brûlé. C'est pourtant un fait que nous démontrerons bientôt.

Parmi les substances simples connues jusqu'à ce jour ; quelques unes ne sont pas métalliques, mais la plupart appartiennent à cette catégorie ; nous les distinguerons donc en deux classes.

1° *Substances simples non métalliques, qui sont :*

1. L'oxigène, gaz dont le nom grec vient de ὀξυς (oxus), acide, et de γενομαι (geinomaï), naître, être produit ; que l'on traduit activement par générateur des acides.

2. L'hydrogène, venant de υδωρ (hudor), eau, et de γενναω (gennao), j'engendre, que l'on traduit aussi activement par générateur de l'eau. Cette substance est aussi un gaz que l'on nomme vulgairement gaz inflammable.

3. Le bore, ainsi nommé parce qu'on l'a d'abord obtenu de la décomposition du borax, sorte de sel, ou plutôt de l'acide borique.

4. Le carbone, comme retiré du charbon.

5. Le phosphore du grec φως (phos), lumière, et de φορος (phoros), qui porte, c'est-à-dire porte-lumière, à cause de la propriété singulière qu'a cette substance de briller dans l'obscurité.

6. Le soufre, dont le nom latin est insignifiant, mais dont tout le monde connaît la substance.

7. Le sélénium, dont le nom, comme celui de la pierre de chaux, dite sélénite, est tiré de selèné, la lune (1).

8. Le brome, dont le nom, du grec βρωμος (bromos), signifie puanteur.

9. Le chlore, gaz dont le nom grec χλωρος (chloros), vient de la couleur verdâtre que signifie ce mot.

10. Le fluor, base hypothétique de l'acide fluorique.

11. L'iode, gaz dont le nom dérivé de ιωδης (iodès) signifie violet.

(1) Cette pierre est le gypse ou plâtre cristallisé, assez commun à Montmartre, etc. On lui avait puérilement donné ce nom anciennement, parce que ses lames brillantes peuvent réfléchir l'image de la lune.

12. L'azote, gaz dont le nom d'α-ζωη (azoè) est pris activement pour signifier qui prive de la vie, qui fait mourir.

13. Le silicium, substance ainsi nommée d'une sorte de terre que l'on appelle silice, et qui forme les cailloux, pierres à briquets, nommés silex.

14. Le zirconium, qui tire son nom aussi d'une pierre nommée zircon ou zircone, et dont on l'a extrait, comme on a retiré le silicium de la silice ou du silex (1).

2° *Substances simples métalliques.*

15. L'ytrium, dont le nom vient d'une sorte de terre nommée ytria, qui elle-même tire son nom d'un lieu de la Suède où un chimiste l'a découvert.

16. Le glucinium ou berillium, qui tire son nom d'une terre dite glucine ou douce, qui sert de base au béril ou aigue marine, à l'émeraude, etc.

17. L'aluminium, dont le nom vient aussi d'une terre dite alumine, qui sert de base à l'alun, et qui est proprement l'argile.

18. Le magnésium, qui tire son nom de la terre dite magnésie, dont on se sert en médecine.

19. Le calcium, ainsi nommé du mot latin qui sert de dénomination à la chaux, dont tout le monde connaît la nature et la causticité (2).

20. Le strontium, tiré aussi d'une sorte de terre caustique ou plutôt alcali, nommée strontiane, d'une ville d'Ecosse, Strontian, où elle fut découverte.

21. Le barium, aussi d'une terre alcaline nommée baryte, plus caustique encore que la strontiane, dont le nom vient de βαρυς (baros), qui en grec signifie pesant (3).

22. Le lithium, qui provient de la lithine, alcali dont le nom vient du grec λιθος, mot qui signifie pierre.

(1) On est encore indécis sur le rang que doivent occuper ces deux dernières substances. Toutefois plusieurs raisons semblent les exclure de la catégorie des substances métalliques. M. Thénard est de cet avis, et nous croyons devoir l'adopter. (*Voyez* la 5e édition de son Cours, t. Ier, p. 306.) Il en fait même une section à part, quoique servant d'appendice aux corps simples non métalliques.

(2) Du grec καιω brûler, propriété de brûler, de ronger les chairs.

(3) Nous verrons que ces terres sont de véritables oxides, lorsque nous saurons ce que l'on entend par ce mot.

23. Le potassium, qui tire son nom de cet alcali que tout le monde, et surtout les blanchisseuses connaissent sous le nom de potasse.

24. Le sodium, de la soude, alcali comme la potasse.

25. Le manganèse, ainsi nommé du latin *magnes*, aimant, parce que son minerai ressemble assez à celui de l'aimant (1).

26. Le zinc, qui tire son nom arbitraire de l'allemand, et qui, uni au cuivre, donne ce que l'on appelle le laiton ou cuivre jaune (qui n'est qu'un produit de l'art).

27. Le fer, que chacun connaît.

28. L'étain, suffisamment connu aussi, dont le nom vient du latin *stannum*.

29. Le cadmium, découvert seulement en 1818, ressemblant beaucoup à l'étain, et dont le nom vient de cadmie qui était imposé au minerai où il fut trouvé.

30. L'arsenic, que l'on eût peut être dû nommer arsenium, pour le distinguer du poison bien connu sous la désignation d'arsenic, et qui est un oxide du métal.

31. Le molybdène, ainsi nommé du grec μολιβδος (molybdos), qui signifie plomb, parce que son minerai a été long-temps confondu avec ce que l'on appelle improprement plombagine ou mine de plomb, qui est une substance ferrugineuse.

32. Le chrôme, découvert seulement en 1793, par Vauquelin, qui l'appela ainsi du grec χρωμα (chroma) couleur, à cause de la propriété qu'il a de colorer diverses substances minérales avec lesquelles il se trouve (2).

33. Le tungstène, découvert seulement en 1781 par Schièle, Suédois, qui le nomma terre pesante en sa langue, et qui ressemble au fer.

34. Le columbium, du nom de Christophe Colomb, parce que ce métal fut découvert en 1801, par M. Hachette, dans un minéral apporté d'Amérique; on l'appelle aussi tantale, de ce que l'on pensait que, comme Tantale au milieu des eaux, il restait au milieu des acides sans pouvoir s'en saturer.

35. L'antimoine, dont le nom a une origine bizarre, fondée sur ce qu'un moine allemand, chimiste, ayant remarqué que des pourceaux

(1) On appelle minerais les substances métalliques mêlées de matières hétérogènes ou étrangères, telles qu'on les tire de la mine.

(2) C'est lui qui colore le rubis spinelle, le plomb rouge de Sibérie, etc.

après en avoir été purgés étaient devenus très gras, voulut faire profiter ses confrères de cette propriété, mais tous moururent.

36. L'urane, qui tire son nom d'ουρανος (ouranos), en grec ciel, ou de la planète Uranus, je ne sais pourquoi ; c'est Klaproth qui le découvrit et le nomma en 1789.

37. Le tellure, consacré par Klaproth à la terre, du mot latin *tellus*, comme il avait consacré le précédent au ciel ; le plus léger de tous les métaux et ressemblant à l'étain par son aspect.

38. Le cérium ; il est le premier résultat des savans travaux de M. Berzélius, chimiste allemand, qui le découvrit en 1804, en travaillant sur la cérite.

39. Le cobalt, métal d'un blanc d'argent, dont le nom vient de kobalt, qui veut dire malfaisant, à cause de la vapeur d'arsenic qui l'accompagne ordinairement dans les mines.

40. Le titane ; ce métal fut d'abord nommé menakanite, parce qu'il fut extrait par Gregor d'un sable noir de Menakan en Cornouailles. Klaproth, qui l'étudia beaucoup en 1795, le nomma titane, par suite de son penchant pour les noms tirés de la fable ou de la cosmologie.

41. Le bismuth, je ne connais pas la signification de son nom : wismuth en allemand. C'est avec ce métal que l'on prépare le beau blanc de fard dont l'usage n'est pas sans danger.

42. Le plomb, que tout le monde connaît, et qui est si utile dans son état métallique comme à l'état d'oxide, ne fût-ce que pour nous fournir des couleurs brillantes et solides.

43. Le cuivre (toujours rouge quand il est sans alliage), qui offre les mêmes avantages. Son nom vient de κυπρος (kupros), Chypre, parce qu'on le tira d'abord de cette île.

44. Le mercure, ce métal liquide consacré à Mercure à cause de sa volatilité par l'action du feu, comme le cuivre l'était à Vénus, par suite de la disposition des anciens, analogue à celle de Klaproth.

45. Le nikel ou nickel, qui tire son nom de celui d'une mine de Suède d'où on le tira pour la première fois, susceptible du magnétisme comme le fer.

46. L'osmium, dont je ne connais pas l'origine du nom.

47. L'argent, dont le nom grec αργυρος (arguros) dérive de (αργος argos) qui signifie blanc ; trop connu et trop désiré pour qu'il soit besoin de le caractériser.

48. L'or, le plus ductile comme le plus tenace de tous les métaux, qualité qu'il semble communiquer à ceux qui le possèdent.

49. Le platine, qui tire son nom de *platina* diminutif de *plata*, qui veut dire argent, c'est-à-dire petit argent. On l'a nommé aussi or blanc.

50. Le palladium, consacré à Pallas, appelé aussi nouvel argent, découvert par Wollaston en 1803.

51. Le rhodium, découvert aussi parWollaston, ne se trouvant guère, comme le palladium, qu'avec le minerai de platine, et dont je ne connais pas l'étymologie.

52. L'iridium, qui ne se trouve aussi qu'avec le platine, découvert par Descostils en 1803 ; son étymologie m'est également inconnue.

Nous avons compris le brome dans la première catégorie, et nous pourrions comprendre dans la seconde le thoricinium et le vanadium. Ces corps sont encore trop peu connus pour que nous prenions d'autre soin que celui de constater leur existence.

Les deux derniers complètent le nombre de cinquante-quatre que nous avons annoncé.

Maintenant que nous avons fait connaissance avec ces substances considérées jusqu'ici comme simples, il est important de nous arrêter sur une propriété qui leur est commune à toutes, excepté une, qui est l'oxigène; et cette propriété est d'être combustible, non pas toujours avec flamme, comme il arrive au bois, parmi les corps composés, et comme le sont l'hydrogène ou gaz inflammable, le soufre, le phosphore ; mais par leur combinaison plus ou moins lente, ou plus ou moins rapide avec cet oxigène qui, seul, préside à toutes les combustions, impossibles sans sa participation, et pourquoi on eût dû lui donner de préférence le nom de *comburant.*

Arrêtons-nous donc d'abord à examiner les propriétés de cet agent général que l'on nomme oxigène, puis nous verrons quel est le phénomène de la combustion, en quoi il consiste, quelles sont les circonstances qui accompagnent son accomplissement ; et lorsque nous aurons appliqué les connaissances acquises à cet égard aux différens corps simples que nous venons de passer en revue, nous aurons fait déjà un grand pas dans le domaine de la chimie.

Propriétés de l'oxigène.

Il est un phénomène singulier, surprenant, et qui pourtant n'est

pas rare en chimie, c'est de voir des corps liquides et solides formés instantanément par le concours d'autres corps invisibles, impalpables; il en est beaucoup de ce genre dont on ne soupçonnait pas même l'existence pendant un grand nombre de siècles, dans le cours desquels la chimie était considérée tout au plus comme une science pharmaceutique bonne pour les dispensateurs de remèdes, ou comme un assemblage de recettes empiriques à l'usage des chercheurs de remèdes.

L'oxigène joue un grand rôle parmi ces êtres invisibles, car, sous forme de gaz, il est présent partout ou du moins dans tous les lieux où l'homme peut pénétrer. En effet, il fait partie intégrante et considérable de l'air que nous respirons. Il entre aussi dans la composition de l'eau, tout aussi nécessaire à notre existence; c'est en quittant et reprenant à chaque instant cet état de combinaison dans l'air et dans l'eau, qu'il participe presque à tous les autres phénomènes chimiques de la nature, ainsi que nous le verrons successivement.

Mais avant d'aller plus loin il n'est pas inutile de dire qu'il y a beaucoup de substances susceptibles d'être solides ou au moins liquides, et qui ne se manifestent que sous forme de gaz, c'est-à-dire d'une sorte de vapeur invisible le plus souvent, quelquefois colorée, et que l'on ne peut saisir qu'au moyen de procédés dont nous parlerons bientôt.

Nous avons déjà fait pressentir qu'un changement de circonstance dans la constitution ordinaire de notre globe modifierait subitement l'état de beaucoup de corps. C'est ainsi que l'eau resterait toujours ou vapeur, ou solide, selon que la terre s'approcherait ou s'éloignerait du soleil; il en serait de même du mercure, qui offrirait dans le second cas un métal à peu près aussi malléable (1) que l'argent. Alors aussi beaucoup de substances aériformes nous apparaîtraient liquides ou solides; et si elles ne se présentent pas à nos regards sous cet aspect, il faut en accuser le calorique qui les tient en dissolution, et pour lequel elles ont une affinité si âpre, que nous n'avons aucun moyen de les arracher à la combinaison qui les unit à lui lorsqu'elles ne sont pas engagées dans quelques compositions.

L'oxigène qui se solidifie avec d'autres corps ne se présente jamais

(1) La malléabilité est une propriété que possèdent plusieurs métaux de s'étendre facilement sous le marteau, comme le plomb, l'or, l'argent, etc., et cela à froid. Ce mot vient de *malleus*, marteau, et d'*habilis*, propre à, dispos pour...

seul dans l'état actuel de notre puissance chimique, ni comme solide ni comme liquide; et comme la même théorie s'applique à tous les corps qui absorbent le calorique avec avidité, nous saurons désormais, en parlant d'un gaz quelconque, que c'est une substance susceptible d'être et liquide et solide, mais qui est tenue à l'état de vapeur *permanente* par l'effet de sa dissolution constante dans le calorique, et, soit dit en passant, la vapeur ne diffère du gaz qu'en ce que la première peut se résoudre en liquide, comme les nuages en pluie, ou devenir solide, comme les exhalaisons de plusieurs métaux et d'autres substances que nous signalerons en leur lieu.

L'oxigène est donc un gaz, et ce gaz est sans couleur, sans odeur et sans saveur ; un peu plus pesant que l'air atmosphérique, car si l'on prend la pesanteur spécifique de celui-ci pour unité (1), on trouve que l'oxigène pèse 1,1026 (c'est-à-dire, un, plus 1026 $\frac{10}{1000}$).

Soumis à une pression puissante et subite, il s'échauffe et devient lumineux; au reste, la propriété de dégager du calorique, dans ce cas, appartient à tous les gaz; mais il paraît que le dégagement de la lumière est particulier à l'oxigène, au chlore et à l'air, et que le premier la possèderait à un plus haut degré que l'air (2).

(1) On traitera en physique de la pesanteur spécifique ; cependant il n'est pas inutile de dire ici que c'est la pesanteur d'une espèce de corps quelconque comparée à celle d'un autre corps que l'on prend pour type et pour unité avec le même volume. C'est ordinairement l'eau qui sert de terme de comparaison, et c'est par l'immersion que l'on détermine la pesanteur comparative des corps solides que l'on peut y plonger sans inconvénient. Pour les gaz, on compare à l'air atmosphérique.

(2) La physique nous enseignera toutes les propriétés du calorique ; il importe de savoir seulement ici que c'est un fluide invisible, élastique, impondérable, insaisissable, d'une ténuité extrême, émanant des corps en incandescence, ou mis en mouvement par leur influence ; dont la source peut être dans le soleil ; qui pénètre tous les corps, s'y accumule en plus ou moins grande quantité selon les circonstances, et les dilate en proportion de cette quantité ; que le corps le plus froid n'en est jamais entièrement dépouillé, enfin qu'il se manifeste à la vue sous forme de lumière ou seulement au toucher par la sensation qu'il fait éprouver ; qu'il tend constamment à se mettre en équilibre dans tous les corps ; qu'il s'en dégage par la compression comme par le frottement, et qu'il les décompose quand il s'y accumule en trop grande quantité.

Du reste, on distingue le calorique spécifique, c'est-à-dire celui nécessaire à tel corps pour se maintenir ou s'élever à telle température, comparativement à tels autres ; et le calorique rayonnant, c'est-à-dire celui qui s'échappe actuellement des corps qui ont une température plus élevée que ceux environnans.

Nous verrons plus tard (en parlant du diamant à l'art. *Carbone*) que les corps transparens réfractent la lumière avec d'autant plus de puissance qu'ils sont plus combustibles, et l'oxigène est de tous les gaz celui qui est le moins réfrangible (1). La raison s'en offrira tout à l'heure.

Puisqu'il est un corps simple, il ne peut être décomposé ; aussi le calorique n'a d'autre action sur lui que de le dilater plus ou moins. Nous avons vu combien est grande son appétence pour lui, et cependant il l'abandonne volontiers pour se porter vers tous les corps simples qui en sont eux-mêmes pénétrés, et c'est en quoi consiste le phénomène de la combustion qui se produit souvent sans être manifeste. C'est pourquoi il est temps d'en faire connaître la théorie.

De la combustion.

Ainsi qu'il vient d'être dit, la combustion n'est autre chose que la combinaison de l'oxigène avec un corps simple ou avec les élémens d'un corps composé qui se trouve détruit dans l'ignition, pour donner lieu à des corps nouveaux ; car il ne faut pas croire qu'il s'anéantisse rien dans la combustion ; rien ne se perd dans le grand laboratoire de la nature ; ses actes ne sont que des transmutations perpétuelles. Or, la condition la plus favorable à la grande combinaison de l'oxigène est l'élévation de la température, c'est-à-dire, une accumulation de calorique plus ou moins considérable dans un corps. Alors l'oxigène qui fait partie de l'air atmosphérique, se porte vers eux avec une sorte de violence, et il se fait le plus souvent un dégagement de calorique proportionnel aux masses qui se combinent : c'est ainsi que nous voyons se comporter le bois sur nos âtres, l'huile dans nos lampes, le gaz inflammable dans nos réverbères, et tous les corps que l'on nomme vulgairement combustibles, comme le charbon, le phosphore, le soufre, etc., mais on ignore assez généralement que parmi les corps les

(1) La réfraction est une déviation des rayons lumineux quand ils passent d'un corps dans un autre. On donne à ces corps transparens, quels qu'ils soient, le nom de *milieux*. Cette déviation produit un brisement du rayon lumineux. Ce brisement est d'autant plus considérable, que le milieu est plus combustible.

Nous verrons en physique que ce phénomène est dû à l'affinité des corps pour la lumière, d'où il suit que leur attraction réciproque est en raison du degré de combustibilité.

plus durs, beaucoup sont susceptibles de brûler aussi bien que les précédens : c'est ainsi que le diamant brûle sans résidu ; que les métaux brûlent et donnent des produits fort précieux dans les arts, comme nous le verrons en parlant des oxides.

Pour démontrer ce fait, singulier au premier abord, voici une expérience décisive que l'on fait dans tous les cours de chimie. On dispose un fil de fer en spirale ou tire-bouchon, de manière à ce qu'il entre facilement dans un grand flacon de verre à large tubulure, et on le fixe au bouchon qui doit fermer ce flacon. On emplit celui-ci de gaz oxigène obtenu et introduit par les moyens que nous indiquerons plus tard ; puis on place au bout inférieur du fil de fer un petit morceau d'amadou que l'on allume et qu'on plonge dans le flacon. Dès qu'il se trouve dans le gaz oxigène, l'amadou lui communique son incandescence comme s'il s'agissait d'un fil de lin, avec cette différence que le fer brûle avec une toute autre intensité de chaleur, comme aussi avec rapidité et avec un éclat tel que les yeux ont peine à en supporter la vue (1).

Le résidu de la combustion qui tombe au fond du vase est de l'oxide de fer, c'est-à-dire du fer brûlé à un certain degré, c'est-à-dire combiné avec une certaine quantité d'oxigène, et ceci nous mène à faire comprendre ce que l'on entend par les oxides et les acides.

Les corps simples ont une aptitude différente pour s'unir à l'oxigène, ou l'oxigène pour s'unir avec eux, car l'action est réciproque, et leur degré d'affinité varie aussi selon les circonstances qui président à la combinaison. Lorsque ces circonstances sont telles que le corps a pu absorber tout ce dont la limite de son affinité lui permet de s'emparer, on dit qu'il y a saturation. Mais un corps peut être saturé de prime abord sans passer par aucunes proportions intermédiaires, alors il n'y a qu'un degré. Dans le cas contraire, le premier degré de combinaison avec un corps combustible, donne lieu à un corps nouveau que l'on a nommé oxide, et à ce nom l'on ajoute le nom du corps qui a reçu l'oxigène. C'est ainsi que le résidu de l'expérience que nous venons de citer doit s'appeler oxide de fer, comme on doit appeler oxide de cuivre,

(1) Quand on fait cette expérience, il faut prendre deux soins accessoires ; le premier, c'est de mettre environ deux doigts d'eau dans le flacon, afin d'empêcher sa rupture par l'effet de la vive chaleur des globules enflammés qui tombent au fond, et dont l'incandescence est telle, qu'ils s'incrustent quelquefois dans le verre. Le second est de ménager une petite rainure au bouchon pour favoriser le dégagement du gaz dilaté par la chaleur, qui pourrait faire sauter le bouchon.

oxide de plomb, etc., la combinaison du cuivre ou du plomb avec l'oxigène.

Souvent la combinaison ne peut outre-passer ce degré, et l'on pourrait aussi bien l'appeler acide qu'oxide (1) ; mais certains corps, en se combinant avec l'oxigène au seul degré qui leur convienne, donnent un produit qui a des qualités toutes particulières, et ces qualités sont 1° au moins une aigreur styptique, quelquefois âcre, brûlante et corrosive, qui est bien propre à faire distinguer ce genre de composé. Le soufre nous en fournit un exemple : lorsque par la combustion il se combine avec l'oxigène, le produit donne l'un des deux acides, dont le plus connu est cette liqueur violente si utile dans les arts, nommé acide sulfurique, et autrefois huile de vitriol ; nous verrons pourquoi en son lieu. Le vinaigre, qui est un acide à base composée, offre le modèle des acides simplement aigres et stimulans. 2° La propriété de changer en rouge, avec plus ou moins de puissance, la teinture bleue que l'on nomme tournesol. 3° La propriété plus importante de s'unir aux oxides et autres substances pour former des sels ; c'est pourquoi ces substances se nomment bases salifiables.

Quelques substances prennent différens degrés d'oxidation, d'autres différens degrés d'acidité, d'autres enfin passent successivement par divers degrés d'oxidation, puis d'acidité. Ces nuances ont nécessité des termes particuliers pour s'entendre à peu de frais, et il est important de les bien connaître.

Quant aux oxides, ils sont au nombre de quatre, qui sont : protoxide, deutoxide, tritoxide et peroxide.

Protoxide vient de πρωτος (*protos*), premier, et signifie oxide au premier degré, ou bien à une proportion d'oxigène. Nous verrons tout à l'heure pourquoi cette seconde version.

Deutoxide est une abréviation de deuteroxide, et δευτερος (*deuteros*) signifie second ; c'est donc l'oxide au second degré ou à deux proportions.

Tritoxide s'entend assez par ce qui précède.

(1) Ce nom d'oxide n'est pas heureusement choisi, car il vient du grec ὀξὺς (oxus), qui signifie acide, et cependant il désigne les corps unis à une portion d'oxigène trop faible pour les porter à l'état d'acide, et acide, qui vient du latin *acidus*, fait du grec ακις (akis), signifie aigre, piquant, acerbe, or les oxides n'ont pas ce caractère. Mais l'usage est établi, et il suffit de bien comprendre la nuance entre oxide et acide pour oublier l'étymologie de ces mots et se faire une juste idée de leur valeur.

Et peroxide indique le plus haut degré d'oxidation, d'où l'on voit qu'elle ne s'opère que dans quatre proportions.

Ces proportions ont été appréciées avec justesse, et il est reconnu qu'elles s'opèrent, soit en volumes, soit en poids, selon des nombres simples, comme 1, 1 $\frac{1}{2}$, 2, 3, 4; quelquefois, mais rarement, dans les rapports de deux à trois.

Nous reviendrons sur les idées qui doivent naître de cette observation précieuse, parce que les notions abstraites arrêtent facilement ceux qui entrent dans le domaine d'une science; mais une fois bien éclaircies, elles servent, au contraire, à aplanir la voie, et ce que nous avons à dire à ce sujet trouvera son application à toutes les affinités chimiques, à toutes les combinaisons qui en résultent.

Le même phénomène se manifeste à l'égard des substances que la combustion fait passer à l'état d'acide; mais comme on n'a reconnu jusqu'ici que deux degrés d'acidité, il n'a pas été difficile de trouver des expressions pour rendre les deux proportions d'oxigénation qui donne naissance aux différens acides; or, l'artifice du langage consiste à donner à l'acide un nom tiré de celui de la substance même qui y donne lieu, avec une terminaison en *eux*, quand il s'agit du premier degré d'acidité, celui où l'oxigène est en proportion moins considérable, et avec une désinence en *ique* quand il faut exprimer le second degré, c'est-à-dire celui où l'oxigène entre en plus haute proportion.

Supposons donc qu'il s'agisse de désigner les acides auxquels donnent lieu le phosphore ou le soufre; on dirait l'acide phosphoreux ou phosphorique; l'acide sulfureux ou sulfurique.

Il faut observer que quand un corps n'est susceptible de recevoir qu'un degré d'acidification, on donne à l'acide qui en provient la terminaison en *ique*, puisque c'est, en effet, son plus haut degré d'oxigénation : c'est ainsi que le carbone donne l'acide carbonique et point d'acide carboneux.

La découverte de l'oxigène, sous forme de gaz, a donné lieu à beaucoup d'autres substances qui existent sous cette forme, c'est-à-dire comme vapeurs permanentes à la pression de notre atmosphère et à la température de notre globe, et c'est pourquoi on donne quelquefois à la nouvelle chimie l'épithète de pneumatique; mais le rôle que joue l'oxigène dans presque tous les phénomènes chimiques, l'influence que ce gaz exerce sur notre existence, son passage continuel de l'état gazeux à l'état liquide ou solide dans sa combinaison avec les autres corps;

enfin, son utilité dans les arts, le mettent hors ligne pour l'intérêt qu'il doit inspirer, et il ne sera pas hors de propos de comparer l'ancienne chimie avec la chimie moderne, ne fût-ce que pour bien établir les idées et faire sentir l'importance des services rendus à la science par les Lavoisier, les Fourcroy, les Berthollet, etc.

Nous ne remonterons pas à la vieille chimie, où tout était hasard, tâtonnement, mystère, et souvent folie; mais déjà Becker, médecin et chimiste allemand, qui vivait à la fin du dix-septième siècle (1), après avoir beaucoup réfléchi sur les corps en ignition, avait imaginé que le feu, c'est-à-dire la manifestation de la chaleur et de la lumière, devait être dû à un principe particulier qu'il appela terre inflammable. Plus tard, Stahl a pensé que ce principe était le feu pur, ou plutôt la matière du feu qui se trouvait fixée dans les corps combustibles, et qui se dégageait dans l'acte de l'ignition, c'est pourquoi il désigna ce principe par le nom de phlogistique, c'est-à-dire principe inflammable, pour le distinguer du feu libre et en action. Or, dans sa théorie, tout corps qui brûlait perdait son phlogistique; et quand on pouvait le lui rendre, on reproduisait le corps. C'est ainsi que ce qu'on appelait la calcination des métaux n'était autre chose que le métal privé de son phlogistique, et en le lui rendant, on le revivifiait; aussi les métaux étaient-ils censés formés de terres particulières et de phlogistique. Il faut convenir que l'état dans lequel la nature nous en présente plusieurs était propre à donner du crédit à cette opinion, notamment celui du fer, que l'on trouve rarement natif, c'est-à-dire à l'état de métal, mais presque toujours sous forme de terre ou de pierrailles jaunâtres qui ne sont autre chose que de l'oxide ou rouille de fer mélangé avec des substances hétérogènes.

Le soufre était formé d'acide sulfurique ou d'huile de vitriol, et de phlogistique, etc., etc.

Cependant les chimistes observèrent deux choses : la première, qu'aucune combustion ne pouvait avoir lieu sans la présence de l'air ; la seconde, que les métaux déphlogistiqués, c'est-à-dire à l'état de chaux, et pour nous maintenant à l'état d'oxides, étaient toujours plus lourds que quand le prétendu phlogistique leur était rendu. Bientôt Priestley, Ingenhousz, Sennebier, et enfin le célèbre Lavoisier, trouvèrent moyen

(1) Becker est né à Spire en 1645 et mort en Angleterre en 1685. Il occupa une chaire à Mayence.

de constater la quantité d'air nécessaire à la calcination des métaux, et de s'assurer que le métal réduit à l'état de chaux acquérait en poids ce que l'air avait perdu ; puis ils reconnurent que l'air qui restait n'était plus le même que l'air atmosphérique qui avait servi à l'expérience. Enfin, ils finirent par imaginer que puisque le métal calciné absorbait une portion quelconque de l'air en augmentant de poids, cette même portion devait s'en séparer dans l'opération contraire, et leurs recherches les conduisirent à recueillir exactement cette portion, et à constater non seulement que le résidu de l'air qui avait servi à favoriser la calcination était fort différent de l'air lui-même ; mais que la partie absorbée pendant cette calcination avait des propriétés toutes différentes de ce résidu.

Il résulta donc de la série d'expériences qui furent faites, deux choses : 1° que les métaux, loin d'être composés, étaient, au contraire, partie constituante de ce qu'on appelait chaux métalliques, et que ces chaux, au lieu d'être des métaux déphlogistiqués, étaient des métaux combinés avec une portion de l'air qui avait présidé à la calcination ; 2° que l'air atmosphérique n'était pas un élément, mais un composé 1° d'une partie qui favorisait la calcination, et 2° d'une autre qui ne lui était point propre.

Les études et les efforts des chimistes se multiplièrent en partant de ce point important, et après une longue lutte scientifique, il fut bien établi et universellement reconnu que toute combustion vive ou lente, avec ou sans dégagement de lumière ou de flamme, et même de chaleur apparente, exigeait l'absorption de cette portion ou plutôt de cette partie constituante de l'air qui produit la calcination des métaux : que le résidu n'est plus propre à la combustion ; que cette même partie est aussi la seule qui soit propice à la vie des animaux dans l'acte de la respiration, ce pourquoi on l'avait d'abord appelée air vital, tandis que le résidu les tue ; que cette même partie constituante de l'air est aussi partie constituante de l'eau, aussi bien que des acides ; et comme on ne connaissait alors que ce principe qui pût donner lieu aux acides, on lui donna enfin un nom qui dut exprimer cette idée, de là cette dénomination d'oxigène, que nous avons dit signifier générateur des acides aussi bien que des oxides, c'est-à-dire de tous les produits que présentent des corps brûlés.

Nous verrons plus tard que l'on a reconnu un second principe acidi

fiant; mais il n'offre encore qu'une sorte d'exception qui ne détruit pas la règle.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, que l'oxigène, en perdant son état de gaz, prend part à l'état liquide comme dans l'eau, ou à l'état solide comme dans les oxides, selon les circonstances de la combinaison, et que l'oxidation est une véritable combustion plus ou moins lente, qui ne produit que plus ou moins de chaleur et pas de lumière dans l'ordre ordinaire du phénomène, mais que l'on peut l'activer jusqu'à la plus vive incandescence, comme nous l'avons vu dans la combustion du fer dans l'oxigène pur.

Enfin, que la respiration des animaux est aussi une sorte de combustion dont nous examinerons les résultats plus loin.

Il reste maintenant une question grande et curieuse à résoudre, c'est celle qui a rapport à la production de cet être chaud et lumineux que l'on appelle flamme. Est-ce du corps combustible ou de l'oxigène que provient le calorique qui se dégage sous forme de flamme?

Dans la seconde édition de son Cours de chimie et postérieurement, M. Thénard avait adopté l'opinion que c'était l'oxigène qui en était au moins la principale source, et voici comment il raisonnait.

L'état de gaz est celui qui exige le plus de calorique latent (1); or, l'oxigène qui agit dans l'acte de la combustion est toujours sous forme de gaz; mais quand il vient à se combiner avec les corps combustibles, il se solidifie en entrant dans la combinaison, et il ne peut le faire qu'en abandonnant le calorique qui le tenait jusqu'alors, on peut dire, en dissolution. De là la flamme qui se manifeste dans toute combustion vive, ce qui n'a pas lieu daus les combustions lentes, comme celle de l'oxidation des métaux.

Cependant ce savant chimiste revient sur cette opinion dans sa cinquième édition (de 1827), et s'appuie sur la théorie des proportions chimiques de Berzélius et sur le mémoire de MM. Dulong et Petit (*Ann. de Chim. et de Phys.*, t. X, p. 395) pour considérer comme probable que la production de la flamme dans les corps en ignition est due à la rencontre des fluides électro-positif et électro-négatif, qui se combinent aussi, lors de la combinaison des corps avec l'oxigène. Mais ceci

(1) C'est-à-dire caché, sans effet sur le thermomètre, parce que, étant nécessaire à la constitution du corps, sa combinaison est intime, de sorte qu'il fait partie intégrante du corps.

est du domaine de la physique, et d'ailleurs nos idées ne sont pas assez développées pour traiter une question qui n'est pas encore résolue parmi les savans.

Il n'est pas inutile de citer quelques produits de combustion que l'on connaît dans l'usage de la vie et des arts, afin de donner une idée des résultats de ce phénomène si général, quoique si peu observé par le vulgaire. Nous éviterons de prendre nos exemples dans les corps peu connus.

L'oxigène combiné avec

L'hydrogène, produit l'eau, qui est un véritable protoxide :

Le soufre... deux acides fort utiles, surtout l'acide sulfurique :

Le fer... la rouille et ce que l'on appelle le colcothar ou rouge d'Angleterre, etc., et plusieurs belles couleurs, jaune, rouge et noir:

L'arsenic... un poison violent que l'on nomme arsenic, mais qui est un oxide de ce métal :

L'antimoine... cet oxide qui, combiné avec un acide nommé tartrique, etc., donne un sel nommé émétique :

Le cobalt... une très belle couleur bleue dont on fait usage en peinture :

Le chrome... un très beau jaune:

Le cuivre... le vert-de-gris, très belle couleur et très dangereux poison :

Le plomb... plusieurs couleurs, notamment le blanc, un jaune et un orange nommé minium ; toutes poisons :

Le mercure... plusieurs couleurs, parmi lesquelles ce beau rouge éclatant nommé vermillon ; toutes poisons :

L'argent... un blanc plus éclatant que celui de plomb :

L'or... Un très beau pourpre que l'on emploie notamment dans la peinture sur porcelaine et dans les émaux.

Nous ne parlons pas de l'air, parce qu'il est plutôt un mélange qu'une combinaison, comme nous le verrons en parlant de l'azote.

Chacun sait l'effet que produit l'action de souffler sur un brasier ou sur un corps enflammé. L'activité et l'intensité de chaleur qui en résulte n'est due qu'à la masse d'air plus considérable que l'on verse sur le feu, laquelle fournit une plus grande quantité d'oxigène. C'est aussi pourquoi le vent vient ajouter aux désastres d'un incendie en multipliant les causes de sa vivacité, et c'est par le moyen de soufflets très puissans que l'on donne aux forges et à ce qu'on appelle les hauts four-

neaux (1), ce degré de chaleur nécessaire pour traiter la mine de fer, la réduire, et forger ensuite la fonte nommée gueuse.

Toutefois le souffle éteint une bougie?... C'est qu'il faut deux conditions pour la combustion ; la présence de l'oxigène et une certaine élévation de température qui ne peut pas être moindre que de 550 degrés pour le dégagement de la flamme. Or le souffle en l'abaissant au-dessous de ce terme, détruit une des conditions nécessaires; mais si vous versez ce souffle avec ménagement, comme on le fait avec un chalumeau de métal, vous produisez alors une très vive chaleur, susceptible de fondre des métaux, etc. C'est sur cette observation qu'est fondé l'art de l'émailleur, du souffleur de verre et celui de souder à l'or, à l'argent, au cuivre, à l'étain, dans l'orfèvrerie, la bijouterie, etc.

Nos lampes d'Argan, dites quinquets, fournissent un nouveau témoignage de l'efficacité de l'oxigène pour rendre la combustion vive et brillante. En effet, en observant leur construction, on reconnaît facilement que la flamme se trouve en quelque sorte léchée en dedans et en dehors par un double courant d'air qui apporte un double tribut d'oxigène ; mais si vous venez à enlever la cheminée de verre qui produit cet effet, vous n'avez plus qu'une lumière terne, et cette quantité de fumée qui annonce toujours une combustion incomplète, résultat d'une température trop basse.

D'après ce que nous avons dit sur la manière dont se comportent les corps brûlans dans l'oxigène pur, on sent ce qui arriverait si l'on soufflait cette substance sans mélange sur un corps en ignition. Aussi, un physicien a-t-il imaginé un chalumeau qui, adapté à un réservoir compressible, comme une vessie, sert à diriger ce gaz sur les corps auxquels on veut communiquer un degré de chaleur impossible à donner jusqu'alors.

(1) Les hauts fourneaux sont des constructions en matières réfractaires, représentant un cône creux en effet très élevé, assis sur une sorte de chambre cubique dont le fond est un cul de chaudron où aboutit la tuyère de deux ou trois gros soufflets mis en jeu par une roue que l'eau fait mouvoir, et que l'on nomme à cause de cela roue hydraulique. Lorsque le feu est une fois en activité dans ces fourneaux, on jette jour et nuit pendant deux ou trois mois, et quelquefois davantage, à des intervalles de temps réguliers, par le haut de la cheminée qui est ainsi entretenue pleine de charbon, de la mine et une matière nommée castine, qui n'est autre chose que de la pierre à chaux qui sert de fondant au minerai de fer. Nous verrons plus tard (article sur l'extraction des métaux) les phénomènes qui se produisent dans cette opération.

Il nous reste à faire connaître comment on parvient à se procurer l'oxigène dans son état de pureté.

Puisque l'oxigène se combine avec beaucoup de corps simples ou composés, il n'est pas difficile de le rencontrer; il ne s'agit que de choisir les substances dont il soit le plus facile de le séparer, et il est évident que ce sera celles avec lesquelles son affinité sera la moins puissante.

On se sert ordinairement d'une substance noirâtre que l'on trouve dans différens sols, et que l'on nomme peroxide de manganèse. On la préfère, parce que cette substance est peu chère et qu'elle dégage une grande quantité d'oxigène.

Pour obtenir celui-ci, on introduit du peroxide de manganèse en poudre, dans un vase en grès, que l'on nomme matras; on le place sur un réchaud, ou mieux dans un fourneau à réverbère dont nous parlerons plus tard. On y adapte un tube recourbé en verre, dont une extrémité vient plonger dans une terrine ou baquet plein d'eau, au milieu duquel se trouve une petite planchette trouée, afin que la seconde courbure du tube puisse y passer, et qui doit être noyée elle-même; puis on place sur cette planchette au-dessus de l'ouverture du tube, une petite cloche de verre renversée que l'on appelle éprouvette, et qui doit être pleine d'eau.

Tout cela étant disposé, on chauffe la cornue ou le matras jusqu'au rouge. Alors le calorique décompose le peroxide de manganèse; il s'empare de l'oxigène en vertu de leur affinité, et l'enlève sous forme de gaz, qui, ne trouvant d issue que par le tube, est obligé de se rendre sous l'éprouvette, dont il chasse l'eau en raison de sa légèreté comparative.

On rejette ordinairement le premier produit comme mêlé d'air atmosphérique qui se trouvait dans l'appareil, mais on enlève ce qui arrive successivement ensuite, en plaçant les éprouvettes, au fur et à mesure qu'elles se remplissent de gaz, toujours renversées dans des soucoupes où se trouve un peu d'eau qui s'oppose à l'évasion du gaz.

Ordinairement on l'accumule, pour l'usage, dans des vessies à robinet, par des transvasemens qui doivent se faire toujours sous l'eau.

On sent que si l'on pouvait enlever par ce moyen tout l'oxigène au peroxide de manganèse, on obtiendrait le métal pur; mais son affinité

pour l'oxigène est trop forte pour que l'on puisse réduire le métal par ce procédé. Il ne se prête qu'à l'abandon d'une partie de son oxigène, et il cesse alors d'être un peroxide, et passe à un degré d'oxigénation inférieur ; mais une particularité assez remarquable, c'est qu'il ne se trouve alors ni avec les proportions qui constituent le deutoxide, ni avec celles du protoxide ; il reste entre les deux, et paraît un mélange d'un reste de peroxide et de protoxide.

Plus tard, nous ferons connaître ces proportions, lorsque nos idées bien éclaircies et habituées en quelque sorte à la contemplation des détails dans les phénomènes, nous auront permis d'aborder les quantités proportionnelles et la théorie atonique qui a si puissamment contribué à la réputation méritée de M. Berzélius ; car ces idées ne laissent pas que d'être difficiles à saisir, et elles étonnent souvent les personnes qui ne sont pas encore familiarisées avec les phénomènes eux-mêmes, et avec les explications que la science en donne.

S'il s'agissait ici de manipulation, nous entrerions dans quelques détails sur de légères précautions à prendre ; mais il suffit, pour la théorie, de bien se rendre compte de l'opération.

Si l'on plonge dans ce gaz un corps enflammé quel qu'il soit, il y brûle avec vivacité, rapidité, et avec un éclat étonnant.

Si l'on y introduit un animal, il donne d'abord des signes de bien-être et d'allégresse ; mais bientôt il s'affaisse et meurt : il a vécu trop vite.

Aussi la sage nature a-t-elle modéré son action en proportionnant sa dose dans l'air atmosphérique, où il n'entre que pour un cinquième environ.

Dans les articles subséquens, nous examinerons successivement les corps simples, dits combustibles, que nous avons signalés, et nous constaterons surtout les résultats de leurs combinaisons avec cet oxigène que l'on pourrait appeler agent général de la nature, au moins pour notre globe. Cela nous fournira l'occasion d'étudier la composition de l'air, de l'eau, et les divers phénomènes qui se rapportent à ces composés si importans pour notre existence et pour tous les besoins de notre condition.

C^e. Milon.

POÉSIE.

LA VIE.

ÉLÉGIE.

Il est une heure de silence
Qu'aiment les cœurs infortunés
Qui dans l'angoisse ou l'espérance
Gémissent seuls abandonnés ;
C'est l'heure où le flambeau du monde
Se plongeant à demi dans l'onde,
Suspendu, s'arrête un instant,
Et sur la mer vaste et tranquille
Versant sa lumière immobile
Étend une moire d'argent.

Alors caché dans le feuillage
Le rossignol retient sa voix ;
Le faible ruisseau, sous l'ombrage,
Cesse de gémir dans les bois ;
Le doux zéphyr dans la prairie
N'agite plus l'herbe fleurie
De son souffle mélodieux ;
Alors l'univers en silence
Semble écouter la Providence
Lui tracer ses pas dans les cieux.

Alors dans sa mélancolie,
Une âme aride à son printemps,
Semble aussi, triste et recueillie,
Prêter l'oreille aux pas du temps :
Celui que le désespoir mine,

Celui que la douleur incline
Comme l'orage un arbrisseau,
Aime à bercer sa rêverie,
Foulant aux pieds l'herbe flétrie,
Le long d'un limpide ruisseau.

Comme du haut de la montagne,
Prêt à poursuivre son chemin,
Le voyageur dans la campagne
Salue encor son toit lointain ;
Viens, ô mon âme, et dans cette heure
Si douce à l'œil baissé qui pleure,
Tournons-nous vers nos jours passés ;
Saluons nos beaux jours d'enfance
Avant que l'âge et la souffrance
De nos pensers les aient chassés.

Adieu ces jours si pleins de charmes,
Ces jours si purs et si joyeux,
Où le souris, les douces larmes
Tour à tour brillaient dans nos yeux,
Comme on voit une onde immobile
Réfléchir sur son front tranquille,
L'immense profondeur des airs
Naguère purs et sans nuages,
Où maintenant de noirs orages
Bouillonnent sillonnés d'éclairs.

Adieu, la douce imprévoyance
Qui présidait à tous nos pas,
Et ces plaisirs que l'innocence
Rendait si purs, si pleins d'appas :
Adieu l'inconstance folâtre
Qui sur ce séduisant théâtre
Dispersait nos joyeux désirs,
Comme un léger peuple d'abeilles
Se répand sur les fleurs vermeilles
Au souffle embaumé des zéphyrs.

Et maintenant qu'ont fui ces heureuses années,
Que nos rêves d'enfance, espérances fanées
S'envolent tour à tour de notre souvenir,
Voyons ce que pour nous conserve l'avenir;
Quels plaisirs il promet à notre impatience
En échange des biens que nous donnait l'enfance?
Oh! qui viendra remplir le vide de mon cœur!
A mon âme altérée apporter le bonheur;
Apaiser, assouvir la vague inquiétude
Qui, dans le sein du monde et dans la solitude,
Acharnée à poursuivre incessamment mes pas,
Dans mon cœur déchiré livre de sourds combats?
Qui viendra? Viendrez-vous, jeunes filles rieuses,
Au souris frais et pur
A la taille flexible, aux voix mélodieuses,
Aux longs regards d'azur.
Car déjà dès long-temps dans mes rêves de flamme,
Dans mes pensers de cœur,
Célestes visions, vous versez dans mon âme
Le calme et la fraîcheur:
Toujours votre beau front, votre tête volage,
Votre air voluptueux,
Comme une exhalaison, comme un léger nuage,
Passent devant mes yeux.
Vous passez, vous passez, et dans l'espace vide
Je vois nager toujours
Votre œil humide et bleu, votre souris timide,
Vos vaporeux contours;
Et sans cesse j'entends glisser à mon oreille,
Dans les airs parfumés,
Comme un souffle d'amour, ou comme un vol d'abeilles,
Vos accens bien-aimés.
Mais cependant, on dit, sexe aimable et folâtre,
Que votre cœur borné
Ne peut d'un amour vaste, indicible, idolâtre,
Etre passionné.
On dit que le plaisir est votre seule idole.
Et que votre pudeur,

Que vos yeux si touchans, de votre âme frivole
Sont un miroir menteur :.
On m'a dit, même, hélas! que ce torrent de flammes,
Cet océan d'amour
Qui maintenant bouillonne et brûle dans nos âmes,
Doit tarir quelque jour.

Pour charmer cet ennui qui pèse et qui tourmente,
Cette vague douleur qui dans le sein fermente,
L'étude n'offrirait qu'une amère douceur.
Peut-on cicatriser les blessures du cœur?
Assouvir cette ardeur passionnée, inquiète,
Qui par élans de feu vers le bonheur se jette?
Non, ce n'est qu'un vain mot, des sages l'ont écrit,
L'étude enfle le cœur et pervertit l'esprit:
Flambeau trompeur du temps, ses lueurs incertaines
Dans le dédale obscur des opinions humaines,
Traînent de doute en doute et d'erreur en erreur
L'homme qui se confie à ce guide imposteur,
Jusqu'à ce gouffre affreux de vague incertitude
Où, flottant, égaré, rempli d'inquiétude,
L'esprit n'enfante plus que d'arides pensers,
Pareils à ces vapeurs qu'au souffle des hivers
Comme de noirs corbeaux, précurseurs des tempêtes,
Nous voyons fendre l'air et passer sur nos têtes.
Alors l'homme effaré, d'un aveugle regard
Plonge sans regarder dans le sombre brouillard
Qu'élève autour de lui le flot changeant du doute;
Tel celui qui des airs fixant l'ardente route,
Quand le soleil brûlant, blanchit l'azur des cieux,
Voit un disque obscurci flotter devant ses yeux.
Loin de moi les plaisirs et leur trompeuse ivresse;
Ils corrompent le cœur, flétrissent la jeunesse;
Ils ne peuvent offrir qu'une fade douceur
Que suivent les regrets et le remords vengeur.
Loin, bien loin, les combats et l'effroyable guerre;
Car on dit que, la nuit, les vainqueurs de la terre,
Sur leurs lauriers sanglans, sans trouver le repos,

Du sommeil, vainement, implorent les pavots,
Qu'ils voient avec terreur sur leur brûlante couche
Les guerriers se pencher avec un ris farouche,
Et leur montrer leurs corps déchirés et sanglans;
Qu'ils entendent alors avec des cris perçans
Les épouses en pleurs, les enfans et les mères
Redemander leurs fils, leurs époux et leurs pères.

Et j'ai dit maintenant, pourquoi donc suis-je né?
Pourquoi, si je devais languir infortuné,
Suis-je donc entré dans la vie?
A peine du printemps ai-je franchi le seuil,
Et voilà que déjà l'ennui, le sombre deuil,
Chargent ma tête appesantie.

Pourquoi nous donne-t-on le jour malgré nos vœux!
Pourquoi quand il naquit ne put le malheureux
Jeter un coup d'œil sur la terre?
A l'aspect de nos maux, surpris, épouvanté,
Il eût pu reculer, et dans l'éternité
Replonger sa vie éphémère.

Mélange affreux de maux, d'illusions, d'erreurs,
De fades voluptés, et de plaisirs trompeurs,
La vie n'est qu'un pénible rêve,
Rêve affreux qui jamais ne fait place au sommeil,
Que jamais n'interrompt un consolant réveil,
Songe que la mort seule achève.

Heureux qui de la vie ayant atteint le seuil,
Voyageur fatigué sur le bord du cercueil
S'appuie, et, retournant la tête,
Sourit, mélancolique, au jeune homme joyeux,
Et contemple, attendri, celui qui, malheureux,
Lutte encor contre la tempête.

Plus heureux qui pourrait s'endormir au berceau,
Et dans un long sommeil passant toute sa vie,
Ignorant des mortels les maux et la folie,
Ne s'éveillerait qu'au tombeau !

COMTE JULES DE VAUMALE.

SOUVENIRS.

LA MUSE.

Quoi ! toujours évoquer de lointains souvenirs !...
Toujours te consumer en impuissans désirs !
Que te fait un bonheur qui n'est plus, ô poète ?...
Que t'importe une voix expirante ou muette ?
Quand le vent dans les pins râle un suprême accord,
Pourquoi monter ton luth à cet hymne de mort ?

LE POÈTE.

O muse, c'est l'automne ! entends le chèvrefeuille
Qui pleure et qui bruit sur sa tige sans feuille !...
Ecoute les soupirs, les cris, les sifflemens
De la brise qui fuit dans les rameaux dormans,
Sans espoir désormais d'y recueillir encore
Les suaves parfums qu'à chaque pure aurore
Elle y cueillait toujours !... Vers l'amandier noirci
Qui végète sans sève en ce val rétréci,
Regarde au loin errer la sylphide plaintive
Comme une ombre du soir, errante et fugitive,
Redemandant au ciel ses blanches nuits d'été,
Ses grèves, sa clairière, et son golfe argenté ;
N'entends-tu point là bas, sur cette morne rive,
Comme un gémissement de l'onde qui dérive ?...

C'est le lac désolé !... Qui lui rendra ses eaux
Pures comme l'éther, et ses mille roseaux
Que la saison jaunit et courbe dans la fange ;
Et ses saules rêveurs, son ondine, — doux ange
Qui toujours éloigna l'ouragan de ses ports,
Et berçait ses esquifs assoupis près des bords?
Et moi, comme la brise, ou la blonde sylphide,
Ou la tige embaumée, ou la vague limpide,
Je veux pleurer aussi !... Ce ne sont point les bois
Dont l'écho si souvent a répété ma voix,
Le fleuve où tant de fois ma nacelle légère
A poursuivi dans l'ombre une barque étrangère,
La colline où ma sœur aimait tant à s'asseoir,
L'avenue où toujours le vent pleurait le soir ;
Ni les frais orangers, ni les marronniers sombres
Où dans la nuit on voit passer de pâles ombres ;
Non ; pour moi ces beaux lieux ont perdu leur attrait...
A peine dans mon cœur je leur garde un regret...
Vois : le fleuve est houleux, la forêt est obscure,
Les sentiers sont couverts d'une poussière impure,
De lointaines vapeurs brunissent l'horizon ;
Sur le joyeux côteau se flétrit le gazon ;
L'émondeur a fauché les couronnes fleuries
Des sombres marronniers, et les brises chéries
Qui parfumaient les prés ont perdu leurs parfums!
Non ; de mes souvenirs je n'en veux pleurer qu'un...
Mes songes du passé, songes de mon enfance,
Quand mes jours rayonnaient de joie et d'espérance,
Mes songes du passé !... C'étaient mes fleurs, à moi,
Mes brises, mon éther ! Illusions et foi,
Harmonie et parfums, c'était tout pour mon âme ;
Ils la ravissaient seuls de leur divine flamme!
Et maintenant perdus ! — Oh ! quand j'étais enfant,
J'aimais tant à rêver loin de l'air étouffant
Et des bruits de la ville ! au sein des solitudes,
Simple et chaste séjour des douces quiétudes,
J'aimais tant à rêver à l'ombre du massif
De tilleuls odorans ! Oh ! que de fois pensif

Comme un sylphe des nuits dont la tête se penche,
Aux branches du buisson cueillant la rose blanche,
J'ai songé d'avenir, d'espérance et d'amour!
Que de fois, en pensant qu'il me faudrait, un jour,
Quitter mon fleuve bleu, mes cascades chéries,
Mes plaines, mes côteaux, mes pelouses fleuries;
Et le bois où, rêveur, j'avais taillé mon nom,
Lieux que je chérissais, pour un chétif renom,
Un bruit vain et mortel, une gloire lointaine,
Préférer au bonheur une vie incertaine,
Je me pris à frémir! triste dérision,
Serait-ce là le but de toute illusion!
O muse, maintenant qu'a sonné pour moi l'heure
Des soucis et des maux, je me souviens et pleure...
Je pleurerai long-temps, ô muse, car toujours
Ces souvenirs seront l'ange saint de mes jours!...

LA MUSE.

Poète, laisse donc, laisse tomber tes larmes!
Pour un cœur tendre et pur la douleur a des charmes.
Voici le soir, poète! Il est doux de s'unir
Au vent qui dans les pins vient glisser et gémir,
A l'oiseau qui soupire, à la feuille qui tombe,
A l'humble agonisant qui peut-être succombe
Oublié près de nous! poète, épands tes pleurs:
On ne peut trop pleurer sur de telles douleurs!

10 août 1835.

JOSEPH KŒNIG.

LA FILLE DE L'AVEUGLE.

Passans, baissez votre paupière
Sur la pauvre fille à genoux,

Ah ! voyez couché sur la pierre
Notre chien tremblant comme nous;
Oh ! voyez un vieillard qui pleure,
Tendant sa suppliante main ;
Ah ! voyez-nous, car voilà l'heure
Où Dieu console l'orphelin.

Il fait nuit, la faim dévorante
Consume notre sein flétri ;
Nous n'avons, dans la foule errante,
Pour reposer aucun abri :
Notre asile à nous... c'est la tombe !
La tombe ! avec son froid cercueil :
Pitié ! car la neige qui tombe
Nous engourdit sous son linceul.

Oh pitié ! de notre détresse,
Passans, ne vous détournez pas,
La jeune fille vous en presse,
Ses larmes tombent sur vos pas.
Donnez une offrande légère
Pour nous avoir un peu de pain,
Pour alléger notre misère
Et pour nous conduire à demain.

Mais vous refusez de m'entendre,
Ma voix ne peut vous attendrir,
J'avais ma prière à vous rendre,
J'avais mon cœur pour vous bénir.
Allons-nous-en, ô mon vieux père,
Personne ne vient plus vers nous,
Ils ont repoussé ma prière,
Ne demeurez plus à genoux.

Mais au retour de l'aurore
On vit deux corps inanimés;

Ils semblaient se parler encore,
Leurs yeux au ciel étaient tournés :
On vit aussi le chien fidèle,
Leur seul ami dans le malheur,
Chercher, dans un douloureux zèle,
La froide place de leurs cœurs.

VICTOR MARICOT.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

ALMARIA

PAR LE COMTE JULES DE RESSÉGUIER.

Almaria est une jeune et belle Espagnole, issue de la noble famille des Hermandarez. Elle est élevée dans un couvent de l'ordre de Sainte-Thérèse, sous la conduite d'une vieille tante. Ses deux frères, les seuls héritiers du nom et de l'immense fortune d'une lignée qui comptait des grands hommes parmi ses aïeux, sont tués à la bataille de Rocroi. Inconsolables d'une si cruelle perte, les infortunés parens d'Almaria la retirent du couvent où elle vivait, et veulent la marier à un jeune et beau chevalier du nom d'Hermandarez, mais d'une branche pauvre. Almaria, qui avait secrètement fait vœu au pied des autels de consacrer à Dieu sa virginité, ne se croit plus libre de consentir à l'alliance projetée. Mais on lui dit qu'un saint prêtre, retiré dans une île, au milieu de la mer qui baigne les côtes d'Espagne, la relèvera de ses vœux. On l'envoie auprès de l'homme de Dieu qui en effet lève tous ses scrupules et la décide à épouser celui que ses parens lui proposent. Mais pendant la traversée, une tempête furieuse soulève les flots, et la barque qui porte Almaria est engloutie, avec tout l'équipage. A cette nouvelle la famille tout entière est abîmée dans la douleur.

Fernand, le jeune héros qui lui était destiné, refuse toute consolation; il renonce au monde et entre dans l'ordre des chevaliers de Malte.—Envoyé au secours des Vénitiens qui défendaient Candie contre les Ottomans, il fait des prisonniers, et c'est de l'un d'eux qu'il apprend que la reine de Tunis avait une parfaite ressemblance avec Almaria. Cette idée que ce pourrait bien être elle; le poursuit sans cesse;— au retour d'une ambassade à Madrid, Fernand apprend d'un chef de voleurs que cette reine de Tunis est une jeune Espagnole, que ce chef lui-même avait sauvée dans un naufrage, puis vendue comme esclave sur les côtes d'Afrique. Or ce naufrage coïncidait parfaitement avec celui d'Almaria et la peinture que le pirate faisait de la princesse africaine, ressemblait parfaitement à sa future. Il est aussitôt chargé par Fernand d'un message pour la souveraine de Tunis. — Enfin le roi de ce pays meurt et les destinées d'Almaria changent. Nous citerons le morceau suivant, qui offre un vif intérêt.

TUNIS.

La cour de Tunis était agitée par les prévisions d'un prochain changement de règne.

— L'empire s'étendait libre et puissant, il s'enrichissait des produits de la poudre d'or et de la pêche du corail, l'agriculture et le commerce remplaçaient les coutumes barbares de la piraterie ; mais le monarque était vieux, et son successeur enfant. — Une reine jeune et belle arrêtait dans ses mains l'autorité, flottant entre deux faiblesses... la vieillesse et l'enfance.

Tous les membres du divan, chaoux, oldarbachi, écrivains et agas saluaient l'aurore du nouveau pouvoir; et les prêtres, cadhis, muftis et marabouths mêlaient le nom d'une femme aux prières qu'ils adressaient au Prophète pour la prospérité de l'État.

Cette femme surpassait en attraits toutes les femmes de l'Orient. Nulle ne portait sur son front un nœud de rubis plus magnifique, dans ses cheveux des perles plus rares, autour de ses bras des anneaux plus brillans, et nulle n'était moins vaine d'elle-même et de sa parure.

Ce n'est qu'à regret qu'elle se montrait. Mais aux jours solennels des représentations et des fêtes, elle brillait entre toutes ces femmes séduisantes qui empruntaient les couleurs de la rose pour embellir leurs visages, noircissaient leurs sourcils pour augmenter la vivacité de leurs yeux, et ombraient leurs lèvres pour faire ressortir l'éclat de leurs dents blanches. Sa beauté à elle, sa beauté si vraie, effaçait toutes ces beautés composées, comme la lumière du diamant fait pâlir les reflets des pierres factices.

Etrangère aux voluptueuses mollesses de sa cour, elle s'occupait d'administration, de réforme, d'économie, de bienfaisance.

Pour méditer sur ces hauts intérêts, elle se réfugiait dans un kiosque solitaire, caché au milieu de groupes fleuris de myrtes, de rosiers, de cytises et de bananiers. La sombre verdure des cyprès contrastait avec l'éclat des murailles blanches. Cet édifice d'architecture asiatique s'élevait au bout des terrasses extérieures. Nul n'en pouvait approcher sans une permission expresse. Un faible jour y pénétrait à peine ; mais on y entendait le chant des oiseaux, on y respirait l'air embaumé du rivage, et quelques ouvertures étroites laissaient voir l'immensité de la mer.

Ce magnifique spectacle charmait souvent et distrayait la reine. Elle suivait, dans leur vol, un nuage, un aigle, un vaisseau. Elle apercevait, par un temps clair, les montagnes de Sicile. — Du pied de ces montagnes quelques voiles se dirigent tous les jours vers l'Espagne ; et son cœur, bercé par les images qui enchantaient sa vue, rêvait alternativement de patrie et de liberté.

Elle était seule, absorbée dans de graves pensées, et des pas légers glissaient à travers les détours du jardin. Une esclave noire arrive près d'elle, et se prosternant à ses pieds y dépose un billet. L'esclave s'éloigne ; la reine lit. — Ses yeux ne peuvent quitter le papier où ils sont attachés. Son corps tremble ; sa tête se trouble ; des images, des noms, des évènemens qui sont toujours présens à son esprit, viennent ensemble l'assaillir. — La confusion de ses idées augmente. Elle tombe à genoux. Ses mains sont jointes, ses regards percent la voûte, son visage réfléchit l'éclat du ciel. — Elle a prié ; et rappelant ses sens égarés, elle se relève, comme si en priant elle avait retrouvé sa force. — Elle

lit encore : puis elle sort précipitamment, rassemble ses officiers dans la salle du divan, décide des questions importantes, donne des ordres et règle d'avance les dispositions du service. — Tout cela étant achevé, elle fait un signe, défend que durant trois jours on lui parle d'affaires, et se retire.

Préoccupée, inquiète, elle ne sortait de son appartement que pour passer dans celui du roi. Elle embrassait son fils, le pressait sur son cœur; elle versait des larmes, elle relisait cet écrit. — Quel secret donc renfermait-il? — ce n'était ni un message du sultan, ni de l'empereur de Maroc, ni d'aucun souverain des régences barbaresques. C'étaient seulement quelques mots écrits sur la plage d'Espagne, et que le chevalier d'Hermandarez avait fait remettre au corsaire Stéphano.

Assise sur un tapis nuancé de mille couleurs, elle restait immobile, et sa bouche répétait chaque mot de ce billet : « Si vous pouvez fuir... » — Et ce vieillard, que deviendrait-il? Mon devoir me retient ici. « Servez-vous de cet homme... » Je ne m'en servirais pas, moi, je ne m'y fierais pas; mais je me suis toujours trompée : Fernand le veut, et c'est lui qu'il faut croire.

Et à l'heure où du haut des minarets la voix du muezzin annonçait la prière du soir, la même esclave remit au corsaire la réponse qu'il attendait. — Le corsaire partit par un bon vent, et porta cette réponse à Malte. — Fier de son succès, il se présenta au chevalier d'Hermandarez, qui, réprimant le mouvement d'horreur que lui inspirait cet homme, reçut de sa main un paquet vivement désiré et qu'une audacieuse intelligence avait su rapporter si promptement.

Zéyn se hâta d'emmener le messager.

Fernand resta seul, tenant cette enveloppe, la pressant entre ses doigts, la tournant, l'examinant de tous côtés, impatient de savoir ce qu'elle contenait et craignant de l'ouvrir.

Il rompit enfin le cordon de soie verte que retenait un cachet de la même couleur; ses yeux fasciués cherchèrent sur la feuille tremblante le sens des caractères qu'il regardait; une émotion trop vive l'empêchait de les distinguer. Il essaya, il essaya de nouveau, et parvint à lire ces pages encore tout imprégnées des senteurs de la rose et de l'aloès.

LETTRE D'ALMARIA.

Quel pouvoir a fait descendre en ce lieu ces paroles célestes? Faut-il y croire? Est-ce moi, est-ce Almaria dont on se souvient? Est-ce lui, est-ce Fernand qui m'appelle? — Après tant d'épreuves, après tant d'absence, un cœur m'est resté dévoué : c'est le sien. — Et ce cœur, pour me sauver, a deviné ma retraite. Comment a-t-il fait? Il m'aime donc. Peut-être m'aurait-il aimée toujours; peut être aurions-nous trouvé le bonheur, si nous avions marché ensemble dans le chemin qu'on nous avait tracé. — O mon noble père, ô ma mère! avez-vous succombé en perdant tout ce qui vous était cher, ou traînez-

vous encore dans l'isolement et la douleur des jours qu'une fille soumise aurait dû consoler?

Je n'accuse que moi de mes infortunes; mais elles ont été bien grandes! Ce n'est pas cette tempête, cette longue agonie sur ce rocher; c'est la main dont l'impitoyable secours a rouvert ma paupière, c'est l'esclavage, ce sont mes pleurs, mes cris, mes prières vaines.

Que de fois dans ces scènes violentes, dans ces combats terribles; que de fois, pensée criminelle! j'aurais voulu que la colère d'un maître, par un coup de poignard, me délivrât de la vie! Mais la mort, qui m'avait fui dans les flots, ne m'a pas été ici plus secourable.

Il fallait vivre, il fallait être jetée dans ces splendides galeries, dans ces vapeurs enivrantes, parmi ces femmes demi-nues, fatiguées de bains, de sorbets, de chants, de danses et d'oisiveté. Il fallait partager leurs voluptueux supplices, ou porter une couronne dont le poids m'a si souvent accablée.

Ne pouvant mourir, ne pouvant me résigner à la honte, et relevée que j'étais de l'inutile vœu de mon enfance par les paroles sacrées du prêtre d'Iviça, je regardai comme un bienfait du ciel mon mariage avec un vieillard, dont la protection me sauvait de l'opprobre.

Une pompe royale présida à ce mariage. — Le bruit des clairons et des tambours de basque étouffait mes soupirs; et dans le cristal des miroirs qu'on me présentait, je voyais sur ma tête des fleurs qui retombaient pour cacher mes larmes.

Mes yeux auraient voulu se fermer à tous les objets, pour ne pas rencontrer les signes d'un culte détesté. — Un songe étrange, qui m'avait agitée dans le donjon du château de mes pères, revint à ma mémoire et me parut expliqué.

Je retrouvai ici tout ce que j'avais vu dans mon sommeil. C'étaient les mêmes ornemens, le même éclat, la même harmonie, sous les mêmes voûtes; c'était le même jasmin sous lequel la figure de Fernand m'était apparue pâle et mourante; c'était la même fête nuptiale, et c'étaient, pour mon cœur, des douleurs plus cruelles que celles de mon rêve.

Au moment de former les nœuds éternels, de contracter l'engagement irrévocable, un frisson me saisit. La pensée du bonheur que j'avais perdu s'offrit à moi avec l'image de l'époux qui m'avait été autrefois destiné. Je le voyais jeune, brillant, paré de toutes les vertus; je m'élançais au devant de ses pas; je lui tendais les bras, et cette main, hélas! que je lui avais refusée.

Des battemens douloureux faisaient trembler sur mon cœur la croix qui y était cachée; et quand mes regards se levèrent sur Ibrahim, il me sembla que mon Dieu lui-même avait besoin de sa toute-puissance pour m'inspirer le courage de prononcer les paroles du sacrifice. — Je jurai d'être fidèle, résignée, soumise; je le fus. Je ne cessai pas d'être esclave; mais on me fit asseoir sur un trône, et on m'appela reine.

Ibrahim me nomma la perle de sa couronne, le lys de ses jardins, la joie de son cœur.

Au milieu d'un peuple nouveau pour moi, c'était le seul être qui s'intéressât à mon

sort. — Nul site en ces climats ne m'offrait l'image des lieux qui m'avaient vue naître ; nul écho ne répétait les chants de mon pays. — La couleur de l'horizon, l'aspect de la nature, les figures, les mœurs, le langage, tout m'était étranger.

Je vécus ainsi pendant une année, si c'était vivre que de pleurer toujours, que de souffrir toujours, que de n'avoir ni temple, ni autel, ni famille.

Quand ce peuple tombait à mes genoux, quand des enfans balançaient des encensoirs devant moi, l'odeur de la fumée de nos temples me pénétrait de confusion et me transportait dans la chapelle des carmélites. — Je me sentais humiliée d'être l'objet de ces hommages idolâtres.

Dans la foule, personne ne me devinait, personne ne me comprenait; mais quelquefois, échappant aux respects dont on m'entourait, je priais, prosternée, sans témoins... seulement alors je me croyais entendue et comprise.

Enfin, un jour, une voix remplit mon cœur d'une émotion inconnue ; des pleurs, et plus tard des sourires, me touchèrent et m'enivrèrent de joie. — Un être charmant m'intéressa ; ce n'était pas celui de mes souvenirs... et cependant je l'aimais ; c'était un amour, un amour sur la terre... et cependant je m'y livrais !

J'étais mère, et je pressais mon fils dans mes bras.

Je l'offrais à mon Dieu, au Dieu de mes pères, au Dieu de Fernand, à son Dieu à lui ; car j'avais répandu sur son front l'eau du baptême, pour qu'il fût l'élu du Seigneur, et que le Seigneur l'arrachât aux infidèles.

La naissance de ce fils, en flattant l'orgueil d'Ibrahim, augmenta le crédit naturel et involontaire que j'avais sur lui. Je n'en profitai que pour avoir la liberté de me soustraire aux somptueux ennuis des hommages et des fêtes.

Je n'assiste aux cérémonies et aux jeux, à la musique et aux danses, que lorsque l'exige l'étiquette royale. Et tandis que les femmes turques sortent trois frois par semaine pour aller à la promenade, au bazar et au bain, je passe des mois entiers sans franchir l'enceinte du palais. — Mes goûts n'adoptent des mœurs indolentes de l'Orient que ce qui me retient dans la solitude.

Quand les regrets de la patrie, quand la profonde et invariable pensée de ma famille, quand une autre pensée encore éveillent des affections qui troublent mon cœur, je cherche la paix dans les pieuses habitudes de mon enfance.

Ma rêverie m'appelle et me retient long-temps au fond d'un pavillon d'où j'ai banni tout le luxe qui m'importune. Là, rien n'éblouit mes yeux ; ni le cristal, ni la soie, ni les treillis d'or, ni les riches tapis. Une voûte grise, une muraille nue, et une natte de paille sur le plancher de cèdre. — Cet étroit asile plaît à mon recueillement, en me rendant l'austérité, la simplicité et le silence du cloître ; c'est l'image de ma cellule, le souvenir des heures tranquilles et des jours qui n'ont pas eu de pleurs.

Tant que mon fils n'avait d'intelligence que pour comprendre mes caresses, et de voix que pour prononcer mon nom, il était ma consolation ; le bonheur qui me venait de lui

était sans mélange. Il grandit ; et son esprit, en se développant, me donna d'ineffables joies et d'inexprimables tourmens.

Je lui appris ma loi sainte ; il en goûta les douceurs : il la connaît, il l'aime ; il m'écoute et me répond. — Le mystère même dont je suis obligée d'entourer ces tendres enseignemens, semble avoir un délicieux attrait pour son âme.

Mais un trône est devant ses yeux. Je tremble... Je me demande s'il pourra résister à la dévorante ambition.

J'ai mis cet être adoré à la disposition du ciel, et c'est cet abandon, cette abnégation, cet entier sacrifice qui m'a valu sans doute le message que je reçois. Cher et miraculeux message, il vient m'apporter des promesses divines et réaliser mes longues espérances : car, dans mes malheurs, j'ai toujours espéré.

Je sentais que ce n'était pas sur le sol mécréant que pouvaient croître les germes salutaires dont je nourrissais mon enfant ; et je disais à mon Dieu de me séparer de lui, s'il le fallait, pour le conduire parmi les chrétiens. Je le disais, et je le dis encore. — Oh ! qu'une main fidèle vienne le chercher ; je ne serai pas une mère faible. Mon cœur se déchirera... Mais c'est le sort de ce triste cœur d'être toujours déchiré !

IMPRESSION.

La trompette avait appelé la milice sur le port, les bruyantes manœuvres avaient été exécutées, la retraite avait sonné ; Fernand n'avait rien entendu. — Il n'entendait pas, il n'écoutait pas : il lisait cette lettre qui confirmait de prodigieux récits, cette lettre qui lui révélait un cœur dont jusqu'alors il n'avait pas connu la tendresse. — Cette lettre absorbait toutes ses facultés. Ces feuilles s'ouvraient et se refermaient dans sa main. Les heures s'écoulaient ; et lui ne changeait ni d'occupation ni de place. Il était incapable de faire autre chose que de lire ces pages et de les recommencer après les avoir achevées. Elles étaient gravées, syllabe par syllabe, au fond de son âme, et pourtant il les parcourait encore. Ses yeux s'y attachaient et les dévoraient avec une insatiable avidité.

Oh ! comme il revenait et s'arrêtait long-temps à ces expressions pures et naïves qui lui faisaient croire qu'il était aimé ! — Espoir enivrant, charme adoré, vous êtes plus brillans que les rayons de la lumière, plus pénétrans, plus retentissans et plus doux que les notes d'une musique harmonieuse !

Ses regards s'enflammaient à la pensée d'obéir au vœu d'Almaria, d'accourir à sa voix ; car elle appelait ; et quel autre que lui pouvait-elle appeler ?

Il est des émotions si grandes, que le cœur de l'homme ne peut les contenir. Une âme trop remplie demande à s'épancher ; et l'excessive joie et l'excessive douleur cherchent également à se répandre dans le sein d'un ami.

L'ami que Fernand avait besoin de chercher était celui dont la puissance semblait émaner de Dieu même, celui qui lui avait toujours ouvert ses bras protecteurs, celui qui avait condamné ses passions avec une sagesse inflexible, et avait accueilli ses souffrances avec un paternel attendrissement. Cet ami nécessaire, c'était le grand-maître,

En présence d'une haute vertu, comme à l'aspect des scènes calmes et immenses de la création, l'orgueil de l'homme se soumet. — Il y a dans une autorité sacrée quelque chose qui, en satisfaisant la conscience et l'honneur, nous fait accepter doucement le sacrifice de nos plus chères volontés.

Le vénérable Jean-Paul de Lascaris pénétrait les mouvemens secrets, les troubles, les anxiétés, les téméraires désirs du chevalier. Il compatissait aux tourmens de son cœur agité; mais il en arrêta les élans impétueux; il lui défendit formellement d'aller dans les lieux dangereux où son courage et sa passion voulaient l'entraîner. — Ne murmurez pas contre ma décision, mon fils, lui disait-il.

Et Fernand n'osait murmurer.

— Envoyez à votre place un ami sûr, un homme capable de discerner ce qui est sage de ce qui est téméraire, d'exécuter le projet le plus hardi, s'il est utile; mais de le repousser, s'il est vain.

Et Zéyn, que la Providence semblait avoir donné pour éclairer ces mystères, fut désigné. Le pays, les esclaves, le palais lui étaient connus. Il reçut les instructions de son maître, et apprit de sa bouche des secrets qu'il avait depuis long-temps devinés. — Jamais mission plus chère ne fut confiée à des soins plus fidèles.

Le navire du corsaire était prêt. — L'or fut encore prodigué à Stéphano; un adieu, une larme, furent accordés à Zéyn; chacun eut sa récompense et se trouva bien payé.

La voile partit. — Une espérance ranima le cœur de Fernand; et il obtint la permission d'aller croiser sur les côtes d'Afrique pour protéger et attendre le succès de cette importante entreprise.

MOHAMED.

Un vaisseau sortait du port de Tunis. — La bannière turque flottait sur ses mâts; un Espagnol le commandait; et dans la chambre du capitaine un enfant était alongé sur des coussins de brocart vert et or. — L'éclat de son costume annonçait un prince d'Orient; mais les plis du schall qui cachait les boucles de ses cheveux noirs n'étaient pas surmontés par les pierreries d'un croissant.

Une beauté géorgienne aurait envié la pureté de son profil, un Castillan son air intrépide, un Français sa grâce. La vivacité de ses yeux contrastait avec l'indolence de ses poses. — Le jeune prince paraissait avoir dix ans.

Tourné vers la croisée circulaire, il regardait fuir les côtes de la terre natale. — L'instinct d'un caractère aventureux, un sentiment profond, une résolution au-dessus de son âge retenaient ses larmes prêtes à s'échapper. — Où a-t-il puisé cette force? — Dans les entrailles chrétiennes qui l'ont porté, dans les instructions maternelles et dans une grâce invisible et surnaturelle qui lui a donné la connaissance de son Dieu.

L'ange de la novice du Mont-Carmel le conduisait.

Dans cet être, né d'un enfant de Mahomet et d'une fille du Christ, un sang musulman faisait battre un cœur catholique.

C'était Mohamed, fils d'Ibrahim et fils d'Almaria. Elle l'avait elle-même consacré, le jour de sa naissance, par l'eau de la régénération.

Le vieux monarque s'affaiblissait, et ses mains laissaient peu à peu tomber le pouvoir. — Almaria s'en emparait avec toute l'habileté, toute l'adresse d'une femme ambitieuse. — Elle consultait les anciens, flattait les grands, comblait de faveurs les agas et les émirs, et par ce moyen s'assurait tous les suffrages.

On s'étonne que les princes aient l'habitude de mépriser les hommes ; c'est qu'ils jugent les hommes par certains courtisans, et qu'ils estiment ceux-ci au prix où ils les achètent. — Les princes seuls peuvent connaître tous les synonymes de la langue des cours ; ils savent que, dans cette langue, corruption et conviction c'est souvent la même chose.

Il faut une logique nouvelle pour raisonner juste dans un monde faux. — Là quelquefois ce qui est un droit est un tort ; et les dignités conférées, les emplois accordés, les trésors répandus sont les argumens les plus utiles et les moins contestés.

Aussi la reine ne rencontra pas le moindre obstacle, lorsqu'elle proposa au divan assemblé de faire entreprendre un long pèlerinage à son fils, pour obtenir la prolongation des jours du monarque.

C'était un prétexte pour donner son unique enfant à sa religion, à sa famille, à son Espagne ; pour l'arracher, jeune encore, à un trône éclatant, à une cour voluptueuse, et écarter la couronne profane de cette tête qui avait reçu le baptême.

Ces leçons d'humilité, de souffrance et de pauvreté au milieu des richesses du sérail, ces enseignemens secrets du dogme de la croix sous la domination du glaive, ces pensées de l'Eglise dans la mosquée, prouvaient une préméditation forte, une suite d'idées arrêtées, et cette volonté ferme qui n'avait jamais abandonné Almaria.

Enlever son enfant à la loi du Prophète, l'arracher à cette terre barbare, était au-dessus de sa raison, mais non pas de sa foi. Elle croyait en celui dont la bouche divine avait prononcé ces paroles : « Avec une foi vive, si vous disiez à ce mûrier, déracine-toi et va te planter au milieu de la mer, il vous obéirait. »

Et le jeune descendant des princes d'Afrique et des ducs de Murcie quittait les Pyramides, voguait sur les flots, et allait aborder à l'Occident.

Zéyn veillait au dépôt que la reine lui avait confié.—Stéphano veillait à la manœuvre.

Lorsqu'ils eurent franchi la ligne des flottes barbaresques, l'étendard musulman fut remplacé par l'étendard de la croix. — Ce signal devait avertir le chevalier d'Hermandarez. — Mais à peine le drapeau chrétien est-il arboré, qu'on distingue au loin deux petits bâtimens, courant à toutes voiles. Légers et bien armés, ils s'approchent, et comme des mouettes volent sur les vagues.

Un cri d'enthousiasme et de joie éclate parmi les gens de l'équipage à l'espérance du butin ou du danger. — Mais un mouvement d'inquiétude agite l'âme de Zéyn. Préoccupé d'une seule pensée, il se demande si ses tartanes ne seraient pas envoyées de Tunis pour délivrer le jeune héritier de ce royaume. — Son imagination se représente une lutte inégale, le nombre et la force lui disputant cet être remis à sa garde, recom-

mandé avec tant de soins, appelé avec tant de vœux! Et son entreprise inutile, sa mission déjouée, la doulenr de son maître sont des images qu'il ne peut considérer sans effroi. La seule idée qu'on lui arrachera la vie plutôt que ce trésor, lui apporte un peu de calme ; et il ne se rassure qu'en reconnaissant dans ces voiles deux bâtimens n'appartenant à aucune nation, sans drapeau, sans aveu.

La brise les pousse avec rapidité ; ils s'avancent, le combat s'engage. — Aussitôt une galère de Malte paraît en mer ; c'est Fernand ! — En voyant son pavillon menacé, il accourt ; mais quand il a reconnu le vaisseau que son cœur attendait, par une manœuvre plus prompte il vole pour le secourir. — Il le délivre. — Les pirates se disposent à la fuite ; mais avant de virer de bord, ils lâchent un double feu d'artillerie et de mousqueterie.

Tous les marins étaient à leur poste de guerre ; et l'enfant lui-même, impatient de voir un combat, avait échappé à la main chargée de le conduire, et s'était élancé sur le pont.

Electrisé par le bruit et l'éclat de ce spectacle, il bondissait à chaque détonation de la poudre ; et comme une étoile qui scintille dans des tourbillons de vapeur, les pierreries et l'or de son costume brillaient au milieu d'un nuage de fumée.

Une dernière balle siffle dans les cordages ; elle atteint la poitrine de Stéphano ; il tombe. — Et l'Espagnol est encore couché, comme dans le désert, aux pieds de l'Arabe ; mais cette fois le sang coule, la vie s'en va, et tous les soins de Zéyn ne pourront la retenir.

— Ah ! malheureux Stéphano, lui dit-il, pourquoi faut-il que tu sois frappé à l'instant où tu rends à mon maître un si grand service !

Et d'une voix éteinte, l'intrépide Espagnol répondit :

— Sans doute en expiation de mes crimes passés ; et c'est à toi que je dois d'emporter dans la tombe le souvenir d'une bonne action. — Je te recommande Mikaëla.

Il répéta : Mikaëla ! Mikaëla ! — Et ce nom fut son dernier soupir.

L'équipage donna une larme au chef terrassé, et son corps fut jeté à la mer. — Un coup de canon lui dit adieu. — Puis, sous les ordres du contre-maître, la chiourme reprit la rame, sans répéter la chanson monotone ; et dans un religieux silence, le navire continua sa marche.

Pendant ce temps, Zéyn avait fait monter le jeune prince à bord de la galère de Malte. — Cinquante marins courbés à la manœuvre relevèrent la tête, et contemplèrent le nouveau passager, dont l'âge et le costume excitaient leur curiosité. — Fernand, sans remarquer cette surprise, ouvrit ses bras à l'enfant, qui par une attraction invisible s'élança vers celui dont le mouvement l'appelait. — La pelisse brodée du jeune prince disparut à l'instant sous le manteau blanc du chevalier ; et deux cœurs qui se devinaient palpitèrent longtemps l'un contre l'autre.

La galère suivait sa route, voguant de l'est à l'ouest ; elle étincelait aux rayons d'un so-

leil éclatant; et sous la banderole écarlate, la voile triangulaire se balançait gracieusement dans le bassin de la Méditerranée.

Fernand, dont le trouble et l'émotion se trahissaient, couvrait ce jeune être de caresses et l'entourait de tous les soins qu'un père prodigue à son fils. — Il le conduisit lui-même dans sa chambre de bord; et l'ayant fait asseoir sur ses genoux, et passant un de ses bras autour de son corps, il lui disait :

— Oh! que j'ai de bonheur à vous voir, à vous retrouver! car je vous retrouve, mon enfant! Vous ressemblez si parfaitement à la gracieuse image.... que je m'étais faite de vous!!! — Ce sont bien ces traits, cette voix, qui enchantaient mon sommeil! — Venez, approchez, parlez... J'ai besoin de vous regarder, de vous entendre, de vous toucher! — Il y avait tant de réalité dans mes songes, qu'aujourd'hui la réalité me semble un rêve!

Et l'enfant répondait :

— Je vous reconnais aussi. Ma mère m'a tant de fois parlé de vous! elle m'a tant de fois raconté la forme de vos traits, la couleur de vos cheveux! Elle m'a dit que je vous aimerais tout de suite; elle m'a dit de vous obéir, de chercher à vous imiter. — Et elle ajoutait en soupirant: La vertu, la gloire, la perfection, le bonheur sur la terre, c'est Fernand!

A ces mots, ces deux êtres se rapprochèrent, s'unirent plus étroitement encore. — Ils enlacèrent leurs bras inégaux : dans cet embrassement, Fernand croyait presser l'image d'Almaria; l'enfant croyait retrouver les caresses de sa mère.

Par les soins de la reine, le jeune prince avait apporté avec lui de riches bagages, des étoffes précieuses, des tissus d'or, des armes magnifiquement montées, des pierreries d'une valeur inestimable.

Et ces richesses auraient moins séduit la cupidité d'un juif, ces armes l'ambition d'un héros, ces parures la coquetterie d'une femme, que cette naïve révélation d'amour ne séduisait le cœur du chevalier d'Hermandarez.

C'était la première fois que d'aussi tendres aveux lui étaient faits par une bouche aimée. — L'être qu'il adorait lui avait été ravi par le sort, par la tempête. — Il avait à se plaindre de l'inconstance des flots, et non pas de l'inconstance des hommes. — Almaria esclave avait été vendue; sa jeunesse et ses charmes appartenaient à un maître; Almaria libre s'était donnée; son âme et ses pensées n'appartenaient qu'à Dieu et à Fernand!

Oh! quand il la cherchait sur les grèves, quand il la demandait à la mer, à la terre, au ciel, il aurait payé de tout son sang l'espoir qu'elle eût emporté une pensée de lui!

La certitude d'une éternelle indifférence, l'impossibilité d'apprendre si son amour même avait été compris, arrêtait ses élans sans les étouffer, amortissait sa passion sans l'éteindre. — Mais cette révélation subite, ce bonheur inespéré de savoir qu'on avait si fidèlement gardé sa mémoire, ralluma l'incendie. Il retrouva toutes les agitations de ses premiers jours d'ivresse.

Fernand aimé, Fernand aimé d'Almaria n'a plus le courage que le malheur lui avait donné; il se livre à ce torrent de joie qui inonde son cœur; il se répète : Je suis aimé d'Almaria! — Et plus de sommeil, plus de repos pour lui. — Il est absorbé par une pensée unique, investi par des images brûlantes : il ne vit que lorsqu'il entend des paroles qui exaltent son délire. Il écoute Mohamed, il interroge Zéyn : et quand Zéyn lui raconte que la reine avait pâli en apprenant qu'il avait prononcé ses vœux de chevalier, il pâlit à son tour ; il entrevoit une destinée éclatante, et semble anéanti par une vision céleste. — Ses vœux le fatiguent comme de lourdes chaînes. Pourquoi, se demande-t-il, pourquoi les avoir formés? pourquoi ne pas les rompre? — Le grand-maître lui-même en a conçu la crainte! ce n'est donc pas une chose impossible! — Le vieux monarque peut mourir, la reine cesser d'être esclave, le chevalier devenir libre.... Amour et liberté!.... Il y a donc une chance de félicité parfaite!

Et tandis qu'il était agité par ces combats, dévoré par ces pensées, son vaisseau l'emportait vers un but qu'il avait oublié. — Il aborde en Espagne ; et à tout ce qu'il rencontrait sur cette heureuse terre où Almaria reçut le jour, il aurait voulu dire :

— Elle n'a point péri ; retenue loin de nous par la force, elle n'a point abandonné son pays ; elle lui envoie son cœur, ce qu'elle a de plus cher : voilà son sang, voilà ses traits, voilà son fils.

Et c'est en tenant ce fils dans ses bras qu'il arriva sous les voûtes du palais de Murcie pour consoler la vieillesse et la solitude. Il y avait dans cet enfant de la joie pour tous : pour l'illustre chef d'une famille au moment de s'éteindre, encore un avenir; pour une mère, encore des caresses; et pour Fernand, un bonheur plus ineffable; car ainsi que l'a dit un poète inconnu :

Tous ces rêves brillans dont l'homme est si charmé,
La gloire et l'avenir... qu'est-ce auprès d'être aimé?

SACRIFICE.

Le solitaire palais de Murcie retentissait d'un bruit nouveau et s'animait d'un mouvement inaccoutumé. La vie était rentrée dans cette silencieuse demeure, une joie était revenue dans ce lieu de douleur, une espérance parmi ces découragemens. — C'était comme cette clarté du matin qui blanchit le ciel sombre, comme ce soleil de mai qui réveille la nature, qui rend la sève au tronc épuisé, les feuilles vertes aux branches noires; c'était comme le jeune printemps qui fait sourire le vieux saule. — Et l'aïeul souriait, et la duchesse versait des pleurs en pressant sur son sein l'enfant qui ressemblait à sa fille. Ses larmes coulaient plus douces quand elle entendait cet enfant répéter que sa mère, dans ses adieux, lui avait dit tout bas qu'elle reviendrait en Europe.

Des consolations inattendues renaissaient aux cœurs des nobles infortunés; et les promesses des jours à venir leur faisaient oublier les désespoirs des jours passés. — Ce rejeton si long-temps désiré, cet être dont la naissance, la conservation et l'arrivée étaient

autant de prodiges, leur causait une de ces joies que la surprise augmente, un de ces étonnemens qui accompagnent les bonheurs providentiels.

Philippe IV l'avait reconnu pour leur héritier, et lui avait accordé la transmission des biens, des fiefs, des titres et des prérogatives que possédait l'illustre maison d'Hermandarez, dont l'infatigable renommée, toujours croissante, avait été des saintes murailles de Jérusalem aux brillans remparts de Grenade, et des palmiers de la Palestine aux forêts du Nouveau-Monde.

L'Espagne se réjouissait de voir se perpétuer un nom inscrit depuis si long-temps dans le livre de ses gloires. Et celui qui venait de recevoir ce nom se montrait déjà digne de le porter. — Un éclair brillait dans ses yeux comme un reflet du soleil sous lequel il était né; il avait l'ardeur des peuples de l'aurore, sans en avoir la mollesse. Le luxe des jardins et des palais d'Occident ne pouvait l'étonner; il avait vu sous un ciel plus beau toutes les splendeurs du trône. — Aucun objet frivole n'arrêtait sa pensée. Mais il attachait ses regards sur le fer rouillé des armures; mais il lisait avec amour les pages héroïques des annales de la vieille Espagne. — Il n'aimait qu'à monter à cheval, à franchir des barrières, à manier des armes. Ses plaisirs étaient sérieux, ses divertissemens chevaleresques; son goût était le mouvement, son ambition la gloire, son instinct la guerre!

On conçoit combien de telles dispositions rendaient ce jeune héritier cher au vieux duc, et avec quelle orgueilleuse confiance il lui remettait ses titres et le décorait de son écusson, qui était:

MI-PARTI GUEULES ET SABLE A L'ÉPÉE
D'ARGENT ACCOMPAGNÉ EN CHEF
DE TROIS CROISSANS D'OR
RENVERSÉS SUR UN
CHAMP D'AZUR.

Fernand avait accompli l'important devoir de remettre cet enfant à sa famille. Il avait été appelé et était accouru; il avait rencontré des dangers, et les avait bravés; il avait vu souffrir, et avait consolé. Il avait appris des secrets de tendresse qui réalisaient toutes les ambitions, tous les rêves de son cœur. — Les obstacles s'aplanissaient au-devant de ses pas; le bonheur se présentait à lui pur, prochain, facile; et cependant une grande tristesse s'était emparée de son âme.

Il savait qu'Ibrahim succomberait bientôt à son âge et à ses souffrances; il savait que pour propager l'illustration d'une antique race, Malte relevait quelquefois des vœux qu'on avait contractés; il savait qu'Almaria l'aimait! Quelle pensée pouvait donc l'effrayer, et qu'est-ce qui pouvait l'arrêter?

Ah! c'était le découragement d'une vie trop éprouvée, le mécontentement d'unir deux cœurs flétris par les revers; c'étaient des souvenirs amers jetés dans une union si douce; c'était l'effroi du malheur, ce cri qui retentit long-temps après les infortunes, et qui empêche de croire à la félicité.

Peu de temps s'était écoulé lorsque des nouvelles de Tunis annoncèrent que le roi était

mort, et qu'Almaria, renonçant au trône pour elle et pour son fils, se disposait à revenir en Espagne.

O fortuné retour! félicité immense, mais tardive! — C'est bien là le sort : c'est lui, toujours le même, qui brille quand nos yeux affaiblis ne peuvent plus soutenir sa lumière, qui nous prodigue le pain quand l'appétit nous manque, et nous envoie le triomphe alors qu'il faut mourir!

Les vieillards, épuisés par les larmes, avaient de la peine à supporter toute leur joie.

Et Fernand, qu'une pensée vague ébranlait; Fernand, si faible à une espérance lointaine, s'arma de courage contre l'approche de tant de séductions. — Elle revient, se disait-il; elle revient, elle compte sur moi, peut-être! — Cette idée le presse, le sollicite, et se présente toujours brûlante à son esprit. Comment pourra-t-il résister? Comment trouvera-t-il la force de s'arracher au bonheur dangereux qui le menace? Ah! c'est que les hautes vertus tentent les nobles âmes! Les sacrifices ordinaires n'éveillent en nous qu'un vulgaire courage; ils sont plus simples et plus difficiles : les sacrifices immenses nous soutiennent par leur propre grandeur. — Le cœur de Fernand s'exhalait en soupirs douloureux; et Zéyn l'entendait exprimer ainsi ses souffrances :

Almaria! mon ange! ma sœur! vous qui n'avez pas pu être ma compagne, vous revenez, je m'exile à jamais; vous allez retrouver ces lieux, je dois les quitter; vous vous rapprochez de moi, je dois vous fuir. Ah! cependant si je pouvais vous revoir, vous revoir un seul jour, ce jour rachèterait des années de martyre. — Mais après... je ne pourrais plus porter mes regards ailleurs, je ne serais plus maître de mes actions, de mes mouvemens, de mes devoirs, de ma volonté!

Et au milieu des tentations qui l'assiégent, il souffre, il se débat, il a besoin d'un héroïque effort pour sortir de ce palais, où l'ombre d'Almaria exerce sur lui tant d'empire. — C'est parce que l'effort était héroïque qu'il l'entreprit. Mais il n'attendit pas qu'il fût impossible, il n'attendit pas qu'elle fût revenue; il ne brava pas sa présence, il ne fut pas téméraire, il fut malheureux; et c'est dans les bras du grand-maître qu'il alla réfugier sa douleur.

Ses traits altérés portaient l'empreinte des déchiremens de son âme. Son corps affaibli marquait la violence de la lutte qu'il soutenait.

En vain l'amitié, en vain l'honneur lui faisaient entendre leurs voix puissantes; il entendait d'autres accens. — Revoir Almaria! pensée enivrante, vous le jetiez dans de profonds délires. Rompre ses vœux! pensée terrible, vous aviez aussi votre énergie; et c'est là qu'il retrempait la sienne.

Il n'appartient à rien d'humain d'apaiser les grands bouleversemens de l'âme. — Amitié, vous consolez, vous ne guérissez pas. Honneur, vous ne donnez qu'une fermeté apparente et qui n'empêche pas de mourir intérieurement. — La religion seule enveloppe nos maux passagers de ses consolations éternelles; et sous cet abri encore la vie a ses combats, sous ce manteau sacré le cœur de l'homme souffre et palpite. — Fernand comptait un à un tous les sacrifices qu'il avait à faire.

Il ne foulera plus le sol que doivent fouler encore les pas d'Almaria ; il ne respirera plus la fleur qu'elle aura touchée, les vents du soir ne porteront plus ses chants à l'oreille de sa bien-aimée. Il n'ira plus sur la barque fragile confier ses amours au courant du fleuve, se pencher au balcon, respirer la fraîcheur des nuits, promener ses regards d'étoile en étoile, et demander à l'astre le plus brillant si ce n'est pas dans ses rayons que naquit son angélique amante. — Il ne parcourra désormais que les rochers de son île et les mers orageuses ; il ne cherchera que les combats et les austères devoirs.

Cependant Almaria revenait, et ses projets étaient bien au-dessus des prévisions humaines. Elle ne pouvait plus se cacher à elle-même la passion qui l'animait. L'absence avait développé cet amour, plante vive qui avait grandi sur la terre étrangère. — Sur cette terre soumise et idolâtre, où l'on obéissait à sa puissance, où l'on rendait un culte à sa beauté, accablée d'hommages, entourée de respects, elle était isolée d'affections ; et sa pensée allait incessamment chercher au-delà des mers ces sympathies secrètes, ces liens intimes qui lui manquaient, et qui seuls rattachent à l'existence. La tendresse de Fernand lui était connue. Mais lorsqu'elle eut appris les larmes qu'il lui avait données, ses renoncemens à tous les intérêts de la vie, elle sentit avec plus de force cette passion non étouffée et toujours combattue. — Zéyn n'avait rien oublié, et le cœur d'Almaria avait tout compris.

Quel délicieux avenir s'offrait encore à elle ! la patrie retrouvée, la famille complète, l'amour sanctifié par le mariage ! Elle pouvait avoir un sort digne d'envie. Le monde aurait battu des mains à cette union éprouvée par tant de revers, méritée par tant de constance. — Mais Almaria était difficile en bonheur. — La crainte d'un remords empoisonnerait pour elle les biens les plus doux. Manquer à ses premiers engagemens, désirer que Fernand consente à trahir les siens, croire une félicité possible entre ces deux parjures ! non ; elle a trop besoin d'admirer ce qu'elle aime. — Le devoir lui était cher... encore plus que l'amour, et la gloire de Fernand plus indispensable que Fernand lui-même.

Elle ne rentra pas sous les voûtes dorées du palais de sa famille ; ce ne fut qu'au monastère d'Avila, et en relevant le voile épais qui pour jamais la séparait du monde, qu'elle vit, de loin en loin, les seuls êtres que la règle des carmélites lui permettait de revoir : son père, sa mère et son fils.

Et puis tous les jours, à toutes les heures du jour, le silence et la solitude du cloître, ces pratiques invariables, ces exercices déterminés, ces travaux mesurés, ces prières constantes ; et à côté de tout ce qui règle et subjugue l'esprit, tout ce qui réprime et mortifie la chair : les instans du sommeil calculés, les paroles comptées, les jeûnes fréquens, l'abstinence perpétuelle.

Ainsi la belle Almaria, la noble fille de l'Espagne, la reine de Tunis, s'était soumise à ce joug sévère. — Elle couchait sur une planche étroite couverte de paille ; elle portait sur ses membres frêles l'habit de laine rude, autour de ses pieds délicats des sandales de corde ; les marbres du sanctuaire étaient mouillés de ses larmes. Cependant elle n'avait

point de crime à expier, sa vie pure n'avait point de remords ; mais devant Dieu elle se reprochait ce temps où des élans secrets envoyaient à Fernand les pensées d'un cœur qu'elle devait entièrement à son époux ; elle se reprochait ce sentiment dominateur, exclusif, dont l'entraînement éloigne et dégoûte de tout, ce sentiment que l'absence n'avait fait qu'exciter, et qu'une retraite austère et sainte devait calmer.

Ah ! les passions ont beau faire, elles ont beau se présenter sous les plus gracieuses formes et les plus fraîches couleurs ; elles ont beau prendre des figures charmantes, une voix douceou retentissante, et nous crier : Ami, restez ; restez avec nous ; nous donnons le bonheur, nous sommes toutes-puissantes, nous sommes éternelles : les plus opiniâtres ne résistent pas à ces fatigues du corps ; leur flamme s'éteint dans cette froide atmosphère, et leur trouble s'apaise dans cette paix profonde.

Les devoirs d'épouse et de reine, la distance, les mers, les janissaires, la triple enceinte du sérail n'avaient pu empêcher l'ardente pensée d'Almaria de s'élancer vers Fernand, et le simple rideau qui couvre la grille du cloître l'en avait séparée pour jamais. »

Une idée très chrétienne a présidé à la composition de ce roman. Il faut en féliciter l'auteur : on peut le lire sans danger. C'est partout l'amour chaste et pur des âmes vertueuses ; les idées religieuses dominent dans cet ouvrage. On y rend perpétuellement hommage à la foi catholique. C'est un progrès louable.

Mais ce que nous ne pouvons louer, c'est la marche décousue du roman ; c'est la langueur avec laquelle il se traîne de faits en faits ; c'est le défaut d'ensemble dans le tout, c'est l'invraisemblance des évènemens et la gaucherie avec laquelle ils sont préparés ; ce sont les descriptions froides, sans intérêts, vagues, banales, que l'auteur prodigue à tout propos, soit des lieux, des décorations ; soit des vêtemens, des armes et des personnes. Les comparaisons manquent perpétuellement de justesse, de goût et de clarté. Ainsi pour nous donner une idée du visage céleste d'Almaria qui répandait la paix autour d'elle, il dit : « Une étoile dissipe l'obscurité de la nuit, un grain d'encens suffit pour parfumer un temple, un seul ange sur terre donnerait presque une idée parfaite du ciel. » Que signifie ce qui suit : « Ces trésors, ces palais, etc., il les maudissait comme autant d'obstacles au vœu qu'il aurait pu former ; et il n'en formait point : *il laissait aller son âme vaguement et sans but sous des parfums d'aloës, des regards de femme et la molle impression de ce séjour...* » ..... « Il rêvait à des combinaisons d'avenir, à des chants heureux, et son esprit s'égarait dans des pensées errantes et confuses, comme les légers nuages de fumée qui s'échappaient de son cigare. » Voici ce qu'il dit du navire qui portait Almaria : « Élégamment pavoisé, tout brillant de guirlandes suspendues à ses mâts et dans ses cordages, il se balançait frappé par des vents opposés ; il semblait comme un nageur timide qui s'incline et se redresse avant de plonger dans les flots ; il relevait sa proue, se penchait en arrière, comme un cheval qui trépigne et se cabre au moment de s'élancer dans l'espace qu'il va parcourir. » Peut-on sérieusement s'arrêter à dire de pareilles choses ?

Lisez encore les lignes suivantes : « Quelques uns de ces gens étaient vêtus d'un simple pantalon rayé, ainsi que des marins qui se disposent à la pêche ; le reste portait la guêtre

de cuir, la culotte courte, le costume léger des chasseurs. Stéphano, qui paraissait leur maître, le feutre sur la tête, les pistolets à la ceinture, était debout, immobile, les bras croisés. Mais il travaillait plus qu'eux ; — il pensait. »

Qu'y a-t-il en tout cela d'intéressant ? que nous font à nous les guêtres de cuir, le pantalon rayé, les culottes courtes, les vestes ? mais tout cela n'est rien en comparaison de la réflexion de l'auteur : « Stéphano travaillait plus qu'eux : — il pensait. » Que veut donc dire l'auteur? Les autres hommes ne pensaient donc pas? Où donc M. J. de Rességuier a-t-il vu que les hommes ne pensent pas ? cela est-il philosophique? ne pourrait-on pas en induire que l'auteur n'est pas fort sur la métaphysique, et notamment sur la psycologie ? Des critiques avoueront peut-être que si ce livre n'est pas une preuve que l'homme ne pense pas, il est au moins une preuve que beaucoup d'hommes pensent faiblement. M. J. de Rességuier nous dit ensuite que « les projets que Stéphano roulait dans sa tête, imprimaient les plis de l'âge sur son jeune front. — Que ses yeux assez grands étaient à demi cachés par un large sourcil, que ses traits semblaient animés par une passion indéfinissable, etc. » Ainsi, quand vous verrez des rides, des fronts plissés, de longs sourcils, dites : cet homme pense. Ne voilà-t-il pas un bon symbole de la pensée ! Non, la pensée ne se manifeste point par de tels signes. Les chagrins et les douleurs opèrent les marques précoces de la caducité ; mais la douleur est un sentiment ; et penser et sentir ne sont pas absolument synonymes.

Nous pourrions multiplier les citations ; mais en voici assez pour conclure que cet ouvrage n'est pas d'une bien haute portée. On ne trouve un véritable intérêt que dans un seul endroit, et cet endroit est le dénouement. C'est le morceau qu'on vient de lire.

J.-A. JUIN D'ALLAS.

UNE APOSTASIE,

PAR M. ÉMILE DE LACOMBE.

Un jeune et estimable professeur vient de se faire honorablement connaître, en livrant à l'impression un ouvrage qui a pour titre *une Apostasie*. Membre de l'Université, M. de Lacombe a vu dans le collége même où il professe, un abbé son commensal, qui avait déployé tous ses moyens pour combattre l'Université, révéler par une chute éclatante toute la perversité de son cœur. Et aussitôt il saisit sa plume tour à tour sévère, gracieuse, ou légère, et il esquisse le portrait de celui qui est l'objet *d'un apostasie*. On aura peine à croire le parti que l'habile profes-

seur a tiré de cet évènement. Groupant autour de l'abbé de Breuil plusieurs personnages dont le caractère est heureusement dessiné, il amène naturellement cette combinaison d'aventures enchaînées les unes aux autres, qui fixent l'attention du lecteur sur le personnage principal. Progression d'incidens qui augmentent sans cesse l'intérêt et redoublent la curiosité, peinture fine, agréable et vive des mœurs ou des ridicules: M. de Lacombe met tout en usage pour donner à son ouvrage ce tour original qui lui a mérité déjà tant de succès.

Julie, héroïne qui contraste admirablement par sa candeur et sa beauté avec le portrait de l'abbé de Breuil; Luceval, gai, vif, spirituel; Charles digne d'un meilleur sort; M. de Valory, type d'un heureux épicurien; Chalancey, hélléniste, grand admirateur de Pindare, offrent des tableaux qui plairont à toutes les classes de lecteurs. Mais ce qui intéresse vivement, ce qui saisit l'âme, l'émeut doucement, ou la transporte d'indignation, c'est l'innocence poursuivie par de Breuil. Cet homme, dont le cœur agité par des passions fougueuses, ne reconnaît plus de bornes, se précipite dans un abîme dont il n'a point su calculer la profondeur. D'abord il aime; ensuite, irrité par un refus, il devient criminel et se fait protestant. Ici la scène est attachante et terrible; l'homme se dévoile tout entier dans le prêtre parjure, son cœur orageux est pour lui un enfer. Au moment où sa victime, tranquillement assise sur un banc de gazon, se laisse aller au cours de ses pensées et réfléchit à ces instans où, près de Charles son fiancé, la vie était pour elle une ivresse et un enchantement! de Breuil lui apparaît debout, immobile, possédé par la colère, l'amour, la haine, la pitié. Il lui révèle un funeste secret, et bientôt Julie sent son cœur brisé par la douleur et voit son avenir autrefois plein de charmes, détruit pour toujours. Je m'arrête; le lecteur intelligent saisira facilement le but de l'auteur. Éclairé à la vue de ce sinistre tableau, il reconnaîtra l'avantage que l'Université peut retirer d'*une Apostasie*. L'ouvrage de M. Émile de Lacombe, qui d'abord ne semble promettre que la peinture de l'intérieur d'un collége, s'agrandit par une heureuse disposition de scènes singulièrement variées; il plaît par un style proportionné au sujet et mérite d'être distingué, aujourd'hui que nous voyons surgir de toutes parts des milliers d'ouvrages qui ne sont pas moins une école de mauvais langage que de mauvais goût.

Nos lecteurs nous sauront gré de transcrire ici un fragment d'*une Apostasie*, qui mérite de figurer dans les *Soirées Européennes*.

« Octobre fait place à novembre, et le pâle automne en s'enfuyant dépouille les forêts de leur feuillage vert. Tout est triste, et dans les vallées et sur les côteaux qui retentissaient naguère du chant joyeux des vendangeurs. Les premiers froids, précurseurs de l'hiver, se sont fait sentir et ont chassé à la ville la plupart des propriétaires des jolies maisons situées sur les bords de la Loire. A peine si l'on voit parfois quelque promeneur solitaire venir à la chute du jour pour assister au deuil de la nature. Cependant ces gazons qui jaunissent, ces arbres qui se dépouillent, ces feuilles qui se balancent dans les airs, ces oiseaux voyageurs qui, par troupes nombreuses traversent le ciel et vont chercher des zones tempérées ; cette Loire qui se plaint à ses rives, ce vent qui gémit dans le silence des grands bois, inspirent à l'âme une tendre mélancolie ! Ces débris qui lui présagent le sort qui attend tous les hommes, loin d'attrister Julie, la remplissent de je ne sais quelle espérance toute de mystère et de charme..... C'est qu'elle sent que la terre n'est pas sa patrie, c'est qu'elle aspire au jour où, se dégageant de la prison des sens, elle ira se réunir aux êtres chéris que la mort lui a ravis... le soleil dorait à peine de ses feux mourans la cime des arbres du parc de Bassigny. Madame Renneville avait des lettres à écrire ; Julie, voulant profiter de la belle soirée qui invite à la promenade, prend un volume de Bernardin de Saint-Pierre, et va dans le parc. Elle lit deux ou trois pages, referme ensuite le livre, puis se laisse aller au cours de ses pensées. Elle réfléchit, la jeune fille, à ces deux mois qui viennent de s'écouler. Heureux temps des vacances ! oh ! comme il a fui rapidement ! que n'a-t-elle pu en prolonger le cours !... il y a quinze jours encore, son promis, son Charles, l'accompagnait en ces lieux ! il est parti ! le reverra-t-elle jamais ?... Elle s'assit sur un banc de gazon ; il y avait à peine cinq minutes qu'elle y était, lorsque, levant la tête, elle aperçut devant elle de Breuil immobile. — Vous ne m'attendiez pas sitôt, dit-il. Julie frissonna à son aspect, et voulut appeler à son secours. — Ne criez pas, lui dit-il d'un air déterminé, vous n'avez rien à craindre de moi ; je veux vous parler, voilà tout. — Monsieur, laissez-moi. De Breuil, la saisissant par la main, la força de s'asseoir, et s'assit près d'elle. — Ecoutez, dit-il ; vous savez les larmes que j'ai versées, le

désespoir auquel je me suis livré; eh bien! je vous pardonne tout le mal que vous m'avez fait, j'oublie vos froideurs, vos dédains, vos mépris, j'oublie tout, je vous renouvelle l'offre de ma main et de ma fortune. — Vous le savez, monsieur, je ne puis être à vous; j'ai disposé de mon cœur en faveur d'un autre, cessez donc de me poursuivre ainsi. Elle se leva de nouveau. — Belle fiancée, arrêtez; vous croyez que vous avez porté le désordre dans mon esprit, la révolte et la perturbation dans mes sens, l'enfer dans mon cœur, et que je vous verrai passer aux bras de Charles!... Sachez donc que vous ne pouvez être à lui; soit que vous acceptiez, soit que vous refusiez ma main, vous ne le pouvez plus!... Il y a deux mois, lorsque vous m'avez poussé à bout, j'écoutai la voix de mon désespoir. Une idée inspirée par Satan s'empara de moi, je la saisis avec transport, j'allai trouver une femme que j'avais achetée, je lui ordonnai de vous verser, à la fin du bal, un narcotique dans les rafraîchissemens que vous lui demanderiez... puis elle m'introduisit près de vous... Vous voyez bien que vous ne pouvez plus appartenir à Charles. — Ah! malheureux! lui dit-elle... elle tomba sans vie sur le gazon. De Breuil considéra quelques instans sa victime privée de vie à ses pieds. Son âme était tour à tour possédée par la colère, l'amour, la haine, la pitié..... Ce dernier sentiment l'emporta, une larme vint humecter sa paupière, en voyant cette jeune et belle existence qu'il avait flétrie, qu'il avait condamnée aux pleurs, au désespoir; il avait brisé ce cœur si tendre, si affectueux, il était parvenu à rendre la pauvre fille aussi malheureuse que lui. Il se mit à genoux devant elle, et tandis qu'il s'occupait du soin d'essuyer le sang qui coulait de ses mains déchirées par un caillou tranchant, il entendit un léger bruit dans l'éloignement, s'enfuit à travers les massifs du parc et disparut. C'était madame de Renneville inquiète, qui venait à la rencontre de Julie; à son aspect elle pousse un cri d'effroi, lui prodigue les secours de l'amitié; mais vains efforts, la malheureuse jeune fille rappelée pour quelques jours à la vie ne pourra plus supporter son malheur. Charles, son promis, éloigné d'elle, n'arrivera bientôt que pour assister à ses tristes funérailles.

»Charles en effet s'était mis en route aux premiers jours des vacances, joyeux, plein d'espérance et de bonheur; il arrive, il porte ses regards vers la maison de M. Chalencey, espérant que sa fiancée bien-aimée se-

rait à sa fenêtre, ou sur le seuil de sa porte. Est-ce que ses yeux ne le trompent pas? Ciel! il aperçoit des voitures de deuil devant la maison! et un char funéraire dans lequel était un cercueil, couvert d'un linceul, orné de fleurs blanches! il fait arrêter, descend hors de lui, et demande quelle est la victime que la mort a frappé! — C'est le convoi de mademoiselle Julie de Chalencey, lui répondit-on; elle était belle comme les anges! — Charles tombe évanoui. Lorsqu'il eut recouvré l'usage de ses sens, pouvant à peine se soutenir, il voulut suivre à toute force le char funéraire qui était parti depuis quelque temps. Ses sanglots brisaient tous les cœurs; les assistans se retirèrent, Charles resta seul. Les fossoyeurs recouvrirent le corps; l'infortuné s'agenouilla auprès. La nuit arriva, et le surprit à la même place, priant et pleurant toujours. Epuisé de fatigue, anéanti sous le poids de ses douleurs, Charles s'était évanoui sur la tombe de Julie. Il resta privé de sentiment pendant près de trois heures. Une pluie fine, chassée par un vent d'ouest, tombait depuis un quart d'heure lorsqu'il revint à lui. Frissonnant sous ses vêtemens mouillés, il cherche à débrouiller ses idées vagues, confuses, tourbillonnantes... malgré le désordre de ses esprits, l'agitation de son cœur, la fièvre qui le brûle intérieurement, il parvient à les fixer. Cette heure avancée dans la nuit, ce lieu, où tout fait silence, excepté le vent qui se plaint; cette terre nouvellement remuée, tout le rappelle à son malheur. Et lorsqu'il en sonde l'étendue, il frémit d'épouvante et pousse un lugubre gémissement, qui va se mêler au bruissement des arbres qui se balancent ou plient au souffle de l'aquilon. « Elle est là sa jeune fiancée, sous cette terre arrosée de ses larmes! maintenant l'éternité la presse de tout son poids. Il est donc vrai... tout est fini... il ne verra plus celle qui devait être la compagne de sa vie, celle de qui il attendait tout son bonheur! grâce, beauté, jeunesse, la tombe a tout dévoré! la mort les sépare à présent pour jamais!!! Oh! s'il eût eu du moins la consolation de la voir dans ses derniers momens! de recevoir son dernier soupir! Mais, non, la cruelle destinée lui a envié cette triste faveur!... »

» L'obscurité dont les objets étaient enveloppés cessa tout-à-coup; la lune se dégageant d'un sombre nuage, éclaira cette scène funèbre de sa pâle lumière, et Charles promena ses regards égarés autour de lui... Doit-

il en croire ses yeux? n'est-ce pas une hallucination? il aperçoit un homme à quelque distance de là! il croit même distinguer de Breuil! au mouvement qu'il fait pour se relever, ce mystérieux personnage s'éloigne... Malgré sa faiblesse, Charles le poursuit à travers les détours du parc; mais agile et léger, il se dérobe à sa poursuite. Charles ignore cependant que cet homme a précipité Julie au tombeau; néanmoins, à son aspect, la colère s'est allumée dans son cœur. Tandis que le rapide esquif qui porte de Breuil rase les flots argentés de la Loire, il le suit de ses yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu dans l'atmosphère vaporeuse qui couvre au loin le fleuve. Il a je ne sais quel pressentiment qu'il n'est pas étranger à ses malheurs... qu'est-il venu faire en ces lieux? qui lui a donné le droit de venir pleurer sur ces cendres? l'apostat! sa présence ne peut être qu'une profanation, ses larmes sont un vol qu'il me fait. Et il tomba épuisé au pied d'un arbre, ne voyant plus, ne pensant plus, ne sentant plus! Avec le jour Charles sortit de cet état de torpeur; il se promena sur les bords de la Loire, espérant que les brises matinales calmeraient l'ardeur de la fièvre qui le dévorait; ensuite il alla prier sur la tombe de mademoiselle de Chalancey. Mais la douleur et le désespoir ne pouvant s'éteindre dans ses larmes, il ne veut pas épargner le misérable qui a flétri et moissonné Julie, cette pauvre fleur à peine arrivée à son printemps, et lorsque la vie s'offrait à elle si belle et si riante. Vengeance! dit-il, et aussitôt il met ordre à ses affaires, et court disputer la vie à son rival (1)!... »

D.

(1) Se vend à la librairie de L. Mame, rue Guénégaud, n° 23, et au bureau de L'*Epoque*. — Sous presse, du même auteur, L'*Artiste et l'Epicier*.

REVUE THÉATRALE.

THÉATRE FRANÇAIS. — LAVATER, *drame en cinq actes et en prose, par MM. Rochefort et Brisset.*

Ce drame, représenté *de par la loi*, a obtenu ses trois exhibitions légales; encore la dernière a-t-elle eu lieu au milieu d'une salle presque déserte; et cependant, il a longuement occupé la critique, et rempli, dans le domaine de la littérature du jour, une place que des pièces à grand succès chercheraient souvent en vain. C'est que le nom de Gaspard Lavater, ce grand anatomiste de l'âme humaine, qu'une époque matérialiste avait laissé tomber dans un injuste oubli, a trouvé un écho au sein de notre société moderne, et fourni un aliment inattendu à l'insatiable curiosité de notre siècle, aussi porté aujourd'hui à tout admettre, qu'il l'a été jadis à tout rejeter.

Le système de Gall et de Spurzheim a fait son temps, quoi qu'on en dise; et tout le savoir-faire de ses prôneurs ne servira qu'à prolonger de quelques jours son existence. La phrénologie est venue se briser contre le crâne du grand homme; Napoléon lui a donné, après sa mort, un complet et inattaquable démenti. Que dire, d'ailleurs, d'un système qui n'a rien de fixe, rien de certain, rien de précis, que ses sectateurs doivent torturer suivant les besoins de chaque jour, et qui, au moyen des noms mirifiquement élastiques et malléables qu'il a imposés aux protubérances ou circonvolutions cérébrales, a établi une porte secrète qui pût le tirer d'affaires, même dans les cas les plus désespérés.

Le système de Lavater est, au contraire, simple et sans charlatanisme. C'est le sentiment, l'instinct moral, réduit en art, et soumis à des règles fixes. Si Lavater n'a point élevé la physiognomonie à la hauteur des autres sciences naturelles, c'est que tout était à créer dans le vaste champ qu'il a défriché, et que jamais la vie d'un homme n'a mis à fin une pareille œuvre. Son grand ouvrage n'est encore, si l'on veut, qu'un recueil de faits et d'observations curieuses; mais il n'en est pas moins vrai qu'un grand nombre de ses remarques resteront comme des jalons dont ses successeurs ne pourront s'écarter sans faillir.

La pièce de MM. Rochefort et Brisset aura cela d'utile, qu'elle aura

en partie ramené les regards du public savant sur des doctrines qui peuvent grandement contribuer à l'amélioration de l'espèce humaine. La science physiognomonique, mieux étudiée et perfectionnée, deviendra une source de jouissances nouvelles, en même temps qu'elle offrira un moyen de lutter avec succès contre les mœurs mensongères et égoïstes de notre époque. Elle nous apprendra à analyser nos sympathies et nos antipathies, ces instincts inexplicables que le ciel a donnés à l'homme, comme aux animaux celui de rechercher les plantes bienfaisantes, et de fuir constamment celles qui renferment des poisons. Ce système a été presque deviné par notre *Montaigne*, lorsqu'il dit : « Il semble qu'il y ait aucuns visages heureux et d'autres malencontreux; et crois qu'il y a quelque art à distinguer les visages débonnaires des niais, les sévères des rudes, les malicieux des chagrins, les dédaigneux des mélancoliques, et telles autres qualités voisines. »

Quel que soit le degré de certitude qu'on leur accorde, les doctrines de Lavater nous semblent mériter d'être plus connues qu'elles ne le sont. Tous les hommes, d'ailleurs, sont plus ou moins doués du tact physiognomonique, suivant la délicatesse de leur organisation. Qui ne lit, comme en un livre, sur une figure humaine, les diverses expressions des passions, la joie, le chagrin, la colère, etc.? Qui niera que l'habitude de ces passions ne doive donner à la longue aux traits un caractère particulier? Ainsi des traits ouverts peignent l'homme franc et véridique, tandis que la physionomie du méchant est presque toujours voilée et ténébreuse. Ainsi certaines figures nous repoussent d'instinct, tandis que d'autres attirent et intéressent. Nous croyons, pour notre part, à cette seconde vue mystérieuse qui lit dans la conformation physique le secret de notre vie morale; nous pensons que les opérations de ce sixième sens seront tôt ou tard déterminées d'une manière certaine et positive; et Lavater aura l'honneur d'avoir frayé largement la voie à ces grandes découvertes.

Nous arrivons au drame de MM. Brisset et Rochefort. Nous sommes en Suisse, dans le château d'un certain baron de Steinbach, grand partisan de Lavater et de son système, et qui a juré de n'accorder la main de sa fille Lisly qu'à celui qui réunira en sa personne tous les signes physiognomoniques que Lavater assigne à un mari parfait. Deux poursuivans sont en présence. L'un, qui se donne le nom de chevalier d'Osterwald, est particulièrement dans les bonnes grâces du baron, et a des grandes chances pour devenir son gendre; l'autre, qui a été

distingué par Lisly, est un jeune peintre français, nommé Charles Dumonteil, qui est venu en Suisse tout à la fois pour dessiner de beaux sites, et pour découvrir la retraite d'un certain beau-frère à la mode de *Gretna-Green*, qui, en passant par Besançon, séduit et abandonné par Caroline Dumonteil, la sœur du peintre, après avoir trompé la famille de la jeune fille, au moyen d'un mariage fictif. Cependant il paraît que le mariage est plus valable que ne l'a cru le ravisseur. Celui-ci est un bandit italien, nommé Donelli, qui, en ce moment, mène le train d'un grand seigneur. Il a à son service un certain Zingaro, bohémien d'origine, qui s'est mis dans la tête de faire aller son maître aux galères. Ce Zingaro est une sorte de *Yago* ou d'*Atar-Gull*, qui ne s'est attaché à Donelli que pour tirer une vengeance éclatante de celui qui a exterminé sa famille. Pour parvenir à ses fins, il a commencé par lui faire faire un bon et légitime mariage, au lieu de la mascarade qu'avait arrangée Donelli, qui n'est autre, comme on le pense bien, que notre chevalier d'Osterwald; et il n'épargne rien maintenant pour lui faire contracter un second hymen, et le rendre ainsi passible des peines dont la loi punit le bigame.

Cependant le portrait d'Osterwald est adressé à Lavater par le baron de Steinbach; mais Zingaro, qui n'a point une confiance bien robuste dans la physionomie de son maître, et qui craint une réponse peu favorable à ses projets, escamote le portrait d'Osterwald, et le remplace par celui du jeune peintre. Lavater donne sur l'original de la peinture les renseignemens les plus avantageux, et le mariage d'Osterwald et de Lisly est sur le point d'avoir lieu. Mais Lavater lui-même arrive bientôt au château du baron, accompagné d'une jeune femme qui est venue implorer son appui : cette jeune femme, c'est Caroline Dumonteil. Un duel s'ensuit entre Charles et Donelli, dans lequel celui-ci succombe. Zingaro se console avec peine de la demi-vengeance qu'il vient d'obtenir, et se résout, après bien des façons, à révéler la légitimité de l'union de son maître avec la sœur de Charles.

En définitive, MM. Rochefort et Brisset ont fait une mauvaise pièce. Leur drame est surchargé d'incidens; il étouffe dans une intrigue qui est un véritable dédale. Lavater n'est là que comme un figurant, ou ce qu'on appelle au théâtre *une grande utilité*; sa présence ne sert qu'à alourdir et embarrasser la pièce. Beauvallet a tiré tout le parti possible du rôle de Zingaro. Duparai, chargé de celui du baron de Steinbach, mérite aussi des éloges. Mademoiselle Verneuil joue le personnage de Caroline

avec beaucoup de grâce et de naturel. Quant à mademoiselle Plessis, nous l'engageons à se défier et des applaudissemens d'un parterre bienveillant, et des éloges exagérés de certains journalistes. C'est ainsi que des artistes qui donnaient les plus brillantes espérances ont vu avorter leur talent. Mademoiselle Plessis est bien jolie, c'est vrai ; mais elle a encore besoin de travailler avant de mériter tous les éloges qu'on lui accorde. Nous espérons qu'elle ne nous saura point mauvais gré de notre franchise, qui doit lui prouver, au contraire, tout l'intérêt que nous attachons à ses succès futurs.

THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE. — Le Pauvre Jacques, *Drame-vaudeville en un acte, par MM. Cogniard frères.*

Voyez-le, ce joyeux artiste, s'acheminant lestement vers le pays des myrtes et des citronniers, le sac sur le dos et le cœur léger comme la bourse. Comme il salue avec enthousiasme cette Italie à laquelle il a tant de fois rêvé! comme il sourit à l'aspect de ce beau ciel! comme son âme s'échauffe et s'exalte en présence de cette patrie des arts! Mais l'artiste subit encore une autre influence dans cette contrée chaude et vivifiante; c'est celle de l'amour. Jacques le musicien n'y a point échappé. Admis, à Palerme, chez le seigneur de San-Carlo, pour donner des leçons à sa fille, Jacques n'a point tardé à aimer Mariana, et les deux enfans oublièrent bientôt l'un près de l'autre, et la musique, et le monde entier. Un jour, cependant, la fille du grand d'Espagne vint apprendre à son amant que son noble père veut la marier à un autre. Mais sa résolution est déjà prise; ce n'est plus cette jeune fille douce et craintive comme une colombe; c'est l'amante, et l'amante dans les veines de laquelle bouillonne du sang espagnol. Non, ce mariage ne se fera point; plutôt mourir. Un vaisseau est prêt à mettre à la voile; ils y montent. Mais à peine ont-ils quitté le rivage, qu'une chaloupe armée s'élance à leur poursuite; Mariana est arrachée du navire; Jacques est saisi et reconduit à Palerme, où il est jeté dans un affreux cachot.

Plus d'espoir; l'artiste ne reverra plus la lumière du jour qu'il aime tant; il a perdu la liberté qui est sa vie, et sa Mariana qui lui est plus chère encore. Mais un ange apparut dans sa prison; cet ange, c'était la fille de San-Carlo. Ses geôliers avaient été séduits; ses chaînes tombèrent; mais cette fois, Mariana n'eut plus le courage d'exposer

son amant au courroux de son père; il fut forcé de partir seul; Mariana lui promit de le rejoindre. Cet adieu ne brise point l'existence du jeune musicien; mais il a brisé sa raison. Dès-lors commence la vie du *Pauvre Jacques*; bien pauvre, en effet, puisqu'il a perdu tout ce qu'il avait de plus précieux au monde. Il a été transporté à Marseille, puis jeté dans un hôpital de fous, où l'épuisement physique a fini par rétablir tant bien que mal l'équilibre dans ses sens bouleversés.

C'était là une histoire qui offrait toutes les situations nécessaires à la vogue d'un brillant mélodrame; mais les auteurs de *Pauvre Jacques* ont fait mieux que cela. Leur pièce ne commence que vingt ans après les incidens que nous venons de raconter. Le jeune musicien a bien changé depuis lors. Voyez, à cette espèce de soupirail aérien, à la fenêtre de cette mansarde, cette tête blanchie par les chagrins bien plus que par l'âge; voyez ce front couvert de rides, ces traits amaigris, ces yeux caves et dont l'étrange éclat semble renfermer toute la vie de l'être qu'ils animent; contemplez ce squelette couvert de vêtemens misérables, et dont les regards semblent vouloir percer cette ligne noirâtre qui sépare la mer du ciel; cet homme c'est le pauvre Jacques S'il vit, s'il respire encore, on pense bien que c'est pour Mariana. Mais c'est en vain que, chaque jour, en apercevant quelque voile au loin, il a couru vers le port pour souhaiter la bien-venue à sa bien aimée: Mariana n'a point reparu.

Cependant le *Pauvre Jacques* n'est point seulement malheureux par le souvenir; la misère l'étreint encore chaque jour de ses bras décharnés. Ne pouvant payer le loyer de son taudis, il compose pour son propriétaire, le digne M. Bernard, des œuvres de génie dont il ne recueille aucune gloire. Car la gloire aussi s'achète; il faut de l'argent, ou de bien puissantes protections pour l'obtenir; le *Pauvre Jacque* n'a rien de tout cela, donc il mourra ignoré, et ses mélodies si brûlantes, si originales, serviront uniquement à payer son droit d'abri sur cette terre. On voit que M. Bernard est un de ces négriers de peaux blanches comme on en rencontre tant de nos jours. M. Bernard est mélomane; et, comme il trouve les romances de Jacques d'une facile et lucrative défaite, il les reçoit en paiement de ses loyers. Jacques a composé un opéra intitulé *Mariana*. Il va être peut-être forcé de l'abandonner à son misérable usurier, lorsqu'enfin une femme vient frapper à la porte de sa mansarde. Cette femme, c'est la fille de San-Carlo, telle qu'elle était lorsque Jacques la vit pour la première fois; elle arrive de l'Italie, de Palerme;

elle lui apprend qu'il ne doit plus attendre Mariana; car celle-ci est morte depuis long-temps, en donnant le jour à une fille, la fille de Jacques, qui est devant ses yeux. Enfin le pauvre musicien est heureux, sa fille ne le quittera plus, et il pourra aussi se montrer reconnaissant. Car Jacques n'a pas toujours été seul dans sa mansarde : souvent, un jeune poète, nommé Marcel, est venu l'arracher à ses ennuis, lui a apporté des consolations, l'a secouru de ses faibles moyens, et lui a rendu, par les plus tendres soins, l'existence moins pénible. Marcel aura la main de son Amélie; et, tous ensemble, ils pourront encore connaître d'heureux jours.

Cette donnée dramatique, qui ne manque ni d'intérêt, ni de situations touchantes, est empruntée à une pièce de Kotzebue, intitulée le *Pauvre poète* (der Arme poet). Mais ce qui a fait l'immense succès de ce petit drame, ce qui a excité au dernier point l'enthousiasme, ce qui fait couler les larmes à chaque représentation de la pièce que nous venons d'analyser, ce n'est point, il faut le dire, la composition de MM. Cognard, toute remarquable qu'elle est pour le temps qui court, mais bien le jeu de Bouffé. Ce comédien, que les rôles qu'il remplit dans les pièces de *Michel Perrin* et de la *Fille de l'avare*, avaient élevé au rang de nos meilleurs acteurs, s'est placé, dans celui de *Jacques*, à une hauteur où il est sans rival. Jamais comédien n'a mis plus d'âme, plus de profondeur et plus de vérité dans son jeu. Bouffé est un grand observateur, toujours simple, toujours maître de lui-même, et qui saisit avec un art admirable toutes les faces, toutes les nuances du caractère qu'il représente. Bouffé a surtout excité l'enthousiasme dans la scène où il apprend de la bouche de sa fille la mort de Mariana. Il a exprimé d'une manière parfaite les sentimens si opposés que cette situation doit exciter dans son âme; ces pleurs au milieu de la joie, cette joie au milieu de la douleur, ce mélange d'émotions si diverses; tout cela, rendu par Bouffé, fait de cette scène l'une des plus pathétiques qu'il y ait au théâtre.

La pièce de *Pauvre Jacques* ramènera la vogue dans la salle de M. Poirson, en même temps qu'elle prouvera à nos dramaturges modernes que, quoi qu'ils disent et qu'ils fassent, le vrai et le naturel seront toujours de mode à la scène.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — Rigoletti, *Vaudeville en un acte, de MM. Alboise et Jaime.*

Je ne sais quel moraliste a dit que les peuples ne seront heureux que quand les rois auront des philosophes pour ministres. Toute l'histoire des fous de cour en titre prouve, au contraire, que le susdit axiome méritait d'arriver à leur adresse. Plus d'une fois la marotte a fait prévaloir ses avis dans le conseil des monarques ; et je ne sache pas que le populaire s'en soit trouvé plus mal.

Rigoletti est un de ces bouffons, de la famille des Wamba et des Triboulet, qui sont beaucoup moins fous que ceux qu'ils amusent ; ou plutôt Rigoletti n'est bouffon que par circonstance, et comme tant d'entre nous sont hommes de lettres. Rigoletti n'a point toujours été si bas placé ; lui aussi a été jeune et beau ; et il paraît que ses mérites ont été jadis appréciés en haut lieu. Toute la pièce dont il est le héros roule sur une intrigue d'amour. Un grand-duc de Baden-Bade a la fantaisie d'épouser la jeune comtesse de Wurtzbourg dont il est le tuteur ; mais, sans doute à raison de la constante défaveur qui s'attache, quand il est question de mariage, à ces fonctions quasi-paternelles, le grand-duc n'est point aimé de la charmante Laura. Sa pupille, à tort ou à raison, lui préfère un simple officier des gardes, nommé Alphonse, qui, ainsi que beaucoup de héros modernes, n'a point eu le bonheur de connaître les charmes de l'affection paternelle. Néanmoins ce jeune officier obtient un avancement rapide, et son protecteur, son bon génie, c'est le fou du prince, Rigoletti lui-même. C'est encore le fou qui entre en lutte avec le grand-duc pour l'empêcher d'épouser celle qu'il aime, et qui, par son adresse, le force à donner la main de sa pupille à son jeune et obscur rival. Mais pourquoi Rigoletti n'est-il bouffon qu'à son corps défendant? pourquoi encore s'intéresse-t-il si vivement à Alphonse? c'est que celui-ci est le fruit des amours de Rigoletti et de la sœur du grand-duc, dont il a été autrefois le secrétaire intime ; c'est que Rigoletti veut pousser Alphonse aux honneurs, et qu'il n'a point trouvé de meilleur moyen pour arriver à ce but que de se faire le bouffon du prince. La dernière scène de la pièce, dans laquelle Rigoletti révèle au duc de Baden le secret de la naissance d'Alphonse, est fort remarquable. Alphonse épouse Laura de Wurtzbourg, et le prince cherche à se consoler de son désappointement, en faisant demander la main d'une princesse de Hesse-Cassel.

Il y a dans cette pièce un rôle de bandit fashionable, qu'un nouvel acteur, nommé Bardou, rend d'une façon très plaisante.

Quant au personnage de Rigoletti, il a été confié à Lepeintre aîné, qui l'a joué avec beaucoup de verve et de naturel. A lui appartient en grande partie le succès de la pièce.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — M. Potard, ou le Nègre blanc, *parade-vaudeville en un acte, de MM. Brazier et Rougemont.*

C'est ici une grosse farce de carnaval qu'on peut encore mettre au nombre des *erreurs* de nos vaudevillistes hommes d'esprit. Celui qui voudra voir M. Potard, ex-épicier de la rue Quincampoix, métamorphosé en un nègre superbe, et cela à l'aide d'une bouteille d'excellent cirage anglais, avec laquelle il a été débarqué assez brusquement, au milieu d'une tempête, sur les côtes de l'Amérique, pourra satisfaire sa curiosité en allant au Théâtre Montmartre. Il y sera, en outre, régalé d'une certaine harmonie imitative, qu'il pourra, en y mettant un peu de bonne volonté, prendre pour les sifflemens de l'ouragan, dont le digne M. Potard a été la victime. Quant aux saillies, elles coulent à pleins bords dans la pièce, et sont de premier choix, comme on peut en juger par la suivante : M. Potard a retrouvé aux colonies son aimable épouse qui s'était égarée au milieu du déménagement; dès lors il se décide à se faire colon, et s'écrie, en contemplant madame Potard :

Ah ! qu'on est fier d'être Français
Quand on regarde la *colonne!*

Bon public, va !

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE. — Le Gueux de Mer, ou la Belgique sous Philippe II; *mélodrame en trois actes, par MM. Lagrange et Eugène Cormon.*

Un roman de M. Moke, le Walter Scott de la Belgique, a fourni les données principales de cette pièce. *Les Gueux de Mer*, ainsi que *Les Gueux des Bois* sont le titre sous lequel était désigné le parti patriote qui disputa la Flandre au duc d'Albe et à l'inquisition espagnole. Pour résister au large système *d'intimidation* que le sanguinaire et bigot Philippe II faisait peser sur la Belgique, Guillaume de Nassau, prince d'Orange, avait rassemblé un grand nombre de soldats plus riches en bravoure qu'en tout autre bien, et que les Espagnols avaient cru flétrir en leur donnant le nom de gueux. Les mécontens adoptèrent ce nom,

et s'en firent un titre de gloire. Quant à la pièce de MM. Lagrange et Cormon, elle n'a rien d'historique que son titre : on en pourra juger par l'analyse rapide que nous en allons faire.

Don Sandoval, l'un des favoris de Philippe II, est sur le point d'épouser Léonor, fille du comte de Gruthuyse, que Winchester, capitaine des gueux de mer, aime, et dont il est aimé. Celui-ci s'est déguisé en moine pour surprendre les secrets du duc d'Albe et de ses partisans. C'est aussi au moyen de ce déguisement qu'il parvient à avoir une entrevue avec Léonor, et qu'il la décide à fuir avec lui. Il lui donne, à cet effet, un dernier rendez-vous dans une auberge située sur les bords de la mer; Léonor s'y rend le lendemain; mais elle y a été précédée par don Sandoval, qui a surpris le secret des amans. Caché sous les vêtemens d'un palefrenier, il apprend de la bouche même de Winchester qu'une conspiration contre les Espagnols est sur le point d'éclater. Léonor, qui craint pour la vie de son père, ne trouve de son côté rien de mieux à faire que de dénoncer la conspiration; et c'est à Sandoval lui-même qu'elle remet les noms des conjurés, à l'exception, toutefois, de celui de Winchester. Aussi, au moment où les gueux sont réunis pour agir, ils sont entourés par des forces imposantes qu'amène Sandoval. Winchester est chargé de chaînes, et jeté dans un cachot. Léonor alors met tout en œuvre pour sauver son amant, qu'elle a elle-même, sans le vouloir, livré à ses ennemis; elle obtient enfin un sauf-conduit de Sandoval, mais Winchester refuse d'abandonner ses frères. Un grand tumulte se fait entendre en ce moment dans la ville; ce sont les gueux de mer qui viennent de s'y introduire, et qui ont surpris les soldats espagnols. Sandoval est tué dans la bagarre, et la bonne cause triomphe.

Cette pièce, où il y a peu d'invention, et dont les caractères sont mal tracés, a néanmoins réussi, grâce à quelques situations rendues avec talent. L'acteur Guyon s'est fait remarquer dans le rôle de Winchester.

HENRY B.....

ERRATA.

Numéro d'août.

Page 453, ligne 17, au lieu de : Sur un théâtre où tu nous vis éclore; *lisez :* Sur ce théâtre immense, etc.

— 454, après ce vers : Va donc apprendre à la nuit qui t'abîme; *ajoutez celui-ci :* Que tu vis quand le monde a croulé dans l'abîme.

— 569, ligne 19, au lieu de : Qui ont des maris plus; *lisez :* Qui ont des maris.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET rue du Colombier 30.

L'ÉPOQUE,

OU

LES SOIRÉES EUROPÉENNES.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

(**Traductions de l'Epoque.**)

CLÉMENTINE.

I.

La table était mise, l'heure du dîner était arrivée. Clémentine et sa sœur Augustine regardaient à la fenêtre; la maman se promenait à pas lents dans sa chambre et dans sa cuisine, — et le conseiller n'arrivait pas.

« Trois quarts pour une heure! s'écria la conseillère après avoir jeté un coup d'œil sur la pendule; trois quarts pour une heure! C'est ainsi que nous vivons depuis qu'on a eu la maudite idée d'établir un conseil dans cette ville! Dans leur zèle pour le bien public, les voilà qui siègent déjà cinq heures de suite comme une chambre de députés, et ils ne se soucient guère si, pendant qu'ils sont à bavarder...

» — Voilà papa au coin de la rue, s'écria Clémentine.

» — Enfin! » répondit l'épouse indignée; et elle courut à la fenêtre. « Mais, mon Dieu!... »

Le conseiller entra et dit au trio feminin: « J'ai besoin de rafraîchissemens.

» — Je le crois sans peine, répliqua sa femme en souriant d'un air moqueur.

» — Nous avons bien travaillé aujourd'hui, continua le bon conseiller.

» — Je le crois bien! » répondit la conseillère du même ton. Et Augustine de chanter un joyeux refrain, quoique la douce Clémentine lui marchât sur le pied pour la faire taire.

« Au reste, le plaisir a adouci pour nous toutes les fatigues. »

Ces paroles déchaînèrent la tempête.

« Je m'en aperçois, s'écria la mère en colère en agitant avec violence la terrine à soupe; et ce plaisir, vous l'avez trouvé dans le jardin public, à vous enivrer, tandis que nous étions ici à vous attendre.

» — Oui, je suis ivre, dit-il, mais c'est de joie. »

Ces mots opérèrent comme un coup de théâtre.

« Et quel est donc le motif de cette joie si grande? »

Mais le conseiller, pour se venger des injurieux soupçons qu'elles avaient conçus sur son compte, prit un innocent plaisir à ne pas satisfaire de suite la curiosité de ces dames.

« Mais parle donc, cher ami, ajouta la conseillère en prenant sa voix la plus douce; parle donc! Tu vois que nous désirons vivement de partager ta joie!» — Le conseiller, sans s'émouvoir, se versa gravement un verre de vin, jeta un coup d'œil circulaire sur son impatient auditoire, et se décida enfin à parler :

Le roi vient! s'écria-t-il d'une voix solennelle, le roi accompagné de son aimable épouse. C'est la première fois, depuis qu'il porte la couronne, qu'il visite sa bonne ville, et il compte s'y arrêter quelque temps.

» — Le roi! s'exclamèrent la mère et les filles transportées et en joignant religieusement les mains. Que Dieu le bénisse, cet excellent prince! Mais ne fera-t-il pas comme tant d'autres, et tiendra-t-il au moins sa promesse?

» — Ne crains rien, Salomé, répondit Wiexler, il viendra sûrement. Le courrier est arrivé à neuf heures avec les dépêches, et nous avons siégé jusqu'à présent, afin de prendre toutes les dispositions nécessaires pour la réception de sa majesté.

» — Mais quand, quand vient-il? demandèrent en chœur les trois femmes.

» — Jeudi prochain. Nous n'avons pas de temps à perdre, car de samedi à mercredi soir, où tout doit être prêt, il n'y a pas loin. La garde nationale doit y paraître en grande tenue, des arcs de triomphe doivent

être élevés sur le passage de sa majesté, des harangues doivent être faites et apprises, car il n'est pas donné à chacun de posséder à un aussi haut degré que notre excellent prince le talent d'improviser. Et tout cela est nécessaire, on ne peut pas faire aujourd'hui moins qu'autrefois. Il y aura en outre bal, illumination, *Te Deum*, feu d'artifice, parade, festin...

» — Ah! que ce sera beau! s'écrièrent les jeunes filles en frappant joyeusement dans leurs mains.

» — Ce n'est pas tout, ajouta Wiexler, et il me reste à vous apprendre une chose qui me fait presque autant de plaisir que l'arrivée du roi. Les plus jolies demoiselles de la ville doivent présenter des couronnes et des vers à sa majesté au moment où elle passera sous la porte de la ville, et l'une de vous doit être du nombre.

» — Ah! Jésus! » s'écrièrent les jeunes filles en devenant rouges comme du feu. Quant à leur mère, on pouvait lire sur sa grosse figure réjouie tout le plaisir qu'elle ressentait. « Quoi! une de mes filles! Et laquelle donc? parle vite!

» — La plus belle, la plus habile et la moins timide, répondit le père en riant. Qu'elles décident entre elles laquelle des deux possède ces avantages à un plus haut degré que l'autre. Mais si, comme il est fort à craindre, la vanité féminine les empêchait de décider, ce serait affaire au sort.

» — Ah! dit Augustine en relevant son petit nez d'un air dédaigneux, je puis me passer de la préférence. Que Clémentine brille tout à son aise.

» — Moi devant le roi et la reine! s'écria Clémentine effrayée; oh! je craindrais trop.

» — Bah! bah! répondit le père, la fille du bourgmestre, Adélaïde, celle du conseiller, Philippine, celle du réviseur des tailles, Péronelle, y seront aussi, et ne trembleront pas moins que toi. »

II.

Madame Weixler était tellement absorbée dans ses pensées, qu'elle laissa tomber le large couteau que depuis un quart d'heure elle tenait levé sur un appétissant cochon de lait... « En tout cas, s'écria-t-elle, c'est Clémentine qui s'acquittera le mieux de cette charge; le séjour

qu'elle a fait à la Résidence lui a donné un pli que n'a pas la petite Augustine. Il y aurait à craindre d'ailleurs que cette dernière ne se permît de rire devant le prince et sa gracieuse épouse. Enfin le cousin Pepin sera flatté du rôle que jouera Clémentine, et les noces s'en feront d'autant plus tôt. »

Une pâleur subite se répandit sur les joues de Clémentine. « Ma sœur tombe en faiblesse lorsqu'elle entend parler du cousin, observa Augustine d'un air moqueur. Ménagez-la donc sur ce sujet.

» — J'espère cependant qu'elle ne pense plus au jeune fat dont elle a fait connaissance, il y a quatre ans, à la Résidence? dit le conseiller.

» — C'est-à-dire, répondit la mère, qu'à chaque instant Théodore vient regarder à travers les feuilles du bosquet, comme le chasseur noir dans la pièce infernale que nous avons vu jouer dernièrement ici. Jusqu'à présent j'ai fermé un œil, quelquefois les deux sur ce désordre; mais quand Pepin sera son époux, il en sera bien autrement.

» — Grâce, grâce! mes bons parens, ne me tourmentez pas ainsi, répliqua Clémentine d'une voix suppliante. Depuis que j'ai quitté la Résidence, je ne l'ai plus revu, je n'en ai plus entendu parler.

— C'est ce que vous pouviez faire de mieux, répondit M. Weixler. Si tout était resté dans le même état qu'auparavant... je ne dis pas... vous étiez destinés l'un à l'autre...

» Oui, s'écria la conseillère; mais alors le vieux Hubert n'avait pas fait banqueroute et ne nous avait pas volé six mille écus. Homme sans conscience! Il est mort depuis, c'est vrai, de chagrin, dit-on; mais notre argent n'en est pas moins perdu. Il laisse son fils sans une obole, et il ne peut plus être question de mariage. Cependant Clémentine a toujours conservé un caprice pour cet amant, et cela malgré les sages remontrances de sa tante Klappermund. Pourquoi n'as-tu pas fait comme ton beau Théodore? A peine étais-tu partie, que cet inconsidéré jeune homme a fait gaiement son paquet, et s'en est allé en Grèce au milieu des païens et des rebelles.

» — Ah! il est sans doute tué depuis long-temps! murmura Clémentine en soupirant.

» — Hem! répliqua le conseiller d'un ton important. Il est certain que les Turcs n'entendent pas la raillerie, et qu'ils mettent dans leurs combats assez peu de procédés. Elle lui aura passé, à ce jeune homme, l'arrogance avec laquelle il se pavanait dans les rues. Parce qu'il revenait de l'académie, ne croyait-il pas être un puits de science et de sa-

gesse. N'a-t-il pas eu l'audace de dire au trésorier qu'il avait oublié le droit, et de me soutenir en face que je ne savais plus le latin ! Aussi dès cet instant cessâmes-nous de nous entendre. Je suis fier de mon latin, moi, et si j'ai dit une fois *itinerem* pour *iter*, cela ne peut-il pas arriver à tout bon chrétien, et même à un garde-des-sceaux ?

III.

« Avec tout cela, ajouta M. Weixler après une longue pause, avec tout cela je serais fort charmé de l'avoir pour le moment sous la main. On doit présenter des vers au roi, et malheureusement notre ville n'a pas encore produit d'autre poète.

» — Comment ! s'écria Augustine ; mais j'en connais moi-même au moins une douzaine, qui, pleins de zèle et d'ardeur, ne laissent pas passer une feuille périodique, une revue, un almanach, sans y déposer leur petit grain d'encens.

» — C'est vrai, répondit le conseiller ; mais ce n'est pas un encens digne d'un roi. Le bourgmestre, qui a beaucoup d'esprit, dit qu'il faudrait offrir à sa majesté quelque chose de distingué, d'original, et Dieu sait cependant s'il y a quelque chose d'original dans nos poètes. Donnez-leur des rimes telles que *jour* et *amour*, *plaisir* et *soupir*, *cœur* et *douleur*, ils vous broderont là-dessus une petite pièce fort gentille, peut-être ; mais il faut plus que cela pour un roi. Théodore s'en serait tiré sur-le-champ et avec honneur, car il avait les idées du diable, ce jeune homme, on ne peut le contester. Mais Dieu sait si, à l'heure qu'il est, il ne doit pas composer quelque épithalame pour Ibrahim, ou s'il ne repose pas dans le sein d'Abraham, où l'on ne rime plus, à ce que je pense. »

IV.

La porte s'ouvrit, et des éperons retentissans annoncèrent M. André Pepin, brasseur au Soleil-d'Or, fiancé de Clémentine, qui parut bientôt en grand uniforme de garde national. Sa figure joufflue et parée des roses de vingt-huit printemps, était couverte de sueur. Tout en cher-

chant à reprendre haleine, il déboucla son grand sabre, s'étendit dans un fauteuil, serra la main de Clémentine avec une lourde galanterie, but un grand verre de roussillon que l'attentive madame Weixler venait de placer devant lui; puis il se mit à se lamenter sur l'excessive chaleur qu'il faisait, et sur l'obligation où il était de courir chez tous les tailleurs, selliers, armuriers de la ville, afin de leur faire voir en lui, André Pepin, un modèle de la forme qu'ils devaient donner aux articles qu'ils confectionnaient. Puis il parla de ses vers.

« Des vers! oui, des vers! ô maudite poésie! » murmura Weixler avec un profond soupir, tourmenté qu'il était par la disette de poètes.

Pepin s'informa de la cause de son inquiétude. L'ayant apprise, il se mit à réfléchir profondément, hocha sa grosse tête d'un air mystérieux, fit claquer ses doigts, et s'écria enfin : « Que vous semblerait, mon cher cousin le conseiller, si je vous donnais ces vers? »

Augustine se mit à chanter tout haut, les autres le regardaient stupéfaits de sa témérité.

Pepin devina le sujet de leur étonnement : « Ce n'est pas mon dessein de les faire moi-même. Non, que le cordonnier reste à sa forme. Parlez-moi houblon, orge, drêche, et autres choses pareilles, à tout cela je m'entends fort bien, mais la poésie est pour moi de l'algèbre. J'ai à Scherau un ami qui fait les vers comme un vrai diable, et qui a déjà complimenté empereurs et rois. C'est de lui que je vous ferai avoir ce que vous désirez, après-demain au plus tard.

» — Ce sera le dernier moment, répondit le conseiller. Mais si vous nous manquiez de parole, cousin Pepin, ou si les vers étaient si mauvais que l'on n'osât les présenter...

» — Eh ! s'écria Pepin, pour qui nous prenez-vous donc? suis-je un benêt, à votre avis? mon ami en est-il un? La gazette de Scherau n'est-elle pas remplie des vers qu'il fait à toutes occasions, pour la paix, pour la guerre, pour la république ou la monarchie? N'est-il pas prié à tous les baptêmes? Y a-t-il une noce à laquelle il n'assiste pas? Il se plie à tout, vous dis-je, et je vous réponds de lui. Mais à propos, j'y mets une condition : c'est que si je vous procure les vers pour le temps convenu, mon mariage avec Clémentine sera conclu aussitôt que faire se pourra.

» — Oh! Dieu m'en préserve! » murmura la pauvre enfant effrayée. Augustine cette fois ne rit plus, mais elle jeta sur son père un regard courroucé. La maman approuva la proposition d'un signe de tête, tan-

dis que son mari avalait lentement les dernières gouttes de vin qui se trouvaient au fond de son verre.

« Qu'entendez-vous par là, mon futur beau-fils? demanda madame Weixler. Expliquez-nous vos intentions.

» — Mes intentions? répondit Pepin. Mais, je n'ai aucune intention, j'ai des vues chrétiennes sur Clémentine, et voici ce que j'entendais. Le roi arrive jeudi, n'est-il pas vrai? Nous n'avons donc ni l'un ni l'autre le temps de nous marier. Moi, je dois escorter le prince; Clémentine doit le complimenter. Vendredi a lieu une grande revue. — Ainsi pas de mariage ce jour-là non plus. Samedi est le jour où l'on prépare sa toilette; dimanche enfin se donne le grand bal à la porte duquel je dois monter la garde, et où Clémentine doit danser avec le roi, ainsi que ses compagnes. Il ne peut donc être question de mariage Mais lundi... oui, lundi, je ne suis pas d'avis d'attendre plus long-temps. Pour faire plus de sensation, ma fiancée mettra la robe qu'elle avait le jour de l'arrivée du roi, et moi, l'uniforme de garde national. Car, entre nous, il me va fort bien, quoique j'éprouve quelque difficulté à me remuer. »

V.

Tout fut arrangé comme Pepin l'avait demandé, sans qu'on se donnât même la peine de consulter la partie intéressée à l'affaire. M. et madame Weixler se retirèrent alors pour faire leur sieste, Clémentine disparut pour aller pleurer dans sa chambre, et Pepin se dirigea pesamment vers son schako. Augustine, qui, assise silencieusement près de la fenêtre, paraissait n'attendre qu'une occasion favorable, le prévint, et se plaçant devant la porte par où Pepin voulait sortir : « Voilà de belles choses! s'écria-t-elle irritée. Il a maintenant jeté le masque, l'aimable cousin, et moi je vais faire comme lui. Je ne suis pas une brebis aussi paisible qu'il se l'est imaginé, et je ne m'en laisse pas faire accroire. J'ai jusqu'à présent regardé toute cette histoire de mariage comme une vaine plaisanterie. Clémentine ne veut pas de lui, et je ne pouvais prendre au sérieux ses grimaces. Mais il s'est expliqué aujourd'hui si clairement, que je ne me tairai pas plus long-temps. Que m'a-t-il promis? Qu'avons-nous décidé le dernier jour de la Saint-Martin où nous avons mangé l'oie grasse? Hein? »

Pepin, embarrassé, ne put trouver un mot à répondre. Augustine continua donc avec une véhémence toujours croissante. « Il ne me répond pas. Nierez-vous que vous m'avez promis le mariage, à moi? Vous aviez à payer une lettre de change, et l'argent vous manquait ce jour-là. Il vous fallait encore quatre-vingts écus. Vous ne vous adressâtes pas à notre père, car vous saviez qu'il ne vous prêterait rien; mais à moi, vous m'avez suppliée de vous donner mes épargnes... le savez-vous encore? Et vous êtes revenu tout joyeux le soir, et vous m'avez répété cent fois : Chère Augustine, je ne t'oublierai de ma vie... Augustine, veux-tu être ma femme?... Augustine, nous serons unis avant la fin de l'année. Vous en souvenez-vous encore, hein? Vous me l'avez dit dans la cuisine pendant que je préparais le café.— Pepin, vous dis-je... mon cher cousin, vous êtes ivre ou fou, ou bien parlez-vous sérieusement? — Alors vous vous mîtes à rire, vous bûtes une tasse de café.—Que ce café me serve de poison, répondites-vous, si je ne parle pas sérieusement. — Vous m'offrîtes alors votre bague en souvenir, et je vous donnai la mienne, que vous me demandâtes avec instance; oserez-vous nier ces faits?

» — Non, chère Augustine, murmura Pepin tout confus; mais les circonstances... ont changé.

» — C'est une défaite, répliqua avec emportement Augustine, rien n'est changé. Neuf mois se sont écoulés depuis, et voilà tout. Que trouvez-vous de si attrayant dans cette pâle Clémentine qui ne peut vous souffrir?

» — Chère cousine... permettez que j'aie l'honneur de vous dire... il faut que je me marie à cause de mon commerce... J'ai sondé le terrain à plusieurs reprises... j'aurais voulu vous avoir pour femme; mais vos parens ont déclaré positivement que Clémentine devait être mariée la première.

» — Belle excuse! sonder le terrain! Pourquoi n'avez-vous pas dit clairement votre motif véritable? Ce n'est pas à moi de le faire... cela ne convient pas à une demoiselle, mais... patience... nous ne sommes pas encore au bout.

» — Puisque vous ne pouvez pas marcher à l'autel avant Clémentine, il faut bien que je prenne celle-ci pour femme.

» — Homme faux et menteur! s'écria Augustine. Savez-vous ce que je ferai, si vous me poussez au désespoir? J'ai votre bague... je formerai opposition devant le consistoire... »

VI.

Le lendemain le magister Vermicularius à Scherau reçut par la poste un petit billet renfermant trois thalers et ces mots :

« Excellent magister et collaborateur de la célèbre gazette de
» Scherau, *le Héraut blasonné*,

» Selon toute apparence, quelques heures après la réception de cette
» lettre, vous recevrez la visite de Pepin, hôte du Soleil dans cette
» ville, pour vous prier de composer des vers que la bourgeoisie d'Ap-
» pelhausen puisse présenter au roi lors de son arrivée. Vous savez que
» Pepin est votre ami, et que par conséquent il ne vous paiera pas pour
» cela. Ci-joints trois thalers, afin de vous engager à ne point faire
» ces vers. Vous en recevrez en outre trois autres si Pepin revient les
» mains vides. — Il s'agit d'une gageure qu'il faut absolument qu'il
» perde.

» En attendant, etc.

» Appelhausen, le... » A. B. C. »

A la lecture de ce billet qui ne brillait pas par son orthographe, le magister d'un air sournois mit l'argent dans sa casette toujours vide, et attendit plein d'assurance l'arrivée de Pepin, qui effectivement ne tarda pas à paraître.

Mais quelle fut la stupéfaction de ce dernier lorsque son ami, ordinairement si complaisant, lui fit une réponse négative, appuyée sur des raisons futiles et des lieux communs, à sa demande, qu'il avait cherché à arranger de la manière la plus persuasive possible. Vermicularius se retrancha derrière le manque de temps, l'ouvrage, la maladie, etc. Pepin fut presque réduit au désespoir.

« Mais, au nom de Dieu ! que ferai-je?... ma fiancée... je perds tout... si je reviens sans les vers.

» — Votre fiancée? » demanda le magister en riant.

Pepin ne put résister au désir de lui tout raconter avec sa franchise ordinaire.

Le magister devenant plus traitable : « Me donnerez-vous quelque chose pour ma peine, mon cher ami? demanda-t-il. Pour vous satisfaire, il me faudrait laisser de côté des travaux importans. »

A cette proposition inattendue, l'hôte du Soleil se gratta la tête ;

mais l'urgence des circonstances ne permettait aucune discussion. « Et qu'exigeriez-vous donc? demanda-t-il tout abattu.

» — Un fréderic d'or payé d'avance, répondit le magister, et une pareille somme à celui qui vous remettra les vers. Alors demain soir vous les aurez. »

Que faire? se demanda le garde national tout perplexe; il faut bien y consentir. Pepin retourna toutes ses poches afin de rassembler assez de pièces de six gros pour faire le fréderic d'or qu'il devait payer d'avance, et à les aligner sur le pupitre du magister.

« Voilà, voilà, mon cher ami, s'écria-t-il après avoir terminé son ouvrage; voilà votre argent. A présent, votre parole d'honneur que les vers seront faits sans faute pour demain au soir.

» — Soyez sans inquiétude, excellent hôte du Soleil. Tout sera fait. Au reste, adieu, et préparez, en attendant, le second fréderic d'or. »

Ce fut au milieu de ces protestations réciproques que le magister accompagna Pepin, puis rentra dans son cabinet en se frottant joyeusement les mains. Ce jour était en effet pour lui un jour d'or. Neuf écus étaient tombés dans sa caisse comme par enchantement, et il en avait encore autant en perspective; car, casuiste habile, il avait déjà trouvé un moyen de satisfaire les deux partis. Pepin retournait les mains vides; l'anonyme devait donc payer. Les vers seraient faits et portés par un tiers; Pepin ne pouvait donc refuser le second frédéric. Après cet expédient trouvé, le magister ferma son bureau, et se glissa chez l'Italien le plus proche pour s'y reconforter d'une excellente salade aux sardines et aux olives.

VII.

A son retour, Pepin entra dans la maison de M. Weixler, fort embarrassé des moyens qu'il emploierait pour excuser le retard. Mais le conseiller étant absent, les difficultés s'aplanirent. Madame Weixler, mieux disposée en sa faveur, loin de le blâmer, chercha à le consoler. Puis elle sortit pour faire servir le souper. Clémentine, qui jusqu'alors n'avait pas ouvert la bouche, s'approcha de lui : « Mon cher cousin, lui dit-elle avec des larmes dans la voix, est-il donc bien vrai que vous persistiez à m'épouser, après que je vous ai déclaré positivement que

je ne puis pas vous aimer? J'obéirai, s'il le faut, à mes parens, comme une fille soumise doit le faire, , mais nous serons malheureux tous les deux. Réfléchissez à cela. »

Elle sortit aussi, et Pepin aurait bien désiré prendre la fuite, car il se trouvait alors seul, tout seul avec la terrible Augustine; il s'attendait à une tempête effroyable, mais il en fut autrement.

« Votre voyage vous a-t-il réussi? lui demanda-t-elle en minaudant: avez-vous été heureux?

» — Oh! oui, balbutia Pepin tout tremblant, me voici de retour sain et sauf, et bientôt je me retrouverai chez moi, chère cousine.

» — Cela me fait un sensible plaisir, reprit Augustine. Quand nous serons mariés, je ne vous permettrai plus de me quitter d'un seul pas; un malheur est sitôt arrivé!

» — Oui... oui... sans doute, bégaya Pepin stupéfait; mais les affaires sont souvent...

» — Du tout, répondit Augustine; tout peut se traiter par correspondance, et comme je sais que vous n'êtes pas très fort sur cette partie-là, je me charge de ce soin, et mon petit mari ne sera plus exposé seul aux dangers d'un voyage.

»— Eh! qu'est-ce à dire? demanda Pepin immobile de surprise. Je ne sais pas... est-ce que j'entends bien ou non? Vous parlez précisément comme si vous étiez ma femme.

» — Si je ne le suis pas encore, cela peut se faire, répliqua Augustine avec un air d'indifférence affecté, ou plutôt cela se fera, entendez-vous, monsieur mon cousin.

» — Dieu ait pitié de nous! s'écria le cousin en gémissant. Je donnerais beaucoup pour que vous n'eussiez pas conçu un si furieux amour pour moi. Vous seriez vraiment capable de faire quelque sottise.

» — Je ne ferai jamais que des choses raisonnables, répondit Augustine en riant; vous verrez. Aussi, tenez-vous bien sur vos gardes, et soyez prudent, je vous le conseille. »

A ces mots elle lui tourna le dos. Pepin voulut ajouter quelques mots et la menaça de tout découvrir à ses parens; mais Augustine lui rit au nez, se mit à fredonner un petit air, et le laissa bouder tout à son aise.

Pepin sentit enfin qu'il faisait là une assez sotte figure, et il courut cacher dans sa maison ses espérances et ses chagrins.

VIII.

Je ne sais quel Dieu eut pitié de lui ; mais le magister tint sa promesse. Le lundi soir un bon génie ou un factotum de Vermicularius, ou tout ce que vous voudrez, parut devant lui. A voir son habit râpé, ses guêtres couvertes de poussière, son chapeau usé, il était difficile de le prendre pour quelque être d'une nature supérieure ; mais pour Pepin ce fut un véritable messager du ciel, puisqu'il lui apporta les complimens du magister et les vers tant désirés.

Rien qu'à en juger par l'élégante enveloppe et la belle feuille de papier vélin sur laquelle ils étaient écrits, le brasseur extasié fut persuadé que c'était un poème superbe et d'une longueur officielle. Aussi, plein d'un tendre intérêt pour le messager, il lui fit donner à boire et à manger, et lui indiqua une jolie petite chambre où il pût se reposer de ses fatigues. Lui-même il passa une partie de la nuit, agréablement occupé à contempler le merveilleux poème, que, dès la pointe du jour, il courut porter au conseiller. Celui-ci le lut attentivement, daigna lui donner sa haute approbation, et l'envoya au bourgmestre pour qu'il en jugeât à son tour.

En apprenant que Pepin avait rempli sa promesse, Clémentine pleura, Augustine bouda, mais toutes deux se consolèrent bientôt. Clémentine s'en remit à la volonté du ciel et de ses parens, Augustine médita quelque nouvelle ruse, et pour se venger, tourna en ridicule Pepin qui s'approchait d'un air triomphant. Quant à lui, il ne s'inquiéta ni de la tristesse de l'une, ni des malices de l'autre.

IX.

Le jeudi, dès le point du jour tout s'agita dans la petite ville. Les rues se pavoisèrent de drapeaux aux couleurs nationales, de pièces d'étoffes bigarrées, de guirlandes de fleurs cueillies la veille ; chaque maison avait son rameau verdoyant.

Sur les visages de tous les habitans brillait la joie la plus vive et la plus pure. Des groupes pleins d'allégresse remplissaient les rues et se précipitaient devant la porte où était construit un arc de triomphe en

feuillage orné d'une inscription courte, mais cordiale, en lettres d'or. Les jardins publics regorgeaient d'une jeunesse pressée de vivre, qui ne croyait pouvoir célébrer dignement une fête que retranchée derrière des cruchons de bière et des bouteilles de vin. Quant à Weixler et à sa famille, ce jour était pour eux un jour cruel. La malicieuse Augustine avait seule trouvé le moyen de se divertir de tous les petits désagrémens dont un pareil jour abonde. Chantant, dansant, le petit démon courait partout et se moquait de tout. Au coup de midi, M. Weixler endossa son noir costume de conseiller; mais hélas! plus il voulait se hâter, moins il avançait, le pauvre homme! Tantôt son bas n'était pas assez tendu... tantôt sa jarretière se déchirait... son jabot ne voulait pas s'arranger... il n'en pouvait finir avec sa cravate. Il avait beau soupirer, jurer même, soupirs ni juremens ne lui servaient à rien, et les rebelles vêtemens n'en allaient pas mieux. Dans son désespoir, il appela enfin Augustine à son aide; mais la méchante se fit un plaisir de déranger encore davantage sa toilette, et de l'empaqueter dans une telle quantité d'habits, qu'il se courrouça et la renvoya. Le démon aux cheveux d'or alla donc chercher un autre théâtre à ses exploits, et ce fut la chambre de Clémentine qu'il choisit. Là, madame Weixler suait sang et eau à parer l'élue de la fête, mais elle n'en pouvait venir à bout; cependant il fallait qu'elle s'en occupât, puisque Clémentine restait impassible et ne se mêlait de rien. Augustine lui parut donc un secours envoyé par le ciel. Mais la malicieuse jouait la maladroite, et faisait tout avec une telle lenteur et une telle nonchalance, que la *patience échappa* enfin à sa sœur.

X.

« Dis-moi donc, au nom du ciel! Augustine, lui demanda-t-elle lorsque la mère eut couru au secours du conseiller désespéré, dis-moi donc si tu cherches par tes taquineries à m'ôter le peu de tête qui me reste? Si tu savais combien il m'est pénible de complimenter aujourd'hui le roi, oh! tu ne me tourmenterais pas ainsi!

» — Est-ce que je te tourmente? répondit Augustine avec indifférence. Tu dois avoir de la patience: je ne m'entends pas en toilette aussi bien qu'une demoiselle de la Résidence!

» — On voit là la pure méchanceté! répliqua Clémentine en rajustant d'une main tremblante un ruban que sa sœur venait d'attacher de travers. Si tu devais paraître toi-même devant le roi...

» — Oh! Dieu m'en garde! s'écria Augustine en prenant un petit air d'innocence; je n'ai pas le pli que le séjour de la Résidence peut seul donner: je ne suis qu'une pauvre fille de province, et je ferais de belles sottises!

» — Hypocrite! répondit Clémentine... Mais, mon Dieu! comment as-tu donc entrelacé ces roses dans mes cheveux? je ressemble à un épouvantail...

» — Je ne savais pas cela, reprit Augustine, étendue commodément sur le sofa pendant que sa sœur réparait sa coiffure. La rose était fort bien placée; mais, vraiment, une fiancée ne saurait être trop belle...

» — Oh! fi! s'écria Clémentine, la douleur peinte sur le visage; je n'aurais jamais cru que ta méchanceté pût aller jusque là! »

Elle s'assit à l'autre bout du sofa, et se mit à pleurer amèrement. Ses larmes émurent Augustine, qui se rapprocha d'elle et l'embrassa avec tendresse.

« Ne pleure pas, Clémentine, lui dit-elle; je ne voulais pas te faire tant de peine... Je sais bien que ce mariage est un supplice pour toi: pourquoi te soumets-tu de si bon gré?

» — Que dois-je faire? affliger mes parens par une résistance inutile? L'obéissance est le premier devoir des enfans.

» — Tout cela est bel et bon; mais si l'on pouvait remédier au mal, en serais-tu contente, hein!

» — Peux-tu le demander? Mais il n'y a pas d'espoir: la volonté de mes parens, le désir de notre cousin...

» — Du cousin?... Il désire certainement beaucoup; cependant le destin est plus fort que lui, et triomphera à la fin. Et si monsieur le brigadier de la garde nationale se décidait autrement?

» — Ah! Dieu le veuille! s'écria Clémentine en frappant joyeusement dans ses mains, ravie qu'elle était de la simple possibilité d'échapper à ce mariage.

» — Souscrirais-tu alors une renonciation à ce mariage?

» — Avec quel plaisir! à l'heure même, à l'instant!

» — Touche là! dit Augustine avec gravité. Si tu y consens, je me fais fort, ou à peu près, de te délivrer.

» — Toi? demanda Clémentine étonnée; hé! comment feras-tu?

» — Cela me regarde, répondit la sœur d'un air plus important encore ; mais, pour me prouver que tu parles sérieusement, signe-moi ce revers à l'instant. »

Et elle tira de son sein un petit papier auquel il ne manquait plus que la signature. Clémentine parcourut des yeux, surprise et joyeuse à la fois, le griffonnage aux pieds de mouche d'Augustine, en vertu duquel elle devait s'engager en bonne forme à renoncer à la personne et aux biens du brasseur de l'hôtel du Soleil.

« Hé ! qu'est-ce à dire ? demanda-t-elle ; il me semble que tu avais préparé d'avance toute la scène qui vient de se passer ! Que dois-je faire, dissimulée ?

» — Signer ! » répondit la friponne.

Et elle mit la plume entre les doigts de sa sœur : comme elle hésitait encore, elle lui conduisit la main. Un instant après, la signature de Clémentine était apposée à l'acte de renonciation.

XI.

« Tu joues la comédie avec moi, reprit Clémentine après avoir signé, en voyant sa sœur plier soigneusement son papier et le remettre dans son sein. Tu te ris de ma douleur ; car ce papier ne servira de rien, et je me vois déjà, en pensée, l'épouse de Pepin ! »

Elle laissa tomber douloureusement sa tête sur sa main, tandis qu'Augustine chantait de toute la force de ses poumons :

« Nous tresserons pour toi la couronne des vierges avec du papier violet.

» — Eh ! Augustine ! Augustine ! s'écria la mère en entrant, cesse tes sauts désordonnés... Le droski du cousin vient d'arriver ; lui-même se tient à cheval auprès. »

Clémentine mit ses gants de soie, se plaça une fois encore devant la glace pour rajuster le nœud de rubans aux couleurs nationales qu'elle portait sur le sein, les roses qui paraient ses cheveux ; elle jeta un coup d'œil sur ses jolis petits pieds, et, satisfaite de sa toilette, elle s'élança avec sa mère et sa sœur dans le droski du cousin. Elle s'assit à la place d'honneur, et sa mère se mit auprès d'elle, toute fière et toute glorieuse, tandis qu'Augustine occupa une banquette de travers pour ne pas perdre de vue le malheureux Pepin, qui galopait à la portière et qui ne savait comment se soustraire à ses regards, pleins d'une amère raillerie.

Le domestique de l'hôtel du Soleil, paré de ses habits des dimanches, était l'Automédon du droski.

« Où est papa? demanda Clémentine en s'apercevant de son absence.

» — Il est déjà parti, répondit la conseillère, avec le bourgmestre et la députation du conseil, pour aller au-devant du roi. »

Au même instant vint à passer un équipage où était mademoiselle Adélaïde, la fille du bourgmestre et l'orateur du beau sexe d'Appelhausen, tenant sur ses genoux un magnifique coussin de velours rouge sur lequel était posée la couronne de chêne et de laurier destinés au souverain.

« Ah! Jésus! s'écria Clémentine, nous voilà pris! Mon père et le bourgmestre sont partis, et je n'ai ni le coussin ni les vers que je dois présenter à Sa Majesté... Que ferons-nous, au nom du ciel? que diront ces autres demoiselles quand elles sauront que j'ai oublié le plus nécessaire de tout?

» — Hélas! hélas! dit Augustine d'un ton hypocrite, Adélaïde, avec son long nez, ne nous veut pas de bien parce que nous l'avons appelée à l'école Demoiselle de pain d'épices; depuis que son père est bourgmestre, elle ne nous a pas adressé une seule parole, elle ne nous a pas saluées une seule fois... Et la petite Philippine, qui est à présent sa main droite... fille stupide, et calomniatrice, et orgueilleuse, et... »

La voiture s'arrêta devant le pavillon du jardin du bourgmestre, qui, n'étant éloigné que de quelques pas de l'arc de triomphe, avait été choisi pour le lieu de rendez-vous des jeunes filles d'Appelhausen chargées de complimenter le roi.

XII.

Pepin offrit gauchement la main aux dames pour les aider à descendre de voiture, remonta sur son cheval, et disparut aussi vite que faire se pouvait à travers la foule qui couvrait la grande route à une demi-lieue de distance. Mesdames Weixler entrèrent dans le salon, où se trouvait déjà rassemblé un assez joli groupe de jeunes filles, avec leurs mamans et leurs connaissances. Ces demoiselles répondirent par une révérence pleine de raideur et de cérémonie au salut des nouvelles

arrivées. Il ne fut pas bien difficile de lire le mécontentement qui se manifesta sur les figures d'Adélaïde et de Philippine, lorsqu'elles se virent forcées de convenir intérieurement que Clémentine était mieux qu'elles. Madame l'épouse du bourgmestre fit un pas au-devant de la conseillère, ainsi que l'exigeait la politesse de convention, le sourire d'usage sur les lèvres. Madame Weixler se hâta de profiter de cet éclair de faveur pour faire connaître le malheur qui était arrivé à sa fille, et pour demander conseil. Mais la bourgmestre, d'un air aimable : « Rassurez-vous, dit-elle; mon mari n'est pas aussi oublieux : le coussin et les vers sont dans ce coin. Cependant, ma fille pense qu'il serait plus convenable que ce fût Philippine qui les présentât à Sa Majesté : cette opinion me paraît fort raisonnable, et je suis parfaitement de son avis; car, vous en conviendrez, un conseiller des finances occupe un rang plus élevé dans la hiérarchie administrative qu'un simple conseiller; ce n'est donc que justice que sa fille prenne le second rang, n'est-il pas vrai, ma chère amie? »

La colère alluma les yeux de la conseillère, ses lèvres tremblèrent convulsivement; mais la prudence l'emporta cette fois, ce qui était assez rare chez la bonne dame. Elle prit la main de Clémentine, qui se tenait là les yeux baissés et les joues couvertes d'une rougeur brûlante : « Ce que vous me dites là, répondit-elle, est tout-à-fait inattendu. Cependant, je ne veux pas mettre de force mon enfant à une place qu'on lui envie, et Clémentine doit céder, sans aucun doute, à celle dont le père occupe un rang si éminent... Mais me serait-il permis de vous demander si M. le bourgmestre est aussi de l'avis de sa judicieuse fille?

» — Sans doute, ma bonne : mon mari approuve tout ce que nous jugeons à propos de faire. »

Là-dessus elle tourna le dos à la conseillère offensée, sans lui offrir même de s'asseoir. Clémentine, les larmes aux yeux, se retira dans un petit coin, en butte, ainsi que sa mère, aux regards pleins de méchanceté d'Adélaïde et de Philippine. Péronelle, bonne jeune fille à l'âme froide, mais honnête, fut la seule qui parut s'occuper de la pauvre affligée : « Console-toi, chère Clémentine, lui dit-elle à l'oreille; c'est un effet de la vieille rancune d'Adélaïde. Ne laisse pas voir combien ce procédé te fait de peine, et prends courageusement place à côté de moi sur le second rang. Nous n'en sommes pas moins plus joliesques ces petites orgueilleuses. Nous n'avons besoin de rien dire : nous sommes

parfaitement habillées, et nous irons au bal, et nous n'en recevrons pas moins un présent du roi... »

En ce moment, le secrétaire du bourgmestre, M. Winzig, monta les escaliers quatre à quatre : « Mesdames, s'écria-t-il en entrant, vous me voyez tout hors d'haleine ; j'accours à travers champs... M. le bourgmestre m'a nommé maître des cérémonies : en conséquence, mesdames, veuillez me suivre. » Il tira un billet de sa poche : « Mademoiselle Adélaïde, n° 1, avec la couronne ; — mademoiselle Clémentine Weixler, n° 2, avec les vers...

» — Permettez, mon cher, lui dit la bourgmestre : nous avons décidé que la fille de M. le conseiller des finances...

» — Permettez, madame, interrompit le maître des cérémonies : ici rien ne peut être changé. Voilà l'ordre autographe de M. le bourgmestre, approuvé par notre gracieux souverain.

» — Notre souverain ! observa Adélaïde ; sait-il quelque chose des demoiselles?...

» — Sa Majesté sait beaucoup de choses sur la famille Weixler, répondit Winzig avec vivacité. Il n'y a pas une demi-heure que le conseiller vient de recevoir du roi l'ordre du Mérite-Civil, que jamais bourgmestre...

» — Taisez-vous ! » s'écria impérieusement la bourgmestre fort émue ; et elle emmena sa fille.

La conseillère, qui s'était approchée pendant ce temps, pressa Clémentine dans ses bras en la couvrant de baisers, lui remit les vers, et suivit avec elle le reste de la troupe. Philippine, irritée, se laissa conduire. Quant à Péronelle, elle se plaça à ses côtés avec la plus grande indifférence.

« Je ne me placerai point à côté de la Weixler ! dit avec emportement Adélaïde.

» — Moi, je ne me placerai point devant cette demoiselle ! » dit avec colère Philippine.

Le sort et le maître des cérémonies parvinrent à les mettre d'accord : Clémentine fut placée à droite, avec Péronelle, pour complimenter la reine.

XIII.

Les jeunes filles se mirent en marche à travers une double haie de curieux, belles, parées, entourées de leurs mères et de leurs sœurs, mais la haine dans le cœur. Les regards irrités de ses compagnes forcèrent la douce Clémentine à baisser les siens sur le coussin où étaient les malheureux vers auxquels elle devait toutes ses peines. N'était-ce pas eux en effet qui devaient la jeter dans les bras de Pepin qu'elle détestait? Son œil mélancolique s'arrêtait donc sur la belle feuille de papier qui fixait son attention; mais une seconde ne s'était pas écoulée, qu'elle y avait pris le plus vif intérêt. Cet intérêt s'accrut même au point que ses yeux se troublèrent, et qu'elle fut prête à se trouver mal. Elle dut s'appuyer chancelante sur le bras de Péronelle qui s'informa avec compassion de son état. Mais les traits satiriques de ses deux ennemies, qui attribuaient sa pâleur à son anxiété, la rappelèrent sur-le-champ à elle-même. Elle fit un effort inouï, et eut le courage de reporter les yeux sur l'écrit qu'elle tenait en main. Tous ses doutes se dissipèrent: c'était l'écriture, c'étaient les vers de Théodore; c'était bien le tour délicat et poétique qu'il savait donner à ses pensées; c'était son choix exquis d'expressions. Le souvenir de cet ami tant aimé et si cruellement perdu pour elle, vint lui serrer le cœur, et cependant sa douleur n'était pas sans charmes. Avait-il effectivement écrit ces vers? Et quand? et où? Était-il loin, était-il près de son amante? Elle jeta à la hâte un regard tout autour d'elle; il lui semblait sentir quelqu'un qui regardait par-dessus son épaule. Erreur! mille têtes l'entouraient, mais pas une n'avait les traits si nobles, l'œil si expressif de son héodore!

XIV.

Ce fut un moment de bonheur pour cette pauvre fille tourmentée par les désirs et les angoisses, par la douleur et la joie à la fois, lorsque un immense nuage de poussière, s'élevant dans le lointain, annonça l'arrivée du roi, et l'arracha ainsi à ses pensées. Fière du droit qu'elle avait reconquis, elle rassembla toutes ses forces et attendit le monarque non sans de violens battemens de cœur. Les vivats du peuple annon-

çaient l'approche du roi. Il parut enfin dans une voiture de voyage attelée de huit chevaux. Son épouse était à sa gauche. Un nombreux état-major l'entourait. Le cortége s'arrêta sous l'arc de triomphe, et les jeunes filles s'approchèrent. Adélaïde récita au roi une longue pièce de vers qu'elle avait apprise par cœur ; Clémentine n'adressa à la reine que quelques mots, mais ils étaient simples et partaient du cœur. Le roi prit avec bonté la couronne que lui présentait Adélaïde et la déposa sur les genoux de son épouse. Celle-ci à son tour reçut les vers de Clémentine avec la grâce la plus aimable, et les donna à son époux qui daigna y jeter les yeux. Mais à peine eut-il parcouru les premières lignes, qu'il se prit à sourire ; il montra la feuille à son épouse en lui disant quelques mots à voix basse qui la firent sourire également, puis il ajouta, en s'adressant à Clémentine : « J'espère vous voir au bal que la ville a résolu de me donner, mademoiselle, ainsi que vos compagnes. » A ces mots il la congédia avec une gracieuse inclination de tête, salua Adélaïde et la fille du conseiller des finances ; et la voiture se remit en route pas à pas, à travers la foule qui s'écartait avec respect. On vit alors s'avancer les voitures de la députation du conseil, puis les différens corps d'Etat, pour complimenter le souverain. Le conseiller Weixler avait la croix à sa boutonnière. Il fit un léger signe de tête avec une condescendance toute bienveillante à sa femme et à ses filles.

A peine tout ce cortége eut-il défilé, que Clémentine se sentit frapper sur l'épaule. Théodore ! murmura-t-elle en regardant rapidement autour d'elle. Mais hélas ! ce n'était que Pepin en habit civil, qui, passant sur le siége de son droski, avait touché de son fouet l'épaule nue de la jeune fille.

« Montez, lui cria-t-il, je veux vous reconduire à la maison, vous et votre maman.

» — Et Augustine? demanda-t-elle.

» — Eh ! c'est son affaire, répondit le cousin en cherchant à se donner un petit air malin. Il parlait encore, qu'Augustine, qui avait tout entendu, était déjà assise dans la voiture.

» Avec votre permission, monsieur mon cousin, lui dit la petite espiègle ; il me semble que je fais partie de la famille. Attendez, ajouta-t-elle en lui parlant à l'oreille, attendez donc que nous soyons mariés ; vos impolitesses arrivent trop tôt encore.

— Sorcière endiablée ! murmura Pepin dans sa barbe, et jetant au-

tour de lui un regard circulaire pour s'assurer que personne au moins n'avait entendu, et il frappa comme un furieux son cheval. Mais la foule qui se pressait à la porte l'obligea d'aller au pas. Augustine se faisait un malin plaisir de le tourmenter de ses mots piquans; madame Weixler, triomphante, ne cessait de pérorer sur le triomphe de sa Clémentine, sur l'attention particulière dont l'avaient honorée le roi et la reine, sur la croix qui allait si bien à son mari. Clémentine paraissait l'écouter avec attention, mais son âme était bien loin auprès de son ami Théodore. Ni les chants des écoliers, ni les hurlemens de la foule, ni le bruit des cloches, ni le roulement des tambours, rien ne put distraire ses pensées, ni détourner ses yeux de l'idéal qui était là, devant elle, et qu'elle venait d'évoquer, pur et brillant comme autrefois.

XV.

Le roi était arrivé; les fonctionnaires civils et militaires l'avaient reçu au pied du grand escalier, et lui avaient présenté les clés d'Appelhauzen. Les courtisans, les chambellans mâles et femelles, les officiers, les pages, les laquais, toute la valetaille, en un mot, qui se presse autour des princes, s'était mise aux fenêtres du château. Puis la foule s'écoula à flots précipités, et chacun regagna son gîte.

La famille Weixler se trouva enfin toute réunie pour un grand souper d'apparat. Au haut de la table était le conseiller et son ordre; à sa droite madame Weixler, qui, à chaque morceau qu'elle avalait, jetait un regard triomphant sur ses convives; à gauche les deux jolies filles, et vis-à-vis le cousin Pepin.

« Qui aurait pensé, s'écria tout-à-coup le conseiller, l'œil rayonnant de plaisir, qui aurait pensé que notre maison recevrait aujourd'hui de tels honneurs?... Mais ne te l'ai-je pas répété cent fois, Salomé? le mérite parvient toujours à se produire, Mon école d'industrie, dont tout le monde riait lorsque je l'ai établie; la fabrique que j'y ai jointe, et qui donne à cent personnes leur pain quotidien... Et cependant je n'ai pas reçu le moindre encouragement du conseil de la ville! Le bourgmestre aurait tout annoncé à la Résidence plutôt que mon établissement.... Vois-tu cependant: le père de la patrie arrive, et il sait tout, lui! il me loue, et son excellente épouse m'attache de sa propre main,

de sa main royale, cette croix à ma boutonnière... Quelle joie, enfans! dites donc, quelle joie!

» — Oui, oui, répondit la mère : *l'inespéré arrive souvent!* Le bourgmestre se dépitera-t-il! car, à l'exception du prédicateur de la cour Filzins, il n'y a que toi ici qui oses porter cet ordre...

» — Il faut parler du mariage, dit Weixler. Le cousin n'a qu'à faire publier ses bans dimanche prochain une fois pour toutes : le vieux surintendant nous fera bien ce plaisir. A lundi la noce, c'est décidé! »

A ces mots, Augustine se leva de table en mettant son mouchoir sur sa figure. Ses parens furent étonnés. Clémentine, qui était tellement absorbée dans ses pensées, qu'elle avait tranché sur son assiette un morceau de pain pour un morceau de rôti, et qui n'avait pas compris un mot de tout ce qu'avaient dit et son père et sa mère, s'approcha d'elle avec intérêt et lui demanda ce qu'elle avait.

« Je saigne au nez, » répondit-elle; et elle quitta la chambre après avoir fait signe au cousin de la suivre.

Pepin répéta quelques lieux communs bien niais sur la nécessité où il était de retourner à son auberge, souhaita assez maladroitement une bonne nuit à sa fiancée, et sortit.

Il trouva Augustine dans la cuisine, appuyée, pensive, contre le foyer, à la sombre lueur d'une lampe. Il lui demanda à voix basse et en hésitant ce qu'elle désirait.

« Parjure! s'écria-t-elle douloureusement, te voici sur le théâtre de ton infidélité! c'est ici que nous nous sommes fiancés! c'est ici que tu as bu la tasse de café qui devait te servir de poison! mais le ciel méprise tes sermens!... Parle! quelles sont tes intentions? pour la dernière fois, quelles sont-elles? Tu m'as déjà rendue assez malheureuse!...

» — Chère cousine! répondit Pepin embarrassé, chère cousine! soumettez-vous au destin! Il me faut une femme!... il faut que je prenne Clémentine!... mais... si le ciel le voulait... et s'il rappelait à lui Clémentine... peut-être... bientôt... alors ce serait... mon plus grand bonheur!..... »

Mais il n'avait pas fini son discours décousu, que sa joue brûlait sous l'impression d'un soufflet qui lui ôta presque l'ouïe et la vue.

« Méchant lourdaud! s'écria Augustine, imaginez-vous?... alors je serais assez bonne pour vous? voyez donc! Sortez bien vite! Il y a, dès cet instant, guerre ouverte entre nous! Et que vous le sachiez : vous ne possèderez Clémentine de votre vie, et vous viendrez me supplier à

deux genoux de vous prendre, et alors j'y regarderai à deux fois! Sortez maintenant! »

Elle saisit par les épaules Pepin, qui était stupéfait et qui ne lui opposa aucune résistance, et elle le poussa hors de la maison. Ses parens, qui avaient entendu du bruit, accoururent.

« Figurez-vous, leur dit-elle, ce Pepin, cet infâme!... Dieu ait pitié de la pauvre Clémentine qui doit épouser cet homme affreux!

» — Eh bien! qu'y a-t-il donc? demandèrent-ils.

» — Il est venu dans la cuisine... il m'a prise dans ses bras... il m'a embrassée... alors je lui ai signé son congé avec la cuillère à pot! Un beau fiancé!... un charmant beau-frère!... si j'étais à votre place, il n'obtiendrait Clémentine ni à présent ni jamais!

» — Certes, Salomé, dit M. Weixler en secouant la tête, ceci mérite réflexion. Cette conduite trahit beaucoup de penchant au libertinage... et si je... ajouta-t-il en jouant avec sa croix, et si je prends en considération combien, dans les circonstances actuelles, Clémentine peut faire un meilleur parti, je pourrais presque.....

» — Tenir parole, interrompit la conseillère, tenir parole, comme cela convient. Personne ne peut s'opposer à un baiser donné en tout bien tout honneur. Qui sait, d'ailleurs, si le cousin est aussi coupable qu'Augustine veut bien le dire? Et quand ce serait? une fois marié, il changera.

» — Au reste, répondit Augustine en affectant l'indifférence, cela m'est bien égal, à moi, — je m'en lave les mains! mais Clémentine se consume de chagrin, et avant un an elle sera descendue dans le tombeau.

» — Bah! bah! répliqua la mère, il y a loin jusque là! les filles ne meurent pas du mariage! D'ailleurs, elle consent à tout; elle est contente de tout, et cette affaire ne te regarde pas! Mais viens, il est neuf heures. Nous voulons voir cependant les navires qui se promènent pavoisés et illuminés sur le fleuve. N'est-il pas vrai, mon vieux, que tu vas nous conduire sur la terrasse, afin que nous puissions jouir à notre aise de ce magnifique spectacle? »

Aussi galant qu'un chevalier de la Table-Ronde, le grave conseiller s'empressa d'acquiescer aux désirs de son épouse. Augustine courut mettre un chapeau; la maman alla chercher un châle chaud dans sa chambre et appela Clémentine. La pauvre enfant était assise dans un cabinet

au coin de la fenêtre, la tête couverte de balsamines embaumées; elle dormait, douce et souriante; on eût dit un ange!

« Elle dort, dit madame Weixler à son mari qui entrait; ne la réveille pas. Elle a beaucoup souffert aujourd'hui, et elle est certainement bien fatiguée, puisqu'elle ne s'est point encore débarrassée de sa parure. Elle n'a sûrement pas grande envie de voir l'illumination. Dans une demi-heure nous serons de retour, et nous l'enverrons au lit. »

M. Weixler approuva la proposition de sa femme; ils quittèrent doucement la chambre, firent signe à Augustine, qui chantait, de se taire, fermèrent la porte, et allèrent se mêler à la foule qui s'ébaudissait au spectacle de quelques verres de couleur.

XVI.

Clémentine dormait. Elle était un ange et se tenait devant la porte du Paradis, où un chérubin resplendissant de lumière, sous les traits de son amant, la conduisait par la main. L'ange lui serrait la main; mais il la lui serrait si fortement, qu'elle se réveilla. Et cependant sa main était toujours prise, et ce ne fut pas sans un vif étonnement approchant de la crainte qu'elle vit son rêve en partie réalisé; car dans l'ombre que la maison projetait sur la rue, il y avait un être humain qui pressait avec tendresse sa main pendante hors de la fenêtre, et qui y imprimait des baisers brûlans. Ce n'était pas précisément un chérubin; son mauvais chapeau de paille, et son modeste, son trop modeste habit, ne laissaient aucun doute à cet égard; mais son visage, éclairé par la lune, offrait bien tous les traits de celui de l'ange... de celui de l'amant. C'était Théodore qui jetait des regards enivrés sur la jeune fille craintive.

« Bonsoir, chère Clémentine! murmura sa voix bien connue, sa voix qui depuis quatre ans n'avait pas vibré une seule fois à l'oreille de son amie! Tu dormais si doucement! je m'en veux de t'avoir éveillée! Mais pardonne-moi, car je devais voir tes beaux yeux se fixer sur moi, je devais entendre un mot sortir de tes lèvres, avant que de partir!

» — Ah! Théodore! Théodore! s'écria la jeune fille en soupirant. Et ses jolies mains passant à travers les balsamines, allèrent caresser les pâles joues de son amant! Est-ce toi? est-ce réellement toi? Oh! sois mille

fois le bien-venu! Parle, pauvre Théodore! comment te portes-tu? As-tu souvent pensé à ta Clémentine?

» — Autrement, serais-je ici? répondit Théodore avec le ton d'un doux reproche. Hélas! tout a mal tourné pour moi!... je n'ai pas de patrie, pas de pain!... Depuis quelques jours je suis à Cherau... après un long, bien long voyage qui ne m'a procuré ni profit pour le moment ni perspective pour l'avenir. Au risque d'y mourir de faim, je suis resté dans cette ville, car je ne pouvais plus avancer; j'avais d'ailleurs l'intention de m'y enrôler.

» — Bon Dieu! » s'écria Clémentine.

Théodore lui fit signe de se taire en souriant douloureusement: « Cependant, avant de me présenter au colonel, continua-t-il, je suis allé chez une ancienne connaissance, le magister Vermicularius, pour voir si je ne pourrais pas gagner quelque chose en écrivant à son bureau. Hélas! il n'y avait rien à faire pour moi! Tout ce que sa vieille amitié put me procurer, ce fut une pièce de vers, la pièce de vers que tu as présentée au roi. Voilà, Clémentine, ce qui m'a décidé à venir à Appelhausen, quoique j'eusse fait le serment de n'y jamais rentrer. Mais lorsque j'ai appris par hasard du magister que c'était toi qui devais présenter ces vers, je n'ai pu résister!... il fallait que je te visse encore une fois... parée comme une reine! Oh! j'ai été bien heureux! C'est lundi passé que j'ai apporté le poème à celui qui l'avait commandé. Par bonheur, le temps et la misère m'ont tellement changé qu'il ne m'a pas reconnu. Il m'a donné un frédéric d'or que je dois partager avec le magister, et c'est ainsi que j'ai pu rester ici dans le plus profond incognito. Mon extérieur misérable, joint à la crainte qu'on ne me reconnût et qu'on ne se moquât du jeune homme qui partit un jour d'ici dans la ferme persuasion de trouver la fortune, et qui maintenant... revient comme un mendiant, m'a empêché de sortir de jour. Cependant, aujourd'hui je me suis hasardé à me mêler à la foule, et j'ai eu raison, puisque tout m'a réussi. Pendant plus d'une demi-heure, placé vis-à-vis de toi, derrière un arbre, j'ai pu te dévorer de mes regards! Que tu étais belle! avec quelle anxiété ne lisais-je pas dans tes yeux, car je craignais que tu ne fusses devenue orgueilleuse, mais je t'ai retrouvée aussi bonne, aussi naïve qu'autrefois! J'ai donc repris courage, et en passant près d'ici, ayant vu tes parens sortir, et toi-même dormir à la fenêtre, je me suis approché. Pardonne-moi, ma Clémentine! et permets-moi de prendre congé de toi!

» — Prendre congé! s'écria Clémentine en frémissant et en lui saisissant les mains, comme si elle craignait de le perdre une seconde fois. O cruel Théodore! tu ne me donnes un instant de bonheur que pour me rendre plus misérable! Prendre congé? Eh! que veux-tu donc faire?

» — Ce que la plus impérieuse nécessité exige, répondit Théodore: retourner à Scherau, et me faire soldat!

» — Au nom de Dieu, ne parle pas ainsi! que je n'entende plus ce mot terrible!

» — Que faire? Je n'ai plus une seule espérance sur la terre! Ma funeste passion d'être plus instruit que les autres et de le leur faire sentir, m'a fait des ennemis de tout le monde. Gagner mon pain comme copiste! je suis trop fier pour cela. J'ai trop de religion pour m'ôter la vie; je préfère entrer au service : peut-être un boulet mettra-t-il bientôt fin à ma misérable existence!

» — O Père miséricordieux! s'écria Clémentine en joignant les mains, accorde donc la paix et la tranquillité à cette âme chérie!

» — Il n'y a plus de paix ni de tranquillité pour moi, répondit Théodore d'un air sombre; depuis hier il n'y en a plus. Car hier j'ai appris une nouvelle qui a achevé d'abattre le peu de courage qui me restait. Tu est fiancée!! »

Clémentine cacha sa figure en gémissant.

« C'est folie à moi, ajouta Théodore, de regarder ce coup comme le plus sensible. Depuis des années je n'osais plus me flatter de l'espoir d'être un jour uni à toi. Un abîme affreux nous sépare. Cependant... l'homme est-il maître de ses sentimens?... cette nouvelle m'a terrassé.

» — Oh! pardonne, Théodore! murmura Clémentine éplorée; ce n'est pas moi qui l'ai choisi... je le hais; je n'ai jamais aimé que toi!... Mon père, ma mère, je ne les aime pas autant que je t'aime! Mais il faut honorer ses parens et leur obéir, dût le cœur se briser par suite de cette obéissance. Le mien se brisera, sois-en sûr! mais je dois observer le quatrième commandement... n'est-il pas vrai, mon Théodore? »

Et en disant ces paroles entrecoupées de sanglots, elle caressait les joues brûlantes de son amant, qui ne put se défendre d'imprimer un baiser sur son front.

« Oui, excellente fille, répondit-il d'un ton solennel, obéis au quatrième commandement, et abandonne-moi à mon sort. Adieu.

» — Oh! reste encore, la rue est déserte; tous nos voisins sont sur les bords du fleuve... nous ne serons point dérangés, car... je le sens

bien... mes parens ne doivent point te voir... ils te haïssent. — Mais tu ne peux pas partir, aujourd'hui du moins. — Je veux d'abord voir ce que je pourrais faire pour toi. Ne ris pas... c'est à moi de m'occuper de ce qui te concerne, car tu cours en aveugle à ta perte... Je ne sais pas bien non plus aujourd'hui... où j'ai ma tête, mais jusqu'à demain je trouverai certainement quelque moyen... qui vaudra mieux et pour toi et pour moi que ton projet de te faire soldat. Demain il faut que je te parle encore... Veux-tu? — Promets-le-moi!

» — Oui, répondit Théodore après quelques instans de réflexion, mais après-demain je partirai sans faute. J'ai donné à l'hôte du Tigre-Noir, à Sherau, auquel je dois ma pension, ma parole d'honneur d'être de retour dans huit jours, et de le satisfaire. Mon engagement couvrira cette dette.

» — Dieu! murmura Clémentine au désespoir, ton engagement! Malheureux! Mais non! A combien s'élève ta dette? Mais que dis-je, hélas! — Moi aussi, je suis pauvre... mais cette chaîne... elle est à moi... prends-la, Théodore, prends, et satisfais ton inflexible créancier. »

Théodore repoussa la chaîne qu'elle avait déjà détachée. « Excellente fille! dit-il avec attendrissement, je recevrais plutôt la mort que cette chaîne. Tes parens s'apercevraient bientôt de son absence, et Dieu me préserve de te causer le moindre désagrément. Oublie-moi, et sois heureuse. »

Clémentine voulut insister, mais le bruit des personnes qui rentraient chez elles les força à se séparer.

« Je dois m'éloigner, dit Théodore à voix basse, quand? où te verrai-je demain?

» — Ici, à cette fenêtre, lui répondit-elle à l'oreille, à la même heure qu'aujourd'hui. Demain a lieu la course aux flambeaux, mes parens ne manqueront pas d'y assister. Je saurai m'arranger de manière à rester seule. »

Les deux amans échangèrent encore un brûlant baiser, et Théodore disparut dans les ténèbres. Quant à Clémentine, elle passa la nuit à gémir, à prier, et à bâtir des châteaux en Espagne, qui tous s'écroulèrent les uns après les autres. Ce ne fut qu'au lever de l'aurore, qu'épuisée de fatigue, elle put enfin goûter un instant de repos.

XVII.

Ce fut avec la confusion d'un enfant surpris à fumer par son maître, que Pepin, quoique en uniforme, se présenta le lendemain devant la famille Weixler. Augustine se leva en le voyant entrer, et sortit avec Clémentine, qui ne voulait pas lui laisser voir ses yeux rougis de pleurs. Madame Weixler jetait de temps à autre sur lui un regard de travers, et le conseiller, qui paraissait plongé dans de graves méditations, répondait à peine par quelques rares paroles aux lieux communs qu'il débitait.

Tout-à-coup se rejetant en arrière dans son fauteuil et prenant la mine d'un inquisiteur général : « Puisque nous sommes seuls, cousin, il faut que je m'explique avec vous. Qu'ai-je appris d'Augustine? Que signifie la conduite abominable que vous avez tenue? »

Pepin devint d'un rouge de feu : « La cousine vous a donc parlé enfin? demanda-t-il.

» — Enfin! enfin! s'écria madame Weixler, Dieu me protège... Cet enfin me fait voir que ces libertés datent de plus loin que je ne croyais. Oui, enfin... sans doute, elle devait attendre, la modeste jeune fille, que votre conduite fût devenue publique, avant que de nous avouer la peine qu'elle lui causait? Rougissez, cousin, et bannissez-la de votre esprit.

» — Oh! de tout mon cœur; car après tout, j'aime mieux Clémentine, mais Augustine...

» — Augustine, quelque chagrinée qu'elle soit de vos procédés à son égard, pardonnera, j'en suis sûr, à votre sincère repentir, comme nous le faisons nous-mêmes. N'est-il pas vrai, mon vieux?

» — J'y consens, répondit le conseiller, mais sous la condition qu'à l'avenir pareille chose ne se renouvellera plus.

« — Soyez sans crainte, s'écria Pepin, qui respirait enfin. On n'est fou qu'une fois dans sa vie, et grâce à Augustine, l'enfer m'a paru trop chaud. J'avais l'intention de vous découvrir moi-même aujourd'hui toute l'affaire, pour mettre un terme à mes tourmens.

» — Allons, allons, répliqua Salomé, c'est une marque d'un repentir sincère. Que tout soit donc oublié.

» — Et Clémentine? demanda Pepin inquiet.

» — Quant à elle, c'est affaire au temps, répondit la conseillère,

vous l'épousez, et soyez ravi d'échapper par ce mariage aux filets dans lesquels votre légèreté vous avait enveloppé.

» — Oh ! oui, j'en suis ravi dans l'âme, s'écria Pepin, qui était loin de se douter du quiproquo. Et l'anneau qu'elle me...

» — Rendez-le, répondit M. Weixler, et n'oubliez pas de faire publier vos bans.

» — Le trousseau est tout prêt, ajouta la mère ; ce mariage doit se faire sans bruit, quelques invitations seulement. Rien ne doit annoncer au public que vous vous mariez. Mais, je vous en prie, ayez tous les égards possibles pour Clémentine. Vous savez bien qu'elle ne vous prend pas trop volontiers, cependant... cela viendra avec le mariage... n'est-il pas vrai, mon vieux ? Mais que jamais elle n'ait plus à se plaindre de votre conduite. Avez-vous vu ses yeux rouges? sa sœur a sans doute babillé, et lui a causé ainsi un grand chagrin.

» — Non ! s'écria Pepin ; que le diable m'emporte si jamais... Mais, ajouta-t-il en riant, une fois marié, il ne me sera plus possible...

» — Halte là, cousin ! interrompit le conseiller : tout est possible à Satan, même dans le mariage, si l'on n'a pas constamment devant les yeux, Dieu... et le roi, ajouta-t-il en regardant sa croix.

» — Là, là, beau-père, répondit Pepin en lui frappant vigoureusement dans la main, vous serez content de moi... Adieu : je cours trouver le pasteur, et de là je me rends où le roi et mon service m'appellent. »

XVIII.

Clémentine avait accompagné ses parens à l'église, où l'on célébrait un service divin pour la conservation des jours de Leurs Majestés ; mais elle n'entendait rien, ni le jeu des orgues, ni le sermon ; elle avait oublié et le roi et la reine, et n'apercevait pas même Pepin, qui arrêtait sur elle un regard aussi langoureux que le lui permettait sa sotte physionomie : l'image de Théodore, du malheureux Théodore flottait incessamment devant son imagination, et elle était uniquement occupée à trouver des moyens de le sauver. Il ne pouvait rester à Appelhausen, la pauvre fille le sentait bien ; mais comment pourvoir à ses besoins dans un pays étranger ? comment l'arracher à la misère, au désespoir? comment l'empêcher de se faire soldat? Soldat... cette pensée seule lui faisait horreur ! Elle avait peu d'argent à sa disposition, car elle était

trop bienfaisante pour amasser comme sa sœur. Son père et sa mère ne poussaient pas à l'excès la libéralité, Augustine pas davantage. Elle était trop vertueuse pour mentir, trop craintive pour avouer la véritable cause du besoin d'argent qu'elle éprouvait. La rancune de ses parens contre Théodore lui paraissait trop forte encore pour qu'elle pût déjà faire place à la compassion ; Augustine était trop insensible pour qu'elle essayât de la mettre dans la confidence. Parmi les mille idées qui se succédaient dans sa tête avec la rapidité de l'éclair, il s'en présenta une enfin à laquelle elle s'attacha comme à la seule planche de salut : elle demanderait à son fiancé Pepin une somme considérable, et la donnerait à Théodore pour qu'il allât sur une terre étrangère tenter de trouver la fortune. Pepin ne pourrait résister à ses caresses, pensait-elle; et quelles caresses n'emploierait-elle pas pour le décider! elle ferait son possible pour l'aimer, et, si cela lui était absolument impossible, elle agirait au moins de telle sorte, qu'il serait content d'elle. Enchantée de son projet, elle releva la tête, et ses yeux rencontrèrent ceux de l'hôte du Soleil... Hélas! cette figure bouffie, ce regard vitré fixé sur elle, l'orgueil stupide qui se peignait sur cette grosse face, cette gauche allure que l'uniforme faisait ressortir encore davantage, tout lui criait : N'espère pas, pauvre Clémentine ! Cet homme peut bien te rendre malheureuse, mais jamais il ne saura ce que c'est que de se conduire noblement !

XIX.

Elle détourna la tête avec dégoût, et aperçut près d'elle la veuve Bieder, brave femme éprouvée aussi par le malheur. Elle était trop bienfaisante pour ne pas être connue dans la cabane de la pauvre femme, aussi se saluèrent-elles avec amitié. Clémentine, étonnée de ne pas l'avoir vue depuis long-temps, et agréablement surprise de l'air joyeux qui brillait sur sa figure, lui en demanda la cause.

« Oh ! excellente demoiselle, répondit-elle, mon bonheur, c'est à lui que je le dois; à ce représentant de Dieu sur la terre, ajouta-t-elle en montrant la tribune du roi. Mais vous-même, pourquoi avez-vous encore les yeux tout mouillés de larmes?... Oh ! ils m'ont rendue bien heureuse ! Si vous le désirez, je vous raconterai tout ce qui s'est passé lorsque nous serons de retour à la maison. »

Clémentine, qui avait besoin de distraction, y consentit. La vieille

lui raconta donc de la manière la plus diffuse comment son fils unique avait perdu son emploi, et comment elle l'avait fait rentrer en grâce en allant elle-même se jeter aux pieds du roi.

XX.

Sans s'en douter, la bonne femme venait de faire pénétrer une lueur d'espoir dans le cœur de Clémentine. Elle réfléchit à tout ce qu'elle venait d'entendre, et bâtit là-dessus un projet assez singulier: « Oh! certainement, se dit-elle à elle-même, le prince m'exaucera; mes paroles trouveront le chemin de son cœur! S'il a pardonné à la faiblesse d'un homme égaré, il saura bien apprécier les talens, l'éloquence et la bonté du cœur; il prendra soin de lui... Pour moi, je m'en remets à la volonté de Dieu! »

Après le dîner, sa mère voulut lui lire une longue dissertation sur les nouveaux devoirs qu'allait lui imposer le mariage; mais elle lui répondit d'un ton grave: « Ne doutez pas, ma mère, que vos désirs ne soient des ordres pour moi, et que je n'abandonne ma main à Pepin, bien que mon cœur s'y refuse. Malheureuse épouse, j'aurai au moins la consolation d'avoir rempli mes devoirs envers vous... Seulement, je vous prierai de me laisser entièrement libre pendant les quelques jours qui me restent jusque là; il n'y en a plus que deux: laissez-moi donc vivre à ma fantaisie, dans la méditation et la prière. Pas un mot de plus sur ce mariage, et surtout pas de visites de mon fiancé. Lundi seulement je veux penser à lui pour la première fois... Je serai prête pour la cérémonie. »

Elle sortit. La mère la suivit en secouant la tête, et le père se mit à se promener dans la chambre, approuvant dans son cœur sa Clémentine. Pepin, qui arriva un instant après, fut renvoyé sous prétexte que sa fiancée était indisposée.

Clémentine, retirée dans sa chambre, attendit avec impatience, et non sans de violens battemens de cœur, que trois heures sonnassent. C'était le moment où le roi se levait de table, et il dînait encore à midi, selon la coutume allemande. L'horloge frappa enfin trois coups. Clémentine se leva, parée de ses habits de fête, prononça du fond du cœur une courte prière, prit un châle et alla frapper à la porte de sa sœur, qui était fermée au verrou.

« Qui est là? demanda Augustine.

» — J'ai quelque chose d'important à te dire, » répondit Clémentine.

Augustine ouvrit en grondant, et arrêta sa sœur sur le seuil de la porte, ce qui n'empêcha pas celle-ci de jeter un coup d'œil dans la chambre : à voir l'encrier sur la table, les plumes cassées qui couvraient le parquet, les taches d'encre dont les mains d'Augustine étaient noircies, elle n'eut pas de peine à deviner qu'elle était occupée de quelque correspondance secrète ; mais ce n'était pas le moment de pousser plus loin ses investigations.

« Si nos parens demandent où je suis, dis que je suis allée voir ma marraine, et que je reviendrai avant le soir. »

Augustine jeta sur sa sœur troublée un regard quelque peu soupçonneux ; mais, pressée qu'elle était de retourner à ses occupations, elle se hâta de le lui promettre et referma promptement sa porte. Clémentine sortit de la maison en proie à tous les tourmens de l'attente, de la crainte et de la pudeur.

XXI.

Le roi, entouré de sa famille, était assis dans un élégant pavillon d'où l'on jouissait d'une vue magnifique sur la forêt, la campagne et le fleuve. Il s'amusait à donner des leçons, puisées dans sa propre expérience, au prince royal, qui s'était placé auprès de lui : ce jeune homme, âgé de quatorze ans, écoutait attentivement tout ce que lui disait son père.— Ayant aperçu Clémentine : « Entrez, mademoiselle, lui cria-t-il, entrez. Je vous assure que mon père est tout prêt à vous écouter : n'ayez aucune crainte ; entrez. »

Puis, avec une douce violence, il attira dans le pavillon Clémentine, qui, les yeux baissés, les mains tremblantes et les joues couvertes de la rougeur de la timidité, s'efforçait de lui résister.

La reine reconnut à l'instant l'aimable jeune fille qui l'avait complimentée à son arrivée. Le roi se mit à sourire, loua la conduite de son fils, qui, comme un preux chevalier, avait pris sous sa protection une belle demoiselle, et lui fit signe de s'éloigner. Se tournant alors vers Clémentine, il lui demanda d'un ton si doux et si amical ce qu'elle désirait de lui, que la pauvre jeune fille trouva enfin le courage de s'expliquer. Les paroles s'échappèrent d'abord de ses lèvres lentement et une à une ; mais bientôt elle s'anima et laissa parler son cœur. Elle

peignit en termes simples et touchans et son amour et la fatalité qui la poursuivait, et le sort déplorable de son amant; elle implora la protection du roi, l'intercession de la reine, aux pieds de laquelle elle se précipita, entraînée par ses sentimens.

La princesse la releva avec bonté, l'attira près d'elle sur l'ottomane et lui passa doucement la main sur les joues. Le roi lui jeta un regard d'intelligence, et s'adressant à Clémentine d'une voix émue : « Mon enfant, lui dit-il, votre amour est vrai, et votre Théodore dans sa misère est le plus heureux des hommes, puisqu'il peut dire que votre cœur est à lui... Mais que puis-je faire pour vous, ou plutôt que dois-je faire? Le jeune homme, à ce que je vois, est une tête fougueuse qui ne peut s'arrêter à rien; et cependant je n'aurais à lui donner tout au plus qu'un modique emploi.

» — Sire, répondit Clémentine avec une humble révérence, il s'agit de sauver un homme du désespoir : ce que Votre Majesté fera sera certainement bien fait... Ah! le malheur a rendu mon ami plus prudent et plus sage!

» — Il ne paraît pas cependant, mon enfant, répliqua la reine, puisque ce méchant menace de se faire soldat.

» — Eh! ma bonne, s'écria gaiement le roi, songez que je suis aussi un soldat, et que j'honore infiniment cet état, quoique je ne m'en exagère pas les avantages! Mais cela m'amène sur un autre chapitre. Votre ami, ma jolie enfant, veut donc déserter mes drapeaux? Non, cela ne doit pas être : il faut que l'entêté expie ses fautes!

» — Sire! s'écria Clémentine effrayée; — mais un regard du prince la rassura.

» — Tranquillisez-vous, lui dit-il : il ne lui arrivera pas de mal; mais, avant que de décider comment je puis venir à son secours, j'aurai soin de le faire mettre en cage afin qu'il ne s'envole pas.

» — Ah! oui, sire! répondit Clémentine. Je dois le voir encore aujourd'hui, mais demain il veut partir...

» — Ne vous inquiétez pas, reprit le roi; je le ferai arrêter cette nuit, et, pour le punir de sa mauvaise tête, je le gratifierai de quelques jours d'arrêts.

» — D'arrêts!... s'écria Clémentine en joignant ses mains tremblantes.

» — Soyez donc tranquille, dit en souriant la reine; l'emprisonnement ne sera pas rigoureux. »

En cet instant entra un hussard de la garde, une grande lettre à la main :

« Une demoiselle vient de déposer cette lettre à la porte du château, dit-il ; elle a expressément recommandé de la remettre sans délai à Votre Majesté. »

Le roi prit le papier, examina avec attention l'adresse et le cachet : « Attend-elle une réponse? demanda-t-il.

» — Non, sire, répondit le hussard ; elle s'est éloignée aussitôt après avoir donné la lettre.

» — C'est bon, reprit le roi. Dites au secrétaire de cabinet de ne pas venir me déranger dans ce moment. »

XXIII.

Il s'approcha de la fenêtre pour lire la lettre. Pendant ce temps, la reine daigna s'entretenir avec Clémentine.

« Mais, mon enfant, lui dit-elle, vous cherchez à améliorer le sort de votre ami, et le vôtre reste toujours le même ; car vos parens consentiront difficilement à ce que vous épousiez ce jeune homme, qui, même dans la supposition la plus favorable, n'aura que de bien modiques appointemens.

» — Je le sais, répondit-elle en rougissant, je le sais bien ; mais je dois à mes parens une obéissance absolue, et je me conformerai toujours à leur volonté.

» — Quoi ! s'écria la reine étonnée, vous consentiriez, par obéissance filiale, même à votre mariage avec un homme que vous n'aimez pas ?

» — Oui, Votre Majesté, répondit Clémentine avec une courageuse résignation. Quand j'aurai rempli l'ordre de mes parens et sauvé mon ami, mon sort ne m'inquiète plus : je puiserai dans le contentement de ceux qui me sont chers la force de supporter mes propres chagrins.

» — Excellente et vertueuse fille ! » s'écria la reine en la baisant au front.

Le roi, cependant, avait lu la lettre, en faisant sur lui-même de grands efforts pour ne pas éclater de rire ; il la replia, et s'approchant de Clémentine :

« Ma chère enfant, lui dit-il, si votre piété filiale mérite toute notre admiration, l'amitié que votre sœur vous porte force aussi notre estime.

Croiriez-vous que cette lettre est écrite de sa propre main? Elle s'appelle Augustine, n'est-il pas vrai?... et elle m'y invite de la manière la plus pressante à m'opposer au mariage auquel on veut vous forcer, puisque vous n'avez pas le courage de vous y opposer vous-même, bien qu'il dût vous causer la mort. »

Clémentine restait debout devant lui, sans comprendre ce qu'il lui disait.

« Oui, oui, vous pouvez m'en croire, ajouta-t-il gaiement; ou plutôt écoutez vous-même ce qu'elle m'écrit. Je passe sous silence les titres et qualités, et j'arrive de suite où ce joli écrivain entre en matière :

« Il est généralement connu que Votre Majesté réprime d'une main » ferme tout abus et toute injustice : elle ne permettra donc pas non » plus que ma sœur, Clémentine Weixler, qui a eu l'honneur d'être » distinguée par elle à son arrivée ici, soit mariée à M. André Pepin. » Des parens aveugles ont seuls pu conclure ce mariage, qui ne man- » quera pas de conduire la trop faible Clémentine au tombeau... Il » peut d'autant moins se consommer, que depuis long-temps Clémen- » tine est fiancée à un autre, et que Pepin, à ce qu'on dit, a déjà fait » ailleurs une promesse de mariage, et échangé les anneaux. Ce n'est » que l'affection que j'éprouve pour ma sœur qui me pousse à faire cette » démarche insolite, dont elle ne se doute pas, et à demander pour » elle justice et protection à Votre Majesté. Mais il faudrait, sire, que » votre volonté souveraine intervînt promptement, puisque ce mariage, » qui fera le malheur de quatre personnes, doit déjà se conclure lundi » prochain. »

Le reste contient de nouvelles excuses et est signé *Augustine Weixler.*

— Eh bien! qu'en dites-vous? »

Clémentine était muette de surprise, elle ne pouvait concevoir l'excessive audace de sa sœur.

« Augustine paraît posséder une résolution que pourraient lui envier bien des hommes, continua le roi en riant; mais elle a par contre très peu d'expérience, autrement elle saurait qu'il n'y a rien de plus dangereux pour un prince que de se mêler dans des affaires de famille, surtout quand la partie intéressée ne se plaint en aucune façon. »

Clémentine baissa les yeux avec embarras.

« Votre situation est pénible, mademoiselle, reprit le roi. Allez maintenant, consolez-vous, et suivez les inspirations de votre cœur. Je verrai ce qu'il y a à faire, et je vous ferai bientôt savoir ce que j'aurai

résolu. Avant, nous nous reverrons au bal que la ville me fait l'honneur de me donner dimanche prochain, et auquel en tous cas vous devez assister avec vos parens; vous apprendrez alors, je vous en donne ma parole, ce qu'il est en mon pouvoir de faire pour vous. Jusque là ne vous tourmentez plus; ne vous affligez pas sur le sort de Théodore, lors même qu'il disparaîtrait. Vous serez bientôt rassurée entièrement sur son avenir, et alors vous serez libre d'épouser ou non M. Pepin. Voulez-vous accomplir le sacrifice? alors à la grâce de Dieu. Ne le voulez-vous pas? vous aurez en moi un chevalier prêt à vous défendre. Adieu, et ne dites pas un mot de cette visite ni à votre sœur, ni à Théodore, ni à vos parens. »

Clémentine, émue à ces douces paroles, baisa la main du roi et celle de la reine, et s'échappa par une porte de derrière sans que personne l'aperçût.

XXII.

Ni Augustine, qui n'avait plus d'espoir que dans son placet, ni madame Weixler qui ne laissait pas que d'éprouver quelques remords, ne pouvaient jouir de la même tranquillité que Clémentine à son retour.

La mère se sentait troublée intérieurement, car elle commençait à se faire de légers reproches sur le mariage de sa fille avec Pepin, mariage auquel son caprice seul servait de fondement. Peut-être la douleur silencieuse de Clémentine l'aurait-elle engagée à revenir sur sa décision, mais la satisfaction qui perçait sur son visage l'y ramena forcément. Aussi chercha-t-elle à la récompenser de sa soumission par les plus tendres prévenances, et elle n'eut pas la moindre objection à faire lorsque Clémentine refusa d'aller voir la course aux flambeaux que les élèves de l'École des eaux-et-forêts faisaient en l'honneur de leurs majestés.

Après le départ de toute la famille, Clémentine se mit aux aguets derrière les balsamines fleuries. La rue était silencieuse comme une tombe. La jeune fille s'appuyait timidement sur le bord de la fenêtre, tenant à la main un paquet qui renfermait tous ses bijoux, et qu'elle voulait forcer, par ses douces paroles, son Théodore à accepter. Son regard inquiet errait de tous côtés... Tout était désert... son oreille attentive épiait le moindre bruit... partout régnait un silence de mort... Les quarts d'heure se succédaient... et rien ne paraissait. Théodore se

serait-il enfui déjà? serait-il déjà loin de moi, loin du sort qui paraît lui devenir plus propice? Cette pensée s'empara de son esprit. Mais au même instant un pas incertain et chancelant se fit entendre. Un homme se glissait dans l'ombre, c'est lui... — Théodore! s'écrie la jeune fille tremblante et résistant avec peine au désir de voler au-devant de son amant. Mais elle semble effrayée en apercevant tout-à-coup devant elle, non pas le bien-aimé, mais un vieux soldat à longues moustaches qui la salue militairement. « C'est bien ici le numéro 340? demanda-t-il, et vous êtes sans doute mademoiselle Clémentine, à qui je dois remettre ce billet?

» — Au nom de Dieu! donnez vite! » s'écria Clémentine, qui crut son Théodore déjà engagé à Scherau, et qui prit le vieux soldat pour un de ses nouveaux camarades.

Elle lui arracha le billet des mains, brisa le cachet, et lut ce qui suit :

« Chère Clémentine,

» Le sort n'est pas encore las de me poursuivre. Jusqu'à présent j'a-
» vais été pauvre, mais libre; à présent je ne le suis même plus. Je suis
» arrêté par ordre supérieur, m'a-t-on dit. Quel crime ai-je donc com-
» mis? Dieu le sait. Mais mon innocence ne tardera pas à paraître au
» grand jour. Tu comprends que je ne puis te voir aujourd'hui. Il
» m'est même défendu d'écrire; mais le brave soldat qui te remettra
» cette lettre a bravé toutes les punitions, il m'a procuré les choses
» nécessaires pour écrire, et s'est chargé de te porter mon billet. Je ne
» te dirai pas où je suis enfermé, dans la crainte que ton désir de me
» servir ne t'attire des désagrémens. Au reste je t'assure qu'on me traite
» avec humanité et qu'on ne me laisse manquer de rien. Demain peut-
» être je pourrai déjà te voir, toi, ma seule amante, mais perdue à
» jamais pour moi!

« ton Théodore. »

Le roi a promptement tenu parole, se dit Clémentine ivre de joie. Elle baisa la lettre de son ami et courut à la fenêtre pour récompenser dignement le brave messager, mais il avait disparu. Elle lui envoya donc toutes les bénédictions possibles et se mit à relire le billet de Théodore dix fois, cent fois. Lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur les derniers mots : *perdue à jamais pour moi* : Perdue à jamais! se demanda-t-elle, et la crainte l'agitait encore. Oh! non, reprit-elle en levant son pieux regard vers le ciel; cela n'est point en mon pouvoir! si mes parens persistent à me faire épouser Pepin, je ne puis m'y opposer. Ah!

Théodore! je suis à jamais perdue pour toi : Tu as raison, je le crains. Pauvre Clémentine! pauvre Théodore!

XXIV.

Le samedi, jour de garde et de revue, selon la définition de Pepin, se passa comme tous les samedis. Augustine présida à l'écurage de la maison. La mère disposa la chambre de Pepin qui devait recevoir le nouveau couple; le conseiller se rendit au conseil, où il eut à discuter longuement tous les préparatifs de la fête du dimanche, et l'hôte du Soleil alla se promener en uniforme et la pipe à la bouche pour dissiper la mauvaise humeur que lui causait la réclusion de sa fiancée. Quant à celle-ci, elle ne prenait aucune part à tout ce qui se faisait autour d'elle; elle pensait à Théodore, au roi, à la reine, au bal décisif du lendemain.

Le dimanche parut et amena à sa suite tant d'affaires, que la famille Weixler ne put aller à l'église. Le conseiller seul assista *ex officio* au service divin, car le roi s'y était rendu. En sortant du temple, une foule considérable de cousines, de tantes, de marraines, d'amies, se précipitèrent vers la maison Weixler.

« Réveille tout ton courage, dit à Clémentine l'expérimentée matrone ; on vient te féliciter sur ton mariage; on a publié aujourd'hui tes bans. »

Une frayeur subite s'empara de la pauvre jeune fille; cependant, habituée à obéir en tout à sa mère, elle s'avança à la rencontre de celles qui venaient la visiter. Un amical bonjour fut la seule réponse qu'obtint sa profonde révérence ; mais de félicitation, il n'en fut pas question. La mère tout étonnée le fut bien davantage encore, lorsqu'elle entendit tout le monde demander Augustine. « Eh ! mes dignes amies ! que voulez-vous donc à cette petite Cendrillon?

» — La féliciter! la féliciter! » répéta-t-on en cœur.

Augustine entra, et ne parut pas moins surprise que sa mère et sa sœur, en voyant toutes ces dames se presser autour d'elle, lui serrer la main, l'embrasser, et lui souhaiter tout le bonheur possible dans son ménage.

La mère était immobile de surprise. Clémentine ne comprenait rien à tout cela. Augustine étouffait avec peine une violente envie de rire

« Mais dites-moi donc ce que cela signifie, s'écria-t-elle. Je ne sais vraiment pas ce que vous me voulez.

» — C'est pousser trop loin la dissimulation, répondit la tante Betty. Il y a assez long-temps qu'on nous en fait un mystère.

» — Puisque le pasteur l'a annoncé du haut de la chaire... observa la tante Brigitte.

» — C'est clair cependant, ajouta la cousine Rose: mademoiselle Louise-Thérèse-Augustine Weixler et monsieur André-Adam Pepin. Tout le monde l'a entendu. Leurs bans sont publiés pour la première et dernière fois.

» — Quand se fait le mariage? demandèrent toutes les demoiselles fort désireuses d'être choisies pour filles d'honneur.

» — Vous êtes dans l'erreur, s'écria Augustine en riant et parvenant à peine à dominer le tumulte, c'est ma sœur qui proprement...

» — Voyez donc! répondit Brigitte, vous niez encore! Vraiment on dit depuis quelque temps que Clémentine sera...

» — Eh quoi! interrompit Rose; nous avons toutes entendu jeudi passé dans le pavillon du bourgmestre, Augustine appeler Pepin son fiancé.

» — Quoi! s'écria d'une voix tonnante et en s'élançant au milieu du cercle, la mère furieuse qui n'avait pu trouver encore un seul mot pour exprimer sa surprise, quoi?... Augustine... tu as dit...

» — C'est faux, répondit Augustine avec indifférence. Malentendu! erreur! »

Mais ces dames ne tinrent aucun compte de ses dénégations; elles se mirent à applaudir, à rire toutes à la fois, et la mère, tout étourdie par le tumulte, aurait fini par se fâcher sérieusement si la garde n'était venue à passer, musique en tête, et n'avait attiré, comme par enchantement, toutes ces femmes qui ne voulaient pas laisser passer sans les voir les soldats en grande tenue et le roi qui était à cheval devant les bataillons. « Mais dites-moi, au nom du ciel! s'écria madame Weixler, Augustine! Clémentine! que signifie cela? »

Clémentine haussa les épaules. Augustine soutint que ces dames étaient folles ou qu'elles s'étaient grossièrement trompées.

» Voici quelqu'un qui, s'il plaît à Dieu, pourra nous donner le mot de l'énigme! dit la mère qui commença à respirer en voyant entrer son mari. Qu'est-ce, mon vieux? parle. De qui a-t-on jeté aussi les annonces de mariage?

» — D'Augustine, répondit flegmatiquement le conseiller. »

La mère tomba toute pâle sur un fauteuil. Augustine se sauva en

riant dans la cuisine, et Clémentine quitta la chambre pour laisser à ses parens la liberté de s'expliquer.

« Mais est-ce bien, ajouta la conseillère très sérieusement, de ne pas même me prévenir que vous avez changé de résolution ? Je suis bien-aise que Clémentine ne soit pas forcée d'épouser le cousin qu'elle n'aime pas. Mais on aurait dû au moins me demander mon consentement au mariage d'Augustine.

— Quelle plaisanterie dis-tu là ? répondit la mère. Comment peux-tu penser ?... Augustine, une fille de dix-sept ans, la cadette, être mariée avant son aînée... Que cela me soit venu dans l'esprit !... Pour qui me prends-tu donc ? C'est un malentendu..., une erreur abominable... La méchanceté ou le diable s'en sont mêlés ; assurément, ce sot de Pépin...

— J'ai voulu lui parler, interrompit le conseiller, et le chapitrer d'importance ; mais il escortait précisément une voiture chargée d'ustensiles de cuisine pour la maison du forestier, où leurs majestés dîneront aujourd'hui.

— Il faut donc s'adresser au surintendant lui-même, reprit la mère avec une véhémence toujours croissante.

— Il est impossible de lui rien demander, répondit le conseiller, immédiatement après le sermon il est monté en voiture et est allé baptiser l'enfant de son neveu, à trois lieues d'ici.

— Tout va donc de travers aujourd'hui ? grommela la mère. Cette pauvre Clémentine.... ; elle est en quelque sorte deshonorée par suite de cette méprise... Demain, ni jamais, ce mariage ne pourra s'accomplir.

— Tant mieux, répondit le père ; plût à Dieu qu'il n'en eût jamais été question. Augustine, ce bourdon sauvage, convient mieux au sot...

— N'insulte pas le cousin, répliqua sa femme impérieusement. Le bourdon sauvage est trop jeune et ne veut pas de Pépin. Qu'on ne me parle plus. Clémentine lui est promise, et il l'aura. Que tout en soit dit par là. Il faut en tous cas réparer d'abord cette erreur incompréhensible... Mais alors je ne souffrirai plus d'opposition... entends-tu ? Dans huit jours tout rentrera dans l'ornière, et... — A la bonne heure, dans huit jours, murmura le conseiller chagrin, puisque tout doit aller à ta fantaisie. Mais ne parlons plus de cela, autrement le dîner du bourgmestre ne me ferait pas de bien... Et à propos, que Clémentine ne cherche pas de défaites ce soir pour s'absenter du bal. Sa majesté a

daigné s'informer d'elle, et a ajouté gracieusement qu'elle comptait danser la seconde walse avec Clémentine, la première appartenant de droit à la fille du bourgmestre. A neuf heures je viendrai vous prendre. A dix heures précises le prince sera de retour, et aussitôt qu'il entrera dans la salle, le bal commencera. Adieu. »

La maman descendit en grondant dans la cuisine. Clémentine, qui avait écouté à la porte, et qui avait entendu les paroles consolantes de son père, heureuse d'ailleurs du délai de huit jours qui lui était accordé, courut embrasser Augustine, qui s'était réfugiée dans son cabinet.

« Dieu bénisse les surintendans oublieux et affaiblis par l'âge ! lui dit Augustine à l'oreille. Le nôtre a perdu le billet qui lui avait été remis par Pepin, et où ton nom se trouvait. Il a envoyé hier son domestique pour demander à notre père le nom de celle de ses filles dont il devait publier les bans. Sa lettre tomba entre mes mains. A l'instant j'ai résolu de me sacrifier pour toi, et j'ai écrit mon nom au lieu du tien. On devait ainsi gagner quelques jours; je le savais, et pendant ce temps, qui sait s'il n'y aura pas quelques oppositions supérieures à ce mariage. — Dis-moi, sœur, dis-moi, suis-je rusée où non? Encore un baiser. » Et la petite intrigante s'enfuit.

XXV.

La bourgeoisie d'Appelhausen s'était mise en frais pour donner une fête brillante à son souverain chéri. La salle de spectacle et les chambres qui l'avoisinaient avaient été transformées en un vaste local orné de guirlandes, de devises spirituelles, de transparens magnifiquement illuminés et dignes en tous points de recevoir une majesté. Plusieurs centaines de personnes de différentes classes de la société y étaient déjà rassemblées en grande toilette, entre autres la famille Weixler, dont le père portait d'un air triomphant une énorme bourse à cheveux qu'il avait gagnée au dîner du bourgmestre, en buvant à la santé du roi. Il nageait dans un océan de délices, et poussa des vivats plus retentissans que tous les autres, lorsqu'à dix heures les battans de la porte s'ouvrirent, et que les fanfares annoncèrent l'arrivée du souverain qui se présenta en habit civil fort simple, mais de bon goût.

Le couple royal prit place sur l'estrade qui avait été préparée à cet effet, et le bal commença.

Clémentine, immobile sur son siége, suivait des yeux avec inquiétude le prince qui s'entretenait avec bonté avec les personnes qui l'entouraient. Oh! quels sentimens tumultueux agitaient son sein, lorsqu'elle venait à penser que la décision du roi pourrait être contraire à ses désirs! Combien elle tremblait qu'il ne l'eût même tout-à-fait oubliée! Augustine de son côté faisait une petite moue charmante ; elle avait vainement attendu une réponse... à son hardi placet. La mère se pavanait entre ses jolies filles : et le père, ivre de joie, se reposait de ses fatigues à ses côtés. La walse finit, la musique se tut. Le roi se leva et se mit à se promener dans la salle. Il s'arrêtait auprès des personnages les plus distingués d'Appelhausen, s'entretenait quelques instans avec eux, adressait quelques galanteries à leurs femmes et à leurs filles, et passait outre. Il s'approchait de la famille du conseiller, qui se hâta d'en ranger les membres par ordre de naissance. Les deux jeunes filles étaient tremblantes, chacune par un motif différent ; elles n'osaient lever les yeux, car sûrement...., bien sûrement...., le roi honorerait aussi Weixler de quelques paroles flatteuses. Leur pressentiment se réalisa. Le prince s'arrêta devant le conseiller, qui s'inclina jusqu'à terre, et avait peine à maintenir son équilibre, tant ses jambes étaient peu assurées. — Cher conseiller, lui demanda-t-il avec intérêt, j'ai appris qu'on a publié aujourd'hui les bans de l'une de vos deux filles ; de laquelle donc? »

Le conseiller, pressé de répondre, indiqua Augustine, quoique sa femme lui donnât de violens coups de coude dans le flanc, et se préparât à relever son erreur. Mais le roi ne lui en laissa pas le temps.

« — Ah! je me suis donc trompé? ajouta-t-il. On m'avait dit que Clémentine était fiancée, et vraiment contre son gré. Comme je déteste toute contrainte dans les affaires de cœur, j'aurais intercédé pour elle, si votre réponse ne m'avait pas rassuré. »

Madame Weixler sentit ses joues se couvrir du rouge de la honte, en voyant son plan détruit. Le roi s'empressa de changer de sujet de conversation, et s'adressant à Clémentine : « Ma belle enfant, je devrais maudire ma fatigue qui m'empêche d'avoir le plaisir de danser avec vous et vos charmantes compagnes, comme je l'avais promis. Pardonnez-moi, et puisque ma place est occupée par le colonel Isembart auprès de l'aimable fille du bourgmestre, permettez-moi de vous présenter aussi un partner. »

Clémentine baissa les yeux en rougissant, et eut bien de la peine à

retenir ses larmes en voyant les promesses du roi s'évanouir et se résoudre en quelques vains propos de galanterie, tandis qu'elle espérait apprendre de sa bouche des choses si importantes! Cependant, le roi fit signe d'approcher à un jeune homme élégamment vêtu. « Monsieur le secrétaire du cabinet, lui dit-il, voici votre danseuse. — Du courage, mon enfant! ajouta-t-il à voix basse en relevant la tête de Clémentine. Ce jeune homme vous parlera de Théodore. »

Clémentine leva vivement des yeux brillans de joie sur ce messager du ciel; mais elle retomba sur son siége en poussant un cri de surprise. Le regard plein d'amour de Théodore était fixé sur elle, ses lèvres brûlaient sur ses mains : c'était lui-même, beau comme Adonis! qui était devant son amante enivrée de bonheur! Il lui raconta comment le prince l'avait fait son secrétaire intime; il lui dit que sa pauvreté n'avait été qu'apparente, et qu'il n'avait pris ce déguisement que pour s'assurer si Clémentine l'aimait toujours. C'était lui qui avait fait accorder la croix au conseiller Weixler.

« Me pardonneras-tu, ajouta Théodore, me pardonneras-tu, chère Clémentine, tout le mal que je t'ai causé? Pouvez-vous me pardonner aussi, mes chers amis, celui que mon père et moi-même nous vous avons fait jadis? Permettez-moi de placer le plus avantageusement possible ce billet de 6,000 écus, équivalent de la perte que vous avez éprouvée par suite des malheurs de mon père; ce sera la dot de ma fiancée; je n'en veux point d'autre! Oubliez donc toute rancune, et appelez-moi votre fils!

» — Monsieur le secrétaire intime, bégaya la mère en examinant d'un œil satisfait et le billet de banque et le superbe diamant qui brillait à la cravate de Théodore.

» — Cher fils! s'écria le conseiller, ravi de voir Clémentine dans les bras de son amant, et en lui tendant la main, c'est aujourd'hui la fête du roi! *et pereat* celui qui ne se conformerait pas à sa volonté souveraine! Ma femme consent, et moi aussi à plus forte raison; j'y mets une condition cependant, c'est que mon gendre ne critiquera plus mon latin.

» — Soyez sans crainte, excellent père! répondit Théodore en lui serrant la main, j'ai oublié le mien.

» — Je... balbutia la mère... le roi... le père... nous n'avons, mon cher secrétaire intime... rien proprement contre ce mariage; mais le pauvre Pepin.....

» — Le voici précisément ! » s'écria en ricanant Augustine.

En effet, derrière la porte du cabinet M. le brigadier montait la garde, et regardait avec une figure énormément longue Clémentine suspendue au cou de Théodore, le père buvant à la santé des nouveaux fiancés, la mère applaudissant à leur union, et Augustine lui faisant méchamment la nique.

XXVI.

Mais sa grosse face exprima une stupéfaction bien plus ridicule encore lorsqu'il apprit tout ce qui s'était passé, et qu'il vit son alliée la plus fidèle, la conseillère elle-même, qui avait passé dans le camp ennemi.

« Qui mariai-je donc ? demanda-t-il enfin à voix basse.

» — Moi, ou personne ! répondit gravement le bourdon sauvage.

» — A-t-on décidé l'affaire ainsi ? continua-t-il du même ton qu'auparavant.

» — Il n'y a aucune opposition, reprit Augustine ; le droit a triomphé ; et maintenant vous deviendrez la risée de toute la ville si vous ne parvenez pas à m'engager à vous épouser.

» — Eh ! est-ce une plaisanterie, ou parles-tu sérieusement ? lui demandèrent ses parens étonnés.

» — Sérieusement, très sérieusement, » répliqua Augustine. Et elle raconta avec la plus grande franchise tout ce qu'elle avait fait pour s'assurer la possession de Pepin, depuis la lettre anonyme à Vermicularius jusqu'à la mystification du surintendant.

« Maintenant, ajouta-t-elle, il ne me reste plus qu'à dire *oui*, de la manière la plus raisonnable possible ; mais il faut pour cela que le cousin m'en supplie à genoux. J'ai son anneau ; il a le mien ; le désistement de Clémentine est dans ma poche ; on a publié mes bans... Qu'y a-t-il encore à faire ?

» — Soit ! répondit la mère en haussant les épaules.

» — Soit ! » répondit le père en secouant la tête.

Théodore et Clémentine applaudirent. Mais il fut difficile de faire ployer les genoux de Pepin devant son vainqueur inflexible ; il y consentit pourtant à la fin.

« Voyez-vous, s'écria la maligne Augustine, vous êtes encore bien content que je vous prenne, comme je vous l'avais prédit ! Notez bien

cela pour l'avenir, et donnez-moi toujours raison. Maintenant, levez-vous ; c'est bien. »

Pepin, qui ne savait pas trop s'il rêvait ou s'il était bien éveillé, se hasarda à demander : « Et le mariage, quand se fera-t-il ?

» — Huit jours après celui de Clémentine, se hâta de répondre la mère : pas plus tôt, car l'aînée doit se marier avant la cadette ; la coutume l'exige, et il faut s'y conformer.

» — Ainsi soit-il ! dit Augustine d'un ton important ; mais pas un jour de retard ; car je me réjouis de conduire une fois mon ménage comme ma mère conduit le sien.

» — Petit démon ! » s'écrièrent-ils tous à la fois.

XXVII.

Théodore présenta sa fiancée au couple royal, et remercia le prince, qui était l'auteur de son bonheur.

« Oh ! s'écria Théodore, pourquoi tous les rois, vos cousins, ne pensent-ils pas comme vous ? Ils renonceraient bien vite à leur affreux système de terreur et de persécutions... Voyez-les ! les uns ne respirent à l'aise que dans une atmosphère de sang ; les autres ne trouvent de plaisir que dans le récit des tortures infligées par leur ordre à quelque malheureux dans les fers ! Le bruit des chaînes et des verrous, les gémissemens des femmes et des enfans auxquels ils ont enlevé leur mari et leur père, pour les plonger tout vivans dans d'horribles cachots, ou les envoyer périr misérablement sur quelque plage déserte, voilà la musique qui plaît à leurs oreilles !... Et quels crimes ont-ils commis, la plupart de ces infortunés ? Sont-ce des assassins, des brigands, des incendiaires ? Non ! Opprimés, ils ont revendiqué les droits sacrés de l'humanité ; mais ils ont succombé dans la lutte, et ils paieront de leur vie peut-être la brillante chimère qu'ils avaient rêvée !... »

EUGÈNE HAAG.

GEORGES ET LES CIGOGNES.

CONTE YPSARIOTE (1).

Pour un voyageur, qui a voulu s'arracher aux habitudes monotones de la vie occidentale, rien au monde n'est plus agréable que les courses nocturnes que l'on peut faire en automne sur les golfes grecs, comme par exemple d'Astros à Nauplies, d'Egine au Pirée, de Poras à Epidaure. Quelque grande et insupportable qu'ait été la chaleur du jour, dès le coucher du soleil, une température plus douce se fait sentir ; l'homme, en respirant l'haleine embaumée, du soir, éprouve un bien-être indéfinissable, qui répare ses forces abattues, et le fait, pour ainsi dire, renaître à une nouvelle existence. C'est alors qu'il faut s'embarquer, car la brise de terre ne tarde pas à souffler. Le crépuscule bientôt cèdera la place à la pâle et timide lumière des astres de la nuit, et, sur un ciel d'azur d'une incomparable pureté, l'on voit luire l'une après l'autre les étoiles, dont l'éclat n'est presque jamais voilé par de sombres nuages. Mais quelques instans plus tard, l'horizon s'éclaircit à l'est, et prend une teinte blanchâtre qui s'étend de plus en plus ; les contours des montagnes se découpent en traits vigoureux sur un fond argenté, et tous les regards se portent involontairement de ce côté pour saluer la pleine lune, qui soudain surgit au-dessus du pic le plus élevé : la lumière, se reflétant vivement à la surface ridée de la mer, laisse distinguer dans le vague Égine, Salamine, et les monts les plus éloignés du Péloponèse. Cependant, un vent propice a enflé sa voile : le kaïk (2),

(1) Les habitans connus en Europe sous le nom vulgaire d'*Ypsariotes*, se nomment eux-mêmes *Psarianiens* (Ψαριανοί), de leur île appelée *Psara*, dont on a fait *Ypsara* par corruption chez nous.

(2) C'est ainsi que se nomment les barques étroites et légères qui voyagent sur le canal du Bosphore. Les Grecs ont emprunté cette dénomination turque et s'en servent fort souvent.

en quittant les rivages du Pirée, vogue lentement sur les flots, qu'il sillonne, et laisse derrière lui une longue trace étincelante. Dès que l'embarcation a pris le vent, la manœuvre est terminée, et les matelots s'étendent, oisifs, sur le tillac, à côté des passagers, s'en rapportant avec eux aux soins du patron, gravement assis au gouvernail. Tout en respirant à longs traits l'air balsamique de ces contrées, chacun suit des yeux les lignes irrégulières du continent, qui semble s'agiter au loin, ou bien regarde le jeu des flots, qui reculent devant la proue, froissés et chargés d'écume. — Lorsque le voyageur comprend la langue hellénique moderne, il écoute avec intérêt résonner des chants dont on oublie si facilement l'harmonie barbare quand on en peut saisir le sens et l'énergie. Alors, des souvenirs de gloire déjà à demi effacés se retracent à l'esprit, et, malgré soi, l'on se sent agité d'une ardeur belliqueuse en entendant réciter avec feu quelques épisodes des combats livrés, dans les dernières guerres, contre les farouches Osmanlis. — Il n'est pas rare non plus qu'une tradition populaire soit redite par le karavokiri (1), que chacun écoute la bouche béante et l'oreille tendue.

Le récit qui va suivre (véritable histoire de marins) fut fait par un Ypsariote pendant une de ces traversées si poétiques; il mérite à tous égards d'être rapporté. L'écrivain, en l'offrant à ses compatriotes, tâchera le plus possible de lui conserver la physionomie orientale, et joindra, dans de courtes notes, les explications les plus nécessaires. — Quant aux anachronismes historiques, ils ont d'autant moins besoin d'excuse, qu'ils servent eux-mêmes à répandre sur ce petit conte une naïveté plus grande.

Le patron, cédant enfin aux instances réitérées de ses compagnons, se fit apporter un gobelet de fer-blanc rempli d'une eau fraîche dont il but quelques gorgées; puis, après s'être plusieurs fois remué, et avoir croisé ses jambes sous lui, il éleva la voix et s'exprima en ces termes :

« Commencement du conte. — Bonsoir à vous tous (2). — Autrefois, un pauvre batelier vivait à Therapia, près de Constantinople. Il ne

(1) Καθαβοκύθης, c'est le patron d'une barque, ordinairement monté par deux ou trois hommes, et un petit garçon qui sert de mousse, de domestique et de cuisinier.

(2) Ἀρχὴ τοῦ παραμυθίου· καλὴ σπέρα σας! C'est ainsi que chaque narrateur commence son récit, car, ordinairement, c'est le soir, ou pendant la nuit, que l'on raconte de semblables histoires.

possédait rien, si ce n'est sa petite maison et un léger kaïk (1), à l'aide duquel il gagnait, sur le canal du Bosphore, justement de quoi soutenir sa misérable existence : ce n'était donc qu'avec la plus grande peine qu'il pouvait nourrir sa nombreuse famille du faible produit de son travail. Sa femme, ses trois fils et ses deux filles étaient un fardeau si onéreux pour lui, que, dès que ses garçons, Dimitri, Michel et Georges, entrèrent dans l'adolescence, il les appela vers lui, et leur donna le conseil d'aller chercher fortune de par le monde : leur distribuant alors quelques piastres (2) qu'il avait épargnées avec une excessive patience, il les congédia après leur avoir donné sa bénédiction paternelle. Ceux-ci embrassèrent leur mère et leurs sœurs, et dirigèrent aussitôt leurs pas vers l'orgueilleuse et magnifique Stamboul (3).

» Dès leur plus tendre enfance, habitués à la mer, sur laquelle ils avaient si souvent aidé leur père à conduire sa barque, que de fois ils avaient contemplé avec admiration les beaux bâtimens mercantiles que le commerce florissant de Constantinople amenait de toutes les parties du globe ! Le sort de ces riches capitaines de navire excitait donc depuis long-temps leur envie ; et, sentant bien qu'ils ne pourraient jamais atteindre le comble de leurs désirs qu'en s'armant d'une ardeur extraordinaire, ils prirent la résolution de tout tenter, et se rendirent sans différer sur la rade. Leur intention était d'y chercher quelque emploi qui pût entretenir leur espérance, lorsqu'en passant devant un café (4), ils aperçurent sur un banc un homme, qu'ils reconnurent

(1) Il y a, à Constantinople, des *kaïks* de toutes grandeurs. Celui dont il s'agit ici est l'un de ceux qui servent d'ordinaire à transporter les promeneurs de Constantinople à Therapia, Bujukdéré, etc., etc. Ils sont extrêmement étroits, peuvent contenir deux ou trois personnes, et chavirent très facilement. Aussi ceux qui les conduisent vous font-ils asseoir sur un petit banc peu élevé, en vous recommandant de ne pas bouger. (*Note du traducteur.*)

(2) La piastre turque, après avoir subi différentes altérations, a aujourd'hui une valeur d'environ trente à trente-cinq centimes. (*Note du traducteur.*)

(3) Les Turcs appellent ainsi Constantinople. Les Grecs ont l'habitude, depuis long-temps, de nommer cette capitale Ὀτὴν πόλη contraction de Εἰς τὴν πολὴν (c'est-à-dire dans ou vers la ville). Les Osmanlis, en s'approchant de cette cité dont ils voulaient s'emparer, en demandèrent le nom à des Grecs qu'ils rencontrèrent. Ces derniers, s'imaginant que leurs ennemis s'informaient du lieu où ils allaient, répondirent Ὀτὴν πόλη, expression que les Turcs corrompirent et changèrent en *Stamboul*. (*Note du traducteur.*)

(4) Il y a un grand nombre de cafés à Constantinople. Bien qu'ils soient peu brillans, ils attirent néanmoins une grande quantité de chalans. Les Turcs, fort paresseux

aussitôt pour un marin, à son costume. L'extérieur engageant de cet inconnu leur donna du courage : ils se firent signe entre eux, s'approchèrent de lui, et le saluèrent avec respect en posant la main droite sur le cœur, et en inclinant légèrement la tête.

» — Que les années de ta seigneurie (1) soient longues et heureuses! lui dirent-ils.

» — Soyez les bien-venus (2), mes enfans, répondit le marin; et il se leva pour leur rendre leur salut à la mode grecque.

» Dimitri alors prit la parole, et parla ainsi :

» — Nous sommes, il est vrai, tous trois bien jeunes, et sans expérience aucune; nous n'avons non plus jamais servi sur un grand bâtiment, comme celui que tu commandes sans doute; néanmoins, si tu veux nous prendre avec toi et nous promettre de faire de nous de bons matelots, nous sommes prêts à te suivre et à t'obéir pendant trois années, pour la nourriture seulement.

» Le capitaine acquiesça volontiers à leur demande, les conduisit lui-même sur son navire, jolie goëlette nouvellement construite; et le jour suivant, ils mirent à la voile pour Smyrne.

» Dans le cours de vingt et quelques mois, ils firent plusieurs voyages, virent Marseille, Livourne, Trieste, Alexandrie, Smyrne, et autres ports de la mer Méditerranée. Chaque fois ils revenaient charger à Constantinople pour l'une ou l'autre de ces destinations. Le capitaine, satisfait de la conduite des trois frères, leur faisait de temps à autre de petits cadeaux d'argent et d'habits. Enfin, deux ans s'étaient écoulés, et ils se trouvaient de nouveau dans la capitale de l'empire ottoman. Il arriva qu'alors on armait dans cette ville une superbe frégate, destinée à aller faire des découvertes. Dimitri, dont l'esprit inquiet n'était plus content des courtes traversées que faisait la petite goëlette, eût vive-

par nature, y passent des journées entières à prendre du café, ordinairement sans sucre et avec le marc, à fumer, et à boire du *scherbet* (dont nous avons fait sorbet), espèce de boisson douce, aromatique, échauffante, et presque toujours chaude. Les mangeurs d'opium ont leurs cafés à eux. (*Note du traducteur.*)

(1) Πολλὰ τὰ ἔτη τῆς αὐθεντιᾶς σου. Les Grecs, de quelque classe qu'ils soient, s'adressent toujours les titres de *seigneurie* (ἡ αὐθεντιᾶ σου) ou de *personne bien née* (ἡ εὐγενεία σου), etc., etc. Il faut cependant dire que l'on ne songe plus, en parlant, à la signification réelle de ces mots, qui ne servent qu'à alonger le *toi* ou le *vous*. Il n'est pas rare d'entendre des frères et sœurs se donner ces dénominations pompeuses.

(7) Καλῶς ἤλθατε, παιδιά μου.

ment souhaité de se voir à bord de l'orgueilleux bâtiment de guerre, et d'aller visiter avec lui de lointains parages. Occupé de ces pensées, qui ne le quittaient plus, le jeune homme se promenait un jour sur le port, tout en considérant la frégate dont les mâts effilés s'élevaient noblement dans les airs. Soudain une foule de monde se précipita sur les pas d'un héraut. Dimitri se joignit aux curieux, et prêta l'oreille à l'annonce du crieur (1) qui, en termes pompeux, faisait retentir sa publication, conçue à peu près ainsi :

« La magnifique frégate qui apparaît aux yeux de tous, doit sous peu se rendre sur des rives lointaines, où les pierres et les montagnes sont d'or et d'argent. L'équipage n'étant pas encore au complet, de bons matelots peuvent facilement s'enrôler, et moyennant de la force et de la jeunesse, ils recevront une paie considérable. »

» Personne à cette nouvelle ne fut plus joyeux que le fils du batelier de Therapia. D'un coup d'œil il vit tous ses vœux accomplis, son amour pour les longs voyages contenté, et outre cela l'espoir d'acquérir en peu de mois de nombreuses richesses, espoir qu'il croyait fondé sur une probabilité presque certaine. Sans réfléchir davantage, il courut à la place où l'on était admis, et il fit inscrire sur le contrôle, non seulement son nom, mais encore celui de ses deux frères. De retour sur la goëlette, il instruisit Michel et Georges de ce qu'il avait fait. Ceux-ci lui rappelèrent l'engagement formel qu'ils avaient pris de servir trois années leur capitaine. Mais Dimitri vainquit tous leurs scrupules, en leur faisant observer qu'ils ne devaient point laisser échapper l'excellente occasion qui s'offrait de faire fortune. Dès que leur commandant revint à son bord, Dimitri lui exposa la chose, et les trois frères réunis le supplièrent de les délier de leur parole. Celui-ci chercha en vain à leur faire changer de résolution. Il alla même jusqu'à leur offrir une solde avantageuse à dater de ce jour, s'ils voulaient rester encore avec lui. Mais les entêtés persistèrent dans leurs projets, et le capitaine enfin dut céder à leurs instances. Les jeunes gens, avides de voir, réunirent

(1) Toutes les publications de ce genre se font à la criée. Quand un navire ou un bateau est en partance pour Syra, par exemple, l'un des matelots parcourt le port en répétant à haute voix et avec un accent monotone : Διὰ τὴν Σύραν! διὰ τὴν Σύραν! (pour Syra! pour Syra!). Il en est de même pour la plupart des ventes publiques. Quand, dans une ville grecque, quelqu'un veut se défaire d'un cheval, il le fait monter par un crieur, qui, tout en se promenant par les rues, annonce le prix de l'animal et en vante les qualités, jusqu'à ce qu'un acheteur se présente.

leurs hardes à la hâte, et se rendirent sur la frégate. Quelques jours plus tard, celle-ci leva ses ancres, et, poussée par un vent d'est favorable, elle sortit rapidement des Dardanelles, traversa la Méditerranée, et après avoir franchi le détroit de Gilbraltar, elle entra dans l'Océan. Tout promettait une heureuse traversée ; le temps était clair et la brise fraîchissait. L'équipage tout entier était d'une gaieté sans égale, et les trois frères surtout bondissaient de joie sur le pont.

» Cependant ils se trouvaient à peine depuis quelques jours dans la grande mer, que de violens orages les assaillirent avec impétuosité. Le navire dévia totalement de sa route, et fut balotté sur les flots furieux pendant plusieurs mois presque sans nulle interruption. Le capitaine lui-même ne savait plus où il était, et pour comble de malheur, les provisions allaient être épuisées. L'équipage supporta cinq, six jours (1) toutes les horreurs de la famine. Sur ces entrefaites, l'un des matelots expira, et l'on résolut de manger son cadavre. Après l'avoir coupé en morceaux, les infortunés en firent rôtir les membres, et les savourèrent avec plus de plaisir qu'ils n'eussent broyé sous leurs dents, dans leur patrie, le plus gras des agneaux de Pâques. La première répugnance une fois surmontée, ils convinrent de faire chaque jour désigner par le sort celui qui servirait à prolonger l'existence des autres. Dans cette intention, on établit des billets blancs, selon le nombre des têtes, et parmi eux un lot noir fut mêlé, qui devait désigner la victime. Celui auquel écheait le numéro fatal prenait congé de ses camarades, recommandait son âme à Dieu et à sa Panageia (2); puis, sans songer à une résistance inutile, il se laissait tuer pour servir d'aliment à ses compagnons. Ils pouvaient avoir environ vécu de cette manière pendant dix jours, lorsqu'un matin le mortel billet tomba sur Georges. Il venait alors de sortir d'un sommeil tranquille et bienfaisant ; un doux songe lui avait montré la terre et la fin de ses maux..... et maintenant il allait périr. L'éloquence du désespoir lui fit en traits si éclatans peindre son rêve à ses bourreaux inhumains, il en sut rendre l'accomplissement si probable, qu'il obtint un répit de quelques heures. En revanche, il leur promit que si l'on n'apercevait aucune côte jusqu'au soir, il se tuerait

(1) Cinq, six, manière grecque de désigner un nombre indéfini, que ce soit des jours, des hommes ou des choses. Nous trouvons de même plus loin « environ dix jours, καμμία δεκαριὰ ἡμέραις, etc. »

(2) C'est ainsi que les Grecs appellent la Sainte Vierge. *Panageia* veut dire littéralement la *Toute-Sainte*. On a, dans le Levant, une grande dévotion pour elle.

lui-même sans hésiter. L'attente des marins était portée à l'excès, et tous les yeux étaient attachés immobiles sur le point de l'horizon vers lequel la frégate avançait rapidement sous toutes ses voiles. Vers midi, un mousse aperçut du haut du mât une ligne obscure qui coupait l'azur des cieux et de la mer, et quelques heures plus tard ils jetèrent l'ancre près d'une côte hérissée de forêts. Leur joie serait difficile à décrire. Arrachés comme par miracle au sort épouvantable qui leur était réservé, les malheureux se jetèrent en pleurant et en riant dans les bras les uns des autres, et remercièrent Dieu et saint Nicolas (1) d'avoir pourvu à leur salut. Sans retard, les chaloupes furent mises à la mer, et l'on rama aussi vite que les forces épuisées le permirent vers le rivage verdoyant. Les trois frères se trouvèrent des premiers aux avirons ; mais à peine débarqués, ils se séparèrent des autres, et coururent vers les bois, dans l'espérance de trouver du côté opposé quelques habitations humaines. Pendant leur course, des œufs d'oiseaux à eux inconnus, des fruits et des racines sauvages leur furent offerts par le hasard, et calmèrent un peu l'horrible faim qui les tourmentait. La nuit arriva bientôt, et aucunes traces d'homme n'avaient encore été remarquées. Les jeunes gens ne purent même retrouver leur chemin pour revenir à la frégate. Force leur fut donc de monter sur les branches d'un arbre touffu et d'y dormir du mieux qu'ils purent jusqu'au lever de l'aurore. Alors ils poursuivirent leur route de la même manière que la veille, et vers le matin du troisième jour ils atteignirent la fin de la forêt. En avançant davantage, ils distinguèrent devant eux, dans une plaine émaillée de fleurs, un magnifique château.

» Tout en marchant vers cette demeure, ils s'étonnaient de ne rencontrer aucun être vivant sur leurs pas. Enfin ils pénétrèrent, par une porte étroite et basse, dans une vaste cour, où se trouvait un grand troupeau de brebis, mais sans gardien. — Timides, ils s'approchèrent du château, et, après avoir traversé un vestibule splendide et vaste, ils franchirent de larges degrés qui aboutissaient à une quantité de chambres ornées avec un luxe éblouissant. Les trois frères parcoururent tout l'étage, et atteignirent enfin une grande salle au milieu de laquelle une table couverte de mets variés était dressée. En vain ils élevèrent la voix et cherchèrent par des cris réitérés à attirer les habitans de ce palais : celui-ci paraissait complètement désert et inhabité. Cependant

(1) *Saint Nicolas* est le patron des marins.

l'agréable odeur qui s'élevait des plats et la bonne mine des ragoûts excitèrent leur appétit, que depuis si long-temps ils n'avaient pu contenter. Bientôt ils ne purent résister davantage à la tentation, et, mettant de côté tout scrupule, ils s'assirent à la table. Mais à peine avaient-ils mangé quelques morceaux, qu'un dragon aveugle entra en hurlant d'une voix terrible : « Je sens ici de la chair humaine ! » Pâles de terreur, ils se levèrent de leur siége pour s'enfuir ; mais le monstre, bien que privé de la vue, fut guidé par le bruit de leurs pas. Il étendit vers eux ses longues et horribles griffes, et saisissant par le cou d'abord Dimitri, puis Michel, il les étendit d'un coup morts sur la place. Georges seul, grâce à son agilité naturelle, s'échappa, et descendit rapidement dans la cour. Par malheur il trouva la porte extérieure fermée ; les murs étaient trop hauts pour pouvoir songer à les escalader ; la fuite était donc devenue impossible. Toutefois la crainte de la mort lui suggéra une idée qu'il mit promptement à exécution. Soit qu'il eût appris dans son enfance que le célèbre Ulysse (1) s'était jadis servi avec bonheur de ce moyen, soit que la nécessité lui fît inventer cette ruse, il saisit le couteau qu'un marin a coutume de porter toujours sur lui, prit le plus grand des boucs et l'égorgea. — Aussitôt il le dépouilla avec précaution, jeta la chair dans un puits qui se trouvait là, et, s'affublant lui-même de la peau velue, il essaya de marcher à quatre pattes comme l'animal à cornes, dont il avait résolu de prendre le rôle.

» Tandis que Georges était ainsi occupé, le dragon avait fini son épouvantable repas. Il descendit peu après les escaliers de marbre en s'écriant ironiquement : « Oh ! tu ne m'échapperas point ! et j'aurai le plaisir de te croquer tantôt à mon souper ! » — En grognant ces paroles, il s'avança dans la cour, et s'étendit près de la petite porte, qu'il ouvrit de manière à ne laisser libre qu'une issue assez large pour qu'un mouton pût passer. Alors il appela l'une après l'autre les laitières de son troupeau, et ne les laissa sortir qu'après les avoir traites. Vinrent ensuite les boucs, parmi lesquels Georges s'était mêlé. Il s'approcha avec un indicible effroi de l'ouverture dangereuse. Mais le dragon se contenta de lui passer, comme aux autres, la patte sur le dos, et,

(1) Il n'est pas rare de rencontrer, dans les contes populaires de la Grèce moderne, des analogie semblables avec la mythologie de l'antiquité. Il serait donc à désirer que des Hellènes instruits publiassent un recueil de ces histoires.

après avoir loué hautement la grandeur et la force de l'animal, il le laissa échapper.

» Soustrait à une mort odieuse et presque certaine, Georges jeta bien vite de côté la peau dont il s'était couvert, et courut de toutes ses jambes vers la forêt voisine. Il erra dans le bois pendant plusieurs jours ; les privations qu'il dut supporter lui firent plus vivement sentir l'horreur de la solitude, et plus d'une fois il déplora amèrement le sort de ses deux frères. Parvenu à l'extrémité opposée de la forêt, il vit devant lui, dans une vaste plaine, une cité considérable au milieu de laquelle un magnifique édifice, qu'il prit pour la demeure royale, s'élevait avec orgueil. Toutefois, le danger qu'il venait de courir lui fit éprouver de justes craintes pour les palais de ce pays. Il resta donc presque tout le jour sur la lisière d'un taillis obscur, et là, caché dans d'épaisses broussailles, il lança des regards méfians sur la ville qu'il distinguait. Cependant l'espérance et la faim décidèrent le jeune homme à sortir de sa retraite et à s'approcher des habitations, où il pensait devoir enfin rencontrer des hommes. Dans le cruel abandon où il se trouvait, il désirait ardemment la société de ses semblables, et le besoin de voir des êtres de sa nature lui fit surmonter la crainte qui l'agitait encore.

» Néanmoins, comme on peut aisément se l'imaginer, il s'avança avec la plus grande précaution, et déjà depuis près d'une heure il était arrêté devant la porte de la ville sans avoir eu le courage d'entrer, lorsqu'il pénétra dans une large rue flanquée de maisons bien bâties, mais désertes. Au bout de cette rue, il aperçut le palais, qui paraissait également mort et inhabité. Ce bâtiment majestueux excitait principalement sa frayeur, et il n'osa pousser jusque là ses recherches. Il pénétra donc dans l'une des maisons les plus voisines de la porte, et y trouva tout ce qui est nécessaire dans un ménage bien monté. Les chambres étaient, pour la plupart, splendidement ornées, et il remarqua même que les pierres précieuses ni même les diamans n'avaient point été épargnés. — Les caves et les garde-mangers étaient abondamment garnis de provisions de tout genre, et notre aventurier n'eut ici aucune privation à redouter. Il ne lui manquait donc rien pour être parfaitement heureux, si ce n'est la société des hommes, qu'il regrettait, et le plaisir de recevoir des nouvelles de ses parens bien-aimés.

» Georges pouvait habiter cette ville depuis environ quatre ou cinq mois, lorsqu'un matin, en se promenant devant la porte, il vit une nom-

breuse armée s'avancer à travers la plaine. La joie qu'il éprouva à cet aspect fut bientôt étouffée par la crainte, et, s'imaginant soudain que ces étrangers pourraient bien être des antropophages, il rentra précipitamment dans la ville et se jeta dans la première maison qu'il rencontra. C'était, par hasard, la boutique d'un boulanger. Dans une chambre obscure, il trouva un vaste pétrin, où il ne se cacha que dans l'intention de quitter sa retraite pendant la nuit et de prendre aussitôt le large. — Malgré la promptitude avec laquelle il avait disparu, les arrivans l'avaient remarqué, et, dès qu'ils furent entrés dans la ville, ils en bouchèrent toutes les issues, en plaçant partout des sentinelles. Cette précaution une fois prise, ils commencèrent à explorer avec soin toutes les maisons, afin de découvrir leur hôte inconnu. Georges entendit distinctement les pas de ceux qui le cherchaient résonner plusieurs fois tout près de lui; mais n'ayant pas été découvert, il ne se hasarda pas à se montrer. Le jour suivant les perquisitions recommencèrent sans plus de succès, et la voix des crieurs publics, qui sommaient l'étranger de paraître devant le roi en promettant qu'il ne lui serait fait aucun mal, parvint jusqu'aux oreilles du pauvre matelot demi-mort de frayeur et de faim. S'imaginant que déjà sa mort avait été résolue, il préférait mourir d'inanition dans sa cachette, plutôt que de livrer sa chair aux dents voraces d'un peuple qu'il croyait être inhumain et sauvage. Trois jours s'écoulèrent ainsi, et les bourgeois de la ville cessèrent leurs poursuites pour songer à leurs affaires. Chacun s'établit dans sa demeure respective, et le propriétaire de la boulangerie dans laquelle Georges se tenait incognito, reprit possession de sa boutique. Après avoir noué un tablier blanc autour de ses reins, il se disposa à exercer son métier. Dans cette intention, il entra dans le cabinet où le pétrin était appuyé contre la muraille. Il en souleva le couvercle, et fut étrangement surpris d'y découvrir celui qui s'était fait traquer si long-temps. Georges, tremblant d'effroi, se jeta aux genoux du boulanger sans oser lever les yeux sur lui. — Mais cet artisan lui adressa la parole avec bonté, et lui dit d'un ton doux et amical : « Pourquoi t'es-tu caché ici, et par quelle raison ne t'es-tu pas présenté à notre roi lorsqu'il t'a fait mander auprès de lui par ses crieurs?

» — J'éprouvais, lui répondit le Constantinopolitain, une crainte insurmontable!

» — Il ne te sera fait aucune peine, reprit en souriant le fabricant de pain, car nous vivons en bonne intelligence avec vous autres

hommes. Il faut pourtant que tu te présentes à notre souverain, et je vais moi-même te conduire au palais. »

» Georges résista en vain. Il se rendirent ensemble aux pieds du trône. Le monarque reçut le jeune aventurier avec une affabilité sans égale. Il écouta avec plaisir le récit de ses aventures singulières, et lui permit de rester aussi long-temps qu'il voudrait dans sa capitale.

» Georges demeura chez le boulanger, l'aida dans son travail, et ne se déplut point chez ce peuple hospitalier. Cependant le désir de revoir sa belle patrie le rendait de temps en temps soucieux.

» Il vécut de cette manière pendant six mois, au bout desquels le roi, à la tête de tous les habitans de la ville, sortit des portes et se rendit dans la plaine. Curieux de voir ce que cette émigration générale pouvait signifier, le matelot de Constantinople suivit de loin la foule. — Il fut bien étonné d'entendre le roi distribuer des ordres concis à ses sujets, qu'il avait préalablement partagés en petites troupes séparées, Les unes devaient se rendre en Angleterre, d'autres en France, quelques unes en Italie, à Smyrne, à Stamboul la Superbe, aux Dardanelles, etc., etc..... L'une de ces cohortes même fut dirigée sur Thérapia, le lieu de la naissance de Georges. — Avant qu'il eut eu le temps de demander ce que tout cela voulait dire, les bataillons se mirent en mouvement, et s'avançèrent vers un large fleuve qui coulait à une lieue environ de la ville. Soudain, ô miracle! le roi et tous ses amis obéissans se précipitèrent à la fois dans le fleuve! — Quelques minutes plus tard, ils reparurent tous sur l'autre rive, changés en belles cigognes! Celles-ci se réunirent selon les ordres précédemment reçus, et prirent leur vol vers les divers points de l'univers qui leur avaient été assignés.

» Le voile qui jusqu'ici avait couvert les yeux du jeune marin sans expérience tomba tout-à-coup, et il acquit alors la certitude qu'il se trouvait dans le pays des cigognes. En songeant au passé, il se rappela qu'il devait avoir vécu seul dans la ville plus de temps qu'il ne l'avait d'abord pensé, et il comprit qu'il allait encore rester dans l'abandon pendant six éternels mois. — Il se soumit avec le plus de résignation qu'il put à son sort, et tâcha d'employer son temps aussi bien que possible.

» Lorsque le sixième mois approchait de sa fin, il demeurait des journées entières devant la grande porte de la cité, et attendait avec une impatience indicible le retour de ses amis au long bec. Un matin

qu'il était plus triste que d'ordinaire, il entendit dans le lointain un bruit sourd et continu. En levant les yeux, il aperçut de l'autre côté du fleuve un nuage noir qui s'approchait, rapide, et s'abattit peu après sur la rive opposée. C'étaient les cigognes! Elles plongèrent de nouveau, comme elles avaient fait au jour de leur départ, et reparurent sur l'autre bord sous leur figure d'hommes. Peu de minutes après, Georges, qui avait couru au devant d'eux, était déjà dans leurs bras. Il rechercha, avant tout, ceux qui avaient été à Thérapia, et leur fit ensuite mille et mille questions, auxquelles ceux-ci répondirent aussi bien qu'ils purent.

» Georges passa le nouvel hiver qui survint d'une façon plus agréable encore que le précédent. Toutefois, il ne cessait d'adresser au roi la prière de lui fournir un moyen de retourner dans sa chère patrie. Le monarque l'assura avec bienveillance que cela n'était pas en son pouvoir; mais que cependant, s'il voulait aussi devenir cigogne, il l'enverrait au retour du printemps à Therapia. Le jeune homme, poussé par le désir le plus vif de revoir sa famille, depuis si long-temps abandonnée, consentit à la proposition. Enfin, la saison attendue avec impatience arriva; le jour du départ général fut fixé, et tout se passa comme l'année précédente. Georges se plongea comme les autres dans le fleuve enchanté, et reparut sur l'autre rivage métamorphosé en une magnifique cigogne, avec un long bec rouge, de longs pieds écarlates, et le corps recouvert d'un plumage aussi blanc que la neige, sur lequel se découpaient des ailes d'un noir luisant comme le jais.

» On ne saurait préciser au juste le nombre de jours qu'employa notre ami pour se rendre à Therapia, par la voie des airs : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il s'accoupla dans ces lieux avec une jolie cigogne femelle, et bâtit son nid sur le faîte même de l'habitation de son père, qu'il salua d'un joyeux battement d'ailes. Qu'il se sentit heureux de se revoir auprès des siens, et de les trouver tous en bonne santé! Cependant, il ne suffisait pas au tendre cœur de ce bon fils de distinguer du haut du toit son père, sa mère et ses sœurs : pour se rapprocher d'eux davantage, il vola dans la cour, et se montra si doux et si privé, que bientôt il eut la permission d'entrer jusque dans la maison. Depuis cette époque, il ne laissa passer aucun jour sans se montrer, à l'heure du repas, dans la salle où mangeait la petite famille réunie. Il piquetait

adroitement les miettes de pain qui tombaient sous la table basse (1), et son cœur palpitait de bonheur quand sa vieille mère prenait sa tête sur ses genoux, puis le caressait d'une main, tandis que de l'autre elle lui mettait dans le bec quelque bon morceau : alors Georges agitait ses ailes avec une grâce parfaite, et faisait cent tours comiques qui devaient témoigner son amour et sa reconnaissance. Bien souvent, au milieu de sa joie, il éprouvait toutefois une cruelle peine; car il entendait ses pauvres parens déplorer sa mort et celle de ses frères; et, quelques efforts qu'il pût faire, il ne parvenait point à faire comprendre qu'il était ce même Georges, présumé sans vie... Néanmoins, il ne perdit pas toute espérance de trouver un jour un moyen de revenir chez lui sous sa forme humaine; et, afin de pouvoir prouver d'une manière irrécusable qu'il avait été au sein de sa famille sous la forme d'une cigogne, il joua le tour suivant à sa sœur chérie Kathinka.

» Cette jeune fille avait, un jour, été priée à la noce d'une de ses amies, et elle était occupée dans sa chambrette à se parer, avec l'aide de sa mère. Selon sa coutume habituelle, Georges n'était pas loin de là. Kathinka venait de tirer d'un petit meuble une paire de bracelets en argent, dont elle avait naguère hérité de son aïeule, et qui étaient d'une valeur considérable, vu la pauvreté de cette famille. Elle avait à peine ajusté l'un d'eux à son bras gauche, qu'un grand bruit se fit entendre dans la rue, comme si un pascha, ou quelque autre grand personnage, passait à cheval avec sa suite. Curieuses, comme le sont toutes les femmes, la mère et la fille coururent à la porte de leur maison pour voir ce que c'était, et, dans leur empressement, elles laissèrent le deuxième bracelet sur la table. A peine Georges se fut-il aperçu de cet oubli, qu'il saisit le bijou dans son bec, vola sur le toit, et cacha sa prise dans les ramilles de son nid. — Lorsque Kathinka revint dans sa chambre, le bracelet ne se trouva plus; et, en cette occasion, la mère ne manqua pas de faire à sa fille sur sa curiosité intempestive des reproches qu'elle méritait tout autant qu'elle. Elles se mirent pourtant alors à chercher partout, mais leurs efforts n'obtinrent point de récompense : l'objet avait disparu, et personne ne songea à la cigogne, qui, dans son nid, se réjouissait à part elle d'avoir si bien réussi.

» Cependant, l'automne était écoulé. Les cigognes qui habitaient

(1) Ces tables sont d'ordinaire élevées de huit pouces; on s'asseoit à l'entour, sur des tapis ou des nattes, en croisant les jambes, etc.

Therapia, et celles des environs, s'étaient déjà plusieurs fois réunies pour s'entendre sur leur prochain départ ; et, au jour convenu, Georges prit son vol avec les autres. Arrivées au fleuve mystérieux, la métamorphose eut lieu de nouveau, et les habitans de la ville désertée rentrèrent dans leurs pénates sous leur forme humaine. Georges était ravi d'aise d'avoir revu les siens ; mais l'envie d'être réuni pour toujours à eux s'était réveillée en lui plus vivement que jamais, depuis son retour. Il adressa donc au roi des prières si instantes, si importunes, que cet excellent prince lui promit de songer à satisfaire son désir. Après quelques semaines, un moyen fut trouvé : une troupe de cigognes-hommes reçut l'ordre de construire une chaloupe, et, en moins d'un mois, ils eurent terminé une petite barque qui pouvait naviguer convenablement ; celle-ci fut remplie de provisions de tout genre, puis mise à flots en grande pompe sur le fleuve dont il a été question. Le roi ayant fait avertir Georges que tout était prêt pour son départ, il voulut encore lui témoigner son auguste bienveillance, et lui fit cadeau d'un sac rempli de pierreries qu'il tira de son trésor. Georges prit congé du souverain avec une émotion bien vive ; il embrassa le boulanger et ses autres amis en versant des larmes, puis se plaça, avec son riche présent, dans l'embarcation. Le câble qui la retenait à la terre fut coupé alors, et elle glissa rapidement sur l'onde, entraînée par la force du courant.

» Quelques heures plus tard, le fleuve se précipitait dans une katavothra (1), et coulait pendant plusieurs centaines de lieues sous une grotte de rochers. Georges, malgré tous les calculs qu'il fit depuis, ne put jamais savoir au juste pendant combien de jours et combien de nuits il navigua de cette manière, car une obscurité profonde régnait dans ce gouffre : toutefois, il estima approximativement qu'il devait avoir passé plusieurs semaines sous ces voûtes sombres. Notre hardi voyageur, malgré sa fermeté, était prêt à s'abandonner au désespoir, et il maudissait l'heure où il avait quitté la cité hospitalière des Cigognes pour se risquer sur les eaux d'un torrent, qu'il s'imaginait déjà devoir le conduire en droiture en enfer. Il était absorbé dans ces tristes pensées, quand il crut voir dans le lointain un astre brillant ; plus la

(1) Les Grecs nomment *kathavotra* (καταβόθρα) les cavernes, ou fentes de rochers, dans lesquelles beaucoup de rivières de ces contrées vont se perdre, pour reparaître à quelque distance plus loin.

barque avançait et plus l'astre prétendu grossissait : il reconnut à la fin que c'était la lumière du jour qui pénétrait par cette ouverture. Avec la rapidité d'une flèche, la chaloupe sortit par cet étroit passage, et Georges reconnut à une petite distance de lui la ville de Smyrne, où il avait été plusieurs fois. Il glissait alors plus lentement sur une rivière (1) peu éloignée de cette capitale, et qui sort d'un groupe de rochers. Personne, jusqu'à cette époque, n'avait pu deviner d'où provenait la source de ce petit fleuve.

» Georges, après avoir caché sa chaloupe parmi les joncs, sauta gaiement à terre, et se rendit à la ville pour y chercher une demeure. Lorsqu'il eut arrêté ce qu'il désirait, il revint à sa barque pendant la soirée, et, après en avoir tiré le petit sac de pierres précieuses qu'il y avait laissé, il la coula à fond. Dès le lendemain, il fit appeler des juifs pour leur vendre quelques brillans; il eut la sage prévoyance de ne pas montrer à la fois toutes ses richesses, et ne fit voir qu'une douzaine de ses pierreries les plus belles. O prodige! les enfans barbus d'Israël, en voyant les merveilleux joyaux, ne purent assez les tourner et retourner entre leurs doigts, en les examinant à contre-jour; et, en dépit de leur système et de leur habitude, ils renchérirent à la fois les uns sur les autres, et offrirent des sommes immenses. Georges, de cette manière, se vit bientôt possesseur de deux tonnes pleines d'or. Il commença par se pourvoir de mille choses nécessaires; il se procura des habits magnifiques, une foule de serviteurs, et acheta, enfin, une superbe frégate, qu'il approvisionna richement. Dès que son équipage fut au complet, il s'embarqua avec tous ses trésors, et cingla directement vers Constantinople.

Quelques jours après, il jeta l'ancre devant Therapia. En arrivant, il salua son lieu de naissance d'une longue salve de coups de canon, et engagea les plus âgés du pays à venir à son bord. Ceux-ci se présentèrent peu après, vêtus de leurs costumes de gala; et le hasard voulut que le père de Georges les amenât lui-même dans son kaïk. Le jeune capitaine reçut ses hôtes de la manière la plus affable, et les pria de se mettre à table : toutefois, il voulut que le vieux batelier mangeât avec eux. Les vieillards firent un peu la grimace, mais ils n'osèrent pas s'opposer à ce désir. Georges plaça son pauvre père à côté de lui, et lui fit de nombreuses questions sur l'état de ses affaires. Lorsque les con-

(1) Le fleuve Mélas, près de Smyrne.

viés prirent congé du propriétaire de la frégate, celui ci fit présent au batelier d'une poignée de sequins. En même temps, il accepta une invitation pour une fête que les vieillards voulurent lui offrir, mais sous la condition expresse que le marin qui les avait amenés serait aussi de la partie avec sa famille. Le plus âgé d'entre eux promit, en se retirant, que ses désirs seraient accomplis.

» Le lendemain, lorsque l'heure fixée arriva, Georges se rendit à terre en grande pompe, et arriva au lieu de la fête tout éblouissant d'or. Il plaça de nouveau son père à sa droite, et les vieillards à sa gauche. Après que le vin eut un peu égayé les convives, le capitaine commença à raconter ses aventures extraordinaires.

» — Entre autres singularités, dit-il, je vins un jour à Therapia sous la figure d'une cigogne...

» Tout le monde se prit à rire, et crut que le jeune homme faisait une plaisanterie.

» — Je ne badine point, continua Georges, et je veux vous donner la preuve que je ne dis que la vérité. — Monte, dit-il à l'un de ses domestiques, sur le toit de la maison de ce batelier, et tu trouveras un bracelet qui est caché dans les ramilles du vieux nid de cigognes.

» Son ordre fut exécuté, et l'homme rapporta bientôt le bracelet, que Kathinka reconnut aussitôt pour lui appartenir. La surprise dont la vieille mère fut saisie eût pu la tuer; mais la joie de retrouver au moins l'un de ses fils la soutint.

» Georges s'établit à Therapia, fit bâtir une superbe maison, et procura à ses parens toutes les douceurs de l'aisance, jusqu'aux jours tardifs de leur mort. Il dota richement ses sœurs, et les maria à de braves gens. De plus, il fit élever à la mémoire de ses infortunés frères un splendide mausolée, et fit une donation à l'église pour faire dire des messes à leur intention.

» Les descendans du capitaine Georges vivent encore aujourd'hui à Therapia et dans les environs, où ils jouissent d'un véritable bien-être et de la considération générale »

Lorsque l'Ypsariote se tut, le kaïk longeait au nord-ouest la côte de l'île d'Égine, et entra bientôt dans la rade de la ville du même nom. Personne n'avait fermé l'œil jusqu'alors : cependant, comme la lune brillait haute au firmament, et que les employés de la santé dormaient encore, les voyageurs, s'enveloppant de leurs manteaux, s'étendirent dans la barque, où, en attendant le lever de l'aube, ils se livrèrent pendant quelques heures au sommeil.

Le Comte de Corberon.

LITTÉRATURE.

POHOL.

HISTOIRE DE 1829.

Ἀνάνκη.
V. Hugo. *Notre Dame de Paris.*

I.

L'IDÉE NOIRE.

Il était grand, pâle et maigre; il avait un front large et osseux, des cheveux noirs, des yeux noirs; — c'est bien.

Pour le moral... sérieux comme un croque-mort; triste, sombre, morne. — Il croyait en Dieu, en la Vierge-mère, au diable.

Lorsque ses camarades riaient, couraient ou devisaient joyeusement... lui, croisait les bras, penchait le front, et se promenait à pas lents le long du mur gris de la cour,—rêvant à l'enfer, aux laves brûlantes, aux démons hideux; — les cris des damnés râlaient à son oreille et le rire des démons claquait comme le tarabat du cloître... puis quand son imagination se dilatait éperdue dans cet affreux cauchemar, une horrible main sèche et onglue lui montrait la place qu'il devait occuper là.

Alors ses cheveux se dressaient et se tordaient sur sa tête; il fermait les yeux et passait la main sur son front luisant d'une sueur froide. — L'idée était toujours là; c'était une fille d'enfer épouvantable, désespérante, qui toujours le suivait, l'étreignait, le torturait, brunissant ses rêves la nuit, accroupie dans toutes ses pensées... et qui, fixe, impitoyable, toujours lui criait à l'oreille: *à damné!* » Et pourtant il priait Dieu, il se signait au front avec de l'eau bénite... il priait la Vierge-mère, se frappait la poitrine, pleurait.

Comme il venait de terminer sa troisième année de théologie, et qu'il avait

trois ans à vivre encore avant que de pouvoir être ordonné prêtre de Dieu, — il quitta le séminaire. Sa noire idée sortit avec lui...

II.

MISÈRE.

Son père était mort, sa mère était morte; il était seul au monde. — Il eût voulu mourir, lui aussi... Oh! non! je mens!

Il fallait qu'il vécût pour retarder l'heure de sa damnation... Vivre, n'importe comment... mais vivre... dût-il mendier son pain... dût-il le voler.

Oh! la vie — comprenez-vous? — c'était son espérance de condamné... il y tenait, il s'y cramponnait des genoux, des ongles et des dents, comme aux ronces d'un précipice, — car la damnation était au bout. — Mais il voyait chaque heure, chaque minute, chaque seconde briser, arracher, une de ces ronces qui le tenaient suspendu, et toujours le nouvel appui qu'il saisissait se trouvait plus près du fond de l'abîme. — Car vivre, c'est voler vers la mort, — car chaque instant que nous vivons s'amoncèle et pèse sur notre vie et la pousse vers son terme... comme les couches d'eau sur le caillou qu'on jette à la mer.

Aussi, il pleurait avec rage, avec désespoir, ses jours vécus... il eût voulu arrêter les heures... mais les heures passaient rapides, échevelées, plus promptes que le coursier de Mazeppa...

Il était orphelin, sans ressources; — pour payer son grabat et son pain noir, il lui a fallu vendre ses hardes, ses livres classiques. — Mais un jour il se trouva qu'il eut faim, et qu'il ne lui restait plus que sa soutane râpée qui montrait la corde, et son bréviaire huileux et noirci par l'usage... Il sortit.

Il s'en fut sonner au séminaire... demanda le supérieur, et lui dit d'une voix creuse: « *J'ai faim!* » Le supérieur le fit dîner.

Mais les chefs de ce saint lieu voulaient qu'il vécût ses trois ans dans le monde... espérant que son noir pressentiment l'abandonnerait là, plutôt qu'ici.

On lui trouva une place d'instituteur chez madame de Bax.

III.

UN AMOUR DE FEMME.

Elle avait trente-six ans, une jolie tournure, de belles dents, de beaux yeux bleus... et deux fils de huit ou dix ans. — Depuis 1823, son mari dormait dans un linceul de marbre blanc — au Père-Lachaise.

Et voici :

Comme elle n'osait convoler en secondes noces, crainte du *qu'en dira-t-on*, — comme elle n'osait avoir un amant, crainte du scandale... et qu'il fallait pourtant qu'elle aimât ... elle aima Dieu, se fit dévote, jeûna.

Mais quand Pohol fut chez elle, avec son front pâle, ses cheveux noirs, sa robe noire et sa noire mélancolie... elle en eut pitié d'abord... puis, n'aima plus Dieu, et l'aima, lui!

Car elle avait deviné sous ce front une âme capable d'un amour immense,... car, aussi, avec un homme de Dieu le secret est sûr, vous savez!

Il eut des soutanes neuves du drap le plus fin, des rabats qu'elle avait faits de sa main blanche et rose, des bas de soie, de beaux livres, un bel appartement avec prie-dieu en acajou, et Christ en ivoire. — Il eut tout cela et de douces paroles... mais il ne comprit pas.

Comment voulez-vous qu'il comprît... avec son idée qui le rongeait et le rendait fou!

L'amour d'une femme de trente-six ans, c'est de la rage... elle parla plus clairement, il comprit alors... et s'écria : « Arrière, démon! »

Il sortit de là avec trois mille cinq cents francs d'économies.

Madame de Bax se vengea. — Vous verrez!

IV.

NON!

Je vais vous dire pourquoi il voulait se faire prêtre.

Son idée de damnation était devenue certitude; car prières ni jeûnes, larmes ni eau bénite, n'avaient pu exorciser ce fatal pressentiment, inhérent à sa pensée comme l'âme au corps. Il était sûr de sa destinée d'enfer, aussi sûr que l'est de figurer en Grève le criminel dont le pourvoi vient d'être rejeté... Et c'est pour lutter contre cette destinée, pour forcer Dieu à être injuste en le damnant, qu'il voulait consacrer au ciel son existence entière... qu'il voulait sur la terre le servir, l'adorer de toute son âme, de toutes ses affections, lui qui devait le maudire une éternité.

Voilà pourquoi.

Ainsi ce fut avec joie qu'il sortit de chez la dame et qu'il se dirigea vers le séminaire. Il avait vécu ses trois ans, il demanda les ordres. — On lui dit : « Non! »

Alors il quitta Paris et se présenta dans un séminaire de province. — On lui dit : « Mon ami, revenez dans huit jours. Dans huit jours il revint; on lui dit : « Non! »

Il lança au ciel un blasphème de désespoir; il était comme le naufragé qui se noie et aux cris duquel le navire qui passe répond : « Non ! reste ! »

Sa raison reçut un choc terrible qui manqua la briser; car il se vit perdu. — Mais un rire de rage le prit : il revint à Paris, riant de ce rire et chantant.

V.

FOLIE.

« Vrai Dieu, dit-il, puisque je dois geindre et hurler dans la géhenne éternelle, rions, et rions joyeusement. — Bien fou ! de vouloir commencer mon enfer sur la terre. — De la joie ici, gardons nos larmes pour là-bas ! »

Et sa joie vous eût fait mal à voir, tant elle se trouvait gauche, embarrassée et souffrante, sur ce visage austère et pâle; sur ses lèvres où elle venait s'asseoir, frémissantes encore d'un blasphème.

Savez-vous ce qu'il fit de ses belles soutanes de drap fin? — Des vêtemens de dandy. — De ses rabats? — Il les déchira dans ses dents et les jeta à la rue. — De ses trois mille cinq cents francs? — Il s'en fut au Cent-treize, les jeta sur le tapis vert et s'en revint avec le décuple dans sa poche.

Oh ! vrai ! vous ne le reconnaîtriez pas. Sa chevelure noire et qui tombait naguère inculte sur ses épaules, aujourd'hui se relève sur son front en boucles élégantes; sa taille haute et cambrée moule un habit d'une coupe parfaite. Il porte des bottes bien luisantes et carrées; le gilet de satin; le pantalon quasi-collant, — voire même le binocle d'or, la canne ou la cravache. — Un dandy... un vrai dandy !

Il déjeûne au Café Anglais et dîne chez Véry, le pauvre abbé qui vendait ses guenilles pour du pain noir.

Oh ! ne lui parlez pas du passé, ne lui parlez pas de demain... de grâce !... ayez donc pitié de lui !... Laissez-le tournoyer à s'étourdir dans la ronde où l'illusion l'entraîne... Laissez-le, le pauvre jeune homme, courir les cafés dorés, les bals éblouissans, les promenades parées... laissez-le s'enivrer d'harmonie aux Bouffes ou à l'Opéra... et soulever la poudre du bois de Boulogne sous les pieds d'acier de son cheval anglais !

N'est-ce pas assez, lorsqu'il rentre chez lui le matin, à une heure, qu'il trouve à son chevet une noire idée qui l'attend ?

VI.

IMPRÉCATIONS.

« Damné !... Oh ! mon Dieu !...

» Mais pourquoi ?... Qu'ai-je donc fait ? Que ferai-je donc ? Ne t'ai-je pas aimé vingt ans, n'ai-je pas voulu te consacrer ma vie, mon amour et mon âme ? — Tu m'as repoussé... suis-je maudit ?

» Oh ! maudis sois-tu, toi, bourreau et tyran !... toi, qui m'as jeté sur la terre, pour me voir souffrir et te rire de mes cris d'angoisse... Maudis sois-tu de ce cœur qui voulait n'aimer que toi ! maudis sois-tu de cette voix qui voulait bénir ton nom et chanter tes louanges ! — Que du fond de l'abîme où ton pied me pousse, mes blasphèmes t'atteignent dans le sein de ton bonheur, et épouvantent tes anges ! »

Puis, il se prenait à frémir, tout seul dans son bel appartement... il n'osait retourner la tête, ni regarder ses glaces de Venise, de peur d'y voir une joyeuse face de démon lui rire parce qu'il avait maudit Dieu.

Puis c'étaient des remords, des prières, des larmes... c'était son front heurté sur les marqueteries du parquet ; puis un peu de sommeil avec des rêves d'enfer... puis, le réveil !

VII.

CONVERSION.

Mais dites-moi si cette vie de grand monde, de bruit et de joie, pouvait durer long-temps pour le pauvre jeune homme qu'une pareille idée rongeait sans cesse au cœur ?

Non !

Au bout de deux mois, il en eut assez des cafés dorés, des bals éblouissans, des promenades parées. — Il en eut assez de l'harmonie des Bouffes et de l'Opéra. — Il vendit son cheval anglais. — Il quitta son bel appartement dont les glaces de Venise lui faisaient peur. — Il brisa sa canne, sa cravache et son binocle d'or ; et s'en fut comme un simple écolier habiter une chambre dans une maison de la Cité.

Plus de boucles sur le front, plus de joie sur les lèvres, plus d'habit de dandy.

» Et quand venait la nuit, il sortait et s'en allait rêver là où dorment les

morts... les morts dont les âmes chantent Dieu, ou le maudissent, et qui tous, élus ou damnés, dorment là côte à côte avec une croix au chevet de leur couche !

Oh ! qu'il aurait voulu douter et croire au néant... croire que tout est fini quand les vers vous ont rongé jusqu'aux os!

Mais je vous ai dit qu'il avait foi en Dieu, aux mystères, et à tout le reste.

Elle était trop pieuse pour lui permettre le doute, sa fidèle compagne, qui lui disait toujours : « damné ! »

VIII.

UN ANGE.

Il y avait un ange qui avait de beaux yeux plus bleus et plus purs que le ciel de la Provence, de longs cheveux de soie, luisans, souples et fins, et qui, lorsqu'ils tombaient sur ses blanches épaules, les couvraient comme un manteau d'or.

C'était un ange de seize ans, à la taille de guêpe, au front candide, au regard baissé, au pied si petit !... Et pourtant il n'avait point d'ailes, car il était jeune fille et se nommait Marie.

Elle était vêtue d'une robe noire à raies blanches, et, tous les soirs, elle venait poser ses deux petits genoux sur une tombe nouvelle, et mouiller de ses larmes un nom écrit en lettres blanches sur une croix peinte en noir. — C'était au Père-Lachaise.

Sur cette croix étaient ces mots : *Marie-Françoise Leboy, décédée à l'âge de trente-quatre ans, le* 12 *septembre* 1828. — Puis ceux-ci : « Je t'attends là-haut ! »

Hélas ! mon Dieu ! comme elle priait la pauvre jeune fille! comme elle embrassait cette croix posée sur la tête de sa mère !... jusqu'à ce qu'un homme vint qui la touchait doucement sur l'épaule et l'emmenait. C'était son oncle.

Il y avait bien des ans que son père était mort et qu'elle avait porté pour lui, toute petite, la robe noire et blanche.

En 1815. — Vous savez.

IX.

INTRIGUE.

Ce fut là, au Père-Lachaise, qu'il la vit... et ce fut pour la voir prier et pleurer qu'il y revint tous les soirs.

Point de détails; laissez-moi vous dire qu'il l'aima de toute la force de son âme exaltée... qu'il l'adora comme il eût adoré Dieu, si Dieu ne l'eût pas maudit.

Comprenez-vous? aimer un ange, lui! vivre sa vie avec un ange! Ouïr cet ange, lui dire des paroles d'amour! Il rêvait cela, le damné...

Oh! je ne vous le dis point; car cela ne peut se dire! comprenez donc, ou brûlez ceci.

Dès que l'oncle était venu toucher à l'épaule de Marie et l'emmenait, Pohol tombait à genoux à la place qu'elle quittait, il pleurait sur cette croix de bois; sur cette pauvre morte qui avait perdu sa fille et qui *l'attendait là-haut*!...

Marie, en s'en allant, voyait cela.

Que voulez-vous que devienne, hélas! un amour né au Père-Lachaise?

Il y eut une autre femme, non en deuil, qui vint une fois par hasard, et se dirigea vers un beau mausolée. En passant elle vit un grand jeune homme, debout, les bras croisés et les regards attachés sur une jeune fille en deuil accroupie devant une petite croix; elle le reconnut... et poursuivit sa marche vers la riche tombe de marbre.

Depuis lors elle revint tous les jours.

Un soir, entre autres, quand Marie s'en fut allée, et que lui était à genoux, cette femme s'approcha... lentement... elle semblait craindre. Lorsqu'elle fut bien près, elle dit à demi-voix : « Pohol ». Sa voix tremblait...

Lui se leva, reconnut cette femme et s'écria encore : « Arrière, arrière, démon! »

Il s'enfuit rêvant à son ange.

X.

ORAGE.

Vous allez voir.

Marie est là qui pleure... Pohol est à quelques pas d'elle, il la regarde et rêve son beau rêve! Je ne sais si l'autre femme... n'importe. La nuit venait.

Vint aussi un orage d'automne, furieux, épouvantable, rugissant... avec sa crinière de feu... son hennissement qui fait peur... La pluie tombait en larges colonnes, et la grêle pétillait sur le marbre des tombes et sur cette forêt de croix...

Il s'élança vers Marie et l'enlaça dans ses bras avec frénésie et frayeur... car la foudre éclatait, bondissait, frappait çà et là. Il l'entraîna.

Oh! cela faisait frémir!

Il semblait un vampire, lui, vêtu de noir, pâle et sombre... avec son regard...

lui... emportant une jeune fille... foulant les tombes... se heurtant aux croix... et quelquefois sentant craquer et s'affaiser sous ses pieds le sapin vermoulu d'une bière. Ainsi il courait dans l'ombre... et apparaissait comme une vision quand un éclair lui jetait sa lueur rouge, au milieu du grondement de l'orage, du battement de la pluie, du sifflement de l'ouragan dans les cyprès.

Oui, cela faisait frémir, je vous dis.

Ce fut dans un mausolée, dont son bras de fer brisa la porte de fer, qu'il se blottit avec elle.

Avec elle... avec elle!... oh! qu'il était heureux, le damné!

XI.

HORREUR.

Oui!... car il essuya de ses lèvres ces cheveux blonds ruisselans de pluie... car il réchauffa de ses baisers brûlans et frénétiques ce front blanc et glacé comme la statue d'un tombeau... car il la tenait sur ses genoux, frémissante de terreur... sans voix... haletante... Il lui tint des propos extravagans d'amour, de damnation, de bonheur, que sais-je? Il était fou! il parlait... il parlait à son ange et répétait sa phrase folle quand le ciel criait plus haut que lui, chaque mot, entre deux baisers... chaque baiser, entre deux éclats de tonnerre...

Horrible!

Elle, que vous dirai-je? c'était pour elle un rêve affreux, un cauchemar... elle doutait si elle vivait et veillait... elle ne pouvait parler, crier, ni se défendre, à demi-morte qu'elle était, d'épouvante et d'émotion...

Oh!... l'ange était en enfer et le damné au ciel!

Quand l'orage eut cessé et que l'aube commença à poindre, ils retraversèrent le champ des morts. Marie n'osa regarder la tombe de sa mère... mais Pohol y jeta un coup-d'œil en passant.

La foudre avait brisé la croix de bois.

XII.

DÉSESPOIR.

Il fallait l'hyménée... car l'hyménée efface tout. Pohol se rendit donc chez l'oncle de Marie; ce pauvre homme qui avait passé une si lamentable nuit, et à qui Marie avait menti en rentrant, il le fallait.

L'oncle ne dit pas non; il demanda seulement quelques jours pour s'informer; c'était juste.

Il fut s'informer au séminaire.

Les quelques jours écoulés, Marie interrogea son oncle. Celui-ci, pour toute réponse, lui remit une lettre ouverte. Après l'avoir lue elle sortit sans bruit ; c'était le soir.

Quelques instans plus tard, vint le damné avec de l'espérance dans le cœur, du bonheur dans l'avenir à le rendre fou, à tuer sa noire idée.

« Eh bien ? fit-il d'une voix frissonnante d'espoir.

» — Jamais !... lui fut-il répondu. »

Oh ! la rage le prit et le roula par terre avec un râle effrayant... il embrassa les genoux de l'oncle, d'une force à lui faire mal... il conjura, pleura, pria... menaça !...

L'oncle appela ses gens.

Pohol se leva droit alors et cria : Il me la faut ! Il s'élança dans l'escalier, parcourut la maison, les chambres, appelant Marie. Elle n'y était pas.

Il sortit, courut la ville, courut les églises, courut au Père-Lachaise... Rien !

Savez-vous où il la trouva le lendemain à l'aube ? à la Morgue !... morte... noyée... couchée sur un lit de marbre, avec des taches bleues, noires, violettes sur le corps... et morte !

XIII.

UNE LETTRE.

Morte par un suicide, elle était donc damnée ! Et sa mère qui *l'attendait là-haut* !

Sa main droite était fermée avec une force convulsive : on voyait le coin d'une lettre entre ses doigts crispés. Pohol ouvrit cette main, brisant presque les doigts, prit la lettre et la lut... Elle était datée du 15 janvier de la même année, adressée au supérieur du séminaire, et signée Julie de Bax. Le contenu le concernait et était horrible de calomnie.

Quand il vit cela, un rire effrayant le prit, ses dents claquèrent...

« Je la tuerai ! dit-il.

» — Qui donc ? demanda le concierge de la Morgue.

» — Oh ! vous verrez ! »

XIV.

UN AMOUR D'HOMME.

Voilà, parbleu ! un riche appartement, une belle tenture, de beaux meubles... un lit voluptueux, ma foi ! sans son manteau de soie... et puis, cette petite lampe

qui se meurt et qui laisse tomber sur tout cela ses débiles rayons blanchis par le verre brut qui l'entoure!... Oh! cet appartement me plaît.

Dans ce lit, une femme dort. — Est-elle jeune ou vieille? — Mais, pas très vieille, sans doute, puisque son appartement est si frais.

C'est madame de Bax. — Minuit.

Voici que les rideaux de soie de la croisée se meuvent... voici qu'un homme en sort, vêtu de noir, grand... Voici qu'il s'avance sans bruit, s'arrête auprès du lit, croise les bras et appelle : « Julie! »

Comme elle dort! il faut qu'il la secoue pour l'éveiller.

Ne tremblez pas; vous allez voir.

« Point de cris, femme! dit l'homme, c'est Pohol que tu aimes et qui repoussait ton amour, comme Dieu repoussait le sien... je t'aime aujourd'hui, et je reviens vers toi... oh! cela te semble un rêve, n'est-ce pas? tu ne m'attendais pas, aujourd'hui, à cette heure, jamais... regarde, c'est bien moi, pourtant!... Mais tu ne me dis rien?... est-ce que tu as peur?... est-ce que tu n'as pas de joie à me revoir? »

Elle avait peur, vrai Dieu! et sa main, que l'homme avait saisie et qu'il pressait dans la sienne, tremblait!

« Tu m'aimais bien, Julie... je le sais, c'est pour cela que tu m'as empêché de consacrer à Dieu ma vie; tu la voulais pour toi. Eh bien! à toi ma vie et mon âme; je ne te quitte plus... toujours auprès de toi... Auprès de toi, toute l'éternité! » ajouta-t-il en serrant les dents.

Mais il se remit.

XV.

MEURTRE.

« Vois cette lettre, elle est de toi; c'est celle, t'en souvient-il, que tu écrivis au supérieur de mon séminaire quand je voulais y rentrer en quittant ta maison... cette lettre où tu me calomniais par amour, tu ne sais pas que Marie l'a lue et qu'elle s'est noyée après... Je n'ai donc plus ici-bas que ton affection; aussi je viens à toi et je t'aime... Ne le crois-tu pas? Mais vois comme je ris, comme je suis heureux là, à tes côtés... comme mes baisers brûlent sur ta main qui tremble... Tu ne dis rien, Julie?... parle-moi, parle-moi donc... dis-moi que tu me pardonnes et que tu m'aimes encore... Il me faut ton amour, vois-tu; il me le faut! c'est mon dernier espoir, ma dernière joie, ne me l'ôte pas, au nom de .... »

Il n'osa dire : au nom de Dieu,

Quand il l'eut bien rassurée à force de paroles d'amour, de supplications de baisers, et qu'elle eut dit : oui!... il se pencha sur elle comme pour l'étreindre, et lui enfonça un couteau dans le sein.

« Damnée! s'écria-t-il avec une joie féroce, elle n'a pas eu le temps de dire à Dieu : pardon ! »

Il ranima la petite lampe, revint auprès du lit et contempla cette femme morte et ce sang qui coulait...

Il riait en voyant cela.

XVI.

MAITRE SAMSON.

Il fut jeté à la Conciergerie, dans un cachot bien noir... Il se promena dans ce trou de six pieds cubes, impatient d'aller au rendez-vous où deux femmes l'attendaient déjà.

Puis il s'assit aux assises, sur le banc des accusés. Il n'écoutait pas. Pourtant quand son avocat se leva et qu'il voulut le défendre; Pohol se leva aussi et cria : « Cet homme ment. — Arrêt de mort! — C'est bien? fit-il ».

Un prêtre vint, Pohol blasphéma, le repoussa, le maudit. Il voulait aller où était son ange, où l'autre femme était aussi, grâce à lui.

Maître Samson l'accompagna en grève.

Voilà!

POST-FACE.

Le corps de la noyée a été donné aux vers de Vaugirard ; c'est là le cimetière de la Morgue.

Celui de la dame de Bax est au Père-Lachaise, dans le mausolée que vous savez ; auprès de son époux, la digne femme!

Pour Pohol, mutilé par le couperet du docteur philanthrope et taillé par le scalpel de l'étudiant, on a jeté à Clamart ce qui restait de lui.

Mais les trois âmes sont ensemble! là où la vôtre ira, si vous mourez sans contrition!

MARC-MICHEL.

LÉGENDES ARTÉSIENNES.

LE COMTE RAOUL.

A trois lieues environ des bords de la Manche, dans le département du Pas-de-Calais, composé d'une partie de l'ancienne province d'Artois et du gouvernement boulonnais, se trouve, au fond d'une vallée, un reste de vieux château auquel on a joint récemment un corps de bâtiment moderne. Une petite rivière, qui prend sa source un peu plus avant dans les terres, baigne les murs de l'édifice, qui était autrefois entouré d'un parc dont les hautes murailles de clôture s'aperçoivent encore en quelques endroits. Il n'y a pas cinquante ans que, au-dessus d'une porte qui avait dû être jadis l'entrée principale, on remarquait encore, en forme d'armoiries, deux cignes tenant chacun la moitié d'un anneau; cet emblème rappelait aux bons villageois qui passaient devant le château, une légende qui remontait au temps des croisades, et dont la mémoire de chacun d'entre eux avait été ornée de père en fils depuis ce temps reculé.

Voici ce qu'un soir d'hiver, à la veillée, mon père m'a raconté à ce sujet.

Le domaine de Souverain-Moulin appartenait au sire Raoul de Crécy, qui y demeurait. C'était en 1249, sous le règne de Louis IX, connu sous le nom de saint Louis; ce prince, dans une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau, fit vœu à la Sainte-Vierge, si elle lui donnait la vie sauve, de consacrer le reste de ses jours à combattre les infidèles qui opprimaient les chrétiens de la Terre-Sainte. Son vœu fut entendu, car il recouvra bientôt après la santé; fidèle à ses engagemens, il se disposa aussitôt à exécuter celui qu'il avait formé, et il commença les préparatifs d'une grande expédition contre les ennemis de la foi. Il fit annoncer dans tous les lieux de son royaume la faveur spéciale dont la Sainte-Vierge l'avait comblé et le vœu qui l'avait précédée; en conséquence, il invitait toute sa fidèle noblesse à prouver son zèle pour la religion et son attachement à sa personne, en venant se réunir sous le grand oriflamme qu'il allait déployer à Saint-Denis.

Le comte Raoul avait alors trente ans, et nul guerrier de ce temps n'éprouvait un plus vif enthousiasme pour les exploits chevaleresques; déjà, dans maint-

tes occasions, ses ennemis avaient éprouvé qu'une épée avait du poids dans ses mains; on peut donc penser qu'il ne fut pas des derniers à répondre à l'appel du monarque, et que ce fut un vrai jour de fête pour lui que celui où, à la tête de vingt hommes d'armes bien équipés, il sortit un matin de la cour de son château au son des cymbales et des clairons. Tous ses vassaux, de quatre à cinq lieues à la ronde, s'étaient rassemblés à cette occasion, tant pour jouir du coup-d'œil de l'appareil guerrier que pour faire leurs adieux à ceux de leurs parens ou amis qui partaient pour l'expédition; ils accompagnèrent la petite troupe jusque sous l'éminence du Mont-Lambert, qui n'est qu'à une lieue de Boulogne, et là ils se séparèrent, non sans s'être adressé force vœux pour la bonne réussite de leurs entreprises. Au moment où les vassaux s'apprêtaient à regagner leurs demeures et faisaient retentir l'air de nombreux vivats en l'honneur de leur seigneur, une petite troupe de cavaliers, qu'on avait aperçue depuis quelques instans dans le lointain, arriva au galop à l'endroit où ils étaient rassemblés, et on remarqua au milieu d'eux une femme, qui alla se placer, sans façon, à côté du comte. Le murmure de la foule témoigna que c'était la comtesse, et l'on put remarquer facilement, aux chuchotemens et aux regards de côté que lui jetèrent les assistans, que, si le départ de leur suzerain excitait leur douleur, celui de son épouse leur inspirait un sentiment qui était plutôt de la joie qu'autre chose.

Le comte Raoul s'était marié fort jeune; la demoiselle de Campignenlles, son épouse, avait reçu dans son enfance plus de mauvais traitemens que de caresses de ses parens, et, comme il arrive d'ordinaire, son caractère en devint sombre et acariâtre. A force de souffrir sans pouvoir se plaindre, elle parvint à acquérir, avec une profonde dissimulation, un entier empire sur elle-même. Elle avait dix-huit ans quand le comte l'épousa, et elle était d'une beauté remarquable. La sujétion absolue qui avait jusqu'alors pesé sur elle lui avait donné un vif désir de domination; et, ce qui lui avait fait agréer avec plaisir la main du seigneur de Crécy, c'est que sa physionomie, d'ordinaire froide et apathique, lui fit présumer qu'elle trouverait en lui un caractère peu ferme et qui prendrait facilement pour guide les caprices de sa femme. Elle s'était trompée du tout dans son calcul : le comte Raoul était un de ces hommes dont l'âme insouciante pour les circonstances communes de la vie, savait, quand les évènemens l'exigeaient, se grandir hardiment à leur hauteur; quand les caprices de la comtesse n'étaient que des caprices, c'est-à-dire de ces manies frivoles, dont aucune femme n'est exempte, le comte feignait de ne pas les apercevoir, ou bien se contentait de hausser les épaules, en signe de pitié; mais, quand ces caprices, devenus tout-à-fait déraisonnables ou ridicules, essayaient de se formu-

ler en ordre, alors, un coup-d'œil d'autorité ou une parole ferme et brève avertissait la jolie femme qu'elle avait déjà passé les limites, et qu'il y avait du danger pour elle à essayer d'aller plus loin. On concevra, d'après cela, qu'une affection trop vive ne tyrannisait pas les deux époux; cependant, jamais aucun gros mot, jamais aucune scène violente ne vint troubler ouvertement la paix du ménage; s'ils n'étaient pas amis, du moins vivaient-ils en ennemis honorables. Le comte, au reste, n'avait contre sa femme aucun sentiment de haine : il ne l'aimait pas, voilà tout; mais pour la haïr, il n'y pensait assurément point, peut-être ne le daignait-il pas; elle, en revanche, lui avait voué une haine toute cordiale, toute italienne, et, depuis long-temps déjà, elle épiait le moment de la contenter. Elle crut en trouver l'occasion dans le voyage que son mari entreprit pour outre-mer, et c'est ce qui fait que nous la voyons, à l'heure qu'il est, rejoindre le comte sous l'éminence du Mont-Lambert. On présume bien qu'elle n'oublia pas, pour colorer ses vues, de parler à son époux des fatigues qu'il allait essuyer, des peines qu'il aurait à supporter, des blessures qu'il pourrait recevoir, et de mille autres inconvéniens qu'une femme et qu'une épouse, surtout mieux qu'aucune autre, sait faire oublier; elle lâcha même un mot sur leur tendre amour, que l'absence pourrait refroidir. Le comte pensa tout simplement que la comtesse voulait voir du pays; il regardait sa femme comme une folle et non comme une forcenée.

La petite troupe se mit donc en marche. Raoul et son épouse chevauchèrent quelque temps à côté l'un de l'autre, échangeant, de temps à autre, pour ne point provoquer la malignité de leur suite, quelques banales observations sur la nature, les localités, et la cause qui les éloignaient de leur manoir. Immédiatement après le comte, marchaient ses deux écuyers, l'un, déjà un peu grisonné et l'intime ami du seigneur de Crécy; l'autre, jeune chevalier à mine franche et rosée, et d'une des plus nobles familles du pays. Après quelques heures de voyage, le comte avait épuisé tout son répertoire d'amabilités qu'il tenait en réserve pour sa femme, et, retenant un peu la bride de son cheval, il accosta son vieil écuyer, avec lequel il engagea un long entretien; la comtesse se tint encore quelque temps en tête de la troupe, puis, ralentissant aussi insensiblement l'allure de sa haquenée, elle se trouva à côté du jeune écuyer, avec lequel elle ne tarda pas non plus à entrer en conversation; et l'on remarqua, pendant tout le reste du voyage, que les regards de la dame étaient beaucoup plus bienveillans et son langage et ses gestes beaucoup plus animés auprès du jeune vicomte de Béthune qu'auprès du noble châtelain son époux.

Nous devons abréger les détails de la route, de la jonction de la troupe du

comte avec le corps principal des croisés pour nous transporter de suite en Égypte, lieu de débarquement de l'expédition.

Les Sarrazins attendaient les Croisés au débarquement, et le premier pied de terrain qu'occupèrent les chevaliers au sortir de leurs vaisseaux, ils furent obligés de le conquérir l'épée à la main. Leur intrépidité cependant eut bientôt fait place nette du rivage, qui, un instant auparavant, semblait une immense forêt sous les bataillons serrés des ennemis ; les Croisés précipitèrent alors leur marche dans les terres. Quelques jours après, Damiette, ville forte du pays, était en leur pouvoir; et la principale mosquée purifiée, au lieu de chants sacriléges, retentissait d'hymnes chrétiens en actions de grâces des premiers succès de l'armée. Il est inutile de dire que, dans les différens combats qui eurent lieu jusque là, le comte Raoul ne le céda à aucun autre en courage et en valeur. Il était puissamment secondé par ses deux écuyers : le vieux Renaud de Saint-Martin ne quittait pas le comte d'un instant, et chacun convenait que sous des cheveux gris il portait encore un bras qu'un jeune homme n'aurait pas renié. Le vicomte de Béthune, lui, se voyait rarement deux fois à la même place; dès que le choc commençait, sa fougue imprudente l'emportait au milieu de la mêlée, où il frappait de droite et de gauche, jusqu'à ce qu'il eût percé les rangs ennemis ou qu'il se fût fait désarçonner, ce qui le forçait alors à se replier, au risque de rester entre les mains des infidèles; dans une reconnaissance qu'il alla pousser au dehors de la ville, avec quelques autres chevaliers, on crut que ce malheur lui était arrivé ; il disparut tout-à-coup aux yeux de ses camarades, et personne ne le vit pendant plusieurs jours. Par une malheureuse fatalité, le comte, à cette époque, crut avoir deux pertes à déplorer au lieu d'une. Son épouse, dans une procession que l'armée fit dans la ville, se trouva, on ne sait comment, séparée de lui, et ce ne fut que le second jour que, pâle et les habits en désordre, elle reparut dans le logement de son époux; elle assura avoir été arrêtée au coin d'une rue par des infidèles déguisés, et elle ne s'était échappée de leurs mains qu'avec des peines infinies; on apprit en même temps que le comte de Béthune venait de se retirer d'un danger à peu près semblable, et qu'il avait aussi rejoint ses compagnons.

Quelques uns des chevaliers de la suite du seigneur de Crécy, auxquels n'avaient point échappé les manœuvres de la comtesse et du vicomte, pendant le voyage, trouvèrent bien à chuchoter entre eux sur cette disparition et ce retour simultané; mais le comte n'éleva aucun soupçon à cet égard, et il ne se livra qu'au plaisir de retrouver deux personnes qui lui étaient attachées par des liens si étroits. Peu à peu, la ville fut assez sûre et assez tranquille pour qu'on osât s'y hasarder avec une suite peu nombreuse, et des promenades assez fréquentes

que la comtesse de Crécy y fit avec son jeune écuyer ne furent aucunement remarquées, si ce n'est peut-être aussi par les incorrigibles chevaliers dont je viens de parler, et qui s'obstinaient à voir l'honneur de leur suzerain compromis dans ces courses en tête à tête.

Cependant, l'armée croisée résolut d'aller faire le siége du Caire, une des plus fortes positions de l'Égypte, et éloigné d'une quarantaine de lieues de Damiette. On sait que ce fut dans ce trajet que les maladies se répandirent dans l'armée, et que leur influence paralysa le succès de l'expédition. L'inertie et le découragement s'étaient emparés des troupes; et, après quelques efforts inouïs de la part des plus braves, le roi et une partie de son armée étaient tombés au pouvoir des ennemis; le comte Raoul et son vieil écuyer furent de ce nombre. La comtesse était restée à Damiette; le jeune vicomte de Béthune partit aussitôt pour l'instruire de ce *fâcheux* évènement. La comtesse reçut très bien son bel ambassadeur. Elle instruisit ses alliés du malheur qui lui était arrivé, et, pendant quelques jours, elle resta enfermée chez elle avec son écuyer, sans doute en proie à sa douleur; puis, ayant réalisé le montant de la rançon de son époux, elle fit repartir le vicomte pour la reporter au camp des ennemis; mais on ne sait ce qui arriva au jeune écuyer : les uns dirent qu'il avait été attaqué et dévalisé en route par des Sarrazins; d'autres, que lui-même ne jugea pas à propos de s'acquitter de sa commission; d'autres, enfin, qu'il ne reçut pas une livre à porter de la part de la comtesse; toujours est-il qu'on n'entendit plus parler de lui parmi les Croisés, et que la rançon du comte ne lui arriva pas. Il est certain aussi qu'en même temps qu'elle faisait partir son écuyer pour le camp ennemi, la comtesse s'embarquait sur un bâtiment qui la ramenait dans son manoir, et qu'en y arrivant, elle annonçait qu'elle avait eu le malheur de perdre son noble époux dans la guerre sainte. Le jeune vicomte reparut aussi dans le pays quelque temps après l'arrivée de la comtesse, et peut-être même qu'une personne qui eût été dans l'intimité du château eût pu assurer qu'ils y étaient arrivés ensemble. . . . . .

. . . . . .

Vingt ans après ce qui vient d'être raconté, un bâtiment, pendant une nuit obscure, déposa sur la côte un malheureux, dont l'air de souffrance et les vêtemens négligés annonçaient qu'il était dans un dénuement complet. Il resta pendant quelques instans couché sur les dunes arides qui bordent la côte; mais un vent de nord-ouest qui sifflait de la mer, et la faim qui lui déchirait les entrailles, le forcèrent bientôt à se choisir un autre abri que le ciel, et un autre aliment que la bise; il avança donc dans les terres, et il essaya de se faire ouvrir la porte de plusieurs cabanes qu'il trouva sur sa route; mais l'heure avancée

et les nombreux brigandages qui se commettaient en ce temps, rendirent ses efforts infructueux. Sa fatigue et son épuisement étaient à leur comble; cependant, la nécessité lui prêta encore quelques forces, et il continua à marcher devant lui jusqu'à ce qu'il se vit arrêté par une forêt. Il sentit alors qu'il lui était impossible d'aller plus loin, et, faisant quelques pas dans les arbres, il céda à son mauvais destin, et se laissa tomber. Une profonde léthargie lui tint lieu de sommeil jusqu'au lendemain à une heure assez avancée. Sentant alors de nouveau les tiraillemens de la faim, il jugea qu'il lui fallait poursuivre ses recherches de la veille, et il s'enfonça dans le bois vers une clairière qui lui parut être une issue; il y trouva un bûcheron qui, assis sur le gazon, prenait son modeste repas. L'artisan, à l'aspect du voyageur, se leva précipitamment, et sa première pensée fut de prendre la fuite à la vue d'un homme dont l'accoutrement et la mine lui semblaient appartenir plutôt à un voleur qu'à un autre homme; cependant, comme il sentait sa coignée à côté de lui, il laissa s'approcher l'inconnu et attendit qu'il s'expliquât. Il eut bientôt reconnu, à l'air de profonde vérité dont le voyageur lui fit le tableau de sa position, qu'il s'était trompé dans ses conjectures, et qu'il avait affaire à un malheureux qui devait exciter plutôt sa pitié que ses craintes; il l'invita alors à s'asseoir et à partager avec lui son morceau de pain; l'étranger ne se fit pas prier, et il mangea avidement. Se sentant un peu mieux, il se disposa à continuer sa route, et il pria auparavant son généreux compagnon de lui dire en quel endroit il se trouvait; celui-ci lui apprit qu'il se trouvait dans le bois de Souverain-Moulin. « De Souverain-Moulin! s'écria l'étranger; je suis donc dans le Boulonnais? — Vraiment oui, dit le bûcheron; connaîtriez-vous ce pays? — Quelque peu; j'y ai passé autrefois. Ce domaine appartenait, je crois, au comte Raoul de Crécy; est-il encore de ce monde? — Non, pour notre malheur. Le brave seigneur était parti pour la Terre-Sainte avec son épouse, une méchante femme, que Dieu confonde, eh bien! le comte y est resté et sa femme est revenue: c'est toujours ainsi que les choses se passent d'ailleurs; les bons s'en vont, les méchans restent. — Et la comtesse est encore vivante? — Oui, oui; et elle vivra encore long-temps, c'est toujours comme cela. — Et elle n'est pas remariée? — A l'église? non, pas encore; mais on assure que ce sera très prochainement..... Allez, il y a eu bien du louche dans toutes ces affaires..... Au reste, je n'ai pas besoin de vous conter tout cela. » L'étranger partit là-dessus, et un froncement de sourcil, qu'il fit en s'éloignant, aurait fait reconnaître à un homme plus clairvoyant que le villageois que ses dernières paroles avaient produit une forte impression sur lui. Il prit un sentier détourné, qu'il retrouva non sans quelque peine, et il s'achemina vers le château de son vieil écuyer, le sire de Saint-

Martin. Il ne tarda pas à apercevoir les vieilles tours du manoir, dans lequel un varlet l'introduisit sans façon, dès qu'il eut déclaré avoir quelque chose d'important à communiquer au châtelain. Il entra dans une grande salle, où il reconnut, dans un vieillard assis dans un fauteuil, la personne qu'il cherchait. Quant au sire de Saint-Martin, l'aspect du personnage qu'il avait devant les yeux lui fit, au premier abord, éprouver la même impression que celle que ressentit le bûcheron. Le comte resta pendant quelques instans devant lui sans parler, pour voir s'il serait reconnu. A la fin, s'apercevant que le regard de son ami ne le devinait pas, il s'approcha de lui, et lui présenta son doigt, où était un anneau qu'il le pria de considérer; le vieillard l'examina attentivement et trouva écrit dessus: *Herminie de Campigneulles;* puis, jetant de nouveau ses regards sur l'inconnu, il sauta de son fauteuil à son cou, en criant: « C'est mon pauvre Raoul!... Bon Dieu! comme te voilà équipé; quelle figure, quelle barbe tu as! Va, il s'en est passé des nouvelles, depuis qu'on ne t'a vu; mais allons au plus pressé et sans faire de phrases: ta femme se remarie aujourd'hui. » Raoul se contenta de répondre à cette observation: « Je suis étonné qu'elle ait attendu si long-temps. — Attendu, reprit le vieillard, elle a attendu après le sacrement, mais après le reste je n'en répondrais pas pour rien. Écoute, je me suis toujours permis de te parler un peu franchement, de te dire la vérité, enfin: eh bien! si ce n'eût été par égard pour toi, je crois qu'il y a long-temps que je serais allé faire un esclandre dans ton manoir; il y a des choses que j'ai vues et dont je puis répondre: par exemple, que le vicomte de Béthune, avec lequel elle est revenue de l'expédition, a été son amant pendant trois ans; que le sire de Courcelles l'a remplacé; qu'il a été remplacé à son tour par le seigneur de Fiennes, lequel a cédé sa place à Jean de Mannighen, sire de Wismes, qui doit serrer aujourd'hui le nœud de l'hymen avec elle. Il y a d'autres choses qu'ont rapportées des personnes dignes de toute confiance, c'est qu'à l'annonce de ta captivité, madame la comtesse a feint d'envoyer ta rançon au camp ennemi, et qu'au lieu d'en prendre le chemin, le vicomte de Béthune, qui en était chargé, a pris le chemin du vaisseau qui l'a ramené ici avec ta femme; tu sais, si je te dis toutes ces choses, quel intérêt me les inspire... » Le comte lui pressa la main affectueusement. « Je n'en attendais pas tant d'elle, dit-il; cependant tout cela ne m'étonne pas entièrement; puis il ajouta: Rends-moi le service que voici: va présenter cette bague à madame la comtesse, sans lui parler de mon retour, et rapporte-moi ce qu'elle aura dit. » Le vieil écuyer fit aussitôt apprêter son cheval, et il ne tarda pas à disparaître dans l'avenue et à faire résonner les pavés du manoir de Souverain-Moulin. La comtesse était alors au milieu d'une nombreuse compagnie qui respirait l'air dans le parc; le sire de

Saint-Martin l'aborda poliment, et la pria de lui accorder quelques minutes pour une communication très importante qu'il avait à lui faire.

La comtesse qui avait toujours connu le vieil écuyer plus attaché aux intérêts du comte qu'aux siens, le reçut assez froidement, et, sans daigner l'introduire dans ses appartemens, le conduisit sur le bord d'un étang à quelques pas de là, l'invitant à lui faire part du sujet qui l'amenait. Le vieillard, sans paraître s'apercevoir de son manque d'égards, prit l'anneau et le lui présenta. La comtesse l'examina quelques instans, et s'adressant au messager : « Eh bien, vous pensez avoir fait un trait bien piquant; cet anneau vous aura été donné par monsieur le comte en mourant, et c'est lui, sans doute, qui vous aura recommandé de venir évoquer ce souvenir à mes yeux, si je manifestais l'intention de contracter un nouveau mariage; c'est bien assez pourtant, ce me semble, de vingt années de veuvage; du reste, ajouta-t-elle en souriant amèrement, je vous remercie de votre attention, et pour vous montrer le cas que j'en fais, tenez, voilà votre anneau, allez le repêcher; » et en même temps elle le jeta dans l'étang. « Dieu ne laissera pas votre conduite impunie, madame, répondit le vieillard : et tenez, ajouta-t-il, voilà que sa puissance se manifeste; » et il montrait à la comtesse deux cignes qui avaient plongé au moment où l'anneau était tombé dans l'eau, et qui le rapportaient en le tenant dans leurs becs chacun par un côté. La châtelaine pâlit, et n'eut pas la force de prononcer une parole ni de faire un mouvement, pendant que le vieil écuyer se baissait pour reprendre l'anneau aux deux oiseaux. « Comtesse Raoul de Crécy, lui dit celui-ci en partant, le ciel lui-même vient de vous faire connaître que cet anneau ne doit pas être encore détruit; Dieu sait punir ceux qui vont contre ses ordres; » et il se remit en route pour son manoir. « Cette femme est indigne de porter le nom de Raoul de Crécy, dit le comte, après avoir entendu le récit de ce qui s'était passé entre elle et son ami; dès ce soir elle n'habitera plus Souverain-Moulin. » Aussitôt il donna ordre d'aller avertir en secret tous ses vassaux de son retour, et de les inviter à se trouver sur le soir aux alentours du château; quand ses ordres furent exécutés, et qu'il se fut lui-même fait reconnaître à la plupart des chevaliers ses voisins, il partit seul, et se rendit, par un chemin détourné, dans le bois qui entoure le manoir. Il chercha alors dans les broussailles l'entrée d'un chemin secret qui conduisait dans les appartemens; l'ayant trouvé, il s'y glissa, et arriva jusqu'au salon, où la comtesse et une nombreuse société étaient réunies; une simple tapisserie les séparait de lui, et il entendait parfaitement tous les discours joyeux et les propos d'orgie que le vin faisait circuler autour de la table; il reconnut avec plaisir, au son de voix des conviés, qu'aucun de ses anciens amis n'assistait au banquet, qui lui parut composé d'une troupe d'ivro-

gnes et de gens sans retenue : les uns criaient, les autres chantaient, d'autres brisaient des vases; enfin le tumulte paraissait être général. En ce moment, une voix s'éleva par-dessus les autres, et réclama le silence pour porter une santé; le bruit diminua un peu; le convive s'écria : « A la santé du comte Raoul de Crécy! » Comme il achevait de prononcer la dernière syllabe, la tapisserie s'entr'ouvrit, et un homme au regard sombre et aux vêtemens étrangers s'avança lentement au milieu des convives en disant : « Merci, messeigneurs, j'accepte votre santé, donnez-moi une coupe, que je vous fasse raison. » L'effroi général que cette apparition soudaine jeta parmi les convives est impossible à décrire, et nul, comme on le pense, n'eut le bras assez hardi pour présenter une coupe au nouvel arrivé. « Allons, ajouta celui-ci, puisque je n'ai ici de connaissance que madame, je la prierai de vouloir bien me confier la sienne. » Et, s'emparant de la coupe de la comtesse : « Raoul de Crécy boit à votre santé à son tour, cria-t-il d'une voix forte. Eh bien! je suis accouru aussitôt pour vous faire raison quand vous avez porté ma santé; maintenant que je porte la vôtre, il n'est personne pour me répondre. » Et là-dessus, il avala la coupe tout d'un trait. « Vous ne me reconnaissez pas peut-être, mes maîtres, sous ces habits de captivité, et vous non plus, madame, vous semblez ne pas me reconnaître; eh bien! maintenant, dites, me reconnaissez-vous? » Et arrachant sa longue barbe postiche, et se dépouillant d'un long manteau qui lui tombait jusque sur les pieds, il apparut bardé et cuirassé sous son costume de chevalier. Ayant fait alors un signal, une troupe de chevaliers de ses amis pénétra dans la salle, épée nue, et menaçant de s'en servir contre quiconque remuerait. « Maintenant, messeigneurs, reprit Raoul, maintenant que le repas est achevé, je vais vous procurer un divertissement pour couronner la fête, et comme c'est madame qui vous traite, il est juste qu'elle fasse les honneurs jusqu'à la fin. » Et, entraînant son épouse par le bras, il la remit entre les mains de quatre archers, auxquels il ordonna de faire leur devoir. Ceux-ci commencèrent à la déshabiller, et lorsqu'il ne lui resta que son dernier vêtement, ils se munirent chacun d'un paquet de verges, et pendant un quart d'heure les appliquèrent sans relâche sur les membres de la comtesse. Quand elle eut subi son supplice, le comte la prit par la main, et la présentant au sire de Wismes, qui devait l'épouser le soir même : « Messire, dit-il, voici votre épouse que je vous présente; il est temps de vous rendre à l'église, le prêtre vous attend. Vous voyez, ajouta-t-il, que, pour mon arrivée, je vous donne une fête mémorable. » Là-dessus, avec l'aide de ses amis, il fit évacuer tous les convives, et lorsqu'ils furent dans la cour et que le comte eut été reconnu de tous ses vassaux, ceux-ci firent retentir l'air des bravos qu'ils adressèrent au comte et des huées dont ils poursuivirent les fugi-

tifs; leurs cris et leurs imprécations redoublèrent encore lorsqu'ils aperçurent la comtesse dans sa tenue humiliante, expulsée honteusement du château, où elle avait exercé si long-temps son autorité despotique.

Le comte Raoul, réinstallé dans ses domaines, y acheva paisiblement sa carrière. La demoiselle de Campigneulles retourna chez ses parens, qui n'apprirent pas sans colère l'indigne traitement que le comte lui avait fait éprouver; mais comme ils reconnaissaient eux-mêmes que sa conduite était loin d'être exempte de reproches, et que d'ailleurs la maison et les amis du comte formaient un parti trop redoutable pour qu'ils n'eussent pas à redouter leur vengeance, ils ne cherchèrent jamais ouvertement à tirer réparation de l'affront sanglant qu'ils avaient reçu.

L. Delahode.

NUMISMATIQUE DE LA PENSÉE.

(*Suite.*)

Dans les matières de sciences et de littérature, comme dans les mœurs et dans les affaires, Paris est le centre commun : tout part de ce foyer. Les académies dictent les lois de l'opinion et du goût (1); une nuée d'écrivains publie les oracles dans ses brochures. L'imprimerie accueille et multiplie tout ce qui est de débit; l'oisive et ignorante curiosité parcourt et adopte; les conversations répè-

(1) L'Académie française, par son privilége exclusif sur le goût, donne une certaine uniformité monotone à tous les genres d'esprit. Montaigne aujourd'hui serait obligé de sacrifier une partie de ses tournures brillantes et pittoresques, auxquelles il doit le nerf et l'énergie de son style, et La Fontaine perdrait beaucoup de sa naïveté en renonçant, comme on l'exigerait, à quelques uns de ces vieux mots, hors d'usage, qu'il emploie si heureusement. L'Allemagne doit l'originalité de ses écrivains à leur séparation, qui leur laisse la liberté du goût, la variété des formes, la marche hardie et indépendante du génie.

L'Académie des Sciences exerce le même despotisme sur l'opinion. Mairan imagina l'hypothèse, au moins fort étrange, du refroidissement de la terre; Buffon en fit la base de son système, et Bailly écrivit sérieusement, dans ses *Lettres sur l'Origine des Sciences* : « C'est une opinion qui n'est pas assez répandue. »

tent en échos ; la capitale est imbue, sans savoir comment, d'une opinion qu'elle ne connaît pas; les provinces s'en remplissent avec la même innocence; et on vous dit de bonne foi : c'est l'opinion générale.

La mode aussi vient exercer son empire sur les objets de l'esprit, et se combine avec les mœurs pour produire des changemens imperceptibles, mais importans. Le grand siècle avait épuisé tous les genres de littérature ; il fut suivi d'un long repos. Enfin *l'Esprit des Lois* parut. On y remarque tout l'espace que l'esprit philosophique avait parcouru en silence. C'est la première attaque combinée à la fois contre les préjugés politiques et religieux, attaque sourde et timide toutefois ; la philosophie n'y parle encore qu'aux esprits fins. Philosophe gascon, comme Montaigne, l'auteur s'enveloppe des éclairs de l'esprit; son épigraphe même (1) est une énigme qui avertit le lecteur intelligent : son livre, dit-il, est un enfant né sans mère; par où il donne à entendre qu'un ouvrage qui a le génie pour père devrait avoir pour mère la liberté. Montesquieu, magistrat du premier ordre, répandu dans le grand monde, donnait un éclat personnel à son livre. Il fut généralement lu, peu entendu de son temps; mais on s'en est bien servi depuis. Tout ce qui en resta dans le monde fut un certain jargon sur la division des pouvoirs, l'admiration du gouvernement anglais, et quelques traits hardis contre la religion.

Quelque peu entendu que fût *l'Esprit des Lois*, il laissa dans tous les esprits un ferment de licence politique et religieuse, qui n'a fait que se développer de plus en plus. Les femmes, appelées par la nature à juger en matière de goût et de sentiment, mais invitées par l'amour-propre à ne pas reconnaître de limites, ne furent point rebutées par la sècheresse des objets. Il n'y avait plus de littérature; il fallut transporter dans la philosophie le siége de leur empire; toutes les Hélènes voulurent être des Minerves; tous les Pâris furent des Solons; la politique et la législation devinrent les conversations des soupers. La liberté du commerce des Indes, le système économique et les disputes sur le commerce des blés, furent ensuite l'affaire générale, et achevèrent d'initier le monde poli dans l'art du gouvernement; et l'imprimerie propagea les vérités, les erreurs, les paradoxes et les sottises. L'insurrection des Américains trouva tous les esprits préparés par la théorie; et le gouvernement, trop complaisant pour les rumeurs de Paris, qu'on appelait l'opinion et le vœu du public, se laissa entraîner dans cette fatale guerre.

Tandis que le gouvernement était ainsi miné lentement, la religion avait été attaquée de plus loin. Bacon, génie lumineux, et qui serait supérieur aujour-

(1) *rolem sine matre creatam.* Ovide.

d'hui même qu'on l'appelle superstitieux (1), causa, sans le vouloir, tous les désordres de la philosophie. Avant lui, tout était spéculatif, on voulait deviner la nature; il conseilla d'abord d'abandonner tous les systèmes, de consulter l'expérience, de rassembler des faits, et d'attendre qu'ils fussent assez nombreux pour en former un édifice solide et régulier. Sur son plan de renouvellement d'études, toutes les branches de la physique se sont accrues et développées, et elles semblent prêtes à toucher le dernier terme.

Dans les mêmes vues, Locke entreprit de soumettre à l'expérience les phénomènes de l'entendement humain; il renouvela, étendit et démontra le principe d'Aristote : que rien n'arrive à l'intelligence qu'à travers les sens; et il abattit la chimère des idées innées, qui, jusque là, avaient prévalu dans l'école. Les découvertes de Locke sont justes, mais elles sont incomplètes; il n'a considéré l'âme que comme principe intelligent; il a créé la méthaphysique des idées. Condillac et les autres métaphysiciens ont suivi la même carrière. Enchérissant sur Locke, ils ont fini par rendre au moins problématique l'existence de l'âme; les physiciens se sont saisis du terrain abandonné, et ont fait prévaloir, parmi les savans, le système matérialiste.

Le matérialisme est ainsi devenu l'opinion générale de tous ceux qui n'ont point d'opinion, parce qu'il est l'erreur ou le préjugé de ceux qui font la loi aux esprits, et que l'affaissement des mœurs lui a préparé un accueil favorable.

Qu'est-ce qu'une nation savante? c'est une nation qui a des savans, des dépôts et des monumens de la science; tous les trésors de l'esprit humain sont là. Mais il n'y a en circulation que les idées courantes, papier de confiance, comme les *bank-notes*. Il résulte des livres une certaine vapeur d'opinion publique dont la généralité des hommes est imbue sans s'en apercevoir, comme de l'air respirable. Cependant la conviction n'entraînerait pas des effets plus certains; et voilà pourtant comme l'opinion est la reine du monde.

Quelle est donc cette espèce de magicien qui peut créer à son gré des formes nouvelles à l'esprit humain, le rendre fier et sensible sous Louis XIV, froid et raisonneur sous Louis XV, révolutionnaire sous Louis XVI?

Depuis que les études sont devenues vulgaires, l'instruction n'a pas été prise sur la mesure de la profession; il s'est élevé une foule d'hommes qui avaient échangé leur état contre leur esprit : avec des talens, mais point d'emploi, ils restent vacans et hors-d'œuvre dans le monde. Capitalistes de la pensée, par le luxe de l'esprit, comme les capitalistes du numéraire le sont par le luxe

(1) C'est la qualification que lui donne M. Naigeon, rédacteur de la partie philosophique de *l'Encyclopédie*.

des richesses, ils n'ont tous dans le cœur que leurs capitaux. L'inquiétude des uns pour leurs créances, l'activité des autres à chercher place dans une vieille société où toutes les places sont prises (1), voilà un ferment de révolution qui ne manquera jamais à une nation savante et endettée. L'imprimerie, traitée en commerce, n'est plus qu'une fabrique indifférente de vice ou de vertu, et les auteurs, devenus multitude, ne sont plus que des artisans qui travaillent suivant les commandes. Comment le peuple participerait-il aux lumières? Il n'est susceptible que de passions; partout le bas peuple a moins d'idées que les sauvages. Une nation policée n'a qu'une superficie brillante; elle recèle dans son sein les Gothis et les Vandales, toujours prêts à faire irruption s'ils ne sont comprimés par le gouvernement. Le ressort est-il brisé, vous voyez toutes les passions féroces se répandre en brigandages. Le peuple ne peut que sentir; il n'a ni le loisir, ni les moyens de penser. Dans les campagnes, il est plus près de la nature et de l'innocence; son ignorance n'est que simplicité, c'est celle de l'enfance. En effet, l'enfant est un homme qui ignore encore : le peuple est un amas d'hommes qui ignoreront toujours. Mais la populace des villes est la dernière lie de l'espèce humaine; ses passions sont grossières, brutales et dégénérées; elle ne connaît l'amour que par la débauche, l'amour-propre que par l'envie et la cupidité.

S'il perce jusqu'au peuple une partie de cette vapeur d'opinion publique dont nous avons parlé, c'est une mofette qui l'empoisonne. Il se dépouille de toute moralité; l'astuce et la fraude remplacent la simplicité; il perd sa religion, et avec elle les consolations, les dédommagemens, et ce vaste et inaliénable patrimoine de l'homme, l'espérance; mécontent du présent, sans attente de l'avenir, il ne lui reste qu'un désespoir sourd, germe secret de tous les crimes. La religion est la seule philosophie de l'homme éclairé; elle est la seule sagesse du peuple : pour le premier, elle offre des mesures à toutes les profondeurs, depuis le bienheureux Labre jusqu'à Newton; elle seule répond à tous les sentimens de l'âme :

(1) J.-J. Rousseau nous apprend lui-même, qu'après avoir été apprenti graveur, puis laquais dans trois maisons, son dernier maître, l'abbé de Solar, s'étant amusé à lui apprendre le latin et quelque littérature, il quitta ces basses professions pour faire le métier de philosophe. Voilà d'où est sorti le *Discours sur l'inégalité des conditions*, le *Contrat social*, et voilà où il avait pris la morosité de Diogène. Voyez les *Confessions de J.-J. Rousseau*. D'Alembert, né sans père ni mère, élevé par la bienfaisance, ne se trouvait pas satisfait de l'empire des deux Académies, et de la considération attachée à l'esprit et aux talens. Son humeur chagrine perce dans toutes ses correspondances. Ce qu'il ne peut avoir est ce qu'il envie; le reste ne lui est rien; il est l'ennemi de la société, comme Boileau fut celui des femmes.

pour le second, elle est le seul guide infaillible de l'ignorance, le seul garant de l'innocence, le seul dédommagement du faible, du pauvre et du malheureux.

Le siècle du magnétisme animal, des ballons, de la liberté et de l'égalité, était fait pour produire des choses extraordinaires; et qu'on ne pense pas que je veuille fronder mon temps. Je suis, en secret, fort partisan du magnétisme animal, et je n'ai jamais vu un de mes semblables, nageant dans les airs à trente mille pieds au-dessus de ma tête, que je n'aie éprouvé une émotion très vive, un sentiment de crainte et d'admiration. Quoi qu'il en soit, il manquait à tous les peuples un moyen de se communiquer facilement leurs pensées; depuis la confusion des langues, à la tour de Babel, on devait en sentir la nécessité; enfin, l'on nous donna une pasigraphie.

Ce mot, venu de Grèce en France, veut dire le grand art, ou l'art par excellence, car il veut dire l'écriture universelle, et l'on sent assez l'utilité d'une pareille découverte: le Chinois et le Turc, l'habitant de la Néwa, celui du Tage, de l'Elbe ou de la Seine, devaient s'entendre et se répondre, sans savoir leurs langues réciproques, avec un petit bout de crayon et leur pocket-pasigraphe; ils devaient finir toutes leurs affaires comme compatriotes, sans truchement ni interprètes; quel avantage pour le commerce, pour les sciences et pour les voyageurs! Quel bienfait pour l'humanité entière, qui, jusqu'ici, désunie et morcelée par la diversité des langages, allait se trouver tout d'un coup fondue, pour ainsi dire, dans le même moule! Un mur d'airain séparait les nations, il va s'abattre: l'homme ne sera plus si ennemi de l'homme dès qu'on pourra s'expliquer et se faire entendre. Combien de gens n'ai-je pas vu se haïr de la meilleure foi du monde, uniquement parce qu'ils ne se comprenaient pas! Et, il faut en convenir, l'animal caressant qui nous suit et qui ne communique avec nous que par ses cris inarticulés, le chien est moins étranger à l'homme qu'un autre homme qui ne parle pas la même langue. Concluons donc qu'une pasigraphie serait d'un merveilleux secours sur la terre.

M. de Memieux nous promettait ce secours au moyen de douze caractères, qu'on apprenait à connaître et à former en douze heures. Cette extrême simplicité méritait toute l'attention des philosophes, et faisait pressentir dans l'auteur un esprit très philosophique. Cependant quelle devait être la nature de ces douze caractères (car peu importe leur forme)? seront ils alphabétiques, ou seront-ils des espèces d'hiéroglyphes, exprimant toute une idée, comme il en est des caractères d'écriture chinoise.

S'il est question d'un alphabet, certes le secret n'est pas rare; s'il est question d'hiéroglyphes, il est difficile de comprendre comment douze idées pre-

mières et leurs douze signes représentatifs pourront suffire à toutes les combinaisons.

Dans l'un et l'autre cas, c'est une langue nouvelle qu'il s'agit d'apprendre et qu'on espère faire adopter à toutes les nations. On dit à un Portugais : quand vous voudrez écrire vaisseau, faites un tel caractère, une croix, par exemple; on en dit autant à un Indien, et quand ces deux hommes se rencontrent, s'ils tracent une croix sur leurs tablettes, ils comprendront tous deux qu'il s'agit d'un vaisseau, et ainsi du reste. Sans aller chercher si loin, je dirais au Portugais et à l'Indien : écrivez tous deux *navis*, et vous vous entendrez de même; en un mot, je dirais à tous les peuples de la terre : apprenez tous également le latin, ou telle autre langue, et vous vous communiquerez d'abord tous.

C'est ainsi que toutes les nations qui ont adopté les chiffres arabes peuvent se communiquer facilement toutes les idées de nombres et de combinaison de nombres, malgré la différence de leurs langages. Qu'un Français voie un Allemand écrire 234, ils auront tous deux la perception du même objet, et s'entendront parfaitement, quoique l'un dise deux cent trente-quatre, et l'autre *zwey-hundert-vier-und-dreisig*. Que l'Allemand continue à écrire des nombres et à faire les opérations les plus compliquées, le Français le suivra et le comprendra sans peine. Les algébristes de toutes les nations entendront, au premier coup d'œil, tous les calculs algébriques écrits par des gens d'un autre idiôme. Il en est de même pour les signes de la pharmacie, de l'ancienne chimie, de l'astronomie, de la musique. Qu'on rassemble dans un orchestre des Italiens, des Anglais, des Français, des Allemands, qui ne se soient jamais vus, et qu'on leur distribue les parties d'une même symphonie, ils vont, en l'exécutant, vous prouver que, malgré la différence des langues, la pasigraphie musicale leur représente à tous les mêmes idées; mais, dans tous ces cas d'arithmétique, d'algèbre, de musique, etc., il est évident que ce n'est qu'une langue commune qu'on a persuadé à tous d'apprendre au préalable, et dès lors le miracle disparaît.

Considérée sous l'aspect de langue universelle, la pasigraphie est donc une pure charlatanerie; mais il est un autre point de vue sous lequel on peut l'envisager : c'est comme langue philosophique, mieux faite que tous nos anciens langages, fruits du hasard, du caprice, et souvent de l'ignorance. Il n'est pas douteux qu'un métaphysicien profond, travaillant à loisir dans son cabinet, et modelant toutes les expressions sur le type des idées primordiales, ne parvienne à faire une langue plus simple et supérieure, à tous égards, à celles que nous parlons. Ce serait bien celle alors que nous aurions à conseiller aux différentes nations, si elles consentaient à abandonner leur langue maternelle pour en adopter une commune à toutes; mais cette langue, toute parfaite qu'elle serait,

ne serait nullement universelle par sa nature. On aurait toujours tort de dire *vous*, en écrivant portugais, et *vous*, en écrivant indien : seulement, avec d'autres caractères, vous allez vous entendre. Il faudrait leur dire : apprenez tous deux la langue philosophique, ou la pasigraphie, et vous vous entendrez.

Tout l'échafaudage de la prétendue découverte se réduisait donc à proposer une nouvelle langue, plus simple, mieux établie sur la génération de nos idées, et qui, par-là, convienne mieux que toute autre pour devenir la langue universelle, si tant est qu'on puisse jamais en introduire une.

Mais cette proposition n'est nullement nouvelle ; elle n'est donc point une découverte, et elle a déjà été faite par quelques esprits du premier ordre, qui n'y ont gagné que le nom d'ingénieux inventeurs, sans la faire goûter à personne.

Une bonne histoire de la pasigraphie ne serait point un ouvrage inutile ni très aisé à faire. Les matériaux s'en trouvent épars dans une foule de livres rares, difficiles à rassembler; on y verrait quels efforts l'on a employés jusqu'ici pour astreindre le langage humain à des règles générales et sûres ; quels sont les principes déjà posés, quels sont les progrès que l'art a faits dans quelques têtes philosophiques. Nous jugerions à quel point le nouveau pasigraphe s'est servi ou s'est écarté des idées de ses prédécesseurs; nous ne pouvons offrir de cette histoire que quelques traits isolés.

On sait que Bacon-Verulam a embrassé presque toutes les connaissances humaines, a vu presque tout ce qui manquait à leur entier système, a pressenti presque toutes les découvertes faites après lui. Il a jeté les fondemens d'une encyclopédie, il a été tout près de la physique expérimentale, de la pesanteur de l'air, etc. Ouvrons son livre *du Progrès des Sciences;* lisons le chapitre intitulé *de l'Instrument du Discours*, et nous y trouverons l'idée d'une pasigraphie. « On pourrait inventer tels signes, dit-il, pour faire part à autrui de ses pensées, que les gens de langage différent pourraient s'entendre à ce moyen, et que chacun lirait tout courant en sa langue maternelle un livre qui serait écrit en une autre. » Mais Bacon n'a point eu la pensée de se borner à douze caractères ; il en exige, au contraire, un très grand nombre, et positivement autant que de mots racines. Il réclame là-dessus l'exemple des Chinois : « Et quoique, ajoute-t-il, notre alphabet paraisse plus commode que cette autre manière d'écrire, cependant la chose en soi mérite bien quelque attention. Il est ici question d'une numismatique de la pensée, et comme on peut frapper de la monnaie d'autre matière que d'or ou d'argent, il est possible aussi de trouver d'autres signes des choses que les lettres et les mots. »

Descartes discute quelque part (1) l'invention d'un Français qu'il ne nomme

(1) Dans sa troisième lettre au père Mersenne.

peint, et qui, au moyen d'une certaine langue et d'une écriture artificielle, prétendait comprendre tous les différens idiômes. Il remarque, à ce sujet, qu'il serait très possible de se faire une grammaire courte et d'un usage commode, avec des signes généraux qui donneraient l'intelligence de toutes les langues étrangères. Voilà déjà deux ouvertures sur l'art pasigraphique; mais nous allons voir du plus positif.

En 1661, Jean Joachim Becher fit imprimer un in-folio latin portant pour titre : *Caractères pour la Connaissance universelle des Langues; invention stéganographique inouïe jusqu'à présent.* Cette invention inouïe n'est autre chose que ce qui fut annoncé à la fin du dernier siècle, sous le nom de pasigraphie; c'est un moyen de se faire comprendre par tous les étrangers en écrivant dans sa propre langue, et de les comprendre dans la leur. C'était vraiment alors une chose inouïe, car Becher étant le premier qui ait donné sur cet art un traité complet, peut en passer pour l'inventeur. Il met d'abord en avant des observations très délicates et très intéressantes sur la grammaire générale et sur les rapports fondamentaux de toutes les langues entre elles. Il donne un savant tableau comparatif des rapports et de l'harmonie du latin, du grec, de l'hébreu, de l'arabe, de l'esclavon, du français et de l'allemand. Ce travail ne peut être assez estimé, et, sans doute, il n'a pas été inconnu à l'auteur du *Monde primitif.* Suit un dictionnaire latin, où chaque mot correspond à un nombre d'un ou plusieurs chiffres arabes, et tout-à-fait arbitraires; chaque nombre doit dans toutes les langues être le même pour chaque mot correspondant; il ne s'agit que de faire pour chacune un dictionnaire tel qu'il se trouve pour le latin. En outre, il y a une table des déclinaisons et des conjugaisons, qui, pour tous les cas, modes, temps ou personnes, offre aussi des nombres déterminés. Au moyen de tout cela, qu'un Français veuille écrire à un Allemand, par exemple la phrase qui suit : La guerre est un grand mal; il cherche dans son index, guerre, être, grand, mal, et il écrit les nombres correspondans :

13, 33, 87, 68.

On le comprendrait là-dessus; mais pour ne rien laisser de louche, il dit : *guerre* est au nominatif, et il trouve pour caractéristique du nominatif le chiffre 1; *est* se trouve la troisième personne du singulier de l'indicatif présent : la caractéristique 15; à *grand* et à *mal* convient encore le chiffre 1 du nominatif; il écrira donc :

13. 1. | 33. 15. | 67. 1. | 68. 1. |

en séparant par de petites barres verticales, pour éviter la confusion. On sent par quelle méthode inverse l'Allemand trouvera dans ses tables les mots désignés par les chiffres, et formera facilement : *der krieg ist ein grosses nebel.*

Cette invention de Becher, qui est pour les langues à peu près ce que l'algèbre est pour l'arithmétique, n'a pas dû lui coûter un grand effort d'imaginative, et elle se réduit évidemment, comme je l'ai dit de toute pasigraphie, à apprendre une nouvelle langue, ou à porter sur soi un dictionnaire. Elle est, du reste, assez simple, et peu d'heures d'exercice mettront à même d'en faire un usage facile. Si quelque lecteur était curieux d'en voir plus d'applications, il pourrait recourir à l'ouvrage latin de Sturm : *Essais d'expériences curieuses.*

La même année, un Anglais, George Dalgaru, fit paraître, à Londres, un ouvrage dont le titre, assez long, suffit pour faire connaître le but : *Art des Signes, ou Caractères universels et Langue philosophique, au moyen de laquelle les hommes d'idiomes les plus divers, pourront, dans l'espace de deux semaines, apprendre à se communiquer, soit de bouche, soit par écrit, toutes leurs pensées, aussi intelligiblement que dans leur langue maternelle. En outre, les jeunes gens y pourront apprendre les principes de la philosophie et la pratique de la vraie logique, plus vite et plus facilement que dans les écrits philosophiques ordinaires.* Le livre de Dalgaru est écrit en latin ; Beeman l'accuse d'un pédantisme outré. Je ne sais si cet ouvrage est commun dans la patrie de l'auteur, mais hors d'Angleterre il est fort rare. Ses caractères étaient aussi des chiffres.

Joachin Frisichius, professeur au gymnase de Riga, s'est occupé d'un travail tout pareil, d'introduire une langue naturelle, rationnelle, universelle, dont quelques feuilles imprimées à Thorn, en 1681, peuvent donner une idée. La mort de l'auteur vint interrompre son travail. Il voulait appeler sa nouvelle langue, *ludovicée*, en l'honneur de Louis XIV, sous les auspices duquel il travaillait, et qui étendait ses bienfaits sur les savans de toutes les contrées.

Les amateurs de recherches trouvent encore quelque chose de tout semblable dans un volume in-folio publié à Rome, en 1665, par le célèbre mathématicien Athanase Kircher, et qui porte pour titre : *Polygraphie nouvelle et universelle déduite de l'art combinatoire*, et par le moyen de laquelle, dit Morhoff (*Polyhistor*, livre 2, ch. 5), celui qui n'entend qu'une seule langue peut communiquer par écrit avec toutes les nations de la terre.

Il serait peut-être injuste de passer ici sous silence le travail peu connu du P. Bernier, jésuite, qui, dans un livre intitulé la *Réunion des Langues*, ou l'*Art de les apprendre toutes par une seule*, imprimé à Paris en 1674, a donné plusieurs vues qui conduisent droit à une pasigraphie.

L'ouvrage de tous, peut-être, le plus remarquable sur cette matière, est dû à l'évêque Wilkins, beau-frère de Cromwell : c'est l'*Essai sur le caractère réel et sur le langage philosophique* (Londres, 1668); il est divisé en quatre parties : 1° Considérations sur les diverses langues ; sur les défauts, les imperfections de

chacune, et dont devrait être exempte une langue philosophique; 2° Recherches philosophiques de toutes les choses et pensées auxquelles il convient d'assigner un nom propre; 3° science organique de la grammaire naturelle, moyen nécessaire pour la représentation des idées simples dans le discours; 4° Manière d'appliquer les règles générales aux différentes sortes de caractères et de langages; etc. Ce court aperçu fait assez sentir l'importance du livre de John Wilkins.

L'auteur, dans un appendice, démontre l'utilité d'une manière d'écrire, non alphabétique, mais consistant en signes qui exprimeraient toutes les idées principales, et les autres ensuite par de petits traits, qu'on y ajouterait, à angles droits, aigus ou obtus, à droite ou à gauche, etc. Idées principales, et comme chefs d'espèces, il n'en admet que quarante, sous lesquelles il range toutes les autres, et dont il forme aussi des espèces de catégories.

Sa nouvelle langue devait donner une grande facilité, de nouvelles ouvertures au raisonnement, aux sciences, et un écolier y faire plus de progrès en un mois que dans le latin en plusieurs années (1).

Après tant d'essais, plus ou moins philosophiques, plus ou moins approchant de la perfection, et d'autres peut-être encore que nous ne connaissons point, que n'a pas fait le célèbre Leibnitz pour l'introduction d'une pasigraphie? Son histoire et développement d'une langue caractéristique et universelle (2) est dans toutes les bibliothèques; Leibnitz donnait, et avec raison, sa langue caractéristique universelle pour l'art d'inventer et de juger. Il était persuadé qu'on pouvait former un alphabet, et de cet alphabet des mots tels que la langue qui en résulterait donnerait à toutes les sciences la précision mathématique. « Les hommes acquerraient par là, disait-il, comme un nouvel organe qui renforcerait leurs facultés morales, ainsi que la lentille du microscope augmente les forces de l'œil. La boussole n'est pas d'un usage plus précieux pour le navigateur, que ne le serait cette langue philosophique pour celui qui s'embarque sur la mer, aujourd'hui si périlleuse, de l'expérience et du raisonnement. »

Il ne faut pas oublier la méthode ingénieuse de l'abbé de l'Épée, qui, à l'aide

(1) L'écriture chinoise, qui est une sorte de pasigraphie fort compliquée, a donné à deux savans l'idée d'en former une plus simple; l'un est Caramuel, dans son *Apparat philosophique*, page 128, et l'autre André Muller Greiffenhag, dans sa *Clé chinoise*. Ce dernier promettait d'enseigner à des femmes et à des enfans, dans l'espace de peu de jours, une sorte d'écriture qui leur rendrait intelligibles toutes les diverses langues.

(2) *Historia et Commentatio linguæ caracterica universalis, quæ simul sit ars inveniendi et judicandi.* Œuvres philosophiques latines et françaises, de Leibnitz, données par Raspe.

des mêmes gestes, dictait à ses sourds et muets des discours qu'ils écrivaient également en quatre langues. Assurément, rien ne ressemble plus que ces gestes à une vraie pasigraphie.

L'abbé de Condillac, métaphysicien subtil, surtout lorsqu'il s'agit du langage humain, n'en a pas négligé les signes et les caractères. Dans son Art de penser, dans son Art d'écrire, et plus particulièrement encore dans sa Logique, il a fait sentir les avantages d'une langue philosophique qui procèderait parfaitement dans l'ordre des idées, et dont les signes seraient les plus simples et les plus analytiques. Il réduit expressément l'étude de toutes les sciences à l'étude d'une langue bien faite, et cite pour exemple l'algèbre, dans les sciences mathématiques.

Fort de tant de secours, soutenu par les recherches de tant de prédécesseurs, sans doute il était facile à M. de Mémieux de concevoir et d'exécuter l'idée d'une pasigraphie. Pour juger en quoi il est inventeur, et distinguer ce qui lui appartient uniquement, il faudrait feuilleter et comparer sans cesse son travail avec tous les ouvrages que nous venons d'indiquer, et sans doute avec bien d'autres encore qui ont pu nous échapper.

Le nouvel auteur n'a pas été plus heureux que Bécher, Kircher, Wilkins et Leibnitz. Il était difficile de persuader à toutes les nations d'apprendre la nouvelle langue qu'il proposait. Quoi qu'il en soit, une pasigraphie s'établira quelque jour, il faut l'espérer. Dans ces siècles de paix, de loisir et d'union que nous a fait entrevoir Kant (1), les hommes n'auront rien de mieux à faire que de perfectionner leur langage, d'écouter la voix des philosophes qui leur en proposeront un plus convenable. S'il n'est pas admis par les dernières classes de toutes les sociétés, au moins il deviendra la langue savante de toute la terre. Là-dessus j'ose fonder un espoir consolant qui rassure l'esprit effrayé de l'épouvantable déluge de livres qui maintenant nous inonde. On traduira dans la langue savante ceux seulement qui en vaudront le peine; ce sera la plus salutaire des épurations; le reste ira chauffer les bains. Philosophes, savans, auteurs de toutes les classes, écrivez du bon, et soyez certains que vos œuvres, aussi bien que votre nom, échapperont à l'oubli, au moyen de l'instrument pasigraphique. En attendant cette grande époque, une des langues en usage aujourd'hui, une de celles qui sont les plus imparfaites, à bien des égards, acquiert tous les jours plus d'universalité; et, malgré les souverains, qui peuvent en craindre l'influence; malgré les peuples, qui tiennent à leur vieilles

(1) Nous donnerons la traduction de l'ouvrage de ce philosophe, intitulé : *Idée de ce que pourrait être une Histoire universelle*, etc.

habitudes, le français devient de plus en plus, et chaque jour, la vraie pasigraphie de l'Europe.

AUGUIS, député.

LA PRISON ARDENTE.

Venise! A ce mot les cheveux de l'éditeur se dressent sur sa tête, la plume du critique tressaille d'effroi, l'encre s'échappe en flots troublés de son écritoire d'argent. L'écho de cent histoires tragiques résonne à son oreille; gondoles, masques rouges, poignards, capuchons, tortures et prison, remplissent son imagination de mille scènes confuses. Plût à Dieu que cette Cybèle des mers, en sortant de l'Océan, eût laissé au fond tous ses historiens! Mais, venons au fait.

« Tu dis vrai, mon fils, il y aura demain, dans cet orgueilleux palais, des festins, des concerts et des fêtes; mais par les ailes du lion!... » Le vieux Carruchio s'arrêta tout-à-coup, en fixant ses regards attentifs sur les blanches tours du palais Morentali.

« Le duc, mon maître, est galant et magnifique, mon père; je sais qu'il a fait plus d'une extravagance. Souvent, tandis que je conduisais sa gondole, je l'ai vu suivre du regard des groupes de jolies femmes, comme si...

» — Le silence, mon fils, conviendrait mieux à un serviteur fidèle; et si le duc t'entendait gloser ainsi sur ses moindres gestes, il t'apprendrait qu'il y a, pour les curieux indiscrets, des demeures encore plus chaudes que ne le sont ces pierres à midi. N'oublie pas ton ami Miollano, qui, pour avoir simplement reconnu un bijou sur la tête d'une femme, eut le plaisir, comme chacun le croit, de terminer sa vie dans une des salles de la prison ardente.

» — C'est vrai, mon père; mais son maître n'était pas le duc Antonio de Regola; et, après tout, il n'est pas bien certain que ce fût le cadavre brûlé de Miollano que nous avons repêché.

» — Par les saints! si tu tiens à éclaircir tes doutes, la chambre ardente est encore là. — Quant à moi, je préfère une demeure plus fraîche. Adieu, j'aperçois là-bas une pratique. » Et le vieux gondolier sauta sur l'avant de son élégant bateau, le fit virer d'un coup hardi, et se trouva peu d'instans après

loin des degrés de marbre. — Son compagnon était un jeune homme aux formes vigoureuses, et dont les traits étaient remarquablement beaux; mais son regard avait une expression sinistre; après avoir écarté de son front bronzé son grand chapeau rabattu, dont il se servait comme d'un éventail, il entama ce soliloque :

« Les prisons et la mort!! peut-être; pourtant je suis bien libre de penser ce que je veux... Ce fier comte de Morentali dont la fille est à la veille d'épouser Lorenzo le duelliste, doit me remercier si je garde son secret. Par saint Marc! j'ai envie de lui faire savoir combien il m'est obligé... Oui, mais peut-être me donnerait-il pour récompense un logement sous la garde des Dix, comme celui dont il favorisa le pauvre Miollano. Vraiment la perspective est agréable; mais suis-je donc à blâmer? Un grand visite une femme de mon voisinage, sans doute pour quelque motif charitable, car il lui donna de l'argent; en quittant le seuil de la maison, le masque tombe de son visage, et je reconnais le comte Morentali. Est-ce ma faute? Si cependant...

» — Eh bien! l'ami? dit en s'avançant un nouveau personnage.

» — Si je pouvais rencontrer ce matin quelque pratique, avant l'heure où je dois accompagner mon maître, mon cœur en serait plus léger et ma bourse plus lourde.

» — Quel noble de Venise est assez heureux pour avoir à son service un gondolier si prudent et si sincère?

» — Un étranger seul peut méconnaître la livrée du duc de Regola.

» — Je suis étranger, en effet, dit l'interlocuteur masqué; et voudrais voir un peu cette grande ville : conduis-moi dans les rues les plus notables, comme on les appelle ici, et donne-moi quelques renseignemens sur les propriétaires de ces fastueux palais. »

Déjà la gondole sillonne les eaux bleues du canal; l'étranger est couché à demi sous une tente entr'ouverte.

» Qui donc habite ce bel édifice? dit-il comme la barque glissait près de l'un des palais de Venise. Le fronton de pierre de ce palais était chargé d'ornemens de marbre; le premier et le second étage avaient au centre une grande fenêtre ornée de riches arabesques; une terrasse se projetait à quelque distance devant deux entrées d'honneur, auxquelles on arrivait par un escalier de plusieurs marches. — Les deux autres entrées, aux côtés opposés, se trouvaient au niveau du canal; l'une servait aux domestiques et aux subalternes, l'autre était la porte par laquelle sortait le maître de l'habitation, lorsqu'il ne voulait point être aperçu. La haute cheminée en forme de tourelle, et les balcons ombragés, tout annonçait la demeure d'un riche seigneur.

« C'est le palais du comte Morentali.

» — J'ai entendu ce nom, je pense; quelle réputation a-t-il?

» — Ce n'est pas à moi qu'il appartient, signor, de parler de personnages si fort au-dessus de moi.

» — En vérité, tu es bien avare de tes paroles. Je m'inquiète peu du comte et de ce qui le regarde, c'est seulement par curiosité que je t'interroge; il me semble que rien ne doit t'empêcher de répondre

» — Serez-vous muet, seigneur?

» — J'oublierai toute l'histoire dans une semaine, ce qui revient au même. Voici d'ailleurs un gage de ma discrétion.

» — Merci, seigneur, dit le gondolier en prenant la pièce d'or que lui donna l'étranger; tout ce que je puis vous dire de ce comte, c'est qu'il est hautain et cruel, autant que riche. Il y a peu de temps qu'il fit périr dans un cachot l'un de nos confrères, pour une indiscrétion légère qui lui était échappée.

» — Comment l'as-tu su, dit l'étranger?

» — Moi-même avec mon père, nous avons tiré du canal le cadavre informe et calciné.

» — Y avait-il des témoins de cette découverte, un tel spectacle n'est pas commun, je suppose?

» — Il n'y en avait aucun, seigneur, car nous avons remis promptement le cadavre à sa place, peu tentés de prendre part à ces sortes d'affaires.

» — La mesure était prudente, ami : — dis-moi, le comte est-il marié?

» — Sa femme mourut il y a long-temps, en donnant le jour à un fils et à une fille; la jeune comtesse habite le palais, elle est aussi belle que Vénus, et doit être mariée demain à Lorenzo de Castille, le duelliste, comme on l'appelle.

» — Ah! Et son fils?

» — Cette partie de l'histoire est fort étrange; l'enfant disparut à l'âge de trois ans environ, et l'on n'en a jamais entendu parler depuis. Quelques uns pensent qu'il a pu tomber dans le canal, ce qui semble assez probable.

» — Voit-on souvent le comte au dehors?

» — Pas très souvent, seigneur. La dernière fois que je le vis, c'était il y a quelques jours, et par accident.

» — Comment cela, et où?

»—Cela paraît vous intéresser vivement, seigneur; cependant, à vous étranger, je puis dire ce qu'il serait dangereux de révéler à l'oreille d'un Vénitien. J'habite une rue à droite de cette église là bas, l'église de Sainte Marie, et vis-à-vis demeure une femme avec sa fille. La jeune fille est fort belle, et le comte, je suppose, partage cette opinion; car je le vis plusieurs jours entrer dans la maison, où il resta près d'une heure.

» — Comment donc avez-vous pu le reconnaître? Je pensais qu'à Venise la coutume était de porter des masques en pareille occurrence?

» — Le comte en avait un, seigneur; mais comme il sortait de la maison, en ramassant sa bourse, le masque tomba; il le remit promptement; mais cet accident le mit dans un terrible courroux.

» — Je n'en suis pas surpris; des hommes de cet âge et d'un tel rang devraient agir prudemment. Un étranger aurait-il accès près de ce noble?

» — Pas ordinairement, seigneur, mais si vous voulez vous introduire comme désirant assister au mariage de la signora Gulia, la courtoisie du comte vous garantit un bon accueil.

» — Je suis déterminé à l'éprouver, ami. Ainsi donc, abordons au palais; voici pour ta peine. »

Une seconde pièce d'or résonna dans la poche du gondolier; comme il virait son bateau avec adresse, quelques vigoureux coups les amenèrent au palais.

« Par où voulez-vous entrer, seigneur?

» — Eh! par la porte de service; il faut que je commence modestement. »

La gondole enfila le sombre passage, et atteignit la plate-forme. L'étranger s'élança hors du bateau.

« Vous monterez ces degrés, et vous tournerez à droite; là vous trouverez quelqu'un pour vous conduire près du comte.

» — Il vous remercie. »

La porte au-dessus s'ouvrit rapidement, et une éclatante lumière tomba sur les formes de l'étranger. Il ôta son masque, et le gondolier terrifié rencontra le sourire infernal du comte Morentali. Le moment d'après, les portes qui leur avaient livré passage se refermèrent; le comte fit un geste, et le malheureux batelier se trouva prisonnier.

« Éloignez la gondole, et mettez cet homme au cachot. » Et Morentali monta les degrés sans jeter un second coup d'œil sur sa victime.

La signora Gulia était assise dans sa chambre; devant une glace immense, dont le riche cadre d'or était émaillé de fleurs, se trouvait une table admirablement marquetée, sur laquelle reposaient les objets nécessaires à la toilette d'une noble Italienne. Des parfums délicats remplissaient l'appartement; une jeune fille, assise sur un siége bas près de sa maîtresse, mariait les sons d'une guitare aux accens plaintifs d'une ballade orientale, pendant qu'une autre parait la fiancée. Toutes deux auraient pu passer pour jolies, si la présence de leur maîtresse ne les eût complètement éclipsées. Les poètes, dans leurs songes, ont personnifié la beauté; si cette fiction pouvait se réaliser, ce serait dans la personne de Gulia. Son front de neige, pur et majestueux, aurait pu sembler hautain sans l'expres-

sion éloquente de ses grands yeux si doux, qui pénétrait jusqu'à l'âme; ses longs et brillans cheveux noirs, maintenant épars autour de son visage, rehaussaient l'exquise beauté de son teint. Elle éleva jusqu'à ses lèvres de rubis une croix de perle dont la blancheur était bien effacée par celle qu'elle découvrait alors. Une robe brune qu'elle portait à sa toilette laissait nus ses bras et ses épaules éclatantes, et flottait jusqu'à ses petits pieds reposant découverts sur un coussin de velours. Elle éleva sa main, dont les contours mignons se cachaient sous les ondes de sa chevelure; elle appuya son bras et pleura.

Quel sujet peut faire couler les pleurs de Gulia Morentali? Est-ce donc la cérémonie du lendemain? Quoi! cette solennité qui, avec ses bals et ses fêtes, fait tourner la tête de la moitié des jeunes filles de Venise, devrait-elle rendre humides les yeux de la fiancée. Peut-être que ses larmes sont le tribut accoutumé de l'amour à la pudeur. Peut-être la signora pense aux cris horribles qui résonnèrent à son oreille, quand, il y a quelque mois, visitant avec ses compagnes le palais du Doge, elle se trompa de route et s'égara seule vers une partie du bâtiment qui lui était inconnue. Peut-être elle se souvient de cette prière d'agonie : *Une goutte d'eau pour l'amour de Dieu!* Peut-être la parure de fiancée n'est pas assez brillante aux yeux de celle qui en sera revêtue. Mais pourquoi perdre le temps en conjectures?

« Ne pleurez pas, signora, vos yeux seront rouges; laissez-moi vous chanter un air joyeux.

» — Vous faites tant de bruit avec votre guitare! dit l'autre jeune fille; vous aurez donné une migraine à notre maîtresse.

» — Croyez-moi, Claudine, dit en riant la chanteuse, ce sont plutôt vos grandes mains dans les cheveux de la signora.

» — Les vôtres ne sont pas si petites, Maria, qu'elles ne puissent bien tenir cachée une lettre d'amour, répliqua la plus âgée; ce que n'ont, Dieu merci, jamais fait les miennes.

» — Je vous crois, Claudine; mais le frère Anselm dit que celui-là ne mérite aucun éloge, qui n'a jamais eu de tentation à repousser. »

Claudine avait trop de dignité pour répondre; elle secoua la tête, et ayant mis la dernière main à la coiffure de sa maîtresse, elle s'informa si la signora était satisfaite.

« C'est très bien, Claudine; mais comme je n'ai pas l'intention de quitter aujourd'hui le palais, vous n'avez pas besoin de rester pour m'habiller. Je vous appellerai dans quelque temps. Maria, demeurez avec moi.

» — Et maintenant, signora, dit celle-ci quand la porte fut fermée, comment pouvez-vous être si mélancolique la veille de votre mariage. Je suis sûre qu'en

pareil cas, moi, je ne ferais pendant tout un mois à l'avance, que chanter, rire et danser. De grâce, signora, êtes-vous malheureuse?

» — Oh! Maria, si je pouvais vous dire! Et elle fondit en larmes. Maria, entraînée par cet exemple, saisit sa maîtresse dans ses bras, et toutes deux confondirent leurs sanglots.

Le comte Morentali entra dans l'appartement.

« Quoi! ma fille en pleurs, dans un moment comme celui-ci! fi! levez-vous, habillez-vous promptement, ou la joûte des gondoles sera finie et les prix donnés avant que Gulia de Morentali ait quitté sa chambre.

» — Je ne puis aujourd'hui rejoindre la compagnie à Saint-Angelo, mon père, et vous ne pouvez le vouloir, j'en suis sûre.

» — Je ne puis le vouloir! quand j'ai donné ma parole à Lorenzo que je vous amènerai moi-même à la Torralbe; c'était l'unique moyen de le retenir, il allait venir vous chercher lui-même, chose que vous craigniez si fort. Par Saint Marc! je pense que tu es fâchée qu'il ne t'ait pas désobéi. Une jeune fille aime mieux être surprise par un jeune galant que par un vieux père, peut-être.

» — Cher père, ne me demandez pas de quitter aujourd'hui la maison.

» — Demander; non par ma foi! demander deux fois la même chose ne sied pas à mon caractère. Ou soyez prête à me suivre sans délais, ou Lorenzo portera lui-même son message.

— Ce que je ne puis pas faire pour vous, mon père, le voudrais je faire pour un autre? dit Gulia dont l'œil étincelant trahissait le sang italien.

» — Très bien, en vérité, et surtout très soumis, répl qua Morentali souriant à demi. Néanmoins, avec votre permission nous essaierons ce que peut l'adresse et l'art persuasif de notre jeune homme; c'est un art, après tout, dont il n'aura pas long-temps besoin, ajouta-t-il avec une intention marquée, et il partit.

» — En effet, il n'en aura pas long-temps besoin avec la pauvre Gulia dit-elle. Mais il viendra, sans doute, il faut que je lui prépare une réception convenable. »

Un sourire forcé passa sur ses lèvres, tandis que ses yeux étaient noyés de larmes. Nous la quitterons pour le moment.

Elle était terrible en effet, la chambre de conseil secret du doge de Venise! C'était une pièce élevée et spacieuse, éclairée, non par le soleil, mais par plusieurs lampes disposées avec art; une barrière basse et massive s'élevait au centre autour d'un espace circulaire; d'épaisses tapisseries et de triples portes empêchaient que les sons ne parvinssent au dehors. Le sol était couvert de tapis épais, excepté sur l'espace déjà cité, qui avait environ douze pieds de diamètre et paraissait garni de planches. Des récits affreux circulaient mystérieusement

sur cette chambre fatale, récits capables de glacer le sang dans les veines. Une porte cachée derrière la tenture conduisait à une pièce plus petite, où les agens impitoyables de la tyrannie vénitienne avaient amoncelé les instrumens de torture, pour tordre les joints, meurtrir les chairs, et broyer la moelle de leurs semblables. Ces planches entourées d'une barrière étaient mobiles, et le corps auquel les agonies de la chambre laissaient à peine un souffle, était jeté dans un abime d'une profondeur à faire frémir; le bruit courait même qu'on avait, quelques années auparavant, pratiqué au fond une machine qui, mise en mouvement par la masse lancée d'en haut, achevait de la broyer en poudre. — Un escalier tournant, placé dans un coin et caché par la tapisserie, descendait vers un lieu où était préparée une torture plus horrible encore. C'était une prison étroite, à basse toiture, construite tout en fer, trop petite pour qu'on pût s'y tenir debout, mais, dans tout autre sens, laissant aux membres la liberté de leurs mouvemens. Au-dessous est une fournaise. On y conduit la victime entièrement dépouillée, et quoique dans une obscurité complète, l'air circule en liberté. Pendant quelques heures elle demeure dans la même situation, et commence à craindre un emprisonnement éternel; bientôt le souffle lui manque peu à peu, et le sang se porte à sa tête avec violence; l'air lui est rendu; l'infortuné respire de nouveau, et croit s'être mépris; mais non, ce n'est pas un songe, cette fois, la chaleur devient étouffante, le sol intolérable; le malheureux s'élève sur ses extrémités, il pousse des cris de douleur et d'épouvante, il implore merci! Bientôt ses membres brûlés n'offrent plus qu'une seule ampoule; des convulsions et des cris annoncent toute l'horreur de l'agonie qu'il éprouve; quelques minutes encore, et tout s'éteindra dans la mort. Non, non, les bourreaux sont plus savans dans l'art de tourmenter la victime. Soudain le plancher de fer brûlant fait place au marbre le plus froid, tandis que des ruisseaux d'eau glacée coulent sur ses plaies. Les délices de cette transition sont au-dessus des forces humaines. Il demeure quelque temps dans un état de demi-insensibilité, courte trève à ses maux. Le frisson s'empare de lui, et ce premier ravissement devient un nouveau supplice: alors s'accomplissent les derniers efforts de ses ennemis qui savent trop bien l'effet indescriptible de ces changemens de torture. Le lit de marbre est encore enlevé, et le malheureux se tord sur une couche de fer rougi; les cris se succèdent, le corps passe avec une effroyable rapidité par toutes les attitudes imaginables; la cruauté ne peut rien de plus sur la victime; encore quelques convulsions, quelques gémissemens, puis un cadavre noirci et méconnaissable est tiré de cette horrible caverne, et jeté par une trappe, pour gagner à l'aventure un des canaux de Venise. Tel a été le sort de ce Miollano que les

gondoliers ont désigné comme la dernière victime du comte Morentali. Quelle autre doit le suivre?

Le comte siégeait seul dans la chambre du conseil secret, étendu avec indolence sur de riches coussins. Les lampes étaient allumées, et au-dessous, se tenaient deux hommes vigoureux à demi nus, masqués, exécuteurs de ses volontés sinistres. — Qu'on amène le misérable. Et l'infortuné gondolier Spéranza, paraît enchaîné devant Morentali.

« Ainsi donc te voilà ici! As-tu quelque histoire à me dire sur ce comte cruel et sans pitié? »

Le prisonnier, pâle comme la mort, balbutia ces mots : « monseigneur, monseigneur, et des mouvemens convulsifs semblaient étouffer sa voix. »

« Tu en sauras une de plus avant peu, continua Morentali d'un ton froidement ironique; c'est dommage, désormais tu ne pourras plus la raconter.

» — Monseigneur, rappelez-vous votre promesse.

» — J'ai promis le secret, je pense, et il sera fidèlement observé; regarde autour de toi, crains-tu quelque indiscret qui rapporte ou tes paroles ou tes cris?

» — Rappelez-vous, signor, que j'appartiens au duc de Regala.

» — Je ne l'oublie pas, ce fait doit, au contraire, ajouter à ta récompense. Du reste, penses-tu qu'Antonio te découvre ici? S'il venait à te rencontrer flottant devant son palais, peut-être il s'étonnerait de ta destinée; mais devinerait-il dans quel abîme tu serais tombé?

» — Oh miséricorde, monseigneur! comme vous l'espérez pour vous-même, lorsque vous...

» — Allons, les menaces et les souvenirs demeurant sans pouvoir, tu voudrais payer de prières; bien, mais c'est ailleurs qu'il faut les adresser. Pendant que tes dignes amis vont te dépouiller de vêtemens inutiles, pour préluder à des plaisirs que tu n'as pas encore rêvés.

A un signe du comte, on enleva une partie des chaînes et des vêtemens du prisonnier; Morentali reprit la parole.

« S'il y a quelque torture particulière qu'il te plaise de choisir, nous ferons de notre mieux pour te complaire. Nous avons la gêne (le coin), et le bain de plomb fondu; à moins que tu ne préfères le bain de rasoirs. Comme tu parais sensible aux souvenirs de l'amitié, il y a la chambre ardente, dans laquelle ton compagnon Miollano expia, il y a quelques semaines, le crime d'avoir signalé comme la propriété d'un noble Vénitien, un bijou qu'il voyait sur la tête d'une femme. C'est toi qui as retrouvé son cadavre, tu sais donc quelque chose de la sentence qu'il subit; il fit vraiment honneur à notre machine. Ses cris étaient déchirans, et ses convulsions d'agonie furent longues et terribles. J'étais moi-

même présent à son supplice, et jamais spectacle ne me sembla plus doux. Qu'en dis-tu, si tu essayais de cette chambre, ne fût-ce que pour rivaliser avec ton ami ? »

Pendant ce discours du comte, le gondolier était comme un homme à demi-éveillé; mais quand vint la conclusion, quand le rire satanique du noble parvint à son oreille, il chancela entre ses gardiens et se laissa tomber à l'extrémité de la barrière, dans un état de complète insensibilité; la terreur l'avait anéanti.

« En vérité, ajouta Morentali, ce serait perdre son temps que d'appliquer en cet état la torture à cet imbécile, enlevez-le; qu'on lui amène un chirurgien, et qu'il soit préparé ce soir pour ma visite. »

Nous dirons en peu de mots la vie du comte, autant que l'exige la clarté de cette histoire véridique. D'un rang inférieur, il avait été, jeune encore, élevé à celui de noble par le trépas successif de tous les héritiers du titre qu'il portait. L'étonnante rapidité de ces morts avait excité des bruits étranges et même des soupçons. Mais, une fois le front ceint de la couronne brillante, le comte avait réduit au silence toutes les langues indiscrètes, soit par la splendeur et la libéralité de ses manières, soit par des moyens plus efficaces encore. Il épousa bientôt une jeune fille noble, de la plus grande beauté, et la magnificence de la cérémonie nuptiale occupa Venise pendant tout un mois, mais la comtesse était morte dans l'espace d'une année; le noble comte veuf abandonna la carrière des plaisirs pour celle de l'ambition. Ici comme ailleurs, l'or et l'intrigue couronnèrent ses vœux d'un plein succès; Morentali devint membre du conseil des Dix, et, disait-on tout bas en tremblant, membre aussi d'un tribunal que l'on n'osait publiquement nommer. Une seule disgrâce avait depuis frappé le comte, l'étrangeté de l'évènement le rendait plus funeste encore. Ses enfans, dont la naissance avait coûté la vie à leur mère, jouaient un jour sur la terrasse devant le palais, une gondole avait distrait l'attention de leur surveillant. En revenant à la terrasse, ils virent avec une indicible terreur que le jeune Adolphe avait disparu; de quelle manière, c'est ce que sa sœur épouvantée ne sut pas dire. Toutes les perquisitions demeurèrent sans effet, on n'entendit plus parler de l'enfant; et cette malheureuse, qui connaissait le pouvoir et la sévérité du comte, égarée par le désespoir, se précipita dans le canal; avec elle périt pour le seigneur tout espoir de jamais rien connaître de la destinée de son fils. Bien des années après, sa fille avait atteint déjà le printemps de la jeunesse, son fils était presque oublié, lorsqu'une circonstance frivole produisit sur son esprit une impression profonde. Il n'est pas étonnant que le comte, veuf à la fleur de l'âge, et pourvu d'ailleurs de brillans avantages, ne recherchât parfois la société des

femmes, quoiqu'il n'eût pas l'intention de serrer de nouveaux nœuds. Aussi ne croyait-on pas que ce fût uniquement pour prendre l'air ou dispenser des aumônes, que Morentali visitait les rues de Venise les plus retirées.

Depuis quelque temps, on voyait un précieux bijou scintiller dans la chevelure d'une jolie fille aux yeux noirs, logée à la *Strada* et connue sous le nom de Saint-Joseph. La belle ne semblait nullement empressée de cacher cet ornement; un soir qu'elle errait sur les bords du canal voisin, un jeune batelier qui par hasard s'approcha d'elle s'écria imprudemment : Saints du paradis! je gagerais mon âme que ce bijou est le même que celui... Une rude main amie lui fermant soudain les lèvres n'empêcha pas qu'on entendît ces paroles. Cette nuit même, Miollano se trouva dans un des cachots du conseil des Dix. Il fut ensuite interrogé par Morentali, qui paraissait prendre un vif intérêt à cette affaire; mais le gondolier ne put donner aucune réponse satisfaisante, sinon qu'il persistait à reconnaître le joyau, bien qu'il n'en pût nommer le propriétaire, ni déclarer le motif de ses soupçons. Son silence fut jugé coupable, et pour le lui faire rompre, on lui infligea en vain les plus cruelles tortures. Il en avait trop vu pour conserver sa liberté. Le comte, témoin de tout, insista pour qu'il subît l'horrible agonie et la mort de la *prison ardente*. Sa destinée en elle-même n'aurait produit aucun effet sur Morentali, trop endurci à de telles scènes pour ressentir la compassion ou le remords; mais, peu après cet évènement, il s'éleva dans l'esprit du noble une idée trop affreuse pour qu'il en supportât le tourment. Elle l'obsédait jour et nuit, jusqu'à ce qu'enfin cette incertitude devint intolérable. Le noble Vénitien résolut d'employer, comme dernière ressource, le ministère d'un célèbre magicien ou astrologue, qui habitait une aile du palais ducal. On l'y retenait pour imposer au peuple une idée formidable et indéfinie de la puissance du conseil; ce que n'eût pas fait une invention humaine. Après tout, la renommée de Columbo Asprenici n'était pas une usurpation. On l'abordait difficilement, il fallait que le comte lui-même sollicitât la faveur d'être admis auprès de l'astrologue. Il était environ minuit, quand Morentali, enveloppé d'un ample manteau, pénétra armé, mais sans suite, dans cette demeure imposante, où tout respirait la terreur.

Le réduit obscur où le magicien se livrait à ses travaux sinistres renfermait peu de ces attributs dont les romans et la superstition ont coutume d'entourer ceux qui se livrent aux sciences occultes. Le comte atteignit cette chambre que ses murs de pierre et son toit voûté faisaient ressembler à une prison; il traversa plusieurs vastes salles et de sombres galeries, solitudes effrayantes, retraite impénétrable, où la terreur servait de barrière et de verroux. Morentali s'arma de courage en poursuivant sa terrible route, et la réception de l'astrolo-

gue ne fut pas de nature à le frapper de crainte ou d'un sentiment de respect inaccoutumé. Un homme d'un âge moyen, aux formes débiles, aux traits à la fois délicats et caractérisés, se leva pour accueillir le noble Vénitien; son visage était à demi couvert d'une barbe de vieillard; il portait pour vêtement une simple robe brune; il avait plutôt l'air d'un homme dégoûté du monde que cet aspect vénérable auquel sa haute réputation de sagesse donnait lieu de s'attendre. Un globe transparent, au centre duquel une lumière paraissait briller, quelques instrumens de mathématiques, épars au milieu d'une foule de papiers et de parchemins, une colonne basse de marbre noir, couverte d'inscriptions en caractères étrangers, tels étaient les objets qui distinguaient cette chambre. Derrière Asprenici était une grande fenêtre, mais la lune n'y répandait aucune clarté, bien que cette reine des cieux inondât Venise tout entière de ses rayons argentés. Quand Morentali entra dans le palais ducal, il ôta son masque et salua, et l'astronome prit le premier la parole :

« A quelle circonstance fortunée l'humble reclus doit-il attribuer la visite du plus noble sénateur de Venise?

» — En m'excusant de vous interrompre, homme savant, je viens implorer de vous ce que nul autre ne peut m'accorder.

« — N'eusse-je pas connu le signor Morentali, l'hospitalité que j'ai reçue dans votre glorieuse cité me fait un devoir de consacrer mes faibles efforts au service de ses enfans. Parlez, signor, je suis tout à vous.

» — Savant Asprenici, un homme qui, comme vous, sait tous les secrets du passé, doit se rappeler, sans peine, un évènement quel qu'il soit. Il y a quelque temps qu'un malheureux expira dans un cachot du palais, en expiation d'une insulte dont il s'était rendu coupable envers moi. Dans son interrogatoire il parla d'un bijou dont le souvenir est associé dans mon esprit à des pensées étranges. Je voudrais, s'il se pouvait, éclaircir cette affaire, et savoir sur qui s'accomplit ma sentence.

» — La victime portait le nom de...?

» — Miollano, parmi ses confrères, répondit le comte d'une voix étouffée.

» — Le joyau fut donné par vous, signor, à une femme de cette ville, dit l'astrologue, souriant à demi. — Comment se trouvait-il entre vos mains?

» — Il était depuis long-temps avec d'autres dans ma famille. Je n'en ai pas un souvenir bien exact; cependant, autant que je puis me le rappeler, il était élégant et de peu de valeur.

» — Quelle que soit l'étendue de mon savoir, c'est la réponse d'un autre qu'il faut entendre si vous êtes résolu à pénétrer ce mystère. — Je voudrais vous en dissuader, car la suite de l'enquête sera terrible, et la fin peut en devenir fatale. Ne

pouvez-vous vous contenter de croire à une vanterie mensongère de ce Miollano que l'obstination aurait empêché de se rétracter, ou ne peut-il s'être trompé lui-même en prétendant connaître ce bijou ?

»— Je ne suis pas venu vers vous, Asprenici, pour avoir l'opinion d'un docteur, et je ne suis pas homme à m'effrayer de peu. Je vous prie donc de me satisfaire sans délai, par ces moyens que vous seul possédez. — Ce n'est pas vous offenser, je suppose, que parler de récompense, ajouta le comte en posant négligemment sur la table une bourse pesante.

»—J'ai dit, seigneur, que je vous obéirais; mais gardez-vous d'un frémissement quand paraîtra celui-là seul qui peut répondre aux questions proposées. — Tenez-vous pour le moment assis et en silence. »

Colombe Asprenici se leva, tira d'une boîte, qui était près de lui, un petit poignard d'argent, sans étui, et admirablement ciselé. Le prenant de la main gauche, il se servit de l'autre pour tirer du même lieu une chaîne longue et légère, d'un métal sombre, et marquée çà et là de petites taches cramoisies qui scintillaient comme des paillettes quand on agitait les chaînons.

L'astrologue attachant l'une des extrémités de la chaîne à la colonne noire dont nous avons parlé, plaça l'autre au-dessous du globe transparent qui continuait à jeter une lumière infernale. Il se dirigea ensuite vers un des coins de la chambre, d'où, quelques momens après, on entendit le son d'une cloche énorme, et Morentali crut voir des étincelles s'échapper des mains d'Asprenici, lorsqu'il frappait le mur.—S'il en est ainsi, elles furent rapidement éteintes, et le magicien, retournant au globe, toucha la chaîne vers le milieu avec son poignard d'argent. La flamme du globe s'éteignit soudain; on entendit un affreux rugissement qui n'était ni le bruit du tonnerre ni le cri d'un animal, et pour un instant le réduit fut enveloppé de profondes ténèbres. Alors une légère flamme verte s'éleva du sommet de la colonne, et les inscriptions dont elle était couverte se détachèrent en caractères de feu; puis le même bruit horrible se fit encore entendre, la chambre fut de nouveau plongée dans l'obscurité. L'astrologue prit la main de son hôte, le conduisant à la colonne, et le plaça à peu de distance de la fenêtre. Comme Asprenici ouvrait celle-ci, le son terrible retentit pour la troisième fois; Morentali vit devant ses yeux une plaine ouverte. Il paraissait faire nuit pourtant, il n'y avait pas de lune au ciel; tout semblait l'effet d'un songe fébrile.

« Maintenant soyez ferme et ne craignez pas, » murmura Colomba.

Un vaste horizon d'un ciel bleu foncé s'étendait devant eux, mais pas une étoile, pas un nuage. Un bruit semblable à celui des feuilles desséchées au souffle des vents d'automne commença de se faire entendre et augmenta par degrés. Divers météores dansèrent aux yeux du comte et s'évanouirent successivement,

On vit ensuite deux longues lignes rouges qui paraissaient descendre de dessus le bâtiment et atteindre les plaines à quelque distance ; l'espace qui les séparait se remplit de diverses couleurs de feux, jusqu'à ce qu'une vaste ceinture se formât du ciel à la terre. La cloche assourdissante résonna de nouveau un coup, et les clartés changèrent de place brillant d'un plus vif éclat. Deux fois l'on vit une forme ténébreuse passer rapidement au bas de l'arche terrible; au troisième coup, la forme épouvantable inachevée s'élança rapidement à la fenêtre, tandis que le rugissement retentissait de nouveau à l'entour. Morentali n'osa pas regarder cet objet hideux; il enveloppa sa tête dans son ample manteau. Asprenici murmura encore.

« Parle hardiment et avec prudence ; trois questions te sont seules permises »

Le noble, naguère si hautain, demanda d'une voix défaillante, attendant la réponse et tremblant : —« Mon fils est-il vivant? »

Une voix répondit, *il est mort*, d'un ton bas, vibrant, étranger à la terre, et qui retentissait jusqu'à l'âme. Le comte demeura muet; sa dernière espérance venait de s'évanouir. Il se détourna à demi, prouva un chagrin profond, tandis que son compagnon lui rappelait qu'il ne lui restait plus que deux demandes à adresser.

Il parla d'une voix plus ferme. —« Quel est ce joyau qu'avait Julia Venega ?

»—Ta femme le portait le dernier jour qu'elle se para.

»—Comment Miollano a-t-il pu le reconnaître?» dit le comte d'un ton assez indifférent.

La réponse fut donnée, et le noble Italien, poussant un cri déchirant, tomba sur la terre privé de sentiment.

Lorenzo de Castille conduisait sa belle fiancée de la gondole nuptiale aux degrés de l'église de Sainte-Anne. Lorenzo, dans la fleur de l'âge, doué d'un extérieur noble et d'une immense fortune, paraissait digne en tout de Gulia de Morentali; le surnom de duelliste qu'on lui avait donné témoignait des exploits nombreux de son épée, et les murs discrets de plus d'une dame vénitienne savaient ses talens dans la science de l'amour. Sa célébrité l'avait fait entre tous ces rivaux distinguer de Morentali. Soumise aux volontés paternelles, Gulia avait accepté les hommages de Castiglia avec répugnance; car bien que ses affections virginales ne fussent point fixées ailleurs, elle abhorrait cet homme auquel elle allait engager son amour. L'époux ne s'aveuglait pas sur les sentimens de sa fiancée, mais il s'en souciait peu ; il n'avait pas dessein de soumettre sa tendresse à de trop rudes épreuves, il se mariait par pur caprice, et peut-être aussi parce que sa vie dissipée lui faisait une loi de rétablir à Venise sa réputation et son crédit ; tels

étaient les sentimens de ceux qui, par cette délicieuse matinée, se trouvaient à la tête d'un brillant cortége nuptial, sur les degrés de l'église Sainte-Anne, attendant que le comte Morentali parût.

Le comte arriva, et le cortége entra dans l'église; l'orgue fit entendre une douce mélodie, les encensoirs se balancèrent en remplissant l'air de parfums, les bannières brillèrent de mille couleurs, et l'époux atteignit l'autel avec son aimable compagne. Les amis des deux côtés se formèrent en un large demi-cercle, et le prêtre s'avança pour recueillir leurs vœux. Morentali vint alors à sa rencontre.—« Attendez, mon père, j'ai un mot à dire à mes amis, et surtout à ces enfans, avant que vous unissiez leurs mains. Lorenzo et Gulia, et vous tous, écoutez. Il y a aujourd'hui un mois que le gondolier nommé Miollano fut, à ma requête, saisi par les agens du conseil, et amené devant moi dans la chambre de torture du palais, pour le crime d'avoir reconnu ce bijou. —Ma fille, avez-vous jamais vu ce joyau ? »

Gulia le prit et fondit en larmes; son père continua. — « Ah ! tu le connais. Eh bien, mes amis, je dois vous informer qu'il m'appartint jadis, que je le donnai depuis à une femme de cette ville, et que depuis je le retirai de ses mains. Miollano le vit en sa possession, et comme, devant moi, il refusa de dire pourquoi il le reconnaissait, je fis broyer par les tortures les membres de son corps, et le fis brûler jusqu'à la mort dans la prison ardente. »

On peut imaginer l'effet que produisit cette horrible communication faite par Morentali, d'un ton froid et presque enjoué! Lorenzo fut le premier à rompre le silence.

« Il me semble, signor, que cette histoire conviendrait mieux aux archives du conseil, qu'à une sainte église, et moins encore convient-elle aux oreilles de Gulia.

»— Pourquoi, signor de Castiglia ? parce que la victime était *mon fils et son frère !...* »

Une sorte de hurlement sauvage et insensé suivit ces paroles. Le comte de Morentali pressa un pistolet à son front, et la détonation couvrit le cri d'angoisse de Gulia mourante, qui expira dans les bras de Castiglia.

Traduit de l'anglais par Aug. Gaumbault.

RELATIONS COMMERCIALES

DES ANGLAIS AVEC LA CHINE.

L'on sait que de graves différens s'étaient élevés, il y a quelques années, entre la factorie anglaise et les autorités chinoises de Canton, le seul point de la Chine où l'on permet aux étrangers de s'établir et de faire le commerce. Les négociations n'ayant produit aucun résultat, et aucun des deux partis n'étant disposé à céder, les Anglais se virent forcés, ou de renoncer à leurs établissemens, ou bien de s'y maintenir par la force des armes. Un vaisseau de guerre anglais aurait certes amené plus promptement la transaction qui fut signée plus tard; mais les Chinois, quelle que soit la défiance avec laquelle leur gouvernement regarde l'étranger, sont aussi intéressés à établir avec lui des relations de commerce, que l'étranger peut l'être à se créer des débouchés en Chine. Comment les Chinois se déferaient-ils de leurs provisions de thé, si l'étranger, principalement les Anglais à Canton, les Russes à Kiachta, les Américains du nord et d'autres nations commerçantes, ne les achetaient? La compagnie des Indes trouve, de son côté, un grand avantage dans son commerce avec les Chinois; c'est chez eux surtout qu'elle trouve un débouché pour son opium; l'Américain leur porte ses pelleteries, le marchand de Londres son drap et ses autres marchandises de coton. La compagnie anglaise, dont les affaires se trouvaient, par suite de ce démêlé, dans une complète stagnation, chercha en conséquence à ouvrir une communication directe avec la côte de l'est. Elle savait fort bien que l'entrée des ports chinois, à l'exception de celui de Canton, était défendue à tout vaisseau étranger, quoique l'exécution de ces défenses dépendît à la fois, et des dispositions des autorités de la côte, et des moyens qu'elle avait de faire respecter l'ordre impérial.

Le vaisseau marchand l'*Amherst* partit en février 1832, avec une charge considérable de sa station de Canton, en longeant la côte de la province du même nom, dans la direction du nord. Malgré toutes les peines que se donnèrent les autorités chinoises pour empêcher tout genre de communication entre les habitans et le vaisseau, les Anglais purent se convaincre en cette occasion que le Chinois n'obéit à ses magistrats qu'autant que ceux-ci disposent de moyens

matériels de contrainte; que les autorités sont cruelles envers leurs sujets, fières envers l'étranger, et lâches si celui-ci sait se faire respecter. Le pont du navire ne désemplit pas de visiteurs, et quand le subrécargue mit pied à terre, chacun tâchait de l'entretenir.

Pour faciliter les communications avec les Chinois, M. Gutzlaff, qui est devenu si célèbre en Europe, et qui parle si bien tous les dialectes chinois, que ceux-ci le prennent souvent pour un indigène, s'était embarqué à bord de l'*Amherst*. Ses connaissances médicales ne contribuèrent pas peu non plus à écarter maints obstacles et à établir plus promptement la confiance mutuelle.

A l'apparition de l'*Amherst*, les autorités de la rive furent en grand embarras; ils vinrent à bord de celui-ci, puis firent venir à terre le capitaine; ils désiraient surtout connaître le nom de ce dernier, le lieu de son départ ainsi que de sa destination. Le capitaine, qui avait ordre de ne faire aucune mention de la compagnie des Indes, leur déclara en conséquence par écrit que le vaisseau appartenait à la nation anglaise, qu'il venait du Bengale, qu'il avait soixante-dix hommes à bord, et qu'il était destiné pour le Japon; il changea son nom Hugh Hamilton en Hu hih mie, car les Chinois n'écriraient ni ne prononceraient jamais Hugh Hamilton. On changea aussi le mot Bengale en Pang-ka-la.

Après huit jours de relâche, l'Amherst remit à la voile vers le nord. Le terrain ayant été suffisamment sondé, on mouilla de nouveau le 17 mars, à l'embouchure d'un fleuve, sur la rive duquel se trouvait une ville d'une grande importance, appelée Schin-Tseuw. Un banc de sable empêchait l'entrée du vaisseau; mais le capitaine fit mettre à flot les canots, aborda la rive, et rendit sa visite au gouverneur dans un vieux château-fort tombé en ruines et défendu par six canons. Il y demeura plusieurs jours, et entreprit des excursions dans les environs; partout la foule étonnée se pressait sur son passage, mais il rencontrait de tous côtés de la politesse. Chacun apportait ce qu'il avait avec un air joyeux, et s'il y avait par hasard un petit mal-entendu, il s'expliquait bientôt. Tous briguaient l'honneur de recevoir les étrangers dans leurs habitations et de leur offrir un petit repas. Hamilton ayant invité quelques uns d'entre eux à venir à bord, leur joie fut à son comble, et ceux que Gutzlaff avait assistés de son art, lui portèrent en reconnaissance des poissons, de la pâtisserie ou d'autres objets.

Le 25 mars on jeta l'ancre en face de la ville Ching-hae ou de Tinghae, une des places commerçantes les plus considérables de la province de Canton, car elle compte à peu près deux cent mille habitans, et envoie des navires marchands dans tous les ports de l'empire chinois et de l'Archipel des Indes-Orientales. Le fleuve qui traverse la ville porte des navires de trois à quatre cents tonneaux. Beaucoup de ses habitans la quittent momentanément pour y re-

tourner ensuite avec la fortune qu'ils ont gagnée ailleurs, et continuent alors leur trafic sur la rade. En face de l'embouchure de ce fleuve se trouve l'île Namo ou Nan Gavn, pays montueux et sec, dont néanmoins l'industrie chinoise sait tirer un assez bon parti. Une grande partie des forces maritimes de la Chine est stationnée dans la rade confiée à un amiral qui a avec lui une force de cinq mille deux cent trente-sept soldats de marine. Deux forts défendent le port à droite et à gauche; il était assez naturel de craindre qu'avec des forces aussi supérieures, les Chinois ne fissent un fort mauvais accueil au vaisseau de la compagnie. Mais ils ne firent montre de leur pouvoir que pour refuser au capitaine de se transporter à bord d'une jonque de guerre. Le commandant d'une jonque marchande se conduisit différemment : il invita les Anglais à venir le visiter, et les reçut de la manière la plus cordiale. Mais deux chaloupes de guerre parurent presque aussitôt; quelques mandarins en descendirent, et reprochèrent vivement à leur compatriote d'avoir reçu chez lui des *Barbares*. Cet incident cependant prit bientôt une face plus favorable : la conversation se termina gaiement, et les mandarins firent des excuses pour la conduite qu'ils avaient tenue, en affirmant qu'il ne fallait s'en prendre qu'aux ordres qu'ils avaient reçus des autorités.

On s'entretint pendant une demi-heure de la manière la plus affable ; ces fonctionnaires chinois n'étaient pas peu surpris qu'un Anglais parlât leur langue aussi facilement, qu'il connût aussi bien la géographie de leur pays, leurs mœurs et leurs lois. S'ils ne prirent point M. Gutzlaff pour un indigène, c'est que la conformation du crâne des Chinois, des yeux, du nez et des joues, diffère tellement de celle des Européens, qu'un habitant de l'empire céleste doit distinguer un Européen au premier aspect. Le capitaine Hamilton les assura qu'il y a six ans son ami ne savait pas un mot de chinois. Bref, cette scène, orageuse au commencement, finit très amicalement, et les mandarins prirent congé des étrangers en assurant que dans leur rapport ils dépeindraient les Anglais comme des hommes honnêtes et très versés dans les usages de la bonne compagnie.

Cependant ils n'acceptèrent point l'invitation qui leur fut faite de venir à bord de l'*Amherst*. Hamilton entendit avec plaisir qu'ils se disaient entre eux, que l'amiral chinois prenait leur navire pour l'avant-coureur d'une grande flotte de guerre qui venait pour ruiner Canton et la côte entière. Toutefois, on put se convaincre à cette occasion que les Chinois commercent volontiers avec les étrangers, alors que le gouvernement ne les en empêche pas. L'*Amherst* remit bientôt à la voile, remonta vers Amoy dans la province de Fokien.

Les environs de la ville d'Amoy sont les plus stériles de toute la Chine. Ils ne produisent non seulement rien qui puisse être exporté, mais ils tirent encore leurs matières premières du dehors, et s'approvisionnent de vivres probablement

dans l'île de Formose, ce grand marché au blé de la Chine orientale. Cette ville néanmoins compte parmi les places commerçantes les plus considérables : ses marchands sont en relation avec toutes les îles de l'archipel des Grandes-Indes. Ils envoient annuellement à Siam seulement près de quarante gros navires, et ceux destinés pour l'archipel indien sont ordinairement de huit cents tonneaux. Leurs navires achètent à Singapore l'opium et les marchandises des manufactures anglaises. Le gouvernement chinois, loin de favoriser cette activité, a tenté au contraire de l'arrêter. Cette province, la dernière qui se soit soumise aux Mandchoux, supporte avec beaucoup d'impatience le joug de la domination tartare, et saisira sans doute bientôt l'occasion de le secouer. Cependant cette résidence rapporte au gouvernement des sommes considérables. Le plus petit navire est obligé de payer près de mille dollars, et d'apporter en outre des nids d'oiseaux pour l'empereur, ainsi que d'autres dons pour le vice-gouverneur et autres hauts mandarins. Le droit d'entrée est seulement abaissé pour le riz, parce qu'il est un objet de première nécessité. Mais c'est à cause de cette exaction que beaucoup de marchands ont émigré vers d'autres contrées, où leurs affaires sont moins entravées.

L'arrivée d'un vaisseau anglais dans la rade d'Amoy fit la plus grande sensation. Une demi-heure à peine était écoulée, que des mandarins, tant du département de la guerre que de l'intérieur, parurent pour s'informer des désirs des Anglais. Tous étaient très polis, principalement le chef des douanes, qui s'enquit s'ils avaient l'intention de trafiquer. Hamilton n'ayant touvé aucune question plus opportune, leur dit qu'il manquait d'eau et de vivres, et ajouta qu'il aurait beaucoup de plaisir de faire quelques affaires pendant son séjour à Amoy. Mais il se vit à l'instant interrompu par le chef des mandarins de la guerre, qui lui fit remarquer que les lois de l'empire céleste défendent tout commerce étranger.

Pendant cette conférence, des troupes nombreuses prirent position sur la rive, et un mouvement inaccoutumé se fit remarquer; plusieurs mandarins, dont l'un était porté par huit hommes dans une sorte de fauteuil, entrèrent alors dans une chapelle en face du vaisseau. Deux autres, dont un de la guerre, nommé *Lé*, et l'autre de l'intérieur, nommé *Schow*, en ressortirent bientôt et allèrent trouver les Anglais. Ce dernier était de Peking et conduisait la plupart des transactions de ce genre. Il avertit les Anglais qu'ils eussent à quitter le port le plus promptement possible; qu'on leur délivrerait gratuitement tous les vivres dont ils auraient besoin, mais que personne ne débarquerait, ni ne pourrait faire avec les habitans quelque commerce que ce soit. Hamilton se plaignit vivement de cette conduite, en leur rappelant combien les Chinois

étaient reçus amicalement dans les colonies indo-britanniques. Du reste, il les remercia de l'offre, qu'ils lui faisaient, de le fournir gratuitement de vivres, en déclarant que tout vaisseau marchand, appartenant à des Anglais, payait au comptant les provisions dont il se fournissait. Les deux mandarins applaudirent de la manière la plus polie à ses observations, et dirent que leur message étant exécuté, ils se retiraient dans le temple, où toutes les autorités demeurèrent réunies en conseil jusqu'à la nuit.

Plusieurs barques, pendant ce temps-là, ayant voulu aborder le vaisseau anglais, les canots de la douane s'avancèrent pour les repousser. A l'entrée de la nuit, un domestique de M. Gutzlaff descendit à terre; il avait l'ordre d'ouvrir des communications avec quelques uns des principaux marchands. A la pointe du jour suivant, c'est-à-dire le 3 avril, plusieurs jonques de guerre et d'autres moindres navires arrivèrent dans l'intention évidente d'observer les Anglais sévèrement. Après de nouvelles délibérations, les mandarins du temple firent ranger un corps de troupes le long de la côte. Tout le monde était en mouvement et dans une grande inquiétude, comme si l'on eût craint un débarquement ennemi. Dans le courant de la journée, *Lé* et *Chow* se représentèrent pour réitérer l'avertissement de la veille.— « Ce que nous pourrions faire de mieux, répondit Hamilton, serait peut-être de débarquer et d'aller présenter nos respects au vice-gouverneur. Nous lui ferions connaître nos vœux, et tout ombrage excité par notre apparition sera effacé.» Les deux envoyés s'opposèrent vivement à cette proposition. Hamilton leur donna, lorsqu'ils se retirèrent, de jolis foulards anglais, des camelots, des verres de différentes espèces et un télescope, en les priant d'annoncer au vice gouverneur qu'il désirait avoir un entretien avec lui; mais tous deux s'en défendirent.

En attendant, MM. Hamilton et Gutzlaff se rendirent dans la ville, et furent reçus par les habitans de la manière la plus amicale; ceux-ci les entouraient en foule, observaient à leur égard la plus grande politesse, et se montrèrent surtout charmés lorsqu'ils entendirent que Gutzlaff parlait si bien leur langue. Le mandarin *Lé* l'accompagna sous le prétexte de le protéger contre l'importunité du peuple et pour lui montrer les curiosités de la ville.—«Demain, ajouta-t-il, on obtiendra une audience du vice-gouverneur.» Cette politesse, cependant, n'était qu'un masque pour empêcher toute espèce de communication entre les Anglais et les habitans. Après une heure, pendant laquelle Hamilton et son ami étaient allés voir la ville, ils retournèrent à bord; ayant été à même de connaître par eux-mêmes combien les habitans regrettaient de ne pouvoir visiter le vaisseau anglais ni de commercer librement avec l'équipage. Dans le courant de la journée se pré-

sentèrent encore plusieurs navires de guerre, dont un portait le pavillon amiral.

Le lendemain, l'*Amherst* se vit entouré de ces navires, qui traitèrent de la manière la plus dure toute barque qui paraissait vouloir communiquer avec les Anglais. Quelques unes d'entre elles furent saisies et pillées, pour le simple fait d'avoir rôdé autour du vaisseau et d'avoir échangé avec l'équipage des signes ou des paroles. Un des navires du gouvernement jeta l'ancre tout près de l'Amherst et suspendit à ses agrès un grand écriteau sur lequel on pouvait lire ce qui suit : « Le vice-gouverneur d'Amoy ordonne positivement au vaisseau *barbare* de lever l'ancre et de s'éloigner; il ne lui est point permis de séjourner nulle part. Il est défendu à toute barque de s'approcher du navire étranger, et d'entretenir aucune communication avec lui. »

Peu après, une députation composée de mandarins apporta aux Anglais un édit, qui, traduit par M. Gutzlaff, contenait ce qui suit : «*Chn*, vice-gouverneur de tout le territoire de Fokien et gouverneur de toute la côte, au commandant de la réserve. Comme il résulte de rapports officiels qu'un vaisseau des barbares est entré dans ce port sous le prétexte de vents contraires, nous avons consulté le code et reconnu que dans l'année vingt-unième de Kiaking il a été rendu un rescript impérial qui ordonne ce qui suit : « Dans le cas où quelque vaisseau des barbares se présenterait sur la côte du territoire de Fokien ou de Tchikeang, il en sera repoussé et il ne lui sera pas permis d'y séjourner. Il est défendu à l'équipage d'un pareil navire de débarquer, comme il est de même sévèrement interdit aux habitans de la côte de communiquer ni de commercer avec le vaisseau barbare. Vous avez à vous conformer à cet ordre. »

» Ces ordres supérieurs ont toujours été fidèlement exécutés jusqu'à ce jour ; c'est ce qui résulte des pièces.

» Mais comme le vaisseau barbare s'est approché de la côte, il est urgent de lui donner l'ordre de s'éloigner promptement; et dans le cas où il refuserait de lever l'ancre, les troupes des diverses réserves devront empêcher toute communication avec les habitans du pays. Tels sont nos ordres que le colonel a à exécuter immédiatement Il enverra d'abord les mandarins *Lé* et *Chow* à bord du navire barbare pour lui intimer l'ordre impérial et pour prévenir suffisamment lesdits barbares que la dynastie céleste ne souffre point qu'on désobéisse à ses volontés.

» Comme il est défendu à tout navire étranger de mouiller près de la côte, celui-ci devra mettre aujourd'hui même à la voile; il ne pourra s'arrêter ni séjourner près des terres impériales, bien moins débarquer clandestinement. Si des barques s'en approchent, on prendra note de suite des noms des coupables,

qui seront arrêtés, emprisonnés et jugés dans toute la rigueur des lois. Gardez-vous de vous rendre coupable d'un pareil crime, et tremblez !

» A exécuter comme ordre spécial. »

» Les porteurs de cet ordre firent entendre au capitaine que le vice-gouverneur n'était pas éloigné d'accorder une audience. Hamilton leur fit d'amers reproches sur cette contradiction entre leurs paroles et les mesures ordonnées contre lui. Il s'écria qu'on ne le traitait pas en ami, mais bien en ennemi ! »

Les mandarins protestèrent hautement contre cette assertion et affirmèrent qu'on ne devait dans aucun cas leur supposer des sentimens hostiles. Gutzlaff alors repartit qu'une conduite amicale valait mieux qu'une parole amicale, et que l'on ne voyait point de traces de celle-là. L'on convint enfin que le vice-gouverneur se rendrait à midi au temple de la côte, et qu'il leur accorderait l'audience qu'ils avaient demandée. Hamilton fit en conséquence une requête, dans laquelle il affirmait qu'il n'avait nullement l'intention de contrevenir aux lois du pays. Elle était ainsi conçue :

Le capitaine anglais Hamilton au vice-gouverneur de tout le territoire de Fokein, etc. ;

» Un vaisseau anglais venant du Bengale, destiné pour le Japon et d'autres endroits, et chargé de draps, camelots, calicots, toiles de coton et autres marchandises de ce genre, est entré dans le port d'Amoy, le 3 avril; retenu par des vents contraires, et ses provisions en eau et en vivres étant à peu près épuisées, il a relâché ici, pour se munir de divers objets nécessaires à ses besoins. Arrivant de pays lointains, nous osions nous attendre à un traitement amical de la part des Chinois, les deux peuples étant depuis des temps reculés dans des relations réciproques d'amitié et de commerce. Néanmoins nous nous voyons entourés de navires de guerre, et un ordre supérieur a été publié par lequel il est défendu aux habitans de communiquer avec nous; nous sommes donc forcés de croire que de faux rapports vous ont été faits, et que vous ignorez les bonnes intentions des Anglais, puisque vous avez ordonné des mesures qui nous font considérer non pas comme des amis, mais comme des ennemis des Chinois.

» Cependant, vous ne devez pas ignorer la haute renommée du peuple anglais; vous devez savoir que lorsque des habitans de la Chine se transportent dans ses colonies, leur commerce n'y est point entravé, ils y jouissent d'un séjour parfaitement libre, comme les Anglais eux-mêmes. Personne n'ose les offenser ni leur porter aucun préjudice; ils n'y sont point obligés de solliciter le secours ou la protection d'un mandarin. D'où vient donc qu'on nous montre des sentimens

hostiles? Ne vaudrait-il pas mieux que les deux peuples s'efforçassent, au contraire, d'établir entre eux des rapports d'amitié et de bienveillance?

» En outre, la puissance de la Grande-Bretagne ne saurait vous être inconnue; ses vaisseaux sont nombreux et ses frontières touchent à l'*empire du milieu*. Son empereur permet à tous ses sujets de se transporter et faire le commerce où bon leur semble, même dans les pays les plus lointains; mais il leur est particulièrement recommandé de se conduire partout loyalement, et de faire respecter, par leur manière d'agir, le nom anglais chez tous les peuples. Moi aussi j'ai reçu des ordres semblables de mes supérieurs, et m'y conformerai strictement en visitant les ports chinois; cependant je ne saurais supporter patiemment une offense.

» Je vous transmets donc cette requête, espérant qu'il ne sera mis aucun nouvel obstacle à notre approvisionnement; nous serons infiniment reconnaissans de cette faveur. »

Pendant que Hamilton transcrivait cette requête, des navires chargés de troupes se présentèrent de différens côtés; l'on braqua le long de la côte une rangée de petites pièces de campagne; on alla même jusqu'à placer plusieurs bouches à feu aux fenêtres d'une maison qui ressemblait à une caserne ou à un arsenal, bien que ces canons étant sans affût fussent fort peu à craindre. Tous ces préparatifs n'étaient rien moins que pacifiques, aussi l'Amherst se mit-elle aussitôt en position de braver toute agression qui pourrait s'ensuivre.

Il était un peu plus de midi, lorsque arriva une députation de mandarins chargée d'annoncer aux Anglais qu'ils pouvaient se présenter à l'audience. Hamilton débarqua non loin du temple avec son ami Gutzlaff; sur la côte, étaient cinq cents hommes qu'on avait rangés en une seule ligne pour en augmenter le nombre à la vue. La foule se pressait sur le rivage et les hauteurs environnantes, et offrait un spectacle des plus animés. Le mandarin *Lé*, accompagné de plusieurs autres, les reçut et les conduisit à travers une double haie de soldats dans l'intérieur du temple, où dix mandarins étaient assis en demi cercle. Le vestibule était rempli d'officiers en grande tenue, armés d'arcs et de flèches, et de mandarins qui portaient comme marque de leur dignité des boutons rouges et bleus. Hamilton remit alors sa réclamation au vice-gouverneur. Celui-ci était un vieillard qui paraissait encore plein de vigueur; sa physionomie avait une expression pleine de bonté; il ouvrit la requête, et lut en même temps qu'un mandarin qui se trouvait à ses côtés, pendant qu'Hamilton et Gutzlaff reculaient quelques pas pour s'asseoir; mais comme il n'y avait pas de siége, et que personne ne paraissait

disposé à leur en apporter, Hamilton ne put s'empêcher de déclarer hautement qu'il n'entendait nullement se trouver devant un tribunal, sur quoi on l'invita ainsi que son compagnon à se rendre dans une pièce attenante, où on leur offrit du thé et des rafraîchissemens. Bientôt après le vice-gouverneur les fit appeler pour leur communiquer la décision de l'assemblée. Il leur exprima le regret qu'il aurait de voir interrompre les relations d'amitié des Chinois avec les Anglais; mais il leur déclara que, d'un autre côté, les lois du pays s'opposaient à ce qu'ils prolongeassent davantage leur séjour sur la côte, et que s'ils voulaient se retirer immédiatement à quelque distance des terres, on pourvoirait gratuitement à tous leurs besoins.

Hamilton fit à cette communication la même réponse qu'il avait faite la veille, c'est-à-dire que les vaisseaux marchands anglais n'étaient pas dans l'habitude de se fournir de provisions sans payer; qu'il était contraire à l'honneur de se faire traiter comme de pauvres diables, et qu'il ne désirait obtenir que la permission d'acheter ce qu'il lui fallait, ce qu'un peuple ami de l'Angleterre ne pouvait raisonnablement refuser.

Le vice-gouverneur parut céder à ces raisons; il se conduisit aussi poliment que l'importance administrative des Chinois pouvait le permettre; mais un mandarin de Canton qui se trouvait auprès de lui, se montra extrêmement hostile à leur égard, dans tout le courant de cette négociation. Il échangea même avec M. Gutzlaff les propos les plus vifs. — Ne croyez point, disait-il, que l'Amherst manque de vivres, ce n'est là qu'un vain prétexte sous lequel les Anglais cachent de mauvaises intentions. Gutzlaff ne se déconcerta nullement par de pareilles assertions, et y répondit d'une manière si vigoureuse et si adroite, que les autres mandarins ne pouvaient cacher une sorte de joie maligne. L'adversaire de Gutzlaff n'en devint que plus furieux; il s'oublia même au point que le vice-gouverneur fut obligé d'intervenir. Convaincu enfin qu'Hamilton ne voulait point recevoir de vivres aux conditions qu'on lui proposait, le gouverneur céda, et permit que le vaisseau demeurât sur la côte; les vivres devaient être livrés à bas prix, et les achats faits par un commissaire. Hamilton remercia particulièrement le vice-gouverneur des sentimens bienveillans dont il avait fait preuve à son égard, et l'engagea à venir à bord de son vaisseau. Celui-ci répondit, en le remerciant, qu'il ne lui était point permis d'accepter cette invitation; mais le fougueux mandarin, dont nous avons parlé plus haut, éclata de nouveau en parole de colère. — Votre vaisseau, dit-il, m'est aussi méprisable que vous-même! Et en s'adressant à Gutzlaff, il ajouta : Vous êtes un Chinois qui sert un traître sous le masque de barbare. Dès ce moment, il ne fut plus permis de mettre en doute la perfection avec laquelle M. Gutzlaff parlait cette

langue, quoique, comme nous l'avons remarqué plus haut, il nous paraisse inconcevable qu'un Européen puisse être pris pour un Chinois.

Lorsqu'enfin tout fut terminé, Hamilton comprit combien il avait commis de fautes pendant cette négociation. Il était resté debout pendant l'audience, tandis que les mandarins du plus bas rang sont toujours assis dans ces occasions. Cependant il comprit aussi parfaitement d'un autre côté, que s'il eût été assez faible pour céder devant les prétendues lois inaltérables de l'empire céleste; il n'eût plus été désormais possible de traiter avec ces mandarins. Il lui importait seulement de savoir jusqu'où on pouvait aller, et si le cas pouvait se présenter, où les autorités chinoises feraient exécuter leurs ordres. On avait défendu à qui que ce fût du vaisseau étranger, de mettre pied à terre; on avait signifié à l'Amherst de remettre à la voile immédiatement après son arrivée, et il n'avait été obtempéré à aucun de ces ordres. L'on avait également refusé de céder sur le point des vivres. Cette circonstance était peu importante en elle-même, mais elle permit de résoudre une question qui était d'un assez grand poids; savoir : de quelle manière les autorités chinoises interviendraient dans des cas plus graves.

Hamilton resta à l'ancre jusqu'au 7 avril, et rien de remarquable n'arriva plus à bord, si ce n'est un nouvel acte d'astuce, de la part des Chinois, que nous allons rapporter. Au lieu de nommer pour commissaire un homme instruit, les autorités chinoises envoyèrent à bord de l'Amherst un matelot appartenant à un navire marchand. Aucun mandarin n'eut la permission de les visiter, pas même l'affable *Lé*, qui fit, par un messager, exprimer ses regrets de ne pouvoir prendre congé en personne d'Hamilton et de Gutzlaff. En agissant ainsi on voulait montrer aux Anglais que l'on n'avait nullement cédé à leurs raisons, mais exercé tout simplement à leur égard un acte de miséricorde. Le matelot à qui l'on avait conféré l'emploi de courtier, avait fait la connaissance de Gutzlaff pendant son voyage chez les Tartares-Mandchoux, et comme il avait eu à se louer de la bienveillance de l'officier anglais, il se rejouit beaucoup de le revoir à Amoy. Ayant pour cela sollicité la permission d'aller à bord, on la lui avait accordée, et on l'avait en même temps nommé commissaire, bien qu'il ne sût ni lire ni écrire. Ceci devait nécessairement le jeter dans un fort grand embarras, car comment le pauvre homme pouvait-il servir d'intermédiaire entre les autorités chinoises et les Anglais, sans mécontenter l'un ou l'autre des deux partis? Mais cela n'était pas tout encore : on l'avait rendu responsable de tout ce que les Anglais pouvaient entreprendre, comme si ceux-ci, qui résistaient audacieusement au vice-gouverneur lui-même, eussent craint un pareil individu. L'on ne s'en tint point là : le 6 avril l'Amherst étant pourvu

d'eau et de vivres, le matelot supplia vivement le capitaine de ne point tarder davantage à mettre à la voile. Comme celui-ci s'étonnait de l'empressement que le matelot mettait à donner cet avis, il apprit que non seulement les mandarins avaient fait mettre l'embargo sur le vaisseau anglais auquel il appartenait, pour ne le lever qu'après le départ des Anglais; mais qu'on l'avait menacé encore de châtimens corporels dans le cas où il ne les ferait point partir dans le plus bref délai possible. Hamilton ressentit tant de dépit de cette basse conduite, que de prime abord il refusa de répondre; mais il renvoya ensuite le courtier au vice-gouverneur, en le prévenant qu'un Anglais n'était pas dans l'habitude de négocier par l'entremise d'un matelot, et que si on ne lui envoyait nn autre agent, il ne serait point encore question de son départ. Le pauvre Chinois revint bientôt, et rapporta mille choses obligeantes de la part du gouverneur, ou qu'il pouvait bien avoir inventées lui-même; ce qui était encore plus probable; mais enfin il en appela de nouveau à la miséricorde d'Hamilton.—Si vous ne levez pas l'ancre demain matin, répéta-t-il, non seulement je serai sévèrement châtié, mais j'aurai encore à craindre les mauvais traitemens du maître de mon navire, ainsi que des patrons de tous les autres, parce qu'ils sont obligés d'attendre mon retour avant de sortir. Hamilton n'ayant plus aucun prétexte plausible pour retarder son départ, promit de lever l'ancre le lendemain matin, et soulagea ainsi le pauvre matelot de ses mortelles angoisses. Cependant que dire d'autorités qui tâchent d'atteindre leur but par des moyens aussi peu honorables, et qui, immédiatement après notre départ, annoncent à Amoy et dans la Gazette de la cour que *le vaisseau des barbares avait été chassé par la flotte impériale!*

Le domestique que Gutzlaff avait fait débarquer était revenu le 5 avril pendant la nuit, et avait rapporté que partout le bruit s'était répandu qu'une grande flotte anglaise arriverait pour venger les outrages reçus à Canton, et que le vaisseau *l'Amherst* n'en était que le précurseur. Toutes les troupes de l'intérieur de l'empire étaient en marche. Les marchands eussent vivement désiré de pouvoir commercer avec le capitaine anglais, comme Hamilton lui-même s'en était convaincu pendant le séjour qu'il fit dans le pays. Il mettait à peine le pied sur la rive que déjà des mandarins et des soldats l'avaient entouré sous prétexte de le protéger contre l'importunité du peuple. Personne cependant, parmi la foule, n'avait de mauvaises dispositions, et il y rencontra constamment l'accueil le plus obligeant.

M. Hamilton n'aura pas peu contribué, pour sa part, à encourager ces dispositions favorables, en distribuant au peuple une grande quantité d'exemplaires de l'écrit de Majoribank sur le caractère de la nation anglaise, qu'il avait

apportés de Canton. L'ignorance dans ce qui se rapporte aux pays étrangers est extrême en Chine, même dans les classes élevées de la société. Chacun s'y fait des Anglais en particulier, et des Européens en général, les idées les plus bizarres et les plus éloignées du vrai, et la gazette de Peking n'est point faite pour donner plus de lumières sur ce sujet, de sorte qu'Hamilton a répandu par cette distribution une semence féconde pour l'avenir.

Traduit de l'allemand, par le baron Albert de Starschedel.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

ROBERT LE MAGNIFIQUE,

HISTOIRE DE LA NORMANDIE AU XIe SIÈCLE,

PAR M. LOTTIN DE LAVAL, ENC. (1).

Chaque genre de littérature a eu son temps. Les beaux siècles de la Grèce et de Rome furent aussi ceux où l'éloquence, la poésie, et l'histoire surtout, brillèrent avec le plus d'éclat, dans les âges modernes, le siècle de Louis XIV rivalise avec Athènes et l'Italie; mais le roman historique ne fut point connu, ou au moins ne domina pas chez les Français du dix-septième ni du dix-huitième siècle, non plus que chez les Grecs ni chez les Romains. Cependant, ce genre de littérature a aujourd'hui une grande vogue: tout le monde aspire à y briller. Tandis que les Hérodote, les Tacite, les Bossuet et les Fleury craignaient de se laisser dominer par l'imagination, et évitaient dans le récit des faits jusqu'à l'hyperbole, les romantiques historiens de nos jours ne peuvent plus narrer le moindre fait si l'imagination ne les inspire, et ne prête à leurs pinceaux des couleurs fantastiques. Et encore, dans ce genre, n'ont-ils pas le mérite de l'invention; car, dans le moyen âge et les temps que les écrivains philosophes ont qualifié de barbares, les auteurs ne pouvaient rien écrire sans y mêler du merveilleux. Une victoire ne pouvait être remportée sans que des êtres surnaturels n'y prissent part: les guerriers qui y combattaient étaient plus que des hommes: d'un coup de sabre, ils fendaient un guerrier en deux; un seul arrêtait des régimens de vilains. Si un monastère, une ville, ou un monument remarquable était fondé quelque part, c'est que l'archange saint Michel était apparu à de pieux chrétiens pour en donner le plan; ou bien, un grand dragon ravageait le pays, et un homme de Dieu, protégé du ciel, en avait délivré ses semblables.

Ces pieux écrivains du temps de nos vieux parens, si calomniés, sont donc aujourd'hui à peu près réhabilités; on les copie, on les prend pour modèles; comme eux, on mêle partout la fiction à l'histoire, des légendes apocryphes à des récits vrais; et si l'on ne trouve pas encore à chaque page des miracles, cela viendra avant peu. En attendant, les héros que l'écrivain du jour choisit pour son épopée historique sont toujours doués d'une

(1) Deux vol.; chez Ambroise Dupont, éditeur, rue Vivienne, et au bureau de l'*Époque*, prix: 15 fr., et 17 fr. par la poste.

bravoure à toute épreuve, d'une force indomptable ; un seul suffit pour ramener au combat une armée en déroute, pour culbuter des bataillons entiers ; tandis que les bras, les têtes, volent au loin sous le tranchant de leur formidable glaive, on les croirait eux seuls invulnérables. Ce genre estassurément fort commode ; c'est ce qui fait que de pâles écrivains, sans talent, sans invention, sans style, l'ont embrassé. Ils copient un fait raconté par nos vieilles chroniques ; ils y mêlent toutes les légendes du temps, plus ou moins bien rajustées au sujet principal ; ils y joignent de leur crû beaucoup d'horrible, beaucoup de forfaits, et puis ils vont chez un éditeur, qui embouche la trompette de la renommée, et dès lors, s'il faut l'en croire, on n'a jamais rien vu de si bien dit, de si touchant, de sisublime ; en un mot, *cela fait peur !*

Cependant, du milieu de cette nuée de pâles et insipides compilateurs, il est quelques hommes qui sortent de ligne : ceux-ci travaillent leurs sujets en conscience, et s'ils en puisent le fond dans l'histoire, ils le refondent. Leur travail, après être passé par le creuset de leur génie, forme un tout dont les parties sont homogènes. Parmi ces rares romanciers historiens, nous croyons pouvoir, sans craindre d'être démentis, ranger l'auteur de *Robert-le-Magnifique*. Cet ouvrage est un des meilleurs et des plus intéressans qui aient paru depuis quelques années : on y voit briller partout une imagination riche en couleurs et en similitudes, et féconde en épisodes curieux. Avant que de toucher à la critique, nous allons tracer en quelques pages l'historique de ce livre, et afin de mettre le lecteur à même de l'apprécier, nous citerons l'épisode de Kahet et de Deïdza, qui domine tout le sujet.

Treize rois depuis Charlemagne avaient passé sur le trône de France ; Robert-le-Pieux régnait à la place de Hugues son père, quand le onzième siècle commença. Robert-le-Magnifique posait alors sur sa tête la couronne ducale de Normandie.

Guillaume de Bélesme, comte d'Alençon, fier de ses grandes richesses et de ses quatre fils, refusa hommage au duc de Normandie, des ancêtres duquel il tenait son fief. Robert réunit son armée pour punir sa félonie. Elle marche au siége d'Alençon sous la conduite du comte Erard de Percy, que le duc a nommé généralissime.

La ville d'Alençon était bien fortifiée. Elle était à peine investie, que le duc Robert vint lui même prendre le commandement de son armée. Il désapprouva les dispositions du comte de Percy, et choisit une position plus rapprochée de la ville, afin d'être plus à portée d'agir dans une attaque soudaine et impétueuse. Après trois jours de repos donnés aux soldats, la ville est attaquée. Au moment de former l'attaque, Robert et son armée fléchissent les genoux pour implorer le secours de Dieu. Quand la prière est finie, le combat commence. Il est meurtrier ; les assiégeans sont repoussés avec perte. Les assiégés avaient eux-mêmes éprouvé un échec, et ils étaient rentrés précipitamment dans la ville. Dans un second assaut, le duc Robert s'étant approché trop près des remparts, est atteint d'une flèche lancée par ordre du comte d'Alençon. Sur ces entrefaites, Arlette de Vertpré, maîtresse du duc, accoucha, à Falaise, d'un fils qui fut depuis Guillaume-le-Conquérant. Cependant les machines de guerre ont battu les murailles d'Alençon, et une large brèche est ouverte. Le vieux comte pense à se rendre,

mais Kahel relève son courage. Il part à la tête de cent braves pour aller surprendre Robert dans son camp. Il y fait un massacre horrible, mais il est vaincu. La famine règne dans Alençon, et la ville se rend. Irrité de la résistance, Robert impose de dures conditions. Il vint ensuite à Falaise où il donna de grandes fêtes pour célébrer la naissance de son fils. Beaucoup de largesses furent faites au peuple en cette occasion.

Kahel, *le chevalier maudit*, avait été fait prisonnier, et en attendant le jugement qui allait être prononcé sur son sort, il fut jeté dans une prison souterraine, étroite, humide, infecte, et éclairée seulement par une lampe sépulcrale. Quant les fêtes furent finies, Kahel, qui n'y avait point participé, fut amené devant les juges. Ils siégeaient nombreux; c'étaient des chevaliers présidés par Robert lui-même; ils devaient dégrader un chevalier avant que de le condamner à mort. La sentence fut portée, puis retirée, puis confirmée; et Kahel parut le lendemain sur l'échafaud. Après lui avoir arraché, pièce à pièce, son armure de chevalier, et l'avoir battu de verges, il fut conduit au bourreau, et au moment où celui-ci allait porter le coup fatal, le duc Robert fit reconduire le condamné dans son cachot, ajournant le supplice à l'un des jours suivans. Ce retard déplut beaucoup au peuple, qui, avide d'émotions sanglantes, était accouru en foule pour voir se terminer par le sang, des réjouissances passées dans les orgies de l'ivresse et de la débauche la plus effrénée.

Le motif de ce retard était inspiré par l'amour. Le duc Robert aimait une belle et jeune fille qui passait pour la sœur de Kahel. Or, Kahel qui haïssait profondément le duc, était peu disposé à lui laisser sa sœur; et Robert, avant le supplice de Kahel, voulait, à quelque prix que ce fût, savoir la retraite de son amante.

Pour jeter un peu de lumière sur ce drame, dont les fils se croisent, se mêlent, et se confondent tellement ensemble, qu'une première lecture ne peut suffire pour les suivre et les saisir, sans les confondre, nous allons reprendre les choses de plus haut.

Un pèlerin nommé Hugues, comte de Cantelou, dans l'un de ses voyages à la Terre-Sainte, vint demander asile à l'émir de Cédar, qui l'accueillit avec bienveillance, et le laissa dans son palais, pendant qu'il allait au loin combattre un peuple ennemi. Pendant cette absence, Cantelou séduisit Maleka, femme de Massoud, l'émir de Cédar; elle mit au jour une fille d'une beauté ravissante. Elle la cacha à son époux, et Cantelou partit pour l'Occident; mais comme il aimait éperduement sa fille, il revint sur ses pas, et, gagnant à force d'argent l'esclave qui prenait soin de Deïdza, il se la fit remettre secrètement, et prit la fuite. Maleka, instruite de l'enlèvement de sa fille chérie, se livre aux gémissemens, et, dans son désespoir, elle va jusqu'à confesser à Massoud son commerce criminel avec Cantelou, qu'elle accuse de l'avoir séduite; puis elle demande vengeance contre le ravisseur de son enfant bien-aimé. Il faut qu'elle retrouve sa fille à quelque prix que ce soit; elle ne peut vivre sans elle. Massoud, qui était d'une bonne pâte d'homme, au lieu de punir sa femme de sa galanterie, la console, lui promet de la venger, et de lui ramener sa fille. Il laisse ses états, part avec son fils Kahel, et il se met à la poursuite de Cantelou. Après bien des années de recherches inutiles, il le rencontre près du château d'Exmes. Il se précipite sur lui pour l'égorger, mais Cantelou s'é-

chappe et vient chercher un asile dans le château où Robert et ses favoris se livraient à une orgie. Robert vole à la défense de son ami Cantelou, et tue Massoud, l'émir de Cédar. Cahel, son fils, jure de le venger, et son projet de vengeance occupe toutes ses pensées. Les obstacles innombrables qui s'opposent à son cruel dessein, loin de le décourager, ne font qu'irriter davantage sa volonté de fer. Il a retrouvé sa sœur chez la dame de Karouge, et il s'en est emparé. Bientôt la renommée lui apprend que le comte d'Alençon s'est révolté contre le duc de Normandie. C'est une trop belle occasion pour que Kahel la laisse échapper. Traînant sa sœur à sa suite, il accourt en toute hâte offrir au comte révolté, son bras et sa redoutable épée. Il avait choisi, dans l'une des rues les plus écartées d'Alençon, une demeure où il avait, sous la garde d'une juive, enfermé Deïdza sa sœur. Dans tous les combats il se signalait par une bravoure qui l'avait dès long-temps fait surnommer *le Chevalier maudit*. Une nuit, à la faveur des ténèbres, il s'était glissé dans le camp ennemi, pour égorger le duc, dont il avait promis la tête au comte d'Alençon, qui la lui avait payée d'avance 2,000 oboles d'or ; il fut vaincu et pris avec ses compagnons, dont un grand nombre périt dans ce combat. Mais Robert avait couru de grands dangers, son camp avait été incendié, et plusieurs de ses plus braves guerriers étaient morts en lui faisant un rempart de leurs corps. C'était pour punir tant d'attentats que Robert avait chargé de chaînes, puis condamné à mort son redoutable captif. Mais avant son exécution, il voulait apprendre de sa bouche en quel lieu se trouvait la belle orientale. Kahel refusait obstinément de livrer sa sœur. Il devait mourir le lendemain, lorsqu'un traître, qu'il avait gagné à force d'or, vint la nuit lui ouvrir la porte de la prison et le faire évader ; et le traître était Lionnet, sire de Beaufou, l'un des favoris de Robert. Beaufou, piqué de quelques railleries du duc, et surtout de n'avoir pu obtenir de nouveaux titres, s'était secrètement ligué avec Kahel, qui lui avait promis de le faire émir d'Orient. A sa sortie de prison, Kahel vint trouver sa sœur.

Robert, instruit de l'évasion du prisonnier, Robert qui savait que la sœur de Kahel devait être dans Alençon, ne douta point que le prisonnier ne se fût enfui dans cette direction. Il accourut donc pour l'empêcher d'enlever la belle Deïdza. Kahel n'eut que le temps de fuir, abandonnant sa maison et sa sœur. Plein de confiance dans l'ingrat Beaufou, Robert la lui donna à garder dans son château. Le prince venait fréquemment chez Beaufou pour voir la jeune fille qu'il adorait. Kahel, caché dans les environs du château, se concerta avec le châtelain pour assassiner le duc. Le coup manqua. Robert, que l'éloignement empêchait de voir Deïdza aussi souvent qu'il l'eût désiré, la fit venir à Rouen, et là, il devint plus pressant auprès d'elle. Mais Deïdza, chrétienne vertueuse, déclara au prince qu'elle ne pouvait être que son épouse, et sa maîtresse, jamais.

Kahel avait suivi sa sœur à Rouen, et résolut à tout prix de l'enlever à Robert; il pénétra auprès d'elle à la faveur d'un long habit de moine qu'il avait revêtu, et pour la décider à le suivre, il appela à son secours la jalousie pour lui inspirer de la haine contre son amant. Il lui révéla qu'il avait une autre femme, Arlette Vertpré, dont il avait un

enfant. Deïdza, transportée de colère, refusa de voir Robert et de recevoir ses excuses. Croyant à tort qu'il n'y avait plus aucun moyen de la fléchir, Robert se désespéra, et, afin de l'oublier, partit pour la Terre-Sainte, voyage alors fort à la mode. Deïdza se repentit bientôt de sa rigueur, mais il n'était plus temps. Son amour, irrité par l'éloignement, ne lui permettait plus de goûter aucun repos. Apprenant que le traître Beaufou et Kahel allaient en Orient, sur les pas de Robert, pour l'assassiner, elle ne fut plus occupée que des moyens de soustraire son amant au péril qui le menaçait. Elle partit avec Cantelou, son père, dont elle venait tout récemment d'être reconnue, pour aller elle-même avertir Robert des périls qui le menaçaient; mais lorsque Deïdza parvint à Nicée, où le prince assistait à une fête que lui donnait l'émir Alem, elle était mourante; l'affreux Kahel et le perfide Lionnet étaient là !!

LE CHEVALIER MAUDIT.

I.

Les soldats qui escortaient le cavalier arabe arrivèrent à Falaise vers le milieu de la nuit, avec leur prisonnier. Des ordres sévères avaient été donnés au *capitaine de la forteresse*; et à peine le chef de l'escorte eut-il fait retentir le son du cor que le pont-levis se baissa.

Kahel était morne et abattu. Il gardait un silence farouche; plusieurs fois le chef lui avait adressé la parole, et toujours il avait dédaigné de lui répondre. Seulement, ses regards enflammés s'arrêtaient à de fréquens intervalles sur les soldats, et il les tournait ensuite avec inquiétude dans la direction de la ville conquise.

Sa contenance fière ne se démentit pas un instant; mais quand il entendit crier derrière lui les gonds énormes, et le craquement brusque des chaînes du pont, sa tête se pencha sur sa poitrine, ses bras s'affaissèrent, sa voix exhala un rugissement plutôt qu'un soupir. Il était perdu !

Le chef l'emmena dans une des salles basses du donjon, et fit avertir un docteur juif profondément versé dans la connaissance des simples, afin qu'il vînt panser les blessures du prisonnier. Une fois ce noble devoir accompli, deux soldats normands, conduits par un officier subalterne, entrèrent dans la salle, l'un et l'autre armés d'une épée nue et d'une torche enflammée.

« Apprêtez-vous à nous suivre, chevalier, dit le chef; vous êtes déjà resté trop longtemps ici.

» — Où voulez-vous donc me conduire? reprit Kahel avec humeur. J'ai besoin de repos, et j'ai faim.

» — Tu trouveras un lit, de la nourriture et du calme dans le lieu qui t'est destiné, repartit le chef. Ainsi, lève-toi pour nous suivre.

Le cavalier arabe fut forcé d'obéir. Un des soldats ouvrit la porte de la salle qui communiquait à un étroit corridor, et, secouant sa torche sur le mur, pour en aviver la lumière, il guida la marche du prisonnier.

Un second corridor partait du premier en forme d'équerre, et se terminait par une grille de fer très basse et très solide. Le chef normand l'ouvrit, et les quatre personnes commencèrent à descendre un escalier de moyenne largeur, taillé d'abord dans le roc vif; et s'alongeant ensuite sous les terres dans la direction de l'est-sud.

Le silence le plus alarmant présidait à cette marche, empreinte d'un certain caractère de terreur. Ces soldats, l'épée nue et la torche allumée, cet officier, grave, semblant fier de la mission qu'il remplissait, et au milieu d'eux un chevalier sans armes, la cotte de mailles déchirée, la tête nue, la robe en lambeaux et teinte de sang, tout cela était d'un lugubre appareil.

Ils avaient ainsi descendu plus de cent degrés, lorsque Kahel s'arrêta brusquement.

« Si je dois mourir, dit-il au chef, pourquoi m'ensevelir dans les entrailles de la terre? j'aurais préféré périr au grand jour, sur la place publique et par la main des bourreaux de ton maître.

» — Qui te dit que tu dois mourir? » répliqua le chef d'une voix dure.

Et ils recommencèrent à descendre.

La voûte de l'escalier, les degrés, les parois des murailles, suintaient une eau fétide; un froid vif s'appesantissait sur la tête et sur les épaules; le frisson courait par tout le corps: une vapeur humide qui montait du souterrain suffoquait la poitrine; on approchait du niveau des sources.

Le froid devenait de plus en plus âpre, et ils descendaient toujours. C'était un supplice cruel pour le prisonnier, et sa souffrance était plus aiguë, parce qu'elle était comprimée dans son âme, et qu'il opposait à ses vainqueurs une farouche résignation.

Enfin, l'escalier s'arrêta. Une suite de longues et sourdes voûtes s'éloignaient dans la perspective, et ajoutaient encore à la tristesse de ce triste tableau. On les fit parcourir au cavalier presque dans toute leur longueur, jusqu'à ce que, arrivé en face d'un pilier énorme, faiblement éclairé par une petite lampe, le soldat qui conduisait le cortége s'arrêta.

« C'est ici, » dit-il en levant son épée.

Une porte faite d'épaisses planches de chêne avait été pratiquée dans un des angles du pilier; le chef l'ouvrit et força Kahel de la franchir.

Là était une cellule d'environ six pieds carrés, éclairée aussi par une lampe projetant à peine quelques rayons de lumière. Un collier de fer, suspendu par une chaîne de fer, était scellé au milieu de la muraille; et tout près, l'œil s'arrêtait avec frayeur sur un bloc de pierre blanche, maculé par des traces de sang.

Et, dans ce cachot, le guerrier arabe ne vit que ce bloc terrible.

Alors la vie lui parut regrettable. Il allait mourir sans avoir accompli une vengeance pour laquelle il avait traversé les mers, bravé la rigueur des climats, et affronté des périls imminens. Il allait mourir oublié, comme un criminel obscur, enfoui au fond d'un abîme, lui qui, dans les camps des ducs et des rois, avait porté le fer et la flamme; et son souvenir le reportait au pays de ses pères, où son retour était attendu avec d'inexprimables angoisses, et l'image de Deïdza planait au-dessus de toutes ses pensées, et il la voyait, elle, destinée à un kalife puissant, partager les caresses de son persécuteur, de Robert-le-Magnifique, *d'un chrétien*, d'un ennemi.

Quand le fanatisme se mêle au désir de la vengeance, et que les efforts de l'un et de l'autre sont impuissans, la douleur est indéfinissable. L'expression manque pour peindre ce qu'il y a de poignant et d'horrible au fond de cette situation.

Kahel souffrait ainsi pour lui et pour Deïdza.

Mais bientôt, croyant mentir à son caractère indomptable par ses regrets intérieurs, il murmura quelques versets du Coran; et, s'adressant au soldat qui se tenait tout près du bloc, appuyé sur sa pesante épée, il lui dit d'un ton de voix amer :

«Eh bien! qu'attends-tu, barbare? je suis tout prêt.

» — Tu nous traites de barbares, répliqua le chef avec hauteur; et quel est donc ton pays, à toi? Sache que par toute l'étendue de ce duché, la tête d'un ennemi ou d'un chevalier convaincu de félonie, ne tombe qu'après sa condamnation par d'autres guerriers. Tu seras jugé, mon brave prisonnier; et, s'il y a lieu, Teghn que voici, te fera la même opération que les Sarrazins ont fait subir aux saints de pierre qui ornent le temple de Jérusalem. Alors, M. saint Denis te soit en aide! Voici dans ce coin une natte, du pain et de l'eau. Dans trois jours, monseigneur le duc quitte Falaise, et tu auras l'honneur d'occuper l'esprit de ses plus grands barons. Adieu. »

La porte roula lourdement sur ses gonds, la clef cria dans la serrure, et bientôt Kahel n'entendit plus le bruit lent et mesuré des pas des trois guerriers, et il se trouva seul au milieu de cette solitude effrayante.

Il se laissa tomber sur la natte à demi pourrie, et resta une heure peut-être sans mouvement, les yeux complètement fixes, les nerfs tendus, la tête vide, incapable d'une pensée. Sa situation l'avait anéanti.

Et cette situation désespérée, épouvantable, n'excitait pas un regret, ne faisait pas couler une larme. Nul d'entre ceux qui savaient son sort ne faisait un vœu pour lui, n'adressait au ciel une plainte amère. Il était abandonné, abandonné! — Un petit nombre d'hommes inspirent de la compassion! — C'est que le mal domine dans l'humanité.

L'Arabe, depuis sa venue en France, s'était toujours montré implacable; on ne lui avait entendu prononcer que des paroles de haine; ses désirs étaient basés dans la violence et dans le sang; le sac des villes, l'incendie, les guerres d'extermination, les combats à outrance avaient signalé son audace. Il avait la force, l'audace et la férocité des tigres de son pays natal, et le fanatisme en avait fait un monstre.

» — C'est donc ainsi que je devais finir ! s'écria-t-il douloureusement en essayant de se soulever sur son séant ; enseveli au sein de la terre, dans l'ombre de quatre murailles voûtées ; couché sur un sol fangeux et humide comme la rive d'un lac. Ah ! dois-je songer au ciel d'orient, quand une lampe vacillante jette à peine un rayon jusqu'à mes pieds ?

» —Pas d'air ni de soleil, à moi qui suis né dans un oasis enchanté, sur les bords de la mer d'Arabie.—Et sentir la mort s'approcher avant d'avoir vu notre ennemi se tordre dans les convulsions de l'agonie. Dieu grand ! Dieu grand ! Ah ! mon père, sans doute c'était écrit là-haut que je périrais comme vous, et pour la même vengeance ! Mais, au moins, je leur ai fait bien du mal, à ces chrétiens ! Que de femmes ont pleuré leurs fils tombés sous mon fer redoutable ! — C'était pour effacer l'ignominie dont on vous avait couverte, ma mère ! — J'ai fait répandre des torrens de larmes brûlantes ; j'ai forcé la bouche la plus pure à blasphémer son Dieu, et à douter de sa grandeur. Les vierges, les fiancées, ont maudit l'étranger terrible ; les laboureurs se sont ensanglanté la poitrine avec leurs ongles, à la vue de leurs moissons enflammées. Pour toi, Normandie si riche, si belle, j'ai été le glaive exterminateur de l'ange. — Mais ce n'était point assez encore.... le meurtre de mon père n'est point vengé ! »

Après ces paroles, il retomba dans un morne abattement, auquel succéda comme une sorte de léthargie qui ne cessa que le lendemain à l'arrivée de l'officier et des deux soldats.

« L'heure de la justice est venue, très noble prisonnier, lui dit le chef avec sa voix railleuse ; d'après ce que j'ai pu entendre, les barons semblent assez mal disposés en ta faveur ; si tu veux suivre un conseil qui peut te devenir profitable, laisse ici cette mine renfrognée et dure, pour prendre le visage réjoui d'un bon diable. Quand l'accusé fait rire son juge, la peine qu'il lui inflige se ressent toujours de sa joyeuse humeur.

» — C'est le glaive à la main que je voudrais me présenter au tribunal de ces chrétiens, répondit Kahel en se levant.

» — Ces chrrrétiens ! reprit le soldat normand en imitant le son de voix du captif ; hum ! Cela veut dire que tu es un franc païen ; mauvaise chose, mon brave. Mais cela me fait plaisir de te voir aimer à manier l'épée ; je te dirai encore de garder cette confidence dans le plus profond repli de ton cœur, si, en ta qualité de païen, on a bien voulu t'en donner un. »

L'Arabe ne put retenir un léger sourire à cette croyance naïve du soldat barbare.

« D'autant mieux, ajouta le même interlocuteur, qu'il nous est arrivé un pieux moine de l'abbaye d'Ouche, qui revient de la Terre Sainte, et le pauvre homme a été si cruellement mutilé par les Juifs et les Sarrazins, que notre puissant duc et ses chevaliers ont juré de le venger sur les infidèles, et ce moine sera au nombre de tes juges.

» — Je me conduirai comme l'exigeront les circonstances, reprit Kahel ; mais néanmoins, merci, Normand. Les avis que tu m'as donnés viennent d'un noble cœur ; aussi, quel que soit le sort que ton duc me réserve, toi et tes soldats ne serez pas enveloppés

dans la haine que je lui ai vouée. Tiens, voilà de quoi boire de l'hippocras au souvenir de l'étranger. »

Et après avoir donné quelques oboles au chef et un besant d'or à chaque soldat, il leur dit qu'il était prêt à les suivre.

Cette libéralité causa des transports de joie à ses geôliers, et Kahel en ressentit immédiatement les effets.

« Teghn, tu vas aller en avant avec les deux torches, dit le chef, tandis que Horwig et moi nous soutiendrons ce brave et malheureux chevalier que ses blessures ont privé de la moitié de ses forces. »

Et les deux guerriers robustes portèrent, plutôt qu'ils ne soutinrent, l'ennemi le plus acharné de Robert-le-Magnifique. Une fois arrivés à l'extrémité du corridor, leur rôle changea : ils retrouvèrent leur voix brève et insultante, leurs manières anti-sociales, et Teghn principalement semblait un farouche redresseur de torts ou le familier du bourreau.

Le chef fit asseoir Kahel dans la salle basse que nous avons précédemment décrite, et après avoir donné quelques ordres à Horwig, il se dirigea, d'un pas qui annonçait en même temps la suffisance alliée à la servilité, vers la grande salle du donjon, d'où un grand bruit de voix se faisait entendre.

« Notre puissant seigneur est là, au milieu de toute sa cour, dit Horwig au cavalier arabe; priez Dieu qu'il vous protège, car le sire de Beaufou, le baron de Tournebu et le vieux moine Grégorius sont parmi vos juges, et toujours leur dernière parole c'est la mort! »

Une voix forte partit alors de l'extrémité de la salle basse, en disant :

« Amenez le prisonnier. »

II.

Plus de cent barons normands étaient assemblés dans une pièce carrée, belle, spacieuse, et dont la voûte semblait appuyée sur d'énormes pilastres saillans à demi. Sur les parois des murailles ondulaient de larges tentures d'une étoffe pourprée, éclatante, qui se serait facilement prêtée à une élégance rare, si dans ces temps héroïques et primitifs on avait su tirer parti des choses en les assimilant à un goût artiste. Quatre fenêtres romanes, séparées au milieu par une frêle colonnette, les unes percées au sud et les autres au nord, laissaient arriver un jour brillant dans cette salle remarquable.

Elle existe encore en ruines : la toiture carrée a disparu sous le canon de Henri de Béarn; les débris des murs et du couronnement ont été renversés, bouleversés et entassés sur les larges dalles; l'herbe, les ronces, le genevrier, l'ortie, croissent où furent

étalées de riches tapisseries que foulaient mollement les pieds des dames et la chaussure de cordonan des chevaliers. Dans le onzième et le douzième siècle, on appelait ce lieu LA SALLE DU PRINCE.

Robert-le-Magnifique était assis sur un grand pliant doré, semblable en tout à celui que le père Montfaucon nous a donné dans son œuvre comme ayant servi de siége ou de trône à Louis-le-Germanique. A ses côtés, et sur une estrade abaissée, se trouvaient les seigneurs d'Harcourt, de Briosne, de Beaufou, de Hauteville, de Tournebu, de Guerpel, le châtelain de Tanet, Marmion et le moine Grégorius.

Robert projetait une chasse superbe au sanglier dans la forêt d'Ange, et il en causait à voix haute avec ses familiers, quand le chef Teghn et Horwig introduisirent le prisonnier.

Le cavalier promena lentement ses regards sur l'assemblée, qui l'examinait avec de fiers dédains. Il put de nouveau se convaincre, en remarquant l'expression qui se peignait sur tous ces mâles visages, que peu de chances de salut lui restaient, quoiqu'il se fût *rendu à rançon*, coutume ordinairement respectée aux temps lointains de la chevalerie.

Une circonstance accusatrice, terrible, effrayante, avait été révélée le matin même au duc par Guillaume Talvas, accouru tout exprès d'Alençon pour dénoncer Kahel comme l'auteur de l'incendie du camp des Normands, et la pensée du meurtre de Robert n'avait pas été oubliée. Talvas s'était résolu sans peine à remplir cette mission odieuse, d'abord pour satisfaire sa haine et sa jalousie, et ensuite dans l'espérance de recouvrer entièrement les bonnes grâces du prince, ou de faire alléger l'énorme subside imposé au vieux comte de Bellesme.

Tant de charges accumulées sur le prisonnier rendaient sa position désespérée; aussi le comprit-il, car ses réponses à l'interrogatoire qu'on lui fit subir furent celles d'un homme dont la mauvaise fortune ne peut être poussée plus loin.

Dans ce siècle d'une profonde ignorance, les lumières et la vérité politique s'étaient retirées dans la solitude des cloîtres, et n'apparaissaient au peuple que sous le froc grossier d'un moine, ou quelquefois d'un simple clerc; les barons le savaient, et, sans alarmes, ils laissaient s'élever à côté d'eux, dans l'ombre, cette puissance formidable, qui minait lentement les grands domaines féodaux.

Ce fut ce motif qui détermina le duc de Normandie à choisir Grégorius pour interroger Kahel.

« De nombreuses accusations de félonie pèsent sur toi, dit le moine en s'adressant au prisonnier; tes crimes sont grands; et si la loi ne te châtie pas avec toutes ses rigueurs, si Dieu t'a réservé de longs jours, quand tu ceindrais tes reins de la corde monastique, et quand tu ferais d'éternels pèlerinages aux saints lieux, toute ta vie suffirait à peine pour effacer tes fautes et oublier tes remords. Ainsi, commence dès cette heure à faire entrer le repentir dans ton âme.

» — Pieux moine, dit le sire de Briosne en interrompant brusquement Grégorius, ce

n'est pas ainsi qu'on parle à un homme d'épée; nous avons été réunis dans cette enceinte pour juger un guerrier *foi-mentie*, et pour cela faire, nous devons savoir son nom, et quel suzerain il invoque. »

Robert et la plupart des seigneurs donnèrent des marques d'assentiment aux paroles du sire de Briosne.

Grégorius s'inclina ; sa figure, naturellement pâle et balafrée par le cimeterre des Sarrazins, s'empourpra rapidement, et, sans changer d'attitude, il poursuivit :

« On t'accuse d'avoir violé les lois de la chevalerie, en changeant souvent d'armures, et en parant ton écu d'armoiries qui ne t'appartenaient pas ; on ne sait à quel prince tu dois l'hommage et la fidélité de vassal ; à la cour de Foulques-le-Réchin, aux joutes du comte du Mans, dans la guerre du rebelle Talvas, c'est comme auxiliaire que tu as vendu les services de ton glaive... et ton nom, quel est-il ?

» — Pour vous tous, dit Kahel en élevant vers les estrades des regards étincelans de fierté, je n'ai point de patrie. Mon nom?...peu vous importe... je suis votre ennemi !

» — Soldat audacieux, s'écria Robert en frappant le sol avec sa chaussure maillée, tu oublies que tu es en mon pouvoir, et que je porte l'épée qui juge !

» — Je n'ai rien oublié, Robert de Normandie, repartit le farouche cavalier ; seulement je m'étonne qu'après avoir résolu ma mort, tu assembles en ce lieu tant de serviteurs inutiles.

» — La justice doit présider à tous mes actes, dit le prince d'une voix pleine de dignité.

» — La justice! répéta Kahel avec une ironie amère ; et si tu l'observais avec cette rigidité dont tu te vantes, serais-je ici, moi qui me suis rendu à rançon ? »

D'harcourt, le baron de Guerpel et le châtelain de Tanet baissèrent la tête en faisant un mouvement.

« Oses-tu bien invoquer un pareil privilége ? s'écria Robert avec fureur ; toi la honte de la chevalerie ! toi dont le souvenir sera une tache d'infamie et d'opprobre ! toi qui as promené sans pitié l'incendie à travers les moissons des plaines, au sein des villages sans défense, et dans les forteresses au jour de la paix ! Va, il se trouve des exceptions où la loi ne doit pas être un égide ; trop de criminels calculeraient son impuissance avant de verser le sang. Le lâche pourrait frapper dans l'ombre l'homme courageux, et après braver impunément ceux qu'il aurait plongés dans le deuil ! non, détrompe-toi, celui qui de sang-froid a promis la dévastation de mon camp, et a vendu ma tête deux mille oboles d'or, celui-là ne doit pas compter sur la clémence de son ennemi !... Barons, ajouta Robert en s'adressant à ses capitaines, descendez au fond de vos consciences, et prononcez l'arrêt. »

Il se fit une pause silencieuse, qui ne fut pas sans appréhension pour le duc, et sans effroi pour le prisonnier. Les seigneurs s'interrogeaient des yeux avec anxiété ; les uns et les autres cherchaient par des regards rapides à s'encourager mutuellement dans leur résolution ; enfin, le premier, Marmion se leva, et d'une voix dure, il fit retentir la salle de ces cruelles paroles :

« La mort! »

Le sire de Tournebu, celui-là même qui faillit périr sous les coups du cavalier arabe, lors de l'attaque nocturne du camp, sous les murs d'Alençon, Tournebu imita Marmion, et s'écria aussi :

« La mort ! »

Et vingt autres se levèrent précipitamment en répétant avec force cette sentence terrible :

«La mort ! »

Lionel de Beaufou, qui jusqu'alors était demeuré impassible, s'approche davantage de Robert, et, s'appuyant avec affectation sur un des bras du pliant, il dit d'une voix à demi bouffonne

« Attendu que le chevalier du Diable est entre les mains de nos seigneuries très nobles, très puissantes et très disposées à punir; qu'il a brûlé nos tentes, insulté notre gracieux prince, et conspiré contre sa vie ; attendu qu'il a une sœur fort belle, et qui gémiton ne sait où ; que sa présence sur la terre est au moins très inutile ; je suis assez d'avis que Toghn lui signe son droit de passage chez les morts.

«— Lionel de Beaufou» ! s'écria Kahel en serrant les dents avec rage...

Il se disposait à ajouter d'autres paroles à cette sorte d'imprécation, quand, sur un léger sourire de Lionel, il retomba dans son attitude farouche et désespérée.

Grégorius fit honneur à la tolérance et à l'humanité qu'on doit attendre des prêtres; il vota pour une longue et dure pénitence monacale.

« Vois la pitié qu'inspire ton sort, dit Robert à Kahel avec un air de triomphe; un seul homme, et c'est un moine, désapprouve un châtiment sanglant. C'est que Dieu ne manque jamais de punir les meurtriers par le glaive.

«—Et les meurtriers du château d'Exmes ! s'écria Kahel d'une voix retentissante en fixant ses yeux noirs sur le duc avec une audace effrénée, Dieu ne les a pas punis ! et pourtant le sang fut versé avec félonie.»

Robert, qui se tenait debout, chancela, ses jambes fléchirent, son front exprima une sombre terreur, et il retomba sur son pliant.

« Que veux-tu dire, étranger ? reprit le duc de Normandie après quelques instans d'hésitation.

» — Je veux dire, poursuivit l'Arabe avec insouciance, qu'il n'y a pas dix ans, un cavalier fut traîtreusement assassiné dans le château d'Exmes dont tu étais seigneur, et que ce cavalier n'est pas vengé.

» — Que m'importe à moi ? reprit le duc avec insouciance.

« — Il m'importe à moi », ajouta l'Arabe d une voix à peine articulée. Puis il garda le silence.

Si le duc de Normandie affectait alors un grand calme au dehors, un souvenir poignant et douloureux remuait et bouleversait toutes les fibres de son cœur ; l'homme pour qui il devait avoir une haine bien naturelle d'après le mal dont il l'avait accablé, cet homme se trouvait être initié complètement, ou à peu près, à un secret terrible qui semblait influer d'une manière si affreuse sur sa destinée.

Aussi, l'arrêt de mort de Kahel fut de nouveau prononcé dans son âme; sa vie troublait la sienne, et vers le milieu du onzième siècle, l'existence d'un homme était considérée comme trop futile et trop peu importante pour ne pas la retrancher si elle faisait ombre à un suzerain.

Mais des obstacles presque insurmontables s'opposaient à la pensée de Robert. La féodalité, pétrie de force, d'ignorance et de barbarie superstitieuse, n'abandonnait pas ses prérogatives ; aux yeux des grands barons, tout ce qui relevait de l'épée était sacré, inviolable ; et le cavalier arabe, en se rendant à rançon, jouissait de tous les droits, souvent ridicules et pleins d'exagération, que la chevalerie avait consacrés aux premiers temps de sa splendeur.

Aussi, quand Robert applaudissait au dévouement de ses familiers, plusieurs, et parmi les plus influens d'entre les chefs, commençaient à l'extrémité de la salle à faire retentir leurs murmures, tandis que d'autres disaient à voix basse qu'ils s'opposeraient à la violation des coutumes, ou qu'ils se retireraient, afin de ne pas prendre part à un jugement inique.

Robert comprit d'un coup d'œil l'agitation qui régnait dans ces caractères insoumis ; son intelligence dominait fortement tout ce qui l'entourait, l'étole aussi bien que l'épée, le suzerain comme le vassal. Dès-lors, il pensa qu'il fallait frapper avec violence, et jeter la stupeur parmi cette multitude assemblée s'il voulait sortir victorieux de la lutte.

Il se pencha vers Marmion, dont la fidélité lui était bien connue: quelques paroles furent rapidement échangées, sans bruit, sans émotion aucune ; et avant que les seigneurs opposans se fussent aperçus de ce colloque, l'actif Marmion était déjà hors de la forteresse, faisant sonner les fanfares, et rassemblant les compagnies des cavaliers dans la ville et sur la grande place d'armes de Falaise.

Le duc de Normandie, s'apercevant que la révolte allait croissant, et qu'elle arrivait menaçante jusqu'à l'estrade sur laquelle son trône était assis, se leva tout-à-coup, le regard étincelant de colère, le visage enflammé, le geste terrible, et réclama un silence impérieux.

« Que signifient ces murmures, barons? s'écria-t-il, ne suis-je donc plus à vos yeux le fils de Richard second, votre maître et celui de toute la Normandie ? Mes libéralités et ma clémence vous ont-elles fait oublier que je sais aussi punir ! Prenez garde ! quand devant moi on a une fois sorti l'épée du fourreau, la mienne rentre la dernière au fourreau ! A la menace, je réponds par la menace, à l'injure par l'injure ! et songez bien que le sang répandu peut consommer l'œuvre. Les temps sont-ils donc arrivés où le vassal marchera de pair avec le suzerain ? Non, barons, non ! tant que cette main sera forte assez pour soutenir ce glaive, je ferai respecter mes volontés ; mes ancêtres sont venus du nord, et le sang des rois fainéans ne coule point dans mes veines. Barons, le crime suit de près les paroles de révolte; je ne l'ignore pas, que serait-ce donc, en ce moment, si le sceptre ducal de Normandie était soutenu par la main d'un Thierry ou d'un Childéric ? et lequel d'entre vous se lèverait avec assez d'audace pour réclamer la puissance qu'usurpèrent autrefois Ebroïn et Rainfroy ?

En achevant cette terrible apostrophe, Robert dégaîna son épée, et s'appuya dessus en continuant de lancer des regards courroucés sur les seigneurs.

Le tumulte s'était apaisé. La voix du prince, dont le caractère effrayait quand il s'abandonnait à la fureur, cette voix retentissait encore dans l'oreille de chaque assistant ; mais ce calme apparent et cette résignation silencieuse n'étaient que les précurseurs d'une plus violente tempête.

Une parole de Robert vint la soulever.

« Si c'est l'humanité qui déchire vos cœurs, barons, dit-il avec ironie, ne devriez-vous pas vous hâter de mettre un terme aux souffrances de cet homme ? L'appréhension est parfois une torture sanglante. La crainte de la mort est inouïe, quand on voit à ses côtés l'espérance rester muette ; allons, nobles guerriers, prononcez le jugement. »

Bannissant toute pensée de crainte, une immense majorité se leva en protestant ; cette mesure énergique forçait le duc à dicter lui-même l'arrêt de mort du prisonnier.

C'est alors que le comte d'Harcourt se leva précipitamment, et accourut au milieu de l'enceinte :

« Vous le voyez, noble prince, s'écria-t-il avec véhémence, le plus grand nombre de vos fidèles capitaines protestent contre le malheureux sort qui menace ce guerrier. La chevalerie, cette belle institution, doit être inviolable, et c'est cette inviolabilité qui fait sa force. Pardonnez-moi, mon maître et seigneur, mais c'est l'attachement d'un vieux serviteur qui m'engage à élever la voix. Respectez les coutumes et les lois, si vous voulez que votre peuple vous respecte. En repoussant mes supplications, vous attaquez l'édifice par la base ; et alors le danger sera grand ! Cet homme m'a remis son glaive en présence du sire de Guerpel et du châtelain de Tanet ; je l'ai reçu à rançon, et si on le condamne, je serai à mon tour un chevalier déloyal, un chevalier foi-mentie, et mon écusson sera entaché de déshonneur ! Faites qu'on respecte la dignité de ma maison, mon prince, et que le rouge de la honte ne me couvre pas le front chaque fois qu'on prononcera le nom d'Harcourt ! Je vous supplie à genoux, Robert, et vous êtes le seul homme à qui j'aurai rendu un pareil hommage, qu'un haut baron ne doit qu'à son Dieu. »

Le duc parut ébranlé en entendant ces paroles nobles et éloquentes sortir de la bouche d'un guerrier qu'il chérissait ; mais cet instant de faiblesse fut rapide comme la vacillation d'une flamme, et il le réprima en considérant le regard cruel et fanatique du cavalier arabe.

« Vous ne cédez pas ? poursuivit d'Harcourt avec fierté, en se relevant ; que le blâme en retombe sur vous ! Le vassal s'est humilié devant son suzerain : mon âme est pure et sans reproche ; j'ai rempli mon devoir de chrétien et de chevalier ! Mais ma position embarrassée exige que j'accomplisse un autre devoir, peu m'importe le péril qui peut en résulter ; tout homme noble ne doit jamais balancer entre la crainte de sa vie et son honneur menacé. Je vous conjure donc, Robert, au nom de saint Martin et de saint Georges, et par les léopards de Normandie, de remettre en mes mains le prisonnier !

« — Rendez-nous notre prisonnier! » s'écrièrent en même temps Tanet et le sire de Guerpel.

Et cent voix répétèrent le même cri qui fit retentir les voûtes de la forteresse, comme la violence d'un tourbillon ébranle les arceaux chancelans d'un vieil édifice.

« — Que je vous le rende! s'écria Robert avec fureur, que je vous le rende! » — Et, prenant à deux mains sa lourde épée, il descendit, menaçant, jusqu'au dernier degré de l'estrade. « Oui, je vous le rendrai, mes nobles sires; je vous le rendrai après justice faite, selon les lois de cette chevalerie que vous invoquez, et selon les paroles renfermées dans le livre de Dieu. J'effacerai de mon duché les traces de la souillure qu'y ont empreinte les pas de ce vagabond! Ses os ne blanchiront pas sur la terre, mais ils seront réduits en cendres que l'on jettera aux vents, après que son corps aura été entraîné par une cavale; entendez-vous, barons, par une cavale! Et que les malédictions du roi David frappent quiconque osera prononcer son nom, quand ses crimes auront été lavés dans son sang!

» — Voici mon épée, seigneur, dit d'Harcourt en la brisant; je dois m'épargner la vue d'un pareil supplice.

» — Nos consciences nous commandent d'imiter l'exemple du noble comte, » poursuivirent les sires de Guespel et de Tanet; voici nos épées.

Et sans les briser, les deux barons allèrent les déposer aux pieds du duc de Normandie.

Cet abandon déchira le cœur de Robert; il avait comblé de biens les trois seigneurs qui s'en allaient ulcérés, en proie à une vive douleur, et cette défection avait été soulevée par des préjugés absurdes, en faveur d'un fanatique qui ne respirait que vengeance et carnage.

« D'Harcourt! s'écria le duc d'une voix adoucie, ne t'éloigne pas encore; et vous tous, barons rebelles, écoutez-moi : invoquez ce que Dieu a mis de jugement dans vos cœurs, et répondez à mes paroles. Si dans la nuit terrible où ce misérable incendia nos tentes et massacra sans pitié nos frères endormis; si dans cette nuit ma tente se fût trouvée sur son passage, et que pour gagner 2,000 oboles d'or, il eût emporté la tête de votre prince, en signe de triomphe, lui auriez-vous donc fait grâce s'il n'avait pu regagner la ville d'Alençon avec son trophée, et qu'il se fût rendu à rançon entre vos mains? »

Ce discours adroit de Robert ébranla bien des résolutions. Les grands barons, tout en redoutant la violence de son caractère, l'aimaient à cause de sa droiture et de ses libéralités; plusieurs revinrent à lui, tandis que d'autres semblaient douter, et regardaient comme impossible la question qu'il leur avait posée.

« Vous ne croyez pas tous à mes paroles? poursuivit le prince; eh bien! vous allez être convaincus. Beaufou, faites avertir Guillaume Talvas, il doit être dans la petite salle du donjon.

» — Nobles barons, dit Kahel en s'adressant à ceux qui s'étaient montrés mécontens, de-

puis que j'ai désarçonné Talvas au tournoi du comte du Maine, cet homme est mon plus cruel ennemi ; vous fieriez-vous à son témoignage ?»

Lionel de Beaufou rentrait alors dans la *salle du prince*, suivi de Guillaume et d'un autre guerrier dont on ne pouvait apercevoir le visage, parce que la visière de son casque était complètement abaissée.

« Talvas, s'écria Robert avec une joie triomphante, dites s'il est vrai que le prisonnier ait voulu attenter à ma vie. »

Mais avant que Guillaume eût pu satisfaire aux désirs du prince, le guerrier resté dans l'ombre s'avança gravement au milieu de l'enceinte et releva sa visière.

C'était le vieux comte d'Alençon !

L'apparition soudaine de l'avare fit pâlir le farouche Arabe ; le système de dénégation sur lequel il avait résolu de s'appuyer, s'évanouissait alors, et son trouble plein d'effroi n'échappa point à la plupart des seigneurs assemblés.

« Barons, dit Guillaume de Bellesme avec humilité, c'est moi qui ai payé les deux mille oboles d'or à ce mécréant ; il m'a forcé, pour ainsi dire, l'épée sous la gorge ; c'est lui qui, par ses insinuations perfides et réitérées, m'a engagé à lever contre mon noble suzerain l'étendard de la révolte ; c'est lui qui a dévasté nos seigneuries, et réduit en cendres les moissons de nos vavasseurs ; je n'ai plus un besant à moi, et c'est lui qui a pillé ma maison ! »

Un léger murmure d'indignation s'éleva dans les groupes, et Robert força l'Arabe à baisser les yeux. L'avarice guidait alors le vieux Bellesme ; et encouragé par les regards du prince, il continua :

» Depuis quatre jours, ce coquin n'a pu dépenser une somme si énorme, et pour ajouter à la véracité de mon récit, autant que pour vous convaincre, sires chevaliers, je vais visiter sa ceinture. »

Quelques sourires bruyans accueillirent cette idée du guerrier ; car son péché capital était bien connu ; Kahel se recula, et fit un geste menaçant ; mais Guillaume Talvas et Teghn le saisirent avec force, pendant que le vieux Bellesme sortait de dessous la robe du prisonnier la bourse qui contenait les mille oboles

» En voici la moitié, mes sires, dit-il avec bonheur ; recevez cet or, mon prince, en à-compte sur les subsides que vous m'avez imposés.

» — L'or qui a été donné pour payer mon sang, reprit Robert en s'emparant de la bourse, ne doit pas rentrer dans mon épargne ; je le destine à faire prier Dieu en actions de grâces de ce qu'il m'a préservé du mal ! Tenez, pieux Grégorius, voici cinq cents oboles ; le reste sera pour aider mon fidèle Beaufou à construire une chapelle à sa patronne.»

Beaufou s'inclina, et reçut en riant le présent de Robert-le-Magnifique.

« J'accepte, mon gracieux prince, dit-il à haute voix, parce que l'or n'est sujet à aucune souillure, sans cela je le refuserais, car il a passé par les mains d'un juif.

» Que voulez-vous dire ? s'écrièrent spontanément Robert et le moine, qui tournait déjà dans ses doigts la bourse avec une répugnance mêlée de terreur.

» — Je dis, répliqua Beaufou avec une affectation marquée, que ce misérable, qui a

excité nos querelles, ne valait guère qu'un mauvais bûcher, attendu que c'est un Sarrazin ou un juif de Syrie.

» — Un juif ! s'écria en frémissant toute l'assemblée, un juif qui a pollué l'habit de chevalier ! Malheur au juif !

Grégorius fit un signe de croix et murmura ces mots :

« Pardonnez-moi, Seigneur, d'avoir eu pitié du mécréant. »

Et les imprécations, et les menaces, et des gestes de colère, partaient de cette foule qui tout à l'heure se révoltait contre son souverain.

» — Double traître ! infâme chrétien ! s'écria Kahel avec fureur en montrant au sire de Beaufou son bras ensanglanté, traiter de juif, l'enfant du prophète !

» — Dieu du ciel ! s'écria Grégorius en se signant de nouveau ; c'est un mécréant, un infidèle, un Sarrazin !

« — Oui, messeigneurs, ajouta Beaufou en déroulant un parchemin, et de plus, c'est un espion de l'empereur de Constantinople ; voici le message de ce prince que l'on a trouvé dans ses vêtemens après le combat. C'est un de ces cruels Arabes qui ont assassiné nos frères dans les déserts de Nicomédie, le plus farouche, car son nom est écrit ici : Kahel-al-nga-couf, ou le terrible.

» — Oui, s'écria Kahel, oui ! je suis un Sarrazin, un Arabe !... Et c'est la vengeance qui m'a fait traverser les mers ! et je vous brave tous, lâches chrétiens ! Malgré mes blessures, je défie au combat à outrance le moins timide d'entre vous ; montrez au moins à l'étranger que tous vous n'avez pas des cœurs de femme ; je vous défie, je vous défie !

» — Eh bien ! s'écria Robert avec mépris, ton défi est accepté, voilà le bourreau ! »

Un homme de grande taille, maigre, aux membres grêles, mais nerveux, entra dans la salle précédé par Marmion ; il était demi nu, et un large glaive de forme romaine pendait à sa ceinture. Sur un signe de Marmion, il s'empara du prisonnier, l'emmena hors de l'enceinte, escorté par Teghn et Horwig ; après quoi Robert se leva et dit avec dignité aux seigneurs assemblés :

« Ce païen a poussé l'insolence jusqu'à souiller les écussons de la chevalerie ; c'est un crime à ajouter à ses autres crimes. Il n'y a pas de clémence pour un pareil homme ; venez, sires chevaliers, venez assister à sa *dégradation.*»

Au moyen âge, la dégradation des chevaliers était le plus terrible des supplices, et ce ne fut pas sans frémir que les barons virent sur la place publique les apprêts qui avaient été faits si rapidement par ordre du prince, bien avant que le sort du cavalier arabe eût été décidé. Chacun d'eux put mieux se convaincre du caractère audacieux de son suzerain en voyant combien il avait méprisé leurs paroles de révolte.

Tout le cortége était arrivé sur la place d'armes ; deux échafauds d'inégale hauteur y avaient été dressés, et sur le plus élevé, recouvert d'une étoffe rouge, Robert de Normandie et ses barons vinrent s'asseoir.

Une foule immense affluait de toutes parts vers la place ; c'étaient des cris, des huées, des hurlemens effrénés. Le peuple, dans tous les temps, éprouve de la joie en face d'un échafaud. Kahel, armé de toutes pièces, comme au jour de la bataille d'Alençon, tra-

versa cette multitude bruyante ; et, sur le point de monter les degrés de la seconde estrade, une voix brève fit retentir ces mots à son oreille en langue arabe :

« Prends courage, Kahel ! et ne détourne pas les yeux. »

Le cavalier obéit, et il arriva d'un pas ferme sur l'échafaud. Un long pal avait été fiché en terre, soutenant à son extrémité l'écusson de Kahel, renversé la pointe en haut. Douze prêtres, revêtus de leur surplis flottans, entourèrent le cavalier, tandis que Marmion et deux officiers d'armes vinrent se placer en face de lui.

Les prêtres se mirent alors à chanter d'une voix sonore les vigiles des morts, depuis le *dilexi* jusqu'au *miserere*; et quand, à la fin de chacun de ces hymnes de douleur, les prêtres s'arrêtaient, les officiers dépouillaient Kahel en commençant par le heaume, tandis que les hérauts d'armes faisaient retentir l'air de ces paroles :

« Ceci est le casque du traître et déloyal Kahel.

» — Ceci est l'épée du traître et déloyal chevalier. »

Ils continuèrent ainsi jusqu'à ce que l'Arabe fût entièrement dépouillé ; alors on descendit son écusson du pal qui le soutenait, et l'exécuteur le brisa en trois pièces au pied de l'estrade avec son marteau.

Puis les douze prêtres se levèrent, et d'une commune voix ils entonnèrent le plus terrible des psaumes de David ;

Deus, laudem meam ne tacueris : quia os peccatoris, et os dolosi super me apertum est, etc.

Donnez au méchant tout pouvoir sur lui, et que le démon se tienne le maître de sa droite.

Qu'il sorte condamné après son jugement, et que sa prière même lui tourne à péché.

Que ses jours soient abrégés, et qu'un autre occupe sa place dans le ministère.

Que ses enfans deviennent orphelins, et sa femme veuve.

Que, semblables à des transfuges, ses enfans aillent mendier, et qu'ils soient obligés de sortir de leurs maisons désolées.

Que l'usurier le dépouille de toutes choses, et que les étrangers lui ravissent les fruits de son labeur.

Que nul ne lui prête assistance, et n'ait pitié de ses enfans orphelins.

Que sa postérité soit détruite, et que son nom soit oublié à la première génération.

Que le souvenir de l'iniquité de ses pères soit rappelé en la présence du Seigneur, et que le péché de sa mère ne soit jamais effacé.

Que leurs crimes soient toujours exposés aux yeux du Tout-Puissant, et que la mémoire de cette race maudite soit exterminée et dispersée par toute la terre ; car cet homme n'a pas songé à faire miséricorde.

Pendant cette lugubre et épouvantable cérémonie, le cavalier arabe, oubliant l'avis mystérieux qui lui avait été donné, luttait avec fureur dans son âme contre un farouche désespoir. La mort seule pouvait effacer son ignominie ; et quoique sa vie dût être d'une courte durée, néanmoins il la regrettait. Ses regards étincelans ne s'arrêtaient plus sur

la foule : ils étaient constamment fixés sur sa tunique souillée, sur son heaume rompu, sur ses armes brisées. La dignité de l'homme de guerre revenait. — Oh ! que le cœur de ce malheureux recélait de souffrances !

Et pourtant les tortures n'étaient pas finies. Les crimes de Kahel avaient été grands ; il fallait que le châtiment fût proportionné aux offenses. C'est alors qu'un poursuivant d'armes apporta le bassin plein d'eau chaude et se disposa à répondre au sire de Mailloc l'un des hérauts.

« Quel est le nom de cet homme ? demanda Mailloc trois fois successivement.

» — Il se nomme Kahel-le-Terrible, repartit le poursuivant d'armes; c'est un chevalier venu des pays éloignés.

» — Tu te trompes, Foulques, reprit Mailloc, celui que tu viens de nommer est un traître déloyal et foi-mentie. »

Puis, pour convaincre le peuple, il se tourna vers le second échafaud et demanda l'opinion des juges.

« — Par sentence des barons et écuyers ici présens, s'écria Tournebu qui était le plus ancien parmi les législateurs, il a été ordonné que cet *infâme déloyal* était indigne du titre glorieux de chevalier, et que ses forfaits avaient mérité la dégradation, et ensuite la mort !»

Un cri prolongé retentit parmi la foule, qui s'ébranla comme les rameaux nombreux des sapins d'une forêt qu'agite l'ouragan.

Alors le poursuivant d'armes renversa le bassin d'eau chaude sur la tête de Kahel, qui poussa une imprécation terrible et menaçante; les prêtres et les barons quittèrent les échafauds pour aller se revêtir de chaperons et de robes de deuil, tandis que Lionel de Beaufou aidait Robert à descendre les degrés de l'estrade.

L'exécuteur attendait la victime, nonchalamment appuyé sur son large glaive. Beaufou l'aperçut, et on le vit se pencher vers l'oreille du duc.

« — Avez-vous oublié la sœur du condamné ? lui disait-il avec une sorte d'intérêt; si, avant de lui donner le bourreau pour dernier juge, on pouvait savoir où elle se trouve, ce serait un aussi beau triomphe.

» — Blichilde est belle : je l'aime ! repartit Robert en poussant un soupir, mais pour une nuit de tout son amour je ne voudrais pas différer d'une heure le supplice de ce scélérat !»

Et après un instant de réflexions, il s'approcha de l'échafaud suivi par Beaufou.

« — Voyons ! » dit-il.

On s'apprêtait à descendre le condamné pardessus la lice avec des cordes, selon l'usage ; mais sur un signe de Beaufou, les poursuivans lui épargnèrent cette humiliation.

Quand le prince et Lionel furent pres de lui, le cavalier leur lança un regard foudroyant, et s'écria :

« — Est-ce encore pour insulter à ma honte, que vous venez ici, hommes parjures ?

— Les parjures se couvrent la tête d'un turban, répliqua Beaufou avec gravité; mais

prête l'oreille aux paroles de mon maître, il tient dans sa main droite ta vie ou ta mort! »

Et Beaufou se mit à l'écart avec les poursuivans, tandis que Robert s'entretenait avec Kahel.

« — Je ne veux rien de toi, Robert, disait l'Arabe ; pas même la vie.

» — Qu'as-tu fait de cette jeune fille que tu nommais ta sœur? lui demanda le duc d'une voix émue; une fois privée de ton assistance, elle a besoin d'un protecteur qui pourvoie à sa sûreté, qui la maintienne dans son rang. »

L'Arabe se redressa de toute sa hauteur, semblable au roseau que le vent a courbé, et qui se relève après la tempête. Ses yeux perçans devinrent fixes, une expression indéfinissable les animait : puis il dit lentement d'un ton de voix féroce :

« — Robert de Normandie, après moi, Deïdza n'aura point d'autre protecteur ; et si je dois mourir, avant que le soleil ait disparu deux fois derrière le donjon de ta forteresse, le poison enverra son âme rejoindre les belles houris du grand Prophète.

» — Homme cruel! repartit Robert avec mépris, ces bravades ne m'effraient pas ; nul moyen ne te sera offert pour accomplir ce nouveau crime ; car avant deux jours j'aurai arraché de sa prison l'ange que tu as tyrannisé, et à qui, contre les lois divines et humaines, tu as imposé le nom de sœur. Le sang du tigre ne se mêle point à celui d'une colombe.

» — Richard était pourtant ton frère, dit Kahel avec un sourire affreux.

» — Misérable!.... s'écria Robert en le menaçant; tu combles la mesure. — Mais, ajouta-t-il après un instant de silence, je te laisserai vivre encore un jour ; dis-moi la retraite où languit Blichilde..., et peut-être tu ne mourras pas.

» — Je saurai mourir, répliqua l'Arabe avec fermeté ; mais songe qu'elle mourra aussi !

» — Eh bien! dit Robert, que ta volonté s'accomplisse. » Et il resta quelques instans silencieux, le regard courroucé, semblant prêt à lever la main droite pour donner l'ordre à l'exécuteur sur qui les yeux du peuple étaient fixés avec des désirs avides ; puis il se ravisa.

» — Reconduisez cet homme dans son cachot, reprit-il en s'adressant aux poursuivans d'armes tout surpris ; mais que cet échafaud reste debout jusqu'à demain, car je ne fais pas grâce ! »

Les officiers obéirent ; tandis que le duc de Normandie, appuyé sur le bras du sire de Beaufou, se rendait à l'église, consterné, triste, en traversant la foule qui hurlait et s'agitait comme une mer houleuse, trompée quelle était dans l'*ordonnation* du supplice.

III.

Le cavalier arabe fut de nouveau enseveli sous les sombres voûtes qui avaient retenti de ses imprécations et de ses plaintes ; mais cette fois, comme le jugement d'une cour suprême était venu imposer sa parole de mort, que le prisonnier avait été dégradé,

maudit et déclaré infâme, il ne devait plus jouir d'aucun des priviléges accordés aux hommes libres ; et les officiers d'armes, en le quittant, l'avaient chargé de fers.

D'abord, il s'assit sur le fatal bloc de pierre, roulant sur les murs lézardés des regards étincelans de haine et de fureur ; cet appareil de tortures, qui semblait lui être destiné, agissait fortement sur ses esprits, et lui arrachait des exclamations à demi étouffées ; de sourds rugissemens, et des menaces qui devenaient impuissantes comme sa pensée. Puis, poussé par cet amour de vivre qui parle encore à la dernière heure dans les âmes rudement trempées, il se leva, fit quelques pas avec peine, et se dirigea vers la porte de son cachot.

La rouille avait rongé le fer de la serrure, dans ce souterrain creusé jusqu'au niveau des sources ; l'Arabe s'en aperçut avec joie, et, soulevant ses mains pesamment chargées de chaînes, il les fit retomber avec effort sur l'obstacle qui l'arrêtait.

Cette masse de fer, tombant sur du fer, retentit sous ces longues voûtes comme un choc d'armures, et se prolongea bruyamment en échos sonores. Kahel, effrayé, s'arrêta court, et resta plusieurs minutes l'oreille appuyée sur la porte, gardant son haleine et ne donnant plus signe de vie, comme ces criminels qui, à l'heure de frapper leur victime, ont l'âme consternée, et sentent l'arme meurtrière s'échapper de leurs mains, et si un souffle, un bruit vague, éloigné, vient à passer dans l'air.

Il essaya d'arracher les fiches qui retenaient la serrure, mais la vétusté n'était pas grande assez pour que ses mains affaiblies pussent efficacement agir ; et, découragé profondément, il se jette sur le sol en exhalant un farouche désespoir.

« — Flagellé ! dégradé ! s'écria-t-il ; flagellé avec honte par des chrétiens ! — Avoir vu une foule de la plus vile populace sourire à mes misères inouïes, et me déchirer l'oreille par ses huées infâmes et ses clameurs ! — Double ignominie ! double supplice ! — Oh ! c'est une tache éternelle que ne peut effacer ni le feu, ni le sang ! Si encore j'étais libre, si mes pas foulaient leur sol, et que ma main fût assez forte pour porter mon épée, je pourrais peut-être laver mon affront ; mais, seul au fond de ce gouffre, enchaîné comme un esclave, sans armes, affaibli par mes blessures, et trahi par ceux qui devaient me prêter assistance, je n'ai plus qu'à mourir !

Il se tut, et ses yeux se fixèrent avec rapidité vers la porte, croyant entendre un bruit de pas autour de son cachot ; mais bientôt ses pensées reprirent leur direction première, et il continua de s'écrier les dents serrées :

« — Que n'ont-ils pas osé ces chrétiens ! Leurs mains impures ont touché mon visage, et ma barbe est tombée sous le ciseau ; ils ont appelé chien le fils d'un émir, le plus zélé de tes croyans, o Mahomet ! ne m'abandonne pas encore, prophète sublime ; abaisse vers moi tes regards ineffables, et fais que j'échappe à mes ennemis. — Je serai ton glaive ensanglanté, prophète ! Je serai ta foudre terrible. Tout pliera sous mes coups, comme la feuille de palmier se rompt à la violence des vents du désert, ou les glaïeuls et les joncs sous la course bondissante du tigre ! Je te porterai le sang de ce Robert dans une coupe d'or, et je te l'offrirai en sacrifice au sein d'un silence religieux,

dans ton temple de la Mecque. Mon humiliation triplera mes forces en aiguillonnant ma vengeance. O Mahomet, Mahomet !»

Kahel, entraîné par cet esprit de fanatisme effréné, se leva d'un seul bond, comme s'il fût prêt à accomplir la mission qu'il avait invoquée ; mais le bruit de ses chaînes, et les douleurs qu'il ressentit de leur choc violent, vinrent lui rappeler toute l'angoisse de sa position.

Alors, il parcourut son cachot avec une furie désespérée, rugissant comme une bête féroce, frappant du pied le sol humide, agitant ses fers, poussant des imprécations éclatantes, et s'arrêtant d'intervalle en intervalle, pour s'écrier d'une voix avide de sang :

« Misérable Beaufou, parjure infâme ! »

Mais pendant que l'Arabe dévore le frein puissant qui le torture, les évènemens marchent au-delà de cette prison ténébreuse, et l'horizon du captif s'assombrit davantage.

Robert-le-Magnifique, ardemment épris de Deïdza, mit tout en œuvre pour découvrir la retraite où son frère l'avait ensevelie ; sans paraître attacher une grande importance à ce fait, il questionna Guillaume Talvas et le vieux comte de Bellesme, mais Kahel avait agi avec une habileté trop supérieure pour que les deux guerriers eussent eu le plus léger indice de ses plans ; aussi le découragement vint succéder dans l'âme du prince, à cette espérance qui naguère lui promettait un si touchant amour.

L'ingrat Robert semblait avoir oublié Arlette, cette belle fille qui venait de le rendre père d'un fils ; rejeton dont la gloire devait être si grande dans l'avenir !

Plusieurs d'entre ses plus dévoués serviteurs, qu'il avait envoyés à la recherche de Deïdza, étaient revenus successivement sans avoir découvert aucune trace. Un seul restait encore ; mais Robert, songeant à l'intelligence bornée de cet écuyer, comprit que tout serait désormais inutile, et, s'arrêtant à une résolution forte et grande, il fit donner l'ordre à ses barons de se préparer à partir dans la matinée du lendemain pour sa ville de Rouen.

C'était le lieu du rendez-vous général de ses troupes destinées à la guerre de Flandre.

L'échafaud était toujours dressé sur la place publique. Le peuple attendait la victime avec impatience, car ce jour était le deuxième depuis la dégradation du cavalier. Robert ne se montrait pas moins impatient que son peuple ; la vie de Kahel lui semblait une lourde chaîne, et déjà il l'eût brisée avec joie, mais les dernières menaces du terrible Arabe retentissaient continuellement à son oreille ; ses rêves en furent troublés, et son existence presque anéantie.

A la fin, sortant de cette stupeur causée par les craintes qu'il éprouvait pour une créature charmante, il alla presque jusqu'à se reprocher sa tendresse ; et, repoussant de son esprit toute pensée d'humanité, il fit appeler Marmion, Beaufou et le moine Grégorius.

« — Sires chevaliers, et vous, digne prêtre, leur dit-il, nous allons entreprendre un long, et sans doute un périlleux voyage ; car Baudouin de Flandre est brave autant qu'il a de félonie dans le cœur, mais jusqu'ici, qui peut se vanter d'avoir soutenu le choc de la chevalerie normande ? qui peut nous reprocher des défaites ? — Nos annales n'ont que

des victoires et point de revers! aussi, Dieu fera encore triompher notre cause, qui, cette fois, est noble et sainte. Mais tout chef sage, en quittant ses états, doit se garder d'y laisser un ennemi. — Un ver chétif parvient vite à corrompre le plus beau des fruits. Défions-nous, car notre ennemi jouit encore de l'impunité.

» — Notre gracieux maître veut sans doute parler de ce mécréant païen? dit le moine en se signant.

» — Oui, pieux Grégorius: et, si vous le jugez nécessaire, offrez-lui ce soir les consolations de notre religion divine, car demain, deux heures après le lever du soleil, il mourra.

» — Que la volonté du prince s'accomplisse, s'écria Marmion.

» — Et la nôtre! ajouta Beaufou en glosant. Je serais curieux de voir la figure de ce drôle au fer de la lance de justice... Nous la lui préparerons d'une bonne hauteur, afin que son prophète ait moins de chemin à faire pour venir le chercher, et aussi pour qu'il ne meurtrisse point ses pieds divins en touchant les cailloux pointus de notre chère ville de Falaise.

» — Je vous laisse le soin de ces préparatifs, sires chevaliers, dit Robert, d'une voix altérée: et maintenant, laissez-moi, l'heure du repos va bientôt sonner.

» — Votre grâce avait parlé d'une cavale indomptée, répliqua Beaufou; le juif Mazias en a une à tous crins, monseigneur; en deux bonds elle porterait le corps et l'esprit du païen dans les nuages. Faut-il aller trouver Nazias?

» — L'exécuteur suffira, dit Robert avec hauteur. Rien n'est cruel comme un lâche, » ajouta-t-il, en voyant Beaufou s'éloigner.

A peine le duc se trouva-t-il seul, que le bruit du galop d'un cheval retentit dans le chemin qui arrivait au pont-levis; plusieurs voix se firent entendre, et bientôt l'écuyer retardataire, celui sur lequel Robert ne comptait plus, entra l'œil radieux, la figure réjouie, dans la salle où le duc reposait.

» Qu'y-a-t-il, Rog? dit Robert en se levant précipitamment; allons, parle vite; pour —Dieu parle; tu es long à ouvrir la bouche, comme un Breton à tirer l'épée.

» pPardon, mon noble et puissant seigneur, repartit l'écuyer alarmé à demi de l'empressement de Robert.

» — Tu me fais mourir, avec tes monseigneurs! s'écria le fougueux duc de Normandie. Ton voyage, malheureux, qu'as-tu fait?

» — Monseigneur... mon noble maître... j'ai de bonnes nouvelles... je l'ai trouvée.

» — Tu l'as trouvée, Rog! ah! tu es un bon serviteur; et, où se trouve-t-elle?

» — C'est-à-dire, mon prince, que je ne l'ai pas tout-à-fait trouvée.»

Le froncement des sourcils de Robert fit trembler le pauvre Rog, qui pâlit et balbutia son message plus encore qu'il ne l'avait fait jusqu'ici.

« — J'ai rencontré une femme... je veux dire que ce n'était peut-être pas bien tout-à-fait une femme... non, votre grâce va le voir comme moi. — C'était une juive. Mais il y a une histoire que je vas vous raconter.

» — Malheureux, s'écria le duc avec une vive impatience, tu me mets à la torture; voyons, achève!

» — Que votre grâce me pardonne reprit l'écuyer, en se jetant aux genoux de Robert; daignez garder votre colère pour les seigneurs qui y sont accoutumés; mais je sens déjà que ma langue se glace de peur, rien qu'à vous voir des yeux comme cela.

» — Rassure-toi, Rog, j'aime l'attachement que tu me portes, repartit le duc avec bonté, voyant que pour obtenir le message il fallait recourir à la douceur, et passer par les longues narrations de l'écuyer. J'écoute.

» — Imaginez, mon prince, qu'en revenant du châtel de Carouges, il m'a pris la fantaisie de rabattre mon cheval sur Alençon, et je m'en suis bien trouvé ainsi que votre grâce, comme vous l'allez voir. J'avais couru tout le pays inutilement, et désolé, je me disposais à venir retrouver votre seigneurie, quand j'ai rencontré dans la grand voie du vieux bourg, un ami à moi, Claude Rebustel, fils de Jérôme Rebustel, vavasseurs, depuis des siècles, des sires de Nonant. Or, quand des amis se retrouvent, mon prince, il faut bien boire un coup, c'est bien le moins, et ça nous a conduits naturellement dans une hôtellerie. Il y avait là, dans cette hôtellerie, une vieille femme qui bavardait comme une pie, avec la maîtresse du logis; c'était sans doute les vapeurs du pigment qu'elle avait avalé qui lui piquaient si fort la langue, et je me disposais à prier la commère de nous laisser un peu en repos, quand la conversation a roulé sur un sujet qui m'a fait ouvrir toutes larges mes deux oreilles.

» — Par l'épée de Rollon! s'écria Robert, ne pouvant maîtriser davantage son impatience, hâte-toi, Rog, et dis-moi un seul mot. As-tu vu la jeune fille?

» — Nous y voilà, mon prince, repartit le cruel narrateur; la vieille femme, c'était la juive. Elle disait à sa commère que, pendant tout le siége d'Alençon, un cavalier païen l'avait bien fait souffrir, qu'il lui avait donné à garder deux jeunes filles, belles comme des anges, dont l'une était sa sœur.

» — Sa sœur! sa sœur! s'écria Robert avec joie; c'est elle, Rog! c'est elle!

» — Attendez un peu que j'achève, mon prince, dit Rog tranquillement. La juive, qui a la peau ridée et jaune comme une pomme sèche, disait encore que le cavalier païen viendrait dans un an chercher les jeunes filles; mais comme elle a su par les hérauts d'armes qu'il allait être décapité, la vieille maudite a jugé convenable de mettre à la porte de chez elle les deux sœurs, attendu qu'elle mourait de faim, sinon de soif, mon prince, car elle avait mis à sec un broc de pigment.

» — Et qui sait où elles sont? mon Dieu! dit Robert avec désespoir.

» — Rassurez-vous, prince, repartit Rog avec un calme singulier; la juive Rébecca, comme l'appelait l'hôtesse, ne la renverra qu'après le supplice du chevalier maudit, *du Belzebuth incarné*. Voilà tout ce qu'elle a dit; j'ai payé notre hypocras, j'ai embrassé mon compère Rebustel; j'ai mis mon cheval au galop, et me voilà!

» — Tu es un brave et dévoué serviteur, Rog, dit le duc de Normandie, le cœur plein d'une douce satisfaction; cela mérite récompense; je te nomme en second mon *écuyer*

de corps, et voici vingt besans d'argent. — Allons, ne te mets point à mes genoux; c'est bon. Seulement, ne t'éloigne pas, car tu m'accompagneras demain à Alençon.

» — Holà ! » s'écria Robert après un instant de réflexion.

Et deux écuyers accoururent aussitôt.

Que les héros d'armes aillent publier à son de trompe et de fanfares, par les rues, places et carrefours de notre ville de Falaise, que demain, une heure après le lever du soleil, le traître et dégradé Kahel aura la tête tranchée par la main du bourreau.

Après cet ordre impérieux, Robert de Normandie sortit de sa chambre, traversa la salle du prince, et se rendit dans une petite pièce voûtée qui servait d'asile à la jeune Arlette.

Elle souriait à son fils quand Robert entra ; sans prononcer aucune parole, il s'approcha du berceau de l'enfant, qu'il examina long-temps avec attention ; puis une larme vint rouler sous ses paupières, et il murmura ces mots d'une voix presque inintelligible;

« — Pauvre petit bâtard, pourquoi n'es-tu sorti d'une mère issue d'un sang noble ! »

Et, l'œil baissé vers la terre, la démarche lente et le front pensif, il retourna dans sa chambre pour se livrer au sommeil, laissant Arlette consternée de cette singulière apparition.

Pendant que les hérauts vont éveiller l'amour d'un supplice parmi la populace falaisienne, il est nécessaire de transporter de nouveau l'imagination du lecteur, dans le souterrain où repose le prisonnier.

Les tortures qu'on lui avait fait subir, les fatigues qu'il avait endurées, ne lui permirent pas d'occuper les heures au gré de ses désirs; quand il eut reconnu que l'évasion était impossible, il alla se rejeter sur sa natte sans murmurer une imprécation, sans pousser ni une plainte ni un soupir. Peu à peu, sa respiration devint bruyante; parfois, la voûte retentit de gémissemens prolongés, ses membres s'alongèrent; puis, les souterrains reprirent leur silence lugubre et effrayant.—L'Arabe s'était endormi.

Le sommeil est une chose si douce et tellement identique avec la nature de l'homme, qu'il s'y livre lors même que le cours de sa vie va se trouver brisé par une circonstance en dehors des voies naturelles. La veille d'un suicide, quand le monde est devant soi, quand l'avenir nous appartient encore, et qu'une chance de succès peut revenir tout-à-coup rétablir la destinée qui s'est enfuie; quand on est plein de jeunesse et de poésie; quand la loi n'est pas là menaçant de son glaive ; quand tant de choses devraient arracher l'homme à l'apathie cruelle qui le pousse vers la tombe, eh bien ! il dort.—C'est que le sommeil est le ciel des âmes affligées !

Mais le sommeil de l'Arabe était plus agité encore que celui du jeune homme qui se tue par amour, ou par dégoût de la vie, ou par misère; le sien, à lui, était une suite de songes sanglans, de scènes d'horreur, de vengeances inouïes ; toutes les passions se peignaient sur sa figure contractée ; ses poings se crispaient, et, dans son agitation convulsive, il secouait ses chaînes avec violence.

La nuit s'écoulait. Encore quelques heures, et cette vie déjà si pleine, quoique fort jeune, allait être rayée de la terre. C'est alors qu'un bruit faible, éloigné, vint troubler

les voûtes silencieuses. Des pas lents résonnaient sur le sol, et l'on eût dit que les courans d'air du souterrain apportaient ces bruits, et augmentaient leur force en les promenant à travers les arcades. Ceux qui ont visité des catacombes, de profondes sépultures, doivent savoir combien, les nuits, la terre est sonore : au temps des persécutions du christianisme, un soupir à peine exhalé trahissait aux Romains les malheureux fidèles, et faisait couler des flots de sang.

Bientôt une lueur pâle glissa sur les murailles noircies qui se trouvaient à l'opposé de l'escalier. Les pas approchaient toujours; mais sans doute les précautions étaient plus grandes, car l'écho ne répétait qu'un frémissement vague, et se prolongeait à peine.

Un homme s'avançait dans la direction que nous venons de dire, tenant d'une main une torche peu fournie, tandis que l'autre soutenait deux épées et un poignard. Son vêtement consistait en une longue robe blanche, à l'usage d'un ordre monastique, et le large capuchon était complètement rabattu sur son visage. A le voir ainsi dans cette demi obscurité, pendant cette marche grave et mesurée, on eût dit une de ces apparitions funèbres, de ces grandes et poétiques figures que nous ont léguées les premiers âges religieux.

Il arriva ainsi devant la porte du cachot où Kahel reposait; plusieurs fois ses yeux se fixèrent dans la direction de l'escalier qui conduisait à la forteresse; il colla l'oreille sur le sol, et, se relevant, il ouvrit sans hésiter la porte du cachot.

L'Arabe était sur son séant, obsédé par un rêve pénible ; ses yeux, presque ouverts, semblaient vitreux et hagards; sa bouche, toujours contractée, murmurait des paroles confuses; et quand le personnage vêtu de blanc l'appela par son nom de Kahel, on l'entendit distinctement prononcer celui de Mahomet.

« Mahomet! reprit-il avec une terreur profonde en attachant ses regards sur le visiteur mystérieux; est-ce ton ombre qui vient visiter un malheureux dans les ténèbres ! Tout à l'heure, je t'implorais dans mon cruel abattement ; viens-tu briser mes chaînes et m'armer de ton glaive ?

» — Allons, Kahel, réveille-toi tout-à-fait si tu ne veux pas bientôt voir le diable se mêler de tes affaires : vite debout.

» — Qui es-tu donc ? reprit l'Arabe en se levant.

» — As-tu déjà oublié la voix qui t'a parlé sur l'échafaud, Kahel ? »

Et l'homme releva le long capuce qui voilait ses traits.

« Lionel de Beaufou ! s'écria l'Arabe d'un ton menaçant.

» — Pas de menace, Sarrazin, et surtout modère les éclats de ta voix, reprit le sire de Beaufou; ta vie ne tient plus qu'à un fil; et Lionel consentirait plutôt à cesser de boire que de voir ta tête plantée sur la lance de la justice.

» — Traître chrétien ! repartit l'Arabe avec une fureur sourde; mais c'est toi qui as poussé davantage Robert à me faire accabler de tortures ignominieuses ; tu as constamment porté la parole en faveur de mon ennemi ; tu as envenimé la plaie comme un reptile impur. J'ai été flagellé, dégradé !

» — Tout cela ne tue pas, Kahel, reprit Beaufou avec son insouciance habituelle.

Tant que l'exécuteur ne vient pas inspecter les veines du cou, des gens comme toi ont tort de se plaindre. J'ai dû t'accuser et paraître ton plus cruel ennemi ; car, si je peux favoriser ta fuite, Robert se soupçonnerait presque avant de s'arrêter à moi. — Tu devais donc subir la dégradation, et remercie Mahomet de cette rude épreuve, car c'est elle qui t'a sauvé.

» — Dégradé par des chrétiens ! répétait l'Arabe.

» — Raison de plus, mon beau Sarrazin ; considère qu'ils n'étaient pas dignes de toucher à ton corps, à ta barbe, et oublie leurs violences ; tu n'es pas chevalier chrétien.

» — Oh ! comme je me vengerais d'eux, Beaufou !

» — Ne faisons pas de projets, mon ami ; ces souterrains sont difficiles à franchir, et... tu dois mourir au lever du soleil.

» — Alors, que viens-tu faire sous cet étrange déguisement?

» — Je viens essayer de te sauver. Mais n'as-tu rien entendu ? écoute, » ajouta-t-il à voix basse.

Et Lionel de Beaufou, l'âme pleine de terreur, se jeta l'oreille sur le sol, respirant à peine, écoutant, flairant le courant d'air, tandis que le farouche Arabe, qui venait d'entrevoir une lueur de délivrance, commençait à trembler aussi, songeant que ses bourreaux venaient peut-être pour le conduire à la mort.

Une secousse assez forte s'était prolongée sous les voûtes, et avait engendré tant d'effroi dans l'âme de ces deux hommes.

Le sire de Beaufou et Kahel, ces deux caractères si opposés, ne formaient cependant, pour ainsi dire, qu'un seul homme. La vengeance et la cupidité les avaient unis d'une sorte d'amitié : Kahel, pour se venger de Robert, et Beaufou pour satisfaire une avarice insatiable. L'Arabe, dès son arrivée en France, avait deviné Beaufou ; à force d'or, il était parvenu à le gagner à sa cause ; mais Lionel n'était ni assez brave, ni assez endurci dans le crime pour assassiner Robert; et même il avait déjoué plusieurs fois des complots tramés par l'Arabe. Leur liaison était ignorée de tous, et l'origine de Kahel ne fut dévoilée entièrement qu'au jour de l'assemblée des barons.

C'était encore dans l'espérance de recevoir des présens du duc de Normandie, que Lionel agissait ainsi. Son attente ne fut pas trompée ; mais il trouva la récompense trop faible. Ce misérable, auquel Robert accordait une grande confiance, nourrissait dans l'ombre des pensées de mort contre son maître. Il avait poussé la convoitise jusqu'à vouloir la ville de Lisieux pour seigneurie ; mais Robert ayant refusé d'y souscrire, il s'était rejeté sur plusieurs forteresses des frontières afin d'obtenir le titre ambitieux de *Marchiali*, comte des Marches; mais Robert, connaissant son peu de bravoure, avait constamment refusé, le dédommageant néanmoins de ses refus en l'accablant de présens.

De là, une haine profonde et terrible, en ce qu'elle grandissait, protégée par des dehors de dévouement ; par l'adresse inouïe d'un courtisan dissimulé, si dissimulé que son avarice était un mystère ; puis, Robert à la suite de quelques discussions l'ayant taxé de lâcheté en présence des plus puissans barons de Normandie, il avait accumulé haine sur haine, et l'or et la sanglante pensée de Kahel avaient achevé de le pousser dans le chemin

de la trahison ; mais sa lâcheté l'arrêtait sans cesse. C'était le mal aux prises avec l'humanité ; le mal qui frappait au cœur quand l'impunité lui était assurée.

L'association de ces deux hommes, à cette époque de crises religieuses, était un fléau terrible ; l'un et l'autre, et par crainte peut-être, se dominaient tour à tour ; et la domination du cavalier arabe pouvait amener d'épouvantables résultats.

Après quelques minutes d'une consternation grande et muette, Beaufou se releva, et le premier adressa la parole à son compagnon.

« Le bruit que nous avons entendu provient sans doute d'un craquement de voûtes ; le soleil ne doit se lever que dans deux heures, et c'est alors qu'on viendra. Écoute-moi bien, Kahel, si tu tiens à la vie.

» — J'y tiens, afin de me venger.

» — Soit, reprit Beaufou ; nous marcherons dans la même voie, tout en nous servant d'autres moyens. Toi, par la menace, l'épée, l'incendie, la violence ; moi, par la ruse, la joie et les festins. Je parierais une tonne de vin que j'arriverai le premier au but. Veux-tu tenir le pari, Kahel ?

» — Non, mais fais-moi vite sortir d'ici puisque tu en as le pouvoir ; tu ne paries jamais qu'à coup sûr.

» — C'est agir en homme d'esprit. Mais allons au but. Il faut que tu quittes cette contrée en renonçant à ta vengeance jusqu'à des jours meilleurs ; retourne au pays de tes pères, et rapporte une partie de tes trésors. Si tu veux sortir victorieux de la lutte, tu dois jeter l'or à profusion afin de corrompre les serviteurs de Robert.

» — Avare ! s'écria Kahel en fixant avec mépris ses yeux sur Beaufou ; n'as-tu pas honte de parler ainsi à un prisonnier dépouillé, à un guerrier qui a perdu jusqu'à son épée !

» — Je n'ai jamais su ce que c'était que la honte, mon brave païen, répliqua Beaufou sans paraître ému ; je te répète qu'il faut de l'or, ou renoncer à tout.

» — Eh bien ! j'en aurai, tu succomberas sous le faix ; mais, au nom du Tout-Puissant, brise mes fers et délivre-moi.

» — Un instant, seigneur Sarrazin, procédons moins vite ; nous avons presque deux heures devant nous... »

Le bruit qui s'était fait entendre précédemment se renouvela encore, mais plus fortement que la première fois ; et les deux guerriers crurent ouïr comme une porte qui criait sur ses gonds.

L'angoisse de l'Arabe était affreuse ; il allait périr victime de la cupidité de celui qui seul pouvait le sauver.

« Au nom de ton Dieu ! Beaufou, lui dit-il avec une humilité qu'il n'avait jamais ressentie jusqu'à cette heure ; au nom de ta croyance, fais cesser mes tortures et rends-moi la liberté ; je souscrirai à tout ce que tu m'imposeras.

» — Je n'entends plus rien, dit Beaufou en s'avançant jusqu'à la porte du cachot ; d'où peuvent venir ces bruits ? »

Et il se rapprocha de l'Arabe, auquel il retira une partie de ses fers.

« Tu m'as promis la souveraineté d'un émir si je consentais à te suivre en Asie, lui dit Beaufou en touchant les ressorts qui retenaient ses mains prisonnières ; j'ai su par des pèlerins que ta puissance était grande ; tiendrais-tu ton serment si j'allais en Orient réclamer le prix du service que je te rends aujourd'hui?

» — Oui, Beaufou, oui, tu serais émir.

» — Eh bien ! jure-le par le corps de Mahomet, et par le redoutable verset du Coran. »

L'Arabe hésita un instant, et son regard brillait d'un feu singulier quand il l'arrêta sur Beaufou ; puis après une minute de réflexion, il mit les mains sur sa poitrine, et s'écria :

« Au nom du grand Prophète, je jure d'observer les conditions que le chrétien m'a imposées.

» — Tu es libre, Kahel, reprit Beaufou ; maintenant, prends cette épée, ce poignard, et suis-moi. »

Les deux amis marchèrent silencieusement sous les nombreuses arcades, dans la direction qu'avait suivie le sire de Beaufou lors de son apparition mystérieuse. Le désir de vivre fait germer la prudence dans les cœurs les plus exaltés et les plus imprudens. Aussi le fougueux cavalier arabe modérait-il alors son impatience naturelle avec une merveilleuse résignation ; son pas était réglé sur celui de son guide, qui redoublait de lenteur et de précautions à mesure qu'il s'avançait. Bientôt un vent frais vint leur annoncer que le souterrain finissait, et qu'au-delà se trouvait un air pur, et peut-être la liberté.

Ils arrivèrent à une double porte, faite de lourds barreaux de fer, et Kahel put apercevoir la voûte bleue du ciel, resplendissante de ses myriades d'étoiles ; son imagination ardente lui fit entrevoir un autre monde, une autre vie que celle qu'il avait déjà parcourue, et il allait se jeter en avant de Beaufou, quand le bruit aigu se renouvela pour la troisième fois, et vint l'arrêter.

C'étaient les grilles de fer, non fermées, que le vent de la nuit faisait bruire, en les choquant avec violence.

La crainte des deux guerriers se dissipa tout-à-coup, et Lionel entra dans une petite poterne placée à peu de distance des souterrains, en invitant Kahel à le suivre.

Un pont-levis étroit s'abaissa immédiatement ; Beaufou et l'Arabe le franchirent avec vitesse, et le pont se releva aussi rapidement qu'il s'était abaissé, grâce à l'assistance d'un agent de Lionel, caché dans l'intérieur.

Le sire de Beaufou conduisit Kahel à travers les marais situés au sud de la forteresse ; redoutant la sentinelle placée à l'extrémité de la plate-forme du donjon, et croyant à chaque minute entendre un cri d'alarme. Mais la nuit favorisa leur fuite, et après un quart d'heure de marche à travers les eaux, les glaïeuls et les saules, ils parvinrent à atteindre le haut de la colline.

Le chemin d'Argentan sillonnait un petit bois et les longues bruyères parsemées de roches de Saint-Martin. Ils les parcoururent quelques instans avec une très grande rapidité, jusqu'à ce que Beaufou fut averti par le hennissement prolongé d'un cheval, qu'il touchait au but de sa course.

Un sapin énorme projetait au loin ses masses d'ombre, et contrastait singulièrement avec les touffes claires des charmilles et des coudriers; la partie la plus sombre était un guerrier tenant en laisse le beau coursier du cavalier arabe, que Lionel avait pu conserver à son compagnon, moyennant quelques besans. Arrivé là, Beaufou arrêta brusquement Kahel.

« C'est ici que je dois te quitter, lui dit-il; l'heure du danger est passée, le chemin est libre, et tu peux gaguer les bords de la mer avant que le soleil se soit couché deux fois. Voici ton cheval.

» — Tu me rends un double service, repartit Kahel, mais j'en dois recevoir un troisième; le vieux Bellesme m'a cruellement dépouillé; qui sait la longueur de la route que je vais être forcé de parcourir? il faut que tu me rendes les cinq cents oboles d'or que t'a données Robert.

» — J'en ai disposé, sire chevalier, repartit Beaufou en faisant une horrible grimace qui peignait toute l'avarice de son âme; tu seras obligé de recourir ailleurs.

» — Ailleurs? répéta fortement l'Arabe; et oublies-tu donc que ma tête est la proie du bourreau, que je ne puis me montrer au grand jour sans être exposé à mille dangers?

» — Que veux-tu, mon pauvre Sarrazin! dit Beaufou avec le ton d'une componction extrême; la fortune m'a, comme tu ne l'ignores pas, toujours été contraire; j'ai une armée de créanciers qui me suivent à la piste comme des corbeaux qui sentent un âne mort; je ne peux leur soustraire que du vin, parce que c'est une marchandise qu'il me serait facile de disputer même au diable; or, dis si tu veux te contenter d'une ou deux outres de vin de Roussillon. Elles viennent d'un brave seigneur chrétien. »

Le sectataire de Mahomet murmura sourdement une imprécation que Beaufou ne put comprendre. Trois cents ans après la mort du prophète, le verset du Coran ordonnant la tempérance était aussi sacré que celui de la conquête; de nos jours, l'Arabe eût accepté le vin, qu'il aurait bu s'il n'avait pu le vendre. L'extrême civilisation, comme l'extrême barbarie, usent les croyances des peuples à force de traverser les siècles.

« Écoute, Kahel, dit Beaufou après un instant de silence, quatre sacs contenant deux milles oboles ne se vident pas comme une coupe de vin de Hongrie; on ne t'en a retiré que mille, songe où tu as laissé les autres?

» — Je les ai donnés à la juive d'Alençon

» — A la juive d'Alençon? repartit Beaufou avec curiosité; eh bien! va les reprendre à cette maudite; car une juive, c'est pour les gens de guerre un souffre-douleur: j'en fais cas comme d'un verre de cidre. Mais quelle cause t'a forcé de donner une somme si énorme à la Nazaréenne?

» — C'était pour payer ma nouvelle cotte de mailles et un emprunt, répondit l'Arabe avec embarras, se repentant déjà de sa légère indiscrétion. Mais ce que j'ai offert, je ne le reprends pas.

» — Alors, mon brave Sarrazin, je n'ai plus qu'un conseil à t'offrir: tu sais l'axiome des barons: le paysan et le marchand travaillent pour nous. Eh bien! mets-le à profit;

la route est longue d'ici le lieu de l'embarcation ; l'épée dans tes mains vaudra un monétaire ducal.

» — Merci, Beaufou, repartit l'Arabe avec amertume ; je verrai à suivre tes avis ; mais je ne veux point m'embarquer encore ; il faut que je revoie Deïdza ; il faut que je revoie aussi la juive, elle sera plus humaine qu'un seigneur chrétien ! Adieu.

» — Imprudent ! s'écria Beaufou en l'arrêtant ; garde-toi bien de retourner à Alençon ; songe que Robert, en apprenant ton évasion, va te faire poursuivre de ce côté, pensant avec justesse que tu auras voulu retourner auprès de ta sœur. — Nous serions perdus tous deux !

» — Je n'ai jamais connu la crainte ni redouté le danger, repartit Kahel ; maintenant que mon bras est libre, je braverais Robert de Normandie à la tête de tous ses barons ! »

Et, s'affublant d'un manteau que tenait l'écuyer, il sauta légèrement sur Zika, et partit dans la direction d'Argentan avec une vitesse extraordinaire.

« Misérable coquin ! murmura Beaufou en le voyant s'éloigner, je t'ai donné la vie ; mais si tu tombes de nouveau entre les mains de Robert, l'appât de ton or ne me tentera plus. »

Il dit alors quelques mots à Teghn, son écuyer, et tous les deux glissèrent comme des ombres à travers les marécages pour rentrer dans la forteresse.

Leur retraite s'opéra dans un silence aussi craintif que celui qui avait présidé à leur fuite ; la poterne fut soigneusement fermée, ainsi que les grilles du souterrain, et bientôt le sire de Beaufou alla se livrer à un sommeil factice, afin de conjurer avec une audace plus grande l'orage terrible qui menaçait d'éclater.

Au lever du soleil, toute la population militaire et civile de Falaise et de son donjon était debout, hurlant d'aise, accourant de toutes parts sur la place publique, et formant une ceinture profonde de têtes sur lesquelles on lisait une joie inquiète et féroce. L'heure indiquée par les fanfares de la veille arriva, et mille cris retentirent aussitôt en apercevant une file de cavaliers qui descendaient du chemin tortueux de la forteresse.

Robert de Normandie rêvait encore à la ravissante fille de l'Orient, quand Rog, le nouvel écuyer du corps, entra dans la salle où il reposait, et lui dit que Richard Marmion attendait ses ordres.

« Qu'il aille chercher le prisonnier, repartit le prince, et fais avertir le pieux Grégorius, Harcourt, Tanet et Beaufou, afin qu'ils m'accompagnent. »

Quelques instans s'écoulèrent, et les grands barons se rendirent à l'invitation du maître, conduits par Lionel de Beaufou, le visage calme, la démarche pleine d'assurance, et disposé à lancer un sarcasme ou une plaisanterie. — Quand l'homme s'est jeté une fois aveuglément dans la voie criminelle et périlleuse, le remords cesse, et il continue toujours. — Pour les actes, le crime est comme la vertu : l'un frappe sans sourciller, l'autre fait le bien dans l'ombre.

Tout était prêt. On entendait, dans la cour, le hennissement des chevaux et leurs piaffemens sonores annonçant l'impatience. Les cris de la populace arrivaient comme le bruis-

sement des vagues jusqu'aux murs du donjon; les écuyers se rangeaient sous la herse, on allait partir.

Tout-à-coup, les portes de la galerie roulèrent avec violence; on entendit des pas nombreux et précipités; Marmion, suivi de quelques officiers d'armes, accourait, hagard, les traits bouleversés: il traversa la salle du prince, et entra dans celle où se trouvait Robert, en s'écriant:

« Le prisonnier s'est évadé! »

La consternation la plus grande accueillit cette terrible parole. Tous les yeux étaient fixés sur Robert, qui se livrait à une rage farouche et muette: à la fin, comme s'il fût honteux de cette colère, ou peut-être poussé par un de ces pressentimens, une de ces révélations de la nature que Dieu envoie à l'homme à l'heure du danger, il se leva précipitamment, pria d'Harcourt d'aller par la ville apaiser le tumulte, et, suivi d'une vingtaine de seigneurs et d'officiers, il descendit dans la cour, et prit au sud de la forteresse.

« Où Votre Grâce veut-elle nous conduire? demanda l'impassible Beaufou.

» — A Alençon; c'est là qu'est la jeune fille, et il faut l'arracher des mains de l'empoisonneur. »

Beaufou trembla comme un criminel qui va mourir, et la cavalcade s'élança sur la route d'Argentan, comme une rafale impétueuse.

Dans ce moment, Kahel était occupé à raconter à Deïdza sa naissance en Orient, les chagrins de sa mère, comment elle avait été séduite par un pèlerin. Deïdza écoutait ce récit avec défiance; elle haïssait Kahel qui mêlait des menaces à ses discours. Il voulait la forcer à le suivre en Orient, et à chacun de ses refus il opposait son poignard luisant et affilé.

Elle était aux abois, quand Robert et ses compagnons arrivèrent. Conduits par le domestique auquel une amie de la vieille juive avait donné des renseignemens, ils trouvèrent la maison où Kahel s'était refugié. Averti à temps par sa geôlière, il n'eut que le temps de s'enfuir et d'échapper à leurs poursuites.

Après les plus minutieuses recherches, Robert découvrit, dans cette maison, Deïdza et Nydi. Il parla d'amour à la première, et lui promit sa protection; elle l'accepta avec reconnaissance. N'osant la faire conduire à Rouen, le duc la confia à Lionel, en la lui recommandant avec instance. Le traître se livra aux démonstrations les plus vives de reconnaissance et de dévouement, et, une heure auparavant, il conspirait contre le même maître auquel il se montrait alors si attaché. Tandis que Robert mandait à Rouen ses barons retardataires pour marcher au secours de Baudouin, comte de Flandre, chassé par son fils, Beaufou et Kahel préparaient leurs moyens de vengeance.

Beaufou était occupé à compter son or entassé dans un lieu retiré de la forteresse, lorsque tout-à-coup le son d'un cor retentit fortement, et, bientôt après on entendit plusieurs voix répéter dans les cours le nom du sire de Beaufou.

Lionel se rendit à la grande salle, où il rencontra un écuyer qui le cherchait.

« Seigneur, dit l'écuyer, voici un message du sire de Nonant qui vous annonce sa venue.

» — Puisse-t-il ne pas venir sans cavale chargée ! murmura Beaufou en souriant d'aise.

» — Seigneur, reprit l'écuyer, un pauvre moine se trouve sous la herse de la porte, et il demande à grands cris le maître de ce châtel.

» — Quelque fainéant, quelque mendiant affamé ! repartit Beaufou avec humeur ; je vais voir : s'il ne veut point passer outre, on le logera dans les écuries ; mais je n'ai pas de souper à lui offrir : fais-le entrer, puisque c'est un serviteur de Dieu, et amène-le moi. »

On conduisit un moine vêtu d'une robe sale et presque en lambeaux : à peine fut-il seul devant Beaufou, qu'il releva son capuce et mit à découvert un visage terrible.

Le moine, c'était Kahel.

« Je viens chercher ma sœur, lui dit-il ; hâte-toi de la remettre en mes mains, si tu ne veux pas mourir.

» — Si tu ne veux pas mourir ! s'écria Beaufou pâle d'effroi, en lui montrant le message ; fuis, fuis, Kahel ; car, dans quelques instans peut-être, Robert de Normandie entrera dans cette forteresse avec ses cavaliers. . . »

Puis ils se concertèrent ensemble sur les moyens de soustraire Deïdza au duc de Normandie. Lionel désirait, comme toujours, d'écarter la violence; mais l'intraitable cavalier voulait non seulement Deïdza, mais encore une victime.

Un soir, la dame de Beaufou proposa une promenade sur les bords de l'Orne à ses deux belles recluses ; l'humeur peu batailleuse de Lionel et sa pauvreté apparente, les mettaient à l'abri des tentatives de ses voisins, et, sans crainte aucune, on pouvait s'éloigner des murailles du châtel ; néanmoins, la dame de Beaufou se fit suivre par deux varlets armés, et, à sa grande surprise, Lionel voulut les accompagner.

Le crépuscule s'abaissait ; la soirée s'annonçait belle et pleine de fraîcheur ; une brise molle cinglait sur la rivière et ridait les eaux lumineuses ; puis elle allait se perdre en légers murmures dans les faibles branches des aunes de la rive, et des chênes et des bouleaux d'un bois qui partait de l'Orne et couronnait les sommets des collines vers le septentrion.

Nydi, heureuse de cette liberté, bondissait dans la riante prairie avec son épagneul, qui, comme elle, poussait de faibles cris de joie, tandis que Deïdza, plus grave, et d'un caractère sévère et mélancolique, racontait quelques unes de ses douleurs passées à Blanche de Clamorgan.

Les dames allaient toujours en s'éloignant du châtel, suivies par les deux varlets, laissant Nydi courir à son gré, tantôt devant elles, et tantôt fort loin en arrière. Elle longeait alors le bois qui formait le coude, quand tout-à-coup il lui sembla voir un homme de haute taille, vêtu d'une robe monacale, se glissant rapidement vers un massif de sapins ; et, ses yeux se reportant aussitôt sur la prairie éclairée encore, elle vit le sire de Beaufou qui prenait la même direction que celle suivie par le moine.

Chrétien courut quelques pas, semblant aspirer l'air avec une grande intelligence; puis il revint vers Nydi sans pousser ni un aboiement ni un grondement étouffé. Toutes ces choses firent naître la surprise dans le cœur de la jeune fille, en excitant sa curiosité; elle s'assit à terre pendant plusieurs minutes, renoua la laisse de son chien, et partit bientôt avec une précaution extrême, glissant sous le sombre rideau du bois comme une apparition funèbre.

Ses petits pieds foulaient à peine l'herbe fine, les paquerettes blanches et roses; elle courait, inquiète, presque tremblante, sans pouvoir motiver cette crainte; mais la vue mystérieuse du moine et l'air empressé de Beaufou avaient fait naître en elle des alarmes profondes qu'elle n'avait pu surmonter.

Bientôt Nydi parvint à une assez courte distance des deux personnages, et le nom du sire de Nonant, prononcé à voix haute, la fit s'arrêter brusquement et prêter une oreille attentive. La conversation paraissait agitée, et parfois l'on entendait des paroles menaçantes se mêler à des prières.

Nydi reconnut aussitôt la voix dure du cavalier arabe; elle s'approcha encore à travers le massif, se tourna sous le vent, et s'assit au pied d'un sapin, écoutant avec d'inexprimables angoisses la conversation étrange des deux personnages.

« Tu vas trop loin, Kahel, disait Beaufou d'une voix émue par la crainte; je ne peux accéder à tes sollicitations pressantes; sache bien que le prince me ferait décapiter, et que ma tête remplacerait mon écusson au-dessus du pont-levis de cette forteresse, si je ne remettais pas en ses mains la jeune dame que tu appelles ta sœur.

» — Dieu est grand, repartit l'Arabe, et je saurai bien te soustraire aux violences de Robert. Mais a-t-il donc été si généreux envers toi, cet homme, pour que tu hésites un instant à le sacrifier pour sauver l'honneur de toute une famille? Tu connais le prix de l'or, Beaufou, quoique tu dises que tu sois pauvre; eh bien! calcule la quantité de besans que j'ai versés dans tes coffres, et mets ce nombre en regard des présens que tu as reçus de Robert.

» — Je suis un pauvre guerrier, repartit l'avare; j'ai constamment fourni deux lances et dix hommes d'armes à mon seigneur suzerain, pendant les longues dissentions qui ont agité notre pays; cela m'a occasioné de grandes dépenses et je suis un homme ruiné.

» — Tu m'as dit ces jours passés que Robert t'avait fait présent de mille pièces d'or, reprit Kahel avec ironie.

— T'ai-je dit cela? s'écria Beaufou d'un ton de surprise; en effet, c'est vrai, mais aussitôt reçues, aussitôt disparues. Et les dettes, mon ami, les dettes, les comptez-vous pour rien? Un maudit juif, un cruel fils de Satan m'a cruellement rançonné; il me faudrait un tonneau de pistoles pour me remettre à flot.

» — Ecoute, Beaufou, dit Kahel d'une voix grave et brusque, je ferai ta fortune si tu veux servir ma vengeance; je veux ici te renouveler d'anciennes promesses: tu gouverneras une belle et riche province; mais il faut que mon ennemi meure; le veux-tu? »

Nydi fit un léger mouvement, et la frayeur qui l'agitait était si grande, que pour ne

pousser ni exclamation ni plainte, elle serra étroitement son pauvre chien qui l'accablait de caresses.

« Kahel, reprit Beaufou après quelques instans de réflexions, mon maître est mon maître; c'est là un argument; tu sais que je n'aime point à répandre le sang humain; la mort par l'épée est affreuse à voir; saint Georges! quand on ne meurt pas dans son lit, il faut rendre l'âme à table enseveli sous les outres de vin qu'on a vidées.

» — Cette heure est trop précieuse pour la consacrer à des paroles de joie, Beaufou, reprit l'Arabe avec une sévérité farouche; veux-tu me vendre tes services? car c'est ainsi qu'il faut que je te parle: il n'y a pas de mépris pour certaines âmes.

» — Tu as raison, Kahel; il s'agit d'une chose grande et périlleuse; un bras et un conseil te sont nécessaires; il est juste que tu délies les cordons de ta bourse. En ce monde, mon ami, tout se paie, il y en a même qui sont assez fous pour acheter une petite part du ciel qu'on leur refusera. Mieux vaut garder son argent et en jouir sur la terre; qui sait si nous en verrons dans l'éternité?

» — Tu jouerais encore en versant dans une coupe le poison destiné à retrancher la vie d'un prince, reprit l'Arabe avec dureté; tes paroles sont évasives, et tu cherches par des subtilités à m'éloigner d'une pensée qui ne doit s'effacer que dans le sang! N'est-ce pas une juste vengeance que je réclame? crois-tu donc que Robert ait des vues pleines de loyauté sur Deïdza, en paraissant à ses yeux sous le nom obscur de Nonant? Non, non, Lionel, il faut qu'il meure! »

A ces mots la pauvre Nydi se leva toute pâle et effrayée; un instant la pensée lui vint d'aller avertir son amie du danger qui menaçait son amant; mais elle réfléchit qu'il fallait mieux savoir la perfidie tout entière de ces deux misérables.

« Il m'a semblé entendre un bruit de pas, dit Beaufou d'une voix altérée; écoute, Kahel.

» — Je n'entends rien, repartit l'Arabe; la crainte fait apparaître à tes yeux des fantômes gigantesques, et le bruissement des feuilles agit sur tes esprits inquiets comme autant de voix immenses.

» — Dieu nous garde des cavaliers de Robert de Normandie! s'écria Beaufou en poussant un soupir, et surtout de cet enragé Marmion, qui abat une tête d'un seul coup.

» — Marmion est un brave, repartit Kahel, j'espère que j'imiterai son adresse. Un jour, la tête de Robert tombera aussi d'un seul coup sous mon glaive. Mais veux-tu me servir?

» — Pour délivrer ta sœur, oui; pour assassiner Robert, n'y songe pas.

» — Il faut te décider à l'une et à l'autre chose, s'écria Kahel; je t'ai gorgé d'or, tu dois t'acquitter en services; ma patience est lasse; avec toi, j'ai menti à mon caractère, en n'employant que la douceur et la modération; sache bien que nul ne pourrait t'arracher à mon ressentiment si un jour je sortais mon épée du fourreau pour punir tes injures ou ton manque de loyauté; réfléchis à cela, Lionel, et songe surtout qu'il vaut mieux m'avoir pour ami que pour ennemi. »

Le sire de Beaufou tremblait de tous ses membres; la menace agissait sur lui aussi for-

tement que l'appât de l'or, tant son âme était pusillanime; cela fit qu'il se hâta d'adresser à l'Arabe quelques paroles pleines de dévouement.

« Si tu veux mes conseils, lui dit-il, je ne te les refuserai point; mais je ne pourrai jamais consentir à lever un poignard sur le sein de Robert.

» — Veux-tu m'aplanir le chemin? je le couvrirai d'or. » Les yeux de Beaufou étincelèrent; il resta plus d'une minute immobile, jusqu'à ce que, s'approchant davantage de Kahel, il lui saisit le bras avec force, et laissa s'échapper de ses lèvres cette simple parole :

« Oui.

» — Écoute bien, Lionel, s'écria l'Arabe avec une joie furieuse, Nonant vient souvent ici; tu dois être instruit à l'avance de ses projets; quel jour vient-il?

» — Demain.

» — Demain! demain mon père sera vengé! — Combien a-t-il de cavaliers à sa suite chaque fois?

» — Deux; jamais davantage.

» — Ah! Mahomet! il ne m'échappera plus! Beaufou, il faut que tu me caches dans quelque partie secrète de ta forteresse.

» — Saint Georges! s'écria Lionel en joignant les mains, ta raison s'égare; il est impossible de te soustraire à l'œil vigilant de mon capitaine d'armes; c'est vouloir notre mort à tous deux!

» — Ton dévouement n'existe qu'en paroles, Beaufou, reprit Kahel en le menaçant; as-tu jamais pensé qu'un moine fût redoutable?

» — Non; mais si Robert sait qu'il y a un moine chez moi, et, sans doute il le saura, il voudra le voir, et, cette fois, tout sera dit. »

L'Arabe parut frappé de ces paroles, et, s'éloignant de Beaufou, il fit quelques pas en murmurant des mots inintelligibles; puis, il revint vers son digne compagnon, qui se trouvait dans une situation de terreur difficile à décrire.

« La crainte rend sage, Lionel, lui dit-il avec sang-froid; ton conseil est bon, et je le suivrai. — Non, je ne dois pas m'enfermer avec le lion dans sa cage; je l'attendrai sur sa route; deux flèches me débarrasseront de ses serviteurs, mon épée fera le reste. Que Dieu me rende fort, repartit l'Arabe. Mais comment pourrai-je savoir l'heure à laquelle il quittera ton châtel?

» — Un confident pourrait me perdre, murmura Lionel entre ses dents... Que faire pour sortir de ce mauvais pas?

» — Eh bien! Beaufou, repartit l'Arabe, l'expédient est-il donc si difficile à trouver? Je donnerai cent pièces d'or à celui qui se chargera de ce message.

» — J'irai, moi!

» — Alors, repartit Kahel, il faut que cette nuit même tu m'amènes en ce lieu un cheval de bataille, un arc, des flèches et une hache d'armes. J'attendrai.

» — Saint Georges! s'écria l'avare, ne crains-tu point que ceci ne soit remarqué? Si mon cheval allait être reconnu!

» — Sois tranquille, je le caparaçonnerai avec cette robe de bure, et il te sera rendu.

Maintenant, éloigne-toi, j'entends un bruit de voix dans la prairie; on te cherche. Adieu. »

Et Kahel s'enfonça plus avant sous le dôme de sapins, qui, à cette heure de la soirée, ressemblait à une masse profonde et impénétrable.

A quelques pas, le sire de Beaufou rencontra Nydi qui fuyait comme une gazelle rapide dans la direction de la rivière, car c'était de ses bords que partaient les voix qui avaient fait cesser l'entretien des deux personnages; Beaufou l'appela fortement, et, pour faire évanouir ses soupçons en cas qu'il en eût conçu, elle s'arrêta.

« Ah! coureuse! lui dit-il en riant, je vous croyais avec nos dames; prenez garde, ma belle, les galans ne sont pas rares dans notre pays, et malheur pourrait bien vous arriver.» Nydi lui montra son chien, et fit le simulacre d'une course pénible.

« Votre favori vous a fatiguée, Nydi, vous avez tort d'aimer cet ingrat animal! — car les ingrats valent à peine un coup de flèche. »

Nydi inclina sa jolie tête, et fit un sourire plein d'une malice astucieuse; puis elle reprit sa course avec la rapidité d'un oiseau.

« Oui, cours, cours, murmura Beaufou, quelque jour, quelque jour je l'empêcherai de te lasser; il ruinerait ma maison, ce maudit animal; il mange comme deux archers! »

Et le misérable s'en alla, en faisant des calculs avaricieux, retrouver Blanche et Deïdza, qui semblaient à peine rassurées de la longue disparition de l'intéressante Nydi.

On rentra dans la forteresse, et le repas du soir fut servi: mais la jeune fille, en proie à des transes mortelles, refusa tous les mets qu'on lui présenta, et fit enfin comprendre à son amie que la promenade l'ayant cruellement fatiguée, elle désirait s'abandonner au sommeil.

Deïdza, presque effrayée par un signe d'intelligence de Nydi, se leva aussitôt, et toutes deux prirent congé de la dame et du sire de Beaufou. Nul soupçon ne germa dans le cœur de Lionel, tant cette retraite précipitée le servait à souhait; il causa quelques instans avec sa femme, et lui souhaita le bonsoir, en la prévenant que le duc viendrait les visiter dans l'après-midi du lendemain.

Quand Lionel crut que tous ses hôtes étaient endormis, il fit aposter au pont-levis Teghn, son discret affidé; puis, après une heure d'attente, il sortit silencieusement, conduisant en laisse un cheval noir.

La première chose que fit Nydi quand elle se trouva seule avec Deïdza, fut de fermer la porte avec un soin extrême, puis elle mit son doigt sur sa bouche comme pour réclamer de son amie une attention grande et un silence absolu.

C'est alors qu'eut lieu une scène affreuse et déchirante; Nydi debout, le visage pâle et défait, les yeux pleins de larmes, élevait ses mains en l'air comme si elle voulait figurer un guerrier de haute taille, puis elle appuyait ses mains sur le cœur de Deïdza, en s'efforçant de sourire; puis elle la baisait au front et l'attirait doucement sur son sein. Deïdza, surprise, remarqua, cette fois, la pâleur extraordinaire de son amie, son regard égaré par la frayeur, et se recula involontairement en s'écriant:

« Grand Dieu ! qu'as-tu, ma Nydi chérie ? ta raison serait-elle égarée ? Nydi, ma chère Nydi, ah ! que ne peux-tu me répondre !... Pauvre enfant ! le malheur ne cessera-t-il point de te poursuivre ! Dieu du ciel ! ayez pitié de cette infortunée ! »

Et Deïdza vint l'enlacer de ses bras et mêler ses larmes à celles de Nydi.

Alors la jeune Orientale recommença la scène muette qui venait de causer à Deïdza un si violent effroi ; elle mit tant d'éloquence dans ses regards, tant d'énergie dans ses gestes; elle sut si bien mettre en action des souvenirs remarquables, que Deïdza se leva tout épouvantée.

« Tu veux me parler de Nonant ? s'écria-t-elle haletante. — Qui, oui, n'est-ce pas ?

» — Que sais-tu donc ?—Est-il menacé de quelque grand malheur ? Sa tête !... mort ! ah ! ta raison, ta raison est égarée, Nydi ! Enfin, tu n'as vu personne ? ce pays est tranquille.

» — Tu ne connais pas ses ennemis, si la jalousie a pu lui en susciter...—Un homme à longue robe ! — Kahel ! Kahel ! Ah ! ma pauvre Nydi, tes esprits s'effacent de plus en plus !... Ma chère Nydi, ne me regarde point ainsi; tes yeux égarés me font peur ! Essaie de me sourire. Je suis ta sœur, ta tendre sœur ; oh ! reste sur mon sein, que je puisse effacer tes larmes ! — Mais quoi ! tu me repousses; n'ai-je donc plus cette voix qui calmait ton âme au milieu de ses chagrins ? Tu ne m'entends plus, mon affligée ! ah ! puisse un dernier rayon de soleil venir éclairer ta vie, afin que ton trépas ne me laisse pas des souvenirs si déchirans ! »

La douleur de Deïdza était poignante et sublime ; le désordre de ses vêtemens et les boucles de sa chevelure, qui flottaient sans art sur son front, rendaient l'expression de ses yeux plus touchante encore ; mais cette éloquence du cœur et des larmes n'ébranla pas le courage de Nydi ; elle puisa de nouvelles forces dans son désespoir, et voulut continuer, afin de détourner le danger qui menaçait le sire de Nonant.

Elle étendit sa main dans la direction du bois, et raconta, d'une manière incompréhensible, la scène qui avait eu lieu entre les deux guerriers. Deïdza, en la voyant dépeindre la rotondité du sire de Beaufou, ne put s'empêcher de l'interrompre encore.

« Beaufou est l'ami le plus intime de Robert de Nonant, dit-elle ; ils s'aiment comme des frères d'armes, et tu as vu les riches présens qu'il lui a faits. L'espoir d'en obtenir de nouveaux étoufferait sa haine, si jamais elle avait pu surgir. L'intérêt guide tous les hommes, ma Nydi ; ainsi calme-toi, et ne m'effraie plus. »

La pauvre mutilée, au désespoir de n'être pas comprise, alla s'asseoir sur une peau de brebis, et donna un libre cours à ses larmes ; les supplications et les prières de Deïdza furent inutiles, elle y demeura la nuit tout entière. Quand l'intelligence de ceux que la nature a frappés d'une grande infirmité ne peut être immédiatement appréciée, l'angoisse qu'ils en ressentent est affreuse et poignante ! Dans leur affection ils croient qu'on doit deviner la pensée qui jaillit de leur âme !

Cette ténacité pleine de douleur de Nydi finit par effrayer sérieusement Deïdza ; puis,

la nuit des songes terribles vinrent bouleverser ses esprits, et dans chaque rêve Nonant lui apparaissait pâle, ensanglanté, ou luttant avec l'énergie du désespoir contre une horde d'assassins.

Toutes ces choses firent germer en elle des idées qu'elle avait jusque là bannies avec opiniâtreté. Elle regrettait alors amèrement d'avoir presque imposé silence aux révélations de sa malheureuse amie, ou au moins, de les avoir refoulés, en ne prenant point assez de peine pour les approfondir.

Deïdza quitta son lit, et s'approcha de l'Orientale, qui, après de longs sanglots, avait enfin cédé au sommeil; elle ne voulut pas troubler son repos; tant Nydi lui était chère, pensant d'ailleurs qu'il lui serait facile pendant le jour d'obtenir le secret de son amie; mais sa prévision ne se réalisa pas, car après une heure d'attente et de réflexions pénibles le sire de Beaufou vint frapper fortement à la porte de la chambre, en invitant les deux jeunes filles à se rendre dans la salle de réception; et avant que Nydi se trouvât complètement éveillée, Blanche de Clamorgan arriva, et se fit ouvrir, parce que, disait-elle, le sire de Nonant les attendait pour le repas du matin.

A ce nom, Déïdza sentit s'évanouir toutes ses craintes; ses songes furent méprisés comme autant de chimères; Nonant était là, beau, joyeux, plein de santé; il était le plus fort parmi les forts, le plus brave parmi les braves, et nul ne serait assez téméraire pour oser lever une épée sur sa tête!

Un instant suffit pour combler son âme de joie, tant la plus légère pensée de bonheur cicatrise vite une plaie sanglante! Elle se para de ses riches vêtemens à la hâte, pria la dame de Beaufou d'aider Nydi, et au bout d'un quart d'heure les trois femmes descendirent dans la salle où se trouvait déjà Robert avec un seul cavalier, son fidèle Harcourt.

En voyant les chastes caresses que Robert prodiguait à Deïdza, Nydi ne put réprimer un sentiment de terreur qui n'échappa point à d'Harcourt; l'infortunée ignorait encore tout le prix d'une étreinte si passionnée, d'un frémissement d'amour; mais elle lisait tant de joie dans leurs regards, qu'il lui semblait affreux de voir ces joies s'effacer aussi vite que la trace imprimée sur le sable par les flots de la mer.

Le repas fut court, et, le premier, Robert se leva en manifestant le désir d'aller faire une promenade sur les bords de la rivière; Nydi aussitôt bondit comme une jeune biche, et témoigna, par l'expression de ses yeux, combien cette promenade lui serait agréable. Deïdza se garda bien d'y mettre obstacle, et à l'heure même tous partirent, le duc offrant la main à son amante, Harcourt conduisant Nydi, et le sire de Beaufou sa noble épouse.

A peine se trouvèrent-ils tous dans la prairie, que Nydi quitta son cavalier, et s'élança vers Deïdza avec une grande vitesse; en passant devant les deux amans, elle fit un signe d'intelligence, posa son doigt sur sa bouche, et marcha d'un pas ferme dans la direction du bois.

Lionel de Beaufou, qui se trouvait fort loin en arrière, fut agité d'un vague pressentiment d'effroi.

La conscience parle toujours, quand on peut supposer que l'heure du danger est

venue : aussi força-t-il Blanche de Clamorgan de presser le pas, afin d'être à portée de détourner l'orage dont il se croyait menacé.

Quand Nydi se trouva à la pointe du bois, elle revint vers ses amis, et posa rapidement sa main sur la garde des deux glaives des guerriers, puis elle reprit de nouveau la main du comte d'Harcourt, et s'achemina vers le massif de sapins où elle s'arrêta.

C'était à cet endroit que Kahel et Beaufou, la veille au soir, avaient ourdi leur affreux complot.

Alors la jeune fille porta ses regards sur le sire de Beaufou qui se trouvait encore dans la prairie, tandis que le duc et d'Harcourt, spectateurs muets de cette scène singulière, ne savaient à quoi attribuer la vivacité expressive et pleine de crainte de Nydi.

« Sires chevaliers, dit tout-à-coup Deïdza, mon amie vous a fait entendre qu'il fallait avoir la main sur la garde de vos épées : depuis hier au soir, il y a quelque chose d'étrange dans sa conduite ; on dirait que vous êtes menacé de quelque malheur, cher Nonant ; je l'ai d'abord accusée de folie ; mais cette nuit mon sommeil a été troublé par des rêves si effrayans, que j'ai partagé un instant ses craintes. Puis je n'y ai plus songé, votre arrivée, Nonant, ayant tout effacé de mes esprits.

» — Rassurez-vous, mon amie, repartit Robert avec amour : en nous voyant si heureux, la mort passerait outre, et d'ailleurs il n'y a rien à craindre ici ; quelques instans suffisent pour nous mettre à l'abri derrière les murailles de Beaufou. — Ah ! poursuivit Robert en riant aux éclats, voyez donc, voyez le seigneur châtelain qui court avec la légèreté d'un éléphant. »

En effet, Beaufou, tremblant, accourait vers son prince, les yeux constamment fixés sur Nydi ; il se rappelait alors que c'était près de cet endroit qu'il l'avait rencontrée, et la pensée qu'elle avait pu être témoin de son entrevue avec Kahel surgit aussitôt.

« Vous me ferez mourir, sire de Nonant, s'écria-t-il, j'ai failli laisser mon ventre à l'entrée du bois. Par tous les saints, j'en mourrai..... Ah ! je n'en puis plus, j'étouffe. »

Le duc et d'Harcourt riaient de plus belle en voyant cette énorme masse de chair souffler, crier, jurer, et s'essuyer des ruisseaux de sueur qui sillonnaient son front et ses joues rebondies.

« Saint Georges ! reprit Beaufou, quelle fantaisie avez-vous eue pour nous faire courir si vite et pour nous amener là ? »

Alors, Nydi s'élança sur lui comme une vipère en furie ; d'une main, elle saisit son gambeson, et de l'autre, elle le menaça en essayant de lui rappeler la scène de la veille, en lui montrant l'herbe qu'ils avaient froissée en stipulant les conditions de l'assassinat.

Seul, Beaufou comprit qu'il avait été découvert ; et ses yeux remplis d'inquiétude se fixèrent avec vivacité sur ses interlocuteurs, qui tous, à l'exception de Nydi, se regardaient d'un air étonné. Le courage et la présence d'esprit reviennent vite aux criminels quand une chance de salut s'offre ; aussi Lionel, méprisant dès lors la pauvre mutilée, reprit-il

spontanément son assurance ordinaire, et s'écria d'un ton mêlé de componction et de bouffonnerie :

« Voilà comme tous les secrets se découvrent; mais j'espère que vous me pardonnerez, madame et noble épouse : c'est ici que j'ai rencontré hier au soir Polycarpe, ce glouton de moine qui mangerait tous nos daims et nos cerfs; or, comme je vous sais trop généreuse pour notre fortune, Blanche, je n'ai point voulu qu'il vienne souper au châtel, car ces jeunes et jolies dames s'en seraient fort mal trouvées.... Rog, votre écuyer, continua-t-il en s'adressant à Robert, a dû vous parler de l'appétit de ce compère; ils ont aiguisé ensemble leurs dents sur ma venaison, et par tous les saints de Rome! j'aimerais mieux nourrir un monastère de femmes que ces deux affamés.»

Robert, Harcourt et Deïdza sourirent à ce récit; mais l'Orientale, furieuse, se précipita encore sur lui, prit son épée et vint montrer la tête de Robert.

Beaufou continua son système de défense, et redoubla ses éclats de rire.

« Oui, ma belle Nydi, s'écria-t-il, nous lui couperons la tête, par saint Georges! Ah! ah! vous nous aurez sans doute entendus, oui, n'est-ce pas? Aussi, j'en demanderai pardon d'avance au sire de Nonant, ce damné moine chasse comme un fauconier, et il a vu hier, dans votre forêt d'Ouilly, le plus magnifique cerf qu'on puisse rencontrer; or, il veut lui décocher quelques bonnes flèches, et si les coups portent, la tête sera vôtre, sire de Nonant. — Voilà.

» — Je vous absous tous deux d'avance, Beaufou, repartit Robert en riant : seulement, dis au moine Polycarpe qu'il ferait mieux de prêcher l'évangile que de tuer mes cerfs et mes daims.

» — Tu étais folle, ma chère Nydi, reprit Deïdza en embrassant son amie. Allons, voici le soleil qui perce les nuages, la journée va être belle et poétique; que ton front redevienne pur et calme comme ce ciel d'azur, et que ton âme s'emplisse de joies ravissantes. »

Mais Nydi s'éloigna, le regard sombre et l'attitude désolée. La méchanceté atroce de Beaufou triomphait, et la malheureuse n'avait pas une parole de haine à lui jeter pour dévoiler son infamie et paralyser sa vengeance; sa rage, au contraire, augmentait en le voyant sourire, et en remarquant avec quelle confiance aveugle Robert courait à sa perte.

Beaufou jouissait cruellement de sa victoire : il marchait seul derrière ses visiteurs, et plusieurs fois il murmura ces mots, qu'il accompagnait de son étrange sourire :

« Je suis sorti vivant de la gueule du tigre! mais ceux qui ont coupé la langue de cette fille de païen n'ont fait que la moitié de la besogne. — Elle a les yeux de trop, par tous les saints! »

Le noble d'Harcourt s'était rapproché de la pauvre mutilée, et cherchait par de douces consolations à l'arracher à ses rêveries douloureuses, tandis que Robert préparait lentement son amante à supporter l'idée qu'il allait s'éloigner d'elle quelques mois, afin de pouvoir rejoindre l'armée normande, qui devait conquérir les états de Baudouin de l'Isle.

Robert essuya les larmes que cette triste nouvelle avait fait répandre à Deïdza, en l'assurant que l'avenir pour eux deviendrait plus brillant après cette course guerrière ; qu'alors rien ne les désunirait ; et la jeune et noble fille appuyait sa tête sur le sein de son amant, en mêlant son sourire avec ses larmes.

On regagna silencieusement la forteresse, et Robert dit à d'Harcourt qu'il fallait partir sur-le-champ.

« Y pensez-vous ? s'écria le sire de Beaufou avec une grande sollicitude ; j'espérais que nous irions lancer un sanglier cette après-dinée. Je ne pourrai jamais avertir Kahel, ajoutait-il tout bas. — Ma femme, faites servir le dîner ; qu'il soit splendide, surtout ! — Comment m'échapper ? il s'agit de cent pièces d'or ! — Les vins que vous m'avez envoyés sont exquis, sire de Nonant ; j'espère que nous allègerons les outres. — Cent pièces d'or, saint Georges ! — Allons, Blanche, descendez à l'office, la promenade m'a donné un appétit de moine. — Impossible de quitter.... Cent pièces d'or..... et les perdre ! — Vous restez, n'est-ce pas, sire chevalier ?

» — Tu es cent fois trop bon, mon pauvre Beaufou, dit le duc en lui tendant la main, il faut que je parte à l'instant même. Appelle Teghn, afin qu'il amène nos genêts.»

Un instant Beaufou eut la pensée de faire abaisser en dehors l'orgue du pont-levis, et de retenir Robert et d'Harcourt prisonniers. Mais il fallait du courage pour soutenir cette pensée, et Lionel était lâche. Il se résolut donc à aller lui-même faire seller les deux coursiers, ordonna qu'on préparât aussi le sien, et, après quelques minutes, le duc de Normandie et le comte d'Harcourt marchaient sur le chemin de Falaise.

Dès qu'ils eurent franchi la première colline, le sire de Beaufou quitta la forteresse, et partit dans une direction opposée.

Quant aux deux jeunes filles, elles montèrent sur la plate-forme du châtel, afin de suivre long-temps des yeux les deux cavaliers. Nydi, toujours préoccupée de l'aventure de la veille, regardait attentivement dans la direction du bois, vers les sapins, lorsque tout-à-coup elle saisit le bras de Deïdza avec une force convulsive, en étendant sa main dans la direction de Saint-Léger.

Un homme était sur le sommet d'une haute colline, debout, à côté d'un cheval. A peine eut-il aperçu le duc et d'Harcourt, qu'il jeta une robe de moine sur son genêt, en forme de caparaçon, sauta légèrement dessus, et partit avec la rapidité de l'éclair.

« Sainte Vierge ! s'écria Deïdza en frissonnant, mes yeux ne me trompent pas... C'est Kahel ! c'est lui ! le tigre ! il les tuera ! Oh ! Nydi, pourquoi n'ai-je pas cru à tes paroles ! oui, c'est Kahel ; il dévore l'espace... Grand Dieu ! protège-les... Que faire pour les sauver ? Sans doute il a quelque horde d'assassins ! Ah ! que le ciel ait pitié de moi ! c'est ma sécurité qui les a poussés vers l'abîme... Si Kahel pouvait ne pas trouver un gué au bas du val, ils auraient une demi-heure d'avance sur lui... je ne les aperçois plus ; regarde, Nydi, regarde, ma bien-aimée ; les pleurs baignent mes paupières. Sainte Vierge ! le voici qui descend le val... un autre se briserait comme les éclats de la foudre ! Ah ! son cheval fend les eaux profondes, il a gagné la rive opposée... le voici... le voici sur leur

chemin... Dieu du ciel ! abaisse ton regard sur une infortunée, et préserve du mal le noble Nonant !... »

Elle poussa un cri en apercevant Kahel qui courait comme la tempête, et tomba évanouie dans les bras de la pauvre Nydi.

Le cavalier arabe fit une course de deux heures à la poursuite de Robert, au milieu de ce pays profondément coupé de vallées et hérissé de collines, avec une rapidité presque aussi grande que s'il eût parcouru l'immense plaine de sable qui sert de base aux montagnes de Cédar. Il allait le cœur gonflé de vengeance, déchirant les flancs de son genêt d'Espagne, afin de pouvoir couper la route à son adversaire ; mais le terrain, semé d'aspérités, ne favorisa point ses désirs sanglans ; il fut obligé de s'arrêter sur les bords de l'Orne, à quelque distance du donjon isolé qui défendait le passage du gué d'Ouilly.

Trompé dans ses espérances, le cavalier changea de résolution et rebroussa chemin, afin de décider Beaufou, soit par de magnifiques promesses, soit en l'effrayant par des menaces, à remettre Deïdza entre ses mains.

Cependant Robert était très contrarié de l'éloignement où il se trouvait de son amante ; il était résolu à la faire venir à Rouen, et il communiqua son dessein à d'Harcourt, qui l'approuva. Le duc en chargea le comte lui-même ; puis, appelant le châtelain de Tanet : «Vous accompagnerez, lui dit-il, Harcourt dans une mission dont je l'ai chargé ; il s'agit d'aller sur les bornes de l'Orne. Adieu, sires barons ; je vous assigne un rendez-vous sous les murs de Cambrai pour les ides de ce mois ; elles se trouvent le dixième jour ; ce délai suffit. Partez. »

Les deux guerriers baissèrent la pointe de leurs lances jusqu'à terre, et rejoignirent le gros de l'armée, où se trouvaient leurs vassaux ; ils avertirent leurs écuyers, quelques bannerets, et la petite troupe, composée de douze cavaliers, se dirigea sur la partie basse de la Normandie, dans la direction du châtel de Beaufou.

Là, tout reprenait son cours de vie habituel. Après la scène affreuse de la plate-forme, Deïdza, en proie à un délire fiévreux, s'était mise au lit, interrogeant à chaque minute, dans son long rêve d'angoisses, Nydi et la dame de Beaufou. Les paroles incohérentes de Deïdza étaient une énigme pour la pauvre Blanche, qui tremblait de frayeur en pensant que la jeune fille était frappée de folie.

Mais cette crise violente fut de courte durée ; le temps use les douleurs du corps provoquées par celles de l'âme ; aussi, dès le surlendemain, Deïdza se rendit à la salle pour le dîner. Une pâleur extrême était répandue sur tous ses traits, et la force du mal était remplacée par un abattement excessif. Elle resta muette et silencieuse comme sa souffrance, écoutant avec une attention profonde chacune des paroles du sire de Beaufou.

Le misérable avait ressaisi son masque d'habile jongleur. Le non-succès du complot le rejetait dans ses incertitudes continuelles : et si Robert lui eût fait un présent plus considérable que ceux donnés et promis par Kahel, il aurait instantanément livré le cavalier arabe pieds et poings liés.

A table, il ne tarissait point en saillies bouffonnes ; sa joie était folle et continuellement

railleuse ; comme s'il eût triomphé de son ennemi, comme si son cœur n'avait renfermé que de l'insouciance ou de la légèreté.

Deïdza fut ébranlée par ce calme étonnant. Les âmes vertueuses reviennent vite sur un soupçon qu'elles ont conçu, quand elles pensent reconnaître une légère erreur. L'habitude de faire le bien empêche de croire à la méchanceté des autres; peu à peu la verve de Beaufou s'anima si fort et devint si entraînante, que les doutes de la jeune fille s'évanouirent, et son hôte ne fut plus à ses yeux qu'un avare débauché.

Cette pensée diminua ses souffrances ; Nonant n'avait pu être trahi par le sire de Beaufou, et sans doute, lui et d'Harcourt, lors même que le cavalier arabe les eût rejoints, auraient aisément vaincu ce farouche assaillant.

Puis, après cette consolation de l'âme, surgissaient de nouvelles craintes, Kahel avait pu dresser une embuscade aux deux guerriers, afin de les assassiner lâchement; et cette affreuse incertitude redoublait ses angoisses inouïes. — Chaque jour qui s'écoulait l'entraînait vers la tombe.

Pendant ces luttes intérieures l'Arabe rôdait continuellement dans les environs de la forteresse, suggérant au sire de Beaufou mille idées extraordinaires pour engager Robert à y revenir de nouveau ; quelquefois aussi, colorant sa demande d'un air d'intérêt, il lui rappelait l'indisposition de Deïdza, et cherchait, par les subtilités de son esprit, à faire consentir Lionel à la conduire, comme par le passé, sur les rives de l'Orne.

Mais le sire de Beaufou était trop habile pour devenir la dupe de Kahel ; il éludait toutes choses avec sa merveilleuse sagacité, prétextait la faiblesse de la malade, refusait l'entrée de son châtel par prudence, et forçait l'Arabe à attendre d'autres évènemens.

Telle était la situation de nos personnages. Un soir, comme on venait d'abaisser les orgues sous le pont-levis du châtel de Beaufou, un grand bruit de chevaux se fit entendre sur le chemin escarpé qui arrivait à la colline, et, après quelques instans, le bruit du cor retentit fortement au pied de la grande poterne.

C'étaient les guerriers envoyés par Robert de Normandie.

Lionel les fit introduire aussitôt et les reçut avec une noble déférence dans la salle basse qui servait d'office. Le souper venait d'être servi, et le sire de Beaufou se trouvait seul avec sa femme au milieu de ses vassaux, Deïdza et Nydi ayant voulu rester dans leur appartement.

Cependant lorsque l'avare eut jeté un coup d'œil à la dérobée sur ses visiteurs, sa physionomie joyeuse exprima un léger nuage de mécontentement, en remarquant leur grand nombre. — Ils mangeraient tout, ces affamés ! et sa torture était plus douloureuse encore, en ce qu'il lui fallait tout endurer sans se plaindre, et opposer une résignation stoïque quand il aurait voulu exprimer sa colère.

En continuant son inspection, il aperçut, assis dans un coin, sous l'énorme manteau de la cheminée, un homme assez pauvrement enveloppé dans une robe grise ; sa figure était cachée sous un bonnet d'étoffe noire qui ne laissait apercevoir que les yeux et la bouche ; encore semblait-il prendre un soin extrême pour les dérober aux regards. Ce fut sur ce personnage mystérieux que la mauvaise humeur de Beaufou éclata.

« Encore un fainéant de moine ! s'écria-t-il ; tous ces affamés prennent mon châtel pour un réfectoire d'abbaye. Je suis las de nourrir chaque jour un ou deux de ces vagabonds. Nous en sommes à des temps où les guerriers seraient plus utiles que les clercs. Par tous les saints ! une bonne lance effraie davantage qu'une psalmodie, mon saint homme, et j'aime mieux voir à mon foyer un archer qui n'use qu'une flèche pour tuer un daim, que d'y voir un radoteur de latin que je ne comprends pas. Mais comment êtes-vous entré ici, digne seigneur? car à moins d'être un parent du diable, on ne peut arriver jusque là sans que j'en sois instruit.

» — J'ai profité de l'entrée confuse de ces cavaliers, repartit le moine d'une voix sourde, et j'ai pensé que le sire de Beaufou était trop généreux et trop hospitalier pour refuser le repas du soir et le gîte à un malheureux pèlerin.

» — Généreux hospitalier, murmura Beaufou ; sans doute, sans doute, mais je suis pauvre, et je me damnerai à force de me mettre en contact avec ces pourceaux de juifs pour leur emprunter de l'or. »

Il s'approcha tout près du pèlerin, et ses yeux s'étant fixés sur ceux de l'étrange personnage, il les vit sourire avec une extrême malice. Ce regard l'attéra ; ses genoux chancelèrent, et peu s'en fallut qu'il trahît devant les cavaliers l'émotion qui l'agitait.

Il avait reconnu Kahel.

A cet instant, d'Harcourt invita Lionel à s'asseoir près de lui, et il commença par exposer à voix haute son message. Le sire de Beaufou essaya de l'arrêter par des signes intelligens ; il cherchait à s'entourer de mystère, afin de faire valoir cette chose importante aux yeux de l'Arabe, mais d'Harcourt n'y prit garde, et dit en finissant :

« Nous te demandons l'hospitalité pour deux jours ; ce temps suffira pour reposer nos pauvres chevaux, et après-demain nous quitterons cette forteresse avec nos deux belles compagnes. »

Kahel fit un mouvement provoqué par une joie indéfinissable que Lionel seul remarqua. Il était possesseur d'un secret auquel la moitié de sa vie se trouvait liée, et déjà il entrevoyait la possibilité d'arracher Deïdza d'entre les mains du compte d'Harcourt. Puis Lionel et Kahel convinrent des moyens à employer, et des armes et des chevaux furent fournis à l'Arabe, et ils se séparèrent.

Deux jours se passèrent. Harcourt, plein de confiance en son courage et dans la tranquillité du pays, fit avertir les deux jeunes filles vers le milieu de la nuit, et la cavalcade sortit de la forteresse en faisant entendre de joyeux chants.

Lionel de Beaufou les conduisit jusqu'à la première colline, et il les quitta en disant :

« Dieu vous conduise ! »

L'Arabe resta long-temps immobile dans son embuscade avec les misérables qu'il avait initiés à son complot, jusqu'à ce que, croyant remarquer un léger nuage de poussière qui s'élevait lentement, il dit à ses compagnons de se tenir prêts.

C'était des hommes dignement choisis pour servir sa basse vengeance. L'homme qui médite un crime n'a aucune répulsion à se servir de vils instrumens. L'extrême déprava-

tion des autres rétrempe son énergie ; et celle de Kahel devait être grande, car il avait rassemblé l'écume des *picoreurs*, des pirates côtiers, vingt misérables qui ne subsistaient que par le meurtre et la rapine.

Le visage de ces êtres infâmes était plus farouche encore que celui de leur chef, peut-être à cause de leur continuelle dégradation. L'empreinte de la cruauté est la plus profonde chez celui qui s'est souillé dix fois par l'assassinat, que sur les traits de l'homme qui n'a point cédé à ses désirs ; Kahel les dominait tous, et par sa force, et par sa fierté. Il rappelait Belzébuth commandant aux anges déchus.

La cavalcade partie du châtel de Beaufou montait alors la colline à l'amble ; on n'entendait plus de chants comme à l'heure où elle s'était mise en marche. Les dames et les guerriers, au contraire, observaient un silence solennel. Le châtelain de Tanet, précédé par un guidon, marchait à quelques pas en avant du cortége, tandis que d'Harcourt se tenait tout près de Deïdza et de Nydi, afin de prévenir leurs moindres volontés.

Tous allaient sans défiance aucune, joyeux au fond du cœur, par l'espoir qu'ils avaient bientôt de combattre dans les champs de la Flandre. Nul ne songeait que la mort pouvait être fort près, lorsque tout-à-coup une flèche vint frapper le visage du guidon de Tanet, qui tomba mort, et le châtelain eut son cheval légèrement blessé.

« Préparez vos lances! s'écria ce dernier en se rejetant en arrière ; Harcourt! à mon aide! écuyers, aux armes! »

Alors Kahel sortit des genêts, tenant en sa main son arc redoutable ; le trait siffla dans l'air, et s'en alla s'émousser sur la partie inférieure du casque d'Harcourt ; puis cent autres flèches vinrent apporter le désordre parmi les Normands ; et la plupart d'entre eux furent la proie d'un violent effroi, lorsqu'ils aperçurent, à quelque distance, sur leur passage, les compagnons de Kahel qui accouraient en poussant de grands cris.

Harcourt ne vit pas sans frémir la consternation générale de sa petite troupe ; il conduisit rapidement les dames à quelque distance en arrière, et, disposant sur deux rangs ses cavaliers, il s'élança sur les assaillans l'épée nue, en s'écriant :

« Allons, Normands! ne frappez qu'avec la lance, l'épée est trop noble pour l'employer contre ces misérables. Qu'importe si leur nombre surpasse le nôtre ; nous sommes plus braves et plus courageux. En avant! que pas un ne s'échappe ; Tanet, ne me quittez point, et culbutons cette horde d'assassins. »

L'énergie du comte ranima celle de ses cavaliers. Il fallait passer outre ou mourir ; et le désespoir centupla les forces. Aussi, malgré les flèches et les cris de leurs ennemis, ils se jetèrent sur eux avec un acharnement terrible ; les picoreurs ne purent soutenir ce premier choc, et Kahel fut forcé de reculer avec eux.

C'est alors qu'il retrouva son exaltation sauvage et féroce ; il rallia ses compagnons avec une extrême promptitude, les disposa en deux carrés, et accourut la lance au poing tenir tête au comte d'Harcourt. — La mêlée devint furieuse ; le péril était imminent. Les bandits, séduits par la beauté des chevaux et par les riches vêtemens de leurs adversaires, combattaient avec une rage désespérée. Les Normands conservaient plus de sang-froid ; un sang-froid qui attestait un grand courage, et leur donnait la supériorité

sur leurs ennemis ; ils savaient qu'en cas de défaite la merci leur serait refusée, et la crainte de la mort contribua puissamment à en faire des héros.

Harcourt combattait comme un lion ; il avait vu tomber plusieurs de ses soldats, et le désir de les venger, et de sortir victorieux de cette lutte lui donnaient une force surhumaine. Kahel, depuis quelques instans semblait s'acharner sur les jeunes écuyers, certain de les vaincre avec moins de péril, et pour assurer son succès ; mais Harcourt devina sa pensée. Aussitôt il dirige son cheval vers l'Arabe, essaie de le renverser par le choc ; mais Kahel, prompt comme l'éclair, se jette de côté, saisit sa dague, et la lance au poitrail du coursier. La dextérité du comte lui fit éviter le coup ; alors, retournant bride, il rejoint son adversaire, lui porte avec violence son épée au visage, et la grille du casque, trop faible pour résister à cet effort, se rehaussa sur la partie supérieure, laissant à découvert la figure de l'Arabe.

» Le Chevalier Maudit ! s'écria d'Harcourt en le frappant de nouveau ; traître infâme ! si une fois je t'ai offert merci, c'est que je croyais à ta loyauté ; mais tu vas mourir !

« — La mission que tu as acceptée était difficile à remplir, répliqua l'Arabe. Tu n'iras pas plus loin. Vois, mes guerriers excèdent les tiens en nombre ; consens à remettre Deïdza entre mes mains, et je te livrerai passage.

» — Misérable ! quoi ! tu oses me faire des conditions ? repartit Harcourt ; c'est sur ton corps que je veux passer avec mes gens d'armes ! — Tanet, Tanet, écrase cette poignée de scélérats avec nos bannerets ! Pas de pitié aux vaincus ! Frappez, mes cavaliers ! ..... En avant ! »

Les Normands coururent avec furie sur leurs adversaires ; cette attaque impétueuse obtint un succès éclatant ; les picoreurs furent foulés aux pieds, massacrés ; quelques uns plus heureux jetèrent leurs armes et s'enfuirent dans les genêts, tandis que Kahel, semblable à une forteresse imposante, disputait encore la victoire.

Quand il se vit abandonné, il prit une résolution terrible, comme le désespoir en enfante aux heures de la tempête ; il s'élança par-dessus les cadavres des hommes et des chevaux qui encombraient la voie ; arracha des mains d'un blessé un arc et une flèche, ajusta le châtelain de Tanet qui se trouvait à l'écart ; et la flèche, pénétrant dans l'œil par le heaume, renversa le malheureux raide mort.

Alors, sautant légèrement sur le cheval, il se jeta comme la foudre dans la bruyère, et descendit le versant de l'Engelbold, semblable à un monceau de feuilles sèches qu'une trombe précipite au loin dans les vallées.

Cette tentative avait été si audacieuse et si rapide, que le comte d'Harcourt était demeuré muet d'étonnement ; après la fuite de Kahel, il mit pied à terre, et vint, les yeux mouillés de larmes, considérer le corps de l'infortuné châtelain.

Tout-à-coup, un des écuyers qui se trouvait penché sur le corps de son ancien maître, se leva d'un bond, en s'écriant :

« Seigneur, seigneur ! des cavaliers approchent ; ils vont nous surprendre. »

Harcourt écouta fort attentivement pendant une minute, puis, il remonta sur son genêt en disant à l'écuyer ;

« Que tes camarades t'aident à placer ce cadavre sur ton cheval ; c'était un noble guerrier ; ses os doivent être enfouis en Terre-Sainte. — Maintenant, sires bannerets, ajouta-t-il en se tournant vers sa petite troupe réduite à six cavaliers, que Dieu protège notre retraite, car il faut fuir devant de nouveaux auxiliaires du Chevalier Maudit. »

Et, rejoignant alors les deux dames, il essaya de les rassurer ; mais leurs craintes ne commencèrent à s'évanouir que lorsque la cavalcade partit de toute la vitesse des coursiers.

Un quart d'heure après cette scène, dix guerriers, armés de pied en cap, conduits par le sire de Beaufou, apparurent sur le champ de bataille abandonné...

Après la scène qui eut lieu sur le sommet de l'Engelbold, Harcourt laissa au loin, vers la droite, l'antique ville de Condé-sur-Noireau, renforça son escorte de cinq hommes, à la Tour-du-gué-d'Ouilly, et continua sans relâche sa marche, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Rouen.

Le messager promis par Robert attendait le comte ; il lui transmit les instructions du maître, et le sire d'Harcourt conduisit les deux dames dans une rue étroite, tortueuse, privée d'air et de soleil, selon l'habitude de cette époque guerrière. A l'extrémité de cette rue se trouvait une vaste maison, bâtie en pierres blanches, dont les fenêtres cintrées et ornées de zig-zag, annonçaient la construction récente. Un jardin magnifique était en regard de la façade intérieure, et de là l'on apercevait dans le lointain les étages supérieurs du palais Ducal.

C'était là qu'habitait la mère du châtelain de Tanet, tué par Kahel, lors de la trop fameuse escarmouche. Le désespoir de cette malheureuse mère fut grand, lorsqu'elle apprit cette triste nouvelle.

« Dieu vous l'avait donné, madame, dit le noble comte ; il a plu à Dieu de vous le retirer. Les créatures humaines doivent se soumettre sans murmures aux décrets du ciel. Comme vous, j'ai pleuré la perte de Tanet, mon ami, mon frère d'armes. »

Les paroles, si pleines de noblesse et de dignité du comte eurent une très puissante influence sur le caractère de la vieille châtelaine ; peu à peu elle sécha ses larmes et concentra sa douleur.

« Madame, reprit Harcourt encouragé par son succès, le sire de Nonant, l'ami de votre fils, l'avait chargé de confier à vos soins ces deux jeunes dames ; elles ont l'âme aussi belle et aussi noble que le visage ; la sollicitude qu'elle ne manqueront pas de vous témoigner adoucira vos chagrins.

» —J'accepte ces consolations, seigneur chevalier, répondit la châteleine ; puis, vous ne m'oublierez point ; vous viendrez quelquefois me voir, n'est-ce pas? Approchez-vous de moi, mes jeunes et belles étrangères, si vous n'avez pas de mère, je serai la vôtre ; peut-être qu'un jour je vous aimerai comme mes filles. Ah ! d'Harcourt, vous saviez combien ma tendresse était grande pour LUI. Eh bien ! qui sait?.., il faut qu'une pauvre mère ait quelqu'un à aimer ! »

D'Harcourt baissa la tête en essuyant une larme d'attendrissement ; puis il présenta sa main à la vieille dame, l'emmena dans une salle contiguë à celle où se trouvaient Nydi et

Deïdza, et après avoir prononcé quelques paroles à voix basse, il prit congé d'elle en lui disant :

« C'est un secret important, madame; peut-être qu'un jour elle sera duchesse suzeraine de Normandie. »

La châteleine de Tanet connut bientôt la vie et le caractère de ses deux belles recluses; et les trois affligées mêlèrent, pour ainsi dire, leurs douleurs. C'était un touchant spectacle que de les voir se prodiguer à chaque instant des caresses, des consolations, oubliant l'une pour l'autre l'ulcère qui rongeait leur cœur. C'est ainsi que les jours passaient, et la joie semblait prête à faire fuir l'infortune qui les avait frappées.

Cependant l'absence de Robert allait cesser, et la guerre de Flandre où il était allé cueillir de nouveaux lauriers et punir un oppresseur était près de finir. Deïdza craignait sans cesse que Kahel ne tendît de nouvelles embûches à son amant pour le faire périr à son retour.

Elle se créait mille chimères sanglantes, et se repentait de n'avoir point voulu approfondir la révélation mystérieuse de Nydi.

Son sommeil fut agité par des rêves de tristesse; vingt fois elle s'éveilla couverte d'une sueur glacée ; et souvent elle laissait partir de sa poitrine de sourdes plaintes ou des cris d'effroi. Cette nuit fut longue et terrible pour la pauvre amante ; car toujours l'affliction compte les heures.

La journée qui s'écoula ensuite fut pleine d'attente et de monotonie. Nydi et Deïdza restèrent sans cesse dans les jardins en face de la porte communiquant au dehors, afin d'apercevoir plus tôt Robert, s'il se hasardait à revenir les visiter; mais la nuit accourut sans que le lourd marteau de bois résonnât sur la porte massive.

On venait de servir le repas du soir; la vieille châteleine était au milieu de ses deux anges, comme elle se plaisait à nommer Nydi et Deïdza; un ancien écuyer de son époux et un tout jeune page les servaient, et le souper avait lieu dans un silence triste! Tout-à-coup ils entendirent heurter avec violence à la porte de la rue, Deïdza pâlit, puis ses joues se colorèrent faiblement, et un ineffable sourire vint expirer sur ses lèvres.

Le vieux guerrier sortit de la salle, où il reparut après quelques instans.

« C'est un bon serviteur de Dieu, dit-il à la châteleine, qui sollicite la faveur d'être admis en présence de votre grâce.

» — Introduis-le, Karl, repartit la dame de Tanet qui était fort pieuse. C'est une bénédiction du ciel quand ses ministres viennent nous visiter dans notre maison. »

Un désappointement cruel était peint sur les traits de la belle et intéressante jeune fille; ses regards s'arrêtèrent sur Nydi avec une expression de douleur, et des larmes s'échappèrent de ses longues paupières. Mais bientôt le désappointement fit place à une frayeur excessive, car le prétendu moine n'était autre que Kahel, son invincible persécuteur.

L'Arabe adressa quelques paroles de politesse et d'excuse à la châteleine ; puis, se tournant vers Deïdza, il lui demanda un entretien de quelques minutes, dans la salle même où ils se trouvaient ; craignant le caractère féroce de cet homme, et le sachant capable de

e porter aux derniers excès, elle quitta la table et suivit Kahel dans le coin le plus obscur et le plus reculé du vaste appartement.

« C'est encore toi ! lui dit Deïdza avec fermeté. Que me veux-tu ? Je t'ai dit que, malgré l'apparence des liens qui nous unissent, je refuserais de te suivre. Que me veux-tu ?

» —Je viens t'arracher au déshonneur, à l'infamie, répliqua l'Arabe d'une voix sourde mais énergique ; quand tes yeux seront dessillés, tu consentiras peut-être à m'accompagner au pays d'Orient, afin de rendre plus fortunés les derniers jours d'une tendre mère qui te désire comme une part du ciel.

» — Je t'ai dit, Kahel, que tes paroles étaient l'œuvre du mensonge ; et je persiste dans ma pensée. Que signifient ces craintes de déshonneur, d'infamie ? Ne sais-je pas quelle est ma force, et ce que peut ma volonté ? Va, Kahel, si c'est cela qui te fait mettre tes jours en péril, tu es un fou, retire-toi.

» — Ecoute mes conseils, reprit le cavalier, car le temps attend rarement les hommes : j'ai su quel était ce mystérieux amant qui t'arracha de mes mains; je n'ignore point sa lâcheté insigne, les manœuvres perfides qu'il a employées pour que tu devinsses sa proie; et, confiante, abusée, tu as écouté ses paroles de miel, tu l'as aimé ! — Oui, tu l'aimes, — et tu as cru donner ton cœur à un baron obscur ; et tu as cru qu'un jour tu serais la châtelaine de Nonant !

» — Que veux-tu dire ? demanda la jeune fille à demi tremblante.

» — Que celui qui t'a séduite n'est pas le sire de Nonant, et qu'il y a entre lui et ta position sociale une barrière infranchissable.

» — J'ai la preuve du contraire, répondit Deïdza avec une audace factice, croyant par là intimider son frère.

» — La preuve ! répliqua Kahel avec ironie ; et si je te le montrais dans les bras d'une autre femme qu'il aime, une femme qui lu. a donné un fils, et qui partagera sa puissance?

» —Tu mens ! s'écria-t-elle retentissante ; tu mens !»

A cette parole de colère, Nydi se leva, et accourut, d'un seul bond, aex côtés de son amie, tandis que Karl et le jeune page s'approchaient pour la secourir, si elle réclamait leur assistance. Mais d'un geste elle les força de se rasseoir ; et, devenue plus calme, elle écouta les cruelles révélations du cavalier.

« Je t'ai dit qu'il n'était pas le sire de Nonant, reprit Kahel; c'est un nom qu'il a volé; crois-tu donc qu'un chevalier qui n'a pas vingt hommes d'armes sous les bannières, puisse donner, comme il l'a fait devant toi, mille besans d'or au seigneur de Beaufou ?

» — Quel est donc ce chevalier ? demanda faiblement Deïdza.

» — Un chevalier ! — Je veux le montrer à tes yeux tel qu'il est, et te dévoiler son infamie ! je veux qu'un jour ta haine soit aussi grande pour lui que le fut ton amour. Veux-tu me suivre?»

Deïdza baissa ses regards vers la terre pour cacher ses larmes, et ne répondit pas.

« Tu n'as rien à craindre, reprit Kahel, je jure par le sang de Mahomet que tu seras libre de revenir dans cette maison ; et d'ailleurs les portes de la ville sont fermées, et tu pourras te faire accompagner par cet écuyer en armes. »

Deïdza réfléchit long-temps; elle se rappela dans sa mémoire toutes les circonstances extraordinaires qui avaient marqué les apparitions de Robert; puis sa munificence et la noble fierté de son maintien, la déférence de Beaufou et de d'Harcourt à ses moindres avis : tout cela provoqua en elle un désir violent d'éclaircir le mystère qui l'entourait.

La jalousie acheva l'œuvre; et, séchant ses pleurs, elle dit au terrible cavalier :

« Je suis prête à te suivre. »

Alors elle embrassa tendrement la châtelaine de Tanet, serra plusieurs fois Nydi contre son cœur, et sortit de la salle, precédée par Karl, armé de son poignard et d'une épée.

Kahel fit un long détour, descendit jusqu'aux remparts qui bordaient la Seine, puis l remonta une ruelle obscure, et arriva enfin devant une des portes secondaires du palais ducal, où les trois personnages furent aussitôt introduits.

La ville de Rouen semblait empreinte d'un caractère plus joyeux et plus bruyant, depuis que le duc Robert s'y reposait de ses fatigues causées par les longues guerres de Flandre et de Bretagne. Ses barons, gorgés de butin, y affluaient de toutes parts, afin de sacrifier auxplaisirs les heures de la paix, si rares en ces temps de calamités.

Et l'on rencontrait à chaque instant, dans les rues et sur les places publiques, une grande multitude de seigneurs vêtus de robes flottantes en étoffes précieuses. Ils semblaient dédaigner les cottes de mailles et les armures, pour ne songer qu'aux félicités d'une vie pacifique. Puis, venaient les écuyers, les hommes d'armes; toute cette soldatesque brutale et arrogante, quand les jours de triomphe sont venus; et tous sillonnaient la ville en hurlant des chants provoqués par les fréquentes libations d'hydromel et de cervoise.

L'après-midi de ce jour, Robert de Normandie avait assemblé ses barons pour distribuer quelques fiefs à ceux qui s'étaient illustrés pendant les dernières guerres : à cette époque, c'était la marque d'une haute puissance, quand le suzerain donnait et ne gardait pas ; car souvent ils tiraient de leur apanage leurs plus grandes ressources. Le duc s'était mis à table aussitôt après la cérémonie, et, au sortir du festin, il s'était rendu dans la salle qu'occupait Arlette avec son enfant.

Il avait conservé sa robe de pourpre et d'or ; soit que ses affaires lui eussent dérobé le temps, ou peut-être pour charmer l'ambitieuse maîtresse qui ne rêvait que le faste et les grandeurs. Cependant, il n'avait point pour elle un attachement fort sincère; c'était moins de l'amour ou de l'amitié que de l'estime; et s'il avait négligé d'aller ce jour même visiter Deïdza, c'était pour calmer l'esprit impérieux et jaloux de la belle Falaisienne.

Mais pendant qu'il croyait la jeune fille calme dans la noble maison où elle avait été recueillie, le cavalier arabe, cet audacieux ennemi, la conduisait tremblante et craintive dans une galerie qui communiquait avec la chambre d'Arlette.

« Déjà me quitter! disait Arlette au duc ; les jours sont si longs pour moi ! on di-

rait qu'ici vous redoutez de donner des fêtes à vos barons ; jamais une heure de plaisir ! Vous me forcez presque à rester dans ce triste palais, séjour de la monotonie et de l'ennui. Si encore vous veniez, comme autrefois, charmer cette solitude par votre présence, je ne me plaindrais pas ; mais vous semblez me fuir, Robert.

» — Vous êtes injuste, Arlette, répliqua le duc avec nonchalance ; chaque jour je ne manque pas de vous envoyer des dames et des seigneurs, dont les agrémens de l'esprit vous amusent et vous instruisent.

» — Ai-je donc tant besoin de m'instruire? répliqua-t-elle avec vivacité. Vos dames et vos seigneurs me fatiguent, m'obsèdent ; c'est vous, Robert, que je désire.»

Une scène plus douloureuse avait lieu dans la galerie : Kahel y arrivait alors, seul, avec Deïdza ; l'écuyer Karl était resté à l'extrémité intérieure de l'escalier, afin d'ouvrir la porte en cas d'alarmes ; et le frère et la sœur avançaient à pas lents, respirant à peine, tant la vengeance et la crainte agitaient ces deux âmes.

« Je n'entends pas le bruit de sa voix, dit faiblement le cavalier arabe ; il doit cependant être là. »

Et tous deux continuaient leur marche silencieuse, et ils approchaient de plus en plus de la chambre où se trouvait Robert.

« Les forces me manquent, murmura Deïdza en s'arrêtant tout-à-coup, je me sens défaillir. Je n'irai pas plus loin.

» — Allons, allons, repartit l'Arabe à voix basse, une femme doit avoir le courage de regarder sa rivale en face. Viens.

» — Non, repartit Deïdza d'un ton ferme, je veux me retirer; tu m'as trompée encore, la loyauté de Nonant est grande, et je crois en lui.

» — Tu resteras, je le veux, repartit Kahel en saisissant son bras ; tu dois voir son infamie, afin que ta haine pour lui soit égale à la mienne, et que tu t'associes à ma vengeance, car je veux me venger de ce chrétien.

» — Eh bien ! reprit Deïdza toute tremblante, n'importe qu'elle soit la perfidie de Nonant, je ne resterai pas ici.

» — Tu resteras ! répéta de nouveau Kahel en serrant les dents.... tiens, écoute.»

Un faible bruit, comme un murmure de paroles confuses, arriva jusqu'à elle ; et, quoique ces paroles fussent indistinctes, l'infortunée sentit son cœur battre avec violence, car les sons de cette voix ne lui étaient pas inconnus.

Puis la voix passionnée d'une femme, une voix vibrante et pleine d'une éloquence douloureuse ; elle écouta, inquiète, l'œil enflammé, la bouche entr'ouverte, semblant aspirer les sons empoisonnés qui retentissaient sous les sombres voûtes, puis, sa tête retomba sur son sein, nonchalante et décolorée, ses jambes s'affaissèrent, et l'énergie lui manqua pour aller plus loin.

« Cette voix, c'est celle de ta rivale, dit l'implacable Kahel en l'aidant à se soutenir ; allons, retrouve le courage d'une femme dédaignée, et comme une femme dédaignée, ne pardonne pas ! »

La jalousie, l'orgueil et l'amour se disputaient alors le cœur de la pauvre fille ; c'était

une lutte de souffrances inouïes ; son âme aimante ne pouvait croire à l'indifférence de Robert, lui qui l'avait adorée, lui dont les passions fougueuses s'étaient amorties devant sa volonté faible, pour faire place à une vénération sacrée ; et cependant la voix de cette femme retentissait encore ; cette voix de rivale qui pénètre l'âme ; qu'on distingue, et qui déchire avant que la vérité soit révélée. — Car dans la vie humaine il y a toujours des signes révélateurs qui soulèvent un coin du masque des hommes dangereux, et qu'on doit haïr.

« Voyons ! » s'écria Deïdza avec résignation.

Et ils s'approchèrent de la fenêtre grillée.

Dans l'intérieur de la chambre, Arlette essayait toute la magie de son éloquence ; les pleurs et les prières, les menaces et les supplications ; elle mettait tout en œuvre pour captiver l'ingrat qui semblait vouloir la délaisser. Puis, ce furent de longues, de douces caresses qu'elle lui prodigua ; et des paroles que les femmes seules trouvent dans leur cœur à l'instant d'une séparation cruelle.

« Robert, mon bien et tant aimé, si vous saviez quelles ont été mes souffrances durant ces cruelles guerres ! Ah ! que de désirs et de vœux impuissans n'ai-je point formés ! Ma pensée vous suivait au milieu des batailles, et chaque jour j'implorais le ciel pour qu'il détournat les traits de votre sein. — Et vous, Robert, avez-vous quelquefois songé à moi ; avez-vous pensé aux premiers jours de notre bonheur ? — Car les premiers souvenirs de l'amour sont comme des gouttes de rosée qui rafraîchissent le cœur dans les heures d'attente. Vous ne répondez pas, Robert ; vous n'êtes plus le même. — Seriez-vous donc malheureux ? Si vous avez quelques grandes peines, des chagrins cachés, déposez-les dans mon sein ; je suis votre amie. Robert, combien de fois n'ai-je pas déjà adouci l'amertume de votre vie agitée ? Plus qu'une autre j'ai partagé vos joies et vos douleurs ; ah ! que de félicité nous pourrons goûter encore ! Bannis cette tristesse qui assombrit ton front ; que le calme revienne dans ton âme ; mon Robert, je suis à tes pieds, suppliante, alors que tu devrais me serrer sur ton cœur ! »

Le duc fut attendri par les larmes d'Arlette ; sa douleur n'était point simulée, et cette douleur est grande chez une femme qui pleure ! Cependant il était facile de voir que la sensibilité du prince était émoussée, car ses yeux étaient secs, et ses traits, exprimant l'inquiétude, annonçaient que sa pensée planait ailleurs.

Arlette, apercevant ce regard inflexible, détacha soudainement ses bras du cou de Robert, et demeura quelques instans immobile, atterée, brisée par l'affliction. Puis, tout-à-coup, elle releva sa jolie tête avec fierté, ses yeux brillèrent d'une expression ineffable ; un ravissant sourire s'arrêta sur ses lèvres, et se levant avec la rapidité d'une biche poursuivie, elle courut à l'extrémité de la chambre.

Une pensée de mère, une pensée sublime avait germé dans son cœur et l'avait embrasée comme une flamme. Son fils, son fils dormait dans son berceau ; elle le prit, l'éveilla, le couvrit de caresses et le mit dans les bras de Robert. « Tiens, s'écria-t-elle avec enthousiasme, voici l'enfant de notre amour ; il sera beau et noble comme toi ; sa bouche est rieuse et son cœur est pur. Pauvre petit ange ! regarde, il te sourit, Robert ;

sa voix douce te demande des paroles de bonheur. Oh! ton âme est-elle donc fermée à la tendresse? Non, n'est-ce pas?... Merci de cette caresse..... merci encore, Robert, Robert..... Et moi, serais-je oubliée, délaissée? si tu ne me dis plus que je suis belle, dis-moi que tu m'as aimée et que tu m'aimes, — car je suis la mère de ton fils! »

L'amour paternel ébranla ce caractère impérieux : l'éloquence d'une mère qui parle au nom de son enfant est-elle entraînante! Robert oublia les nouveaux sermens qu'il avait faits aux pieds de Deïdza, pour s'abandonner au bonheur qui lui était offert. « Je te retrouve enfin, mon Robert! s'écria la jeune femme; je te retrouve ainsi qu'aux jours où l'on me conduisit vers toi. Ah! l'ivresse a des joies plus extatiques quand la peine nous a frappés. Mon Robert, tu ne m'ensevelira plus vivante en ces lieux, n'est-ce pas? Tu donneras un nom à la mère de ton fils; il le faut, les lois humaines et les lois du ciel l'exigent, car le fils du duc de Normandie ne peut rester bâtard! »

Et c'étaient des caresses enivrantes, des paroles de joie, entrecoupées par les baisers de l'enfant et les baisers de la mère; le prince les savourait avec délices, quand tout-à-coup un bruit étrange de voix et de pas retentit dans la galerie et vint les glacer d'effroi.

« Viens, s'écriait Kahel; t'ai-je trompée? en croiras-tu mes paroles? Viens, te dis-je! »

Et soulevant Deïdza d'un bras nerveux, il la porta échevelée, mourante, jusqu'à la fenêtre; puis, saisissant son épée, il lacéra la tapisserie et lui montra le prince, en s'écriant d'une voix terrible : « Regarde-le, celui que tu croyais le sire de Nonant, celui qui t'avait promis sa main et son nom; c'est Robert de Normandie, l'assassin de mon père et le plus félon de tous les chevaliers! »

Deïdza poussa un cri déchirant, et, après être demeurée quelques secondes collée aux barreaux de la fenêtre, elle tomba lourdement sur le sol, comme un beau cèdre frappé à sa base par la cognée dévastatrice.

Le cavalier arabe était entré dans le palais grâce aux intelligences qu'il entretenait avec le sire de Beaufon. Redoutant d'être surpris, il abandonna sa sœur, et sortit par une des portes secrètes, tandis que le duc appelait à grands cris ses écuyers, ses varlets, ses hommes d'armes, et courait à travers les salles pour arriver à la galerie.

Des écuyers portant des torches précédaient sa marche; et ce fut une lugubre scène que celle qui eut lieu sous ces sombres voûtes, noircies par le temps et la fumée. Robert releva la jeune fille entièrement évanouie, et chercha, par ses caresses et par des paroles passionnées, à ranimer ses sens; mais l'émotion qui avait causé cet évanouissement était trop violente pour que le malaise cédât si vite, et le duc fut forcé d'envoyer chercher un des officiers du palais, fort habile dans l'art de guérir.

Arlette accourut aussitôt, instruite à demi, et le regard plein d'une sombre jalousie. Quand elle vit le duc penché sur Deïdza, quand elle entendit les tendres paroles qu'il lui prodiguait, elle se précipita vers lui et le considéra dans une attitude menaçante. Robert l'aperçut alors, et sans quitter la jeune fille, il releva la tête, en s'écriant d'une voix terrible :

« Que faites-vous ici, madame? Retirez-vous, je vous l'ordonne. Mortimer, emmenez cette femme dans son appartement. »

Le médecin arriva ; une litière fut préparée, et le prince, accompagné de quatre officiers, conduisit Deïdza chez la châtelaine de Tanet.

On la déposa sur un lit, et l'évanouissement cessa. Robert était au chevet, navré de douleur, interrogeant avec anxiété ses traits pâles et contractés ; mais quand elle ouvrit les yeux et qu'ils se fixèrent sur le duc, ils se détournèrent aussitôt, et elle se mit à pleurer.

« Ma chère Deïdza, s'écria Robert en s'emparant de ses mains avec amour, pardonne-moi ; oublie une faute involontaire. Si tu savais à quels déchiremens mon cœur est en proie ! Ah ! j'effacerai les douleurs que je t'ai causées, par une vie entière pleine de soumission. — Tu seras duchesse suzeraine de Normandie dans des temps meilleurs. N'es-tu pas la fille d'un comte qui fut puissant ? — J'irai à la Terre-Sainte demander à Dieu le pardon de mes fautes, et après tu partageras mes grandeurs. — Au nom du ciel, ne me repousse point ; laisse-moi boire les pleurs qui baignent ton visage, ces pleurs que j'ai fait répandre ; oublie une erreur enfantée par les passions, et pardonne-moi, Deïdza, — car on doit pardonner à ceux qui effacent nos larmes.

» — Vous m'avez trompée, Robert, dit la jeune fille d'une voix mourante ; je ne suis pas faite pour la pourpre, je m'enveloppera d'une robe de bure. — Adieu ! »

Elle ferma les yeux, et garda le plus profond silence. Le duc baisa ses mains avec transport, resta quelque temps agenouillé près d'elle, et, la recommandant à tous les soins de Nydi et de la châtelaine de Tanet, il regagna son palais, l'âme brisée, une sueur froide sur le front, songeant à ce terrible cavalier qui le poursuivait sans relâche, et à l'impérieuse et jalouse Falaisienne qui l'attendait dans son appartement.

Robert avait des remords. Sa position était affreuse et difficile ; il aimait Deïdza éperdument ; mais Arlette lui avait engendré un fils qu'il chérissait, et son cœur n'était insensible ni aux charmes ni à l'affection de la belle Falaisienne. — Il y a des hommes qui peuvent avoir deux passions à la fois, sans qu'ils puissent préciser laquelle des deux prédomine : et le duc de Normandie en était là ! Il aurait voulu poser sa couronne suzeraine sur la tête de Deïdza, et conserver quelques relations d'estime avec Arlette, comme un souvenir d'une maîtresse qu'on a beaucoup aimée.

Le troisième jour qui succéda à la scène terrible qui avait eu lieu dans la galerie du palais, Robert sortit, accompagné par deux seigneurs armés, redoutant avec raison quelque perfidie du cavalier arabe. Il avait donné des ordres secrets à un espion de la plus grande adresse, afin qu'il découvrît ses traces ; mais toutes les recherches furent inutiles.

Le duc se rendit chez la châtelaine de Tanet, qui le reçut avec une soumission pleine de noblesse et de dignité ; cependant il était facile à un observateur attentif de remarquer, au milieu de cette condescendance de la vassale au suzerain, une fierté hautaine qui perçait dans les manières de la vieille châtelaine ; Deïdza ne lui avait rien laissé ignorer, et depuis la mort de son fils, tout son amour de mère s'était reporté sur les deux orphelines, et surtout sur Deïdza qu'elle adorait.

Elle avertit la jeune fille de la présence du duc et du désir qu'il avait de la voir ; la con-

férence dura quelques minutes ; après quoi, la dame revint dire à Robert que Deïdza refusait d'accéder à sa demande. Ce refus lui déchira le cœur ; il crut que la haine ou le mépris avaient succédé à l'amour, et cette pensée contribua puissamment à hâter son pèlerinage à la Terre-Sainte, qu'il projetait depuis long-temps.

Il revint au palais sans adresser un mot aux seigneurs qui l'accompagnaient, ordonna qu'on sonnât le boute-selle, et dans la nuit, il quitta Rouen en se dirigeant sur Falaise.

Pendant qu'il était en proie à une profonde mélancolie, isolé au milieu de ce sombre donjon, Arlette y revint avec son fils, semblant avoir oublié sa jalousie et les fautes de Robert. Elle lui prodigua de tendres soins, mêla ses caresses à celles du petit enfant, montra tour à tour les sentimens affectueux d'une mère et l'exaltation d'une amante ; et le duc, s'arrachant à son apathie douloureuse, prit une de ces grandes résolutions qui changent la destinée des empires.

Le refus de Deïdza la perdit ; Robert pensa qu'elle le dédaignait; et c'est alors que bien souvent l'homme hasarde le cours de sa vie, à l'heure de la querelle, quand l'âme est pleine d'emportemens, on se lie vite, et l'on s'abandonne à des caprices funestes ; l'éloignement de ceux qui sont l'objet de ces dissensions les perd. L'absence est cruelle et déplorable ; parce que l'indifférence marche à sa suite, et qu'une passion s'éteint quand on est privé de la volupté des sens ou de la volupté des regards.

Robert assembla ses barons, et c'est dans cette assemblée que fut faite la fameuse déclaration qui donnait le cercle ducal de Normandie à Guillaume-le-Bâtard, en cas de mort en pays étrangers, ou sans descendance légitime. Puis le prince partit pour son pèlerinage en Orient.

Pendant que Robert-le-Magnifique poursuivait son voyage lointain, Deïdza gémissait sur sa triste destinée. La résignation fière qu'elle avait montrée en face du prince s'était évanouie, car la femme aimante et passionnée ne résiste pas aux résolutions qu'elle prend dans les heures de colère, et qui tendent à étouffer sa tendresse. Aussi, ses angoisses étaient grandes, et ses yeux recélaient moins de sourires que de larmes.

Nydi semblait plus inquiète encore, plus égarée qu'au jour de la trahison infâme du sire de Beaufou. Une douleur profondément empreinte sur ses traits attestait la lutte cruelle qui avait lieu dans son âme, et l'infortunée, pour ajouter à ses souffrances, avait cédé, par degrés, à un penchant irrésistible qui l'entraînait vers le comte d'Harcourt.

Mais quelquefois elle retrouvait l'énergie sauvage qui caractérise l'Arabe du désert ; et, sortant tout-à-coup de son apathie ordinaire, on la voyait courir d'un élan rapide à travers la vaste maison; son œil noir étincelait de flamme; elle franchissait tous les obstacles, puis, l'instant d'après, la pauvre affligée s'arrêtait brusquement, pensive et recueillie, les mains jointes et le regard élevé vers le ciel. Alors, on devinait sur sa ravissante figure l'impatience extrême et l'effroi qui la torturaient ; et quand Deïdza la surprenait dans ces heures funestes, elle lui prodiguait de douces caresses, des paroles de consolation, et appuyées l'une sur l'autre, elles confondaient et leurs larmes et leurs soupirs,

Le cœur de Deïdza était gonflé de regrets ; l'image du prince, quand il se jeta suppliant à ses pieds en les arrosant de ses larmes, cette image d'un homme puissant et altier qui s'abaisse, revenait sans cesse à son souvenir ; et la scène cruelle dont elle avait été témoin s'était presque effacée, ou ne lui apparaissait plus que confusément, semblable à un rêve oublié.

Aussi le pardon avait été accordé au fond de son âme ; ses désirs l'emportaient vers Robert, si ulcéré, si loin ! et dans son amour-propre de femme, elle songeait qu'en lui expédiant un message, il arrêterait aussitôt sa course religieuse pour venir s'abandonner aux embrassemens et aux charmes de l'amour.

Et les jours passaient, longs et chargés d'ennuis ; et la vie de ces deux anges se consumait au milieu de cette solitude isolée ; car les vieillards ont presque toujours oublié leur bel âge, et ne comprennent pas les jeunes cœurs, ce qui faisait que l'excellente châtelaine obsédait en croyant secourir.

En proie aux plus cruelles angoisses, et hors d'état de supporter plus long-temps les chagrins qui la dévoraient, Deïdza se détermine enfin à faire connaître à Cantelou, son père, toute l'étendue de ses peines.

» C'est un secret affreux, ô mon père, lui dit-elle ; Robert de Normandie, votre prince, votre ami, votre ancien compagnon d'armes, Robert est près de périr sous le poignard de Kahel, et c'est Beaufou son confident, cette honte de la chevalerie, qui le lui livrera.

» — Ciel ! courons l'avertir, ma fille !

» — Mais le prince est à la Terre-Sainte. Le savez-vous ?

» — A la Terre-Sainte ! repéta Cantelou douloureusement. Eh ! que faire ?

» — Y aller, mon père, s'écria l'amante avec enthousiasme, pour relever le courage du comte ; ils ont été arrêtés dans leur marche, nous a dit un bon religieux ; eh bien ! nous pouvons arriver à temps ! ne laissons pas assassiner lâchement un prince si noble et si grand.

» — Non, ma fille, et tu m'offres l'occasion d'acquitter une dette de sang envers Robert, car il me sauva la vie à Exmes le jour à jamais terrible où le farouche Massoud y apparut menaçant.

» — Et nous retrouverons ma mère, repartit Deïdza ; et peut-être consentira-t-elle à nous suivre dans notre occident.

» — Il ne me manque plus que de l'or et des armes, s'écria le vieux guerrier, je suis prêt.

» — La châtelaine de Tanet ma protectrice donnera tout ; venez, mon père, il faut partir. »

Alors, un religieux arrivant de la Palestine s'approcha de la fille de Cantelou et remit en ses mains le bois d'un beau fruit de l'Orient.

« Voici le message dont le duc de Normandie, que j'ai rencontré dans la Terre-Sainte, m'a chargé, lui dit-il : le voici, madame, tel qu'il me le remit vers la ville du Christ : prenez-le, et puissiez-vous retrouver dans la vie assez de félicité pour vous faire oublier vos douleurs.

Elle ouvrit précipitamment la coque fermée avec soin, tremblante, suffoquée, respirant à peine : elle y trouva un anneau d'or tout simple, brisé en deux, et à côté cette devise :

MON CŒUR A TOI,

MON AME A DIEU.

« Je suis aimée comme autrefois : la seule aimée, s'écria-t-elle en portant l'anneau à ses lèvres : noble Robert ! mais tant d'amour rend ma situation plus poignante encore... Mon père, il faut partir. »

Tandis que Robert parcourait les villes les plus célèbres d'Orient, en proie à mille afflictions, n'échappant à la peste que pour être dépouillé par des voleurs, l'implacable Kahel et le traître Beaufou traversaient l'Italie et la Méditerranée, pour accourir en Syrie sur les traces du prince et l'assassiner. Ils arrivaient ensemble à Nicée, où l'émir Alem donnait à Robert des fêtes brillantes. — Cependant les factions commençaient à lever la tête dans le duché de Normandie, et un messager fidèle apportait au prince ces tristes nouvelles, en le conjurant de hâter son retour dans ses états.

« L'émir Alem de Nicée nous énerve, » disait Robert : fuyons ces contrées enchanteresses, et allons combattre où nos pères ont combattu, et mourir où ils sont morts ! — Nous partirons cette nuit, barons. »

Cette résolution extrême fut bientôt connue dans le palais, et par toute la capitale de la Bithynie. Kahel, qui voyait encore ses projets de vengeance s'évanouir, mit tout en œuvre pour en hâter l'accomplissement ; mais Mohammed vint aplanir les obstacles qu'il redoutait si fort.

« Vous ne pouvez pas me quitter ainsi, mon noble hôte, dit-il au duc de Normandie. Les émirs des pays éloignés, les gouverneurs des villes sont arrivés pour cette fête que je veux vous donner comme un gage de mon affection. Vous verrez nos luttes guerrières, et cela charmera votre cœur, si désireux des combats. Un jour de plus est si peu dans la vie de l'homme ! Après, je vous donnerai le baiser de paix, et vous partirez. »

Robert se laissa entraîner : le malheur suivait sa trace.

A environ seize milles romains de Nicée, en deçà de Drago, s'avançait lentement une litière portée par deux esclaves éthiopiens ; il y avait déjà bien long-temps que la nuit couvrait la terre, et les deux personnages qui semblaient guider les porteurs ne paraissaient pas vouloir choisir un lieu pour y goûter quelques heures de repos. Leur démarche annonçait l'impatience ; et souvent un de ces personnages, doué d'une stature démesurée, retournait la tête, et murmurait quelques paroles dans une langue étrangère pour exciter le courage des noirs Éthiopiens.

Mais leur marche, déjà si lente, se ralentissait de plus en plus : et aux plaintes que leur arrachait la fatigue, venaient se mêler des gémissemens de douleur qui partaient de l'intérieur de la litière.

C'était une femme sublime et dévouée qui pleurait dans l'ombre sur la destinée fatale de son amant qu'elle voulait sauver en lui sacrifiant sa vie.

Après des fatigues inouies, de longues privations, Hugues de Cantelou et Deidza

avaient touché le sol des Grecs du Bas-Empire : Constantinople leur sembla la plus sûre et la meilleure station pour attendre Robert, et ils s'y arrêtèrent.

Mais au bout de quelques jours, Deïdza malade, à demi éteinte, pria son père de s'enquérir de tous côtés, et le sire de Cantelou fut assez heureux pour apprendre le retour de Robert à Nicée.

C'est alors qu'ils prirent quatre esclaves éthiopiens destinés à porter la litière de roseaux, et le faible cortége quitta Byzance en se dirigeant par Chalcédoine sur Nicomédie.

Les porteurs s'arrêtèrent haletans, et le vieux comte de Cantelou fut forcé de retourner en arrière avec le fidèle Karl.

« Dieu vous rende vos forces, mes pauvres noirs ! dit Hugues avec découragement ; vos frères ne peuvent tarder à revenir ; et s'ils ont trouvé quelques provisions chez les pasteurs, nous éprouverons du soulagement à nos peines. »

Puis il ouvrit les rideaux onduleux de la litière sur laquelle Deïdza reposait ; elle était entourée de voiles flottans, d'une blancheur éblouissante. Les rayons lumineux de la lune, donnant aplomb sur ses traits, firent deviner toute la profondeur de ses souffrances ; et sa main, mollement penchée sur un coussin à franges d'or, laissait voir des doigts effilés, amaigris, presque diaphanes, effrayans symptômes de la mort !

« Mon père, dit-elle, d'une voix faible, tâchez de me donner quelques fruits afin de me désaltérer, car la soif me torture continuellement. »

Cantelou s'éloigna sans mot dire, et reparut bientôt avec des grenades qui croissaient tout près de la route. La noble fille humecta sa bouche desséchée, et ses traits semblaient perdre un peu de leur abattement.

Orik, le petit serf, revint avec les deux Ethiopiens qui s'étaient procuré une jatte de lait, de beaux fruits et des gâteaux de froment. Ils prirent un faible repas, et se disposaient à se livrer au sommeil quand Deïdza dit à demi-voix au sire de Cantelou :

« Employez toute l'influence que vous avez sur ces hommes, mon bon père, afin que nous ne nous arrêtions pas un seul instant. Tâchons d'arriver à Nicée avant que le soleil soit haut à l'horizon... Puis, ajouta-t-elle au fond de son cœur, je me sens mourir !

» — Mes braves serviteurs, dit Hugues, nous touchons au terme de notre course ; profitons de la fraîcheur de la nuit. Une fois arrivés, vous aurez du repos à satiété. »

Et la marche continua.

« Ne me quittez pas, mon noble père, reprit Deïdza après une longue pause silencieuse, je désire vous savoir là, tout près de moi. Je me sens mieux.... mais c'est l'instant de calme qui précède l'heure de l'agonie... Ce voyage et ces angoisses de toutes les heures étaient au-dessus de mes forces.

» — Oh ! rassure toi, ma fille, s'écria l'infortuné Hugues en la baisant au front ; Dieu ne nous a pas réunis pour nous séparer si vite ! Allons, ouvre ton âme à l'espérance, je vais te parler de lui, du noble amour de Robert, et bientôt nous le reverrons.

» — Je ne demande plus que cette faveur au ciel, reprit-elle avec résignation ; pourvu que nous puissions le voir avant l'arrivée du monstre altéré de sang qui court sur sa

trace, je mourrai heureuse; — et, je dois mourir bientôt, car une grande émotion de joie ou de douleur me tuera.

» — Éloigne de ton esprit ces idées déchirantes, reprit Cantelou. Nos peines vont finir, ma chère fille; le bonheur et le repos te rendront la vie.

» — Parlons de ma mère encore une fois, dit tout-à-coup Deïdza; ma mère, que je ne me souviens pas d'avoir vue, à qui je n'ai jamais dit une parole de tendresse. Pauvre mère! Elle était belle, n'est-ce pas?

» — C'était ton image, ma colombe, repartit Cantelou en sanglottant, car il s'appercevait que sa fille s'éteignait.

» — Cet infâme Kahel l'a calomniée sans doute?

» — Je le crois, mon enfant, car elle m'aimait; et ce n'était pas un crime à elle, on lui avait donné un tyran odieux plutôt qu'un époux.

» — Oh! mon Dieu, mourrai-je sans avoir reçu d'elle un baiser d'amour?...»

Puis elle eut une crise violente qui dura quelques instans et faillit la tuer.

« Nos Éthiopiens vont bien lentement! dit-elle à son père quand elle eut repris ses sens; nous arriverons trop tard, mon Dieu! Ce pressentiment funeste me déchire le cœur. Promettez la liberté à ces hommes s'ils veulent se hâter davantage; je crois voir sans cesse Kahel levant son poignard sur le sein de Robert. O ciel! protége-nous! et vous, mon père, pardonnez-moi les maux que je vous fais endurer; bientôt ils finiront. Aussi, ce n'est plus pour moi que je vous prie, mais pour votre prince, à qui vous devez hommage, dévouement et fidélité.

» — Eh bien! dis-moi tout ton secret, mon enfant, reprit Hugues avec une douleur qu'il essayait en vain de cacher.

» — Voilà ce qui me torture, reprit-elle. Vous ne connaissez pas Kahel; il est peut-être confondu parmi ses esclaves, attendant l'heure du crime. Voilà tout le secret, que seule je peux découvrir. »

Deïdza devint alors si faible, qu'il lui fut impossible de parler davantage. Cantelou marchait à grands pas à côté de la litière, en versant des larmes, ne relevant la tête qu'à chaque station où les esclaves se reposaient.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à Yénishéer, à l'extrémité de la chaîne des montagnes boisées qui couronnent la capitale de la Bythinie; Nicée apparaissait alors dans toute sa splendeur, et, sachant que le duc de Normandie était là, Deïdza sembla se ranimer comme par enchantement, — comme une fleur à demi flétrie qui reçoit dans son calice une goutte de rosée.

Mais le soleil devenait si ardent, qu'il fallut se décider à faire une longue halte. Ils s'assirent sous l'arbre immense des caravanes, et quand la chaleur fut amoindrie, le cortége descendit lentement dans la belle plaine où Nicée était bâtie.

Quand le vieux comte et sa fille en franchirent les portes, la fête de l'amiralem commençait.

« Maintenant, dit Kahel, qui se promenait dans l'ombre avec Beaufou, l'heure est

venue, il doit mourir! » Et, le dominant par sa terrible volonté, il le conduisit dans la galerie.

« Les vins de la Grèce ont altéré cet homme, reprit Kahel avec une sanglante ironie; allons, allons, noble sire de Beaufou, remplissez votre charge d'échanson, offrez à votre maître la boisson glacée qui réjouit tant le corps.

» — Voici une admirable courtisane, répliqua Beaufou d'une voix à peine articulée: il acceptera de sa main.

» — Et s'il refusait? dit Kahel. Je n'ai plus de poison. Il faut que ce soit toi. Allons, avare, gagne ton or. » Et il le poussa vers son prince comme un esprit du mal qui précipite l'homme vers le crime.

Lionel présenta un sorbet à Robert de Normandie, qui l'accepta en riant.

« Comment, tu n'es pas ivre, Beaufou! s'écria-t-il en le raillant; Mohamed, en notre qualité de chrétiens, a fait venir de Nicomédie les plus célèbres vins de la Grèce; tu en as eu à discrétion; et tes jambes te soutiennent encore, mon vieil ami... Non, je me trompais, tes jambes chancellent, tu ne parles point, c'est que tu as bien bu, mon joyeux compagnon... »

Et le malheureux prince prit le sorbet...

Pendant une minute, Kahel ne respira pas; il voyait le visage de Beaufou pâlir; il lisait le remords sur son front et l'hésitation de la trahison et de la lâcheté dans ses yeux; mais quand il le vit se rejeter en arrière tout frémissant, l'œil égaré, il sembla grandir d'une coudée; et, se joignant à l'émir d'Arca, ils allèrent se placer tout près de Robert.

Deïdza, effrayée, affaiblie, arrivait alors, soutenue sur les bras du vieux comte de Cantelou et du petit Orick; après mille difficultés, elle parvint jusqu'à la galerie; cet éclat des lampes d'argent et d'or, ces chants au milieu de la fête, ces visages rians où se peignaient l'insouciance, la rassurèrent. La trahison ne peut être ici, pensa-t-elle. — Et la noble fille espéra.

Puis ses regards se portèrent à l'extrémité de la galerie, où elle entrevit Robert. Alors ce corps frêle parut recouvrer instantanément toute sa force; son long œil noir à demi voilé, brilla d'amour et d'énergie comme en des temps meilleurs; ce n'était plus la pâle primevère succombant sous une nature froide et mauvaise, c'était une fleur splendide et éblouissante.

« Venez, mon père, venez! s'écria-t-elle; venez être heureux! »

Et, forte d'une factice énergie, Deïdza s'avança vers Robert. A la vue de cette belle fille, les Normands et les émirs, pleins d'admiration, livrèrent respectueusement le passage, la croyant une princesse venue des confins de l'Orient.

« Robert! s'écria-t-elle, Robert, mon maître et mon seigneur!... »

Cette voix, ces cris attirèrent Kahel et Beaufou; et à l'instant où Deïdza voulait continuer de parler, elle rencontra derrière le duc de Normandie le regard terrible du chevalier maudit!...

Haletante, presque morte, ses yeux se vitrèrent, sa langue resta glacée; elle leva sa main vers Robert, et murmura ce mot:

« Fu... fuyez! »

Et la noble fille tomba; — elle n'était plus.

« Ciel! s'écria Robert, déjà en proie à de cruelles souffrances, Deïdza! »

Et, chancelant, il s'avança pour la relever; mais Kahel vint fièrement lui barer le passage.

« Arrière! dit-il d'une voix terrible, arrière, duc de Normandie! cette femme est pure, garde-toi de la souiller : le ciel m'avait mis sur ta route, et je suis arrivé à temps. A dater de cette heure, ta vie de crime aura un terme!

Muets de terreur autant que de surprise, les assistans écoutaient avec inquiétude. Kahel jeta son turban à terre et s'écria :

« Tu n'avais pas mis au lion d'assez fortes chaînes, Robert de Normandie! regarde-moi.

»—Le chevalier maudit! » répartit le prince avec frayeur en se tordant déjà dans les convulsions de l'agonie..,. puis il expira.

CRITIQUE.

Avant de louer ce qui nous paraît bien dans cet ouvrage, nous ferons quelques critiques avec d'autant plus de confiance que l'auteur n'a pas besoin d'être ménagé. Son ouvrage renferme assez de beautés pour que l'on puisse, sans crainte de lui nuire, signaler çà et là quelques taches légères. Nous dirons d'abord que M. Lotin de Laval n'a pas de transitions heureuses. Après avoir parlé fort au long, et dans un style néanmoins rapide et coulant des préparatifs de défense du comte d'Alençon, il ne trouve pas d'autre tournure pour passer au duc Robert que celle-ci :«Il devient nécessaire que nous retournions auprès de Robert.» Au chap. IV, l'auteur voulant passer du siége d'Alençon à Falaise dont il nous retrace l'histoire, emploie la manière suivante : « Nous sommes forcés de quitter un instant le siége de la forteresse d'Alençon pour dérouler une autre scène orageuse aux yeux des lecteurs, et faire apparaître de nouveaux personnages, etc.» Comme cette tournure est froide! comme elle détruit tout l'effet qu'a produit le récit qui la précède! Il semble voir un prédicateur qui, au milieu d'une tirade entraînante s'arrête tout-à-coup pour demander, par exemple, la permission de se moucher. Puis, au lieu d'entrer en matière de suite pour faire oublier une telle manière de narrer, M. Lotin s'arrête à critiquer les vieux chroniqueurs qui ont donné le nom de fleuve à un ruisseau. Ce n'est pas là le genre. Laissez donc de côté toutes les froides réflexions qui font mourir un roman, et courez au milieu de votre sujet, où vous devez prendre tous les moyens de soutenir l'attention, de l'exciter sans cesse et de la porter à son plus haut point.

Dans un livre où l'on trouve des pensées chrétiennes, on regrette de rencontrer des accusations contre le catholicisme. M. Lotin lui reproche son *intolérance effrénée et terrible* à l'occasion des croisades qu'il a inspirées : comme si les croisades n'étaient pas une œuvre grande et belle qui a ouvert à l'Europe les portes de l'Orient, et amené parmi nous les arts et les lettres; et comme si ces croisades n'avaient pas eu d'heureux résultats pour l'Occident! On trouve encore en divers autres endroits des accusations injustes contre le clergé français du moyen âge et les moines espagnols. Ces déclamations voltairiennes devaient d'autant moins se trouver sous la plume de M. Lotin, qu'il se montre partout ailleurs homme de foi et d'avenir. Il y a aussi dans cet ouvrage des endroits languissans; ainsi ceux où Kahel découvre à Deïdza sa véritable origine; ceux où Robert entretient la jeune personne de son amour. La manière dont Deïdza reconnaît son père est peu vraisemblable; elle aurait pu être mieux amenée, ainsi que sa rencontre à Nicée avec Robert.

L'arrivée de Kahel au camp du comte d'Alençon forme un joli épisode et une belle situation; on s'intéresse à lui et à sa jeune sœur; on tremble qu'il ne soit pris; on respire à peine, lorsque les Normands le rencontrent, tant est grande l'anxiété; le calme ne revient qu'au moment où il a mis la rivière entre lui et le duc Robert. Le second épisode qui est la naissance de Guillaume-le-Conquérant, est inférieur au premier. L'auteur aurait pu en tirer un meilleur parti. On aurait voulu quelque chose de plus concernant le

nouveau-né et sa mère. L'auteur ne met pas assez cette dernière en relief. Il aurait pu ajouter au récit des vieux chroniqueurs. Arlette, la maîtresse du duc, pouvait fournir de beaux incidens.

Une scène sombre est celle qui se passe entre le vieux comte, effrayé des brèches faites à ses murailles, et Kahel, qui offre d'apporter la tête de Robert; il lui faut 2,000 oboles d'or, et le vieil avare marchande. Mais le désir de voir le cadavre de son ennemi le fait consentir. Quel caractère que celui de Kahel ! Il est farouche et terrible, et néanmoins il intéresse vivement. C'est une belle création : c'est la plus belle du livre. Son entretien avec la vieille juive est sombre comme la tempête. Les bassesses de cette femme, le silence de cette demeure mystérieuse, le grabat sur lequel repose un enfant d'une beauté ravissante : tout ce mystère d'esclavage et de crime soulève de sinistres pressentimens.

Une scène plus attendrissante encore est celle qui se passe entre la vieille juive, Nidy et Deïdza. Ce morceau est bien senti, et l'auteur a trouvé le moyen d'émouvoir les sentimens généreux de la compassion et d'une douleur poignante. On s'intéresse à Deïdza jusqu'à verser des larmes. Elle est si belle, si innocente, cette jeune fille ! sa captivité est si dure, si environnée d'obscurité ! nulle consolation, être privée même d'entendre une voix humaine ! vivre avec une vieille juive qui se fait un jeu de vos tortures, ne savoir d'où l'on vient, ni où l'on va, ni qui l'on est, quelle situation désespérante ! On ne peut comprendre cette barbarie rafinée qui condamnait au silence une jeune fille dont l'âme était en proie à mille tourmens qui ne pouvaient être effacés que par de douces caresses et de tendres consolations.

La prise de Kahel, l'affreux caveau où on l'enferme, la séance des juges, leur sentence, puis leurs remords, et leur dialogue avec le duc, tout cela est d'un puissant intérêt. Ici tous les caractères sont fortement marqués. Kahel est terrible comme un lion furieux, et sanguinaire comme un tigre affamé. Avec une âme d'une opiniâtreté inflexible, il sait néanmoins quelquefois se prêter à la dissimulation ; mais sa feinte est rude, colérique et insultante. Il y a de l'arrogance dans ses prétentions ; son caractère ne se dément point ; ni la captivité, ni l'aspect d'une affreuse prison, ni sa condamnation à mort, ne peuvent l'intimider. Il apostrophe ses juges sur leurs siéges et les réduit presque à se justifier. Son rôle est celui d'un scélérat capable de tout, mais ce rôle est grandement taillé. Il y a de l'énergie et une audace presque héroïque dans son exécution. Quelque coupable que soit Kahel, on s'intéresse à lui, et on craint de voir tomber sa tête. Le caractère de Robert es peut-être moins bien frappé : il n'est ni assez calme sur son siége de juge pour mériter le nom de sage, ni assez emporté pour faire croire à une forte énergie et à des passions bouillantes. Je le trouve trop doucereux dans son dialogue avec Deïdza ; son langage amoureux est banal, et tout cet entretien est froid et vide. Deïdza est beaucoup plus belle et plus touchante ; seule aux prises avec sa captivité, avec la juive, et dans ses effusions avec la petite Nidy, dont la candeur et l'affliction font couler les larmes. Comme on est inquiet sur le sort de Deïdza, jusqu'au moment où Robert arrive. Là finit le pathétique du drame. Un caractère bas et repoussant, c'est celui de Lionel, sir de Beaufou ; l'astuce, l'avarice, la vengeance et la lâcheté forment l'essence de cette âme de boue ; il trafique de tout ; il vend la vie du duc son maître, à Kahel à ce même Kahel qu'il avait poursuivi avec acharnement devant les juges et contre lequel il avait donné les conclusions les plus atroces. C'était pour obtenir de l'argent et des honneurs du duc Robert, qu'il contribuait de tous ses moyens à faire périr Kahel ; mais comme l'argent et les honneurs se faisaient trop attendre, et qu'il espérait plus de Kahel, il vendait au condamné la vie du duc Robert ; et puis il venait auprès de ce prince faire des protestations de dévouement, et content de sa fourberie, le sire de Beaufou se retirait l'œil rayonnant de cynisme. Son avarice est portée si loin, qu'on le voit chercher à tirer de l'argent d'une malheureuse qui n'avait pas de pain, et dont la vie était menacée. Que de moyens il emploie pour arracher à la vieille juive jusqu'à ses moindres épargnes! Caresses, menaces, familiarité, rien n'égale la bassesse de ce traître, que le châtiment qui lui fut infligé par son complice. En effet, au lieu de trouver en Orient les monceaux d'or qu'il avait rêvés, la puissance et les honneurs qui lui étaient promis pour fruit de ses trahisons, il est vendu comme esclave par ce même Kahel auquel il avait vendu la vie de son maître. Après avoir été l'instrument des vengeances atroces de l'émir de Cédar, Beaufou ne reçut en récompense qu'une servitude abjecte et terrible. Pour résumer toute notre pensée, nous dirons que *Robert* est un excellent ouvrage qu'il faut lire.

J. A. JUIN D'ALLAS.

LES CHANTS DU CRÉPUSCULE.

PAR VICTOR HUGO.

Avant 1830, M. Victor Hugo était regardé inconsidérément comme un second Ismaël, dont la main était contre tous, et les mains de tous contre lui. A présent, si un critique nous demande (1) : *les violentes attaques qui s'élèvent contre chaque œuvre nouvelle qu'il jette à la publicité ne viennent-elles pas, parce que entré jeune et superbe dans notre vieille assemblée poétique, et pour ainsi dire la cravache à la main et les éperons aux bottes, comme Louis XIV au parlement, il a paru dire orgueilleusement :* « La littérature, c'est moi ? »

Nous dirons, nous, qu'il s'est toujours présenté comme un homme qui attend miséricorde et non sacrifice, et que dans cette attente, le public a été plus généreux en lui faisant miséricorde et sacrifice. Si la France a un, deux, trois, quatre auteurs dramatiques, qui peut lui contester de faire partie de ceux-là? Et si l'un de ses auteurs possède le génie poétique, qui viendra nous dire que ce n'est pas lui? Qu'on lui dispute la moralité du drame, nous y consentons, parce qu'il n'est pas possible de bâtir un nouveau Paris, pour jouer, dans l'un, ses pièces, et dans l'autre les pièces de ces antagonistes, afin de voir au bout d'un certain temps limité les mœurs de l'un et l'autre Paris. Bien sûr, si on lui refuse quelquefois la possession du génie dramatique au suprême degré, on aura tort de lui contester la qualité d'être consciencieux dans ces ouvrages, en condamnant les bonnes intentions qu'il a eu les composant. Enfin, nous ne prétendons pas faire ici son panégyrique, ni nous rendre ses adulateurs; seulement nous dirons avec raison, qu'en faveur de ses sentimens élevés et de son génie supérieur, il vient de justifier l'éloge que nous lui donnons pour son nouvel ouvrage. Le titre paraîtra peut-être étrange à quelques uns ; mais il suffit de l'examiner d'une manière impartiale pour reconnaître sa justesse et sa haute portée. Le fragment de la préface de ce livre, que nous allons citer ici, prouve certainement assez que cet écrivain, romancier comme poète, ne nous a pas montré la médaille du mauvais côté.

« Les vers placés en tête de ce volume indiquent la pensée qu'il contient. Le *prélude* explique les chants. »

Voici une partie de cette pièce de vers :

PRÉLUDE.

« De quel nom te nommer, heure trouble où nous sommes ?
Tous les fronts sont baignés de livides sueurs.
Dans les hauteurs du ciel et dans le cœur des hommes,
Les ténèbres partout se mêlent aux lueurs.

» Croyances, passions, désespoir, espérances,
Rien n'est dans le grand jour, et rien n'est dans la nuit.
Et le monde, sur qui flottent les apparences,
Est à demi couvert d'une ombre où tout reluit.

» Le bruit que fait cet ombre assourdit la pensée.
Tout s'y mêle, depuis le chant de l'oiseleur
Jusqu'au frémissement de la feuille froissée
Qui cache un nid peut-être, ou qui couvre une fleur. »

Il achève cette pièce de vers par ces autres strophes :

« O prêtre ! vainement tu rêves, tu travailles,
L'homme ne comprend plus ce que Dieu révéla ;
Partout des sons douteux hérissent leurs broussailles:
La menace est ici, mais la promesse est là.

» Et qu'importe ! bien loin de ce qui doit nous suivre,
Le destin nous emporte, éveillés ou dormant.
Que ce soit pour mourir, ou que ce soit pour vivre,
Notre siècle va voir un accomplissement!

(1) Voir le *Bon-Sens* du 31 octobre 1835.

» Cet horizon, qu'emplit un bruit vague et sonore ;
Doit-il pâlir bientôt? doit il bientôt rougir?
Esprit de l'homme ! attends quelques instans encore.
On l'ombre va descendre, ou l'astre va surgir ! »

Certes celui qui ferait un crime à l'auteur de considérer la société de cette manière, aurait pour lui de bien faibles raisons à alléguer. Ce qui suit le prouve encore.

« Tout aujourd'hui, dans les idées comme dans les choses, dans la société, comme dans l'individu, est à l'état de crépuscule. De quelle nature est ce crépuscule ? de quoi sera-t il suivi ? Questions immenses, les plus hautes de toutes celles qui s'agitent confusément dans ce siècle, où un point d'interrogation se dresse à la fin de tout. La société attend que ce qui est à l'horizon s'allume tout-à-fait, ou s'éteigne complètement. Il n'y a rien de plus à dire. »

Il finit sa préface en disant au public :

« Dans ce livre, bien petit cependant en présence d'objets si grands, il y a tous les contraires, le doute et le dogme, le jour et la nuit, le coin sombre et le point lumineux, comme dans tout ce que nous voyons, comme dans tout ce que nous pensons en ce siècle : comme dans toutes nos théories politiques, comme dans nos opinions religieuses, comme dans notre existence domestique, comme dans l'histoire qu'on nous fait, comme dans la vie que nous nous faisons.

» Le dernier mot que doit ajouter ici l'auteur, c'est dans cette époque livrée à l'attente et à la transition, dans cette époque où la discussion est si acharnée, si tranchée, si absolument arrivée à l'extrême, qu'il n'y a guère aujourd hui d'écoutés, de compris et d'applaudis que deux mots, le oui et le non ; il n'est pourtant, lui, ni de ceux qui nient, ni de ceux qui affirment.

» Il est de ceux qui espèrent.

« 25 octobre 1835. »

Les nouvelles poésies de M. Victor Hugo sont toujours empreintes de l'originalité, de l'harmonie de la période, de la mélodie et du nombre, qui font le charme de tout lecteur.

Quoique la pièce de vers qu'on va trouver retracée en partie ici ait été déjà publiée, nos lecteurs ne seront pas mécontens de trouver le moyen de se la rappeler à la mémoire.

A LA COLONNE.

« Oh ! quand il bâtissait de sa main colossale,
Pour son trône, appuyé sur l'Europe vassale,
Ce pilier souverain,

Ce bronze, devant qui tout n'est que poudre et sable,
Sublime monument, deux fois impérissable,
Fait de gloire et d'airain.

» Quand il le bâtissait, pour qu'un jour, dans la ville,
Ou la guerre étrangère ou la guerre civile
Y brissassent leur char,

Et pour qu'il fit pâlir sur nos places publiques
Les frêles héritiers de vos noms magnifiques,
Alexandre et César !

» C'était un beau spectacle ! — Il parcourait la terre
Avec ses vétérans, nation militaire
Dont il savait les noms ;

Les rois fuyaient ; les rois n'étaient point de sa taille ;
Et, vainqueur, il allait sur les champs de bataille
Glanant tous leurs canons.

» Et puis, il revenait avec la grande armée,
Encombrant de butin sa France bien-aimée,
Son Louvre de granit,

Et les Parisiens poussaient des cris de joie,
Comme font les aiglons, alors qu'avec sa proie,
L'aigle rentre à son nid !

» Lui poussant du pied tout ce métal sonore,
Il courait à la cuve où bouillonnait encore
Le monument promis.

Le moule en était fait d'une de ses pensées.
Dans la fournaise ardente il jetait a brassées
Les canons ennemis !

» Puis il s'en revenait gagner quelque bataille.
Il dépouillait encore à travers la mitraille
Maints affûts dispersés ;

Et rapportant ce bronze à la Rome Française,
Il disait aux fondeurs penchés sur la fournaise :
— En avez-vous assez ?

» C'était son œuvre à lui ! Les feux du polygone
Et la bombe, et le sabre, et l'or de la dragonne
Furent ses premiers jeux.

Général, pour hochets il prit les Pyramides :
Empereur, il voulut, dans ses vœux moins timides,
Quelque chose de mieux.

» Il fit cette colonne ! avec sa main romaine,
Il fondit et mêla dans l'œuvre surhumaine
Tout un siècle fameux,

Les Alpes se courbant sous sa marche tonnante,
Le Nil, le Rhin, le Tibre, Austerlitz rayonnante,
Eylau froid et brumeux ! »

La critique n'a que deux mots à dire, et les voilà : nous avons remarqué quelques défauts dans plusieurs pièces de vers en lisant ce volume : telles que des idées gigantesques et des figures exagérées ; nous les indiquerions à l'auteur, s'il nous avait prouvé qu'il est incapable de discerner ce qui est bien d'avec ce qui est mieux, Ces fautes sont héréditaires dans ses ouvrages : c'est ce qui nous fait croire qu'elles ne sont que des négligences qu'il se plaît à renouveler quelquefois. Tout présage à ce volume le succès qui a couronné ses aînés.

J. N. MARESCHAL.

THÉATRE EUROPÉEN.

NOUVELLE COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE DES THÉATRES, ETC.

Le *Théâtre Européen* est une collection des chefs-d'œuvre de tous les théâtres de l'Europe. C'est une grande et belle idée que celle de réunir dans un même ouvrage, tout ce que le génie des plus grands écrivains de l'Occident a enfanté de meilleur et de plus parfait pour le théâtre. Le lecteur judicieux pourra comparer entre eux les grands auteurs allemands, français, italiens, anglais, espagnols, russes et polonais. Ce doit être une comparaison curieuse à faire que celle de tant d'hommes célèbres, si divers par les formes et les allures, écrivant dans des temps si différens, au milieu de circonstances si opposées, et sous des influences si variées. Le grammairien pourra juger laquelle des langues de l'Europe a le mieux servi son auteur, ou lequel des auteurs a le plus enrichi sa langue de tournures neuves, originales, pittoresques; lequel trouva dans son idiôme naturel plus de difficultés à vaincre, lequel en triompha avec le plus de bonheur. Le littérateur et le poète nous diront lequel était doué de l'imagination la plus féconde, du goût le plus pur, du jugement le plus solide, lequel possédait le plus d'invention, savait le mieux disposer ses plans et les féconder, qui sont ceux qui ont le plus écrit, qui ont produit le plus de chefs-d'œuvre. Cet examen ouvre aussi la carrière au moraliste et au philosophe; ils diront ceux qui prêchèrent la morale la plus pure, ceux qui combattirent le plus les vices, ceux au contraire qui les caressèrent, dont les écrits furent le plus nuisibles aux mœurs; il faudrait comparer les époques et l'histoire des crimes et des vertus de chaque âge. Ce serait un ouvrage curieux à faire; on verrait comment chaque auteur fut plus ou moins maîtrisé par les usages de son siècle, en quoi il les modifia, quels changemens en bien ou en mal son génie, la représentation de ses pièces et leurs lectures opérèrent sur les contemporains et les

âges suivans. Un tel écrit serait immense et offrirait les plus riches tableaux. Ce serait la littérature et la philosophie alliées à la morale et à l'histoire, allant de compagnie explorer les ténèbres des siècles écoulés. Leur accord produirait de grands résultats; un tel livre serait la physiologie la plus complète du cœur humain dans les phases diverses qu'il a traversées depuis trois cents ans.

Quand il se rencontrera un écrivain assez fort et assez courageux pour entreprendre un travail si capable d'effrayer les plus intrépides travailleurs, le Théâtre Européen sera d'une grande utilité, si, comme nous avons lieu de le penser, les collaborateurs de cet important ouvrage apportent un goût éclairé dans les choix qu'ils feront, et distribuent avec une sage économie les chefs-d'œuvre qui mériteront leurs suffrages.

La 42 et 43e livraisons que nous avons sous les yeux, contiennent une pièce intitulée, *les Voyages de l'empereur Sigismond, ou le Sculpteur et l'Aveugle*. Cette pièce est précédée de deux notices, l'une, de M. Visconti, sur la vie de Federici, auteur des Voyages; elle est assez bien écrite; l'autre est de M. Auguste Bressier, elle contient une critique raisonnée de l'ouvrage de Federici; le style en est pur, élégant, facile; il est aisé de voir qu'il découle d'une plume exercée. On en peut juger par le joli morceau que nous citons ici. Il offrira un double intérêt, et comme modèle de notice critique, et comme appréciation éclairée de la pièce elle-même.

« A la vérité, on chercherait vainement au dix-huitième siècle un Sigismond, empereur d'Allemagne, de sorte que le Sigismond de Federici est encore un inconnu pour nous, même après s'être fait connaître: un masque tombe, un autre reste. Mais ce dernier masque ne cacherait-il pas à nos yeux le fils de Marie-Thérèse, ce prince malheureux dans tous ses projets, comme il est écrit sur sa tombe (1), le frère d'une reine plus malheureuse encore? en un mot, l'empereur Sigismond ne serait-il pas l'empereur Joseph II? tout porte à le croire. Il existe, en effet, une ressemblance complète entre l'empereur de l'histoire et celui de la comédie. C'est la même simplicité, le même éloignement pour les hommages publics, la même attention pour chercher et récompenser le mérite. Bien plus, on retrouve dans la comédie de Federici, sauf quelque différence dans les détails, un trait attribué à l'empereur Joseph II. On nous saura gré, sans doute, de le rappeler ici.

« Une jeune personne, allant vendre des hardes pour subvenir aux besoins de sa famille, se confia par hasard à lui, sans le connaître. Elle se plaignit de l'empereur qui avait laissé son père, vieux officier, mourir sans récompense, et sa mère dans la détresse. Après avoir payé le prix des hardes, l'étranger se chargea de faire parler à l'empereur de cet abandon, et invita la jeune fille à se rendre le surlendemain au palais. Joseph, s'étant informé et convaincu de leur exactitude, remit à la mère le brevet d'une pension égale aux appointemens du père, en lui disant: « Pardonnez-moi le retard qui vous a mis dans l'embarras; vous voyez qu'il était involontaire. Dorénavant, si on disait quelque mal de moi, je vous demande de me défendre. »

Il est possible que Federici doive également l'idée principale de sa pièce à quelque autre épisode de la vie de Joseph II, cette vie toute de voyage et si fertile en aventures de ce genre.

Quoi qu'il en soit de l'empereur Sigismond, que ce personnage appartienne à l'histoire ou qu'il soit purement imaginaire, nous regardons la pièce qu'on va lire comme une des meilleures et des plus intéressantes de Federici. La charmante scène du quatrième acte, où l'empereur est reconnu d'après le signalement donné par un aveugle, justifierait seule notre prédilection. Cette scène, qu'on me passe l'expression, est grosse d'un vaudeville. Allons, messieurs les arrangeurs, mettez-vous à l'ouvrage; vite un cadre à ce joli tableau. Ce ne serait pas, au surplus, la première fois que Federici aurait à revendiquer sa part dans les applaudissemens accordés à nos auteurs dramatiques.

La critique doit cependant reprocher à Federici d'avoir rendu trop ridicules les barons et les baronnes de sa comédie; il pouvait donner aux grands seigneurs d'une petite ville de la fatuité, de la morgue et des préjugés, sans en faire des espèces de caricatures qui perdent souvent leur comique par la charge même. Toutefois, rappellons-nous que nous sommes au Théâtre-Italien, et que notre goût français n'est pas toujours bon juge des plaisanteries qu'admettent les scènes étrangères. Il nous paraît également contraire à certaines convenances que la comtesse Valsingher, dame bien élevée et veuve d'un officier supérieur, dise au chevalier Brom, dont elle reçoit les hommages: « Votre père était un marchand de bière et de viandes salées, ce qui ne vous a pas empêché d'être chevalier. »

Nous regrettons qu'Egidius, le sculpteur, attribue au bon vin le mérite de ses statues; un artiste ne doit avoir pour muse que l'inspiration. Ce même Egidius, quand il exprime de nobles pensées en un langage élevé, avoue qu'il n'est que le perroquet de son frère Ferdinand, professeur en droit, comme si ces nobles pensées, comme si ce langage élevé, ne pouvaient être le partage d'un statuaire distingué dans son art. Sous ce rapport, le caractère d'Egidius, qui a d'ailleurs de la gaîté et de la bonhomie, nous paraît manquer un peu de dignité. En revanche, les caractères de l'empereur, de la comtesse Valsingher et de Ferdinand, l'aveugle, sont tracés d'une manière vigoureuse et vraie.

La traduction *du Sculpteur et de l'Aveugle* est due à M. Bressier; cette traduction n'est pas seulement fidèle, elle est encore pleine de clarté, de précision et de justesse; c'est partout le mot pro-

(1) Ci-gît Joseph II, qui fut malheureux dans tous ses projets. (*Epitaphe de cet empereur.*)

pre. Et que l'on ne s'y trompe pas, ce dernier mérite, auquel on paraît aujourd'hui attacher si peu de prix, est le premier à nos yeux : car la science du mot propre est la première qualité des grands écrivains. Une idée a plus ou moins d'énergie, plus ou moins de noblesse, plus ou moins d'éclat, plus ou moins de grandeur ou de sublimité, selon que les termes employés par l'écrivain la rendent avec plus ou moins de fidélité et de laconisme, et la présentent sous son point de vue le plus frappant, ou le plus gracieux, ou le plus sévère. D'ailleurs la pièce *du Sculpteur et de l'Aveugle* est une comédie d'un grand mérite. L'intérêt marche toujours croissant jusqu'au dénouement. Tout y est peint avec beaucoup de talent. Combien les prétentions orgueilleuses de ces faux nobles sont déplacées? quel ridicule surpasse le leur? Au contraire combien la bonté d'un souverain qui se dépouille de tout ce faste de la souveraine puissance et voyage incognito, est admirable! quelle âme noble que celle de Sigismond, qui craint de toujours ignorer le mérite, et de ne pas le récompenser assez! Cette pièce aurait un grand succès sur nos théâtres.

J. A. JUIN D'ALLAS.

HISTOIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN, depuis son origine jusqu'à nos jours; par M. de J. Hammer, traduite de l'allemand, par J. Hellert, tome Ier. Chez Belizard et Barthès, 1 *bis*, rue de Verneuil, et au bureau de l'Époque.

Cet ouvrage est écrit avec force et clarté. Il est le meilleur que nous possédions sur l'empire ottoman. Les précédens écrivains n'avaient souvent appuyé leurs récits que sur des conjectures ; la plupart même s'étaient contentés de copier leurs devanciers. Mais l'auteur de la nouvelle histoire est remonté aux sources ; il a voulu voir, lire, méditer tous les documens, et il a trouvé une foule d'ouvrages précieux ensevelis depuis des siècles dans les bibliothèques orientales et dans les chancelleries de l'Occident. Tous ceux qui pouvaient fournir des documens ont été interrogés ; un quart de siècle au moins a été consacré à ces recherches, et il est résulté de tant de travaux, des découvertes ignorées, un ouvrage neuf, rempli d'intérêt, d'exactitude, un ouvrage que les amateurs d'histoire liront avec plaisir, un ouvrage qui manquait, un ouvrage que tous devront lire, s'ils désirent compléter leurs connaissances historiques. Le défaut d'espace nous force à ajourner au prochain numéro l'article détaillé que nous avons composé sur ce grand ouvrage.

VENDREDI SOIR (1).

PAR ALPH. KARR.

Un des plus récens ouvrages de M. Karr a pour titre : *Vendredi soir*. Nous sommes encore à nous rendre compte pourquoi il lui a donné ce titre plutôt qu'un autre, puisque nous ne comprenons pas la signification que l'auteur a voulu lui attacher. S'il entend procurer par la lecture de son livre, un moyen de passer agréablement la soirée d'un vendredi, il a bien dit : mais, s'il a voulu dire ceci, je ne trouve pas de raison pour qu'il ne l'ait pas désigné aussi bien sous le nom de *Toute une semaine*, ou bien encore sous celui de *Samedi soir*. Et à ce dernier titre se serait rattaché le Sabbat, ou la Passion. Mais ce n'est rien, il ne s'est trompé que d'un jour. M. Alphonse Karr est un auteur assez connu, il y aura peu de lecteurs qui liront cet article sans avoir connaissance de plusieurs de ses ouvrages, et je crois que c'est pour cette raison qu'il a prétendu à un titre inconnu même par lui, enfin logogriphe, symbolique, diabolique, symptomatologique pour tout le monde ; et c'est aussi pour cela que la critique ne lui épargnera rien. Le schisme d'un grand homme entraîne beaucoup de fidèles dans l'erreur ; si le crime est rare dans une province, quand il s'en commet un, il n'est que plus contagieux ; l'exemple est un vrai choléra, même chez un peuple original. Nous dirons donc que plus un homme a de renommée et de mérite, plus il faut craindre le contact de ses fautes. Ce n'est pas que je veuille dire que le nouvel ouvrage de M. Alphonse Karr soit d'une mauvaise rencontre, puisque avant d'en parler (nous n'avons parlé que du titre), nous citerons le passage suivant qui le fera juger à toute personne qui le lira, comme un charmant crime littéraire, crime qui se rencontre trop rarement au milieu de nos livres de tous les jours, qui passent et

(1) Un volume in-8°, chez Hippolyte Souverain, éditeur, rue des Beaux-Arts, 3 *bis*; 7 fr., et 8 fr. 50 cent. par la poste; au bureau de l'*Epoque*.

se succèdent comme les cascatels que forment les vagues en se brisant contre le rocher, et ainsi qu'elles, en ne laissant pas seulement une légère vapeur pour servir de cortége à leur mort. Aussi, c'est ce qu'on appelle spéculations de la librairie sur l'esprit et la morale.

« Le dimanche, à l'église, il tenait cette main cachée (1) sous sa veste, et souvent, agenouillé sur la pierre, il pleurait amèrement en demandant pardon à Dieu. Personne ne comprenait un tel excès de piété, et Wilhem (nom de cette bonne espèce de frère) ne répondait à aucune question. Une nuit d'orage l'empêchait de dormir, et il la passait en prières; il n'osait non plus passer sur le trou de Bingen (2) qu'il avait franchi deux fois en invoquant le diable.

» Richard, souvent (nom du frère naguère malade), et sa femme, qui était devenue mère, s'inquiétaient de la situation de Wilhem, et lui en faisaient quelquefois de doux reproches. Ces marques d'affection rendaient du calme à son esprit, et il était heureux et tranquille jusqu'au moment où un accident nouveau lui rendait trop présent le souvenir de la nuit fatale où il s'était donné au diable.

» Il arriva qu'un sentiment qui lui remplit tout le cœur vint le distraire de ses sombres pensées. Il devint amoureux d'une jeune fille douce et belle; tout à son amour, il ne songea plus au diable, et ne s'occupa que de sa jolie Claire. Richard et sa femme se réjouissaient de le voir heureux, car c'était tout ce qui manquait à leur bonheur.

» La veille du mariage, Wilhem et Claire s'étaient assis sous les branches de quelques saules qui bordaient la rive; le soleil descendait à l'horizon sous des nuages sombres, et ses rayons leur faisaient une belle frange d'or et de pourpre.

» A cet heure de silence et de recueillement, les deux amans parlaient de l'avenir et se regardaient; le lieu et l'heure donnaient à leurs pensées, à leurs paroles, à leurs regards, quelque chose de solennel et de sacré.

» — Mon Wilhem, dit Claire de sa douce voix, il faut que je te quitte : mon père serait inquiet; et vois, les nuages de l'horizon montent en vapeurs noires, l'eau s'agite sans qu'il fasse de vent, les feuilles frissonnent, et les oiseaux s'enfuient; il va y avoir un orage : à demain. En disant ces mots, elle ôta de son doigt une petite bague d'argent. — Tiens, lui dit-elle, c'est la bague de ma mère; ce sera mon anneau de mariage; tu me le donneras demain, mais porte-le tout le reste du jour et toute la nuit. Wilhem lui donna un baiser sur le front, et, par habitude, tendit la main droite pour que la jeune fille lui passât l'anneau au doigt.

» — Non, non, Wilhem, dit-elle, à la main gauche, c'est celle du cœur, c'est celle où l'on met l'anneau du mariage.

» Wilhem frémit, et retire la main qu'elle attirait à elle.

» — Non, non, dit-il, je ne veux pas — pas à cette main, au nom du ciel! — pas à cette main.

» — Tu m'effraies, Wilhem, tes yeux semblent s'élancer de ta tête.

» Et Wilhem s'enfuit, courant comme un fou.

» Il passa près de Richard. — Où vas-tu? lui dit Richard, tu cours comme si le diable t'emportait.

» — Ah! dit Wilhem, qui te dit que le diable ne m'emporte pas.

» Claire, inquiète, rentra chez son père, puis alla trouver Richard et sa femme; elle leur raconta ce qui était arrivé. Tous trois se perdirent en conjectures.

» Wilhem ne rentra pas souper; cependant le souper devait être gai, c'était l'anniversaire de la guérison de Richard.

» Quand il fut hors de la vue de Claire et de son frère, Wilhem s'arrêta.

» Oh! non, dit-il, je ne lui ferai pas partager mon sort, elle ne sera pas la femme d'un homme qui s'est vendu au diable.

» Il se mit à pleurer en songeant tout ce qu'il perdait de bonheur; puis il se jeta à deux genoux sur le sable, et pria.

(1) C'est un jeune homme qui a donné sa main gauche au diable dans la croyance de sauver ainsi d'une maladie son frère aîné qu'il aime par dessus toutes choses, et pour lequel il a déjà employé en vain tous les secours de l'art pour le soulager.

(2) La main des hommes a rendu aujourd'hui ce passage beaucoup moins dangereux; néanmoins, souvent encore les bateliers avertissent les passagers d'élever par leurs prières leur âme vers Dieu.

« Mais l'orage grondait, les éclairs brillaient; il se rappela la nuit funeste ; il y avait juste un an, jour pour jour. Alors sa tête se perdit : il lui sembla sentir dans sa main une chaleur dévorante; il monta dans son bateau, il le mit au courant. Quand il s'approcha du *Bingerloch*, il frémit de ne pouvoir arriver jusqu'à la forêt. Il n'osa implorer ni Dieu ni le diable ; il passa heureusement, et chemin faisant il craignait que chaque vague ne dût l'engloutir avant qu'il eût expié son crime, ainsi que sa folie lui en avait suggéré l'idée.

» Arrivé au bord, il remercia Dieu, puis marcha du pas saccadé d'un homme qui a la fièvre, et parcourut les sinuosités de la forêt jusqu'au moment où il retrouva le carrefour.

» Endroit où il avait pour la première fois invoqué le démon.

» Il se mit encore à genoux et implora le secours de Dieu. Le vent brisait les arbres et ébranlait jusque dans les racines les chênes les plus robustes.

» Il ôta sa veste, releva jusqu'au coude les manches de sa chemise, et s'écria trois fois :

» — Monseigneur le diable, je t'ai donné ma main gauche; la voici, viens la prendre !

» Et à la troisième fois, plaçant sa main gauche sur un tronc brisé, d'un coup de sa hache de batelier qu'il avait portée, il se coupa le poignet, puis s'enfuit soutenu par la violence de la fièvre, laissant près de l'arbre sa hache et sa main.

» Il entra dans son bateau ; sa fièvre était telle qu'il eut la force de ramer, en suivant la côte, de la seule main qui lui restait.

» Quand il fut près du trou de Bingen, les forces lui manquèrent, il se jeta à genoux en implorant l'aide de Dieu.

» Le lendemain Richard allant à la pêche, trouva le cadavre mutilé de son frère, retenu entre les pointes de deux roches aiguës. »

Nous finirons nos citations par une Nouvelle entière de ce livre, qui n'est pas moins intéressante que le passage qu'on vient de lire. Surtout ce qui nous engage à lui donner une place dans nos colonnes, c'est une ressemblance frappante qu'elle a avec un fragment de la *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, dans lequel on rencontre une femme *ribaude* qui n'a pas grand regret de perdre ses chalands et de les négliger, pour ne penser qu'à son enfant, pour reporter toutes ses affections sur lui. Elle le perd et devient reclu-se pour en porter le deuil ; elle le retrouve quand elle est à la porte du tombeau.

« Quand on va à Chartres, ou plutôt quand on passe par cette ville, après avoir traversé les vastes et monotones plaines de la Bauce, — il vous arrive, pour vous récréer l'esprit, d'avoir à attendre pendant trois heures la voiture qui doit succéder à celle qui vous a amené de Paris. Si, au milieu de la mauvaise humeur que vous donne nécessairement cette annonce que vous fait froidement le directeur des messageries, il vous advient d'apercevoir par-dessus les arbres de la promenade les deux clochers de l'église, je vous en félicite.

» Je ne vous ferai pas la description de l'édifice. Si malgré la belle architecture de la cathédrale de Chartres, malgré l'étendue de sa nef, il est de plus belles églises, je n'en ai pas vu qui soit aussi pleine de recueillement et de mysticisme. Le bâtiment, presque coupé à jour comme une dentelle, est remarquable par le nombre, la beauté et l'éclat de ses vitraux, par les sculptures qui entourent la nef, par son pavé de mosaïque, dont les sinuosités, suivies souvent par la piété des fidèles, leur permettent de faire, sans sortir de l'église, un pèlerinage de plusieurs lieues auquel sont attachées de précieuses indulgences. Mais ce dont j'ai à vous parler aujourd'hui, c'est un coin de l'église où brûlent perpétuellement des cierges bénits, devant une madone noire, richement vêtue et étincellante de pierreries. On la nomme Notre-Dame-des-Miracles, et chacun des ornemens qui la parent est un gage de la reconnaissance de ceux qui ont eu recours à sa puissante intercession.

» Il y a plusieurs siècles, il y avait à Chartres une veuve, jeune encore, et très belle, qui, repoussant toutes les offres d'un second engagement, avait consacré le reste de ses belles années à un fils sur lequel elle avait rejeté toute l'affection qu'elle avait portée à son mari. La nature et ses soins avaient fait de ce fils l'objet de l'envie de toutes les mères et l'orgueil de la sienne; en effet, il était beau et bien fait, d'une physionomie noble et douce à la fois, et tout montrait en lui le présage du plus heureux naturel.

» Entre autres faveurs, il avait été doué d'une voix la plus pure et la plus angélique que l'on eût jamais entendue; et comme sa mère ne lui faisait chanter que de la musi-

que sacrée, dont les paroles ne respiraient que l'amour filial le plus pur et le plus saint et ne dépassaient pas la portée de sa jeune intelligence, il mettait à son chant une expression vraie et naturelle qui arrachait quelquefois des larmes aux quelques amis qu'avait conservés la jeune veuve.

» Arriva le mois d'août, et l'évêque de Chartres lui-même vint prier la veuve de permettre que son fils chantât le jour de la plus grande fête de la Vierge. Son âge, la candeur et la beauté de sa figure, la douceur et la sainteté de son naturel, la suave pureté de sa voix, lui donnaient tant de ressemblance avec les anges, que son hommage ne pouvait manquer d'être agréable à la mère du Christ, et de toucher à la fois les enfans et les mères qui assisteraient à cette belle cérémonie.

» Le jour de l'Assomption, la mère, qui, en mettant son mari dans la tombe, avait enseveli avec lui tout désir de plaire, et n'avait jamais quitté ses vêtemens de deuil, retrouva sa coquetterie de jeune femme pour parer son enfant.

» En effet, après que la procession, aux sons noblement religieux dont l'orgue remplissait la nef, se fut arrêtée devant l'autel de Marie, les enfans de chœur cessèrent un moment de jeter des fleurs : et du milieu d'une foule de jeunes garçons de son âge, le petit Jean s'avança, vêtu d'une tunique blanche, ses longs cheveux blonds ruisselans sur les épaules, et retenus sur son front par une bandelette bleue. Il baisa respectueusement le pavé de l'autel, puis il leva vers la Vierge ses beaux yeux brillans d'attendrissement.

» Alors, dans toute l'église, on n'entendait respirer personne, tout le monde était oppressé, et Jean, d'une voix pure, expressive, et telle qu'on se figure celle des anges, chanta :

» *Regina cœli, lætare, alleluia,*
» *Quia quem meruisti portare, alleluia, etc.*

» Sa mère pleurait de bonheur. Quand arriva la fin de l'hymne : *gaudere et lætare, o virgo Maria*, les enfans de chœur jetèrent sur lui les roses effeuillées qui restaient dans leurs corbeilles, et il se trouva couvert d'un nuage parfumé. Mais quand le nuage fut dissipé, il n'y avait plus rien sous les fleurs, et Jean était disparu : quelque effort qu'on fit, il fut impossible de le retrouver. Sa mère et ses amis coururent toute la ville, les magistrats le firent chercher partout, mais tous ces soins restèrent infructueux. La pauvre veuve alors refusa de voir personne : elle passait les journées à prier sur la dalle où elle avait vu son fils pour la dernière fois, et les nuits à pleurer, et à songer, quand la fatigue appesantissait ses yeux et la forçait de dormir, qu'elle voyait son petit Jean au ciel, chantant sur des nuages roses au milieu des concerts des anges.

» Mais les malheurs viennent fondre sur les malheureux, avec la même constance que les sources descendent dans les fleuves. La famille de son mari, qui n'avait jamais consenti à son mariage, lui réclama par procès judiciaire tout le bien de son mari, qu'elle n'avait conservé qu'en qualité de tutrice de son fils, et, après un long procès, elle fut complètement ruinée. La pauvre femme y fit peu attention ; son mari et son enfant avaient emporté son cœur et son âme, et n'avaient rien laissé en elle qui pût sentir sur la terre. Elle vécut misérablement de la vente de quelques bijoux que l'on n'avait pu lui enlever, et ne manqua pas un seul jour de venir prier dans l'église devant l'autel de la Vierge.

» Il arriva que tous ces bijoux furent vendus, et qu'il ne resta plus rien au monde dont elle pût vivre. Elle eut recours aux parens de son mari, mais pas un d'eux ne daigna seulement l'entendre.

» Il ne lui restait plus que le portrait de son mari et celui de son petit Jean, mais elle serait morte cent fois avant de consentir à les vendre.

» Elle n'avait pas mangé depuis deux jours. Elle se traîna péniblement à l'église, s'agenouilla sur la dalle, et se mit à prier la Vierge de la faire mourir là, et de la réunir à son fils.

» Malgré elle, elle fut distraite par un grand mouvement qui se faisait dans l'église; on couvrait tout de branchages verts et de fleurs ; on parait surtout l'autel de la Vierge.

» C'était le jour de l'Assomption ! l'anniversaire du jour où elle avait perdu son fils. Elle remercia la Vierge en songeant qu'elle allait mourir ce jour-là; puis elle se mit dans un coin et se couvrit la tête de son voile de veuve.

» Quelques personnes la reconnurent, et n'osèrent la troubler dans son pieux recueillement. Seulement on s'entretenait de son malheur, et d'après le bruit public, on accu-

sait les parens de son mari d'avoir fait disparaître l'enfant pour s'emparer de sa fortune (1).

» La cérémonie commença.

» La mère ne pleurait pas seulement avec une joie indicible ; elle se sentait affaiblie à mesure que la cérémonie s'avançait.

» La procession se fit comme de coutume, puis s'arrêta devant la chapelle de la Vierge. Alors l'orgue remplit l'église d'une céleste harmonie, l'encens et les fleurs couvrirent les dalles de l'église.

» Il y eut un moment de silence, pendant lequel on n'entendit plus rien que les sanglots de la pauvre veuve.

» Tous les yeux se tournèrent vers elle, et on la vit mourante, pâle et dégueuillée, elle qu'on avait vue si heureuse et si belle un an auparavant. Tout-à-coup, au milieu du silence, s'éleva pure et suave comme la voix des anges une voix qui chanta :

» *Regina cœli, lætare, alleluia.*
» *Quia quem meruisti portare, alleluia,*
» *Resurrexit, sicut dixit, alleluia.*

» La mère tomba à la renverse, et toute l'assistance se mit à genoux en pleurant, car l'ange qui chantait, c'était le petit Jean, sur la même dalle, vêtu de sa tunique blanche, ses longs cheveux blonds encore ruisselans sur ses épaules, et retenu sur son front par une bandelette bleue.

» La mère rampa sur les genoux jusqu'à lui, et le saisissant avec force, semblait craindre qu'on vînt encore le lui arracher. Les enfans de chœur couvrirent la mère et l'enfant d'une pluie de roses ; et, du milieu de l'assemblée, l'évêque, appliquant à la veuve les paroles de l'hymne à la Vierge, prononça d'une voix noble et imposante :

» .'. . . Réjouis-toi ;
» Car celui que tu as porté dans ton sein
» Est ressuscité. . . . . .

» L'orgue reprit alors ses mélodies, et jamais plus nombreuse assemblée ne pria avec tant d'onction et de foi.

» Le petit Jean raconta son enlèvement comme un songe qui avait laissé peu de traces dans son souvenir. Il se rappelait seulement qu'une femme, plus belle encore que sa mère, quoique son visage fût noir, l'avait nourri d'un miel délicieux, et qu'il avait mêlé sa voix à des concerts plus harmonieux que ceux de la terre.

» On fouilla la dalle sur laquelle avait reparu l'enfant de chœur, et l'on trouva cette statue de la Vierge noire.»

Ce volume n'est qu'un répertoire de petites nouvelles, contes, légendes, historiettes : ce qu'on ne dirait pas au premier abord ; étant divisé par chapitres sans titre, et chaque chapitre formant une histoire, il est facile, si on ne fait que de le parcourir, de le prendre pour un ouvrage formant un tout.

Le critique sage et lumineux trouvera beaucoup à dire sur la première nouvelle de ce livre, ainsi que sur deux autres qui ont pour objet la pêche des harengs, dans lesquelles on rencontre à tout bout de champ : *mauves flamandes, écailles de harengs, véritables pièces de dix sous, chiens de mer qui poursuivent des régimens de harengs, qui se tiennent serrés comme une procession, etc.* Enfin ces deux dernières nouvelles sont telles, qu'un lecteur distrait ou qui n'aurait pas la mémoire très locale, peut les prendre pour les mêmes en en lisant une le matin et l'autre le soir. Pour en finir, nous dirons à l'auteur que cet ouvrage n'est pas d'un premier mérite : qu'il a fait beaucoup mieux et qu'il fera mieux encore. Mais à juste titre, l'élégante originalité de son style, bien souvent rapide, hardi, aisé, promet à ce livre un succès non contesté. Enfin, tous les lecteurs, des hautes et basses classes, d'un goût autant varié soit-il, le liront, parce qu'il fait rire et pleurer dans un court espace. Les amateurs d'apophtegmes, *mucrones verborum*, le liront, ainsi que ceux qui ne le sont pas...

J. N. Maruschal,
Ex-professeur de rhétorique.

(1) Ceci paraît peu légal en notre temps ; mais M. Alphonse Karr décrit les mœurs d'un autre siècle.

REVUE THÉATRALE.

THÉATRE-FRANÇAIS. — Don Juan d'Autriche, *comédie en cinq actes et en prose, par M. Casimir Delavigne.*

Cette pièce n'est point de celles qui font époque dans la vie littéraire d'un écrivain ; M. Casimir Delavigne n'a voulu faire qu'une comédie spirituelle et amusante, et nous devons dire qu'il a complètement rempli son but.

Don Juan, fils naturel de Charles-Quint, et l'un des plus grands guerriers de son temps, est le héros de la pièce. Cet Achille du xvie siècle est élevé dans la maison de don Quésada, ancien conseiller de Charles-Quint, dont il se regarde comme l'humble rejeton. Philippe II, roi d'Espagne, qui craint la rivalité de son frère, veut lui faire endosser un froc de moine, pour l'empêcher de devenir un héros. Don Quésada qui voit son élève livré pendant le jour à toutes les pratiques de la dévotion, le croit très disposé à seconder les vues de Philippe ; mais don Juan n'est un saint que pour son père putatif et ses serviteurs qui l'aident à s'échapper toutes les nuits de sa modeste cellule, savent à quoi s'en tenir sur sa *vocation*.

Sur ces entrefaites arrive Philippe II chez don Quésada, pour juger par lui-même des dispositions de don Juan. Quelques moments d'entretien avec le jeune reclus, qui lui ouvre naïvement son cœur, suffisent pour rallumer toutes ses craintes ; il devient même furieux lorsqu'il apprend que don Juan aime dona Florinde, que lui, Philippe II, convoite depuis long-temps. C'en est fait ; il donne l'ordre à Quésada de conduire de force son élève dans un couvent. Don Juan est donc mené au monastère de Saint-Just où s'est enseveli Charles-Quint après son abdication. L'ex-empereur de toutes les Espagnes reconnaît son fils, et est force d'intriguer longuement pour rendre don Juan à la liberté.

Don Juan, après avoir fui du couvent de Saint-Just, s'est réfugié dans la maison de sa maîtresse, où vient presque au même moment Philippe II. De là une scène dans laquelle don Juan reconnaît le roi, et où celui-ci apprend que dona Florinde n'est autre chose qu'une juive. Philippe II n'a plus donc à s'inquiéter de sa vengeance ; la très sainte inquisition fera son affaire. C'est au milieu de cette situation fort dangereuse pour les deux amans, que Charles-Quint se présente et réconcilie les deux frères.

Nous demandons pardon à M. Casimir Delavigne de la sécheresse de cette analyse, que nous nous trouvons forcé de réduire à sa plus simple expression, vu le peu d'espace qu'il nous est permis de lui consacrer. Madame Volnys, qui débutait par le rôle de dona Florinde, a été vivement applaudie dans plusieurs scènes. Firmin joue avec beaucoup de verve et de chaleur le personnage de don Juan. Mademoiselle Anaïs est très gentille dans un rôle de novice servant qui a beaucoup contribué au succès de la pièce.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — Cosimo, *opéra-bouffon en deux actes, paroles de MM. Saint-Hilaire et Paul Duport, musique de M. Eugène Prévost.*

Nous devons des éloges à l'administration de l'Opéra-comique pour la manière bienveillante avec laquelle elle accueille les jeunes talens. Le début de M. Prévost, auteur de la partition de *Cosimo*, promet un brillant avenir à ce jeune musicien. Ce compositeur, comme tous ceux qui en sont à leur premier ouvrage, manque souvent de liaison dans les idées, et exagère les effets qu'il veut rendre; mais il a de la verve et de la chaleur, et ces qualités rachètent bien des défauts. Chollet s'est distingué dans cette pièce comme acteur et comme chanteur. Madame Casimir y a déployé toutes les richesses de sa voix, et Henry toute la verve comique dont il est doué.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — Madelon Friquet, *vaudeville en deux actes, de MM. Rougemont et Dupeuty.*

Madelon Friquet est une de ces bonnes et franches grisettes qui se moquent du qu'en dira-t-on, et rient au nez de l'opinion publique. Son cœur et son dévouement sont au service de ses amis : elle parle, elle agit, sans se soucier des conséquences et encore moins des caquets de ses bonnes voisines. Cependant, malgré les apparences, Madelon est intraitable sur le chapitre de l'honneur ; mais sa vertu n'a rien de farouche, ni d'offensif; c'est de la bonne et franche vertu, point bégueule, point acariâtre, sans jactance et sans apprêt. Madelon, simple blanchisseuse, a pour amie d'enfance mademoiselle Guimard, dont les intrigues et le talent comme danseuse tiennent en émoi la cour et la ville (vieux style). La Guimard ne se pique point de fidélité en amour, même envers ceux qui la paient et l'entretiennent magnifiquement. Le prince de Soubise, qui s'est déclaré son protecteur, en est avec elle pour ses frais de confiance. La danseuse, tout en acceptant ses bienfaits, donne des rendez-vous à un élégant colonel, et c'est chez son ancienne amie qu'a lieu une de ces rencontres. La position de mademoiselle Guimard est sur le point d'être gravement compromise par l'arrivée soudaine du prince de Soubise ; mais Madelon ne craint point de prendre la place de son amie au petit couvert, et sacrifie ainsi sa réputation au riche mobilier de la danseuse. Cette générosité a des suites fâcheuses pour Madelon. Chassée de la maison de sa tante, abandonnée de son fiancé qui la croit infidèle,

elle est sur le point de se voir condamnée à un éternel veuvage. Mais tout finit par s'expliquer, et la Guimard, en réunissant les deux amans, répare en partie le mal qu'elle a fait.

Cette pièce, qui est fort amusante, est jouée avec beaucoup d'ensemble. Mademoiselle Jenny Colon y déploie ce gracieux abandon, cette bonne et franche gaieté, qui lui vont si bien. Vernet est parfait dans le rôle de Tranquille. Avec de tels interprètes, il est impossible qu'une pièce ne paraisse point bonne.

Hy. D. . .

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

JEUNE ET VIEILLE, par madame veuve Laya, auteur des Trois Sœurs; 2 volumes, 15 fr., et 17 fr. 50 cent. par la poste.

Nous reviendrons sur cet ouvrage que le défaut d'espace nous empêche de critiquer aujourd'hui.

REPERTOIRE DU THEATRE FRANÇAIS A BERLIN, ou Collection des meilleures pièces du théâtre français moderne, 160 pièces gr. in-8, br. Berlin 1830-35. — Chaque pièce se vend séparément à 1/6—1/2 Thlr., ou 18—54 1/7. Rh.

Ce répertoire offre une série exquise de bons ouvrages dont la plus grande partie est de MM. Scribe, Casimir Delavigne, Victor Hugo, Mélesville, Mazères, Théaulon, Brazier, Bayard, etc. etc. L'éditeur est certain de répondre aux désirs du public, en ne lui offrant que des pièces qu'il a constamment applaudies et honorées de ses suffrages. Plusieurs pièces du *Théâtre classique*, comme *le Tartuffe*; *l'Avare*, par Molière; *Phèdre*, *Iphigénie*, par Racine; *le Cid*, par Corneille, ont été reçues dans ce répertoire sur la demande de beaucoup de souscripteurs, de directeurs de gymnase et de professeurs, parce que ces pièces se recommandent particulièrement à l'étude de la langue française. Les pièces modernes ont manifesté leur utilité pour l'étude de la conversation soignée de la bonne société.

Le catalogue de ce répertoire se distribue gratis.

L'éditeur a fait tirer 15 exemplaires sur grand papier vélin, qu'il offre aux amateurs.

PARIS OU LE LIVRE DES CENT-ET-UN. — 15 vol. in-8. papier vélin. 1832 — 35 1/2 un sixième Thlr.

Chaque volume se vend séparément à un sixième Thlr ou 1/2 Fl. Rh.

Au bon marché.

THE COMPLETE NOVELS of Walter Scott. 70 vol. in-8. 1823 — 30 (au lieu de 70 Thlr.) 35 Thlr. chaque roman, le vol. à 1/2 Thlr. ou 54 Fl. R. saparément.

The Abbot, 3 vol. — The Antiquary, 3 vol. — The Bride of Lammermoor, 2 vol. —The Black Dwarf, 1 vol. —The Fortunes of Nigel, 3 vol. — Guy Mannering or the Astrologer, 3 vol. — The Heart of Mid Lothian, 3 vol.—Ivanhoe, 3 vol.—A Legend of Montrose, 2 vol. The Monastery, 3 vol. — Old Mortality, 3 vol. — Peveril of the Peak, 4 vol. — The Pirat, 3 vol. — Quentin Durward, 3 vol. — Redgauntlet, 3 vol. — Rob Roy, 3 vol. — St. Ronan's Well, 3 vol. — Tales of the Crusaders, 4 vol. — Containing: The Betrothed, 2 vol. — The Talisman, 2 vol. — Waverley, 3 vol. — Woodstock, 3 vol. — Lives of the Novelists, 2 vol. — Chronicles of the Canongate, 2 vol. — Tales of a Grandfather, 2 vol. — The fair Maid of Perth, 3 vol. — Anna of Gierstein, 3 vol.

ESSAI HISTORIQUE ET POLITIQUE SUR LA POLOGNE, depuis son origine jusqu'en 1788; par *Pierre Kalesgenski*, gr. in-8, 1883, 1/2 J.

TABLEAUX PITTORESQUES DE L'INDE, un beau volume orné de gravures fines, 25 f. et 30 fr. par la poste. Chez Bélizard, Barthès et Ce, rue de Verneuil, 1; et au bureau de l'*Epoque*.

C'est pour la troisième année que cette publication a lieu. Les deux premiers volumes ont paru, l'un en 1834, et l'autre en 1835, et tous ceux qui ont vu ces livres, les ont admirés; c'était ce que l'on pouvait trouver de plus riche sous tous les rapports : un texte rempli de faits curieux, de recherches nouvelles, de vues grandes, profondes, d'appréciations philosophiques et morales; tout contribue à faire de ces livres le plus beau cadeau que l'on puisse voir en ce genre, et tout à la fois un ouvrage de bibliothèque. Bien que nous n'ayons fait qu'entrevoir le nouveau volume qui va paraître cette année, nous pouvons assurer qu'il est encore supérieur aux deux précédens. Nous reviendrons sur cet important ouvrage pour en faire ressortir les beautés, l'examiner en détail, et justifier nos éloges par quelques citations.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, rue du Colombier, 30.

L'ÉPOQUE,

OU

LES SOIRÉES EUROPÉENNES.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

(Traductions de l'Epoque.)

UN VOYAGE DANS LES MERS DU NORD.

(*Suite et fin* (1).

CHAPITRE TROISIÈME.

He shouted; nor his friends had failed
To check the vessel's course;
But so the furious blast prevail'd,
That Pitiless, per force,
They left their outcast mate behind,
And scudded still before the wind.

COWPER.

« Il appela, et ses amis essayèrent d'arrêter le vaisseau dans sa course impétueuse; mais, vaincus par la fureur des vents, ils furent forcés d'abandonner leur malheureux compagnon, et de fuir devant la tempête. »

Les brouillards épais et les tempêtes soudaines auxquels sont exposées les régions polaires, et l'étonnante rapidité avec laquelle se forment et se brisent les bancs et les montagnes de glace, rendent la navigation des mers du Nord féconde en périls et en désastres. Dans un très court intervalle, la face de l'Océan

(1) Voir la livraison de juillet, tome I, page 195.

se trouve totalement changée, et d'immenses étendues d'une eau claire et tranquille se couvrent en quelques jours de glaçons flottans qui se heurtent avec fracas, au milieu d'une brume impénétrable, et dont les rencontres terribles portent l'effroi dans l'âme du malheureux matelot, qui, tout en connaissant les dangers qui l'entourent, ne peut rien faire pour y échapper. On ne saurait dire le nombre de vaisseaux que ces changemens soudains dans les élémens ont livrés à la destruction, et quelle dose de courage est nécessaire pour affronter les périls sans cesse renaissans d'une navigation dans les mers polaires. L'équipage d'un vaisseau est souvent obligé de porter ses effets et une partie de ses provisions sur les bancs de glace, trois ou quatre fois pendant une seule journée, s'attendant à voir à tout instant son navire fracassé, par suite du rapprochement des masses glacées qui l'emprisonnent. C'est ainsi que se perdent une multitude de bateaux pêcheurs, détachés de différens vaisseaux pour poursuivre et attaquer la baleine; surpris tout-à-coup par les brouillards, et enfermés au milieu de bancs de glace flottans, comme dans les murs d'une prison infranchissable, les infortunés qui les montent périssent au milieu de toutes les horreurs de la faim et du désespoir.

Mais les mers du Nord n'offrent point toujours des scènes aussi lugubres. Voici l'instant où le brouillard s'évanouit, les vents s'apaisent, les glaces se divisent et se fondent, et les ondes secouent de toutes parts leurs liens pesans. La vie et le mouvement succèdent enfin à l'immobilité et à l'engourdissement qui semblaient avoir frappé de mort cette nature désolée. La baleine, cette reine des mers, sort à son tour de son long sommeil; elle plonge son énorme tête dans les ondes écumantes, et fouettant les flots avec sa queue, elle se livre sur son élément natal à ses jeux terribles, obscurcissant l'air de vapeurs, et semblant faire renaître la tempête qui vient de s'apaiser. Allons! les barques à la mer! tous les hommes à l'ouvrage!

Les marins audacieux s'élancent à demi nus sur le pont du vaisseau, oubliant leurs fatigues et ne songeant plus au repos dont ils ont tant besoin. Ils jettent leurs vêtemens dans les chaloupes, en pensant qu'ils auront le temps de procéder à leur toilette lorsqu'ils seront sur la trace de l'objet de leur poursuite. En un instant tout est prêt pour la pêche : les embarcations s'ébranlent, et la poursuite commence au milieu d'un feu roulant de jurons et de ces plaisanteries goudronnées dont les marins sont si prodigues. Qui croirait en voyant cette bande joyeuse, qu'elle est composée d'hommes qui ont affronté vingt fois la mort la plus affreuse, et qui peut-être ne retourneront jamais à bord? Mais en ce moment le petit équipage se rit de la crainte et des périls. Hourrah! la voix rauque du timonier a entonné quelque chanson de bord, aux couplets de laquelle les rameurs répondent par le refrain : « Courage, amis, courage! »

Nos lecteurs ont sans doute hâte de connaître les évènemens qui suivirent la séparation d'Arundel et du capitaine Bellamy, après la petite excursion qu'ils avaient faite sur la terre des Esquimaux. Nous allons essayer de les leur décrire.

La chaloupe après avoir quitté la côte avec Flora, Arundel et le smuggler, et doublé la pointe du détroit, aperçut à la distance d'une lieue *le Labrador*, qui était encore amarré à son banc de glace. Le vent, qui avait poussé la barque avec une grande vitesse hors de la passe, paraissait avoir chassé en même temps une grande masse de glaçons vers la haute mer, et il avait probablement entraîné avec eux le vaisseau au loin. Arundel se disposait à faire feu de son fusil pour attirer l'attention de l'équipage du *Labrador*, tandis que Black-Bill, de son côté, élevait le signal d'alarme ordinaire, lorsqu'une bourrasque venant à frapper soudainement leur voile, enfonça dans les flots l'avant de leur barque, où l'eau pénétra en abondance.

« Ne vaudrait-il pas mieux amener la voile, ou au moins en prendre quelques ris? » demanda Frank à son compagnon, tout en disposant l'espèce de couche sur laquelle Flora était placée, de manière à la garantir du contact de l'eau.

Black-Bill, pour toute réponse, lui montra de la main au nord-ouest une ligne noirâtre qui s'étendait d'un point à l'autre de l'horizon, et qui, semblable à un immense banc de brouillards, couvrait, comme d'un voile, la partie du ciel qu'indiquait le doigt du marin.

« Servons-nous de notre voile autant que nous le pourrons, » dit le smuggler après un moment de silence en imprimant en même temps une forte secousse aux drisses des huniers; « et tâchons de hâter notre marche, car de sa vitesse dépend la seule chance de salut qui nous reste. Si le vent est assez bon pour ne point mettre en pièces notre morceau de voile, nous pourrons peut-être échapper à cette brume maudite, qui dans un quart d'heure au plus nous aura enveloppés; si, avant ce temps, nous ne sommes point parvenus à héler *le Labrador*, nous courons risque d'être abandonnés à nous-mêmes au milieu de la mer de glace et d'écume avec laquelle nous allons bientôt avoir affaire. »

Pendant que Black-Bill se livrait à ces réflexions peu consolantes sans se départir de son sang-froid et de son insouciance habituels, Arundel tenait ses regards incessamment fixés sur cette couche obscure de brouillards qui grandissait à vue d'œil et s'avançait de leur côté avec une rapidité effrayante. La température de l'atmosphère commença alors à s'abaisser de la manière la plus prononcée; ce fut au point que l'humidité dont elle se chargea soudainement, s'attachait sous forme de grésil à tous les objets qui se trouvaient sur la chaloupe.

Quelques brusques rafales commencèrent alors à soulever les flots, et bientôt de sourds et longs mugissemens annoncèrent le réveil de la tempête. Les vagues répondirent par leur agitation à ce terrible appel de l'ouragan, qui, en quelques instans, ne mit plus de bornes à sa violence et à sa furie.

Cependant la chaloupe avançait rapidement, malgré les vagues écumantes qui l'assaillaient sans relâche : le vent hurlait dans le creux de la voile, qui, à chaque instant, semblait près d'éclater en mille lambeaux; leur mât pliait comme une tige flexible, et les flancs de la barque qui craquaient d'une manière effrayante, frémissaient comme s'ils eussent appartenu à un être doué de la vie. Mais le petit esquif luttait vaillamment contre les lames; tantôt il se redressait avec grâce, tantôt il semblait incertain, et comme si ses forces l'eussent abandonné; mais bientôt, reprenant courage, il recommençait sa lutte audacieuse contre les élémens furieux.

Pendant quelque temps, le silence le plus profond régna à bord de la petite chaloupe : Frank et le matelot suivaient d'un regard inquiet tantôt *le Labrador*, tantôt le nuage de brouillards qui s'avançait vers eux avec une rapidité extrême; quant à Flora, la figure cachée dans ses mains, elle était occupée à prier en silence.

Le *Labrador*, qui avait aperçu la chaloupe, venait de quitter le banc de glace auquel il était amarré, et, raccourcissant ses voiles autant qu'il pouvait le faire sans trop de danger, il cherchait à se rapprocher de la petite embarcation. Celle-ci ne se trouvait plus qu'à un demi-mille de distance du vaisseau, lorsque la brume, qui jusque là avait été comparativement rare et transparente, commença à acquérir une densité extrême. Bientôt *le Labrador* parut enveloppé dans un épais nuage; ses mâts et ses agrès s'effacèrent par degrés, et la chaloupe le perdit enfin entièrement de vue. Une espèce de gelée blanche commença alors à couvrir d'une couche épaisse tout ce qui était en contact avec l'air extérieur; le froid devint presque intolérable, et le soleil, qui paraissait deux fois plus grand qu'à l'ordinaire, se colora d'un rouge sanglant, incapable de percer de ses rayons la vapeur condensée. Cependant ils continuèrent à s'avancer rapidement dans la direction où ils avaient aperçu en dernier lieu le vaisseau. Frank confia à Black-Bill la barre du gouvernail, et saisissant son fusil, il se hâta de le décharger, dans l'espoir d'être entendu par l'équipage du *Labrador*. En effet, le bruit d'une seconde décharge d'armes à feu se fit entendre distinctement quelques instans après. Arundel voulut alors faire feu de l'un de ses pistolets, mais la poudre s'en était chargée d'humidité, et il ne partit point; une seconde tentative avec son autre arme ne fut pas plus heureuse. Le moment n'était point propice pour s'occuper à les recharger avec une amorce sèche, quand bien même la brume

épaisse et l'écume de mer que le vent chassait du sommet des vagues lui eussent permis de le faire. Certain qu'il devait être très rapproché du vaisseau, il se mit à crier de toute la force de ses poumons. Cet appel eut tout le succès qu'il en attendait ; un faible son vint, après quelques secondes, frapper son oreille, malgré le bruit de l'ouragan, comme s'il partait d'une très grande distance. Arundel répéta son cri, et il venait de placer son oreille sur le plat-bord de la chaloupe, retenant sa respiration afin de ne point laisser échapper la réponse, lorsque tout-à-coup une grande masse noire qui semblait sortir du nuage qui l'entourait, se dressa devant lui. C'en était fait de la chaloupe, et ce fut avec une exclamation d'horreur que Frank s'écria : « Le vaisseau ! nous sommes perdus ! nous allons être brisés en mille pièces ! »

Les yeux fixés sur cette apparition terrible, Arundel serrait convulsivement le plat-bord de la barque; mais Black-Bill, qui avait vu tout d'abord le danger, ne perdit point la tête dans une pareille circonstance, et, exécutant en un clin d'œil la manœuvre périlleuse qui seule pouvait leur offrir une chance favorable, il en attendit le résultat avec une impassibilité complète. La manœuvre fut couronnée d'un succès inespéré. La chaloupe rasa l'avant du *Labrador*, et à l'instant une corde fut jetée du vaisseau à la petite embarcation.

Mais au moment où Arundel et le smuggler se réjouissaient de leur délivrance, une rafale soudain vint frapper avec violence la voile de la chaloupe, et la poussa loin du vaisseau.

Arundel, dans cet instant critique, avait saisi la corde qu'on lui avait jetée, et en avait entouré l'un de ses bras ; mais cette secousse soudaine, et la tension du câble, qui malheureusement s'était accroché à quelque partie du vaisseau, l'entraîna par-dessus le bord ; il se retint, cependant, de la main qui lui restait libre au plat-bord du bateau, et demeura pendant plusieurs minutes dans cette affreuse position, les bras presque détors par l'horrible tension qu'ils éprouvaient.

« Dégagez le câble, pour Dieu ! » crièrent une douzaine de voix dans le vaisseau. Mais il était trop tard; Frank avait cessé de le retenir, et tout l'équipage du *Labrador* jetta un cri de douleur, en voyant le bateau s'enfoncer dans la brume avec une rapidité inouïe. Tandis qu'Arundel continuait à se retenir à la chaloupe avec toute l'énergie que donne à l'homme l'instinct de l'existence, Black-Bill dirigeait le gouvernail de manière à ralentir la marche du frêle esquif que le courant emportait, sans qu'il lui fût possible de porter le moindre secours à son malheureux compagnon ; car, un instant abandonné à lui-même, le bateau eût été immédiatement submergé.

Frank, cependant, reprit peu à peu ses sens, et après un grand nombre

d'efforts infructueux, il parvint enfin à se rejeter dans la chaloupe, au moment où celle-ci plongea son avant dans le renfoncement d'une vague. Pendant quelques instans il demeura sans parole, et respirant avec difficulté, l'esprit encore bouleversé par l'effroi, et le corps plongé dans une atonie complète. Mais lorsqu'il eut recouvré assez de sang-froid pour tenir la barre du gouvernail, et que Bill fut parvenu à exécuter la manœuvre la plus difficile en un pareil moment, celle de serrer la voile, tout espoir de secours de la part du vaisseau s'était évanoui. Ils n'en avaient pas été séparés de la longueur d'une encâblure, que la brume l'avait entièrement caché à leurs regards, et les cris de l'équipage, de même que le bruit des décharges qui se répétaient sur le pont du *Labrador*, avaient cessé de se faire entendre, avant que Frank et son compagnon eussent été à même de faire le moindre effort pour arrêter la chaloupe. Ils avaient donc alors aussi peu d'espoir d'être secourus que si *le Labrador* se fût trouvé à une distance de cent milles de leur embarcation.

Ce fut un moment bien cruel pour Frank que celui où il se vit condamné à une mort presque inévitable, bien que leurs amis fussent encore si proches.

« Que faire ? » dit Arundel en quittant la place qu'il occupait à l'arrière de la chaloupe ; « je crois qu'il ne nous reste plus qu'à nous abandonner à la merci du ciel.

» — Gardez-vous de laisser le gouvernail, docteur, » répliqua Black-Bill avec cette insouciance que les hommes familiers avec les périls et la mort savent conserver au milieu des plus terribles circonstances ; « et avalez une double ration de grog; pour ce qui est des lames, ne vous en inquiétez pas ; l'eau salée n'écorche point la peau. »

En parlant ainsi, le smuggler mit la barre dans la main d'Arundel, et il se dirigeait à quelque distance de l'arrière de la barque, lorsqu'une vague venant frapper le bateau à l'improviste, faillit le jeter à la mer.

« Tirez droit devant vous, monsieur, et serrez le vent le plus près que vous pourrez, » dit le matelot, en tenant toujours embrassé le banc qui, par bonheur, l'avait retenu dans sa chute ; « et, comme vous le disiez fort bien tout à l'heure, un petit brin de Bible ne peut point nous faire de mal dans le moment présent ; si vous voulez être assez bon pour nous en détacher encore quelques mots, je vous rendrai la pareille dans une autre occasion. »

Black-Bill parvint enfin, après des peines infinies, à doubler les ris de la voile, laissant tout juste assez de toile pour être à même de gouverner le bateau. Il était maintenant occupé très sérieusement auprès de la provision d'eau de-vie et de grog qui avait été placée dans la chaloupe avec une quantité raisonnable de tranches de bœuf et de biscuit, et il faisait honneur surtout au li-

quide. Mais un bruit assez lointain qui vint frapper les oreilles du petit équipage, et les clapotemens qui commencèrent à se faire entendre, avertirent Arundel et le smuggler qu'ils étaient au moment de rencontrer les glaçons. La situation devenait désespérée, et Black-Bill, après avoir reconnu l'inutilité de tout nouvel effort, ne voulut point du moins qu'on pût lui reprocher de mourir à jeun, et avalait en conséquence une énorme quantité du liquide spiritueux dont il s'était emparé! Frank, à qui il restait à peine assez de sang-froid pour comprendre le danger où il se trouvait, et qui d'ailleurs était assourdi par le fracas toujours croissant des vagues, restait comme cloué sur son banc; et Flora, heureusement insensible à l'affreuse perspective qui l'entourait, gisait près d'Arundel, qui retenait sur ses genoux la tête de sa jeune amie. Bientôt une masse énorme de glaçons parut à l'avant de la chaloupe; les lames se brisaient avec un bruit effroyable contre cette immense barrière, qu'elles blanchissaient de leur écume, et dont elles arrachaient d'énormes fragmens qu'elles brisaient en mille pièces. La brume était tellement épaisse, qu'il était impossible à l'œil de mesurer la hauteur de ces roches imposantes, vers lesquelles la chaloupe était entraînée avec une telle force, que sa rencontre avec le banc de glace devait nécessairement la broyer. Arundel abandonna la barre du gouvernail, et, soulevant le corps de Flora que la vie semblait avoir abandonné, il la pressa avec force contre son cœur, comme s'il eût craint que la mort même ne vînt à le séparer de celle dont la vue lui était si chère. Dans ce moment terrible, il oublia sa vieille mère, sa sœur chérie; toutes les scènes de son enfance, toutes les circonstances qui en d'autres temps eussent conservé tant d'empire sur son cœur et son imagination, étaient, à cette heure, sorties de son souvenir. Mais l'amour, cette passion noble et pure qui conserve toute sa force quand l'espérance, la crainte, l'ambition ou la vengeance sont à jamais éteints dans le cœur de l'homme, — l'amour, plus puissant que le désespoir, éleva son âme au-dessus du sort terrible auquel il était condamné, et sembla, même des profondeurs de l'Océan, s'élancer triomphant vers le ciel. Il inclina sa tête sur le cou de Flora, et adressant mentalement au ciel une prière fervente, il attendit résolument la catastrophe qui approchait.

Mais la Providence leur avait préparé un sentier au milieu des ondes courroucées, et fit un moyen de salut de la circonstance même qui semblait leur offrir une mort inévitable.

Au lieu d'être lancés, comme ils avaient tout lieu de s'y attendre, contre la montagne de glace, la chaloupe, rapide comme une flèche, passa à une vingtaine de toises des brisans, et fut poussée avec une vitesse qui semblait s'accroître à chaque instant, dans la direction de la base du banc de glace, qui tantôt

s'élançait en forme de tours et de créneaux, et tantôt semblait prêt à choir sur le frêle esquif qui le côtoyait.

Le smuggler comprit alors que, par un bonheur inouï, ils avaient été poussés entre deux bancs de glace, et que la rapidité avec laquelle la barque était emportée à travers les écueils, était due au resserrement du courant qui se dirigeait dans l'étroit canal qui se trouvait entre eux. Il semblait cependant presque impossible qu'ils pussent, dans un endroit ou dans un autre, éviter d'être jetés contre quelque angle avancé d'une des montagnes de glace, ou bien d'être engloutis dans un des tournans d'eau que les inégalités de la glace et le violent reflux des vagues contre les barrières qu'elles rencontrent, occasionent presque toujours.

Cependant l'instant de répit qu'ils venaient d'obtenir ranima un peu tout à la fois leur courage et leur espoir. Black-Bill, avec le sang-froid qui abandonne rarement un vrai marin, tant qu'il y a quelque chose à faire pour se sauver, sang-froid qui paraît plutôt provenir d'un instinct puissant que d'une résolution mentale, se hâta d'armer un aviron, et au moyen de quelques coups vigoureux, il éloigna la barque du banc de glace, et la poussa au milieu du courant. Cette manœuvre les sauva, comme ils en eurent bientôt la preuve, d'une destruction immédiate; car à peine eurent-ils longé, l'espace de quelques minutes, avec la rapidité d'un trait, les terribles rochers qui les entouraient, que le chenal venant à se rétrécir tout-à-coup, ils aperçurent les flancs énormes des deux montagnes de glace qui semblaient être au moment de se rejoindre.

A cette vue, capable de remplir d'effroi les plus intrépides, il y eut, dans la chaloupe, un instant de silence impossible à dépeindre; il se passa alors une seconde qui renferma pour le malheureux équipage un siècle de crainte et d'agonie. Ils furent lancés avec la rapidité de l'éclair à travers cette passe périlleuse, longeant de si près les flancs des deux bancs de glace, que la rame du smuggler fut arrachée des tolletières (1), et après quelques instans de cette course désespérée, ils atteignirent les extrémités des deux énormes masses de glace. Il serait impossible de décrire le vacarme assourdissant qui retentit au moment où ils allaient sortir de ce terrible détroit; c'était un bruit semblable aux éclats du tonnerre, mêlé d'une sorte de grincement aigu, comme si quelque monstre des mers, auquel sa proie vient d'échapper, eût de rage et de désappointement fait claquer sa mâchoire vide.

La force du courant poussa heureusement la chaloupe loin du lieu où la nature paraissait livrée aux plus terribles convulsions; et la petite embarcation se

(1) Tolletières, endroit où l'on place les avirons sur le plat-bord d'une barque.

vit encore, pour cette fois, sauvée du plus imminent péril. Ils se trouvèrent dès lors sur des eaux plus calmes et plus tranquilles, et purent chercher le repos et un abri sous la protection des bancs de glace.

CHAPITRE IV.

« Abiding the Lord's Leisure, they continued with patience. »

« Ils attendirent avec patience que le ciel daignât mettre un terme à leurs maux. »

Les sensations qu'éprouva Arundel à la vue de cette délivrance presque miraculeuse sont telles, que personne, pas même celui qui s'est trouvé dans de pareilles circonstances, ne serait capable de les exprimer et de les faire comprendre à d'autres. Frank releva doucement le visage pâle et inanimé de sa bien-aimée, et, après avoir jeté sur elle un regard de tendresse indicible, il soulagea enfin son cœur de la terrible oppression qui le torturait, en versant un torrent de larmes. Ah! il n'est rien qui ait une vertu plus énergique, il n'est point de stimulant plus capable d'éloigner cette torpeur de l'âme que produisent les souffrances extrêmes, que l'impression des battemens d'un cœur aimant et chéri. Flora ne tarda pas à ressentir cette influence; bientôt ses yeux s'ouvrirent, et pour la première fois, depuis qu'ils avaient vainement tenté d'aborder *le Labrador*, elle parut avoir la conscience de la situation dans laquelle elle se trouvait.

Même au milieu de ces effrayantes circonstances, Flora ne put faire taire sa modestie de jeune fille. Une faible rougeur colora ses joues pâlies lorsqu'elle se vit dans les bras d'Arundel, et qu'elle se sentit baignée des larmes de son ami, qui pleurait moins sur ses propres souffrances que sur celles de sa bien-aimée. Elle murmura son nom, en l'accompagnant d'une douce épithète, et retirant doucement une de ses mains que tenait Frank, elle essuya ses joues humides. Les paroles affectueuses de Flora, ses regards si pleins d'amour et de reconnaissance, et dont l'expression, en ces momens d'horreur, indiquait toute la force d'une affection inextinguible, leur tendre rapprochement au milieu du danger, tout enfin contribua en cet instant à chasser de l'esprit d'Arundel ses scrupules et ses premières résolutions; il pressa avec ardeur ses lèvres contre

celles de Flora, et leurs bouches échangèrent le serment d'un sincère et éternel amour.

« Nous ne ferions pas mal de serrer un peu les bras de notre vergue, docteur, » dit Bill, qui, en ce moment, avait dans une main une bouteille d'étain pleine d'eau-de-vie, et tenait de l'autre une sorte de coupe en cuir; « et j'espère que la jeune dame, qui s'entend si bien avec vous, ne refusera pas de vous accompagner en cette circonstance. Quant à moi, je pense que notre course à travers les deux montagnes vaut bien quelques gorgées de grog. Nous nous sommes là trouvés dans une damnée passe, pire que toutes celles où je me suis vu ; et cependant, tel que vous me voyez, j'ai servi sous Howe et sous Duncan, et je puis me flatter d'avoir vu les glorieuses affaires du 1er juin 1794 et du 11 octobre 1797, et ce n'était pas des jeux d'enfant, je vous le jure. Ainsi, à votre santé, docteur, et à tous les pauvres diables qui ont rencontré la mort dans ces sanglans démêlés, sans oublier notre jeune passagère, ce qui serait par trop malhonnête. » Et, joignant l'action aux paroles, Bill fit noblement honneur au toast qu'il venait de porter.

Arundel, qui prévit les conséquences fâcheuses qui pouvaient résulter en ce moment de l'ivresse de celui qui leur était si nécessaire, prit à son tour la bouteille d'eau-de-vie, et la plaça en silence dans la poche d'une jaquette qui se trouvait dans le bateau et dont il se revêtit lui-même pour plus grande sûreté. Bill ne fut point du tout satisfait de cette manœuvre; mais Arundel parvint à calmer les murmures et la mauvaise humeur de son rude compagnon, en lui promettant qu'il aurait deux fois la quantité de liquide que lui et Flora consommeraient.

Pendant ce temps, le courant qui les avait poussés d'abord sous le vent des glaçons ayant changé de direction, le banc lui-même s'était considérablement déplacé. Ils essayèrent d'abord, à l'aide des avirons, de se tenir en avant de la masse flottante; mais trouvant enfin ce moyen impraticable, ils furent forcés d'acorer le bateau dans une petite crevasse du banc de glace, et de se laisser ainsi emporter par sa propre impulsion, au risque d'être jetés contre quelque brisant. Ils s'occupèrent ensuite activement à vider avec une écope à main, l'eau qui se trouvait dans leur barque, et après avoir rangé toute chose aussi commodément que possible, ils attendirent que la brume s'évanouît, et l'arrivée du beau temps. Black-Bill, après avoir demandé vainement une nouvelle ration d'eau-de-vie, se roula comme un oursin de mer dans un coin de la chaloupe, et bientôt un ronflement régulier ayant succédé aux murmures et aux imprécations, annonça que le smuggler, en désespoir de cause, avait pris le parti de s'endormir. Flora aussi, brisée par la souffrance physique et morale, sommeillait dans les bras d'Arundel.

Nous n'essayerons point de décrire ici les pensées et les sensations d'Arundel, à cette heure où, veillant solitairement auprès de sa bien-aimée, il voyait au-dessus de sa tête d'énormes rochers de glace et une mer sans fond au-dessous de lui, jetant un triste regard sur le passé, et n'ayant devant lui qu'un avenir sans espoir. Après quelques heures passées ainsi au milieu des plus sombres réflexions, il se sentit incapable de résister plus long-temps au sommeil ; il réveilla Bill, et, après lui avoir recommandé de faire bonne garde et avoir entouré Flora, ainsi que lui, de différens objets propres à les garantir du froid, Frank tomba dans le plus profond sommeil.

Il en fut tiré bientôt, en sentant quelqu'un fouiller maladroitement dans ses vêtemens ; et, en ouvrant les yeux, il vit Black-Bill au moment où il retirait la bouteille de sa poche. Arundel la lui arracha avec colère, et se levant aussitôt, lui demanda la cause de cette conduite grossière.

« La cause en est aussi claire que le liquide que vous gardez près de vous, docteur, » répliqua Black-Bill nullement décontenancé par la découverte de son projet furtif; « vous ne voulez pas me laisser retourner à la bouteille d'eau-de-vie, et moi, j'ai dans la tête de lui dire quelques mots ; donc, une fois pour toutes, voulez-vous, oui ou non, me satisfaire ? » Ce fut en vain qu'Arundel employa tour à tour les prières, les raisons et les menaces ; Bill ne voulut rien entendre.

« Eh bien ! dit-il enfin, si vous ne voulez point me donner la bouteille de gré, docteur, je trouverai moyen de me faire mieux écouter de vous. » Et, en parlant ainsi, il s'empara en un clin d'œil de tout ce qui restait de leur provision de bœuf et de biscuit, et il jura qu'il jetterait tout à la mer, si Frank ne lui donnait point à l'instant l'eau de-vie.

Arundel fut forcé de céder, obtenant avec la plus grande peine de l'endiablé smuggler qu'il lui fût permis d'en garder un peu pour Flora. En moins d'une demi-heure, Bill eut épuisé jusqu'à la dernière goutte leur provision d'eau-de-vie, et il se vautrait maintenant au fond de la barque, plongé dans un complet état d'ivresse. Frank s'empara alors des armes à feu et des provisions, et après avoir réussi, non sans difficulté, à retirer la poudre humide qui rendait impossible l'usage des pistolets, et les avoir soigneusement rechargés, il les plaça dans son sein, bien résolu à tuer plutôt le marin, que de lui permettre de détruire le reste des provisions. Ainsi s'écoulèrent tristement un grand nombre d'heures, sans que le froid perdît de son intensité, et que la brume devînt moins impénétrable, de sorte que tout espoir d'échapper à la terrible situation dans laquelle se trouvait notre petit équipage était presque évanoui.

Un craquement épouvantable, produit par le brisement de la haute masse de

glace à laquelle ils étaient amarrés, les fit sortir enfin de la torpeur dans laquelle ils commençaient à tomber. D'énormes glaçons qui se précipitaient autour d'eux dans la mer, leur annoncèrent que quelque secousse violente avait ébranlé la solidité du banc de glace. Ayant donc dégagé l'amarre en toute hâte, le smuggler et Arundel saisirent les rames, et, après des efforts presque surhumains, ils parvinrent à s'éloigner considérablement de la montagne de glace, qui alors se déchira en pièces, comme ils s'y étaient attendus. Le bruit terrible qui retentit en ce moment, comme si les fondemens de la terre s'étaient écroulés, et qu'elle fût prête à retourner dans le chaos; l'obscurité mystérieuse qui enveloppait toutes choses; le fracas produit par le brisement de fragmens de glace colossals; l'horrible agitation des flots au moment où ces énormes glaçons se précipitaient dans leur sein; tout, dans cette scène lugubre, contribua à priver les malheureux voyageurs de toute résolution; et ce ne fut qu'au moment où la chaloupe fut presque submergée par le jet d'un de ces immenses morceaux de glace, qu'ils recueillirent toute leur énergie, et qu'ils pensèrent à se mettre à l'abri du danger.

Ils étaient maintenant exposés à toute la violence du vent, et craignaient cependant d'amarrer leur bateau à un nouveau banc; mais bientôt ils parvinrent à se placer sous le vent d'un large champ de glace, dont les *hummocks*, ou excroissances, ne s'élevaient point à plus de huit ou dix pieds au-dessus de l'eau, et ils gouvernèrent immédiatement sur lui, « attendant avec patience, comme le dit pieusement un de nos anciens navigateurs dans les mers glaciales, que le ciel daignât mettre un terme à leurs maux. »

Pendant trois jours, le brouillard resta stationnaire, bien que le vent, tombé d'une manière sensible, rendît enfin leur navigation moins périlleuse. Il serait peu intéressant de raconter tout ce qu'ils souffrirent du froid et de l'humidité; ou de décrire toutes les circonstances où ils échappèrent comme par miracle, et aux tourbillons de vent s'échappant des gorges creusées dans les montagnes de glace, et qui, vingt fois, manquèrent de les engloutir, et aux écueils, souvent invisibles à l'œil le plus exercé, bien qu'ils ne se trouvent qu'à deux ou trois pouces au-dessous de la surface de l'eau; enfin de dire combien de fois ils furent au moment d'être enfermés dans un cercle infranchissable de glaçons flottans, et les mille périls auxquels sont incessamment exposés ceux qui naviguent dans les mers polaires, au milieu d'un brouillard. A tous les dangers et aux désagrémens de leur situation, allait bientôt se joindre un ennemi bien plus terrible, la crainte de mourir de faim. Arundel avait toujours entre ses mains les provisions; c'était lui qui les partageait; et le smuggler, après avoir exprimé plusieurs fois son mécontentement en recevant la faible

part qui lui était allouée, finit par demander ouvertement une ration plus forte. Arundel se refusa catégoriquement à la requête de son compagnon. « Alors, par Dieu ! jeune homme, dit le matelot en se levant d'un air terrible, et se plaçant comme pour livrer un combat à mort, l'un de nous deux va sauter par-dessus le bord. » Il s'avança alors vers Arundel ; mais celui-ci, après lui avoir adressé quelques remontrances dont le smuggler ne fit que rire, tira un de ses pistolets et fit feu. La balle emporta un morceau du mouchoir qui entourait le cou de Black-Bill, et lui rasa la figure. Celui-ci ne s'était nullement attendu à une pareille réponse ; il ne pensait pas que les armes à feu fussent en état de service, et croyait pouvoir être bien tranquille de ce côté. Le coup lâché à bout portant faillit le renverser, et comme il vit un autre pistolet dans les mains d'Arundel, il trouva plus prudent de s'en tenir là pour le moment, et il alla se replacer en jurant à son ancien poste. Cette circonstance vint rendre encore plus affreuse la situation de Frank et de sa malheureuse compagne. Quand celui-ci, vaincu par la fatigue, se trouvait forcé de prendre quelque repos, il obligeait Bill, en le menaçant de le tuer, d'amarrer la chaloupe à un banc de glace, ou à quelque grand glaçon flottant ; puis avec un pistolet chargé dans chaque main, il dormait dans une position telle, qu'étant réveillé par Flora, qui veillait dans cet intervalle, il se trouvât toujours prêt à repousser la violence. Ces heures de veille furent pour la jeune fille des momens bien terribles, forcée qu'elle était de suivre incessamment avec la plus grande vigilance les regards perçans et haineux du smuggler, d'entendre ses horribles blasphèmes, et craignant à chaque instant qu'il ne s'élançât tout-à-coup sur son amant et ne lui arrachât la vie avant que Frank pût être en état d'opposer la moindre résistance à l'attaque de son ennemi. Quand venait l'heure où se faisait le partage de leurs faibles provisions, ils remarquaient toujours avec un nouvel effroi le regard féroce et jaloux que jetait ce malheureux, en recevant sa part, sur celle de ses compagnons. Flora et Arundel, malgré tout l'avantage que leur donnait leur éducation sur le smuggler, ne pouvaient eux-mêmes se défendre entièrement des sentimens qu'exprimaient les yeux de Black-Bill, et ils frémissaient d'horreur en pensant que bientôt ils ressentiraient en se regardant des sensations mille fois pires que celles de l'aversion.

Enfin, après sept jours de leur pénible navigation, autant qu'ils pouvaient le supposer d'après leurs obscurs calculs, et au moment où la dernière portion de leurs vivres venait d'être consommée, la brume, qui, plusieurs fois, avait paru sur le point de s'évanouir, se dispersa soudainement, et, en se retirant, fit place à un brillant arc-en-ciel.

« Overhead a rainbow, bursting through
The scattering clouds, shone spanning the dark sea,

Resting its bright base on the quivering blue;
And all within its arch, appeared to be
Clearer than that without, and its wide hue
Wax'd broad and waving like a banner free;
Then chang'd like to a bow that's bent, and then
Forsook the dim eyes of those shipwreck'd men. »

De même que l'équipage naufragé de *la Très-Sainte Trinité*, nos voyageurs regardèrent ce phénomène comme un heureux présage; et comme l'atmosphère était en ce moment brillante des plus vives clartés, ils se déterminèrent à porter sur une immense montagne de glace qui flottait à quelque distance, et des flancs de laquelle s'élançait une cataracte dont les jets étincelaient sous les rayons du soleil, afin de voir si, de son sommet, ils pourraient découvrir quelque moyen de salut. La chaloupe fut poussée dans une petite crique formée par la glace, et Black-Bill, après avoir atteint le haut de la montagne, poussa le cri joyeux de : *terre sous le vent!*

Arundel ayant fortement amarré le bateau, et jeté un fusil sur son épaule, aida Flora à gravir la montée escarpée, afin de pouvoir jouir avec elle d'une vue si capable de leur rendre l'espérance. Pendant ce temps, le smuggler avait disparu derrière une des hautes aiguilles de la montagne; mais tout-à-coup un cri terrible sortit du lieu où il s'était engagé. Laissant Flora sur une des plates-formes du glaçon, Arundel s'élança au haut de ces rochers de glace, et, aussitôt qu'il en eut atteint le sommet, il vit, non sans pâlir, la cause de la terreur du smuggler. Bill fuyait avec rapidité sur un des bords du banc de glace, poursuivi à peu de distance par un ours blanc d'une grandeur extraordinaire. Le terrible animal, hérissant son poil long et brillant, avançait sa lourde et informe masse par sauts disgracieux, mais qui ne lui faisaient pas moins gagner à chaque instant du terrain sur celui qu'il poursuivait. Le malheureux fugitif perdit bientôt toute chance de salut, en bronchant contre un glaçon détaché; en quelques secondes la bête l'eut atteint, et, enfonçant dans son corps ses dents terribles, elle sembla aspirer à longs traits le sang de sa victime. Arundel, bien que consterné et rempli d'horreur à cette vue, s'avança à la hâte, et, arrivé à une vingtaine de pas de l'animal, il fit feu avec une telle précision, que le petit œil brillant du monstre fut crevé, et qu'un torrent de sang s'échappa de sa blessure. Il s'éloigna alors, tout en rechargeant son fusil avec la plus grande hâte, tandis que l'ours arrivait furieux vers lui, tenant encore dans sa bouche les membres déchirés du smuggler. Quand il fut arrivé à une courte distance, Arundel le visa de nouveau, et l'ours fut encore atteint vers le cou. Le féroce animal abandonna alors sa première victime, et poussant un rugissement épouvantable, il arriva en quelques bonds sur Frank, le renversa, et lui plaçant sur la poi-

trine ses deux énormes griffes, il ouvrit en grinçant des dents sa mâchoire sanglante. Mais ce fut là le dernier effort que sa rage put tenter; au même instant ses griffes se relâchèrent, ses rugissemens s'éteignirent dans le fond de sa poitrine; il chancela et tomba auprès de son ennemi renversé, en le couvrant d'une écume mêlée de sang.

Le premier soin d'Arundel, après s'être dégagé du terrible embrassement du monstre qu'il avait tué, fut de courir vers le malheureux smuggler; mais il ne lui restait plus un souffle de vie, et son cadavre déchiré offrait un spectacle hideux à contempler. Frank déposa religieusement les restes de Black-Bill dans un des renfoncemens de la montagne de glace, et il retourna vers Flora, que le bruit des coups de feu et les rugissemens de l'animal blessé avaient livrée à des transes mortelles. Alors, prenant une hache et un couteau, Frank dépeça une partie du corps de l'ours, et au moyen d'une pierre à fusil et d'un morceau d'acier, il mit le feu à un amas de morceaux de bois qui avaient été chassés sur le banc de glace, puis prépara un repas qui, tout grossier et révoltant qu'il eût été pour d'autres, parut en ce moment délicieux à Flora et à Arundel. Ayant porté dans la chaloupe une assez grande quantité de chair d'ours, en partie crue et en partie grillée, et ayant rempli tout ce qui, dans le bateau, pouvait tenir lieu de vase, de la délicieuse eau fraîche qu'il trouva dans les creux de la montagne, Arundel hissa la voile, et poussé par une brise favorable, il atteignit en peu d'heures le rivage.

CHAPITRE V.

« It was a wild and breaker-beaten coast,
With cliffs above and a broad sandy shore,
Guarded by shoals and rocks as by an host,
Whith here and there a creek, whose aspect wore
A better welcome to the tempest-tost,
And rarely ceased the haughty billows roar,
Save on the dead long summer days, which make
The outstretch'd ocean glitter like a lake. »

« C'était une côte déserte et entourée de brisans qui s'élançaient dans les airs; derrière eux se trouvait un large et sablonneux rivage, gardé par les rochers et les écueils comme par une armée invincible; çà et là une crique offrait son abri secourable au malheureux battu par la tempête; mais bien rarement les vagues cessaient de mugir sur cette côte, sinon peut-être dans ces longs jours d'été, pendant lesquels les eaux de l'Océan semblent dormir, et brillent comme la surface polie d'un lac. » BYRON.

La chaloupe, en arrivant près du rivage, se trouva arrêtée par une grande masse de glaçons, que le courant y avait chassés, et ce fut avec la plus grande

peine qu'elle évita les tournans d'eau qui se trouvaient en abondance le long de la côte. Se tenant donc le plus loin qu'il leur fut possible des bancs de glace, ils s'efforcèrent de continuer leur route à travers les masses flottantes, et longèrent le rivage dans l'espoir d'y rencontrer quelque endroit où ils pussent aborder. La côte qu'ils avaient devant eux leur était entièrement inconnue; ils ignoraient si elle faisait partie du continent, ou si elle appartenait à une île. Cette côte était divisée par un détroit intérieur dans lequel ils s'engagèrent; et après l'avoir parcouru pendant deux ou trois heures, ils arrivèrent à une partie plus étroite du canal qui n'avait point, en cet endroit, plus de cinq ou six milles de largeur. Dès lors la glace ayant entièrement disparu, ils se rapprochèrent de la terre, cherchant quelque crique dans laquelle ils pussent arriver sans risquer d'être jetés contre les écueils.

Enfin, après avoir doublé une sorte de promontoire formé par des rochers, ils atteignirent l'objet qu'ils désiraient avec tant d'ardeur, et contemplèrent une scène plus gaie et plus ravissante que tout ce que leur imagination avait pu leur faire espérer de rencontrer au milieu de ces régions inhospitalières.

Une baie profonde, dont les eaux étaient aussi unies que la glace d'un miroir, se déployait majestueusement au milieu de grandes masses de rochers, tandis qu'à l'extrémité de la courbe qu'elle formait sur le rivage, la terre couverte de mousse et de verdure, s'élevait gracieusement en amphithéâtre. Un grand torrent, dont Arundel et Flora avaient entendu le bruit depuis quelque temps, s'élançait de la manière la plus pittoresque du haut des rochers, et continuait sa route au milieu de rives parées des plus belles fleurs; et de l'autre côté, une roche de glace, qui peut-être s'était successivement accrue depuis un siècle, étincelait sous les rayons du soleil, comme si toute sa masse, avec ses aiguilles et ses formes fantastiques, eut été taillée dans un immense bloc de diamant. Çà et là de noirs rochers dont les fissures étaient remplies par des glaçons, présentaient l'aspect le plus fantastique. On eût dit une terre enchantée dont les cascades avaient été arrêtées tout-à-coup dans leur course par le génie du froid, réalisant ce que Coleridge appelle *des torrens immobiles*, *des cataractes silencieuses*.

Flora et Arundel s'élancèrent sur la plage en poussant un cri de joie; ils s'embrassèrent avec ardeur, puis remercièrent, en s'agenouillant, le ciel du secours inespéré qu'ils en avaient reçu. Après avoir été aussi long-temps emprisonnés dans un bateau, ils éprouvèrent un bonheur inexprimable à fouler de nouveau la terre. Le soleil, l'air, les cieux, tout leur paraissait nouveau; tout ce qui les entourait excitait dans leur âme les plus délicieuses sensations.

A peine s'étaient-ils éloignés de quelques centaines de pas de la chaloupe, qu'ils aperçurent à peu de distance quelque chose qui leur parut être

les murs ruinés de deux ou trois huttes élevées sur une partie rentrante de la montée, comme sur une sorte de piédestal. Ils s'avancèrent à la hâte, espérant découvrir les traces de quelques habitans. Quelques daims, qui se reposaient apparemment à l'ombre derrière les huttes, se levèrent à leur approche, et après s'être un peu éloignés de nous, ils se retournèrent en les examinant fort tranquillement. Il était évident que la tyrannie de l'homme n'avait jamais pesé sur ces quadrupèdes, et qu'ils n'avaient point encore appris à le craindre. Dans l'enclos de ces huttes se trouvaient les restes de structures creuses, pareilles à celles que construisent les abeilles, et dont les Esquimaux indiens se servent pour placer leurs provisions. Deux ou trois flèches brisées, dont la pointe était formée par un os de baleine, quelques autres objets hors d'usage, et plusieurs petites figures, qui peut-être étaient les dieux domestiques des premiers habitans de ces cabanes, étaient mêlés à leurs ruines, et un grand nombre de morceaux d'os de baleine, qui avaient probablement formé autrefois la toiture de ces habitations, avaient été déposés dans un coin.

Arundel, ayant perdu l'espoir de rencontrer des habitans sur cette côte, se détermina à tirer parti des huttes ruinées, pour se disposer un abri aussi commode que possible. En conséquence, il déblaya l'intérieur de l'une d'elles, choisit différentes pièces de bois propres à la destination qu'il voulait leur donner, et qui avaient été chassées en abondance sur les rives de la baie; et après les avoir ajustées avec les autres pieux qui étaient encore attachés aux parois de la hutte, il lia le tout avec des branches de saule nain et d'autres arbrisseaux qu'il trouva à sa portée; enfin, en couvrant la cabane avec la voile de la chaloupe, il se fit une habitation capable de résister à toutes les injures du temps. De la mousse desséchée procura à Frank et à sa compagne une couche qu'un Sybarite n'eût point trouvée indigne de lui, et un des bancs de la chaloupe, placé contre le mur extérieur de la hutte, leur permit de jouir, en se reposant, de la scène romantique que formaient les rochers, les montagnes de glace, la douce verdure répandue en profusion sur le rivage, le détroit et la côte opposée. Il transporta dans la cabane les fusils, les pistolets et sa provision de poudre et de balles, de même que les hachettes, les paquets d'aiguilles, les colliers de verre et les autres objets qui avaient été placés à bord pour être échangés contre des pelleteries et des barbes de baleines, comme nous l'avons déjà rapporté.

Arundel prit ensuite un fusil et sortit pour examiner l'intérieur du pays, pendant que Flora réparait, autant qu'il était possible, le désordre bien concevable de sa toilette. Lorsque Frank revint à la hutte, il trouva sa jeune compagne occupée à préparer un repas composé de délicieux œufs d'hirondelle de mer (1), dont

(1) La *sterna alba* de Linnée.

la côte abondait, et de mûres sauvages qu'elle avait cueillies au pied des rochers. Pendant qu'ils partageaient cette modeste collation, Arundel n'épargna aucune douce parole pour rasséréner l'âme de son amie; mais il s'était entièrement mépris sur la nature du caractère de Flora. Flora, comme il arrive généralement chez son sexe, était aussi supérieure aux hommes dans ce noble genre de courage qu'on appelle le courage passif, mais qu'on pourrait avec beaucoup plus de justesse nommer le courage moral, que les hommes l'emportent sur le sexe le plus faible en énergie active ou animale. La femme tremblera en présence d'un glaive nu; elle n'entendra point, comme l'homme, de sang-froid, les sifflemens de la tempête; mais quand une souffrance long-temps prolongée demande à la nature humaine les plus durs sacrifices, la femme s'élève bien au-dessus de l'homme par sa noble et persévérante résolution, et dépose, sans murmurer, sur l'autel de l'affection, sa sensibilité si vive, son bonheur, sa santé, et jusqu'à l'espérance même.

Arundel fut ravi de trouver dans le cœur de Flora un écho qui répondait à ses consolations par des paroles d'une résignation pieuse et des pensées d'avenir. Il se trouva même avoir beaucoup plus besoin qu'elle d'encouragemens, dans la situation isolée et périlleuse où ils se trouvaient. Mais il y a dans l'imagination de la femme bien plus de chaleur et d'énergie que dans celle de l'homme; et Flora, même au moment où elle se déclarait résignée au sort dans lequel les dernières circonstances l'avaient jetée, conservait tant de bonne humeur et paraissait si certaine qu'ils trouveraient, d'une manière ou d'une autre, les moyens de retourner dans leur pays natal, que Frank, persuadé par tant de confiance, s'abandonna comme elle à un espoir sans bornes. Souvent Flora et Arundel venaient s'asseoir sur un lit naturel, formé par la mousse blanche qui croissait à profusion autour de leur habitation; Frank tenant les mains de son amante dans une des siennes, tandis que l'autre se perdait au milieu des longues et belles tresses de sa chevelure. A leurs pieds s'étendait un terrain uni et sablonneux, couvert près de la mer d'écailles et de cailloux aux mille formes et dont les couleurs variaient à l'infini. Près de là, une rivière faisait entendre incessamment son murmure, tandis que dans les profondeurs de ses eaux transparentes, des myriades de plantes et des prairies d'un vert argenté formaient le plus riche et le plus brillant tapis; d'autres plantes s'élevaient presque jusqu'à la surface de l'eau, agitant lentement leur long branchage, à travers lequel s'élançaient des troupes de poissons qui répandaient la magie de la vie au milieu de leur région silencieuse: le ciel et les montagnes étaient calmes comme la mer qui les réfléchissait. C'est en présence de pareilles scènes que le cœur de l'homme éprouve des sensations qu'aucune langue ne saurait exprimer; c'est alors que

l'amour, l'espérance et le souvenir parlent avec le plus de force, et que l'âme abandonne toutes ses facultés au sentiment de calme et de bien-être qu'exprime chacun des traits de cette scène.

Dès l'instant où ils se furent établis dans la cabane, leurs occupations devinrent plus régulières et moins variées, et il nous suffira de décrire leurs occupations d'une seule journée, pour faire parfaitement connaître la manière dont ils passèrent leur temps jusqu'au moment où ils quittèrent l'île.

Ils connaissaient, par l'élévation du soleil, l'instant où commençaient le jour et la nuit dans les régions méridionales; mais ils ne pouvaient mesurer les moindres divisions du temps, et ils avaient perdu, ou plutôt gagné, plus d'un jour, tandis qu'ils étaient ballottés au milieu de la brume. Lorsque l'ombre des montagnes de glace se projetait sur les rochers opposés, ils allaient se livrer au sommeil, et ils se levaient quand ils se trouvaient suffisamment reposés. Alors Arundel faisait une excursion dans les rochers, et rapportait à la cabane quelques œufs d'hirondelle de mer et des oiseaux destinés à leur nourriture journalière. Au moyen d'un clou recourbé et aminci, il se procurait autant de poisson qu'il en pouvait désirer. Flora ajoutait un plat de fruits excellens à leur ordinaire; c'étaient des mûres sauvages qui se trouvaient en grande abondance au milieu des rochers. La chair du daim, du lapin, du lièvre, venait ajouter de temps en temps de la variété à leurs repas; et une source d'eau délicieuse, qui se trouvait à quelques pas de la cabane, leur offrait une boisson aussi saine qu'abondante.

CHAPITRE VI.

« As a huge stone is sometimes seen to lie
Couched on the bald top of an eminence;
Wonder to all who do the same espy,
By what means it could thither come and whence;
. . . . . .
Such seem'd this man. »

« Ainsi qu'on voit quelquefois une pierre énorme placée en équilibre sur le sommet escarpé d'une éminence; chacun, en la regardant, se demande de quel endroit, et par quel moyen, elle à pu venir là. . . . . .
. . . . tel était cet homme. » WORDSWORTH,

Vers le commencement du mois d'août, il commença à tomber un peu de neige, bien que la température de la terre fût encore un peu trop élevée pour qu'il lui fût permis d'y séjourner. L'élévation du soleil devint moins grande de jour en jour; et quand cet astre arriva aux limites de l'horizon, ne jetant plus que des rayons faibles et douteux sur les parties les plus hautes des terres, l'atmosphère

se remplit de petites particules de glace, entrelacées comme les mailles d'un réseau, tandis que toute la surface de la mer se couvrait d'une fumée épaisse, occasionée par le refroidissement subit de l'air. L'île commença alors à se dépeupler rapidement des diverses espèces d'animaux qui l'avaient animée de leur présence pendant l'été. Les fleurs s'étaient fanées; les tribus d'insectes périssaient ou se retiraient pour passer dans l'immobilité les longs jours d'hiver, et les petits oiseaux, après avoir mis fin à leurs chants, se préparaient à retourner dans des climats plus doux. La perdrix et le ptarmigan commencèrent à se dépouiller de leur plumage aux couleurs mêlées, pour se revêtir de plumes d'un blanc de neige, qui les rendent capables de résister aux froids les plus intenses des régions arctiques. Les poissons, se réunissant en troupes, commençaient les évolutions par lesquelles ils se disciplinent, et se préparent pour leurs longues émigrations. On supposera facilement que ces signes de l'approche d'un hiver redoutable ne furent point observés par Flora et Arundel avec calme et indifférence. Tout semblait leur annoncer combien leur position allait devenir cruelle, et partout où ils portaient les yeux, ils rencontraient des présages funestes.

Cependant, la nécessité d'employer activement le peu de beaux jours qui restaient pour amasser des provisions, empêcha Frank de s'abandonner au profond découragement dont son âme était accablée. Sur le sommet de la montagne qui s'élevait au-dessus de leur habitation, il avait fixé une perche à laquelle était attachée une jaquette de marin, pour attirer l'attention des Indiens qui pourraient passer en vue de la côte. C'était de ce lieu élevé qu'Arundel venait chaque jour, en soupirant, observer les côtes voisines, et que son œil plongeait jusqu'aux dernières limites de l'Océan pour découvrir quelque voile lointaine.

Ce fut vers le milieu du mois d'août, qu'un matin, à l'heure où ils commencent à se livrer à leurs occupations journalières, ils furent tout-à-coup alarmés par un grand ébranlement qui se fit sentir au-dessous d'eux, et qui semblait produit par un tremblement de terre, aux secousses duquel se joignirent bientôt plusieurs détonations qui firent retentir tous les échos de l'île. Quittant leur cabane dans la plus vive alarme, ils virent que la partie la plus élevée de la montagne de glace qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, se trouvait placée vers l'entrée de la baie, avait été séparée de son énorme base, et précipitée dans la mer. Le rocher de glace qui paraissait ébranlé dans ses fondemens, continuait à se déchirer partiellement avec un bruit et des craquemens effroyables, et il était évident que toute cette congélation gigantesque était au moment de briser les chaînes qui la retenaient et de s'engloutir dans l'abîme. Des milliers d'oiseaux de mer qui avaient établi leur demeure dans ses flancs, fuyaient de toutes parts en jetant des cris plaintifs. Les yeux fixés sur ce terrible et sublime spectacle,

Flora et Arundel demeuraient muets et immobiles. Chaque fois que les explosions se faisaient entendre, d'immenses déchirures apparaissaient au milieu de ces masses de rocs et de glace ; mille fragmens brisés volaient dans toutes les directions, comme si quelque puissant levier les eût arrachés ; enfin la montagne elle-même, par un dernier et convulsif effort, se sépara des rochers qui l'entouraient, et après avoir chancelé pendant quelques instans, elle se précipita dans la mer avec un tel fracas que l'écho des montagnes les plus éloignées retentissait encore long-temps après que cette énorme masse eut disparu au milieu des vagues bouillonnantes. Pendant long-temps une brume épaisse produite par la chute du banc de glace, couvrit la mer à une grande distance; mais enfin le soleil parvint à la faire disparaître, et lança joyeusement ses rayons sur cette scène devenue maintenant calme et paisible.

Flora et Arundel regardaient encore les dernières ondulations des flots qui venaient d'être si violemment agités, lorsqu'ils aperçurent tout-à-coup plusieurs bateaux qui tournaient la pointe d'où la roche de glace était tombée, et qui se dirigeaient rapidement vers eux. Trois d'entre eux étaient de simples *kayaks* ou canots d'Esquimaux, formés de peaux de veaux marins cousues ensemble, et dirigés au moyen d'un seul aviron qui suffisait pour leur imprimer une vitesse extraordinaire. Ces trois canaux étaient suivis d'une autre barque beaucoup plus grande, et que les Esquimaux nomment *houmiak* ou bateau des femmes. Cette dernière embarcation était revêtue à l'extérieur et à l'intérieur de peaux de morses et d'autres animaux. Elle contenait quelques femmes et plusieurs enfans, ainsi qu'un vieillard dont la barbe longue et blanche, la taille élevée, et le teint clair, indiquaient assez qu'il n'appartenait à aucune des peuplades indiennes.

Flora et Arundel, bien qu'ils se livrassent en ce moment à une joie extravagante, ne purent s'empêcher d'être frappés à la vue de cette figure vénérable, qui offrait un si grand contraste avec les tournures informes, les traits grossiers, le teint d'olive, et les longs et plats cheveux des Indiens. Ses manières n'étaient pas moins différentes de celles de ses compagnons, que ne l'était sa physionomie. Au moment où les canots touchèrent le rivage, il étendit les mains comme pour donner sa bénédiction à Frank et à Flora qui étaient accourus à sa rencontre. L'étonnement qui se peignait sur les traits du vieillard semblait adouci par des pensées plus élevées, ou réprimé peut-être par cet engourdissement de la sensibilité dans lequel tombent souvent ceux qui ont *vieilli dans ce monde de douleurs, et appris en souffrant à ne plus s'étonner de rien.*

La scène n'était point aussi calme du côté des Esquimaux. Ceux-ci faisaient mille gestes de surprise et de plaisir. Ils se parlaient vivement les uns aux autres, puis se tournaient de nouveau vers les deux habitans de l'île, les saluaient et leur

faisaient des signes; et, quand ils virent Flora et Arundel leur répondre à peu près de la même manière, ils poussèrent tous ensemble un cri de joie sauvage, se frappèrent la poitrine, tirèrent leurs nez, et remplirent l'air de mille clameurs bizarres, qui furent entièrement inintelligibles pour nos amis. Enfin, après s'être élancés sur la plage, ils aidèrent le vieillard à sortir du canot, et ensuite se réunirent autour de Flora et de Frank, en renouvelant leurs cris, leurs exclamations, et leurs gestes de plaisir et d'étonnement.

Quelques mots que leur adressa le vieillard dans leur langue les engagea à mettre un terme à leurs clameurs, et à modérer l'expression de leur curiosité. La joie d'Arundel et de sa compagne fut extrême, lorsqu'après avoir en vain essayé de comprendre le danois que leur parla d'abord le vieillard, ils s'entendirent interpeller dans leur propre langage par celui qu'ils considéraient déjà comme leur libérateur. Après qu'ils eurent répondu à ses questions, en racontant brièvement les évènemens à la suite desquels ils avaient été jetés sur cette côte, le vieillard réfléchit quelque temps en silence, puis, ayant adressé rapidement quelques paroles aux Esquimaux, qui coururent aussitôt vers leurs canots, et en tirèrent leurs tentes portatives, il s'assit sur un rocher, faisant signe à Flora et à Arundel de se placer près de lui.

Il leur apprit alors qu'il appartenait à la mission morave, et qu'il faisait ses efforts pour répandre les bienfaits du christianisme parmi les pauvres peuplades du Nord, auxquelles il avait dévoué sa vie; que le bruit de la chute de la montagne de glace avait attiré son attention et celle de ses compagnons sur le lieu où ils se trouvaient en ce moment; et qu'ayant observé le signal, placé au sommet de la montagne, ils avaient rangé l'autre côté du détroit, jusqu'à une pointe d'où, en suivant la direction du courant, ils devaient être conduits directement vers eux. Il avait été extrêmement surpris de découvrir des traces d'habitation dans l'île, qui avait été depuis long-temps abandonnée par les naturels, à la suite d'une épidémie meurtrière qui y avait régné, et dont un grand nombre d'habitans avaient été victimes. Aussi, ce n'avait été qu'avec la plus grande peine qu'il avait décidé les Indiens à remettre les pieds sur cette côte, tant ils craignaient *la terre de la mort rouge*, comme ils l'appelaient. Les familles d'Esquimaux qu'il accompagnait faisaient partie d'une peuplade errante qui, pendant l'été, se livrait à la chasse. Elles retournaient maintenant dans leurs quartiers d'hiver, qui se trouvaient sur la côte nord de la baie d'Hudson, après avoir recueilli un grand nombre de peaux d'animaux et de plumes d'oiseaux de mer, destinées à les garantir du froid, ou à leur servir d'objets d'échange. D'après les indications du vieux missionnaire, Arundel se convainquit que l'île dans laquelle il avait abordé, était une de celles qui se groupent

près de l'entrée de la grande mer intérieure d'Hudson, et dont la réunion était supposée former les *meta incognita* de Frobisher, que quelques navigateurs présentèrent jadis comme une espèce de Pérou septentrional.

CHAPITRE VII.

« All's well that ends well. »

« Parfois de mauvais vents nous conduisent au port. »

Un spectacle aussi animé que bizarre s'offrait maintenant sur cette plage déserte. Les Esquimaux avaient établi leurs huttes sur le rivage, et y avaient transporté avec elles leurs mœurs et leurs coutumes singulières. Quelques uns d'entre eux recueillaient de la mousse pour s'en faire des lits, d'autres étaient allés jeter leurs filets pour s'approvisionner de poisson; les femmes chantaient tandis qu'elles allumaient le feu ou se livraient à d'autres occupations domestiques, et les enfans se roulaient par terre devant la porte des cabanes, en jouant avec les chiens dont les Esquimaux s'étaient accompagnés. Les lourdes fourrures qui servaient de vêtemens aux Indiens, et qui étaient ornées de bandes de diverses couleurs, l'étrangeté de leur figure couverte d'un tatouage représentant diverses sortes d'animaux, leur démarche qui ne ressemble pas mal à l'allure des canards, leur peau d'un olive foncé, et leurs plats et noirs cheveux pendant sur leurs épaules, formait au milieu de ces montagnes, de cette mer, et de ces neiges, un tableau curieux et pittoresque.

Quand le vieux missionnaire retourna près d'eux à la suite de la conversation dont nous avons parlé plus haut, ils se groupèrent autour de lui, et commencèrent à lui parler tous à la fois. Leurs questions, comme les gestes qu'ils faisaient l'indiquaient assez, étaient relatives à Flora et à Arundel. Malgré la vive curiosité dont ils paraissaient remplis, rien n'était plus touchant que de voir le respect avec lequel ils parlaient à leur vieil ami, et de remarquer le doux et bienveillant sourire qui était peint sur les traits du missionnaire, au moment où il s'efforçait de répondre à leurs nombreuses questions. Ils répondirent ensuite à quelques mots qu'il leur adressa, par une acclamation bruyante et joyeuse, après quoi, prenant Flora et Arundel par la main, ils les conduisirent à l'une de leurs tentes, et les ayant fait asseoir sur un siége, ils placèrent leurs têtes sous les mains de leurs nouveaux hôtes. Le vieillard informa les deux jeunes gens qu'il avait demandé aux Esquimaux s'ils voulaient les garder au milieu d'eux pendant l'hiver, et telle avait été leur réponse.

Frank, joyeux de se trouver en état de les remercier de leur hospitalité, alla

dans la cabane, et ayant pris les paquets d'aiguilles, les colliers, et quelques hachettes, il les remit entre les mains du vieux missionnaire, pour les distribuer aux Indiens de la manière qu'il jugerait la plus convenable. Le cri de joie sauvage que les Esquimaux poussèrent en contemplant ces immenses richesses fut réellement assourdissant; ils dansaient, ils s'embrassaient les uns les autres, puis s'élançaient au loin en s'agitant et criant comme s'ils fussent tous devenus fou. Enfin, ils se modérèrent, et, se plaçant avec calme autour d'Arundel et de Flora, ils se mirent à contempler silencieusement les trésors qui étaient déployés à leurs yeux. Les colliers et les aiguilles furent distribués aux femmes, ou placés dans le fonds commun, et les haches devinrent la propriété des hommes. Arundel leur ayant offert un fusil, ils fermèrent leurs yeux, et se bouchèrent les oreilles, pour exprimer l'ignorance où ils étaient de son usage. Frank fit feu, et abattit un oiseau qui se trouvait en ce moment au-dessus de leurs têtes. Au bruit de l'explosion, les femmes et les enfans s'enfuirent en toute hâte dans les tentes, et les hommes se serrèrent autour de leur vénérable pasteur, laissant lire sur leurs traits toutes les marques du plus grand trouble. L'un deux, cependant, plus hardi que les autres, alla relever l'oiseau, et quand il vit son aile brisée et saignante, il poussa un hourra sauvage.

A chaque preuve nouvelle de l'intelligence et des connaissances supérieures de leurs amis d'Europe, les Esquimaux donnaient lieu à des scènes non moins intéressantes. Mais le temps nous manque pour nous arrêter sur les autres incidens de cette partie de notre histoire.

Enfin la petite colonie abandonna l'île, emmenant Frank et Flora, qui éprouvèrent une sorte de regret en quittant un lieu que leurs souffrances et leur amour leur avait rendu sacré. Pendant une quinzaine de jours, ils parcoururent avec les Indiens les côtes environnantes, tout en se dirigeant vers leurs quartiers d'hiver. Les canots étaient arrivés près de l'entrée du grand détroit conduisant à la baie d'Hudson, lorsque l'attention de nos deux amis, qui étaient descendus sur la côte avec le vieux missionnaire, fut attirée par un grand mouvement qui se faisait parmi les Esquimaux, et bientôt par le cri de « Cablounas ! Cablounas ! »

Flora et Arundel ne furent pas plus tôt arrivés au milieu des Indiens, qu'ils virent, à leur inexprimable ravissement, une grande frégate à l'ancre dans une baie profonde, à un mille de distance du lieu où ils se trouvaient. Des signaux furent hissés, et l'on fit plusieurs décharges pour attirer l'attention du vaisseau, et après quelques minutes, ils virent avec joie une chaloupe se détacher de la frégate, et se diriger vers eux.

Ils apprirent bientôt que ce vaisseau appartenait à une petite escadre de fré-

gates françaises, que Napoléon, en exécution des projets hostiles qu'il avait formés contre l'Angleterre, avait envoyée dans ces parages pour s'emparer de tous les navires baleiniers et de toutes les cargaisons de pelleteries qu'elle pourraient rencontrer. Il n'est pas besoin de dire que Flora et Arundel trouvèrent auprès des officiers français l'accueil le plus bienveillant et le plus sympathique, accueil qui n'était pas moins dû à leur galanterie qu'à l'intérêt que le récit des malheurs de Frank et de sa compagne avait si justement éveillé dans leurs cœurs; et qu'on leur procura à bord du navire dont ils étaient devenus les hôtes, toutes les commodités dont ils étaient depuis si long-temps privés.

Le soleil avait depuis quelque temps disparu sous l'horizon, lorsqu'ils quittèrent les huttes de leurs amis les Esquimaux, qui semblèrent fort chagrinés en se séparant de leurs jeunes hôtes. Au moment où ils entrèrent dans la chaloupe, quelques étoiles parurent dans le ciel; c'était la première fois que ces astres des nuits se montraient à leurs regards, après la longue journée de plusieurs mois qui constitue l'été des régions polaires. Le vieux missionnaire reçut leurs adieux et leurs remerciemens d'un air attendri, et après leur avoir donné sa bénédiction, il leur souhaita une heureuse traversée et de longues années de bonheur.

La frégate sur laquelle Flora et Arundel étaient montés, s'appelait *la Blanche*. Elle était destinée à donner la chasse aux vaisseaux baleiniers qui revenaient en grand nombre de la pêche par le détroit de Davis. Après avoir croisé quelque temps sans succès dans ces parages, *la Blanche* aperçut enfin deux baleiniers qui s'avançaient vers elle, toutes voiles déployées. Ces vaisseaux pêcheurs étaient quelquefois garnis d'un assez grand nombre de bouches à feu; aussi la frégate fit tous les préparatifs nécessaires pour le combat qui allait probablement avoir lieu. *La Blanche* avait pris l'allure d'un bâtiment contrebandier, et déployé les couleurs de l'Angleterre. Les vaisseaux baleiniers continuèrent en conséquence leur marche sans se douter en aucune façon du danger qui les menaçait; mais ils ouvrirent enfin les yeux lorsqu'un boulet, lancé par la frégate, vint frapper l'eau à quelques pieds de l'avant de l'un d'eux, et, après avoir ricoché de vague en vague, alla s'enfoncer dans un banc de glace qui se trouvait sous son vent et à quelques centaines de pas de lui. Aussitôt qu'il reconnut son erreur, le baleinier vira de bord, et après s'être dégarni de toutes ses voiles, il pénétra au milieu d'un courant de glaçons flottans, et se trouva en quelques minutes hors de péril, se faisant jour au travers d'immenses fragmens de glace qui eussent en un instant brisé la proue non fortifiée de la frégate, si celle-ci eût voulu par hasard s'y aventurer à son tour.

Mais l'autre navire baleinier ne se tira point d'affaire à aussi bon marché. Un boulet qui traversa sa galerie, et rompit la roue de son gouvernail, l'empêcha

de suivre le chemin qu'avait pris son compagnon, et le mit en un instant dans le plus imminent danger. Une seconde volée lancée par la frégate, plutôt pour l'intimider que pour ajouter à sa position déjà si fâcheuse, passa au-dessus des têtes des hommes de l'équipage, entraînant dans sa course une partie des hautes voiles du baleinier. C'eût été folie de vouloir résister à un ennemi aussi supérieur, et la fuite lui étant désormais impossible, il se hâta d'amener son pavillon. Une chaloupe ayant à son bord un officier, se détacha alors de *la Blanche*, et, en quelques minutes, elle eut abordé le bâtiment désemparé.

Pendant tout le temps qui s'écoula entre l'instant où la frégate aperçut les navires baleiniers, et la prise qui eut lieu de l'un d'eux, Arundel était resté dans la cabine, car il ne pouvait point être agréable pour lui de voir la vie et les propriétés de ses concitoyens au pouvoir d'un ennemi puissant, sans qu'il lui fût possible de leur porter aucun secours. Mais après que tout mouvement offensif eut cessé, il monta sur le pont, et reconnut, à sa grande surprise, que le bâtiment capturé n'était autre que *le Labrador*. Sa carcasse profondément enfoncée dans les flots, et couverte à l'extérieur d'une grande quantité de queues de baleines, lui prouva que sa pêche avait été des plus heureuses.

Arundel informa à l'instant le capitaine de *la Blanche*, que c'était là le vaisseau qui l'avait amené dans les mers du Nord, et qu'il renfermait encore une grande quantité de richesses, qui étaient la propriété particulière de la jeune dame placée sous sa protection. Le capitaine Achille Danton lui répondit que son devoir l'obligeait à prendre les ordres des autorités françaises avant de pouvoir disposer d'aucune portion des propriétés capturées; mais qu'il ne doutait point que son gouvernement ne respectât les intérêts de miss Mac-Alpine. Il accorda néanmoins à Frank la permission de se rendre à bord du *Labrador* pour prendre des livres qu'il y avait laissés, ainsi que les vêtemens dont Flora avait un si grand besoin.

Aussitôt qu'Arundel toucha le pont du vaisseau baleinier, il se trouva accueilli par des cris involontaires de surprise et de joie, qui furent bientôt suivis d'un bruyant hourrah que poussèrent les hommes de l'équipage, qui, malgré les circonstances fâcheuses dont ils étaient entourés, ne purent s'empêcher de faire éclater leur joie en revoyant celui qu'ils avaient abandonné presque dans les bras de la mort. Arundel vit aussitôt que la petite troupe de smugglers qui avait été laissée sur les rives de la passe intérieure où ils avaient pris terre, se trouvait dans le vaisseau; et quelques questions suffirent pour l'informer que *le Labrador* était parvenu à toucher la côte pendant le brouillard, et qu'il y avait recueilli le capitaine Bellamy et ses compagnons.

A peine eut-il prêté l'oreille pendant quelques instans au récit de toutes ces

circonstances, que plusieurs coups de pistolet se firent soudainement entendre dans l'intérieur de la cabine, et le bruit d'une lutte violente parut leur succéder. Frank descendit rapidement les degrés de la grande échelle, après avoir donné l'alarme aux Français qui gardaient la chaloupe. Arrivé à la cabine, il vit une scène pour le récit de laquelle nous devons donner une courte explication.

Lorsque Bellamy, après avoir vu avorter ses projets diaboliques relativement à Flora, fut abandonné sur les rives du détroit avec la petite troupe de smugglers dont il s'était fait accompagner, il arrangea un conte dont ses dignes compagnons attestèrent par mille sermens la vérité, lorsqu'ils furent recueillis sur la côte un jour ou deux après le départ de la chaloupe par un des bateaux du *Labrador*. Arundel et Black-Bill y étaient accusés de la plus noire trahison, et d'avoir voulu les faire périr en les abandonnant sur cette plage déserte. Cette histoire, comme on le pense bien, trouva beaucoup d'incrédules au milieu de l'équipage du *Labrador*; mais, comme il n'avait aucun fait évident à lui opposer, il se contenta d'en penser, à part lui, ce qu'il voulut. Depuis ce moment, Bellamy s'était adonné plus que jamais à son goût pour les liqueurs fortes; il se trouvait presque continuellement plongé dans l'ivresse, et ne pensait plus à conserver la moindre discipline à son bord. Outre la petite troupe de smugglers qui lui était entièrement dévouée, il avait gagné à ses intérêts les harponneurs dont la place, dans un vaisseau pêcheur, est toujours près de la cabine.

Au moment où l'officier français prit possession du *Labrador*, Bellamy était, comme de coutume, dans un état d'ivresse abrutie. Il donna sans murmurer aux vainqueurs les clefs de sa cassette et de ses coffres, et, tandis que les marins de la frégate étaient occupés à fouiller la cabine, il les regardait avec un air d'imbécillité; mais quand on en vint à sa cassette, qui contenait l'énorme sac de doublons appartenant à Flora, il sortit sans être aperçu, et entra dans la chambre des harponneurs. En peu d'instans, il les eut décidés à tenter de massacrer les Français, par la promesse qu'il leur fit de partager avec eux toute la somme que les hommes de la frégate contemplaient en ce moment, les yeux éblouis. Furieux, d'ailleurs, qu'ils étaient d'avoir perdu tout le fruit de leur voyage, et pensant qu'ils pourraient encore échapper à la frégate en se faisant jour à travers les glaces, ils avaient accepté l'offre, et s'élançant armés de leurs crocs terribles, ils avaient attaqué les Français, qui, surpris à l'improviste, avaient été bien près de périr jusqu'au dernier. Ce fut en ce moment que Frank entra dans la cabine. Deux ou trois des marins de *la Blanche* gisaient par terre au milieu d'une mare de sang, qui s'était écoulé des horribles blessures que leur avaient faites les armes des harponneurs, tandis qu'un ou deux de ceux-ci avaient été renversés

par des coups de pistolet. Les autres combattaient avec le plus grand acharnement donnant et recevant la mort avec une épouvantable rapidité. Dans un coin de la cabine, et au milieu d'un grand nombre de menus objets formant le contenu d'un coffre dont le couvercle avait été brisé, Arundel aperçut Bellamy. Il avait à la main un grand coutelas recourbé; mais son bras était vigoureusement retenu par l'officier français, et mis dans l'impossibilité d'agir. Les yeux de ce misérable exprimaient un mélange de rage et d'ivresse qui était effrayant à voir, et ses dents grinçaient d'une fureur impuissante, tandis qu'il s'efforçait d'enfoncer son arme dans le sein de son ennemi.

Au moment où Bellamy aperçut Arundel, il poussa un cri; ses traits, qui jusque là avaient exprimé la rage la plus violente, ne peignirent plus qu'un mortel effroi; il cessa de retenir le couteau, qui s'échappa de ses mains; une pâleur livide se répandit sur ses joues contractées, et tout en murmurant : « Les morts se lèvent contre moi! » il tomba évanoui sur le plancher.

Le combat fut bientôt terminé par les hommes de la chaloupe qui s'étaient pressés sur les pas d'Arundel, renversant avec leurs coutelas les harponneurs qui restaient encore debout. On remonta alors à l'origine de toute cette affaire, et comme on s'assura qu'elle était née de la trahison de Bellamy seul, il en fut aussitôt référé au capitaine de *la Blanche*. La réponse ne tarda pas à arriver, et elle était péremptoire : Bellamy devait être pendu à la vergue, l'équipage du *Labrador* transporté sur la frégate, et le vaisseau livré aux flammes. Ces ordres furent exécutés à l'instant. L'équipage du *Labrador*, chargé de ses coffres et de ses hamacs, se disposa tristement à gagner sa prison, et le malheureux Bellamy fut aussitôt amené sur le pont de son vaisseau, les bras fortement attachés, pour subir le sort qu'il ne méritait que trop bien.

La terreur l'avait arraché à son ivresse, et il était évident qu'il allait mourir avec toutes les tortures que peut infliger à l'homme la présence d'un trépas inévitable, jointe aux remords affreux du crime. Au moment où ce malheureux était entraîné sur le pont, son visage bas et hagard se contractait d'une manière hideuse, et il se livrait à d'impuissans efforts pour étendre ses bras attachés, comme s'il eût voulu saisir quelque chose pour retarder d'un moment la mort qui approchait.

Frank, témoin involontaire de cette scène, se tenait, sans le savoir, au lieu même sur lequel s'agitait la corde fatale destinée à recevoir la malheureuse victime. Le condamné, éperdu de terreur, crut d'abord avoir encore devant ses yeux le spectre de celui qu'il avait voulu assassiner, et qu'il avait cru englouti depuis long temps dans les flots; mais acquérant bientôt la certitude que Frank était bien vivant, il saisit ses genoux, et tandis que deux hommes abaissaient

la corde et la lui attachaient autour du cou, il continua à se serrer contre Frank lui demandant la vie avec les plus vives instances. Abattu par ce terrible spectacle, Arundel n'eut point la force de s'éloigner de ce malheureux; mais il répondit à ses lâches supplications en demandant pour lui le pardon du ciel, le seul qu'il pût encore attendre.

Après cette exécution, on mit le feu à diverses parties du *Labrador*. La flamme fit des progrès rapides, mais la nuit arriva avant qu'elle eût atteint l'immense quantité de matière inflammable qui s'y trouvait renfermée. Enfin le feu s'élança en jets brillans, répandant pendant quelque temps la plus vive lumière sur les esparres, les haubans et les cordages du *Labrador*, et laissant voir avec une netteté effrayante le cadavre du malheureux Bellamy. Mais bientôt les flammes enveloppèrent tous les agrès du vaisseau, et la corde à laquelle le corps était suspendu en ayant été atteinte, il tomba lourdement dans le gouffre de feu. C'était un spectacle tout à la fois terrible et sublime, que de voir les vagues colorées au loin par cet incendie, comme si le vaisseau enflammé eût flotté sur un océan de sang, et de contempler les montagnes de glace qui s'élançaient comme des torches dans le ciel, sur lequel se détachaient leurs formes fantastiques.

On entendait distinctement de la frégate le bruit que faisait l'incendie en se propageant, ainsi que le frémissement de l'huile bouillante qui se mêlait avec les eaux de la mer. Avant que le matin arrivât, le *Labrador* avait été brûlé presque jusqu'au niveau de l'eau, et ne formait plus qu'une cosse noire et informe.

Le capitaine de la *Blanche* se détermina vers cette époque à quitter ces parages, et à se rendre au lieu qui avait été fixé par le commandant de la flotte française comme point de réunion. Nous ne rapporterons point les détails de ce voyage, qui ne serviraient qu'à ralentir inutilement la marche de notre histoire. Qu'il nous suffise de dire, qu'après s'être réunie à l'escadre, *la Blanche* parvint heureusement en France, que les réclamations de Flora furent accueillies, et que les deux amans ne tardèrent pas à retourner dans leur patrie.

Avant son départ de France, Arundel avait écrit à sa famille pour l'informer, et de son existence, à laquelle on ne croyait plus, et de ses aventures dans les mers du Nord. A peine eut-il mis le pied sur le rivage d'Angleterre, qu'il se trouva serré dans les bras de Henry Hollyoak. Le doute, la surprise, la joie d'Arundel, en revoyant cet ami qu'il croyait avoir tué, peuvent plutôt se concevoir que se décrire. Il crut, pendant quelques momens, se trouver sous l'influence d'une illusion, mais il ne put douter long-temps; c'était bien le même Henry, avec son rire si franc et son cœur plein d'abandon et de bonté, celui qu'il avait

tant aimé pendant les jours heureux de son enfance, et dont le sang avait si long-temps pesé sur son âme. Frank, en embrassant son ami, sentit s'évanouir ses chagrins et sa mélancolie. Désormais le passé se présentait à son imagination calme et joyeux comme autrefois, et l'avenir se montrait à lui brillant comme dans ses premiers rêves.

Peu de mots suffiront pour expliquer la cause de cette heureuse rencontre. Malgré la quantité de sang qu'il avait perdu par suite de sa blessure, Hollyoak avait prouvé qu'elle était peu dangereuse, en demandant pour toute médecine des beefsteaks et du Porto. Il avait appris la fuite d'Arundel et la direction qu'il avait prise; aussi, à peine fut-il sorti de convalescence, qu'il sollicita un emploi dans un des vaisseaux anglais envoyés par le gouvernement pour protéger les navires baleiniers; mais il était revenu de son expédition dans les mers polaires, sans avoir pu se procurer aucuns renseignemens sur le sort de son ami.

Un mois après l'arrivée d'Arundel en Angleterre, Burncliff-house (résidence de la famille de notre héros) offrait la scène la plus touchante et la plus joyeuse. C'était en ce jour qu'Arundel et Flora renouvelaient leurs sermens d'amour en présence de leurs familles; leurs pensées à tous deux erraient involontairement, pendant la cérémonie de leur union, sur les scènes qui avaient été témoin de leurs premiers vœux, et sur le symbole céleste devant lequel ils avaient été prononcés. Le changement que quelques mois rapidement écoulés avaient produit dans leur destinée, s'était opéré d'une manière si soudaine et si complète, qu'ils s'imaginaient par instans marcher au milieu d'un rêve; mais ce rêve, si c'en était un, n'avait rien à perdre par le réveil. Henry Hollyoak fut, vers le même temps, uni à la sœur d'Arundel. La plus grande partie de l'équipage du *Labrador*, que Flora avait généreusement indemnisé pour la perte de son voyage, assista à ces fêtes. Les hardis marins se mêlèrent joyeusement aux danses villageoises, et sont, s'ils existent encore, toujours sûrs de trouver à Burncliff-house une franche et noble hospitalité.

HENRY B.

UNE ASCENSION EN BALLON.

J'étais depuis long-temps extrêmement désireux de monter dans un ballon; c'était une fantaisie de ma jeunesse qui n'avait fait que devenir plus impérieuse à mesure que j'avançais en âge. Je faisais des ballons étant à l'école, et il me semblait, en les voyant prendre leur essor, que rien n'égalerait mon bonheur s'il m'était permis de les suivre.

Lorsque M. Green l'aéronaute, vint à Liverpool, ville où j'ai pris naissance et que j'ai constamment habitée, je lui rendis plusieurs visites avant son ascension, afin de m'entretenir avec lui de mon objet favori. M. Green était un homme intelligent et communicatif, et, ce qui l'éleva surtout dans mon opinion, plein de confiance dans la sûreté et la commodité de sa voiture aérienne; et si je n'avais craint un *éclat* qui eût pu porter un grand préjudice à mes affaires, je l'aurais sans aucun doute accompagné à son départ de Liverpool. J'étais encore occupé à débattre sérieusement dans mon esprit la question de mes intérêts et de mes goûts, au moment où le ballon s'enflait peu à peu par suite de l'introduction du gaz; mais, comme on le dit de la femme, l'aéronaute qui délibère est perdu. Aussi tandis que je me livrais intérieurement à une argumentation des plus vives, et que je balançais les plaisirs que mon excursion dans les airs pouvait me procurer, en même temps que le dommage qu'elle causerait probablement à mes projets terrestres, mon ami était déjà hors d'atteinte; la dernière corde qui retenait le ballon avait été coupée, et je restais ébahi en voyant le globe prendre majestueusement son essor au-dessus de ma tête.

J'avais souvent entendu dire qu'il ne faut point se laisser prévenir quand on peut arriver le premier; je m'aperçus qu'on peut surtout tirer profit du précepte quand il s'agit de promenades en ballon. J'avais perdu mon temps et l'occasion favorable en me livrant à de vaines réflexions, et je restai comme pétrifié devant le cher objet de tous mes vœux, jusqu'à ce que je ne vis plus rien de mon ami Green, que l'ondulation de son drapeau. La rapidité avec laquelle le ballon diminuait de grosseur me causait une véritable torture, et quand mon audacieux ami eut disparu derrière un noir nuage, je frappais avec dépit la terre de mon pied, comme si j'eusse été seulement convaincu alors de l'impossibilité où j'étais de l'atteindre: « C'est ainsi, dit Gay, que l'enfant dont le moineau vient

de prendre la fuite, regarde en silence l'oiseau s'envoler ; mais quand enfin celui-ci se trouve hors de vue, l'enfant se met à pleurer et pousse des sanglots et des cris (1). »

Eh bien! ce premier désappointement, au lieu de calmer la passion que j'éprouvais pour les voyages aériens, ne fit au contraire que l'enflammer davantage. Je ne rêvais plus que d'aérostats; mais mon ami et mon idole, l'aéronaute, ne revenait point à Liverpool. Le printemps vint, et point de Green; l'été se passa et l'automne s'évanouit sans que j'entendisse de ses nouvelles; enfin je perdis l'espoir de le rencontrer de nouveau, et fus condamné pendant plusieurs années à étouffer ou plutôt à m'efforcer de cacher aux autres l'irrésistible passion dont je m'étais épris pour les nuages.

Cependant pourquoi rougirais-je de mes goûts? Wyndham, le grand Wyndham monta dans un ballon, comme l'avait fait avant lui Edouard Hawke Locker, et comme le fit plus tard le duc de Chartres. Un très respectable docteur en médecine traversa la Manche avec Blanchard; un savant célèbre a accompagné Sadler dans une ascension; un général a entrepris à lui seul un pareil voyage aérien, et a immortalisé son nom en tombant dans la mer; enfin un grand jurisconsulte s'élança dans les airs, il y a quelques années, avec Green lui-même. Toutefois je tins mon désir enfermé soigneusement dans mon cœur, afin de ne point effrayer inutilement la tendre affection de mon excellente mère et de mes deux charmantes sœurs, qui étaient cependant bien faites pour m'attacher à la terre.

J'étais loin de penser qu'un accident imprévu satisferait enfin mon plus ardent désir. Une affaire importante m'appela tout-à-coup à Londres vers le milieu du mois d'août. Cette circonstance avait par elle-même un grand intérêt pour moi, car, bien que j'eusse atteint ma vingt-neuvième année, je n'avais jamais vu Londres. La première visite que l'on rend à une ville de cette importance forme véritablement une époque dans la vie; c'est ainsi du moins que je le pensais. Je jouissais par avance de tous les plaisirs que cause la nouveauté; me disposant à satisfaire les moindres caprices de ma curiosité, et réalisant dans mon imagination tout ce que je pouvais rêver de splendeur, de richesses, d'agrémens et de magnificence. J'étais cependant assez porté à croire qu'en définitive la capitale n'offrait rien de bien supérieur à ce que je voyais à Liverpool;

(1) « The boy thus when his sparrow's flown,
The bird in silence eyes;
Till out of sight at last 'tis gone',
He whimpers, sobs and cries. »

et aujourd'hui que j'ai contemplé toutes les beautés de Londres, je suis encore d'avis que ma ville natale a peu à perdre dans une comparaison avec la métropole. C'est là mon sentiment bien arrêté, et j'ai tenu à l'exprimer ici pour l'instruction de la jeune et naïve créature avec laquelle je suis au moment de me lier à toujours; bref, j'arrivai à l'hôtel de Bull-and-mouth, situé dans la rue de ce nom. Je fus, je dois le dire, extrêmement désappointé, et toutes mes idées de confort et même de décence éprouvèrent un cruel mécompte. Je pensais en soupirant aux charmantes femmes de chambre du Lancashire, si fraîches, si bonnes et si coquettement parées, en apercevant le laidron qui vint nous recevoir à la porte de l'hôtel.

J'étais horriblement fatigué, et me mis au lit en arrivant. Après avoir dormi d'un sommeil profond jusqu'à trois heures de l'après-dînée, je sonnai, me fis apporter de l'eau chaude, me rasai, m'habillai et descendis dans la salle à manger, aussi chaude qu'elle était sombre et mal tenue. On me servit un repas qu'on pouvait prendre à volonté pour un déjeûner, une collation, ou même un dîner, mais dans lequel il paraissait qu'on avait voulu compenser par la quantité ce qui manquait à la qualité des mets; et au moment où je coupais une tranche de rosbeef froid, un rayon de soleil venant par hasard à se réfléchir sur une lampe d'étain, après avoir traversé avec difficulté un groupe de cheminées qui débouchaient dans la cour de l'hôtel, j'entrevis une affiche qui était attachée au-dessus du foyer, au milieu de laquelle je distinguai deux grandes boules noires. D'abord je pensais que ce pouvait être un avis de quelque fabricant de globes célestes; puis je crus y reconnaître une paire de timbales; j'imaginai ensuite que c'était une annonce d'opticien; enfin mon imagination passa en revue vingt objets divers, sans que je pusse en définitive me fixer sur aucun avec certitude. « De quoi est-il question dans cette affiche? demandai-je au domestique qui me servait.

»—Cette affiche, monsieur, dit cet homme, c'est l'annonce d'une course en ballon qui doit avoir lieu aujourd'hui.

» — L'annonce de quoi? m'écriai-je.

»—Ce sont deux ballons qui doivent partir en même temps du Vauxhall, me répondit-il.

» — Une course en ballon! dis-je en poussant un cri; quoi! deux ballons!... c'est impossible! moi qui en ai attendu si long-temps un seul!... Deux ballons! ah! c'est trop; où est le Vauxhall? »

Je n'essaierai point de décrire l'ébahissement qui se peignit sur les traits des serviteurs et des convives du Bull-and-mouth lorsqu'ils entendirent cette question extraordinaire; ils ne doutèrent point un seul instant que je ne fusse un

idiot ou un fou, et il fut évident qu'ils se prononcèrent pour ce dernier point de la question lorsque j'ordonnai qu'on me fît venir à l'instant même un carrosse de louage, afin de me conduire aux jardins du Vauxhall, et que je pusse retenir une place aux côtés de M. Green.

« Qu'est-ce que M. Green ? » me demanda un des domestiques. Je fus étonné au dernier point d'une pareille question. Ne pas connaître M. Green, c'était pour moi une chose absurde; ce nom ne devait-il pas être parvenu dans tous les coins et toutes les impasses de la métropole?

« M. Green! M. Green! » répétait chacun en s'interrogeant. C'en était trop; je ne pus supporter plus long-temps le voisinage de pareilles créatures, et après m'être préparé aussi promptement que possible, je montai dans une sale voiture de louage, et me fis conduire aux jardins du Vauxhall avec toute la vitesse que le fouet pouvait imprimer à deux rosses dont les côtes semblaient prêtes à déchirer la peau. Le cocher qui me menait, portait un chapeau verni et des lunettes, et fumait un cigare. Je mentionne ces faits comme une particularité curieuse. Mon attelage se fit jour à travers une masse serrée d'hommes, de femmes, d'enfans, de chevaux, de voitures, de chariots, et de charrettes traînées par des chiens. Je fus satisfait de cette preuve d'intérêt et de vive curiosité que montrait le public à l'égard de mon spectacle favori. Après avoir traversé plusieurs rues avec beaucoup de difficulté, nous atteignîmes enfin la porte du Vauxhall. Je donnai mon schilling, et m'élançai courageusement au milieu d'une foule dont le mélange offrait le spectacle le plus bizarre. Enfin après une traversée de quelques minutes, dans laquelle je fus cruellement foulé et meurtri, j'arrivai à ma grande satisfaction auprès de l'intrépide aéronaute, qui fut extrêmement surpris de recevoir ma visite en un pareil moment. L'affaire fut arrangée en peu d'instans; j'étais venu pour réaliser mes plus ardens désirs.— « Avait-il une place? voulait-il me la donner? » M. Green répondit affirmativement à mes deux questions, et je ressentis tout à la fois en ce moment un grand ravissement et un léger sentiment de crainte; cependant, en regardant la multitude dont les yeux étaient exclusivement fixés sur moi, je résolus de me conduire en homme.

Je me trouvais en ce moment dans une position singulière. J'étais devenu en un instant l'objet de l'intérêt général; et l'un des sentimens qui frappa le plus vivement mon esprit, fut un étrange étonnement à la vue des figures étrangères dont j'étais alors entouré. A Liverpool, j'eusse connu une grande partie des spectateurs. Ici tout était confusion pour moi. Je n'avais personne à qui je pusse faire un signe d'intelligence; aucun sourire ne venait m'encourager, aucune douce remontrance chercher à me faire abandonner l'exécution de mon

dessein. Une chose dont M. Green était loin de se douter, c'est que je n'avais jamais vu Londres. J'étais donc destiné à contempler pour la première fois cette grande cité du haut des airs, dédaignant les mille fatigues que prend le commun des hommes pour se diriger à travers le labyrinthe de ses rues, et pénétrer dans tous ses recoins; moi, j'allais connaître la capitale en un instant, embrasser d'un regard tout ce qu'elle renferme, saisir ses moindres linéamens, comme sur une carte déployée devant nos yeux; enfin la voir, ainsi que l'aigle, se dérouler humblement sous mes pieds.

Les deux ballons semblaient maintenant supporter avec impatience les liens qui les tenaient captifs; et les clameurs du peuple, se joignant de la manière la plus cordiale aux efforts que faisaient pour s'élancer les aérostats, nous avertirent que nous n'avions plus long-temps à séjourner sur la terre ferme. M. Green était occupé activement à assurer la nacelle, et à tout disposer de la manière la plus commode et la plus sûre. Enfin les préparatifs étant terminés, Green me dit : « Si vous êtes décidé à partir, voici le moment. » — « Si je suis décidé à partir! » m'écriai-je; et, en quelques secondes, je fus dans la nacelle.

J'éprouvais maintenant une sensation toute nouvelle : je n'étais pas encore dans les airs, mais je ne me trouvais plus sur la terre; et quand je sentis l'ébranlement de l'énorme machine qui roulait au-dessus de ma tête, je commençai à croire qu'un pareil voyage n'était point une entreprise tout-à-fait aussi agréable que je me l'étais jusque-là imaginé. Plusieurs fois, afin de satisfaire la multitude, M. Green imprima au ballon un mouvement d'ascension, et chacune de ces exhibitions me faisait éprouver de violens maux de cœur. Je devais faire en ce moment une assez triste figure, mais je m'efforçais de sourire et d'agiter mon drapeau, ainsi que M. Green m'engageait à le faire. Je ressentis, je dois l'avouer, un profond dépit lorsque mon ami l'aéronaute, me montrant une sorte de sac en cuir qui était attaché aux côtés de la nacelle, me demanda si je ne désirais point descendre, me donnant pour raison, que plusieurs de ceux qui l'avaient accompagné dans ses voyages précédens avaient perdu le sentiment en se sentant emportés dans les airs, et qu'il se servait de ce moyen pour prévenir des accidens plus fâcheux. Je répondis avec indignation que je n'étais point du tout effrayé. — « Oh! dit mon compagnon, ceux dont je vous parle n'avaient point peur non plus; leur évanouissement n'était produit que par la transition d'une atmosphère dans une autre. » J'acceptai ces explications avec toute la gravité et l'empressement d'un membre du parlement; M. Green ajouta quelque chose que je ne pus entendre distinctement, car l'explosion de plusieurs pétards se fit entendre en cet instant, et au milieu de la fumée et d'un tonnerre d'applaudissemens, je me trouvai tout-à-

coup planant au-dessus des plus hauts arbres des jardins du Vauxhall. Tout ce qui m'entourait me sembla tomber pêle-mêle dans le gouffre au-dessus duquel je me trouvais; la seule sensation qui me faisait comprendre que je m'élevais de plus en plus était une forte pression à la plante des pieds. Enfin je contemplai la métropole pour la première fois.

Ce fut seulement par mon exclamation que M. Green s'aperçut que je n'avais jamais vu la capitale de l'Angleterre; son bon naturel l'engagea à s'abstenir pour l'instant de jeter plus de lest hors de la nacelle, afin de me laisser voir à l'aise ce qui était si nouveau pour moi.

« Ces magnifiques palais, lui dis-je, que j'aperçois au-dessous de nous, sont sans doute les habitations de nobles personnages?

» — Non, dit mon compagnon, ce sont tout simplement des clubs où l'on vit avec luxe et à bon marché!... Cet édifice dont les ailes se prolongent au loin, c'est le Musée national.

» — National! m'écriai-je; mais on le prendrait pour une huche à lapins; les dômes qui se trouvent à ses deux extrémités me rappellent ces grottes d'écailles d'huître que nous offrent les petits garçons au premier jour de la saison... Qu'est-ce que cette ligne de voitures que j'aperçois là-bas?

» — Ce sont les membres des deux Chambres du parlement qui se rendent à la séance, dit mon compagnon.

» — Un grand nombre de personnes paraissent suivre à pied la même direction.

» — Oui, dit Green; le peu d'habitude que vous avez de ces régions, ne vous permet point d'apercevoir les choses aussi distinctement que mon expérience me rend propre à le faire; ces objets, qui d'ici ressemblent à des mouches, sont des hommes d'État éminens. Voyez-vous cette petite créature qui s'avance si rapidement le long des trottoirs? eh bien! c'est lord John Russell, le sauveur de cette contrée. »

Je ne crus point devoir répondre à cette allusion politique de M. Green; il me paraissait ridicule de différer d'opinion avec lui à une pareille hauteur; aussi me contentai-je de regarder encore une fois sa seigneurie, et de penser le reste.

« Voilà peut-être les ruines de la chambre des communes? lui dis-je en lui montrant un amas confus de matières de construction.

» — Vous avez deviné juste.

» — Et où la Chambre des communes tient-elle actuellement ses séances?

» — Dans le lieu où siégeait la Chambre des lords, dit Green; leurs seigneuries ont été forcées de céder la place aux représentans du peuple; elles siègent aujourd'hui dans la Chambre peinte; leur salle ne ressemble pas mal à la cabine

d'un paquebot à vapeur : mais hourra! nous voici parvenus au-dessus de *Regent's Park.*

» — Quoi! c'est là *Regent's Park!* cet enclos triste et maussade! Mais ne vois-je point là-bas un cochon qui se vautre dans un bourbier ?

» — Un cochon! Dieu vous pardonne; c'est l'éléphant qui se roule dans la vase, et fait ensuite sa toilette. Vous voyez autour de lui les dames à la mode ; l'éléphant et les singes occupent, le dimanche, à Londres, l'attention de la moitié du beau monde... Cet objet qui ressemble à un moule à pudding, c'est le sommet du Colysée, lieu de plaisir qui a, en ce moment, une grande vogue... Regardez à votre droite, voici l'Opéra; une masse serrée d'équipages en entoure les portes... A l'autre côté de la rue, ce petit objet, au front triangulaire, c'est le théâtre de *Haymarket.*

» — Il paraît qu'il n'y a point foule à ce théâtre.

» — Non, dit Green; il est de bon ton, en Angleterre, de jeter les guinées pour assister à un spectacle qui ne plaît pas, et entendre des paroles et des chants étrangers; mais qu'a-t-on affaire du drame national ?

» — Ah ! dis-je, nous revenons vers le Musée ; quel est cet établissement que l'on prendrait pour une cave à vinaigre.

» — Une cave à vinaigre! s'écria Green; c'est la maison de correction de Millbank; et ce que vous prenez pour des bouteilles de poivre, de moutarde, d'huile et de vinaigre, n'est autre chose que les tours de la prison.

» — Mais voyez, dis-je en jetant les yeux sur la Tamise, quels sont donc ces pauvres malheureux, revêtus d'un justaucorps rayé, et qui poussent leurs longs bateaux contre le courant? Sont-ce des forçats à qui l'on a permis de quitter la maison de correction ?

» — Des forçats! juste ciel! ce sont des officiers aux gardes qui vont en partie de plaisir, de Whitehall à Putney, où ils se régalent avec du thé, des œufs, du pain et du beurre.—Voyez-vous maintenant ce sombre édifice, qui ne ressemble pas mal à une ratière? cette ratière, c'est la prison du Banc du roi. Ici, regardez ce cabriolet qui court à toute bride le long de Pall-Mall !

» — Qu'est-ce que Pall-Mall? dis-je à mon compagnon.

» — Cette rue qui est là, devant vous.

» — Celle qui a un hôpital à l'un de ses bouts?

» — Ce que vous appelez un hôpital, dit Green est le palais de *Saint-James.* Voyez-vous cet équipage qui traverse le square ?

» — Parfaitement.

» — Celui qui est dans cette voiture se rend à la Chambre des pairs, tandis que l'homme du cabriolet que je vous ai montré tout à l'heure, arrive par un au-

tre chemin à l'hôtel de mylord, pour faire oublier les chagrins de l'absence à l'épouse de sa seigneurie. Si vous voulez les suivre des yeux l'un et l'autre, vous reconnaîtrez la vérité de ce que j'avance.—Ce grand édifice que vous voyez maintenant à votre droite, c'est la banque, le cœur de la nation. Celui-ci est *Mansion-house*, le palais de la Cité, avec un chef conservateur et un conseil réformiste. Ceci est l'hôtel des Indes-Orientales, où vingt-quatre respectables commerçans règlent les destinées de plus de cent millions d'hommes et vendent du thé. Voyez-vous cet espace découvert là-bas, un peu au nord? »

Je portai les yeux du côté que m'indiquait mon guide: « Oui, lui dis-je, cet endroit qui paraît couvert d'un réseau.

» — Il n'est point question de réseau, dit M. Green; c'est un grand parc pour le bétail. Vous voyez le *marché de Smithfield*, qui forme le centre du quartier le plus populeux de la capitale. Les habitans de cette partie de Londres sont en danger de leur vie deux fois par semaine, par suite du caractère peu pacifique des animaux qu'on conduit au marché ou qu'on en ramène. Cependant les *cockneys* sont tellement attachés à leurs vieilles habitudes, et l'amour du gain est tellement robuste chez eux, que, malgré l'insalubrité de ce voisinage et les dangers perpétuels qu'ils y courent, la moitié de la population de Smithfield est en ce moment en armes parce qu'on propose d'établir un nouveau marché dans les faubourgs, et de convertir l'ancien en places et en rues pareilles aux constructions du *West-End*.—Ce bâtiment élevé est *Guild-hall*; c'est là que l'on traite des intérêts de la Cité, que l'on prononce des discours, que l'on donne des dîners, que l'on élit les shériffs, et que l'on fait mille autres choses dignes de remarque.

» — Mais, lui dis-je, voici à gauche un second édifice à peu près du même genre.

» — C'est *Christ's hospital*... Ce bâtiment, simple, élégant et modeste, est le bureau des Postes. Vous vous en trouvez trop loin pour être à même d'en admirer les détails ingénieux; mais vous pouvez m'en croire, c'est un objet digne d'être vu avec soin. Lord Lichfield, le directeur actuel de cet établissement, était autrefois un grand dresseur de meutes; mais comme les chiens de chasse vont trop vite pour un goutteux, sa seigneurie fait maintenant lever des chevaux de poste au lieu de gibier.

» — De quelle espèce de gibier voulez-vous parler?

» — Oh! dit M. Green, je ne plaisante jamais.

» — Vous êtes *au-dessus de cela*. Mais il paraît que votre ballon s'amuse à tournoyer, et que nous n'avançons guère.

» — C'est un effet de vent que tous les marins connaissent. Mais nous voici arrivés au-dessus *de la Tour*.

» — N'est-ce pas le rugissement des lions que j'entends maintenant?

» — En aucune façon, dit Green ; il n'y a pas de lions en ce moment dans la Tour. Le gouvernement actuel a pensé que c'était un trop grand luxe pour le roi d'avoir une ménagerie ; en conséquence, les bêtes ont été vendues au chef d'un établissement forain, et il ne reste plus à la Tour, qu'un ours et un magot. Nous voici maintenant sur les *docks*. Lorsqu'ils furent construits, les propriétaires d'établissemens dans l'Inde et les planteurs américains étaient des gens riches et importans ; maintenant, leurs meilleurs et leurs plus gros vaisseaux pourrissent dans ces bassins faute de fret, et les *docks* ne servent plus guère qu'à amuser les loisirs des cockneys amateurs de pêche. Vous voyez à présent l'hôpital de Greenwich.

» — Quoi ! ce palais magnifique !

» — Le petit point blanc qui en fait le coin est la demeure de lord Auckland, l'un des pauvres pairs pensionnés. Il vient d'être appelé au gouvernement général de l'Inde ; ce n'est point trop mal pour un inspecteur d'hôpital ; il est vrai qu'il avait été auparavant lord de l'amirauté.

» — Quoi ! lord Auckland qui...

» — Motus ! monsieur, dit Green, point de trahison.

» — Ce serait, en effet, un crime de *haute trahison*, répondis-je, en considérant notre position présente. »

Green sourit, et me présentant un verre de vin d'Espagne, il m'engagea à boire à la santé des dames que nous avions laissées derrière nous.

« Maintenant, dit l'aéronaute, nous allons monter un peu plus haut. » En parlant ainsi, il lança au-dehors le contenu d'un des sacs de lest, et je m'aperçus en peu de temps d'un grand refroidissement dans l'atmosphère ; une sorte de brume humide nous enveloppa bientôt ; mais après quelques instans, nous l'eûmes dépassée, et pûmes contempler le soleil dans tout son éclat. Je portai mes regards en bas ; mais la terre était devenue invisible, et tout ce que je vis fut quelque chose assez semblable à de grandes balles de coton qui roulaient au-dessous de nous, et que je pris, sans crainte d'erreur, pour des nuages. Nous bûmes un second verre de vin d'Espagne, et mon excellent maître pilote fit ses préparatifs de descente. Je fus aussi peu sensible au mouvement d'abaissement de l'aérostat, que je l'avais été à celui de son ascension ; et je ne m'aperçus que nous descendions qu'au tournoiement précipité de mon petit drapeau ; en peu de minutes la terre se déploya de nouveau sous nos yeux.

Le cri de : Un ballon ! un ballon ! arriva distinctement à nos oreilles.

Je ne connaissais point les localités au-dessus desquelles nous nous trouvions; mais du moment que Green, avec ses yeux d'aigle, eut aperçu la terre, il déclara que nous étions presque sur le pont de Hammersmith. Bientôt nous vîmes *Brandenburg-house*, dont j'avais beaucoup entendu parler dans mon enfance, et qui devint un objet important, dans l'un des accès de folie qui afflige, dit-on, l'Angleterre, tous les sept ans. Sion, qu'un prince patriote, le duc de Northumberland, a choisi pour résidence, se présenta ensuite à nos regards, de même qne Kew et Richemond-hill, dont la renommée est populaire.

« Voici, dit Grenn en me montrant une maison située au milieu de champs de raves et de blé, le lieu où demeura et mourut Cobbett, qui eût été l'ornement de son pays, s'il eût eu un caractère moins variable. » Je crus que mon compagnon, pour honorer à sa manière la mémoire de celui dont il venait de faire l'éloge, allait descendre au milieu de ses potagers; mais nous dépassâmes les domaines du célèbre orateur, et Green, après m'avoir recommandé de faire bonne contenance, laissa échapper une assez grande partie du gaz de son ballon, et nous nous trouvâmes bientôt déposés doucement sur le sol.

Les curieux accoururent de toutes parts; et telle est la gentillesse et le bon goût d'une populace de cockneys, que ce fut avec la plus grande peine que le ballon et la nacelle furent préservés de ses ongles destructeurs. En moins d'une heure, nous fûmes de retour au Vauxhall, où quelques poulets rôtis et un bol de punch au rack fêtèrent notre heureux retour. Je quittai M. Green, charmé de mon excursion aériennne, et résolus d'écrire sur la terre ce que j'avais vu d'en haut. J'ai aperçu certainement bien plus de choses que je n'en dis ici; mais il est des secrets que je ne veux point trahir. Du reste, il est vrai de dire que les hommes en ballon ont beaucoup de ressemblance avec tous ceux qui se trouvent dans un poste élevé, et que si le monde qu'ils regardent d'en haut leur paraît petit, ils subissent le même effet d'optique à l'égard des autres.

Henry Bertau. (*New Monthly Magazine.*)

CONTES POPULAIRES DE L'ALLEMAGNE.

Légendes de Rübezahl.

CINQUIÈME LÉGENDE (1).

Dans un vallon solitaire, qui s'étend à l'extrémité méridionale du Riesengebirge, s'élevait jadis un hameau dont le nom n'est pas arrivé jusqu'à nous. Là vivait, il y a bien des années, un pauvre villageois d'une probité si rare, qu'elle avait généralement passé en proverbe. Heureux et content, ne formant aucun désir, il coulait avec sa femme des jours filés d'or et de soie, et oubliait, dans l'intérieur de son petit ménage, l'indigence excessive qui pesait sur lui. En effet, une chétive cabane était toute sa fortune, et chaque jour, dans les champs des fermiers voisins, il arrosait de sa sueur le pain noir et amer que lui procurait son travail, tandis que sa fidèle et active moitié faisait tourner avec vitesse son rouet bruni au feu. Le courage et les efforts constans

(1) Cette légende est tirée d'un livre imprimé à Prague, en 1796, et intitulé : *Der Riebenzahl im Riesengebirge, ein abentheuerliches Mahrchen der Vorzeit.* — L'auteur ne s'est pas nommé. — En étudiant ce petit volume avec attention, j'ai cru remarquer qu'il avait été composé dans un but spécial, et ne voulant pas m'écarter des sources plus anciennes, j'ai tâché de conserver à ce conte la teinte que réclament les traditions populaires de la Silésie. Je me suis efforcé surtout de ne pas dénaturer le caractère du Génie des montagnes. — C'est la raison pour laquelle j'ai dû souvent m'éloigner de l'original, et j'espère en cela n'être point blâmé. On pourrait me reprocher avec plus de justice peut-être de placer la cinquième une légende dont les évènemens reculés demandaient une assignation antérieure. Cela est vrai, et elle devrait se trouver entre la première et la seconde partie de la deuxième légende de Rübezahl. Toutefois, comme elle est assez longue, j'ai cru qu'il valait mieux l'imprimer sous un numéro particulier, et le public ne me saura pas mauvais gré sans doute de ne pas avoir religieusement observé un ordre chronologique fort peu important, du reste, dans un semblable ouvrage.

de ces honnêtes époux les aidèrent avec succès à affronter la misère et à subvenir à leurs besoins les plus pressans. On dit même que, grâce à une sévère économie, ils étaient parvenus à améliorer leur sort et même à rassembler quelques légères épargnes. Ils ne tardèrent pas à se louer de leur sage prévoyance, car la paysanne, s'étant trouvée grosse, fut après quelques mois obligée de renoncer à ses occupations habituelles. Dans les dernières semaines qui précédèrent sa délivrance, elle pria instamment son mari de ne pas l'abandonner, et celui-ci, sentant toute la justesse du désir de sa compagne, ne se refusa pas à demeurer auprès d'elle et à suspendre ses corvées.

Un soir que des douleurs aiguës venaient d'assaillir la malade et semblaient lui prédire que l'heure de ses couches n'était plus éloignée, quelqu'un frappa rudement à la porte de la chaumière. Déjà la nuit était close et l'obscurité profonde. Le villageois s'empressa d'ouvrir, et accorda sur-le-champ au voyageur l'hospitalité qu'il demandait. Bien que sa femme fût souffrante et par conséquent incapable de s'occuper de rien, il s'efforça néanmoins en cette fâcheuse occasion de traiter son hôte du mieux qu'il put, et prépara de ses mains un frugal souper qu'il offrit avec une obligeance extrême. Après que l'étranger eut satisfait son appétit, le paysan le mena dans sa grange, où il lui étendit un peu de paille fraîche, n'ayant pas d'endroit plus commode à lui indiquer. Il causa ensuite pendant quelque temps avec l'inconnu, puis enfin, en lui souhaitant le bonsoir, il se retira et se rendit auprès de son épouse, qui réclamait les soins les plus assidus.

Vers minuit, la villageoise mit heureusement au monde un gros garçon, qui fut reçu par son père avec une joie inexprimable. Mais à peine l'enfant eut-il été enveloppé de langes qu'on avait à l'avance disposés pour lui, que déjà le brave homme éprouva au sujet de son fils une vive contrariété; car en songeant quel parrain il devait lui choisir, il se trouva dans le plus grand embarras et se gratta long-temps l'oreille. Déjà même il était sur le point de s'affliger réellement, quand tout-à-coup il eut l'idée de prier celui qui se trouvait alors chez lui de vouloir bien lui rendre ce service. Le lendemain donc il alla de bonne heure trouver son hôte, lui apprit l'accouchement de sa femme et le supplia en termes respectueux de tenir le nouveau-né sur les fonts baptismaux. Cette prière fut accueillie avec bienveillance, et la cérémonie eut lieu une heure après environ.

En sortant de l'église, l'étranger retourna au domicile de son com-

père, et aussitôt qu'il se vit seul avec les deux époux, il leur tint à peu près ce discours :

« Il est d'usage, je le sais, que le parrain fasse un cadeau à son filleul. Je ne veux pas y manquer, et en cela je ne remplirai que le but de mon voyage, car apprenez, mes bons amis, que je ne parcours le monde que pour honorer et récompenser la vertu ! »

En prononçant ces mots, il parcourut des yeux la cabane, et découvrit une grande cuve qui se trouvait dans un coin.

« Vous êtes les maîtres, mes braves gens, de choisir entre les deux propositions que je vais vous faire, celle qui vous conviendra le mieux. Vous pouvez souhaiter que cette cuve se remplisse en ce moment d'argent ou de grain. Dans le premier cas, lorsque le trésor aura été épuisé, il ne se renouvellera plus; mais dans le second, la cuve restera toujours pleine jusqu'aux bords, dussiez-vous en puiser dix ou douze mesures à la fois, et jamais, quoi qu'il arrive, vous ne remarquerez la plus petite diminution. Ainsi donc décidez-vous, et en tous cas le vœu que vous formerez sera sur-le-champ accompli, je le jure... !! »

Le paysan alors se mit à penser à ce qu'il répondrait; mais sa femme, en le prévenant, le tira bientôt de l'indécision dans laquelle il était.

« Choisis la deuxième offre, s'écria-t-elle sans hésiter, car de cette façon nous serons à jamais à l'abri de tous les évènemens, tandis qu'avec des écus nous pourrions encore nous retrouver sous peu dans la même gêne qu'aujourd'hui.

» — Tu as parfaitement raison, ma chère, répondit aussitôt le villageois; l'argent se dépense et s'écoule avec facilité ! — Ainsi donc, messire, ajouta-t-il en se tournant vers son généreux bienfaiteur, veuillez bien faire en sorte que ma cuve soit toujours pleine de froment et du plus beau, s'il vous plaît ! »

Soudain Rübezahl (car c'était ce génie lui-même qui était venu incognito chez les bons paysans), éleva en souriant sa main puissante, et la cuve se remplit à l'instant même d'un blé magnifique et inépuisable.

« Le présent que je viens de vous faire, dit le prince des gnomes sans se faire connaître, ne sera jamais d'une réelle utilité à ce petit garçon, car j'ai lu dans les astres qu'il est destiné à de grandes choses. Hier, au même instant où il a reçu le jour, il est né à l'un des plus riches négocians de la Bohême une fille unique qui doit dans vingt ans épouser mon filleul. Cependant avant de la posséder, celui-ci aura mille

obstacles à vaincre; mais grâce à son courage, il les surmontera tous, et vivra ensuite parfaitement heureux et dans l'une des plus brillantes positions du monde. »

Les pauvres villageois, enchantés de la munificence et des magnifiques promesses de celui qu'ils avaient admis sous leur toit de chaume, s'apprêtaient à lui exprimer la gratitude profonde dont ils étaient pénétrés, lorsque, sans attendre leurs remerciemens, le maître des montagnes quitta brusquement la chambre. Le paysan courut après lui pour lui baiser la main, mais déjà le gnome avait disparu comme un éclair.

Peu après le départ de ce personnage incompréhensible, les amis, les voisins et les connaissances de l'accouchée vinrent en foule lui rendre visite. Celle-ci ne put leur cacher la joie qu'elle ressentait, et leur raconta tout au long ce qui s'était passé chez elle depuis la veille. Elle se garda même bien d'observer le silence sur l'horoscope qu'avait tiré le parrain inconnu, et elle annonça à tout le monde que, suivant la prédiction qui lui avait été faite, son petit garçon obtiendrait par la suite en mariage la fille d'un gros marchand. Les personnes présentes refusaient naturellement de croire aux merveilles dont on les entretenait, mais lorsqu'elles eurent vu de leurs propres yeux retirer plusieurs boisseaux de grains de la cuve enchantée, sans que celle-ci parût moins pleine, elles se convainquirent de l'exactitude du prodige, et restèrent muettes et immobiles de surprise. Toutefois le dépit et l'envie s'étant insinués dans leur cœur, elles retrouvèrent la parole pour souhaiter ironiquement à la villageoise toutes sortes de prospérités, et ajoutèrent avec un air de commisération feinte, qu'elle devait prudemment s'attendre à ce que le magnifique pouvoir qui lui avait donné sa richesse la replongerait sans doute bientôt dans une infortune plus grande. Ayant réussi de cette manière à inspirer quelques craintes à la bonne femme, les bons amis s'éloignèrent avec la satisfaction d'avoir pu troubler son bonheur par des fâcheux pressentimens.

Peu d'instans plus tard, il n'était plus question dans le village que de la cuve extraordinaire, et bientôt cette nouvelle fut non seulement connue dans tous ses détails aux environs, mais elle se répandit même dans les contrées les plus éloignées. Le bruit de ce miracle arriva enfin aux oreilles de ce même marchand dont la fille avait été destinée pour être l'épouse d'un petit paysan par le magicien généreux. Il écouta d'abord, en riant, le récit qui lui fut fait de cette histoire, et s'amusa beaucoup de la crédulité du monde. Mais en rapprochant par hasard

les époques de la naissance du pauvre villageois et de celle de sa fille, il s'aperçut avec un vif déplaisir que les heures s'accordaient entièrement, et ne trouva plus dès lors la chose aussi plaisante.

Bien certainement, se dit-il en lui-même avec humeur, je dois faire en sorte que la prophétie de cet impertinent sorcier ne se réalise jamais. Ce serait une trop grande honte pour moi si l'héritière de ma maison et de ma fortune, que je destine au plus haut parti, ne devait être que la femme d'un misérable campagnard. Pour ne pas manquer mon coup, je veux dès demain me mettre en route et aller visiter moi-même cette maudite hutte, qui serait capable d'anéantir toutes mes espérances les plus chères. Après m'être convaincu de la vérité, je saurai bien trouver un moyen qui détruise à jamais les orgueilleuses prétentions de cette vile canaille !

Le négociant vaniteux, après avoir raisonné de la sorte, s'abandonna aux rêves dorés de l'ambition; mais bientôt il s'en arracha pour calculer comment il assouvirait le plus sûrement sa vengeance. Agité de mille appréhensions diverses, il passa la nuit sans pouvoir fermer l'œil. Dès l'aurore il quitta brusquement sa couche, prit congé de sa femme d'un air grondeur, et partit. Après de nombreuses informations, la chaumière lui fut enfin désignée avec exactitude. Pressant le pas de ses chevaux, il y arriva sur la brune, et réclama l'hospitalité que l'honnête villageois ne s'avisa pas de lui refuser.

Après que l'équipage du voyageur eut été mis à couvert et que l'on eut distribué aux nobles animaux la nourriture dont ils avaient besoin, le maître du logis conduisit son hôte et le fit asseoir sur un banc sous le manteau de la cheminée.

« Mon bon ami, lui dit le négociant avec une expression de physionomie capable d'inspirer une confiance sans bornes, votre probité m'est connue et m'engage à me confier à votre discrétion. Je vous avouerai donc que je suis prince et que je voyage en ce moment dans le plus grand mystère, afin de surveiller quelques affaires de l'État de la plus haute importance. Mon intention est de m'arrêter chez vous quelques heures seulement, puis de continuer ma route sans bruit ni éclat. »

Les habitans de la cabane témoignèrent un grand respect au personnage distingué qu'ils croyaient avoir l'honneur de posséder, et le traitèrent avec toute la considération et les égards dus à son rang. Le grand seigneur supposé s'informa avec une feinte bienveillance de la manière

de vivre de cette simple famille, et demanda avec une apparence d'intérêt si le ciel leur avait accordé beaucoup d'enfans.

« Depuis quelque temps, grâce à un bienfaisant enchanteur, répondit la villageoise, nous sommes fort à notre aise, et nous lui devons le bien-être que vous pouvez remarquer ici. Avant cela, monseigneur, votre altesse eût été peu circonspecte en cherchant un refuge chez nous, car elle n'eût trouvé dans notre maison que l'image de la misère et du besoin. Nous sommes donc doublement heureux aujourd'hui d'être à même de vous recevoir un peu moins mal.—Quant à notre famille, dont vous daignez vous occuper, elle n'est pas nombreuse. Nous n'avons que le seul enfant qui dort dans ce berceau. Il est maintenant âgé de trois mois, et son mystérieux parrain nous a prédit que lorsqu'il aura atteint sa vingtième année, il épouserait une demoiselle riche et beaucoup au-dessus de notre condition.

» — Et quels sont vos projets à l'égard de ce petit bonhomme ? dit le faux prince. Croyez vous que réellement il puisse un jour se marier aussi avantageusement ?

»—Il s'est passé ici, reprit le paysan, des choses si extraordinaires à la naissance de notre enfant, que nous sommes forcés d'ajouter foi aux promesses étranges qui nous ont été faites. Vous serez de notre avis en regardant cette cuve, qui fait l'étonnement de tous ceux qui la voient. »

Alors le villageois raconta à son hôte tout ce que nous savons déjà, et finit son discours en prétendant qu'il pensait déjà d'avance à l'éducation qu'il donnerait à son fils pour le rendre plus digne de sa future.

« Imbécille que tu es, s'écria sa femme en l'interrompant, tu t'inquiètes bien mal à propos, par ma foi, de notre petit Rodolphe. Il faut lui faire apprendre le commerce, et tout sera dit. M. Kantaron, qui habite la ville voisine et chez qui nous avons coutume d'acheter nos épices et nos provisions, le prendra volontiers, j'en suis sûre, en apprentissage. En récompense des bons soins qu'il donnera à notre garçon, nous lui enverrons des fruits, quelques légumes et un peu de fleur de farine. Moyennant cette attention et notre pratique, il fera de Rodolphe un excellent garçon épicier.

»— Je ne demande pas mieux, ma bonne, reprit le villageois; que ne le disais-tu donc plus tôt ! tu m'aurais évité la peine de réfléchir comme je l'ai fait, et tu sais très bien que ce n'est pas là ma partie. Tu

as, parbleu ! une excellente idée, que j'approuve tout-à-fait, et que nous aurons raison de mettre à exécution le plus tôt possible !

»— Vos intentions sont ridicules et folles, dit alors le marchand qui se balançait avec un air de pitié. Si vous voulez que votre fils devienne jamais quelque chose, il faut avant tout l'envoyer à l'école et lui faire donner dès sa plus tendre enfance une instruction première. Confiez-moi ce petit être, et je m'engage à pourvoir à ses études. Dès qu'il entrera dans l'adolescence, j'en aurai fait un homme distingué, instruit, et alors il n'est pas douteux qu'il ne réussisse dans le monde au-delà de votre attente. »

Les bonnes gens pleurèrent de joie à cette proposition, et tombant aux genoux de l'hôte magnanime qui leur voulait tant de bien, ils l'assurèrent que dès que l'enfant aurait deux ou trois années, ils le confieraient certainement à ses soins. Le négociant avait d'autres vues. Il appuya fort sur la nécessité d'emmener bientôt le petit garçon dans son palais, et après avoir démontré avec chaleur tout l'avantage que celui-ci retirerait d'être sur-le-champ livré à un précepteur habile qui développerait ses facultés par degrés, il finit par vaincre la résistance de ces dignes époux, qui jamais n'avaient connu la méfiance. Ils consentirent donc à remettre au faux prince l'unique fruit de leurs amours et à se priver de ses premières et innocentes caresses, dans l'espoir que ce sacrifice pénible serait d'un grand avantage à Rodolphe.—Nous verrons tout à l'heure combien celui qui les avait enjôlés méritait leur confiance et leur honnête sécurité.

Le lendemain, en partant, le fin renard emporta sa proie et commanda à son cocher de prendre une route détournée qu'il lui indiqua. Après une assez longue course, la voiture s'étant arrêtée devant une auberge isolée, le négociant se fit donner au rez-de-chaussée une chambre qui avait vue sur la campagne. Tandis que tout le monde était enseveli dans un profond sommeil, le pervers se leva et enferma doucement le marmot dans une boîte qu'il avait apportée de chez lui à cet effet. Aussitôt il sortit avec précaution par la fenêtre et s'avança à pas rapides vers une rivière qui coulait près de là. Arrivé sur le bord, il jeta dans l'eau le coffre qui contenait le petit Rodolphe, et l'abandonnant à son sort, il revint se coucher dans l'hôtellerie, sans que personne pût se douter de son absence et encore moins de son action barbare. Le lendemain, au lever de l'aube, il fit atteler ses chevaux, et roula en toute hâte vers la ville qu'il habitait. Flatté d'avoir si bien réussi, il reparut au milieu

des siens avec un contentement qui se peignait sur tous ses traits, et l'on eût cherché en vain sur son visage quelque trace de repentir ou de remords.

Cependant le courant de la rivière et le vent avaient entraîné la petite caisse vers un moulin peu éloigné. Celle-ci, en se précipitant dans les roues, en arrêta le mouvement. Le meunier, qui s'en aperçut aussitôt, sortit pour rechercher la cause de cet accident insolite. A sa grande surprise, il distingua la boîte qui en ce moment revenait sur l'eau. Il s'en empara sans difficulté, l'ouvrit, et y trouva le petit garçon, par bonheur encore plein de vie. Le doux sourire de l'innocente créature l'émut de pitié. Il porta l'enfant à sa femme, lui raconta comment il était tombé entre ses mains, et celle-ci n'ayant jamais donné de preuves de sa fécondité, le reçut avec plaisir et voulut l'adopter. C'est ainsi qu'en dépit de la rage de son futur beau-père, le petit Rodolphe fut sauvé d'une mort certaine, et élevé par la bonne meunière avec une tendresse maternelle. Soit par hasard, soit par inspiration, cette femme conserva à cet autre Moïse le nom que le Génie des montagnes lui avait lui-même donné le jour de son baptême.

Rübezahl veillait invisible sur son filleul, et de temps à autre il se montrait à lui. Quand l'enfant commettait quelque sottise, il le gourmandait d'importance et même il le battait quelquefois assez rudement. Mais en revanche, lorsqu'il se comportait bien, le roi des gnomes lui apportait toujours des gâteaux ou des jouets, qui naturellement lui attiraient l'amitié du jeune garçon. De cette manière le souverain du Risengebirge développait lui-même le caractère de son protégé, et il l'instruisait même sans le fatiguer et le dégoûter de l'étude. Que de maîtres devraient emprunter la méthode du gnome pour la substituer à leurs plans imparfaits d'éducation...!!!

Les parens adoptifs de Rodolphe ne savaient trop que penser de cet inconnu dont leur fils leur parlait souvent, et que lui seul voyait. Néanmoins, dans la crainte de se compromettre et de s'attirer par un bavardage irréfléchi, la haine redoutable d'un être qu'ils jugèrent posséder une puissance surnaturelle, ils gardèrent sur ce mystère le plus profond secret.

Déjà près de vingt ans s'étaient écoulés, et Rodolphe avait embrassé la profession de meunier. La conduite du jeune homme était régulière, irrépréhensible comme ses mœurs; il se montrait honnête, fidèle et laborieux tout à la fois. Devenu premier garçon, et dirigeant à lui seul

les travaux du moulin avec intelligence, il promettait aux braves gens qui l'avaient recueilli une bien douce récompense pour les services signalés qu'il en avait reçus.

Depuis ce jour où le riche négociant s'imaginait avoir noyé le petit paysan dans la rivière, cet homme sans cœur et sans humanité était heureux autant qu'il pouvait l'être en ce monde. Il ne songeait plus qu'à l'illustre mariage qu'il espérait arranger pour sa fille, et dans cette intention, il lui avait donné mille talens divers, et l'avait élevée avec la plus grande recherche. Il conçut alors le projet de se faire anoblir lui-même, et dans cette orgueilleuse pensée, il se rendit à Prague pour postuler activement un titre de baron. Le vieil avare étant connu pour avoir de l'argent, il trouva bientôt mille amis pour un qui, dans l'espoir d'alléger sa bourse au profit de la leur, s'empressèrent à l'envi de lui offrir leurs services, et le présentèrent dans une foule de maisons où son or lui prépara un accueil des plus flatteurs. Tandis qu'il était sérieusement occupé de marchander une baronnie sur parchemin, il se présenta un jour dans un cercle peu nombreux où, par hasard, la conversation tomba sur le jeune meunier. Quelqu'un, qui prétendit être fort bien instruit, raconta la manière miraculeuse dont il avait échappé à la mort. A cette nouvelle désagréable et inattendue, le négociant stupéfait, faillit tomber à la renverse. Il s'informa, après s'être un peu remis, de toutes les circonstances relatives à cet évènement, et se convainquit bientôt, à son grand désappointement, que le jeune meunier ne pouvait être autre que l'époux destiné à sa fille, et ce même petit paysan qu'il croyait avoir fait périr dans les ondes.

Sans s'inquiéter davantage de sa noblesse future, il quitta sur-le-champ la résidence royale, et se rendit au moulin, au sujet duquel il avait pris les renseignemens les plus positifs. Il s'arrêta chez le propriétaire sous le double prétexte de se reposer quelques heures, et de se mettre à l'abri des brigands, qu'il prétendit savoir rôder aux environs. Pendant qu'il était à table avec le faiseur de farine, il loua avec une certaine complaisance la douce physionomie et l'air entendu de son premier garçon. Le meunier s'imaginant tirer l'étranger d'une erreur où il semblait être, lui raconta que le jeune homme n'était point son fils, et il lui avoua qu'il l'avait seulement adopté après avoir sauvé ses jours. Le négociant, certain, après cette confidence qui venait à souhait, qu'il ne pouvait y avoir de méprise, résolut encore une fois la perte de Rodolphe. Pour mieux cacher son intention, il prit peu après

congé de son hôte, se fit amener son cheval, et déjà il était au moment de s'éloigner, lorsqu'il feignit tout-à-coup d'avoir oublié sa bourse. Après avoir joué quelque peu l'embarras, il finit par demander au meunier s'il ne serait pas assez aimable pour envoyer son premier garçon dans la ville qu'il habitait, avec l'ordre de lui rapporter de l'or dont il avait besoin. L'obligeant villageois consentit à ce désir, et le marchand, ayant aussitôt tracé quelques lignes pour sa femme, les confia au brave jouvenceau, qui sur l'heure se mit en route.

Rodolphe se hâta le plus qu'il put. Il atteignit bientôt la lisière d'une forêt obscure qu'il devait traverser, et déjà il se trouvait presque au milieu du bois, lorsque en passant auprès d'un arbre creux un vieillard à longue barbe se montra soudain à lui. Effrayé de cette apparition inattendue, il voulut doubler le pas pour éviter sa rencontre imposante; mais le vieux, en lui barrant le chemin, s'écria :

« Où vas-tu, mon ami? Tu cours à ta perte, car la lettre dont tu es chargé contient ton arrêt de mort. »

Rodolphe s'arrêta comme frappé de la foudre, à cette apostrophe. L'écrit échappa de sa main tremblante et tomba par terre. Le vieillard le ramassa, en rompit le cachet, et lut tout haut le contenu de sa missive, qui était conçue en ces termes :

« Le porteur de ce billet doit être incontinent assassiné. Des raisons » importantes rendent cette précaution nécessaire, et mes ordres doi- » vent être exécutés le plus tôt possible. »

Après avoir ouï cette odieuse trahison, le pauvre jeune homme ne savait plus ce qu'il lui restait à faire.

« Ne crains rien, lui dit le vieillard ; celui que tu as devant les yeux est ton parrain, qui déjà plus d'une fois s'est montré à toi dans ton enfance. Il veille à ton bonheur futur, et sa protection puissante te mettra à couvert de toutes les méchancetés ourdies contre ta vie. Aie donc confiance en moi, et suis mes instructions sans y manquer, car je t'accompagnerai partout invisible. Prends cette lettre, porte-la à l'adresse indiquée, et continue ton chemin sans avoir la moindre inquiétude! »

En prononçant ces mots, le vieillard remit à Rodolphe une lettre toute semblable à la première, puis, après avoir déchiré en morceaux celle qu'il avait soustraite, il disparut.

Rodolphe, consolé par les paroles bienveillantes de son protecteur,

marcha gaiement et remit le billet à la femme de son ennemi juré. La marchande l'ouvrit aussitôt et parcourut les lignes ci-après :

« Des raisons majeures, que je n'ai pas le temps d'expliquer, ren-
» dent indispensable que le porteur de cet écrit soit à l'instant même
» uni à ma fille. Cette mesure ne doit éprouver aucun retard, car le
» bonheur de notre maison dépend de la promptitude de ce mariage.
» Ma volonté expresse est donc que les fiançailles aient lieu sur-le-
» champ, et sans attendre mon retour. »

Cette incompréhensible lettre du négociant étonna au dernier point son épouse. Néanmoins elle n'osa pas résister à des ordres aussi formels, ni même en suspendre l'exécution jusqu'à l'arrivée de plus amples éclaircissemens ; car elle connaissait le caractère violent et emporté de son mari. Elle savait qu'il exigeait en tout une soumission aveugle, et qu'il n'agréait jamais d'excuse. D'ailleurs elle présuma que sans doute des causes secrètes rendaient cette union précipitée nécessaire, et elle ne différa pas de mander un prêtre qui fiança sans retard Rodolphe avec sa fille. La jeune personne, malgré sa richesse et l'éducation brillante qu'elle avait reçue, trouva son époux fort agréable, et l'aima pour le moins autant que le jeune homme se montrait épris d'elle. Le nouveau marié se mêla sans aucun délai du commerce, et après avoir échangé l'habit poudreux de meunier contre le costume plus élégant d'un commis, il déploya la plus grande activité, et montra, avec à une vive intelligence, la plus sincère envie d'acquérir les connaissances utiles à son nouvel état.

Tandis que tout ceci se passait dans la maison du négociant, celui-ci se réjouissait d'avoir enfin immolé sa victime. Il simula donc au moulin une grande inquiétude sur le retard du jeune homme, et en annonçant qu'il lui était de toute impossibilité d'attendre davantage, il monta à cheval, pour aller, à ce qu'il prétendait, à la rencontre de Rodolphe.

A peine fut-il arrivé chez lui, qu'il demanda à sa compagne s'il avait été obéi. En ayant reçu une réponse affirmative, il se loua tout haut d'avoir si bien conduit cette affaire. Toutefois le triomphe qu'il faisait éclater fut de courte durée ; car la femme ayant éprouvé une extrême surprise à l'entendre parler de *mort* et de *bonne défaite*, le pria de lui dire ce que signifiait une joie qui s'accordait si peu avec ses discours. Cette demande provoqua naturellement une explication de part et d'autre. Le marchand, en apprenant la première nouvelle du

mariage déjà consommé entre l'odieux villageois et sa fille, entra dans une fureur épouvantable. Peu s'en fallut même qu'il ne se portât à des voies de fait envers sa moitié. Celle-ci, craignant les suites funestes d'un orage qui grondait bruyamment au-dessus de sa tête, eut par bonheur le temps et l'adresse de tirer de sa poche la feuille qui avait motivé sa conduite. Quelle fut la consternation stupide de ce furieux, lorsqu'il eut examiné les caractères qui semblaient être, même pour lui, tracés de sa propre main, et prescrivaient à la lettre justement ce qu'il eût à tout prix voulu éviter !

« Je ne le vois que trop, s'écria-t-il alors en se frappant le front; une force supérieure, à laquelle je ne saurais m'opposer, est ici en jeu et se complaît à renverser tous mes plans. D'ailleurs, puisque la chose est faite, et que je ne puis y remédier, il faut en prendre son parti. Mais je saurai bien rendre à ce vilain la possession de ma fille plus amère qu'il ne s'y attend, ou du moins je me vengerai sous peu d'une façon éclatante ! »

Après avoir réfléchi quelque temps à la manière la plus sûre de procéder avec succès, il fit appeler Rodolphe, et lui tint ce langage :

« Vous devez vous souvenir, monsieur mon gendre, de la facilité que vous avez eue à obtenir une femme jeune, riche et belle, bien que vous soyez entré chez moi en haillons, et conduisant la misère par la main. Le mépris donc, non seulement de ma famille, mais encore celui de tous les habitans de cette cité, ne manqueraient pas de vous flétrir au front, si vous ne cherchiez pas du moins, par quelque action noble et glorieuse, à justifier mon choix. Si donc vous avez un peu de cœur, et que vous craigniez de recevoir quelque sanglant outrage qui ne manquerait pas de retomber en même temps sur nous, j'espère que vous exécuterez sans retard ce que je vais vous commander dans notre mutuel intérêt.

» Bien loin d'ici, au sommet du Riesenberg, demeure, dit-on, un génie connu généralement sous le nom de Rübezahl. Tantôt ce prince des esprits terrestres se montre sous la forme d'un géant colossal et hideux, tantôt sous la figure d'un jeune enfant sur la tête duquel s'élèvent trois plumes d'or, que je désire ardemment posséder. Allez donc et me les apportez, car seulement alors je pourrai vous donner ma bénédiction paternelle. »

Rodolphe, qui, malgré sa basse extraction, avait une âme grande et élevée, sentit profondément le reproche qui lui était adressé. Il saisit

donc avec empressement l'espérance que son beau-père venait de faire luire à ses yeux, et comptant par sa valeur mériter encore davantage l'affection de son épouse bien-aimée, il s'engagea sans balancer à tenter l'aventure, quelque périlleuse qu'elle pût être. Après avoir pris congé de sa douce compagne, et lui avoir juré un amour et une constance à toute épreuve, il partit le jour même, seul et vêtu d'une manière simple et commune.

Le voyageur jeune traversa, sans presque s'arrêter, une foule de bourgs et de petites villes industrielles. Il avait soin de s'informer auprès de tous ceux qu'il rencontrait, où devait se trouver le Riesenberg, mais personne ne put lui donner des nouvelles de cette montagne, car ayant pris une voie tout opposée à celle qu'il eût dû suivre, il s'en éloignait toujours de plus en plus. Au lieu de perdre patience et de maudire son sort comme tant d'honnêtes chrétiens le font d'ordinaire, il continua sa route avec courage, et marcha vers le sud, sans toutefois se douter s'il finirait, en avançant dans cette direction, par découvrir ce qu'il cherchait. Tout en longeant la frontière de la Hongrie, il arriva bientôt dans un endroit où plusieurs chemins s'entrecoupaient. Il hésita un peu avant de savoir lequel il choisirait ; mais enfin, s'abandonnant au hasard, il continua sa course avec l'espoir d'obtenir bientôt quelques indications exactes.

Il atteignit, après quelques jours d'une marche pénible et rapide, un large fleuve qui lui barra le passage. En vain il chercha un pont pour le traverser ; à ses regards ne s'offrit pas même un seul batelier qui l'eût transporté sur l'autre bord. Embarrassé de savoir ce qu'il devait faire en cette occurrence, il gravit une colline qui s'arrondissait près de là, afin de parcourir des yeux le pays inconnu qui l'entourait. De la cime de la hauteur il aperçut, à trois ou quatre lieues de l'autre côté du fleuve, une grande cité, dont les clochers et les tours pittoresques lui firent, plus encore qu'auparavant, maudire l'obstacle qui s'opposait à sa marche.

« Si seulement je pouvais arriver au pied des murs de cette ville! pensait-il en lui-même d'un air piteux ; sans doute je trouverais là quelqu'un qui me dirait de quel côté je dois aller pour atteindre le but de mon voyage ! Mais pour fendre ce maudit courant qui m'arrête, il faudrait savoir mieux nager qu'un requin ! »

Il était à réfléchir de la sorte, lorsqu'un nain gris et hideux sortit de terre tout près de lui. Rodolphe, à cette vue, recula de terreur.

« Rassure-toi, mon ami, dit le nain d'une voix douce et flûtée, car tu as devant toi ton protecteur et ton parrain. Si tu veux t'engager à me rendre un service à ton tour, je vais, non seulement t'aider à passer ce fleuve, mais encore je te promets de te procurer les plumes d'or dont tu désires t'emparer.

» — Je suis tout prêt à faire ce que vous exigerez de votre esclave, mon maître! Quel est donc ce service que vous pouvez attendre d'un faible jouvenceau tel que moi?

» — Il n'est pas temps encore de m'expliquer, reprit le nain après avoir saisi Rodolphe sous son bras nerveux, et l'avoir transporté sur la rive opposée du fleuve; continue maintenant ta route, nous nous reverrons bientôt! »

En disant cela le gnome disparut, et le jeune homme n'eut le temps de lui demander aucun conseil, ni de se faire indiquer par lui à l'horizon le point vers lequel il devait se diriger. Néanmoins, consolé par l'apparition nouvelle de son parrain, et comptant plus que jamais sur son généreux appui, il s'avança gaiement et entra peu après dans la capitale de l'archiduché d'Autriche. Les vêtemens singuliers du voyageur, sa langue et ses manières, le firent sur-le-champ reconnaître pour un étranger, auquel on s'empressa d'adresser mille questions à l'envi. Rodolphe ne fit point mystère de la cause qui lui avait fait quitter ses foyers, et tout le monde sut bientôt qu'il allait à la recherche des trois plumes d'or qui brillaient sur la tête de Rübezahl.

On parla le soir même à la cour de cet évènement, et tout aussitôt l'archiduc fit mander l'aventurier près de lui.

« Je viens d'apprendre, lui dit ce prince avec une bienveillance affable, quel projet tu as conçu, et j'honore ton courage. Aidé de ton parrain, qui doit être un esprit supérieur, tu feras sans doute la conquête des plumes que tu désires. Puisque je te vois bien résolu de mettre à fin cette aventure, j'ai aussi une prière à t'adresser, et si tu réussis, comme je l'espère, tu n'auras pas obligé un ingrat. Quelque récompense que tu me puisses demander, je te l'accorde d'avance. Voici ce dont il s'agit : Ma fille est depuis sa naissance en proie à une maladie douloureuse dont les médecins n'ont jamais pu la guérir. Le bruit court que le roi des gnomes, vulgairement appelé Rübezahl, possède de précieux et puissans secrets pour rendre la santé (1), et que ce gé-

(1) Voy. Prætorius, 2e partie, pag. 185 et 186.

nie est doux et bienfaisant. Expose-lui donc, si tu arrives jusqu'à lui, le misérable état de mon enfant, et supplie-le en mon nom de t'indiquer le moyen de dissiper un mal qui jusqu'ici a résisté à tous les efforts et à tous les calculs de la science. »

Rodolphe promit de faire tout ce qui dépendrait de lui pour remplir l'attente du souverain, et prit aussitôt congé de l'archiduc, qui le combla de bénédictions et d'éloges.

Dès le jour suivant, notre héros était décidé à se remettre en route ; mais ayant eu la veille le chagrin d'apprendre qu'il avait suivi une fausse direction, et qu'il se trouvait alors beaucoup plus éloigné du Riesengebirge qu'il ne l'était en sortant de la maison de son beau-père, il se hâta d'aller prendre les avis d'un savant qui lui fut indiqué, et dont il reçut l'accueil le plus aimable.

« Le chemin le plus court, dit ce sage vénéré, serait de marcher vers le septentrion, et de traverser la Bohême en ligne directe. Mais comme ce royaume est hérissé d'immenses et noires forêts, dans lesquelles tu courrais le risque de t'égarer, avance donc plutôt vers l'occident, et quand tu auras atteint le duché de Salzbourg, tourne tes pas vers le nord-est, et tu arriveras plus sûrement dans la chaîne des montagnes des Géans, dont le Riesenberg est le pic le plus élevé. »

Heureux d'avoir enfin obtenu quelques données certaines sur ce qu'il désirait savoir, le jeune homme se dirigea vers le couchant, et atteignit quelques jours plus tard la ville de Salzbourg.

De temps immémorial une source d'eau minérale d'une vertu extraordinaire avait rendu cette contrée célèbre. Un grand nombre de malades attirés par l'espoir d'alléger leurs douleurs physiques y venaient de tous les points du monde, et ce concours immense d'étrangers était un incontestable avantage pour le pays. Cependant, par une fatalité que personne ne pouvait concevoir, la source féconde de ces eaux bienfaisantes était depuis quelques années tarie, et malgré toutes les dépenses qu'on fit pour la ranimer, malgré toutes les peines qu'on se donna pour la faire jaillir de nouveau, jamais on ne put réussir. Le chef de ce petit Etat députa de toutes parts des envoyés chargés de s'informer de la cause de ce changement subit, et quelques uns d'entre eux parvinrent enfin à la cabane d'un ermite renommé pour sa science divinatoire. Ils apprirent de lui que la source ne se raviverait que par la protection immédiate de Rübezahl, le génie des montagnes. Les députés revinrent en hâte apporter cette nouvelle au prince, qui les

renvoya sans aucun délai auprès du saint homme pour en obtenir de plus amples éclaircissemens. Par malheur, ces gens en entrant dans la cellule du solitaire l'avaient trouvé étendu sans vie sur son grabat. Depuis lors plusieurs personnes avaient déjà parcouru le Riesengebirge, mais elles étaient toutes revenues en annonçant que le génie ne leur était point apparu, et personne ne savait si l'oracle du religieux se réaliserait jamais.

Toute la ville était dans la désolation au sujet de cet évènement malheureux, quand Rodolphe franchit les portes de Salzbourg. Au premier bruit du projet de l'étranger, chacun se récria hautement et lui souhaita tout le bonheur imaginable. Le duc régnant ne tarda guère à apprendre l'arrivée du jeune voyageur et il se le fit aussitôt amener. Lorsque le gendre du négociant bohémien se trouva devant le duc, il s'inclina avec respect et demanda au prince ce qu'il avait à lui ordonner; mais celui-ci se levant à l'approche du nouveau venu, déposa l'étiquette ordinaire et s'avança vers lui en lui tendant amicalement la main.

« Le bien de l'humanité tout entière, dit alors le souverain et le bonheur de mes sujets m'engagent à m'adresser à toi avec franchise. Peut-être seras-tu plus heureux que tous ceux qui ont tenté d'arriver jusqu'au maître des montagnes. Jure-moi donc, si tu l'approches, d'intercéder pour nous auprès de lui, afin que nos eaux salines reparaissent aussi efficaces que jadis, et je te promets que tu n'auras à te plaindre ni de notre avarice, ni de notre ingratitude. »

Rodolphe consentit volontiers à employer son crédit en faveur des Salzbourgeois, si jamais il pouvait en avoir quelque peu auprès de Rübezahl, et il se disposa à abandonner la ville, annonçant que, quoi qu'il arrive, il reviendrait leur apprendre le résultat de ses démarches et de ses efforts.

Le prince, tout en plaignant le jeune homme d'avoir fait de longs et inutiles détours, se félicita cependant du hasard heureux qui l'avait conduit dans sa capitale, et daigna lui donner des guides pour l'accompagner jusqu'au Riesengebirge. En le congédiant, il lui recommanda bien de se comporter avec précaution envers le roi des gnomes, et lui apprit que des manières simples et franches convenaient mieux au Génie, que des bravades arrogantes et inconsidérées.

Rodolphe partit, et au bout de quelques jours il entra dans les montagnes des Géans. Arrivés près d'un rocher, dont la crête chauve

touchait le ciel, les conducteurs du jeune homme lui montrèrent de loin une plaine verdoyante, à laquelle menait un sentier détourné.

« Tu trouveras de ce côté, lui dirent-ils, un petit village où tu apprendras des nouvelles de Rübezahl. Aie seulement bon courage! Quant à nous, nous devons ici te laisser seul et retourner auprès de notre maître »

A ces mots les guides s'éloignèrent, et Rodolphe se dirigea vers le hameau voisin, où il arriva peu après. Son premier soin fut de s'informer de l'esprit terrestre, dont on lui raconta mille choses extraordinaires. Il apprit que le souverain des gnomes s'était depuis quelques années rebâti une demeure au sommet de la Schneekoppe, mais que ce palais était incessamment entouré d'épais brouillards, qui ne permettaient à personne de s'en approcher. Le plus souvent, lui dit-on, le Génie parcourt les montagnes tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, et quand il trouve sur sa route quelque malheureux, il s'empresse de le secourir avec une humanité touchante. Mais si un insolent s'avise de parler de lui avec irrévérence, il espère en vain se soustraire à sa fureur vindicative, car il a mille moyens sûrs de punir et de faire éclater sa colère. Pour preuve de ce qu'ils avançaient, les paysans racontèrent à Rodolphe mille tours que Rübezahl avait joués depuis sa malheureuse passion pour l'ingrate princesse Emma.

Le fils adoptif du meunier s'étonnait fort de tous ces évènemens bizarres dont on lui garantissait l'authenticité; néanmoins, sachant que le susceptible gnome rôdait souvent invisible, il se garda bien d'émettre le moindre doute sur sa puissance, et surtout de faire la moindre réflexion hasardée au sujet de son caractère fantasque. Bien loin de là il se mit à louer tout haut la conduite du Génie, afin de flatter l'amour-propre de celui dont il lui était si important de ménager l'humeur.

Rodolphe reprit son bâton et quitta le hameau. Après avoir marché pendant plusieurs heures, il remarqua quelques cabanes éparses çà et là sur les versans arides et rocailleux des montagnes. Les bons pasteurs qui vivaient ici avec leurs troupeaux, cherchaient d'abord à détourner de son projet l'étranger, dont ils blâmaient tous l'audace; mais voyant que rien n'était capable d'ébranler sa résolution, ils consentirent à le mener jusqu'aux bords d'un ruisseau, où ils le laissèrent. Rodolphe les remercia honnêtement de leur complaisance; il franchit ensuite la planche mobile, qui joignait les deux rives et, aperçut quelques instans plus tard un moulin isolé. Cette rencontre, qui lui rappela

vivement son enfance et le bonheur avec lequel il avait échappé au trépas, lui parut devoir être d'un bon augure, et s'asseyant sur une pierre, il réfléchit, au bruit régulier du tic-tac du moulin, aux difficultés innombrables de son entreprise.

Quelques minutes s'étaient écoulées à peine, que des garçons meuniers distinguèrent le beau rêveur, qui semblait entièrement absorbé par ses pensées. Rodolphe s'aperçut enfin qu'il était observé par eux, et leur souhaita le bonjour selon la formule reçue entre des gens d'un même métier. Grâce à cette considération, on le reçut avec toute la franchise et l'amitié imaginables.

Le maître du moulin et ses compagnons se firent raconter par leur hôte tous les évènemens de sa vie et lui prêtèrent une attention soutenue. Lorsqu'il eut fini de parler, ils l'engagèrent d'un accord unanime à ne pas risquer vis-à-vis de Rübezahl une démarche aussi périlleuse. Malgré tout ce qu'ils purent alléguer, le jeune homme resta ferme dans sa résolution, et déclara que rien au monde ne pourrait l'arrêter, puisque les promesses faites à son beau-père, à son parrain, auquel il devait tout, et aux deux princes de Vienne et de Salzbourg, le liaient d'une manière irrévocable.

« D'ailleurs, ajouta-t-il, toute mon existence est un enchaînement continuel de prodiges, et je dois me soumettre à mon sort. »

Tandis que Rodolphe se remettait de ses fatigues en conversant avec ses braves confrères, les roues du moulin s'arrêtèrent tout-à-coup. Alors le premier garçon s'écria :

« Le Génie des montagnes ne doit pas être éloigné d'ici ce matin, car sans doute voilà encore quelqu'une de ses plaisanteries. » A ces mots il sortit avec ses camarades, et Rodolphe, curieux, les suivit pour voir ce qui arriverait. Dès qu'ils furent dehors ils aperçurent l'espiègle gnome, qui, sous la figure d'un jeune garçon de dix à douze ans, était assis sur un frêle parapet. Il portait un vêtement blanc, et sur sa tête il avait une toque verte, au-dessus de laquelle des plumes d'or se balançaient. A cette vue Rodolphe désira bien s'emparer des plumes qu'il convoitait, mais il n'osa pas faire un seul pas en avant, après avoir considéré la physionomie noble et fière du souverain du Riesengebirge. Il resta donc confondu avec la troupe des garçons meuniers, n'osant encore, sans plus de chances de succès, risquer sa démarche dangereuse et délicate.

Rübezahl. J'ai résolu de me faire traiter par vous autres aujourd'hui ! Le déjeûner est-il prêt ?

Le premier garçon meunier. Ah ! parbleu, voilà qui est bon ! Est-ce que par hasard, lorsqu'on s'invite soi-même, l'on doit jouer à l'avance quelque tour à son hôte? Tenez, plaisanterie à part, monseigneur, nous ne pouvons long-temps rester oisifs de la sorte. Veuillez donc bien remettre nos roues en mouvement, et alors soyez mille fois le bien-venu !

Rübezahl. C'est pour votre bien seulement que j'en agis ainsi, nigauds ! Est-ce que l'on doit jamais travailler quand on mange? Lorsque chacun se sera rassasié tout à son aise, je ferai reprendre à votre mécanique son allure primitive. — Mais en avant, s'il vous plaît, le déjeûner, car je voyage, et je suis pressé !

Le premier garçon meunier. Veuillez donc entrer, noble prince; votre auguste société nous causera un orgueil extrême, et si vous daignez vous accommoder de notre modeste repas, il vous est offert de grand cœur.

Le Génie, pour toute réponse, sauta en bas du parapet, entra d'un bond dans le moulin, et se mit sans plus de façons à table.

Rübezahl (après une courte pause). Me voici parmi vous, mes maîtres ! Faites servir promptement, je vous prie !

Quelques instans après, un ragoût fort ordinaire, mais copieux, qui nageait dans une sauce claire et jaunâtre, fut posé au milieu du cercle poudreux, présidé par le roi des gnomes. Rübezahl n'y porta pas la main.

Le maître meunier. Oh ! oh ! qu'est-ce à dire? votre altesse ne mange pas? Je le conçois parfaitement ! il s'en faut bien, sans doute, que notre cuisine soit aussi succulente et aussi recherchée que la vôtre !...

Rübezahl. Ce n'est point cela, mes bons amis, et certes, vous êtes dans l'erreur si vous vous imaginez que je méprise votre nourriture. Mais, voyez-vous, l'odeur des mets me suffit, et je n'en agis jamais autrement quand je suis en voyage.

Le maître meunier. Peut-on vous demander, magnifique seigneur, où vous allez maintenant?

Rübezahl. Pourquoi pas? Mais avant de vous satisfaire, je veux vous offrir un plat de mon métier. Peut-être avez-vous entendu raconter que tout dernièrement je me fis passer pour un charcutier ambulant. Un fermier qui venait de tuer deux cochons gras voulut mettre mon

talent à l'essai et me proposa de lui préparer de diverses façons la chair de ses animaux. J'acceptai, et il me promit pour salaire, de me laisser manger autant de boudins et de saucisses que je pourrais en avaler. Mon travail une fois terminé, je dévorai devant son nez tout le contenu d'un immense chaudron (1), et l'honnête homme eut une si belle peur qu'il en resta immobile et muet pendant quelques minutes. Cependant j'avais disparu. Vous pensez bien que je lui envoyai le jour même plus que la valeur de ses porcs, et ainsi donc, sans lui faire aucun tort, je puis vous régaler de sa cochonaille, que je réserve pour mes amis.

Après avoir parlé ainsi, le maître des montagnes fit un geste de la main, et aussitôt une quantité de saucisses toutes rôties descendirent sur la table du meunier. Toutefois, quelque appétissantes qu'elles parussent, personne n'osait y toucher.

Rübezahl. Eh bien! pourquoi ne mangez-vous donc pas à votre tour?

Le meunier. Excusez, illustre prince; mais peut-être mes garçons ont-ils tous la même crainte que moi. J'ai naguère entendu dire, pour ma part, que vous donniez quelquefois des serpens au lieu de racines salutaires. Peut-être est ce aujourd'hui une facétie de même genre, et vous pensez bien que personne ici ne se soucie de croquer quelque reptile immonde (2).

Rübezahl. Fi donc! je ne fais jamais deux fois le même tour; vous pouvez vous en fier à ma parole.

Rassuré par ces mots, l'on se jeta avec appétit sur le mets, qu'on vanta outre mesure, et le Génie parut ravi des éloges qui lui furent adressés de toutes parts.

Rübezahl. Vous me demandiez, je crois, tout à l'heure où je me rends en ce moment. Je vous dirai donc, que je cours après un impudent qui naguère a osé m'insulter. Lorsqu'il eut l'impertinence de me charger d'invectives, j'étais occupé à présider mon conseil souterrain, et je n'avais pas le loisir alors de lui rompre les côtes; mais ce qui est différé n'est pas perdu, et dans deux ou trois jours au plus il aura sa récompense.

Après avoir prononcé ces paroles avec une volubilité excessive, Rübezahl se leva de table et s'éclipsa soudain. On entendit dans le Riesengebirge un violent battement d'ailes qui annonça la rapidité de la

(1) Voy: Prætorius, 3e partie, pag. 200—202.

(2) Voy. Prætorius, 2e partie, pag. 67 et s,

course du Génie. Les roues recommencèrent d'elles-mêmes à tourner, et chacun se remit au travail. Rodolphe, qui s'était tenu caché tant que le gnome avait demeuré dans le moulin, sortit de sa retraite après son départ, et vint consulter le meunier sur ce qu'il devait faire pour se rendre le plus promptement possible au palais du roi des gnomes. Tandis qu'ils causaient entre eux, un des garçons tomba dans l'eau et un autre se précipita avec un sac de farine, du haut d'une échelle. Ces deux hommes avaient ri sous cape aux dépens du souverain de la Schneekoppe, et la peur que ces accidens leur firent éprouver, ainsi que les contusions qu'ils en reçurent, furent une bonne leçon pour leur conduite à venir.

Rodolphe voulant profiter de l'absence du Génie pour tâcher de parvenir à sa demeure enchantée, prit congé des habitans du moulin, qui lui souhaitèrent toutes sortes de prospérités, et s'enfonça dans les montagnes. Bientôt, ne trouvant plus de chemin frayé, il éprouva mille difficultés et mille obstacles qui cependant ne le rebutèrent point. Il traversa en rampant d'épaisses broussailles qui bordaient un précipice sans fond, et, après avoir franchi de cette manière peu commode des touffes de ronces et d'épines qui lui ensanglantèrent les mains et le visage, il parvint, après des efforts inouïs au sommet d'un coteau médiocrement élevé. De là il aperçut par une trouée une plaine agréable et pittoresque à l'extrémité de laquelle un rocher à pic surgissait avec orgueil. Sur la crête de ce roc était assis un fort garni de tourelles qui semblait inaccessible. Rodolphe ne perdit point courage, et, loin de là, il se prisa heureux de voir enfin devant lui le terme de sa course.

« Fasse le ciel que je réussisse ! s'écria le jeune homme; et vous, mon parrain, qui, si souvent, m'avez secouru à l'heure du danger, ne m'abandonnez pas ! »

Animé d'une joie secrète, qui venait de s'éveiller dans son cœur, Rodolphe descendit rapidement la colline et précipita sa marche vers la forteresse qu'il distinguait devant lui. La voûte des cieux était pure et sereine, et déjà l'astre du jour s'abaissait lentement vers l'horizon. L'aventurier, tout en foulant une verte pelouse, respirait l'air embaumé du soir et considérait avec ravissement le coucher du soleil, qui rougissait le firmament de ses derniers feux. Les oiseaux d'alentour gazouillaient mélodieusement, et la voix plaintive de la tourterelle répondait avec mélancolie aux chants modulés du rossignol.

« Quel délicieux séjour ! s'écria le voyageur, et comment pourrait-on

être malheureux ici! il est bien naturel que le roi des gnomes ait fixé sa demeure dans cette contrée où l'on respire à la fois la paix et la volupté. »

Tout en faisant ces réflexions, que la beauté du site lui inspirait, le jeune homme approchait insensiblement du château de Rübezahl. Il éprouva bientôt une vive contrariété en se trouvant arrêté par un lac profond qui entourait la base du rocher qu'il voulait atteindre. En examinant l'onde tranquille, dont la limpidité pouvait faire honte au cristal de roche le plus pur, il remarqua un grand nombre de poissons d'une grosseur extraordinaire. Ceux-ci, au lieu de se cacher ou de s'enfuir, mirent leurs têtes bariolées hors de l'eau et témoignèrent un vif plaisir au sujet de la visite inattendue qu'ils recevaient, en faisant mille contorsions burlesques et en agitant leurs queues dorées. Rodolphe suivit les bords de l'étang, et trouva enfin un petit pont qui conduisait sur le rivage opposé. Toutefois une inquiétude secrète dont il lui était impossible de se rendre compte, le fit hésiter quelques instans, et les êtres aquatiques, en fixant sur lui des yeux immobiles, semblaient être fort attentifs à tous ses mouvemens. Après avoir réfléchi pendant quelques secondes, notre héros se recommanda à la haute protection de son parrain, et surmontant sa timidité, il franchit le pont sans encombre.

Arrivé sur l'autre bord du lac, il se trouva de nouveau fort embarrassé de gravir le rocher, dont les flancs perpendiculaires étaient unis et glissans. Après avoir cherché de tous les côtés, il finit par découvrir un petit escalier taillé dans le roc, dont les marches étaient régulières et commodes. Il monta, et après avoir fait quelques tours sinueux, il parvint au sommet et déboucha justement en face de la porte entr'ouverte du castel. En entrant dans un vestibule incrusté de marbres de toute espèce, Rodolphe fut surpris du silence de mort qui l'environnait. De larges degrés de jaspe sanguin s'offrirent à lui; il les escalada rapidement et pénétra dans une salle vaste et splendide dont les murs étaient revêtus de lapis-lazuli. Des draperies en velours bleu-ciel étaient retenues par des agrafes de pierreries d'un éclat éblouissant, et des tapis fond rose, chargés de riches dessins, étaient étendus par terre. A chaque bout de ce salon était un grand miroir d'acier poli, qui se réfléchissait dans celui qui lui était opposé. Au-dessus de deux divans disposés avec goût, pendaient deux portraits auxquels il ne manquait que le don de la parole pour faire croire qu'ils étaient animés. L'un re-

présentait une jeune fille d'une beauté ravissante ; l'autre était la copie fidèle d'une matrone ridée et défigurée par l'âge. Si le premier avait toute la grâce des contours féminins, toute la fraîcheur de la vie et de la santé, le second, en revanche, était une imitation exacte et parfaite de cette peau qu'a flétrie et sillonné profondément la vieillesse, et l'on éprouvait, sans contredit, bien moins de plaisir à considérer la femme dans tout le prestige de la jeunesse, que l'on ne ressentait de chagrin et de dégoût à voir la décrépitude dans toute son horreur. Au-dessous de la séduisante image se trouvait une inscription ainsi conçue :

« Si jamais mes sujets ou moi-même étions encore séduits par les » appas trompeurs d'une femme, que ces tableaux nous rappellent le » hideux et révoltant avenir d'une mortelle ! Telle était cette Emma » que j'eus la folie d'aimer, telle elle fut quelques années plus tard ! »

Rodolphe, quoique peu avancé dans la vie, ne put se défendre d'une vive émotion en lisant cette leçon philosophique. Il était encore à réfléchir aux tristes conséquences de la fragilité humaine, lorsqu'une porte s'ouvrit soudain, et un Alf gris, horrible à voir, apparut à ses yeux.

« Téméraire, dit le petit monstre en roulant des yeux enflammés, qui t'a donné l'audace de pénétrer dans ces demeures interdites aux mortels ? qui es-tu ? qui cherches-tu, et quel pouvoir surnaturel t'accompagne ?

» — Modérez, de grâce, votre colère qui m'effraie, monsieur le nain, s'écria Rodolphe en se jetant à genoux; Je suis envoyé ici pour m'acquitter de plusieurs commissions auprès de sa majesté le roi des gnomes. Vous voyez devant vous un pauvre garçon d'une naissance obscure, et qui n'a que de la résignation à opposer au mal que vous pourriez lui faire.

» — Relève-toi, dit le magot difforme d'un ton radouci et comme frappé d'un souvenir subit ; je sais maintenant qui tu es, et puisque tu as pu parvenir jusqu'ici sans être changé en poisson comme tant de curieux et d'importuns qui peuplent aujourd'hui notre étang, c'est que tu es protégé par une puissance à laquelle je dois moi-même obéir. Le Génie des montagnes est en ce moment absent pour quelques jours, et moi j'ai autre chose à faire qu'à te tenir compagnie ; adieu donc ! reste ici jusqu'au retour du souverain du Riesengebirge. Il ne te manquera rien, et tu peux sans crainte parcourir ce palais. »

A ces mots, l'Alf noir s'évanouit comme une ombre légère, et laissa Rodolphe se remettre de l'effroi qu'il venait de lui causer. Le jeune

homme ne fut pas long-temps à reprendre son sang-froid, et la faim lui ayant fait sentir son aiguillon, il se mit à chercher s'il ne trouverait rien dans les cuisines dont il avait été question le matin chez le meunier. Il ne tarda guère à rencontrer ce qu'il désirait, car ayant passé dans une chambre contiguë au salon bleu, il y vit une table chargée de toutes sortes de mets. Bien qu'il lui eût été impossible de leur assigner un nom, il les trouva néanmoins exquis, et leurs vertus nutritives lui firent à l'instant oublier ses fatigues.

Après avoir étouffé la voix impérieuse du besoin, il visita les appartemens du château, qui de lui-même venait de s'illuminer brillamment. Mais malgré l'admiration dont il était à chaque pas saisi, le sommeil le gagna bientôt. Après s'être mentalement placé sous la sauve-garde de son parrain, il s'étendit avec calme sur un moelleux canapé. Alors, tout en songeant qu'il avait, sans mésaventure, atteint le but de son voyage ; que les brouillards, qui d'ordinaire dérobaient la vue du palais de Rübezahl, n'avaient pas arrêté sa course, et qu'il n'avait pas eu le sort affreux de ces autres hommes d'abord changés en poissons, puis réduits à nager dans l'étang du génie, il s'assoupit peu à peu, et ses yeux malgré lui se fermèrent. Enfin en se retraçant l'étonnante facilité avec laquelle le petit monstre, qui lui avait fait d'abord une si belle peur, s'était contenté de sa réponse et l'avait laissé maître du champ de bataille, il s'endormit profondément.

Le lendemain, les rayons du soleil en tombant à-plomb sur son visage le réveillèrent en sursaut. Il se leva, s'approcha d'une large fenêtre à ogives, l'ouvrit, et admira encore, avec un plus vif plaisir que la veille, la vue magnifique qui s'étendait au loin de tous côtés. Ses regards séduits errèrent long-temps sur la plaine diaprée qui se déployait au milieu des montagnes pittoresques et chauves du Riesengebirge. Des nuages d'argent, semblant vouloir lutter d'éclat et de blancheur avec les pics de neige qu'ils couronnaient, s'entrechoquaient dans leur vol majestueux que les forêts obscures des environs paraissaient observer avec insouciance et mépris. — De temps à autre les oiseaux d'Odin (1) et les rapides vautours fendaient les airs d'un téméraire essor, et le coucou répétait d'une voix plaintive son chant monotone et langoureux. Rodolphe quitta ce paysage enchanteur pour continuer l'examen du palais du roi des gnomes. Le hasard le con-

(1) Voy. 1re légende, pag. 28 ; ce sont les corbeaux.

duisit dans un petit cabinet, dans lequel une riche collection de livres était rassemblée. — Le jeune homme, peut-être pour chasser l'ennui qu'il ressentait loin de son épouse adorée, peut-être aussi par simple curiosité, en ouvrit quelques uns. Mais l'écriture ne lui étant pas connue, il ne put que regarder les planches dessinées avec une rare perfection et qui représentaient les différens règnes de la nature. Après avoir feuilleté avec insouciance quelques uns de ces ouvrages que les plus grands savans de l'univers se priseraient heureux de posséder, il les jeta de côté pour s'approcher d'un recoin, veuf de tout meuble, et que recouvrait une riche tapisserie. Sa main, en effleurant avec satisfaction les diverses figures qui s'y trouvaient, toucha légèrement un bouton caché, et une porte secrète s'ouvrit d'elle-même. Surpris de cet évènement extraordinaire et curieux de savoir où pouvaient conduire les degrés rapides qui s'offraient à sa vue, il résolut de les descendre aussitôt. Toutefois l'obscurité qui régnait dans l'escalier dérobé l'obligea de différer l'exécution de son projet jusqu'à la nuit, afin de se munir d'une de ces lampes qu'il avait vues la veille brûler de toutes parts. Dans cette intention il ne quitta pas de tout le reste de la journée la bibliothèque, qu'il craignait de ne pouvoir retrouver, s'il en sortait une fois, et attendit avec une excessive impatience l'approche des ténèbres.

Déjà le crépuscule du soir pâlissait peu à peu, et bientôt la pleine lune s'éleva orgueilleuse et sereine au-dessus des nues, qui voguaient au firmament. Soudain une lampe de bronze, d'une forme antique, a lui dans le cabinet, où Rodolphe commençait à s'impatienter. Le jeune homme s'en empare avec ardeur, plus décidé que jamais à s'aventurer dans la mystérieuse issue, qu'il veut connaître comme le reste.

Après avoir descendu pendant plus d'une heure sans s'arrêter, il arriva enfin sous une voûte, qui semblait avoir été taillée au ciseau dans la roche vive. Les sculptures délicates et les riches dentelles qui l'ornaient, attirèrent d'abord l'attention de notre héros, qui néanmoins en détourna peu après ses regards pour contempler des statues de différens métaux. Leurs yeux, qui n'étaient autres que des escarboucles d'une magnificence au-delà de toute pensée, jetaient un feu éblouissant. — Rodolphe avança à pas lents dans cette superbe galerie, où d'élégantes arabesques étaient incrustées avec art en pierres fines de toutes couleurs.

Notre aventurier, en admirant d'innombrables prodiges, qu'il serait

par trop difficile de décrire les uns après les autres, finit par atteindre l'extrémité du large corridor où il se trouvait. Soudain deux nains gris et contrefaits et qui avaient une exacte ressemblance avec celui qui lui avait apparu dans le palais, surgirent de terre, portant chacun une torche allumée.

« Suis-nous! » dirent les Alfs d'une voix caverneuse, et ils précédèrent Rodolphe, qui n'osa pas refuser d'obéir. Après avoir erré quelques instans dans un labyrinthe, ils pénétrèrent dans une salle, où une douzaine de nains, semblables aux premiers, étaient assis en cercle autour d'une chaudière placée sur un énorme brasier. A la vue de l'étranger, ils se levèrent tous furieux, et se précipitant au-devant du jeune homme, ils s'écrièrent d'une commune voix :

« Mort! mort! à l'intrus sacrilége !!! » .

Toutefois, lorsqu'ils eurent vu la lampe que Rodolphe tenait en main, ils reculèrent, et notre ami, qui remarqua cette hésitation inespérée, reprit un peu d'assurance.

« Tu es bien heureux de porter cette lampe, dit l'un des Alfs avec solennité. Sans elle ta perte était certaine. Mais puisque tu la tiens, c'est que notre maître t'a permis de t'en emparer et de descendre dans son empire. Demeure donc parmi nous jusqu'à ce que le Génie des montagnes soit ici de retour! »

A ces mots les esprits terrestres recommencèrent à entourer leur chaudière, et firent long-temps bouillir ensemble des plantes, des herbes, des racines et des minéraux, des sels, des ossemens d'animaux, et mille autres ingrédiens, qu'ils dirent à Rodolphe être destinés au bien de l'humanité souffrante.

Tandis que ces choses se passaient, un bruit sourd se fit entendre, et un géant d'une grandeur colossale apparut tout-à-coup. Son regard était doux et bienveillant. Il s'avança sans mot dire dans le milieu du laboratoire des nains, jeta un gros paquet de fleurs dans le chaudron, puis parut considérer attentivement les traits de Rodolphe. Alors, entouré de ses sujets, Rübezahl (car c'était lui) passa dans une salle contiguë où l'on tint conseil pendant quelques minutes, puis le roi des gnomes revint seul auprès du jeune homme, qui ne savait trop ce qu'il allait devenir.

« Il est bien hardi à toi, Rodolphe, d'être descendu dans ces souterrains qu'habitent des êtres surnaturels! Cependant rassure-toi; malgré ta coupable curiosité, il ne te sera fait aucun mal, car je suis le Génie

des montagnes, et ce même parrain qui te protège depuis l'heure de ta naissance. »

Rodolphe se jeta incontinent aux pieds de son bienfaiteur, qui poursuivit en ces termes :

« C'est moi qui t'ai plusieurs fois apparu dans des circonstances où tu avais besoin de mon secours. Si tu ne m'as pas reconnu jusqu'ici pour le souverain du Riesengebirge, c'est que j'ai dû me montrer à toi sous différentes formes, afin de ne pas te laisser avant ce jour deviner qui j'étais. Je sais quelle mission ton beau-père t'a donnée auprès de moi et je m'engage à te livrer moi-même les plumes d'or, qu'une croyance superstitieuse prétend depuis long-temps devoir croître sur mon front. Je te fournirai aussi les moyens de remplir les vœux de l'archiduc d'Autriche, ainsi que ceux du prince de Salzbourg. Tu obtiendras plus tard de ces deux souverains et de moi-même une récompense distinguée; mais auparavant jure encore d'entreprendre, par égard pour moi, une œuvre que tu as déjà pris l'engagement d'exécuter. Je réclame aujourd'hui l'accomplissement de cette promesse. A sept milles d'ici, environ, sur la frontière occidentale du Riesengebirge demeure une enchanteresse nommée Médulina, qui est mon ennemie jurée. Il est écrit au livre du destin qu'elle ne peut être vaincue que par un homme, et j'espère que tu ne te refuseras pas à me livrer morte ou vive cette femme, qui a voué son art infernal à la méchanceté et à la perfidie. Depuis long-temps l'accord infâme qu'elle a fait avec des puissances déchues lui donne le pouvoir de faire le mal et de s'opposer aux bienfaits que j'aime à répandre sur les humains. Déjà une fois je l'ai combattue à armes ouvertes (1); mais son temps n'était pas encore venu, et, malgré tous mes efforts, je n'ai pu l'anéantir. La reconnaissance que tu me dois par tant de raisons, et le désir que tu as d'atteindre le bonheur terrestre, doivent t'engager en ce moment à ne pas reculer. Si tu refuses, non seulement tu n'auras pas les plumes d'or pour la conquête desquelles tu as entrepris un si long voyage, mais encore tu perdras à jamais la faveur du Génie des montagnes. Si au contraire tu te décides à seconder mes plans, tu verras par la suite comment le roi des Gnomes, qui d'ordinaire protège les hommes sans intérêt, sait reconnaître un service rendu. Toutefois ne crains rien,

(1) Voy. Opitz, pag. 282 et s. d. l. — Voy. encore Prætorius, pag. 129—136, 1re partie.

car je t'armerai de manière à ce que tu ne puisses redouter en aucune façon la puissance de la magicienne. Je ne demande de ta part qu'une résolution ferme et une mâle intrépidité. »

Ce discours inspira de la confiance à Rodolphe, qui dès lors se sentit le courage de marcher aussitôt contre Médulina. Rübezahl voyant cette disposition favorable, frappa dans ses mains, et soudain plusieurs alfs accoururent. Ils formèrent un cercle autour du jeune homme en marmottant des paroles magiques, et soufflèrent sur lui des vapeurs minérales et résineuses qui le rendirent invulnérable. Ils lui mirent ensuite sur la tête un long bonnet noir chargé de signes cabalistiques, attachèrent sur son dos une vipère couleur de rose et lui ceignirent les reins d'une ceinture d'ivoire. Outre cela, ils lui présentèrent une épée flamboyante, dont la poignée était de vif argent solidifié. Ainsi équipé, notre héros témoigna à son parrain l'envie qu'il avait de partir, et celui-ci le transporta avec la rapidité de l'éclair sur les limites peu distantes du domaine de Médulina. Le Génie alors adressa les paroles suivantes à son champion :

« Tu n'es plus maintenant éloigné de la demeure de la sorcière, et pour l'atteindre tu n'as qu'à suivre, sans te laisser étonner par rien, le sentier qui se présente ici à toi. Ni le feu, ni l'eau, ni les monstres, ni les fantômes ne peuvent te nuire. Continue d'avancer sans hésiter, jusqu'à ce qu'un léopard d'une grandeur extraordinaire s'oppose à ta marche. Alors fais ce que tu jugeras le plus convenable, et ne songe surtout en aucun cas à la fuite, car ma puissance ne cessera pas un moment de t'entourer. »

Après avoir ainsi parlé, Rübezahl s'évanouit dans les airs. Rodolphe entreprit sa course aventureuse, et après avoir suivi le sentier qu'il avait devant lui, il atteignit d'abord une vallée étroite, puis après quelques détours, une grotte de rochers qui était défendue par des animaux d'une forme hideuse. Un lion à deux têtes ouvrait sa gueule immense comme pour engloutir l'étranger ; un lièvre bleu, sur la tête duquel s'élevait une longue corne brune, des dragons vomissant feu et flamme en agitant leurs ailes de chauve souris, et un affreux serpent armé de huit griffes aiguës, parurent d'un commun accord se disposer à livrer combat au chevalier à la couleuvre rose.

« Voici une bien terrible épreuve, murmura notre héros entre ses dents; elle serait capable d'effrayer le plus courageux. Y aurait-il donc quelque chose d'étonnant si je tombais mort d'effroi sur le seuil

de cette demeure enchantée?... Dois-je pénétrer dans cet antre infernal? Sans nul doute, puisque le seul chemin qui se montre à mes yeux y aboutit directement. Allons, point de faiblesse... Et toi, illustre Génie des montagnes, protège ton filleul et empêche-le de céder à une honteuse pusillanimité. »

Après avoir poussé cette exclamation, il agita dans l'air son épée flamboyante, et pénétra sans opposition dans la caverne. Il aperçut bientôt à quelques pas devant lui un hibou colossal, qui était juché dans une fente de roche grisâtre. Ses yeux, plus gros que des œufs de poule, roulaient dans leurs orbites écartés et répandaient au loin une vive lumière. Rodolphe avec son glaive frappa l'oiseau de nuit, dont la tête tomba à ses pieds. D'une main il releva ce chef chargé d'oreilles, et à la lueur des prunelles arrondies, qui ne s'obscurcirent nullement, il guida sa marche pendant quelques minutes. Toutefois cette lanterne d'un nouveau genre lui devint peu après inutile, car il entra dans une gorge étroite qui était vivement éclairée et où il ressentait une chaleur excessive. Là des figures monstrueuses voltigèrent autour de lui en poussant des cris lugubres; des hommes à trois jambes et d'autres êtres difformes, véritable opprobre de la nature, se traînaient en grimaçant par terre. — Soudain une grande flamme s'agita devant Rodolphe, qui fut un instant atterré en acquérant la conviction qu'il devait nécessairement la traverser. — Il s'approcha néanmoins de l'élément terrible. Déjà il ressentait les effets du feu brûlant qui faisait bouillonner son sang dans ses veines dilatées. Mais tout-à-coup il se rappela les prédictions de Rübezahl, et se précipita au milieu du danger qui le menaçait, avec une complète indifférence. — Le jeune homme sortit sain et sauf du tourbillon enflammé pour se précipiter dans un torrent rapide qui roulait ses ondes avec un fracas effroyable. En dépit des monstres qui s'opposaient à son passage, il parvint à l'autre bord. Là une foule d'insectes d'une grandeur démesurée et un bataillon de reptiles venimeux l'attendaient à l'abordage, et certes il n'eût pas manqué d'être asphyxié par leur souffle putride sans les préservatifs magiques dont le roi des gnomes l'avait doté. Rodolphe eut l'idée que ces animaux immondes pouvaient être des hommes ainsi transformés par les conjurations de Médulina. Soudain il s'écria d'une voix sonore, qu'il venait combattre l'enchanteresse et délivrer ceux qui languissaient dans ses fers. Après avoir prononcé ces mots, il agita son épée, et bientôt les obstacles qui s'opposaient à lui disparurent. Il atteignit

alors l'entrée d'une seconde grotte, d'où sortait une fumée épaisse. Le protégé de Rübezahl présuma que ce lieu devait être la demeure de Médulina. Il entra donc avec précaution dans l'obscurité en se préparant au combat qu'il pensa devoir bientôt livrer à son ennemie. Peu après il aperçut une grande porte qui était gardée par deux gnomes et un épouvantable léopard. Cet animal commença à rugir d'une si terrible façon, que la grotte en fut ébranlée violemment et menaça de s'écrouler.

« Malheureux! dit l'un des gnomes à Rodolphe ; qui t'a conduit dans cette grotte obscure qu'habite la magicienne Médulina ? Dès qu'elle aura découvert ta venue, tu éprouveras le sort le plus affreux!

» — Tu peux conclure en me voyant ici, répondit hardiment le jeune homme au gardien, que je suis défendu par une puissance invincible et sans bornes. Je viens enchaîner cette Médulina que tu fais si terrible, et à la fois affranchir ceux qui gémissent dans la captivité. Donnez-moi donc vous deux quelque bon conseil pour arriver plus sûrement à mon but, ou je vais à l'instant même vous faire éprouver ma force et mon courroux!

» — O jeune homme! s'écrièrent alors les deux gnomes à la fois, l'œuvre que tu veux accomplir est grande et périlleuse. Elle surpasse les forces humaines et l'audace du plus vaillant. Ne vois-tu pas ce farouche léopard qui est ici couché par terre? Tu ne peux faire un pas de plus vers la retraite de Médulina, avant d'avoir tué cette horrible bête! »

Mais à peine les deux petits êtres avaient-ils prononcé ces mots, que le léopard commença à hurler pour la seconde fois, et d'une manière plus affreuse qu'auparavant.

« Observes-tu, poursuivirent les deux gardiens, comme le monstre agite sa queue et se roule en fureur? Prends-y garde! encore un rugissement de plus, et ton existence est brisée comme une bulle de savon. »

Rodolphe ne répondit rien. Il leva son glaive, et d'un seul coup il trancha la tête du quadrupède. Les gnomes, à cette vue, sautèrent de joie, et tout en souhaitant à notre héros une réussite heureuse, ils le remercièrent sincèrement de les avoir délivrés d'un si odieux compagnon. En récompense du service éminent qu'il venait de leur rendre, ils firent présent à leur sauveur d'un flambeau magique, à l'aide duquel il découvrit aussitôt, dans un enfoncement, le palais de la sorcière.

Après s'être avancé quelque peu, le filleul de Rübezahl aperçut une colonne de marbre noir, et près d'elle plusieurs plaques de même couleur, semblables à des pierres tumulaires.

« Sous l'une de ces dalles, dirent les gnomes à leur libérateur, dont ils prévinrent la curiosité, est renfermé le magicien Buzifanfalus, jadis propriétaire de ces lieux. Généreux et respectable, avide de faire le bien et de protéger la vertu, ce sage fut un jour surpris à l'improviste par Médulin. Cette indigne fée l'emprisonna ici, puis changea tous les amis que le vénérable vieillard avait rassemblés chez lui, en diverses sortes d'animaux hideux et cruels. Lors de ce pénible évènement, nous avions été justement envoyés par notre souverain pour complimenter le maître de céans. Médulina nous ayant distingués dans la foule, avant que nous eussions le temps de nous dérober à son perfide regard, nous obligea, bien qu'en nous laissant nos formes naturelles, à garder sa personne après nous avoir imposé l'incommode surveillant que tu viens de priver de la vie. Buzifanfalus mérite, sous tous les rapports, que tu l'aides à sortir de son cachot. Pour lui rendre cet important service, qui dépend de ta seule volonté, prends la langue du léopard que nous avons arrachée de sa gueule. Le sang que tu en exprimeras, en tombant goutte à goutte sur le marbre, détruira tous les enchantemens qui pèsent sur lui, quelque forts qu'ils puissent être!

Rodolphe suivit l'avis de ses conseillers et tira le digne Buzifanfalus du caveau infect où il était plongé depuis tant d'années. Celui-ci parut d'abord sortir d'un sommeil profond; mais revenu subitement à lui, il remercia dans les termes les plus vifs le jeune homme, et lui promit toute son assistance pour lui faire vaincre Médulina.

S'étant alors avancés ensemble, les quatre personnages dont nous venons de parler entrèrent dans une salle décorée avec élégance, et au milieu de laquelle une table richement servie apparaissait.

« Ceci est encore un souvenir de mon hospitalité d'autrefois, dit le magicien à Rodolphe. Tandis que je fêtais mes amis, l'infâme Médulina m'a frappé, ainsi qu'eux tous, de la manière la plus indigne.—Par bonheur les choses peuvent encore se réparer! »

Buzifanfalus à ces mots fendit les airs de plusieurs coups de sa baguette et une grande cohorte d'animaux d'espèces différentes accoururent à la hâte. Dès qu'il vit que le nombre était complet, il fit sortir de terre un réchaud allumé sur lequel il jeta plusieurs poudres à la fois. Celles-ci en s'enflammant rendirent une forte détonation. Aussitôt une nombreuse

société d'hommes et de femmes en costume de gala apparurent sous leur forme primitive, et rendirent grâces au sage de les avoir fait sortir des corps d'emprunt qui leur avaient été imposés. — Celui-ci, avec grâce et modestie, leur présenta Rodolphe comme leur sauveur et le sien propre.

Après avoir donné les éloges les plus flatteurs à la conduite du jeune héros, les amis du magnanime sorcier se mêlèrent entre eux et causèrent de leurs ennuis passés. Buzifanfalus, qui avec la liberté avait recouvré son pouvoir magique, évoqua du néant pour effacer tout souvenir des maux endurés une musique ravissante qui mit tout le monde en train. Les uns dansèrent en ronde animée, les autres s'assirent à la table, garnie de plats variés, pour restaurer leurs estomacs et rompre le long jeûne qu'ils avaient subi. — Rodolphe aurait eu bonne envie de prendre tout ce qu'il voyait pour une trompeuse illusion de ses sens, si après s'être pincé deux ou trois fois jusqu'au sang, il ne s'était suffisamment convaincu de la réalité du prodige.

Tandis qu'on se divertissait à l'envi, et que les coupes circulaient parmi les convives, Médulina accourut furieuse en demandant quel était l'audacieux qui avait désenchanté ses esclaves. Elle jura par les enfers qu'elle saurait punir d'une manière cruelle celui qui l'avait troublée dans ses machinations, et que les tourmens qu'elle allait infliger au coupable seraient un exemple éternel de sa juste vengeance. — Alors elle distingua Rodolphe et lui lança un regard foudroyant.

« Je saurai bien te faire repentir de ta folie, pauvre farinier, » s'écria la magicienne hors d'elle-même d'une voix glapissante.

Mais chacun sourit à sa colère et se moqua d'elle.

Alors elle leva sa baguette, avec laquelle elle traça dans l'espace des signes cabalistiques. Tout le monde regarda ses efforts avec mépris, et en effet ses conjurations restèrent cette fois sans résultat.

« Je suis trahie ! hurla Médulina en écumant de rage et en faisant mille contorsions ridicules. Je suis trahie, c'en est fait de moi ! »

Bien que la sorcière effarée roulât des yeux hagards, frappât du pied comme une possédée et s'arrachât les cheveux en grinçant des dents, Buzifanfalus, sans avoir égard à ces momeries, commanda aux deux gnomes de la lier et de la livrer garrottée à Rodolphe. Les esprits terrestres exécutèrent ses ordres en un instant, et la furieuse fut bâillonnée.

Dès que Médulina fut chargée de fers et ne put plus vociférer de blasphèmes, le sage retourna vers ses amis et leur parla de la sorte :

« Vous me pardonnerez, je l'espère, les maux que vous avez souffert si injustement à cause de moi, après la punition réservée à cette détestable sorcière. Dans quelques instans elle sera livrée au ressentiment du Génie des montagnes, qu'elle a aussi osé insulter. J'attends de votre complaisance que vous accompagniez ce brave jeune homme et moi-même jusqu'au palais du souverain du Reisengebirge, où nous allons sur l'heure même nous rendre en triomphe avec notre ennemie vaincue. »

Tous les assistans poussèrent, à cette proposition, des cris de joie, et consentirent à marcher à la suite des deux protecteurs que le ciel leur avait donnés. Quelques domestiques éclairèrent la marche, qui se mit aussitôt en mouvement, et l'on emporta au son du fifre et du tambourin la magicienne chargée de liens, d'opprobres et de malédictions. Lorsqu'on rencontra le cadavre inanimé du léopard, Buzifanfalus, pour en détruire jusque au souvenir, le fit précipiter dans une large fosse qu'il recouvrit d'une pierre noire. Peu après on atteignit les jardins, qui, dépeuplés de leurs habitans immondes, avaient repris leur fraîcheur et leur beauté d'autrefois.—Le torrent avait échangé ses ondes noirâtres contre une eau claire et limpide. La grotte ardente n'était plus envahie par les flammes. En un mot, tout en cet endroit que Médulina avait dénaturé, avait repris une physionomie suave et romantique, et le chemin que l'on suivait était agréablement ombragé de touffes de myrthes et de lilas.—Le cortége arriva bientôt à la Riesenburg (1), où il fut accueilli par Rübezahl avec une pompe et une magnificence impossibles à décrire.

Après avoir serré avec cordialité la main du sage Buzifanfalus, qui demeura avec la prisonnière pour l'observer de près, le Génie des montagnes emmena Rodolphe dans un cabinet retiré, et lui tint à peu près ce langage :

« Ta noble et généreuse conduite mérite non seulement tous mes éloges, mais encore ma reconnaissance. Je ne te demande qu'un quart d'heure pour punir l'enchanteresse que tu m'as livrée, et aussitôt je suis prêt à faire ce que tu exigeras de moi ! »

Rübezahl conduisit ensuite son protégé dans une immense salle où une foule prodigieuse d'alfs et de gnomes avait été convoquée par

(1) Reisenburg, c'est-à-dire castel des Géans. C'est ainsi que quelques auteurs appellent le château de Rübezahl.

le maître des montagnes pour assister au jugement de Médulina. Le souverain du Reisengebirge apparut au milieu de ses sujets dans tout l'éclat de sa puissance et de sa gloire. Il fit amicalement asseoir Rodolphe auprès de lui et manda Buzifanfalus, qui apparut avec la coupable. Portée dans un fauteuil par quatre kobolds (1), elle semblait être plongée dans un évanouissement léthargique. Sur un signe du prince des gnomes, le sage toucha la magicienne de sa baguette, et la captive se leva honteuse et abattue.

« J'attends, dit-elle en soupirant, la punition qui m'est réservée, puisque je me vois en votre puissance. Faites donc de moi ce que vous voudrez.

» — Misérable ! s'écria Rübezahl d'une voix de tonnerre, tu n'as joui que trop long-temps d'un pernicieux pouvoir. Je vais t'en priver à jamais, ou du moins t'ôter pour toujours l'envie et la faculté de faire le mal. Tu vas avant tout renoncer ici à tes œuvres impies et te lier envers moi par un serment solennel. Si tu osais l'enfreindre, tu serais à l'instant même livrée à d'horribles et éternels tourmens. »

Médulina jura d'obéir aux ordres du souverain du Reisengebirge, et ses chaînes lui furent ôtées.

« Maintenant, dit Rübezahl en prononçant quelques paroles magiques, je te commande de prendre la forme d'une vieille femme cassée, et te bannis pour deux mille ans dans la Forêt-Noire ! »

A ces mots la sorcière se voûta soudain. Son front sillonné de profondes rides se couvrit de cheveux blancs et rares, ses yeux s'éraillèrent, et sa main tremblante s'appuya sur une béquille qui soutenait ses pas chancelans.

« Adieu, dit Médulina d'une voix faible, adieu; pardonnez à mes méfaits, et oubliez les insultes dont je me suis avec félonie rendue coupable envers vous. Je me dirige vers les lieux que vous m'avez indiqués. »

(1) Parmi l'innombrable armée des esprits que la fiction a créés, le *Kobold* est en Allemagne un petit être qui, lorsqu'il n'est pas insulté, ne fait jamais de mal aux hommes, leur rend au contraire toutes sortes de services, et même plaisante avec eux. Les mineurs l'appellent *Berhgeist*, et aussi *Bergmannchen*, c'est-à-dire esprit des montagnes, ou petit homme des montagnes. Peut-être que l'existence de ces êtres a été imaginée en premier lieu par des mineurs ; car souvent les vapeurs du cobalt, en planant dans les mines, forment des apparitions bizarres qui semblent être animées.

Elle sortit aussitôt en trébuchant, et quelques instans après on la vit sur un dragon ailé voler vers l'Occident à travers les airs.

Rübezahl, après le départ de la magicienne, daigna en l'honneur de cet évènement désenchanter les poissons de ses étangs et leur rendit la liberté. Alors il congédia Buzifanfalus et ceux qui l'avaient suivi, avec une amabilité toute gracieuse. Les gnomes et les alfs disparurent, et dès que le génie des monts Sudètes se trouva seul avec Rodolphe, il s'approcha de lui et lui dit, en le baisant au front :

« Me voici prêt à remplir mes engagemens ! »

Le jeune homme le remercia de ses bontés, et le fit souvenir qu'il lui avait promis sa protection pour le duc de Salzbourg et l'archiduc d'Autriche. Rübezahl, pour lui prouver qu'il consentait à ses désirs, le transporta en moins de dix secondes au palais du souverain, qui regrettait plus que jamais la perte de sa source minérale.

« Je n'ai pas besoin de me montrer ici, dit le gnome; présente-toi seul au duc, et annonce-lui que tu vas faire rejaillir l'eau miraculeuse. Voici une petite boîte de poudre que tu disperseras en trois endroits différens. et aussitôt les eaux salines reparaîtront. Cependant ne néglige point d'agir comme je te l'ai recommandé en route, car tu trouveras le prince tout disposé à te satisfaire, et tu ne dois point par une sotte modestie t'opposer aux bienfaits que te réserve la fortune. — Va donc, et quand tu auras besoin du Génie des montagnes, souhaite seulement de me voir, et j'apparaîtrai soudain devant toi. »

Rodolphe se fit conduire au monarque désolé, en lui annonçant qu'il venait lui tenir parole et rendre vive la source qu'avait tarie le maître des montagnes.

« — Jeune étranger, dit le duc plein de joie, s'il est vrai que tu ne me leurres point d'une fausse espérance, je m'engage à te donner tout ce que tu voudras.

» — Ne doutez point, noble prince, que je ne réussisse sur-le-champ, et que le souverain du Riesengebirge ne réalise vos désirs par mon moyen. Certes, je ne vous ai pas servi, je le jure, par un vil intérêt; mais puisque vous me promettez tout ce que je puis exiger, donnez-moi votre parole ducale, que si je parviens à accomplir vos vœux, une armée de dix mille soldats, entretenue à vos frais, pendant deux mois seulement, sera mise par vous à ma disposition! »

Le duc fit serment que cette demande lui serait accordée, et il se

rendit, avec Rodolphe, suivi d'une grande foule de courtisans et de peuple, à la roche desséchée.

Le jeune aventurier jeta la poudre selon la recommandation du Génie; et au grand étonnement de tous, un ruisseau limpide sortit des anfractuosités stériles du rocher. Le prince ordonna à ceux qui se trouvaient présens, et souffraient de quelques infirmités, d'en essayer la vertu; et toutes les personnes qui obéirent furent à l'instant même guéries de leurs maux. Le prince, à cette vue, fut tellement enchanté, qu'il sauta au cou de Rodolphe, et l'embrassa avec une grande effusion.

« Dis-moi, s'écria le duc, que puis-je faire pour t'exprimer ma gratitude, et reconnaître dignement le service que tu viens de rendre à mes sujets et à l'humanité tout entière? Parle, tout ce qui dépend de moi est dès à présent à tes ordres!

» — Je ne demande, noble prince, que l'accomplissement de votre promesse. Veuillez diriger les soldats que vous m'avez octroyés vers la ville de Prague. Je les rejoindrai bientôt, car je quitte à l'instant votre cour, où je ne puis m'arrêter davantage. »

Malgré tous les efforts et toutes les prières du duc, Rodolphe partit le jour même, emportant les bénédictions de la population tout entière, et aussi de forts beaux diamans qu'il avait été forcé d'accepter du prince.

A une petite distance de la ville, le jeune homme évoqua le maître des montagnes, qui, docile à sa voix, lui apparut et le transporta rapidement à travers les airs, dans la capitale de l'archiduché d'Autriche. Rübezahl apprit en route à son protégé, que la fille du souverain de cet État avait été, dès les premières années de sa vie, sous l'influence d'un sort que lui avait jeté la malveillante Médulina. « Toutefois, ajouta le génie, cette princesse en est délivrée depuis la punition infligée à la magicienne. Cependant, pour faire disparaître jusqu'aux traces que de longues douleurs physiques laissent toujours, même lorsqu'elles ont cessé, je te remets ici une fiole pleine d'un élixir d'une vertu extraordinaire que j'ai moi-même composé.

Rübezahl alors rendit visible son filleul qu'il avait d'abord entouré, ainsi que lui, d'un nuage impénétrable. Dès qu'on aperçut le jeune homme, chacun s'empressa de courir au-devant de lui pour lui demander des nouvelles de son voyage. Rodolphe répondit aux questions des curieux en répliquant qu'il avait réussi à souhait, et à ces mots il

fut porté en triomphe au palais de l'archiduc. Le monarque reçut notre héros avec une cordiale affabilité ; et lorsqu'il eut appris de sa bouche, que c'était à lui qu'il devait le rétablissement de sa fille bien-aimée, il lui offrit tous ses trésors en récompense.

Cependant le protégé du gnome n'exigea, pour prix du service important qu'il avait rendu au souverain, que dix mille nouveaux hommes d'armes, tout équipés et entretenus également pour deux mois. Cette faveur lui fut à l'instant accordée, et dès qu'on l'eut conduit aux appartemens de la jeune princesse, il lui fit prendre quelques gouttes du cordial merveilleux de Rübezahl. A peine celle-ci s'en eut-elle humecté les lèvres, qu'elle acquit une fraîcheur et une gaieté qu'elle n'avait jamais possédées; et, pour fêter cet évènement inespéré, la ville tout entière célébra des réjouissances qui durèrent plusieurs mois de suite.

Rodolphe n'en attendit pas la fin, et, se mettant à la tête des troupes choisies que l'archiduc lui procura sur-le-champ, il s'avança à travers la Bohême. A quelques journées de Brünn il rejoignit sa petite armée salzbourgeoise, et marcha rapidement sur Prague.

Le roi de Bohême, en apprenant l'arrivée subite de troupes étrangères, députa à leur chef quelques envoyés pour savoir s'il se présentait dans une intention hostile. — Rodolphe fit répondre au monarque que sa seule pensée était de s'emparer de la ville libre, dont son beau-père était l'échevin, et de s'en faire publiquement déclarer le maître absolu. Il le fit assurer, du reste, qu'il ne comptait nullement troubler la paix du pays, et le priait d'agréer ses hommages respectueux.

Cette nouvelle fut reçue à Prague avec une joie inexprimable, et le souverain, tiré d'inquiétude, sut par ses députés comment Rodolphe s'était attiré la protection du Génie des montagnes. Plein d'admiration pour la valeur que le paysan avait montrée en combattant l'atroce Médulina, il l'éleva à la dignité de prince, et lui fit même dont de divers villages, jadis dépendans de la ville dont le blocus était résolu.

Le favori de Rübezahl porta peu après le siége devant la cité indépendante qu'habitait la famille de sa femme. Tandis que dans son camp il réfléchissait s'il livrerait un assaut général et décisif, ou ferait connaître en termes clairs ses volontés à son beau-père, le souverain du Riesengebirge se montra tout à-coup devant lui.

« Tu es maintenant, dit le gnome, au terme de tes travaux et de

tes peines, et je suis prêt à te remettre, si tu l'exiges ; les plumes d'or que tu as sollicitées auprès de moi. Par leur moyen tu pourras facilement t'enrichir, puisqu'elles ont la propriété de découvrir à celui qui les possède, les trésors cachés à la surface, comme au sein de la terre. Toutefois je dois te rappeler que la modération dans les désirs des hommes est le plus sûr garant de leur bonheur, et si tu veux m'en croire, tu me laisseras ces plumes et le soin de veiller à ta félicité. Je m'en acquitterai sans doute mieux que toi-même, et tu n'auras jamais sujet de regretter un sacrifice qui peut-être te semble pénible aujourd'hui ! »

Rodolphe était bien trop reconnaissant de tout ce que son parrain avait déjà fait pour lui depuis le moment de sa naissance, pour s'opposer à son désir, et dès l'instant il renonça sans regret à la possession des plumes d'or, que l'avarice dégoûtante de son beau-père lui avait envoyé quérir au péril de sa vie.

« Adieu, mon ami, dit le Génie des montagnes en lui tendant affectueusement la main. Je veillerai sur toi ! mais n'oublie jamais que sans la vertu il est impossible de goûter la félicité en ce monde, et conduis-toi toujours de manière à ne pas te rendre indigne de mon amitié ! »

A ces mots, Rübezahl s'évanouit comme la lueur vacillante d'un flambeau que l'aquilon a étouffé de son souffle, et l'on annonça au jeune général qu'une députation envoyée par les habitans de la ville assiégée demandait à être admise.

Le conquérant reçut les trois vieillards qui sollicitaient une audience, et prêta une oreille attentive à la communication qu'ils lui firent au nom de leurs concitoyens. Lorsqu'ils eurent fini, il leur répliqua comme il suit :

« Retournez auprès de votre bourgmestre ou échevin, et annoncez-lui, je vous prie, que le gendre qu'il hait mortellement, le même que ce fils adoptif du meunier dont il avait résolu la mort, est aujourd'hui prince et protégé immédiatement par le prince des gnomes. Dites-lui que j'ai possédé les plumes d'or de Rübezahl, qu'on ne m'avait envoyé chercher que pour se défaire plus sûrement de moi, et que je demande en ce jour les armes à la main, à être déclaré le maître absolu et le roi de votre cité.— Si l'on s'empresse de m'obéir, je montrerai de la générosité et comblerai tout le monde de bienfaits ; mais si, au contraire, on refuse de se rendre à discrétion, je renverserai vos murailles, je

pillerai vos demeures, et pour exemple je ferai porter par les rues la tête de l'échevin au bout d'une longue pique. »

Les envoyés, terrifiés par ces paroles, portèrent au conseil la réponse qu'ils venaient de recevoir, et elle eut tout l'effet que Rodolphe s'en était promis. Le beau-père surtout trembla fort pour sa part à l'idée de la menace qui le regardait personnellement, et connaissant par lui-même tout l'empire de la vengeance dans les actions humaines, il résolut de faire tout son possible pour éviter à son chef grisonnant l'honneur d'une élévation si désagréable. — Dès lors il prononça un éloquent discours en faveur du couronnement de son gendre, et sa voix ayant réussi à toucher et à persuader l'auditoire, on ouvrit aussitôt les portes.

Une foule considérable de peuple sortit en traînant après elle un magnifique carrosse destiné au jeune monarque, et les principaux habitans vinrent prêter serment d'obéissance et de fidélité entre les mains du filleul de Rübezahl.

Rodolphe fut conduit en grande pompe à l'Hôtel-de-Ville qu'on avait disposé à la hâte pour le recevoir, et là il déclara à ses nouveaux sujets, au milieu d'un hourra bruyant, l'esprit gouvernemental dont il était animé. Chacun s'empressa de fléchir le genou devant celui qui s'était lui-même placé la couronne sur la tête, et le beau-père fut des premiers à parler de son dévouement et de son zèle. Il fit même la motion d'appeler à l'avenir leur cité Rudolphstadt, du nom de l'illustre personnage qui voulait bien s'en déclarer le souverain. Sa proposition acceptée à l'unanimité, il demanda humblement pardon de sa conduite passée, et témoigna même le plus vif regret de n'avoir pas distingué plus tôt les qualités éminentes d'un homme auquel il eût dû jadis accorder sans hésiter son affection et la main de sa fille. En terminant cette harangue, qu'il craignait à bon droit ne pas devoir être jugée tout-à-fait sincère, il prit sa fille chérie par la main, et la présenta à son royal époux, après l'avoir engagée de se charger d'une réconciliation qu'il n'était que trop forcé de désirer de tout son cœur en ce moment. Le prince reçut la jeune femme des bras de ses parens hypocrites avec une joie véritable et oublia dans ses tendres embrassemens la haine que le marchand ambitieux lui avait autrefois jurée.—Alors, aux acclamations générales la nouvelle reine fut proclamée, et si elle éprouva quelque satisfaction à se voir parée d'un diadème, la rougeur de son visage prouva aussi avec évidence qu'elle était encore plus vivement touchée de la possession

d'un mari qu'elle aimait éperdûment, que de l'éclat fastueux de la royauté.

Rodolphe, au milieu des réjouissances publiques qui furent célébrées en son honneur, n'oublia point ses devoirs particuliers. Il ordonna de prendre des informations au sujet de son père et de sa mère et de les lui amener, avec le meunier et la meunière qui l'avaient élevé avec tant de tendresse, dans le cas où ils vivraient encore. Un des courtisans, pour témoigner de son empressement et monter en faveur, se mit aussitôt en route, et quelques jours plus tard il revint accompagné des quatre personnes qui étaient chères à son maître. Le roi les reçut avec amour et tendresse, leur assigna un logement dans son palais, et en un mot il se conduisit envers eux avec toute la piété d'un bon et vertueux fils.

Dès les premiers jours de son règne, le monarque s'occupa de réformer les abus qui s'étaient introduits; il perfectionna les lois et rendit diverses ordonnances sages et protectrices. Le peuple, qui partout est clairvoyant, reconnut les excellentes intentions de son souverain, et l'adora aussitôt. Tous, jusqu'à ces esprits remuans qui ne sont jamais contens de rien, formèrent à l'envi les vœux les plus ardens pour conserver pendant de longues années un aussi bon et aussi aimable prince.

Rodolphe renvoya à l'archiduc d'Autriche et au duc de Salzbourg les troupes qui ne lui étaient plus nécessaires, apres toutefois les avoir libéralement récompensées de leurs services. — Il se fit ensuite rendre un compte exact et fidèle de l'état des finances, qu'il ne trouva pas dans une prospérité remarquable. Dans cette occurrence, ne voulant pas recourir à des impôts nouveaux, comme ses ministres le lui proposèrent, il employa son propre argent à combler les déficits antérieurs. De cette manière il ne fit, il est vrai, murmurer personne, mais bientôt aussi il se trouva dans une étroite gêne, ce qui pour un roi est un horrible défaut. Tandis que notre auguste ami réfléchissait aux moyens qu'il pourrait employer avec le plus de succès, il songea soudain à la cuve de blé que son père avait emportée avec lui. Son premier soin, en se convainquant qu'elle avait encore son ancienne fécondité, fut de faire délivrer pour rien du froment aux pauvres et aux vieillards infirmes. Il était occupé à éloigner ainsi la misère de ses faubourgs, lorsqu'un homme à lui inconnu vint lui annoncer un jour qu'un grand bruit se faisait entendre sous terre à peu de distance de la ville. L'alarme fut bientôt répandue, et tous les habitans de Rudolphstadt se

précipitèrent hors des portes pour se convaincre de la réalité de cette singulière nouvelle. Le monarque, en se rendant sur les lieux, fut guidé par un roulement sourd jusqu'au pied d'un rocher noirâtre d'une élévation prodigieuse et d'une complète nudité.

Tandis que le peuple, qui redoutait quelque malheur, prêtait avec anxiété l'oreille aux craquemens souterrains qui se faisaient entendre, le rocher se déchira soudain et s'entr'ouvrit avec un horrible fracas. Alors le Génie des montagnes apparut au milieu d'une mine d'or étincelante dans le costume d'un mineur. Il portait sur sa tête les plumes merveilleuses que Rodolphe lui avait laissées, et sa main, ornée d'un diamant magnifique, reposait avec dignité sur une pioche d'acier. A cet aspect, la foule turbulente, saisie de frayeur et de vénération, garda le plus profond silence, et jeta les yeux sur le roi, dont le visage était calme et tranquille. Rübezahl, d'une voix claire et sonore articula ces mots:

« Je t'ai promis, mon bon Rodolphe, de veiller sur toi et de faire un bon usage de mes plumes d'or si tu n'abandonnais pas le chemin de la vertu. N'ayant rien eu à te reprocher, le moment est venu où je veux tenir ma promesse! Ta ville est pauvre et ses habitans sont malheureux. Tes trésors sont épuisés, et la cuve de grains ne peut t'offrir de suffisantes ressources. Pour assurer le bonheur de ce canton, j'ai fait ici former par mes gnomes une mine inépuisable qui livrera à toi et à ton peuple autant de richesses que vous en aurez besoin. Néanmoins sachez profiter avec modération de mes bienfaits, et rappelez-vous sans cesse que l'on ne doit ambitionner l'or qu'autant qu'il est indispensable et nécessaire. Si jamais, perdant tout souvenir des devoirs religieux et humains, vous vouliez emprunter à cette caverne des subsides pour l'injustice ou le crime, elle se refermerait aussitôt et serait anéantie pour toujours. Adieu, Rodolphe, tu me vois aujord'hui pour la dernière fois. Gouverne avec prudence et sagesse, souviens-toi, mon fils, tant que ton cœur battra dans ta poitrine, qu'un précieux depôt t'est confié, dont plus tard tu auras là-haut à rendre compte; et vous tous qui m'écoutez, honorez votre souverain et l'aimez! »

Après ces paroles, le Génie des montagnes se précipita dans un gouffre qui s'ouvrit tout-à-coup et se referma aussitôt sans laisser aucune trace visible.

Rodolphe tira de la mine des sommes immenses, qui furent également réparties entre tous les citoyens de son petit royaume, et il vécut,

ainsi qu'eux, pendant un long espace de temps, heureux et satisfait. Le nom vénéré de l'Esprit des montagnes était dans toutes les bouches; des chants populaires furent composés en son honneur, et pour la première fois, peut-être, depuis la création du monde, les hommes n'étalèrent point cette ingratitude hideuse qui semble leur être innée.

Cependant, pour rester vrai, il est juste de dire qu'après une série considérable d'années, lorsque les générations s'étaient déjà renouvelées plusieurs fois, le vice fit de si grands progrès dans cette partie du globe, qu'il vint aussi planter son hideux étendard sur les tours de la ville protégée par le Génie. Les bourgeois prodiguaient à l'envi dans de honteuses débauches cet or que le gnome ne leur avait donné que pour subvenir à leurs besoins véritables. Ils avaient entamé des guerres injustes et cruelles, et, se vautrant dans le sang et la boue, ils se livraient en un mot à toutes sortes d'horreurs et d'excès coupables. La main protectrice du Maître des montagnes se retira en même temps que leur vertu primitive, et le noir rocher qui pour eux avait ouvert ses flancs prodigues, les referma pour ne plus offrir à la cité pervertie que la vue sinistre de son dos aride et menaçant.

On prétend que cette punition, loin d'avoir eu un résultat avantageux, ne fit qu'aigrir les esprits, et que les indignes habitans de Rudolphstadt firent sur Rübezahl un poème insultant qu'ils ne manquaient jamais de hurler dans leurs orgies. Le roi des gnomes, à la fin, se fatigua de ces attaques réitérées faites à la majesté de son trône souterrain, et il suscita un effroyable tremblement de terre qui détruisit la ville de fond en comble. Les mines mêmes, réduites en poussière inerte, furent dissipées par les vents furieux, et celui-là serait bien osé, qui voudrait aujourd'hui désigner la place où s'élevait jadis cette deuxième Babylone.

Le comte DE CORBERON.

SCIENCES.

DE LA

PHILOSOPHIE PRATIQUE,

DE MELCHIOR GIOJA,

TRADUCTION INÉDITE DE L'ÉPOQUE.

(*Suite.*)

CHAPITRE XI.

MOYENS DE CONSERVER LES CONNAISSANCES RECUEILLIES.

Nous faisons palper à nos sens les objets qui nous environnent, et nous accumulons dans notre esprit toute sorte de lectures utiles pour en tirer ensuite un parti convenable à nos besoins. Or, cette application serait impossible si, après avoir recueilli des observations, nous venions à les oublier au bout de quelque temps.

Nous ne nous engageons pas à donner un moyen de se rappeler les sensations, car il n'y aurait pas grand avantage à cela, quand même la chose serait possible ; mais nous indiquerons les moyens de rendre ce souvenir plus aisé, plus sûr et plus exact.

§ 1. *Ecritures et autres choses semblables.*

Au fur et à mesure que les abeilles ont recueilli la cire ou le miel des fleurs, elles vont le déposer dans leur ruche, qui s'enrichit toujours. Les hommes devraient faire de même, et aussitôt leurs observations faites, se retirer dans leur cabinet, et les inscrire, non sur un volume par ordre alphabétique, mais *sur autant de feuilles détachées qu'ils auraient d'idées.*

Le sage et le vulgaire se trouvent à peu près au milieu des mêmes objets ; mais ce dernier passe nonchalamment sur tout ce qu'il voit sans s'y arrêter ; sensible sans être observateur, il assiste au spectacle du monde comme à celui d'une

lanterne magique ; prédominé par les passions des petites choses, visites, habits, étiquette, cérémonie, etc., maîtrisé par la passion des amusemens du *jeu*, de la *gourmandise* et des *femmes*, il demeure la tête vide au milieu d'un océan de sensations. Mais le sage divise son temps entre l'observation et la retraite, les amusemens et la méditation ; le soir, il fait un résumé de l'histoire de la journée, un inventaire de ses idées, et laissant à part celles qui sont inutiles, il écrit les autres sur son petit cahier, afin de ne pas les oublier, et de pouvoir les consulter en tout temps. C'est une précaution simple, triviale même, mais très utile et commune aux bons artistes, que celle d'avoir toujours sur soi un crayon pour noter les choses les plus intéressantes qui se présentent à nos sens et les réflexions qui nous viennent à l'idée.

L'habitude de repasser, le soir, dans sa mémoire tous les évènemens de la journée et de les examiner avec ordre l'un après l'autre, donne de la force à la mémoire, et

1° Perfectionne l'intelligence ;

2° Apprend à se connaître soi-même ;

3° Habitue à ne parler et n'agir qu'avec prudence ;

4° Fortifie l'amour de la vertu par le plaisir des bonnes actions ;

5° Étouffe insensiblement le germe des affections immodérées et insociales par la honte du repentir que le souvenir des fautes, des défauts et des vices rappelle incessamment à notre âme.

§ 2. *Exercice.*

1° Celui qui répète plusieurs fois la même danse parvient à l'exécuter avec facilité ; cette facilité fait que, dans une circonstance opportune, il peut exécuter diverses danses mieux qu'une autre personne. Celui qui est habitué à écrire avec la main droite écrira toujours mieux avec la main gauche que celui qui n'a jamais écrit du tout.

Toutes les facultés du corps et de l'âme s'améliorent par l'exercice ; il en est de même du souvenir (1) :

« Je me suis habitué, dit Alfieri, à l'utile exercice d'apprendre par cœur des » centaines de vers de différens auteurs, ce qui m'a perfectionné dans les langues » latine et italienne (2). »

(1) Le dessinateur conserve une idée bien plus exacte d'un bâtiment ou d'un paysage que celui qui n'a pas appris le dessin. Le peintre en portrait se rappelle les formes du corps humain sans aucun effort, et presque aussi facilement qu'il écrit son nom.

(1) Œuvres posthumes, tom. 1er, pag. 211, édition de Florence.

On doit exercer la mémoire plus par des idées que par de simples mots; le premier exercice fait les hommes, et le dernier les perroquets.

2° L'habitude d'exercer les enfans après qu'ils ont appris leur leçon, de la leur faire enseigner à leur camarade, est fort bonne. Le plus sûr moyen de s'assurer si quelqu'un a bien appris une histoire, un métier ou une science, est de les lui faire enseigner aux autres. Le docteur Johnson, qui était doué d'une prodigieuse mémoire, avait, dès son enfance, pris l'habitude de rendre compte de tout ce qu'il avait lu à une vieille femme à laquelle il était lié par l'amitié et le respect. C'est pourquoi, les bons professeurs encouragent leurs élèves à parler de ce qu'ils ont lu, à conter ce qu'ils ont vu, les écoutent avec indulgence, corrigent avec adresse leurs défauts, et tantôt en les interrogeant sur le commencement du fait, tantôt sur la fin, et puis revenant au milieu, obligent l'enfant à conter la chose de différentes manières, et lui permettent après cela d'en parler dans la conversation. On ne doit que blâmer la méthode de faire répéter machinalement aux enfans, sous le prétexte spécieux d'exercer leur mémoire, des morceaux de poésie ou de prose qu'ils ne comprennent pas. Cet exercice habitue l'enfant à se contenter de mots et non à rechercher les idées; il donne une tendance vicieuse à son esprit, semblable à ces habitudes que contractent nos membres, et qu'il nous est impossible de corriger à notre gré.

3° L'exercice de répéter *à haute voix* les idées qu'on a lues dans un livre, de les confronter au but proposé par l'auteur, afin d'en connaître le lien et l'utilité, est aussi très bon. L'habitude d'exprimer sa pensée à haute voix nous apprend à nous en rappeler les parties les unes après les autres, afin de les mieux conserver, au lieu qu'elles se présenteraient à notre âme simultanément et en désordre.

4° L'on peut aussi augmenter la force de la mémoire, en s'habituant, à l'aide de l'imagination, à se peindre les objets, après en avoir observé les formes, les couleurs et la grandeur. Reynolds, en rentrant chez lui, conseillait à ses élèves de dessiner sans modèle ce qu'ils avaient vu à l'école.

5° Il y a des amateurs d'histoire naturelle qui ornent le pavé de leurs chambres de toute espèce de marbre de leur pays, leurs murailles de toute sorte de bois de leurs forêts, leurs armoires de toute sorte de fruits agricoles de leur nation. Environnés constamment des objets de leurs études, ils en conservent un souvenir immuable.

6° L'exercice de la mémoire est facilitée par l'usage des *tableaux synoptiques*. Ces tableaux sont à la science ce que le dessin est à la peinture. Les idées essentielles d'une science peuvent être décrites sur un tableau, partagées en branches principales, ensuite en branches subalternes, et en plus petites, qui leur

servent presque de chaîne d'union. Les tableaux synoptiques soulagent la mémoire, car, tandis qu'ils parlent aux yeux, ils présentent à l'esprit un assemblage d'idées régulières. On pourrait les comparer à une lumière placée derrière des objets transparens qui font saillir les figures, les attitudes et les couleurs. La vue de ces tableaux rappelle toute la théorie d'une science et les faits qui l'enseignent; vous serez convaincu de cela lorsque vous aurez étudié ces *Elémens de philosophie* (1).

§ 3. *Attention.*

Celui qui a été victime d'un grave accident sur une route, qui a été, par exemple, arrêté par des voleurs, ou qui s'est cassé une jambe, ne passera pas dans le même endroit sans se rappeler les principales circonstances de ce fait: la douleur l'a gravé fortement dans sa mémoire.

Voyez avec quelle facilité nous nous rappelons les traits et l'écriture d'une personne que nous aimons; souvent nous nous les rappelons pendant très longtemps, même sans nous être donné la moindre peine pour les graver dans notre esprit : le plaisir, l'amour et l'amitié, les ont gravés en caractères ineffaçables.

Dire que *la douleur et le plaisir, que l'amour et l'amitié conservent les idées,* c'est comme si nous disions que *l'attention est la cause principale de ce rappel.*

Voilà pourquoi le sot se rappelle si facilement des anecdotes frivoles, tandis qu'elles sont sitôt oubliées par l'homme d'esprit. Lorsque nous n'avons ni affection ni intérêt pour un objet, il se peut très bien que nous l'examinions plusieurs fois, afin de nous en souvenir, sans qu'il nous soit possible de le reconnaître en le voyant de nouveau. Un homme, par exemple, qui n'a point l'habitude de regarder avec attention les bestiaux, perdra inutilement beaucoup de temps à regarder les traits d'un bœuf ou d'un cheval, et si on le lui présente quelques jours après, souvent il n'osera pas en décider l'identité d'une manière certaine. Au contraire, celui que son état oblige à connaître les animaux, se rappellerait la figure d'une centaine de ces animaux des deux espèces, aussi bien que les traits de ses amis.

(1) Les tableaux synoptiques les mieux réglés, les plus exacts, s'ils se réduisent à de purs chiffres, à d'arides nomenclatures, à de froids calculs, ne présentent à l'esprit rien qui puisse s'y graver d'une manière durable. Pour s'écarter de cet inconvénient, Playfair a présenté sur un seul tableau toutes les puissances de l'Europe figurées dans des cercles proportionnés, dont les diamètres sont entre ces cercles comme les puissances entre elles. Cette méthode, quoique n'étant point sans difficultés, offre le grand avantage de peindre et de faire connaître au premier coup d'œil des faits destinés à rester gravés dans la mémoire.

Il résulte de là, que, *pour augmenter le souvenir des choses, il faut que nous soyons persuadés de leur importance.*

Le fait suivant va nous prouver que l'attention corrobore la mémoire : nous apprenons mieux par cœur une composition quelconque en la lisant quelquefois et en la répétant par cœur après chaque lecture, que si nous la lisions plusieurs fois sans faire cet effort. L'effort excite l'attention et la tire de la langueur où elle tombe en recevant passivement des idées étrangères aux nôtres. C'est ainsi qu'en général le résultat des recherches faites par nous-mêmes font dans notre âme une impression plus forte et plus durable que les connaissances qui nous sont communiquées. Le moyen de rendre cette seconde impression égale à la première, c'est de reprendre les idées de l'auteur, de les observer à notre manière, d'arrêter de temps en temps le cours de la lecture pour comparer les propositions et les preuves, les principes et les conséquences, les idées principales et accessoires.

En suivant cette méthode, il arrivera souvent que la série du raisonnement de l'auteur dispose notre esprit à un avis différent du sien. Tantôt nous croirons son exposition trop laconique, et par cela trop obscure; tantôt nous croirons qu'il y a trop de détails, et par cela qu'elle est prolixe et ennuyeuse. Lorsque nous avons réduit le style de l'auteur à la forme que nous croyons la plus naturelle et la plus satisfaisante, nous pouvons conclure avec certitude qu'elle est la plus convenable à notre mémoire, quoiqu'elle ne soit pas la meilleure.

§ 4. *L'ordre.*

En général, les mouvemens réguliers s'exécutent avec moins de peine et plus de plaisir que ceux qui sont irréguliers. Ainsi, le pas militaire n'a pas seulement été inventé pour diriger les évolutions, mais aussi pour en diminuer la fatigue.

La mémoire est aussi soumise à cette loi générale, car on se rappelle plus aisément les choses régulières que les choses irrégulières : les désinences semblables, le retour régulier des mêmes syllabes, surtout le rythme et la mesure régulière des vers, facilitent le rappel des idées. Voilà pourquoi l'on apprenait par cœur les lois et les histoires en bons vers, avant l'invention de l'écriture. Voici deux séries de chiffres qui expliqueront ce phénomène :

1.	4.	7.	10.	13.	16.	19.	22.	25.	28.	31.
31.	28.	25.	22.	19.	16.	13.	10.	7.	4.	1.

Lorsque je sais que chaque chiffre de ces deux séries augmente dans l'une et diminue dans l'autre, et que la différence est toujours de trois du chiffre précédent à celui qui suit, je les apprendrai aisément et je ne les oublierai plus,

parce qu'un chiffre me dit l'autre, en ajoutant toujours trois à la première série et en les diminuant à la seconde. Mais si au contraire ces chiffres étaient ainsi disposés :

1.	10.	25.	7.	16.	31.	13.	4.	22.	28.	19.
13.	25.	4.	28.	1.	16.	10.	19.	31.	7.	22.

j'aurais bien de la peine à me les rappeler ; ce n'est pas qu'il y ait plus de chiffres que dans le premier arrangement, mais parce qu'aucun d'eux n'indique le suivant.

L'analogie et la régularité dans les dispositions des choses, des faits et des idées nous les rappellent plus facilement ; voilà pourquoi une bonne législation criminelle essaie toujours de porter, autant qu'il est possible, la peine analogue au crime, afin que l'idée de l'une s'unisse étroitement à l'idée de l'autre et en empêche l'exécution. Stewart dit que l'ordre philosophique soulage la mémoire, en unissant avec un petit nombre de principes généraux un plus grand nombre de détails séparés. L'habitude qu'ont, par exemple, les savans d'observer les rapports des causes avec les effets, leur présente beaucoup d'analogies intéressantes échappées au vulgaire, et augmente la force de leur mémoire.

Les hommes qui ont beaucoup d'affaires se forment en quelque sorte une mémoire artificielle, en distribuant leurs affaires par chaque heure ; et à mesure que celles-ci passent, elles leur rappellent des occupations différentes. C'est dans ce but que l'on a fait les *agendas*, où l'on indique les courses que l'on doit faire, par exemple, chez un officier à telle heure, dans tel jour de la semaine, dans tel mois de l'année, chaque deux, trois, six mois, dans les époques extraordinaires d'arrivée, de départ, de revue..... Autrement la confusion dans les affaires, le désordre dans la manière de vivre, l'habitude de tout commencer et ne rien finir, les interruptions irrégulières, le fréquent et brusque passage d'une chose sérieuse et importante à une chose futile et minutieuse, le désordre de l'âme..... sont autant d'obstacles au bon succès de la mémoire.

§ 5. *Associations naturelles.*

Nous avons vu que les idées se réveillent alternativement lorsqu'elles se présentent à notre âme simultanément, ou qu'elles se suivent avec une certaine constance, ou bien qu'elles sont associées avec analogie. Ce sont des lois qui rendent raison aux conseils suivans :

1° « Voici un moyen dont je me sers, disait Grétry, pour me rappeler un morceau de musique que j'ai oublié. Si je puis me souvenir dans quelle situation physique ou morale je me trouvais lorsque je l'avais composé ; si, par exemple,

j'étais tout seul dans ma chambre, à la campagne, pendant un beau jour d'été et regardant une perspective agréable, etc.; si je puis, dis-je, me rappeler dans quelle situation mentale j'avais composé ce morceau de musique égaré, en me transportant corps et pensée dans un endroit semblable, je suis sûr de me rappeler cet air, qu'il me serait inutile de chercher de toute autre manière. Bien du monde aura déjà observé que l'on trouve quelquefois involontairement des idées que l'on croyait perdues, lorsque l'âme éprouve les mêmes sensations qu'elle avait éprouvées la première fois qu'elles nous étaient venues. »

2° Les images sensibles, convenablement appliquées aux choses abstraites, intellectuelles ou morales, sont des ailes pour la mémoire.

Tandis que Périclès conduisait la flotte athénienne, il y eut une éclipse de soleil, ce qui effraya ses soldats, et le pilote même en trembla. L'amiral, au lieu d'employer de grands raisonnemens pour le dissuader de ses terreurs, prit son manteau, lui couvrit les yeux, et lui dit : « Crois-tu que ce soit un signe de malheur ? » — « Non, sans doute, » répondit le pilote. — « Cependant c'est une éclipse pour toi, répliqua Périclès, et il n'y a d'autre différence entre celle-ci et celle que tu viens de voir, sinon que la lune, étant plus grande que ton manteau, cache le soleil à un plus grand nombre de personnes. »

Zénon niait la possibilité du mouvement et tâchait de prouver sa thèse par des sophismes. Sans lui répondre, Diogène se mit à marcher, et lui prouva ainsi, par une action extérieure et matérielle, la réalité de ce qu'il combattait. Ces faits et d'autres semblables restent gravés dans la mémoire, car l'image sensible, appliquée judicieusement, sert en quelque sorte d'habillement à l'idée abstraite que l'on veut exprimer.

3° De même que l'homme qui tourne trop vite la feuille d'un livre, laisse souvent échapper ce qu'il cherchait et ne le retrouve que plus tard en cherchant plus régulièrement; de même, en voulant nous rappeler quelque chose, nous secouons quelquefois nos idées avec tant d'irrégularité, qu'elles se confondent et ne peuvent point nous apparaître, et celles que nous avions en vain cherchées se représentent d'elles-mêmes lorsque nous n'y pensons plus. Il paraît donc qu'il faudrait quelque méthode pour la rappeler à la mémoire. Supposons, par exemple, dit Marie Edgeworth, que votre élève ait perdu son chapeau. Il se rappelle qu'il l'avait lorsqu'il est sorti de chez lui; voilà une association de temps. Pourquoi est-il sorti ? qu'est-il allé faire en sortant la dernière fois? Voilà une association d'idées qui, en obligeant l'esprit à en chercher la cause, fera peut-être connaître l'effet. L'enfant est sorti pour mettre à l'abri son volant, parce qu'il pleuvait, et il l'avait oublié dans la cour; puisqu'il pleuvait, le chapeau a été mouillé. En rentrant à la maison, où l'a-t-il mis? Apparemment

il l'a mis sécher : le voilà donc tout près de le retrouver. En suivant la succession des temps et des actions, on parvient à se rappeler les idées oubliées et à retrouver les choses perdues (1).

On peut conclure de toutes ces réflexions, que l'augmentation qui résulte de l'acquisition d'idées ou de faits nouveaux, doit être séparée du nombre et des rapports qui les unissent entre elles; car, comme Maclaurin l'observe, une connaissance nouvelle consiste moins à voir un objet nouveau qu'à le comparer à ceux que nous connaissons déjà, et chercher à découvrir le côté qui leur ressemble ou qui en diffère. Notre connaissance s'étend donc au-delà des objets qui la composent, pris à part ou isolément. Et lorsqu'un objet nouveau se présente à notre esprit, il s'opère une augmentation d'autant plus grande dans nos idées, que cet objet s'étend dans un plus grand espace (2).

4° Je ne manquerai pas d'observer que si on lit un discours attentivement le soir, avant de se coucher, on l'apprend avec plus de facilité le lendemain, que lorsqu'on n'emploie pas cette précaution. Il paraît que les idées de ce discours se reproduisent pendant le sommeil, s'étendent et se renferment dans l'âme, qui n'est point alors distraite par le bruit de la journée.

§ 6. *Associations artificielles.*

On entend par *mémoire artificielle*, cette méthode qui associe les choses qu'il est difficile de rappeler avec celles qui sont plus faciles, afin de se souvenir des premières par le secours des secondes. « J'ai entendu parler, dit Stewart, d'une femme du peuple qui, pour se rappeler des sermons qu'elle entendait, associait chaque partie de ses idées à un côté de la voûte de l'église. Il en résultait que lorsqu'elle tournait les yeux vers cette voûte, ou qu'elle s'en rappelait la construction, elle se rappelait aussi l'ordre du discours du prêtre. »

Grey a mis dans ses *Mémoires techniques* beaucoup de connaissances historiques, chronologiques et géographiques, dans plusieurs séries de vers que l'étu-

(1) Lorsque nous récitons un discours que nous ne savons pas trop bien, nous répétons deux ou trois fois les derniers mots de la dernière phrase, afin de nous rappeler les autres suivans liés dans notre mémoire.

(2) La facilité de retenir un fait nouveau ou une idée nouvelle dépend du nombre des relations que ce fait ou ces idées ont avec les objets que nous connaissions précédemment. On voit donc que, bien loin de fatiguer la mémoire, chaque acquisition de ce genre grave plus profondément dans notre esprit ce que nous savions déjà, ou ce qui avait quelque rapport avec elle.

diant doit apprendre par cœur, comme un écolier les règles de la grammaire. Ces vers ne sont qu'un assemblage de noms propres, rangés de manière à produire une certaine harmonie, quoique imparfaite et même peu agréable à l'oreille.

Le grand inconvénient de ces sortes d'artifices, c'est d'appeler l'esprit à des associations accidentelles et arbitraires, au lieu de l'habituer aux associations naturelles et conformes aux rapports mutuels des idées.

J.-A. Juin d'Allas.

LITTÉRATURE.

LE CACHET NOIR.

C'était une Stanhope, non cette fière lady Stanhope, reine actuelle des monts Liban, femme forte s'il en fut jamais. Celle-ci, quoique également d'une nature noble et élevée, était d'une complexion plus féminine; son organisation était plus délicate, sa taille pliait sous la main comme un de ces roseaux agités par les vents; ses manières étaient timides et aristocratiquement distinguées, sa voix était douce et bienveillante. Son visage avait quelque chose de cette vierge de Carlo Dolce qu'on voyait à Paris, chez le comte Frank de S...; des cheveux d'un blond cendré s'harmonisaient merveilleusement avec une physionomie calme et sereine qui la faisait appeler l'ange; car, comme les séraphins, ses yeux reflétaient aussi l'azur du ciel, et son teint rosé paraissait transparent sous sa peau de satin.

J'allais oublier de vous dire que le pied était andaloux, la main anglaise, et que sous cette belle enveloppe il y avait une âme plus belle encore.

Le monde donc la nommait Stanhope, mais devant Dieu elle se nommait Marie! Marie! nom de bon augure pour les femmes ignorantes des vices de ce monde, pour ces êtres simples et candides qui feraient rêver aux vertus de l'âge d'or; Marie! nom privilégié qui semble donner grâce et puissance; nom qui a résisté à toutes les inventions des fantaisies humaines; nom qui plaît au village, qu'on affectionne dans le monde, qu'on vénère dans le ciel. Marie! fleur pure et virginale qui parfume nos pensées du soir, le sommeil de nos nuits, et nos rêves du matin!...

Ah! si je vous disais mes plus secrètes pensées sur ce nom que j'aime, vous sauriez pourquoi je berce encore mon cœur de sa douce euphonie!... Vous sauriez aussi que ce que je regrette le plus de celle que j'adorais dans ma jeunesse, ce n'est pas ce torrent d'amour qu'elle pro-

mettait à ma vie altérée de jouissances, mais le nom de Marie que je voulais lui donner.

Mais ce n'est pas de moi dont il s'agit ici.

L'amour, a dit l'abbé de La Mennais, repose au fond des âmes pures comme une goutte de rosée dans le calice d'une fleur. Or, l'amour reposait aussi, mais ignoré, dans ce sein angélique; c'était une passion cachée à cette innocente femme; elle en recélait à son insu tous les élémens, et tandis qu'une froide indifférence apparaissait dans tous ses mouvemens extérieurs, un feu secret s'allumait dans son âme.

Mariée fort jeune à un de ces tyrans domestiques qui n'ont de portée que pour deviner ce qui peut contrarier une femme, elle avait cru que le mariage était toujours ainsi, et que sa vie était tout ce qu'elle devait être. Près de ce vieillard grondeur, elle se laissait aller à n'y mettre d'intérêt que pour remplir ses devoirs et secourir les malheureux. Elle vécut ainsi long-temps sans émotions secrètes, sans instinct d'un mieux être, sans avenir, sans amour.

Enfin, une fois qu'elle était plus solitaire que de coutume, et que la température de l'automne attristait l'âme, en lui montrant la fin des beaux jours, elle crut remarquer, le soir, que le murmure de l'eau qui fuyait de son parc en notes argentines, faisait vibrer son âme comme une mélodie inconnue; que lorsque les feuilles de ses beaux catalpas, détachées de leurs tiges par le vent de la nuit, venaient mourir à ses pieds, elle soupirait sans le vouloir; que lorsqu'elle lisait une scène d'amour, son cœur s'agitait et ses nuits devenaient sans sommeil. Cela la fit beaucoup réfléchir... Enfin, dans une de ces soirées vides qu'elle essayait de remplir par la lecture, elle rencontra cette pensée : « Un amant ne donne pas seulement la vie à tout, il fait oublier la vie. » Elle se demanda alors ce que cela voulait dire; puis à force de chercher, elle trouva ce que toute femme vertueuse, quand elle a du cœur et de l'imagination, trouve toujours.

A quelque temps de là, vint par hasard au château qu'elle habitait, une suite nombreuse de cavaliers, et force meutes, car c'était le temps des chasses; un homme qui n'aurait rien eu de saillant pour une femme du monde, mais qui lui parut digne de comprendre une passion grande et généreuse, la remarqua, lui parla, et devina bientôt le trésor que renfermait cette demeure.

Le premier mouvement nous porte toujours à saisir le bonheur qui se présente; le second, presque instané, est de s'y livrer sans réflexion;

rarement considère-t-on le bien ou le mal qui peut résulter d'un lien que la raison défend, quand l'amour le sanctionne.

Marie fut séduite, entraînée; une poésie nouvelle, des émotions inconnues la saisirent, un bonheur inespéré remplaça l'existence insignifiante qu'elle traînait.

Un homme, étranger quelques jours avant, sir Charles de Montgraham, devint le maître de sa vie, de son repos, de son honneur! puissance inouïe d'une affection subite qu'elle n'avait pas même devinée...

Un jour le mari dit avec affectation : — Marie, je vais en Italie ; vous resterez ici avec Léna, votre amie.

Et la jeune femme ne parla point.

— Je profite du voyage obligé de sir Charles pour aller avec lui jusqu'à Rome.

Et Marie s'inclina.

Le vieux jaloux n'avait pas trouvé d'autres moyens pour détruire, disait-il, *une fantaisie* de sa femme.

Une fantaisie!

Enfin les voyageurs étaient à Rome depuis long-temps.

Les lettres de Charles et de Marie étaient toujours plus tendres et plus aimantes. Charles avait dit : — Je vais partir bientôt sans votre mari ; nous serons donc enfin libres et heureux ; attendez-moi.

Marie attendit le jour, elle attendit la nuit, elle attendit ainsi pendant un an.

Dans une de ses dernières lettres, son ami lui annonça la maladie grave du vieux lord, et les soins qu'il croyait devoir donner au mari de celle qu'il aime par dessus tout. Elle approuva, mais elle dit à Léna : — Pourquoi n'est-il pas parti plus tôt!

Quelques jours s'étaient écoulés dans un silence inaccoutumé.

— Léna, reviendrait-il seul pour nous surprendre?... Quel bonheur! dis-moi, n'est-ce pas là le bracelet noir qu'il aime à me voir porter? Ouvre ce coffret qui contient ce que j'ai de plus précieux, ses lettres, son portrait, et tout ce qu'il m'a donné. Pare-moi de ce qu'il aime, il va venir; ouvre cette fenêtre d'où je le voyais arriver de si loin. Mon Dieu! que tu es lente et glaciale! Vois-tu, Léna, il manque quelque chose à ta vie, il te faut une affection... Et Léna paraissait triste et honteuse des reproches de son amie. — Ah! pardonne, continua Marie, je t'aime tant que je voudrais te voir heureuse, que je voudrais surtout pouvoir te rendre toutes les marques de tendresse que tu m'as données.

La fenêtre qui donnait sur le parc était ouverte, le coffret l'était aussi, et le vase qui contenait les fleurs symboliques des deux amans brillait sur l'élégante table de Marie.

Un courrier paraît au bout de l'avenue, son cheval est rapide comme celui de Lénore... Il approche, il arrive, le courrier frappe, il monte, il remet une lettre à cachet noir... elle est d'une écriture inconnue, et c'est à Léna qu'elle est adressée.

— Amie, dit Léna avec une lente précaution, c'est sans doute un malheur auquel nous devions nous attendre ; la discrétion de Charles n'a pas voulu nous l'annoncer lui-même ; mais de ce mal il peut naître un grand bien...

— Lis-donc, dit Marie avec précipitation et inquiétude.

« MADEMOISELLE,

» Sir Charles de Montgraham vient de mourir du choléra ; c'est en » soignant M. le comte Stanhope, parfaitement guéri maintenant, qu'il » a pris cette maladie, que les médecins de bonne foi disent conta- » gieuse. M. de Montgraham n'a eu que le temps de me remettre une » boîte à votre adresse, dont vous savez, m'a-t-il dit, la destination, » et l'ordre de vous prier d'annoncer cette nouvelle avec précaution, » je ne sais à qui.

» Ma tâche étant remplie, je tiens à votre disposition la boîte dont » il est question, et suis votre respectueux serviteur,

» LANDINELLI,

» *Notaire ; strada larga, in Roma.* »

Périssables espérances, enfantées avec le labeur du cœur ! Lorsque vient le moment de votre réalisation, que de fois vous nous frappez d'ineffables douleurs !.....

LORD WIGMORE.

L'INCENDIE DE ROME.

PERSONNAGES :

NÉRON.
TIGELLINUS.
ÉPICHARIS.
PHAON.
DATUS.
SILANUS.

CHEVALIERS.
SÉNATEURS.
COMÉDIENS.
ESCLAVES.
COURTISANES.

SCENE PREMIÈRE.

LE BANQUET.

Une salle du palais de Mécène. Des tables entourées de lits, sur lesquels sont étendus de jeunes chevaliers, des sénateurs, des comédiens et des courtisanes. De jeunes esclaves circulent autour des lits et versent du vin dans les coupes des convives. L'air préoccupé, le front soucieux, Néron est à l'extrémité d'une table, et il ne prend aucune part à la joie bruyante et affectée de ses compagnons.

PHAON.

Oh ! Bacchus, c'est toi qui donnes le délire,
Toi seul qui sous nos doigts fais vibrer une lyre,
Nous te rendons honneur en convives pieux,
Verse-nous le nectar que savourent les dieux !

SILANUS.

Oublions en ce jour et Caron et l'Averne,
A moi le vin des dieux ! à moi le doux Falerne !

UN CHEVALIER.

A moi le vin de Chypre ! Il réchauffe le cœur.
Buvons à Jupiter !

TIGELLINUS.

Buvons à l'empereur!

(Il sort en échangeant avec Néron un regard d'intelligence.)

UNE COURTISANE.

A Néron, dieu du chant et prince des poètes!
C'est le fils d'Apollon, c'est l'astre de nos fêtes.

DATUS (avec affectation).

A ses jours précieux, à ses divins concerts
Qui donneraient une âme aux monstres des déserts!

TIGELLINUS.

A Diane-Poppée!

UN SÉNATEUR.

Aux consuls!

SECOND SÉNATEUR.

A l'empire!

DATUS (à Silanus et à ses voisins à voix basse).

Je n'ai pas encor vu l'empereur nous sourire.

SILANUS (de même).

Il paraît agité. — Son front est soucieux,
N'est-ce pas?

DEUXIÈME CHEVALIER.

Oh! j'ai peur de rencontrer ses yeux!

SILANUS.

Mais il nous a promis pour ce soir un spectacle
Où sa voix et son luth doivent faire miracle.
Il médite son rôle.

DATUS.

Hélas! fassent les dieux
Qu'il ne le prenne pas encore au sérieux!

SILANUS.

Il semble autour de lui chercher une victime.

PHAON.

Ne vous effrayez pas, c'est un excellent mime....

DEUXIÈME CHEVALIER.

Qui vient sur le théâtre exhaler ses fureurs

Et fait couler parfois le sang avec les pleurs.

DATUS.

Puissions-nous échapper à ces lugubres fêtes
Où, l'œil fixé sur nous, César compte nos têtes!

SILANUS (bas à Datus).

Silence! — On nous écoute.

DATUS (à haute voix et avec emphase).

Ah! périsse le jour!
Pour prolonger ces nuits, ces douces nuits d'amour
Où le cœur, succombant à toutes les ivresses
Meurt et renaît cent fois aux baisers, aux caresses,
Où des yeux de Livie et des lèvres d'Acté
Comme un rayon de miel coule la volupté.
Qu'il est doux de les voir, ces ravissantes femmes
Avec un seul regard prendre toutes les âmes;
Qu'il est doux de les voir dans le feu du désir,
De leur mourante voix invoquer le plaisir!

NÉRON (sortant de sa rêverie).

Qui donc s'enflamme ainsi pour les dames de Rome?
Est-ce un galant cocher sorti de l'hippodrome?
Est-ce un adolescent qui n'a jusqu'à ce jour
Encor goûté qu'en rêve aux plaisirs de l'amour?

ÉPICHARIS.

C'est le jeune Datus.

NÉRON (se retournant du côté de Datus).

Courage, ami! courage!
Certes, l'illusion est encor de ton âge.
Chante, si tu le peux, ces faciles beautés,
Qui mettent à l'encan leurs charmes empruntés.
Chante des yeux menteurs et des faces flétries,
Des âmes de limon et d'écume pétries!
Chante de faux transports, des baisers impuissans
A réveiller le cœur, à rallumer les sens.
Va, couronne de fleurs des fronts couverts de boue,
Compare au chant du cygne une voix qui s'enroue!
Et que dirai-je encor? — Célèbre dans tes vers

Le désenchantement et les rires amers;
Et lorsque l'on viendra par des poses lascives,
Provoquer sans pudeur tes étreintes naïves,
Alors ouvre les bras, jeune homme, pour saisir
Des corps que ne doit plus animer le plaisir.
Passez, femmes, passez, courtisanes, prêtresses;
Passez, je n'ai pour vous ni soupirs ni caresses;
Ma poitrine est un mur qui repousse vos voix,
Je ne sens plus mon cœur bondir quand je vous vois.
Passez, vous n'êtes plus mes brillantes étoiles,
Mon cœur est sans amour, mes yeux n'ont plus de voiles.
Je ris de vos transports, je ris de vos tourmens,
Et je crois à vos pleurs ainsi qu'à vos sermens.
Ce n'est pas moi qui peux succomber sous vos trames;
Je sais par quels efforts vous subjuguez les âmes,
Je sais par quels moyens vous arrachez des vœux;
Mais mon souffle de glace éteindra tous vos feux!
Je sais combien de honte et combien de défaites
Ont fait rougir vos fronts si fiers de leurs conquêtes,
Et je pourrais aussi montrer d'un doigt moqueur
Les ulcères cachés qui vous rongent le cœur.

(Prenant la coupe et la portant à ses lèvres).

Oh! je ne veux que toi maintenant pour maîtresse,
Ma belle coupe d'or où je puise l'ivresse;
Que ton divin nectar, comme l'eau du Léthé,
Fasse couler l'oubli dans mon sein agité!

(Il boit. — Au même instant Tigellinus arrive et lui parle à voix basse.)

TIGELLINUS.

Tout est prêt dans la ville, et déjà l'incendie
Prélude dignement à votre tragédie.

NÉRON (se levant avec enthousiasme).

Ah! ton rôle est rempli, Tigellinus! — Eh bien!
C'est à moi maintenant de commencer le mien.

(S'adressant à ses compagnons).

Suivez-moi, mes amis, à la tour de Mécène,

Je vais prendre ma lyre et monter sur la scène.

(Il sort accompagné de tous les convives.)

SCENE II.

LA TOUR DE MÉCÈNE.

Une vaste et belle plate-forme qui domine d'un côté toute la ville et de l'autre les jardins et le palais de Mécène.—Sur le point culminant de la tour où l'on arrive par des degrés de marbre, est une statue colossale de Jupiter tonnant. — La ville est en feu dans la direction des monts Cœlina et Palatin, et la lueur de l'incendie se projette sur les murs de l'édifice.

(Néron et ses compagnons entrent.)

PHAON.

Eh bien ! je me croyais au milieu de la nuit,
Est-ce la lune encor ou le soleil qui luit ?

SILANUS.

Comme le ciel est rouge !

PLUSIEURS VOIX (en même temps).

Ah ! le feu dans la ville !

PREMIER SÉNATEUR.

Serait-ce le signal d'une guerre civile ?....

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Un châtiment des dieux?....

UN CHEVALIER.

Ou l'œuvre du hasard ?

ÉPICHARIS.

Amis, rassurez-vous, c'est un jeu de César.

DEUXIÈME CHEVALIER.

Mais le Tibre bientôt va sécher dans la flamme.

ÉPICHARIS.

Que Rome est belle ainsi !

TROISIÈME SÉNATEUR.

C'est un spectacle infâme;
Il faut donner l'alarme.

TIGELLINUS (saisissant le sénateur par le bras).

Arrête !

NÉRON (montrant la ville en flammes).

Mes amis,
Le voilà ce tableau que je vous ai promis !
Qui pourrait comparer l'embrasement de Troie
A ce rouge océan où ma Rome se noie ?

(Il s'avance au bord de la tour.)

Je veux te rebâtir toute de marbre et d'or,
O ville ! que crains-tu ? Néron te reste encor ;
Plus belle que jamais, tu reviendras l'entendre,
Quand ton front couronné sortira de la cendre.

(Il se retourne vers ses compagnons.)

Si vous n'avez pas vu le Vésuve en fureur,
Le voici ! — Regardez !

PHAON.

Quelle sublime horreur !

UN ESCLAVE (en montrant la tribune aux harangues).

Malheur à qui voudrait monter sur la tribune !

UNE COURTISANE.

La flamme va gagner l'autel de la Fortune.

NÉRON.

Digne autel ! on y trouve à peine une once d'or :
Je n'en veux plus, qu'il tombe !

PREMIER SÉNATEUR.

Et Jupiter Stator,
Dont le temple est voisin ?

NÉRON.

Celui qui tient la foudre,
Sous le feu des mortels ne peut tomber en poudre.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Ah ! conservons du moins le vœu de Romulus !
Ce temple renversé, notre berceau n'est plus.
C'est là que sur le front de la ville éternelle,
La Victoire, un matin, déploya sa grande aile.

NÉRON.

Peu m'importe ce coin, lorsque du haut des airs
Notre aigle impériale embrasse l'univers,

UNE COURTISANE.

Ah! sauvez ce palais, où la nymphe Égérie
Révélait à Numa les lois de la patrie;
Tandis qu'il en est temps, César, au nom des dieux,
Sauvez ces monumens laissés par nos aïeux,
Tous ces arcs triomphaux, ces temples où la gloire,
Pour les siècles futurs, a gravé notre histoire.

NÉRON.

Quoi! Rome est un débris tout miné par le temps,
Qui va bientôt crouler sur ses vieux fondemens;
C'est un gouffre de pierre où le peuple s'entasse,
Où César et les dieux n'ont pas assez de place;
Rome est une cité dont le brouillard impur
S'amasse chaque jour sous notre ciel d'azur;
Rome, c'est un cloaque, un repaire où les vices
De tous les coins du monde apportent leurs prémices.
Et je ne pourrais pas, si j'en ai fait le vœu,
Purifier un jour ma ville par le feu!
Oh! j'en appelle à toi qui portes le tonnerre,
Dieu puissant dont je suis l'image sur la terre!
Si tu laissais tomber un seul de tes regards
Sur la ville impudique où siégent les Césars,
Si tu venais fouiller l'antre du Capitole,
Pour voir si l'on y garde encore ta parole,
Que dirais-tu? Partout les autels sont muets,
Et l'on ne pense à toi qu'au milieu des banquets!
Oh! maître des cités! pourrais-tu reconnaître
La Rome des bergers qui se cachait pour naître?
Tu ne la verrais plus humble comme autrefois,
Le pied dans les roseaux et le front sous les bois;
Elle a flétri ses fleurs, effeuillé sa couronne,
Et ne caresse plus le Tibre qui frissonne.
Ne cherche pas, grand Dieu! l'autel où tu la vis
T'offrir ses premiers vœux et ses premiers épis.
La nymphe est devenue un colosse de pierre,
Auquel il faut un lit de sang et de poussière!

Oh ! Jupiter ! voici la ville que tes yeux
Ne daignent pas chercher sous son voile brumeux,
Ouvre-la maintenant, comme tu fais d'une âme,
Sous un regard vainqueur, sous un sillon de flamme;
Ouvre-la; que ta foudre y descende d'un bond,
Elle seule en pourra bientôt trouver le fond.
Les crimes ne sont pas, grand Dieu ! qu'à la lumière;
Il en est qui dans l'ombre appellent ta colère,
Il en est qui, remplis d'un sacrilége espoir,
Disent en te bravant : Il ne pourra nous voir.
Brise le dôme impur qui de toi les sépare,
Montre-leur que ton bras sait fouiller au Tartare;
Poursuis-les haletans et glacés de terreur,
Et traîne-les au jour, comme un gladiateur
Arrache de leur cage et le tigre et l'hyène,
Pour les faire bondir au milieu de l'arène.

Si tu m'as écouté, comment ta voix d'airain
N'a-t-elle pas grondé sur le peuple romain?
Comment ton aigle encor n'a-t il pas de son aile
Renversé les remparts de la ville éternelle?
S'il te faut pour punir encor plus de forfaits,
Ta foudre, ô Jupiter! ne s'usera jamais.
Tu dors, et sur tes yeux fermés par la clémence,
Comme un reflet railleur vient se jouer l'offense;
Tu dors, père des dieux, et tu ne songes pas
Que c'est un empereur qui te venge ici bas!

— Mais peu t'importe, à toi, que Rome sans mystère,
Se torde toute nue aux bras de l'adultère,
Et que les descendans du rigide Caton
Éteignent dans l'orgie et leur âme et leur nom!
Oh! peu t'importe à toi, que des pieds impudiques
Troublent dans leurs tombeaux des mânes héroïques!
Quand tu verrais au pied du palais des Césars
La débauche effrontée ouvrir ses lupanars,

Et le peuple et les grands, hommes, filles et femmes,
Laisser leur dernier souffle à des plaisirs infâmes;
Quand un ramas, sorti de je ne sais quel lieu,
Viendrait te défier au nom d'un autre Dieu;
Quand de sourdes rumeurs, du sein de notre terre,
Iraient jusqu'en ta main remuer le tonnerre,
Tu dormirais toujours et laisserais la foi,
Lasse de t'implorer, désespérer de toi!

Es-tu le Dieu du ciel ou de la poésie?
Ne sais-tu que vider ta coupe d'ambroisie?
Ne sais-tu qu'admirer les charmes de Vénus;
Et tes yeux pour bandeaux ont-ils ses deux bras nus?
— Où chercher ta raison? Où chercher ta clémence?
Puis-je m'agenouiller devant ta providence?
Ta main, pleine de maux, s'ouvre dans ton sommeil,
Et le monde ébranlé signale ton réveil.

Si je reconnaissais ta puissance infinie,
Je ne verrais en toi qu'un funeste génie,
Un démon paresseux qui, sourd à nos clameurs,
Comme un encens divin respire nos douleurs,
Et couché mollement sur son lit de nuages,
Pèse sur les humains du poids de ses orages.

(Après un moment de silence, il s'approche de la statue.)

— Mais Jupiter n'est rien et le hasard est tout.
Je n'ai qu'à te heurter, et tu n'es plus debout,
O toi que les chrétiens appellent une idole,
Grande divinité sans âme et sans parole!
— Que je ris en voyant ton noble créateur
Prosterner devant toi son visage menteur,
Et vouloir détourner, en te demandant grâce,
Ta foudre qu'il cloua lui-même sur la place!
Dérision amère! — Ah! s'il nous faut des dieux,
Qu'avons-nous donc besoin d'en demander aux cieux?
Nous en pouvons trouver d'assez grands sur la terre,

Dont la toute-puissance éclate sans mystère !
Il nous faut de ces dieux dont le cœur, tout d'airain,
Bondisse furieux, comme le cœur humain !
Il nous faut de ces dieux qui, de leur sanctuaire,
S'élancent comme l'aigle aux aguets dans son aire,
Et viennent déchirer sans pitié, sans remord,
Tout ce qu'ils ont voué dans leur âme à la mort !
— Et Néron n'est-il pas un dieu plutôt qu'un homme ?
Parle, Tigellinus.

TIGELLINUS.

Votre Olympe, c'est Rome.

NÉRON.

D'où mon bras peut s'étendre au bout de l'univers.

TIGELLINUS.

Il n'est pas de chemins qui ne vous soient ouverts.

NÉRON.

Non, ce n'est pas assez de l'or qui m'environne,
Il me faut des rayons autour de ma couronne.
Chacun son temps ! Les dieux ont fait le leur ; à moi !
Et je ne veux partout que mon culte et ma loi.
Si devant mes autels le siècle écume et gronde,
Je poserai mon pied comme un frein sur le monde !
(Se tournant vers ses compagnons auxquels il montre la statue.)
Mes amis, vous savez le nom de l'immortel
Qui détrôna son père et le chassa du ciel?

PLUSIEURS VOIX DANS LA FOULE.

C'est Jupiter.

NÉRON.

Eh bien, moi, je suis son exemple,
Et je chasse, à mon tour, Jupiter de son temple.
Allons, jetez à bas cet inutile dieu,
Qu'avec tous les débris il roule dans le feu !
(Hésitation dans la foule.)
Eh bien, craignez-vous donc que son front s'illumine?

(Les compagnons de l'empereur se précipitent enfin contre la statue qu'ils parviennent à ébranler sur son piédestal.)

Courage! enfans, poussez cette vieille ruine;
Qu'elle aille se briser sur ces murs de granit!

(L'idole tombe sous les efforts de la foule, et va se briser en éclats au pied de la tour.)

Ah! jamais, dieu puissant, tu n'as fait tant de bruit!

(Néron se pose sur le piédestal, à la place de la statue; et tandis que ses compagnons, rangés au-dessous de lui, contemplent avec effroi les progrès de l'incendie, il se laisse aller à une exaltation qui grandit avec le spectacle qu'il a sous les yeux.)

NÉRON.

Te voilà dieu, Néron! Qui chantera ta gloire?
Toute la ville, hier, haletante et sans voix,
Se penchait à genoux sous ta lyre d'ivoire
Pour recueillir les sons qui tombaient de tes doigts:
Maintenant tu t'assieds à la plus haute cime,
Mais de ta bouche à peine il sort un frêle accent
Qui se perd étouffé sur le bord de l'abîme,
Où le cri de douleur d'un peuple entier descend.

Mais de l'immensité qu'aucun œil ne pénètre,
Entendons-nous tomber la parole du sort?
Cet esclave éternel devenu notre maître,
Cet empereur qui règne au-dessus de la mort,
A-t-il des chants plus hauts qu'un éclat de tempête,
Que les roulemens sourds de sa foudre d'airain?
A-t-il des mots confus? Non, sa bouche est muette;
Son langage est le bruit qui gronde sous sa main.

Mais, pour lui, l'univers est une grande lyre
Pleine de sons aigus et de sourdes rumeurs,
Où, pour cordes, ses doigts pressent, dans le délire,
Tantôt les passions, et tantôt les douleurs.
C'est l'orgueil qui rugit, la plainte qui murmure,
Tout ce qu'il a touché rend un accord puissant;
Il va du cœur de l'homme au cœur de la nature,
Il fait trembler la pierre, il fait bondir le sang.

Oui, ta voix, ô destin! c'est ta fureur qui tombe
Et s'engouffre, en grondant, sous les toits entr'ouverts,
Ou bien va rebondir sur le seuil de la tombe.
Et n'ai-je pas aussi de sublimes concerts,
Riches comme les tiens d'une sombre harmonie?
N'ai-je pas des tableaux dignes de ta grandeur?
Entends ce peuple entier qui chante l'agonie,
Vois ce flambeau vivant qui brûle en mon honneur!

Oh! que dis-je! Malgré le ciel qui te couronne,
Un éternel bandeau sur ton front est plié;
Tu ne sais, ô destin! ce que ton bras moissonne,
Tu ne sais quels débris tu foules à ton pié;
Moi je dévore aussi l'innocence et le crime,
Quand je sème la mort, mon caprice est ma loi.
Mais je vois sous mes coups tomber chaque victime,
O destin! ô destin! je suis plus grand que toi!

(Néron descend du piédestal; ses compagnons tremblans se pressent autour de lui; partout le ciel est allumé sur leurs têtes. Rome n'est plus qu'un grand lac de flammes qu'obscurcissent, de distance en distance, de noirs tourbillons de fumée. Les cris des femmes et des enfans qui se sauvent, les vociférations des soldats, le bruit que les édifices font en s'écroulant, ajoutent encore à l'horreur de ce spectacle.)

ÉPICHARIS.

Prenez garde, Néron, l'incendie a des ailes.

NÉRON.

Je crains peu sa fureur.

ÉPICHARIS.

Voyez ces étincelles
Que le vent chasse au loin, et dirige vers nous.

NÉRON.

Ce palais est de marbre, et je veille sur vous.

TIGELLINUS (à ses compagnons.)

Quoi, ne dirait-on pas que l'enfer vous menace!
Défendez-vous plutôt de l'effroi qui vous glace.

UNE COURTISANE.

Si le divin Néron connaissait la terreur,

Et, comme les mortels, sentait battre son cœur,
Si, devant un fléau déjà près de l'atteindre,
Son front pouvait pâlir et sa bouche se plaindre,
Comme il aurait pitié de nous! Mais il est dieu;
Sur lui glisse le fer, sur lui s'éteint le feu!

PHAON.

Soyez clément, Néron; écoutez nos prières;
Si nous sommes sauvés, là succombent nos frères.
Ah! demain, vous verrez, à l'heure du banquet,
Quel vide autour de vous ce spectacle aura fait!

NÉRON.

Quand l'Océan, jaloux de l'honneur de ses ondes,
Se soulève indigné sous des débris immondes,
Quand, secouant sa tête, il bouillonne, mugit,
Et d'un bond furieux s'élance de son lit,
Tout ce qu'il a jeté d'impur sur le rivage
Revient-il sur les flots comme un nouvel outrage?
Non, non! Eh bien, je suis l'Océan révolté,
Et je ne reprends pas ce que j'ai rejeté!

Aux flammes, histrions, musiciens et poètes,
Il est beau de mourir dans de pareilles fêtes!
L'incendie a tracé partout devant vos pas
Un cercle dévorant que l'on ne franchit pas.
Dans ce nouvel harem la plainte est étouffée,
Nulle porte ne s'ouvre à la lyre d'Orphée:
C'est là qu'il faut cesser les prières, les vœux;
Là qu'il n'est plus d'espoir, là qu'il n'est plus de dieux.

Vous le voyez, Néron a voulu que ses frères
Pussent jouir au moins des honneurs funéraires;
Nul de vous ne viendra, je crois, me reprocher
D'avoir trop épargné le bois de son bûcher.
Vous brûlez au milieu de splendeurs sans égales
Tout aussi mollement que des Sardanapales;

Vous avez dans vos bras, vos femmes vos trésors,
Et la pourpre à longs plis ondule sur vos corps.

N'êtes-vous pas heureux?... Qui de vous peut se plaindre?
Poètes dont la verve était près de s'éteindre;
Vestales dont le cœur par l'amour dévoré
N'a pas vu sous vos mains pâlir le feu sacré;
Et vous, qui n'avez plus de caresses à vendre,
Qui sous vos seins tiédis cachez des cœurs de cendre,
Prêtresses de Vénus, vous à qui le plaisir
N'a pas même laissé la lueur d'un désir;
C'est à ce grand foyer qu'on puise d'autres flammes
Et qu'on va retremper et les cœurs et les âmes!

(L'incendie a déjà gagné une aile du palais de Mécène; tous les compagnons de Néron s'echappent par la seule issue qui leur reste encore du côté des jardins. Néron, l'œil attaché sur la ville, ne s'aperçoit ni de leur fuite, ni du danger qui le menace. Un seul de ses affranchis est resté près de lui.

Ce que tu m'as donné, Rome, je te le rends,
C'est toi qui fis courir en sillons dévorans,
Le remords sur mon front, le désir dans mes veines;
C'est toi qui dans mon sein attisas mille haines;
Lorsque tu me touchas de tes doigts corrompus,
Le sang de mon aïeul en moi ne coula plus.
J'étais encore enfant; toi, pleine d'artifice,
Par un chemin de fleurs tu m'attiras au vice,
Puis tu me dépouillas bientôt de la pudeur,
Ce vêtement sacré qui doit tenir au cœur;
Et me jetant tout nu dans les bras de l'orgie,
Tu me couvris d'écume, et de fange, et de lie;
Et puis enfin du sang!... — Ah! tu pouvais alors
User à la débauche et mon âme et mon corps,
Et des bras du plaisir me jeter dans la tombe,
Sans m'enivrer du sang d'une horrible hécatombe!
Mais un jour tu me mis un glaive dans la main,
Tu m'avais déjà fait des entrailles d'airain;
A ta voix je frappai quelques têtes hostiles,

Qui survivaient encore aux discordes civiles.
Je frappai des chanteurs aimés du peuple-roi
Et des mimes aussi qui jouaient mieux que moi,
Enfin des sénateurs, des rivaux, des maîtresses,
Coupables de beauté, de talens, de richesses !...

(En proie à d'horribles souvenirs.)

Forfaits qu'on n'ose dire à la face des Cieux
Et que moi j'ai commis ! — Ah ! s'il était des dieux !
Des dieux !.... Rassure-toi, Néron, le ciel est vide,
Et sous tes pieds encor cette terre est solide.

ÉPICHARIS (s'approchant de Néron.)

Moins que vous le croyez, César.

NÉRON (se retournant).

Qui parle ainsi ?

ÉPICHARIS.

Épicharis.

NÉRON (l'apercevant tout seul).

Comment, te voilà seul ici ?

ÉPICHARIS.

Seul. — J'attends avec vous que cette tour s'écroule.

NÉRON.

Sommes-nous en danger ?

ÉPICHARIS.

Vous le voyez, la foule
Qui tout à l'heure encor se pressait devant vous
Vient de s'évanouir. — Il ne reste que nous
Pour acteurs et témoins de votre tragédie.

NÉRON (regardant autour de lui avec effroi).

Ah ! ces murs qui devaient repousser l'incendie
Paraissent l'appeler...

ÉPICHARIS.

Encor quelques instans
Et la flamme est ici !

NÉRON.

Fuyons !

ÉPICHARIS.

S'il en est temps.

NÉRON.

Dieux ! partout sous nos pieds la ville est allumée.
Où fuir ? Comment percer ce voile de fumée
Qui couvre le palais ?

ÉPICHARIS (regardant du côté des jardins).

Ah ! notre unique espoir,
L'aquéduc de Mécène est détruit ! venez voir.

NÉRON.

Tu me laissais chanter sur le bord d'un abîme !

ÉPICHARIS.

J'oubliais le danger, car vous étiez sublime.

NÉRON.

Que faire, Epicharis ?

ÉPICHARIS.

Attendre ici le jour,
Ou prendre notre vol du haut de cette tour ;
Car nous ne songeons plus à traverser encore
Ces décombres, ces murs que la flamme dévore.

NÉRON.

N'est-il pas une issue ?...

ÉPICHARIS.

Il n'en est plus.

NÉRON.

Malheur!

ÉPICHARIS.

Je m'abandonne au sort.

NÉRON.

J'attends un dieu vengeur.
D'où viennent tous ces cris ?

ÉPICHARIS.

C'est le peuple qui passe;
D'ici vous l'entendrez.

(Il entraîne Néron sur le bord de la tour.)

NÉRON.

Il gémit, il menace.

ÉPICHARIS.

Écoutez !

(Des hommes du peuple, des patriciens, des gladiateurs qui cherchent un refuge contre les flammes, passent au pied de la tour, et leur voix, tour à tour plaintive et menaçante, monte jusqu'aux oreilles de Néron.)

PLUSIEURS VOIX DU DEHORS.

— Mon enfant, ne quitte pas ma main.
— Au voleur ! arrêtez cet esclave africain !
Il porte des trésors.
— Ce sont ceux de mon maître.
— Frappez ! — Ah ! ah !
— Le jour osera-t-il paraître
Après tant de forfaits ?
— Reculez-vous, bourreaux,
Vous écrasez mon père aux pieds de vos chevaux.
— Ah ! que le sang versé retombe sur la tête
De l'exécrable auteur d'une pareille fête !

ÉPICHARIS (à Néron).

Vous entendez.

(Voix diverses du dehors).

UN SÉNATEUR.

On dit que Pollion est mort.

SECOND SÉNATEUR.

Je l'ai vu se traîner tout seul avec effort,
Puis expirer bientôt sur la voie Émilienne :
Il avait rencontré la meute prétorienne.

TROISIÈME SÉNATEUR.

Afranus, Corbulon, le vertueux Marcus,
Sur les bancs du sénat ne reparaîtront plus,
Ils sont tombés aussi.

QUATRIÈME SÉNATEUR.

La mort brise leurs chaînes;
On n'aura plus besoin de leur ouvrir les veines.

CINQUIÈME SÉNATEUR.

Hélas! où sont les dieux?

SIXIEME SÉNATEUR.

Dis plutôt les Romains!
Un poignard, maintenant, ne tient plus dans nos mains,
Le tyran peut dormir sans craindre nos atteintes,
Pour troubler son sommeil, nous n'avons que des plaintes.
Sachons du moins mourir...

QUATRIÈME SÉNATEUR.

Nous ne nous plaindrons pas,
S'il naît de notre sang un autre Cherséas.

NÉRON.

Peut-on nous voir, ici?

ÉPICHARIS.

Non, ce mur nous protège.

NÉRON.

C'étaient des sénateurs...

AUTRES VOIX.

Au meurtre, au sacrilége!
Ah! respectez nos dieux!
— Ils sont à mon pays,
C'est le brigand César qui nous les avait pris.

UN GLADIATEUR.

Arrête, belle fille!

UNE VESTALE.

Oh! Vesta, je t'implore!

LE GLADIATEUR.

L'amour entend bien mieux, et c'est lui que j'adore.

LA VESTALE.

Grâce!

LE GLADIATEUR.

Pour un baiser, faut-il s'évertuer?
Comme Lucrèce, après, tu pourras te tuer.

DEUXIÈME GLADIATEUR.

Rome ne verra pas la lionne africaine

Nous déchirer vivans au milieu de l'arène ;
Bien loin sont nos amis, bien loin sont nos maisons,
Rendons grâces au feu qui brûle nos prisons.

PREMIER PLÉBÉIEN.

La mort, la mort partout ! Où trouver un refuge ?

DEUXIÈME PLÉBÉIEN.

Pour arrêter la flamme, il faudrait un déluge.

TROISIÈME PLÉBÉIEN.

Ah ! nous sommes trahis ! On a vu des soldats
Qui jetaient des flambeaux où le feu n'était pas.

QUATRIÈME PLÉBÉIEN.

Et que fait l'empereur ?

CINQUIÈME PLÉBÉIEN.

Il consulte l'oracle...

TROISIÈME PLÉBÉIEN.

De son palais, plutôt, il jouit du spectacle.

QUATRIÈME PLÉBÉIEN.

Peut-être, sur son luth, notre bon empereur
A-t-il accompagné tous nos cris de douleur.

SIXIÈME PLÉBÉIEN.

Il ne lui manquerait que d'être incendiaire.

UNE FEMME.

Il l'est, n'en doutez pas...

SEPTIÈME PLÉBÉIEN.

Et nous le laissons faire !
Courons à son palais...

TOUS ENSEMBLE.

Meure ! meure Néron !

UNE VOIX DANS LA FOULE.

Allons, peuple romain, souviens-toi de ton nom !

ÉPICHARIS (à Néron).

Ici, vous n'avez plus besoin de votre garde.

NÉRON (tremblant).

Le bruit s'éloigne un peu... Sont-ils passés ?... Regarde.
Ah ! qui nous sauvera !

ÉPICHARIS.

Le vent souffle vers nous,
La flamme avance encor... Néron, la voyez-vous?

NÉRON.

Comment sortir d'ici?...

ÉPICHARIS.

Nous n'avons que la porte
Par laquelle il faut bien que du monde l'on sorte.
Mais espérons toujours, jusqu'ici le hasard
A respecté la place où se trouvait César.

NÉRON.

L'enfer s'ouvre à mes pieds et je m'y vois descendre.

ÉPICHARIS.

Vaines terreurs, César, dont il faut se défendre!

NÉRON.

Je ne m'abuse pas... Il est devant mes yeux.

ÉPICHARIS.

Il n'est qu'un seul enfer et vous en craignez deux.

NÉRON.

Comme le vent mugit!... Les cieux deviennent sombres.

ÉPICHARIS.

Moi j'aime mieux la mort avec son voile d'ombres
Que le front rayonnant de sinistres clartés.

(A Néron qui pleure et se frappe le visage.)

Du courage, Néron!... nos momens sont comptés;
N'opposons au destin que notre indifférence.
Quant à moi, j'ai déjà fermé ma conscience,
Je ne la rouvre pas pour ma dernière nuit.

NÉRON.

Ne vois-tu pas ce dieu dont le bras nous poursuit?...

ÉPICHARIS.

Ah! la terreur est prompte à créer des fantômes;
Ici nous ne craignons ni les dieux ni les hommes.

NÉRON.

O vous qui m'attendez aux portes des enfers,

La poitrine sanglante et les flancs entr'ouverts;
Parens, amis, rivaux, que j'ai pris pour victimes,
Montrerez-vous toujours la trace de mes crimes?

ÉPICHARIS.

Vos parens, vos amis, dorment d'un long sommeil;
Au gouffre du néant il n'est point de réveil.

NÉRON (dans le délire).

Quel est cet empereur à la haute couronne?
Son doigt montre le ciel, ses pieds foulent mon trône,
Ce n'est pas un César par mon glaive oublié...

(Il recule avec horreur.)

Ah! c'est un prêtre impur du dieu crucifié!...
Tu le vois, tu le vois, archer, si tu le perces,
Je te donne à l'instant, deux cent mille sesterces.

(On entend des cris qui viennent du pied de la tour.)

ÉPICHARIS.

Espoir, j'entends des cris...

VOIX DU DEHORS.

Dieux! rendez-nous César!

ÉPICHARIS (penché sur le bord de la tour).

Un seul instant de plus, et vous veniez trop tard!...

UN CENTURION (en dehors).

Vite, au pied de la tour, apportez vos échelles.

ÉPICHARIS.

César, entendez-vous vos cohortes fidèles?

NÉRON.

On en veut à ma tête...

ÉPICHARIS.

On tremble pour vos jours.

VOIX DE SOLDATS.

Vive notre empereur! maintenant et toujours!

NÉRON.

Et c'est moi?...

ÉPICHARIS.

C'est vous-même...

NÉRON.

Ah ! ma raison s'égare...

Quoi ! vive l'empereur, jusqu'au fond du Tartare !...

(Des soldats paraissent au bout des échelles et s'élancent sur la tour.)

UN TRIBUN de la garde prétorienne.

L'incendie est vainqueur, mais César l'a bravé,

Venez tous, venez tous ! notre maître est sauvé.

NÉRON.

Sauvé ! moi ! moi !... Néron !

(Les soldats prennent l'empereur dans leurs bras et le descendent sur l'échelle.)

LE CENTURION (aux soldats).

Tenez bien votre père.

ÉPICHARIS (à Néron qui touche le sol).

Êtes-vous chez les morts ?

NÉRON (revenant à lui).

Non, je touche la terre.

ÉPICHARIS.

Vous êtes au milieu de vos braves soldats :

Je crois qu'il est des dieux.

NÉRON.

Et moi, qu'il n'en est pas !

AUGUSTE ROBERT.

QUELQUES PENSÉES

D'UNE FEMME.

Les plus grands maux qui ont pesé jusqu'ici sur notre siècle sont venus de ce que les masses ont manqué tout-à fait de foi, de croyance, de religion.

Beaucoup de gens disent : Je suis catholique, et ne font rien de ce qu'on doit faire quand on sait ce que c'est qu'être catholique, quand on croit ce qu'on doit croire, quand on est catholique; j'appelle cela n'être rien, et ne prendre qu'une apparence par routine ou par intérêt. Moi-même, pendant quelque temps, ne voyant que des gens indifférens à toutes croyances, n'ai-je pas, parce que je ne pouvais croire à tout, manqué ne plus croire à rien? Mais je me suis sauvée de cet abîme, le plus dangereux de tous, parce que j'ai lu, compris, adoré l'Évangile. Je me suis dit alors : Je suis chrétienne! je crois que c'est Jésus qui a fait le seul code complet, religieux et moral, qui régit et régira l'univers, adapté, bien entendu, aux temps, aux lieux, aux choses, aux hommes. Car Jésus a parlé à des enfans un langage sublime, mais mis à leur portée, et les enfans ont grandi et grandiront. L'Évangile est le fondement de la religion chétienne, et sans religion il n'y a pas de bonheur à attendre pour l'homme, ni dans ce monde ni dans l'autre; dans ce monde, parce que la religion nous fait connaître Dieu, et que celui qui ne connaît pas Dieu ne peut avoir de respect pour ses volontés, de reconnaissance pour ses bienfaits, d'amour pour ses œuvres; dans l'autre monde, parce que la religion seule nous révèle une autre vie, nous la fait apprécier, et nous apprend à nous rendre dignes de cette nouvelle existence, complément, perfectionnement et récompense de la première. L'évangile doit donc être la base de notre foi, la règle de notre vie.

Si l'on recueille attentivement dans son cœur et dans sa mémoire les préceptes divins puisés dans les paroles de Jésus, on arrive naturellement à cette idée que des milliers d'autres paroles sublimes, répandues également par lui sur le monde, nous sont demeurées inconnues. Et en effet, pour pouvoir les retenir et nous les transmettre, il eût fallu assister à toutes les heures de cette vie féconde,

pénétrer dans toutes ces pensées divines, saisir toutes ces expressions d'amour, respirer en quelque sorte le moindre souffle de cette bouche adorable, de cette âme de feu. Il eût fallu assister à toutes les actions de cette existence profondément tendre, profondément dévouée, et recueillir, saisir tous les détails d'expansion, d'attendrissement ou d'indignation, et de foi pure, éclairée, magnétique, depuis ces premiers élans d'éloquence religieuse qui touchaient au ciel, jusqu'à ces cris d'amour et de tolérance déchirans et sympathiques qui vinrent accompagner le martyre du *Fils de Dieu* (1).

La manie des hommes a été trop souvent, sous le prétexte de détruire les abus, de détruire en même temps tous sentimens religieux. Pour combattre le mal qui s'est introduit dans les institutions religieuses, il faut bien se garder d'attaquer les fondemens de la religion. Renverser cet édifice céleste sans pouvoir reconstruire quelque chose en sa place; renverser Dieu et ne créer que le néant; bouleverser les lois, et ne les remplacer que par le désordre, l'ignorance et le chaos; c'est à la fois un crime et une absurdité (2).

Pourquoi la science nous paraît-elle froide, glacée? parce que la plupart des savans n'ont pas de foi.

Pourquoi, jusqu'à ce jour, la médecine a-t-elle été si impuissante? parce que les médecins n'avaient foi ni en Dieu, ni en eux-mêmes (3).

Pourquoi les arts manquent-ils de chaleur et d'inspiration? c'est qu'il y a bien peu de foi dans les artistes.

Pourquoi le théâtre, les acteurs et le public, vivent-ils presque toujours dans le domaine de l'absurde? c'est que trop souvent, ni les auteurs, ni les acteurs, ni le public, ne savent seulement ce que c'est que la foi.

Pourquoi trouve-t-on si peu d'éloquence réelle dans la chaire sacrée, au barreau, à la tribune législative? c'est que les prédicateurs, les avocats, les députés manquent presque toujours de foi.

Pourquoi les hommes de la cour, ceux qui entourent le trône, sont-ils en-

(1) Saint Jean s'exprime ainsi naïvement à la fin de son évangile, vers. 25 : — « Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses ; et si on les rapportait en détail, je ne crois pas que le monde même pût contenir les livres qu'on en écrirait. »

(2) Évangile selon saint Matthieu, chap. V, vers. 19 : — « Celui donc qui violera l'un de ces moindres commandemens, et qui apprendra aux hommes à les violer, sera regardé dans le royaume des cieux comme le dernier ; mais celui qui fera et enseignera sera grand dans le royaume des cieux. »

(3) L'homœopathie jette sur la médecine un nouveau jour. Hanhmann est un homme de génie et un homme de foi.

général occupés d'eux-mêmes, de leurs plaisirs matériels, de leur fortune, et sont-ils pour la chose publique sans dévouement et sans sollicitude? c'est que les courtisans n'ont pas de foi.

C'est donc de la foi qu'il faut mettre dans tout, c'est de la foi qu'il faut dans la politique, dans la science, dans les arts, dans l'industrie, au théâtre, dans les journaux. Tel est le besoin réel qui se fait sentir, telle est la seule source divine de toute puissance durable.

C'est dans ce but que j'aurais voulu fonder un journal. J'y aurais d'abord inséré cette profession de foi :

Je crois à Dieu, à l'immortalité de l'âme et à l'Évangile : à Dieu, parce que tout; dans l'univers et en nous-mêmes, nous révèle Dieu; à l'immortalité de l'âme, parce que si notre âme n'était pas immortelle, Dieu serait impuissant ou méchant, puisqu'il nous aurait donné en vain la pensée et le désir de l'immortalité (1), un besoin de progrès que nous ne pourrions jamais complètement satisfaire, et rendrait dès lors notre vie sur la terre toute matérielle, misérable et pénible, tous nos sentimens nuls, inféconds et sans avenir; or, la bonté et la puissance sont les premiers attributs qu'on doive raisonnablement joindre à l'idée de Dieu. Je crois à l'Évangile, œuvre divine, que nous a léguée Jésus, homme divin, la plus parfaite créature à qui Dieu ait jamais donné la figure humaine. Je crois que dans l'Évangile se trouve toute la religion et toute la morale. Qu'à mesure que les temps marcheront, l'esprit de l'Évangile devra être plus médité, mieux compris, plus approfondi; qu'ainsi l'a voulu le génie divin de son fondateur. Que plus nous irons, plus nous serons vivifiés par l'*esprit* de l'Évangile, sans pour cela cesser d'en honorer *la lettre*, si admirablement mesurée aux besoins des temps passés. Je crois que l'Évangile suffit à tous les progrès de la civilisation, qu'il faut donc n'y rien changer, mais seulement le mieux comprendre.

La religion : c'est l'union de Dieu à l'homme par l'amour, de l'homme à Dieu par la foi et la reconnaissance, de l'homme à l'homme, son semblable, par la charité.

La morale : soulager les souffrances morales et physiques des hommes, augmenter leur bonheur moral et physique. L'âme est bien supérieure aux sens; mais elle est en ce monde unie aux sens, Dieu l'a voulu. Faites donc du bien au moral et au physique, quoique dans des proportions différentes.

La politique : elle ne se révèlerait dans mon journal que par ces paroles de

(1) Ce qui est d'ailleurs impossible, puisque la pensée révèle l'âme, et est aussi inséparable que l'âme elle-même.

Jésus : *Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui est à Dieu* (1). Jésus a voulu faire comprendre au peuple d'alors que celui qui représente la loi et s'est chargé de la faire respecter, doit être respecté comme elle. De nos jours, la place la plus pénible est celle de roi ; un roi peut recevoir des outrages et ne doit se venger que par de bonnes actions. Il faut avoir de grandes vertus pour accepter cette place aujourd'hui. Ma politique, les gens sages ne pourraient la craindre, car je dirais : C'est par l'éducation, le travail, les lumières, et *progressivement*, que les peuples marcheront désormais vers la civilisation, et non plus par la guerre et les révolutions sanglantes.

Enfin mes préceptes philosophiques auraient à peu près ces bases : l'égalité est une chimère. Dieu n'a pas créé les âmes égales ; l'organisation diffère dans chaque individu ; les circonstances ne sont jamais semblables pour chacun ; les fortunes ne sauraient donc être pareilles. Mais disons, répétons aux riches que leur superflu appartient aux pauvres.

Il n'y a rien d'absolu. Toute chose a des avantages et des inconvéniens : celle qui fait le plus de bien et le moins de mal, est la bonne. C'est d'après ce principe qu'il faut rectifier les lois, les mœurs, les opinions. Il faut verser sur tout *la tolérance*. Celui qui n'est pas profondément indulgent, n'est pas juste.

Tous ceux que frappent les préjugés, nègres, esclaves, prisonniers, galériens, femmes, peuple, etc., sont des opprimés ; il faut les protéger, soulager leur misère, adoucir leur présent, éclairer leur avenir. Ce sont des opprimés, mais ce sont des enfans ; il faut les guider avec tendresse, et non les émanciper follement, non les armer dangereusement. Bornons-nous donc à soulager ceux qui souffrent, à instruire les ignorans ; à nous, qui aimons Dieu et les hommes, cette mission suffit.

SOPHIE DOIN.

(1) Bien entendu à Dieu d'abord et avant tout. Je dis ici ces mots, afin que la malveillance ne puisse s'emparer de cette partie de ma profession de foi, en cherchant à me présenter comme un flatteur du *pouvoir*. Ma déclaration est claire ; je voudrais que mon journal présentât l'alliance de ces trois idées ; La *religion*, le *progrès*, et la *royauté*.

ANCIENS SOLITAIRES DE L'INDE.

A toutes les époques, et au milieu de toutes les civilisations, il s'est trouvé des hommes qui, protestant contre les luttes et les injustices de la vie sociale, ont demandé à la solitude un repos et un bonheur que leur refusait le monde où ils avaient été jetés. Dès les temps les plus reculés, nous rencontrons de ces caractères d'élite qui ont rompu volontairement avec la société pour aller jouir au sein de la nature de toute leur liberté morale, ou guérir des blessures que la vie civile tend à rouvrir sans cesse et à envenimer. Les premières annales du monde mentionnent les noms de nombreux anachorètes. Les déserts se peuplent en même temps que les villes, et la solitude semble une vaste ambulance que la civilisation, comme un fléau destructeur, alimente sans cesse de ses victimes.

On a dit et l'on répète depuis long-temps que la vie sociale est l'état naturel de l'homme. Cet axiôme, dont on a fait la base de toutes les civilisations anciennes et modernes, est peut-être aussi peu fondé que beaucoup d'autres grandes maximes qui, depuis des siècles, ont usurpé l'empire du monde, et où, comme il arrive souvent, les philosophes n'ont fait qu'affirmer avec une impertubable assurance ce qu'avant tout il s'agissait de prouver.

Il semble, au contraire, que l'homme n'a abandonné la vie de famille, n'a quitté ses bois et ses demeures patriarcales, que quand il est devenu cupide et méchant. C'est pour se soustraire aux représailles d'une agression inique, et se revêtir impunément du manteau de la violence auprès de ses pareils; qu'il en est venu à former une sorte d'association en participation, où la ruse et la violence se prêtèrent un mutuel appui, courant ensemble les risques, et partageant les profits de l'injustice.

Toutes les annales, toutes les traditions primitives des peuples pourraient servir d'étaie à ces réflexions. La première ville qui fut bâtie, vit creuser ses fondemens sur un sol ensanglanté, et la première forteresse a dû sa naissance à la discorde. L'homme, en marchant à pas de géant dans les voies de la civilisation, s'est trouvé en proie à mille maux, à mille ennemis dont, jusque là, il n'avait même point soupçonné l'existence. Il a bâti de magnifiques cités, il a élevé d'énormes pyramides, percé les montagnes, arrêté les torrens et les mers, réalisé

enfin toutes les merveilles des arts et de l'industrie ; mais tout ce qu'il a gagné en luxe et en bien-être matériel, il l'a perdu bien réellement en sagesse et en liberté.

C'est à cette époque avancée de l'existence des anciens peuples, que l'on voit un grand nombre d'individus se jeter en-dehors du tourbillon civilisateur, et secouer avec mépris cette livrée sociale qui avait été jetée arbitrairement sur leurs épaules dès leur entrée dans le monde. Dès l'instant où, au milieu des sociétés antiques, la matière vint étouffer et opprimer l'intelligence, où le maçon domina l'architecte, où l'homme physique vint absorber l'homme moral, les solitudes se peuplèrent de grandes et nobles figures. C'est ainsi que les premiers ermitages ont replacé l'homme dans les voies naturelles de son existence, et l'ont arraché à cette traite odieuse que la société avait établie à son préjudice. Là, loin du tumulte et du fracas des villes, loin de toutes les passions, de tous les petits intérêts qui grondent et fermentent dans leur enceinte, les âmes lassées ou flétries par leur contact avec le monde sont venu chercher un remède à leurs maux, et goûter un repos que la vie sociale est impuissante à offrir.

Plus tard, quand le christianisme déploya sur les ruines de l'ancien monde sa bannière régénératrice, des pensées plus pures et plus austères remplirent les solitudes de milliers d'anachorètes. Il s'établit de toutes parts des monastères où de saints personnages vinrent dompter leurs sens et leurs passions, et méditer les préceptes d'une religion d'amour et de fraternité. On vit alors les Antoine, les Paul l'ermite, les Jérôme, attirer de nombreux disciples dans les déserts. Les laures de la Palestine se remplirent de cénobites; les solitudes de l'Égypte, les carrières de la Thébaïde, formèrent de véritables cités d'anachorètes où s'alluma le flambeau qui guida la société moderne dans des routes nouvelles.

C'est aussi dans ces asiles vénérables que les faibles venaient chercher un abri, et que les forts se rendaient pour retremper leur vigueur. L'enceinte des monastères était comme un roc contre lequel venaient se briser toutes les choses mondaines. Les blessures du cœur y trouvaient un remède assuré; là, seulement, la lave brûlante des passions pouvait enfin s'éteindre, et le malheureux, miné par le remords ou le désespoir, arracher son âme à une désolante amertume.

Aussi, n'est-ce pas sans raison que beaucoup d'esprits éclairés de notre temps regrettent l'absence de ces asiles religieux où les âmes froissées dans la lutte sociale, venaient reprendre leur équilibre au milieu d'une existence calme et régulière. Et le regret qu'on éprouve est surtout pénible en présence de ce mortel désenchantement, de cette lassitude morale qui travaille notre société moderne, et de cette apathie générale, résultat d'un âge sans foi et sans croyances, à laquelle le suicide vient à chaque instant imprimer une sorte de commotion galvanique.

C'est en vain qu'on voudrait arrêter par des conseils ce terrible fléau de notre société moderne; quand l'âme est lasse de lutter contre le froid égoïsme des mœurs sociales, quand elle ne sait plus où se poser au milieu de toutes ces idoles dorées devant lesquels chacun s'agenouille, qu'a-t-elle à faire sinon à briser les liens qui l'attachent à la terre, et à chercher, à tort ou à raison, le repos et un asile dans la mort ?

En attendant que nos hommes d'État daignent aviser aux moyens d'arrêter les ravages de cette plaie sociale, sur laquelle ils ne peuvent fermer les yeux sans crime, nous porterons nos regards sur des tableaux plus calmes, où l'imagination se délecte et se repose, comme le voyageur qui rencontre une oasis dans les déserts, ou une cabane hospitalière au milieu des sables brûlans.

L'histoire des solitaires ou mounis (1) de l'Inde ancienne remonte à une époque qu'on peut appeller héroïque. L'Inde était parvenue à un haut degré de civilisation, et comptait un grand nombre d'ermitages, long-temps avant qu'une troupe de bergers et de bandits fut venu construire les cabanes de joncs et de chaume qui ont formé depuis la ville éternelle. La plupart de ces antiques anachorètes indiens sont devenus plus tard, dans la mythologie des Hindous, une sorte de saints (Ritchis) ou de demi-dieux. Les plus célèbres d'entre eux forment une pléïade appelée *les sept grands Ritchis*. Ce sont : Maritchi, Atri, Angirasa, Poulastya, Poulaha, Cratou et Vasichta. Ce dernier est surtout fameux par le rôle que lui a donné le poète Valmiky, dans le Ramayâna.

Les antiques poètes des bords du Gange font sans cesse intervenir les anachorètes indiens dans leurs récits épiques. Ils y remplissent à peu près le rôle que les Grecs assignent à la déesse de la sagesse, à Minerve. C'est dans leur bouche que les poètes sancrits placent la plus grande partie de leurs épisodes. Ils leur font raconter diverses histoires antiques, d'où ils tirent pour leurs héros des leçons de morale et de conduite. Les rois et les princes rendent à ces solitaires des hommages presque divins, qu'on ne peut comparer qu'à ceux qui étaient rendus en Europe, aux saints personnages du moyen âge. Les plus grands monarques descendent de leur trône en leur présence, et les font asseoir à leur place, lorsqu'ils en sont visités. Ils n'entreprennent rien sans prendre les conseils de ces ermites, ou s'ils le font, mal leur en arrive le plus souvent. Ces sages sont présentés par les Indiens, comme inspirés par les dieux eux-mêmes. Rien d'heureux n'arrive que par leur influence, et au moyen de leur bienveillante intervention. Leurs malédictions sont des calamités qui couvrent de deuil les plus puissans empires; elles frappent aussi sûrement que les arrêts du destin, et

(1) Mounis, d'où est tiré le mot grec *monos*, dont nous avons fait *moine*.

s'attachent comme un trait mortel sur celui qui s'est exposé à leur colère et à leur vengeance.

Il y avait dans les Indes plusieurs sortes de solitaires, dont la sainteté était plus ou moins grande selon les austérités auxquelles ils se soumettaient. Les uns ne cherchaient autre chose que le repos dans la solitude, c'étaient les moins vénérés. D'autres y venaient, dans la méditation, se livrer à des études profondes, et savourer tous les fruits de la science. Enfin, il en est qui, à l'aide des pénitences les plus effrayantes, des mortifications les plus rigoureuses, et après s'être livrés pendant de longues années à la contemplation des choses célestes, sont parvenus au rang de Ritchis ou saints. Ceux-ci, suivant les croyances brahmaniques, avaient dès lors acquis une puissance égale à celle des dieux, et étaient à l'abri des attaques des démons ou mauvais génies. Rien ne leur était désormais impossible; les dieux ne manquaient jamais de ratifier leurs paroles, et toutes les puissances de la nature devaient céder à leurs volontés.

Tous les poèmes, toutes les traditions indiennes, nous représentent ces anciens solitaires menant avec leurs disciples, souvent avec leurs femmes et leurs enfans, la vie la plus sobre et la plus régulière. Nous les voyons, leurs longs cheveux tressés et roulés en boucle, errer dans une méditation profonde et silencieuse à travers les détours d'immenses et magnifiques forêts. Leurs vêtemens se composent de grossiers tissus d'écorce. Ils vivent en général de fruits, de légumes, de chardons, de figues, de riz et de miel. Le lait de vache est avec l'eau leur boisson principale, et forme tout l'assaisonnement de leurs mets.

Leurs ermitages étaient, dans les temps reculés, le seul abri, le seul pied-à-terre offert au voyageur qui avait à traverser des forêts sans fin et des solitudes presque inaccessibles. Là, quand en vain il cherchait à diriger ses pas égarés, et à percer du regard un taillis profond et un voile d'arbres gigantesques, se présentait tout-à-coup à ses yeux un jardin orné de fleurs brillantes et embaumées, et bientôt les cabanes d'une troupe de mounis, arrangées en cercle, et où il était sûr de trouver un bienveillant accueil. Ces ermitages étaient tellement nombreux, qu'ils suffisaient à abriter et à entretenir ceux qui entreprenaient les plus longs voyages.

La description que font tous les poètes sancrits de ces ermitages répand dans l'âme un charme indicible. Toutes les idées de calme et d'un repos céleste sont attachées à la peinture de ces asiles fortunés. Ils étaient entourés d'un jardin paré des fleurs les plus brillantes, et où la rose, le jasmin, le lys, le narcisse, le basilic et l'amaranthe se trouvaient en profusion. Là, se trouvaient la pomme, la grenade, la pêche, la figue et le raisin. Le mangou laissait pendre son fruit délicieux

d'un jaune verdâtre; l'ananas et le bananier déployaient près de lui leurs trésors, ainsi que le jujubier et l'oranger indien, dont le fruit rose est toujours célèbre pour sa saveur délicieuse. La biche, le daim et la gazelle erraient sans crainte autour de ces paisibles retraites. Le chant du kokyla, le rossignol indien, venait chaque jour les charmer. Des troupes nombreuses de singes dont rien n'effrayait les jeux, se tenaient suspendus sur les branches des arbres; et les cygnes glissaient dans des bassins naturels tapissés de lotus. Là, tout respirait le bonheur et la paix.

« On eût cru voir, dit Vyâsa (1), les bocages des bienheureux. Là, vivaient des pénitens illustres. Modérés dans leurs désirs, leur nourriture était frugale, ils commandaient à leurs appétits; une douce sérénité remplissait leur âme. Leurs regards contemplaient la voûte des cieux : dans leur haute sagesse, ils étaient maîtres d'eux-mêmes. »

C'est dans ces ermitages, qui étaient pour eux un asile inviolable, que les princes malheureux venaient chercher un refuge contre les coups du sort et attendre des temps meilleurs. Là, ils apprenaient à gouverner les autres en se commandant à eux-mêmes. Les plus grands rois, les plus illustres guerriers de l'Inde antique, ont passé leur jeunesse dans ces solitudes, et ont été s'y préparer à de grandes entreprises.

Les doctrines philosophiques des antiques et solitaires de l'Inde paraissent avoir le théisme pour base. Ils croyaient à l'existence d'une cause première et souveraine, et à l'éternité de la matière dans le sein de la divinité. Ils admettaient le dogme de la destinée, et celui de la transmigration des âmes dans divers mondes où elles se purifiaient de plus en plus, jusqu'au moment où elles venaient s'absorber dans le sein de l'Être-Suprême dont, selon eux, tout ce qui existe était sorti. Le but de ces solitaires était principalement d'arriver à l'état de béatitude ou de délivrance, sans passer par les différens degrés de la transmigration humaine. C'était dans une méditation profonde et concentrée, et en faisant, suivant la belle expression d'un grand philosophe indien, *rentrer leurs sens dans leur âme*, qu'ils parvenaient à maîtriser entièrement leurs passions, et arrivaient à cet état de liberté parfaite dans lequel l'âme, dégagée entièrement des liens de la matière, était digne, selon eux, de rentrer dans le sein de la divinité, séjour de la béatitude.

La renommée de ces solitaires était parvenue jusqu'en Grèce, et les plus grands génies de l'Attique ne crurent point indigne d'eux d'aller recevoir leurs conseils

(1) Vyâsa, un des plus fameux solitaires de l'Inde, auteur présumé du Maha-Bhârata, célèbre épopée indienne.]

et écouter leurs leçons. C'est ainsi que les doctrines philosophiques de l'Inde antique pénétrèrent chez les Grecs. Pythagore leur doit probablement l'idée première de son système de la métempsycose, qui, cependant, diffère beaucoup du système de la transmigration indienne. Démocrite assista à leurs leçons, de même que plusieurs autres grands philosophes de la Grèce.

Du temps des conquêtes d'Alexandre, ces philosophes des forêts, que les Grecs désignent sous le nom d'*Hylobiens*, étaient déjà bien déchus de leur antique renommée. La plupart d'entre eux avaient renoncé à leurs modestes habitations et à leurs retraites solitaires, pour se mettre à la solde des rois. Nous les voyons enseigner dans des chaires d'or, et donner l'exemple d'un orgueil effréné, tout en prêchant la modération et la sagesse. Cependant quelques uns de ces mounis se montraient encore les dignes descendans des premiers solitaires de l'Inde. L'histoire grecque nous a conservé le nom d'un de ces philosophes indiens, appelé Daudamis, et la belle réponse qu'il fit à Onésicrite, qu'Alexandre avait envoyé pour le consulter.

«Dites à votre maître, lui répondit le solitaire indien, que je le félicite de son goût pour la sagesse, et qu'il se soit souvenu de la vertu, au milieu de tant d'affaires qui la feraient oublier à tout autre que lui. Qu'il fuie donc la mollesse, qu'il sache distinguer la peine du travail; et puisque ses philosophes lui tiennent le même langage, qu'il les écoute. Quant à vous et à vos semblables, Onésicrite, je ne désapprouve pas vos maximes ni votre conduite; cependant je vous blâme en une chose, c'est que vous préfériez l'homme à la nature, et qu'avec vos connaissances vous ignoriez que le meilleur état est celui qui exige le moins de soins. »

Parmi un grand nombre d'illustres mounis ou solitaires dont fait mention l'histoire et la poésie de l'Inde antique, il n'en est point dont les noms soient plus populaires et plus révérés que ceux de Viswâmitra, Vâlmiky, Vyâsa et Bouddha.

Le premier joue un très grand rôle dans le Râmayâna, le plus célèbre des poèmes épiques de l'Inde. C'est dans ce poème que l'on trouve l'histoire de sa vie et de ses pénitences extraordinaires. Nous laisserons parler à ce sujet l'Homère indien, dont le récit n'aura point seulement pour nos lecteurs l'attrait de la nouveauté.

« Pendant de longues années, Viswâmitra fut un monarque puissant qui se faisait redouter de tous ses ennemis, et se complaisait dans l'amour de ses peuples.

» Il était né à ce grand roi, le père de ses sujets, huit fils célèbres pour leur

valeur et leur héroïsme. A une certaine époque, ce prince illustre rassembla une armée innombrable, et se mit à parcourir la terre.

» Ils traversèrent un grand nombre de rivières et de montagnes, et visitèrent successivement une multitude de contrées, de villes et d'ermitages célèbres. Enfin, le roi arriva à l'ermitage de Vasichta (1), orné d'arbres, de fleurs et d'herbes grimpantes. On voyait errer à l'entour diverses sortes de gazelles. Ce lieu était fréquenté par les génies célestes ; les dieux l'avaient choisi comme leur séjour favori. Les animaux, sans craindre la mort, venaient paisiblement animer ces solitudes ; les oiseaux en peuplaient les arbres, et répandaient par leurs chants la joie et le bonheur au milieu de ces profondes retraites. Là, se rendaient en foule des sages illustres qui, par leurs austérités, avaient atteint la perfection.

» Cet ermitage était peuplé de brahmanes, brillans comme le soleil, et à peine inférieurs en sainteté au glorieux Brâhma lui-même. Les uns ne se nourrissaient que d'eau et d'herbes desséchées, les autres ne mangeaint que des fruits et des racines ; ceux-ci prenaient pour tout aliment de l'orge simplement humecté, et nettoyé légèrement ; tous apprenaient à soumettre leurs passions et leurs sens, et à réprimer la colère.

» Charmé de rencontrer ce fameux ermitage, le puissant héros Viswâmitra salua humblement le grand Vasichta, chef des ascétiques, qui s'empressa de lui demander s'il ne lui était arrivé rien de fâcheux pendant son voyage. Puis, le divin Vasichta, le chef des sages, lui offrit un siége, et lui fit présenter des fruits et des racines, selon la manière accoutumée. L'excellent et illustre Viswâmitra ayant accepté ces honneurs, s'adressa alors au célèbre brahmane, et lui dit : — Tout va-t-il bien dans l'ermitage ? — Comment se trouvent les brahmanes et vos disciples ? — Tout se trouve au mieux dans ces forêts, répondit Vasichta. — Puis, se tournant vers le roi qui s'était reposé de ses fatigues, il lui dit : — Comment vous trouvez-vous ? vous plaisez-vous toujours dans la religieuse observation des devoirs de la royauté ? vos serviteurs sont-ils abondamment fournis de toutes choses et vos ennemis subjugués, ô puissant monarque ? vos fils et vos petits-fils vivent-ils toujours en paix ? — L'illustre Viswâmitra répliqua humblement : Tout va bien. » Ces deux êtres vertueux étaient charmés l'un de l'autre, et concevaient mutuellement la plus tendre affection.

» Après cette réception, Vasichta fit venir la vache divine Chabala, et lui ordonna de produire tout ce qui pourrait plaire au roi son hôte, et être nécessaire à la nourriture de son armée. Dans une indicible admiration pour cette source de richesses, Viswâmitra offrit à l'ermite cent mille vaches superbes en échange de

(1) Un des sept grands Ritchis ou saints de l'Inde antique.

celle-ci, puis il ajouta cent mille éléphans couverts de brocarts d'or, et enfin cent chariots d'or pur, tirés chacun par quatre chevaux blancs, pleins de feu et de vigueur, et portant cent clochettes d'or. Mais Vasichta ne se laisse séduire par aucune offre. — Je ne donnerai point Chabala, répond-il; c'est mon joyau, ma richesse, ma vie et mon tout. »

Il ne restait plus à Viswâmitra qu'un moyen d'obtenir ce miraculeux animal, le plus facile en apparence, et sans contredit le moins coûteux, c'était de le prendre de force. Ce moyen fut employé; mais le prince ne connaissait pas toute la puissance de cette vache-déesse, car à son ordre fut produite une armée innombrable qui détruisit en un instant tous ses soldats. Furieux de ce terrible contre-temps, Viswâmitra alla demander à Mahadéva (1) des flèches enchantées, et retourna à l'ermitage : ses traits l'eurent bientôt mis en cendres.

« A la vue des armes terribles dont se servait le roi Viswâmitra, les sages épouvantés se mirent à fuir de toutes parts. Les disciples de Vasichta, remplis de terreur, coururent loin de l'ermitage, et avec eux les oiseaux et toutes les bêtes de la forêt. Ainsi la retraite de Vasichta devint une effrayante solitude. Il avait beau les appeler, en leur disant : — N'ayez aucune crainte, j'anéantirai le fils de Gadhi, aussi facilement que le soleil disperse les brouillards. Mais personne ne l'entendait. S'adressant alors à Viswâmitra, le grand sage lui dit outré de colère : — Tu as détruit mon bel ermitage, homme impie et insensé, et la destruction va retomber sur toi. A ces mots, Vasichta saisit à la hâte son bâton, le fatal bâton d'Yama, et le lança contre son ennemi, terrible comme le foyer d'un incendie universel. »

Viswâmitra eut beau appeler à son aide toutes les armes divines, le redoutable bâton de Vasichta détruisit tout ce qui lui fut opposé, et ne lui laissa que la honte de la défaite. Alors Viswâmitra reconnaissant sa faute, soupira profondément, et résolut de finir ses jours dans la pénitence.

« Le descendant de Kausika, le cœur dévoré de l'angoisse du remords, se retira dans la forêt avec son épouse, et s'engagea dans les plus sévères austérités, ne vivant que de fruits et de racines. »

C'est ainsi que, suivant le poète indien, Viswâmitra passa mille années de sa vie (2). « Après cet espace de temps, Brâhma, le souverain du monde, s'adressa avec bonté à Viswâmitra, riche en mortifications, et lui dit : — O fils de Kausika, par tes austérités extraordinaires tu as atteint le monde des sages royaux. Je te

(1) Divinité indienne.

(2) Il est à remarquer que presque toutes les traditions antiques attribuent à leurs héros une longévité extraordinaire.

reconnais donc digne d'être placé à leur rang. Après ces mots, le chef des trois mondes retourna avec les dieux dans la demeure céleste. Mais Viswâmitra, le front baissé par la honte et le chagrin, exhala ainsi son mécontentement : — Après tant d'années d'austérités, les dieux ne m'accordent que le rang de sage royal; je n'ai donc rien obtenu! Et le sage illustre recommença la même carrière d'austérités...

» C'est dans cet intervalle que Ménakâ, la plus belle des Apsaras (1) vint dans la forêt pour le séduire. Le fils de Kausika vit cette incomparable beauté à l'instant où elle se baignait dans le Pouchkara; il la vit, et crut contempler la déesse de l'amour. La parfaite symétrie de ses formes, que ses vêtemens mouillés laissaient voir à découvert, la rencontre de la séduisante Ménakâ dans un désert inhabité, tout s'était réuni contre le cœur du héros qui fut subjugué en un instant. Il s'approcha donc de cette charmante créature, et lui dit : — Beauté divine, qui es-tu et d'où viens-tu ? qui t'a pu amener dans ces lieux sauvages ? ne crains rien ; viens plutôt demeurer avec moi dans mon tranquille ermitage. Ménakâ lui répondit : — Je suis une Apsara, mon nom est Ménakâ, et c'est par amour pour toi que je suis venue dans cette forêt. Si tu agrées mon affection, je me donne entièrement à toi. — A ces mots, le grand sage prit en souriant par la main cette femme séduisante, et la conduisit dans sa retraite. Pendant vingt-cinq années, Viswâmitra goûta avec elle le plus parfait bonheur. Mais alors il s'aperçut qu'il avait été trompé, et s'écria : — Quoi! ma sagesse, mes malheurs, mes austérités, tout à la fois s'est évanoui devant les attraits d'une femme? J'abandonnerai Ménakâ, qui a su me rendre l'esclave de viles sensations. Plein de douleur et de repentir, le grand sage Kausika vit alors la charmante Apsara, tremblante et effrayée, lui tendant respectueusement les bras; mais il la congédia avec douceur et affection. Entièrement résolu de vaincre ses mauvais penchans, l'illustre sage abandonna son ermitage, et s'arrêtant de nouveau sur les bords du Kosiki, il se livra aux plus sévères austérités pendant mille autres années.

» Alors les dieux effrayés eux-mêmes du pouvoir sans bornes dont il pouvait s'emparer par sa pénitence, tinrent conseil avec les sages et les génies : — Le fils de Kausika, dirent-ils, désire le titre de grand sage, et par ses étonnantes austérités il peut nous causer un grand embarras. Prévenons-le donc. O Brâhma ! mettez un terme à de pareilles austérités. Voulant satisfaire le désir unanime des dieux, le souverain de l'univers vint trouver Viswâmitra, la perle des pénitens, et avec une voix terrible, il lui dit : — O grand sage, mets un terme à tes pénitences : je t'accorde la prééminence parmi les plus illustres sages.

(1) Nymphes célestes.

» Viswâmitra entendit ces paroles de Brâhma, et s'inclinant avec le plus profond respect, il répondit en ces termes au maître de toutes choses : — Être divin, s'il est vrai que mes austérités m'ont rendu digne de ta faveur, donne-moi le titre de sage de Brâhma, titre si difficile à obtenir, mais auquel on peut cependant atteindre à force de mortifications. — Tu n'as pas encore entièrement vaincu tes passions, lui répondit Brâhma, et tu veux le titre de brâhmane? O fils de Kausika, rends-toi le maître de tes sens, subjugue ta colère, et alors tu obtiendras le titre de sage de Brâhma. A ces mots, le dieu se retira. Viswâmitra s'engagea alors dans une carrière de mortifications bien plus dures : quelquefois, les bras élevés et sans soutien, il demeurait sans prendre aucune nourriture, immobile comme le tronc d'un arbre. Souvent au milieu de la plus grande ardeur d'un soleil d'été, il s'entourait encore de cinq feux toujours nourris ; dans la saison des pluies, il demeurait jour et nuit exposé à toutes les injures du temps. C'est ainsi qu'il passa encore mille autres années de sa vie. Pendant ce temps les dieux et les génies étaient dans la plus grande perplexité. Enfin Sakra trouva un moyen d'arrêter encore ses dévotions. Il appela l'Apsara Rambâ, et lui adressa ces paroles flatteuses : « O toi, célèbre pour ta beauté même parmi les Apsaras; ô Rambâ, toi qui sais revêtir les formes dont chaque homme est le plus vivement séduit, accomplis cette œuvre des dieux ! Par le pouvoir de ta beauté, triomphe du fils de Kausika, et arrête le cours de ses austérités. » Il dit, et Rambâ les mains jointes en signe de soumission, répondit en ces termes au souverain des dieux : — O magnifique Indra, l'ermite Viswâmitra est souverainement irascible; furieux de mon artifice, il m'accablera des plus terribles malédictions. Veuillez, je vous en supplie, me retirer ce dangereux office, ô souverain des dieux ! ses mortifications ne peuvent plus être arrêtées, il est le chef des ascétiques. Rambâ tremblait et joignait les mains, mais Indra la rassura par ce discours : — O Rambâ, toi dont la voix est si ravissante, ne crains rien, et remplis mon désir. Au milieu des arbres en fleurs, je serai près de toi avec le dieu de l'amour, sous la forme du délicieux kokila (1). O Toi, qui as le don de captiver tous les cœurs, prends la forme la plus séduisante, et va trouver le sage dans la forêt.

» A ces mots du maître des cieux, la belle Rambâ, sous ses traits enchanteurs, se rend avec Indra et Kandarpa (2) dans la forêt. L'illustre pénitent écoute avec délices la voix mélodieuse du Kokila, et le chant plus ravissant encore de Rambâ : des zéphirs rafraîchissans viennent se jouer autour de lui, et des parfums divins portent le trouble dans ses sens. Kandarpa fait pénétrer dans le sein du sage les désirs impétueux de l'amour; il attire ses regards sur la divine Rambâ que le

(1) Le rossignol indien. — (2) Le dieu de l'amour.

charme de la musique rend encore mille fois plus ravissante. C'en est fait, Viswâmitra va succomber... mais le souvenir de sa première faute le remplit de crainte. Par le pouvoir de la contemplation, il reconnaît l'artifice du dieu aux mille regards, et plein de colère, il s'écrie : — Puisque tu as tenté de me séduire par ta beauté, je te condamne, ô Rambâ ! à demeurer pendant dix mille ans dans cette forêt sacrée, insensible comme une pierre. Un brâhmane qui, par ses austérités, aura atteint la perfection, sera ton libérateur.— Mais à peine le grand sage eut-il prononcé sa malédiction, qu'il sentit dans son cœur la plus violente angoisse, en reconnaissant qu'il s'était abandonné à une colère intempestive.»

C'est ainsi que la pénitence de Viswâmitra fut encore une fois interrompue ; mais le sage ne se découragea point. Pour se punir de son insurmontable défaut, il résolut de reprendre pendant mille ans encore le cours de ses austérités. « Après l'expiration de ces mille années, la colère était à jamais anéantie dans le sein du grand sage...

» Frappés de consternation à la vue de ces austérités inouïes, les dieux, les sages et les génies s'adressèrent en ces termes au vénérable maître des cieux : — Le grand sage Viswâmitra, quoique trompé et provoqué par un grand nombre de tentations, augmente tous les jours ses incroyables mortifications. La plus légère empreinte du mal ne peut être découverte en lui. Si vous ne remplissez pas les désirs de son cœur, il anéantira le monde par ses austérités. L'univers est déjà en confusion ; les mers mugissent avec fracas, les montagnes s'affaissent, la terre tremble ; l'air devient étouffant. Être divin, avant que le grand sage, resplendissant comme le soleil, n'attire sur l'univers la plus complète destruction, veuillez lui accorder gracieusement ce qu'il désire, et sauver le royaume des dieux.

» Alors les dieux, précédés par Brâhma, adressèrent à Viswâmitra ces agréables paroles : — O sage de Brâhma, nous te bénissons, et sommes satisfaits de tes austérités. Tu as obtenu par tes rigoureuses mortifications la nature et la qualité de brâhmane. O brâhmane ! nous t'accordons encore un grand nombre de jours. Reçois notre bénédiction, et que la paix t'accompagne partout où il te plaira de te rendre. — A ces augustes paroles, le grand sage s'inclina avec respect, et, au comble de la joie, il répondit : — Si j'ai obtenu la qualité de brâhmane et la longévité, accordez-moi aussi la science et la sagesse ; donnez-moi la patience, l'intelligence, la tranquillité de l'âme, le mépris des choses terrestres, et l'indifférence au milieu de toutes les vicissitudes de la vie... Alors, Vasichta, le sage divin, se réconcilia avec Viswâmitra, en présence des dieux ; et tous deux se jurèrent une amitié éternelle. »

C'est après avoir terminé sa longue et rigoureuse pénitence, que Viswâmitra,

voulant accomplir un dernier sacrifice, et ayant besoin, selon les croyances indiennes, de l'assistance d'un héros d'origine céleste pour éloigner les mauvais génies du lieu de ses dévotions, il se rend à la cour du roi d'Ayodhiâ pour lui demander Râma son fils. Nous continuons à citer le Râmayâna. Rien n'est plus intéressant que cette peinture de mœurs antiques, faite plusieurs siècles avant la naissance d'Homère. Elle prouve encore combien était grand le respect que portaient les plus fameux monarques aux anciens anachorètes des bords du Gange.

« Les fils du roi Dasaratha étaient parvenus à l'âge de puberté, lorsqu'un jour le célèbre brâhmane Viswâmitra se présenta à la cour du monarque. — Informez le roi, dit-il au portier, que le fils de Gâdi est aux portes de son palais.

» A ces mots, tous les serviteurs, pleins de vénération pour cet hôte illustre, coururent informer le roi de l'arrivée du sage Viswâmitra. Dasaratha n'eut pas plus tôt appris cette nouvelle, qu'il se leva avec ses prêtres sacrificateurs, et vint à la rencontre du sage pénitent, auquel il présenta ses hommages. Après les cérémonies accoutumées, Viswâmitra s'informa des intérêts particuliers du monarque : — Votre royaume, lui dit-il, jouit toujours, sans doute, d'une entière prospérité? — Comment se trouvent vos amis et vos sujets? — Vos généraux sont-ils heureux dans toutes leurs entreprises? — Vos ennemis sont-ils subjugués? — Après ces différentes questions, le grand sage s'approchant de Vasichta et des autres brâhmanes, les salua dans la forme ordinaire. Tous ensemble entrèrent joyeusement dans le palais. Ce fut alors que le généreux monarque adressa avec respect la parole au grand sage Viswâmitra : — Votre arrivée, lui dit-il, m'est aussi agréable que la rosée du ciel, ou qu'une pluie bienfaisante l'est aux campagnes desséchées, et un fils légitime à celui qui avait perdu l'espoir d'obtenir un rejeton. La joie que l'on ressent en retrouvant une chose que l'on croyait à jamais perdue, c'est celle, ô grand sage, qui me cause votre visite. Quel est celui de vos désirs qu'il me sera permis de satisfaire? Aujourd'hui donc, j'ai obtenu le comble du bonheur qui m'était réservé par le destin, et j'ai dignement rempli le but de mon existence, puisque j'ai eu pour hôte le chef des brâhmanes. O mon maître! vous êtes en tout point un objet d'admiration pour moi; votre visite a sanctifié ma demeure. Parlez, je suis prêt à céder à tous vos désirs; il ne conviendrait pas au plus illustre des brâhmanes de sortir d'ici désappointé.

» A ces humbles paroles du plus sage des monarques, le grand Viswâmitra répondit, plein de joie : — O souverain des rois! rien, sur la terre, n'est égal à vous, qui avez eu pour ancêtres les princes les plus illustres, et pour précepteur le sage Vasichta. Je suis lié par un vœu dicté par le Véda, et deux rakchasas (1),

(1) Mauvais génies.

qui peuvent à volonté changer de forme, s'opposent à son accomplissement... Veuillez donc, ô souverain des monarques, me donner votre fils Râma, le vrai brave, le héros magnanime : protégé par moi, et fort de sa divine énergie, il détruira ces odieux rakchasas. Ces êtres impies, ô chef des rois, quoique possédant une grande valeur, sont cependant retenus sous le doigt des destins, et ne peuvent se soustraire aux coups du grand Râma. N'ayez aucune crainte pour lui ; car avant la dixième nuit qui terminera le sacrifice, ces rakchasas seront anéantis. Je réponds de sa sûreté... Veuillez donc me donner votre fils bien-aimé, qui n'est déjà plus dans l'enfance. Ne permettez pas que le temps convenable pour mon sacrifice s'emploie à d'inutiles plaintes, et que le chagrin obscurcisse votre esprit.

» Il dit, et le souverain des hommes devint insensible par l'excès de la douleur. Revenu à lui-même, il demeura néanmoins sans parole : enfin, le grand et magnanime monarque, attéré par ces mots déchirans, se laissa tomber de son siége.

» — Mon Râma, s'écria-t-il enfin, n'a pas encore atteint sa seizième année ; comment serait-il capable de combattre les rakchasas. J'irai plutôt moi-même, avec une armée innombrable poursuivre ces habitans de la nuit. Mes braves et héroïques soldats, tous habiles dans l'art de la guerre, vous défendront bien mieux qu'un faible enfant. Moi-même, je suis un archer invulnérable, et autant que pourra durer ma vie, je maintiendrai en échec ces odieux ennemis. Le sacrifice s'achèvera ainsi sans interruption ; mais ne m'enlevez pas Râma, c'est un enfant sans expérience, ignorant la force d'un ennemi, incapable de se défendre dans un combat. Sans Râma, ô chef des sages ! je ne puis plus d'ailleurs supporter la vie un seul instant ; ah ! ne m'enlevez pas Râma ! Neuf mille ans se sont déjà écoulés depuis l'instant de ma naissance, et c'est dans ma vieillesse que j'ai obtenu mes enfans. O brâhmane ! ils me sont plus chers que la vie ; sans eux, je le sens bien, mon existence me serait un fardeau. Et l'on veut m'arracher celui d'entre eux sur lequel s'est concentrée toute mon affection, Râma, cet enfant si accompli, qui est plus agréable à ma vue que tout ce qui existe dans le monde ! Ah ! ne m'enlevez pas mon fils chéri, la joie de mon âme. Regardez-moi, prosterné à vos pieds, et implorant dans mon amour la grâce de mon jeune enfant. Parmi mes quatre fils, qui me sont chers comme moi-même, mon affection la plus tendre s'est reposée depuis long-temps sur mon fils aîné. Ah ! ne me l'enlevez pas !...

» A ce discours prononcé au milieu de l'angoisse de l'affection paternelle, le fils de Kausika répondit plein de chagrin et de mécontentement tout à la fois : — Vous aviez promis de satisfaire à ma requête, et maintenant vous ne voulez

plus remplir votre promesse; cela ne convient pas au descendant de Raghou, cela est indigne de votre illustre race. Cependant, ô roi, puisque vous le voulez, je retournerai comme je suis venu. Vivez heureux, Dasaratha, et, perfide violateur de votre parole, demeurez paisiblement au milieu de nombreux amis.

» La terre s'ébranla devant la colère du sage Viswâmitra, et les dieux eux-mêmes sentirent la crainte pénétrer dans leurs cœurs.

» Cependant le sage Vasichta, craignant les suites funestes de cette division, s'adressa au prince en ces termes : — Vous descendez de la famille du soleil; vous avez toujours été vertueux, prudent et fortuné; violerez-vous aujourd'hui votre foi. Renommé dans les trois mondes pour votre intégrité, ne souffrez pas qu'aucune tache ne vienne souiller votre nom. O roi! vous avez dit : Je satisferai votre désir. — Si vous ne remplissez pas cette promesse, le crime des rakchasas deviendra votre ouvrage. O Dasaratha! ne violez pas votre parole; ne quittez pas le sentier de la vertu, et laissez partir Râma. Protégé par Viswâmitra, il aura le pouvoir de vaincre les génies malfaisans. Le sage brâhmane a entre ses mains des armes divines, et en apprendra l'usage à votre fils. Abandonnez donc toute hésitation au sujet de Râma. Celui qui vous le demande peut soumettre seul ces rakchasas, et ce qu'il vous propose est pour le bien de votre fils.»

Le roi Dasaratha, après avoir remis pour quelques jours son fils entre les mains de Viswâmitra, se voit bientôt contraint à une séparation bien plus cruelle; il est forcé d'envoyer Râma en exil, et ce douloureux évènement est la suite de la malédiction d'un ermite. Voici comment Kalidasa, l'un des plus célèbres poètes de l'Inde, décrit les touchantes circonstances qui ont contraint le monarque indien à cette expiation rigoureuse (1).

« Le roi Dasaratha se livrait avec passion, dans sa jeunesse, aux plaisirs de la chasse. Il passait les nuits, loin de sa suite, au fond de quelque bois solitaire, couché sur un lit de feuillage et de fleurs, et éclairé par un feu d'herbes sauvages. Au point du jour, éveillé par le bruit que faisait son éléphant en battant sa trompe de ses larges oreilles, il se réjouissait d'entendre, au lieu des roulemens du tambour royal, les douces et joyeuses chansons des oiseaux qui saluaient l'aurore.

» Un jour qu'il poursuivait une gazelle, et qu'il avait devancé son cortége, il arriva sur les bords de la Tamâsa, rivière que fréquentaient les pénitens de la forêt. En ce moment, un bruit sourd s'y faisait entendre, causé par un vase qu'on remplissait; mais le roi crut reconnaître le grognement d'un éléphant, et il lança une de ses flèches vers le lieu d'où le bruit partait. C'était un acte coupable,

(1) Valmiky, l'auteur du Râmayâna, avait fait de cette histoire, long-temps avant Kalidasa, un charmant épisode, que M. de Chézy a traduit en français.

car les Kchatryas ne peuvent tuer les éléphans qu'à la guerre ; mais une passion aveugle jette souvent les plus sages dans un chemin sans issue.

» — Ah ! mon père ! tel fut le cri déchirant qui vint, au même instant, frapper les oreilles du roi. Plein d'une affreuse anxiété, Dasaratha s'élance à travers le buisson ; il voit alors un vase renversé, et près de lui le jeune fils d'un ermite, dont sa flèche avait traversé la poitrine.

» Pâle et éperdu, comme si le trait se fût enfoncé dans son propre sein, l'illustre descendant de Raghou se jette à bas de son cheval. Il s'informe avec précipitation de la famille du jeune homme, qui, s'appuyant sur le vase, n'eut que la force de lui dire : — Mon père est un ermite de la forêt ; mais je ne suis point brâhmane (1).

» — Alors le monarque prit dans ses bras le fils du solitaire, et se dirigea vers la demeure de ses parens. Les deux vieillards, bien que privés de la vue, reconnurent sans peine les pas d'un étranger, au lieu de ceux de l'objet chéri qu'ils attendaient en ce moment, et bientôt ils apprirent, de la bouche du prince, l'erreur fatale qui les a privés de leur unique enfant. Les deux solitaires s'approchent de lui en sanglotant, et conjurent le roi de retirer la flèche du sein de leur malheureux fils : hélas ! il n'était plus.

» Alors le vieil ermite, versant des larmes sacrées comme l'eau du sacrifice, prononça contre le roi cette terrible malédiction : — Tu vieilliras frappé d'un malheur pareil au mien, et ta mort sera causée par la perte d'un fils chéri !

» En prononçant ces paroles, le solitaire semble un serpent qui, après avoir enveloppé sa victime dans ses terribles anneaux, répand sur elle son venin mortel.

» Le roi Dasaratha, le cœur brisé par le remords, répondit à l'ermite : — Votre malédiction est tombée comme un bienfait sur moi, qui n'ai point encore été réjoui par la vue d'un fils : c'est ainsi que la flamme, alimentée par des tiges desséchées, fertilise le sol qu'elle dévore.

» Puis il ajouta : — Je mérite de recevoir la mort de vos mains ; quels ordres avez-vous à me donner ?

» Le saint ermite lui demanda du bois pour préparer le bucher funéraire, sa femme et lui étant décidés à ne pas survivre à leur fils bien-aimé.

» Le roi, que sa suite venait de rejoindre, obéit à l'instant au commandement du solitaire ; puis il tourna vers la terre son front abattu, accable par la malédiction de l'ermite, qui s'attachait à lui comme la cause de sa future destruction.

(1) Le meurtre d'un Brâhmane a toujours été regardé par les Hindous comme un crime presque irrémissible.

» Le roi, adressant encore la parole au vieillard, lui dit : — Sage ermite, que voulez-vous que fasse maintenant le criminel pour qui il n'est point de pardon, et qui devrait recevoir de vous la mort !

» Les deux ermites se placèrent sur le bûcher, sans lui répondre, et bientôt la flamme funéraire enveloppa les corps des deux vieillards et le cadavre de leur fils.

» Le chef de la race de Raghou reprit, avec son armée, le chemin de la capitale, abattu, et portant dans son sein la terrible imprécation du Ritchi, de même que l'Océan renferme dans ses profondeurs le feu de la destruction. »

Les citations que nous venons de faire, outre qu'elles serviront à faire connaître le génie de l'antique poésie des Indiens, indiqueront en même temps la manière dont les poètes sanscrits font intervenir dans leurs ouvrages leurs ermites ou solitaires, et offriront une preuve de la considération extraordinaire dont jouissaient ces anciens anachorètes des bords du Gange.

Valmiky, le plus ancien et le plus célèbre des poètes de l'Inde, est aussi représenté par la tradition comme un des antiques mounis ou solitaires de cette belle contrée. Il écrivait dans la solitude au moment même où Moïse composait dans le désert ses sublimes cantiques. Le Ramayâna de Valmiky ne renferme pas moins de quarante mille vers. Cette admirable épopée, que l'Europe connaît à peine de nom, est un trésor de tout ce que les mœurs et la poésie des premiers âges du monde offrent de traits brillans et naïfs, et peut soutenir la comparaison même avec les ouvrages attribués à Homère. Valmiky est regardé par les Hindous, non seulement comme leur premier poète épique, mais encore comme l'inventeur même de l'art des vers. Rien de plus touchant et de plus gracieux que la fiction par laquelle les Indiens expliquent l'origine de leur poésie. « Un jour, disent-ils, que le sage Valmiky se promenait sur les bords du paisible » et brillant Tamasâ, il vit un chasseur abattre d'un coup mortel un oiseau qui, » à côté de sa douce compagne, faisait retentir la rive de ses accens joyeux. Af- » fligé de ce triste spectacle, le sage exhala, par des mots cadencés, son indigna- » tion, et, inspiré par la déesse de l'éloquence, il exprima sa pensée, dans ces » deux vers non préparés : — N'espère pas, barbare, de prolonger tes jours, » toi dont la main a pu frapper un coup si cruel, et faire périr un innocent oi- » seau, qui a trouvé la mort quand il ne songeait qu'à l'amour. — Et alors, » ajoute un des plus célèbres poètes de l'Inde (1), la terre entendit, pour la pre- » mière fois, la mesure d'un mètre savant descendu du ciel. »

Chrichna Douépayana, surnommé Vyâsa, est encore un des plus célèbres so-

(1) Bavabhoûti, le Shakespeare indien

litaires de l'Inde. La tradition le fait naître du sein d'une vierge, comme Bouddha et d'autres sages qui ont été mis au rang des dieux. Vyâsa, suivant les calculs les plus probables, a été le contemporain d'Homère. C'est lui qu'on regarde comme l'auteur du *Mâhabhârata*, épopée indienne, composée de dix-huit chants et de cent mille vers, et qui renferme presque toute la science antique du peuple qui l'a produite.

Aux noms de ces illustres anachorètes indiens peut enfin être ajouté celui de Bouddha, regardé comme la neuvième *avatar*, ou incarnation du dieu Vichnou. Bouddha, appelé encore Chakja Mouni, ou l'ermite de la race de Chakja, paraît avoir vécu six cents ans avant l'ère vulgaire. Fils du puissant roi de Maghada, il renonça au trône pour aller dans la solitude dompter ses sens et acquérir la sagesse. Il subit, suivant la tradition, dans son ermitage, un grand nombre d'épreuves et de tentations. C'est là qu'ainsi que tous les anciens prophètes et novateurs, il médita les doctrines d'une nouvelle religion qui s'est répandue depuis lors dans la plus grande partie de l'Asie.

Les anciens anachorètes indiens n'ont donc point seulement donné des exemples de vertu, de sagesse et d'abnégation des choses du monde; toute la science indienne est, pour ainsi dire, sortie de leurs ermitages. C'est à leurs travaux qu'est due toute la littérature sacrée des bords du Gange. Les Védas ont été composés, recueillis et expliqués par ces solitaires, ainsi que cet immense recueil de traditions héroïques, philosophiques, religieuses et scientifiques, qu'on nomme les *Pourânas*. Enfin, quand la littérature sanscrite ne posséderait que les deux poèmes de Valmiky et de Vyâsa, on devrait encore entourer d'un éternel hommage ces calmes et belles figures que le torrent des âges a respectées, et que les peuples, dans leur reconnaissance, ont environnées d'une auréole céleste.

Henry Bertau.

UN SOUPÇON.

Nouvelle dédiée à mon ami, M. Roland, rentier à Saint-Pierre d'Albigny.

SUITE D'UN BAL.

I.

C'était une bien grande union que celle qui existait entre la famille de M. Croisy et celle de M. Burnier. Toutes deux elles vivaient retirées à Sacenage, campagne près de Grenoble, dans la plus parfaite intelligence. Un jour, jour qui devait être fatal à l'une des deux familles, M. Burnier tombe dangereusement malade; il mande son ami, M. Croisy, pour s'entretenir un instant avec lui, et expire en embrassant son épouse, son fils Hippolyte, et sa fille Constance.

Dix ans se sont écoulés, et Hippolyte et Constance sont devenus grands. M. Burnier ne forme plus avec son épouse et madame Croisy qu'une seule et même famille vivant dans la même maison et ne se séparant plus. C'est par une soirée d'hiver qu'il y a bal chez M. Croisy, et tout le monde de faire toilette pour aller à la soirée. Madame Croisy est à la sienne depuis long-temps; on la demande, on l'attend. Hippolyte Burnier est allé la chercher dans sa chambre; tous deux arrivent au milieu du salon où une société joyeuse était réunie. Le bal commence, la musique, la danse, les tourbillons s'éveillent; de jeunes beautés paraissent et disparaissent dans la valse lascive, fraîche et légère comme la brise... Tout porte au cœur une jouissance, un plaisir que sans doute vous avez éprouvé plus d'une fois; bref pour le bal et la soirée joyeuse et brillante.

Quand, le matin, madame Croisy enferma ses vêtemens de bal dans sa toilette, elle s'aperçut qu'il manquait une bague, ornée d'un diamant d'un grand prix, qu'elle avait déposée le soir sur son secrétaire. Elle réfléchit... Hippolyte seul était entré dans cette chambre, lui seul pouvait avoir l'anneau; sa conduite ne le donnait pas à penser, mais les apparences le condamnaient. Il lui en coûta beaucoup de le dire à son mari, elle s'y décida pourtant; et le jour même, Hippolyte montait au cabinet de l'ami de son père qui l'avait fait demander.

Quand il entra, M. Croisy, sans se lever, abaissa sur lui un regard d'indignation, de colère et de mépris, et lui fit signe de s'asseoir. Innocent et sans crainte, Hippolyte s'assied, attendant en silence, le front calme et regardant en face son interlocuteur, l'orage terrible qui allait éclater.

Il entend :

— Burnier, vous êtes un voleur !

— Monsieur ! répondit-il.

— Vous êtes un voleur, reprit M. Croisy ; vous avez dérobé un anneau à mon épouse.

— Vous voulez m'insulter, répondit Burnier ; je n'ai rien dérobé à personne.

Toujours il entendait :

— Vous êtes un voleur ! oui, Burnier, vous êtes un voleur.

Hippolyte se lève en se crispant tous les membres, et dit :

— Monsieur, mon père ne fut pas un voleur, et je ne déshonorerai pas la famille Burnier.

— Vous êtes un voleur, vous dis je, reprenait avec plus de feu M. Croisy ; je vous chasse de chez moi ; partez !...

— Je ne suis point voleur, reprit Burnier. Oh ! si je ne respectais en vous l'ami de mon père et mon protecteur...

— Va-t'-en, dis-je, lui disait encore M. Croisy ; impudent, voleur, coquin !...

—Coquin ! répéta Hippolyte avec un tremblement convulsif. Et il leva la main sur M. Croisy ; mais incontinent, il la baissa, et sortit comme un fou, donnant de la tête contre la porte, et descendant six escaliers à la fois... Il sortit ainsi sans voir sa mère ni sa sœur.

Ce jour même, pendant cette conversation, un domestique qui avait pénétré dans le cabinet de toilette de madame Croisy, vendait à un juif mille francs un diamant et un anneau qui en valaient dix mille...

DÉSESPOIR.

II.

Flétri du nom de voleur, sachant à peine ce qu'on suppose qu'il a volé, Burnier, la tête exaltée, hors de lui-même, entre chez sa mère avec le visage d'une passion fortement combattue. Il faisait pitié, ce visage, tant la douleur et la colère le contractaient. Sa mère et sa sœur Constance, le voyant entrer dans cet état, partent à pleurer en l'interrogeant et en le priant de leur répondre. Il remue les lèvres, il les referme, et se tait ; et puis les embrasse, et part sans pouvoir proférer une parole, et elles, sans qu'elles puissent le retenir,

Il court à sa chambre, prend ses habits, et sort en y laissant la clef; car il se souvenait que M. Croisy l'avait chassé de chez lui. Courant chez un paysan, vieux fermier de son père, il dépose chez lui ce qu'il avait, et court chez un ami.

Son ami n'est pas chez lui; mais il entre dans sa chambre, croyant de le trouver. Il vient de sortir, et va pour fermer la porte; mais la vue d'un pistolet l'a soudain fait tressaillir. Il s'avance, le saisit, et, d'une main poussée par la folie, le dirige contre lui-même. Mais il le pose aussitôt, car il s'est dit :

— Ma vie n'est pas à moi, parce que j'ai une mère et une sœur.

Il ne pensait pas qu'indépendamment de cela, le pauvre jeune homme, il n'avait pas sur lui le droit de vie et de mort, puisque c'est à Dieu seul qu'il appartient.

Le lendemain Hippolyte écrit, dans les termes les plus respectueux, une longue lettre à M. Croisy, dans laquelle il se disculpait entièrement. Au bout de deux heures il reçoit sa même missive cachetée et mise sous enveloppe à son adresse, avec ce peu de mots :

— Je ne reçois pas de lettre d'un voleur.

Burnier, pour ne pas être à charge au bon paysan qui l'avait reçu, voulait l'aider dans son travail; mais celui-ci ne voulut jamais le lui permettre. Cependant le fils de son ancien maître le quitta au bout de huit jours pour se présenter chez M. Croisy, qui était passé maire du village, espérant obtenir un passeport pour Paris, où il était sûr de trouver d'abondantes ressources, pas tant à cause de ses talens qu'à cause de ses amis. Le maire soupçonneux l'injurie, avec ces mots pour réponse :

— Je ne donne pas de papiers à un voleur.

Suffoqué par son début et sa honte, il sortit sans dire mot.

Cependant le bruit du vol qu'on imputait à Hippolyte Burnier s'était répandu dans tout le village; M. Croisy ne l'avait point caché, et Burnier passait chaque jour au milieu de gens qui le regardaient avec mépris. Le paysan chez lequel il se trouvait, et sa mère et sa sœur, étaient seuls certains de son innocence. Ne pouvant vivre ainsi, au bout de huit autres jours il se présente encore chez M. Croisy.

Il lui demande un passeport. L'ami de son père lui refuse.

— Voulez-vous que je meure de faim? lui dit-il.

— De faim ou de corde, répondit M. Croisy, peu m'importe; je n'ai pas pitié d'un voleur... Sors d'ici.

— Monsieur, vous prenez plaisir à m'insulter, reprit Hippolyte; sachez que je n'ai rien volé à personne.

— Va-t'-en, te dis-je, continuait M. Croisy, voleur de diamans ; va, coquin... Va-t'-en, te dis-je encore; va, je te verrai à la guillotine quelque jour.

— Cesserez-vous, monsieur? répondit Burnier.

— Sors d'ici ; et il le menace d'un pistolet qu'il prend sur la cheminée ; et, le couchant en joue, Hippolyte lui dit :

— Tirez, tirez ! Allez, vous m'avez ravi l'honneur, que m'importe la vie?

— Sortiras-tu ! reprit avec plus de force M. Croisy; va, une insulte de plus à un voleur, peu importe ; et il lui cracha à la figure, et le poussa du pied.

— Misérable ! misérable !... le pistolet, cria Hippolyte, rouge de colère et tremblant d'indignation.

Et quand les domestiques accoururent, attirés par la détonation d'une arme à feu, Burnier était au milieu du cabinet, regardant avec des yeux égarés et frissonnant de tout son corps, le cadavre de M. Croisy étendu sur le carreau.

SUPERSTITION.

III.

N'aurais-je pas à décrire la douleur d'une mère, d'une sœur, si je ne m'étais proposé des bornes très restreintes? J'oublie encore celle d'une épouse, qui ne doit pas être moindre, étant combattue par celle de deux amis.

Une famille est riche, elle perd sa fortune et son soutien; mais ce soutien a un ami, et cet ami, d'après sa recommandation, prend les infortunés chez lui. Un laps de temps s'est écoulé ; ils sont prêts à goûter le bonheur après tant de maux, lorsqu'un malheur plus grand encore leur enlève tout espoir d'un avenir meilleur.

Cette énumération fait tirer cette conclusion :

— Ils sont donc nés pour être bien malheureux !

Après qu'on eut rendu les honneurs avec la pompe ordinaire d'un magistrat au corps de M. Croisy, son épouse pleurait encore; mais elle consolait une mère, une sœur, qui étaient également ses amies, quoique ce frère, ce fils était l'instrument de la mort de son époux.

Rien d'extraordinaire là-dedans: madame Croisy était persuadée de l'innocence d'Hippolyte; le domestique qui avait fait le vol, dans la crainte d'être reconnu et poursuivi, avait disparu de sa maison, elle se reprochait d'avoir suivi la première impulsion d'un premier doute sans chercher à l'éclaircir. Vivre avec un soupçonneux, on apprend à s'arrêter à un soupçon ; cette chose pouvait l'excuser, mais elle se voyait en premier principe l'auteur de tous les maux qui pesaient en ce

moment sur elle. Et bien stupide et sans raison celle qui, à sa place, n'eût pas fermé une de ses plaies pour faire saigner l'autre en soignant celle de ses amies.

M. Burnier, traduit à Grenoble trois mois après, comparaissait devant les tribunaux. Sa famille et l'épouse de M. Croisy l'apprennent; mais pas trop ennuyées, parce que de leurs amis les ont rassurées sur le procès.

Elles attendent donc avec plaisir et impatience la fin des débats. Deux jours s'écoulent après cette nouvelle; mais les nuits de ces précédens jours ne sont, pour toute la famille, qu'un rêve affreux!... Pourtant point de mauvais augures...

Or, de bon matin, un de leurs grangers leur apporte une paire de poussins; dans cette paire il y a un mâle et une femelle.

Constance entre, en ce moment, en riant. Sa mère lui demande ce qui lui fait plaisir, pour prendre part à sa joie.

— Je viens de voir les poussins qu'on nous a apportés il y a une heure, répondit Constance, et j'ai vu la poulette chanter comme le poulet...

— Tu te seras méprise, ma chère enfant, reprit madame Burnier.

— Non, maman, continua Constance, je ne me suis pas trompée.

— Mais on n'a jamais vu cela, dit madame Croisy.

— Oh oui, appuya madame Burnier, et si c'était, la chose serait merveilleuse.

— Autant que la rareté du fait, reprit madame Croisy, aussi je n'y crois pas.

— Ni moi non plus, ajouta madame Burnier.

— Je ne veux pas vous donner ce démenti, madame Croisy et maman, dit Constance.

— Ne craignez pas, lui dit madame Croisy, si vous pouvez nous convaincre par nous-mêmes, mais il nous faut des preuves.

Ces dernières paroles firent rappeler à Constance l'affreux soupçon de cette dame contre son frère. Cependant elle allait répondre en déguisant son trouble, quand elle vit des larmes couler des yeux de sa mère :

— Maman, lui dit-elle, je te prie, dis-moi ce qui te chagrine; tu sais bien que je souffre beaucoup quand je ne sais pas ce qui t'afflige... Madame Burnier restait sans répondre à sa fille, quand elle entendit ces paroles :

— Je suis bien malheureuse, madame, de vous causer tant de maux, mais croyez que mon bonheur serait de donner ma vie pour rendre la tranquillité à une amie qui m'est chère...

— Quoi! répondit madame Burnier, vous ne comprenez pas que cette poussine qui fait le chant du poulet est un mauvais présage, et peut-être l'arrêt de mort de mon fils... Ces rêves, ces cadavres, ces mains coupées... ces guillotines!... Et puis toutes les trois pleuraient...

— Je me suis peut-être trompée, dit Constance, allons voir.

Elles approchent de la cage à poulet, et voient réellement chanter la poussine, se persuadant difficilement une chose qui leur paraissait si fatale; ils la prirent et la portèrent dans une chambre...

Dix minutes après, qu'entendent-ils?

— Kigriki! kigriki! kigriki!...

Plus de doute... la poussine annonce une funeste nouvelle.

— Justement aujourd'hui, dit madame Burnier, on devait nous faire réception du procès; puis rien... Mon Dieu! il montera sur l'échafaud... à la guillotine!... Assassins... de juges!...

Elle tombe évanouie. Revenue à elle après quelques secours prodigués, elle fait la récapitulation de tous ses rêves... La domestique voyant que cette poussine causait du chagrin à ses dames, la prend et la tue. Elle reconnut en la préparant pour la mettre à la broche, qu'elle n'était pas comme toutes les autres... Et en en portant la nouvelle :

— La poussine, dit-elle, est toute drôle; ce n'est pas étonnant qu'elle ait chanté comme un poulet.

— Comment, disent ces dames, nous nous serions donc trompées?...

— Oui, mesdames, répondit la domestique; et si vous ne voulez pas croire, venez voir.

Ces dames allèrent voir, et reconnurent la jeune poule hermaphrodite.

UN JUGEMENT.

IV.

Le président ouvre les débats, et lorsqu'ils sont finis, et que l'avocat à charge eut parlé, le défenseur d'Hippolyte s'exprima ainsi :

Messieurs,

« Un crime horrible a été commis sur la personne de M. Croisy, par Hippolyte Burnier. »

Voilà ce que vient de dire mon adversaire. C'est une erreur, messieurs, et une bien grande, puisqu'elle peut entraîner avec elle la mort d'un citoyen utile à la société et à sa famille. Moi, je prétends vous désabuser de cette erreur, et vous faire reconnaître l'innocence de mon client. A cet effet, prêtez-moi seulement une attention assidue.

—D'abord, messieurs, pour l'une des principales questions... Hippolyte était-il de sang-froid ou non quand il commit l'action?... Celui qui est innocent se

laisse-t-il salir impunément du nom de voleur! se le laisse-t-il répéter mille fois?... laisse-t-il prôner partout le vol qu'on suppose qu'il a commis sans être rongé d'indignation et de colère?... Il devait, dit mon adversaire, puisqu'il est innocent, souffrir tout patiemment, attendant que son innocence fût découverte. — Oui, messieurs, est-il beaucoup d'hommes qui s'entendent flétrir à jamais, sans avoir un désir de vengeance; sans promettre à leur haine, qui se change bientôt en monomanie, une vengeance prompte et sanglante? Peut-il rester froid, lui innocent, devant des tourbes qui le regardent avec un œil de mépris? devant le fruit d'une affreuse calomnie? Et c'est cependant ce qu'a fait M. Burnier; remarquez quelle force d'âme il lui a fallu, à lui, qui est dans l'âge des passions, pour maîtriser son cœur et détruire en lui le moindre cri de vengeance!...

» Il est facile de prouver que ce n'est pas par vengeance que M. Croisy a reçu la mort, et bien moins par préméditation. »

L'orateur, après avoir fait l'exposition des faits, s'écrie avec plus de véhémence :

« Maintenant, messieurs, quand mon client commit l'action, était-il exalté ou de sang-froid? Son imagination rompait son cerveau et le rendait comme fou. Les domestiques ne rapportent-ils pas qu'ils l'ont vu le bras encore tendu en tenant le pistolet fixe, immobile, les yeux hagards, la bouche ouverte, et dans une contemplation qui donnait une effrayante expression à son visage. Et quel intérêt auraient-ils à inventer autre chose que ce qu'ils ont vu, eux, au contraire, qui doivent être plus portés pour la cause de leur maître que pour celle de mon client?

» Et puis encore, messieurs, quand Hippolyte saisit le pistolet dont M. Croisy l'avait menacé, savait-il s'il était chargé ou non? Il s'en saisit par un mouvement involontaire et machinal, qui entraîna sa main sur la détente; et, comme je vous l'ai déjà dit, que savait-il, dans sa colère, si le canon recélait la mort... qui le lui avait dit?.. L'insulte qu'il avait reçue, ainsi que la fraîcheur du crachat sur la face, devaient-elles lui donner le temps d'examiner l'arme qu'il tenait?... Et puis, n'avait-il pas été menacé de cette arme?...»

Ici sont expliquées d'autres considérations, et la récapitulation du discours est faite, après quoi il est conclu que M. Hippolyte Burnier n'est pas coupable.

« Il vous reste maintenant à décider, messieurs; la chose est grave et mérite votre attention. Votre tâche est grande en ce moment; elle est grande, elle est sublime!... Vous allez rendre cet homme à la liberté, à la vie, à l'honneur, ou le rayer de la liste des vivans, et le salir, lui et toute sa famille, de la boue du crime des scélérats!... Oh! réfléchissez, messieurs, ne soyez pas assassins! car sa famille, sa patrie et la société qui se développe, épousent sa cause et sa dé-

fense!... tremblez!... un jour, si vous le condamnez, on vous demandera : Où est-il ? Alors, tous crieront : plus de mort!... plus de vengeance!... Mais vous serez impurs... »

Tout l'auditoire claqua des mains en criant : — Plus de mort!... grâce aux plaignans... et d'autres se disaient :

Pourquoi nous rendrions-nous assassins avec les assassins!... Le sang doit être celui d'Abel, et notre sagesse celle de notre premier père, faisant pénitence pour ses fautes et pour celles de sa compagne !

Tandis qu'on pleurait sur le sort d'Hippolyte, notre loi, qui est le plus souvent exécrable, sembla paraître, pour la première fois, compatissante, et, comme la poussine des deux sexes :

— La plus impitoyable !...

Avec l'extrême :

— La plus sage !...

Hippolyte Burnier fut acquitté...

J.-N. MARESCHAL DE SAINT-PIERRE D'ALBIGNY,
ex-professeur de rhétorique.

LA CHANTEUSE.

Que faire dans une voiture publique? Dormir serait certainement le parti le plus sage, mais cela ne dépend pas de nous : la pensée, me dira-t-on, nous offre son vaste domaine ; mais n'est-elle pas souvent influencée par nos impressions ? et il est de fait qu'on rencontre tant de gens insipides parmi les voyageurs, que nos idées prennent, malgré nous, une teinte de maussaderie ; et j'ai remarqué que la mauvaise humeur y renfrognait presque tous les visages, surtout si le temps est sombre et pluvieux, ce qui n'est pas rare dans les environs de Paris. Telle était la situation apparente où se trouvait l'intérieur de la diligence de Mantes, dans laquelle je me trouvais, quand nous fûmes tirés de notre apathie morose par le son d'une voix fraîche et argentine qui demandait à notre conducteur s'il y avait encore une place. Nous n'eûmes pas le temps d'entendre sa réponse; la portière s'ouvrit. Chacun de se récrier, car Dieu sait si nous étions entassés ! Mais le souverain de notre

machine roulante et cahotante, qui, très probablement, avait l'oreille aguerrie, et par conséquent peu sensible à de semblables réclamations, n'en tint compte, et lança au milieu de nous une jeune fille qui tenait une guitare, puis il referma la portière avec la même insouciance, sans s'inquiéter de la réception qu'on lui ferait, ni de la place qu'elle occuperait; et remontant avec dextérité sur son trône de cuir, il fouetta vigoureusement ses pauvres rosses dépareillées, qui ne tardèrent pas à prendre le galop. On conçoit que la nouvelle venue, qui se trouvait courbée dans l'étroit espace que laissaient les banquettes, fut soudain ébranlée, et que le roulis de la voiture n'était pas favorable pour lui rendre l'équilibre, en sorte que la pauvre enfant était jetée tour à tour sur les genoux de chaque voyageur. Comme j'offrais la plus petite stature de la société, elle ne retrouva son aplomb que sur les miens, attendu que j'étais encaissée, à droite et à gauche, par deux hommes immenses en long et en large. Mais en tombant sur moi, le manche de sa guitare atteignit le front de l'un d'eux, de manière que la douleur produisit ce qu'avait refusé la complaisance, c'est-à-dire qu'il se recula promptement pour éviter un second choc du malencontreux instrument, et que l'Orphée féminin trouva une place suffisante pour contenir le corps le plus délicat et le plus gracieux qui se soit vu depuis Psyché jusqu'en 1835. Elle s'excusa d'une manière si tendre et si naïve, que tout d'abord la douleur du gros marchand forain fut calmée, et que la faute fut rejetée sur la brutalité du conducteur; il est vrai que c'était juste, mais cela n'est pas toujours une bonne raison. On sait qu'il suffit de peu de chose pour en faire souvent dire beaucoup; même à la chambre des députés, même à l'Académie, même aux tribunaux, à plus juste motif dans une diligence, où il est fort permis de s'emparer de tout pour passer le temps insipide qu'on y perd. Or, chacun adressa cette question à la jeune fille : — Comment êtes-vous sur la grande route par le temps qu'il fait? car il pleuvait à verse. Et avec un instrument de musique? dit le marchand forain, qui gardait rancune à la guitare. — Par une raison toute simple, répondit-elle, c'est que je suis musicienne ambulante, et que je me rends à Saint-Germain pour la fête des Loges; je voyage toujours à pied, ajouta-t-elle en soupirant, mais la pluie m'a forcée de profiter de cette voiture. Pendant ce récit, qui n'avait en lui-même rien d'extraordinaire, j'examinai les traits de cette nouvelle *Esméralda*, et je fus frappée de l'impression que me firent éprouver ses grands yeux, d'un bleu foncé, et du feu divin qui animait

son pudique regard. Je remarquai ses cheveux, d'un châtain clair, qui dessinaient sur son front blanc et candide un bandeau luisant et soyeux qui descendait jusque sur ses joues légèrement pourprées; son sourire mélancolique, qui captivait irrésistiblement la bienveillance de celui à qui il s'adressait; ses mains si blanches et si souples, qui rétablissaient le désordre de sa guitare. Je me sentis affectée de voir tant de grâces et un front de seize ans exposés sur les grandes routes, et je lui dis à mon tour : — Quoi ! êtes-vous seule? Que fait votre mère? — Ma mère? s'écria la jeune fille en versant des pleurs, je la cherche, et, murmura-t-elle avec un mouvement de dépit, voilà pourquoi j'exerce cet affreux métier, car je veux la retrouver. Et elle frappait sa guitare avec désespoir. Oh oui! c'était bien du désespoir; mais il était si attractif, que tous les yeux se mouillèrent, et que la jeune fille devint de suite notre héroïne. Chacun la regardait avec un attendrissement presque respectueux. Non, la vertu n'est pas une chimère; celui qui fait entendre son gage est toujours écouté avec intérêt, et l'amour filial entraîne tous les cœurs. Quand ce moment de crise fut passé, nous la priâmes avec instance de nous conter ses aventures, selon l'expression d'un gros épicier de Meulan, mon autre voisin. Elle hésitait avec embarras à satisfaire à une demande faite en pareils termes; je pressai une de ses petites mains, qu'elle avait abandonnée dans les plis de sa robe de chalis tourterelle, et son magique regard me dit que c'était à moi qu'elle allait s'adresser.

Pour ne rien changer à son récit, que je ne pourrais refaire sans en altérer la naïveté, mais auquel il manque, pour en augmenter l'intérêt les sons si doux et si harmonieux de son organe enchanteur, je la laiss, parler elle-même.

« Je me nomme Stéphanie, nom du vaisseau sur lequel je vis le jour. Mon père, natif de Saint-Brieuc, était officier de marine. Il avait épousé d'inclination ma mère, qui était de la même ville; il ne voulut pas s'en séparer, et l'emmena à Calcutta peu de jours après leur union. Après deux années d'un bonheur sans mélange, mon père fut rappelé en France. Ma mère approchait du terme qui devait me donner la vie; n'importe, elle ne consulte que son courage et sa tendresse pour son époux; elle se rembarque avec lui, et je vins au monde durant la traversée. Mon père, ivre de joie à ma naissance, me baigna dans la mer, pour me fortifier, disait-il, et m'habituer de bonne heure à le suivre partout. A ce baptême de marin succéda celui qui me rendit chré-

tienne, et peu de jours après nous abordâmes à Brest. Mon père se faisait un bonheur de revoir sa famille et de lui présenter son premier enfant; mais hélas! le sort en avait autrement décidé. A peine fut-il à terre, qu'il se prit de querelle avec un officier de l'équipage; un duel s'ensuivit, et il reçut le coup fatal. Il ne put proférer que ces mots : « *Que ma croix d'honneur ne quitte jamais ma fille, voilà le* » *dernier vœu de son malheureux père!* » Qu'on juge de l'état où fut réduite ma mère quand on lui rapporta la dépouille mortelle de celui qu'elle avait tant aimé! Elle m'a souvent dit que sans moi elle eût mis fin à ses jours. Les derniers devoirs rendus à mon père, elle partit pour Saint-Brieuc, où elle passa son année de deuil, dans la plus profonde retraite. Celle qui la suivit ne la rendit pas beaucoup plus accessible, malgré les représentations de notre famille. Elle se livrait continuellement à l'étude et à la lecture, mais elle cachait avec soin le genre de science qu'elle cultivait; elle recevait une très grande quantité de livres et de manuscrits, ce qui préoccupait beaucoup à Saint-Brieuc, car on sait qu'il faut peu de chose pour attirer l'attention des gens de province. J'ai su depuis qu'elle entretenait une correspondance très active avec un fort habile physicien dont elle avait fait la connaissance à Calcutta. Ce genre de science l'avait tellement fascinée, volcanisée, je puis dire, que, malgré le peu de goût qu'avait mon père pour cet art, elle en avait pris des leçons avec assiduité, et qu'elle savait mille tours ingénieux, auxquels elle trouvait un plaisir infini. Elle y réussissait d'autant mieux, qu'elle avait une expression de visage tenant de l'inspiré, et possédait mieux que personne le talent de la parole. Après donc avoir demeuré deux années à Saint-Brieuc à se préparer à ce qu'elle voulait entreprendre, elle déclara à notre famille qu'elle allait se rendre à Paris, pour solliciter une pension en sa qualité de veuve d'officier de marine, ce qu'elle n'avait différé jusqu'ici qu'à cause de la faiblesse de mon âge; on la crut, et nous partîmes. Mais, arrivée à Nantes, ma mère quitta la voiture publique, en fit construire une assez grande pour contenir un cabinet de physique qu'elle se procura, et trois personnes (elle, un domestique et moi), et la voilà courant de ville en ville, de foire en foire, faisant, selon son expression favorite, le M. Comte au petit pied.

» Je puis dire que nous fûmes heureuses pendant bien des années; ma mère gagnait assez d'argent pour nous faire vivre dans l'abondance.

Elle m'avait utilisée dans son industrie : je dansais pendant qu'elle préparait ses séances. Elle m'apprenait à jouer de la guitare, à chanter, etc., en sorte que dès l'âge de sept à huit ans, je faisais prendre patience au public. On m'escamotait dans la salle, puis je reparaissais en amour sur le théâtre. Cela m'amusait d'autant plus, que maman s'émerveillait de mes succès, et me comblait de caresses et de présens. Nous nous disposions à aller exploiter Bordeaux, et nous n'en étions plus qu'à quelques lieues, quand on vint dire à ma mère, dans l'auberge où nous étions, qu'un étranger demandait à lui parler. Cela ne nous parut pas extraordinaire, parce qu'il arrivait souvent que pendant le cours de nos voyages, nous étions engagées à donner séance dans les châteaux. Ma mère reçut cet étranger en ma présence; sa vue me fit éprouver la sensation la plus pénible; je ne l'oublierai jamais, c'était comme un pressentiment des malheurs qu'il devait appeler sur moi. Il s'exprimait très difficilement en français, et nous dit de suite qu'il était Italien, aveu que son accent aurait pu le dispenser de faire. Il était petit, maigre, sans couleur; ses yeux noirs comme l'ébène et son regard d'aigle semblaient pénétrer vos plus secrètes pensées; sa mise était soignée, ses manières distinguées; ses mouvemens étaient si rapides et si expressifs, qu'ils pouvaient suppléer au langage; enfin, il était mime de la tête aux pieds; avec cela, il possédait un aplomb extraordinaire. Il dit à ma mère qu'il s'estimait heureux de se trouver à portée de la connaître, qu'il avait été saisi de l'envie de la voir par le bruit de sa renommée, et qu'enfin il professait la même science qu'elle, et se rendait aussi à Bordeaux, et qu'il venait lui proposer une association, dans laquelle leurs savoirs réunis leur feraient faire des affaires d'or. Ma mère lui répondit que ceci méritait quelques réflexions, ce qu'il trouva juste, et, changeant le sujet de la conversation, il se tourna vers moi, et m'adressa les choses les plus flatteuses. C'était aller droit au cœur de ma pauvre mère. Le rusé s'en aperçut. Il s'informa quels étaient mes talens; je fus obligée de chanter. Il loua ma voix, voulut m'accompagner; il était excellent musicien. Enthousiaste comme était ma mère, il ne tarda pas à lui plaire. Mais ce fut bien autre chose quand il fit entendre la sienne : il possédait une des plus magnifiques *haute-contre* que l'on puisse trouver; en outre, son répertoire était immense. Il offrit de me perfectionner; ma mère n'y tint plus; il fut convenu que les arrangemens auraient lieu le lendemain, et il nous quitta.

» Restée avec ma mère, qui m'avait habituée à lui dire tout ce que je pensais, je ne lui cachai pas le déplaisir que je ressentais de cette association projetée; j'avais quinze ans, et l'engouement que je lui avais vu prendre pour cet homme me donnait de la jalousie; il semblait qu'il m'avait déjà enlevé une partie de sa tendresse. Pour la première fois de sa vie elle me parut dure; elle n'était pourtant que moins affectueuse. Elle me dit qu'elle avait en effet besoin d'être secondée, appuyée, et que j'étais une ingrate; que M. Guenti, c'est ainsi qu'il se nommait, me donnerait des talens que je ne pouvais acquérir, forcées, comme nous l'étions, de voyager, ce qui m'empêchait d'avoir des leçons assidues; qu'on était indulgent pour les enfans, mais que j'entrais dans un âge où il était temps d'avoir un mérite réel. Je fis la moue, et, pour la première fois, nous nous séparâmes mécontentes l'une de l'autre. Pour moi, j'étais réellement malheureuse, je me voyais un rival dans le cœur de ma mère.....

» Le lendemain, M. Guenti fut exact; le traité fut conclu et scellé par le don d'un très beau collier dont il me fit hommage; je me préparais à le placer dans un coffret où j'avais l'habitude de serrer les petits bijoux à mon usage, quand la croix d'honneur de mon père s'offrit à ma vue; je rejetai aussitôt le collier que j'allais y déposer, et me sentis pour ainsi dire glacée; il me semblait que j'allais profaner cet insigne de l'honneur en le mettant en contact avec le présent que j'avais reçu des mains de Guenti; je refermai le coffret, et laissai le collier parmi des objets sans valeur. Nous partîmes le lendemain pour Bordeaux. Guenti avait pris place dans notre voiture, et notre domestique occupait son cabriolet. Ma mère était d'une humeur charmante, sa gaieté allait jusqu'à la folie; ce qui me paraissait d'autant plus étrange, que son caractère était naturellement très sérieux. L'associé de ma mère voulut descendre dans le meilleur hôtel de Bordeaux, situé aux Chartrons; on prit une femme de chambre, et l'on donna un grand luxe à nos représentations. Guenti faisait de tout point le maître de la maison; il invitait du monde à manger, la table était splendide; enfin on vivait grandement, les recettes allaient bien; il me donnait des leçons très régulièrement, me traitait devant ma mère comme aurait pu le faire un père; mais en particulier, son affection prenait une toute autre apparence; mon état m'avait donné assez d'expérience pour m'en apercevoir, et assez de fermeté pour m'opposer aux privautés qu'il voulait se permettre avec moi; d'ailleurs je dois avouer que je le haïssais; ma mère me gron-

dait sans cesse à cause de l'éloignement que je manifestai pour lui. Cet homme la dominait tellement, que c'eût été folie à moi que de chercher à l'éclairer sur ses vues criminelles. Enfin, nous quittâmes Bordeaux pour nous rendre à Bayonne. Nous étions à l'époque des eaux; nous fûmes demandés par le propriétaire des bains de Bagnères de Bigorre, qui réunissait dans son établissement toutes sortes de plaisirs pour divertir et fixer le plus long-temps possible ceux qui les fréquentaient. Cette tactique lui avait parfaitement réussi, car il y avait tant de monde, que tout y était encombré. On nous donna une seule pièce, noire et mal meublée, jointe à un cabinet, le tout situé à un rez-de-chaussée, et on nous désigna la table de trois heures pour y prendre nos repas. Guenti se fâcha, s'emporta; mais le marché ayant été réglé par acte authentique à Bayonne, entre un fondé de pouvoir du propriétaire des bains et lui, il fallut en passer par là ou se décider à payer un dédit de 1200 francs. Ce fut bien pis encore quand nous vîmes qu'à cette table de trois heures, nous n'avions pour convives que les laquais de tous les voyageurs. C'était la première fois que ma mère venait aux eaux; cette épreuve était rude, elle fut sur le point de s'évanouir. Pour Guenti, sa fureur n'avait point de bornes, du moins en apparence; car, d'après ce qu'on verra par la suite, il ne devait rougir d'aucune compagnie; mais l'humiliation n'était pas encore à son comble. Quand les laquais apprirent que nous étions ce qu'ils appelaient des escamoteurs, des baladins, des saltimbanques, comme le disait le cocher d'un grand d'Espagne, ils refusèrent à leur tour de manger avec nous, craignant, ajoutèrent-ils, d'être volés. Oh! j'avoue que cette scène fut terrible pour moi; elle m'ouvrit les yeux sur notre profession; notre abjection fut écrite dans mon cœur en caractères de feu. Je n'osais plus m'avouer à moi-même; je pensais à la croix d'honneur de mon père : Je ne puis plus la porter à mes lèvres, murmurai-je. Le bruit de cette espèce de dispute attira plusieurs personnes, parmi lesquelles se trouvait un vénérable ecclésiastique, courbé par les ans, et appuyé sur le bras d'un domestique; il demanda de quoi il s'agissait. A son aspect, tout se calma, même ma douleur; il semblait amener la paix partout où il se trouvait. Quand il fut instruit des motifs qui avaient suscité tout ce trouble, il s'écria d'une voix douce, mais imposante : « *Jésus Christ a dit à ceux qui honnissaient la femme pécheresse : que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre.* » Mes frères, voulez-vous être moins indulgens que Dieu lui-même? En proférant ces paroles, il prit place à la table, engagea tout le monde à l'imiter, se mit

en devoir de nous servir et de partager notre dîner. Un cri spontané de Vive monseigneur l'archevêque d'Auch! résonna dans toute la salle, et nous apprit que c'était un prince de l'Église qui donnait l'exemple d'une si parfaite humilité. Pour moi, je ne pus m'occuper qu'à contempler ce digne prélat; j'avais l'esprit trop agité pour prendre aucune nourriture; je ne sais si ce fut au trouble qu'exprimait mon visage, que je fus redevable d'exciter l'attention de l'archevêque; mais il avait presque continuellement les yeux sur moi, et quand nous fûmes sortis de table, il s'approcha de moi et me fit beaucoup de questions, entre autres, me demanda si j'avais fait ma première communion. Sur ma réponse négative, il me parla du ciel et de la religion, et il mit tant d'onction dans ses discours, qu'il jeta dans mon âme la première semence d'une piété fervente et sincère qui, j'espère, ne se démentira jamais. Nous étions seuls, quoique entourés de spectateurs; car chacun, même ma mère et Guenti, se tenait éloigné par respect pour l'éminence.

» Le soir, nous donnâmes une représentation; mais je m'acquittai fort mal de mon rôle; ma mère m'en fit des reproches; son associé, qui m'excusait toujours, en rejeta la faute sur l'archevêque. Cette fois-ci, je tombai d'accord avec lui, et dit fermement à ma mère que je voulais recevoir le sacrement de l'eucharistie; elle ne s'y opposa pas, et l'on ajourna la cérémonie à notre retour à Bayonne. Cela me rendit si heureuse, que je repris ma gaieté, mais non l'amour de notre état. Le souvenir du mépris des laquais me poursuivait partout; les applaudissemens que je recevais me paraissaient même le porte-voix de notre infamie. Enfin, nous quittâmes Bagnères après deux mois de séjour. Ma mère, aussitôt son arrivée à Bayonne, céda à mes instances et me fit donner l'instruction religieuse, et le jour de la consécration fut fixé.

» Depuis quelque temps elle était souffrante; elle tomba assez sérieusement malade pour garder le lit; je m'approchai de son chevet la veille du jour de ma première communion, et lui demandai la bénédiction, qu'elle me donna en versant des larmes d'attendrissement. Ah! que je l'aimais alors! Je rentrai dans ma chambre et me mis au lit. Il y avait à peine quelques heures que j'étais couchée quand un bruit de pas se fit entendre; je m'assieds sur mon séant, et, à la lueur de ma lampe de nuit, je reconnus Guenti, debout, mettant l'index sur sa bouche pour m'ordonner le silence. Je crus ma mère plus mal, et l'invitai du geste à s'approcher; mais le monstre ne me laissa pas long-temps ignorer

son affreux dessein, et me saisissant dans l'un de ses bras, tandis qu'il me fermait la bouche avec sa main fortement appuyée, il me dit énergiquement, quoique assez bas pour n'être pas entendu.

» — Tu seras à moi, fille insensée ; et c'est la veille de ta première communion que j'ai choisie pour me venger de tes dédains et satisfaire l'amour qui me consume. J'employai la main qui me restait de libre pour me défendre vigoureusement ; mais que devins-je quand il ajouta à ces horribles paroles la menace d'empoisonner ma mère si je refusais de combler ses vœux ! et, me montrant un flacon, il me dit : Voilà le jugement de ta mère, je t'en nomme l'exécuteur ; le moindre bruit, elle est morte. Et ses affreux regards répétaient : elle mourra !

» J'étais moi-même près d'expirer ; l'horreur m'avait privée de toute énergie. Dans ce moment terrible où la stupeur avait paralysé toutes mes facultés, une voix se fait entendre : c'est Guenti qu'on appelle : La crainte le domine à son tour; il s'éloigne avec l'agilité du serpent, et s'échappe par ma fenêtre, qui s'ouvrait sur une terrasse régnant autour de la maison dont nous occupions une partie.

» J'étais sauvée, l'aurore venait de paraître. Je me jette à genoux, tenant la croix de mon père, je la couvre de baisers et de larmes, et prends l'engagement, sur ce signe sacré, de fuir pour conserver les jours de celle dont je tenais la vie. Après cette détermination invariable je descendis ; ma mère était plus mal, et la femme de chambre qui la veillait avait appelé Guenti pour savoir s'il convenait d'aller chercher le médecin.

» Je le mandai de suite ; il jugea la saignée nécessaire ; et, en effet, à peine la saignée fut-elle pratiquée qu'elle se sentit soulagée et s'endormit. Le médecin revint le lendemain matin, et la déclara hors de danger. Je le suivis jusqu'à la porte de la rue pour le lui faire répéter mille fois. En remontant je rencontrai l'affreux Guenti, qui me dit avec un sourire satanique : A nous voir la nuit prochaine ; ou si vous le préférez, préparez vos habits de deuil. Ces paroles me firent frémir; l'heure de ma première communion allait sonner; étais-je en état de recevoir l'hostie sainte ? Oh ! non ; l'horrible scène de la nuit, la haine qui gonflait mon cœur pour l'indigne associé de ma mère, tout enfin s'opposait à ce que je m'approchasse de la table sacrée. Fuyons, m'écriai-je ; et j'allai embrasser ma mère pour la dernière fois. Elle était plongée dans un profond sommeil ; j'en profitai pour regagner ma chambre. Guenti était absent, la femme de chambre reposait, tout me servait à souhait. Je

me revêtis à la hâte d'un habit de paysanne des Pyrénées qu'on venait de me faire pour nos représentations ; pris la croix de mon père et trois pièces d'or qui m'appartenaient, et je sortis de la maison par cette même terrasse qui avait dérobé Guenti, et sur laquelle un escalier de service avait accès. J'avais à peine fait cinquante pas dans la rue que je vis la longue file de communiantes qui se rendaient à l'église. Le son de la cloche qui frappa mes oreilles me semblait être la voix de Dieu m'annonçant qu'il acceptait ma participation au sacré banquet ; je me sentis vivifiée, raffermie, consolée ; et continuai ma route. Je sortis de la ville, et marchai tant que mes forces me le permirent. A la chute du jour la fatigue et la faim parlèrent plus haut que mon courage; je m'assis sur une pierre à l'entrée d'un village qui m'était inconnu, et les résultats de mes méditations ramenèrent mes pleurs. Je fus retirée de cet état par un paysan qui avait un bras de moins, et qui me demanda ce que j'avais, si j'étais égarée ; je ne sus que lui répondre. La nuit commençait à noircir l'horizon ; il me proposa d'entrer chez lui, et j'acceptai son offre avec empressement. Après avoir ouvert la grille d'une tres belle habitation, il me conduisit dans un petit pavillon sur lequel était écrit : Parlez au concierge. — C'était lui qui remplissait cette charge. — Allons, me dit-il, jeune fille, essuyez vos yeux, et dites-moi ce qui en est ; mais pas de mensonges, voyez vous, Je suis un vieux soldat qu'on n'attrape guère. D'où êtes-vous? qui êtes-vous? où allez-vous? Je tirai mon mouchoir de ma poche; et la croix de mon père, que j'y avais mise avec précipitation au moment de ma fuite, alla tomber à ses pieds. Il la releva vivement, et me demanda comment je possédais cette décoration. — C'est l'héritage que m'a laissé mon père, lui répondis-je. — Quoi! reprit-il, tu es la fille d'un camarade? ton père est mort! à quelle affaire? Mais moi qui ne lui offrè rien! Attends, mon enfant, tu auras plus de force pour me conter tes chagrins quand tu auras soupé. Là-dessus il me présenta un repas frugal qu'il partagea avec moi, et je lui confiai ma triste histoire. Ce brave homme passait alternativement de l'attendrissement à la colère; il voulait tuer Guenti, le dénoncer; enfin il cherchait toute sorte de moyens pour débarrasser la terre, disait-il, d'un pareil monstre. Je le détournai de ce projet, en lui prouvant que le repos, et peut-être la vie de ma mère seraient exposés, et que je préférais me sacrifier que de lui causer aucun évènement fâcheux. Il fut convenu que je resterais chez lui. Il

m'apprit que sa femme arrivait le lendemain d'un petit voyage qu'elle avait été faire dans les environs, et qu'on aviserait ensemble à ce que je pourrais devenir.

En effet, son estimable femme revint le lendemain; ils se consultèrent, et ce brave homme me tint ce langage : La croix de ton père, tombée à mes pieds, me semble l'invocation d'un de mes compagnons d'armes. En faveur de son enfant j'accepte ce legs comme un don de la Providence. Je vais te mettre sous la protection de mon ancien général, le propriétaire de ce château ; il a une digne femme et des filles charmantes. Mais il est essentiel de leur taire l'état que fait ta mère : car ma maîtresse est très pieuse ; elle a les comédiens en horreur, et ne voudrait pas te recevoir dans sa maison si elle savait que tu eusses paru sur aucun théâtre, même à l'Opéra.

Le général et sa famille arrivèrent huit jours après cette conversation. Je leur fus présentée comme une parente de la femme du concierge, et orpheline de père et de mère ; ils m'admirent en cette qualité auprès des demoiselles. Le général avait quitté le service depuis quelques années, et ne s'occupait que de ses propres affaires et de l'éducation de ses filles. Elles étaient quatre, et toutes charmantes ; les deux aînées avaient quinze et seize ans. On devait se rendre dans un mois à Paris, afin de leur donner des maîtres pour perfectionner leurs talens. Je fus accablée de bontés par tout le monde; on me donna un joli trousseau, un traitement honnête, et j'étais heureuse autant que je pouvais l'être loin de ma mère ; je lui écrivis une longue lettre où je lui demandais pardon de lui cacher les motifs qui m'avaient fait la quitter, lui assurant qu'ils n'avaient rien que d'honorable, et lui laissant l'espoir de la revoir dès que je pourrais le faire sans danger pour elle. Le concierge se chargea de la lui faire parvenir, et il sut qu'elle était rétablie. Enfin je partis pour Paris avec le général F... et sa famille. Madame F... ne permettait jamais à ses filles d'aller au spectacle ni au bal, mais en revanche elle leur procurait à la maison tous les amusemens possibles. M. et madame F... avaient beaucoup de parens à Paris, et tous les jours il en venait quelques uns dîner et passer la soirée ; on dansait, on chantait, et on était toujours de bonne humeur. On m'admettait dans l'intimité ; je faisais de la musique avec ces dames, et ne quittais presque point le salon ; j'étais regardée comme de la famille ; c'était un enchantement continuel. Si je n'avais pas eu au fond du cœur le

souvenir de ma mère qui me rongeait continuellement, je n'aurais pas changé ma position pour un empire.

Le général recevait une quantité de journaux qui étaient toujours çà et là dans les appartemens. Un jour que toute la famille F... s'était rendue à Versailles pour voir jouer les eaux, j'en pris un par désœuvrement : car n'ayant pas l'habitude d'être seule, je m'ennuyais Cette feuille était intitulée *Gazette des Tribunaux*. Que devins-je quand, en la parcourant, je vis l'article suivant : « Le contumace Danaro qui, à » l'aide de faux papiers, se faisait appeler Guenti, et exerçait sous ce » nom le métier de physicien ambulant, a été arrêté et exécuté à Lyon, » le 11 du courant. » Je relus vingt fois ces lignes, et un frisson mortel me parcourut de veine en veine. En me rappelant l'horrible nuit qui avait précédé ma fuite de Bayonne, une inquiétude délirante me saisit aussitôt sur le compte de ma mère. Que pouvait-il lui être survenu, par suite d'un semblable évènement? Je tremblais; tout me faisait peur, jusqu'au froissement de cette gazette. La fin terrible de l'indigne associé de ma mère avait jeté l'épouvante dans mon âme. Je m'écriai avec un accent convulsif : « Partons la retrouver ! celui qui nous sépa- » rait n'existe plus, il le faut, je le dois. Mais où? dans quel lieu? N'im- » porte! Je vous reverrai, mère chérie! je vous chercherai par toute la » terre. Mais à qui m'adresser pour seconder mes efforts? je ne con- » nais que la famille F...; mais elle est sous le poids d'un préjugé in- » vincible ; et Stéphanie s'avouant la fille d'une bateleuse, comme je » leur avais entendu nommer celles qui faisaient le métier de ma mère, » Stéphanie sera chassée, punie, peut-être, d'avoir abrité sa tête sous » le même toit. Et le bon concierge, qui m'a présentée ici comme sa pa- » rente... ; une fois convaincu d'imposture, quel sort l'attend? Non ! » renfermons ce fatal secret. » J'étais dans cette situation perplexe quand Mme F... et ses filles rentrèrent ; elles furent frappées de l'altération de mes traits, et l'attribuèrent à la solitude dans laquelle j'avais passé la journée. Ces demoiselles me rapportaient mille petits présens que je reçus en pleurant ; elles crurent que c'était de reconnaissance ; hélas! la peine de les quitter y entrait pour moitié. Mme F... me dit : « Ah! » si je les avais crues, tu ne nous aurais pas encore revues ; car nous serions » restées à Versailles jusqu'à je ne sais quelle heure; elles ne voulaient pas » quitter l'endroit où se rassemblent les faiseurs de parades qui y fourmil- » lent. — Comment! lui dis-je, il y a des gens qui font des tours? —

» Ah! je t'en réponds, reprit la petite Camille ; il y a surtout une » femme qui escamote avec une adresse inconcevable ; elle m'a fait cas- » ser un œuf dont il est sorti les plus jolis papillons du monde (ma » mère excellait dans cet exercice). J'aurais bien voulu que tu visses » cela. — Oh! c'est très nécessaire pour une jeune fille, reprit madame » F... ; si votre père eût été de mon avis, vous n'auriez pas été écouter » tous les quolibets de ces gens-là. »

» Ces discours fixèrent mes résolutions, je fis un paquet du plus précieux de mes hardes, pendant qu'on était à table; je possédais en outre 400 francs, fruit de mes épargnes, et je sortis de l'hôtel sans éprouver de difficulté, le portier croyant que j'allais faire une commission. Je me rendis aux voitures de Versailles, et trois heures après j'étais sur l'avenue où se tient la foire ; j'avais déposé mon bagage dans une auberge où avec de l'argent on sait qu'on est toujours bien reçu ; je visitai toutes les baraques des faiseurs de tours, des empiriques, et jusqu'à celles des marchands. J'examinai le visage de toutes les femmes qui s'y trouvaient; mais hélas! ma mère n'était pas là! J'étais désolée, il était près de minuit, tout commençait à devenir désert, un seul groupe entourait encore une jeune fille qui chantait ; je m'approche, je regarde, son air honnête et modeste me plaît; sa tenue, quoique simple, était propre et décente; je laissai la foule s'écouler, et j'entamai la conversation avec elle. Nous nous mîmes en chemin pour regagner nos logis respectifs; la confiance s'établit bientôt entre jeunes filles; elle m'apprit que son père était joueur de violon, et courait les fêtes de village, que sa mère faisait des ménages, qu'elle, elle était chanteuse, mais s'ennuyait beaucoup d'aller seule, et qu'elle voudrait bien avoir une compagne; que d'ailleurs le gain serait plus considérable, parce qu'on pourrait entreprendre de longs voyages. Ces mots firent sur moi l'effet de l'éclair dans une nuit d'orage ; ils me dirigèrent, et je lui proposai de suite d'être cette compagne, lui faisant connaître que j'étais musicienne ; elle parut disposée à m'accepter, et voulut m'emmener de suite chez ses parens qui l'attendaient. Lorsque nous fûmes près d'eux, elle entra en pourparler; j'exhibai mes papiers à M. et Mme Ribet (tel était leur nom); ils me firent chanter, me retinrent à souper, et il fut convenu que le lendemain je ferais partie de la famille, en payant d'avance un mois de nourriture, jusqu'à ce qu'ils voient comment iraient les affaires. En effet, le jour suivant je m'installai chez eux, je fis l'acquisition

d'une guitare, et depuis un an je parcours la France avec Victorine. Nous allons à toutes les foires; les renseignemens que j'ai pris m'ont conduite à savoir que ma mère exerçait toujours son état. Victorine étant un peu malade, j'ai été seule à Rouen, d'où j'arrive maintenant; j'y ai appris qu'elle en était partie depuis trois mois, après y avoir donné beaucoup de représentations. Jugez de ma peine par les continuels désappointemens que j'éprouve! il semble que je suis toujours prête à l'atteindre, et qu'elle s'éloigne au moment où je crois pouvoir la presser sur mon cœur. »

Ainsi se termina le récit de Stéphanie; nulle voix ne l'avait interrompue; mais dès qu'elle se tut, un murmure d'admiration sortit de toutes les bouches. Nous arrivions à Saint-Germain; chacun de nous l'embrassa en quittant la voiture, et celle qui avait eu tant de mal à y trouver une place s'en éloigna chargée des bénédictions de tous les voyageurs.

Pour moi, je ne la perdis pas de vue, et lui manifestant le désir de lui parler, elle me suivit. « Ma chère enfant, lui dis-je, je ne connais pas d'expressions assez fortes pour rendre fidèlement ce que m'a fait éprouver votre touchante histoire; mais il me semble que vous pouvez encore courir les grandes routes pendant bien des années sans retrouver celle que vous cherchez. Comment n'avez-vous pas pensé à un moyen bien plus simple et bien plus sûr, celui de vous en informer par la voie des journaux? — Par les journaux, reprit-elle avec naïveté; mais, madame, je croyais qu'il n'y avait que le gouvernement qui pouvait s'en servir; car je vous dirai que je n'ai jamais lu d'autre feuille que celle qui m'apprit l'horrible fin de *Guenti*. Je la désabusai et entrai avec elle dans une boutique, où je rédigeai une note, sur laquelle j'inscrivis exactement les noms, l'âge, et le lieu de naissance de la mère de Stéphanie, et je lui promis qu'aussitôt mon arrivée à Paris, c'était dire dans la journée même, je la ferais insérer dans les gazettes les plus répandues. Elle m'embrassa avec transport, et je ne la quittai que pour reprendre les Accélérées de Saint-Germain à Paris, mais non sans prendre son adresse à Versailles, dans le dessein d'avoir toujours le moyen d'obtenir des nouvelles de ce modèle de la piété filiale.

Dès que j'eus mis pied à terre dans la capitale, je m'occupai à réaliser les promesses que j'avais faites à Saint-Germain, à Stéphanie. Mais peu de jours après, des affaires majeures m'obligèrent à passer en Angleterre,

où je fis un séjour de trois ans, pendant lesquels je me liai fort intimement avec une famille nommée Wacabey; elle avait été troublée par un incident assez commun dans ce pays où les dissensions religieuses sont très fréquentes. La sœur de M. Wacabey s'était faite catholique au grand mécontentement de tous ses parens; et, usant du droit que sa majorité lui donnait, elle était partie pour la France et s'était faite religieuse au couvent de Sainte-Élisabeth, à Paris. Les affaires qui me retinrent dans la Grande Bretagne pendant si long-temps étant terminées, je me mis en devoir de rentrer dans ma patrie, ce dont M. Wacabey étant informé, il me pria d'aller voir sa sœur à son couvent, et de lui remettre des lettres et quelques petits présens, pour lui prouver, me dit-il, qu'elle lui était toujours chère. Je me chargeai de tout ce qu'il voulut, et dès que je fus à Paris, je me rendis à Sainte-Élisabeth; j'y demandai sœur sainte Adélaïde (nom qu'avait pris mademoiselle Wacabey); elle tarda peu à paraître à la grille, elle était accompagnée d'une autre religieuse; je me préparais à remettre à sœur sainte Adélaïde le message de son frère, quand mes yeux rencontrèrent la figure de sa compagne; qu'on juge de ma surprise, quand je reconnus la chanteuse Stéphanie sous les habits monastiques! Nous jetâmes l'un et l'autre un cri qui étonna beaucoup sœur sainte Adélaïde; quelques mots d'explication la mirent au courant, d'autant plus facilement, qu'elle connaissait les infortunes de sa compagne. Je brûlais de savoir si elle avait revu sa mère, et pourquoi je la retrouvais là. Elle me prévint en me disant: « J'ai écrit la relation de mes malheurs, elle est entre les mains de madame la supérieure; je lui demanderai la permission de vous donner copie de tout ce qui m'est arrivé depuis que nous nous sommes quittées à Saint-Germain, je ne doute pas qu'elle ne me l'accorde, d'autant plus volontiers que je ne lui ai pas laissé ignorer la touchante bonté que vous m'avez témoignée; veuillez m'en donner encore une preuve en venant me voir dimanche après les vêpres. Je serais bien heureuse si je pouvais compter par la suite sur quelques unes de vos visites. Je le lui promis, en lui disant que je devais me rendre à Versailles pour connaître son sort, et qu'à plus forte raison, je reviendrai à Sainte-Élisabeth. J'allais me livrer à l'expression de la joie que je goûtais à la revoir; mais le son d'une cloche qui appelait à l'office du soir me força d'abréger ma visite.

Le dimanche suivant, je fus exacte, comme on le pense bien; je trouvai

Stéphanie et madame la supérieure qui m'attendaient au parloir; cette dernière ne tarissait pas sur les éloges qu'elle donnait à sœur *Sainte-Ange*. « C'est ainsi que j'ai voulu qu'on la nommât, me dit-elle, car elle doit porter le nom de ceux à qui elle ressemble. » Madame la supérieure me remit la suite du récit de Stéphanie, auquel je ne change rien, comme je l'ai fait dans la première partie; c'est à moi qu'elle l'adresse.

« Il y avait plus de six mois, madame, que je me livrais chaque jour à la lecture des journaux, dans l'espoir d'y trouver une réponse à la note que vous aviez eu la bonté d'y faire insérer et que j'avais moi-même reproduite plusieurs fois. On me nommait *la Politique* dans la famille Ribet, qui ne concevait rien au goût que je manifestais pour ce genre d'occupation, et me reprochait d'y perdre un temps que j'eusse mieux employé, disait-elle, à étudier de nouvelles chansons. Fatiguée de ces observations incessantes, je déclarai aux Ribet que j'allais les quitter. J'avais amassé deux mille francs : avec cela on va long-temps, me disais-je. Je vins à Paris; vous m'aviez parlé de la Préfecture de police, je me logeai dans son quartier, et j'en assiégeai les bureaux, en leur portant chaque jour de nouvelles réclamations, et en conjurant ces messieurs d'écrire dans tous les départemens, et de faire des recherches même hors de France s'ils le pouvaient. Je vis même le préfet, qui m'écouta avec distraction, en feuilletant des liasses de papiers. Au bout de quelques mois, je n'étais pas plus avancée que la première fois.

» Je sortais un jour bien triste de cette maison; je suivis les quais sans prendre garde où j'allais, et prenant un chemin au hasard, je m'égarai complètement; enfin, me trouvant surprise par la nuit, dans une rue que je ne connaissais pas, j'allais demander mon chemin, quand j'entendis un homme dire avec émotion : — *Elle se meurt! elle se meurt!* frappe au couvent pour avoir du secours. J'avance, et j'aperçois l'homme qui venait de parler, soutenant une femme pâle et mal vêtue, et une petite fille qui frappait, tant qu'elle avait de force, à une porte de belle apparence, et qui, s'étant fait ouvrir, en sortit presque au même instant avec une femme qui paraissait être religieuse, et qui portait une lanterne, la nuit étant déjà fort obscure. La tourière (car j'ai su depuis qui elle était) approche la lumière du visage de la pauvre femme. Ciel! je reconnus ma mère! Ma mère! madame, que je cherchais depuis tant d'années, je la retrouvais mourante et misérable! Oh! non, on ne meurt pas de douleur, puisque j'ai pu résister à ce coup terrible. « Ma mère!... » m'écriai-je, et je tombai sur la place. Tout ce qui

s'est passé pendant quelques heures, je l'ai ignoré. Quand je repris mes sens, je me trouvai dans un bon lit; une religieuse me veillait à genoux, c'était sœur Sainte-Adélaïde, la religieuse anglaise à qui je dois de vous avoir revue. Je lui demandai ma mère, car la mémoire me revint à l'instant. Elle m'apprit qu'elle était dans la maison, bien soignée, mais qu'on la jugeait trop faible pour supporter ma présence; qu'elle avait reconnu ma voix, avait eu un instant le transport au cerveau, et qu'il fallait éviter une seconde secousse.

» Je me trouvai de suite remise de celle que j'avais éprouvée moi-même; ma mère était là. Je ne tins aucun compte de ce que me dit sœur Adélaïde; je voulus me lever, elle s'y opposa; mais je résistai à ses prières. Ce que je ressentis, je ne saurais le définir; c'était plus que de la joie, c'était du délire, de l'enivrement; je n'entendais rien, je criais, je battais des mains; j'étais folle enfin. Il n'y eut que l'abus que je fis de mes forces qui me contraignit à me calmer. On profita de ce moment d'accablement pour me remettre au lit; le sommeil vint réparer le désordre de mes idées, et quand je m'éveillai on me fit consentir à attendre que l'état de ma mère me permît de la voir. A huit heures du matin, un ecclésiastique vint parler en particulier à sœur Sainte-Adélaïde, qui par suite, m'engagea à m'habiller. Le prêtre rentra, et se mit en devoir de me préparer à la visite que j'étais si impatiente de faire; mais tout ce qu'il me dit à ce sujet me fit entrevoir l'affreuse vérité : j'allais recevoir le dernier soupir de tout ce que j'avais aimé ici-bas. Ma mère, que la maladie et le chagrin auraient rendue méconnaissable à tous autres yeux qu'aux miens, ma mère me tendit sa main déjà froide; sa voix défaillante ne put proférer aucune parole intelligible; elle fit le geste de me bénir, et fut saisie de l'agonie la plus cruelle. J'étouffais, je pâmais, je voulais l'arracher à l'impitoyable mort; mais plus forte que moi, elle me laissa en vain me consumer dans d'inutiles efforts, et ma mère expira pendant que je l'embrassais encore!...

» Les bonnes religieuses m'entouraient, et je ne cédai qu'au nombre, qui m'enleva de la chambre mortuaire. » Le lendemain, dans le cimetière de cette sainte maison, on comptait une tombe de plus.

Stéphanie a fait le vœu de ne plus quitter le tombeau de sa mère : chaque jour il reçoit d'elle une larme et une fleur. Elle fait l'édification de toutes les sœurs du couvent de Sainte-Elisabeth, où elle a pris le voile, et le nom de sœur Saint-Ange.

Agate Durazzo, de Campomoro.

CATHERINE.

I.

Remerciez Dieu de n'avoir pas connu Catherine; car si, par malheur, vous l'aviez connue, vous seriez aujourd'hui à Charenton ou au Père-Lachaise.

Moi, je l'ai connue, beaucoup même; et si je ne suis ni à Charenton ni au Père-Lachaise, c'est que mon cœur et mon âme sont desséchés comme des feuilles mortes, et que je n'ai pu ni devenir fou ni mourir. — Vous pensez que c'est heureux, moi, je dis non.

C'était une enfant toute blanche, toute naïve, toute vierge de corps et de cœur; n'aimant que le bon Dieu et son père, un vrai bonhomme, un peu simple, mais assez riche, qui répondait au nom de M. Brandt.

Jamais je n'avais vu le bonhomme Brandt ni sa fille Catherine, bien qu'ils fussent nos voisins de campagne, parce que je hais les visites, ayant naturellement le caractère sauvage.

Je vivotais donc auprès de ma mère; je me laissais vivre paresseusement, et surtout ennuyeusement, comme un homme qui fait son temps de boulet et qui traîne lourdement la jambe. — Cela lui faisait peine à voir à cette bonne mère, mais que voulez-vous? — Quoique jeune de corps, puisque j'avais vingt-deux ans, j'étais tellement vieux, usé, décrépit au moral, que je ne sentais pas plus une douleur ou une joie, qu'un cadavre ne sent un baiser ou un coup de scalpel. — Trop grandes joies et trop grandes douleurs avaient engendré scepticisme ou

mort d'âme. — Optez des deux appellations celle qui vous duira le mieux.

Or, pour être bref, voici : — Ma mère, que sa tendresse aveuglait sur ma situation réelle, crut que mon âme, au lieu d'être morte, n'était qu'en simple léthargie, et, pour l'en éveiller, elle me proposa de me marier. — Je consentis ; car cela m'était égal et lui faisait plaisir.

Je fus présenté à M. Brandt : il m'accueillit avec bonté, et me présenta à sa fille.

Deux ans plus tôt, pour être aimé de Catherine, j'aurais fait d'incroyables extravagances... mais aujourd'hui... bah !

Force me fut néanmoins de refouler en moi mon humeur philomaniste, et de m'atteler stupidement au joug des usages; force me fut d'habiller mon visage d'un sourire ; de nouer passablement ma cravate, de mettre des gants ; et, pour me servir d'une locution consacrée et fade, de *faire la cour* à Catherine.

C'était un vrai rôle à jouer, un rôle de *jeune premier* à réciter, à déclamer, à gesticuler, à mimer. — N'ayant d'autre souffleur que ma mémoire, car mon cœur était muet, j'appelai ma mémoire à mon secours. — Je redis à cette pauvre Catherine toutes les hyperboliques fadaises, toutes les passionnées douceurs que j'avais lues dans les romans, ouïes sur la scène, ou dites à mes maîtresses à l'époque où j'aimais. — L'ingénue petite prit ma comédie pour chose réelle, mon rôle récité pour chaleureuse improvisation du cœur ; elle en vint ainsi à m'aimer.

Huit jours avant le jour fixé pour la signature du classique contrat, le père Brandt nous invita à dîner dans sa maison de campagne, ma mère, mon oncle et moi. Ce fut une tuante journée. — Passe de se contraindre et de mentir pendant une heure ou deux... mais tout un jour !... bonnes gens !... Je dus tomber dans de fastidieuses répétitions, mon souffleur était à bout, — mais cette pauvre Catherine n'y prit pas garde ; ainsi j'allai mon train. — Povera ! poveretta ! — son âme jeune, neuve et ignorante s'enflammait à mon feu de théâtre. — Oh ! cela était mal, n'est-ce pas ?

Le soir, tandis que le père Brandt commentait *la Quotidienne* avec mon oncle, et que Catherine, la jolie, faisait de la broderie auprès de ma mère, je sortis du salon : j'avais la tête brûlée de fatigues morales, et je fus la baigner dans l'air froid de la nuit.

C'est l'automne, — neuf heures ont sonné.

Les arbres ont déjà pleuré sur le sol leurs feuilles jaunies ; triste est leur frôlement sous les pieds ; elles courent et tourbillonnent sous le vent comme des ombres ; — la lune est belle, — aux pieds des arbres rampent et se traînent leurs ombres noires jetées là par la lune.

Derrière moi, c'est la grande mer qui dort.

Tous les bruits qui réjouissent ou distraient, les voix causeuses, les voix qui chantent, ont cessé avec le jour. — On n'entend plus que des bruits tristes... frôler les feuilles mortes, dormir la grande mer.

Tout cela et l'heure noire me rendit rêveur et pensif : — je pensais à mon union prochaine avec Catherine, à cet accouplement monstrueux de mon cœur, cadavre insensible, avec ce cœur jeune et altéré d'amour ; — j'eus horreur de moi et de ma menteuse conduite, j'eus pitié de cette enfant et de sa crédule ingénuité ; — un saint remords me prit, et je me promis de tout avouer à Catherine.

Tandis que mon bon ange m'inspirait cette louable résolution, Catherine accourut vers moi.

« C'est fort mal, monsieur, me dit-elle avec une petite moue que la lune éclairait, c'est fort mal de venir vous promener tout seul... vous savez bien que j'aime à fouler les feuilles sèches, la nuit, et surtout avec vous... vous m'avez oubliée...

» — Pardonnez-moi, Catherine ; j'allais vous proposer une promenade en mer.

» — Eh bien ! allons, monsieur. »

Elle me prit le bras, et nous allâmes par l'allée noire qui conduit au rivage ; elle monta dans une petite nacelle verte, je pris les rames, et je ramai en mer.

Quand nous fûmes bien loin de la plage, je laissai les avirons nager dans l'eau, je me rapprochai de Catherine, et lui dis :

« Catherine, il faut que je vous conte une histoire.

» — Ah ! voyons ! dit-elle en souriant de curiosité.

» — Ne riez pas, Catherine ; c'est une histoire sérieuse. Ecoutez.

II.

» Un jeune homme était lié à une jeune fille, non point par un contrat timbré et signé, ni par une bénédiction payée ; non pas ! mais par un amour saint et libre. — Oh ! que d'amour et que de bonheur, si vous saviez, Catherine ! — Je ne puis vous le dire, voyez-vous, car ce que le cœur sent se refroidit en passant par la bouche : il vaut donc mieux que je laisse votre âme penser. — Je ne dirai point que leur bonheur était infini. — Hélas ! l'homme, cette pauvre créature d'un jour, et d'un jour si rempli de larmes et de maux, peut-il goûter un bonheur infini ? — Si le hasard ou le ciel laissent tomber sur lui, par aventure, une joie bien grande, bien suave, et que lui, la croyant sans limite, vienne à vouloir dans son cœur en mesurer l'étendue, voilà que la peur le saisit ; — lui qui se sait fait pour souffrir, il s'étonne, il s'effraie de cette grande joie, il craint qu'elle se heurte et se brise, il craint de la perdre, — et c'est cette crainte qui est l'inévitable limite de toute béatitude humaine.

» Le jeune homme et la jeune fille en étaient là.—Ils étaient si heureux qu'ils avaient peur. — Ce n'était pas à tort, mon Dieu ! Un an ne s'était point écoulé que la pauvre Mélanie dormait dans une fosse.

» Oh ! ce fut une horrible chose que cette agonie de dix jours, que ce délire brûlant et hagard où sa langue ne prononçait plus qu'un nom, où ses regards ne connaissaient plus qu'un être. — Ce fut une horrible chose que ces cris étranges que la douleur lui arrachait, que ces yeux qui se ternissaient comme une vitre sous le souffle, que cette respiration pressée et suffoquée qui bientôt se changea en râle. Ce fut une scène bien affreuse et bien déchirante, Catherine, allez !

Le jeune homme fit ensevelir sa maîtresse ; il fit mettre sur sa tombe une croix de bois, que vous pourrez voir encore dans notre cimetière, si vous vous refusez à croire ce que je vais vous dire, si vous pensez que tout ceci n'est qu'une affreuse fiction.—Sur cette croix sont ces mots :

Cit-git Mélanie Toul, décédée a l'age de 22 ans, le 11 mars 1834.

» Je n'espère pas que vous puissiez concevoir l'état où cette catastrophe jeta le jeune homme. — Il faut avoir passé par un pareil amour et un pareil malheur pour sentir cela et le comprendre. — Il n'osa pas, tant

il se méfiait de son désespoir, il n'osa pas aller au cimetière prier l'âme de sa Mélanie et s'entretenir avec elle ; il eut peur de sa douleur. —Six mois s'écoulèrent et le temps la calma.—Il ne voulut pas, de peur de rouvrir sa plaie, aller au cimetière. — Il n'y fut pas.

«Six mois s'écoulèrent encore.—Une lâche philosophie le poussa dans un étourdissant tourbillon de plaisirs, sous le prétexte d'oublier entièrement le tableau d'un mal irrémédiable que ses souvenirs lui retraçaient toujours.

» A lui donc les réunions bruyantes, les cafés, les orgies, les spectacles; à lui le champagne et les femmes, à lui tout cela ! — A lui toutes les idées extrêmes... le saint-simonisme, la république ! — C'était une ivresse d'idées incessante ; il parlait de tout avec feu et conviction ; il fit la théorie de l'amour, l'apologie du saint-simonisme et de la république; il ridiculisa, — cela est si facile, — les dogmes du catholicisme.—Ses amis, entraînés par son éloquence, adoptaient successivement toutes ses croyances factices. — Enfin, quand il les eut tous convaincus, il s'aperçut que lui-même il ne croyait plus en rien, qu'il n'avait plus ni croyances métaphysiques, ni foi religieuse quelconque, ni conviction politique. Il ne trouva plus en lui qu'un scepticisme sec, aride, désespérant... Il en vint à ne plus croire ni au bien, ni au mal; à traiter le remords de lâcheté, et la bonne conscience de momerie visionnaire. Il aurait commis un crime, pour peu que l'occasion s'en offrît, pour prouver par lui-même que l'on dort aussi bien, les mains tachées de sang et la tête sur un cadavre... que lorsqu'on a pour oreiller un coffre-fort allégé par l'aumône.

» Il était dans cette disposition d'esprit quand il rencontra sur le soir une jeune fille nommée Juliette. Il avait grandi avec elle. C'est elle qui avait eu son premier amour, et lui qui avait eu le sien..... mais depuis trois ans ils étaient séparés. La vue de Juliette rappela au jeune homme ce charme frais et pur d'une première passion ; ce fut dans son âme assombrie et fatiguée un retour de cette joie jeune et calme dont il lui restait à peine le souvenir. Il lui parla, elle lui répondit, mais avec plus de réserve qu'autrefois, lui avec plus d'éloquence. Il lui rappela leurs doux momens passés ; il pria ; il obtint enfin un rendez-vous, quelque temps combattu. Il la quitta, non plus avec douleur comme jadis, mais calme et satisfait de cette rencontre et de l'issue heureuse de ses paroles.

» Le rendez-vous était pour le dimanche suivant. Juliette avait pour

ouvrière la fille du gardien des tombes, dont la demeure est dans l'enceinte même du cimetière. C'était là qu'elle devait venir trouver le jeune homme, en prenant auprès de sa mère, qui la surveillait sévèrement, un prétexte relatif à son travail.

»Il se rendit fidèlement au lieu indiqué, n'ayant dans le cœur et dans la pensée qu'un faible souvenir de celle qui, depuis un an, l'y attendait, hélas! Il n'éprouva nulle émotion en franchissant le seuil qui sépare la terre où l'on veille de celle où l'on dort.

» Comme il avait devancé par désœuvrement l'heure fixée, il se mit, pour tuer le temps, à chercher dans cette forêt de croix la croix posée sur la tombe de Mélanie. Il chercha long-temps; l'ordre des dates était interrompu en plusieurs endroits..... On eût dit que l'ombre de cette pauvre fille, indignée du motif qui l'amenait pour la première fois sur son lit de terre, repoussait ses pas loin de son dernier asile, et dérobait la croix de bois aux regards de ce sacrilége. Mais non! il n'y a point d'ombre; point d'influence surnaturelle; pitié que tout cela! et, je serais tenté de le dire : il n'y a point de Dieu! car, à la fin, il découvrit cette croix, cette tombe inculte, sans couronne, sans épitaphe, et si peu troublée, qu'un immonde reptile en avait fait, je crois, sa demeure; un large trou, profond et oblique, à demi voilé par l'herbe échevelée, le lui fit supposer.

» C'était horrible! Il y avait là de quoi briser un cœur, de quoi sentir son âme se serrer de remords, de quoi perdre la vue à force de pleurs... Eh bien! lui ne sentit rien, il n'eut pas seulement une larme. Il s'en voulut de cette froideur étrange; il demanda des émotions à cette tombe; il mit ses deux pieds sur la terre qui la couvrait; il attacha ses regards sur ce nom peint en deuil sur cette croix, et, croisant les bras sur sa poitrine, il évoqua de toutes ses forces morales ses souvenirs... Ils revinrent... lentement... un à un... mais pâles et ternes. Son âme n'en fut pas remuée; pas une fibre ne vibra dans son cœur. Rien! rien!

»Oh! voyez, Catherine, combien il avait vieilli dans un an, ce jeune homme! Lui qui, douze mois plus tôt, serait mort de douleur sur cette tombe, aujourd'hui il venait la profaner d'une manière vile, lâche... il venait outrager cette ombre impuissante... il venait fouler aux pieds ce cadavre, naguère son idole vénérée, sacrée! C'était sur les os de Mélanie qu'il venait attendre Juliette.

» Vous voulez savoir peut-être si Juliette vint? c'est juste. Mais avant, donnez-moi un reste d'attention.

» Quand il fut las du silence de cette tombe; quand il fut las de demander à cette terre qui recouvrait Mélanie, à cette croix qui pleurait son nom, des larmes qu'elles lui refusaient, il en détacha ses regards avec dépit et les porta sur l'entrée de l'enceinte.

» Cette petite sotte de Juliette tardait bien!

» Il vit venir seulement,—il en fut charmé, car cela le distrayait,—un modeste convoi; un clerc portant une petite croix d'une main, agitant une clochette de l'autre; un prêtre corse marronnant des prières; quatre croque-morts, et une suite de cinq ou six hommes du peuple.

» Près de la tombe qu'il foulait étaient plusieurs fosses ouvertes; on y jeta la bière; puis le prêtre et son clerc s'en furent, celui-ci, jouant avec sa clochette, l'autre, d'un air maussade et ennuyé, — et les quelques hommes du peuple se dispersèrent; — la croix de bois n'était pas prête encore; on mit en attendant, sur la tombe nouvelle, un pieu portant un numéro.

» Petite sotte de Juliette! qui se faisait attendre ainsi.

» Ma foi! comme il n'arrivait plus de convois pour le distraire, il s'ennuya, et quitta la place sans trop de dépit; car ce n'était pas l'amour qui l'avait conduit là, mais un caprice, une réminiscence; que sais-je?

» Il fut le soir sur la promenade. L'air était pur et suave à respirer; les feuilles tremblotaient sous la brise; le sol était doux à fouler. — Que de femmes jolies! Que de fats amusans! — Comme il allait ainsi, s'enivrant de bien-être, il sentit un bras s'appuyer sur le sien. — Il tourna la tête, et vit son cousin. — Tous deux ils causèrent long-temps de sujets plus légers encore que les frêles feuilles secouées par la brise... C'étaient des exclamations d'extases pour les femmes jolies, et des rires ou rien pour les fats.

» Tout-à-coup, et sans transition, le cousin se prit à dire : Tu ne sais pas, Amédée?... Juliette est morte. — Morte!... Juliette!... — Elle a été trouvée avant-hier asphyxiée dans sa chambre. Un réchaud de charbon brûlait, il y avait dessus des fers à repasser... La pauvre enfant s'est endormie, et le charbon l'a tuée... Pauvre enfant!... On l'a enterrée ce matin. — C'était elle!!! — Il ne put retenir ce cri. — Que veux-tu dire? demanda Ernest. — Rien! ce n'est rien... répondit le jeune homme.

» Ils allèrent au spectacle... La musique et quelques verres de

punch éclaircirent ses idées, un peu assombries par ce terrible évènement. — Il eut la nuit un sommeil profond, paisible, sans rêves, et quand il s'éveilla le matin, il se dit : — C'est une chose étrange... C'était elle !... Pauvre Juliette ! elle est venue au rendez-vous !

» Catherine l'histoire est achevée.

III.

» — Oh ! cela est affreux ! horrible ! dit Catherine en frémissant.

» — Eh bien ! Catherine... le jeune homme, c'est moi !

» —Vous !.. Oh !.. oh ! mon Dieu !.. » Elle tressaillait et fixait sur moi des yeux hagards d'épouvante, comme sur un fantôme, sur une vision qui se dresse blanche et lugubre dans la nuit. « C'est moi, vous dis-je; moi, votre fiancé. J'ai voulu vous confesser ma vie... Vous êtes libre encore. Si vous ne ressentez pour moi que de l'horreur et point de pitié, refusez de m'épouser, vous le pouvez... Mais si vous avez compassion, si ma misère vous touche; si vous vous résignez, par un sublime et angélique dévouement, à donner beaucoup à qui n'a que peu à vous rendre, à faire la charité de votre amour à qui n'a que de l'amitié à vous offrir, faites-le, Catherine, car ce sera bien, et Dieu vous bénira.

« — Oh ! j'ai peur... j'ai bien froid... dit-elle en s'enveloppant dans son schall... retournons ; voulez-vous ? »

Je repris les rames, et je cinglai vers le rivage ; nous étions silencieux comme la nuit... Catherine pleurait, je crois.

Tandis que nous repassions sur les feuilles sèches de la grande allée, je lui dis : — « Catherine... une réponse ?

» — Demain, dit-elle... Oh ! rentrons bien vite... J'ai froid. »

Le lendemain, je la trouvai pâle... elle était seule dans le parterre; elle s'avança vers moi... Ce n'était plus la petite fille de la veille, c'était une femme qui venait de rêver toute la nuit à des choses sérieuses... Elle avait une teinte solennelle dans le regard, et dans la voix une gravité mélancolique.

« Que personne ne sache rien de ce que vous m'avez dit hier, Amédée... et que notre union s'accomplisse.

»— Oh ! vous mériteriez, Catherine, m'écriai-je... vous mériteriez qu'on vous adorât les genoux dans la poussière et le front sur vos pieds... Vous êtes un ange !... Ce n'est pas de l'amour que je vous dois,

c'est un culte, c'est une pieuse vénération... J'ai foi en vous comme en Dieu, et, je le sens, votre sublime abnégation ravivera mon âme morte... Je retrouverai pour vous mon cœur de vingt ans... Oh ! je vous aime, Catherine !... »

Elle fit un sourire humide et me donna sa main que je pressai religieusement dans les miennes.

Je la quittai pour que M. Brandt ne nous vît pas ensemble, et ne nous questionnât point sur notre émotion.

Le soir, ma mère reçut un billet de M. Brandt; il disait que sa fille était souffrante, qu'elle s'était mise au lit... Nous accourûmes... elle avait une fièvre brûlante. Le lendemain, le mal avait empiré; elle divaguait, elle n'avait plus sa raison... Sa respiration était pressée... elle parlait et disait d'affreuses choses... Elle se croyait morte, ensevelie, et qu'un homme était debout sur sa tombe, riant d'elle... Elle entendait un serpent trouer la terre qui la couvrait, puis ronger sa bière et s'y glisser, et se rouler sur son visage, et sur ses bras nus et froids... Elle jetait d'horribles cris.

Le médecin secouait la tête.

M. Brandt arrachait ses cheveux blancs; ma mère pleurait, elle embrassait Catherine qui la repoussait avec effroi... Moi, je regardais cette désolation comme un drame bien joué, mais que j'avais vu déjà.

Le troisième jour, Catherine était morte.

Je suivis son corps à l'église... au cimetière.

Je pleurai tout un soir.

MARC MICHEL.

LES FRÈRES CHARTIER.

I.

Tout roi avait autrefois son historiographe. La seule présence de ce personnage aurait dû avertir les princes de ne rien faire qui ne fût digne d'être raconté par l'histoire; mais malheureusement les historiographes recevaient sur le trésor royal d'assez gros appointemens pour n'être au plus que des apologistes,

louant outre mesure ce qui était bien, narrant avec détails les moindres minuties, et couvrant d'un voile officieux toutes les bévues, toutes les fautes, tous les crimes de leur maître.

Il n'est point d'homme couronné si insignifiant dont un historiographe ne puisse faire un héros quand il se mêle d'écrire ; car beaucoup se sont sagement contentés de toucher les revenus de leur charge sans en remplir les fonctions : tels Racine et Boileau, historiographes de Louis XIV; mais le grand roi a trouvé dans Voltaire un historien digne de lui, ce qui ne serait point arrivé à un roi vulgaire; concluons qu'un historiographe est un être inutile. Si le prince dont il est chargé d'écrire l'histoire est vraiment un grand homme, il ne manquera jamais d'historiens; si, au contraire, ce n'est qu'un roi de commune espèce, à quoi bon laisser de sa vie un ennuyeux détail? C'est bien assez d'inscrire pour mémoire son nom dans les annales du peuple sur lequel il a régné. Aussi la postérité fait-elle peu de cas des historiographes. La postérité a raison, et rien n'est plus capable de justifier son dédain que les histoires des deux frères Chartier, tous deux secrétaires et historiographes de Charles VII.

L'histoire de Jean est, selon moi, infiniment préférable à celle d'Alain, ce qui n'est pas en faire un grand éloge. Mais enfin, sans s'occuper moins du roi, Jean s'occupe beaucoup plus du siècle et des évènemens véritablement intéressans qui s'accomplissaient alors en Europe. Nous aurons occasion de comparer plusieurs fois les deux ouvrages en jetant un coup d'œil sur cette époque de notre histoire.

Alain commence son récit à la naissance de Charles VII (1403), et raconte par conséquent les évènemens de la fin du règne de Charles VI; mais il ne point nullement l'état déplorable de la France et se garde bien de parler de la démence du roi. Ce pauvre roi qu'on avait affublé du surnom de *bien-aimé*, parce qu'il savait bien danser, débiter des propos aimables, donner des fêtes splendides, et faire de folles prodigalités qui ressemblaient parfois à de la magnificence.

Dans Alain, Charles VI est un roi comme un autre, Isabeau de Bavière une reine un peu intrigante peut-être, mais voilà tout. L'historiographe glisse lâchement sur les détails intérieurs de cette cour si foncièrement corrompue ; il n'ose pas dire ce qu'il a vu ; tout cela sent son homme à gages, payé largement encore plus pour ne pas écrire ce qu'il sait que pour écrire ce qu'on veut qui soit su Cependant, s'il raconte brièvement, comme tout le reste, l'assassinat du duc d'Orléans, au moins faut-il convenir qu'il le raconte bien. Je veux citer le passage où il rapporte la manière dont on découvrit que le duc de Bourgogne avait ordonné le crime. Ce passage est d'un style simple et naturel qui fait un très bon effet ; on sent que l'écrivain dit la vérité, et que les choses ont dû se passer ainsi.

Le duc de Bourgogne avait, comme les autres, assisté au convoi ; mais quand on lui demanda de livrer à la justice un des meurtriers réfugié dans son hôtel, il changea de couleur : « Le roi Loys, son cousin-germain, s'en aperceut, et le tira à part, et lui dit : Beau cousin, savez-vous rien de ce faict, dites-le-moy, car il le fault, d'autant que l'homme de votre hostel sera prins. Lors se print à plorer ledit duc de Bourgogne, et dit qu'il estait cause d'avoir faict tuer le duc d'Orléans, son cousin. Le duc de Berry aperceut qu'ils étoient plorans, et demanda ce qu'ils avoient : Si respondit le roy Loys que son cousin, le duc de Bourgogne, avoit fait mourir son cousin, le duc d'Orléans. Et lors monseigneur de Berry se print à plorer, disant : Je perds aujourd'hui mes deux nepveux. En disant ces paroles, le duc de Bourgogne se partit sans dire adieu ; et, en descendant les degrés de l'hôtel, rencontra le duc de Bourbon, Loys, qui venait au conseil, lequel lui demanda : Où allez-vous? et il lui dit qu'il allait pisser. »

Ce meurtre fut le signal des malheurs qui désolèrent la France jusqu'à Louis XI, qui remit tout en ordre. On se battait partout aux noms d'Armagnac et de Bourgogne, tandis que le roi, continuant dans sa folie les excès de tout genre qui en étaient l'unique origine, passait sa vie dans les fêtes, et qu'Isabeau de Bavière, d'épouse malheureuse et délaissée qu'elle avait été d'abord, s'élevait, par ses monstrueuses débauches, au-dessus des Messaline. A la fin pourtant, le connétable d'Armagnac, s'emparant de la personne du dauphin, s'en servit comme d'un instrument commode contre ses ennemis de la faction de Bourgogne, et contre Isabeau elle-même. La reine fut exilée à Tours, sa maison dispersée, ses officiers mis en prison, et son argent confisqué.

Le même désordre régnait dans l'Église : trois prêtres se disputaient la tiare, liant et déliant chacun à tort ou à raison, selon le respect ou le mépris qu'on avait pour son autorité ; c'était un feu croisé d'excommunications et d'interdits, une profusion inouïe de bulles, d'anathèmes et d'indulgences ; ne sachant à quel pape donner la préférence, une grande partie de la France n'en reconnaissait précisément aucun, et chaque diocèse se gouvernait tranquillement par son évêque. C'était bien assez des dissentions civiles et de la guerre contre les Anglais pour occuper la nation sans se jeter encore dans les disputes théologiques. Cependant plusieurs petits conciles provinciaux furent tenus en France à cette époque, des écrits furent lancés en faveur des différens aspirans à la papauté; mais enfin les affaires religieuses restèrent constamment reléguées au second rang.

Les communautés et les corporations profitèrent de la confusion générale pour faire augmenter leurs priviléges en surprenant au roi des lettres-patentes, et le plus souvent en usurpant l'autorité qu'ils désiraient. Les parlemens jetè-

rent les fondemens de leur pouvoir; et l'université, faisant valoir ses anciens priviléges, en poussa les conséquences jusqu'à l'absurde pour ne pas faillir à la logique. Ainsi, en 1408, Guillaume de Tignouville, prevôt des marchands, avait fait pendre deux écoliers convaincus de meurtre; mais l'université, sous prétexte qu'elle seule pouvait et devait exercer sa juridiction sur ceux qui dépendaient de son autorité, se plaignit amèrement du prevôt, et fit tant que ce magistrat fut obligé, trois mois après l'exécution, de venir en grande cérémonie décrocher les deux cadavres du gibet pour les conduire à une sépulture honorable, après les avoir baisés sur la bouche.

Pour mettre le comble au scandale, après l'assassinat de Jean-sans-Peur, le dauphin de France fut mis en jugement et condamné par le parlement au bannissement perpétuel (1420), et Charles VI déshérita son fils unique, laissant le royaume au roi d'Angleterre, Henri V, son gendre. Cet étrange procès, et ce testament plus étrange encore, sont deux évènemens qui n'ont pas semblé à maître Alain dignes d'être enregistrés dans l'histoire.

Alain, qui vivait à la cour, et qui, sans doute, savait mieux que personne la vérité sur l'assassinat de Montereau, n'en dit pas un mot, et laisse le champ libre aux conjectures sur les circonstances de ce meurtre. A-t-il été ordonné par le dauphin? a-t-il seulement été commis, dans son intérêt, par Duchâtel et Barbazan? les Bourguignons furent-ils les premiers agresseurs? ou bien Jean-sans-Peur mourut-il victime d'une panique qui s'empara des gens du dauphin? c'est ce qui n'est pas et ne sera jamais bien expliqué. Les historiens sont encore partagés sur ces différentes opinions. Pour moi, s'il m'est permis de dire mon avis quand Chartier n'a pas donné le sien, il me paraît véritablement absurde d'accuser le dauphin, âgé alors de seize ans seulement, d'un crime aussi atroce. Charles VII ne fut jamais un roi barbare; faible et inoffensif, toute sa vie se serait écoulée dans une oisiveté voluptueuse, si les circonstances ne l'avaient pas arraché malgré lui à cet apathique repos, dans lequel il retombait sitôt que son courage n'était plus soutenu par quelque moyen extraordinaire. Un pareil homme n'assassine pas. Plusieurs circonstances démontrent, ce me semble, que rien n'était prémédité, et viennent à l'appui du récit si vraisemblable fait par les amis du dauphin.

Le duc de Bourgogne proposa au dauphin de venir à Paris retrouver Charles VI, et comme le dauphin refusait, le sire de Noailles, un des dix qui accompagnaient le duc de Bourgogne, voulut s'emparer de sa personne et porta la main à son épée. Tanneguy se précipite sur l'agresseur, emporte le dauphin dans ses bras, et le duc de Bourgogne est mis à mort par les autres. Cette ver-

sion a le grand mérite d'effacer un crime de nos annales, et d'être conforme au caractère bien connu des personnages.

Cependant, dans ces temps de crimes et de malheurs, un homme vertueux, un magistrat irréprochable a vécu, afin qu'on ne désespérât pas de l'humanité; cet homme a rendu les plus grands services au pays : au-dessus des partis, il les a tous bravés pour n'écouter que son devoir; dévoué à son roi, ennemi des Bourguignons et des Anglais, il résista tant qu'il put, et ne se retira qu'alors que sa fermeté et son dévouement, devenus inutiles, ne pouvaient plus que le conduire au supplice, eh bien! maître Alain n'a pas consacré une seule ligne à la mémoire de cet homme de bien; il ne cite pas même son nom. Quel bel épisode, pourtant, que la vie si remplie de courage et de patriotisme de Jean Juvénal des Ursins, le magistrat intrépide qui ne connut jamais que les devoirs de sa charge, et ne recula devant aucun sacrifice pour les remplir! Bravant la colère du duc de Bourgogne, alors tout-puissant, qui ramenait auprès du roi le duc de Lorraine, déclaré par le parlement coupable de haute-trahison, Juvénal s'écriait courageusement devant toute la cour : « Que les bons citoyens se joignent à moi, que les autres restent avec M. de Lorraine! » Un pareil homme méritait bien de n'être pas oublié par l'historiographe de Charles VI.

Il suffit de signaler de telles omissions pour montrer ce qu'on doit attendre du reste de l'ouvrage. Le règne de Charles VII n'est pas mieux raconté par Alain, et nous verrons que son frère n'est pas non plus un historien du premier ordre.

II.

Charles VII avait une noble tâche à remplir en montant sur le trône dans un temps aussi difficile; il resta constamment au-dessous de son rôle, et se montra toujours faible, irrésolu, sans énergie et sans persévérance. Plus occupé de ses plaisirs que du gouvernement de son royaume, il laissa tout faire à ses généraux, à ses favoris, à ses maîtresses. Heureusement pour la France, il fut presque toujours bien servi. Ce voluptueux monarque parut cependant digne de régner à deux reprises, et ce furent deux femmes qui l'arrachèrent à sa langueur, Jeanne d'Arc et Agnès Sorel. Aussi je n'hésite point à les placer en parallèle. L'une et l'autre ont mérité les hommages et la reconnaissance de la postérité; toutes deux ont scrupuleusement rempli leur mission. La Pucelle d'Orléans montra au roi l'art de vaincre les Anglais; et quand, plus tard, les Anglais, vainqueurs à leur tour, eurent de nouveau compromis la fortune de Charles, la Dame de Beauté, lui rappelant les leçons de Jeanne, le fit retourner au combat et à la victoire.

On sait dans quelles circonstances Jeanne fut présentée au roi et les services qu'elle lui rendit : ce sont là des faits positifs qu'il est impossible de nier. Jeanne ranima le courage de Charles VII et la confiance des troupes. Elle combattit en personne, remporta plusieurs victoires, fit sacrer le roi à Reims, et mourut après sur un bucher en qualité de sorcière. Mais il n'est pas aussi certain que la vierge de Domremy ait été visitée deux fois par l'archange Michel : je veux bien croire ce qui est croyable, ce qui s'est vu dans d'autres circonstances, mais voilà tout. La gloire de Jeanne en sera-t-elle donc moins pure, parce que l'on attachera peu d'importance aux papillons blancs qui voltigeaient autour de son étendart, et qu'au lieu de la faire obéir à une inspiration céleste, on pensera que des hommes habiles, supérieurs aux superstitions du temps, se sont entendus avec elle pour frapper l'imagination du roi par un prodige que tout le monde croyait, alors que les miracles et les sorciers fourmillaient en France aussi bien qu'en Angleterre?

L'histoire ne peut pas examiner si Jeanne a reçu ou non les ordres directs du ciel, cela ne fait question pour personne; mais si véritablement elle a contribué au salut de la patrie, et cela non plus, je crois, ne fait question pour personne. Il est très vrai, si l'on en croit les récits du temps, que Jeanne avait annoncé qu'elle chasserait les Anglais et qu'elle ne les a point chassés; mais enfin, miracle à part, l'apparition de cette héroïne restera toujours un des plus beaux épisodes de notre histoire.

Alain Chartier glisse assez rapidement sur tout ce qui regarde la Pucelle; il raconte le moins de miracles possible; et, tout en parlant de sa mission divine, il est aisé de remarquer une certaine réserve qui fait honneur à son bon sens.

Jean est beaucoup plus long, mais il copie la plus grande partie de son récit dans un livre intitulé : *Histoire du règne de Charles VII depuis* 1422 *jusqu'en* 1429; ouvrage d'un auteur inconnu et désigné ordinairement sous le titre d'*Histoire de la Pucelle d'Orléans*. C'est là qu'on peut lire tout au long le miracle des papillons blancs, les prédictions débitées par Jeanne, et le détail des prodiges opérés par le ciel en sa faveur; Jean rapporte l'histoire de l'épée miraculeuse que la Pucelle envoya chercher dans l'abbaye de Sainte-Catherine de Fierbois à Tours; comment Jeanne devina qu'elle devait se trouver dans cette abbaye, comment elle en donna d'avance une description fidèle, etc., etc. On connaît assez ces beaux prodiges pour ne pas nous y arrêter plus long-temps; mais la manière dont cette épée fut cassée n'est pas aussi connue, quoique beaucoup moins extraordinaire. Voici comment Jean raconte l'histoire.

« Après la journée de Patay, la dite Jehanne la Pucelle fit faire un cry, que nul homme de sa compagnie ne tînt aucune femme diffamée ou concubine; néant-

moins elle trouva aucuns outrepassant son commandement, pourquoy elle les frappa d'icelle épée, tellément qu'elle fut rompue comme dessus est dict.

» Dont le roi fut bien déplaisant, lui disont qu'elle devoit avoir pris un bon bâton, et frapper dessus sans abandonner ainsi icelle épée, qui lui estoit venue divinement comme elle disoit. »

J'allais oublier de dire que Jeanne se nourrissait ordinairement de pain trempé dans du vin, et que plusieurs chevaliers, dans le but de la connaître charnellement, se présentèrent à elle dans de gentils habits; mais qu'ils perdirent soudainement leur mauvais vouloir rien qu'en la voyant : ce qui est encore un grand miracle.

Alain, toujours incomplet, ne dit pas un mot de la prise de Jeanne d'Arc au siége de Compiègne, ni de son supplice à Rouen; et Jean raconte le tout avec détail, mais toujours en historiographe.

Rien de miraculeux ni de surnaturel dans l'histoire d'Agnès Sorel; elle ne vint pas auprès du roi comme envoyée du ciel; ce fut Isabelle de Lorraine, duchesse d'Anjou, qui la conduisit pour la première fois à la cour, en 1431. Douée d'une beauté parfaite, d'un esprit élevé, perfectionné par une instruction étendue, elle n'eut qu'à se montrer pour inspirer au roi l'amour le plus vif et le mieux mérité; ce qui est positivement l'inverse du miracle fait en faveur de Jeanne : Charles VII la nomma aussitôt fille d'honneur de la reine.

Cependant les Anglais étaient maîtres de la moitié de la France, et Charles passait indignement aux pieds de sa maîtresse le temps qu'il fallait donner aux combats; la belle Agnès voulut que son amant devînt à la fois digne d'elle et du trône en disputant son royaume aux Anglais. Elle parle; soudain Charles laisse ses habits de fête, son manteau brodé et sa couronne de fleurs pour reprendre sa cuirasse, son bouclier et son épée. Il part, décoré des couleurs de sa dame, plus sûr de vaincre que jamais; il triomphe, et les prédictions d'Agnès sont mieux réalisées que celles de Jeanne.

Ainsi la France dut son salut à deux femmes, qui, par des moyens différens, ont atteint le même but; et, chose admirable! celle qui se contenta d'employer le pouvoir de ses charmes sans recourir au secours des miracles, qui parla au nom de l'amour sans dire un mot du prince de la milice céleste, alluma dans le cœur du roi un enthousiasme plus fécond et plus durable.

Au reste, Agnès n'a pas été mieux traitée que Jeanne par nos deux historiographes : Alain ne prononce pas même son nom, et Jean fait tous ses efforts pour démontrer qu'elle ne fut jamais la maîtresse de Charles VII, homme incapable de violer la foi conjugale. Il courut bien cependant quelques mauvais bruits :

« Ce qui fait, dit-il, que le chroniqueur susnommé désirant escrire le vrai, » m'en suis bien dûment informé, pour sans fiction descouvrir et sçavoir la vé- » rité et conduite du cas. Or, j'ai trouvé, tant par le récit de chevaliers, es- » cuyers, conseillers, physiciens ou médecins et chirurgiens, comme par le rap- » port d'autres divers états, examinés par serment, comme à mon office appar- » tient, afin d'oster et lever l'abus du peuple ; que pendant les cinq ans que la » dite demoiselle a demeuré avec le roy, ainsi que dit est, oncques le roy ne » délaissa de coucher avec sa femme, dont il a eu quantité de beaux enfans. »

Il est certain pourtant qu'Agnès Sorel laissa trois filles qui furent reconnues par le roi et mariées par la suite aux frais de l'Etat. D'un autre côté il est parfaitement établi par Jean Chartier que « quand le roy alloit voir les dames et da- » moiselles, mesmement en l'absence de la reine, ou qu'icelle belle Agnès le » venoit voir, il y avoit tousiours grande quantité de gens présens, qui oncques » ne la virent toucher par le roy au-dessous du menton. »

Tout cela ne se comprend pas bien ; cependant l'historiographe a fait prêter serment de dire la vérité à toutes les personnes en position de la savoir.

Agnès mourut en bonne catholique, le 9 février 1449, au château du Ménil, auprès de Jumiège, laissant pour ses exécuteurs testamentaires Jacques Cœur, argentier et trésorier du roi, maître Robert Poitevin, physicien, et maître Etienne Chevalier secrétaire du roi. La promptitude de sa mort fit penser qu'elle était le résultat du poison, et l'on ne manqua pas de mettre ce crime sur le compte du dauphin.

La manière dont les frères Chartier ont traité ces deux illustres dames, les plus importans personnages qui aient figuré sous le règne de Charles VII, donne la mesure du mérite de leurs histoires. Jeanne et Agnès ont été également mal appréciées par les deux historiographes ; ils n'ont vu ou n'ont fait semblant de voir, dans la première, qu'une illuminée. Jeanne est plus qu'une visionnaire : il lui a fallu beaucoup de courage, d'habileté et de patriotisme pour tenter une entreprise aussi périlleuse, et la mettre à exécution. L'antiquité païenne n'aurait pas manqué de lui dresser un autel ; mais à côté on en aurait construit un autre moins rustique pour la forme et la matière, et plus délicatement travaillé, pour y placer la statue de la charmante Agnès, et l'on aurait gravé sur le piédestal quelque inscription, comme celle-ci :

« Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
Clause nonain, ou dévot ermite. »

(Vers de François Ier.)

Nous n'élevons plus d'autels aujourd'hui, mais notre imagination se plaît à placer dans un monde meilleur que le nôtre les âmes de ceux dont la vie fut digne de louanges ; n'en doutons pas, Jeanne et Agnès ont toutes deux été portées dans ce délicieux séjour

« L'une sur les ailes des anges,
L'autre dans les bras des amours. »
(Béranger : *Les deux Sœurs de charité.*)

III.

Jean Chartier commence le récit des évènemens de l'année 1449, par le supplice de deux malfaiteurs et d'une femme leur complice, qui furent pendus le 18 avril : on me saura gré de citer ce passage, qui contient de curieux détails :

« Tous trois furent livrés au bourreau ès-prisons de la conciergerie du palais ; là estoient à cheval pour les conduire, la plus grande partie des huissiers de parlement, pour ce que la sentence avoit été donnée contre les malfaiteurs par la dite cour ; grande quantité de peuple s'y estoit rendue de toutes parts, spécialement les femmes et les filles, pour la grande nouveauté que c'étoit de voir pendre une femme; car oncques cela ne fut veu dans ce royaume. Ladite femme fut pendue toute deschevelée, revestue d'une longue robe ceinte d'une corde sur les deux jambes, jointes par ensemble au-dessous des genoux; aucuns disoient qu'elle avoit requis d'estre ainsi exécutée, la coutume de son pays étant telle en semblable cas; les autres disoient que la sentence le portoit ainsi, afin qu'il en restast plus longue mémoire aux femmes. »

Le 10 novembre de la même année, le roi fit son entrée solennelle dans la ville de Rouen, reprise enfin aux Anglais, et nos historiographes donnent de longs détails sur cette cérémonie, nous ne les rapporterons pas. Ce fut, on peut le dire, le plus beau jour de Charles VII et le dernier de la période glorieuse de son règne. Bientôt après il retomba dans son insouciance naturelle, et se déshonora par le procès de Jacques Cœur.

J'ai dit que l'histoire de Jean me paraissait de beaucoup supérieure à celle d'Alain, il est temps de justifier cette allégation. Jusqu'ici j'ai fait remarquer que Jean racontait les faits avec plus de détails ; ce n'est pas tout, on aperçoit aussi en lui la bonne volonté d'être un peu plus qu'un historiographe ; il laisse parfois son héros pour jeter un coup d'œil sur les évènemens qui lui sont étrangers ; c'est ainsi qu'il interrompt son récit pour parler de la prise de Constantinople par les Turcs, le 28 mai 1453. Rien de plus singulier que l'histoire de Ma-

homet et de sa religion, racontée par Jean Chartier; c'est un morceau qu'il faut lire tout entier et qu'il serait impossible d'analyser; Chartier explique et discute les miracles de Mahomet avec une bonne foi admirable; il résume sa morale d'après les opinions alors généralement reçues, et tout cela avec une crédulité et une naïveté qui n'appartiennent qu'à lui.

Jean cite souvent des faits précieux pour la connaissance des mœurs et les opinions de son temps. Telle l'histoire du prieur de Saint-Germain-en-Laye :

« Au dit an 1453, le dimanche surveille de Noël, fut eschaffaudé et presché publiquement en la cité d'Évreux, et condamné perpétuellement ès prisons de l'évesque d'icelle cité, Me Guillaume Edeline, docteur en théologie, prieur de Saint-Germain-en-Laye, et auparavant augustin et religieux de certains ordres; lequel par tentation et exhortation de l'ennemy d'enfer, s'étoit malheureusement donné à lui, pour accomplir ses plaisirs et délices mondains; et par espécial pour faire à sa volonté d'une dame chevaleresse, comme on disoit. Or il se mit en telle servitude de l'ennemy, qu'il lui convenoit estre en certain lieu toutes les foys quil estoit dit et quil estoit invité par le dit ennemy; auquel ils avoient accoutumé de faire leur consistoire, et ne lui falloit que monter sur un balay qu'aussitôt il estoit prestement transporté là où le dit consistoire se fesoit: et confessa le dit sire Guillaume, de sa bonne et franche volonté, avoir fait hommage audit ennemy sous l'espèce et la ressemblance d'un mouton, qu'il lui sembloit lors baiser brutalement sous la queüe et par le fondement, en signe de révérence et d'hommage; et persévéra le dit Me Guillaume par plusieurs et diverses années en son condamnable et maudit propos; et lui sembloit qu'il avoit touiours ayde, secours et confort dudit ennemy du genre humain, en tout ce dont il le vouloit requérir; et cela seulement jusques à ce qu'il fut atteint et accusé par justice et emprisonné pour un si grand malefice. Depuis lequel emprisonnement ainsi fait par ordre de justice, la puissance et l'ayde dudit ennemy luy fut et devint doresnavant de nul effet. Or fut enfin condamné icelui Me Guillaume à estre et demourer perpétuellement en une basse fosse, réduit à y manger seulement du pain et boire de l'eau. Cette condamnation fut après que l'inquisiteur de la foy lui eut là fort hautement et solennellement remontré, et fait reproche de tant de belles prédications et si beaux enseignements qu'il avoit autres foys faits et enseignés au peuple le temps passé, quand il alloit par le pays prescher la foy et la doctrine de Jésus. Lui représentant là dessus comment il estoit devenu prévaricateur, avec plusieurs autres belles et graves remontrances, qui lui furent faites par le dit *inquisiteur de la foy*; et cela en présence de grande quantité de peuple, pendant quoi iceluy Me Guillaume étoit mictré; après la quelle remontrance et prédication dudit inquisiteur, iceluy Guillaume cognoissant bien

son délit très horrible, et sachant qu'il avoit délinqué très fort envers Dieu notre créateur et redempteur, il commença fort à gémir et se douloir de son méfaict, en criant mercy à Dieu, à l'évesque et à justice, en se recommandant aux bonnes prières des assistants. Après icelles choses il fut enferré et mené en la fosse, sus mentionnée, pour faire pénitence de ce très énorme, très horrible et damnable cas qui lui étoit advenu. »

L'inquisition ne fut jamais bien officiellement établie en France; mais depuis le comte de Toulouse qui l'avait adoptée en 1229, il exista pendant long-temps, tantôt dans une province, tantôt dans une autre, un inquisiteur de la foi catholique. On sait que ce fut un dominicain nommé frère Martin — l'advenu vicaire-général de l'inquisition, qui fut un des auteurs de la condamnation de Jeanne d'Arc, et voici encore un inquisiteur qui reparaît dans le procès du prieur de Saint-Germain! Ainsi tous les maux désolaient à la fois la France; c'était la barbarie et la superstition dans toute leur horreur, et cela fut ainsi jusqu'à la fin de ce moyen âge dont on vante trop souvent les mœurs naïves et chevaleresques, la foi sincère et aventureuse, sans prendre garde que cette élégance qui nous flatte était tout entière dans les formes extérieures; que cette foi si fervente était le plus souvent féroce et stupide dans ses actes; qu'il existait alors dans les mœurs plus de dérèglemens qu'au temps de la régence, et qu'il se commettait plus de crimes qu'aux plus mauvais jours de notre révolution.

Jean Chartier s'occupe aussi de la révolte de la Flandre contre le duc de Bourgogne; et comme il aime à donner le détail des cérémonies, il ne manque pas de faire une description de l'entrée de Philippe dans la ville de Gand, le 23 avril 1458. Pour donner un échantillon de la pompe et du bon goût de ces fêtes, il suffira de citer une chanson chantée par une troupe d'hommes et d'enfans renfermés dans une tourelle que portait sur son dos une grosse figure d'éléphant.

Vive Bourgogne est notre cry!
Gardons en faict et pensée;
Autre n'aurons, bien nous agrée,
Nous le voulons tousiours ainsi.

Vive Bourgogne est notre cry!
De cœur chantons, ie vous en pry,
A sa haulte et joyeuse entrée;
Vive Bourgogne est notre cry!

Réjouissons-nous pour celuy
Qui est venu en sa contrée,
Par qui la tristesse est finée,
En criant de courage muy:
Vive Bourgogne est notre cry.

N'ai-je pas raison après tout cela de préférer l'histoire de maître Jean à celle de maître Alain ?

On ignore quelle est positivement la date de la mort de maître Alain ; mais le manuscrit de son histoire finit avec le récit des évènemens de l'année 1458. Aussi les éditeurs successifs de cet ouvrage ont toujours soin d'y ajouter un extrait des grandes chroniques de saint Denis, pour terminer l'histoire du règne de Charles VII. Jean mourut, à ce qu'on croit, peu de temps après le roi, dont il a écrit la vie jusqu'à la fin. Pour Charles VII, il se laissa mourir de faim dans la crainte d'être empoisonné. Son corps fut porté à Saint-Denis; mai comme si sa vie n'avait pas été assez orageuse et misérable, il fallut encore qu'un scandale indécent vînt terminer la solennité des funérailles.

« Après l'enterrement dudit corps, eut grosse altercation entre le grand-
» escuyer et les autres escuyers d'écurie du roy et les religieux dudit Saint-
» Denys, pour le poësle qui étoit sous la dessus dite figure ; pour ce qu'iceux
» escuyers disoient le dit poësle leur appartenir, et lesdits religieux au contraire.
» Et tellement que le dit poësle fut mis en la main de monsieur Dunois et de
« monseigneur le chancellier de France, et enfin fut appoincté que ledit poësle,
» qui étoit de drap d'or bien riche, demoureroit à l'église. »

Et comme toujours, les poètes de pleurer, en vers latins et français, sur la tombe du défunt roi. Je ne veux citer qu'un seul de ces chefs-d'œuvre ; le nom de l'auteur est inconnu.

Cy gyst en peu de terre un qui la remplissoit
Par louange et bon bruit, dans tous autres il passoit :
Ainsi elle se paist du meilleur qu'elle en eust;
Comprenant tout son bien dedans ce petit fust.
O bien heureuse terre, estant en toi semé
Fruict, qui rend nuls les autres, tant il est estimé.
Donques en toi est mis pour ta félicité
Ce qui à chacun rend deul et adversité.
Parquoy, vous qui cherchez chose parfaite à voir,
Arrêtez ci vos pas sans plus de peine avoir.

IV.

Après avoir parlé du roi, occupons-nous des deux fidèles serviteurs qui ont tant bien que mal écrit son histoire, à commencer par Alain l'aîné et le plus célèbre.

L'épouse au roi Loys onzième,
Fille d'Escosse eus telle estime et esme
De charretier, qu'en dormant elle touche
D'un doux baiser son éloquente bouche
Pour les bons mots qui en estoient issus.

A part cette anecdote si connue, on ne sait presque rien des particularités de la vie de maître Alain ; mais cette anecdote suffit pour montrer de quelle considération devait jouir à la cour un homme qu'une jeune princesse honorait publiquement d'un pareil témoignage d'admiration.

Jean Bouchet, dans ses *Annales d'Aquitaine*, et Estienne Pasquier, au livre V, chap. 18 de ses *Recherches*, nous apprennent en outre qu'Alain était fort laid. D'après le récit de ces auteurs, ceux qui furent témoins de l'action de Marguerite d'Écosse ne s'en étonnèrent qu'à cause de la laideur de Chartier ; rien n'était plus commun alors, apparemment, que de voir de jeunes et jolies princesses donner des baisers sur la bouche aux poètes doués d'un visage agréable. Lisez, plutôt : « Un jour ainsi qu'elle passoit par une salle, où ledit » maître Alain se estoit endormy sur ung banc, comme il dormoit le fut baiser » devant toute la compagnie ; dont celuy qui la menoit fut envieux, et luy dist : » Madame, je suis esbahy comment avez baisé cet homme qui est si laid ? »

A cette impertinente question, la dauphine fit une réponse pleine de bon sens et des plus honorables pour maître Alain : « Ie n'ai pas baisé l'homme, mais la » précieuse bouche, de laquelle sont yssus et sortis tant de bons mots et ver» tueuses parolles. »

Tel est le plus important épisode de la vie de maître Alain. Il la passa tout entière à la cour ; là, si chaque jour amène un évènement nouveau, ces évènemens sont trop peu importans pour mériter l'attention de l'histoire ; elle en abandonne le fastidieux détail aux valets de chambre qui écrivent leurs mémoires. La vie d'un courtisan, si agitée, si remplie de craintes et d'intrigues, est rarement digne qu'on s'en occupe ; aussi la vie de notre auteur n'offre-t-elle plus rien d'intéressant, dès qu'on sépare sa personne de ses ouvrages, et encore est-ce uniquement dans ses ouvrages qu'on a recueilli ce qu'on sait de sa personne.

Alain naquit en Normandie en 1386, et fit ses études à Paris, ainsi qu'il le dit lui-même au commencement de son épître latine, adressée à l'Université à l'occasion du départ du roi Charles VII. « *Alma mater, fecunda filiis et copiosa* » *disciplinis ; naturæ lex instituit, et æquitas suadet, ut repetant proprios* » *quæque recursus, redituque suo singula gaudeant. Hoc me præceptum* » *monuit, ipse me excitavit obligatio ut præsentem epistolam scriberem, ac* » *in matris reflecterem gremio, quam ab ipsa suscepi professionem veritatis.* »

Ses succès lui méritèrent bientôt les titre glorieux d'*excellent orateur*, *de noble poète et très renommé rhétoricien*, et sitôt qu'il eut quitté les bancs, il se fit historien. « Au seizième an de mon eage, dit-il au commencement de son histoire, qui fut en l'an 1402, ie euz la voulenté, et fermay ma pensée ainsi que

Dieu et nature me conseillèrent et ordonnèrent, et que en ieune cage un chacun s'applique à faire chose en labour où sa plaisance s'encline. J'ai prins ma plaisance et délectation à vouloir veoir le monde, ainsi comme ma voulenté et ma complexion y estoient enclines, et pource que enceluy an le noble et très chrestien royaume de France, et la bonne cité de Paris, estoient en plus hault honneur, auctorité et renommée de tous les royaumes chrestiens, et où habondoient plus de noblesse, d'honneur et de biens, tant en largesses de princes, prélats, chevaliers, clercs, marchans et commun, que pour les hauts honneurs, richesses et noblesses, qui en ce royaume de France estoient, ie me appensay et fermay ma pensée, que à mon petit povoir, et selon que je pourroye comprendre en mon entendement, ie vouldroye veoir les honneurs et haults faits qui pourroient advenir en ce dit royaume doresnavant à mon pouvoir, et moy trouver partout où je sauroye les haultes assemblées et besognes d'iceluy et d'autres; et avec la veüe je mettroye ou feroye mettre par escrit ainsi que je le sçauroye comprendre tant les biens que les maux. »

Son assiduité et ses talens lui attirèrent la bienveillance du roi, qui lui donna l'office de clerc ou secrétaire de sa maison. Depuis lors il demeura toujours à la cour, et même remplit un rôle actif dans les fêtes offertes par l'amoureux Charles VII à la belle Agnès, si toutefois ces vers du savant abbé Trithème ne sont pas une calomnie :

> Le diner fait, on digère, on raisonne,
> On conte, on rit; on médit du prochain;
> On fait brâiller des vers à maître Alain...
>
> (*Pucelle*, Chant Ier.)

Après la bataille d'Azincourt (1415), il fit le *Livre des Quatre Dames*, en vers français; puis, en 1422, à la vue des fléaux de tout genre qui désolaient la France, il publia le *Quadrilogue invectif*, le dialogue latin sur la *Désolation de la France*, et l'épître de la *Détestation des guerres civiles*, qui font autant d'honneur à son patriotisme qu'à son talent.

La mort de Charles VI ne changea rien à la juste faveur dont il jouissait. Depuis long-temps déjà il était secrétaire du dauphin; il conserva son office, et continua de s'attirer l'admiration de ses contemporains par ses ouvrages. On ne sait pas la date précise de plusieurs d'entre eux, cependant on croit que le *Bréviaire des Nobles*, les sept ballades du *Régime de fortune*, et *la Belle dame sans mercy*, furent composés avant le livre intitulé, dans l'édition de Duchesne (1617), *l'Espérance des trois vertus*, ouvrage qui fut écrit en 1429, et que l'on a regardé comme le chef-d'œuvre de notre auteur. Vinrent ensuite *le*

Débat du réveil-matin, *le Dialogue d'amour*, *les Regrets sur la mort de sa Dame*, etc., dont il est impossible de préciser les dates. Quant à la *Ballade de Fougère*, il est certain qu'elle fut composée en 1448, lors de la prise du château de Fougère; et pour le petit livre en prose intitulé *le Curial*, on ne peut douter qu'il ne soit un des ouvrages de sa vieillesse.

Jean Chartier, homme savant et laborieux, était moine de Saint-Denis; il fut nommé historiographe de France, sur la recommandation de son frère. Il commença d'abord par mettre en ordre les chroniques que l'on conservait dans le trésor de l'abbaye. Le roi fut si content de ce travail, qu'il voulut que Jean restât constamment auprès de sa personne, et l'accompagnât partout, même à la guerre. Voilà tout ce qu'on sait de la personne de Jean Chartier.

La faveur royale s'étendit sur la famille. Charles VII nomma à l'évêché de Paris un Guillaume Chartier, qu'on a pris mal à propos pour un frère des deux historiens; car ce Guillaume, en 1450, fit faire une procession solennelle par les enfans attachés aux différentes écoles de Paris, pour remercier Dieu de la victoire de Formigny, et Jean, qui raconte le fait, ne dit pas qu'il soit son frère. Dans la suite, plusieurs Chartiers se rendirent célèbres comme jurisconsultes. Enfin une Marie Chartier, fille de maître Matthieu Chartier, conseiller au parlement de Paris, épousa messire Édouard Molé, conseiller, et depuis président du parlement, et de ce mariage naquit monseigneur Matthieu Molé, conseiller du roi en ses conseils d'État et privé, et procureur-général, auquel André Duchesne dédia son édition des œuvres de notre poète, en 1617 : « Afin que lesdites œuvres parussent plus seurement en public sous l'appui de maître Matthieu Molé, qui, comme par droit héréditaire, possédoit toutes les plus insignes et rares perfections de messieurs les Chartiers ses progéniteurs. »

V.

Dans l'examen des ouvrages de maître Alain nous ne suivrons pas l'ordre chronologique de leur composition, mais nous les étudierons successivement en commençant par les moins importans ou les moins parfaits, et nous finirons par le livre de l'*Espérance des trois vertus*, celui de tous qui mérite le plus d'éloge et prouve le plus de talent, au dire d'Etienne Pasquier et autres savans.

Le Quadrilogue invectif est, à mon avis, un des plus faibles ouvrages de Chartier. Ce n'est qu'une déclamation fort ampoulée sur la ruine des empires en général, et les malheurs de la France en particulier. L'auteur remarque que les empires commencent, s'accroissent et disparaissent, de même qu'un enfant croît jusqu'à ce qu'il devienne homme, et décroît ensuite jusqu'à la mort; puis après

il se demande ce que sont devenues Ninive, Babylone, Troie, Thèbes, Lacédémone, Athènes, fontaine de Sapience, Carthage la batailleresse, et enfin Rome, qui fut dernière en souveraine majesté; et il conclut que ces villes ont été anéanties ou privées de leur splendeur première par la vengeance céleste en punition de leurs péchés. Ce raisonnement fait, à la vue de l'Anglais qui possède la moitié de la France, et se glorifie de son ignominie : « J'ay conclu en ma pensée, dit » Chartier, que la main de Dieu est sur nous, et que sa fureur a mis en œuvre » ce flael de persécution. »

Une conséquence forcée de cette conclusion devait être la recherche des crimes commis par les Français pour exciter la colère divine ; l'auteur ne recule pas devant cette tâche. Un beau matin donc, dame France lui apparut dans un désordre pitoyable, et fit une longue lamentation sur ses infortunes, qu'elle attribuait beaucoup plus à l'ambition, à l'avarice, aux dérèglemens de ses enfans qu'aux crimes de l'Angleterre. Dame France fait de rudes reproches aux gens de cour, qui passent leur temps dans des fêtes au lieu de combattre. « Querrez, s'é- » crie-t-elle, querrez, François, les exquises saveurs des viandes, les longs repas » empruntez de la nuict sur le jour, les oultrages des robes et des joyaux, sans » garder la différence des estats ne des dégrez à ceux à qui ils appartiennent, » les blandisses et délitz féminins. Endormez-vous comme pourceaux en l'or- » dure et vilté des horribles péchés, qui vous ont mis si près de la fin de vos » bons jours. Estouepez vos oreilles à toutes bonnes admonitions, etc. » Puis elle rappelle une foule de beaux exemples qu'il faudrait imiter : « Sémiramis, » de Babylone, laissa bien à moitié ses cheveux à peigner quand, en les peignant, » on lui nonça la rébellion de sa cité; et demeura l'atour de son chief demy à » point et demy abandonne jusques elle eut par pouvoir d'armes sa cité mise » en subjection, etc. »

Le peuple répliqua à ce discours en rejetant tout le mal sur les gens d'armes, qui, sous prétexte de défendre la patrie, allaient partout pillant les villes et les villages, déshonorant les filles, massacrant les citoyens. Un chevalier prit la parole à son tour pour reprocher au populaire ses vices, sa paresse et ses débauches pendant la paix, disant que Dieu lui envoyait la guerre par châtiment. Le clergé parla ensuite à son tour, et déclama contre les deux autres ordres.

Il résulte de ce débat qu'en 1422 le clergé, le peuple et la noblesse ne valaient pas grand'chose en France, que le vice avait également pénétré partout; qu'enfin les jalousies, les désordres intérieurs, les querelles particulières étaient tout le secret de la domination anglaise, et qu'il aurait suffi de s'entendre pour s'en délivrer; aussi, à la fin du quadrilogue, dame France exhorte-t-elle tous ses enfans à la concorde. Un pareil livre était, de la part de Chartier, un acte de cou-

rage ; c'est certainement l'œuvre d'un bon citoyen, sinon d'un homme de génie.

« Curia dat curos, ergo si tu bene curas
» Vivere secure, non sit tibi curia curæ.
» Curia curarum genetrix, nutrixque malorum
» Injustis justos, inhonestis æquat honestos. »

Ces quatre vers sont ordinairement placés à la fin du *Curial*, dont ils forment l'exact résumé. J'ai dit que le *Curial* était un ouvrage de la vieillesse de maître Alain, et tout autre renseignement à part, il n'est personne qui ne soit de cet avis après la lecture de ce petit traité. Au commencement de son histoire de Charles VII, notre auteur paraît émerveillé de vivre au milieu d'une cour qui renferme tant d'illustres personnages ; il donnerait envie d'y aller tant il a de louanges pour elle, tant il donne d'éloges au maître. Dans le *Curial*, ce n'est plus le même langage : le jeune homme ambitieux a vécu dans ce monde brillant dont l'éclat l'avait d'abord ébloui ; il reconnaît maintenant le vide des grandeurs, l'inutilité du luxe, la perfidie des courtisans, et, comme tous ceux qui ont joui long-temps de l'objet de leurs désirs, qui ont épuisé tous les plaisirs, blasé à force de félicité, il s'écrie avec l'accent de l'ennui bien plus que de la colère : Vanité ! vanité !

Rien en effet de bien véhément dans les invectives de Chartier; les vices de la cour n'excitent pas chez lui une grande indignation; il connaît assez les hommes pour savoir que le vice appartient à toutes les conditions, et que si les courtisans en ont qui leur sont particuliers, ils n'en ont pas pour cela une plus forte part que les autres. « Je te dis que les cours des beaux princes ne sont jamais desgar-
» nies de gens deslcyaux, par beau langage deçevans, ou par menaces espou-
» vantans, ou par envie contendans, ou par force de dons corrompans, ou par
» flatterie blandissans, ou par déliz alleichans, ou en quelqu'autre manière le
» bon vouloir des preud'hommes empeschans. » Telles sont les plus sévères paroles que lui arrache son ressentiment ; et aussitôt, comme pour excuser les Curiaux, il ajoute : « car notre pauvre humanité, c'est de legier enclinée à ensuir les
» mœurs des autres, et à faire ainsi comme ils font. »

L'auteur, on le voit bien, passerait volontiers aux courtisans les vices qu'il leur reproche, s'il était possible de vivre à la cour d'une manière confortable. Ce qu'il regrette le plus, ce que l'ami auquel il adresse son livre n'abandonnera pas, s'il veut l'en croire, ce sont les délices de la vie bourgeoise, le bonheur d'être son maître et de faire sa volonté. Il détaille longuement les inconvéniens de la vie de cour, et leur compare les agrémens de la vie intérieure. Le courtisan se lève quand il voudrait dormir, va à la chasse quand il voudrait travailler chez

lui, et supporte chaque jour mille autres contrariétés de cette espèce. « Entre » nous serviteurs, s'écrie-t-il, ne faisons que vivoter à l'ordonnance d'aultrui; et » tu vis dans ta maison comme un empereur. Tu règnes comme un roi paisible » sous le couvert de ton hostel; et nous, misérables Curiaux, tremblons de paour » de desplaire aux seigneurs des hautes maisons. Tu peux manger quand tu as » faim et à ton heure; et nous mangeons si gloutonnement que souvent nous le » fault vomir. Tu passes les nuicts en dormant, tant comme il te plaît; et nous, » après trop de vins et grandes peines, couchons souvent en licts pleins de ver- » mine, et aucune fois à tout le hast. Retourne, frère, retourne à toi-même, et » apprends à cognoistre ta félicité par les misères que nous souffrons, etc... »

Cette partie du *Curial*, pleine de naïveté, démontre de la manière la plus évidente que maître Alain Chartier savait apprécier les plaisirs matériels, qu'il aimait la vie commode, ce qui prouve de sa part beaucoup de bon sens, et lui donne un nouveau titre à l'estime de la postérité.

VI.

Notre intention n'est certainement pas de passer en revue tous les ouvrages poétiques de maître Alain; et pour commencer, sans rien dire du *Débat du réveil-matin*, parlons de *la Belle dame sans mercy*.

Notre auteur avait depuis peu perdu sa maîtresse; aussi, dans sa douleur, il fuyait tous les plaisirs, chevauchant tristement sans pouvoir trouver une pensée qui ne se traduisît aussitôt par une larme. Des amis le retinrent à dîner, puis, après le repas, comme chacun prenait ses ébats dans le jardin, maître Alain vint s'asseoir dans un bosquet, et bientôt, à travers le feuillage, il entendit un long dialogue entre un amant et une inhumaine créature qui repoussait avec dédain les plus éclatans témoignages d'amour.

Il serait difficile d'imaginer une collection plus complète de toutes les fadeurs en usage auprès des femmes que les discours tenus par l'amant à la *belle dame sans mercy*. Mais la dame, qui n'est point sotte, ne se laisse pas prendre à de pareilles paroles. L'amant a beau dire qu'il va mourir, que son amour le tuera si elle ne daigne le partager, on lui répond impitoyablement par ces vers :

Si amoureuse maladie
Ne met guère de gens à mort,
Mais il sied bien que l'on le die
Pour plutôt attraire confort.
Tel se plainct et tourmente fort
Qui n'a pas les plus aspres deulx,
Et s'amours griefre taut, au fort
Mieux en vaut ung dolent que deux.

Voyant ses blandisses et ses roucoulemens échouer toujours contre le bon sens plein de froideur et de coquetterie de la dame, l'amant prend le parti de s'emporter; qui n'aurait fait comme lui? Dans la strophe précédente, on paraissait douter de son amour. Or, jamais un homme qui sait vivre ne doit souffrir une pareille idée dans un cerveau féminin. Quand une fois le *Je t'aime* a été prononcé à son oreille, une femme bien élevée doit au moins faire semblant d'y croire, sinon il lui faudra essuyer un accès de fureur dans les formes, heureuse si son amant n'est pas poète, elle en sera quitte pour quelques phrases de prose un peu énergique peut-être; mais au moins elle n'entendra rien qui ressemble à ces vers :

Ha! cœur plus dur que le noir marbre,
En qui mercy ne peut entrer,
Plus fort à ployer qu'un gros arbre,
Que vous vault telle rigueur montrer?
Vous plais-t-il mieux me veoir oultrer
Mort devant vous pour votre esbat,
Que pour ung confort de monstrer
Respirer la mort qui m'abat?

Avouons pourtant que, si la dame est sans sympathie pour la passion de son adorateur, elle porte jusqu'au sublime la vertu de la patience. Elle prend la peine de répondre à toutes les sottises que lui débite son interlocuteur; elle repousse toutes ses attaques avec une présence d'esprit et une subtilité au-dessus de tout éloge; enfin, après un dialogue qui se soutient pendant septante-deux strophes, de huit vers chacune, ni plus ni moins, elle prend le sage parti de briser court par ces mots, assez significatifs, je crois, pour que le plus entêté des amoureux n'y revienne plus :

Mon cueur et moy ne vous feismes
Onc rien dont plaindre vous doyez :
Rien ne vous nuist fors vous mesmes,
De vous mesme juge soyez.
Une fois pour toutes croyez,
Que vous demourez escondit.
De tant redire m'ennoyez,
Car je vous en ai assez dit.

Cette pièce de vers fut l'occasion d'une seconde intitulée : *Excusation de maître Alain contre ceux qui dient qu'il a parlé contre les dames dans son livre nommé la Belle dame sans mercy.* Nous savons que Chartier a du goût pour les apparitions; l'amour donc lui apparut une belle nuit en personne pour lui

faire des reproches au sujet de *la Belle dame sans mercy*, disant que ce livre était fait pour *tollir la pitié du cueur des dames*; il le menaça de sa malédiction, et finit cependant par lui ouvrir une porte de salut par cette proposition honnête :

Tu mourras de ce péché quitte,
Et se briefment ne t'en désdiz,
Prescher de feray hérétique,
Et bruler ton livre et les ditz :
En la loy d'amours sont mauditz,
Et chacun m'en fait les clamours.
Les lire à tous est interditz
De par l'inquisiteur d'amours.

La menace d'une pareille excommunication était plus qu'il n'en fallait vingt fois pour déterminer Alain à faire ses excuses au sexe qu'il avait outragé sans le vouloir. Il proteste de son respect pour les dames dans les termes les plus positifs et les plus humbles. Cette fois, sa poésie est facile et gracieuse, ses phrases sont plus simples, plus arrondies, moins contournées. C'est encore de la poésie amoureuse, des vers à l'eau de rose, mais sa galanterie est moins fade. Qui n'aimerait comme moi, par exemple, ces trois strophes et demie :

Je suis aux dames ligement.
Car ce peu qu'oncques i'eus de bien,
D'honneur et de bon sentement,
Vient d'elles, et d'elles le tient.
Devant que faire ceste faulte,
Mon cueur choisiroit qu'il mourroit,
La folie seroit si haulte
Que ja nul ne la pardonneroit,
Bien est vil celuy qui vouldroit
A l'honneur des dames mal faire,
Sans lesquelles nul ne pourroit
Jamais bien dire, ne bien faire.
Par elles et pour elles sommes,
C'est la source de notre joye,
C'est l'adresse des nobles hommes,
C'est d'honneur la droite mont-ieye.
C'est ce qui les bons cœurs resioye,
C'est le chief de mondains plaisirs,
C'est ce qui d'espoir nous pourvoye,
C'est le combat de nos désirs.
Leur serviteur vueil demourer,
Et en leur service mourray :
Et ne les peuz trop honnorer,
Ne autrement je ne vouldray.

Et tant qu'en vie demourray,
A garder l'honneur qui leur touche
Emploieray où je pourray,
Cueur, corps, sens, langue, plume et bouche.

Ce dernier vers n'est-il pas du dernier bouffon à force d'exagération? Vraiment, après cela, les dames eussent été bien inhumaines de ne pas lui pardonner *la Belle dame sans mercy*.

Alain passe pour l'inventeur du rondeau déclinatif; c'est fort possible : je ne lui en fais ni un reproche ni un mérite. La collection de ses œuvres contient plusieurs de ces rondeaux, et un certain nombre de ballades souvent remplies de grâce et de naïveté; mais je ne saurais approuver son goût pour des vers tels que ceux-ci, qu'il prodigue trop souvent dans des pièces remarquables d'ailleurs par des qualités précieuses :

Prens conort
En amer fort
En tous cas
Et au port
De desconfort
Ne vas pas.
Se tu y vas
Tu verras
Son effort,
Et le soulas
Y prendras
De la mort.
Se ton confort
Et ton ressort
En luy n'as,
Maint deport,
Et maint aport
Il prendras :
Et ne diras,
Chétif, las!
Amour dort
En ces laz.
Nul n'est laz
S'il n'a tort.

La vérité m'oblige de dire que ces vers sont extraits d'une complainte dont il n'est pas bien certain que Chartier soit l'auteur; car il lui est arrivé ce qui arrive à tout homme qui possède une réputation en ce monde, des poètes médiocres se sont emparés de son nom pour en décorer leurs vers et faire ainsi passer à la postérité certaines pièces qu'elle n'aurait jamais dû connaître. *L'Hôspital des amours*, *le Parlement d'amours*, et plusieurs autres morceaux de poésie or-

dinairement mis à la suite des véritables poésies de Chartier, ne sont probablement par le fruit de son génie. Si donc les petits vers que je viens de citer ne sont pas de Chartier, comme cela est fort possible, afin de montrer que, s'il ne les a pas faits, il méritait de les faire, en voici d'autres du même genre qui sont certainement son ouvrage. Ils font partie de la pièce désignée sous le titre de *Lay de Plaisance.*

Qui vit en Plaisance,
Il a suffisance,
Et de joye cognoissance.
Si luy doit subffire,
S'il a espérance,
Et humble souffrance,
Et à sa dame accointance.
Dont lui peut-il dire,
S'il voit sa semblance,
Que pitié s'avance
Demettre alejance
En son dur martyre.
Lors aura fiance
En sa contenance,
D'avoir des biens habondance,
Lesquels il désire.
— Plaisance honnorable
Est vie agréable,
Au corps proffitable
Joyeuse à la table,
Au repos aydable,
Quand on couche ou liève.
Nulluy est notable,
S'il n'est accourable,
Plaisant, amiable,
Joyeulx, secourable,
C'est ce qui l'achieve;
Car tristeur nuisable,
Argent detestable,
Sa fin retournable,
Font nom misérable
Et sa vie briefve.

VII.

Venons enfin au plus important de tous les ouvrages de notre poète, dans l'opinion du savant Pasquier. Le livre de *l'Espérance des trois vertus* a souvent été confondu avec le *Curial*, confusion assez difficile à concevoir; mais des copistes sont capables de tout. Ces trois vertus sont, comme de raison, la Foi, l'Espérance et la Charité; cependant cette dernière ne prend aucune part à la

conversation, elle est remplacée par un autre personnage nommé Entendement. L'auteur ne fait pas plus de frais que dans ses autres ouvrages pour entrer en matière; c'est encore une vision : trois personnages lui apparaissent, il écoute leur dialogue sur les affaires du pays, et écrit tout simplement ce qu'il entend.

Après une soixantaine de vers, consacrés à la mémoire des nobles chevaliers du temps passé *qui, par bonne discipline militaire, maintenaient la France en liberté, depuis, par lâcheté, mise en souffrance et servitude*, il commence par mettre en scène un personnage nommé Mélancholie. Bien entendu qu'il ne s'agit pas ici de cette mélancolie voluptueuse que les poètes et les peintres nous représentent ordinairement sous les traits d'une grande femme, blonde, pâle, avec des yeux bleus, couchée sur un gazon émaillé de fleurs, au bord d'un inévitable ruisseau, tenant sa tête dans sa main gauche, et un livre qu'elle ne lit jamais, dans sa main droite. La Mélancholie de maître Alain n'est pas aussi gracieuse, et à la description, on la prendrait plutôt pour une fétide sorcière revenant du sabbat.

« En ce point, vint vers moy une vieille toute désarroyée, et comme non chalant de son habit, maigre, seiche et flétrie, couleur pâle, plomée et bruie; le regard bas, la voix entreprise et la leure pesante. Son chief était roque d'un queuvre chief sale, encendré, et son corps affublé d'un mantel de tenné.» Elle lui fait entrevoir la fragilité humaine, et, à ce sujet, ces vers fort joliment tournés :

Chétive créature humaine,
Née à travail et à peine,
De fraelle corps revestue,
Tant es foible et tant es vaine,
Tendre, passible, incertaine,
Et de légier abbattüe :
Ton penser te dévertüe,
Ton fol sens te nuit et tüe
Et à non savoir te maine.
Tant est de pauvre venüe,
Se des cieux n'est soutenüe
Que tu ne peuz vivre saine.

Viennent alors, sur un signe de la Mélancholie, trois autres figures également fort peu récréatives, à savoir : dame Défiance, dame Indignation, dame Désespérance. La première jetait ses regards de côté et d'autre avec inquiétude; sa taille était ceinte d'une double ceinture, ses épaules chargées d'une besace pleine par-devant et vide par derrière; elle tenait sous son bras un coffre fermé d'une double serrure.

L'Indignation n'est pas moins minutieusement décrite : l'injure et le reproche

sont sans cesse à sa bouche, son regard est enflammé, sa face vermeille, une main cachée sous son manteau est toujours prête à frapper. Enfin, ajoute Chartier, pour terminer le portrait : « Le cueur et le corps luy estoient tant enflez de dépit et de félounie, que elle fust crevée, si elle ne se desgorgeast par tençons et reprouches, ainsi que un moust qui boust ou tonnel, et par faulte de vent rompt la barre et le bondail.

» La tierce estoit eschevelée, et sa robe pourfendue sur le pis, les yeulx presque mortifiez et enfoncez en la teste, la couleur desteinte, un suaire sur son bras, le chenestre au coul et le coustel au poing. »

L'Indignation prit la première la parole; à la vue des abus et des vanités qui fourmillent auprès des princes, de la perfidie des courtisans, des intrigues des ambitieux, elle entre dans une grande fureur, et conclut qu'on peut manquer de fidélité au prince. — Défiance se lamenta longuement ensuite, en prose comme en vers, sur les malheurs du peuple français, soutenant que Dieu l'avait abandonné pour punir le prince et exciter contre lui la désobéissance des sujets. — Désespérance, logicienne intrépide, propose à tout homme de cœur qui hait la domination étrangère et chérit la patrie agonissante, le remède suprême en pareil cas, la mort volontaire, le suicide, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Et les exemples ne lui manquent pas pour appuyer son conseil : Caton, Mithridate, Annibal, Jugurtha, Néron, Lucrèce, *pour oster la vergoingne de sa virginité corrompue;* Didon, la femme du roi Siphax, se sont bien tués pour se tirer d'embarras; pourquoi ne pas faire comme eux quand les circonstances sont les mêmes?

Ce discours est suivi des vers suivans, placés là comme un *à parte* de l'auteur. Il est assez curieux de lire, en 1835, année si fertile en suicides, des vers composés contre l'homicide volontaire par un poète du quinzième siècle. Je les cite en entier.

Dieu! Comment ce peut-il faire,
Que homme se veut tant meffaire,
Et par erreur contrefaire
La noble foy de nature?
Qui tel cure
Prend à le faire durer.

Que pour son mondain affaire,
Où tousiours a à refaire,
Luy mesme se veut deffaire
Par la mort et desconfiture
Pour injure,
Ou par faulte d'endurer?

Pourquoy rompt-il la jointure
De si digne créature,
Que Dieu fit à la figure
De l'Éternel exemplaire?
Pour luy plaire
Par son sens à mesurer?

Hélas! trop ce dénature
Qui se livre à pourriture;
Et son âme à l'aventure;
Quand infortune contraire
Le fait traire
A son corps défigurer.

C'est contre Dieu procurer,
Au Saint-Esprit murmurer,
Et charité forjurer.
Et de grace soi retraire
Et fortraire
De gloire qui tousiours dure.

C'est contre soy conjurer,
C'est raison desmesurer,
C'est du tout aventurer,
Pour le moins le nécessaire,
Loy forfaire,
Et estre au cresme parjure.

Mais dame Nature, qui ne peut voir d'un œil sec sa créature exposée à de pareilles tentations, appela Entendement à son secours, afin de lui donner un guide capable de la ramener à la raison. Entendement commence par engager le visionnaire à repousser loin de lui les perfides propositions des trois sorcières qui le tourmentent par leur sot caquet. Alors *Entendement entre en la mémoire de l'auteur, et ouvrant le guichet d'icelle, qui estait enrouillée d'oubliance, et occupée par erreur; et introduit deux bonnes dames, c'est à sçavoir Foy et Espérance.* Et aussitôt le dialogue de recommencer entre ces nouveaux personnages. Entendement, raisonneur intrépide, interroge les deux vertus, leur fait des objections, demande des éclaircissemens. Foy et Espérance chantent la palinodie des discours des trois démons.

Foy excite Entendement à placer toute sa confiance en Dieu, à implorer sa miséricorde, attendu que la France est en ce moment punie pour les fautes du roi. Entendement ne comprenant pas bien pourquoi les peuples sont punis pour les péchés du prince, elle lui explique comment les bons princes font les bons peuples. « Catarre, qui descend de la teste eschauffe le foye, charge le cœur,

empesche l'estomach, estouppe les entrailles et altère tout le corps. Le vice, qui du prince redonde sur les subjects, pervertit l'ordre, trouble l'office, et empire la condition de tous les estats de son peuple. Lors de la maladie qui meut du chief se sentent tous les membres. » Je ne garantis pas le bon goût de la comparaison ; Alain Chartier était de son temps, et sans doute ce catarrhe aura été regardé comme une fort jolie chose par les beaux esprits d'alors.

En général, la mauvaise manie de jouer sur les mots et de faire des stances en vers redoublés, est un des grands défauts de notre auteur. La noblesse des pensées disparaît sous la puérile recherche de l'expression, et des idées heureuses prennent une tournure presque burlesque par la torture qu'il leur fait souffrir pour les plier à sa fantaisie. Tels ces vers sur le pouvoir des rois de la terre :

Roys de ce bas monde enferme,
Où Dieu a mis fin et terme
Que nul ne peut trespasser :
Votre pouvoir n'est pas ferme ;
Se Dieu ne le vous afferme,
Par qui main vous fault passer.

Que vault à tort amasser,
Et povre peuple lasser,
Quand vous estes de tel germe
Que mort nous fait trespasser,
Et votre povoir casser,
Dont souvent n'est plouré larme?

Se votre cueur ne s'afferme
En Dieu, qui ferme et defferme,
Compter fault au rapasser.
Pour ce doit raison passer
Voz desirs, et compasser,
Si Dieu les vous conferme.

Entendement demande ensuite pourquoi les bons sont punis avec les méchans ; pourquoi les prêtres, qui sont les serviteurs de Dieu, sont frappés comme les autres. A cette dernière question, Foi fait une peinture un peu vive de la conduite du clergé français ; l'avarice et la luxure des prélats ne sont pas ménagées ; à l'entendre, les vendeurs se sont emparés du temple, la simonie est partout, la piété nulle part ; toutes les traditions des anciens temps sont perdues : « Nous voyons que tout ordre et reigne de saincte prestrise est bétournée, et qui est dure chose ; les subjects se veulent maintenant tous exempter de leurs prélats. Mais plus dure chose y a : car les prélats se vivent et contien-

nent comme exempts du devoir de leur estat et de la cremeur de Dieu. Cognoissent au moins que Jésus-Christ est le souverain évesque de l'Église, dont le testament fut de humilité et de charité, et du jugement duquel nul ne pourra appeler. »

Maître Alain, par exemple, rompt une belle lance en l'honneur des lettres, contre les seigneurs qui se pavanent de leur ignorance. Après avoir parlé de l'amour des curiaux pour les aises de la vie, « plus il y a, ajoute-t-il, car ce fol langage court aujourd'huy entre les curiaux, *que noble homme ne doit sçavoir les lettres*, et tiennent à reproches de gentillesse, bien lire ou bien escrire. Las! qui pourrait dire plus grant folie, ne plus perilleux erreur publier. Certes, à bon droit peut estre appelle beste, qui se glorifie de ressembler aux bestes en non sçavoir, et se donne louange de son deffaut. C'est trop oublié le privilége d'humanité pour vivre brutalement en ignorance. Car se homme a excellence sur les bestes par sçavoir, bien doit surmonter les autres hommes en science, qui a seigneurie sur les hommes. Si ne sauroye reprendre celuy qui dit, que le roy sans lettres est un asne couronné.»

Une pareille boutade n'était pas propre à lui faire beaucoup d'amis; mais, au moins, le poète avait eu le plaisir de débiter de dures vérités aux nobles ignorans et de relever aux yeux de toute la noblesse des lettres.

On trouve dans ce livre un long et curieux passage sur le mahométisme, où l'on pourrait supposer de la malice de la part de Chartier, si ses bons sentimens, comme catholiques, ne nous étaient pas connus. Je ne veux citer que quelques lignes, qui prouvent le bon sens de l'auteur. Il parle des conversions à coups de sabre, opérées par le prophète arabe :

« Mais, dit-il, quelle vénérence peut estre dûe à loy introduite par cruauté? Ou comme croira homme par dévotion, ce qu'on lui fait confesser par force? Pour certain, la dignité de religion est si franche et si noble, qu'elle ne peut souffrir violence, et où foy pert sa liberté, elle pert son mérite. Car Dieu ne demande sur la créature gaigner fors le cueur, et ne le veut pas ravir comme tollu, mais recevoir comme donné.»

Bien certainement, quelques siècles plus tard, Alain eût été philosophe; il aurait défendu la tolérance et la liberté de penser contre la toute-puissance du catholicisme, car il avait trop de bon sens pour faillir aux règles de logique et ne pas mettre en pratiques les préceptes qu'il donnait dans ses ouvrages.

VIII.

Faut-il, maintenant, me résumer et prononcer un arrêt solennel sur la personne et les ouvrages de maître Alain? D'autres le feraient à ma place, peut-

être; pour moi, je m'en dispenserai. Dans l'examen de ces différens ouvrages, j'ai dit toute ma pensée; que pourrais-je ajouter de plus? J'ai fait des citations assez nombreuses pour mettre chacun à même d'approuver ou de contredire mon opinion. A quoi bon terminer, par une sentence pédantesque, la revue impartiale et sans façon des ouvrages de notre poète historiographe?

Ses contemporains l'ont comblé d'honneurs et de respect, la postérité a rendu justice à ses talens, rien ne manque à la gloire qu'il s'est justement et laborieusement acquise par ses longues veilles et ses savans travaux; qu'elle lui reste toujours entière, je ne lui envie, pour ma part, que le baiser de la reine Marguerite.

AUGUSTE DE SANTEUL.

POÉSIE.

LE TRAVAIL.

ODE

Lue en séance publique de la Société philotechnique.

Dulcis erat mercede labor. (Ovide.)
Lenimen dulce laborum. (Horace.)

Quel est cet immortel, génie opiniâtre,
Qui, souverain du monde, aujourd'hui son théâtre,
Marche entouré des arts, triomphateurs des cieux;
Et de ses mille bras pressant la terre avare
Qu'il anime et répare,
De prodiges sans nombre éblouit tous les yeux?

Que j'aime à contempler ta vigueur agrandie;
O Travail, dieu puissant, qui, d'une main hardie,
Fatiguas l'univers pour sa félicité :
Trésor du genre humain, toi que rien ne remplace,
Soutiens ma noble audace;
Je chanterai ta vie et la fécondité.

Tel ce Nil orgueilleux, dont les sources timides
Se cachèrent long-temps aux fils des Pyramides,
En sept fleuves rivaux distribuant son cours,
Majestueux s'élance, et déroulant son onde,
Sur le sol qu'elle inonde,
D'un limon bienfaiteur épanche les secours;

Tel long-temps le travail s'est caché solitaire :
Il paraît, et le monde en devient tributaire ;
Le commerce à sa voix a creusé des canaux ;
Et par-delà les mers, au mépris des tempêtes,
Promenant ses conquêtes,
A d'une chaîne d'or étendu les anneaux.

Vainqueur de la fortune, appui de la souffrance,
Sous le chaume indigent il conduit l'espérance :
Rarement des palais aborde les loisirs.
Il console l'exil, ranime la vieillesse,
Et quand tout les délaisse
Aux tristes prisonniers donne encor des plaisirs.

C'est lui, c'est du Travail l'ingénieux empire
Qui, dans ses grands desseins que son ardeur inspire,
Embrase un cœur épris de la célébrité ;
Il aime à faire éclore, en ses fertiles veilles,
Ces pompeuses merveilles
Qu'appellent les regards de la postérité.

Au milieu des combats marchant avec la gloire,
Il guide les héros qu'entraîne la victoire,
Et leur ouvre le champ des périlleux exploits.
Debout, près de Thémis, au tribunal suprême,
De Thémis elle-même,
La balance à la main, c'est l'oracle des lois.

Ce fut par le Travail, athlète infatigable,
Que du Perse indolent l'adversaire implacable,
Jusques aux bords de l'Inde enchaîna les hasards,
Et qu'élevant aux cieux sa tête colossale,
Le héros de Pharsale
Mit à ses pieds le monde et le sceptre des arts.

Il éclaira l'Égypte et la terre des sages
Dont la docte mémoire a traversé les âges ;
Au maître d'Alexandre il apprit ses secrets ;
Et Caton, des Romains le stoïque modèle,
A son culte fidèle,
De la perte d'un jour sentit de longs regrets.

Sa main forgeait ton foudre, éloquent Démosthènes,
Toi dont les fiers accens, dans la fameuse Athènes,
Réveillait tout un peuple aux portes du cercueil ;
Aigle de Tusculum, ton étreinte sublime
Sauva, près de l'abîme,
La liberté mourante et la patrie en deuil.

O toi, de tous les temps providence infinie,
Toi, l'astre des talens, le frère du génie,
Vois la France à ton nom élever des autels ;
Vois : ce palais du Louvre est devenu ton temple,
Et l'Europe y contemple
Des arts que tu créas les chefs-d'œuvre immortels.

Sous ces lambris ornés de festons magnifiques,
D'un savoir inventeur conquêtes pacifiques,
Vois des trésors nouveaux briller de toutes parts ;
Fière de se montrer aux yeux de la patrie,
Vois l'active industrie
De Lutèce enrichir les superbes remparts.

Conduits par la vapeur sur la plaine liquide,
Vois plus loin ces vaisseaux, glissant d'un vol rapide,
De leurs ailes de feu battre le sein des mers,
Défier tour à tour le calme et les orages,
Et de nos beaux rivages
S'élancer jusqu'aux lieux où finit l'univers.

Quels changemens ! naguère une oisive jeunesse
Dans les salons dorés égarait sa mollesse ;
Votre œil l'y cherche encore et ne la trouve pas ;
Mais dans la solitude, à l'heure où tout sommeille,
Vous surprendrez sa veille
Exerçant le pinceau, la plume et le compas.

Ainsi des préjugés le vieux règne s'écroule ;
Ainsi, chaque moment de cet âge qui roule,
A ton empire immense ajoute des grandeurs ;
D'un superbe dédain tu ne crains plus l'injure,
Et ta splendeur plus pure
Fait pâlir du passé les futiles splendeurs.

Mais c'est peu d'enfanter ces merveilleux spectacles :
Intrépide vainqueur d'invincibles obstacles,
Aux arts du Nouveau Monde aplanis les chemins ;
Va montrer ta puissance aux plus lointaines rives,
Et sans que tu dérives,
Par des nœuds fraternels rapproche les humains !

ALBERT MONTÉMONT.

CHANTS POPULAIRES

DES SERVIENS (1).

UNE JEUNE FILLE SERVIENNE.

Sous les longs cheveux noirs dont sa tête s'ombrage,
La belle Militza cache son blanc visage.
Depuis trois ans je l'aime ; à peine ai-je pu voir
Et son front rougissant, et ses yeux, doux miroir,
Plein d'un charme si pur, où tant de grâce brille.
Un jour même avec elle, avec la jeune fille,
Je dansais, me disant en moi-même joyeux :

(1) M. de Lamartine, dans son voyage en Orient, s'est plu à raconter la gloire et les malheurs de la nation servienne ; poète, il a surtout dignement apprécié tout ce qu'il y a de poésie dans les chants populaires de ce peuple brave et trop long-temps opprimé. De son côté, l'une de nos femmes de lettres les plus distinguées, madame Élyse Voyart, a tout récemment enrichi aussi notre littérature d'une traduction littérale d'un grand nombre de ces chants. Son intéressante publication peut être considérée comme faisant suite aux chants populaires des Hellènes, recueillis par le savant Fauriel, et pour la plupart traduits en vers par M. Népomucène Lemercier. Comme les chants de la Grèce moderne, les poésies serviennes sont destinées à consacrer les exploits héroïques de guerriers non moins impatiens du joug ottoman que les descendans de Léonidas, et dont les généreux efforts pour y échapper viennent enfin d'être couronnés de quelques succès; comme eux aussi, ils contribueront puissamment à l'affranchissement du peuple qui en a gardé la mémoire, en perpétuant de race en race les souvenirs de la gloire et de l'antique indépendance de la patrie. C'est, en un mot, l'Iliade de la Servie. A côté de ces chants homériques s'en trouvent d'autres, que l'on pourrait appeler *Anacréontiques*, si l'on n'avait trop abusé de ce mot. Ceux-là peignent les beaux dévouemens de l'amitié, sentiment sacré chez les Serviens, la tendresse fraternelle portée aussi parmi eux jusqu'à l'héroïsme, les joies et les douleurs de l'amour, les tristes querelles des familles ; enfin, tout l'intérieur du foyer domestique. Ce sont de fort jolis tableaux de genre, où respirent la naïveté, la grâce et la délicatesse. Aussi passent-ils généralement pour avoir été composés par des femmes. C'est de ces derniers que sont extraits ceux dont nous offrons une traduction en vers aussi fidèle que le permettent le génie de notr langue et notre poésie.

Oh ! peut-être qu'enfin je verrai ses beaux yeux ?
Sur le gazon fleuri, quand commença la ronde,
Voilà que tout-à-coup la nuit noire et profonde
Couvre le ciel d'azur ; l'éclair étincelant
Perce la nue en feu ; les vierges en tremblant
Toutes alors au ciel lèvent un œil humide.
La seule Militza, calme ensemble et timide,
Tenait ses yeux baissés sur le pré verdoyant,
Et les vierges disaient entre elles, la voyant :
« — Militza, notre sœur, parle ; quel soin frivole
» T'occupe donc ? Es-tu présomptueuse ou folle,
» Que tu restes ainsi toujours baissant les yeux,
» Et ne regardes pas comme nous vers les cieux,
» Vers les cieux où l'orage en grondant s'amoncelle,
» Où la foudre menace, où l'éclair étincelle ?... »
Alors, sans plus lever les yeux, d'un ton charmant,
La belle Militza leur répond doucement :
« — Oh ! non, je ne suis pas présomptueuse ou folle ;
» Mais je ne suis non plus celle dont la parole
» Peut à son gré calmer ou déchaîner les vents,
» La Wila (1) qui préside aux nuages mouvans ;
» Je ne suis qu'une vierge, et pour que Dieu me garde,
» Voilà pourquoi toujours devant moi je regarde. »

IMPRÉCATIONS.

D'un cœur joyeux, la jouvencelle
Aux champs se mit,
Cueillant partout la fleur nouvelle,
Puis s'endormit.

Lors un enfant, passant près d'elle,
L'éveille ainsi :
« — Réveille-toi, la jeune belle
» Qui dors ici !

» Regarde ! elles sont défleuries
» Tes belles fleurs ;
» Elles sont là, toutes flétries,
» Et sans couleurs !

» C'est qu'il épouse une autre femme,
» Le jeune amant
» Auquel tu pensais dans ton âme
» Si doucement.

» — Eh bien ! l'ingrat, qu'il se marie !
» Je le permets ;
» Qu'il me laisse seule et marrie
» A tout jamais !

» Mais que la foudre toute prête,
» Du haut des cieux,
» Terrible éclate, et sur sa tête
» Tombe à mes yeux ! »

LES DEUX ROSSIGNOLS

ou

LE MESSAGE D'UN AMI.

De leur plus douce voix, mollement cadencée,
Deux rossignols fêtaient la jeune fiancée.
Sur de frais arbrisseaux de rose et de jasmin,
Ils chantèrent ainsi du soir jusqu'au matin.
« — Dites-moi, rossignols, n'êtes-vous point deux frères ?
» Ou deux frères, du moins, ne sont-ils pas vos pères ? »
Leur demanda la vierge au souris gracieux.
Et du printemps fleuri les fils harmonieux
Répondent en ces mots : — « Nous ne sommes point frères,

» Ni deux frères non plus n'ont pas été nos pères.
» O vierge au doux parler ! nous sommes deux amis,
» Nés sur la même branche et dès l'enfance unis.
» Naguères avec nous, dans le même bocage,
» Vivait un autre ami ; mais, le jeune volage !
» Il est perdu pour nous, et perdu sans retour ;
» Car au sort d'une vierge il s'unit en ce jour,
» Et nous venons ici voir la jeune épousée,
» Et, pour don nuptial, à la vierge rosée
» De plus nous apportons un beau fuseau d'or fin,
» Un fuseau d'or garni de fils soyeux de lin. »

LE SECRET DÉCOUVERT.

Dans le vert pré, deux amans, l'autre jour,
Se partageaient tendres baisers d'amour,
Et se croyaient, sous un épais treillage,
A tous les yeux cachés par le feuillage.
Mais il les vit, le beau pré fleurissant,
Et dit la chose au troupeau bondissant ;
Puis le troupeau raconta le mystère
A son berger, qui mieux ne le sut taire ;
Au voyageur il le dit en chemin ;
Le voyageur au batelier voisin ;
Le batelier à sa barque rapide ;
La barque au fleuve, et le fleuve limpide
De la fillette alla, plus indiscret,
Conter l'amour et l'asile secret
Jusques aux lieux habités par sa mère ;
Et la fillette, en sa douleur amère,
Ainsi parla : « Pré fatal, désormais,
» Oh ! puisses-tu ne reverdir jamais !
» Méchant troupeau, des loups deviens la proie !
» De ton berger que bientôt mon œil voie,

» Sous le fer turc, la tête au loin voler !
» Toi, voyageur, puisse ton pied trembler !
» Que sous les flots le batelier périsse,
» Et qu'avec lui sa barque s'engloutisse !
» Puissé-je enfin voir du fleuve maudit
» L'onde tarir et mettre à nu son lit ! »

LA COURONNE D'IMMORTELLES.

Près d'un ruisseau, bordé de mille fleurs nouvelles,
La belle Smilija cueillait des immortelles;
Elle en remplit sa robe, elle en remplit son sein,
Puis va s'asseoir sur l'herbe, et, de sa blanche main,
Une triple couronne est aussitôt tressée.
Parmi ses blonds cheveux l'une sera placée;
L'autre de sa compagne ornera le front pur;
Mais, penchée à demi sur le ruisseau d'azur,
Elle y jette en tremblant la troisième guirlande,
En murmure tout bas : « Nage, ô légère offrande!
Nage, nage sur l'eau, vers les bords trop chéris,
Vers le riche domaine où demeure Juris;
Conserve-lui tes fleurs, ô couronne éphémère,
Et demande, en passant, oui, demande à sa mère :
— Mère, ne veux-tu point marier ton Juris?
Mais ne va pas donner une veuve à ton fils;
Oh! choisis-lui plutôt, pour compagne fidèle,
Une vierge au cœur tendre, et douce autant que belle. »

LE SUBTERFUGE.

De sa main blanche, aux champs, la jeune fille
Faisait tomber les blés sous la faucille;
Mais, le midi, dans les cieux s'enflammant,
Elle se mit à chanter doucement :
« A qui viendra lier mes blés en gerbe,

Tandis qu'ici je repose sur l'herbe,
Je donnerai, sur ma joue, un baiser;
Puis qui voudra, pour ma soif apaiser,
Me rapporter de l'eau de la fontaine,
Il baisera mes yeux noirs pour la peine;
Mais, celui-là, de tous le plus chéri,
Qui me saura préparer un abri
De verts rameaux sur la verte pelouse,
Celui-là, seul, m'aura pour son épouse.»

Naïvement ainsi, la vierge dit,
Ne croyant pas que personne entendît;
Et, cependant, un berger dans la plaine
L'avait ouïe; et, courant hors d'haleine
Vers les guérets, par lui furent les blés,
Tout aussitôt en gerbes rassemblés;
Puis, de la source, une onde fraîche et pure
Il rapporta; puis, mêlant la verdure
Du coudrier et du myrte fleuri,
Il en forma, pour la belle, un abri.
Lors, s'approchant de la vierge gentille:
«Et maintenant, dit-il, la jeune fille,
De tes désirs que j'ai rempli la loi,
Ce que ta bouche a promis, tiens-le-moi.»

Mais, plus rusée était la jouvencelle:
«Va, laisse-moi, jeune berger, dit-elle;
Si tu lias mes épis en faisceaux,
Le chaume en fut brouté par tes agneaux;
Bientôt après, si, d'une prompte course,
Tu m'apportas l'eau fraîche de la source,
Toi-même aussi t'en es désaltéré;
Et si tu m'as un abri préparé
Sous les rameaux, eh bien! ne te déplaise,
Reposes-y maintenant tout à l'aise.»

G. ED MANCY.

LES PETITES FILLES.

Quand s'épuise le cours de nos jeunes années,
Quand sur nous le malheur a frappé quelquefois,
Quand nos illusions tombent toutes fanées
Comme les feuilles dans les bois;

Quand en déceptions l'amitié fut féconde;
Quand un amour funeste a desséché le cœur;
Quand l'âme s'est usée au frottement du monde;
Quand on ne croit plus au bonheur;

On se plaît à vous voir de la foule isolées,
Joyeuses, vous livrer à de folâtres jeux,
Colombes, de vos nids, un instant envolées,
Petites filles aux yeux bleus.

Fraîches fleurs du matin! êtres tout d'innocence!
Sans crainte, sans désirs, on se plaît à vous voir
Au souffle du destin confier votre enfance,
Et vos cheveux au vent du soir.

On aime à respirer l'air qui vous environne,
Air chargé de candeur et de virginité,
Air pur, air enivrant que jamais n'empoisonne
L'haleine de la fausseté.

Votre aspect a pour nous des mystères étranges,
Enfans qui consolez... Sur vos traits gracieux

Se reflète parfois le sourire des anges,
Et l'azur du ciel dans vos yeux.

Jouez, jouez, enfans; au seul plaisir dociles,
Foulez l'herbe des champs, jouez à petit bruit;
Laissez l'humanité dans la fange des villes,
Chercher le bonheur qui la fuit.

Eh! que vous fait à vous ce qu'elle ambitionne!
Que vous font les honneurs! que vous fait un peu d'or!
Des hochets sont vos biens, l'âge est votre couronne,
Et la gaîté votre trésor.

En vous, une âme calme au milieu des orages;
En nous, un cœur flétri par de vagues douleurs;
Pour vous l'horizon bleu, pour nous d'épais nuages;
A vous le rire, à nous les pleurs.

Jouez, enfans!... Bientôt, par le monde entraînées,
Vous suivrez de ses flots le cours capricieux:
Mais qui sait vers quels bords voguent vos destinées,
Et quels sont vos astres aux cieux?

Il en est parmi vous qui, riches et parées,
Allumant sous leurs pas de frivoles amours,
Courront de fête en fête, heureuses, adorées,
De fleurs entrelaçant leurs jours.

D'autres, comme un poison, boiront leur existence;
Oh! qu'elle passera lentement!... Chaque soir,
Pour chasser le sommeil, l'infortune, en silence,
A leur chevet viendra s'asseoir.

Alors, comme le sage, au fort de la tempête,
Se couvre du manteau dont il s'est revêtu,
Si le vent du malheur grondait sur votre tête
Couvrez-vous de votre vertu.

La vertu, voyez-vous, c'est la beauté de l'âme,
La seule qui résiste aux ravages du temps;
C'est un souffle de Dieu sur le front de la femme;
C'est le soleil de son printemps.

Elle est née avec vous, mourez donc avec elle;
Songez que sans remords on ne la peut bannir;
Cachez-la dans vos cœurs; et, déployant votre aile,
Enfans, volez vers l'avenir.

EUGÈNE CABANEL.

LES ALPES.

Venez à nous, fils de la Terre,
De la montagne solitaire
Nous sommes les hôtes pieux,
Venez, aucun bruit de ce monde
Ne trouble cette paix profonde
Que l'on goûte ici, près des cieux!

Si les délices de la plaine,
Si du printemps la tiède haleine,
N'ont pas su consoler ton cœur;
Homme, si des heureux la joie
Déchire ta pauvre âme en proie
A l'aiguillon de la douleur;

Oh! viens vers nous; franchis ces crêtes;
A la grande voix des tempêtes
Ose mêler ta voix, mortel;
Et viens oublier, loin du monde,
L'orage qui, dans ton sein, gronde
Au bruit des orages du ciel.

Sur les flancs du rocher qui penche,
Quand la redoutable avalanche
Roule et bondit dans sa fureur;
Quand le torrent mugit, dévore,
L'homme peut-il compter encore
Les sourds battemens de son cœur?

Viens, timide enfant des alarmes :
Sais-tu, dis-moi, sais-tu les charmes
Que notre séjour te promet?
Sais-tu qu'ils sont beaux, les nuages
Qui viennent, des Alpes sauvages,
Couronner l'antique sommet?

Et sais-tu qu'à nos yeux sans voiles
Le ciel, d'un océan d'étoiles,
Découvre l'immense trésor?
Et quand sur la plaine brumeuse
L'ombre étend son aile oublieuse,
Nous voyons le soleil encor!

Comme nous, amant des tempêtes,
L'aigle qui plane sur nos têtes,
Seul ose habiter ces vieux monts;
Il guide notre course altière;
Et puis, à côté de son aire
Nous laisse reposer nos fronts.

Bravant et l'homme et l'esclavage,
A son maître, d'un cri sauvage
Il jette le défi moqueur,
Puis s'envole au sein de l'espace,
Et dérobe sa faible trace
Aux traits impuissans du chasseur.

Plus fière et plus libre est notre âme;
La pensée aux ailes de flamme

Peut s'élever plus haut encor ;
Elle atteint le céleste abîme
Où l'aigle, de son vol sublime,
Jamais ne dirigea l'essor.

Oh ! qu'ici la voix du silence
A de pouvoir et d'éloquence !
Que la prière a de ferveur !
Au sein de cette âpre nature,
Qu'est-ce, ô Dieu, que la créature ?
Et que l'homme est faible, Seigneur !

Et pourtant l'homme, assis sur ces dômes de glace,
A tous ces bruits de mort sourit avec audace,
Et, fier, il insulte au danger :
Et tous ces vieux géans, à la tête chenue,
Silencieux témoins d'une histoire inconnue,
Il ose les interroger !

Et sa main va, creusant leurs entrailles de pierre,
Arrachant de leur sein les débris que la terre
Dévore depuis six mille ans ;
Puis sous ses pas le sol, qui frémit et menace,
Trahit l'ardent foyer qui, d'un manteau de glace,
Cachait ses abîmes brûlans.

C'est le jour où, des ans secouant la poussière,
Le monstre fait voler la neige séculaire
Qui voilait son front endormi ;
Et sur ses flancs émus ruisselle, vagabonde,
La dévorante lave, ou le torrent immonde
Que son noir cratère a vomi.

Que deviens-tu, mortel, dans cette lutte affreuse ?
Atôme infortuné ! la flamme impétueuse
Te couvre d'un brûlant linceuil ;

Ou le volcan fougueux rejette en sa colère,
Comme un impur débris, tes membres à la terre,
O toi, son maître et son orgueil!

Qu'importent ces périls? O mes Alpes sublimes,
Dussiez-vous m'engloutir au sein de vos abîmes,
Vous êtes mon dernier séjour;
C'est ici qu'il faut vivre et mourir en silence,
Dormir son long sommeil de calme et d'espérance
Jusqu'à l'aurore d'un grand jour.

Venez à nous, fils de la Terre!
De la montagne solitaire
Nous sommes les hôtes pieux;
Venez, aucun bruit de ce monde
Ne trouble cette paix profonde
Que l'on goûte ici, près des cieux!

MADEMOISELLE AUG. GOMBAULT.

LA POÉSIE PROVENÇALE

AU DOUZIÈME SIÈCLE.

C'est aux époques de foi et d'enthousiasme que fleurit surtout la poésie. Nourri et fécondé par de fortes croyances, le génie de l'artiste a plus de sève, d'élan et de spontanéité. Peut-être ses productions manquent-elles encore de cette habileté, de cette correction, de ce prestige de formes, de ces artifices de langage, qui sont le fruit d'une civilisation plus raffinée, produites dans la chaleur de l'improvisation, jaillissant tout-à-coup dans des momens de verve poétique, écloses spontanément de l'âme ardente et passionnée de l'artiste. Ces compositions offriraient sans doute de nombreuses imperfections à celui qui

tenterait de leur faire subir l'épreuve d'un lent examen et d'une critique détaillée et minutieuse. On y chercherait vainement la trace de ces longues méditations, de ce travail soutenu, qui mûrissent et perfectionnent les créations de l'esprit. Dans ce premier essor de la littérature, le poète privé de modèles qui l'éclairent, dépourvu d'études qui dirigent sa marche, trahit à chaque pas son inexpérience, et cependant malgré ses écarts, ses œuvres traversent les siècles. Long-temps après leur apparition, et quand la littérature a été fécondée et enrichie par d'habiles écrivains, on étudie, on admire ces premiers débuts, ces produits spontanés d'un art encore enfant.

Quel est donc ce singulier mérite qui survit aux variations du langage, au changement des mœurs, aux transformations que subit la littérature, aux diverses phases que traverse la civilisation. Ce mérite, c'est un naturel inimitable, une naïveté dont les époques les plus polies et les plus raffinées n'offrent point de modèles, une puissance d'inspiration que les plus savantes combinaisons ne sauraient remplacer. Voilà en effet ce qui caractérise le poète dans les temps de foi et d'enthousiasme, et ce qui le sépare si complètement du poète qui apparaît dans les siècles d'analyse et de scepticisme. Chez celui-ci point de croyance, peu d'élans, mais en revanche, une grande profusion d'ornemens, un grand luxe d'images, pour couvrir le vide et l'impuissance de ses pensées. Chez celui-là, point d'études littéraires, peu d'ornemens, peu d'éclat. Une versification souvent rude et grossière; mais aussi du sentiment, de la verve et du génie poétique. Semblable à ces coursiers fougueux, qu'aucune voix ne dirige, qu'aucun frein n'arrête, il est parfois impétueux et brusque dans ses mouvemens; il ne s'élance que par bonds irréguliers et rapides. Mais en dépit de ses écarts multipliés et de son mépris constant de toute règle, l'imagination séduite et fascinée le suit dans son essor hardi, et applaudit à la témérité de ses tentatives.

Tel est le caractère de cette poésie qui se développe au moyen-âge à l'époque brillante et merveilleuse de la chevalerie. Alors, à côté du chevalier apparaît le trouvère; à côté de la force s'élève l'intelligence; en face du génie de la guerre grandit le génie des arts. La poésie des trouvères est vraiment l'expression des mœurs, des idées, des sentimens de cette époque; dans leurs chants, le moyen-âge revit avec ses croyances et ses passions. Tantôt n'écoutant qu'un zèle religieux, le trouvère excite par ses vers les peuples et les rois à s'armer pour la dé-

fense du saint Sépulcre, et pour le venger de la profanation des infidèles. Tantôt, marchant lui-même à la suite des armées de la croix, il passe en Syrie ou dans la Palestine, et là, soldat au jour du danger, il célébre ensuite par des chants héroïques les victoires et les triomphes des chrétiens. Mais c'est l'amour dont il se plaît surtout à peindre les tourmens et le délire; car le trouvère a voué à la femme une sorte de culte. Au milieu de ses courses aventureuses, des incidens et des crises de sa vie errante et agitée, c'est toujours le nom de sa dame qu'il répète et qu'il invoque; toujours c'est vers sa dame que s'élancent et volent ses pensées.

L'idiome roman fut la langue de ces poètes. L'idiome roman, né de la corruption de la langue latine, avait pourtant des règles absolument différentes, des formes caractéristiques et essentielles, de nouvelles combinaisons de versification et de poésie. Quoique dans les écrits des trouvères on rencontre plusieurs allusions, plusieurs imitations, qui prouvent d'une manière incontestable que les chefs-d'œuvre de la langue latine, et même de la littérature grecque, ne leur ont pas été tout-à-fait inconnus, il n'en est pas moins évident qu'ils n'avaient pas le goût assez formé, assez exercé, pour admirer avec utilité et reproduire avec talent les beautés des classiques grecs et latins. La littérature nouvelle n'emprunta donc rien aux leçons et aux exemples des anciens; elle eut ses moyens indépendans et distincts, ses formes natives, ses couleurs étrangères et locales, son esprit particulier. L'ignorance presque générale, le défaut d'études, abandonnaient ces poètes du moyen-âge à l'influence entière des mœurs chevaleresques, des habitudes politiques, des préjugés contemporains, du caractère national, et surtout de leur propre caractère.

Mais au douzième siècle, une transformation s'accomplit dans la poésie des trouvères. Un nouvel élément s'introduit dans cette littérature, et cet élément nouveau, c'est un goût plus pur, une connaissance plus approfondie de l'antiquité. Sans doute, les chants du trouvère n'ont rien perdu de leur grâce, de leur délicatesse, de leur naïveté; mais déjà l'étude s'unit à l'inspiration, et un travail plus soutenu dirige l'essor de ces imaginations aventureuses. Déjà la phrase poétique se déroule plus correcte et plus harmonieuse. A voir ce mouvement de l'art, on comprend que l'esprit humain est en progrès, que la civilisation marche à grands pas. Le douzième siècle fut en effet l'âge d'or de

cette poésie brillante, née dans l'Aquitaine et la Provence, et dont Bernard de Ventadour fut un des plus glorieux représentans.

Bernard de Ventadour était issu d'une famille obscure et pauvre; mais ses heureuses et précoces dispositions, le charme de son esprit et l'éclat de son imagination, le firent promptement remarquer. Encore enfant, il s'occupa déjà de poésie, et ses premiers essais, marqués du sceau de l'originalité, pouvaient faire aisément présager sa gloire future. Les inflexions de sa voix étaient si douces, ses gestes si expressifs et si gracieux, sa poésie, expression vive et passionnée des mouvemens de son âme, était si riche d'harmonie, qu'il ne tarda pas à être proclamé le premier des troubadours. Le vicomte Elie, séduit par son talent, voulut se l'attacher. Comblé de présens et d'honneur, accueilli dans les fêtes et les tournois, dont il était l'ornement, applaudi par les seigneurs et les dames, le jeune Bernard aurait vécu tranquille et heureux, si les soucis de l'amour ne fussent venus troubler sa jeunesse. Bernard avait une âme ardente et passionnée; Elie avait une femme aimable et belle, et le troubadour qui cherchait encore sa dame, ne put voir celle-ci sans l'aimer d'amour.

« A l'instant où j'aperçois ma dame, une subite frayeur me saisit; mon œil se trouble, mon visage pâlit et se décolore, je tremble comme la feuille que le vent agite. Je n'ai pas la raison d'un enfant, tant l'amour m'inquiète. ah! celui qui est si tendrement soumis, mérite que sa dame ait pour lui de la générosité. »

La dame ne repoussa pas les vœux du gentil trouvère; ses plaintes émurent vivement son cœur; elle oublia bientôt l'obscurité de sa naissance en considération de son talent; elle l'agréa pour chevalier, et Bernard, transporté de joie et d'enthousiasme, s'empressa de lui jurer protection et fidélité, comme à la souveraine de sa vie.

« Oh! chère dame, je suis et je serais toujours à vous; esclave dévoué de vos commandemens, je suis votre serviteur et homme-lige; je vous appartiens à jamais; vous êtes ma première amour, et vous serez ma dernière. »

Cette liaison mystérieuse lui inspira une foule de pièces pleines de charme et de sensibilité; nous citerons la suivante, tout en regrettant qu'une traduction, nécessairement pâle et décolorée, n'en puisse reproduire que d'une manière très imparfaite les détails heureux, le mouvement et la grâce.

« Souvent au milieu de la compagnie la plus illustre, j'ose élever des

doutes sur les brillantes qualités de mon amante, et mon discours tente de les rabaisser; par cette épreuve hasardeuse, j'espère connaître l'avis de chacun, et me convaincre si c'est avec justice qu'on lui donne tant d'éloges, si du moins chacun accorde à son rare mérite toute l'estime dont elle jouit. Mais quelque demande que je fasse, en quelques termes qu'on me réponde, tout le monde s'accorde à renchérir sur le mérite de ma dame. Alors désirs sont encore plus ardens, et mal d'amour devient plus dangereux. »

Mais de quelque mystère que ce couple heureux voilât ses amours, des soupçons ne tardèrent pas à s'élever dans l'âme du vicomte Élie. Son œil vigilant et scrutateur surprit bientôt le secret de leur passion mutuelle, et l'indiscrétion de Bernard changea ses soupçons en certitude. La colère du vicomte éclata tout-à-coup, un jour qu'il découvrit des vers où l'imprévoyant troubadour laissait échapper ces téméraires aveux :

« La dame que je préfère à toutes, celle que j'aime avec une tendresse que rien n'égale, ne repousse point mes prières, elle daigne les accueillir; son oreille écoute mes chants, son cœur les retient. »

L'époux irrité congédia l'imprudent trouvère; ces douces illusions, ces rêves dorés, cette perspective enivrante d'un bonheur sans fin, dont s'était bercée l'imagination du poète, tout cela s'évanouit devant un ordre formel de l'impitoyable vicomte.

Bernard vint en Normandie, où l'avait devancé sa brillante réputation; il y fut accueilli avec une distinction marquée par la duchesse Éléonore, belle encore, quoiqu'elle ne fût déjà plus dans la fleur de l'âge; passionnée pour la poésie, elle aima Bernard pour ses vers, et lui l'aima aussi. Éléonore accorda à Bernard toutes les faveurs qu'il était permis à une dame d'accorder à son chevalier, entre autres, l'honneur d'assister à son coucher, quand ses femmes la déshabillaient. Cet amour inspira au jeune trouvère un grand nombre de tendres et gracieuses poésies. Bernard partit ensuite pour la Terre-Sainte.

Telle était la vie de ces poètes du moyen âge, vie toujours agitée, semée d'aventures sans nombre, fertile en incidens et en émotions de tout genre; un mouvement perpétuel, une activité sans cesse renaissante, les inquiétudes de l'amour et les chances de la guerre, sont tour à tour nécessaires à ces natures inquiètes et mobiles. Les passions sont leur élément; ils en subissent toutes les tortures, ils en savourent toutes les voluptés. Plongés dans cette atmosphère enivrante, leur tête fer-

mente sans cesse, et la poésie coule à flots de leurs lèvres, ce qui préoccupe les hommes vulgaires ne saurait effleurer leur âme enthousiaste, toujours avide d'un bonheur inconnu, toujours rêvant de gigantesques projets, planant toujours dans un monde idéal et chimérique. Ils ne connaissent d'autre règle que le caprice et la fantaisie; aujourd'hui amans passionnés, demain guerriers intrépides; un jour agenouillés devant l'idole dont leur cœur s'est épris; plus tard déployant aux regards de la chrétienté l'étendard de la foi, lançant un appel énergique aux sentimens religieux de la multitude, et faisant jaillir en étincelles brûlantes l'enthousiasme au sein des plus timides. Voilà le trouvère au moyen âge; il est le type le plus parfait, la personnification la plus élevée des désirs confus, des pensées diverses, des sentimens opposés dont cette époque fut travaillée; il en résume, avec une merveilleuse fidélité, l'exaltation, l'héroïsme, la foi vive et profonde; soit qu'il chante l'amour, soit qu'il pousse un cri de guerre dans ses chants tour à tour mélancoliques et belliqueux, se révèle toujours la vie sociale du moyen âge.

En même temps que Bernard de Ventadour, vivait un autre poète dont le nom, presque inconnu de nos jours, brillait alors d'un vif éclat; c'est Bertrand de Born. Bertrand de Born a composé un grand nombre de chansons amoureuses et de sirventes guerriers; et, chose remarquable, il obtint un égal succès dans ces deux genres si complètement distincts. Nous allons offrir un échantillon de son talent sous ce double rapport.

Voici d'abord une chanson amoureuse de Bertrand de Born.

« Belle dame, puisque vous n'avez aucun égard pour moi, puisque vous m'avez abandonné sans que j'ai donné sujet à vos rigueurs, je ne sais à qui adresser mes plaintes; jamais je ne pourrais recouvrer ailleurs le bonheur que j'espérais de vous. Ah! si, comme je le pense, je ne trouve une dame qui ait le mérite de celle que j'ai perdue, je ne veux plus avoir désormais d'amie.

» Puisque je ne puis rencontrer une dame qui vous égale en beauté, en mérite, en nobles sentimens, en amabilité, une dame qui ait une aussi belle tenue, une gaieté aussi franche, et tant de sincérité dans les manières, j'irai de tous côtés rassembler quelque belle qualité de chaque dame pour en composer une dame parfaite, jusqu'à ce que je trouve un autre vous-même.

» Belle Semblis, j'emprunte de vous cette fraîcheur qui embellit votre visage d'une couleur si naturelle. Je prends aussi votre regard tendre et amoureux, et je vous laisse encore de brillans avantages, puisque vous ne manquez d'aucun de ceux qui distinguent les femmes. Je demande à la dame Élis sa conversation aimable, sa piquante gaieté; qu'elle m'accorde son secours pour orner ma dame des agrémens que je recherche, et alors cette dame brillera par la délicatesse de son esprit et par la grâce de ses discours.

» Je prie la vicomtesse de Chales de m'accorder son cou d'albâtre et ses deux belles mains. Après, je vais ailleurs, et j'arrive sans détour à Rochouard; je demande à la belle Agnès ses cheveux plus remarquables assurément que ceux qui firent la renommée d'Yseult, la dame de Tristan.

» Quoique la belle Audiart soit sévère envers moi, je lui emprunterai la gentillesse de ses manières. Aussi bien, elle est la plus gracieuse des dames. Sa tendresse est aussi constante que sincère, et je demande la beauté de son corps parfait.

» Je prie la dame de Faydit de m'accorder un autre don, ses belles et blanches dents, sa manière engageante d'accueillir le monde, et les réponses affables qu'elle fait avec tant de grâce aux personnes qui sont dans sa cour : je veux que mon beau miroir m'accorde sa gaieté et son noble extérieur, et l'art avec lequel elle sait faire valoir les belles qualités qu'on remarque en elle, qualités qui ne se démentent jamais.

» Belle dame, un amour effréné me saisit, mon cœur en est si tourmenté, que je préfère vos refus aux grandes faveurs que d'autres daigneraient m'accorder. Hélas! cette belle dame, pourquoi me repousse-t-elle, lorsqu'elle sait que j'ai pour elle une passion si violente.

» Papiol, tu iras vers mon Azimon; tu lui diras dans ta chanson que l'amour est méconnu, et qu'il n'a plus même de pouvoir en ces lieux. »

Voici maintenant un sirvente guerrier du même poète, dans lequel il exprime sa passion pour les combats. Cette pièce semble avoir été inspirée par l'ivresse du carnage. Nous la rapportons telle que l'a traduite M. Renouard, dans son recueil des poésies des troubadours.

Bien me plaît le doux temps de Pâques,
Qui fait feuilles et fleurs venir;
Il me plaît, quand j'entends la voix
Des oiseaux qui font retentir

Leur chant par le bocage;
Il me plaît, quand je vois sur le pré
Tentes et pavillons plantés;
Et il plaît à mon courage,
Quand je vois par la campagne rangés
Cavaliers et chevaux armés.

Et il me plaît, quand le dextrier
Fait fuir hommes et troupeaux;
Il me plaît, quand je vois après eux
Grands rangs d'hommes d'armes grandes ensemble.
Et j'ai grande allégresse
Quand je vois fort château assiégé,
Et murs brisés et dérochés,
Et quand je vois l'ost sur le rivage,
Qui est tout autour clos de fossés,
Formé par des palissades et des pieux forts.

Aussi me plaît d'un bon seigneur,
Quand il est le premier à l'attaque,
A cheval, armé, sans crainte,
Et ainsi sait enhardir les siens
A des brillans faits d'armes;
Et quand il est entré dans le camp,
Chacun doit être empressé,
Et le suivre de plein gré;
Car nul homme n'est estimé
Que par maints coups reçus et donnés.

Lances, épées, heaumes colorés,
Ecus percés et dégarnis,
Nous verrons à l'entrée de la lice,
Et maint preux frapper ensemble,
D'où vagueront au hasard
Chevaux des morts et des blessés;
Et lorsque la mêlée est engagée,
Nul homme de haut parage

Ne songe à autre chose qu'à couper têtes et bras;
Car vaut mieux mourir, que vivre vaincu.

Je vous dis que tout ne m'a saveur,
Manger, ni boire, ni dormir,
Que quand j'entends crier : à eux
Des deux côtés , et j'entends hennir
Voix de chevaux sous l'ombrage;
Et j'entends crier : aidez! aidez!
Et je vois tomber par les fossés
Petits et grands sur l'herbe ,
Et je vois les morts qui par côtés
Sont transpercés de tronçons d'épées.

Ch. Villagre.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

TABLEAUX PITTORESQUES

DE L'INDE (1).

Une fin d'année! Oh! que d'intérêts ce seul mot réveille! Voyez de tous côtés le peuple des industriels en émoi! Que de mouvemens, que de promesses magnifiques, que de luxe! Que d'appas pour attirer l'innocent acheteur? On le guette sur toutes les voies, on a des marchandises pour toutes les bourses. Au milieu de ce pêle-mêle d'achetenrs et de vendeurs, au milieu de ce flux et reflux de discussions, les industriels de la librairie ne restent pas en arrière; loin de là : voyez, au contraire, quelle activité incessante, quels calculs, combien de combinaisons pour donner à un livre cette vogue désirable d'*une fin d'année!* Les nouvelles roues de la presse tournent nuit et jour. Quelle guerre acharnée entre les imprimeurs et les éditeurs! — Mais ce livre n'arrivera pas!... Mais vous ferez manquer ma vente!... Que de plaintes, que de malédictions! Si des jours si difficiles n'étaient abrégés, ils amèneraient une guerre générale!...

Enfin, malgré les graves lenteurs de messieurs les imprimeurs, qui aiment à se donner les coudées franches, une foule de livres apparaissent tout-à-coup à la lumière, à la grande confusion des lecteurs éclairés. Les escadrons serrés de cette nouvelle armée de Vandales sont si multipliés, que les rayons du soleil en seraient obscurcis, si la Providence n'avait pris soin de créer, dans toutes les bibliothèques, des consommateurs invisibles de livres nouveaux; ils les rongent, ils les percent de mille manières. Mais en attendant que ces libérateurs achèvent leur œuvre, les livres nouveaux s'installent dans toutes les boutiques, ils encombrent la voie publique, ils voyagent sur toutes les routes, pour aller jusque dans les plus obscures campagnes, porter aux plus rustiques villageois les savantes élucubrations d'un érudit de vingt ans. Mais, hélas! une cruelle déception fait bientôt regretter aux acheteurs la dépense qu'ils ont faite. Ces livres nouveaux, qui devaient embellir les longues soirées d'hiver, et procurer tant de douces émotions, n'offrent aucun intérêt. On n'y trouve que des redites, nul

(1) Un beau volume in-8°, 25 francs et 27 francs par la poste, chez Bélizard, n. 1 bis, rue de Verneuil, et au bureau de *l'Époque*.

goût, nulle invention, point de style, point de pensées; de loin en loin quelques crimes bien horribles, la vertu bafouée, le vice éhonté étalant ses infamies, et cherchant des imitateurs, ébranlant les croyances et flétrissant tous les cœurs. Telle est la malédiction que chaque fin d'année nous amène.

Cependant, pour être juste, il faut dire que le bien se trouve à côté du mal. Quelques bons livres servent de compensation à tant de mauvais. Nous devons citer, parmi ces derniers, les *Tableaux pittoresques de l'Inde*. Ce livre est moral; il est écrit avec talent; ses récits sont curieux et instructifs. Il est imprimé avec un soin extrême sur le plus beau papier; des gravures tirées des dessins des plus habiles maîtres l'embellissent. On trouvera à chaque page des épisodes du plus grand intérêt, des descriptions animées, des récits entraînans. Ne voulant pas être crus sur parole, nous allons faire une analyse succincte du livre, et y joindre des citations, afin que le lecteur puisse juger par lui-même et se convaincre que ce livre mérite de fixer son choix.

L'auteur de cet ouvrage s'embarque pour Madras. Le bâtiment était commandé par un homme d'un abord repoussant; mais sous cet extérieur disgracié de la nature il cachait un excellent naturel.—La pêche aux requins est fort curieuse, décrite comme elle l'est dans cet ouvrage. Le monstre qui fut pris par l'équipage avait quatre-vingt-dix pieds de longueur. Le premier hameçon, accroché dans sa gorge, s'était rompu; mais le second, auquel il ne tarda point à mordre, résista à tous ses efforts, et l'énorme animal, étendu sur le pont, se débattait d'une manière si furieuse, que d'un coup de queue il renversa un canon.

— Le vaisseau était à peine dans le golfe du Bengale, que déjà les signes avant-coureurs d'une tempête présageaient une scène bien moins divertissante que celle dont nous venons de parler. Déjà l'ouragan se déchaînait avec violence, et sa furie allait toujours croissante. Les dangers devinrent extrêmes, et l'équipage désespérait de son salut. La mer était horriblement agitée. Les vagues battaient sans relâche les flancs du navire; le sifflement des vents, les éclats du tonnerre, les éclairs qui se succédaient sans interruption, et semblaient une cascade de feu s'épanchant sur l'immense Océan, tout concourait à faire de ce spectacle une scène d'horreur et d'effroi. Enfin le vaisseau, échappant au naufrage, entra dans le port de Madras.

Dans ses excursions autour de cette ville, l'auteur fit la rencontre d'un riche Mahométan, d'une société fort aimable. Dans la visite qu'il lui rendit l'après-midi, il le trouva venant de finir sa sieste, et fumant son chouka sous la galerie de sa maison, assis sur un riche tapis, sous un magnifique baldaquin. Deux esclaves étaient à ses côtés; l'un le protégeait contre les rayons du soleil, à l'aide d'un parasol, ou *chatta*, en feuilles de palmier; l'autre agitait autour de lui

une queue de yak pour se garantir de l'importunité des moustiques. Le gracieux disciple de Mahomet invita le voyageur à l'aller voir dans une autre demeure splendide qu'il avait auprès de Madras. On était introduit dans un salon orné de glaces anglaises, richement encadrées en or. Elles étaient de toute la hauteur de l'appartement, et en répétaient les proportions à l'infini. Les invités étaient nombreux ; après qu'on eut fini la série des embrassades, les aspersions d'eau de rose ; après qu'on eut bu à petites gorgées un breuvage agréablement acidulé, et assez semblable à notre limonade ordinaire, toute la compagnie s'étendit sur de petits tapis de Perse, parsemés des dessins les plus fleuris, et qui recouvraient une superbe natte de jonc, d'une éclatante blancheur et d'un fin tissu. Dès que chacun fut placé et rangé en bon ordre, un musicien s'avança, fit son *salaam*, et joua un air de son *saricorda*, espèce de violon grossier, dont il tirait partie avec plus d'habileté que de goût. D'autres individus de sa profession unirent bientôt leurs talens au sien, et pendant une demi-heure la société fut condamnée à subir une vraie musique d'enfer. Enfin, au grand soulagement des visiteurs, on les délivra de cet échantillon de la mélodie orientale, et l'on fit entrer une troupe de bayadères. Les deux principales d'entre elles étaient extrêmement jolies, et leur physionomie des plus régulières ; elles portaient des pantalons de soie de couleur écarlate un peu clair. Les pantalons étaient froncés autour de la cheville ; immédiatement au-dessous, deux cercles d'or minces embrassaient le bas de leurs jambes déliées ; de ces cercles pendaient de petits grelots d'argent qui rendaient, à chaque mouvement des danseuses, un son doux et non sans agrément. Leur taille était prise et serrée dans une sorte de jaquette blanche qui descendait à hauteur de la hanche, en forme de tunique ouverte par-devant, et laissait voir le pantalon. Enfin, par-dessous, elles avaient une jupe d'étoffe transparente qui tombait jusqu'aux genoux ; un léger voile de gaze était jeté sur leur tête et leurs épaules, et venait se croiser sur le sein. Quelquefois la danseuse le déployait, et alors il cachait entièrement sa taille. Un riche gland d'or ou d'argent massif pendait à chaque coin du voile.

Les bayadères, en dansant, tirent de ce voile un parti fort habile, et qui ajoute singulièrement à leurs grâces ; tantôt elles s'y enveloppent en lançant de dessous des regards dont l'expression n'est guère équivoque ; tantôt elles se découvrent entièrement, et étalent aux yeux des spectateurs tout le luxe éblouissant de leurs attraits personnels. Rien d'animé comme le feu de leurs yeux, rien d'expressif comme tout l'ensemble de leurs traits mobiles. Sans le dégoût qu'inspire la vie dégradée de ces créatures, on ne pourrait se lasser de contempler et d'admirer tant de charmes.

Cependant, bien qu'elles soient ordinairement accompagnées par le rebut de

leur sexe, les Européens eux-mêmes ne donnent jamais une grande fête sans en engager quelques unes pour l'amusement des dames de leur maison et de leur société. Il faut avouer d'ailleurs qu'appelées dans une compagnie distinguée, elles se gardent de blesser en quoi que ce soit la délicatesse des convenances. Rien au contraire ne saurait égaler la modestie de leur costume et de leur maintien, si ce n'est la grâce et la gentillesse de leurs manières et de leurs attitudes quand elles dansent. Leurs danses sont même infiniment plus décentes que celles qu'on encourage sur les théâtres de l'Europe, et que l'usage permet à nos jeunes personnes d'applaudir et d'admirer sans rougir.

Le grand charme des danses indiennes consiste presque entièrement dans leurs poses élégantes. Vous n'y voyez ni sauts prodigieux, ni pirouettes rapides, ni pénible tension des muscles, ni contorsion ridicule des membres. Ce n'est pas non plus cette exquise précision des mouvemens, cette merveilleuse adresse des pieds, qui constituent le mérite des artistes de l'Europe. Au lieu d'arrondir les bras académiquement, de courber son corps contrairement aux lois de la nature, d'élever la jambe horizontalement jusqu'à faire un angle droit avec le torse; au lieu de sauter, de bondir, de tournoyer avec effort, la bayadère s'avance doucement et gracieusement en face de ses spectateurs; elle accompagne de ses bras le mouvement de ses pieds déliés et nus, qui tombent sur le sol, sinon avec autant de blancheur, du moins avec aussi peu de bruit que la neige; elle semble glisser, onduleuse et fugitive, en décrivant les évolutions d'une figure toute simple; quelquefois elle fait vivement un tour sur elle-même : alors les plis légers de sa tunique diaphane s'ouvrent, la bordure soyeuse et lourde d'ornemens décrit un cercle autour de la danseuse, et laisse apercevoir, comme par échappée, les admirables contours d'un beau corps dont tout l'ajustement respire la grâce et le bon goût. On pourrait croire, d'après ce tableau, que la perfection de cette danse est purement négative; il n'en est rien pourtant, et son effet est immanquable sur toute espèce de spectateurs.

Les ornemens que portent ces femmes sont souvent d'une valeur considérable. Leur cou est ordinairement chargé de plusieurs rangs de colliers en perles ou en or ingénieusement ciselé. Un joyau superbe est suspendu, par un anneau d'or uni, à leur narine droite; sur le front, entre les sourcils, elles ont toujours un ornement qui, probablement, a dû fournir l'idée des *ferronnières* que portent aujourd'hui toutes les dames de l'Europe. La partie la moins agréable des fêtes dont il est question, et qu'on appelle *nautch*, est sans contredit la musique, qu'accompagne de temps en temps la voix des danseuses, aussi perçante et aussi anti mélodique que le cri du paon.

Les fêtes de ce genre ne se distinguent pas non plus par leur variété. La com-

pagnie, étendue sur des tapis, se forme par groupes qui jasent avec une incroyable énergie de gestes, regardent les danseuses, et les encouragent par des applaudissemens si frénétiques, qu'ils couvrent le bruit des tambours et des violons, à l'aide desquels on est censé compléter les plaisirs de la soirée.

Ce livre est rempli de détails de mœurs d'un grand intérêt. Cette fête fut suivie de la chasse au sanglier, puis d'une élégante collation, servie sous une tente. Le Mahométan, au mépris de la loi du prophète, mangea du sanglier et y but si largement du vin délicieux qui y fut servi, qu'il ne put remonter à cheval, et qu'il fallut le rapporter chez lui en palanquin. Les mahométans de l'Inde aiment beaucoup la société des Européens, et se gênent peu en leur présence pour enfreindre les lois somptuaires de l'alcoran. Ils ont au reste plusieurs moyens ingénieux de se soustraire à la rigidité de leur code religieux; ainsi une goutte de vinaigre, par exemple, versée dans un tonneau de vin, suffit pour changer immédiatement cette boisson prohibée en un breuvage dont tout pieux musulman peut se permettre l'usage sans courir le risque d'offenser le prophète. Il est d'autres prescriptions religieuses, que l'on élude aussi facilement, à l'aide de semblables expédiens. Ici notre voyageur raconte un des actes redoutables de la dévotion superstitieuse si communs dans l'Inde.

Madura, où revint l'auteur de cet ouvrage, après la chasse au sanglier, fut jadis la capitale du royaume dont parle Ptolomée sous le nom de *Regio pandionis*. Là fleurirent les sciences et les arts; des maîtres célèbres y donnèrent des leçons. Mais les changemens politiques amenèrent la servitude, et celle-ci conduisit bientôt à la plus profonde ignorance. L'époque de la conquête des Mahométans est surtout celle d'où l'on peut dater la décadence des lettres, ainsi que la destruction des plus beaux monumens de l'art antique dans l'Indostan. Aurengzeb, iconoclaste fameux, crut accomplir un devoir religieux en promenant la faux de la démolition sur tous les temples qui renfermaient quelques divinités païennes. Ainsi les plus beaux monumens de l'antiquité indienne furent mutilés sans pitié, ou rasés jusqu'au niveau du sol. Madura, dans le déclin fastueux, mais triste, d'une splendeur qui s'éteint, abonde en monumens de sa magnificence passée. Depuis la cession de Madura à l'Angleterre en 1801, cette ville n'a fait que décroître. Sa population est plongée dans la plus affreuse misère; la ville et la contrée sont dans le plus triste état de dégradation. Dans la saison des pluies on voit se former des mares d'eau qui se changent bientôt en un foyer d'infection. Pendant son séjour à Madura, l'auteur fut d'une partie de chasse dont il fait le récit qu'on va lire.

«Durant notre séjour dans cette célèbre cité, nous nous réunîmes à une troupe de chasseurs qui allaient poursuivre le gibier dans un jongle situé à six ou sept

milles de distance. Les officiers de la garnison avaient lié cette partie, afin de nous donner une idée du genre de chasse que fournissait le canton, et le jour suivant, au lever du soleil, nous nous mîmes en route vers le jongle. Quelques seigneurs indigènes, appartenant à la cour du Nawab-d'Arcot, se joignirent à nous, montés sur leurs éléphans. Quant aux nôtres, nous les avions loués chez une espèce de brocanteur de la ville, qui faisait métier de les prêter pour un jour, au moyen d'une rétribution dont l'extravagance n'était pas outrée. Le chemin que nous avions à faire avant d'arriver au lieu du rendez-vous, où devaient nous attendre nos compagnons de chasse, nous parut on ne peut plus agréable. La matinée était fraîche, et l'aspect du pays délicieux; le terrain s'élevait graduellement à mesure que nous avancions, et, à chaque coude que faisait la route, nos yeux voyaient se dérouler dans une vaste perspective les plaines éloignées qui tantôt descendaient en pente douce vers la côte, tantôt se relevaient et se terminaient en hautes montagnes dans la direction du cap Comorin. Nos éléphans marchaient d'un bon pas, et, avant que le soleil eût fait beaucoup de chemin au-dessus de l'horizon, nous étions arrivés au but de notre course. A notre entrée dans le jongle, nous le trouvâmes tellement épais, que je commençais à croire qu'il nous faudrait renoncer à tout espoir d'obtenir une cuisse de venaison ou une échinée de sanglier, morceaux délicats sur lesquels nous avions compté, d'après la réputation d'excellens tireurs que possédaient plusieurs membres de notre troupe.

»Nous traversâmes une partie de la forêt sans voir se lever devant nous ni sanglier ni daim. Tandis que nous poursuivions notre route et que l'éléphant sur lequel j'étais monté poursuivait son passage à travers l'épaisseur des hautes herbes, sept ou huit petits marcassins en sortirent tout-à-coup, et se mirent à courir dans toutes les directions entre les jambes de l'éléphant, en jetant des cris perçans. La mère, qui les précédait, s'élança dans les taillis, et eut le temps de s'y enfoncer avant qu'aucun de nous eût songé à la viser. Sa petite famille la suivit le plus vite qu'il lui fut possible, à l'exception d'un seul individu sur lequel mon éléphant avait marché au moment de cette subite apparition et dont il avait complètement broyé les os sous ses pieds. Le bois était en cet endroit trop serré et trop hérissé de broussailles pour qu'on pût tenter de poursuivre la mère de cette nichée; nous continuâmes donc notre marche à travers la partie la moins impraticable du jongle qui s'ouvrit bientôt devant nous, et nous offrit une large issue qu'on pouvait comparativement comparer à une clairière. D'un côté s'élevait une côte escarpée où croissaient çà et là des arbres épars, et dont la cime était couronnée d'une manière pittoresque par quelques huttes d'indigènes formant un petit hameau dans le cœur d'une vaste forêt. Tandis que nos

gens battaient les halliers en poussant de grands cris pour faire lever le gibier, un vieil éléphant que montait un de nos officiers en compagnie d'un riche indigène, fixa tout-à-coup les yeux sur un point où le taillis et les hautes herbes avaient acquis une certaine épaisseur. Un moment après, quelque chose parut se mouvoir en cet endroit, et l'éléphant reculant avec précaution, vint enfoncer sa croupe dans la ramure d'un arbre épineux qui s'élevait précisément à l'extrémité de la clairière, dans toute la richesse d'une vigoureuse végétation. Tout-à-coup il s'élança brusquement en avant, et ceux qui le montaient, cédant à la violence, furent jetés avec le Mahout au milieu du branchage piquant. L'intelligent animal, ayant atteint l'endroit qu'il avait précédemment abandonné, enfonça la tête dans les touffes d'herbes en poussant un cri aigu. Au bout de quelques minutes, il se releva, et soudain un tigre se traîna hors du couvert, et vint tomber expirant contre un tertre voisin; son corps était percé de part en part de deux horribles blessures. L'éléphant voyant qu'il n'y avait plus aucun danger à craindre, retourna vers l'arbre, s'enchâssa parmi les branches, ainsi qu'il l'avait déjà fait, et permit à ses cavaliers, déconcertés de leur chute, de remonter sur son dos. Il revint ensuite de nouveau vers son ennemi mourant, et lui fit une dernière blessure; mais au même instant, un Chekarry termina les souffrances du tigre en lui tirant un coup de fusil dans la tête. Après avoir dépouillé le bel animal de sa peau, nous reportâmes à la ville ce trophée de notre victoire, avec plusieures daims que nous avions eu le bonheur de rencontrer sur notre route. Ainsi, tout bien considéré, nous eûmes lieu d'être satisfaits de notre journée de chasse. »

L'histoire de la dynastie de Nayaca dans cet ouvrage est fort curieuse. Si on voit partout les traits de cette nature princière qui se rencontre dans toutes les annales, avec des accidens variés; toutefois on y trouve aussi des points de dissemblance remarquables, et aussi saillans que ceux qui distinguent la végétation de cette terre du soleil, de celle de nos climats froids et brumeux.

A Tritchengour est un temple fameux par ses beautés d'architecture. Il éclipse tous ceux dont cette ville abonde. Il est bâti au sommet de la montagne. Mais un spectacle fait pour enflammer l'enthousiasme du peintre et du poète n'a rien qui frappe les yeux hébétés et les sens engourdis de ce malheureux peuple. L'auteur nous dépeint ici la misère dont il fut témoin. Le tableau qu'il en trace est effrayant. Après l'avoir lu, on se demande s'il est possible de trouver une aussi affreuse indigence dans un pays si fertile, et où la terre produit presque de tout, sans être cultivée, ou au moins après une culture bien imparfaite. Mais cette difficulté trouve sa solution dans l'insouciance des habitans et dans l'impéritie d'une administration incapable; d'où il faut conclure que sans une bonne

administration qui encourage l'industrie, tous les trésors que la nature sème sur nos pas sont perdus pour l'homme.

« Dès que nous eûmes quitté le temple des Tritchengour, nos regards ne furent plus frappés que du triste spectacle de la plus cruelle misère. La pluie avait manqué aux moissons, et la famine exerçait ses ravages dans tout le pays. Des villages entiers étaient dépeuplés. La détresse des êtres survivans était inexprimable. Des mères venaient à nous, et nous offraient de nous vendre leurs enfans pour une portion de riz. C'était une situation douloureuse pour nous que de voir de si grandes souffrances pour lesquelles nous n'avions pas de remède, et de fermer, malgré nous, l'oreille à des supplications auxquelles nous ne pouvions répondre que par une stérile sympathie ; car tous nos moyens réunis n'auraient été, au milieu de tant de maux, qu'une goutte d'eau dans l'océan. J'ai vu là de misérables parias, poussés par la rage de la faim, ramasser la fiente de nos bêtes de somme, et se la disputer avec une férocité désespérée. Ceux qui parvenaient à s'en saisir, la délayaient ensuite dans l'eau pour y chercher quelques grains. Ces scènes d'horrible détresse se multiplièrent pendant toute la saison.

» Je me souviens qu'un jour, en traversant un village, un peu après le lever du soleil, je vis, à quelques pas de l'entrée du lieu, une pauvre femme assise à terre dans un état de complète inanition; elle était adossée à une large pierre, les bras pendans et immobiles; elle était nue jusqu'à la ceinture; elle avait les yeux fermés, le menton pendant, et les lèvres agitées par un mouvement si imperceptible, qu'à peine il indiquait encore un reste de vie; ses longs cheveux couvraient ses épaules, et cachaient une partie de sa figure, déjà envahie par la pâleur de la mort; son corps présentait l'aspect hideux d'un squelette recouvert d'une peau flottante, sous laquelle perçait la saillie des os. Un enfant à la mamelle se pressait contre son sein, s'efforçant d'en extraire un lait que la nature avait tari dans sa source. La pauvre petite créature était d'une maigreur effrayante, et poussait des cris aigus à chaque effort qu'elle faisait inutilement pour trouver l'aliment maternel. Je pris la main de la mère expirante, et appliquai mon doigt sur son artère : les pulsations étaient comme le mouvement d'un fil qu'un souffle léger remuerait à peine. Au bout de quelques instans, une imperceptible convulsion passa sur ses lèvres, sa bouche se ferma, et l'âme se sépara du corps. Je pris l'enfant dans mes bras et l'emportai dans ma tente; mais soit qu'il eût contracté en commun avec sa mère le germe de la mort, soit que la personne à qui je l'avais confié n'en eût pas pris tout le soin nécessaire, il mourut dans la journée. J'aurais donné tout ce que je possédais pour le sauver. Il expira sous mes yeux sans pousser un gémissement. La pauvre mère devint la proie des chacals et des vautours. Dans le même village, et avant la fin du jour,

périrent encore plusieurs personnes. Toutes les bêtes de proie et les chiens parias eurent une abondante pâture.

»Je ne puis m'empêcher de rapporter encore une autre circonstance du même genre dont je fus le triste témoin, parce qu'elle servira à montrer jusqu'où peut aller la stupide opiniâtreté des préjugés de caste, même en présence des horreurs de la mort. Le lendemain du jour où eut lieu l'évènement que je viens de raconter, j'entrai dans la cabane d'un pauvre Hindou, éloignée de quelques centaines de pas du village. Quand je mis le pied sur le seuil de la porte, un chien paria, hideux de gale et de maigreur, tourna vers moi des yeux ternes et enfoncés dans leur orbite; j'entrai dans la chambre où la mort moissonnait impitoyablement ses misérables victimes. Dans un coin de ce bouge, j'aperçus le cadavre d'une femme âgée, gisant dans un état de putréfaction rapide, et exhalant déjà l'air empesté de la matière en décomposition. Au milieu, était étendu, sur une natte en lambeaux, un homme de moyen âge qui paraissait approcher de son dernier moment. Sa femme était couchée sur le sol nu, à ses pieds, et dans un état à peu près semblable, ayant à côté d'elle un enfant mort d'environ deux ans. Une petite fille était agenouillée au côté opposé, criant avec une pétulance qu'augmentait l'excès de la faim, pour avoir du riz, et frappant sans cesse de ses petites mains le visage pâle de sa mère. Celle-ci ne lui répondit que par un mouvement lent et pénible des yeux vers le ciel, après quoi je crus qu'ils allaient se fermer pour toujours. Je fis apporter par un domestique un panier de provisions que j'ouvris devant l'enfant; mais le malheureux père, tournant vers moi un regard frappé d'horreur, étendit les bras comme un maniaque, saisit sa petite fille, l'écarta violemment de la nourriture souillée qu'on lui offrait, et tomba mort à la renverse. La mère était trop mal pour s'apercevoir de ce qui se passait. J'ordonnai à mon domestique de la soulever. Elle respirait encore, mais d'une manière presque insensible; elle avait perdu toute connaissance, et ne tarda pas à expirer dans les bras de cet homme. Cette scène est une des plus tristes dont j'aie été témoin dans le cours de ma vie. La petite fille survécut à ses père et mère, et fut réclamée par quelques uns de ses parens, assez heureux pour avoir échappé aux ravages de la famine.

» On ne peut se faire une idée des souffrances qu'endurent des masses entières de peuple dans l'Hindostan quand viennent à manquer les pluies périodiques, nécessaires pour fertiliser leur territoire. Soit que la sécheresse s'étende à tout le pays, soit qu'elle ne sévisse que partiellement, la famine générale ou locale ne tarde pas à se déclarer parmi ces populations pauvres, à qui leur indolence imprévoyante ne permet pas d'avoir en réserve des provisions pour un temps de calamité, dont le retour est si habituel. Aussi, quand le fléau se répand sur elles,

est-il toujours accompagné de scènes horribles, dont n'approchent jamais les plus rudes privations qui affligent accidentellement les classes pauvres dans les pays de l'Europe civilisée. Et ce qu'il y a de déplorale, c'est que ces scènes d'horreur n'excitent aucun acte de sympathie ni de bienfaisance parmi les classes opulentes du pays. Telle est la desséchante influence d'une religion fataliste qui ne commande pas la charité. »

A Seringapatam, l'auteur des tableaux pittoresques vit les taureaux des bramins. Tandis que la race humaine mourait, décimée par la disette, ces bienheureux animaux, consacrés à la divinité sévère appelée Siva, étaient choyés au point de ne toucher qu'avec une dent dédaigneuse et un appétit capricieux la nourriture la plus délicate et la mieux choisie. La vénération qu'on a pour ces animaux est telle, qu'il est défendu de les frapper, ni de les empêcher de paître partout où ils se trouvent, ou de manger tout ce qu'ils rencontrent. On les voit ordinairement parcourir les bazars, entrer dans toutes les boutiques, y manger le grain étalé, renverser tout sur leur passage, au grand désagrément du paisible marchand hindou, qui supporte toutes ces gentillesses avec une pieuse résignation.

On trouve dans le Mysore des statues colossales dont l'origine est inconnue. Celle de Jain, à onze lieues de Seringapatam, est haute de soixante-dix pieds et trois pouces, au-dessus d'un immense piédestal qui lui sert de base, et qui n'est qu'un monticule de granit d'une hauteur de plus de deux cents pieds. L'idole est du même granit que le monticule dont elle est le sommet. Dans les environs de Caboul, on trouve d'autres figures colossales, dont deux taillées en relief dans la roche, sont hautes de cent vingt pieds, et occupent chacune un espace de soixante-dix pieds de largeur. Il existe aussi dans l'un des cantons du Mysore une tribu dont les coutumes sont si singulières, que nous en rapporterons quelques unes ici :

» Non loin de *Sravanà Belgula*, il existe un canton et une tribu remarquables par un usage aussi singulier qu'absurde. Lorsqu'il est question de fiancer la fille aînée d'une famille, la mère, en guise de cérémonial préparatoire, perce les oreilles de la future, opération par laquelle celle-ci est définitivement engagée à son prétendu. Mais, avant de procéder à l'accomplissement de cette coutume, il faut que la mère subisse elle-même l'amputation des premières jointures du troisième et du quatrième doigt de la main droite. C'est avec cette main mutilée qu'elle doit, à son tour, opérer sur sa fille. Quant à l'amputation des doigts, elle se fait sans grand embarras. L'opérateur est ordinairement le maréchal du village. Il fait placer le doigt sur son enclume, y applique un ciseau émoussé, et, d'un coup de marteau, il fait voler le bout du membre amputé, sans que la patiente

ait l'air plus ému que s'il s'agissait de lui couper un cor. Malgré la grossièreté de ce procédé chirurgical, la plaie ne tarde pas à se cicatriser. Il suffit pour cela d'un cataplasme de safran, et en quelques jours, la blessure et la douleur disparaissent. Cela tient à l'extrême pureté de sang chez les Indiens. Jamais on n'entend parler parmi eux de suppuration, même pour les blessures les plus graves, mais ils sont sujets au tétanos, par suite de déchirures aux pieds, et il est rare qu'ils en réchappent.

» La tribu dont je viens de parler n'occupe pas au-delà de deux ou trois districts du Mysore, et ne comprend pas plus de vingt mille âmes. Je crois qu'elle forme une caste inférieure, et ne communique avec aucune autre. Quand la fiancée est orpheline, c'est la mère de l'époux futur qui doit souffrir l'amputation des doigts, à moins qu'elle ne l'ait déjà subie pour le mariage de sa propre fille; dans ce cas, elle est dispensée de cette cérémonie barbare. Telle est d'ailleurs la folle joie des parens quand ils marient leurs enfans, qu'une mère, eût-elle cinquante doigts à perdre, les porterait tous avec empressement sur l'enclume du maréchal, tant elle est ravie de voir sa fille pourvue d'un mari. C'est qu'un mari est, pour une Indienne, la source du plus grand bonheur ici-bas. On voit des parens dépenser tout leur avoir aux noces d'un enfant, et condamner le reste de leurs jours aux plus dures privations pour se procurer les jouissances vaniteuses et passagères d'une fête brillante en cette occasion.

» Nous fûmes témoins d'une scène assez divertissante dans un petit village, sur la route du district de Courg, où nous nous rendions après avoir quitté *Sravana-Belgula*. Dans un petit enclos attenant à une pauvre chaumière, nous vîmes une femme attachée à un pieu, et près d'elle un homme qui lui administrait une rude correction avec un bambou. Les coups qu'il appliquait sur ses épaules nues arrachaient à cette malheureuse des cris perçans. Elle supporta quelque temps ce supplice sans manifester aucune envie de se venger. A la fin pourtant, excédée par une souffrance trop prolongée, elle saisit tout-à-coup la jambe de son bourreau, au moment où il s'avançait pour la frapper de nouveau, et le mordit si violemment au mollet qu'il se mit à hurler comme un chien qu'on aurait battu; puis, échappant à ses atteintes par un saut en arrière, il revint à la charge et redoubla ses coups d'une si furieuse manière que je crus les os de la pauvre femme en grand danger d'être rompus. Pour elle, ce nouveau supplice ne la fit pas sourciller; fixant sur lui ses grands yeux noirs, elle semblait lui dire avec l'expression calme du triomphe : « Tu peux me tuer maintenant, je me suis » vengée! » Je crois qu'on aurait pu entendre à cent pas le retentissement du bois creux sur ses côtes. Mais plus elle affectait de souffrir avec résignation et fermeté, plus l'homme redoublait de rage et de coups.

»Plusieurs passans, assemblés autour de l'enclos, contemplaient cette scène avec une parfaite indifférence. J'appris d'eux que le héros était un tyran domestique châtiant sa compagne pour quelques infractions aux lois de la fidélité conjugale. Désireux de mettre un terme à sa brutalité, je fis intercéder auprès de lui par un de mes domestiques indigènes ; mais celui-ci n'eut pas plutôt fait acte d'intervention dans cette guerre de ménage, que la femme, se dégageant de ses liens, se jeta sur le messager de paix comme une tigresse en furie, et lui donna de sa tête dans la poitrine, en épuisant contre lui toute l'éloquence de son vocabulaire d'injures. Un léger sourire courut sur les visages des spectateurs, et je me rappelai la scène analogue de certaine comédie. Aussitôt que la Martine indienne eut mis en fuite le malencontreux pacificateur, elle reprit sa place contre le pieu, son rude époux l'y rattacha, et il continua de la battre, à la grande satisfaction de la communauté. »

C'est une étrange anomalie dans la nature humaine, mais il n'est que trop vrai que l'obéissance passive de la femme indienne est, chez elle, en même temps une vertu et une obligation sociale. Elle estime son mari en proportion du soin qu'il prend de maintenir ce qu'elle regarde comme sa dignité d'homme. Il faut, pour cela, qu'il lui fasse sentir de temps en temps sa supériorité, et la traite en maître pour lui rappeler qu'elle est son esclave.

Rien ne dispose mieux une Indienne à secouer l'autorité maritale que de voir cette autorité exercée avec mollesse. Aussi l'homme qui souffrirait que sa femme mangeât en sa présence serait dégradé aux yeux de celle-ci. Il en serait de même s'il lui permettait de s'approcher de lui quand il prend son repas. C'est en vertu de tels préjugés que la femme, dans ces contrées, se réduit elle-même à n'être pour l'homme qu'un instrument de plaisir et de servitude domestique.

L'ignorance profonde dans laquelle on élève les femmes, dans l'Inde, peut expliquer jusqu'à un certain point l'obstination avec laquelle elles sont attachées à des coutumes qui font peser sur elles une si cruelle oppression. Jamais elles ne reçoivent la moindre éducation, et, mineures toute leur vie, elles restent indéfiniment soumises à leurs parens mâles, si ce n'est dans certains cas où les passions entrant en lutte avec la raison, finissent par prendre le dessus. C'est ce qui arrive de temps en temps parmi les classes inférieures les plus démoralisées. Un auteur indien a dit : « La femme ne peut jamais être indépendante. Dans son enfance, elle dépend de son père ; dans sa jeunesse elle dépend de son époux; dans ses vieux jours elle dépend de ses fils. » Cela est rigoureusement vrai.

Et pourtant, n'est-il pas malheureux de voir ces créatures, souvent parées des grâces et des charmes les plus séduisans que la nature puisse créer et l'imagination se peindre, de les voir, dis-je, réduites à une ignorance barbare qui maté-

rialise leur beauté et les ravale, pour ainsi dire, à la condition des brutes? Si l'on cherchait une cause à l'état de dégradation sociale où sont tombés les Indiens, on la trouverait, je le crois, dans cette existence matérielle de leurs femmes et dans la tyrannie domestique à laquelle elles sont livrées; car on a partout observé que l'esprit de l'homme s'élève et se polit à mesure que l'intelligence de la femme se développe, et que là où manquent les égards délicats envers le sexe faible, il ne peut exister un degré parfait de civilisation. C'est ce que prouve tristement le désordre moral qui défigure aujourd'hui le caractère de la société indienne.

Au sein des vices de cette société, rien cependant n'égale la vive tendresse des mères pour leurs enfans. En voici un exemple bien frappant.

« Je suivais à cheval, un matin, les bords de la rivière qui baigne les murs de Pounah, dans le Duccan, dit notre auteur, lorsque je vis une jeune Indienne, d'une tournure agréable, descendre vers la rive pour se baigner, avec un enfant d'environ deux ans dans les bras. Elle déposa ce fardeau précieux sur le bord du fleuve, élevé d'environ trois pieds en cet endroit, et se mit à l'eau. Le courant, gonflé par des pluies récentes, était très rapide, surtout contre la rive, au pied de laquelle il avait une grande profondeur; de plus, il faisait un coude en cet endroit et rencontrait une résistance qui augmentait encore son impétuosité. La jeune mère était tout occupée à laver ses longs cheveux noirs, quand tout-à-coup un cri perçant, poussé par un des baigneurs, lui fit tourner les yeux vers l'endroit où elle avait laissé son enfant. A peine eut-elle le temps d'apercevoir un léger frémissement à la surface de l'eau; cet indice lui suffit pour lui faire comprendre le danger qui menaçait l'objet de sa tendresse. Aussitôt, rejetant en arrière ses cheveux humides, et dardant un regard où se peignaient à la fois ses angoisses et son généreux dévouement, elle se lança intrépidement dans les flots troublés et tourbillonnans. Elle revint au-dessus de l'eau, à l'endroit où son enfant avait disparu; puis, plongeant de nouveau, elle remonta à la surface, à une grande distance de là, et, regagnant la rive, elle s'y roula dans le plus affreux désespoir. Comme les consolations de ses compagnes semblaient n'avoir d'autre effet que d'irriter sa douleur, on la laissa s'y livrer seule et sans trouble. Je me gardai bien, pour ma part, d'aggraver, par la souillure de ma présence, un deuil si saint et si irrémédiable.

»Cet accident se termina par une catastrophe plus affreuse encore : le corps de l'enfant fut retrouvé au bout de quelques heures. La malheureuse mère pleura sur lui nuit et jour, jusqu'à ce qu'il ne fut plus qu'une masse informe en putréfaction. La fièvre la saisit, et elle mourut. C'était la femme d'un cipaye; j'allai la voir le lendemain de l'accident : elle déplorait la perte de son fils dans les termes les plus pathétiques. Je ne voulus pas l'interrompre, et me contentai de

l'observer en silence. Elle ne s'aperçut nullement de ma présence, tant son être était absorbé dans la violence de sa douleur. Il y avait auprès d'elle deux ou trois commères babillant ensemble avec une parfaite indifférence, et adressant seulement de loin en loin à cette mère inconsolable de ces consolations banales qui repoussent l'affligé au lieu de le calmer. C'est qu'en effet, chez les Indiens, l'amour des enfans est une espèce d'égoïsme; c'est du moins un sentiment qui ne s'étend pas au-delà du foyer domestique. Ainsi, dans la circonstance que je viens de citer, l'une des consolatrices faisait entendre ces paroles sur un ton de reproche : « Pourquoi pleurer? N'as-tu personne à qui tu t'intéresses, depuis la perte de » ton enfant? Mérite-t-il tes larmes après t'avoir causé tant de chagrins? Pour- » quoi t'aurait-il quitté s'il avait eu quelque attachement pour sa mère? Ou il n'é- » tait pas fait pour toi, ou tu n'étais pas faite pour lui, et de toutes les manières » il valait mieux qu'il s'en allât. D'ailleurs, c'est aussi ta faute, et tu dois prendre » patience; il faut que tu aies fait quelque méchante action dans une vie précé- » dente (1), ceci en est le châtiment. Allons, allons, sèche tes larmes et console-toi. »

» Ces dures paroles frappaient l'oreille de la pauvre mère affligée sans y laisser de traces, comme les flocons de neige qui tombent dans la rivière. Je m'arrachai à ce pénible spectacle, après avoir donné au mari quelques roupies pour payer les frais des funérailles de l'enfant. Cet homme était fort affecté; mais il se montra beaucoup plus sensible à la perte de son fils qu'à celle de sa femme, envers qui pourtant il s'était toujours conduit, au dire du public, sinon avec tendresse, du moins avec indulgence; car la tendresse est rarement au nombre des vertus conjugales parmi les classes inférieures de l'Inde.

» C'est un triste tableau que celui de la famille dans ce pays; l'indulgence excessive et peu judicieuse des parens rend les enfans intraitables et rebelles. Le moindre obstacle opposé à leurs volontés les met en fureur, et à chaque instant ils bravent l'autorité paternelle pour suivre aveuglément leurs caprices sauvages. Aussi ne doit-on pas s'étonner des crimes contre nature qui souillent les eaux du Gange, où l'on voit journellement des fils étouffer dans la vase sacrée ceux auxquels ils doivent l'existence. »

La capitale du Mysore est Seringapatam, bâti dans une île formée par la rivière de Cavery; le terrain en est bas et malsain. Cette ville, jadis populeuse et puissante, était la résidence de Hyder-Ali et des princes de sa dynastie. Elle fut conquise par les Anglais en 1799, après une faible résistance qui fut suivie d'un affreux carnage. Tippou-Saïb, son dernier souverain, y montra un grand courage. Il y périt, abandonné par ses gens.

(1) On sait que les Indiens croient à la métempsycose.

Il y a partout des charlatans; mais on en trouve surtout dans l'Inde plus que partout ailleurs. Ces empiriques prétendent commander à toute la nature. En voici un exemple curieux rapporté par l'auteur (1).

« ..... Un accident sérieux vint retarder pendant quelque temps notre marche. Un des *coulis* employés à porter notre bagage s'étant, à notre première halte, étendu par terre à l'ombre d'un bouquet d'aloès, pour y prendre, comme d'ordinaire, quelques momens de repos, fut mordu au côté par un serpent venimeux. En peu d'instans il devint très malade; l'écume lui sortait de la bouche, et tous les symptômes de l'agonie se manifestaient en lui. Il se trouva par malheur qu'aucune des personnes présentes n'était en état de lui administrer les remèdes qui auraient pu réellement le soulager. Il restait donc gisant dans cette déplorable situation, agité par de violentes convulsions, et les effets du venin devenant plus puissans de minute en minute, il semblait en proie aux plus vives souffrances, et se tordait d'une manière effrayante. A tout hasard, je lui versai dans le gosier quelques gouttes d'eau-de-vie, ce qui, pour le moment, fit cesser la contraction des muscles, et lui procura une sorte de repos; mais les spasmes reparurent bientôt avec une nouvelle violence, et tout espoir de le sauver s'évanouit. Il demeura un jour entier dans cet affreux état; durant la nuit il fut pris d'un accès de délire qui se calma au bout de quelques heures, après quoi il tomba dans une stupeur léthargique, et perdit l'usage de la parole.

» Voyant son cas désespéré, quelques uns de ses compagnons envoyèrent chercher dans le village voisin une espèce d'inspiré qui s'attribuait le pouvoir de guérir tous les maux par des paroles magiques, et prétendait que le poison du reptile le plus venimeux ne pouvait résister à l'efficacité de ses charmes mystérieux, mais curatifs. Le pauvre *couli*, au moment où cet homme arriva, était couché sur le dos, respirant encore, à la vérité, mais complètement insensible à ce qui se passait autour de lui, et réduit visiblement à toute extrémité. Le docteur, sans se montrer nullement déconcerté par l'apparente impossibilité de ressusciter un homme mort, ou du moins un homme qui l'était aux trois quarts, annonça audacieusement aux assistans qu'ils allaient voir le malade se relever en possession de toutes ses forces dans l'espace de quelques minutes : telle fut la formule de sa déclaration. Il commença, en conséquence, à gesticuler, à parler tout bas, à murmurer des sons inintelligibles, à prendre des attitudes bizarres et mystérieuses; mais au milieu de son inspiration, le *couli* poussa un soupir et mourut. Aussitôt qu'il devint évident aux yeux de l'empirique hindou que son patient

(1) M. Forbes, Mémoires sur l'Orient

avait cessé de vivre il n'exprima ni surprise ni émotion, mais il affirma gravement que cet homme s'était rendu coupable de quelque crime irrémissible, et que son âme devant entrer dans le corps d'un serpent pour y commencer une nouvelle existence, en punition de ses péchés dans cette vie, le ministre du grand Siva avait vu l'efficacité de ses charmes échouer contre la destinée du pécheur ; » Mais, continua-t-il en montrant le corps, si c'eût été un homme vertueux, » j'aurais rendu le venin du reptile aussi inoffensif que du lait. »

La société hindoue est si corrompue, que le brigandage s'y organise en grand ; il a ses lois et des princes pour patrons. On trouve cette détestable coutume presque dans tous les cantons de l'Inde. Les petits princes accroissent par là leur revenu d'une manière assez considérable, car les bandits, tolérés par eux, leur abandonnent toujours une large part du butin en retour du bénéfice qu'ils retirent de leur protection. Si nous considérons l'état de dégradation civile auquel est soumise une grande portion des habitans, nous ne serons point surpris de voir les malfaiteurs fourmiller dans tous les districts. Les préjugés de caste sont trop inflexibles et trop exclusifs pour ne pas produire des effets désastreux sur le moral des populations. Quand les hommes sont réduits à un degré d'abjection incompatible avec la dignité de leur espèce, leurs dominateurs doivent s'attendre à subir des représailles de leur part ; car celui qui sème la tyrannie est condamné à en recueillir les fruits. Dans l'Inde, des milliers d'individus, repoussés du sein de la société, et entourés comme d'un vaste réseau d'infamie, se précipitent dans la carrière du crime. Faut-il s'étonner si, privés de tout contact avec la vertu, ils se laissent aller à la contagion, et qu'ainsi les progrès du mal continuent de s'étendre au lieu de céder à la douce influence de la morale ?

On rencontre partout des hordes de bandits depuis les hautes régions de l'Himalaya jusqu'aux extrémités de l'Indoustan.

Ces dangers sont un des plus tristes fruits d'une législation imparfaite, qui, en raison de la tolérance condamnable accordée aux malfaiteurs par les petits souverains entre lesquels est partagé ce vaste empire, laisse la foi publique exposée aux plus audacieuses infractions. L'impunité sert d'encouragement au crime ; et tant que la justice qui émane des tribunaux indiens ne verra point ses lois exécutées avec une stricte et impartiale sévérité, l'homme dépouillera son semblable avec cette férocité sanguinaire que la nature semblait n'avoir donnée en apanage qu'aux monstres des forêts.

Protégés par l'apathie générale des princes indigènes, les bandits qu'ils tolèrent exercent leurs déprédations, pour ainsi dire, en toute sécurité ; et, en beaucoup d'occasions, leur dextérité extraordinaire ne peut être égalée que par la brutalité sauvage avec laquelle ils commettent leurs sanglans méfaits. Méprisés,

mais craints de toutes les classes de la société, hormis de la race d'hommes désespérés dont ils font partie, la seule avec laquelle ils entretiennent quelques relations, ils se regardent comme les ennemis communs du genre humain, et, poussés par un esprit d'atroce vengeance, à l'aspect de la haine universelle dont ils sont l'objet, ils ne manquent pas de la satisfaire, chaque fois qu'ils le peuvent, par d'infâmes représailles.

Parmi les plus détestables bandes de brigands qui infestent l'Inde, on distingue les Phanségars, qui ne sauraient, je crois, trouver leurs pareils dans aucune partie du monde, pour le sang-froid et la basse férocité qu'ils apportent dans l'exercice de leur criminelle profession. Leur système de brigandage est aussi unique qu'horrible. Pour eux, un vol ne va pas sans meurtre, et il est extrêmement rare que la victime parvienne à s'échapper.

Ces voleurs tirent leur nom de *phanségars* de l'instrument qui leur sert à commettre leurs assassinats. *Phanségar* signifie étrangleur, et l'arme qu'ils emploient est le phansi ou nœud coulant, qu'ils jettent subitement autour du cou de ceux qu'ils veulent dépouiller, et à l'aide duquel ils les étranglent. Par cet abominable moyen, leurs victimes sont dans l'impossibilité de se relever ou de crier; car la compression que le nœud produit autour du gosier suffit pour empêcher la voix d'arriver jusqu'aux lèvres. Ils s'emparent ainsi de leur butin sans résistance et avec peu de chance de se voir découverts, puisqu'ils agissent invariablement d'après cette maxime : « Que les morts ne parlent point. »

Il est à remarquer que ces bandes n'appartiennent à aucune caste en particulier, mais se composent également d'Indous et de Mahométans, de parias et de chaudessahs; des brahmines même en font fréquemment partie. Ce mélange provient de l'habitude où sont ces brigands d'épargner les enfans des malheureux qu'ils dépouillent après les avoir assassinés. Ils prennent soin de ces pauvres petits, et leur donnent une éducation conforme à leur horrible genre de vie, ce qui explique l'étrange pêle-mêle de leur association. Il arrive cependant quelquefois que les brahmines, dégradés par leur propre classe, se joignent volontairement à eux; mais ce cas est très rare.

Le nombre d'individus qui forment une bande varie depuis douze jusqu'à soixante et soixante-dix. Ils commettent toujours leurs brigandages loin de l'endroit qui leur sert de repaire commun, et dont ils restent souvent absens plusieurs mois, ne retournant chez eux que pour dépenser, dans les plus infâmes débauches, l'argent mal acquis qu'ils ont retiré de leur butin. Leurs victimes sont d'ordinaire les voyageurs que le hasard amène sur la route. Déguisés en pèlerins, ou sous l'apparence de quelques familles qui se rendent vers un canton éloigné, ils savent, par leurs manières simples et pacifiques, endormir la défiance de

l'imprudent qui, dans la sécurité où il est plongé, devient aisément leur victime. Chaque compagnie d'assassins a un chef auquel elle obéit scrupuleusement. Ce chef dirige toutes les opérations, mais n'y prend généralement aucune part active, excepté lorsqu'il est question de reconnaître les lieux, et dans les occasions moins hasardeuses qui réclament plus d'astuce que de courage et de promptitude d'exécution.

Quand ils sont de service pour quelque expédition, ils ont coutume de se séparer en troupes de huit à onze individus, qui se subdivisent encore en fractions de deux ou trois, et qui restent toujours soigneusement en vue l'une de l'autre, afin de profiter immédiatement de toute rencontre accidentelle qui pourrait favoriser leurs projets sanguinaires. Ils se rassemblent alors en un moment, et, grâce à leur nombre, ils réduisent sans peine leurs victimes à un éternel silence. Ces diverses divisions dont se compose le corps principal, ont soin, en pareil cas, de le suivre à des distances rapprochées : ainsi, lorsqu'une troupe a besoin de renfort, elle en obtient à l'instant, et ils ont, pour communiquer entre eux, une sorte de signaux télégraphiques, connus d'eux seuls, par lesquels leur chef est aussitôt informé de tous leurs mouvemens.

Ces bandits se rejoignent souvent, comme par hasard, dans de petites villes, dans des villages, où ils unissent leurs forces, suivant que l'occasion l'exige; mais ils commettent plus habituellement leurs meurtres dans les lieux éloignés de tout endroit fréquenté, où ils courent peu de risque de voir troubler leurs opérations. Ils ont avec eux un certain nombre d'enfans de différens âges, dont la présence écarte d'eux tout soupçon. Ces petites créatures, n'ayant aucune idée de leurs manœuvres, ne sauraient les trahir par leur babil indiscret, et leur innocence est, en général, pour le voyageur, la garantie présumée de sa propre sûreté. Avant de commettre un assassinat, les Phanségars ont soin d'éloigner du lieu de la scène leurs jeunes compagnons.

Deux ou trois d'entre eux se postent quelquefois en sentinelle dans un choultry, et dès qu'une victime vient à paraître, ils en informent aussitôt leurs camarades; ces derniers arrivent alors un à un, déguisés en voyageurs, lient conversation ensemble comme s'ils étaient parfaitement inconnus l'un à l'autre, et lorsqu'ils ont banni toute espèce de crainte de l'esprit du confiant étranger, ils consomment leurs crimes pendant son sommeil. D'autres fois, ils l'éveillent brusquement, et au moment où il se redresse en sursaut, ils lui jettent un nœud coulant autour du cou et l'étranglent.

Un voyageur isolé n'est jamais attaqué par moins de deux Phanségars; et si ceux-ci rencontrent la moindre résistance, un troisième arrive toujours à leur

aide; mais telle est l'habileté qu'ils déploient dans leur sanglante profession, qu'ils ne courent que peu de risque de voir échouer leurs entreprises.

La manière habituelle dont ils pratiquent les assassinats est celle-ci : tandis que leur victime est en pleine sécurité, quelqu'un de la troupe lui passe subitement au-dessus de la tête un nœud formé avec un mouchoir tordu ou une bande de mousseline claire, et, après l'avoir glissé adroitement autour du cou, il le serre de toute sa force. Au même instant, un de ses compagnons frappe par derrière à l'endroit du jarret le malheureux qui lutte contre la mort, l'oblige à tomber en avant, et accélère ainsi l'acte de la strangulation. Lorsque la personne assassinée est étendue sur la terre, ils lui donnent de violens coups de pied dans les tempes, jusqu'à ce que ses souffrances soient arrivées à leur terme, ce qui a généralement lieu dans l'espace d'une minute. Toute l'opération s'exécute avec tant de promptitude et d'adresse, qu'il n'est pas au pouvoir de la victime d'opposer la plus légère résistance, et quelle que soit sa force, elle ne lui est d'aucun secours contre ces hommes si profondément versés dans la science du meurtre.

Ces monstres agissent avec tant de prudence qu'ils ne commettent jamais leurs vols, dont le meurtre est l'invariable complément, ainsi que je l'ai déjà dit, sans avoir au préalable pris les plus minutieuses précautions pour se mettre à l'abri de toute surprise, et pourvu, par tous les moyens que peut suggérer la prévoyance humaine, au danger de manquer leur coup. On les a vus suivre leurs victimes pendant plusieurs semaines, avant de trouver l'occasion de la frapper, et leur patience en pareil cas ne peut être comparée qu'à la lâche férocité avec laquelle ils exécutent à la fin leurs crimes. Aucune considération divine ou humaine ne peut les détourner de leur atroce profession, et la vie de leurs semblables est de si peu de valeur à leurs yeux, qu'ils la prennent souvent pour les misérables haillons qui couvrent le corps du plus pauvre voyageur. Si quelqu'un vient à passer sur la route avant que le cadavre de leur victime en ait été enlevé, ils jettent un drap par-dessus, et se mettent à pousser des gémissemens lamentables, comme s'ils déploraient la perte de quelque parent; ou bien encore, l'un d'entre eux se laisse tomber et se tord sur la terre, comme dans les angoisses de l'agonie, afin de distraire l'attention des passans importuns de l'objet de leurs prétendus regrets. Quand les circonstances le permettent, ils accomplissent leur œuvre de sang à la portée de quelque jongle, et, comme je l'ai rapporté plus haut, loin de tout chemin fréquenté. Ils cherchent de préférence le voisinage d'un nullah, ce qui leur donne le moyen de faire disparaître le corps plus aisément; mais, autant que possible, ils enterrent celui-ci dans un endroit écarté, là où la nature du sol, légère et sablonneuse, favorise la célérité

qu'ils doivent apporter dans toutes leurs opérations. Ils y creusent à la hâte une fosse dans laquelle ils jettent le cadavre, la tête en bas, après l'avoir mutilé d'une horrible manière. Ils lui font partout de larges entailles, pour l'empêcher de se gonfler et de soulever ainsi la terre qui le couvre, ou de produire de faibles craquemens qui pourraient attirer les chakals, ainsi que d'autres animaux carnassiers, et dévoiler leurs crimes aux yeux des passans. Quelquefois, quand la nécessité de se hâter ne leur permet pas de creuser un trou assez grand ni assez profond, ils replient les jambes et les cuisses en-dessus du corps, après en avoir coupé les articulations, et comblent ensuite la fosse avec précipitation. Mais lorsqu'ils n'ont à craindre aucune interruption, les meurtriers dressent assez souvent une tente au lieu même de l'inhumation, et célèbrent un festin au-dessus du cadavre qu'ils viennent d'ensevelir d'une manière si lugubre et si peu cérémonieuse.

La prudence calculée de ces assassins, dans des circonstances si révoltantes pour notre nature, forme un caractère distinctif de leur système de brigandage. Ils semblent ne négliger aucun des moyens qui peuvent servir à cacher leurs crimes sous le voile d'un profond mystère; ils préparent toutes choses avec une prévoyance presque philosophique, et leurs mesures, pour échapper au danger d'être découverts, sont si bien prises, qu'il est tout-à-fait impossible de retrouver leurs traces dans la carrière de sang qu'ils parcourent.

Lorsqu'ils ont commis un meurtre dans un lieu peu favorable à l'inhumation de leur victime, ils enferment le corps dans un sac, et le jettent au fond d'un puits, ou le cachent dans quelque lieu solitaire d'un jongle voisin, à l'abri des vautours, des chakals et des bêtes sauvages, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré un endroit plus commode, où ils le transportent et l'enterrent de la façon que j'ai décrite. Si, par hasard, un chien accompagne la personne assassinée, ils ne manquent jamais de le tuer, de peur que le fidèle animal ne fasse découvrir le corps de son maître. Ils exercent leur détestable métier dans un esprit tellement systématique, que s'il leur arrive d'omettre la moindre particularité des règlemens établis parmi eux, les Phanségars hindous croient avoir commis une offense envers la divinité sanguinaire qui reçoit chaque jour leurs hommages, et s'empressent de l'expier par des offrandes sur ses autels. Ils regardent comme une action méritoire de présenter à leur dieu une portion des trésors qu'ils ont achetés par la mort de l'un de leurs semblables, et, en vérité, on ne peut s'étonner qu'ils se réconcilient avec l'habitude de répandre le sang humain, s'ils se persuadent en effet que la divinité qu'on leur a enseigné à honorer comme la source première de toutes choses, peut accepter, en tribut de reconnaissance et d'adoration, d'aussi abominables offrandes.

Bien que les Phanségars attaquent le plus ordinairement les voyageurs isolés, on les a vus détruire des caravanes de huit à dix personnes. Quelquefois le gain qu'ils retirent de leurs excursions est très considérable ; en d'autres occasions, il est si mince, qu'il peut à peine servir à leur procurer les premières nécessités de la vie durant leurs tournées aventureuses. Dès qu'ils ont rassemblé leur butin, on en fait le partage régulier ; la plus grosse part est mise en réserve pour les polygars, petits princes qui tolèrent leurs brigandages, et qui reçoivent ainsi une rémunération libérale de la protection qu'ils leur accordent. Une autre portion est destinée aux offrandes pieuses qu'ils ne manquent jamais de faire au retour d'une expédition heureuse ; et les prêtres, avec une lâche avidité, qui n'est surpassée que par celle des donateurs, se font largement payer leurs bons offices auprès des dieux que les brigands désirent se rendre favorables.

Après qu'on a prélevé sur le butin ces deux importantes parts, le reste est partagé dans de certaines proportions, suivant la validité des prétentions de chacun. Le chef, étant considéré comme l'âme de l'association, a droit à une double part ; celui qui a jeté le nœud coulant et opéré la strangulation de la victime reçoit une part et demie ; il en est de même de celui qui a mutilé le corps. On donne une part entière à chacun de ceux qui se trouvaient présens à l'assassinat, mais sans y jouer un rôle actif, et une demi-part à ceux qui n'en étaient pas témoins. Le partage se fait avec une telle régularité, qu'il n'en résulte jamais ni querelles ni murmures. Chaque individu dispose de sa portion comme il lui plaît, et la vend, en général, au premier amateur venu pour le douzième de la valeur. Afin d'écarter tout soupçon, ils ont soin de ne s'en défaire qu'à des endroits éloignés de leur crime.

La raison que donnent ces assassins pour mutiler et enterrer les corps de ceux qu'ils ont tués, est celle-ci : ils rapportent qu'une certaine déesse, à laquelle ils rendent un culte spécial, avait coutume de les débarrasser du soin d'inhumer les cadavres de leurs victimes en les dévorant, ce qui mettait les meurtriers à l'abri du danger de se voir découverts.

Un jour, après avoir dépêché un voyageur pour l'autre monde, on laissa, comme d'habitude, le corps sans sépulture. Un des Phanségars s'étant retourné par mégarde, aperçut la divinité carnivore occupée à s'en repaître. Irritée de voir sa voracité exposée aux regards indiscrets, elle fit le vœu (et les vœux des divinités païennes sont irrévocables) de ne plus dévorer à l'avenir un seul des corps tués par les Phanségars, leur audacieuse curiosité les ayant rendus indignes de sa protection. Cependant, pour compenser jusqu'à un certain point le patronage qu'elle leur retirait, elle voulut bien arracher un des crocs de sa céleste mâchoire, et le leur donner en guise de pioche, leur promettant que jamais cet

outil ne s'userait. Ensuite elle ouvrit son flanc divin, et en retira une côte qu'elle leur donna également en guise de coutelas, lequel ne devait jamais perdre son fil, n'importe avec quels matériaux terrestres il fût mis en contact. Enfin, après qu'elle leur eut fait ces dons généreux, elle se baissa, et détachant la bordure de sa robe, elle la leur donna encore comme un moyen infaillible de strangulation contre leurs victimes. C'est sur cette tradition bizarre que s'appuient les Phanségars pour colorer d'une sanction divine les horribles attentats qu'ils commettent tous les jours contre la sécurité sociale.

Telle est l'aberration morale de ces misérables, qu'ils n'attachent même aucune idée de dégradation à leur barbare profession. Quand on leur demande comment ils peuvent se rendre coupables d'un crime aussi horrible que celui de verser le sang humain, leur unique réponse est celle-ci : Mon père et ma mère étaient Phanségars, je fais ce qu'ils m'ont appris à faire. De quoi voulez-vous que je vive, si j'abandonne le seul métier que je sache?

Ils n'admettent pas un instant qu'il y ait plus de mal à tuer un homme qu'à tuer une bête brute; et, comme ils sont fatalistes, quand on parvient à les saisir, ils ne témoignent pas la moindre crainte du supplice. Pour eux, le moment fatal est venu, voilà tout ce qu'ils comprennent, et ils en concluent que ce qui leur reste à faire est de préparer leur âme à envisager la mort sans faiblesse, et de se soumettre sans murmure à la destinée qui attend tout homme ici-bas, sous une forme ou sous une autre.

Un Phanségar, quand il est pris, n'hésite pas à avouer ses meurtres; il les dénombre sans rougir; il tire une vanité sauvage de la célébrité qu'il a pu acquérir dans sa tribu par son adresse à lancer le fatal cordon.

Les *Tableaux pittoresques de l'Inde* ne sont pas seulement un ouvrage de voyage où l'on trouve des descriptions de paysages fort animées, des récits de mœurs pleins d'intérêt; on y trouve encore des épisodes bien écrits, et des histoires locales dignes de fixer l'attention, soit par le génie et le caractère énergique des personnages qui y jouent un rôle, soit par les faits qui leur sont attribués, soit par des crimes atroces ou des vertus incontestables. Tels sont les chapitres qui retracent l'histoire de la dynastie de Nayaca, de Tippou-Saïb, des féroces Phanségars, et des pirates terribles d'Angrias. Ce mélange d'histoire et de voyage introduit dans l'ouvrage une variété qui délasse, qui entraîne même, et fait de ce livre un des plus curieux que je connaisse. Dans l'histoire des Nayaca, on admire la vertu et la fidélité héroïques du fondateur de la dynastie, sa noble magnificence et les arts protégés pendant plusieurs années; dans celle des Phanségars, on est épouvanté par un enchaînement de forfaits, heureusement inouïs dans nos climats; dans celle d'Angrias, on voit un soldat de fortune

qui, après s'être élevé aux premières dignités par son mérite, se révolte contre son souverain, se rend indépendant, arrache à sa patrie mahratte, une partie de ses possessions, et y forme des établissemens si solides, que c'est à grand'peine si les forces combinées des Anglais, des Portugais et des Mahrattes, peuvent, après de longues années et vingt campagnes malheureuses, déloger cet aventurier formidable des positions qu'il s'est faites. L'épisode du prêtre guèbre est tour à tour épouvantable par des scènes de carnage et des crimes atroces, et attendrissant par l'innocence et les malheurs de la fille du Parsi. La délivrance de la jeune Indienne et son union avec le proscrit anglais soulagent l'âme d'un fardeau. Alors qu'on arrive à ce dénouement, il semble que l'on sorte d'un souterrain humide, infect, et qu'on soit tout-à-coup transporté dans un lieu charmant, sous un ciel pur, au milieu de bosquets odorans. Ce passage mérite d'être connu, et nous terminerons cet article par cette citation remarquable, qui donnera envie de lire l'ouvrage.

J.-A. Juin d'Allas.

LE PRÈTRE GUÈBRE.

« Jumsajie Merjie était un prêtre guèbre en assez mauvaise odeur dans sa tribu, à cause de ses mœurs licencieuses et de la négligence qu'il apportait dans l'accomplissement de son saint ministère. Ayant enfin laissé éteindre le feu sacré dont il avait la garde, il fut expulsé de la communauté par ses co-réligionnaires. Vivement irrité d'un châtiment qui dégradait son caractère, il quitta Bombay, s'embarqua pour Calcutta avec sa fille unique, remonta le Gange, et alla se réfugier dans les ruines du vieux Delhi.

» Ces ruines, comme on le sait, conservent encore beaucoup de splendeur, même au milieu de leur dépérissement graduel. Elles s'étendent sur une surface de plus de six lieues carrées. Quelques uns des tombeaux des princes de la dynastie patane sont dans un état de belle conservation. Celui qui domine la ville moderne de Schahjehanabad, est encore entier, et ce n'est que depuis un bien petit nombre d'années qu'il a commencé à porter des marques légères des outrages du temps. Il est bâti sur une éminence, entourée des restes de palais magnifiques, de temples et de mausolées, qui rappellent, dans leur brillante décadence, le luxe et la magnificence des temps anciens, de ces temps où les rois et les courtisans foulaient le sol de ces galeries et de ces salles, aujourd'hui l'asile des reptiles et le repaire des bêtes féroces. Bien que cette cité superbe fût la plus vaste de l'Hindoustan avant l'invasion des

Mahométans, elle n'offre plus maintenant qu'un spectacle de sublime désolation. Le sol d'alentour est aride et improductif, et, pendant la saison sèche, la rivière n'est navigable que pour les plus petits bateaux.

» Ce fut au milieu de ces ruines que se rendit le Parsi proscrit, accompagné de son unique enfant, jolie fille de seize ans, qui avait suivi son père de plein gré, pour calmer par sa présence ses accès de désespoir. Le prêtre ressentait amèrement son injure; et, par une injuste compensation, il résolut de s'affranchir de toutes les lois qui gouvernent la société, et de rendre, même à ceux qui ne lui faisaient aucun mal, tout le mal qu'il avait souffert. Il ne communiqua point à sa fille tous ses projets; seulement, dès qu'ils furent arrivés dans l'endroit qu'il avait choisi pour retraite, il lui déclara qu'il fallait qu'elle s'habituât désormais à le regarder comme son unique demeure. La jeune fille se conforma avec empressement à ses intentions, n'ayant rien de plus à cœur que de satisfaire son malheureux père par une parfaite soumission. Ils étaient venus seuls en ces lieux; deux bœufs étaient chargés de leur petite fortune. Elle se composait de quelques ustensiles domestiques, de quelques vêtemens, et d'une somme de deux cents roupies (cinq cents francs) en or.

» Le Parsi dirigeait la marche des bœufs, dont l'un portait à dos la jeune fille. Ils s'arrêtèrent à l'entrée du tombeau patan dont j'ai parlé plus haut. C'était un édifice octogone de vastes proportions, terminé par un dôme aux courbes régulières et gracieuses. Le Parsi entra d'abord seul, afin de s'assurer s'il y avait moyen de trouver dans son intérieur une habitation supportable. Il laissa en dehors sa fille avec les bœufs. L'entrée était d'une certaine longueur, et obstruée par des décombres. Il pénétra pourtant, sans trop de difficulté, jusqu'à l'extrémité du premier passage, qui se terminait par deux corridors circulaires, l'un à droite, l'autre à gauche. Tout-à-coup, au moment où il allait prendre celui de droite, il se sentit étreindre le cou et la poitrine par une force inconnue, dont la tension croissante lui causa bientôt la plus vive douleur. Ses bras étaient tenus et serrés le long de son corps, de sorte qu'il lui était impossible de les mouvoir. Dans son effroi, il s'imagina d'abord être en proie à l'esprit errant de quelque grand criminel, qui punissait, en le serrant ainsi, la témérité avec laquelle il venait troubler l'asile silencieux des morts. Cependant, pas un bruit ne se faisait entendre, si ce n'était celui de sa respiration haletante, capable, d'ailleurs, de le rendre sourd à tout autre. A la fin, la torture qu'il éprouvait lui arracha un cri d'angoisse, et, en rassemblant toutes ses forces, il se précipita en avant, et déboucha dans une grande salle octogone, éclairée par plusieurs ouvertures du toit; là, succombant sous l'effroi et la souffrance, il se laissa tomber à terre. Alors, pour la première fois, la conscience de son crime se réveilla en lui, et vint

achever de troubler ses esprits. La main du Tout-Puissant, pensait-il, s'appesantissait sur lui. Il se crut condamné par la justice divine à une mort aussi mystérieuse qu'horrible, et, sentant toute l'impuissance de ses vigoureux efforts, il se regarda comme un homme perdu.

» Sa fille, entendant du dehors un cri perçant, entra de suite dans l'édifice. Elle venait de débarrasser ses bœufs de leurs fardeaux, et, comme le bagage était serré avec des cordes assez fortes, elle avait tiré son couteau pour les couper. Ce fut avec cet instrument dans la main qu'elle courut sur les traces de son père. D'abord l obscurité ralentit sa marche; mais, guidée par le râle bruyant de celui qu'elle savait en danger, elle sauta sans crainte par-dessus les décombres, et parvint bientôt dans la salle où son père gisait à terre. Le passage subit des ténèbres à un endroit éclairé l'empêcha de découvrir au premier coup d'œil la nature du danger qui le menaçait. Il ne pouvait parler, et ne répondait à ses questions que par son râle sinistre et tout semblable de celui de l'agonie. Poussée par l'instinct de l'amour filial, la pauvre enfant se précipita aux côtés de son père, et là tout le mystère s'expliqua. Un énorme serpent l'étreignait dans ses replis, menaçait son visage de sa gueule béante, et, le serrant de plus en plus, était sur le point de lui donner la mort. La jeune fille, enhardie, exaltée par le péril que courait l'auteur de ses jours, leva son couteau, et, frappant de toute sa force, sépara les vertèbres du monstre.

» Aussitôt le serpent se déroula et se mit à parcourir tout l'appartement en se tordant de douleur. Il n'essaya pas de revenir à la charge. Le Parsi ayant recouvré sa respiration, prit le couteau des mains de sa fille, et courant à son formidable ennemi, l'acheva promptement. Il vit alors que c'était un jeune boa *constrictor*, de seize pieds de long environ : circonstance heureuse pour lui, car, si c'eût été un sujet adulte, il aurait infailliblement succombé dans ses étreintes.

» Voulant se prémunir contre le renouvellement d'une attaque aussi dangereuse, et bien qu'il soit rare de rencontrer deux animaux de cette espèce à la fois, Jumsajîe-Merjîe alluma du feu dans la salle principale du tombeau, puis, une torche à la main, il se mit à visiter tous les coins de ce lieu inhabité, pour en déloger les hôtes incommodes ou dangereux que la solitude pouvait y avoir attirés. Il trouva un grand nombre de grosses chauves-souris accrochées aux murs, et qui tombèrent à terre dès qu'il en approcha sa torche. Quelques unes avaient trois pieds d'envergure; et, comme elles lui montraient les dents avec colère, pour ne pas s'exposer à des représailles de leur part, il en tua plus d'une douzaine, dont il jeta les cadavres aux vautours. Il détruisit également un certain nombre de serpens, de grenouilles, de lézards et de scorpions. Enfin, après plusieurs heures de recherches minutieuses, quand il crut avoir suffisamment

purgé la place de tout animal nuisible, il fit ses préparatifs pour s'y établir avec sa fille, jusqu'à ce qu'il pût trouver un asile plus commode, regardant, d'ailleurs, celui-là comme tout-à-fait convenable à sa condition dégradée.

» Le jour suivant, il alla vendre ses bœufs, pour quelques roupies, dans un village voisin, et revint ensuite au tombeau, où il vécut quelque temps dans une sécurité parfaite. Il fut ensuite rejoint par trois autres Parsis, également proscrits par leur caste, et qui associèrent avec joie leur destinée à la sienne. C'étaient des hommes d'une audace sans bornes, tels que sont toujours ceux qui ont encouru le ban de la société par leurs méfaits. Au milieu d'eux pourtant, l'aimable fille de Jumsajie resta toujours pure, ainsi qu'un joyau au milieu de pierres grossières. Soumise d'ailleurs, comme toutes les femmes de l'Orient, aux volontés de son père, elle se conformait, sans murmure et sans observations, à tout ce qu'il lui plaisait de décider. Elle se livrait en silence aux soins de leur ménage, et, sans approuver intérieurement tous les actes de sa conduite, elle n'essayait jamais de l'en détourner, croyant remplir ainsi un devoir d'obéissance religieuse envers celui qu'elle était habituée à respecter depuis l'enfance.

» Cependant, peu de temps après l'arrivée des trois proscrits de sa tribu, certains indices firent soupçonner à la fille de Jumsajie-Merjie que son père avait entrepris un genre de vie peu propre à lui rendre agréable la retraite qu'elle habitait. En un mot, elle s'aperçut qu'il se livrait au brigandage, vocation criminelle, et qui convenait bien peu, se disait-elle en secret, à un prêtre des Guèbres, à un pontife du culte du feu, de ce culte primitif et le seul vrai à ses yeux. Elle assistait souvent à des scènes qui lui faisaient détester le séjour du tombeau patan. Toutefois elle ne se permettait pas une plainte; l'inquiétude de ses regards et son pas inégal et précipité annonçaient seuls le trouble de ses esprits.

» Ce changement de la jeune fille, passant de la confiante insouciance de la jeunesse à la fiévreuse agitation d'une crainte continue, ne put échapper à l'observation de son père. Mais il ne jugea pas à propos d'en tenir compte. Il espérait que si sa fille prenait un intérêt sincère à sa disgrâce, elle ne tarderait pas à s'accoutumer à ce qui pourrait choquer sa délicatesse, d'autant plus que son inexpérience l'empêchait, selon lui, de discerner encore la ligne de démarcation entre le mal et le bien *réel*. Ajoutons pourtant qu'en pensant ainsi il se flattait beaucoup plus qu'il n'était convaincu.

» Enfin la vérité apparut dans tout son jour aux yeux de la fille de Jumsajie. Elle sut que son père s'était associé à une bande de voleurs du désert. Il était dans l'habitude de s'absenter plusieurs jours, et quand il rentrait avec ses compagnons, c'était chargé d'un butin que l'on cachait soigneusement dans les en-

droits les plus secrets de la tombe. Les quatre Parsis rejetés par leurs co-réligionnaires avaient cessé d'observer les rites qu'accomplissent les Guèbres avec une scrupuleuse fidélité. Ils laissaient éteindre leur feu sans y faire attention ; ils assistaient au lever du soleil sans se prosterner devant cet astre ; ils contemplaient la lune et les étoiles, mais sans que ce spectacle élevât jamais leur âme vers celui qui a semé dans l'espace tant de mondes étincelans, et écrit sa toute puissance dans toute l'étendue d'un ciel infini. En un mot, ils avaient abjuré leur foi, et Zerdusht avait cessé d'être pour eux un oracle, ou tout au moins un objet de vénération. Peu soucieux du choix de leurs alliés, ils finirent par s'associer aux rebuts des classes indiennes les plus abjectes.

» Bientôt le nom de Jumsajie devint célèbre, comme celui d'un chef de voleurs redoutables par leur nombre et leurs excès. Mais comme il avait soin de ne se livrer à ces brigandages qu'à une certaine distance du lieu de sa retraite, il s'y croyait bien à l'abri de toute surprise. Aussi s'éloignait-il quelquefois pour plusieurs semaines avec ses camarades, laissant sa fille avec la femme du seul d'entre eux qui fût marié. Cette société n'était guère propre à calmer les cuisans chagrins de la jeune fille, car sa compagne, qui ne voyait rien à blâmer dans la conduite de son mari et de ses associés, passait le temps à lui préconiser le vol et à le justifier d'après les besoins de leur situation respective; de sorte que la pauvre enfant, au lieu de goûter quelque repos d'esprit durant les absences de son père, se voyait contrainte de souffrir en silence les prédications du vice, et détestait son séjour, au point qu'elle eût préféré la vie du cloître la plus rigoureuse à celle qu'elle menait forcément en ce lieu de perdition.

» Un jour son père faillit périr dans une de ses excursions. Les brigands qu'il commandait avaient volé, sur le territoire de Napaul, un riche voyageur, et après s'être emparés de son argent, ils s'étaient dispersés de peur d'être découverts. Jumsajie, qui était resté sur le lieu du crime, vit tout-à-coup deux cavaliers bien armés accourant vers lui au galop, accompagnés de l'individu volé. Il comprit de suite qu'il était l'objet de leurs recherches, et comme il ne voyait pas trop moyen de leur résister avec succès, il chercha son salut dans la fuite.

» Il montait un petit cheval arabe vigoureux, et sur la vitesse duquel il pouvait compter. Cependant l'instant était critique : les cavaliers gagnaient du terrain. Piquant des deux, il fit bondir son ardent coursier, et, dans un clin d'œil, il se sentit emporté avec une telle vélocité, qu'il en perdait presque la respiration, et que les objets passaient devant ses yeux comme des ombres sans formes déterminées. L'animal gravit ainsi une côte escarpée d'un pied aussi sûr que rapide.

» Les cavaliers, quoiqu'il les eût laissés bien loin derrière lui, ne se découra-

gèrent pas dans leur poursuite ; il comprit alors que tout son espoir de salut était dans la sûreté de son cheval. Celui-ci grimpait toujours au grand galop, mais son souffle haletant et pénible annonçait que ses efforts auraient bientôt un terme, d'autant plus que le Parsi était lourd, et que les cavaliers paraissaient plus légers et montés sur des chevaux plus robustes : aussi gagnaient-ils du terrain de moment en moment. Enfin, le cheval arabe ayant butté contre un tronc d'arbre, fit sauter Jumsagîe par-dessus sa tête. Celui-ci resta étourdi un instant par la violence de sa chute ; mais, se relevant aussitôt, il se remit en selle avec une merveilleuse agilité, et poussa en désespéré son cheval vers le bord d'un précipice.

» Les cavaliers armés étaient alors sur ses talons, et son oreille était frappée du bruit de leur respiration haletante et entrecoupée par l'ardeur qu'ils mettaient à s'emparer de lui. A peine eut-il tourné la tête, qu'il vit bien qu'il n'avait pas un moment à perdre. Alors, poussé par le désespoir qui fait donner la préférence à une mort volontaire sur celle qu'on recevrait de la main d'un ennemi, il piqua de l'éperon son fidèle arabe, et atteignit la lisière du ravin profond. Le coursier obéissant s'arrêta une seconde au-dessus du gouffre béant, les naseaux gonflés, l'œil dilaté, les oreilles droites ; puis, d'un saut vigoureux, il s'élança dans le vide à plusieurs pieds au-delà du bord. L'un des poursuivans, qui était sur le point de le toucher, ne voyant pas le précipice, n'eut pas le temps d'arrêter son cheval : malgré l'effort de l'animal pour tourner bride, il fit le saut à son tour, et suivit le Parsi à la distance d'une ou deux secondes.

» Le cheval de Jumsajîe avait pris un tel élan, qu'il passa bien au-delà des saillies du précipice et alla tomber sur les broussailles touffues qui en garnissaient le fond. Cette circonstance amortit la violence de sa chute et sauva la vie du Parsi qui en fut quitte pour un bras et une jambe cassés ; l'animal fut tué sous lui. Quant à l'autre cavalier, il ne fut pas si heureux : l'effort qu'avait fait son cheval avant de se plonger dans l'abîme, avait ralenti son élan. Il accrocha, à moitié chemin, un quartier de roche qui faisait saillie, le déracina par la violence du choc, et la pierre roulant au fond du précipice avec le cavalier et sa monture, les écrasa l'un et l'autre. Bien qu'en proie à de vives souffrances, Jumsajîe eut à se féliciter de son sort en voyant son ennemi étendu mort à son côté. Incapable de se tenir debout, il rampa comme il put, cherchant à sortir du bosquet où il était tombé, et, avec les plus pénibles efforts, il arriva enfin à une ouverture donnant sur le jongle, où l'aspect d'un sentier battu fit naître en son cœur l'espoir de quelque secours humain. Cet espoir ne tarda pas à se réaliser. Après quelques heures d'attente, un Paria solitaire vint à passer dans le bois, l'aperçut, et accourut lui offrir l'assistance dont il avait si grand

besoin. Ce Paria habitait une misérable chaumière sur la lisière du jongle, au milieu d'animaux carnassiers et de bêtes venimeuses de toute espèce. Ce fut là qu'il transporta sur son dos le blessé, et qu'il le déposa sur la couverture en lambeaux qui lui servait de lit.

» Ce pauvre Paria était proscrit par sa tribu; il vivait complètement isolé, se nourrissant au jour le jour du produit incertain de la forêt. Cependant sa solitude n'avait pas tari dans son cœur la source des affections humaines. Il prodigua ses soins à son hôte avec un zèle inépuisable pendant six semaines. Au bout de ce temps, grâce à la bonté de sa constitution, Jumsajîe fut guéri de ses blessures. Il prit congé de son hôte, et dans l'effusion de sa reconnaissance, il lui donna tout l'argent qu'il avait sur lui. Ce fut une fortune pour le pauvre Paria, dont les expressions de gratitude furent égales à la profonde misère que ce bienfait devait adoucir. Le Parsi s'éloigna du jongle, et après deux mois d'absence, il rejoignit enfin sa fille, qui avait déjà pris le deuil de son père, ne doutant pas qu'il ne fût mort.

» Quoique Jumsajîe-Merjîe fût constamment resté fidèle à son plan primitif, qui consistait à ne commettre ses vols que dans des lieux éloignés de sa retraite, sa renommée n'en était pas moins répandue partout à la ronde. Il crut donc prudent de quitter le tombeau solitaire qu'il habitait et de transférer sa demeure dans quelque monument moins isolé, et par conséquent moins en vue. Il y avait à choisir au milieu des ruines d'alentour; aussi ne balança-t-il pas long-temps. Il se décida pour un élégant mausolée situé parmi plusieurs autres très bien conservés à l'extérieur, quoiqu'un peu dégradés à l'intérieur. Là, il crut qu'il serait bien plus en sûreté que dans sa première habitation. Cet édifice, placé sur une éminence qui planait sur toute la ville moderne de Delhi, avait l'inconvénient d'être souvent visité par les promeneurs qui venaient y jouir de la beauté du point de vue. Du reste, nul ne s'étonnait de le voir habité, car rien n'est plus commun dans l'Inde que de rencontrer des gens qui, n'ayant pas moyen de se bâtir une maison, s'emparent de quelque ruine pour y établir leurs pénates.

» Le petit mausolée où le Parsi avait transporté sa demeure était flanqué de deux grands édifices semblables, dont les dômes superbes s'élevaient majestueusement au-dessus du toit plat qui couvrait toute la superficie de leur intérieur. Ils étaient ornés d'élégans minarets. Jumsajîe avait choisi le plus petit des trois comme étant le plus simple dans son architecture et le moins propre, par conséquent, à attirer les regards curieux du voyageur. Sa fille se conforma passivement à ce changement, dont le motif réel eût toutefois suffi pour le lui faire regretter.

» Peu de temps après le déménagement un incident vint rompre tout-à-coup la monotonie de son existence. Un jour qu'elle revenait de la rivière, portant sur sa tête sa cruche d'eau, elle fut tout-à-coup poursuivie par un buffle furieux! Dans l'impossibilité de lui échapper, la jeune fille se retourna et attendit son ennemi de pied ferme, avec un sang-froid et une résignation que ne put ébranler l'imminence du danger. Déjà le buffle n'était plus qu'à quelques pas, quand soudain un jeune homme, passant rapidement à côté d'elle, la couvrit de son corps et fit face à l'animal. Le buffle baissa la tête pour le frapper, mais le jeune homme évita le coup par un saut vigoureux. L'animal, furieux de se voir frustré, se retourna sur lui et s'apprêtait déjà à le saisir et à le lancer au loin avec ses cornes, quand son leste adversaire sautant de nouveau, retomba à cheval sur son dos et de là à terre, puis le saisissant par la queue, il la lui tortilla de manière à le faire mugir de rage et de terreur. Après avoir tourné deux ou trois fois sur lui-même et essayé vainement d'atteindre son vainqueur, l'animal s'élança comme un dard à travers la plaine et fut bientôt hors de vue.

» La pauvre fille qui avait contemplé son propre péril avec une sorte de calme et de recueillement, ne put voir celui de l'étranger sans une violente agitation. Dès que ce péril eut cessé, la réaction de ses émotions la trouva sans force; elle tomba évanouie sur le sentier. Son libérateur prenant quelques gouttes de l'eau qui restait dans sa cruche renversée, les lui jeta au visage et la rappela promptement à la vie. Inquiète de se trouver dans les bras d'un homme qu'elle reconnut pour appartenir à une nation avec laquelle elle n'avait jamais eu la moindre communication, elle laissa voir tous les signes du plus pénible embarras. Le jeune Anglais voyant sa peine, et connaissant l'invincible répugnance des femmes parsis pour le contact de quiconque n'appartient pas à leur tribu, s'éloigna de quelques pas, sans pourtant cesser de lui témoigner l'intérêt le plus tendre et le plus attentif. Il était aisé de voir que tant de délicatesse la touchait vivement, et quand elle ouvrit la bouche pour remercier celui qui venait de sauver si généreusement sa vie, le léger tremblement de sa voix laissa deviner de reste que ses expressions étaient bien au-dessous de ses sentimens secrets. L'œil observateur du jeune homme ne s'y trompa point, et supposant que les préjugés de sa caste l'empêchaient seuls de l'inviter à venir chez elle, il se permit de la suivre à une distance respectueuse jusqu'à son habitation sépulcrale.

» Le père ne fut pas médiocrement surpris de voir sa fille en compagnie d'un Anglais. Mais elle ne le laissa pas long-temps dans le doute, et lui raconta avec une éloquente simplicité le péril qu'elle avait couru, et le courage avec lequel

le jeune étranger l'en avait délivrée. Le père l'écouta avec un intérêt mêlé d'inquiétude, et fit un accueil cordial au sauveur de son enfant.

»Il le conduisit dans une partie du mausolée où sa fille n'avait point d'accès, et le régala de vins anglais et de sorbet. Alors le jeune homme lui apprit qu'il était congédié de l'armée anglaise pour avoir provoqué son supérieur en duel; qu'il avait quitté, par suite, le cantonnement, et se proposait de prendre du service chez les Mahrattes, ne voulant pas retourner déshonoré en Angleterre.

»Le Parsi écouta avec un vif intérêt le récit de l'étranger, qui avait parcouru le pays, depuis Cownpore jusqu'aux plaines de Delhi, sans autres vêtemens que ceux qu'il avait sur lui, et portant pour tout bagage un petit sac qui contenait 500 roupies (1250 francs). La similitude de son propre sort avec celui de l'Anglais, tout éloignée qu'elle était, éveilla la sympathie du prêtre guèbre. Il pressa vivement son hôte de s'établir, ne fût-ce que momentanément, dans quelqu'une des ruines environnantes, où il serait du moins à l'abri des recherches des autorités anglaises, dans le cas où elles seraient instruites de ses projets de vengeance. Cette invitation ne contrariait nullement les dispositions secrètes du jeune homme, d'autant plus qu'une voix lui disait tout bas qu'il serait là tout proche de la jolie fille du Parsi. Il est vrai qu'il ne l'avait vue qu'un instant; mais l'incident de leur rencontre avait eu lieu avec des circonstances qui lui prêtaient un charme bien propre à la fixer dans son souvenir.

»Il y avait dans l'enceinte du mausolée un appartement que Jumsajîe et sa fille n'occupaient pas; on le purgea, à l'aide du feu, de tous ses hôtes nuisibles, et ce fut là que le jeune Anglais se décida à s'établir pour le moment. L'association était bizarre; et c'était peut-être pour la première fois qu'un Européen habitait sous le même toit qu'un Guèbre. Mais Jumsajîe avait à peu près répudié tous les préjugés de sa tribu, et il n'était plus très scrupuleux dans le choix de sa société. Il n'avait pas encore fait une seule excursion depuis l'accident de sa chute. Ses compagnons seuls exerçaient de temps en temps leur adresse dans de courtes expéditions. Toutefois, l'Anglais ne se doutait nullement qu'il habitât un repaire de brigands, et ceux-ci ne jugèrent pas nécessaire de l'éclairer sur ce point délicat.

»Bientôt le nouvel hôte parut avoir entièrement oublié son projet de prendre du service chez les Mahrattes. Les jours et les semaines s'écoulaient, et il continuait d'habituer son réduit dans le mausolée. Le Parsi reprit ses courses lointaines, et, dans l'intervalle de ses absences, le jeune homme trouva plus d'une occasion de voir sa fille et de lui parler. D'abord elle témoigna une secrète répugnance à se trouver avec lui; mais cette répugnance disparut par degrés, et

à la fin elle perdit toute espèce d'embarras. La femme qui avait été son unique compagnie depuis l'instant de son exil, n'avait aucun droit à son estime ni à ses égards. C'était donc une grande jouissance pour elle que de pouvoir de temps en temps converser avec quelqu'un qui semblait compatir intérieurement à sa situation isolée, et trouver un plaisir particulier dans leurs entrevues.

»La certitude de se voir appréciée était une sensation nouvelle pour la jeune fille. Elle y trouvait, en raison même de la nouveauté, un charme qui rendait à ses esprits abattus toute leur vivacité naturelle et juvénile. Aussi ne négligeait-elle rien pour prolonger la durée de cette situation qui ouvrait un nouveau monde à sa naïve imagination. Plus son âme avait langui dans l'isolement et la monotonie de son existence passée, plus elle se ravivait dans son soudain affranchissement, plus l'avenir aussi lui apparaissait revêtu des plus brillantes couleurs, et embelli par un espoir sans bornes.

»Les fréquentes entrevues de la charmante Parsi et du jeune Anglais eurent pour résultat une ardeur d'attachement qui rompit la dernière barrière des préjugés sociaux, et établit entre ces deux êtres les rapports de la plus étroite intimité. La jeune fille se confiait, en proportion de son innocence, dans l'homme qui avait su s'emparer de son cœur novice et sans art.

»L'Anglais n'était pas moins épris; et, bien qu'il vît dans l'objet de son ardente affection une âme entachée des erreurs du sabéisme, il découvrait au milieu de ses ténèbres un foyer précieux de lumière et de pureté morale. Il se demandait souvent ce que serait une telle âme éclairée par le christianisme, si telle était sa beauté sous le joug d'une religion païenne.

»Le temps ne fit que mûrir leur mutuel attachement, que ne soupçonnait pas le père, à cause de ses continuelles absences. Ce fut après leurs aveux réciproques que la jeune fille confia enfin à son amant le secret du honteux métier qu'exerçait le Parsi. Cette découverte causa au jeune homme un certain trouble qui ne put échapper au regard scrutateur et à la tendresse alarmée de sa jolie compagne. Elle se hâta d'exprimer dans les termes les plus vifs toute son horreur pour un genre de vie qui, depuis long-temps, était pour elle une suite de peines cuisantes.

»L'Anglais la regarda avec cet air de tendre pitié, précurseur habituel d'un redoublement d'amour. Dans l'ardeur romanesque de sa passion, il se crut tout-à-coup sous l'influence d'une impulsion d'en-haut, qui lui commandait d'arracher sa jeune amante à la contagion du vice, pour la placer parmi ses semblables, dans une sphère où elle pût en toute liberté suivre la carrière du bien, à laquelle sa nature la destinait évidemment. Il n'est pas besoin d'ajouter que,

jeune et enthousiaste, il trouvait dans cette sainte mission des raisons suffisantes pour ne point aller chez les Mahrattes. Il se devait tout entier à l'intéressante païenne qui possédait son cœur.

»Quelquefois pourtant il jetait un coup d'œil sur son avenir, et alors il ne comprenait pas trop comment il pourrait concilier son attachement pour la fille du Parsi avec sa position dans le monde. Sa famille, quoique peu fortunée, occupait en Angleterre une position honorable. D'un autre côté, la manière dont il avait quitté le service militaire, dans lequel ses parens croyaient lui avoir assuré un sort, lui laissait peu d'espoir de tirer d'eux désormais aucun secours. Bref, les obstacles se présentaient si nombreux à son imagination qu'il fut bientôt forcé d'en bannir jusqu'à la pensée, et de ne s'occuper que du présent, qui le rendait le plus heureux des hommes.

»Au bout de quelque temps il devint évident à tous les yeux que l'intéressante fille de Jumsajie-Merjie ne tarderait pas à devenir mère. A cette révélation inattendue, la colère du père n'eut pas de bornes; il foula sa fille aux pieds; et expulsa violemment son amant de sa demeure. Puis, sans perdre de temps, il tint conseil avec les trois autres Parsis, pour savoir quel genre de châtiment il convenait d'infliger à la coupable. Leur avis unanime fut qu'elle méritait la mort. Son contact avec un chrétien était un crime irrémissible aux yeux de ces mécréans. Le père eut à soutenir une lutte avec lui-même, avant de pouvoir prendre une résolution si dénaturée. A la fin, pourtant, le fanatisme l'emporta sur la tendresse paternelle, et il voulut se réserver l'exécution de la sentence.

»Après un peu d'hésitation quant au mode de cette exécution, il fit choix du bûcher. Il fut arrêté que l'auteur de sa honte subirait le même supplice. Le jeune Anglais, chassé du mausolée, ne quitta pas les environs, ne pouvant se résoudre à abandonner l'objet de son amour au ressentiment sauvage d'un père qui avait, pensait-il, perdu tout droit de contrôler la conduite de sa fille, puisqu'il n'avait jamais eu son bonheur un instant en vue. Le malheureux amant n'eut pas plus tôt appris le sort cruel que Jumsajie destinait à sa fille pour une faute dont elle était la moins coupable, qu'il sentit son cœur défaillir. Mais en même temps il résolut, au risque des conséquences, d'employer tous les moyens pour la sauver; dans ce dessein généreux il comptait pour rien le danger de sa propre vie.

»Tout plein de son projet, il affronta la présence du père furieux et inexorable, implorant à genoux et dans les termes les plus pathétiques, le rappel de la sentence portée contre une fille innocente. Il promettait de se rendre sur-le-champ à la Présidence avec elle, et de lui assurer un droit authentique et irrévocable à sa protection, en la prenant légalement pour épouse. Le père l'écouta avec un sourire satanique, dédaigna de lui répondre, ordonna à ses compagnons

de s'assurer de sa personne, et lui annonça que le séducteur et la victime ne tarderaient pas à subir la mort pour châtiment. La prière était désormais inutile ; l'amant infortuné était au pouvoir de son ennemi, et hors d'état de résister. On lui lia les bras avec de grosses cordes ; on le jeta dans le réduit qu'il avait naguère occupé, et le jour suivant fut désigné pour le supplice des deux coupables.

»Le lendemain matin, le temps était lourd et couvert : l'instant marqué pour la sinistre exécution était celui qui devait précéder la disparition du soleil sous l'horizon. Dans l'après-midi, quelques coups de vent intermittens annoncèrent l'approche d'une tempête. Le tonnerre grondait, et de temps en temps la pluie tombait par ondées. On n'en continua pas moins les préparatifs. La matinée avait été employée à transporter dans l'intérieur du mausolée qu'habitait Jumsajîe une quantité de bois sec. Derrière l'édifice, on fixa en terre, en guise de poteau, un bambou de la grosseur de la jambe, et de cinq pieds de hauteur. C'était là qu'on devait attacher les deux victimes destinées à mourir ensemble.

»Les apprêts étant terminés, on en instruisit la jeune fille, qui reçut cette nouvelle sans émotion, et sans proférer une seule parole. Elle ne redoutait pas la mort, et d'ailleurs elle trouvait une douce consolation dans l'idée qu'elle allait passer dans l'autre monde en compagnie de l'homme sur lequel elle avait concentré toutes ses affections. La tournure romanesque de son esprit lui offrait, dans une position si solennelle, un nouvel aliment d'enthousiasme, et lui faisait bénir la mort comme la puissance qui allait rompre pour toujours la barrière qui la séparait de l'objet de son adoration. Elle ne doutait pas, d'ailleurs, que ce dernier ne fût dans les mêmes sentimens.

»Sans partager entièrement cette résignation calme et compagne de l'espérance, le jeune homme attendait assez froidement l'accomplissement de son sort. La passion qui absorbait son âme en augmentait aussi le ressort, et lui dérobait en partie l'horreur des approches du trépas. Une seule pensée ébranlait de temps en temps son courage : être séparé pour l'éternité de la jeune fille qu'il avait tant aimée, telle était l'inquiétude que lui suggérait un reste de sentiment religieux réveillé indistinctement dans son cœur.

»Dans l'après-midi la pluie cessa tout-à-fait de tomber, seulement on entendait de loin en loin quelques roulemens de tonnerre, et les éclairs continuaient à se succéder assez rapidement. Cet état menaçant du ciel n'arrêta pas les apprêts du supplice. On entassa de grosses pièces de bois autour du poteau, de manière à laisser au sommet une surface de trois pieds de diamètre, suffisante pour que les deux victimes pussent y être placées debout, à côté l'une de l'autre. On ré-

pandit sur le bois une grande quantité de *ghû* (beurre de buffle,) pour accélérer la combustion.

» Un quart d'heure avant le coucher du soleil, on les fit monter et on les attacha ensemble sur le bûcher fatal; jusque là on les avait tenus constamment séparés. Cependant le tonnerre avait recommencé à gronder, et les éclairs étaient effrayans. Jumsajîe ne se laissait point intimider par ces pronostics menaçans. Un silence solennel régnait autour du bûcher; il n'était interrompu que par les éclats de la foudre. Les lèvres de la jeune fille pâlirent et tremblèrent à la vue de son amant debout à son côté, et à la pensée des douleurs atroces dont elle allait avoir le spectacle sous ses yeux. Son émotion ranima la fermeté du jeune homme; il l'encouragea avec calme. Il avait eu quelquefois l'occasion de l'entretenir des vérités de la foi chrétienne; la jeune fille avait retenu de ces conférences l'idée d'un rédempteur du monde, idée imparfaite, sans doute, pour lui donner foi dans un monde meilleur et pour la rendre moins sensible aux terreurs de la mort.

» Les préparatifs étant terminés, la fille de Jumsajîe, d'un ton plein de tendresse, sollicita de son père un dernier embrassement. Mais celui-ci, imposant silence à l'amour paternel, ne répondit à cet appel touchant que par sa malédiction, prononcée d'une voix solennelle et mesurée. A ce coup inattendu, la malheureuse fille pencha sa tête sur son sein, et comme elle tournait les yeux lentement vers son compagnon de supplice, une larme s'en échappa. Un regard de ce dernier, fixé sur elle, la rappela au souvenir de sa position actuelle, et son visage reprit aussitôt cette expression de résignation sublime qui semblait défier les menaces de la mort. En cet instant on mit dans les mains des deux victimes deux torches allumées. Tout-à-coup, comme ils s'apprêtaient à mettre le feu aux matières inflammables, un éclair brilla, la foudre frappa le bûcher, dispersa ses matériaux et fit tomber raides morts deux des Parsis associés de Jumsajîe. Le père, éperdu, se jeta à genoux, convaincu que le dieu des Guèbres, dans sa colère, avait lancé ce jet de feu du ciel et puni ses compagnons comme déserteurs du culte de ce saint élément.

» Ce dénouement surnaturel motiva la délivrance des deux coupables; on supposa que la divinité était intervenue en leur faveur. La jeune fille rentra en grâce auprès de son père, qui renonça désormais à la profession de voleur de grands chemins, et se rendit avec les deux amans à Calcutta. Là, ils furent mariés sans retard suivant le rit de l'Eglise chrétienne, dont la jeune femme embrassa le dogme. Le père mourut riche, et légua ses trésors à l'heureux couple, et jamais l'Anglais n'eut à se repentir un seul jour d'avoir épousé la fille d'un Parsi. »

HISTOIRE
DE L'EMPIRE OTTOMAN,

PAR M. J. DE HAMMER,

TRADUITE PAR M. J. HELLERT (1).

Si les trois derniers siècles ont donné une attention exclusive à Rome et à la Grèce, si c'est là principalement que se sont portées les recherches de quelques savans sur l'antiquité, notre âge a compris que sa tâche, à lui, était en Orient, que c'était vers l'Orient qu'il devait tourner son regard scrutateur, et que les ruines qui couvrent cette terre féconde, où dorment pêle-mêle dans la poussière tant d'empires fameux, recélaient plus de trésors que les débris d'Athènes, de Sparte et de la vieille Ausonie. La connaissance, assez généralement répandue aujourd'hui en Europe des langues, de l'histoire, de la géographie et des littératures de l'Asie, prouve que les études sont portées désormais vers l'Orient. De tous les peup les asiatiques, je n'en connais point qui méritent plus d'attention que les Ottomans. Comment ne pas s'intéresser à une nation dont l'empire exerça tant d'influence sur le monde européen, sur un empire qui, après avoir fait trembler le monde, n'est plus qu'une ruine prête à crouler au premier vent de la tempête politique? Est-il un peuple dont les annales offrent plus de richesses aux explorateurs? Pourquoi donc l'histoire des Turcs est-elle encore si peu connue, comparativement à celles des anciens empires? On voudra bien, sans doute, nous permettre d'en expliquer les motifs dans la suite de cet article.

L'empire ottoman, dont l'origine date de la fin du moyen âge, dont l'adolescence, l'âge viril et la caducité remplissent les trois siècles de l'histoire moderne, dit M. Hellert, le savant traducteur de cet ouvrage, est un empire d'une immense importance sous le point de vue historique. Ses destinées, de tout temps intimement liées à celles des empires voisins d'Asie, ont eu une influence non moins sensible, quoique moins immédiate, sur les États africains qui s'étendent depuis la mer d'Allemagne jusqu'à la Méditerranée, et depuis les rives lointai-

(1) Tom. Ier, chez Bélizard, 1 bis, rue de Verneuil, et au bureau de *l'Époque*.

nes de la Grande-Bretagne et de la Scandinavie jusqu'aux colonnes d'Hercule et aux cataractes du Nil. C'est un colosse qui étend ses bras jadis puissans sur l'Asie et l'Europe à la fois, et qui, lorsque l'heure de sa chute aura sonné, suivant la destinée commune à tous les empires, couvrira trois parties du monde de ses débris.

Fondé sur les ruines de l'empire romain d'Orient, l'empire ottoman présente encore de nos jours une plus grande étendue que celui de Byzance à l'apogée de sa grandeur; et quoiqu'il ait à peine atteint la moitié de la durée de ce dernier, il offre déjà à l'historien trois phases distinctes, celles de la croissance, de la force et de la décroissance.

Aux trois anciens empires du centre de l'Asie, savoir ceux d'Assyrie, de Médie et de Perse, on peut opposer à une époque plus rapprochée de nous ceux des Arabes, des Mogols et des Turcs, empires qui ne le cèdent aux premiers ni en étendue ni en puissance, et dont l'histoire est incomparablement plus riche en documens variés et authentiques.

Les annales du khalifat, dit M. Hellert, qui, de même que celles de l'empire mogol, attendent encore un historien en Europe, ont l'avantage de former un tout complet; mais, outre les difficultés qui naîtraient pour l'écrivain de l'éloignement des temps et des lieux, on manque encore, pour écrire cette histoire, des élémens nécessaires : ces élémens sont à peine connus de nom, et ne se trouvent nulle part complets. L'histoire des Ottomans, au contraire, est plus près de nous sous le double rapport des temps et des lieux, et l'intérêt qui s'y attache est d'autant plus vif, que, dans la destinée de ce peuple, tout se tient et s'enchaîne par un lien visible. Aujourd'hui, d'ailleurs, il est devenu possible, sinon aisé, de se procurer les sources de l'histoire de Turquie. Jusqu'ici, la rareté de ces sources, ou plutôt la difficulté d'y puiser, avait opposé de grands obstacles aux historiens européens. Cela est si vrai, que le célèbre orientaliste anglais, William Jones lui-même, n'a connu qu'une douzaine des deux cents ouvrages turcs, arabes et persans qui traitent de l'histoire des Ottomans, soit dans son ensemble, soit dans ses parties, ce que l'on s'expliquera lorsque l'on saura qu'à Constantinople même il n'existe qu'un fort petit nombre d'ouvrages historiques dans les bibliothèques publiques.

Il a fallu trente ans à M. J. de Hammer pour recueillir les élémens nécessaires au livre qu'il méditait, trente ans de fatigues et de dangers, pendant lesquels il n'a reculé devant aucun sacrifice pour découvrir et acheter les matériaux les plus ignorés de l'histoire des Ottomans, ou tout au moins pour les exploiter, lorsque l'acquisition en était impossible.

Pendant son premier et son second séjour à Constantinople, et pendant son

voyage dans le Levant, il a fréquenté, dit-il, assidûment les bibliothèques et les ventes de livres; depuis, il a encore cherché et trouvé, au moyen de ses correspondances avec Constantinople, Bagdad, Halep et le Caire, les ouvrages les plus précieux. Mais là ne se sont point bornées ses investigations : il a visité en Allemagne les bibliothèques de Vienne, de Berlin et de Dresde; celles de Cambridge et d'Oxford, en Angleterre; à Paris, celles du Roi et de l'Arsenal; celle de San-Marco, à Venise; l'Ambrosiana, à Milan; la Laurenziana et la Magliabechia, à Florence; celle du Museo Borbonico, à Naples; la Vaticana, la Barberini, celle de Maria-Sopra-Minerva, à Rome; et enfin la bibliothèque si riche de Marsigli, à Bologne. Sans autre ressource que ses appointemens, sans le secours d'aucune académie orientale, d'aucune société asiatique, sans l'assistance des riches et des grands, il est parvenu, après trente ans de travaux et de recherches, à se procurer, pour l'histoire des Ottomans, des matériaux qu'on trouverait fort difficilement dans les bibliothèques réunies de l'Europe et de l'Asie. L'auteur a eu à vaincre des difficultés inouïes jusqu'à lui. On aurait bien de la peine à trouver, je ne dis pas parmi les modernes, mais parmi les anciens, qu'aucun travail ne rebutait, un homme qui ait parcouru plus de pays et fait autant de sacrifices que J. de Hammer pour rassembler les matériaux de son ouvrage.

Il fait descendre les *Turcs* actuels de Turc, fils de Japhet. Les différens historiens ont plus ou moins défiguré le nom de ce chef d'un grand peuple. On croit que c'est de Turc dont parle Hérodote sous le nom de *Targitaos*, et *l'Écriture* sous celui de *Togharma*. Sans nous arrêter aux historiens qui font descendre les Turcs de Tencer et d'Hector, nous dirons que cette peuplade, partie des hauteurs de l'Altaï, voisines de la Chine, vint occuper les fertiles steppes de la haute Asie, connues aujourd'hui sous le nom de Turkestan. Kara Khan est le premier chef connu de ce peuple qui se soit fait un nom par ses conquêtes. Les six enfans dont il fut le père ayant eu chacun quatre fils, se partagèrent le Turkestan, et devinrent les chefs de vingt-quatre tribus qui ont long-temps subsisté. Le peuple et les descendans de Kara Khan se divisèrent en deux parties; celle de gauche est entièrement ignorée, celle de droite s'étendit vers les rives de la mer Caspienne, puis vers le Danube. Vers le xe siècle de l'ère chrétienne, l'un des chefs de ce peuple ayant embrassé l'islamisme, des alliances nombreuses eurent lieu entre les principaux Turcomans et les Kalifs. Les Turcs firent dès lors des conquêtes sur les chrétiens. Il se trouva quelques grands hommes parmi les souverains demi barbares de ces peuples orientaux. Tel fut Alparslan, le plus célèbre des Seldjoukides. Sous lui et son successeur, les sciences et les lettres étaient en honneur, et plusieurs écoles renommées furent fondées en différentes villes de leur empire. Mais ce ne fut là qu'une aurore boréale. Elle n'eut qu'un

instant de durée. Les guerres et les révolutions continuelles firent bientôt rétrograder le flambeau de la civilisation; on ne rencontre dans ces premiers temps que des souverains détrônés, massacrés, que des rois qui se baignent dans le sang de leurs frères, de leurs neveux. Cette histoire est aussi sanglante que celle des Mérovingiens. Au reste, c'est ainsi que se passent les choses dans les premiers temps d'un peuple enfant. Lisez, pour vous en convaincre, notre propre histoire, ou celle des descendans de Rurick, ou de toute autre nation qu'il vous plaira; vous verrez partout le meurtre employé comme un moyen d'arriver au pouvoir, et de le concentrer dans une seule main. Le glaive faisait fort mal ce que la loi de primogéniture a dû faire plus tard. Les commencemens de l'histoire des Turcs sont encore plus fastidieux que ceux de la nôtre, car, sans parler des crimes de toute espèce qui remplissent ses pages, elle est de plus hérissée de noms barbares, dont la prononciation est presque impossible. Au reste, ce n'est point la faute de l'auteur, mais bien celle de son sujet. Il lui a fallu de continuels efforts pour mettre de l'ordre parmi ces catégories de noms sauvages, et attribuer à chacun les faits qui lui appartiennent. C'est dans les premiers temps de cette nation qu'on voit la fortune frapper de ces coups aveugles, subits et terribles, qui étourdissent tout un peuple, et feront long-temps encore l'étonnement de la postérité. Que d'esclaves devenus subitement gouverneurs, généraux, souverains même, tandis que des chefs de peuples finissaient dans l'esclavage une vie commencée sur le trône! Les générations ne s'y transmettent que des successions souillées de forfaits. Et néanmoins, au milieu de ce débordement de tous les vices de la barbarie, on trouve des scènes de mœurs fort curieuses. Nous en citerons ici un passage pour en donner une idée.

« La puissance d'Alaeddin-Keïkobad, qui régnait en 1225 de l'ère chrétienne, était grande. Il n'est pas sans importance de faire remarquer ici qu'Alaeddin fit mettre sur ses drapeaux et sur ses tentes un croissant, signe emblématique qui cependant a été exclusivement attribué à la nation ottomane, et qui, long-temps même avant Alaeddin, avait, comme on le voit sur les monnaies persanes, orné, avec le soleil, la couronne de Khosroës, comme symbole de leur puissance sur le soleil et sur la lune. Alaeddin-Mohammed, fils de Tekesch, modifia plusieurs des institutions et des usages de ses prédécesseurs : ainsi, par exemple, avant lui, sous la domination des Seldjoukides, la musique militaire jouait pendant les cinq prières du jour : Alaeddin-Mohammed voulut qu'elle se fît entendre cinq fois pour ses fils, et deux seulement pour lui, au lever et au coucher du soleil. Vingt-sept princes étaient chargés de l'exécuter sur des tambours d'or, et avec des baguettes garnies de perles. C'étaient les fils des souverains seldjoukides et ghourides soumis par les armes, ainsi que les rois de Balk, de Bamian, de

Boukhara et leurs enfans. Au surplus, tous les emplois de la cour du souverain de Khowaresm étaient remplis par des rois et des princes.

» L'orgueilleux Alaeddin s'était attiré le courroux de Djenghiz-Khan en faisant massacrer, à Otrar, quelques marchands mogols; les hordes de ces barbares firent aussitôt irruption dans les états d'Alaeddin, sur les deux rives de l'Oxus, et dévastèrent Otrar, Nedjend, Fenaket, Khodjend, Samarkand, Boukhara, et le grand et le petit Kourkendj, c'est-à-dire tout le Khowaresm.

» Le fils de Mohammed schah, Dejalleddin-Mankberni, le dernier et le plus célèbre des schahs de Khowaresm, non seulement continua dans l'est, contre Djenghiz-Khan, la guerre commencée par Alaeddin, mais essaya en même temps ses forces dans l'ouest contre Alaeddin-Keïkobad, le plus puissant des Seldjoukides de Roum. Le neveu d'Alaeddin, gouverneur d'Akhlatz, ayant livré, moyennant une somme d'argent, les clefs de sa ville au schah victorieux de Khowaresm, le sultan Seldjoukide, à la tête de vingt mille cavaliers, auxquels vinrent se joindre cinq mille hommes que lui envoyait son allié Melek-Eschref-Mousa, seigneur de Mésopotamie et d'Arménie, vint attaquer le traître et le défit complètement dans une des plus sanglantes batailles qui aient signalé les fastes de l'islamisme. Quatre ans après cette bataille, qui se livra dans les champs de Nissi-Tschemen, près d'Erzendjan, Akhlatz tomba au pouvoir du neveu d'Alaeddin.

» Une ligue des dix-sept souverains, dont Melek-Kamil, sultan d'Égypte, était le chef, se forma alors contre Alaeddin. L'armée coalisée s'arrêta sur les rives du Gœkson (l'ancien Calycadnus), qui sépare Roum de la Syrie. Melek-Mozaffer, prince de Hama, fut envoyé au-delà de l'Euphrate, à la tête de deux mille cinq cents cavaliers, pour prendre possession de Kacpourt. Assiégé dans cette ville par Alaeddin, il fut obligé de capituler, et le schah de Khowaresm eut la générosité de le renvoyer après lui avoir fait don d'un vêtement d'honneur.

» L'année suivante, la ligue des rois d'Égypte s'étant rompue, Alaeddin se rendit maître de Harran et de Roha, ainsi que d'Erzendjan, de Tschemischek, et de l'ancienne Side, près de laquelle il fonda la ville d'Allayi, qui porte aujourd'hui son nom, et enfin de Kobadyi, près d'Ezendjan. »

Alaeddin embellit de mosquées, de couvens, d'académies et de karawansérails neuf villes de son empire, parmi lesquelles Scivas, Amassia, Anamour, et Koniah, lieu de sa résidence, qu'il entoura de hautes murailles. Voulant placer ces différentes villes sous la protection d'un talisman spécial, il demanda pour elles une inscription au plus célèbre des poètes mystiques de cette époque, Mowlana Djelaleddin, qui, venu de Boukhara avec Béhaeddin, son père, s'était éta-

bli à Roum (d'où il a reçu le nom de Djelaleddin-Roumi), Mowlana (notre maître ou notre ami) est le fondateur des derwischs Mewlewi, un des ordres les plus considérés, et qui subsiste encore dans l'empire ottoman. Le siége de cet ordre et ses principales possessions se trouvent à Koniah, qui renferme le tombeau de la famille des Djelaleddin, famille sainte, dont le premier chef partage avec son père et son fils le titre honorifique de *sultan dans l'empire de la sainteté et des connaissances mystiques.* Behaeddin porte le nom de *sultan des oulémas*; son fils, Djelaleddin, celui d'*émir sultan*, on de *Mowlana Khounka*, c'est-à-dire empereur, et son fils celui de *sultan Weled*, c'est-à-dire sultan enfant.

Lors de l'irruption des hordes de Djinghiz-Khan dans le pays situé au-delà et en deçà de l'Oxus, les savans, s'échappant des débris fumans de leurs bibliothèques et de leurs académies, vinrent chercher, à l'extrémité occidentale de l'Asie, auprès de Keïkobad, un asile que le schah de Khowaresm ne pouvait plus leur offrir, et la littérature persane émigra ainsi sur les bords de l'Oxus vers ceux de la mer Ionienne, comme deux siècles plus tard les lettres grecques vinrent des rives du Bosphore s'établir sur celles du Tibre et de l'Arno. Le kalif Nassis-Lidinillah (*soutien de la religion pour l'amour de Dieu*) envoya Schehabeddin Pehrwerdi, le plus habile jurisconsulte de son époque, à Keïkobad, en qualité d'ambassadeur, pour lui remettre un diplôme qui lui conférait le titre honorifique du *plus grand des sultans.* Cinq mille cavaliers, tous les scheïkhs et les oulémas, allèrent à la rencontre de l'envoyé du kalife pour le complimenter. Schehabeddin, soit par amour pour la science, soit par reconnaissance de la flatteuse réception qu'on lui avait faite, corrigea un ouvrage célèbre que le scheïkh Nedjmeddin avait dédié au sultan Alaeddin.

Ce souverain était digne des hommages des savans par la protection qu'il leur accordait, et par le zèle avec lequel il cultivait lui-même les sciences. Il avait partagé ses jours et ses nuits en trois parties. Il consacrait une partie de la journée aux affaires du gouvernement, l'autre à converser avec des savans et des scheïks, et la troisième à l'étude de l'histoire; quant à la nuit, il en donnait un tiers seulement au sommeil; les deux autres parties étaient remplies par des exercices de piété et la lecture d'ouvrages de morale. Outre les nombreux monumens qu'il fit élever et qui témoignent de son amour pour la science et les arts, la vaste étendue de son empire atteste sa puissance que n'égala aucun prince de sa dynastie.

Après avoir été pendant dix-sept ans le souverain le plus redouté et le plus heureux des Seldjoukides de Roum, il mourut empoisonné par son propre fils, dans le palais de Kobadyé, bâti par lui dans le voisinage d'Erzeroum.

Après nous avoir, dans le premier livre de son histoire, raconté l'origine des Turcs et les différentes destinées des dynasties Seldjoukides, M. J. de Hammer nous fait l'histoire des Ottomans qui héritèrent de la puissance des Seldjoukides, et, avec les débris de leur empire, en construisirent un autre beaucoup plus étendu et plus formidable.

La famille des Ottomans paraît dans l'histoire plus d'un siècle avant qu'on puisse présager sa future grandeur. C'était dans le principe une petite tribu, détachée de la grande armée de Djenghiz-Khan. Après divers évènemens, cette petite tribu se fractionne, et ses démembremens vont chercher fortune dans différentes directions. Quelques familles de cette tribu errante viennent sous la conduite d'Ertoghrul, demander un asile et des terres à Alaeddin III, l'un des derniers rejetons des Seldjoukides d'ichonium. Alaeddin accueille avec bonté le chef et ses familles, et en ayant reçu quelque secours dans un combat contre ses ennemis, il lui assigne, dans l'étendue de ses états, un canton excellent en pâturages, nommé Sandyak, et qui est le même que l'ancienne Phrygie. Les richesses d'Ertoghrul se multiplient.

Ertoghrul eut trois fils : Osman, Goundouzalp, et Sarouyati Sawedji. Le premier naquit pendant la 657e année de l'hégire (1258 de l'ère chrétienne). Il est à remarquer que l'histoire passe sous silence les évènemens qui signalèrent sans doute la vie aventureuse et guerrière d'Ertoghrul, pendant l'espace d'un demi-siècle, c'est-à-dire depuis le règne d'Alaeddin 1er jusqu'à celui d'Alaeddin III; elle ne mentionne que ses deux victoires sur les Mongols et les Tartares; la prise de Karadjahissao sous Alaeddin-le-Grand; son établissement dans le Sandjak du sultan OEni; la naissance et le mariage d'Osman et la naissance d'Ourkan, fils de ce dernier. La tradition qui se plaît à entourer du plus vif éclat les lieux qui virent naître le fondateur de la dynastie ottomane, s'étend de préférence sur une apparition prophétique dont fut honoré le pieux Ertoghrul, et sur un songe qui présagea au jeune Osman sa gloire et sa puissance futures. On sait que l'amour du merveilleux et des traditions romanesques est un des traits distinctifs du caractère des Orientaux, et des Musulmans en particulier. D'après le Koran, les visions nocturnes sont le partage des prophètes, et les bons rêves viennent du Ciel.

Le songe d'Ertoghrul est remarquable par sa simplicité naïve; il a beaucoup de rapport avec celui de Jacob, à qui Dieu apparut plus d'une fois pendant la nuit, pour lui annoncer la bénédiction promise à sa race. Dans un de ses voyages Ertoghrul reçut l'hospitalité chez un homme renommé par sa piété; quand l'heure du repas fut venue, le maître de la maison tira un livre d'une armoire devant laquelle se trouvait Ertoghrul, et le posa sur le meuble le plus élevé de

la chambre. Interrogé par Ertoghrul sur le titre et l'objet de ce livre, l'hôte répondit que c'était la parole de Dieu annoncée par son prophète, c'est à-dire le Koran. Dès que tout le monde fut couché, Ertoghrul prit le livre sacré et le lut debout pendant toute la nuit, puis il essaya de prendre quelques instans de repos. Il s'endormit et pendant le sommeil du matin, qui, chez les Orientaux, est le plus favorable aux songes prophétiques, il eut une apparition miraculeuse et entendit une voix qui lui dit : Puisque tu as lu la parole éternelle avec tant de respect, tes enfans et les enfans de tes enfans seront honorés de génération en génération.

Le songe qui précéda le mariage d'Osman avec la belle Makhatoun (femme trésor), fille du scheïk Edebali, n'a point le caractère patriarchal de celui d'Ertoghrul. Sa couleur poétique et les évènemens historiques auxquels il fait allusion, font soupçonner que c'est là une de ces fictions romanesques enfantées par l'imagination orientale à une époque plus moderne. Nous le trouvons mêlé aux scènes d'amour et de rivalité que l'on va lire, et au récit des combats livrés dans le sandjak du sultan OEni.

Le savant scheikh Edebali, natif d'Adana, ville de la Caramanie, était venu, après avoir achevé en Syrie ses études de légiste, s'établir à Ilbourouni, village voisin d'Eskischehr, capitale du sandjak actuel du sultan OEni. Osman y venait souvent le visiter. Un soir ayant aperçu sa fille Malkhatoun, il en devint amoureux, mais Edebali se défiant des sentimens d'Osman, et considérant la distance qui existait entre la condition du jeune prince et celle de sa fille, la lui refusa. Contrarié dans son amour, Osman confia ses souffrances à ses compagnons d'armes et à ses voisins. Au nombre de ces derniers se trouvait le seigneur d'Eskischehr qui, enflammé par le récit d'Osman, demanda pour lui-même la main de Malkhatoun; elle lui fut également refusée. Edebali, craignant moins la vengeance d'Osman que celle du seigneur d'Eskischehr, avait quitté les terres de ce prince et était venu s'établir sur celles d'Ertoghrul, ce qui fit naître une violente inimitié entre les deux rivaux. Un jour qu'Osman se trouvait avec Goundouzalp, son frère, chez son ami et voisin le seigneur d'Inœni, on vit tout-à-coup paraître le seigneur d'Eskischehr, suivi de son allié Mikhal Kœsé (*Michel à la barbe pointue*), seigneur de Khermenkia, bourg fortifié, situé au pied de l'Olympe, à l'est d'Edrenos. Il venait sommer, les armes à la main, le seigneur d'Inœni de leur livrer Osman. Celui-ci s'étant refusé à cette violation de l'hospitalité, Osman et Goundouzalp firent une sortie, repoussèrent le seigneur d'Eskischehr, et firent prisonnier celui de Kirmenkia. Kœsé Mihkal conçut bientôt un vif attachement pour son vainqueur, à qui il se soumit entièrement. Plus tard même, après qu'Osman eut succédé à Ertoghrul et se fut

rendu indépendant, il abandonna la religion de ses pères pour embrasser l'islamisme. Dès ce moment, il fut un des plus fermes appuis de la grandeur naissante de sa famille toujours puissante, tant par son influence que par ses richesses, et qui pendant plusieurs siècles, a figuré avec un certain éclat dans l'histoire des Ottomans, sous le nom de famille Mikhal-Oghli (*fils de Michel*).

Osman s'était donc fait un ami parmi les grecs; mais l'objet de son amour il ne le possédait pas encore. Deux ans s'écoulèrent; deux ans d'incertitude et de tourmens, après lesquels le père de Malkhatoun, touché de sa constance, interpréta en sa faveur un songe que le ciel lui avait envoyé.

Un soir qu'Osman était venu demander l'hospitalité à Edebali, il se coucha patient et résigné et rêvant à celle qu'il aimait; or, la patience est, suivant le Arabes, la clef de la jouissance, et la résignation dans l'amour mérite à celui qui en est pénétré la couronne du martyre. Il s'endormit et fit le songe suivant.

Il se voyait reposant auprès de son hôte. Tout-à-coup, la lune qui grossissait à vue d'œil sortit du sein d'Edebali, et, devenue pleine, descendit et vint se cacher dans le sien. Il voyait ensuite surgir de ses reins un arbre qui, toujours croissant et devenant plus vert et plus beau, couvrait de l'ombre de ses rameaux les terres et les mers, jusqu'à l'extrémité de l'horizon des trois parties du monde. Au-dessous de cet arbre s'élevait le Caucase, l'Atlas, le Taurus et l'Hémus, qui semblaient être quatre colonnes de cette immense tente de feuillage. Des racines de l'arbre sortaient le Tigre, l'Euphrate, le Nil et le Danube, couverts de vaisseaux comme la mer. Les campagnes étaient chargées de moissons, et les monts couronnés d'épaisses forêts, d'où s'échappaient des sources abondantes qui allaient serpentant dans des bosquets de rosiers et de cyprès. Dans les vallées, s'étendaient au loin des villes ornées de dômes, de coupoles, de pyramides, d'obélisques, de colonnes, de tours magnifiques, sur le sommet desquelles brillait le croissant : puis des galeries, d'où partaient les appels à la prière, dont le bruit se mêlait aux accens d'une multitude de rossignols et au bavardage des perroquets des mille couleur. Toute la troupe variée des habitans de l'air chantait et gazouillait, sous ce toit frais et embaumé formé de branches entrelacées, dont les feuilles s'alongeaient en forme de sabres. A ce moment, s'éleva un vent violent qui tourna la pointe de ces feuilles vers les différentes villes de l'univers, et principalement vers Constantinople, qui, située à la jonction des deux mers et des deux continens, ressemblait à un diamant enchassé entre deux saphirs et deux émeraudes, et paraissait ainsi former la pierre précieuse de l'anneau d'une vaste domination qui embrassait le monde entier. Osman allait mettre l'anneau à son doigt lorsqu'il se réveilla.

L'explication de ce songe, qui paraissait présager la puissance et la gloire de la postérité d'Osman et de Malkatoun, aplanit les difficultés qui s'étaient opposées à l'union du jeune guerrier avec la fille d'Edebali. Les fiançailles eurent lieu, non pas avec la pompe qui accompagna dans la suite les mariages des sultans, mais d'après toutes les règles prescrites par la loi et par l'exemple du prophète. Ce fut le pieux Derwisch Touroud, disciple d'Edebali, qui unit les deux amans. Le fiancé lui promit, en récompense, une habitation près d'une mosquée et sur le bord d'une rivière. Dès qu'Osman fut devenu souverain indépendant, il accomplit sa promesse en faisant bâtir pour le Derwisch un couvent qu'il dota richement de villages et de terres, et dont la famille de Touroud était encore en possession deux siècles après.

C'est un article bien connu des historiens orientaux de faire précéder la naissance des souverains de semblables visions comme présage de leur puissance future. Du reste, cet usage ne leur est pas particulier, il appartient aussi bien aux historiens de l'Occident tant anciens que modernes. Ainsi Hérodote ne fait pas difficulté de rapporter le songe du grand-père de Cyrus, qui vit sa fille Mandane inonder toute l'Asie de son urine; ainsi Lari, et d'après lui Gibbon, ont raconté que la mère de Djenghiz-Khan devint enceinte en aspirant une flamme céleste.

Outre les songes, les sages de l'Orient voient encore un présage heureux dans le vol du vautour royal au-dessus de la tête de celui qui doit régner un jour. Le vautour royal, que les Persans et les Turcs appellent *Houmaï*, est, chez eux, le plus noble des oiseaux de proie; attendu que, selon l'histoire naturelle des Orientaux, que nous ne connaissons que par tradition, il ne se nourrit d'aucun animal vivant, mais seulement des lambeaux saignans de ceux tués par d'autres, et qu'en outre il témoigne l'amour maternel le plus tendre à ses petits, qu'il couvre de ses ailes à l'approche du danger. Aussi le trouve-t-on déjà chez les Egyptiens, qui le placent dans leurs tableaux hiéroglyphiques comme symbole de l'amour maternel et de la clémence royale. On l'y voit planant au-dessus de la tête des rois, tenant la plume de la loi dans une de ses serres, et dans l'autre l'anneau royal. Dans le *Schahnameh*, les héros sont couronnés des plumes du Gimourgh, qui n'est autre chose que le triple vautour du Zendaresta, de même qu'en Egypte on voit les prêtres qui expliquent ou enseignent la loi écrite des rois, parés des plumes de l'épervier. La princesse la plus illustre de l'Orient, la seule reine que reconnaisse l'histoire de l'ancienne Perse avant Alexandre, et à laquelle on attribue la construction du palais aux mille colonnes de Persépolis, porte le nom de Houmaï, c'est-à-dire, de Vautour Royal, *Houmayoun*; formé de *Houmaï*, mot encore aujourd'hui usité dans

l'empire Persan, répond, ainsi que celui d'Osman, à notre mot *impérial* ou *royal*, ou mieux encore à l'*augustus* des Romains. Le prince, sur lequel le vautour royal a étendu l'ombre de ses ailes, sera, disent les Orientaux, grand et puissant, et fera le bonheur de ses peuples qu'il protègera de son courage. Le vautour royal est aux Orientaux ce que l'aigle était aux Romains.

Osman s'étant emparé de trois forteresses appartenant aux Grecs, et voisines de ses terres, Alaeddin III, le sultan, qui avait donné une retraite à son père Ertoghrul, étant mort, et ses états ayant été divisés en dix parties gouvernées par des princes indépendans, on croit généralement que cet assemblage de circonstances favorisa la famille d'Osman, et que ce fut de cette époque qu'il se rendit indépendant. Du moins, nous voyons son fils Ourkhan faire graver son nom et sa figure sur ses monnaies, ce qui est le signe d'un pouvoir souverain. Le territoire que possédait Osman était si petit, qu'il ne forme aujourd'hui que l'un des vingt-quatre gouvernemens du vaste empire que ses descendans ont conquis. Le treizième siècle touchait alors à sa fin, et cette époque est remarquable par de grands évènemens. L'empire des Seldjoukides s'écroulait; les Mogols, dont l'empire penchait aussi vers son déclin, firent une irruption dans la Haute-Asie, et la ravagèrent dans tous les sens. De violens tremblemens de terre se firent sentir en Allemagne, dans l'Asie mineure; deux dynasties, celles d'Osman et de Karaman; les deux plus puissantes des dix familles qui s'étaient partagé l'empire Seldjoukide, engagèrent entre elles une lutte acharnée. Le premier jubilé fut célébré en Europe la dernière année du treizième siècle.

Osman mourut au moment où son fils Ourkan venait de s'emparer de l'importante place de Broussa dont il fit sa capitale. Bientôt, Nicomédie eut le même sort. A mesure que le nouvel état élargissait ses frontières, Alaeddin, frère d'Ourkan, régularisait la législation par des institutions assez bien conçues. Ce prince législateur, qui avait refusé la moitié de l'empire que son frère lui offrait comme héritage de leur père commun, et qui n'avait non plus rien accepté dans les troupeaux d'Osman, consentit à être le second dans le nouvel état; il se chargea de l'organiser.

Une des institutions les plus importantes d'Alaeddin fut celle d'une armée permanente. Cette organisation, attribuée à Charles VII, était donc établie en Orient plus d'un siècle avant ce dernier.

Parmi les différens ordres de soldats établis, il en était un qui avait rendu beaucoup de services aux deux premiers chefs de la dynastie ottomane : c'étaient les *Piétons*. Mais cette troupe enorgueillie de ses hauts faits et de sa paie, n'était plus qu'un sujet de désordre. Ce fut pour la remplacer qu'Ourkhan et son conseil imaginèrent de former un corps d'armée assujéti à une discipline spéciale, et

tout composé d'enfans chrétiens que l'on enlevait aux peuples vaincus, et que l'on forçait à embrasser l'islamisme. Les récompenses et les distinctions devaient attacher cette nouvelle milice aux Ottomans, et servir de lien entre les vainqueurs et les vaincus. Cette institution immorale dans son origine et ses moyens, a été une des principales causes des conquêtes des Turcs, et une source d'héroïsme. Cette troupe était à la fois un ordre religieux et militaire, et, sous ce rapport, Ourkhan et son conseil avaient puisé probablement leur idée dans le type fourni par la chevalerie chrétienne.

Ainsi que nous venons de le dire, l'institution des janissaires fut mille fois plus terrible dans ses conséquences, pour la tranquillité de l'Europe, que ne le pouvait être alors l'invention de la poudre à canon par Schwartz. Cette milice reçut dès sa création le nom de *Yeni-Tcsheri* (*nouvelle troupe*), nom que les historiens européens ont changé en celui de Janissaire. Soumis à des chefs inflexibles, les jeunes janissaires apprenaient de bonne heure à obéir et à supporter la fatigue et la faim; un avancement certain était la récompense de leur docilité et de leur courage. Aussi les victoires signalées que la nouvelle troupe remporta en Europe et en Asie ne tardèrent pas à justifier les prévisions de son créateur. Elle adopta pour coiffure le bonnet de feutre blanc du derwisch Hadji-Begtasch, fondateur d'un ordre très répandu dans l'empire ottoman; voici à quelle occasion : Ourkhan, accompagné de quelques uns des nouveaux renégats, se rendit un jour chez Hadji-Begtasch, dans le village de Goulidjé-Kenarioun, près d'Amassia, pour lui demander, avec sa bénédiction, un étendard et un nom pour la nouvelle milice. Le scheïkh posa la manche de son manteau sur la tête d'un des soldats, de manière qu'elle pendit par derrière jusque sur son dos, puis il prononça d'un ton inspiré ces paroles prophétiques : « La milice que vous venez de créer s'appellera *Yeni-Tscheri*; sa figure sera blanche et luisante, son bras redoutable, son sabre tranchant et sa flèche acérée. Elle sera victorieuse dans tous les combats, et ne reviendra jamais que triomphante.» En mémoire de cette bénédiction, le bonnet de feutre blanc du janissaire fut augmenté, par-derrière, d'un morceau d'étoffe, souvenir de la manche du derwisch, et ornée d'une cuillère de bois, au lieu de l'espèce de ponpon qu'il portait auparavant. Comme la paie allouée à la nouvelle troupe était très élevée, et sa nourriture plus abondante que celle des autres corps, les noms des officiers furent tous empruntés aux divers emplois de la cuisine; ainsi le colonel de la chambrée, c'est-à-dire du régiment, fut appelé *Tschorbadji-Baschi* (premier faiseur de soupe). Après lui, les officiers les plus élevés en grade furent nommés l'un, *Aschtschi-Baschi* (premier cuisinier), l'autre *Sakkabaschi* (premier porteur d'eau), etc. Le croissant et le sabre à double pointe d'Omar brillaient sur leur étendard de

couleur écarlate. L'objet le plus sacré du régiment, celui qui répondait au drapeau de nos armées, était la marmite, autour de laquelle on s'assemblait non seulement pour manger, mais même pour tenir conseil. Ces divers usages sont restés en vigueur pendant près de cinq cents ans, et jusqu'à nos jours. Sous Mohammed II, ces vaillans défenseurs de l'empire reçurent, ainsi que les autres corps de l'État, des droits et des priviléges plus étendus. Leur nombre et leur solde furent considérablement augmentés. Dans l'origine, le minimum de la paie des janissaires était d'un aspre; on y ajoutait suivant le nombre des années de service et les actions d'éclat du janissaire; jamais cependant et dans aucun cas, la solde quotidienne d'un simple janissaire ne peut dépasser le sextuple de sa paie primitive. Les janissaires, dans l'origine, n'étaient que mille; mais tous les ans on forçait mille autres jeunes chrétiens faits prisonniers en bas âge à embrasser l'islamisme et l'état militaire. Lorsque le nombre des prisonniers n'était pas assez grand, on complétait les enrôlemens, en temps de paix, aux dépens des chrétiens sujets du sultan, parmi lesquels on prenait indistinctement. Cet usage se maintint jusqu'au règne de Mohammed IV. Depuis, ce corps d'élite se recruta exclusivement des enfans des janissaires et parmi les indigènes; aussi, c'est de cette époque que date sa décadence, qui est allée toujours croissant jusqu'à notre siècle, qui a vu cette redoutable milice dispersée et anéantie. Les historiens s'accordent à louer la sagesse et la piété du fondateur de cette institution. Ils disent qu'elle a fourni tant de conquérans à l'univers, et tant de bienheureux au ciel, que, dans la supposition où, pendant trois siècles, on n'aurait levé annuellement que les mille chrétiens prescrits, on en aurait toujours délivré trois cent mille des tourmens de l'enfer. Mais, comme le nombre des janissaires s'élevait à douze cents du temps de Mohammed II, à vingt mille sous Soleïman, et à quarante mille sous Mohammed IV, il en résulte que cinq cent mille jeunes chrétiens au moins ont été convertis par le glaive, et sacrifiés par le fanatisme religieux au despotisme militaire.

Ourkhan organisa différens autres corps d'armée, entre autres les troupes légères (les akindji), la cavalerie, et il sut inspirer aux hommes qui composaient ces corps un tel esprit d'émulation et une bravoure si éclatante, qu'ils furent long-temps la terreur de l'Europe. Rien ne pouvait les arrêter, ni le nombre, ni la difficulté des lieux; ils marchaient en avant avec une détermination que la mort même ne pouvait ébranler.

Ces diverses institutions furent suivies de la défaite entière de l'armée grecque, qui, sous la conduite de son empereur Andronicus, s'était avancée jusqu'à Pelecanon pour essayer de mettre un terme aux envahissemens des Turcs. Nicée, déjà conquise par les Seldjoukides, reprises par les croisés après un siége mémo-

rable où les assiégés et les assiégeans s'étaient signalés par des prodiges de valeur, fut reconquise sur les Grecs par les Turcs, commandés par Ourkan. Cette ville, mal défendue, se rendit après une assez longue résistance, et les habitans, avec une partie de la garnison, allèrent au-devant du vainqueur, qui les reçut avec bonté, et ils se trouvèrent mieux sous son empire que sous celui des Grecs dégénérés. Ainsi, en grand homme, Ourkan consolidait ses conquêtes par la manière dont il traitait les vaincus, et au lieu d'épuiser son armée par des guerres continuelles, il la fortifiait en y incorporant ses nouveaux sujets. Cette incorporation, qui pouvait devenir le principe de sa ruine, devint au contraire un des meilleurs ressorts de sa puissance par les précautions qu'il prit; car cette incorporation n'était faite qu'après que les vaincus avaient embrassé sa religion. C'est par la religion, premier mobile de l'homme, qu'il s'identifiait avec ses nouveaux sujets; et ce barbare, bien différent des sophistes du dix-huitième siècle, qui ont fait de l'indifférence en matière de religion une des bases gouvernementales, et de la multiplicité des cultes un beau chapitre philosophique sous le titre de tolérance, ce prince au contraire fondait sa puissance sur l'unité politique, et l'unité politique sur l'unité religieuse, et il n'avait pas moins d'ardeur pour convertir les vaincus au Coran que pour les vaincre. Maintenant, que l'histoire et l'expérience décident entre Ourkan et l'école de Voltaire et de d'Alembert.

Ourkan changea en mosquée la célèbre église où s'était tenu le premier concile de Nicée, et où la foi catholique avait foudroyé Arius et ses adhérens; et là où les deux Eusèbe avaient écrit leurs ouvrages immortels, des professeurs musulmans établirent des écoles où ils enseignaient les rêveries du Coran et les principes du droit islamite. Des maisons de bienfaisance pour les pauvres furent fondées, et on y vit Ourkan les servir lui-même plusieurs fois de ses mains. Ces actions sont louables; mais elles ne sauraient faire oublier le despotisme de ce prince ni sa politique cruelle et fanatique. S'il est permis de tendre à l'unité, il n'est pas permis d'user de tous les moyens qui peuvent y conduire. Toutes ces choses se passaient en l'an 732 de l'hégire, et 1333 de l'ère chrétienne.

Jusqu'ici les deux chefs successifs des Ottomans n'avaient combattu que les Grecs, et ne s'étaient agrandi qu'à leurs dépens; mais ce fleuve, descendu des hauteurs du mont Olympe, remonte désormais vers sa source, et roule ses flots dévastateurs sur les états des neuf autres princes de l'Asie-Mineure, états nés, comme nous l'avons dit, des débris de l'empire Seldjoukide.

Ainsi, en moins de cent onze ans, une famille de fugitifs était devenue souveraine du pays où elle avait cherché un asile. Ertoghrul, accueilli par les Seldjoukides, leur demeura fidèle, et mourut dans leur dépendance vers le milieu du treizième siècle. Osman, son fils, passa aussi ses premières années dans la dé-

pendance des Seldjoukides, souverains d'Iconium; et, à l'exemple de son père, il gouverna son petit fief et accrut ses richesses, qui consistaient presque toutes en troupeaux. La dynastie des Seldjoukides s'éteint, et aussitôt Osman, à l'exemple des autres possesseurs de grands fiefs, se rend indépendant ; et l'empire, longtemps formidable des Seldjoukides, est divisé en dix états. Dès lors, Osman bat monnaie à son effigie, et fait faire la prière en son nom, marque de la souveraine puissance. Il étend petit à petit son modeste Etat, en prenant quelques châteaux forts aux Grecs. Déjà, sur la fin de ses jours, son petit royaume s'était arrondi, et il rendait le dernier soupir au bruit de la prise de Broussa, ville très importante. Dès ce moment, la puissance des Ottomans marche à pas de géant. Ourkan, fils d'Osman, plus grand homme que son père, comme son père avait été supérieur à Ertoghrul, Ourkan, avec des troupes régulières, s'empare, non plus de bourgades et de petits cantons, mais de provinces entières. Déjà les Grecs sont trop faibles pour lui résister ; s'il leur permet de respirer un peu, il ne restera pas oisif ; il se souvient que neuf autres ont partagé avec son père les débris de l'empire Seldjoukide; il vient leur redemander leur part à chacun ; ils étaient restés fort tranquilles depuis le jour où ils s'étaient rendus indépendans, ne s'occupant qu'à jouir de leurs possessions sans songer à les agrandir. Ourkan, qui n'a pas plus de droit qu'eux, se porte néanmoins pour l'unique héritier des Seldjoukides, et, sur leur refus, il prend leurs États; lui, fils d'étranger, il les dépouille, eux nationaux et véritables descendans des Turcs. Après avoir réuni la plupart des membres de l'empire seldjoukide, et l'avoir beaucoup agrandi par prises sur l'empereur de Byzance, il se repose pendant vingt ans, achève d'organiser l'intérieur de ses États, et d'accoutumer à vivre ensemble des provinces habituées depuis long-temps à se regarder en ennemies ou au moins en rivales.

Ertoghrul avait un frère nommé Dungdar, qui possédait la moitié de son petit fief; mais ce frère s'éclipse et on ne voit qu'Ertoghrul; Osman avait aussi un frère; mais ce frère ne fractionne point l'héritage, et Osman conserve l'unité dans son petit Etat ; Ourkan aussi avait un frère qui aurait pu prétendre à la moitié des Etats de son père. Ourkan s'y attendait et lui offrit sa part dans la succession ; mais ce frère ne veut point de partage; il n'aspire qu'à être le lieutenant de son frère dont il apprécie toute la capacité, et lui-même, doué d'un grand mérite, devient le législateur de l'empire qu'il refuse de partager. Quelles circonstances heureuses! et comme la Providence prépare tout de loin quand elle veut former quelque grand établissement parmi les hommes! L'histoire de cette origine ottomane est celle des Carlovingiens ; Charles Martel est un grand homme; Pepin, son fils, est aussi un grand homme, et son frère

n'affaiblit point sa puissance en la partageant. Plus grand que son père et que son aïeul, Charlemagne avait aussi un frère; mais, par un heureux accord de circonstances, il demeure seul en possession d'un vaste empire que son génie agrandit encore et porte au plus haut point de grandeur. Que de choses dans cet arrangement providentiel!

Charles Martel, Pépin et Charlemagne furent les seuls grands hommes de leur race, et Ertoghrul, Osman et Ourkhan eurent des successeurs qui les surpassèrent. Comme les miracles et les légendes pieuses jouent un grand rôle dans les premiers temps de l'empire Ottoman, je vais en citer quelques-uns.

Ourkhan, à l'exemple de son père, qui avait fait construire des couvens pour les derwicshs Touroud et Abdal-Koumral, fit bâtir une retraite convenable au pieux Gheïklibaba (père des cerfs). Cette retraite, encore très fréquentée par les pèlerins, s'élève à l'est de la ville, au pied de l'Olympe. A une certaine hauteur de ce mont célèbre, à l'endroit appelé Gœckbinari (source céleste), on voit le tombeau de Doghlebaba (père potier). Aux portes de la ville, sur la rive de l'Alaskir, ruisseau qui prend sa source au sommet de l'Olympe, se trouve encore le couvent du derwisch Abdal-Mourad, natif du Chorassan, et à l'ouest, près des bains Kaplidja, le monastère et le tombeau d'Abdal-Mourad. Ces deux babas ou pères, avaient, ainsi que les deux Abdals ou Santons, accompagné Ourkhan dans son expédition contre Brousa, et contribué à ses succès, tant par les prières que par les miracles qu'on s'est plu à lui attribuer. Le conquérant éternisa sa reconnaissance par la construction de nombreuses cellules, près desquelles sont déposées leurs cendres. Les noms de ces deux religieux révèlent si bien leur caractère et leurs habitudes, qu'il est presque inutile de dire que le premier vivait paisiblement parmi les cerfs et les biches; et que l'autre ne se nourrissait que de lait caillé. Mais la tradition a complètement défiguré leur histoire. Suivant elle, Gheïklibaba aurait combattu à la tête de l'armée assiégeante, monté sur un cerf et armé d'un sabre de cent cinquante livres pesant; Abdal-Mourad aurait fait des prodiges de valeur sans autre arme qu'un sabre de bois long de trois aunes, et Abdal-Mourad aurait ramassé des charbons ardens avec du coton, allusion mystérieuse et bizarre aux deux qualités dominantes du derwisch, la force et la douceur. Le père des cerfs, Persan d'origine, était né à Khoui; il avait reçu les leçons du scheïkh Elias et s'était acquis du temps d'Osman une grande réputation de sainteté; sans cesse plongé dans des contemplations mystiques, il vivait en ermite parmi les cerfs et les daims dans les forêts de l'Olympe, d'où il ne descendait que sur l'invitation d'Ourkhan. Suivant la tradition, il se rendit un jour au palais du sultan, monté sur un cerf et portant sur l'épaule une branche de platane, qu'il planta dans la cour, comme un sym-

bole de la prospérité de l'empire, qui, disait-il, prendrait racine comme cet arbre, étendrait au loin ses rameaux et s'élèverait jusqu'au ciel. Dans les fréquens incendies qui ont désolé Brousa, le palais d'Ourkhan, ainsi que le platane, qui fut long-temps considéré comme sacré et protégé du ciel, ont été dévorés par les flammes. Abdal-Mourad, engagé par Ourkhan à se mettre à la tête d'un corps de troupes, fit des prodiges de valeur avec son sabre de bois, dont la longueur répondait à la pesanteur de celui du père des cerfs. Avec cette arme terrible il combattit non-seulement les infidèles, mais encore d'énormes serpens qui infestaient le pays. Gheïklibaba est le chevalier Saint-Georges et le Roland furieux des Ottomans. Lorsque, pour rendre un hommage public à la croyance populaire, Souleïman-le-Grand visita le tombeau et la cellule de ce religieux, il fit diminuer son sabre d'un tiers et déposer ce qu'il en avait coupé dans la trésorerie du sérail, à côté des armes du Prophète, de celles de ses successeurs et de leurs grands capitaines. Quelques voyageurs européens ont cru reconnaître dans le sabre du derwisch enthousiaste, l'épée de Roland, et se sont imaginé que cette épée, la terreur des Musulmans, était vénérée par eux.

Dès le règne d'Ourkhan, les moines formaient une communauté plus puissante et plus redoutable que ne le fut plus tard le corps constitué des légistes (oulemas). Mohammed avait dit : « Point de moines dans l'islamisme. » Cette volonté du Prophète aurait dû suffire pour prévenir toute imitation du monachisme indien ; mais le penchant des Arabes pour la vie solitaire et contemplative leur fit bientôt oublier ce précepte, et cette autre parole du Koran : « La pauvreté fait ma gloire » fut, trente ans après la mort de Mohammed, l'argument sur lequel s'appuyèrent ses sectateurs pour fonder de nombreux monastères. Depuis, les ordres des *fakris* (*pauvres*) et des *derwischs* (*seuils de porte*), se sont tellement multipliés dans l'Arabie, la Turquie et la Perse, que l'on en compte jusqu'à soixante-douze, outre un nombre égal de sectes hérétiques. Mais ce chiffre a été singulièrement exagéré ; il n'y a réellement que trente-six ordres religieux. Sur ces trente-six, douze sont antérieurs à la fondation de l'empire ottoman ; les vingt-quatre autres ont été institués depuis le commencement du quatorzième siècle jusque vers le milieu du dix-huitième. Le premier, l'ordre des Nakschbendi, fut fondé par Osman, et le dernier, les Djemali, sous Akmed III.

Trente-sept ans après la fuite du Prophète, l'archange Gabriel apparut à Ouweïs, natif de Kam dans l'Yemen, et lui ordonna, au nom du Seigneur, de renoncer au monde et de se vouer à la pénitence. En l'honneur du Prophète, qui avait perdu deux dents à la bataille d'Ohord, Ouweïs se les fit toutes arracher et exigea de ses disciples le même sacrifice; on comprend qu'il ne dut faire

qu'un petit nombre de prosélytes, même parmi les fanatiques de l'Arabie.

Les scheïkhs Olway, Ibrahim Edhem, Bayezid de Bestam, et Sirri Salkati, suivirent l'exemple d'Ouweïs et fondèrent les ordres des Olwani, des Edhemi, des Bestami et des Sakati, en adoptant toutefois des règles moins sévères. Le plus célèbre de ces religieux est le fondateur de Kadiri, Abdour Kadir Ghilani, qui avait été préposé à la garde du tombeau du Grand-Imam Abouhanifé, à Bagdad; après la mort de Kadir, son mausolée fut entouré de ceux des Scheïkhs mystiques les plus renommés; ce qui a fait donner à Bagdad, le nom de *Ville des Saints*. L'ordre des Roufaïs, ainsi appelé du nom de son fondateur Seïd Akmed Roufaï, est le plus connu des Européens qui ont visité Constantinople. Les membres de cette communauté fanatique passent leur vie à se torturer de mille manières et à se donner en spectacle au public. Ils font des tours d'adresse, avalent des lames de sabre et du feu, s'exposent aux flammes sans se brûler, et dansent en prenant les poses les plus grotesques, et en faisant les plus hideuses contorsions. La vie de ces religieux, qui rappellent les anciens prêtres étrusques du soleil, est un long martyre, un supplice de tous les instans, auquel ils ne résisteraient pas si l'exaltation morale ne redoublait leur énergie et leurs forces physiques. Ils font remonter l'origine de leurs mystères à Inder Baba Redey, qui, disent-ils, vécut cinq ans avant et après le Prophète. Cet être mystérieux, qui habita d'abord la Syrie, puis les gorges du Taurus, connaissait les vertus de tous les arbres et de toutes les plantes, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. C'est lui, dit-on, qui importa parmi les Musulmans l'opiat de Haschischi, espèce de breuvage enivrant, dont faisaient usage les satellites du Vieux de la Montagne, et qui leur fit donner le nom de *Haschischin*, changé par les Européens en celui d'*Assassins*. A l'organisation des Roufaïs succéda celle des disciples du Scheïkh Schehabeddin-Seïhrwerdi, qui furent appelés Nombakhschié (*qui donne la lumière*), dénomination qui indique assez le but de la doctrine de cet ordre, du sein duquel ont surgi plus tard Djelaleddin-Roumi, fondateur des Mewlewi, et Hadji-Beïram, fondateur des Beïramé. Le fondateur des Koubrewi, Fedjmeddin, Koubra, est généralement peu connu, mais un intérêt tout particulier s'attache au nom d'Eboulhassan Schazeli ou Schœdeli, qui le premier découvrit les vertus du café Moka, et qui, pour cette raison est devenu le patron des cafetiers, comme Ouweïs est celui des dentistes, Baba-Reden celui des jardiniers et des botanistes, et Hadji-Begtasch celui des janissaires. Le plus grand poète mystique de l'Orient était Djelaleddin-Roumi, appelé aussi Moulla-Khounkar (*lemolla roi* ou *empereur*), qui illustra le règne du sultan Seldjoukide Alaeddin Ier. La prise de Boulaïr, un derwisch Mewlewi donna son nom à Souleïman, comme présage de la vic-

toire, et que ce bonnet fut jusqu'à Mohammed II la coiffure des princes ottomans. L'ordre des Mewlewi acquit une plus grande importance lorsque Koniah, siége de ses scheïkhs, et tombeau de son fondateur et de sa famille, fut réunie à l'empire, lorsque l'étude de la littérature et de la poésie persane, à laquelle se livraient ses disciples, eut attiré sur eux l'attention de tout le monde oriental, et que la doctrine des Sofis, dont Djelaleddin était l'organe le plus éloquent, eut pénétré dans tous les rangs de la société mahométane, depuis la cellule de l'anachorète jusqu'au cabinet de l'homme d'état. Aussi l'ordre des Mewlewi doit être considéré comme la représentation du corps entier des *effendi* ou employés des chancelleries ottomanes, de même que l'ordre des Begtaschi est le noyau de la confrérie militaire des janissaires. De tous les ordres nés avant la fondation de l'empire Ottoman, celui des Mewlewi est le plus généralement respecté. Quant à la communauté fondée en Egypte par le Scheïkh-Akmed-Bedewi presqu'en même temps que la précédente, elle ne s'est recrutée que parmi les Bédouins.

Tels sont les plus célèbres des douze ordres religieux dont l'organisation est antérieure à la fondation de l'empire Ottoman. Il nous reste à parler de ceux qui furent institués pendant le règne d'Ourkhan, c'est-à-dire des Nakchbendi, les Sâdi, et des Begtaschi; les autres seront mentionnés dans le cours de cette histoire dans l'ordre chronologique de leur fondation.

Comme tous les janissaires étaient incorporés à l'ordre des Begtaschi, ils formaient une confrérie militaire dont tous les membres étaient à la fois moines et soldats, et qui différait peu de l'ordre des Chevaliers du Temple, de l'Hôpital et de Malte. Il est même possible que le voisinage des chevaliers de Rhodes, dont les galères avaient aidé les premiers croisés à s'emparer de Smyrne pendant le règne d'Ourkhan, ait inspiré à ce prince l'idée de réunir des soldats renégats en une communauté militaire et monacale sous le patronage de l'autorité du Scheïkh-Kadji-Begtaschi. Les Sâdi, fondés par Scadeddin-Djebari, ne sont autre chose que des jongleurs connus par leur art d'apprivoiser des serpens et leur merveilleuse incombustibilité; ce sont les psylles des anciens. L'ordre des Nakschbendi ou Nakschibendi, fondé sous le règne d'Osman, ainsi que les Bestami et les Beyraschi, font remonter leur doctrine jusqu'à Ebenbek, beau-père du Prophète. Toutes les doctrines des autres communautés viennent d'Ali, son gendre. Cette succession de doctrines est ce que les religieux appellent *la chaîne*, et peut-être pourrait-on lui trouver quelque analogie avec *la chaîne d'or d'Hermès* des pythagoriciens et des néoplatoniciens. Parmi tous ces hommes voués à la vie contemplative, plusieurs se sont illustrés par les inspirations de leur génie poétique; mais le plus célèbre est le Persan Djami, dont la renommée

a éclipsé celle de tous les autres poètes du même pays. D'ordinaire, chaque scheïkh, fondateur d'un ordre, est censé être entouré de quatre disciples auxquels il lègue l'héritage de sa doctrine, et qu'il charge de propager après lui sa parole sainte; pieuse réminiscence des quatre khalifes, successeurs du Prophète, des quatre évangélistes et des quatre archanges. L'ordre des Nakschbendi est le plus vénéré à cause de son ancienneté. Celui des Beytaschi avait cela de remarquable, que le scheïkh qui le dirigeait était en même temps colonel du quatre-vingt-dix-neuvième régiment, et que huit de ses derwischs, établis dans les casernes des janissaires, y priaient jour et nuit pour la prospérité de l'empire et le succès des armes de leurs compagnons, qui se disent de la famille d'Hadji-Begtaschi. Ourkhan, qui, si l'on en croit la tradition, s'était servi avec succès, pendant le siége de Brousa, du secours spirituel des derwischs, fit construire pour eux dans cette ville plusieurs monastères, et devint également le protecteur des savans que nous avons cités à l'occasion des établissemens d'instruction publique fondés à Nicée. Il leur donna, avec des traitemens considérables, l'emploi de professeurs dans les medresés qu'il fonda; on reconnut leur mérite par de magnifiques présens. Le Molla persan Sinan fut si généreusement récompensé, que ses richesses lui firent donner le nom de Sinan Pacha. Deux autres savans avaient déjà reçu du temps d'Osman le titre honorifique de *pacha;* ce sont Ariffbillut, plus connu sous le nom de Moukhlist-Pacha (*le pacha sincère*), et son fils Aschik-Pacha (*le pacha aimant*), célèbre par un poème mystique sur l'amour et le respect de la Divinité.

L'islamisme a toute une hiérarchie monacale. Les derwicshs sont des moines dont les supérieurs s'appellent *scheïfhs*, c'est-à-dire anciens.

Les ermites portent le nom de *Sahid*, leurs cellules, celui de *Sawiyé*, et les couvens des derwischs, celui de *Tekiyé*. Les Sahids renommés par leur piété, sont appelés pères (*baba* ou *papa*) *sed* (*tati*) ou *abdal*, santons suivant les voyageurs. Une hiérarchie mystique complète règne dans le monachisme islamiste; d'après les dogmes de ce monachisme, il y a toujours sur la terre un nombre déterminé de saints qui se trouvent à des degrés plus ou moins élevés parmi les élus de Dieu. Quant aux abdals, on n'en compte jamais plus de quarante vivant en même temps; dès qu'il en meurt un, un autre le remplace; or, il est d'autant plus facile d'obtenir l'honneur de figurer parmi ces quarante élus, qu'on n'y admet que les santons les plus exaltés, et que le plus extravagant est choisi de préférence. C'est une petite république d'aliénés, dont les membres sont disséminés dans tous les pays soumis à l'islamisme. Abdal Mourad et Abdal Moussa étaient du nombre des élus du temps d'Ourkhan.

Les compagnons d'armes d'Ourkhan bâtirent, à son exemple, des couvens et des mosquées.

De tout temps, la beauté majestueuse de l'Olympe avait attiré de pieux adorateurs de la divinité dans les vallées riantes qui l'entourent. Au temps de la splendeur de Bysance, une foule de moines fuyant le tumulte du monde vinrent chercher le calme et la solitude dans ces lieux déjà illustrés par l'histoire. Les empereurs grecs ne dédaignaient pas de les visiter, pour obtenir par l'entremise de leurs prières, soit des héritiers, soit la protection du ciel dans les guerres qu'ils avaient à soutenir contre les Sarrasins.

Les cénobites grecs furent remplacés par des dervischs et des santons turcs qui couvrirent les hauteurs de l'Olympe de couvens et de cellules. Le calme silencieux de ces vallées offrait à la contemplative oisiveté des religieux un attrait auquel il leur était difficile de résister. L'Olympe devint bientôt le rendez-vous des savans et des poètes, qui venaient chercher sous ces ombrages frais et au bord des ruisseaux qui serpentent en murmurant le long de ses flancs, de pures et suaves inspirations. Molla Scheïckhi, le premier poète romantique des Ottomans, y écrivit son poème *Khosrew* et *Schirin*; Wasi Ati, qui fit passer dans son style les sublimes harmonies de la nature, y traduisit les fables de Bidpaï; Khiali (*le frère riche en imagination*) et Delibourader (*le frère bizarre*), y composèrent, l'un ses poésies lyriques, l'autre ses voluptueux récits. Khosrew et un autre Khiali y méditèrent deux ouvrages classiques, sur la théologie et la jurisprudence; enfin, c'est là que le scheïckh Albestami et le grand juge Alférami, dotèrent la science des premiers traités sur la théologie et la jurisprudence.

Si Ourkhan demeura vingt ans en paix avec les Grecs de Constantinople, il ne faut point attribuer cette conduite à la peur, mais aux diverses alliances qu'il avait formées avec les empereurs bizantins, et à son mariage avec une princesse grecque.

En 1332, cette paix fut interrompue par une descente de Turcs sur les terres de l'empire grec. La Thrace fut ravagée; mais les Turcs, surpris, furent tous massacrés; et comme l'empereur se disposait à en tirer une vengeance plus éclatante, Ourkhan lui fit demander la paix, qui fut acceptée. Des présens furent donnés en signe de bonne amitié: ceux du prince consistaient en chevaux, chiens de chasse, tapis et fourrures de panthères; ceux de l'empereur en coupes d'argent, étoffes de soie; il y joignit un de ses vêtemens, ce qui était considéré par les barbares comme une marque du plus insigne honneur. C'est ainsi que pendant la dernière croisade le Vieux de la Montagne avait envoyé à saint Louis, comme un gage de son amitié constante, sa chemise.

Après la mort d'Andronicus l'Ancien, son successeur s'étant allié avec les princes d'Ionie rivaux d'Ourkhan, celui-ci, pour se venger, embrassa la cause

des Génois, alors en guerre ouverte avec les Bizantins. Une descente qu'il fit en 1337 sous les murs de Constantinople, fut malheureuse; il perdit presque toute son armée. Mais cette victoire et quelques autres servirent peu aux Grecs; de nouvelles armées accouraient de tous côtés pour piller. Des nuées de barbares se succédaient sans interruption; c'est ce qui décida l'empereur à signer un nouveau traité de paix avec Ourkhan, en 1341. Cantacuzène, qui s'était révolté contre son souverain, faisait alliance avec Ourkhan, et avec son secours et celui de quelques autres petits souverains, il parvint à s'emparer du trône chancelant de Bizance. Tout en secourant son beau-père contre ses concurrens, l'astucieux Ourkhan saisissait toutes les occasions de l'affaiblir et de s'emparer de ses États; c'est ainsi qu'il prêta une nouvelle assistance aux Génois qui se rendirent avec ce secours à peu près les maîtres de Constantinople. Mais la politique d'Ourkhan porta bientôt un coup plus terrible encore à Cantacuzène; un vaste projet aussi rapidement conçu qu'habilement exécuté permit aux Ottomans de s'établir d'une manière stable et définitive sur les rives européennes de l'Hellespont. Cizique, Gallipoli et quelques autres places, furent surprises par Soleïman; leur territoire conquis, et des garnisons imposantes lui en assurèrent pour toujours la possession. La guerre intestine qui existait entre Cantacuzène et son pupile Jean Paléologue, affaiblissant l'empire de plus en plus, permettait aux barbares de tout oser. A partir du moment où les Turcs firent des conquêtes durables dans l'empire grec, l'Asie vomit à chaque printemps en Europe des hordes nouvelles, jusqu'au moment où la race d'Ertoghrul eut étendu sa domination des rives de la mer de Marmara à celles du Danube. Soleïman, le fondateur de la puissance ottomane en Europe, périt dans une chasse en 1359. Il est le plus vénéré de tous les héros turcs. Son tombeau, qui se voit encore sur le bord de l'Hellespont, est fréquenté par beaucoup de pèlerins. La tradition attribue encore une victoire à ce prince après sa mort. A la tête d'une troupe de héros célestes, montés sur des chevaux blancs, entourés d'une brillante auréole, il vainquit, dit-on, une armée d'infidèles.

La mort d'Ourkhan qui suivit de près celle de Soleïman ouvrit les portes du sérail à Mourad Ier, qui, en sa qualité de fils cadet, était élevé dans une soumission servile à son frère aîné. Avec son règne commence pour les Ottomans une ère nouvelle de gloire et de puissance, une série de conquêtes en Europe qui ne fut interrompue que par la mort de ce sultan, sur le champ de bataille de Kossowa. Dérogeant aux usages de ses ancêtres, qui confiaient à leurs frères ou à leurs enfans les premières dignités de l'empire, il en revêtit des étrangers, mais des hommes pleins de mérite. Tandis qu'il ouvrait son règne par une expédition glorieuse contre Angora, ses généraux se signalaient par de brillans

exploits en Europe. Il vint bientôt les joindre, et il s'avança par une suite de triomphes jusqu'à Andrinople, dont il fit le siége; la perfidie lui en ouvrit les portes, et la lâcheté de la garnison lui rendit facile la conquête de la forteresse la plus importante que l'empire Byzantin eût en Europe. Les sultans fixèrent dès-lors leur demeure à Andrinople, et ce fut de là qu'ils menacèrent sans cesse Constantinople, désormais emprisonnée dans la ligne des fortifications ottomanes, ligne qui, comme un mur infranchissable, s'étendait depuis Gallipoli jusqu'à l'Hemus, et de là jusqu'à la mer Noire. Le traître qui livra Andrinople se nommait Edrends, ainsi que le fondateur de cette ville. Pendant ce temps, deux des généraux de Mourad étendaient au loin ses conquêtes, et l'un d'eux portait ses drapeaux victorieux jusqu'aux pieds de l'Hemus. Ces deux habiles capitaines se nommaient La Laxhahin et Evrenos. Tandis que Mourad annonçait aux souverains de l'Asie, par des lettres emphatiques, ses succès en Europe, le pape Urbain V publiait la bulle qui appelait les chrétiens aux armes contre les infidèles. Cependant les rois et princes de Hongrie, de Servie, de Bosnie, de Valachie, joignant leurs forces, se liguèrent contre les Ottomans. L'armée chrétienne qui déjà s'avançait sur le territoire d'Andrinople, surprise pendant la nuit, fut complètement défaite par une poignée de Turcs.

Vers 1365, la république de Raguse, devinant la première les destinées des Ottomans, se mettait sous leur protection, et obtenait, au moyen d'un tribut annuel, la libre navigation des mers du Levant. Lorsque vint le moment de signer le traité, Mourad qui ne savait point écrire, trempa sa main dans l'encre et l'apposa en tête de l'acte, les trois doigts du milieu réunis, le pouce et le petit doigt écartés. Cette manière de signer fut adoptée par ses successeurs; plus tard seulement des calligraphes ornèrent ce seing privé, de lettres entrelacées, et y inscrivirent en chiffre le nom du sultan régnant; au milieu de cette grossière empreinte de la main, que les contours du Toupma imitent encore aujourd'hui, était placé le nom du sultan Khan et celui de son père, avec l'épithète de *toujours victorieux*. Avant de reprendre le cours de ses conquêtes en Europe, Mourad célébra, à Brousa, la circonsision de ses trois fils par de splendides festins et en distribuant aux derwichs de riches vêtemens. Après des expéditions successives qui durèrent cinq ans, Mourad, satisfait du résultat de ses tentatives en Europe, repassa en Asie en 1371. Il revint encore en Europe en 1373, et se rendit maître de diverses petites places, entre autres d'Apollonia, à la prise de laquelle se rattache une institution célèbre.

Dans la paix comme dans la guerre, le but constant de Mourad fut toujours d'étendre sa domination en Europe et en Asie. La même idée présidait à ses traités et à tous ses actes : ainsi, quand il maria son fils à la fille du prince de Ker-

mian, il se fit céder de vastes provinces; il avait soif d'étendre ses frontières.

Outre ces deux faits, l'histoire ottomane rattache à la prise d'Apollonia l'origine de l'institution des bonnets brodés d'or (serkoulah ou ouskouf), coiffure affectée aux officiers de la cour, et qui détermina la forme du turban des sultans. Au moment où les assiégeans se retiraient d'Apollonia, chargés d'un riche butin en or et en argent, Mourad aperçut un de ses soldats qui portait sur la tête une coupe d'or mal dissimulée par son bonnet. Il le fit amener en sa présence, et lui reprocha d'avoir cherché à dérober cet objet précieux, dont le cinquième revenait au fisc à titre de butin; néanmoins l'idée lui plut, et non-seulement il laissa la coupe au soldat, mais il ordonna qu'en souvenir de ce fait, ses gardes et les officiers de sa cour porteraient à l'avenir des bonnets brodés d'or. Lui-même, quoique sa mise fût ordinairement fort modeste, adopta le bonnet doré, s'écartant ainsi de l'usage de ses prédécesseurs, dont la coiffure avait été d'étoffe simple. Jusqu'alors il avait entouré sa tête d'un linge fin de couleur blanche, provenant des fabriques du Kermian. Son kaftan et sa veste étaient faits du même tissu, de couleur rouge, et tiré de la même province. Cette mise devint le costume favori des officiers de Spahis et des fonctionnaires de l'État. Le casque doré et les vêtemens des païks, gardes-du-corps du sultan qui ont pour arme un javelot, rappellent encore aujourd'hui le larcin du soldat turc devant les murs d'Apollonia.

Chaque année était marquée par plusieurs expéditions. En 1375, toutes les villes de la côte de Thessalie furent conquises. L'infatigable Mourad assistait lui-même à la plupart de ces expéditions. Ces guerres continuelles furent interrompues par une paix de six ans, pendant laquelle le sultan s'occupa sans relâche des affaires de son empire. L'organisation de l'armée fut améliorée; la division des fiefs militaires fut assujétie à des règles.

Des neuf princes qui s'étaient partagé avec Osman le territoire des souverains seldjoucides, trois avaient déjà vu leur puissance absorbée par celle des Ottomans : le prince de Karasi, le seigneur de Kermian et le prince de Hamid, avaient été dépouillés de leurs possessions, le premier par les conquêtes d'Ourkhan, le second par le mariage de sa fille avec Bayezid, et le troisième par la vente à laquelle le contraignit Mourad.

Depuis la conquête d'Andrinople, les rapports d'amitié qui existaient entre Mourad et Jean Paléologue n'avaient pas été troublés. Cette bonne harmonie entre deux souverains, naturellement ennemis et jaloux l'un de l'autre, était due à ce que le sultan avait agrandi le cercle de ses possessions, moins en empiétant sur le territoire de Byzance que sur celui des princes de Servie, de Bulgarie et de Valachie, et de quelques commandans grecs révoltés, qui, profitant

de l'état de faiblesse de l'empire, s'étaient déclarés indépendans. Cependant Jean Paléologue, après avoir supporté sans murmurer le fardeau d'une paix de sept ans avec l'ennemi de la chrétienté, venait de conclure un traité d'alliance avec le pape Urbain V, dans l'espoir que quelques concessions faites à l'Église latine sur les rites de l'Église grecque lui assureraient la protection du pontife chrétien. Il espérait tirer de cette protection de précieux avantages, qui lui permettraient peut-être de changer quelque chose à sa position vis-à-vis des Ottomans, car il ne pouvait se dissimuler qu'il était bien moins l'allié de Mourad que son vassal. Par ce traité, le pape promit à Jean Paléologue un secours de quinze galères, de quinze cents cavaliers et de mille archers. L'empereur se rendit à Rome pour ratifier solennellement les concessions spirituelles qu'il s'était résigné à faire au pape. Ainsi, pendant la même année, le Vatican ouvrit ses portes à deux ombres couronnées, triste reflet de la majesté de Constantin-le-Grand et de Charlemagne. En présence de quatre cardinaux, Jean Paléologue reconnut, en véritable chrétien catholique, l'autorité suprême du pape; et l'existence du Saint-Esprit dans la double personne du Père et du Fils. Il abjura les erreurs de l'Église grecque, et confessa qu'on pouvait consacrer l'eucharistie avec du pain azyme; ayant ensuite promis de faire rentrer tous ses sujets dans la communion latine, et reconnu à l'Église romaine jusqu'à des droits contestés par les gouvernemens catholiques, il fut admis, après trois génuflexions, à baiser le pied, la main et la bouche d'Urbain, et à conduire par la bride la mule de Sa Sainteté. Malheureusement l'empereur ne recueillit pas le fruit qu'il attendait de tant d'humilité. Le pape, qui avait espéré enflammer le zèle du roi de France et des autres monarques de l'Europe occidentale en faveur de Jean Paléologue, ne put y réussir; et lorsque l'empereur se fut remis en route pour Constantinople, en passant par Venise, des négocians de cette ville, qui lui avaient prêté une somme considérable, osèrent réclamer de lui des garanties. Comme il n'en avait aucune à leur donner, ses créanciers s'adressèrent au sénat, qui signifia au débiteur qu'il ne sortirait pas du territoire de la république avant de s'être libéré. En vain l'auguste prisonnier conjura son fils aîné Andronicus, auquel, pendant son absence, il avait laissé les rênes du gouvernement, de faire usage de toutes les ressources de l'empire, de piller même, au besoin, des églises, pour lui épargner, à lui, empereur d'Orient, la honte d'une plus longue détention. Andronicus fut sourd aux prières de son père. Cependant la position de Jean Paléologue devenait de plus en plus critique. Alors son second fils, Emmanuel, plus pénétré qu'Andronicus du sentiment de ses devoirs, vendit toutes ses possessions pour arracher l'empereur des mains des marchands de Venise.

L'issue malheureuse de son voyage d'Italie prouva à Jean Paléologue qu'il

ne devait pas plus compter sur les galères du pape que sur l'assistance des autres chrétiens dans sa lutte contre les Turcs. Pour conjurer l'orage dont le menaçait la colère du sultan, et afin de conserver un reste de puissance, il se hâta, dès son arrivée à Constantinople, de lui envoyer Théodore, le troisième de ses quatre fils, en le suppliant de vouloir bien l'admettre dans les rangs de l'armée ottomane. Cet acte de lâche soumission eut le succès qu'en avait espéré l'empereur : le sultan lui pardonna son projet d'alliance avec le chef de la chrétienté, et la bonne harmonie se rétablit en apparence entre les deux princes.

Telle était la puissance des Ottomans et la faiblesse de l'empire de Bizance, que l'empereur, après avoir fait crever les yeux à Andronicus, son fils, qui s'était révolté avec l'un des fils de Mourad, dans le but, l'un et l'autre, de détrôner leurs pères communs, que Jean Paléologue, souverain de Bizance, dis-je, n'osa ouvrir à Manuel, l'héritier de sa couronne, qui avait eu aussi des velléités d'attaquer les Turcs, les ports de sa capitale ; il lui fallut pour cela l'autorisation du sultan, son redoutable allié.

Alaedin, prince de Karamanie, ayant osé déclarer la guerre à Mourad, essuya une sanglante défaite dans les plaines d'Iconium ; assiégé dans Koulah, il n'obtint la paix qu'en se soumettant à de dures humiliations. Au moment où Mourad se préparait à goûter les douceurs de la paix, il dut y renoncer pour conjurer l'orage qui se formait du côté de la Servie.

Ce peuple et les contrées voisines se soulevaient à la fois contre le sultan, et un corps de troupes considérable était massacré par les Serviens. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de Kossova. Le choc fut terrible ; les Turcs étaient vaincus, lorsqu'une fausse nouvelle de la trahison d'un de leurs alliés vint décourager les Serviens, et faire passer la victoire dans les rangs des Ottomans. Mourad périt dans la bataille, assassiné par Milosch, l'un des princes serviens. Ce sultan avait de grandes qualités, et cette énergie qui, dans les circonstances difficiles, supplée au génie. Comme ses prédécesseurs il fut superstitieux ; son inflexible sévérité lui fit de nombreux ennemis ; c'est à cette cause qu'il faut attribuer la guerre de Servie, où il périt. Bayezid succéda à son père, et commença son règne par un fratricide. En présence même des dépouilles mortelles de Mourad, il fit massacrer son frère Yakoud, dont la brillante valeur avait excité sa jalousie.

L'empire de Constantinople était réduit à une petite province, et les successeurs de Constantin n'étaient plus que les humbles vassaux des Ottomans. Ils fournissaient chaque année à ces barbares un contingent de troupes, et les commandaient en personne. Manuel, l'un de ces éphémères empereurs, montait la garde à la porte de Bayezid quand il apprit la mort de Jean Paléologue. Enfin

cet empire d'Orient, qni avait couvert toute l'Asie et une partie de l'Europe des insignes de sa puissance, réduit désormais à un territoire plus petit que celui de l'ancienne Rome à sa naissance, touchait au moment de succomber.

Cette ville fut investie, et le blocus dura sept ans. Les hordes de Bayezid ravagèrent tous les environs; d'autres Turcs soumettaient la Valachie, la Bosnie, et portaient la dévastation en Hongrie, où ils éprouvèrent plusieurs revers.

Mais les Turcs eurent leur revanche sous les murs de Nicopolis, où les princes chrétiens avaient réuni leurs forces sous le commandement de Sigismond. Cette bataille fut terrible. Les Français y firent des prodiges de valeur : près de 60,000 Turcs restèrent sur le champ de bataille. L'imprudente sécurité de l'armée chrétienne et la valeur inconsidérée des Français firent passer la victoire du côté des Musulmans. Bayezid, après sa victoire, fit massacrer 10,000 prisonniers. Cette atroce boucherie révolta son armée. En 1392, Bayezid achevait la conquête de la Grèce et se proposait de porter les derniers coups à l'empire Byzantin, quand lui arriva la nouvelle que le célèbre Timour, à la tête d'une armée formidable, avait fait irruption dans ses états. Nous traiterons ce sujet dans l'article suivant.

On a vu que, jusqu'ici, l'empire Ottoman avait eu pour chefs une suite d'hommes supérieurs. Si Ourkhan paraît avoir eu la plus adroite politique, Mourad Ier et Bayezid furent doués d'une valeur plus brillante et obtinrent plus de succès dans les combats. Sous eux, l'empire fit d'immenses acquisitions.

L'auteur de cet ouvrage raconte avec intérêt; mais ses récits sont trop souvent coupés par des descriptions historiques et géographiques de tous les lieux et surtout des villes. Chaque fois que le nom de l'une d'elles se rencontre sous sa plume, il reprend l'histoire de cette ville depuis sa fondation jusqu'à ce jour, et il ne fait grâce d'aucun détail. Il faut avouer qu'il y a de l'érudition dans ces recherches; mais cette érudition refroidit beaucoup le lecteur. On perd de vue l'objet principal, et l'ouvrage languit. A part ce défaut, l'histoire de l'empire Ottoman est un ouvrage remarquable, plein de choses neuves, et digne de fixer l'attention.

J. A. JUIN D'ALLAS.

LE ROYAUME DES PAYS-BAS

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A SA SÉPARATION DES PROVINCES BELGES.

Tel est le titre d'un écrit dû à la plume exercée de M. de Mortemart (1). Sans nous faire ici les défenseurs de la cause Hollandaise ou Belge, nous devons à la justice de dire que nous avons rarement lu de livre, qui en si peu de mots expliquât une question si grave pour le repos de l'Europe et porâtt avec lui une conviction si facile et si complète.

Lorsque les grandes puissances du Nord oubliant le traité de Vienne, ont souffert la séparation des provinces Belges de la mère patrie, lorsqu'elles se sont bornées à renfermer entre quatre murs le duel de la Hollande et de la Belgique en choisissant leurs champions, lorsqu'elles sont restées immobiles en voyant jetter en avant garde révolutionnaire la Belgique contre la confédération germanique, et la Pologne contre la Russie, lorsque depuis elles se sont bornées à applaudir en secret à la courageuse persévérance de Guillaume Ier et de Charles V, on a dû penser que les Monarchies du Nord avaient une intelligence occulte de leurs intérêts qui n'était point à la portée de tous, et qui nous apparaît encore comme une science mystérieuse et inintelligible.

M. de Mortemart la considère lui, comme une nécessité impérieuse dont les conséquences logiques ne peuvent encore être appréciées.

Nous ne pouvons suivre l'auteur dans tous les faits qu'il dévoile, les explications qu'il donne et la justification victorieuse qu'il présente, de la conduite loyale et franche du gouvernement Hollandais dans ces circonstances difficiles.

Nous regrettons beaucoup que le manque de temps et d'espace, nous prive d'offrir à la curiosité et à l'intérêt de nos lecteurs une citation assez complète pour pouvoir présenter une large appréciation de cette œuvre si importante dans les circonstances actuelles.

(1) Chez M. Ch. Malo, rue des Grands-Augustins, n° 20.

Nous nous bornons à donner ici le chapitre IV, qui renferme *la réfutation des griefs belges*, griefs imaginaires dont les révolutionnaires se se sont emparés pour amener les choses à ce point litigieux où elles sont encore aujourd'hui.

GRIEFS.

Les trois grandes catégories des griefs belges sont :

1° Le vice radical de l'origine du royaume des Pays-Bas ;

2° L'asservissement de la Belgique à la Hollande ;

3° L'oppression de la religion catholique.

A en croire l'auteur de l'histoire de la révolution belge (1), la Belgique, depuis plus d'un siècle, est *la victime européenne*. « Ce n'est pas volontairement, dit-il, que la domination autrichienne y a été acceptée en 1713. Ce n'est pas volontairement que la domination française a été acceptée en 1795 ; ce n'est pas volontairement enfin que la domination hollandaise a été acceptée en 1814. »

Et voilà donc ce grand principe de nullité radicale !

Mais, à ce compte, il faudrait bouleverser le monde pour chercher le point de départ du *droit de conquête*, contre lequel le publiciste belge proteste ici.

Les puissances alliées qui signèrent la paix de Paris et les traités qui en sont le développement et la conséquence, usèrent de leurs droits comme tous les conquérans.

Depuis que le monde existe, il y a eu des lois de nécessité inévitables.

Le prix des trésors employés à la guerre, et un bien plus grand prix, celui du sang répandu, ont toujours racheté et établi le droit de conquête. Mais que deviendraient donc les possessions dans l'Inde de votre alliée actuelle, l'Angleterre ? Pensez-vous qu'elle doive aller demander aux contrées du cap de Bonne-Espérance si elle y exerce son pouvoir en vertu des suffrages de ces peuples ?... Et cette *Convention Nationale* et ce *Directoire*, qui professèrent comme vous la *souveraineté du peuple* (2), lorsqu'ils s'occupèrent de la réunion de la Belgique à la Hollande, consultèrent-ils les vœux de ces provinces ?

Et cet autre gouvernement modèle, les *États-Unis* consultèrent-ils éga-

(1) M. Nothomb, membre de la chambre des députés, etc.

(2) Admettons pour un moment ce principe, tout en disant qu'il s'en faut de beaucoup, qu'il soit reconnu comme droit public de tous les États des Deux-Mondes.

Ainsi donc, chaque nation sera à nos yeux une personne morale, qui réglera et changera, au gré de sa volonté et de son caprice, l'ordre social établi chez elle. — Mais

lement les populations de la Louisiane et des Florides, lorsqu'en 1806 et en 1810, ils occupèrent ces pays en vertu de cession?

Mais nous ne le blâmons pas, nous, parce que nous savons que tel est le caractère de toutes les mutations, de tous les remaniemens politiques, quand, à la suite de guerres plus ou moins longues, les parties belligérantes sont amenées à déterminer des conditions de paix. Ainsi du traité de Munster, en 1648, qui termina la guerre de trente ans, et qui devint une des bases de la confédération germanique; ainsi du traité d'Aix-la-Chapelle, qui, en 1668, assura une partie de la Flandre à Louis XIV; et ainsi de tant d'autres traités antérieurs et postérieurs à ceux-là, établissant un équilibre inter-national dans la grande famille européenne.

Non, non, on ne peut raisonnablement admettre ce grief; vous en avez peut-être de plus réels; voyons :

« Ce n'est pas tout, ajoute le même publiciste; au vice originel de la conquête vint se joindre un vice non moins grave, la fraude : parmi 1325 appelés à voter sur le pacte social, 796 votèrent contre, et 529 pour son admission; et néanmoins le roi, par une proclamation du 27 août 1815, déclara la constitution acceptée. »

Ceci étant une question de chiffres, nous y répondrons par des chiffres; et le lecteur jugera de la rationalité des uns et des autres.

La population du royaume se composait, en 1815, comme suit :

Provinces septentrionales	2,071,181
— méridionales	3,411,082
TOTAL	5,482,263
La totalité de la première de ces divisions avait voté *pour l'acceptation*, *ci*.	2,071,181
Sur 1,325 votans, 529 de la deuxième division avaient votés *pour*, c'est-à-dire les deux cinquièmes, ce qui donne en totalité pour le peuple représenté en Belgique.	1,364,432
TOTAUX. . . . { *pour*.	3,435,613
{ *contre*.	2,046,650

par la force des choses, cette personne morale étant incessamment mise en contact avec d'autres individus moraux de la même espèce, dans les luttes sanglantes qui s'élèveront de nation à nation, le droit de leur souveraineté doit, de nécessité absolue, plier de part ou d'autre devant le droit de conquête.

Il n'est pas moins vrai, dira le publiciste belge, que si la totalité de la Hollande a voulu de la loi fondamentale, 796 Belges sur 1325 l'ont rejetée. Le fait est exact, et le gouvernement, loin de le dissimuler, l'a proclamé; mais que prétend-on en inférer; ce n'est pas de la majorité belge, mais de celle du royaume entier qu'il s'agissait ici. Il n'était pas question de délibérer *sur la réunion des deux états* en un seul corps politique; la chose était déjà décidée. La nouvelle société était appelée seulement à se prononcer sur son ordre constitutionnel, et c'était à la majorité de *tous*, collectivement pris, et non pas par fractions, que cet ordre devait être établi.

D'après toutes ces vérités de fait et d'après les considérations qui s'y rattachent, nous concluons :

1° Que la formation du royaume des Pays-Bas est en harmonie parfaite avec le droit des gens, et que les puissances qui disposèrent des départemens belges de l'empire français pour en créer une monarchie nouvelle, usèrent, sans en abuser, de leur droit de conquête,—droit dont l'abolition est une impossibilité politique.

2° Que l'introduction de l'ordre social dans le nouveau royaume n'eut rien d'irrégulier, qu'elle s'opéra de l'assentiment de la majorité nationale bien positivement constatée.

Passons maintenant à un autre grief. L'asservissement de la Belgique à la Hollande.

Cette seconde catégorie se compose d'une multitude d'élémens dont chacun exige un examen spécial. Citons les termes exacts d'accusation, et nous répondrons à tous.

« L'histoire des quinze années de réunion, dit l'écrivain belge, est tout entière dans ces mots du traité de Paris : La Belgique n'était pour la Hollande qu'un accroissement de territoire. La Hollande représentait donc la personne de l'acquéreur, la Belgique la chose acquise. Partant de là, le gouvernement devait regarder la langue hollandaise comme la langue officielle et nationale. »

A ce grief des langues, tant rebattu, voici ce que nous répondrons :

L'usage de la langue française fut conservé dans les provinces wallones.

Celui de la langue hollandaise fut maintenu en Hollande.

L'usage de la langue flamande et de ses idiômes fut rétabli dans les provinces flamandes.

Enfin l'usage de la langue allemande fut conservé dans la partie allemande du grand.duché de Luxembourg.

Pour tout dire, en un mot, la langue officielle fut dans toutes les provinces celle que la masse du peuple y parlait.

Nous demandons maintenant comment il a été possible d'attaquer une disposition aussi sage. Nous demandons encore s'il y a franchise à dire, malgré la clarté du texte des *arrêts royaux*, que l'intention du gouvernement ait été de rendre la langue hollandaise nationale dans tout le royaume (1)

« Le publiciste belge se plaint aussi que l'on ait donné aux Hollandais la préférence sur les Belges dans la répartition des fonctions civiles et militaires. »

Consultons encore les faits. Ouvrons la statistique des fonctionnaires de 1830, tel que l'Almanach Royal de cette année nous la fait connaître.

Et d'abord nous y trouvons le plus éclatant, le plus lucratif, le plus ambitionné des postes du royaume, dans les mains d'un citoyen belge. C'est M. le vicomte de Bus de Gisignies, qui, à la tête de l'administration des Indes-Orientales, y figure dans un rang élevé *au-dessus* de celui de gouverneur-général, avec des pouvoirs extraordinaires. Le plus précieux joyau de la couronne est ainsi confié à un Belge.

Continuons :

La première chambre des états-généraux, *constitutionnellement à la*

(1) Il est bizarre de voir cette population, moitié gauloise et moitié germanique, population parlant wallon, flamand, brabançon, limburgeois, etc., s'insurger un beau jour contre la langue hollandaise, qu'on voulait, disait-elle, lui imposer.

Sous le gouvernement français, les provinces flamandes se pliaient difficilement à traiter les affaires publiques en langue française ; mais l'idiome hollandais ne diffère principalement de l'idiome flamand que dans le mode de prononciation. La langue est la même.

En 1830, une troupe de forcenés promène le pillage dans Bruxelles; une enquête est dressée : on cite les témoins, on les interroge, et *cinq cent soixante*, ne comprenant pas la langue des tribunaux, répondent. . . . . *en flamand!* Voilà une ville et une population bien française !

En 1829, la statistique du royaume des Pays-Bas présentait les résultats suivans ; ' Langue hollandaise, deux cinquièmes; autres langues, germaniques, deux cinquièmes, langue française et wallonne, un cinquième. Ainsi la population d'origine gauloise comprend seulement un cinquième ; celle d'origine germanique, les quatre cinquièmes du royaume.

nomination du Roi, compte, sur un personnel de cinquante-six membres, trente Belges et vingt-six Hollandais.

Le conseil d'État est composé de douze conseillers hollandais et onze belges.

La chambre des comptes est formée de seize membres pris par portions égales.

On voit que jusqu'ici la Belgique n'était pas trop mal partagée dans la distribution des places, aux grands corps de l'État et aux colléges nationaux.

Il en fut constamment de même dans les rangs élevés des fonctions provinciales.

En 1830, deux citoyens hollandais exercèrent les fonctions de gouverneur de province en Belgique; mais à la même époque, deux gouverneurs, belges de naissance, étaient à la tête de pareil nombre d'administrations provinciales en Hollande. Il y avait donc parité.

Nous ne pouvons en dire autant des fonctions de ministres, les Belges y figurèrent toujours en minorité. La raison en est facile à concevoir. Depuis des siècles, la Hollande a joui de toute l'indépendance de sa nationalité; n'a obéi qu'à sa propre volonté. Elle a dû naturellement apprendre à connaître ce qu'il faut pour la faire valoir. Les Belges ont été soumis depuis plus d'un siècle à une volonté étrangère. Les ministres par lesquels l'Autriche les gouvernait étaient très rarement pris dans leurs provinces. Il n'y aurait donc nul reproche à faire, d'un côté, à ces populations, de ce qu'elles seraient restées novices dans l'art des gouvernemens; de l'autre, au Roi, de ce qu'il n'aurait choisi aucun de ses ministres à portefeuille dans le sein de ces provinces, mais au contraire, là même nous trouvons que les deux ministères les plus importans du royaume étaient, en 1830, occupés par deux Belges (1)!

Le noviciat de la Belgique, pour la marine, est un fait incontestable qui ne trouvera sans doute pas de contradicteurs.

Quant à l'armée de terre, pour laquelle la Belgique fut traitée, dit-on, avec une partialité révoltante, nous n'avons qu'un mot à répondre, c'est que le chiffre du publiciste belge n'est pas exact (2).

(1) Le ministère du Waterstaat, de l'industrie nationale et des colonies, et le ministère de l'intérieur.

(2) L'auteur avance que l'état des officiers belges n'était, en 1830, que de 417 officiers de tout rang et de toute arme, quand il est authentique que le nombre des officiers belges, servant en 1830 comme officiers dans l'armée, était de 530. (Voyez M. Keverberg, tom. III des pièces justificatives.)

Le même auteur se plaint encore que l'on ait fixé dans le Nord le siége de tous les grands établissemens.

Tous..... Il faut d'abord en retrancher le siége des États-Généraux, celui du conseil d'État et celui du gouvernement même. Les avantages qui se rattachent à ces établissemens ont été partagés d'année en année alternativement entre le midi et le nord du royaume. *Il est fort exact* cependant que le plus grand nombre des hauts colléges, et même deux grandes écoles spéciales, nommément l'Institut royal de marine et l'Académie militaire siégeaient (ou étaient appelés à siéger) en Hollande; mais les motifs en sont connus et ne sont pas même ignorés de ceux qui feignent de ne pas les savoir.

La Belgique dans une guerre, étant toujours en butte aux premiers coups, par sa situation, ne pouvait être le siége de grandes et vastes institutions nationales, qui veulent tranquillité et sécurité. Le gouvernement hollandais n'a donc pas même, en cette circonstance, sacrifié les intérêts de la Belgique ; il n'obéissait qu'aux lois de la prudence.

On a dit que la publicité judiciaire avait été *abolie*. Le fait n'est pas exact ; des modifications *temporaires* eurent lieu par des considérations fort graves. Cette publicité judiciaire fut précisément rétablie par une loi du 5 juin 1830.

« On a dit aussi qu'on avait établi un système d'impôt *d'après les intérêts hollandais.* »

La législation financière du royaume a toujours roulé sur une base de concessions réciproques. Dans cet échange, la Hollande ne resta pas en arrière de la Belgique.

Sans doute la Hollande apporta une dette considérable dans la communauté sociale; mais en revanche elle y apporta aussi un pavillon *tout fait*, pavillon qui depuis des siècles inspirait le respect et la confiance au monde entier. Une marine militaire, que la Belgique ne pouvait jamais obtenir, des capitaux immenses, un crédit dont toute l'Europe est tributaire, et enfin la riche dotation de ses colonies, qui, à elles seules, étaient bien plus qu'un équivalent de l'unique charge qui balançait tant d'avantages.

Il nous reste à parler de la dernière des causes auxquelles le publiciste belge attribue le prétendu asservissement de sa patrie à la Hollande, durant le règne de Guillaume Ier. — Il la trouve *dans les dispositions personnelles du prince* !

Après avoir prouvé, ce nous semble, que tous ces prétendus griefs,

au bout de quinze années d'administration bienfaisante et prospère, n'ont été qu'un prétexte pour les turbulens, et un moyen pour les révolutionnaires ; nous allons, au lieu de répondre à des attaques personnelles contre le roi, ce que nous trouverions au-dessous de sa dignité, nous borner à donner ici un simple résumé biographique de ce prince, qu'on a peint à la France sous les couleurs les plus fausses.»

Le défaut d'espace nous prive du plaisir de continuer cette citation qui se termine par une biographie du roi Guillaume Ier.

DEUX MARTYRS (1).

PAR FULGENCE GIRARD.

M. Fulgence Girard est un jeune homme qui ne consacre pas son temps à des bagatelles, son livre en est la preuve. Ses pensées sont mûres et annoncent un littérateur distingué.

Une grande idée de sociabilité a présidé à la composition de sa préface et de son livre. Sa préface est adressée à sa sœur ; et les réflexions qu'elle renferme roulent sur les défauts de notre société. Le tableau en est vrai, précis, et fait voir que l'auteur a beaucoup lu, étudié, et qu'il s'est laissé emporter, en se rappelant ses diverses lectures, à ses plus fortes pensées de générosité, de désolation et d'inquiétude, pour l'avenir d'une société corrompue.

Ce qu'il a dit sur le mariage nous paraît juste ; le voici en partie :

« Sur quelles bases fait-on reposer généralement aujourd'hui les mariages ? que consulte-t-on ? est-ce le cœur ? Non. C'est le rôle du percepteur et le registre du conservateur des hypothèques. »

Ce qu'il ne dit pas, il nous l'a fait penser ; et les pensées qu'il nous a suggérées, nous les soumettons ci-après à nos lecteurs :

Cet homme est riche, c'est tout dire à des parens qui commandent à leur fille de se marier. Qu'il soit stupide, que leur importe à eux ? qu'il soit brutal, c'est la même chose. Si leur fille se plaint de ses antécé-

(1) Chez Hippolyte Souverain, éditeur, rue des Beaux-Arts, 3 *bis*, et au bureau de l'*Époque*, 2 vol. in-8°, formant l'ouvrage.

dens, ils ont l'atrocité de lui répondre : Une femme aimable dans le mariage a mille moyens de convertir un scélérat ; ce sont de ces exemples qu'on rencontre tous les jours. Alors, en Pasiphaé, elle se soumet à cet horrible animal. Et sans honte et sans peur, elle le regarde auprès d'elle ; et sans larmes et sans aversion, elle l'admet dans son lit. Au contraire, si elle ne se soumet pas tout de suite et qu'elle trouve ce mari trop vieux, trop laid, ses parens lui disent encore :

« C'est un mari doré, on peut espérer de l'or, des enfans, de l'amour et du plaisir ; puis il est utile à nos intérêts, et il est propre à votre condition. »

Et si leur fille n'est pas encore ébranlée par ce raisonnement ; qu'elle se montre devant ses parens pâle, éplorée, surmontée par la douleur d'un dédain ou par d'étranges inquiétudes, ce triste équipage ne les touche point. Seulement ils reprennent avec force :

« Vous devez recevoir la loi de nous, sans délibération, sans répugnance. Ce mari est de notre choix ; vous devez, en fille soumise, le recevoir avec douceur, affection, sans craindre d'immoler le bonheur, le repos de vos jours, et les plaisirs de l'alliance que votre cœur vous porterait à contracter avec un autre. Vous devez préférer la nécessité de ce mariage à l'amour, les conseils et l'intérêt à sa sympathie. Les princes vous en montrent l'exemple. Bien souvent ils se marient avec celles qu'ils ont vues seulement en portrait. Et souvent la ressemblance que ces portraits réalisent n'est qu'imaginaire. Ils le savent et ne s'en fâchent point. »

Maintenant il est juste que nous arrivions au roman de M. Fulgence Girard, qui en veut un peu, sans être un apologiste du divorce, à nos lois qui forcent deux époux à rester unis malgré l'antipathie de leur caractère.

Deux officiers de dragons, tous les deux Corses, l'un nommé Joch Marcello et l'autre Piétro, servaient ensemble dans le même régiment. Ce dernier, comme dit l'auteur, était haut de taille, sans embonpoint, mais bien pris, et avait une organisation où tout était force ; le premier, Joch Marcello, au contraire, était d'une complexion peu développée : sa taille était petite et maigre. Les goûts de ces deux hommes les auraient séparés, si, nés dans le même pays, ils n'eussent été réunis par les souvenirs et le sentiment qui ont tant d'empire sur tous ceux qui vivent loin de leur patrie, car leurs familles avaient continuellement

nourri une haine qui avait fait verser beaucoup de sang de part et d'autre.

Une jeune femme qui, bien qu'épouse, n'était qu'un enfant encore : — dix-huit ans ! — pâle, frêle, souffrante créature, qui réunissait dans ses traits tout ce qui peut le plus vivement saisir : le double cachet de la douleur et de la beauté, était la femme de Piétro ; Giulia c'était son nom. Elle rencontra un soir dans un bal un jeune artiste, Frédéric Dossange, aux yeux grands et vifs, aux prunelles d'un bleu foncé, qui semblaient, à travers leurs longs cils, nager dans un fluide si limpide qu'on l'eût cru imprégné de lumière.

Cette femme était belle, mais, je crois, encore plus impressionnable. Les regards de ce jeune homme et ceux de Giulia ne se quittèrent point pendant la durée du bal. Piétro était jaloux, Joch était vindicatif ; aussi, dans son esprit de vengeance, il suivit de l'œil les mouvemens de l'âme de Giulia ; je veux dire des yeux, car vous savez que dans les yeux on voit tous les mouvemens de l'âme : si elle est triste, ils sont chargés et languissans ; si elle est en colère, une flamme menaçante les anime ; si elle est craintive, ils brillent, il est vrai, mais d'une certaine lumière agitée, qui témoigne, non seulement quelque crainte, mais qui leur fait montrer encore distinctement la triste image de quelque disgrâce ; si elle aime, ils rient comme par un prélude de baisers, ils s'adoucissent en les promettant et les demandent eux-mêmes, et par un doux embrasement, ils disent, par un langage muet, mais animé, qu'ils passionnent, qu'ils agréent cet aimable objet que vous considérez si attentivement. C'est pour ceci que Joch, pendant la causerie du bal, avait regardé les yeux de Giulia et de Frédéric, afin d'y lire, comme dans des lettres d'amour, jouissances et volupté.

Piétro part pour Courbevoie, et caserné dans cet endroit, il charge Joch de surveiller Giulia. Joch trouve un jour Frédéric chez cette dernière, et voici ce qui se passa entre lui et Giulia :

« Pâle et troublée, Giulia réunissait en vain contre ses émotions toutes les forces de sa conscience. Il y avait tant de fascination dans le regard immobile que Joch attachait sur elle ! l'aigre sourire de cet homme empruntait tant de gravité aux apparences, qui toutes se levaient pour l'accuser, que la pauvre femme en sentait l'ironie froide et déchirante pénétrer jusque dans son cœur.

» Elle cherchait inutilement quelque fermeté dans la conviction de

son innocence. Cette conviction, elle le sentait bien, était une protection bien faible contre l'argumentation matérielle des faits.

» N'est-ce pas une fatalité attachée à la vertu, de s'offrir sans défense aux accusations que le hasard lui jette; compromise souvent par un concours malheureux de circonstances dont elle voit surgir la calomnie, elle se croit dans la nécessité d'élever la voix; ne songeant pas que cette justification, presque toujours sans preuves, devient une des charges les plus concluantes contre elle.

» Le vice, au contraire, se voilant d'impassibilité, sait à travers son impudence échapper même aux soupçons.

» Elle, veut prouver, lui nie. Une négation se formule plus aisément qu'une preuve.

» C'est ainsi que circonvenue par des évènemens auxquels elle est restée étrangère, une femme honnête en appelle vainement à son innocence; tandis que surprise, encore rouge d'ivresse, chaude et morte de baisers, les deux pieds dans l'adultère, la femme perdue, elle, trouve dans les hypocrisies de son cœur les faux semblans de la vertu.

» Innocente, Giulia devait succomber dans cette lutte, d'où, coupable, son sang-froid eût fait sortir sa justification.

» Semblable au voyageur qui, dans le sentier étroit d'une montagne, sent tourner sa tête et ses genoux fléchir à l'aspect de l'abîme qui plonge sous l'escarpement où il chemine, les efforts que fit Giulia pour dominer son trouble ne firent que l'exalter davantage; à peine trouva-t-elle assez de force pour prononcer ces paroles :

» — Vous l'avez entendu, Joch; une méprise seule a pu conduire monsieur dans cet appartement.

» Et ces mots prononcés, elle rebaissa les yeux, que, timide, elle avait élevés sur Marcello.

» — Vous vous rendez trop justice, j'espère, pour croire que je puisse en douter.

» Le ton de ces paroles ne la rassura point.

» — Vous connaissez mon caractère, vous savez combien il faut peu de chose pour me troubler; après la scène de tantôt, cet incident m'a tellement contrariée que.....

» — Comment! vous justifier? vous vous vous faites outrage, madame; une explication supposerait que vous en auriez besoin.

» — C'est que l'émotion.....

» — Pourquoi donc? M. Frédéric... Il s'appelle Frédéric, je crois?

» Giulia rougit jusque dans les yeux.

» — M. Frédéric, par une erreur bien involontaire, sans doute, entre dans votre chambre. Ne se trompe-t-on pas tous les jours? Si l'on devait attaquer l'honneur d'une femme sur des motifs aussi futiles, ce seraient des incriminations éternelles. Ne se trouve-t-on pas tous les jours, malgré soi, beaucoup plus gravement compromis!

» Il fit une pause, et reprit :

» — Ne pourrait-il pas arriver, par exemple, que ce jeune homme se fût assiduement rencontré dans tous les salons que vous avez fréquentés durant l'hiver; que le hasard vous eût souvent réunis sur le même carré, à la même table, sur la même causeuse, alors qu'une conversation agréable se présente; on s'enflamme, vous êtes remarqués...

» — Que voulez-vous dire?

» — Que des choses beaucoup plus inconcevables se voient continuellement dans le monde. Que serait-ce donc si ce jeune homme, dans une lettre brûlante de passion, destinée à une femme dont il se vante de posséder les affections, eût, par une méprise que peut justifier la fatalité sans doute, inscrit vingt fois votre nom, à vous, Giulia! et sur cette lettre, madame Falcom, votre adresse?...

» Ces paroles, consolantes et perfides d'abord, se parlant à chaque phrase dans une accentuation plus âpre et plus brisée, étaient devenues stridentes à la fin, comme le bruit des biscaïens, qui s'échappant un à un d'une boîte de mitraille, eussent rebondi vibrans sur des pavés ou sur des dalles.

» — Monsieur.....

» La parole expira sur les lèvres décolorées de la jeune femme.

» Ce que le hasard eût pu faire, le hasard sans doute l'a fait. Voici la lettre.

» Giulia ne prononça pas un mot.

» Un frisson rapide secoua tous ses membres; une sueur froide baigna ses tempes; ses genoux s'agitèrent et fléchirent; son sang, battant à bouillons dans son cœur, jeta des tintemens dans ses oreilles, et dans sa tête des vertiges.

» Si un fauteuil ne se fût trouvé près d'elle, elle fût tombée sur le parquet, la malheureuse!

» Joch resta silencieux jusqu'à ce qu'elle eût levé sur lui des yeux supplians et chargés de larmes.

» — Je dois pourtant avouer, madame, reprit-il alors, que cette intrigue était conduite avec une bien merveilleuse adresse. Oui, certainement, le regard d'un époux pouvait traverser sa trame subtile, sans en soupçonner seulement les fils; mais il est des yeux plus perçans que ceux d'un époux, des yeux qu'on ne trompe jamais : les yeux d'un amant; et ceux-là, Giulia, étaient ouverts sur vous.

» — Je ne vous comprends pas.

» — Je me suis tu long-temps; j'eusse craint de détruire, par un mot imprudent, le bonheur que j'avais au moins à me trouver auprès de vous tous les jours; mais je puis maintenant me faire comprendre : Je vous aime!

» — Vous?

» — Oui, Giulia, de toute la fougue de mon sang et de toute la puissance d'un cœur corse.

» — Vous! vous m'aimez? Oh! .... Ce n'est pas vrai, Joch! .... Cela ne se peut pas. Ce n'est point de la tendresse qu'il y a dans votre regard qui me glace; ce n'est pas de l'amour qu'il y a dans votre sourire qui me fait trembler. De l'amour! je n'eusse pas été chercher ce sentiment-là dans votre cœur.

» Giulia s'était relevée, de l'indignation dans les yeux et du mépris sur les lèvres; toute sa figure avait pris une énergie que Marcello ne lui soupçonnait pas.

» — Allons, madame, ne nous emportons point; il faut que je vous parle, que ce soit sans aigreur et sans fiel.

» Il la força de se rasseoir, et reprit d'un ton doux et plus calme:

» — Pour vous aussi, comme pour les autres, madame, des regards humanisés, des sourires qui calculent toutes leurs séductions, voilà l'amour, tout l'amour; mais une passion profonde, qui s'attache et brûle au cœur, qui, long-temps comprimée, en jaillit en éclairs comme des flammes du cratère d'un volcan, c'est de la brutalité, de la sauvagerie. Il faudrait sans doute s'allanguir les yeux et se dorer les lèvres. Oh! alors, qu'importerait le cœur? qu'il soit de glace, mais que vos paroles soient fardées de sentimens musqués de tendresse, ce sera bien, et l'on vous croira!.... Giulia, vous ne savez pas ce que c'est que l'amour.

» Que dites-vous donc là, Joch? tout cela me passe sans que je puisse en deviner le sens. Qu'espérez-vous donc? que voulez-vous de moi? Dites!.....

» — Que vous m'aimiez !

» — Vous aimer, moi ?

» — Oui, Giulia.

» — Jamais !

» A l'accent dont ce mot fut prononcé, Joch dut conserver peu d'espoir. Son œil brilla de dépit ; sa voix devint presque menaçante, quand il rompit le silence dont fut suivie pendant un moment cette déclaration précise :

» — Songez-vous bien, femme ! que je suis maître de vos destinées. Je tiens votre vie dans mes mains ; je n'ai qu'à les serrer pour briser votre honneur, et vous le jeter au visage après. Je puis parler, Giulia ; Giulia, il y a du sang dans le secret de votre honte.

» — La honte ! mais elle n'est pas dans vos paroles ; et si je vous accuse, moi ; si je dis à Pietro qu'un seul homme a voulu lui ravir son honneur, et que cet homme, c'est vous ?

» Joch sourit et secoua la tête.

» — Il ne vous croira pas..... Il ne verra qu'une récrimination dans vos paroles.

» — Pourquoi vous croirait-il, vous ?

» — J'ai des preuves.... Cette lettre, elle vous accuse ; il ne pensait pas, l'imprudent, qu'en vous rappelant les droits qu'il avait sur votre cœur, il vous tuait avec vos faiblesses, il vous assassinait avec votre amour. Et la voici cette lettre..... La voici, madame :

» Sa voix s'adoucit.

» Eh bien ! un mot, elle est à vous, vous pouvez la détruire ; votre réputation est sauvée : le secret n'existe qu'entre nous, il m'intéresse autant que vous-même ; il y meurt, consentez-vous ?

» Giulia eut peine à l'écouter jusqu'au bout ; ce qui lui soulevait l'âme, ce n'était pas l'indignation, c'était de l'étonnement et du dégoût.

» — Savez-vous que ce que vous faites là est une chose bien infâme ; car enfin, puisque vos regards m'ont suivie sans cesse, vous savez que si j'ai été faible, des imprudences sont toutes mes fautes. Vous savez.....

» — Moi, je ne sais rien, je ne connais que cette lettre.

» — Joch, vous mentez ; vous savez bien que mon honneur de femme est toujours pur ; que j'ai conservé sans tache le nom de mon époux ; et vous voulez vous armer des indiscrétions d'un jeune étourdi pour m'ac-

cuser ; pour que je paraisse innocente, vous voulez me rendre infâme ; vous me marchandez ma réputation ; vous voulez me la vendre au prix de mon honneur.

» — Je vous aime !

» — Vous me faites horreur !

» — Ainsi, vous rejetez mes offres ? Prenez-y garde ; vous le savez, ce n'est qu'avec du sang que se lave l'honneur d'un Corse, votre robe de noce souillée peut devenir un linceul : prenez-y garde, vous dis-je, vous connaissez votre époux.

» — Et mon époux me connaît.

» — Oui, madame, oui ; car ce soir, en partant, il me chargeait, en ami, de veiller sur vous.

» Giulia joignit ses mains dont elle renversa vers le parquet les paumes, et, tendant ses bras, hochant la tête, les yeux fixés sur cet homme, elle semblait ne pas trouver d'expressions assez énergiques pour qualifier tant de bassesse :

» — Et vous profitez ainsi de sa confiance ! vous vous asseyez à sa table pour empoisonner son pain ; vous vous glissez dans sa maison pour souiller son lit ! Chacune de vos paroles m'accable ! O mon Dieu ! comme c'est vil et misérable !... car c'est vous qui le dites, malheureux ! mon époux est votre ami.

» — Mon ami, oui, sans doute ; mais vous ignorez comment cette amitié a pu naître : ils vous a fallu, vous, pour nous rapprocher. Il avait coulé bien du sang entre nos deux familles ; entre elles ce n'était point une haine d'un jour ; c'était un duel héréditaire. La vie n'était pour nous qu'un mandat que la lame d'un stylet ou la balle d'une *escopette* devait escompter tôt ou tard. Eh bien ! pour franchir le ruisseau de sang qui nous séparait, savez-vous quelle passion il a fallu ?... votre amour.

» — Ce n'est pas vrai ! je vous connais maintenant ! vous faites tomber le masque vous-même ; vous poursuivez votre vengeance, Joch, vous ne me trompez pas ; vous n'avez au cœur que de la haine. Les lois ont brisé vos poignards, les machis ne sont plus des asiles, vous vous cachez sous l'amitié pour épier votre heure ; en attendant son sang, vous voulez sa honte. Souriez !... J'ai deviné ; je suis Corse aussi, moi, et je vous connais, Joch !

» Surpris et troublé un instant, il ne tarda point à reprendre son expression habituelle d'ironie.

» — La tactique est habile ; ne pouvant se justifier , on accuse ; vous êtes adroite !...

» — Vous êtes infâme , vous !

» — Madame ! dit le Corse d'un ton d'autorité.

» — Je ne vous crains pas , allez !... répondit Giulia , en se levant ; et lui indiquant la porte du doigt : Sortez de chez moi, je vous l'ordonne.

» Giulia, en ce moment, fut réellement belle ; son attitude, son geste , l'expression de sa physionomie et de sa voix imprimèrent à son ordre une autorité à laquelle Marcello ne put s'empêcher d'obéir : il se retira , mais en lui laissant une menace pour adieu, dans l'oblique regard qu'il jeta sur elle.

» Lorsque la porte se fut refermée , abandonnée par la puissance que lui avait donnée la présence de cet homme , Giulia retomba dans sa bergère , comme épuisée par cet élan d'emportement vertueux. »

La jalousie est tout-à-fait personnifiée dans Piétro ; il est inquiet et ne dort ni jour, ni nuit. Tout l'ombrage. Un jour auparavant une voix au-dehors qui attira sa femme à la fenêtre pour en entendre les sons harmonieux, l'avait jeté dans une colère de tous les diables. Son caractère est violent, on peut donc s'attendre à une vengeance sanglante contre celui qui aurait l'audace d'attenter à son honneur. C'est dans cette conviction que Joch court , après cette conversation , à Courbevoie, pour avertir Piétro des circonstances qui incriminent sa femme. A cette nouvelle , ce dernier fait atteler aussitôt son cheval , et arrive tout essoufflé à la porte de la chambre de sa femme. Il entre , il ne trouve personne. Il court, il s'informe et trouve, ce qu'il y a de pire , Giulia chez Frédéric. Rendez-vous est arrêté avec ce dernier pour se battre au point du jour.

Le matin le duel s'accomplissait ; le sort avait donné le droit à Frédéric de tirer le premier, la distance était mesurée ; elle était de six pas, lorsque Giulia arrive et se jette entre eux deux, protestant de son innocence et demandant grâce et merci. Le croiriez-vous ! son mari allait la tuer ; mais Frédéric, usant de son droit , lui envoya une balle dans l'estomac. Piétro tomba ; revenant un peu à lui , il entendit sa femme qui accusait Joch de cette affreuse vengeance. Son domestique avait observé la conduite de ce déloyal ami , il l'en avait averti le matin, il s'en rappela , et comprit en même temps que Joch avait cherché, par *vendetta*, à remplir, comme lui avait dit très souvent sa mère, le devoir d'une

famille honorable. Cette idée fut terrible et contribua beaucoup à l'animer; tenant encore à la main le pistolet qu'il avait voulu diriger sur sa femme, il fit tomber Joch sans vie.

Bientôt après, Giulia se jeta au fond d'un cloître, et Frédéric dans les luttes ardentes de la politique; puis un jour, au fond de sa retraite, elle apprit que Frédéric était une des victimes demandées par la sainte-alliance. Une sœur était près d'elle en ce moment; touchée de sa douleur, elle voulut prier pour lui, mais elle lui répondit : Ma sœur Camille, priez pour deux. Elle tomba raide morte apres ces paroles. Ainsi finirent les *deux martyrs*.

Dans les momens de passion, le style de l'auteur de ce livre est tragique, ferme, rapide; au contraire, dans les momens d'intimité les paroles de l'amitié sont simples et délicates. Les transitions de son livre ne sont pas aussi heureuses et ne viennent pas assez à propos. On désirerait encore y rencontrer plus de concision. Ses digressions philosophiques sont un peu longues. Je ne sais si ce n'est point un défaut d'avoir conçu cet ouvrage en deux volumes... Nous finirons par avouer à M. Fulgence Girard que nous avons agi avec lui en censeur impitoyable parce que son livre nous a ému et captivé, et que, d'ailleurs, sa réputation est assez bien établie pour que nos critiques ne puissent y porter atteinte.

J. N. Mareschal.
Ex-professeur de rhétorique.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

DICTIONNAIRE DES MONOGRAMMES, MARQUES FIGURÉES, LETTRES INITIALES, NOMS ABRÉGÉS, etc., etc., avec lesquels les peintres, dessinateurs, graveurs et sculpteurs, ont désigné leurs noms; par François Brulliot, conservateur de la collection d'estampes de S. M. le roi de Bavière, membre honoraire de l'Académie des Beaux-Arts de Munich, de celle de Vienne, et de la Société Royale des Beaux-Arts et de littérature de Gand; trois volumes in-4°, 1832, 1833 et 1834 (prix 48 francs), à Munich, à l'institut artistique et littéraire de J.-C. Cotta, et au bureau de *l'Époque*, qui se charge de procurer cet ouvrage, ainsi que tous les livres allemands qui seront demandés, aux prix les plus modérés.

Ce bel ouvrage, publié pour la première fois à Munich, en 1817, a été reçu avec gratitude par tous les artistes et les amateurs. Écrit en français, et n'offrant pas les incorrections de langage qu'on remarque dans presque tous les livres qui paraissent en Allemagne dans notre idiome national, son succès ne pouvait manquer d'être universel. Il n'est donc pas surprenant que l'auteur, M. François Brulliot, natif de Dusseldorf, ait trouvé des critiques nombreux et en même temps des imitateurs. Le docteur Stellwag (1), en 1830, a donné en allemand au public un extrait de ce dictionnaire; mais il est resté bien loin derrière son modèle. — Joseph Hellert (2), quoiqu'avec plus de talent, s'est également servi du livre dont nous nous occupons pour compiler un abrégé dont la méthode est insuffisante, peu claire, et assez étroitement conçue. M. Brulliot a senti lui-même que son œuvre était incomplète, et qu'elle exigeait de nouvelles études, des observations plus nombreuses et en même temps un remaniement général. Un voyage dans les contrées de l'Europe les plus fertiles en objets d'art, un travail consciencieux et assidu de près de douze années, ont permis à l'auteur de mettre au grand jour en 1832 le premier volume de sa deuxième édition; le second tome est sorti des presses en 1833, et enfin le troisième a pu être mis en vente en 1834. Pendant ces trois années, qu'ont occupées l'impression du texte et la gravure très soignée des signes particuliers à chaque artiste, M. Brulliot, dont le zèle ne s'est laissé rebuter par rien, a encore réuni dans un appendice général toutes les notions qui lui étaient d'abord

(1) Monogramen lexikon für den handgebrauch, herausgegeben von D°. J. C. Stellwag. Franckfurt a. M. bei P. H. Guilhauman 1830. — 8°.

(2) Monogrammen lexikon, etc. etc. von Joseph Heller, Bamberg bei J. G. Sickmuller 1831.—8°.

échappées, ou qu'il recueillit depuis. Cet appendice, imprimé sur des feuilles qu'il est facile de séparer, peut donc être intercalé dans le corps même de l'ouvrage ou être annexé au choix à la fin de chaque volume.

L'ordre adopté par ce savant est simple, clair, aisé, et c'est dans une production semblable une qualité aussi précieuse qu'éminente. Les sources auxquelles il a puisé sont, comme il le dit lui-même dans sa préface, *Orlandi*, publié à Bologne; *Christ*, imprimé à Leipzig, en allemand, puis traduit en français; *Strutt*, anglais; *Huber*, imprimé à Zurich; *Malpé*, publié à Besançon; *Bartsch*, imprimé en français à Vienne; *Ottley* et *Bryan*, anglais et publiés à Londres, etc., etc.

La constance infatigable de M. Brulliot, son exactitude, sa bonne foi, méritent tous les éloges. Il reconnaît lui-même que son œuvre n'est pas encore parfaite, qu'elle exige de nombreuses corrections pour les défauts qui s'y trouvent, et il fait cet aveu avec une bonhomie telle, avec une modestie si rare, qu'on lui doit doublement compte de ses peines, car le fruit de ses innombrables veilles est beaucoup au-dessus de ce que l'amateur pourrait jamais imaginer s'il croyait M. Brulliot sur parole. L'auteur réclame une indulgence dont il n'a pas besoin. Il suffit d'avoir examiné seulement quelques pages de son dictionnaire pour lui adresser les remerciemens les plus sincères, et lui payer publiquement le tribut de reconnaissance qui lui est acquis à juste titre.

Souvent, en admirant de magnifiques gravures anciennes, qui n'a pas regretté de n'avoir pu s'occuper davantage de la science des monogrammes, et par conséquent de devoir rester dans le doute sur le nom des auteurs? — Mais aussi quel homme assez courageux eût osé vouer sa vie entière à l'étude de ces hiéroglyphes presque indéchiffrables? quel amateur assez persévérant eût pu concevoir l'audacieuse idée d'aborder un sujet si hérissé de difficultés presque insurmontables, dans la seule intention de contenter sa curiosité, quelque vive qu'elle pût être? Il fallait avant tout unir à une patience rare et continue un véritable dévouement d'artiste pour tenter d'aplanir une vaste mer couverte de tant d'écueils; puis, après avoir pénétré profondément dans ce dédale immense, après avoir vaincu tous les obstacles, il fallait encore une mémoire extraordinaire, un esprit d'ordre tout particulier, et enfin un courage excessif pour en pouvoir sortir honorablement. M. Brulliot a satisfait à toutes ces conditions; profitons donc de ses recherches et de ses veilles, mais sachons-lui quelque gré de ses efforts, et applaudissons à ses succès.

Le comte de Corberon.

L'ART POÉTIQUE D'HORACE, traduit pour la première fois, vers pour vers, par M. C. L. *Mollevaut*, membre de l'Institut Royal de France (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), docteur ès-lettres, professeur-émérite de l'Université, et membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires de la France et de l'étranger.

Qu'est-ce que traduire? Voilà une question qui ne devrait pas en être une, et qui, cependant, est restée sans réponse jusqu'à ce jour, bien qu'elle ait été maintes fois agitée.

Pour nous, instruits par l'expérience de tant et tant d'ouvrages qui portent le nom de traductions, sans en avoir toujours le caractère spécial, nous pensons que traduire, c'est rendre *fidèlement* le texte de l'auteur qu'on a pris pour objet de ses soins studieux, et que l'on veut faire connaître au public.

Voltaire a dit que *les poètes ne se traduisent pas*. Cet arrêt nous semble beaucoup trop sévère. Le poète qui aime son modèle ne doit-il pas chercher à le faire passer dans sa langue? Et si ce travail lui présente de grandes difficultés, ne doit-il pas s'efforcer de les vaincre, en se disant avec La Fontaine :

J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris?

Le vaste champ de la littérature admet toutes les productions étrangères, comme nos parcs et nos jardins reçoivent chaque jour des arbres et des plantes exotiques. L'art et la nature en accroissent leurs richesses; une brillante variété nous charme; nos idées s'agrandissent; nous devenons, par ces heureux essais, spectateurs, en quelque sorte, des productions de tous les pays, sans nulle fatigue et sans danger; nous sommes cosmopolites sur la terre sacrée de la patrie, et nous ne quittons pas même nos foyers.

Toutefois, de même que l'arbre des régions hyperborées ou des zones équatoriales, transplanté dans nos climats, ne saurait, quelques soins que nous lui donnions, développer toute la force et toute la beauté que le sol natal lui prodiguait sous l'influence d'un ciel ami; de même aussi le poète étranger, transporté dans une autre langue, doit inévitablement perdre quelque chose des grâces ou de l'énergie inhérente au génie de la sienne.

Ainsi nous dirons que *les poètes peuvent se traduire, autant que le permettent la différence des temps et des lieux, et l'inimitable empreinte de l'idiome national.*

Ce que nous désirons connaître des poètes étrangers, c'est leur pensée et le tour qu'il ont employé pour la rendre, le costume dont ils l'ont revêtue, costume qui, comme dans l'art de peindre, doit toujours accuser le nu.

Que dirait-on d'un peintre qui, ayant à représenter un athlète romain, l'affublerait de l'élégant manteau que portent nos petits-maîtres?

Il nous semble que c'est là ce que font les traducteurs qui, pour éviter de certaines difficultés, se contentent de les tourner; et qui, au lieu de nous donner franchement la phrase latine, anglaise ou allemande, la remplacent par de prétendus équivalens, déguisant ainsi l'original, et nous le cachant, tandis qu'ils devraient nous le montrer tel que la nature l'a moulé, tel que son pays et son siècle l'ont façonné.

Mais cette manière de traduire, qui manque à notre littérature, est-elle réellement praticable?

Voici, à ce sujet, ce que dit M. Mollevaut, dont nous annonçons le nouvel ouvrage : « Tels sont les riches trésors de notre poésie, que l'on peut presque toujours traduire, même l'auteur le plus parfait et le poème le plus difficile, avec la fidélité au texte, l'harmonie du vers et la richesse de la rime. »

M. Mollevaut le dit, et il le prouve :

Reddere qui voces jam scit puer, et pede certo
Signat humum, gestit paribus colludere, et iram
Colligit ac ponit temere, et mutatur in horas.
Imberbis juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis canibusque, et aprici gramine campi;
Cereus in vitium flecti, monitoribus asper,
Utilium tardus provisor, prodigus æris,
Sublimis, cupidusque, et amata relinquere pernix.
Conversis studiis, ætas animusque virilis
Quærit opes et amicitias, inservit honori;
Commisisse cavet, quod mox mutare laboret.
Multa senem circumveniunt incommoda; vel quod
Quærit et inventis miser abstinet, ac timet uti;
Vel quod res omnes timide gelideque ministrat :
Dilator, spe longus, iners, pavidusque futuri,
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, censor castigatorque minorum.
Multa ferunt anni venientes commoda secum,
Multa recedentes adimunt : ne forte seniles
Mandentur juveni partes, pueroque viriles :
Semper in adjunctis ævoque morabimur aptis.

L'enfant qui déjà parle, et court d'un pied certain,
Joue avec ses égaux, pour un rien rit et pleure,

Enfle, abaisse son ire, et change comme l'heure.
Le jeune homme, enfin libre, aime, en ses vifs ébats,
La meute, les coursiers, et le bruit des combats;
Prodigue, âpre aux conseils, de cire pour le vice,
Lent appréciateur de l'utile service,
Il désire, et soudain rejette son désir.
L'âge et le cœur virils, songeant moins au plaisir,
Cherchent l'or, les amis, aux honneurs sacrifient;
Dans la peur du remords, des fautes se méfient.
Le vieillard en ses maux ne peut se réjouir;
Il désire, il possède, et tremble de jouir;
Glacé, lent et timide en tout ce qu'il opère,
Il craint pour l'avenir, et toujours il espère;
Difficile et grondeur, il vante l'âge ancien,
Blâme l'âge nouveau, car il n'est plus le sien.
Les ans donnent des biens, avec eux les emportent:
Ne me peignez donc point, quand vos feux vous transportent,
Le jeune homme en vieillard, l'homme mûr en enfant:
Qu'un fidèle portrait soit toujours triomphant.

M. Mollevaut est donc parvenu à trouver dans notre langue le secret d'une concision qui lutte avec succès contre la concision du latin; contre Horace, le plus concis des auteurs, et dans un poème où ce grand maître se montre encore plus concis que dans ses autres ouvrages.

C'est ainsi que notre traducteur a su rendre en *quatre cent quatre-vingt-huit* vers français, les quatre cent quatre-vingt-huit vers de l'*Art poétique d'Horace;* et qu'il a surmonté tous les obstacles, sans jamais s'écarter du principe fondamental de toute bonne traduction :

« Nec verbum verbo curabis reddere. »

M. Mollevaut, qui a traduit en prose *l'Enéide*, *Salluste*, *l'Agricola* de Tacite; et en vers, *l'Enéide*, *les Géorgiques*, *Anacréon*, *Catulle*, *Tibulle*, *Properce*, *les Amours d'Ovide*, a tiré de son propre fonds divers ouvrages en vers, tels que : des *Elégies*, un poème sur *les Fleurs*, un volume de *Fables*, un volume de *Pensées*, et un autre de *Poésies diverses*. Sa muse, toujours noble, a puisé aussi aux sources les plus élevées, et nous devons aux inspirations qu'il a reçues des divines Ecritures, un volume de *Chants sacrés*. F. L. J.

Nota. M. Mollevaut est seul propriétaire de ses Œuvres complètes, qui ne se trouvent qu'à son domicile à Paris, rue Saint-Dominique, n. 99, faubourg Saint-Germain.

HISTOIRE PITTORESQUE DE L'ANGLETERRE, et de ses possessions dans les Indes, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la réforme de 1832; par M. le baron *de Roujoux*.

ARTICLE PREMIER.

Un des symptômes les plus remarquables de la tendance utilitaire de notre époque, c'est ce nombre immense de publications instructives que l'on voit naître chaque jour. La science, autrefois reléguée dans un sanctuaire mystérieux et impénétrable aux profanes, saisit aujourd'hui avec ardeur tous les moyens de popularité qui lui sont offerts; elle s'est dépouillée de son accoutrement sombre et sévère pour ne point effaroucher les regards timides; elle s'est enfin parée pour instruire. L'histoire, à son tour, dont un travail de vingt années a changé presque entièrement les données et les bases, a quitté cette allure courtisanesque et brétailleuse que lui avaient donnée la plupart des historiens anciens et modernes, pour suivre et embrasser le flot populaire qui, bien qu'on en dise, est, par sa force d'impulsion, le plus puissant mobile de la civilisation.

MM. Thierry et de Barante ont, les premiers, revêtu nos vieilles annales de ce charme et de cette couleur locale qui rendent si intéressantes nos anciennes chroniques, malgré leurs redites et leur langage peu harmonieux. L'histoire, traitée de cette manière, sans esprit de parti, sans humeur, sans explications forcées, ne cherchant qu'à présenter les évènemens et les personnages sous leur jour le plus vrai, est surtout propre à frapper l'imagination, et à orner la mémoire sans la fatiguer. M. de Roujoux, dont tout le monde a apprécié depuis long-temps le goût et le talent, a adapté avec bonheur à la Grande-Bretagne cette manière d'écrire l'histoire. Il a encore ajouté un nouveau moyen de succès à son ouvrage, en le publiant avec *illustrations*, et sous la forme si populaire dite *pittoresque*. Ce mode de publication, lorsqu'il est joint à un style soigné et à de consciencieuses investigations, est, sans contredit, le plus propre à graver les faits dans la mémoire, et à donner des idées justes et précises sur le costume, les mœurs, les arts et le génie d'une époque. Enfin, la gravure, lorsqu'elle est appliquée avec goût et intelligence, est le commentaire le plus clair, le plus juste, le plus compréhensible, et surtout le plus amusant qu'on puisse joindre à un livre d'histoire.

L'Histoire pittoresque de l'Angleterre, de M. de Roujoux, est tout à la fois un beau et un excellent livre, qui, à chaque pas, appelle l'imagination au secours de l'intelligence. Ce livre nous présente d'abord le Breton, ce rejeton de la grande famille celtique, conservant encore, il est vrai, les mœurs et les habitudes de ses ancêtres, mais dégénéré et affaibli par l'inaction. Soumis d'abord, comme tous les peuples de l'univers, au joug des Romains, il en est arraché pour retomber sous celui de nouveaux seigneurs, les Saxons, qui, eux-mêmes,

subissent bientôt celui des peuplades danoises. Ensuite c'est la conquête normande ; puis les guerres du moyen âge, au milieu desquelles ressort avec éclat la grande et chevaleresque figure de Richard-Cœur-de-Lion.

Nous n'avons fait que parcourir à la hâte le premier volume de l'*Histoire pittoresque de l'Angleterre*. Citer tout ce que ce volume présente de remarquable et de curieux dépasserait les bornes du compte-rendu le plus détaillé. Nous choisirons, parmi les passages les plus saillans, celui qui a rapport à la fin tragique du célèbre archevêque de Cantorbury, Thomas Becket.

« On vit alors le singulier combat d'un monarque armé de toute sa puissance contre un seul homme, qui n'avait pour défense qu'une fermeté à toute épreuve. Les courtisans ne perdirent pas une occasion d'aigrir l'esprit de Henri II contre son ancien favori. On lui rapportait sans cesse des propos attribués au primat : Il avait dit que la jeunesse de Henri demandait un maître ; qu'avec un peu de volonté, il serait facile de rompre la fougue de ses passions ; que Henri se reconnaissait lui-même incapable de régir sa vaste monarchie sans les conseils de Becket ! Que ces propos fussent réels ou non, le primat n'en vit pas moins grossir l'orage, et tenta deux fois de quitter l'Angleterre ; deux fois il s'embarqua sur des navires prêts à mettre à la voile, mais les matelots refusèrent de partir avec lui, tant la colère du roi les effrayait, tant ses ordres étaient rigoureux.

Un concile fut convoqué à Northampton. Le primat fut sommé d'y paraître, et s'y rendit en effet, le cœur triste, l'esprit agité de noirs pressentimens, mais sans s'attendre aux mille vexations dont il allait être l'objet. Il avait d'avance fait retenir une maison pour son logement ; dès que le roi le sut, il la fit occuper par ses gens et ses chevaux. L'archevêque signifia que si cette maison ne lui était rendue, il n'assisterait pas au concile. Durant plusieurs jours, il sollicita une audience de Henri, et n'en obtint pas de réponse. Il l'attendit humblement, tous les jours, dans les salles occupées par les valets ; mais le roi était à la chasse ou visitait ses faucons ; enfin, il se plaça sur son passage dans sa chapelle, au sortir de la messe. Le roi ne put se dispenser de l'écouter ; mais il refusa le baiser de paix que, suivant l'usage, lui offrit d'abord le primat. Thomas Becket lui parla respectueusement, et lui demanda la permission de quitter le sol de l'Angleterre. « Je le veux bien, dit le roi, mais auparavant vous avez plus d'un compte à rendre. »

De ce moment, les violences du roi contre Becket paraissent injustifiables ; elles ne s'adressent plus aux erreurs ou à la sagesse de l'ecclésiastique, à ses opinions favorables ou contraires au système de gouvernement adopté par le souverain, mais à la personne même du prélat ; c'est une haine individuelle qui se

nourrit du mal qu'elle fait, s'accroît de tout celui qu'elle ne peut faire, et ne s'éteint que dans le sang....

Le 18 octobre 1164, Thomas Becket célébra pontificalement la messe de saint Étienne, premier martyr, en faisant commencer l'introït par ces paroles : « Les princes assis au conseil se sont soulevés contre moi. » Puis, conservant ses vêtemens épiscopaux, et précédé d'un porte-croix, il se rendit à la cour, sa crosse d'or à la main. Il arriva ainsi jusqu'à la salle d'assemblée du roi, qui, pour ne pas le recevoir, passa dans une chambre voisine avec ses barons et tous les évêques. Le primat, resté seul avec les clercs et les laïques d'un moindre rang, s'assit sur un banc, et certain qu'on prenait quelque décision à son égard dans l'appartement du roi, parut avec calme attendre ce qu'il adviendrait de sa destinée. Henri, furieux de ce qu'il nommait l'impudence de Becket, envoya successivement vers lui plusieurs prélats pour l'engager à la retraite ; car il redoutait une sentence d'excommunication, dont la demarche officielle du primat semblait le menacer. Gilbert Foliot parut le premier, et dit à Thomas : — « Pourquoi viens-tu ainsi avec ta croix et ta crosse ? » — Et il fit le geste de lui ôter celle-ci; mais Thomas la retint avec force. Roger, l'archevêque d'Yorck, vint ensuite, et supplia Becket de ne pas s'exposer plus long-temps à la colère du roi : « Il a, dit-il, un glaive plus aigu qu'un bâton pastoral; nous sommes tous menacés : je sors, et j'ordonne à mes clercs de me suivre pour n'être pas témoins de l'effusion du sang. » — L'évêque d'Exeter s'avança, et se jetant aux pieds du primat, le conjura d'avoir pitié de lui-même et de tout l'ordre épiscopal. — « Fuyez donc, reprit Becket; qui sait ce que Dieu nous prépare ? »

Cependant, le roi et ses conseillers délibéraient, et l'un de ceux-ci proposa de suspendre le primat de tous ses droits et priviléges par un appel au Saint-Siége. Cet avis plut au roi. Les portes s'ouvrirent, et le corps des évêques s'avança, précédé par Hilaire, évêque de Chichester, qui porta la parole : « Tu fus, dit-il, notre primat; mais après avoir juré fidélité au roi, et promis de maintenir ses ordonnances, tu as rompu ton serment. Un parjure n'a plus droit à notre obéissance. De toi donc, nous appelons au pape notre seigneur, et nous te citons devant lui. »

» — J'entends, » répondit Becket.

Durant ce temps, le roi et ses barons avaient continué leur délibération, et fini l'acte d'accusation. Henri se leva enfin, et leur ordonna de lui faire prompte justice de son homme-lige qui, dûment cité, avait refusé de répondre en sa cour. Les portes s'ouvrirent de nouveau, et le comte de Leicester, suivi des barons, vint dire à Thomas Becket de se préparer à entendre sa sentence. « Ma sentence ! s'écria l'archevêque; comte, mon fils, écoute-moi : tu es mon fils en

Dieu; la loi ni la raison ne te permettent de juger ton père spirituel. Je te défends de donner ici jugement contre moi. J'en réfère à la décision du pape. J'en appelle à lui seul! Et, maintenant, je partirai, sous la protection de l'Église universelle et du siége apostolique. »

Le primat se leva, et comme il traversait lentement la salle, une voix l'appela traître, tandis que d'indignes courtisans lui jetaient au visage des brins de cette paille de luxe dont on couvrait tous les jours les planchers dans les maisons royales. « Traître! reprit Becket, qui pensa oublier un instant sa dignité de ministre du Seigneur, si le caractère de mon ordre ne me le défendait, le couard qui m'a ainsi nommé paierait cher son insolence! » Une partie du clergé le reconduisit à son logement.

» A peine rendu chez lui, Becket fit dresser des tables pour un grand repas, donna l'ordre de rassembler tous les pauvres que l'on trouverait, et quand ils furent venus, il les fit asseoir, commença par les servir, s'assit ensuite à leurs côtés, et soupa avec eux; mais alarmé par les rapports de ses amis, il se fit dresser un lit dans l'église, et trompant la vigilance des espions qui le surveillaient, il s'échappa dans la nuit, accompagné de deux clercs et d'un seul domestique.

» Il atteignit les marais de Lincoln, où il se cacha dans la cabane d'un ermite, et, après quinze jours d'aventures et de périls, il parvint à s'embarquer sous le nom de frère Christian, prit terre à Gravelines, en Flandre, et arriva enfin dans la ville de Saint-Omer, où il reçut l'hospitalité sous le toit du monastère de Saint-Bertin..... Thomas Becket ne recevant aucune nouvelle du pape dans sa retraite de Saint-Bertin, crut devoir user du droit que lui donnait l'asile accordé par Louis VII, et se rendit à la cour pontificale, qui se tenait alors à Sens. Les cardinaux le reçurent froidement; mais le pape voulut bien l'écouter. Il lui permit de recevoir des secours du roi de France, et lui reconnut la faculté d'excommunier tous ceux qui retenaient les biens de l'Église, à l'exception du souverain qui les avait donnés... Le pape lui assigna pour résidence l'abbaye de Pontigny, en Bourgogne. Cette abbaye dépendait de l'ordre de Cîteaux; Becket s'y revêtit de l'habit des Bernardins, et partagea leurs exercices et la discipline monastique...

» Après divers pourparlers et des tentatives qui n'eurent aucun résultat, plusieurs évêques obtinrent de Henri qu'il verrait l'archevêque, et celui-ci consentit à se présenter au souverain, « ne cédant, disait-il, que par ennui de sa vie errante, et pour se délivrer de l'humiliation de manger le pain de l'étranger. » Le roi d'Angleterre, à cheval, se rendit dans une vaste prairie, près de Fretteval, sur les frontières de la Touraine, et Becket y vint de son côté. Le roi, en l'apercevant, poussa son cheval, et prévint le salut de l'archevêque, en pre-

nant le premier sa toque à la main; ils parurent converser ensemble avec familiarité, et l'on entendit Henri II dire au primat : « Les gens qui nous ont trahis, vous et moi, je les récompenserai suivant leur mérite. » Et comme le primat était descendu de cheval, et s'était jeté aux pieds de son souverain, le roi ajouta en le relevant : « Dans peu, monsieur l'archevêque, nous vous montrerons notre ancienne affection; seulement, veuillez me faire honneur devant ceux qui nous regardent. » Le primat se mêla dans la foule des courtisans, et suivit le roi, puis lui fit présenter par l'archevêque de Sens une requête qui tendait à obtenir ses grâces, sa protection, la restitution des possessions du siége de Cantorbury, et réparation de l'outrage fait à son caractère par le couronnement de son fils. Il promettait en retour toute la soumission qu'un archevêque doit à son prince; mais quand il fallut énoncer les points principaux de cette soumission, la difficulté se souleva de nouveau. Becket, un genou en terre, dit au roi : « Je remets, seigneur, à votre jugement, comme souverain arbitre en tout point, tout le différend qui a existé entre nous, sauf l'honneur de Dieu. » Cette dernière parole excita un terrible orage. — « Vous êtes un ingrat, un mauvais cœur, s'écria Henri, un orgueilleux! » Et se tournant vers le roi de France : « Avec une telle restriction, dit-il, il m'enlèverait tous mes droits; tout ce que je ferais blesserait, suivant lui, l'honneur de Dieu. Certes, il y a eu des rois d'Angleterre moins puissans que moi, et des archevêques de Cantorbury sages et saints plus que lui : je ne lui demande que la même soumission que le plus grand de ses prédécesseurs a marquée au moindre des miens, et toute querelle sera terminée. » Le roi de France dit alors à Becket, qui gardait le silence : « Eh bien! qu'attendez-vous? voilà la paix; elle est dans vos mains. » L'archevêque alors expliqua l'honneur de Dieu par les libertés de son église. Henri le taxa d'outrecuidance, et dit qu'il voulait mettre aussi dans son traité « sauf les droits de la royauté. » Les barons français blâmèrent hautement l'orgueil de Becket, et l'on se sépara sans rien conclure, les rois fort mécontens, et le primat fort abattu..

» Henri finit par s'adoucir. Des promesses furent faites, le roi revit son adversaire, lui rendit les terres de son archevêché, et lui promit de l'argent pour acquitter ses dettes, et le défrayer des dépenses de son retour dans son diocèse; mais il refusa obstinément de donner le baiser de paix au primat, et Becket ne se sépara de son souverain qu'avec la certitude que le levain de haine qui remplissait son cœur était plus envenimé que jamais.....

Thomas Becket se dirigeait vers sa résidence métropolitaine, suivi, entouré, adoré des membres du bas clergé, des habitans des campagnes, des ouvriers, des marchands, des milices de certaines villes, des serfs qu'il flattait d'un espoir de liberté, d'une populace ivre et frénétique; pas un baron, pas un chevalier,

pas un noble homme ne s'approchait; ils se retiraient, au contraire, à la vue de son cortége, dans les châteaux-forts ou dans leurs maisons, dont ils interdisaient l'entrée à main armée. On lui demandait si son intention était de porter le fer et la flamme dans le royaume; mais, sans s'arrêter à répondre, il continuait sa marche vers Cantorbury, où il arriva le 3 décembre 1170; il se rendit immédiatement à la cathédrale, et il célébra une messe solennelle d'actions de grâces, en présence d'une innombrable multitude. Fier de ce succès, il forma le projet d'aller à Londres visiter le prince, fils de Henri II; mais le jeune roi, averti de son arrivée, lui signifia l'ordre de retourner sur-le-champ dans son diocèse, et de n'en plus sortir. Il revint, en effet, à Cantorbury, entouré d'une immense escorte populaire, et reprit possession de ses dignités et de ses fonctions avec une ostentation inimaginable : l'orage toutefois grossissait. Les princes de l'église et les barons faisaient citer, dans l'étendue de leurs juridictions, les personnes connues pour avoir fait un grand accueil à l'archevêque, et les accusaient de trahison. Les prélats, frappés de la subite excommunication que leur avait lancée Becket au nom du pape, disaient au roi : « Un homme propage la révolte en Angleterre. Des cavaliers, des fantassins marchent devant et derrière lui comme la colonne de feu du désert; il présente son étendard à vos forteresses, et il en requiert l'ouverture! » D'une autre part, une coalition opposante et soutenue par les agens de l'autorité royale prenait à tâche d'inventer chaque jour de nouvelles vexations pour irriter le primat; on pillait, on ravageait ses biens, on dérobait ses provisions, on frappait ses serviteurs; et Becket, prenant de nouvelles forces dans ces attaques réitérées, et dans sa propre irritation, répondait à ses ennemis, non par la patience ou par des procédés conciliateurs, mais par l'usage des foudres spirituelles, par des excommunications qu'il annonçait en chaire avec toute l'exaltation d'un cœur ulcéré. Il sentait qu'il se perdait, car il écrivit un jour au pape pour le prier de faire dire à son intention les prières des agonisans; et, un autre jour, il prêcha dans sa cathédrale sur ce texte : « Je suis venu vers vous pour mourir au milieu de vous. » Mais l'éclat de la gloire et de la renommée dont il était avide, le portait à braver les suites funestes d'une opposition dans laquelle il se croyait soutenu de toute l'imposante puissance du trône pontifical.

» Thomas venait d'excommunier Ranulf et Robert de Broc, comme contempteurs de sa personne, de son clergé et de ses moines, lorsque quatre chevaliers de la suite de Henri II, Reginald Fitz-Urse, Guillaume de Tracy, Hugues de Morville et Richard-le-Breton, arrivèrent à Cantorbury. Ils s'étaient trouvés présens en Normandie, lorsque le roi, dans un accès de colère occasioné par les récits des évêques ennemis de Becket, s'était écrié :

» — Un misérable qui a mangé mon pain, un mendiant venu chez moi sur un cheval boiteux, outrage moi, ma famille, tout mon royaume! Et parmi les lâches que je nourris à ma table, il n'en est pas un qui veuille me délivrer d'un prêtre insolent!

» La parole royale avait germé, et ils s'étaient donné entre eux parole à la vie et à la mort.

» On était au cinquième jour après Noël; les chevaliers s'étaient concertés au château de Saltwood, résidence de la famille de Broc, et s'étaient adjoint quelques personnes dévouées. Vers deux heures environ de l'après-midi, et comme le primat venait d'achever son repas, ils entrèrent dans ses appartemens, et, sans le saluer, s'assirent sur la paille dont le plancher était semé. L'intention d'intimider l'archevêque perçait dans leurs regards insolemment fixés sur lui; mais Thomas Becket ne s'épouvantait pas pour si peu. Reginald-Fitz-Urse lui dit enfin : « Nous t'ordonnons de la part du roi d'absoudre les prélats excommuniés, et de rétablir ceux qui sont suspendus. — Que les évêques me fassent leur soumission, et je les réconcilierai avec Dieu. Quant à l'archevêque d'York, c'est le pape qui l'a frappé; qu'il s'adresse au père des fidèles.

» — Mais toi, dit Reginald, ne tiens-tu pas ton archevêché du roi?

» — Les droits spirituels me viennent de Dieu même et du pape; les droits temporels du roi, je le reconnais.

» — C'est le roi qui t'a tout donné.

» — Aucunement, reprit Becket, et vous tordez en vain vos gants; vous vous agitez en vain dans votre impatience; vous me menacez inutilement; tous les glaives de l'Angleterre levés sur moi n'obtiendraient pas ce que je crois contraire à l'honneur de l'Église.

» — Nous ferons mieux que des menaces, ajouta Fitz-Urse.

» Les chevaliers sortirent, et peu d'instans après voulurent rentrer de force dans le palais de l'archevêque. Ils en frappèrent les portes à coups de hache, et les serviteurs du primat, effrayés, l'engagèrent à se réfugier dans l'église par une communication secrète. Becket, qui conservait un air tranquille et recueilli, s'y refusa d'abord; mais comme l'heure de vêpres vint à sonner, et qu'on entendit les voix des moines qui chantaient l'office, le primat dit : « Puisque c'est l'heure de mon devoir, je me rends où il m'appelle. » Précédé de sa croix, il marcha lentement à travers le cloître, et monta au grand autel, qu'une grille de fer séparait de la nef. Ses acolytes voulurent la fermer, mais il s'y opposa, en disant à voix haute et avec une sorte d'ironie, « que les portes du temple de Dieu ne devaient pas ressembler à celles d'un château fort. » En ce moment, Réginald parut à l'entrée de l'église, armé de toutes pièces, et tenant à la main

une large épée à deux tranchans. « A moi ! s'écria-t-il, loyaux servans du roi.» Ses compagnons accoururent en brandissant leurs épées, et les gens de l'archevêque, en les voyant, supplièrent leur maître de fuir par l'église souterraine, ou de monter dans les combles, d'où il lui serait facile de se dérober à la recherche de ces furieux. Becket repoussa courageusement ce conseil. Une voix alors, celle de Hughes de Horsea, cria : «Où est le traître?» Aucune réponse ne fut faite. Fitz-Urse cria plus fort : « Où est l'archevêque? — Le voici, dit Becket; je suis l'archevêque, non le traître, il n'y en a pas dans la maison de Dieu. Mais toi, Réginald, à qui j'ai rendu de si grands services, quel est ton but? que veux-tu? — Que tu absolves tous les évêques.

» — Je le ferai quand ils auront offert satisfaction; mais, au nom du Dieu tout-puissant, je te défends de toucher à aucun membre de mon peuple, clerc ou laïque, grand ou petit!

« — Fuis donc, ou tu es mort, » reprit l'assassin en le frappant du plat de son épée entre les épaules. C'était le signal du crime; mais les meurtriers, craignant sans doute de commettre un plus grand sacrilège en arrosant l'autel du sang de leur victime, s'efforcèrent d'entraîner le primat hors de son église. L'archevêque leur opposa de la résistance. Alors Guillaume de Tracy lui porta sur la tête un grand coup d'épée qui jeta au loin la toque dont il se couvrait, et le blessa; le coup fut amorti par le dévouement d'Édouard Grym, moine saxon, qui se précipita sous le glaive, et dont le bras fut presque séparé du corps. Comme le sang inondait son visage, Thomas Becket joignit les mains, et s'écria en baissant la tête : « Je meurs au nom de Jésus-Christ, et pour la défense de son Eglise! » Un second coup le jeta sur les genoux, un troisième lui brisa le crâne, et sa cervelle se répandit sur les marches de l'autel de Saint-Bennet. Le Normand Guillaume Mautrait dit alors d'une voix forte, en poussant du pied le cadavre : « Ainsi périsse tout traître qui porte le trouble dans le royaume, et fomente l'insurrection des Anglais! » (29 décembre 1170.) Les assassins se retirèrent sans obstacle. »

Le morceau étendu que nous venons de citer, suffira pour faire apprécier les *mérites* divers de l'ouvrage de M. de Roujoux. Nous reviendrons bientôt sur cette belle et intéressante publication, qni mérite de trouver place dans toutes les bibliothèques.

DERNIÈRES PAROLES, poésies, par M. Antoni Deschamps, 1 volume in-8°, chez Ed. Guérin, rue du Dragon, n° 30. Prix : 6 fr. 50 c.

Voici un livre qui doit faire époque, une œuvre à part pour la pensée et pour le style, et dont l'intérêt se double de celui qu'inspire l'auteur. La situation exceptionnelle du jeune poète, le genre de vie que la souffrance lui a imposé, expliquent la promptitude d'un succès qu'en d'autres temps il aurait dû à la seule supériorité de son talent.

Or, maintenant, je vis avec des insensés !
. . . . . .
Ils ne comprennent pas que je suis l'un d'entre eux,
Et (puisque je le sais) l'un des plus malheureux !

Ces vers, tirés des *Dernières paroles*, pourraient leur servir d'épigraphe ; aussi n'est-il pas de roman plus poignant que cette œuvre si poétique et si vraie.

Le nom de M. Antoni Deschamps, à qui une mâle et belle traduction du Dante avait déjà donné une place si distinguée parmi nos poètes, s'est élevé au premier rang depuis la publication des *Dernieres paroles*.

Ce livre de poésies, en apparence détachées, forme dans son ensemble un beau poème. C'est une trilogie, dont le sujet est l'Italie, la France, et l'auteur lui-même.

Ses études sur l'Italie sont autant de tableaux dont les couleurs riches et brillantes semblent empruntées à la palette de Léopold Robert. Le poète est là réellement peintre. Qu'on en juge par la vue suivante de la ville de Naples :

Cependant, au milieu de cette immense foule
Qui se croise dans Naples, et qui crie, et qui roule,
Sur ce pavé poudreux, au milieu de ce bruit,
Quelquefois revenant, au tomber de la nuit,
De la fête de l'Arc ou bien de Carditelle,
Comme un ancien plaustrum passe une caratelle :
Un jeune homme est devant, le corps ceint d'un lien
De pampres, et coiffé du bonnet phrygien ;
Une femme d'Ischia-l'Isle, blonde, aussi belle
Que la bonne déesse ou la grande Cybèle,
Repose sur le char, et, d'un œil grave et doux,
Regarde, en appuyant ses mains sur ses genoux.
Or, à voir ce plaustrum et cette marche antique
Traverser lentement quelque place publique,
A voir ce beau jeune homme et son tyrse couvert
De noisettes des bois et de feuillage vert,
Et cette femme assise avec tant de noblesse,
On respire un parfum de la terre de Grèce ;
Un invisible chœur s'élève, et, dans ces lieux,
Chante : Evoë, Liber, comme au temps des faux Dieux.

Mais les païens s'en vont, et le peuple moderne
Reparaît ; car vos yeux rencontrent la giberne
D'un grenadier, ou bien le petit manteau noir
D'un abbé parfumé qui court se faire voir
Aux dames de Chiaja, dans la villa Réale.
Adieu donc le beau char et la femme idéale !
A leur place, voilà, près des Acquajoli,
La file des landaux, et les corricoli,
A l'agile cocher, qui, debout par derrière,
Fouette son cheval gris courant dans la poussière ;
Puis des enfans tout nus et les lazzaroni,
Sur le môle, avalant les longs maccaroni,
Moines et matelots, officiers de marine
Vêtus à l'autrichienne et tendant la poitrine,
Promenant de Tolède au Largo du palais,

Et leur cocarde rouge et leurs sabres anglais ;
Près du Castel-Novo, la folle Tarentelle,
Avec son grand nez noir le blanc polichinelle,
Et le tambour de basque et les vives chansons,
Les cris étourdissans de marchands de poissons ;
Les boîtes, les pétards, faisant un tel tapage,
Qu'on dirait par momens que Naple est au pillage ;
Puis des processions, des danses, et ce bruit
Durant avec fureur et le jour et la nuit.

Repassons les monts avec notre poète. Sa voix va prendre un autre accent : l'indignation le saisit au cœur ; les vices du siècle sont stygmatisés, dans ses satires, avec une franchise de pensée et d'expression d'autant plus appréciée par tous les gens de cœur et de goût, qu'elles sont exemptes de toutes personnalités : ce sont les satires d'un philosophe chrétien. La charité se fait jour à travers la colère du poète.

Voici les beaux vers par lesquels il flétrit la licence se couvrant du masque de la liberté :

Comme l'a dit Stello : la solitude est sainte ;
Le poète doit vivre en une triple enceinte,
Voir les hommes agir et ne pas s'y mêler,
Pour qu'au moins un vivant puisse les contrôler.
Que d'autres, soulevant de sanglantes tempêtes,
Couvrent la mer d'exils et l'échafaud de têtes ;
Et, jetant à tous vents le nom de liberté,
Écrasent à ce nom la pauvre humanité :
Vous, écartez vos pas de la place publique,
N'estimez pas si haut cet amour politique,
Qui, pour se satisfaire en ses goûts dépravés,
Voudrait de sang humain arroser les pavés.

Mais c'est dans ses élégies que M. Antoni Deschamps se révèle tout entier. Ce n'est pas ici cette mélancolie de convention adoptée comme une nouvelle muse par tous nos imitateurs de Byron et de Lamartine. C'est une vraie et profonde douleur, c'est le cri de l'âme oppressée qui se révèle dans ces vers.

Deux courtes citations donneront une idée de ce que le talent de M. Antoni Deschamps contient à la fois d'énergie et de grâce.

Écoutons d'abord les sons graves et terribles de sa lyre.

Je suis la mort, le roi des épouvantemens ;
Je marche avec la peur et les frissonnemens.
Quand je viens à passer, au sein d'une tempête,
Les autres rois du monde inclinent tous la tête ;
Et, de tous les côtés, les timides humains
Se mettent à genoux et me tendent les mains.
Et moi, sans écouter leurs vœux et leur prière,
Sur mon pâle cheval je poursuis ma carrière ;
Et parmi ces troupeaux à ma voix rassemblés,
Je vais comme la faux au milieu des grands blés.

Qui le croirait ? cette même lyre a une corde pour des chants suaves comme celui-ci :

Jeune fille aux yeux clairs, à la peau transparente,
Qui laisse voir la vie en tes veines errante,
Toi dont le cœur est pur et chante à ton réveil,
De même qu'un oiseau qui guette le soleil :
Du côté de Paris, voyant le jour renaître,
Sur tes deux petits pieds dressée à ta fenêtre,
Tu te lèves souvent, comme pour éprouver
Si le vent du matin ne vient pas t'enlever,
Toi, belle enfant de l'air, si frêle et si légère,
Qu'à ce monde pesant tu parais étrangère.

Nous ne voudrions retrancher, de ce beau monument littéraire et philosophique, que l'inscription placée sur le frontispice : *Dernières paroles.*

Il nous est doux de penser que cette inscription ne sera pas le *lasciate ogni speranza*, que la main du Dante, le poète favori de M. Antoni Deschamps, a tracé sur la porte de l'enfer. Espérons, au contraire, que le titre de cette œuvre de génie et de vertu recevra de l'avenir plus d'un démenti.

Nous ne finirons pas sans rappeler que M. Antoni Deschamps est le frère de cet Émile, si spirituel, si brillant en prose, en vers et en causeries ; un frère comme lui est un rare trésor ; répétons souvent à Antoni qu'on ne peut être entièrement malheureux quand on le possède.

Aug. Bressier.

Au moment où Lacenaire traçait le désaveu de cette pièce de vers remarquable, si propre à le réhabiliter dans l'esprit de beaucoup de gens, une dame qui fait partie de nos collaborateurs, s'occupait à répondre aux vers désolans qui sont bien de cet homme, et espérait faire, sur son esprit, une impression plus ou moins heureuse, quoiqu'il ne faille guère l'espérer ; le motif qui a dicté la pièce suivante est assez honorable pour que nous la fassions connaître, puisqu'on nous a favorisé de cette communication, en espérant que le public y trouvera autant de talent que de louables intentions. L'auteur gémira sans doute, quand la lettre de Lacenaire parviendra au lieu qu'elle habite.

A LACENAIRE,

EN RÉPONSE AUX VERS SUIVANS :

A la vertu si mon cœur eût pu croire,
N'en doutez pas, j'eusse été vertueux.

Hélas ! cette vertu que tu nommes chimère ;
On le voit trop : tu ne la connais pas,
C'est un bien qu'on reçoit de la main de sa mère,
Lorsque, guidé par elle, on fait ses premiers pas.
Cette mère, à la voix mélodieuse et tendre,
La nomme dans une chanson ;
L'enfant sourit, et sans comprendre,
Confond le mot avec le son :
Mais, bientôt son âme fermente ;
Il veut avoir, il veut jouir,
Si le sort trompe son attente ;
Il connaît les regrets et commence à souffrir.
Sa mère est là qui l'encourage,
Et l'enfant lit sur son visage,
Comment on brave les douleurs ;
Pour lui plaire, il sèche ses pleurs.
Puisant sa force en sa tendresse,
Pour prix d'un sacrifice, il trouve une caresse.
C'est ainsi que son guide, en le rendant heureux,
Fait, d'un être sensible, un être vertueux.
Non, tu n'as pas connu, malheureux Lacenaire,
Le pouvoir des leçons, des baisers d'une mère :
Peut être, à ta naissance, appelée au tombeau,
Jamais on ne la vit prier sur ton berceau,
Pour qu'un ange, envoyé des voûtes éternelles,
Sur son fils nouveau-né vînt étendre ses ailes ;
Et ce fils, aujourd'hui, du ciel déshérité,
Va marcher au supplice, et l'a trop mérité.....
Veux-tu savoir enfin, sceptique et froid coupable,
Pourquoi le pur enfant devint un misérable ?

Je vais t'apprendre, moi, le mot de ton erreur :
C'est que tu mis l'esprit à la place du cœur.
A raisonner sans fin ton âme s'est flétrie,
Tu voulais pénétrer le secret de la vie !.....
En pénibles efforts, loin de te consumer,
Pour arriver au but, il t'eût suffi d'aimer.
La charité, pour l'homme, est un trésor immense,
Que n'épuise jamais la main qui le dispense.
Elle rend l'énergie aux esprits abattus,
Et sur les pas du vice, implante les vertus.....
Mais pourquoi du passé fouiller ainsi la poudre?
Pour toi, c'est l'avenir qu'il s'agit de résoudre :
Tu peux l'envisager encor sans désespoir;
Il te reste le temps d'accomplir un devoir.
Dieu t'avait mis au front une brillante étoile,
Un nuage pesant en a terni les feux ;
Mais, tu sais, quand la nuit sur nous jette son voile,
Le diamant, au ciel, se montre radieux.....
Puisque la nuit pour toi commence,
Peut-être ton étoile a repris sa puissance :
Regarde..... que tes yeux suivent bien ses rayons,
Tu les verras se perdre aux célestes vallons.
De ton esprit alors chassant un froid système,
Tu deviendras pieux en dépit de toi-même.
Régénéré bientôt par un sublime orgueil,
Tu voudras être juste en entrant au cercueil;
Et, par un noble effort sanctifiant ta tombe,
Reconquérir des droits à l'estime du monde.
Tu l'as dit, le mépris ne se peut supporter.
Bravo ! l'honneur encor pourrait donc te tenter?...
En le voyant saisi d'un effroi salutaire,
On oublie un moment ce que fut Lacenaire ;
On est près de le plaindre, et, loin de l'abhorrer,
On pourrait plus encor.. . on pourrait l'admirer.
Écoute. Tu sais bien cette haine funeste
Qui souille de tes jours le déplorable reste,
Qui dissipe, au profit des plus lâches fureurs,
L'instant du repentir et des célestes pleurs?
Réponds, ton âme est-elle assez puissante encore
Pour rejeter le fiel de ton sein qu'il dévore?
Veux-tu goûter enfin, pour la première fois,
Le bonheur d'être libre en s'imposant des lois?....
Dis : veux-tu que ton nom, sali par ton histoire,
Puisse se lire un jour aux rayons de ta gloire,
Et qu'un peuple bruyant, plus grave à ton aspect,
Te contemple en silence et garde le respect?
Si tu le veux, poète, il faut à l'espérance
Rendre un culte suivi, comme aux jours d'innocence.
Ah ! puisse de la foi Dieu t'octroyer le don,
Et te souffler au cœur un généreux pardon !
Je te prédis alors une paix désirable,
Celle que la prière obtient pour le coupable,
Quelque chose, à la fois saint et voluptueux,
Que l'on explique mal et que l'on conçoit mieux ;
Mais si, froid contempteur de ton heure suprême,
Fanfaron insensé, vil bourreau de toi-même,
Tu railles, en feignant de sourire à ton sort,
Va, je ne te plains pas, j'applaudis à ta mort :

Tu n'es plus à mes yeux qu'un criminel vulgaire,
Un brutal assassin, un voleur ordinaire;
Ton aspect odieux provoque mes dégoûts,
Et mon regard blessé s'enflamme de courroux....
Cependant, où m'emporte un zèle impitoyable?
Je voulais t'épargner, et mon dédain t'accable;
Mais si des noms cruels irritent le malheur,
Quel est le médecin qui guérit sans douleur?....
Avant de la panser, il sonde la blessure,
Et le cri du malade est d'un heureux augure.

Adieu, pauvre exilé de la terre et des cieux:
Quelques larmes pour toi couleront de mes yeux.
Quel sera ton destin?.... Je ne sais, mais j'espère;
Une femme ici bas te garde une prière.

P. S. Cette épître était à peine achevée lorsque l'*Écho* du 6 décembre qui contient l'*Insomnie d'un condamné*, tomba sous les yeux de l'auteur, et donna lieu au post-scriptum suivant:

Mais que vois-je? ô bonheur! le repentir commence;
De saints remords ton cœur est consumé:
Ce cœur a goûté l'espérance.
Pour toi tout n'est pas consommé.
Courage! vers les cieux tiens constamment ta tête:
Ici bas tout est deuil; mais là haut tout est fête.
Ferme l'oreille au son par la terre apporté;
N'écoute que les chants de l'immortalité.....
Hélas! c'est donc le jour que l'honneur te possède,
Qu'il faut te résoudre à la mort?
Ah! du moins elle est douce à l'homme qui lui cède,
Et qui, sans blasphémer, sait accepter son sort.
Si la chair en ton sein murmure,
Si ton corps t'apparaît privé de sépulture,
Dis: qu'importe le sol où blanchiront tes os,
Si ton âme est aux lieux de l'éternel repos;
Si la société, se montrant équitable,
Après l'avoir puni plaint un jour le coupable;
Si, prononçant ton nom sans haine et sans mépris,
D'un repentir sincère on t'accorde le prix?....
Va donc, d'un œil chrétien contemple le supplice,
Et crois l'amour de Dieu plus grand que sa justice.

Par Mme Ol.-M. de Lernay.

ANNONCES.

Le Museum berlinois ou *Blatter sur bildende Kunst*, contient dans son numéro du 6 avril dernier une annonce que nous croyons devoir lui emprunter.

Les amateurs d'antiquité apprendront sans doute avec plaisir que M. C. Gropius a exposé, dans le courant du mois d'avril 1835 au Diorama de Berlin, des armes du XVIe siècle exécutées d'après des originaux précieux et rares. Parmi

celles-ci l'on remarquait des imitations d'ouvrages exquis attribués à Benvenuto Cellini, et qui sont en effet bien dignes du talent de ce célèbre ciseleur. M. C. Gropius a rendu ses modèles avec une telle exactitude et une si grande perfection, que l'on ne pourrait jamais s'apercevoir que ses armes sont de papier mâché, si le poids et le son ne trahissaient la matière qui les compose.

L'inventeur de ce procédé a l'intention de l'employer encore à l'exécution d'ornemens de sculpture, destinés à décorer des salles intérieures, et sans aucun doute il réussira facilement à rendre l'élégance et la délicatesse des contours de l'architecture avec le même bonheur qu'il a mis à copier les riches ciselures du moyen âge.

Dans un moment où tout ce qui a survécu aux siècles passés est si recherché et se vend à des prix si élevés, le public en France encouragera sans doute avec bienveillance un artiste qui vient de mettre à la portée de toutes les bourses les plus belles choses connues en armes anciennes. Grâce à lui l'amateur pourra sans grands frais se monter un cabinet de curiosités et de raretés, et répandra autour de lui cette teinte mystérieuse du moyen âge qui plaît tant aujourd'hui.

Berlin, 20 novembre 1835.

Monsieur,

Vous apprendrez sans doute avec plaisir l'envoi dans notre ville d'un dessus de table en *Scagliola* que l'un de vos collaborateurs, M. le comte de Corberon, a adressé dernièrement au Roi Frédéric-Guillaume. Cette plaque ronde, qui a cinq pieds et quelques pouces de diamètre, est d'une sorte de stuc très fin et d'un poli extraordinaire, sur un fond noir de jais; des arabesques élégantes, riches, gracieuses, s'arrondissent avec légèreté autour d'un grand médaillon dans lequel on distingue trois figures groupées. La première est la Prusse étendue sur un gazon. Elle s'appuie noblement sur les drapeaux et les écussons de la patrie. Au dessus de cette figure, dont la pose indique la paix et la tranquillité, on voit placé sur un nuage Minerve qui de son égide protectrice repousse et effraie le génie du mal. Les ornemens brillant des couleurs les plus vives et des nuances les mieux assorties, se réunissent sans effort à quatre petits ovales dans lesquels sont représentées en grisailles les quatre Saisons avec leurs attributs. Cet ouvrage, recouvert d'un magnifique vernis que l'on dit être très durable, a excité l'admiration de la plupart de nos artistes. Jamais on n'avait, dans ce genre qui fut inventé en Italie, osé entreprendre un morceau de cette grandeur, ni d'un fini aussi achevé.

Sa Majesté a été si enchantée de cet ouvrage, qui fait le plus grand honneur

à M. le comte de Corberon, qu'elle a donné, en cette occasion, une marque non équivoque de son goût particulier pour toutes les productions distinguées de l'art, quelles qu'elles soinet, en envoyant à votre compatriote une superbe tabatière enrichie de diamans, que le roi a encore daigné accompagner d'une lettre fort flatteuse pour le gentilhomme artiste.

Cet exemple que je vous cite entre mille autres de la bienveillance de notre souverain envers tout ce qui est talent véritable et original, vous donnera une idée du culte que l'on porte aux arts à Berlin, et j'espère avoir encore plusieurs fois l'occasion de vous parler de notre belle capitale avec avantage, sans toutefois qu'on puisse m'accuser d'un patriotisme exagéré.

POÉSIES DE JONATHAS MISER. — Tel est le titre d'un petit volume qui renferme, nous l'espérons bien, non pas les œuvres posthumes d'un jeune homme enlevé prématurément à la poésie, mais bien les premières impressions d'un cœur qui s'élance à peine dans la vie. Mais hélas! sous quels tristes auspices Jonathas est-il donc né, pour regarder le monde d'un œil aussi triste? — A-t-il connu tous les dégoûts et toutes les misères de notre existence avant d'avoir acquis la force de les supporter? A-t-il respiré dès l'enfance l'air fétide d'un hôpital ou d'une prison? Son cœur s'est-il déjà soulevé à la vue de tout ce que le vice et la corruption ont de plus hideux? — Oh! non. Ses chants d'espoir et d'amour qui le trahissent me disent qu'il n'a pas encore perdu ses plus douces illusions, et qu'il a goûté les joies de l'âme. Pourquoi donc ce culte du désespoir, cette apologie voilée du suicide? Pourquoi donc ces imprécations à froid contre le monde? Pourquoi ces couleurs si chaudes, si luxuriantes pour peindre des vices qu'il faudrait voiler? Malheureuse influence d'une littérature qui, après avoir renié la pudeur et la vérité, en est réduite à puiser ses inspirations dans une fièvre de cerveau qu'elle se donne comme l'ivresse! Mais, Dieu merci, l'auteur des poésies que nous avons sous les yeux n'a pas complètement sacrifié à ce mauvais goût que l'opinion publique commence à réprouver. S'il y a dans les poésies de Jonathas Miser quelques morceaux défectueux sous le rapport du style et de la pensée, il y en a d'autres que nous voudrions citer; tel est celui dans lequel le poète célèbre l'heure de sa naissance :

. . . . . .
Midi, de tout le jour c'est l'heure la plus belle,
Où de plus de clartés l'univers étincelle,
Où le pauvre, ici bas, qui n'a ni feu ni lieu,
Peut se chauffer gratis au foyer de son Dieu;
. . . . . .
Où Memnon, s'il était dans les plaines de France,
De son archet de feu sentirait la puissance;
. . . . . .
Où l'aiglon endormi, secouant son sommeil,
Va jusqu'en son foyer contempler le soleil;
Où l'on sent en son cœur une flamme inconnue,
Que parfois le génie a seulement connue.
Flambeau de ma naissance, orbe brillant de feu,
Resplendissant reflet du visage de Dieu,

Astre générateur que plus d'un peuple adore,
Qui de mes dix-neuf ans vient commencer l'aurore,
O soleil! devant toi me voilà prosterné!
Salut! Midi, salut! c'est l'heure où je suis né!

Certes, lorsqu'on est venu au monde par un aussi beau soleil, et qu'on peut consacrer le souvenir de sa naissance avec autant d'âme et de verve, on est plutôt fait pour entonner des hymnes de consolation et d'espérance que pour chanter le désespoir et le néant.

ANTIQUITÉS D'UN GRAND PRIX. 1° Une bible manuscrite du quinzième siècle, sur vélin d'une finesse extraordinaire. L'écriture en est magnifique. Ses capitales sont enrichies d'ornemens coloriés. La conservation de ce manuscrit est si parfaite, qu'il semble avoir été terminé depuis deux jours. Il est de 1443.

2° Un demi-sou d'or de Caribert. Ce demi sou est de la plus belle conservation, ainsi que deux médailles d'or, fort rares et inconnues à tous les numismates qui les ont vues.

— Ces précieux objets sont entre les mains d'un savant distingué qui les enverra prochainement au bureau de l'*Epoque*, où les amateurs pourront les voir et les acheter à un prix modéré.

DE L'ESCLAVAGE AUX COLONIES FRANÇAISES, PAR M. TANC (1).

Long-temps juge de paix à la Guadeloupe, M. Tanc a vu de ses yeux les faits qu'il raconte. Les pages pleines de sensibilité qui remplissent sa brochure font honneur à son humanité. Il a été témoin de l'oppression des noirs ; il a pu étudier, dans ses hideux détails, la dure tyrannie dont les blancs se rendent coupables envers ces infortunés. Tous les efforts de ce magistrat honorable pour changer, ou au moins adoucir un tel état de choses ont échoué contre l'avidité et les calculs froids et sanguinaires des colons. Il remplit le dernier devoir d'un homme de bien, c'est de venir dénoncer à sa patrie les crimes atroces dont il n'a pu arrêter le cours. Les gémissemens d'une âme généreuse devraient être entendus dans un pays où pullulent les philanthropes ; mais le bruit des passions, la diversité des intérêts, et le tourbillon du siècle, étoufferont sans doute encore cette voix du sang qui, des contrées américaines, s'élève vers nous, non pour demander vengeance, mais pour que nous fassions trève à tant de maux !

De malheureux nègres exposés au soleil furent les premiers objets qui frappèrent la vue de l'auteur à son arrivée à la Pointe-à-Pitre. Ils travaillaient demi-nus, sous la surveillance d'un homme à figure livide et sèche, qui les conduisait à coups de bâton. Pour un verre cassé, pour la faute la plus légère, ces malheureux sont condamnés à des châtimens affreux ; le sang ruisselle; les fers, le cachot, le fouet, sont les plus douces corrections employées par des maîtres barbares contre les gens de couleur. Il n'est point, sur notre continent, de maux comparables aux leurs, et ces infortunés sont sans défenseurs, et ils n'ont que leurs larmes et les stigmates qui couvrent leurs corps pour attester leurs souffrances. Voici comment l'auteur décrit le supplice de la *taille*, dont il a été plusieurs fois le témoin forcé.

« L'autre planteur, plus flegmatique et non moins cruel, dit froidement à son commandeur de tailler rudement un nègre qu'il lui désigna. Aussitôt ce malheureux s'étend à terre. Le commandeur, placé à quatre pas, fait siffler son long fouet dans les airs, et déchire le noir sous les yeux de son maître, qui menaçait encore cet exécuteur de sa colère, lui disant qu'il épargnait le patient. Des lambeaux de chair volaient en l'air, le

(1) 1 fr. 50 c., chez Warée, au Palais de Justice, et au bureau de l'*Époque*.

sang coulait, et la mèche du fouet s'enfonçait d'un pouce dans le corps de la victime.

» Une jeune négresse subissait à peu de distance le même supplice : ses gémissemens se mêlaient à ceux de son compagnon, qui était peut-être son frère ou son amant. Un second, un troisième et un quatrième nègres furent également fustigés, et les autres reçurent d'innombrables coups de bâton et de cravache, que les blancs leur appliquaient sans distinguer les endroits même les plus sensibles. Puis, les commandeurs les chassèrent devant eux comme un vil troupeau, et le maître le plus blême ordonna à son commandeur d'en mettre tous les soirs deux aux fers, jusqu'à nouvel ordre, et de ne pas oublier de frotter d'une sauce pimentée, bien forte, les plaies des nègres qu'on avait le plus taillés. »

L'auteur raconte ensuite de quelle manière les malheureux enfans de la Guinée sont arrachés à leur patrie pour être traînés en esclavage.

« Les souffrances des malheureux Africains commencent avec leur captivité. C'est à main armée, par le plus odieux attentat aux droits des gens, que des brigands les enlèvent à leur famille et à leur patrie. La plus noire perfidie, l'emploi de la force, arrachent l'épouse et l'enfant des bras de leurs parens désolés. Les cris du désespoir retentissent partout dans les déserts où ont pénétré ces féroces Européens. Si le littoral ne suffit pas aux ravisseurs, ils vont loin des côtes, et fort avant dans l'intérieur des terres exercer leurs rapines. Puis, pour ramener leurs proies, ils les entassent dans des canots au fond desquels ils les jettent tout attachés, et les font descendre les rivières, exposés à l'intensité d'une chaleur brûlante. Font-ils la route par terre? Attachés les uns aux autres avec des fourches ou des courroies de cuir, obligés à de longues marches dans des bois et des déserts, manquant souvent d'eau ou de provisions ; il en périt un grand nombre de lassitude, de besoin, et par le suicide auquel les porte le désespoir.

» Arrivés sur la côte, les capitaines ne les achètent qu'après leur avoir fait subir le plus honteux examen : le chirurgien les visite, comme le boucher visite le bétail qu'il marchande à la foire. Malheur à ceux qui sont refusés ! une fin prompte et cruelle les punit de leurs infirmités. Que de maux seraient épargnés à ceux qu'on préfère s'ils partageaient le sort des premiers! Combien de larmes ils auront à répandre sur cette fatale préférence donnée à leur santé brillante et à leur vigueur! Ils étaient libres, riches des bienfaits de la nature, respirant l'air pur de leurs campagnes ; la pêche et la chasse fournissaient à tous leurs besoins; unis par un amour sans entraves, ils vivaient en paix au sein de l'innocence et du bonheur. Que la perte de tant de biens doit être accablante, surtout lorsqu'on tombe dans de si horribles maux! Ils sont jetés, chargés de chaînes, dans une cale étroite, qu'infecte un air pestilentiel, et où ils n'occupent pas plus de place que dans un tombeau. Une main cruellement avare leur jette à peine une nourriture sale et fétide, moins pour les faire vivre que pour les empêcher de mourir. S'il n'en périt qu'un tiers, la traversée sera bonne.

» Ces bâtimens arrivent sur les côtes *nord* et *est* de l'île, et mettent à terre leur marchandise. L'avis en circule dans les habitations. Les commissionnaires écrivent à leurs commettans qu'il est arrivé, dans tel endroit, une cargaison de *beaux mulets*, qu'ils n'ont qu'à s'y rendre s'ils veulent en acheter. Les jeunes habitans, les gérens ou les économes, arrivent pour faire des achats. Placés sous des hangars ou des sucreries, les nègres et les négresses sont exposés nus à tous les yeux. Là se renouvellent ces inspections qui font rougir l'humanité, et dont on aurait même honte dans la visite des bestiaux. Chacun choisit suivant ses besoins ou ses caprices. Ces troupeaux d'hommes sont ensuite dirigés sur les habitations, comme nous envoyons dans nos fermes des bœufs ou des chevaux.

» Les scènes les plus touchantes ont souvent lieu au moment des ventes. La séparation s'exécute au milieu des cris et des gémissemens de ces infortunés.

» En 1828, un navire négrier apporta trois cents nègres au bourg Saint-François, entre Sainte-Anne et le Moule, quartier où il en débarque souvent. De jeunes Africaines étaient exposées en vente. L'une d'elles, remarquable par l'éclat de ses grands yeux, sa taille élevée, et la beauté de ses formes, attirait surtout les regards des assistans. Tout-à-coup un nègre, domestique d'un des habitans accourus à ce marché, et qui avait été acheté dans une cargaison deux ans auparavant, s'élance au-devant de l'Africaine. Ima! Ima! s'écrie-t-il. — Lichi! Lichi! répond l'Africaine qui l'a reconnu; et ils courent l'un vers l'autre, s'embrassent, se livrent à des transports de joie, aux plus doux épanchemens. Le nègre la quitte soudain, et vient se jeter aux pieds de son maître; ses larmes coulent en abondance ; il peut à peine parler. C'est mon amie, lui dit il, ma femme

dans mon pays. Je mourrai si Ima ne m'est pas rendue ; Ima mourra si Lichi n'est plus avec elle. Bon maître, ne creusez pas notre fosse à tous deux par votre refus.

» L'habitant fut attendri par cette demande. Il craignit d'ailleurs de perdre ce nègre, qui était actif, fidèle, et le servait très bien. Il acheta l'Africaine, et leur fit ensuite raconter leur histoire, qu'il me répéta en ces termes ;

» Le planteur. Le lendemain de cet achat, de retour sur mon habitation, après avoir fait ma sieste dans mon hamac, je fis venir Lichi et Ima, et comme je ne comprenais pas le parler de cette négresse nouvelle, je dis à Lichi de me raconter leur histoire. Lichi me fit le récit suivant :

» Lichi. Je suis madingo, du royaume de Barsalli. Notre chef est un damel puissant qui commande un grand peuple; mais il est méchant, méchant trop. Il est l'ami des Européens qui lui donnent bien à boire, et lui apportent de belles choses. Notre damel leur fournit des esclaves. Comme il aime beaucoup le tafia des blancs et leurs marchandises, quand il n'a pas de prisonniers des autres peuplades, il prend parmi ses sujets, soit ceux qu'il veut punir, soit d'autres qu'il enlève de force ou par trahison.

» Un jour qu'il était arrivé à Ivar un navire d'Europe, il vint la nuit se mettre en embuscade près de notre bourg, et enleva mon père, le matin, quand il allait travailler à son manioc ; ensuite il l'envoya comme esclave au navire d'Europe. Le père d'Ima fut pris le même jour : il était dans une case près de la nôtre. Nous pleurâmes beaucoup avec Ima ; nos mères pleurèrent aussi.

» Après cela, un jour que nous étions allés dans les champs, pour cueillir des bananes et apporter des ignames et des madères ; c'était près de la rivière, nous vîmes venir un canot. Ma mère et la mère d'Ima nous cachèrent sous des feuilles de bananes, et coururent vers les bois. Bientôt les blancs paraissent sur le rivage, les aperçoivent, et courent après elles. Les blancs les prirent, les lièrent, et les mirent dans leur canot. Ima et Lichi mouraient de peur. Quelle fut notre tristesse en entendant les cris de nos mères ! Quand le canot fut loin, bien loin, nous revînmes à la case, et nous trouvâmes le vieux père de notre père étendu à terre et tout souffrant. Il nous apprit que des blancs étaient venus, qu'ils l'avaient vu si vieux qu'ils n'avaient pas voulu de lui, mais qu'ils l'avaient bien battu. Il se lamenta en apprenant que nos mères avaient été enlevées. Puis il nous dit de ne pas le quitter. Dès qu'il fut mieux, il nous emmena loin de la rivière ; je l'aidai à faire un ajoupa, et nous plantâmes du manioc, des bananes et des malangas.

» Ima m'aimait, et Lichi aimait Ima. Lichi fit à Ima une natte bien bonne pour se coucher ; Lichi fit encore à Ima des cages pour des oiseaux, et lui apportait des poissons et des fruits.

» Les blancs vinrent encore, pendant que Lichi était au bois et Ima avec Lichi. Les blancs ne voulant pas du père de mon père, qui était vieux, le tuèrent. En arrivant, nous le vîmes tout couvert de sang et la tête ouverte. Nous pleurâmes ce bon père, et nous l'enterrâmes près de notre ajoupa. Tous les jours nous mettions des bananes, des ananas et du manioc sur le tombeau de notre père pour qu'il se réjouit, et pour satisfaire les zombis.

» Ima continua d'aimer Lichi, et Lichi toujours bien son Ima ; mais Ima devait bientôt perdre Lichi. Les blancs vinrent encore, mais par les bois. J'y étais allé seul pour couper un chou-palmiste que mon Ima aime bien. Arrivé près du palmiste, des blancs armés courent sur moi, ils me saisissent, m'entraînent et me mettent sur leur navire. Je voulus mourir, puisque j'étais séparé d'Ima ; je me jetai à la mer, mais on me repêcha. Je refusai de manger, mais le capitaine, méchant blanc, me fit prendre et battre long-temps. Il fit approcher des charbons ardens de mes lèvres, et je mangeai un peu. Enfin j'espérai revoir Ima ; je priai le grand Être d'écarter d'Ima tous les mauvais zombis, et je vécus.

» Ima, amoureusement penchée sur Lichi, ajouta qu'après avoir attendu long-temps Lichi, et voyant qu'il ne revenait pas, elle avait parcouru les bois en tous sens ; qu'alors elle s'était livrée aux pleurs. Elle fut prise par des marchands noirs, enfermée dans une grande case, bien sombre près de la mer. Elle y resta jusqu'à l'arrivée d'un bâtiment sur lequel elle fut embarquée. Deux blancs se disputèrent et se battirent à cause d'elle sur le navire ; l'un des blancs fut tué, et l'autre la mit dans sa case à bord. En finissant ces mots, Ima regarda Lichi, pour lui faire entendre qu'elle ne lui avait pas été infidèle, mais que le blanc avait usé de sa force et de son pouvoir, sans l'assentiment de la victime de sa brutalité.»

Les maux et les privations de tout genre auxquels sont réduits les noirs sont si excessifs, que plusieurs se donnent la mort, et qu'il est des mères qui tuent leurs enfans

quelquefois pour les soustraire à l'esclavage, et quelquefois aussi pour apaiser leur faim.

En janvier 1830, dit M. Tanc, au quartier du Petit-Bourg, chez M. de F..., habitant, une négresse nouvelle invite une négresse créole à manger du calalou, sorte de hachis d'herbes et de lard. La négresse créole trouve dans le coui où nageait son calalou le doigt d'un enfant. Elle frissonne, s'enfuit, va dénoncer à son maître la découverte qu'elle a faite, et s'abandonne aux plus vives lamentations. La malheureuse était mère d'un jeune négrillon qui avait disparu depuis trois jours; elle devait le retrouver à cet horrible repas. Le maître arrive, ordonne de fouiller la case, et l'on découvre un vase dans lequel avaient été pressés les morceaux sanglans du cadavre du négrillon, mis en réserve pour les jours de fêtes.

A l'arrivée des nègres nouveaux, le maître leur donne ordinairement un petit pantalon de toile et une chemise de coton peint. Quelquefois on y ajoute un bonnet ou un chapeau. Voilà sa garde-robe. Quand il commence à travailler, il reçoit une houe et un coutelas. Malheur à lui s'il égare ou brise un de ces instrumens!

On distribue au nègre nouveau de la farine de manioc et un petit morceau de mauvaise morue pour sa nourriture. Dès qu'il sait travailler, on supprime ces distributions, et il doit se nourrir par la culture d'un petit coin de terre appelé jardin, où il ne pourra aller que pendant les heures du repos, et quelquefois le samedi. Le reste du temps est réservé pour le maître; tout sera fait dans son intérêt seul. Il ne fournira plus ni linge, ni nourriture, ni paiement. Il exigera tout et ne donnera rien.

M. Tanc raconte encore plusieurs autres scènes d'horreur qui font frémir. Jamais on ne vit tant d'atrocités. J'ai bien de la peine à comprendre comment un homme peut se porter envers son semblable, qui ne l'a pas provoqué, à des excès de barbarie si révoltans. Il faut donc en conclure que l'homme, abandonné à ses passions, et certain de l'impunité, est le plus féroce et le plus sanguinaire des animaux qui peuplent la terre, ou bien nier les faits rapportés par M. Tanc. Mais leur vérité est tellement avérée, et les preuves qui les établissent sont malheureusement si nombreuses et si incontestables, qu'il n'est pas possible de les nier. Tout ce que l'on raconte des peuplades les plus sauvages envers leurs ennemis vaincus n'approche pas des crimes dont les blancs se rendent coupables envers les noirs. Comment les voyageurs qui ont parcouru les plages les plus reculées de l'Afrique, osent-ils se plaindre des cruautés des Maures et des nègres, de leur inhospitalité?... Les actes arbitraires qu'ils leur reprochent, les avanies et les mauvais traitemens qu'ils disent avoir éprouvés de leur part, sont des douceurs comparativement au régime infernal employé dans nos colonies. Tout ce que la fable et l'imagination des poètes les plus exaltés ont pu nous décrire de plus épouvantable touchant l'acharnement des mauvais esprits sur leurs victimes, est ici au-dessous de la réalité. Les fureurs des colons contre les noirs surpassent donc tout ce que l'on raconte des êtres infernaux occupés, dans le séjour du désespoir, à torturer les réprouvés. Pourquoi des faits si épouvantables ne sont-ils pas racontés à nos législateurs? Pourquoi la nation entière ne s'indigne-t-elle de tant de forfaits commis en son nom et qui la déshonorent? Comment une administration qui se fait gloire des progrès de la civilisation, qu'elle prétend favoriser dans l'intérêt de l'humanité, peut-elle tolérer de pareils crimes qui se commettent dans ses possessions, et au nom d'un code qu'elle a revêtu de sa sanction? Quelle infamie! Ou elle ignore tant d'horreurs, et alors qu'elle lise la brochure de M. Tanc, et nomme une commission pour en examiner la véracité; ou elle sait tout, et, dans ce cas, sa faiblesse ou son odieuse tolérance doivent la couvrir de honte à jamais.

J.-A. J. D'ALLAS.

LES NUITS D'UN CHARTREUX,

PAR M. ÉDOUARD PRIMARD.

Les Nuits d'un chartreux, que l'on annonce comme devant bientôt paraître, sont un ouvrage d'un haut intérêt, si nous en jugeons par quelques fragmens qui nous ont été communiqués. Les difficultés qui s'étaient élevées entre M. le directeur de l'*Époque* et M. Primard, difficultés que des circonstances fâcheuses n'avaient fait qu'accroître, ne doivent pas nous empêcher de rendre justice à ce jeune écrivain. D'ailleurs, ces difficultés viennent de s'aplanir; et il est à croire qu'une explication plus prompte les eût fait plus vite disparaître. Dans l'un de nos prochains numéros, nous rendrons un compte détaillé des *Nuits d'un chartreux*, et nous justifierons par des citations ce que nous en avons dit de bien.

REVUE THÉATRALE.

THÉATRE-ITALIEN. — La Norma, *de Bellini.*

Ce n'est point seulement aux républiques anciennes et modernes que l'on est en droit d'adresser le reproche d'oubli et d'ingratitude envers ceux qui ont contribué à leur gloire ou à leurs plaisirs ; le peuple parisien peut aussi prendre une bonne part dans le blâme que méritent, dit-on, sous ce rapport, les gouvernemens démocratiques. A peine Paganini, qui avait remué toute la grande ville au bruit de son archet, eut-il cessé pendant quelques jours de se faire entendre, qu'il put regarder tous ses triomphes comme un rêve. Quelques semaines plus tard, une feuille étrangère apporta la fausse nouvelle de son trépas ; et les journaux français, pour toute oraison funèbre, inscrivirent dans leurs colonnes, au milieu d'annonces insignifiantes, ces mots froids et secs : *Paganini est mort du choléra.*

Bellini, à l'âme noble et généreuse, recueillit, il est vrai, en mourant, quelques touchans adieux ; sa tombe reçut les pleurs de ses nombreux amis ; mais à peine y a-t-il quelques jours que les accens d'une musique funèbre retentissaient en son honneur sous les voûtes de l'église des Invalides, et déjà l'on a oublié tout ce qu'il y a de douloureux dans cette mort précoce, et l'on ne trouve plus que quelques paroles indifférentes pour ce jeune homme de génie qui sut mettre tant d'âme, d'expression et de chaleur dans ses compositions. Et cependant Bellini était bien l'homme du moment, l'artiste à l'âme tendre et rêveuse, à l'organisation frêle et maladive, et dont le talent plein de sensibilité et de mélancolie semblait fait pour dégoûter le public des émotions bizarres et forcées dont on l'a fatigué trop long-temps.

Le Théâtre-Italien a voué un culte fidèle à la mémoire de Bellini. Après avoir repris les partitions d'*I Puritani* et de *la Sonnambula ;* il a monté avec une étonnante activité cette *Norma,* que l'on avait accueillie en Italie avec le plus grand enthousiasme. Nous devons dire que cette partition n'a point reçu en France un accueil aussi brillant. Le libretto de *la Norma* est un calque décoloré d'une pièce fort remarquable que M. Soumet a fait représenter, il y a quelques années, dans la salle de l'Odéon. Norma est une druidesse gauloise, qui, bien qu'engagée par ses vœux dans un célibat éternel, s'est éprise d'amour pour un jeune proconsul romain nommé Pollion. Deux enfans ont été le fruit de leur union sacrilége ; mais Norma, heureuse mère, n'est point long-temps heureuse amante. Oubliée par Pollion, qui s'est enflammé pour une autre prêtresse du temple d'Irminsul, la jeune Adalgisa, elle n'écoute que son désespoir et la voix de la vengeance. A son appel, les Gaulois secouent le joug romain, et lavent dans le sang de leurs vainqueurs l'affront d'une première défaite. Pollion est arrêté dans le temple d'Irminsul, au moment où il cherche à voir Adalgisa. Son crime mérite la mort, et c'est Norma qui est chargée de la lui donner. L'amante de Pollion recule devant ce terrible office ; elle déclare, devant les guerriers assemblés, qu'elle a enfreint ses vœux, et se condamne ainsi à partager le sort du proconsul.

Un sujet si profondément dramatique devait être un écueil pour le talent si pur et si mélancolique de Bellini. Il demandait une force, une concision et une puissance d'effets que le génie de Meyer-Beer eût pu seul réaliser. Aussi *la Norma,* à la représentation, n'a pu soutenir l'immense réputation qu'on lui avait faite. Cette partition ferait assurément la gloire d'un autre compositeur ; mais elle est inférieure aux principaux ouvrages de Bellini, tels que *la Sonnambula, Il Pirata* et *I Puritani.*

Mademoiselle Grisi, qui résume à elle seule tout le drame, s'est surpassée dans le rôle de la Norma. Elle s'y est montrée, d'un bout à l'autre, aussi grande comédienne que parfaite cantatrice. Il est inutile de dire qu'elle a été parfaitement secondée par Lablache et Rubini, et aussi par Mademoiselle Assandri, jeune et charmante actrice, qui mérite les nombreux applaudissemens qu'elle a obtenus.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — La Grande-Duchesse, *drame lyrique, en quatre actes, paroles de MM. Mélesville et Méry, musique de M. Caraffa.*

La donnée de cette pièce n'est pas neuve au théâtre. C'est une grande-duchesse qui s'éprend d'amour pour un jeune officier aux gardes, qui porte sur sa figure tous ses titres et toutes ses richesses, et qui, au moment où elle croit sa passion partagée, apprend que

son favori brûle pour une de ses sujettes. Fiancée malgré elle à un grand seigneur qu'elle déteste, sa rivale se laisse mourir pour ne point contracter cet hymen : c'est dans un sombre caveau que l'officier vient dire un dernier adieu à celle qui l'a tant aimé, et ses lèvres brûlantes rendent à la vie cette nouvelle Juliette, qui avait été seulement frappée de léthargie. Mais leur sort n'est point aussi malheureux que celui des héros de Shakspeare. Après de nombreuses traverses et un jugement en forme, les deux amans sont réunis, et la grande-duchesse se console, comme elle peut, du mauvais succès de sa tactique amoureuse.

M. Caraffa est un compositeur de talent ; il l'a prouvé dans *le Solitaire* et dans *Masaniello;* mais sa nouvelle partition est une preuve qu'il n'est point animé du feu sacré, du génie créateur. Tout ce qu'il fait est bien ; mais on peut désirer mieux, et l'enthousiasme ne salue point ses œuvres. L'opéra de *la Grande-duchesse* offre néanmoins plusieurs morceaux qui feraient honneur à quelque compositeur que ce soit, notamment le finale du second acte, et le duo du quatrième, qui est plein d'inspirations vraiment dramatiques.

La pièce est jouée avec ensemble par Mesdames Prévost et Casimir, et par Inchindi et Couderc. Quant à la mise en scène, elle ne laisse rien à désirer, pour la beauté des décors et la richesse des costumes.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — ANDRÉ, *vaudeville en deux actes, par MM. Bayard et Gustave Lemoine.*

André est un de ces types d'homme, comme madame Georges Sand aime à en créer, en dépit de la nature : êtres frêles et malingres qui s'attachent, comme des lianes, aux robustes épaules de ses héroïnes, qui, elles, ne reconnaissent qu'une seule supériorité dans toute l'espèce masculine, celle du forçat. Le caractère d'André offrait peu de prise aux dramaturges ; aussi MM. Bayard et Lemoine l'ont-ils laissé avec raison sur le second plan. Les héros de leur pièce sont le vétérinaire Joseph Marteau et la grisette Henriette Babylas. Celle-ci est la femme forte, qui jouit, comme elle le dit, de sa liberté *individuelle et constitutionnelle*, et ne craint point de braver le père d'André, espèce de marquis antédiluvien qui, en dépit de la charte, a établi dans son château une monarchie tempérée par un nerf de bœuf, et ne comprend rien ni aux goûts paisibles et studieux de son fils, ni aux droits que s'arrogent chez lui les grisettes. Le caractère de Joseph Marteau est celui que les auteurs de la pièce d'André ont surtout tracé avec complaisance, et sur lequel ils ont fondé un succès légitime. C'est bien là le viveur campagnard, grand chasseur, grand buveur, menant l'amour tambour battant, et n'en étant pas plus mal vu pour cela par le beau sexe. Rien n'est amusant, dans la pièce, comme l'arrivée des grisettes, sous la conduite de Marteau, au château de Morand, sur lequel elles s'abattent comme une nuée de sauterelles, foulant les plates-bandes, cueillant les fleurs et faisant main basse sur les fruits, puis le déjeûner, et la colère du marquis, qui vient, comme une avalanche, tomber au milieu de la fête.

Au second acte, nous retrouvons le jovial Marteau, ami tendre et dévoué, veillant sans cesse, comme un bon ange, sur le pauvre André, et couvrant de sa protection cette plante délicate que le feu de l'amour a desséchée et courbée vers la terre. Rien n'est touchant comme le spectacle de cette force un peu rude qui prend des allures presque féminines pour ne point effaroucher la faiblesse qu'elle protège. En somme, succès complet. Lafont, dans le rôle de Marteau, et Lepeintre aîné dans celui du marquis de Moraud, ont été parfaits de verve et de naturel ; Emile Taigny a bien saisi le personnage d'André ; et mademoiselle Mayer a rendu avec beaucoup de grâce celui de Geneviève la fleuriste.

Mademoiselle Brohan, que des motifs de santé avaient éloignée depuis quelque temps du théâtre de la rue de Chartres, a reparu dans la pièce d'André plus piquante et plus gracieuse que jamais ; sa présence sera pour le Vaudeville une source nouvelle de recettes abondantes.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — LA FEMME DU PEUPLE, *vaudeville en deux actes, par MM. Dumersan et Alexandre.* — UN MOIS DE FIDÉLITÉ, *vaudeville en un acte, par MM. Achille et Moreau.*

La Femme du peuple est une pièce qui sort de la ligne de celles que l'on est habitué à voir représenter sur les théâtres secondaires ; c'est de la bonne et vraie comédie appliquée à la peinture des mœurs populaires. Nous félicitons sincèrement MM. Dumersan

et Alexandre d'être entrés franchement dans cette voie. C'est ainsi que notre Béranger s'est acquis une illustration sans rivale; et malgré les moqueries et les dédains des critiques grands-seigneurs qui, oubliant trop souvent leur origine, se sont faits les âmes damnées du privilége, les auteurs qui chercheront à ramener l'intérêt sur les vertus si peu appréciées des gens du peuple, trouveront toujours, comme notre célèbre chansonnier, gloire, succès et estime. La pièce de MM. Dumersan et Alexandre est un tableau plein de vérité et de finesse d'observation. Le peuple s'y montre avec ses défauts et ses qualités ordinaires. Ici, c'est l'ivrognerie et la démoralisation qu'elle entraîne après elle; mais, d'un autre côté, c'est ce bon sens qui tient lieu d'éducation dans les basses classes; c'est cette bonté, cette franchise, cette gratitude constante pour les services rendus, cette probité à toute épreuve que l'on rencontre souvent même aux plus bas degrés de l'échelle sociale. Les auteurs de la *Femme du peuple* ont encore touché dans leur pièce à une des plaies les plus tristes qu'offre l'intérieur des familles dans les classes pauvres. C'est une de ces jeunes filles qu'une demi-éducation et le contact du monde ont jetée hors de son humble spère, et qui n'a d'autre perspective que le suicide ou une union avec un homme que ses manières et son genre de vie lui rendront éternellement odieux.

La pièce de MM. Dumersan et Alexandre a obtenu un succès complet, et elle le mérite. On doit cependant leur reprocher un incident d'assez mauvais goût, sur lequel nous n'insisterons point, persuadés que nous sommes que Georges Sand, Paul de Kock et Ricard n'auront point cru devoir le prendre au sérieux. Nous n'avons que des éloges à donner aux acteurs : Rébard a déployé dans son rôle un talent de comédien fort remarquable, et mademoiselle Flore a joué le personnage de la Femme du peuple en actrice consommée.

Le théâtre des Variétés était en veine. A la *Femme du peuple* a succédé une charmante petite pièce intitulée : *Un mois de fidélité*. La donnée de ce vaudeville est assez originale; c'est une jeune femme qui, voulant s'assurer par elle-même de la fidélité de son mari, qui voyage, le suit d'étape en étape, sous divers déguisemens, et en est réduite à maudire *le monstre* qui n'a pas pu résister *une pauvre petite fois*. Somme toute, cette petite pièce est écrite avec beaucoup de goût et d'esprit, et pleine de sel et de naturel. Elle a été fort bien jouée par Bressan et Rébard, et par mesdames Atala-Beauchêne et Pauline.

THÉATRE DU GYMNASE. — Une loi anglaise, *vaudeville en deux actes, de MM. Fournier et Terrier*. — En attendant, *vaudeville en deux actes, par MM. Bayard et Paul Foucher*.

Le théâtre de M. Poirson joue vraiment de malheur. Les deux pièces dont nous venons de donner les titres sont tout ce que l'on peut voir de plus faux et de moins dramatique. La première roule sur une prétendue loi anglaise qui permet à un mari de vendre sa femme au marché, comme une bête de somme; loi si bien en usage aujourd'hui dans la Grande-Bretagne, que celui qui se permet cette plaisanterie est appréhendé au corps et condamné à la prison et à l'amende. Quant au vaudeville de MM. Bayard et Paul Foucher, nous dirons sans circonlocution qu'il est détestable, et, qui pis est, fort ennuyeux. Quant à la donnée de la pièce, on jugera de sa moralité en apprenant qu'il y est question d'une mère qui, *en attendant* le mariage de son fils, lui ménage une intrigue passagère où elle ne craint point de sacrifier sans pitié la réputation et le bonheur d'une femme à un passe-temps de jeune homme. Ce sont là de ces pièces qui font oublier au public le chemin d'un théâtre.

THÉATRE DE LA GAITÉ. — Réouverture.

Le théâtre de la Gaîté s'est enfin relevé de ses cendres. Nous ne craignons pas de dire que c'est aujourd'hui la plus jolie salle du boulevard. Rien de frais, d'élégant et de coquet comme sa nouvelle parure. Espérons que ce théâtre restera désormais fidèle à son titre, et qu'il laissera dans ses cartons les noirs et lugubres mélodrames qu'on avait autrefois coutume d'y représenter. La troupe nouvelle de la Gaîté, à la tête de laquelle se trouvent Bernard-Léon, directeur et acteur tout à la fois; Lhéric, Lebel et mademoiselle Nougaret, réunit tous les élémens de succès, et n'a besoin que de bonnes pièces pour fixer la vogue et obtenir la faveur publique.

Henry B.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, rue du Colombier 30.